LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-QUATRIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1917

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

—

1917



FUMÉES DANS LA CAMPAGNE

I

Il y a quelques jours, les hasards de la vie m'ont ramené à Aix-en-Provence. Une ville où nous avons passé notre enfance et notre jeunesse, n'est-ce pas la chose du monde à quoi nous sommes le plus attachés? On en connaît chaque recoin, chaque aspect ; toutes les rues ont pour vous une physionomie familière. Comme de rencontrer un ami, on sourit de reconnaître une porte, tel vieil ormeau au fond d'une place. Cette réunion à demi anonyme d'hommes et de maisons devient une manière d'intérieur, une demeure où l'on se trouve aussi à l'aise que chez soi !

Lorsque, au sortir de la gare, je vis, à l'entrée du cours Mirabeau, se dresser la grande fontaine entre ses femmes et ses lions de pierre, mon cœur battit, et je crus un moment que j'avais cessé d'être sur la terre un éternel errant, un étranger.

Il faisait un temps clair de novembre : ciel pur, soleil sur les arbres à peu près nus. En suivant le terre-plein qui, au milieu de chaque trottoir, sépare les deux bordures de cailloutis je ne marchais pas avec cette allure affairée, rapide, que l'on a partout ailleurs : non, gravement, religieusement, presque, je défilais.

Je défilais devant les platanes, devant les magasins démodés, devant les vieux hôtels : hôtel d'Espagnet, hôtel de Nibles,

hôtel d'Arbaud-Jouques. Ces vocables retentissaient à mon oreille comme autant de noms historiques. Et puis ces pilastres inscrits dans les façades, ces balcons aux ferronneries légères, ces portes vénérables, sculptées de moulures et de rinceaux et dont la couleur épaisse fait valoir l'éclat d'un heurtoir de cuivre, ces cariatides énormes, à la musculature contractée ! Que voilà donc une cité selon mon goût ! Une grandeur, une pompe que rien ne nécessite plus, beaucoup de majesté autour de beaucoup de solitude et un grand silence afin de mieux entendre la voix du passé !

Si une cigale avait chanté, je crois que j'aurais pleuré d'émotion ; les cigales en automne sont mortes depuis longtemps, mais j'entendais une mélodie au fond de mon âme, une mélodie funèbre, une mélodie presque sainte. Ses accents n'étaient pas nouveaux, pourtant, depuis des années, ils ne savaient plus se faire si forts !

J'ai traversé le cours pour mouiller ma main à la fontaine d'eau chaude qui, au milieu de la chaussée, insouciante des saisons, se répand hors d'un nid de mousse!

Alors un homme s'est approché de moi, un de ces hommes du Midi, qui ont le masque énergique et rasé des anciens Romains, tempéré par la bonhomie qui manquait à ces durs conquérants. Sous un grand chapeau de feutre, je remarque les touffes de poils blancs qui sortent abondamment de ses oreilles.

— Vous ne me remettez pas, monsieur de Bruys?

Comment ne le reconnaîtrais-je pas? C'est le père Sirrugues, le jardinier du pavillon. Je serre énergiquement cette main, qui, à force de travailler la terre, a pris la consistance râpeuse et dure de l'argile sèche.

— Ah! père Sirrugues, je suis bien aise de vous voir. Vous ne vieillissez pas ! Vous voilà toujours solide, toujours gaillard !

— Heu, — me répond-il, avec la prudence superstitieuse des Méridionaux qui craindraient en ne se plaignant pas de réveiller le mauvais sort, — j'ai quelques douleurs de temps en temps ! Que voulez-vous? L'âge est là.

— Et vous travaillez toujours?

— Je bricole. Le fils est installé à son compte, il est jardinier-fleuriste, je l'aide un peu.

Déjà, ses yeux fins ne me regardent plus.

— Monsieur de Bruys, il s'est passé bien des choses depuis que nous ne nous sommes vus. Alors la pauvre maman...

Je hoche la tête, sans répondre.

— Ah ! elle s'en est fait du mauvais sang, la pauvre dame ! Il y a des gens qui ne sont pas nés pour le bonheur ! Et ce brave monsieur de Cordouan?

— Il est mort aussi, hors de France. Je n'ai pas pu l'assister dans ses derniers moments.

Nous nous taisons. Chaque minute, ce sont des années qui s'écoulent, qui tombent, qui tombent...

J'hésite une seconde avant de poser une question :

— Et madame Chaumard, est-elle toujours à Aix?

Il paraît que non. C'est au tour du père Sirrugues de hocher la tête :

— Quand elle s'est mariée, on n'a pas su si son mari était au courant des potins qui avaient couru sur elle, à propos de monsieur de Cordouan. Mais il paraît qu'au bout de plusieurs années, monsieur Chaumard a été averti d'un tas de vilaines histoires, ou par des lettres anonymes ou par des amis avec qui sa femme s'était brouillée. Alors leur vie à eux aussi a fini par devenir un enfer. Ils ont quitté Aix. On m'a dit qu'ils avaient divorcé ! Mais ce n'est peut-être pas vrai.

Tous les protagonistes du drame y ont passé. Mais j'ai encore quelque chose à demander au prudent Sirrugues.

— Et le pavillon de Suffren?

— Le comte de Lautaret qui vous y a succédé ne l'a pas conservé. Il l'a vendu à des Parisiens qui ont beaucoup d'enfants. Je n'y retourne jamais.

— Eh bien, bonne santé, père Sirrugues !

— Monsieur est pour longtemps à Aix?

— Non, je pars pour l'Italie.

— Bon voyage alors, monsieur Raymond !

Je vais maintenant faire une visite au bon roi René. Couronne en tête, son manteau d'hermine sur le dos, il veille toujours aussi paisiblement sur les habitants de sa chère ville.

Mais déjà je me sens moins allègre, moins exalté, la rencontre du vieux Sirrugues m'a ému ; voici donc avec moi le seul témoin peut-être des choses disparues !

Que c'est court, une vie ! Je ne crois plus en flânant dans Aix me promener dans une belle demeure intime et vaste, je mets mes pas dans un cimetière.

Un énorme tramway jaune qui gronde le long du cours m'arrache un moment à ma méditation. Quoi, même ici, au plus secret de la Provence, le progrès vient troubler la paix? Quel coin nous restera-t-il donc, à nous autres, qui voudrions échapper aux lois amères du Temps et, libres, fervents, unis à la durée, vivre avec cet ordre réfléchi qui ne dérange pas la pensée, qui n'exile pas la rêverie?

J'ai tourné à gauche et je suis la rue de l'Opéra, rue étroite, malgré son nom emphatique, sévère, montueuse. Un haut portail est ouvert sur une cour intérieure, au delà de laquelle une façade magnifique développe sa muraille patinée et ses pilastres. C'est l'hôtel de l'Estang-Parade. Je cherche à distinguer les fenêtres du logement occupé jadis par mademoiselle Aigrefeuille, ce logement où ma mère est venue un jour perdre toute foi en ceux qu'elle aimait. Est-il loué maintenant? Qui donc habite le grand salon où je suis entré si souvent, qui regarde par les fenêtres le figuier et le vieux puits? Je voudrais encore une fois visiter ces pièces, sentir l'odeur spéciale d'encens et d'antiques boiseries que l'on y respirait et qui, mieux que mon infidèle mémoire, me rendrait l'aspect ressuscité de Calixte. Mais, à quoi bon? Mieux vaut continuer ailleurs ce mélancolique pèlerinage.

De rue en rue, de place en place, j'ai poursuivi mes souvenirs. Mes années les plus heureuses et quelques-unes de mes plus grandes douleurs ont tenu dans ce coin du monde. A tout moment, il me semble reconnaître une silhouette familière, et j'ai failli deux ou trois fois mettre la main à mon chapeau, croyant revoir quelqu'un d'autrefois, — quelqu'un, qui, je le sais, a quitté la ville, — ou qui est mort. Peut-on s'imaginer aisément que d'une cité dont rien n'a changé, pas un arbre, pas une pierre, tous ceux que l'on aimait aient disparu? Et qu'au milieu d'un cadre identique, tous les visages soient nouveaux?

Je me dirigeai vers la fontaine des Quatre-Dauphins. Le musée de peinture était fermé. Mes appels réitérés et mes coups de sonnette finirent par amener un gardien engourdi et rébarbatif. Je ne voulais point m'égarer dans les salles froides et solitaires où j'avais appris pourtant à épeler les signes de la beauté éternelle sur de transitoires visages, je demandai simplement à entrer dans cette étroite cour intérieure, resserrée entre le musée et l'un des côtés de Saint-Jean-de-Malte, où je venais autrefois le dimanche rêver en paix et inventer ma vie future. Quelques statues décapitées s'y tiennent sur des piédestaux, contre un mur ruisselant de lierre et dominé par une treille dont les rameaux tordus et charbonneux étaient nus en cette saison. Des tombeaux s'y allongent, dont l'un porte un chevalier en armure veillé par un lion ridicule. Deux ou trois pieds de laurier y font souvenir que les Muses recherchent les endroits paisibles.

Que de fois suis-je entré dans ce modeste enclos ! Je m'asseyais sur une pierre, un livre à la main. A l'heure des vêpres, un grand bourdonnement d'orgue sortait des murailles de l'église ; il semblait émaner des pierres elles-mêmes comme si elles eussent contenu un interminable écho des psaumes entendus, à la manière de ces coquillages qui conservent le murmure de la mer. Ce bruit intense et vague à la fois, mystérieux, infini, m'enveloppait tout entier, m'aspirait dans une sorte de méditation où je transformais à mon gré l'univers. Cela ressemblait au bonheur, c'était comme un pressentiment de l'amour, et cependant je n'ai jamais trouvé cette sorte de plénitude et d'élévation, cette ivresse sacrée que dans la paix du dimanche me donnait alors la prescience d'un monde inconnu !

Midi sonna, j'allai déjeuner à l'hôtel. Le repas fut mélancolique dans une salle humide et obscure, et j'eus tôt fait de faire emporter un pauvre légume et une viande offensante.

Déjà je brûlais de quitter Aix ; trop de passé soulevé maintenant me serrait le cœur. Je voulais revoir cependant le pavillon de Suffren. Je pris machinalement le chemin que je connais si bien, je n'avais nul besoin de chercher ma route ; mais de-ci, de-là, je m'arrêtais, regardant un coin de rue, une maison... Est-ce qu'on se doute qu'une porte, une fenêtre

mi-fermée, peuvent nous émouvoir autant que le souvenir d'un visage, autant qu'une déchirante musique?

Plutôt que la rue Célony, j'ai suivi le chemin de la Torte. Le voici le beau pavillon de Suffren ! Insoucieux du temps, il se détache toujours sur le ciel égal et pur. Je retrouve avec joie sa belle couleur dorée, ses proportions élégantes et nobles, son grand air gracieux et sévère à la fois. Comme on récite longuement une poésie aimée, se grisant des mêmes vers, je récapitule tant de beautés : les deux cariatides qui, de chaque côté de la porte, soutiennent le balcon et entre lesquelles, dans un médaillon de pierre, apparaît le buste d'une femme; les pots à feu du premier étage et les vases de fleurs sculptés qui leur répondent du second. La grâce du dix-huitième siècle demeure là tout entière. C'est un bibelot et c'est une demeure. Que ne suis-je encore ici ? J'y craignais l'ennui, mais ailleurs m'a-t-il donc épargné?

J'examine le jardin à la française, qui précède le pavillon ; des urnes de marbre alternent avec des vases de faïence d'Aubagne où poussent les lauriers. Quatre pelouses se font vis-à-vis dont chacune porte en son centre un motif ornemental, au milieu d'un dessin fait de terres multicolores. J'imagine sous la charmille la vieille fontaine avec son dauphin ; là-bas, à gauche, la roseraie ; plus loin, ces bâtiments en ruines et transformés en *fabriques*, comme dans un tableau romantique. Au delà de la grille légère et svelte où les entrelacs de la ferronnerie se terminent en têtes de griffons mordant des arabesques, je vois cette austère campagne aixoise qui fait penser à celle de Florence, ses coteaux sèchement découpés, ses lignes sobres, ses villas couleur de maïs perdues de loin en loin et les cyprès sévères qui lui donnent sa grandeur et sa mélancolie.

Et je suis resté longtemps, longtemps, appuyé à la grille, regardant sans pouvoir m'en lasser la belle façade tranquille avec ses cinq fenêtres entre des pilastres élancés, et l'herbe jaunie, et les statues qui noircissent, et les roses, et quelques arbres qui se dépouillent et jettent au vent de l'automne, froissés et jaunis, ces vains feuillets où l'été écrivait son histoire !

Mais je regardais, à présent, plus loin encore, je regardais

au fond du passé : je voyais un enfant étonné, allant et venant, tantôt joyeux et tantôt mélancolique, un peu frêle, un peu pâle, cherchant à organiser le chaos qu'il portait en lui, créé pour l'abandon et non pour la méfiance, aspirant à toutes les choses que les hommes ont rêvées, aussi doué pour la douleur que pour la joie, et plus encore pour l'amour, — le plus banal des êtres, en un mot, et le plus déchiré !

Je voyais un homme jeune, à la figure mâle et grave, à qui une barbe longue, bien taillée, et une chevelure emmêlée donnaient un certain air de portrait ancien ; il marchait à grandes enjambées, le plus souvent sans chapeau, et s'arrêtait parfois pour faire des gestes.

J'entendais ses phrases, les phrases qu'il répétait à tout instant : « Vois-tu, Raymond, l'art est le but suprême de la vie... » Ou encore : « Pour trouver du plaisir aux choses de ce monde, il faut s'accrocher à celles qui ne passent point. Une religion est nécessaire, choisis celle que tu voudras, mais choisis-en une. Pour moi, c'est la peinture ! Mon évangile, ce sont les fresques de Giotto, de Masaccio, de Benozzo Gozzoli ! »

Je voyais une femme mince, d'aspect sévère et presque monastique. Deux bandeaux gris comprimaient un visage brun, aux lignes fines, à la bouche pure, mais étroite et serrée. Ses yeux étaient grands, noirs et beaux, ses paupières, assombries. Le regard qui y brillait avait une flamme ardente, généreuse. Mais pourquoi me suis-je détourné de ce regard trop intense? Ah ! que la douleur qui y paraît me fait donc mal ! Ferme tes yeux, ombre chérie, ferme tes yeux, je ne peux supporter tes larmes !

Et j'assistais de nouveau à la tragédie qui avait noué, puis séparé la destinée de ces trois êtres.

J'aurais voulu entrer dans le jardin, tourner à gauche, grimper dans une des *fabriques*. M'aidant d'un plâtreux escalier, j'aurais atteint une grande salle aux fenêtres sans cadres et de cet observatoire, vu, comme autrefois, du troupeau serré des maisons sortir les clochers d'Aix-en-Provence. Puis levant les yeux vers l'horizon, au delà des campagnes tranquilles, j'aurais reconnu le mont Sainte-Victoire, qui, au-dessus de toute la ville, lève son front toujours serein.

Mais que n'aurais-je pas voulu?...

Ainsi c'est fini, bien fini. Ils ont disparu à jamais les êtres qui hantaient cette demeure ! Cet homme jeune et fort repose en un cimetière étranger, cette femme n'est plus que poussière, et cet enfant est devenu aujourd'hui l'homme mûr, presque âgé, qui rêve et regarde à travers la grille, regarde sans pouvoir s'en lasser.

Le ciel est moins brillant, et déjà, je ne sais où, monte une vapeur, une buée, quelque chose qui flotte et tourne doucement autour des choses, à la façon des fumées d'automne qui s'élèvent des feuilles brûlées, et l'azur n'a plus son bel émail, les collines, leurs vivantes arêtes ; tout vacille et tremble un peu, les maisons comme les cyprès, de même que s'il se formait sous ma paupière une brume humide où vînt vaciller le paysage.

La porte à croisillons de verre s'est ouverte soudain, et du pavillon, sort une grande jeune fille à cheveux dorés ; elle s'élance en courant et fait éperdument le tour d'une pelouse, deux autres enfants paraissent aussi et lui donnent la chasse, un garçonnet solide et une autre fillette. Un long lévrier file à leur suite et, bandé comme un arc, engloutit le sol sous ses bonds.

Ainsi d'autres vies, ici-même, commencent. Vers quelles tragédies vont-elles? Vers quelles mésententes et quelles amours trahies, vers quels rêves avortés, quelles solitudes sans fin? J'imagine sur ces innocences le voile de crêpe de la réalité, sur ces jeunes figures, le sceau brûlant de la passion. J'entends leurs rires, leurs cris de joie, puis quelqu'un les appelle d'une fenêtre :

— Yvonne, Germaine, où êtes-vous?

A cet appel, avec de grands rires, la nichée s'éparpille. Une jeune femme apparaît au balcon, elle est blonde, rieuse ; du peignoir sombre, sort le plus délicat des bras blancs, tandis que des rayons couchants du soleil elle abrite ses yeux, qui inspectent le jardin.

— Henri ! Yvonne ! Venez ! Le goûter est servi...

Un dernier éclat de rire, au loin, puis le silence, et la jeune femme rentre dans sa chambre, — la chambre que ma mère occupait !...

Un jardinier qui poussait la petite porte m'a aperçu, et, soupçonneux, il se dirige vers la grille pour me mieux dévisager.

Je ne suis pas un cambrioleur, pourtant...

Un dernier regard sur le pavillon, sur les cariatides, sur les pots à feu et les lauriers. Je quitte Aix, ce soir. Un dernier regard... Je ne reviendrai jamais plus ici !

II

J'avais six ans quand mon père mourut.

Je ne conserve de lui que le souvenir de ses colères. Elles étaient nécessaires à sa vie et elles empoisonnaient la nôtre. Il lui fallait à certains jours tempêter, hurler, détruire ce qui lui tombait sous la main. Aucune considération d'âge ni de personne ne savait le retenir. Son égoïsme n'avait d'égal que sa violence.

Ces scènes étaient assez fréquentes pour que j'en aie oublié beaucoup ; l'une pourtant me laissa une impression si pénible qu'à bien des années de distance, je ne peux l'évoquer sans effroi ni tristesse.

Mon père boutonnait le col de sa chemise devant la glace de la chambre à coucher, mais il se trouvait que la boutonnière, trop étroite, n'arrivait point à mordre sur le bouton.

Mon père appela sa femme à grands cris :

— Lucie ! Lucie ! Viens ! j'ai besoin de toi !

Du cabinet de toilette où elle se coiffait elle accourut en peignoir, les cheveux répandus sur ses épaules. Aussitôt il commença de vociférer :

— Ne pourrais-tu pas faire en sorte que mes chemises soient à ma mesure? Je viens de me casser un ongle. Quelle brute de chemisier !

Il enrageait, devenait pourpre, frappait le sol de son talon.

— Laisse-moi t'aider, — dit ma mère, timidement. — J'y arriverai peut-être mieux que toi...

— Fiche-moi la paix, — hurla-t-il. — Tu ne m'es utile à rien. C'était plus tôt qu'il fallait t'occuper de mon linge. Mais tu n'es pas même capable de tenir proprement une maison ; j'aurais été plus raisonnable de te laisser où tu étais...

Alors il arracha le col, le déchira en deux et en jeta les morceaux au visage de sa femme. Puis cette demi-exécution ayant exaspéré sa fureur, il saisit sur la cheminée une potiche de Chine et la lança à terre, où elle se brisa, avec un grand bruit.

— Charles ! Charles, je t'en conjure, calme-toi ! — murmurait ma mère, pâle et tremblante.

— Et toi, stupide créature, hors d'ici, et emmène le moucheron !

Ma mère me prit dans ses bras et m'emporta en courant. Une heure après, elle sanglotait encore.

Oui, c'est vraiment là mon souvenir le plus précis : un visage dur, empourpré par la colère, des maxillaires proéminents, des cheveux drus, sur une nuque épaisse et la potiche de Chine fracassée sur le parquet !

Quelques mois après cette scène, un matin en me réveillant, Miette, notre bonne, m'annonça que mon père était malade et que le docteur, qui sortait de sa chambre, paraissait extrêmement soucieux.

J'avais eu la rougeole peu avant, je possédais des notions précises sur les maladies : on ne bouge pas de son lit, on ne vous oblige pas à faire des barres sur un affreux cahier qui a une vilaine odeur, et on vous lit les *Mémoires d'un Ane* ; c'est une situation très enviable pour un petit garçon.

— Ah ! — déclarai-je d'un ton satisfait, — est-ce que maman va lui lire les *Mémoires d'un Ane*?

Miette parut surprise de cette question ; les idées ne s'associaient pas dans son esprit de la même façon que dans le mien.

— Je ne crois pas, monsieur Raymond, et même, comme vous êtes trop bruyant, on va vous emmener chez votre tante de Fontvives pour que vous y passiez quelques jours.

Du coup, je me levai avec entrain ; rien ne me séduisait davantage que d'aller chez ma tante de Fontvives, qui avait deux fillettes de mon âge et une propriété assez grande, aux portes même de la ville, sur la route des Pinchinats.

Ma mère, quand je me mis en chemin, m'embrassa avec une grande émotion ; elle était à peine coiffée, encore plus pâle que de coutume.

— Pourquoi, — lui dis-je, — ne lis-tu pas à papa les *Mémoires d'un Ane*, puisqu'il est malade?

— Écoute, Raymond, — répondit-elle en souriant à demi, — ce soir, quand tu te coucheras, en faisant ta prière, ajoutes-y quelques mots, demande au bon Dieu plus particulièrement de veiller sur la santé de ton pauvre papa...

Je regardai ma mère d'un air incrédule. Pourquoi intercéder auprès de Dieu, à cause d'une chose aussi agréable qu'une maladie?

Ce fut mon premier mot en arrivant chez ma tante de Fontvives.

— Bonjour, ma tante. Il paraît que papa est malade et qu'il faut que je prie pour lui : je croyais qu'on ne priait que pour les gens malheureux. Mais papa doit être joliment content de rester couché et de ne rien faire. Mes cousines sont là?

— Va jouer au jardin, — dit ma tante avec compassion. — Tu es trop jeune pour comprendre !

Comprendre quoi? Je jugeai ma tante bien superficielle de me croire aussi sot et je courus au jardin.

Il était très grand, très vieux, autrefois dessiné avec ordre ; les arbres et les mauvaises herbes en bouleversaient aujourd'hui l'ordonnance, d'énormes buis bordaient les allées, dont un grand nombre étaient morts, mais dont les survivants dépassaient de beaucoup ma tête. Devant la maison, en contrebas de la terrasse, une statue de la Vierge, les mains ouvertes, surveillait les matches et les fantaisies d'un peuple de cordonniers, qui colonisaient un étroit bassin. Vers la gauche, surplombant la route, montait un petit bois de cyprès.

Mes deux cousines, Marie-Thérèse et Josette, n'étaient pas seules. Avec elles se trouvaient leurs amies, Gabrielle et Marthe d'Issalène et la petite Malacam, ainsi que son frère François. Tous, à me voir poussèrent des cris aigus. On fit une très belle partie de jeu : les uns déclarèrent qu'ils étaient gendarmes et forcèrent les autres, par conséquent, à se constituer brigands.

Je fus désigné pour l'un d'eux. Selon nous, le brigandage commençait au pourchas. Avant même que nous ne fussions devenus dangereux, notre arrestation était chose faite. Un tribunal se composa, qui avait comme président ma cousine Marie-Thérèse, âgée de treize ans, elle fut sans pitié pour nous, condamnés à avoir la tête tranchée; Laurence Malacam fut exécutée la première, malgré les hurlements de son jeune frère. Elle dut s'agenouiller devant Josette, le bourreau, et baisser en conséquence sa jolie nuque blonde et duvetée. Reconnue morte, on la déposa sur un banc.

Mon tour venait.

— Est-ce qu'on va véritablement me couper le cou? — demandai-je avec une véritable angoisse.

— Bien sûr, — me dit Marie-Thérèse.

J'avais pris le jeu trop au sérieux, je n'en savais plus dissocier la réalité ; ma peur, vague d'abord, devenait aiguë, je me demandais avec terreur si ce n'en serait bientôt fait de moi. Je possédais des lueurs sur la décapitation pour l'avoir vu appliquer aux canards : l'orgueil humain ne me faisait pas encore si différent d'eux que je me crusse assuré d'un sort meilleur. Le pire était mon ignorance du méfait qui me valait un tel traitement, j'avais été brigand, c'était certain, mais si peu de temps, que ce banditisme n'avait pu être qu'honoraire.

Un léger coup de bâton sur la nuque interrompit mes réflexions.

— Tu es mort ! — firent des voix unanimes.

— Je suis mort? Que faut-il que je fasse?

— Rien. Tu ne peux plus bouger, ni rire. Tu es hors du jeu.

J'allais docilement me coucher à côté de Laurence Malacam, j'enfouis ma figure dans ses cheveux dorés, et j'ai souvenance que je la chatouillai, avec audace et crainte, pour m'assurer si elle pouvait encore remuer, ce qui m'attira d'elle une gifle retentissante.

Je répondis sans galanterie, ce qui amena entre nous une bataille, pour laquelle j'aurais été certainement condamné de nouveau si je n'avais eu l'avantage d'être déjà mort.

Le soir, nous jouâmes encore dans l'énorme corridor de la vieille demeure, mais j'étais seul cette fois avec mes cousines, et l'on m'apprit un grand nombre de divertissements, dont

le plaisir fut si vif que je fus tout étonné de me rappeler la maladie de mon père quand, en m'embrassant, ma tante de Fontvives murmura :

— Pauvre petit ! Comme on est heureux d'avoir cet âge !

Je ne compris pas comment on pouvait être heureux et misérable à la fois, mais je ne creusai pas davantage ce problème ardu, et je m'endormis en rêvant que j'étais cette fois gendarme et que j'avais ainsi le droit de guillotiner toutes les fillettes de la ville, dont plusieurs m'avaient aujourd'hui même cruellement et délicieusement brimé.

Je passai ainsi trois journées charmantes chez ma tante de Fontvives. Vers la fin du troisième jour, Miette reparut. L'heure était si solennelle qu'on me poussa dans le grand salon. Je n'y entrai qu'avec respect. De grandes toiles peintes couvraient les murs, qui représentaient des marines ou des scènes de campagne, un embarquement dans un port ou des personnages à costumes Louis XVI se balançant dans un coin du parc. Au-dessus de la cheminée, veillait un portrait d'ancêtre, l'arrière-grand-père de ma mère, née Larchambault de Gantèse, personnage fort important à en juger par la longueur de son nez et l'ampleur de sa perruque.

Le malaise où me mettait la sévérité de cet aïeul augmenta quand ma tante de Fontvives me prit sur ses genoux et débuta en ces termes menaçants :

— Écoute-moi : Raymond, tu es grand maintenant. Il faut que tu te conduises comme un homme.

J'eus très peur que l'on m'envoyât tout seul chercher le roi pour le ramener sur le trône de France ; ma famille semblait compter beaucoup sur moi pour cela, à en juger par les discours qu'elle m'adressait à ce sujet.

— Que dois-je faire?

— Consoler ta mère qui a un grand chagrin. Miette va te ramener auprès d'elle.

Je regardai ma tante avec une immense stupeur.

— Oui, Raymond, il faut que tu aies beaucoup de courage. Ton pauvre père vient de mourir.

La nouvelle ne me frappa point outre mesure, parce que, moi aussi, j'étais mort l'avant-veille et que je savais très bien ce qu'il en était.

— C'est un affreux malheur, — disait Miette, en sanglotant.

— Ah ! — fis-je, — il est mort pour tout de bon?

Je songeai aux paroles prononcées par Josette après la condamnation portée contre Laurence et contre moi.

— Tu ne bougeras plus, — avait-elle dit, — tu ne parleras plus. Tu es hors du jeu !

Ainsi mon père était hors du jeu, il ne bougerait plus, il ne parlerait plus... Il ne crierait plus...

Ce fut en moi comme une illumination. Je fus si satisfait que je m'écriai à pleine voix :

— Il ne criera plus !

Ma tante de Fontvives, exaspérée, me repoussa et quitta le salon en criant à Miette :

— Vous pouvez l'emmener, Miette, cet enfant n'a pas de cœur.

Pendant des années en effet, cette belle réponse m'a fait considérer par elle, par mes cousines et par bien d'autres personnes comme une sorte de monstre. Aujourd'hui que j'ai vécu, que j'ai souffert, que je connais le poids de mon cœur et sur quelle pente de la vie morale il m'a toujours entraîné ; que je sais ce qu'il en coûte de s'attacher à autrui et quelles fibres intimes sont déchirées, dans l'arrachement des ruptures et des adieux ; aujourd'hui, dis-je, je n'ignore plus si je suis ou non un homme doué de cette faculté d'amour qui est notre plus sûre dignité. Mais ce jugement concis me frappa d'épouvante, et souvent, la nuit, je me réveillai avec un grand trouble ; cette scène alors me revenait à la mémoire, et en cachant mon front dans l'oreiller, je me répétai tristement : « Je n'ai pas de cœur ! »

Cependant, par la route des Pinchinats, Miette me ramenait au pavillon de Suffren. Il pleuvait fort. Nous pataugions dans une boue liquide dont les voitures de laitiers que nous rencontrions au passage nous aspergeaient jusqu'au col. Le vent soufflait avec tant de violence que, par moments, nous fermions nos parapluies ; et les rafales nous fouettaient si drues, qu'elles nous coupaient le souffle.

— Que faut-il que je dise à maman? — demandai-je à Miette, lorsque dans l'obscurité je commençai à distinguer les élégantes ferronneries du portail et leurs griffons sans corps.

Les circonstances en effet me semblaient au-dessus de mes forces, et la pensée de revoir maman, dans des conditions si nouvelles, m'intimidait comme de rencontrer une personne étrangère.

— Tu l'embrasseras bien fort et tu lui diras que maintenant qu'elle n'a plus que toi, tu seras très sage et très obéissant.

— Mais je le suis déjà, — objectai-je.

— Ça ne fait rien. Dis-le lui quand même. Tu lui feras plaisir.

Nous arrivions chez nous. J'entends les aboiements joyeux de mon chien qui bondit au-devant de moi. On me mena au premier étage. Plusieurs personnes entouraient ma mère, qui se tenait affaissée dans un fauteuil, les yeux rouges et bouffis, un mouchoir à la main, dont elle n'essuyait même pas les larmes qui coulaient sur son visage.

Je courus à elle, je me jetai dans ses bras et je lui dis tout d'une haleine :

— Maman, je sais que tu n'as plus que moi. Ne pleure plus ; je serai bien sage et bien obéissant.

Comme si ces paroles eussent contenu, en effet, une vertu magique, ma mère cessa de sangloter, et me pressant convulsivement contre elle, elle s'écria avec transport :

— Mon Dieu, que cet enfant est bon !

Ma mère ne me permit pas d'assister à l'enterrement, de crainte que j'en fusse impressionné. Miette, le matin de la cérémonie, me ramena chez ma tante de Fontvives. Après le déjeuner, nos petits camarades, Gabrielle et Marthe d'Issalène, et les petits Malacam vinrent nous retrouver. Nous descendîmes jouer dans le parc, on s'empressa d'abord autour de moi, avec curiosité, car mon deuil était connu de tous, et j'étais pour ces enfants quelqu'un qui est allé plus loin qu'eux dans la connaissance de la vie.

Cet empressement me flatta et je ne fus pas sans en concevoir quelque vanité. Mais comme chaque triomphe, si illégitime soit-il, est de courte durée, on se détourna de moi et Marie-Thérèse proposa de jouer encore aux brigands.

— Maintenant, — déclarai-je d'un ton important et pour ramener à moi l'attention qui s'en éloignait, — vous pouvez

me couper le cou. Je sais très bien faire le mort. Maman m'a tout raconté, et je me tiendrai tout à fait comme papa...

Mais Josette m'imposa silence avec indignation, et pour me punir de mon insensibilité, on me condamna à remplir l'office de bourreau. Ainsi me fut révélée, dans cette mémorable circonstance une vérité encore nouvelle pour moi : c'est qu'on ne demande jamais aux gens de faire que les choses qu'ils ignorent et que, sitôt qu'ils témoignent de certaines facultés, ce sont d'autres qu'on exige d'eux.

III

Je n'oublierai jamais le premier soir où Maurice de Cordouan apparut dans notre vie.

Je ne me souviens pas si mon père était mort depuis six mois ou un an. Je sais que ma mère, tout à son deuil, demeurait extrêmement solitaire. Elle s'abandonnait sans retour à sa tristesse, et maintenant que je la considère mieux, je crois que cette tristesse, plutôt que de son chagrin même, naissait de l'état naturel de son âme, de la sorte de cercle infernal où elle menait sans cesse ses pensées. Elle avait beaucoup souffert avec son mari, qu'elle n'aimait que de cette affection soumise, faite de crainte et de sentiment du devoir, que l'on éprouve pour son époux quand on n'a point d'amour. Ce n'était donc pas sa disparition qui pouvait lui donner un tel désespoir, mais, sans le vouloir, une pente de son esprit la portait à se complaire dans un certain dégoût de la vie, dans les méditations les plus moroses, et il se formait en elle, moitié par entraînement personnel, moitié par disposition religieuse, un goût du funèbre auquel elle s'attardait volontiers.

L'épisode dont j'entends vous entretenir se passa à la fin d'octobre. Il est trop profondément gravé dans ma mémoire pour que je ne revoie point ce ciel humide et bas, qui se rapprochait peu à peu de la terre, comme le couvercle d'une boîte que l'on ferme, ces feuilles mortes entassées dans les allées, et cette pauvre lumière qui éclairait le jardin et qui paraissait

moins venir des rayons du soleil disparu que des quelques arbres d'or élevant de loin en loin leurs fantômes éclatants et haillonneux.

Après avoir brodé tout le jour, ma mère avait eu la fantaisie de se promener, et, sans mot dire, nous avions erré tous deux autour des parterres qui précédaient la maison, puis dans la roseraie où s'ouvrait de-ci de-là, toute emperlée, quelqu'une de ces roses d'automne dont la couleur de chair ambrée s'avive auprès du cœur d'une goutte d'orange.

La main dans la main, nous marchâmes assez longtemps. Il faisait très noir quand nous revînmes vers le pavillon dont l'architecture blanche, les balustres et les pots à feu brodaient le fond ténébreux des paysages d'une sorte de dessin en relief, à qui le demi-éclairage de cette heure tardive donnait un air mystérieux et peu réel. Deux fenêtres éclairées au rez-de-chaussée lui ajoutaient quelque chose de confortable, d'engageant : là, c'était l'abri, la sécurité, la certitude de trouver la chaleur, la lumière, une défense contre les surprises et les aventures du dehors.

J'ai eu bien souvent cette impression dans ma vie, jusqu'au jour où je compris que viendrait l'heure où quelque profondes que s'accumulassent les ténèbres et si longue que fût la nuit, il n'y aurait jamais plus de maison pour s'en garantir, de lumière pour les rendre propices, et qu'il faudrait, dans une effroyable solitude, les accepter sans rémission !

Nous suivions l'allée centrale et nous nous étions avancés tout près de la grille. On la voyait dans la pénombre, légère et suspendue, semblable en sa transparence à quelque grande toile d'araignée ; je la regardais avec curiosité quand la clochette se mit à sonner, annonçant un visiteur.

Et aussitôt, en effet, quelqu'un entra, qui nous rejoignit en trois enjambées. Je sentais que les doigts de maman tremblaient dans les miens et je crus qu'elle avait peur. Mais l'inconnu déclara aussitôt :

— Vous me reconnaissez, je pense! C'est moi, Lucie!

A ma grande surprise, ma mère répondit :

— Comment ne vous reconnaîtrais-je pas, Maurice?

Elle lui tendit les deux mains et il les baisa, longuement,

pieusement, l'une après l'autre. Je demeurai interloqué par cette scène. Ma mère se tourna vers moi et me dit :

— Dis bonjour à ce monsieur, Raymond. Il s'appelle monsieur de Cordouan, et c'est un grand ami de mon enfance.

J'étais très intimidé, mais M. de Cordouan prit ma main et la serra avec énergie, comme on fait à un homme, puis il s'écria joyeusement :

— Bonjour Raymond, je suis très content de vous connaître. J'espère que nous serons une paire d'amis.

— Moi aussi, monsieur.

C'était vrai, il m'avait conquis du coup, parce que, pour la première fois, j'étais traité en homme et non plus en enfant. Cette parole, cette poignée de main m'élevaient au-dessus de moi-même. Quelqu'un m'affranchissait de la situation inférieure où me mettait mon âge et me rendait l'égalité humaine !

— Y a-t-il longtemps que vous êtes de retour, Maurice? — demanda ma mère.

— Je suis à Aix depuis ce matin même. Vous le voyez, ma première visite est pour vous. Vous avez eu un grand chagrin, Lucie, depuis que nous ne nous sommes vus. J'ai bien pensé à vous alors et j'ai failli revenir, mais j'avais de grands projets en train. Et puis j'ai jugé que ce ne serait peut-être pas très convenable.

— Oui, — reprenait ma mère, — ma douleur a été très grande, elle l'est encore. Mon mari en me quittant laisse un grand vide et une lourde responsabilité. C'est terrible que d'avoir un enfant à élever, et surtout un garçon. S'il était moins jeune, je ne me sentirais pas si seule... Et si...

Elle resta un moment silencieuse, puis reprit :

— Charles était si vigoureux ! Comment penser qu'en quelques jours on puisse s'en aller ainsi, en pleine force, en pleine santé ! Comment peut-on faire des projets, songer à l'avenir, quand on est si peu de chose dans la main de Dieu? Un souffle passe, et vous voici réduit à rien ! Cet enfant, qui sait même si je vivrai assez pour l'élever? Et que deviendra-t-il sans moi?

Je suppose que le ton de cette conversation ne devait pas

être très agréable à M. de Cordouan. Tel que je l'ai connu dans la suite, il n'était pas homme, quelle que fût la tendresse qu'il éprouvât pour ma mère, à se laisser attrister longtemps. Aussi réagit-il le plus vite possible.

— Ne vous alarmez pas ainsi, — dit-il, — il est bien vain de prévoir des ennuis qui n'arriveront peut-être jamais. D'ailleurs vous serez beaucoup moins seule maintenant.

Je ne sais ce que ma mère répondit, car elle parla tout bas, et ils échangèrent ainsi, *mezza-voce*, quelques répliques très rapides auxquelles je ne compris goutte.

J'entendis aussitôt après :

— Vous avez quitté Paris pour longtemps?

— Pour toujours, Lucie, pour toujours ! voyez-vous, un Provençal ne peut vivre qu'en Provence. J'étais en exil là-bas. Ces pays où il pleut tout le temps, où jamais on ne voit la sainte lumière du jour, ne sont pas faits pour nous. La tristesse et le froid sont mes ennemis personnels. Je suis une cigale, moi, et dans le Nord, je ne peux pas chanter. Je sais suffisamment mon métier aujourd'hui, pour travailler aussi bien ici qu'à Paris. D'ailleurs, toutes mes attaches sont à Aix et l'on ne vit vraiment qu'auprès de ceux qu'on aime.

Il ajouta joyeusement :

— J'ai des projets sans nombre. La vie est trop courte pour tout ce que je veux entreprendre. Je porte tant d'œuvres en moi qui ne demandent qu'à voir le jour ! A Paris je commençais à travailler mal, mais dans mon pays ce sera une telle fête de se remettre au labeur sacré !

L'humidité augmentant encore, nous gagnâmes la maison. Miette vint allumer au salon une troisième lampe à pétrole, en l'honneur du nouveau venu, et je pus enfin l'examiner tout à mon aise.

Il était grand, très grand, un peu dégingandé, maigre, avec de longues jambes et de longs bras. Dans sa figure brune, légèrement creusée sous les pommettes, s'ouvraient des yeux très beaux, fendus en amande. La barbe noire, opulente, envahissait les joues. Quant aux cheveux, très abondants, il leur était impossible d'être coiffés : leur raie, brouillée sans cesse, dessinait au milieu d'eux un vague zigzag, et toujours une mèche retombait sur le sourcil de M. de Cordouan. Elle

le chatouillait, et d'un geste machinal il la relevait et la rejetait en arrière. Il ne faisait pas que ce geste-là, d'ailleurs, et il montrait en parlant une extrême vivacité. Paris ne l'avait pas corrigé d'un certain accent provençal que l'on sentait surtout à la fin de ses phrases. Il y avait en lui un mélange de recherche et de négligence ; ses pantalons déformés gondolaient autour de ses genoux, mais il portait une cravate à la fois citron et bleuâtre, par dégradations successives et répétées qui n'étaient pas d'un goût très sûr.

Tel que je l'ai vu ce jour-là, tel je l'ai revu toujours ; et une cohabitation de bien des années n'a pas ajouté un détail plus précis à sa figure.

Il s'assit dans une bergère, croisa ses jambes et regarda autour de lui :

— Vous avez un beau Largillière, — dit-il, en examinant un tableau pendu au mur.

— Comment savez-vous que c'est un Largillière? — répliqua naïvement ma mère, qui ne se piquait d'aucune culture artistique et eût été bien en peine de distinguer un Rembrandt d'un Mantegna.

— Dame ! — fit M. de Cordouan, qui riait.

— Il vient de la famille de mon mari. C'est le portrait d'une de ses arrière-grand'tantes. Il paraît qu'il vaut beaucoup d'argent. Il y a même un monsieur de Marseille qui a voulu l'acheter. Mais nos souvenirs de famille ne sont pas à vendre.

Mon père tenait plus à son intérieur qu'à sa femme, qui avait une nature trop austère pour se plaire beaucoup aux frivolités. C'était lui qui avait disposé ce salon, orné les murs de boiseries Louis XV, fait tendre entre elles un pékin à raies roses, agrémenté certaines places d'appliques et de miroirs, présidé à la distribution des plus légers meubles, des moindres bibelots. Comment un homme qui avait à ce point le goût d'un intérieur agréable s'acharnait-il ainsi à le rendre odieux par son caractère?

M. de Cordouan, en quelques paroles choisies, montra que l'arrangement de la pièce lui était sympathique.

— C'est un appartement fait pour y être heureux, — conclut-il.

— Être heureux ! — murmura ma mère, comme un écho plaintif, — est-ce possible à l'homme?

— Il faut si peu de chose pour cela !

— Peu de chose ! peu de chose? Oui, si vous appelez l'infini peu de chose.

Ils se regardèrent tous deux et ils se turent. Ils venaient d'échanger en quelques mots le dialogue, qui, muet, devait être celui de toute leur vie ! Mais ils ignoraient encore, et moi avec eux, à quel point, en ces brèves répliques, ils s'étaient exprimés complètement.

IV

Dans mes crises de découragement et de doute, mon premier mouvement était de consulter Miette.

Elle habitait chez nous depuis sa naissance, sa mère ayant été la nourrice de ma grand'mère. Son adoration, son dévouement pour nous n'avaient pas de bornes. Aujourd'hui encore, si le mot de fidélité frappe mon esprit, je revois le visage de Miette.

Le soir, je descendais souvent dans la cuisine.

Qu'elle était spacieuse et claire, cette vieille cuisine provençale, avec le manteau profond de la cheminée suspendu au-dessus du feu comme un large éteignoir, avec son plafond traversé par de grosses solives apparentes ! Dans un coin un pétrin à demi mangé par les vers dressait son long coffre de noyer ; au mur se faisaient vis-à-vis une boîte à sel joliment sculptée et une mannetière aux colonnettes délicates et aux gonds d'étain luisant. Tous ces vieux meubles de Provence, si nobles dans leur rusticité apparente, disaient aussi une longue histoire de fidélité, de dévouement humble et patient aux êtres qui s'étaient succédés devant eux, n'ayant peut-être comme eux qu'une âme unique sous des apparences différentes. De-ci, de-là, à quelque clou pendait un chapelet d'aulx aux barbes blondes, ou une tresse d'oignons ou quelque bouquet de romarin ou de thym qui mettait dans l'air cette bonne

odeur de colline dont se griseront toujours ceux qui sont nés sous un certain ciel bleu.

Je n'ai jamais rien vu d'aussi brillant, ni d'aussi récuré que la batterie de cuisine dont les fonds de cuivre étaient des miroirs déformants où l'on s'apercevait en même temps tout rond et tout ensoleillé. Il me semblait que tous ces objets avaient un visage aimé, surtout le chauffe-lit dont le couvercle semé de trous en forme de fleurettes s'étalait royalement, pareil à un bouclier étincelant, contre lequel l'ennemi hiver serait sans pouvoir.

Mais le plus curieux objet de cette cuisine, c'était sûrement la lampe à huile, une de ces antiques lampes à huile qui, aux enfants d'aujourd'hui, paraîtrait aussi incompréhensible que l'étroite lampe d'argile des mausolées étrusques. Lorsque la clarté diminuait, Miette s'emparait des mouchettes, égalisait la mèche charbonneuse, puis saisissant la lampe à pleines mains, elle pompait puissamment pour faire monter l'huile. La flamme soudain reprenait vie, elle jaillissait de nouveau pure, claire, joyeuse comme un papillon qui pour quelques heures de soleil sort de sa longue captivité. Et je croyais alors qu'il en serait toujours de même et que chaque fois que les ténèbres me menaceraient, quelqu'un serait présent, qui, vigilant et miraculeux, ramènerait en moi et autour de moi la confiance et le regain.

Qu'on m'excuse de m'attendrir ainsi sur les choses de mon enfance ! Aux enfants tout est poésie, et les moindres objets possèdent une âme intime et comme humaine qu'en vieillissant on finit par ne plus sentir, même chez les hommes !

Je m'asseyais sur un escabeau dans la vieille cuisine aromatique et je causais avec Miette. Maintenant que j'y songe, je suis étonné de la liberté de nos conversations. Il n'y était question que d'amour. J'affectais de croire que tous les hommes qui venaient à la cuisine étaient amoureux de Miette.

Elle me faisait parfois d'étranges confidences. Je me souviens qu'un jour elle me dit :

— Dans ma jeunesse, monsieur Raymond, j'étais coquette. Le soir, lorsque les yeux me démangeaient de sommeil, je me les frottais avec les deux poings, je les frottais jusqu'à ce qu'il se forme, vous savez bien, sur un fond noir, ces drôles de des-

sins de toutes les couleurs qui se défont si vite et qui changent tout le temps... Eh! bien si j'avais été riche, j'aurais voulu commander des robes de cette couleur avec ces dessins-là...

...Pauvre Miette ! je mentais ; Miette n'avait pas d'amoureux. Sa seule vie était de nous aimer et de nous servir, ma mère et moi, et elle l'a fait jusqu'à son dernier soupir. Elle n'a eu ni joie ni amour personnels, elle est demeurée humble, fidèle, effacée; mais le jour où, devenu homme, je me rappelai ce propos, je compris quelle féerie délicate il y avait par moments dans l'âme obscure de Miette, et je me suis dit bien souvent, depuis, que beaucoup d'êtres que chacun néglige ont aussi, dans un silence ininterrompu, un grand épanchement de poésie intime de nul autre soupçonné.

Je dis un jour à Miette :

— Pourquoi monsieur de Cordouan vient-il si souvent voir maman?

Miette était occupée à ravauder des bas ; c'était sa grande distraction quand elle n'avait rien à faire. Tenant d'une main la boule de buis, de l'autre elle tissait ses mailles.

Elle leva le nez et me considéra. Accroupi sur mon escabeau, je ne regardais que le feu.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire, monsieur Raymond?

— Oh ! moi rien ! Seulement je me demande ce qu'ils ont tant à se dire, quand ils sont ensemble.

Le curieux, c'était que jamais il ne m'était venu à l'esprit que M. de Cordouan fût amoureux de maman. A mon point de vue, un amoureux ne se recrutait que dans la classe sociale à laquelle appartenait Miette et les autres bonnes du quartier, et nul ne tenait cet emploi un peu vil dans les sociétés moins humbles.

Miette me regardait toujours.

— Votre maman, monsieur Raymond, est bien seule et bien triste. C'est très heureux qu'elle ait monsieur de Cordouan pour venir l'égayer et la distraire et lui faire trouver le temps moins long.

— Maman n'est pas seule, puisque je suis là, — répondis-je égoïstement.

— Vous n'êtes qu'un enfant, le meilleur enfant qu'il y ait,

mais il y a beaucoup de choses que vous ne pouvez pas comprendre encore.

— Lesquelles?

— Il est inutile que je vous les dise, puisque vous ne pouvez pas les comprendre.

— Dis-les quand même; peut-être que je les comprendrai.

Mais Miette hocha la tête sans répondre.

Cependant le problème de la présence de M. de Cordouan à la maison ne s'était pas résolu encore. Pendant que je recommençai d'y penser, Miette reprit son ravaudage et le cours de ses réflexions.

— Votre maman, monsieur Raymond, elle n'a pas eu beaucoup de bonheur avec le pauvre monsieur. Je ne veux rien dire contre lui, les morts sont bien morts, et ils ont droit au repos. Mais il était bien dur et bien brutal, et madame a bien souvent pleuré. Déjà qu'elle n'avait pas de bien fameux souvenirs de son enfance, avec toutes ces histoires...

— Quelles histoires, Miette?

— Vous le saurez plus tard, monsieur Raymond !

Décidément on me cachait trop de choses, ce soir-là, et je me serais mis sans doute à bouder, si Miette, en continuant à parler, n'avait pas jeté sans trop le vouloir un demi-jour assez inquiétant sur les questions mystérieuses qui me troublaient tant.

— Il lui aurait fallu un homme doux, gai, tendre, enfin tout comme ce bon monsieur de Cordouan, au lieu que votre pauvre père, soit dit sans offenser sa mémoire, était terrible avec ses colères, sa jalousie, son égoïsme, sans compter qu'il disait tout le temps de ces choses qu'il vaut mieux ne pas dire et qui font trop de peine. Si madame pouvait trouver un peu de bonheur maintenant, ce serait pain bénit.

Il faisait nuit et Miette se leva pour ranimer la lampe à huile. Un grand vent fou soufflait au dehors, qui pressait, comme à poignées, les feuilles mortes du jardin et les jetait contre les vitres. Un long mugissement ramonait par moments les cheminées.

Et Miette se rassit et se remit à ravauder ses bas. La lampe projetait son ombre sur le mur blanc. Bien qu'elle ne fût pas vieille, les longs souvenirs et le travail lui donnaient l'air

d'être sans âge. Un bonnet de lingerie légèrement tuyauté, que les gens de sa classe ne portaient déjà plus, serrait son visage osseux, luisant et brun comme ces galets que la mer a roulés longtemps. Toute sa physionomie se concentrait dans deux yeux, ces beaux yeux noirs de Provençale, où toute émotion, si fugitive fût-elle, éveillait une flamme. Et dans tout son être, je pouvais lire une sorte de dignité, de décence, presque de majesté modeste et douce.

— Mais, — reprit-elle comme à mi-voix, — Madame sera-t-elle jamais heureuse? C'est bien tard maintenant, bien tard ! Il aurait fallu qu'elle rencontrât monsieur de Cordouan il y a dix mois. Aujourd'hui le pli est pris, et ce gentil monsieur est bien jeune et bien gai pour elle et Madame, elle, restera triste. Non, il n'y aura jamais de bonheur pour elle qui est si bonne ! si bonne !

La voix se tut. Miette ravaudait son bas. Est-ce qu'elle filait les jours prochains, tissant ses mailles les unes après les autres, dans la vieille cuisine qui sentait le romarin et la fumée? Une fois encore, la servante se leva pour hausser jusqu'à la flamme le niveau de l'huile, les cuivres resplendirent, il y eut moins de ténèbres autour de nous et le feu dansa moins fort sous le manteau de la cheminée.

Aujourd'hui, quand je songe à ces heures lointaines, il me semble que je m'entretenais avec l'antique sagesse humaine, naïve et profonde à la fois, clairvoyante et fruste, et que la simple Miette fut la seule de nous tous qui eût quelques lueurs de l'avenir !

V

Je pense que l'événement eut lieu deux ans et demi après la mort de mon père.

Dans les derniers temps, les visites de M. de Cordouan avaient fini par devenir quotidiennes. Je m'y étais si bien habitué que non seulement je ne les remarquais même plus, mais quand par hasard M. de Cordouan ne paraissait pas,

j'avais l'impression que quelque chose manquait à la journée de familier, de rituel, mais d'indispensable. C'était d'ailleurs vacances, et mes après-midi, je les passais le plus souvent chez ma tante de Fontvives, avec mes cousines et leurs amies.

Un jour cependant, par extraordinaire, je restai au pavillon en train de jouer avec, ce qui m'amusait le plus au monde, de minuscules bonshommes japonais, en terre cuite vernissée, grands d'un demi-doigt et sculptés dans les attitudes les plus naïves, avec les plus burlesques physionomies. J'en avais une douzaine que j'étalais sur quelque banc ou sur la margelle d'un bassin ; je leur composais alors de singulières aventures et les déplaçant à mesure, je les entraînais avec moi dans ce monde brillant de l'invention qui est proprement l'univers des enfants.

J'étais donc assis dans un coin du jardin, mes minuscules statuettes rangées à mon côté, quand M. de Cordouan qui rôdait par là, l'air désœuvré et son chapeau à la main, s'assit près de moi et me regarda avec une grande attention. Je m'interrompis de jouer, bien entendu, puisque les enfants ne jouent pas devant les grandes personnes.

— Pourquoi ne joues-tu plus? — me dit-il enfin.

— Je n'en ai plus envie, monsieur, — répondis-je.

Il prit un de mes bonshommes et l'examina de tout près ; il avait visiblement envie de s'amuser avec moi ; mais il ne savait comment s'y prendre. Nous étions aussi gênés l'un que l'autre.

— Quand tu seras plus âgé, — me dit-il enfin, — nous jouerons ensemble. Tu verras comme nous saurons bien jouer !

— Mais à quoi? — interrompis-je.

— Tu verras ! Tu verras ! Ce sont des jeux que tu n'imagines même pas, des jeux magnifiques de grandes personnes. Tu seras un homme alors, et ta vie tout entière deviendra un jeu, un jeu enivrant et terrible, un pari où lorsque l'on perd on a joliment à payer.

Mais moi je préférais mes divertissements tranquilles à ces dangereux plaisirs. Le jardin m'appartenait, c'était mon royaume, ma terre promise, dont j'avais la libre et entière possession. J'y régnais sans conteste sur tout le peuple obéis-

sant et muet que créait mon imagination, et quelque grande que fût mon affection pour Maurice de Cordouan, je n'eusse pas volontiers ouvert la grille de ma frénétique vie secrète.

— Pourquoi n'êtes-vous pas avec maman? — lui dis-je, voyant qu'il ne me quittait plus, et certainement sans arrière-pensée.

Il me parut qu'il rougit un peu.

— Ta mère s'habille pour aller faire une visite et je l'attends ici.

La conversation tomba de nouveau. M. de Cordouan avait visiblement quelque chose à me dire qu'il ne savait comment formuler. Et comme j'ignorais la nature de sa confidence, j'aurais été bien en peine de l'aider à s'en délivrer.

— Est-ce que tu as donné des noms à tes petits personnages? — reprit-il enfin, heureux de trouver une nouvelle diversion.

— Oh ! oui, — m'écriai-je, — celui-ci c'est Roméo, celui-là Hamlet et voici Faust.

Le théâtre était alors le sujet principal de tous mes rêves. Y aller me semblait le seul accomplissement d'une destinée humaine. Ceux qui avaient le droit d'y entrer m'apparaissaient comme des envoyés d'une autre planète, des demi-dieux. Ils franchissaient je ne sais quel seuil précédé de colonnes, et là, au milieu de ruisselantes lumières, dans des loges, accoudés à de riches étoffes, ils voyaient les plus belles créatures du monde, toutes étincelantes de bijoux, représenter des tragédies sublimes qui n'avaient pas d'équivalent dans la vie et s'enivrer de sentiments inouïs qui sont défendus aux simples mortels. Aussi la préférence que j'avais pour mes Japonais de terre cuite provenait-elle de ce qu'ils servaient de dérivatifs à mes rêves théâtraux ; je les menais sans cesse d'opéra en opéra et j'inventais pour eux des scénarios fabuleux aussi différents de la réalité que l'idée que je me faisais d'un spectacle l'était de la vérité.

J'ai toujours regretté qu'on ne m'ait jamais mené au théâtre en ce temps-là : j'y aurais vu ce que je rêvais alors, et j'en aurais eu des joies infinies. Au lieu de cela, je ne m'y rendis que lorsque je fus en âge de n'y rien retrouver de féerique et de m'y ennuyer mortellement. On a les idées les plus fausses sur l'éducation des enfants ; ce sont eux qui devraient

faire la majorité du public théâtral, laissant aux grandes personnes les cirques et clowneries qu'ils n'ont pas l'esprit assez philosophique pour goûter et pour comprendre.

M. de Cordouan avait souri de m'entendre nommer mes bonshommes ; il souriait de voir les plus grandes figures humaines, les plus symboliques devenir des choses si menues entre les mains d'un enfant qui touchait avec innocence ces êtres formidables comme on toucherait en se jouant à une machine infernale.

— Un jour, — me dit gravement mon grand camarade, — tu apprendras à connaître Hamlet et Faust et tu en auras une grande joie. Souviens-toi alors de ce que j'ai déclaré aujourd'hui, mon petit Raymond. Lorsque tu connaîtras effectivement Hamlet et Faust, tu comprendras combien on est fier d'être un homme. Sais-tu ce qu'ils ont été tous deux?

— Oh ! très bien. Hamlet était le fils d'un roi ; comme il a rencontré un revenant, il est devenu fou à force de frayeur, et sa fiancée en a eu un tel chagrin qu'elle s'est noyée.

— Et Faust?

— Faust était un vieux à qui le diable promit de rendre sa jeunesse s'il lui donnait son âme. Et puis il devient amoureux de Marguerite et quand il l'a épousée, il la quitte, entraîné par le démon, et sa femme étrangle son enfant pour se venger de lui.

Une telle érudition étonna M. de Cordouan, qui ne me cacha point l'estime qu'il en concevait pour moi. Il me demanda cependant où j'avais puisé un tel savoir. Je lui avouais en toute simplicité que j'avais lu ces deux chefs-d'œuvre, ce qui acheva de le faire tomber des nues.

— Mais comment as-tu pu te les procurer? — me demanda-t-il.

— Ils traînaient dans le bas d'un buffet, ce sont de tout petits livres de couleur rose.

Maurice sourit et soupira d'aise. Je n'ai compris ce sourire que plus tard, quand j'appris qu'il y avait d'autres textes que les mauvais livrets d'opéras que dans mon désir de théâtre j'avais dévorés en cachette.

— Est-ce que ta mère est au courant de tes découvertes littéraires?

— Oh ! non, elle me gronderait.

— Tu n'as donc pas peur que je le lui dise?

Je hochai la tête d'une manière à la fois énergique et décidée.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien. J'ai confiance en vous. Vous ne feriez pas cela.

Alors Maurice se pencha vers moi et m'embrassa avec une chaleur qui ne me semblait pas en rapport avec mes paroles. Cela le décida à porter plus outre son investigation, et prenant son courage à deux mains :

— Tu ne t'ennuies pas tout seul?

Je lui dis que non, et que d'ailleurs je n'étais pas seul, que je voyais souvent mes cousines de Fontoives et mes petits amis d'Issalène, et qu'au surplus mes soldats de plomb et mes Japonais de terre cuite me tenaient bonne compagnie.

— Tu ne voudrais pas avoir un nouveau papa? — insista Maurice, qui ne se tenait pas pour battu.

— Oh ! non, — m'écriai-je avec énergie.

Je venais de revoir le mien reparaître à mes yeux, ce père auquel je ne pensais plus jamais, qui était violent, brutal, emporté et qui nous avait chassés une fois de sa chambre, ma mère et moi.

— Pourquoi ne veux-tu pas de papa? — dit M. de Cordouan, avec tristesse.

Je ne lui en expliquai pas les raisons, me contentant de m'obstiner dans ma dénégation.

— Ta mère est bien seule ; qui la défendra dans la vie?

— Moi, quand je serai plus grand.

— Il faudra bien des années avant d'en arriver là !

Et soudain sa voix se mit à trembler.

— Que dirais-tu, Raymond, si je devenais, moi, ton nouveau papa? est-ce que cela te ferait de la peine?

Je tournai vers lui un regard limpide et riant.

— Non, — répondis-je, — cela me ferait grand plaisir.

Je n'eus pas le temps de me reconnaître : deux longs bras s'emparaient de moi, me soulevaient, m'emportaient, tandis que M. de Cordouan, comme pris de folie, galopait à travers le jardin.

— Lucie, Lucie ! — ne cessait-il de répéter.

Ma mère parut au seuil du pavillon.

— Lucie ! Le petit dit qu'il sera enchanté !

— Mon chéri ! — cria ma mère, et elle me couvrit de baisers.

En l'honneur de cette heureuse nouvelle, et pour la première fois, Maurice dîna avec nous. Il fut très gai pendant tout le repas et fit des projets sans nombre. Il me promit solennellement de m'aider à me faire un avenir, et cet avenir, à l'entendre, tiendrait à la fois de la vie de Salomon et de la vie d'Alexandre, de l'une par la sagesse et de l'autre par les triomphes. Lui-même ne parlait que des chefs-d'œuvre qu'il allait produire, et il nous semblait que cela serait au plus tard pour le lendemain.

Après le dîner, nous sortîmes. C'était un long jour d'été qui n'en finissait plus, et même mêlé à la nuit, il continuait de rayonner. Le ciel était si clair que l'on ne voyait pas la Grande Ourse en son entier : une des roues manquait ; on craignait un accident qui eût précipité sur nous la constellation. Par contre, l'herbe scintillait de lucioles comme si la terre avait voulu s'étoiler puisque le firmament y renonçait.

Nous nous assîmes sur un banc. On était au samedi soir. Une sorte de bourdonnement joyeux montait de la ville et des faubourgs, on sentait dans l'air cette impression de joie et de délivrance que procure la fin d'une semaine de travail. Quelque chose de vif et d'allègre circulait partout, comme un air de fête rustique.

— Vois-tu, — me disait Maurice, — toi seul étais un obstacle à notre bonheur. Nous avions tellement peur, ta mère et moi, de te faire de la peine. Il est si rare qu'un enfant ne se sente pas lésé quand sa mère a une affection nouvelle! Mais toi, mon petit, tu auras simplement quelqu'un de plus pour t'aimer, te calmer, te gâter. Rappelle-toi ce que je te dis ce soir : tu n'auras jamais de meilleur ami que moi !

— C'est un enfant, — dit ma mère. — Vous lui parlez comme à une grande personne.

— Ce n'est plus un enfant, c'est un homme maintenant, — riposta Maurice; et il me serra confidentiellement la main, comme pour sceller avec notre commune complicité, son allusion à mes graves lectures de *Faust* et d'*Hamlet*, — et puis c'est mon ami. Je m'occuperai de lui, je lui apprendrai la

peinture, je lui enseignerai à aimer ce qui est beau, ce qui est éternel, l'art, les grands hommes, les grandes œuvres. Il saura s'élever au-dessus des autres, tendre à de vastes horizons, il mettra son idéal très haut et non point dans la satisfaction matérielle de chaque jour...

Ce fut dans cette soirée-là que Maurice de Cordouan conquit mon cœur à tout jamais.

Il passa dans le chemin de la Molle une société de gymnastique quelconque, qui défilait musique en tête. Nous entendîmes longtemps ses accents. Ils répandaient autour d'eux je ne sais quelle allégresse, une joie spontanée et populaire, ils nous communiquaient leur entrain guerrier, une chaleur sentimentale, et cette mélancolie des musiques qui s'éloignent et semblent emporter tout le bonheur avec elles. L'air était chaud, la pierre, sur quoi nous reposions, tiède encore du soleil qui l'avait caressée tout le jour. Cela sentait l'herbe, la terre brûlée, le miel. Une sorte d'humanité flottait autour de nous, un sentiment de détente et de paix.

Ma mère avait mis sa tête sur l'épaule de Maurice, qui me tenait tout contre lui. Je sentais leur bonheur sans me l'expliquer, et il me baignait d'une manière d'extase vague et douce. Tout semblait facile et gai ; les plus grandes entreprises aussi aisées que de cueillir une fleur de la main ! Les derniers accents de la retraite s'éloignaient peu à peu, se perdaient dans le crépuscule. Je crois bien que cette soirée-là, pleine de promesse et d'intimité, a été la meilleure que nous eussions jamais vécue !

VI

Je ne me souviens pas que le mariage de ma mère m'ait frappé d'une manière quelconque, ni d'y avoir eu la moindre émotion. J'étais fort satisfait que mon grand ami Maurice, vînt habiter avec nous, mais je n'imaginais rien de plus et je ne formulais pas de plus graves réflexions.

Dans les premières années qui suivirent cet événement, il ne me vint jamais à l'esprit que ma mère pût ne pas être

parfaitement heureuse. J'ai dit que j'étais observateur, mais le champ de mes observations, comme chez tous les enfants, était forcément limité. J'avais admis une fois pour toutes que ma mère serait parfaitement heureuse quand elle aurait épousé Maurice de Cordouan, je supposais d'ailleurs que le mariage est un état naturellement parfait et que tous les ménages vivent dans une grande paix et un grand contentement.

Au surplus, j'étais, moi, au comble de mes vœux. Vivre avec Maurice me semblait toujours la plus grande des félicités.

Il est vrai qu'il mettait dans la maison une gaieté, un entrain qu'elle n'avait jamais connus. Toujours content, plein de drôleries et d'entreprises, actif, bavard, enjoué, ce qu'on ressentait en sa présence, c'était un perpétuel sentiment de plaisir.

Il s'occupait toujours de moi avec la même chaleur, car il m'aimait beaucoup et il me prenait fréquemment pour confident de ses pensées et de ses théories, ce dont je me sentais grandement honoré.

Il me rendit même, à cette époque, un service authentique, car il empêcha ma mère de m'enfermer comme pensionnaire dans un lycée d'Aix, comme elle en avait eu un moment le désir.

Vers le temps où ces discussions sur mon entrée au collège comme pensionnaire eurent lieu et devant moi et en mon absence, il y eut plusieurs escarmouches entre ma mère et son mari, qui commencèrent de me révéler qu'au fond de ce bonheur apparent des troubles inconnus germaient, qui ne pouvaient manquer de mettre au jour des éléments de discorde. Ce n'était encore que peu de chose, des réponses impatientes de l'un aux questions réitérées de l'autre, des petites piques d'amour-propre, des bouderies assez courtes. Peu ou point de paroles vives, mais des mines, des moues, des airs excédés, ma mère plus triste, mon beau-père plus nerveux.

Tout ce qu'il y avait de latent et d'incertain, dans les relations tendues de ma mère et de son mari, éclata pendant un dîner et me fit comprendre alors sur quelles mésententes profondes leur ménage, à peine né, s'était établi.

Maurice, avec une apparente négligence, venait de déclarer

qu'ayant rencontré dans l'après-midi les Hermoseaux et le baron de Villemus, il les avait invités à déjeuner pour le jeudi suivant.

Les Hermoseaux étaient en garnison à Aix depuis un an à peine : lui lieutenant d'artillerie, gai, facile à vivre et plein d'entrain encore qu'un peu sot, affectait un amour immodéré pour la musique et les beaux-arts, et des utopies assez comiques dans sa bouche sur les États-Unis d'Europe et la prochaine pacification du monde. Pour elle, aguichante et jolie, avec un certain air caracolant et piaffeur de jument en haute école, elle était, avec mon beau-père, sur un pied d'agaceries et de taquinerie qui était exactement l'idée conventionnelle de la coquetterie que peut se faire une femme d'officier, née dans une petite ville et exerçant ses attraits de Cléopâtre pour sous-préfet, de minuscule garnison en minuscule garnison.

Ma mère, au nom des Hermoseaux, posa sa fourchette sur la table.

— Pourquoi as-tu invité les Hermoseaux?

— Parce que je les ai rencontrés aujourd'hui et, comme je viens de te le dire, que j'ai envie de les voir.

— Tu n'ignores pas que je n'ai pas le même désir.

— Aussi, pour ne pas te contrarier, je les invite moins que je ne le voudrais. Mais avoue entre nous que tu as contre ces pauvres gens une malveillance vraiment absurde.

— Une malveillance absurde? Comme si je ne voyais pas, Maurice, que madame Hermoseaux te court après et comme si ton air de fatuité, de complaisance quand elle te témoigne son admiration n'étaient pas à gifler !

— Peste ! Lucie ! Comme tu y vas ! C'est que tu le dis en plaisantant, mais tu serais bien capable de le faire ! Voyons, réfléchis, il n'y a rien de vrai dans tout ce que tu crois. Tes soupçons sont ridicules, ta jalousie est absurde. Avoue simplement que les Hermoseaux t'ennuient, au lieu de me faire une scène de jalousie.

— Oui, je l'avoue, cela m'ennuie de recevoir les Hermoseaux, et Villemus, et tous ces gens que tu invites sans cesse. Cela me fait une peine profonde de voir que déjà tu ne puisses demeurer seul avec moi et qu'il te faille du monde, toujours

du monde. Veux-tu savoir, Maurice, ce que tout cela signifie? C'est que tu ne m'aimes plus.

Maurice haussa les épaules.

— Ma pauvre Lucie ! Comme tu es exagérée ! Voilà que je ne t'aime plus, simplement parce que j'ai invité trois amis à déjeuner.

— Est-ce que madame Hermoseaux ne te fait pas la cour?

— Non, non !

— Est-ce que tu ne la trouves pas fort à ton goût?

— Si. Mais comme peintre, Lucie, et de même que vingt autres personnes qui me plaisent aussi.

— Eh bien ! Si tu m'aimais autant que tu le dis, tu ne penserais pas ainsi à vingt personnes, ni à madame Hermoseaux, ni toujours à t'amuser et tu ne serais pas ainsi sans cesse à la recherche du moindre plaisir.

Maurice secouait bonnement sa tête barbue et souriait à demi, mais le visage austère de ma mère prenait plus d'austérité encore. Les plis un peu amers qui joignaient les ailes de son nez aux deux coins de sa bouche se creusaient davantage, et ses profonds yeux noirs révélaient une tristesse réelle et grandissante. Elle considéra un moment son mari, puis d'une voix grave :

— Pourquoi m'as-tu épousée, Maurice? Si tu ne le regrettes pas encore, tu le regretteras bientôt. Tu ne peux concevoir que l'existence ne soit pas une fête perpétuelle et moi je ne suis pas née pour la fête. J'ai eu trop de deuils, trop de tragédies et de souffrances autour de moi pour ne pas garder la conviction que la vie est une chose sérieuse.

— Mais oui, elle est sérieuse, c'est entendu, mais pas tous les jours, pas de midi à minuit, sans en excepter une minute.

— Quand on l'a acceptée une fois comme une chose sérieuse, on ne peut pas songer éternellement à s'amuser.

— Tant pis ! Moi, j'ai horreur de l'ennui !

Ma mère se leva, pâle, violente, la voix en même temps vibrante et pleine et comme gonflée d'une onde intérieure de fureur et d'indignation.

— L'ennui ! Voilà donc le grand mot lâché ! Je vous ennuie, Maurice ! Vous vous ennuyez avec moi ! Il y a long-

temps que je m'en doutais. A une femme aussi ennuyeuse que moi vous préféreriez sans doute une pécore comme madame Hermoseaux ou une petite rien du tout comme madame Malacam. Soyez tranquille, je ne vous ennuierai pas longtemps! Je ne veux pas supporter l'idée de vous être à charge. Séparons-nous !

— Rassurez-vous, Lucie, — fit doucement Maurice, — ayez le courage de faire un retour sur vous-même. Rendez-vous compte à quel point cette scène est ridicule.

— Elle est revenue vingt fois entre nous, elle reviendra vingt fois encore. Je ne peux admettre que, si vous êtes heureux avec moi, vous désiriez sans cesse de nouveaux plaisirs, de nouvelles distractions.

Ma mère. après sa tragique sortie de table, avait fait un pas vers la porte, mais elle songea sans doute que Maurice, qui mangeait encore tout en disputant avec elle, ne la suivrait pas dans sa retraite. Elle n'avait visiblement pas épuisé ses arguments contre lui, car elle prit place dans un fauteuil, assez près de la porte pour qu'elle pût s'en aller rapidement si l'idée lui en venait.

— Moi ! répondit Maurice sans hausser la voix, je ne peux admettre que vous deveniez aussi sévère et intolérante pour tout ce qui offre quelque agrément dans la vie. Vous refusez le moindre plaisir parce que tout vous ennuie, parce que vous avez une nature inquiète et malheureuse, qui ne se plaît que dans le chagrin, le tourment, le mécontentement. Votre rigorisme, votre amour du devoir ne proviennent que de votre goût naturel pour ce qui est sombre et amer. Jamais je n'accepterai que vous transformiez cette maison en quelque chose d'aussi folâtre qu'un cimetière ou un hôpital.

— Pour la rendre plus agréable, dois-je flirter avec tous vos amis? Cela vous amuserait-il?

— Cette hypothèse saugrenue n'a aucun rapport avec ce que je dis.

— Évidemment, tous les moyens vous sont bons, pour nous fermer la bouche. D'ailleurs, on sait qu'à vous tout est permis et à nous rien. Eh bien ! mon cher, amusez-vous, prenez des maîtresses, mais je tiens à vous prévenir que je ne le supporterai pas, et que je ne serai pas de ces épouses complaisantes

qui ferment les yeux. Je vous demande simplement de me prévenir quand vous serez las de vous ennuyer avec moi.

Maurice se contenait visiblement pour ne pas entrer à son tour en colère, car les excès de langage de ma mère commençaient de l'exaspérer.

— Lucie, cette conversation a assez duré. Il m'est impossible d'accepter si longtemps que vous ne réfléchissiez à aucune de vos paroles et que vous me forciez d'entendre autant de folies.

— Des folies ?...

— Oui ! Des folies. Une femme qui a votre bon sens ne doit pas se laisser aller ainsi à dire autant d'absurdités. Je suis patient avec vous et je supporte assez souvent vos humeurs noires, mais je vous en conjure, ne me poussez pas à bout.

Il semblait excédé par cette dispute. Ma mère le comprit tout d'un coup et n'alla pas plus outre. Mon beau-père s'était enfin levé et marchait à grands pas. Ma mère le regardait, et je la regardais en même temps. Ses traits avaient quelque chose d'étrange et comme d'inspiré : on eût dit que cette atmosphère de tempête la vivifiait et qu'à tordre ainsi son cœur et celui des autres elle prenait plaisir. Un feu sombre couvait toujours dans ses yeux pensifs. Il y eut un long, un très long silence.

Enfin, ma mère se reprit à parler, mais cette fois sans violence et avec une grande tristesse.

— Je me demande souvent, Maurice, pourquoi je vous ai épousé ! Qui de nous deux a eu le plus tort? Est-ce vous d'avoir voulu me faire croire à votre amour? Est-ce moi de vous avoir laissé m'aimer? Je ne peux pas vous en vouloir. Je me suis trompée ! C'est ma faute. J'avais eu tant de chagrin depuis la mort de mon pauvre père jusqu'à celle du père de cet enfant, ma vie avait été un tel calvaire depuis, que j'ai cru pouvoir enfin échapper au malheur.

Maurice s'arrêta dans sa marche d'ours en cage et leva un index.

— Lucie, rappelez-vous une fois encore, s'il vous plaît, que l'origine de tout ceci, c'est que j'ai invité à déjeuner Villemus et les Hermoseaux. Or, le fait pur et simple d'avoir invité Villemus et les Hermoseaux ne comporte aucune des conclu-

sions que vous me prodiguez depuis une heure. Je vous en laisse donc toute la responsabilité.

— Vous avez raison, Maurice, et c'est moi qui ai de nouveau tort de prendre les choses ainsi. Mais vous êtes heureux et je ne suis pas heureuse, je crois même que je ne le serai jamais.

— Me le reprochez-vous?

— Non ! c'est toujours ma faute : je le reconnais. J'aurais voulu être tout pour vous, je ne le suis pas. C'est ma faute.

— Mais, ma pauvre Lucie, le démon de l'absolu vous égare. Aucun être n'est tout pour un être.

— Si !... Maurice... Pour moi rien n'existe sur terre en dehors de Raymond et de vous.

— Ça fait deux... Et puis, pourquoi scruter ainsi sa vie? On a rien à tirer de bon ni d'agréable d'un tel état d'esprit...

— Parce que vous n'avez pas besoin d'absolu, en effet, comme vous dites. Mais reconnaissez du moins que, si j'ai tort de tant demander à la vie, vous êtes inexcusable d'en exiger si peu.

Il fit un geste d'indifférence.

— Qu'y puis-je?

La conversation se termina là, du moins devant moi. Que si elle continua plus tard entre eux, quand ils furent dans leur chambre, personne ne me renseigna là-dessus.

Le soir de ce fameux jour si triste pour moi, je voulus prier pour le bonheur de ma mère. A mesure que des paroles implorantes sortaient de ma bouche, je sentais de plus en plus leur faiblesse. L'être à qui elles s'adressaient, je croyais de moins en moins qu'il s'occupât de nos misérables personnes.

Rendrait-il la paix à ma pauvre mère, referait-il l'impossible?...

Je sentis l'inutilité de ma prière, je sentis le ciel fermé, mes derniers mots s'achevaient en balbutiements... Ma confiance en Dieu, ma confiance dans la beauté de la vie m'échappaient malgré moi, comme d'une gargoulette fêlée son eau pure.

J'avais treize ans !...

J'ai gardé un souvenir extrêmement net de cette scène, je ne sais pourquoi, car elles se multiplièrent vers cette époque.

Et cependant cette époque malheureuse et troublée, c'était

mon adolescence, ma merveilleuse adolescence, pleine de rêves, de désirs et de désespoirs !

A dix-sept ans, je passai mon baccalauréat. Ma mère me demanda ensuite si j'étais attiré par une carrière quelconque, mais je n'avais aucun goût particulier. Que pouvais-je faire dans Aix, ville de tout temps illustre par ses facultés, sinon étudier le droit, qui vous facilite l'entrée des carrières libérales?

Je commençai donc à mener cette vie charmante d'étudiant, pendant laquelle on apprend si aimablement la vie tout court. J'eus des camarades dont quelques-uns devinrent mes amis, je passai dans leur compagnie le plus clair de mon temps, et c'est ainsi que je fus admis à fréquenter la personne qui devait modifier si profondément, si irréparablemnt notre existence à tous !

VII

Au commencement de ma troisième année de droit, mon camarade, le marquis Boniface de Peyroncelly, me dit un jour :

— Pourquoi ne viens-tu pas chez Calixte Aigrefeuille?

Je lui objectai que je n'avais point l'honneur de lui avoir été présenté.

— Eh bien! je te mènerai chez elle. Rien n'est plus facile.

J'étais en effet très désireux de faire la connaissance de cette mademoiselle Aigrefeuille dont on parlait beaucoup; mais pour que l'on comprenne les motifs de ce désir, il est nécessaire de faire un retour en arrière.

Au début de l'année précédente, s'était établie à Aix une jeune fille fort jolie, qui vivait seule et voulait faire ses études de droit. Elle semblait avoir quelque fortune, elle s'était coquettement installée dans le rez-de-chaussée d'un hôtel, et à peine emménagée, recevait déjà quelques amis improvisés.

Je laisse à penser ce que, dans une ville de mœurs traditionnelles comme Aix, on put dire d'une jeune fille comme Calixte, qui montra dès le début un désir bien visible de n'en faire qu'à

sa tête et de mépriser l'opinion. On épuisa pourtant assez vite les calomnies courantes, car c'est un chapelet fort court, et si on ne cessa pas de s'occuper d'elle, du moins le fit-on avec moins de passion. Je ne doute point qu'on n'eût rapporté à mademoiselle Aigrefeuille les propos qui avaient couru sur elle. Si elle avait eu au préalable quelque souci de ce qu'on pouvait croire d'elle, il est bien certain que la facile bassesse de ces ragots l'en dut guérir radicalement. Elle pensa non sans justesse qu'il est bien vain de se guinder à cause d'une galerie toujours et quoiqu'on fasse malveillante, et elle afficha avec crânerie son désir de demeurer libre et indépendante et de recevoir qui lui plairait.

C'était un singulier phénomène que mademoiselle Aigrefeuille, un curieux produit de notre temps. Son père était un mélomane, un esprit chimérique, qui avait mangé la petite fortune qu'il avait en voulant imposer à l'univers un de ses amis, compositeur de musique dans le génie duquel il croyait. Il le faisait vivre, louait des salles de concert pour qu'il se fît entendre et payait de ses deniers l'impression de ses sonates et de ses symphonies, d'ailleurs médiocres. Et quand madame Aigrefeuille, qui était douce, mais pratique, lui reprochait une telle dilapidation de ses biens, son mari lui répondait :

— C'est mon devoir d'agir ainsi : tu verras, tu verras ! Durrieu sera un nouveau Richard Wagner, et je serai son roi Louis II !

Il ne se noya pas dans le lac de Sternberg, mais il mourut tout de même. Peu après, madame Aigrefeuille se remariait avec un homme d'affaires, assez riche et plus très jeune, qui habitait Nice. Ce nouveau venu fit assez mauvais ménage avec Calixte, qui n'aimait ni ses façons, ni sa manière de vivre. A vingt et un ans, elle résolut de vivre seule, et pour avoir un prétexte de le faire, de commencer des études de droit. Sa mère, qui l'adorait et qui souffrait beaucoup de ses dissensions avec son mari, obtint qu'elle n'irait pas s'installer à Paris, mais à Aix, qui est somme toute voisin de la Côte d'Azur. Calixte obéit d'autant plus volontiers qu'elle y avait déjà une amie, qui s'appelait madame Reboulon et dont le mari était conseiller d'appel. Ce fut ainsi qu'elle arriva parmi nous et y produisit aussitôt une révolution, révolution qui fut d'autant plus orageuse que mademoiselle Aigrefeuille reçut

des étudiants, ne fit aucune démarche auprès des gens sérieux de la ville et se lia tout de suite avec deux jeunes filles que personne ne voulait fréquenter parce que leur père, M. Audience, professeur au lycée, avait en tout les idées les plus avancées et les plus subversives.

Cela créa à mademoiselle Aigrefeuille une société réduite, méprisée, mais enviée. Beaucoup en médisaient qui eussent été ravis d'en faire partie, car le bruit courait qu'on s'y amusait fort. L'année suivante, il y eut quelques nouvelles recrues, dont moi-même, mais jamais beaucoup, et ce petit groupe demeura vraiment restreint. Pour les fidèles, je les croquerai au fur et à mesure qu'ils me tomberont sous la main. On les appelait à Aix, avec un dédain hargneux, les gens de la rue de l'Opéra, et tous ceux qui en faisaient partie avaient je ne sais quel mauvais renom : ils sentaient le fagot d'une lieue. On n'allait pas jusqu'à dire qu'il se célébrait des messes noires chez mademoiselle Aigrefeuille, mais ce fut tout comme, et toutes les calomnies y passèrent, depuis l'hypothèse que l'on y donnait à fumer de l'opium jusqu'à celle que ce salon était un centre d'espionnage.

Calixte Aigrefeuille avait loué une partie du rez-de-chaussée dans le grand hôtel de l'Estang-Parade, qui est un des plus beaux de la ville et situé en effet rue de l'Opéra. La porte monumentale franchie, on se trouvait dans une cour où l'herbe poussait entre les pavés pointus. De hauts pilastres à chapiteaux corinthiens formaient les vertèbres apparentes de cette demeure, dont les austères murailles étaient d'un gris vaguement doré. Ensemble solennel et plein de mélancolie, avec quelque chose de tragique comme si cette cour eût servi de théâtre à quelque départ nocturne d'émigré, à quelque fuite inattendue de roi menacé, obligé de déguerpir en toute hâte, dans un grand concours de gentilshommes et de laquais mêlés et bousculés, à la lueur de torches fumeuses.

Passée la porte de la maison elle-même, on entrait dans un corridor énorme où se développait à l'aise, sous une voûte, la révolution d'un escalier de fer forgé dont les marches de marbre étaient basses et douces à l'œil. A droite, une haute porte, c'était l'appartement de mademoiselle Aigrefeuille. Il ne se composait presque que d'une pièce, mais considérable,

qui avait dix mètres de hauteur, un plafond peint de fleurs et d'attributs, trois portes-fenêtres et une cheminée sculptée où les plus grosses bûches eussent tenu à l'aise. Un carrelage formé de grandes dalles inégales et couleur de miel couvrait le sol. Les portes-fenêtres ouvraient sur un petit jardin, un vrai jardin de curé, avec quelques plates-bandes rachitiques, un puits dont la poulie rouillée pendait sous un gros figuier, une misérable charmille et, quand je le vis pour la première fois, de grands soleils trop lourds dont la tige, ayant été cassée, laissait retomber les pauvres diadèmes.

Le reste de l'appartement se divisait en deux petites chambres très basses de plafond, une cuisine étroite et cinq ou six pièces minuscules à peu près inhabitables, très éloignées les unes des autres et auxquelles on accédait par un escalier si bizarrement coudé qu'il était impossible de comprendre à quel étage elles étaient placées, ni dans quelle partie de l'hôtel.

Le grand salon tenait de l'atelier et de la garçonnière, plutôt que du salon ; un très grand divan, jonché de coussins, en occupait tout le fond. Entre deux fenêtres, une table couverte de livres et de revues, mêlés à des bibelots saugrenus. De-ci delà, quelques fauteuils anciens très beaux et un piano dans un coin. Des photographies d'actrices étaient glissées dans la rainure de la glace, et sur les murs étaient simplement épinglés quelques dessins assez libres, découpés dans le *Courrier Français*. C'était vraiment un logis d'étudiant et si j'ajoute qu'une bouteille de porto ou de xérès traînait toujours sur la cheminée, à côté de plusieurs cendriers et de boîtes de cigarettes du Levant, j'aurais indiqué quelle pouvait être la surprise que l'on éprouvait en pénétrant dans cet appartement de jeune fille.

Un des derniers samedis d'octobre, j'y fis mon entrée.

J'y vis une personne fort belle, d'allure libre et gaie ; point grande, mais svelte et bien proportionnée ; les traits délicats, la peau très blanche, les joues d'un modelé charmant avec de grands yeux gris verts, un regard plein de rêve ou de mélancolie, et le long des tempes, les anneaux et les boucles d'une chevelure un peu courte, à la Byron, rousse et luisante. J'essaie d'exprimer ce que m'inspira ce visage ; je ne trouve

point. On y lisait un mélange déconcertant de sauvagerie et de douceur, de malice et de rêverie, de liberté et de réserve ; enfin, la plus mobile figure qui se puisse imaginer.

Et à mesure que je la connus mieux, je découvris en elle la liberté d'un garçon de collège et la tendresse d'une femme amoureuse, une volonté de fer et beaucoup de faiblesse.

Elle m'accueillit cordialement, en camarade, exagérant même cet air presque de brutalité qu'elle montrait aux nouveaux venus, puis m'installa dans un fauteuil et m'offrit aussitôt des cigarettes, que je refusai.

Il y avait là madame Reboulon, une longue personne au visage comme bouilli, qui avait de grandes prétentions intellectuelles et m'agaça bien souvent par la suite; Jacques Arion, Edwin de Sénéguier et Hupaïs. Je les connaissais tous trois, mais pas intimement encore et ce fut surtout rue de l'Opéra que je me liai avec eux. C'était à peu près l'élite intelligente de la jeunesse d'Aix, bien qu'en somme Hupaïs ne fût guère qu'un bouffon.

— Quand vous êtes entrés, — dit mademoiselle Aigrefeuille, en se tournant vers moi, — nous étions en train de nous demander quel était l'âge véritable de l'amour pour une femme?

— C'est cinquante ans, — répondis-je avec aplomb.

Calixte se mit à rire et me jeta un regard gai, satisfait, un peu complice, qui me disait clairement que sur cette réponse, elle me jugeait digne d'être des gens de la rue de l'Opéra et qu'elle ne me confondrait désormais pas avec le vulgaire.

— Pourquoi? — demanda madame Reboulon, qui comprenait plus lentement.

— Ah ! voilà, — dis-je. — Cela ne s'explique guère. Je sais seulement que c'est l'âge où les femmes montrent le mieux leur nature amoureuse.

— Au fait, — fit Arion, — la femme de cinquante ans d'aujourd'hui, c'est la femme de trente ans de Balzac.

— Si cette progression continue...

— Et puisque les savants nous promettent une jeunesse éternelle...

— L'âge de l'amour pour les femmes sera cent ans !

Là-dessus nous poussâmes tous de grands éclats de rire,

ainsi qu'il arrive entre êtres jeunes, quand on considère un peu ses idées comme des clowns et que l'on cherche en toute opinion cette sorte d'heureuse absurdité qui révèle la spontanéité de l'imagination.

— Et pour les hommes, — demanda Hupaïs, — quel est, selon vous, mesdames, l'âge de l'amour?

— Tous les âges, — riposta Jacques Arion. — L'homme est toujours digne d'être aimé.

— Vingt ans, — fit madame Reboulon. — Si j'avais pris un amant, moi qui vous parle, j'aurais choisi un tout jeune homme, frais, rose, tendre, un être naïf, ardent, qui ne fût pas encore abîmé par l'expérience, qui eût de la candeur, de la sincérité, de la pureté...

Sur cette phrase, voici Hupaïs qui se jette aux pieds de madame Reboulon, lui prend les mains, baise l'ourlet de sa robe, imite des sanglots d'extase et de reconnaissance et finit par s'écrier :

— Oh! madame, merci d'avoir ainsi pensé à moi, merci d'avoir fait mon portrait! Je n'ose croire à un tel bonheur! Dites, c'est bien vrai que vous m'avez distingué, que vous allez vous donner à moi?

Or, sachez que Hupaïs était malingre, chétif, l'air pleutre et sournois, le visage noir, toujours mal rasé, les cheveux gras et couverts de pellicules, l'air vieillot et sale, et au moral, cynique, envieux, un vrai pilier d'estaminet.

— Vous, — dit madame Reboulon, avec dégoût, — vous, je suis sûre que vous n'arriveriez même pas à séduire ma femme de chambre!

— Je le regrette, car je la préférerais certainement à sa patronne, — repartit Hupaïs, à qui on passait tout comme bouffon et qui, s'il n'avait aucun esprit, ne manquait certainement pas de présence d'esprit.

— L'âge de l'amour, pour un homme, — dit gravement Calixte, — c'est quarante ans.

— Bigre! — fit Arion, — quarante ans, cela fait un amoureux un peu mûr!

— Et nous alors? — demanda Sénéguier, — quel rôle nous faites-vous jouer alors?

— Vous, mes pauvres petits? Mais vous ne comptez pas!

Vous savez à peine trottiner tout seuls, et vous voulez qu'on vous aime? Vous êtes gentils, comme les petits chiens, vous mangez du sucre, vous savez jouer et faire le beau, mais vous ne savez pas aimer ! Vous, Edwin, l'autre jour, au café Lesdiguière, comme un petit mufle que vous êtes, vous lisiez à cet imbécile de Barthouminat une lettre qu'une femme venait de vous écrire !... Non, il n'y a qu'un homme de quarante ans qui comprenne l'amour ! Il a vécu et il sait le prix de la vie, il ne se gaspille pas en passionnettes comme vous, qui ne feriez aucune différence entre mademoiselle de Lespinasse et la première fille venue. Il a la sincérité et l'ardeur de ceux qui sentent leur jeunesse s'en aller et la grave tendresse de l'âge mûr. Il est sincère parce qu'on ne ment plus lorsque les cheveux commencent à blanchir. Et puis, il compte dans la vie : c'est un aide, un secours, un soutien, c'est un ami...

— *Et cum spiritu tuo !* — cria Hupaïs, simulant les gestes du servant, au moment que le prêtre va dire *Ite, missa est !*

— Tais-toi, Triboulet, — répliqua Arion, en se tournant vers lui. — Tu n'es drôle qu'une fois par semaine : le jour où on ne te voit pas !

— Mais alors, Calixte, — dit Peyroncelly, — que faisons-nous ici, nous qui vous aimons?

— Eh bien ! repassez dans vingt ans, je vous donnerai peut-être une réponse favorable !

— Dans vingt ans, — dit Hupaïs, — on ne vous en demandera plus.

— Qui sait? — murmura Calixte. — Qui sait si le désir d'être aimée ne compense pas en partie les premiers délabrements physiques? Qui sait si une femme qui décline ne donne pas plus à l'homme qui l'a choisie que celle qui n'a que l'arrogance et l'inexpérience de l'extrême jeunesse?

— A ce moment, Calixte, — dit Séneguier, — ce sera votre tour de courir après les petits jeunes gens de madame Reboulon.

— Malhonnête ! — fit celle-ci, — je n'ai pas quarante ans !

— Qu'importe? si vous en avez les goûts !

— Alors, — fit Peyroncelly, — que nous reste-t-il, comme conquêtes, si nous sommes trop vieux pour madame Reboulon et trop jeunes pour Calixte?

— Il vous reste les petites Audience, — répondit mademoiselle Aigrefeuille, en pouffant de rire.

— Et les trieuses d'amandes...

— Quarante ans! — s'écria alors Arion. — Je crois que vous avez raison, Calixte. Cléopâtre avait trente-huit ans, quand elle séduisit Antoine. Au fond de la volupté, il y a l'appétit de la mort. C'est son approche qui doit faire les plus belles amours. Un baiser, encore un baiser, puis le dernier, et demain, la bouche se fermera pour toujours ! Quel aiguillon alors, quelle fureur ! Et pourtant rien ne t'assouvira, corps détestable, jusqu'à ce qu'une poignée de terre te colle les lèvres à tout jamais! Nous avons soif de la paix, mais nous la redoutons. Au fond, nous n'aimons que la guerre. L'amour, c'est la guerre! Il y faut des vainqueurs et des vaincus...

— Qui échangent un jour le baiser de paix, quand la lutte est finie, — fit Calixte.

— Non, — répondit Arion farouchement, — qui échangent entre eux ce qui demeure seul entre deux êtres qui se sont aimés : une haine implacable et une rancune éternelle !

Hupaïs prit son chapeau, un vieux feutre crasseux, et se leva :

— Moi, — dit-il, — quand Arion devient lyrique et profond, j'aime autant décamper. Ça m'effraie toujours, les gens qui ont des crises de ce genre.

— Va aboyer ailleurs, roquet ! — reprit Arion.

Mais il était tard, nous partîmes tous, malgré les protestations de Calixte, qui voulait nous retenir et improviser un dîner.

Plus tard, je me rappelai cette conversation, et je compris alors mon imprudence, mais le mal était fait.

La nuit était humide et brumeuse ; il avait plu ; nous glissions sur la pente des trottoirs.

Il faisait encore chaud comme en septembre ; nous avions soif. Peyroncelly nous proposa de boire un bock ou deux, au café Lesdiguière.

— Que penses-tu de Calixte? — me dit-il, en me prenant le bras.

Je n'eus pas le temps de répondre, parce que Sénéguier et Arion me poussaient dans la boutique d'un horloger, où Hupaïs venait d'entrer.

— Monsieur l'horloger, vendez-vous des montres? — demanda-t-il.

— Mais oui, — répondit, avec un sourire humble, le marchand, qui avait l'air d'un lapin blanc, le poil fané et les yeux roses.

— Avez-vous une montre qui marque l'heure?

L'horloger commença d'être inquiet et sortit deux ou trois montres.

— Je vois bien, — dit Hupaïs, — elles marquent l'heure, en effet; mais en avez-vous qui marquent le linge?

Et laissant l'horloger ahuri et grommelant, nous sortîmes tous du magasin.

Je me rapprochai de Peyroncelly :

— Jamais, mon cher, je n'ai rencontré de jeune fille qui...

Mais il était dit que ce jour-là je n'exprimerais pas mon enthousiasme pour mademoiselle Aigrefeuille.

Sur la terrasse du café Lesdiguière, pleine d'étudiants, Edwin de Sénéguier, s'accotant à un platane, venait de déchausser un de ses pieds, et secouant sa bottine sur le dos d'Hupaïs, il déclara :

— Hupaïs, pour te témoigner mon mépris, je secoue sur toi la poussière de mes souliers !

— Tu fais bien, — répliqua placidement le cynique. — La noble poudre de notre terre natale sera plus dignement portée par moi que si elle restait attachée au sabot d'un âne!

... Ces conversations, ces folies, qu'on m'excuse de les rapporter. Elles n'ont de sel qu'à mes yeux, je le sens, mais je retrouve en elles la douce folie, l'ivresse charmante de la jeunesse ; acceptez-les, ou plutôt, oubliez-moi, fermez les yeux, évoquez vos souvenirs de ce temps heureux, vos affections déréglées, vos désirs de singularité et d'évasion de la vie commune, vos longs rires, vos confiances sans motif, vos absurdités, vos élans, vos facéties. Alors vous n'aurez plus devant vous un médiocre et monotone cahier, mais le livre d'or où vous retrouverez le plus brillant et le meilleur de vous-même !

(A suivre.)

EDMOND JALOUX

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE

L'auteur de ces notes, arrivée à New-York le 26 septembre 1916, y tombait au milieu des menaces d'une grève monstre. La question des prochaines élections présidentielles [1] agitait déjà le pays, envahi d'un certain malaise : la politique très personnelle du Président Wilson, ses erreurs dans la grave affaire mexicaine[2], ses tergiversations — dont on ne devait comprendre les causes que plus tard — à l'égard de l'Allemagne agressive, lui aliénaient les sympathies d'une grande partie de la nation. Aussi sa réélection fut-elle accueillie sans enthousiasme.

La chose qui, après cela, devait le plus frapper une Française, c'était l'immense, le touchant amour de l'Amérique pour la France, son besoin de sacrifice et de dévouement, qui ne pouvait se traduire alors que par des ambulances et des œuvres de charité, son souvenir inaltérable, sans cesse rappelé avec reconnaissance, de La Fayette et de Rochambeau.

Dans le milieu très cultivé, très éclairé où vécut cette Française, croissait à mesure la méfiance à l'égard de l'Allemagne, qu'augmen-

1. Elles devaient avoir lieu au début de novembre.

2. Cette situation des États-Unis en face du Mexique se trouve admirablement exposée dans le livre de Mrs Shanghnessy, *A diplomat's Wife in Mexico*, dont la traduction française paraîtra incessamment.

taient les perpétuelles intrigues de von Bernstorff, les visites et les exploits des sous-marins. Pour ces personnes, qui avaient vu l'Amérique s'endormir au sein d'une prospérité incomparable, occupée de luxe et de jouissances, une catastrophe paraissait inévitable ; aussi la nouvelle orientation de la politique de W. Wilson, lors de la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et l'Allemagne dès le début de février 1917, leur fit pousser le soupir de la délivrance. Sans doute, l'Amérique avait bien à faire pour se préparer : du moins s'y mit-elle sans retard, avec bonne volonté et ardeur.

Faute de place, nous ne pouvons publier ce journal dès son début. Disons seulement qu'il fut écrit, en grande partie, à Philadelphie, ce cœur de la République américaine, où persiste le sang des premiers colons et des premiers hommes qui donnèrent au monde la liberté. Moderne par l'activité de ses banques et de ses usines, cette ville est illustrée par ses souvenirs historiques. Des personnages qui vivent dans les pages de ce récit, nous dirons seulement qu'ils sont *l'élite* de la pensée, de l'âme américaine, élite qui, les yeux ouverts, tandis que somnolaient le peuple et les amasseurs de dollars, veillait sur l'avenir.

A la fin de janvier 1917, l'ambassade allemande à Washington attendait un message de Berlin, « quelque chose dont on serait content », disait Bernstorff. Ce devait être une réponse à la proposition faite par le président Wilson d'une ligue en faveur de la paix (liberté des mers, réduction des armements, sécurité des petites nations, *paix sans victoire* enfin). A la stupéfaction profonde de l'oncle Sam, cette réponse ne fut autre chose que la reprise de la guerre sous-marine ! Dès lors, les événements se précipitèrent, et le président, par son admirable discours du 3 février au Congrès, marqua la fin de la politique d'isolement de l'Amérique. Bernstorff, la larme à l'œil, reçut ses passeports.

On sait qu'il y a en Amérique deux grands partis politiques ; celui des républicains [1] (l'*Éléphant*, comme on l'appelle) eut quelque peine à accepter le nouvel état de choses ; celui des démocrates (l'*Ane*) se rallia plus vite autour du président qu'il avait, du reste, élu. Mais la puissante organisation des antimilitaristes allait permettre une opposition acharnée dans les deux Chambres (Maison des Représentants et Sénat), qui composent le Congrès ou Corps législatif. Quand le président demanda le pouvoir d'armer les navires marchands, il se le vit refuser par quelques réfractaires, qui, aux termes de la Constitution, avaient toute latitude pour empêcher le passage d'un décret, les discussions n'étant point limitées. Le président, devant cette résistance, dénonce alors le complot Zimmermann qui demandait au Mexique de se joindre au Japon pour faire *chanter* les Etats-Unis. Les choses en étaient là quand, le 4 mars 1917, madame Altiar et quelques amies américaines se rendirent de Philadelphie à Washington

1. C'est là-bas le parti libéral, celui des démocrates étant conservateur.

pour assister à l'inauguration du président de la nouvelle législature. Le président élu en novembre, en vertu de la Constitution qui veut qu'il soit élu trois mois avant l'expiration des pouvoirs du président en exercice, voit sa présidence commencer le 4 mars. Son Congrès élu aux mêmes dates, est inauguré à la même date, et la nouvelle législature dure quatre années, comme la présidence. D'ordinaire, le Congrès s'ajourne ensuite pour l'été.

Dans le train pour Washington. Dimanche, 4 mars 1917.

Nous partons à une heure et quart pour Washington, tous falbalas dehors malgré la neige, plus épaisse que jamais. Je ne sais pourquoi, dans un climat pareil, une Américaine se croit obligée de sortir ses chapeaux d'été, de paille claire, et à bords larges !

Les nouvelles ne sont pas bonnes. Berlin avoue ses petits plans, et s'en défend, par la bouche de Zimmermann, en alléguant la nécessité toujours suprême. La presse allemande le soutient, accuse l'oncle Sam d'avoir pris connaissance du complot « par traîtrise », et pour n'être pas en reste, prétend que, depuis un an déjà, les États-Unis cherchaient à attirer les autres puissances américaines dans une entente avec les Alliés et contre l'Allemagne ; un complot, quoi ! de sorte que l'Allemagne était dans son droit en faisant un contre-complot? On cherche le journaliste — Edward Price est son précieux nom — qui aurait dit, à Berlin comme à Londres, que, depuis le commencement de la guerre, les États-Unis y participaient, en mettant leurs immenses ressources au service des Alliés, et que s'ils n'avaient pas déclaré la guerre, c'est parce qu'ils se sentaient sûrs de mieux aider l'Entente par cette affectueuse neutralité que par les armes. Mais on ne trouve point d'Edward Price. On ne sait point si Edward Price existe. Qu'importe? Le signor Zimmermann nous renvoie à un article de la *Prensa* de Buenos-Aires, et affirme qu'il était écrit dans le même sens. Mais on ne retrouve pas cet article. Attendez, il cherche une autre *preuve*, tout aussi bonne. Cela peut continuer longtemps...

Malgré tout cela, les pères conscrits refusent de passer le bill de l'armement des bateaux marchands. Wilson pourra-t-il agir sans eux? Les uns disent oui, les autres disent non ; lui-

même est de cette dernière opinion. En tous cas, si le bill est rejeté, et si Wilson n'ose armer ses navires sous sa propre responsabilité, on s'attend à ce qu'il morde les récalcitrants, peut-être dans son discours d'inauguration, et chacun est plein de *lively anticipations*[1].

Le sénateur Stone (du Missouri), qui appartient au Comité des Relations étrangères, a été critiqué par Hughes pour avoir dévoilé, pendant le débat du Sénat (il a fait exprès de parler quatre heures et demie pour empêcher le vote), les plans de la Marine, en face de la menace des sous-marins. Il avait parlé des *chasers* placés, au nombre de deux ou trois, sur le pont des paquebots marchands, et qui doivent être baissés dans les zones dangereuses, pour chasser les *U-boats*. Hughes proteste que les temps sont mal choisis pour de telles révélations. L'homme du Missouri se défend, ça n'en finit pas. Ces *chasers* de sous-marins sont de petits bateaux extrêmement rapides, qui garderaient le vaisseau marchand, en battant le buisson autour, si j'ose dire, en filant de l'avant pour examiner la route et même en attaquant le sous-marin. Cela est-il possible? On vous dit ici les choses les plus énormes avec des airs naïfs d'enfants qui « gobent » tout, et je ne sais jamais que croire. Mes scepticismes étonnent. Au fond, ce peuple américain est le plus romantique qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Enfin, après toutes leurs discussions, cinquante sénateurs, qui soutenaient le bill, mais n'étaient point en force pour le faire passer, ont signé, à minuit, le manifeste suivant :

Les soussignés, sénateurs des États-Unis, approuvent le passage du *Senate bill* 8322, pour autoriser le Président des États-Unis à armer les navires marchands américains.

Un bill similaire a déjà été passé par la Chambre des Représentants par 403 voix contre 13.

D'après les règlements du Sénat, permettant un débat illimité, il paraît maintenant impossible d'obtenir un vote avant le 4 mars 1917, à midi, date à laquelle expire le Congrès.

Nous désirons que cette déclaration soit inscrite au rapport pour bien marquer que le Sénat *favorise* cette loi et la ferait passer si un vote pouvait s'obtenir.

1. Gaies expectatives.

C'est le parti *progressiste*[1] qui a bloqué l'affaire. Les quatre plus enragés sont La Follette, Norris, Cummins et Gronna. Leur attitude me paraît très critiquée, et elle est condamnable, mais ils disent qu'armer les vaisseaux, ce serait la guerre. Et ils n'en veulent pas...

... Enfin Mr Wilson doit se préparer au moment solennel de l'inauguration. Aujourd'hui, à midi, pourtant, assis dans sa chambre officielle, au Capitole, occupé à signer des décrets, il a dû laisser tomber sa plume, se lever, lever la main et dire : « *I do* » au juge White qui aura lui aussi interrompu ses labeurs pour lui demander ce serment. Ceci sans cérémonie, et seulement devant quelques membres du Congrès et le Cabinet.

Washington. Minuit.

Il était presque sept heures comme nous arrivions à la gare; les visages ont un air d'attente. Il n'y avait pas de tapage, pas de tumulte, évidemment le rideau n'était pas levé. Pas de foule dans les rues. Les hôtels avaient « inauguré », eux aussi, des prix à faire fuir le diable. Et, enfin, je connais des gens qui ont peur ; de quoi? Ils ne le savent pas eux-mêmes, mais ils préfèrent n'être pas là.

Les courageuses suffragistes du moins, sans peur et, espérons-le, sans reproche, ne se proposent point de mettre bas les armes; — j'allais dire « et le caquet », oubliant que leur démonstration est silencieuse. Pour bien convaincre « Master President » de leur détermination d'acquérir le droit de vote, elles sont mille qui se préparent à participer, à leur façon, à la fête. Elles vont encercler la Maison Blanche d'une chaîne pourpre, blanche et or. Je les plains, car la température baisse ; mais chacun choisit son plaisir. Vita Millholland, la sœur de Inez Boissevain[2], croit devoir à la mémoire de celle-ci de prendre la présidence, je veux dire le commandement de cette longue file. D'abord, elles avaient décidé de reproduire la marche des Israélites autour de Jéricho : sept fois de suite,

1. Des membres à idées avancées, antimilitaristes.

2. Inez Millholland-Boissevain, la Jeanne d'Arc du féminisme aux États-Unis, était morte à Los-Angeles au mois de novembre, tuée par une compagne féministe trop ardente

sept prêtresses devaient tourner autour de la Maison, portant l'arche du Suffrage des Femmes, au son de la Trompette. Je me demande pourquoi elles ont abandonné ce projet heureux. Ont-elles eu peur que la citadelle ne succombât point?

Dans le grand hall de nos amis, et devant la cheminée immense où flambe un feu de Satan, bien inutile dans une maison surchauffée, mais sans lequel, je pense, la soirée perdrait son charme, nous sommes rassemblés pour mijoter doucement et apprendre les dernières nouvelles. Le général, père de Fany, est furieux que le soixante-quatrième Congrès se soit ajourné sans donner au Président le pouvoir de protéger les Américains sur la mer profonde. Le bill s'est trouvé enterré, pour avoir été discuté trop longtemps. Le « flibustage » a été maintenu jusqu'à la dernière minute. Soixante-seize des quatre-vingt-seize sénateurs étaient pour l'armement des paquebots. Les autres les ont empêchés de rien faire, en parlant jusqu'à l'extinction de la chandelle. Le sénateur F..., de Californie, nous dit que la dernière séance à laquelle il a assisté a duré *vingt-six* heures sans interruption, vingt-six heures sans dormir, sans rien d'autre à manger que ce que peuvent apporter les « pages »! Ce sénateur est enragé contre La Follette.

Il raconte des choses amusantes. Aujourd'hui, comme il arrive d'ordinaire à la fin du Congrès, le *floor* [1] était encombré de membres, d'ex-membres, de futurs membres et de non membres, y compris des femmes et des enfants, tout ce monde parlant, applaudissant et chantant. Les galeries, en même temps, étaient pleines des visiteurs venus pour l'inauguration. Le représentant Gallivan (de Massachusetts), qui aime à rire, grimpa sur une table, et, en un moment de silence relatif, s'écria : « *Gentlemen, I present the Lady from Montana* [2] », c'est-à-dire Jeannette Rankin, la première femme-députée : Trois salves d'applaudissements éclatent. Pourtant, *the Lady from Montana*, ne parait point. Dans la confusion générale, Gallivan nomme un comité de *un* membre, Fred Britten (Illinois) pour faire en règle la présentation. A la demande dudit Britten, une charmante femme, portant un grand cha-

1. *Le parquet*, l'enceinte réservée aux membres du Congrès.
2. Messieurs, je présente la dame de Montana.

peau blanc, une robe noire, se leva et salua. Applaudissements. On demande un discours.

— Je préfère, — répond *the Lady from Montana,* — faire mes discours au Congrès prochain.

Sur quoi elle se rassied calmement, au milieu d'un murmure d'approbation. Tous les membres, oubliant leurs chants, vont saluer la nouvelle collègue, lui serrer la main ; la dame au chapeau blanc, en quelques minutes, est entourée de *Congressmen.* Jusqu'à un vieux policeman du Capitole qui lève son couvre-chef, et s'incline devant elle. Pourtant, depuis un moment, M. F... avait des doutes ; il les communiqua à Henry Temple, représentant de Pennsylvania, qui passait près de là. Ahuri, le docteur Temple alla vers *the Lady from Montana,* et lui tendant la main, surmonta sa suffocation pour lui dire : — Je vais dévoiler votre supercherie.

— N'en faites rien, docteur Temple, je vous en prie.

Mais le docteur, apercevant non loin de là George W. Edmonds, de Philadelphie, se précipita sur lui :

— Que diable signifie tout cela? Je connais Mrs Edmonds depuis des années, et sûrement, elle ne ressemble en rien à miss Rankin. C'est *votre* femme qui est là?

— Je sais bien que c'est *ma* femme, — répond « l'heureux possesseur », en riant. — C'est Fred Britten, qui a voulu se payer la tête de « Jimmy » Gallivan. N'allez pas tout gâter.

M. F... en rit encore et moi je songe que je voudrais bien habiter Washington. Ces messieurs sont très gais.

Pendant ce temps, Woodrow Wilson s'amusait moins. La cérémonie, dans son bureau, avait duré moins d'une minute, il est vrai. Il fit son serment, la main sur la Bible, le doigt sur le sixième verset du psaume XLVI : *The heath en raged, the Kingdoms were moved ; He uttered His voice, the earth melted* [1]. Puis il baisa la Bible sur ce passage : *The Lord-is our refuge, a very present help in time of trouble* [2]. Mrs Wilson était là, ainsi que deux ou trois amis intimes du Président, parmi lesquels le colonel House. Il était midi quatre minutes ; quatre minutes s'écoulèrent donc entre la fin de sa première présidence et le

1. Les nations s'agitent, les royaumes s'ébranlent ; il fait entendre sa voix, la terre se fond.

2. Le Seigneur est notre refuge, un secours toujours prêt dans la détresse.

commencement de la seconde. Pendant ces quatre minutes, les États-Unis furent sans Président, parce que « Woody » et le *Chief Justice* White conféraient ensemble, et qu'on n'osait point les interrompre. Ce serment fut l'inauguration véritable. Il importe peu, à présent, qu'il le répète une fois ou cent, en public ou en privé. Il a pris la présidence aujourd'hui à midi.

Jusqu'à la dernière minute, on lui apporta, dans la pièce où il travaille, des nouvelles du malheureux bill. Quand il apprit que La Follette et les autres folichons avaient empêché le vote, il n'en témoigna aucun étonnement ; il connaît son monde, il sait aussi parler à son monde, et la déclaration qu'il signa pour le pays est un chef-d'œuvre.

« Le Sénat, y a-t-il dit, n'a aucun règlement pour limiter les débats, aucun règlement pour empêcher les tactiques dilatoires. Un seul membre peut faire obstacle à toute action possible, s'il a seulement l'endurance physique nécessaire. Le résultat, dans ce cas, est une paralysie complète à la fois des branches exécutive et législative du gouvernement. » Et il conclut qu'il faut réformer les règlements du Sénat. Ce qui fait grande impression, c'est à la fin, la phrase : « Un petit groupe d'hommes entêtés, ne représentant pas d'autre opinion que la leur, ont rendu le puissant gouvernement des États-Unis *incapable et méprisable*... »

Dans l'après-midi, Wilson a fait remarquer à un ami de Mrs R... qui est aussi le sien, qu'il serait inutile de rappeler en session spéciale les deux Chambres du Congrès si les règlements n'étaient pas changés, et ne rendaient pas impossibles ces flibustations diaboliques [1]. Cet ami lui rappela qu'il avait dit, au commencement de la semaine, pouvoir agir seul, mais il répliqua qu'il s'était trompé, qu'à cause de certaines lois il ne pouvait prendre sur lui la responsabilité d'armer les navires marchands...

Pour terminer la soirée, nous faisons une promenade en auto vers le Capitole baigné de lumière, qui se détache en

1. La Constitution américaine de 1787, bien qu'elle tende à coordonner le plus possible les trois grands pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire, laisse le président des États-Unis dans une position assez isolée vis-à-vis de son Congrès (lequel est formé, on le sait, d'un Sénat et d'une Chambre des Représentants).

haut-relief, dirait-on, sur un lourd rideau de brouillard tout exprès tendu par les soins du Créateur. Les lignes de ce monument, dessinées en lumière, sont majestueuses, et se voient de très loin, ce qui permettra sans doute à quelque journaliste d'écrire demain qu'on les voit depuis Cincinnatti.

Washington. Lundi, 5 mars.

La cérémonie d'inauguration a commencé à onze heures quarante-cinq dans la salle du Sénat [1]. Nous étions depuis cinq minutes dans les galeries. D'abord entrèrent les Représentants, puis le Corps diplomatique. C'était la première fois qu'il se trouvait réuni au complet depuis la guerre, car on avait évité le plus possible de rapprocher les diplomates des pays belligérants, et les dîners à la Maison Blanche avaient toujours été arrangés en conséquence. Les ministres de Turquie et de Bulgarie (ce dernier attend d'un instant à l'autre son rappel) et le chargé d'affaires d'Autriche-Hongrie étaient assis à un autre rang que le reste du Corps.

La Cour suprême est entrée ensuite, puis les chefs de l'Armée et de la Marine. Alors sont arrivés le Président, le Cabinet et le Vice-Président : sur quoi le chapelain Prettyman a ouvert la séance par la prière. Il finissait à peine quand Marion La Follette est entré, seul, cible de tous les yeux. Ce fut un petit bruit bizarre, la « sensation »... Le bonhomme, qui cherchait un siège n'en trouvant pas, retourna sur ses pas sous la fusillade serrée des regards. Je n'aurais pas voulu être à sa place ! Voyant enfin un siège vide, il fit un mouvement pour s'y asseoir ; mais un sénateur (Tillman) s'en empara, d'un visage qui eût pétrifié la Méduse, et « l'homme du Wisconsin » fit le tour du hall avant de trouver une chaise, derrière des pupitres, où il s'effondra dans un isolement effrayant. Il l'a sûrement mérité, mais j'aurais préféré la mort à sa torture.

Une fois La Follette assis et l'émotion calmée, ce fut le serment de Marshall, le vice-président. Il nous gratifie d'un

1. Le Sénat occupe une aile du Capitole, la Maison des Représentants forme l'autre. Les deux sont réunies par une vaste rotonde. Au fond siège la Cour Suprême.

discours, qui laisse froid, car on ne l'aime pas. A peine un petit applaudissement bien maigre quand il dit : « Je suis prêt à vivre ou à mourir, afin que Dieu décrète que ce gouvernement ne sera pas balayé de dessus la surface de la terre, par la trahison à l'intérieur, ou par l'attaque de nos ennemis au dehors. » C'était pourtant bien dit pour un si petit homme.

Vraiment, on ne se sentait point en fête. J'ai cru, d'abord, que les Américains sentaient la gravité de l'heure. Si, d'ordinaire, ils considèrent l'inauguration comme une sorte de nouvelle année politique, ils comprenaient, pensais-je, qu'ils devaient, cette fois, se passer de réjouissances. Hélas, les conversations devaient me détromper. Je crois que leur peu d'affection pour Wilson était seule cause de cette froideur.

Tout contribuait à donner une physionomie inaccoutumée aux choses. D'ordinaire, le Sénat s'ajourne gaiement, et c'est un assaisonnement à la cérémonie. Cette fois, on n'a pas songé à s'amuser en veillant sur son agonie, car les éclats de La Follette et de Stone, la veille, avaient dégoûté tout le monde. Tout en se rendant grotesques à souhait, ces hommes avaient donné l'idée que leur entêtement pouvait être la cause de la ruine du pays. Dans nos tribunes, rien des couleurs bigarrées que je m'attendais à voir ; les femmes étaient en toilettes sombres. Les visages vraiment sérieux, non angoissés, mais froids.

C'est qu'aussi, en venant au Capitole, on avait pu se rendre compte de ce que pouvait être cette « trahison à l'intérieur » à laquelle Marshall avait fait allusion. Jusque sur les toits, tout le long de la fameuse Pennsylvania Avenue, que devaient suivre le Président et la Parade [1], des hommes armés étaient postés, fusils chargés en mains, policemen, soldats et détectives. Cela ne s'était vu encore que lors de l'inauguration de Lincoln. Il était facile de distinguer dans la foule des hommes silencieux, aux regards vifs et aigus, qui surveillaient toutes choses avec vigilance. Tout le service secret des États-Unis était concentré à Washington depuis plusieurs jours. Au début même de la Parade, mon cœur se serra un peu, en

1. Un défilé des délégués de toutes les organisations de tous les Etats de l'Union suit toujours l'inauguration du Président.

voyant la voiture présidentielle s'avancer entourée d'au moins vingt agents du Service secret, qui marchaient si près qu'ils auraient pu la toucher sans bouger le coude. Le mot d'assassinat se prononçait ouvertement, depuis quelques jours.

Ce fut une chose très remarquée que Mrs Wilson ne quitta pas son mari pendant toute la longue journée. Jamais aucune femme de Président n'en avait fait autant. Il suffisait de voir son visage pour sentir qu'elle n'était pas là pour « se faire voir ». C'est surtout quand, après l'inauguration du vice-président, nous sommes allées, par la Rotonde, sur la grande plate-forme bâtie pour la circonstance devant la façade Est du Capitole, que j'ai pu la distinguer. Elle avait un grand chapeau noir et paraissait jolie.

Nous étions 9 000 personnes assises, mais il y en avait bien 50 000 debout. Les filles du Président étaient en bas, se tordant le cou pour voir leur père.

Comme toujours, des détails amusants. Le général Scott, chef d'état-major, grand maréchal de la parade, qui avait distribué les places, n'avait pas satisfait tout le monde. Tout allait bien pour Mr et Mrs Marschall, mais le speaker de la Chambre des Représentants, Mr Clork, et sa femme, se trouvant froissés, s'en vont... On leur dépêche message sur message pour dire que la bévue est réparée, mais « ils ne veulent plus rien savoir », comme on dit en Belgique. Mrs R... aussi, toujours au premier rang partout, déclare à Mrs Scott, qui excuse son époux, qu' « en effet, on ne vit jamais rien de si mal fait », et se tournant vers nous, elle propose que nous donnions nos billets « à ces nègres là-bas » et que nous rentrions, mais cela ne fait pas notre affaire !

Wilson arrive sur la plate-forme d'un pas allongé et vif. Il est tête nue, sans pardessus, sans gants, bien habillé; il a l'air jeune, on lui donnerait trente-deux ans, bien qu'une bonne âme élégamment vêtue soupire derrière moi que sa calvitie augmente. Presque à son coude, Mrs Wilson. Derrière, quelques hautes personnalités. On me montre le Dr Cary Grayson qui s'agite : il craint un rhume pour le crâne présidentiel, et le *Chief Justice* White introduit les bras du président dans les manches de son manteau, et lui donne son chapeau de soie. Le pauvre, avec un léger geste d'impa-

tience, les maudit; mais il est vrai qu'il fait un froid de loup, un vent épouvantable. Le voilà qui lit son discours, et si on distingue bien même son regard clair, on n'entend pas. Le son de la voix pourtant est fort et bien timbré. Je ne sais pas ce qu'ils ont contre lui? Ils pourraient bien ne pas lui reprocher ses atermoiements quand il en sort. Vraiment, ce public est trop froid. Pas *un* applaudissement.

Après cela, déjeuner hâtif, puis nous revenons pour voir la Parade. Nous en avons pour quatre heures seulement (!), car elle n'est pas de moitié aussi large que les précédentes, et ne comprend que 19 000 personnes. En fait, c'est la plus petite dont on se souvienne, et, au lieu de se prolonger tard dans la nuit, elle permettra à « Woody » de reprendre son labeur à la Maison Blanche à la fin de l'après-midi. Il n'y aura pas de bal non plus ce soir à la Maison Blanche. Il n'y a pas d'ostentation, rien de ce « fuss[1] » si habituel à l'Amérique qu'il en est devenu l'âme. On sent que le désir de tous a été, non d'accentuer, mais de diminuer tout le côté amusant et pittoresque des choses. Il fallait en passer par la cérémonie? On s'exécute, mais on fait le moins qu'on peut.

On m'avait dit qu'une inauguration présidentielle marquait toujours le triomphe d'un parti politique. Mais ici l'idée même de parti était absente. Dans le défilé, ce ne furent point les organisations politiques que l'on acclama, mais les militaires, surtout les vétérans de la G. A. R.[2] avec leur bannière sur laquelle est écrit : « Nous sommes prêts »; les élèves de West-Point, dans leur bel uniforme gris et blanc, et ceux des autres écoles militaires; les cadets de marine d'Annapolis; les cavaliers du *Black-horse troop* sur leurs superbes chevaux noirs.

Nous sommes restées jusqu'au bout sous le vent suffocant; depuis le général Scott, robuste soldat qui ouvrait le cortège, jusqu'aux enfants des écoles, jusqu'aux nègres de Columbia, nous avons vu tout passer, même quatre automobiles Ford blindées, et *un* canon qui mettait en joie visiblement, les fusiliers marins chargés de l'exposer à l'admiration des foules.

— Je me demande, — dit Mrs R.., — pourquoi on imagine

1. Fracas.
2. La grande armée de la République, formée des vétérans de la guerre civile.

que nous ne sommes pas préparés : voici *un* canon, j'en suis sûre.

— Oui, et pourvu qu'on ne vous l'égare pas ! Comment vous défendriez-vous?

Le canon passe et la procession se termine. Un petit nègre de dix ans à peine, et presque blanc du reste, a peine à tenir son grand fusil réglementaire plus long que lui, et il fait des efforts et des enjambées incroyables. Aucun sérieux n'y tient; on a déjà eu assez de peine à le garder au passage de quelques gouverneurs. Notre Brumbaugh, à cheval en tête des Pennsylvaniens, large, lourd et plutôt funèbre, a failli causer une hilarité, tant il a l'air conscient de jouer un grand rôle, pour lequel il n'a pas été taillé. Edge, de New-Jersey, beau cavalier, est applaudi tout le long, mais c'est surtout le bon vieux Stuart de Virginia qui fut fêté, par les Virginiens venus en grand nombre à Washington. Il fallait voir comme leur superbe régiment de cavalerie, tout bleu et galonné de rouge, fut accueilli : la procession semblait faite pour eux, ma foi.

On se retrouve à la maison, le nez rouge, le visage brûlé, les yeux qui piquent, on se congratule de n'être pas mort. Les jeunes filles de la maison et leurs amies ne pensent déjà plus qu'au bal que leur donnent ce soir les brillants officiers du *Black-horse troop*. Mrs R... et Dora parlent d'aller au théâtre ! Ces Américaines sont insatiables. J'ai vu assez de choses. Je suis triste, je ne sais pourquoi, et je pense que Mrs Wilson doit l'être aussi.

Le soir, les dames parties, conversation tranquille au coin du feu. Le général est soucieux.

Des pamphlets germanophiles commencent à inonder la ville. Il m'en montre un, qui est le comble de l'imbécillité, et qui présage les choses les plus extraordinaires : dans quatre ans, l'Amérique aura à soutenir une guerre terrible contre cinq ennemis : l'Italie, la France, l'Angleterre, la Russie, le Japon !

Secrétaire à la Marine, Daniels, très brillant, entre en se rendant au bal. Le *Paymaster* [1] l'accompagne. Ils parlent de Lansing et du Président, qui confèrent déjà et essayent de voir ce que l'on peut malgré l'obstruction du Sénat. Tout est prêt

1. Trésorier-payeur.

pour l'armement des navires marchands, ce serait l'affaire de trois jours pour mettre tout en état. Ces hommes qui parlent là, ne paraissent pas trop sûrs que l'on est préparé à la guerre, et ils pensent que l'Allemagne va la déclarer dans dix ou douze jours !

Enfin le Sénat a consenti à siéger en session spéciale ; la Chambre des Représentants seule est en vacances. Dès demain, les sénateurs reprendront leurs séances et verront à modifier leurs statuts, pour limiter désormais les débats et le flibustage. Le résultat n'est pas douteux, disent deux généraux qui viennent finir leur soirée avec nous et qui sont aussi soucieux que les autres : près de 700 000 Allemands non naturalisés passent la frontière mexicaine, d'après eux. Le chiffre paraît excessif. C'est une menace, quand les Américains, disent-ils, ne peuvent compter, sur une armée aguerrie, entraînée et disciplinée avant deux ans. Ils ne sauraient mettre en ligne, dès à présent, que 90 000 hommes contre ces 700 000 ! Heureusement que la Marine est mieux préparée.

Je monte, mélancolique. La vieille négresse, nourrice de Fanny, me fait peur et je refuse ses services. Deux ou trois ans avant la guerre, cette bonne femme, sans éducation, sans instruction puisqu'elle ne sait pas même lire, prédisait les combats futurs sous les cieux étoilés de Virginie : elle voyait, dans les nuages, les armées en marche, les courses à la Mort, le sang et le pillage. Huit jours avant la perte du *Lusitania*, elle racontait tragiquement le naufrage horrible, les cris, les vies sombrées dans l'abîme. Dieu sait ce qu'elle me présagerait !

Les domestiques hommes, ici, sont des nègres ; les femmes sont des Japonaises amusantes comme des poupées. Elles trottent menu, s'affairent... et ne soufflent mot. Toute la maison a un style oriental, et on voit que Mrs R... a beaucoup aimé la Chine, où son mari fut longtemps attaché.

Dans le train de Philadelphie. Mardi, 6 mars.

Les trains sont bondés de gens qui quittent Washington...

Nous avons voulu assiser ce matin à une séance du Sénat, et nous sommes de mauvaise humeur. Les sénateurs continuent à manquer de calme. Kenyon (Iowa), du « petit groupe

d'hommes entêtés », a fait un assaut terrible contre le Président. Vardaman (Mississipi) en a fait autant, et le tapage commença, dans lequel intervint, comme de juste, La Follette, chef des « flibustiers ». Je ne comprends pas que leur législation soit assez mal faite pour donner la possibilité de toutes ces discussions inutiles. Il y a au Sénat assez de sujets de débats pour un mois disent les uns, pour trois, disent les autres. Pour réviser ses règlements, ce qui paraît joliment nécessaire, le Sénat fera plus d'opposition encore qu'au bill de la neutralité armée, on peut s'y attendre ; et le Président aura à appeler les deux Chambres en session extraordinaire pour leur redemander le pouvoir qui lui fut refusé. Ah! ce n'est pas une sinécure que d'être Président des États-Unis!

Un complot vient d'être découvert qui ne tendait à rien moins qu'à provoquer des insurrections partout dans les États et aux Indes même, et la conversion de la Chine à la cause allemande. On vient d'arrêter, à New-York, un pharmacien allemand, Ernest Sekunna, et un docteur hindou, Chanadra Chakiaberty, qui semble avoir été le cerveau dirigeant autant que le banquier de la *kolossale* entreprise.

Les détectives de Washington ont reçu l'ordre d'arrêter toute personne qu'ils entendraient proférer des menaces contre le Président, et les punitions seront très sévères.

Philadelphie, Mercredi, 7 mars.

Tout ce qu'il y avait de romantique à Philadelphie désertait aujourd'hui la ville, à cheval, en voiture, et par train. Prévenues à temps, nous sommes allées voir, Dora et moi, ce départ de plusieurs centaines de *gipsies* [1], qui lançaient des imprécations magnifiques et étranges contre la municipalité, et appelaient l'anathème sur la ville. Ils avaient rassemblé leurs biens et leurs marmailles, hors des maisons éparpillées qu'ils considéraient depuis plusieurs mois comme les leurs, dans le sud, le sud-est et le nord-est de la ville. Traînant après eux une odeur étonnante, une faune et une flore inconnues, diseurs de bonne aventure, mouchoirs bariolés, bijouterie

1. Bohémiens.

clinquante, tout cela est parti, au grand soulagement des Philadelphiens. Une sombre créature a encore trouvé le temps de nous crier qu'elle nous laissait le mauvais œil. C'était bien la peine que j'évite avec tant de soin la vieille négresse d'hier. Cette autre sorcière, donc, était de la plus méchante humeur. Portant drôlement, sur un bras, un poupon aux yeux immenses, sur l'autre la literie odorante dudit poupon, elle remontait une rue vers la maison où tout le monde semblait s'être donné rendez-vous. Si tous les yeux jettent des regards aussi sinistres que ceux de celle-ci, nous sommes frais ! Elle vient du Brésil, me dit-elle, comme tout le clan, et les visages, par le fait, ont quelque chose du masque de l'Indien d'Amérique du Sud. Elle porte, sur la tête, un bandanna rouge et jaune. Elle a une jupe cerise et son corsage fut rose autrefois. Le baby, très solennel, est roulé dans un châle bleu.

Cette femme a beaucoup voyagé, et me fait regretter, par son récit, de n'avoir pas fait plus tôt sa connaissance. Du Brésil, par lentes et faciles étapes, sa caravane est montée vers le nord, chassée de ville en ville par la dénonciation et la désinfection. Elle fut notre bohémienne, à Chicago, à Boston, où elle faillit comprendre la civilisation par les soins d'un pieux clergyman dont le souvenir la fait tordre ; mais Boston s'étant plaint de ce foyer de typhoïdes, la tribu émigra l'été dernier à Chester, qui la fit émigrer à Phila. A présent, elle refuse de dire où elle va.

Elle ne veut pas avouer qu'elle dit la bonne aventure, car dix-huit de ses sœurs ont dû comparaître samedi dernier devant la *Central Police Court* pour avoir commis ce péché, à la suite de quoi toute la république reçut l'ordre de se mettre en marche pour aller ennuyer quelque autre localité.

La porte s'ouvre de la maison d'où sort un bourdonnement d'abeilles : Il y a, là dedans, un gros poêle chauffé à blanc et deux chaises branlantes pour tout ameublement. Des femmes et des enfants, des matelas et des chiens occupent le parquet. Notre sorcière marmotte, dans une langue qui nous est de l'hébreu, des paroles qui font tomber comme un suaire de silence, et on nous regarde, Dora et moi, avec un mépris dont nous nous sentons écrasées. Un petit garçon, très gros et très malpropre, tend vers nous le poing, et nous crie : « Vous mour-

rez demain. » Ah ! que sommes-nous venues chercher là ! La sorcière nous tourne le dos. Un détective qui surveille les abords, et qui craint que nous ne nous laissions voler, nous donne des détails charmants : le voisinage était dévasté par leurs vols. Il a vu, entre les mains du *roi* des gipsies canadiens qui étaient ici juste avant ceux-là, un carnet de chèques pour un dépôt de 20 000 dollars, et d'autres carnets faisant un total de 60 000 dollars. Il croit que ces Canadiens, parents des Brésiliens que nous avons sous les yeux, les ont appelés vers cette cité fructueuse, quand ils ont vu qu'ils n'y pouvaient rester eux-mêmes. Ils se renseignent sur les bons endroits. Peut-être sont-ce là les malédictions dont ils nous menacent, et Philadelphie aura-t-il à gémir de nouveau d'ici peu.

. . . .

Autre ordre d'idée : la Compagnie des Téléphones Bell a complété l'organisation d'un corps téléphonique militaire, et l'a mis au service de l'armée des E. U. L'ingénieur en chef de la Compagnie, John Carty, a été nommé par Wilson major de l'armée de réserve, en temps de paix les officiers de réserve ne pouvant prétendre à un plus haut grade ; mais en cas de guerre, J. Carty commanderait une division et serait élevé au rang de major général. 40 000 hommes se trouvent ainsi prêts à servir. Ici, à Philadelphie, les employés de cette organisation sont sous les ordres de l'ingénieur Kirpatrick qui prendrait dès le commencement d'une campagne rang d'officier. Le jeune ingénieur qui nous parle est sous sa direction et tout à fait enthousiaste. Il nous assure que ce nouveau corps serait extrêmement « effectif » et qu'il a déjà à sa disposition des découvertes nouvelles, par exemple...

Notre ingénieur connaît aussi le major Carty, et nous en parle sans se lasser. C'est à lui, paraît-il, que l'on doit le téléphone transcontinental de New-York à Frisco.

. . . .

En rentrant, nous apprenons au téléphone les dernières nouvelles de Washington. Au Sénat, démocrates et républicains se sont entendus contre les flibustiers (La Follette était absent). Il n'y a eu que deux républicains pour voter la négative, les autres ont été unanimes à demander que les discours fussent limités. Ceci est considéré comme une

mesure de guerre. Du reste, il se confirme assez que Wilson a le pouvoir d'armer les navires marchands sans la permission du Congrès.

Voilà les nouvelles du jour. Il y eut ici un orage domestique, la fille de cuisine, dont on ne peut se passer, ayant signifié son départ. Cela n'intéresse point la république fédérale, mais que ces dames puissent refuser des salaires de deux dollars par jour paraît renversant à une Française.

Jeudi soir, 8 mars.

Le moindre appel nous fait courir au téléphone ! Tard ce soir nous apprenons que le Sénat a adopté, par une majorité de 76 sur 3, le règlement qui arrêtera le flibustage. Les trois réfractaires sont, naturellement, La Follette, Gronna et Sherman. Les débats seront désormais arrêtés quand une majorité de deux tiers appuiera un vote. De l'avis des sénateurs cette mesure équivaut à la déclaration de guerre, puisqu'elle permet au pouvoir exécutif de déclarer cette guerre, dont, maintenant, tout le monde est sûr. Tout le monde est heureux de voir cesser, au Sénat, un état de choses qui n'avait jamais eu son égal que dans la Diète polonaise.

Le secrétaire d'État Lansing et l'attorney-général Gregory ont remis ce soir leurs opinions au Président Wilson, et affirment qu'il a pleine autorité pour armer les navires.

Des communications par T. S. F. existent entre Mexico et l'Allemagne, et on sait à Washington que les Allemands ont organisé des réunions secrètes à Vera-Cruz et à Monterey, pour déterminer l'action qu'ils prendraient, en cas de rupture entre les États-Unis et l'Allemagne. Une enquête vient d'être ordonnée.

Enfin, les Irlandais appellent Wilson à grands cris au secours de leur cause, et lancent un manifeste ardent aux Irlandais d'Amérique. Ils attaquent Lloyd George violemment. Carson est loin d'être optimiste, nous écrit un ami de Londres.

Les documents saisis lors de l'arrestation du docteur hindou Chanadra Chakiaberty et du pharmacien allemand Ernest Sekunna montrent, cè qu'on savait, que von Bernstorff ne perdait pas son temps : c'est lui qui était au fond de cette

affaire, sur les ordres de Zimmermann. Le pharmacien avait acheté, avec l'argent fourni par l'ambassade allemande, un grand terrain, d'une énorme importance stratégique, non loin de l'Hudson, et dominant l'école de West-Point et tout le pays environnant.

Tous les jours, on apprend davantage que l'argent allemand fait une propagande enragée en Amérique latine. Personne n'a été surpris de lire la déclaration du *El Commercio*, un journal de Lima, avouant avoir accepté de l'argent allemand pour insérer des articles pro-allemands, qui attaquaient les Alliés.

Vendredi soir, 9 mars.

On nous téléphone le texte de la proclamation que « l'Exécutif » va faire publier demain partout : il convoque le Congrès en session extraordinaire pour le 16 avril à midi.

Toutefois, le Président, sans attendre qu'on lui confère les pouvoirs qu'il réclame, va armer les vaisseaux tout de suite, c'est-à-dire pas plus tard que lundi. La presse sera avertie, dès demain aussi, de ne plus publier d'annonces de départ ou d'arrivée de navires. Mr President s'occupe de tout cela du fond de son lit, ayant attrapé un gros rhume lundi dernier.

Robert Glendinning, qui dirige l'école d'aviation de Philadelphie, fondée l'année passée à Essington, a appris aujourd'hui, du Département de la Guerre [1], que le gouvernement prenait cette école sous sa direction. Philadelphie semble être appelé à devenir le centre, non plus seulement de la finance, mais encore de l'aviation des États-Unis, à cause de la facilité, pour sa flotte aérienne, de coopérer avec les forces de marine de League Island.

On dit, dans tous les cas, que le gouvernement prendra son temps pour déclarer la guerre, et cherchera plutôt à mettre l'Allemagne dans l'obligation de la lui déclarer.

Avec l'Autriche, on ne désire nullement une rupture. En somme, c'est une agression de l'Allemagne sur les communications des puissances atlantiques, pour obtenir une victoire sur les nations occidentales, qui est la vraie cause de l'hosti-

1. Notre Ministère de la Guerre.

lité américaine ; or, l'Autriche est incapable d'une telle agression. Ni ses intérêts, ni ses ambitions ne la poussent au conflit avec l'Amérique, et *vice versa*. Du reste, le voudrait-elle qu'elle n'aurait pas la force nécessaire. Et si, en cette circonstance, elle veut agir indépendamment de Berlin, on l'y aidera ici, avec l'impression qu'une bonne, une solide querelle entre Vienne et Berlin serait une grande bénédiction pour tout le monde, et achèverait l'isolement de la Prusse. Donc, si les États-Unis peuvent garder ouverte la route de Vienne, Sofia et Constantinople, ils le feront. Tarnowski l'ambassadeur qui n'a pas encore présenté ses lettres de créance s'attend à demeurer, car il cherche un nouveau logement pour son ambassade. (L'ancien était en face de l'ambassade d'Angleterre.)

Enfin, les ruses allemandes continuent, car une lettre reçue de Norfolk cet après-midi nous dit que les autorités fédérales ont trouvé toute une organisation de T. S. F. à bord du vapeur *Apam*, interné là depuis le début des hostilités. Dès qu'il avait été amené au port, on lui avait pourtant enlevé la dynamo nécessaire ; mais son lieutenant, Berg, se servait tout simplement de la dynamo de la chambre de chauffe, qu'il avait rattachée par des fils bien cachés aux antennes de l'appareil.

... Parmi les gens que nous voyons, tous croient à la guerre. Tous sont d'accord, aussi, pour blâmer le dernier Congrès, disant que « du bout à la fin », comme dit le vieil oncle Sam, il a tout fait pour détruire toute confiance en un gouvernement représentatif, ce qui fait craindre ici à l'homme le plus calme, pour l'avenir de la République. Si, dit-on, il ne peut faire les affaires de la nation, pourvoir à ses nécessités et agir promptement en cas de péril, à quoi sert-il? Cette dernière session, pour ceux qui y voient clair, est la fin de toute une période de décadence. On y parla beaucoup, on y dépensa sans compter, on y fut frivole à souhait. Ce Congrès ne fut capable ni de penser, ni d'imaginer, ni d'organiser, ni d'agir, et on y perdit le temps en imbécillités. En s'ajournant, il laisse le pays dans le chaos. Il a gâté tout ce à quoi il a touché, empêché tout ce qu'on lui demandait d'aider, Il a mené des campagnes qui étaient de véritables raids contre le Trésor, contre l'Administration. L'esprit du Congrès, on l'incarne dans le président

du comité des Relations étrangères (ce comité qui assure les destinées de l'Amérique dans le monde). Avoir permis à un homme comme « Gum-shoe Bill » de tenir la tête du plus important de ses comités, c'était appeler le mépris universel. « Élever cet homme étourdi et entêté au pouvoir, dit L..., c'était courir au désastre. » « Nous gobons tous deux des œufs, mais William Stone cache les coquilles », disait, l'autre jour, un de ses associés politiques, presque aussi recommandable que lui. L'État de Missouri vient de le blâmer publiquement. Je dis : « Pourquoi l'ont-ils élu? » Tout ceci est le produit d'une mauvaise base du système constitutionnel américain, d'une fausse séparation des pouvoirs qui rend le Congrès irresponsable et sans direction, d'un absurde arrangement mécanique de la session qui fixe la durée du Congrès d'après l'heure, et non d'après le travail qu'il doit accomplir. Tout cela fait qu'on pousse toujours un soupir de soulagement quand il se sépare, les fonctionnaires n'en travaillant que mieux. On considère le Congrès non comme une branche coopérante du gouvernement, mais, selon l'expression de la *New Republic*, comme un « choléra périodique ».

Peut-être est-ce tout le secret de l'attitude si longtemps hésitante de Wilson, qui voulait attendre d'en être débarrassé avant d'agir?

La réforme actuelle, qui limitera les débats, est, de l'aveu de tous, insuffisante. « Mon mal vient de plus loin, hélas ! » Il semble que seules, des transformations radicales dans la Constitution pourront sauver le gouvernement représentatif en Amérique. A ce propos, je fais, moi Française, mes petites comparaisons, je tire mes conclusions. Je me dis que, chez moi aussi, on trouverait à redire... N'y a-t-il donc pas une forme de représentation nationale, qui puisse être satisfaisante?...

Le Président Wilson, d'accord avec Lansing, va publier un rapport, un Livre blanc, de toutes les intrigues allemandes, de tous les attentats allemands aux États-Unis. Il dénoncera von Bernstorff, von Papen et Boy-Ed, qui ont fourni l'argent pour payer des meurtres et toutes sortes d'autres exploits. Wilson ne parle pas beaucoup, mais il en sait long ! Son livre sera instructif pour ceux qui ne veulent pas se rendre à l'évidence.

Il y a des Américains qui ne voient que l'absurdité de ces tentatives teutonnes, et ne peuvent les prendre au sérieux. La note de Zimmermann au gouvernement mexicain paraît le comble de la folie : offrir à ce pays en banqueroute et sans armée, s'il veut bien aider l'Allemagne, trois États souverains américains, c'est à mourir de rire ! Cela ne peut passer, pense-t-on, que comme une caractéristique de la diplomatie teutonne ! On ne voit pas que le danger n'en existe pas moins, et que c'est un avertissement pour l'Amérique d'avoir à changer sa propre diplomatie.

Samedi soir, 10 mars.

Les complots se dévoilent partout en Amérique. Les Allemands en veulent au canal de Panama, aux îles Philippines. Partout où il y a un point faible pour l'oncle Sam, ils se montrent prêts à attaquer. Ici même, deux hommes d'affaires, riches manufacturiers, viennent d'être arrêtés, ainsi que la femme de l'un d'entre eux (tous Germano-Américains), sous la suspicion d'un complot, et avec l'accusation de contrebande, parce que des choses appartenant aux deux *raiders* internés à League Island en ont été emportées dans des chariots automobiles. On n'a pas trouvé moins de seize chronomètres, valant des milliers de dollars, dans un char arrêté. Les officiers de ces raiders n'ont pas cessé d'intriguer avec leurs riches compatriotes des environs ! L'émotion est grande en ville, la police ne voulant donner aucun détail ; le quai est encombré de journalistes désolés de ne pouvoir même téléphoner au commandant de League Island qui a interrompu la communication pour avoir la paix. Des femmes élégantes venaient en auto, très souvent, au camp allemand, apportant des paquets et en emportant d'autres. Un Allemand, domicilié ici, vient d'être arrêté à Chicago, toujours pour cette affaire.

Ces raiders, *Kronprinz-Wilhelm* et *Prinz-Eitel-Friedrich*, sont un grave danger ; ils sont en position de bloquer le port, si l'envie leur en prend étant, en bonne place, tout au goulot de la bouteille. Un journaliste nous assure qu'ils se sont organisé la T. S. F. Des instructions ont été demandées à plusieurs reprises à Washington qui n'en a jamais donné.

Les officiers et les marins ont eu toute liberté, en attendant mieux, de faire un espionnage actif dans la ville. Ce n'est que depuis la rupture qu'on ne leur permet plus de recevoir ni de circuler, parce qu'ils n'ont pas donné leur parole de ne pas s'enfuir. Quoique confinés chez eux, ils restent en communication constante avec le dehors, et au mépris de tous règlements, ils dressèrent une nuit leurs antennes de T. S. F. Ceci aussi fut empêché, mais qui peut dire, avec ces démons, qu'ils n'ont pas trouvé autre chose? On est certain ici que, quand la guerre éclatera (on ne dit plus *si* elle éclate), ils en seront avertis les premiers, et les premiers en connaîtront les débuts. On se souvient que c'est sur un avis préalable de la rupture que les *liners* internés à Hoboken avaient détruit tous leurs appareils. On sait que les commandants du *Kronprinz-Wilhelm*, de l'*Eitel-Friedrich* et leurs équipages sont des hommes très adroits et capables de tout.

Quant à l'audace, ils en ont à revendre : le jour anniversaire de la naissance de Washington (22 février), ils furent avertis que les vaisseaux américains salueraient à midi. Par une règle de courtoisie internationale, ils devaient en faire autant : les navires américains, par exemple, saluent pour l'anniversaire du roi d'Angleterre quand ils sont dans un port anglais. Ces messieurs s'y refusèrent, en une lettre officielle, prétextant la rupture des relations.

On se demande pourquoi le *Navy Department* a violé, non seulement le sens commun et la prudence militaire, mais encore ses propres règlements, en internant ces deux vaisseaux de guerre dans un bassin comme celui-ci.

Dimanche soir, 11 mars.

Mrs C. est revenue aujourd'hui pour le déjeuner. Il y a quinze jours, elle nous disait :

— Pourquoi même *pensez-vous* à la guerre? Elle ne saurait avoir lieu. Nous ne la voulons pas. Personne ne la veut.

A présent, elle trouve la situation bien terrible, et commence à croire que les Allemands la voulaient dans tous les cas, car leurs complots se sont trop multipliés pour laisser un doute là-dessus. La voilà épouvantée.

De New-York, on nous téléphone que Gerard l'ambassadeur à Berlin est arrivé sain et sauf à la Havane, après avoir fait un voyage assez anxieux, car il ne se fiait nullement aux Allemands. On dit qu'il considère la situation économique de l'Allemagne comme désespérée, et qu'il sait que l'état des esprits, dû à cette situation, ne saurait être trop redouté. On l'attend à Washington mercredi. On sait déjà qu'il entrevoit une guerre *acharnée,* et non un petit jeu de cartes.

De son côté, Bernstorff débarquait en Norvège.

A Philadelphie, l'enquête continue sur le complot découvert hier. On croit que c'est dans les seize chronomètres saisis que se trouve le secret des fameux signaux allemands utilisés depuis des années et dont on connaît l'existence depuis la guerre sans pouvoir encore les expliquer. Une femme de plus est arrêtée; une autre, qui faisait de constants voyages à New-York est recherchée. C'est la femme d'un officier des raiders, Paul Hespe. Il n'y a pas moins maintenant de cinq arrestations : Henry Rohner, grand marchand germano-américain ; Adalbert Kœrting Fischer, président d'une compagnie industrielle, ancien officier allemand et gendre d'un grand maître de forges du Rhin appelé « le Carnegie allemand », sa femme, et deux de ses employés. Les autorités croient tenir là les fils d'une conspiration qui devait fournir des informations militaires et navales à l'Allemagne. Il y a au moins vingt autres personnes sous surveillance, soupçonnées d'avoir fourni cartes et plans de défense. Il y a un mois que la police surveillait en secret, et je crois qu'elle travaille bien.

Non seulement les chronomètres avaient leur langage secret, mais aussi les chiens, les chats, les perroquets que les marins des vaisseaux internés envoyaient en présents à leurs amies de la ville !

Ce sont les lettres de Mrs P. Hespe à son époux qui ont fait découvrir le pot aux roses. Elle s'était mariée en novembre dernier, et ç'avait été un grand gala pour les internés. Comme elle allait beaucoup chez les Fischer (ici depuis treize ans, mais jamais naturalisés), on en tira des conclusions, ce Fischer étant un ami de plusieurs diplomates allemands congédiés depuis quelque temps [1]. On suivit les mouvements de Fischer, on le

1. De von Papen, et de Boy-Ed.

vit fréquentant Rohner, ami des officiers, etc... Les enfants Fischer allaient à League Island, tout seuls, quand ils le voulaient. Les fournisseurs entraient avec des paquets, ressortaient avec des paquets !...

... On a battu toute la ville pour trouver un ancien marin allemand, Emil Bolstein, qui a reçu hier soir une balle dans la jambe, en essayant de détruire les fils télégraphiques le long des lignes du Pennsylvania Railroad à Francfort. Il est certain que, depuis quinze jours, les agents du Service secret ont eu fort à faire pour garder ouvertes les communications de trains et autres : à tout moment, des actes de sabotage se préparaient. Tous les employés et gardes des chemins de fer avaient été doublés. Cette vigilance a porté ses fruits.

Schwartz, le marchand de jouets allemands, ne pouvant plus rien recevoir du Vaterland, ferme sa boîte à Philadelphie et celle de New-York. Les enfants sont consternés.

Je me suis grandement amusée, ce soir, à entendre au théâtre Garrick le Dr Wilkinson, un « adventiste [1] » de la plus belle eau, prédicateur du Septième jour, nous dire : « La nation ne peut marcher avec Dieu et danser le tango avec le diable ! » Sur ce sujet : « Le Japon se battra-t-il contre les États-Unis ? » qu'il traitait d'après les prophéties bibliques, il nous a prédit que l'étoile de l'Amérique allait descendre, et que l'Orient allait tomber sur l'Occident écrabouillé, « car ainsi le veut l'Écriture ».

Pendant ce temps, des partisans du pacifisme (que l'on appelle à présent passivisme) tenaient un grand meeting, pour blâmer Wilson et sa mesure d'armer les navires. Le sénateur Norris tonnait contre la guerre. En dépit de bien des applaudissements, une partie de l'assemblée se sépara aux cris de : « Guerre ! Guerre ! »

Dans l'après-midi, c'était Mrs Hannah Skeehy Skellington qui nous parlait de la cause irlandaise dans un plus petit théâtre. Son mari a été « assassiné » lors de la rébellion Sinn Fein. En voilà une qui n'aime pas l'Angleterre, et qui affirme que les Irlandais ne voudront plus se réconcilier, ni accepter

1. Les adventistes sont une secte qui attend constamment la venue (*advent*, *adventus*) du Seigneur. Ils observent le sabbat, non le dimanche, et ont aussi une interprétation spéciale des écritures.

un Home Rule. Rien que l'indépendance absolue ne les fera taire.

Lundi soir, 12 mars.

Le maire de Philadelphie s'est rencontré aujourd'hui avec le Secrétaire à la Marine, Daniels, et avec l'amiral Benson, pour discuter sur la nécessité de débarrasser nos parages des marins allemands. Daniels a promis d'envoyer les malfaisants à d'autres villégiatures. En attendant, les gardes des chantiers de marine ont été doublées, et ont reçu l'ordre de tirer dès qu'elles apercevraient des rôdeurs.

Mardi soir, 13 mars.

Le complot des raiders s'affirme de plus en plus, et des preuves sensationnelles se découvrent. D'abord, le capitaine Karl Boy-Ed, que Wilson congédia de l'ambassade allemande où il était attaché naval, pour ses intrigues continuelles, et qui était un ami de M. Fischer — grand personnage malgré son nom commun, et, par un mariage morganatique, allié aux Hohenzollern, — n'est peut-être jamais parti ; sous un déguisement, il serait à Philadelphie ou dans le voisinage, et aurait visité récemment League Island. On fouille tout pour le découvrir.

Mr Fischer est en liberté relative, sous caution. Il parut aujourd'hui à ses usines, puis à son club, prétendant « ne rien savoir ». Pourtant, il semble que le complot n'ait visé à rien moins qu'à faire sauter les deux navires internés, dès la déclaration de guerre. On s'attend, d'ici deux jours, à l'arrestation des officiers allemands et de plusieurs Germano-Allemands.

Quant aux chronomètres saisis, on peut penser que si ce ne sont pas des signaux, ce sont les chronomètres des navires coulés par les raiders allemands ; ils constitueraient des preuves indéniables à emporter à Berlin, de chaque navire coulé ! Ceci ressortirait des papiers trouvés chez les Fischer. Ces chronomètres ont, sur le cadran, des inscriptions différentes.

On s'attend à ce que les raiders mêmes soient perquisitionnés, car la parole des officiers qui les commandent n'a plus aucune valeur.

Enfin, on découvre que l'usine *Schutte-Koerting Company*, dirigée par Fischer, était en relations constantes avec le Département de la Marine [1], et le fournissait pour la construction et l'armement des cuirassés. A chaque lancement de ses vaisseaux de guerre, un ingénieur de Fischer était là, Fred Knauff, qui n'avait nullement l'air d'un ingénieur, mais tenait l'œil à tout. Les travaux étaient très bien exécutés, et à meilleur marché que partout ailleurs. Le dernier navire sorti de leurs mains est le navire de guerre *Idaho* qui, depuis le 5 février, est *sous bonne garde*.

Il est certain que la grève des chemins de fer dont on nous menace pour samedi va paralyser toutes choses ! Le Président peut demander au Congrès de mettre en vigueur le bill Newlands, qui permettrait au gouvernement de s'emparer des chemins de fer en cas de nécessité militaire. Ce serait, en somme, la mobilisation de tous les employés sous un régime militaire. Les directeurs de chemins de fer sont très ennuyés de l'attitude des syndicats. Ils vont offrir aux grévistes de s'en remettre à une décision de la Cour Suprême. Ils ne veulent pas céder. Tout cela, avec la question des bateaux armés, crée bien de l'embarras, dont les Allemands feront leur profit pour intriguer encore plus !

Mercredi soir, 14 mars.

Nous avons passé la journée à New-York, où l'opinion semble être pour une alliance des États-Unis avec la France et l'Angleterre. Sans doute enverrait-on des hommes, mais je n'ai pu m'empêcher de demander ce qu'on en pourrait envoyer, quand on nous affirmait avec tant d'apparences de raison qu'il n'y en aurait pas assez ici, en cas d'attaque sur la frontière mexicaine.

Sur l'attitude que prendront les États-Unis, les avis ne sont d'ailleurs pas unanimes : il y a cent ans que Monroe était élu Président, et sa doctrine vit encore, tenace. L'intervention américaine *isolée*, à part des autres, prévaut dans quelques esprits. L'intervention *aux côtés* des Alliés peut amener des difficultés au lendemain de la guerre : les Américains qui

1. Ministère de la Marine.

la défendent ont beau assurer que leur gouvernement ne prendrait part au Congrès des Nations que pour les causes strictement internationales, il est difficile de savoir exactement définir ces questions internationales quand les intérêts de tant de nations sont en jeu ! En somme, mon avis est que l'on perd du temps...

L'Allemagne, dans tous les cas, n'en perd pas : un sous-marin vient de couler l'*Algonquin* sans avertissement, et a refusé de secourir les matelots américains. Après l'avoir criblé d'obus, il s'est servi de bombes pour l'envoyer plus vite dans le monde des choses qui ont été et ne sont plus. Après quoi, le capitaine de l'*Algonquin* ayant demandé au commandant allemand son aide pour ramener ses hommes au rivage anglais qu'ils venaient à peine de quitter en reçut cette réponse moqueuse : « J'ai autre chose à faire ; » ceci bien que la mer fût très mauvaise. Les pauvres diables ont dû passer vingt-sept heures sur l'élément perfide.

Outre cela, les gentils petits procédés, devenus ordinaires, continuent. La propagande allemande bat toujours son plein, quoi que l'on fasse pour la restreindre. Le maire de Philadelphie reçoit des lettres menaçantes, ainsi que quelques directeurs d'usine. Ce n'est pas seulement tout l'État de Pennsylvanie, mais encore celui de New-Jersey qui donne à faire aux inspecteurs de police [1] !

Dans tous les cas, le conseil de se taire est si rigoureux que nous, humbles mortels, nous sommes dans une crasse ignorance : la police est muselée.

Jeudi soir, 15 mars.

Allons ! nous aurons la grève, sinon la guerre ! Une grande école de jeunes filles de Bryn Maur licencie ses élèves de peur... de ne pouvoir les envoyer quinze jours plus tard en vacances !

Tous les préparatifs sont faits en vue d'arrêter dès samedi le transport sur trois lignes. Le Président, dit-on, fera appel au patriotisme des travailleurs en ce temps de crise ! (C'est comme lord Northcliffe faisant appel au patriotisme irlandais !) En somme, pourquoi ne pas accorder dès maintenant à ces

1. Ces deux États tiennent la tête des industries métallurgiques, et les centres de munitions y abondent.

gens les huit heures qu'on leur a promises lors de leur dernier soulèvement, à mon arrivée en Amérique? Depuis août dernier, ils ne font que se trémousser : 250 compagnies de chemins de fer et leurs 400 000 employés ne vont point s'arrêter sans causer du dommage.

Voilà ce qui, à l'heure actuelle, importe à toute l'Amérique plus que tout autre chose.

Pour moi, qui n'avais jeté qu'un œil négligent sur les journaux et leurs récits d'émeutes à Pétersbourg à cause de la disette et des mauvais transports, je suis saisie, au point de laisser tomber le récepteur, d'apprendre que le tsar a abdiqué. Au même moment l'électricité nous manqua pour une demi-heure ; c'était à devenir fou !

Enfin, voilà qui est pour le mieux peut-être : La Douma fera beaucoup plus et mieux pour la défense du pays. Le grand-duc Michel serait appelé à la place du tsarévitch. Je n'ai jamais entendu dire de bien du grand-duc Michel, qui passa toujours pour peu sérieux, et son libéralisme n'était peut-être qu'opposition systématique, mais je compte que la Douma gardera sur lui un contrôle étroit. Dora est sceptique, parce que, dit-elle, « jamais un gouvernement démocratique n'a réussi dans la guerre », et, de fait, avec Lyautey qui vient de sauter à Paris, Lloyd George qui n'a pas l'air trop bien en selle, elle paraît avoir raison. Pourtant, j'ai confiance en la Douma.

L'impératrice, si allemande, si peu semblable à Élisabeth de Belgique, serait sous surveillance. C'est bien fait. On savait depuis longtemps que tout l'espionnage allemand se concentrait chez elle. Du reste, cela n'a pas dû aller sans quelques excès. Messieurs les ministres germanophiles sont *à l'abri*. Il n'y a pas de doute que le meurtre de Raspoutine fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres.

Samedi, 17 mars.

A New-York toute la journée, par un temps impossible de pluie, de neige et de vent. Cela n'empêchait pas les souliers blancs, les délicats chapeaux de paille ou de tulle rose, bleu ou jaune ! Les drapeaux pendaient, résignés, sous les ondées.

Ils furent mis lors de « la rupture » et restent là, en témoignage du patriotisme new-yorkais.

On m'y a plaint d'habiter « Phila, cette ville d'Allemands, non, comment dites-vous, de Bôssès[1]... » Le passage de Gerard, la veille, après son entrevue avec le Président, avait soulevé une grande animation. J'ai vu, chez L... un membre de son ambassade. Il a dit que le coulage de l'*Algonquin* pouvait être considéré comme un acte d'hostilité ouverte. Pour lui, la guerre doit se décider d'ici juillet, au début de la prochaine moisson. Il n'a pas dépeint une Allemagne triomphante, et assure que « plus d'un petit signe montre assez que l'on compte ce que l'on peut sauver plutôt que ce que l'on pourra gagner. » Une révolution serait là encore possible, à moins que la démocratie allemande ne se voie accorder quelques concessions. Je la crois pourtant si moutonnière !

Gerard et toute sa suite sont horrifiés de voir qu'on est ici si peu prêt. *Preparedness*[2], on n'entend plus que ce mot partout. Ce serait drôle que ce peuple de sporteurs ne puisse faire des soldats. Mais certainement Gerard est dans le vrai quand il ne voit le salut que dans le service militaire obligatoire.

Je n'ai point vu de signes de la grève, car des patrouilles d'agents à cheval circulant sous la pluie dans les grandes avenues de New-York pouvaient avoir d'autres causes, Mr President a obtenu un délai de quarante-huit heures. pendant lesquelles les conférences entre directeurs et grévistes vont recommencer, sur nouveaux frais, comme si, après avoir échoué, elles pouvaient à présent réussir !

Dimanche soir, 18 mars.

Le temps est fait ici de contrastes violents : on s'éveille par un soleil radieux, qui inonde la maison et vous aveugle. Une minute s'est à peine écoulée, que le ciel est noir comme suie ; la neige se met à tomber, et en telle abondance qu'en peu d'instants tout est blanc. La journée se passe pour moi à surveiller ces émois de la température. Les Américaines, autrement hardies, s'en sont allées jouer au golf.

1. Boches.
2. Préparation.

On nous dit ce soir, au téléphone, que l'avance des Alliés sur la Somme, est considérable. Comme ici, malgré les journaux, on ne croit pas l'Allemagne à ce degré d'épuisement, on est assez d'avis que ce recul est une manœuvre de Hindenburg. Cela montre tout de même une faiblesse.

Les Allemands ont coulé trois vaisseaux américains. La guerre se rapproche, car on signale plusieurs disparus parmi les équipages.

La grève, du moins, paraît évitée. La décision de la Suprême Court fut en faveur des ouvriers, et les directeurs s'inclinent. C'est la crise du pays qui les y oblige.

(La suite prochainement.)

ALTIAR.

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

V

LETTRES ÉCRITES DEPUIS LA NOMINATION DE M. AUPICK AUX FONCTIONS DE SÉNATEUR JUSQU'A SON DÉCÈS (1853-1857)

A sa mère.

Samedi, 26 mars 1853.

Je sais que je vais te causer une peine très vive. Il m'est impossible que l'état douloureux de mon esprit ne se voie pas dans ma lettre, sans compter les aveux que j'ai à te faire. Mais il m'est impossible de faire autrement. Malgré la multiplication des lettres que je t'ai écrites *imaginativement*, car depuis un an, je me suis figuré chaque mois que j'allais t'écrire, ma lettre sera courte. Je suis dans de tels embarras et de telles complications que j'ai à peine une heure à donner à cette lettre, qui devrait être un plaisir pour moi, et qui est juste le

1. Œuvre posthume. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1917.

contraire. Depuis longtemps, j'ai si bien embrouillé ma vie, que je ne sais même plus trouver le temps pour le travail.

Je commence par le plus dur, et le plus pénible. Je t'écris avec mes deux dernières bûches, et les doigts gelés. Je vais être poursuivi pour un paiement que j'avais à faire hier. Je serai poursuivi pour un autre à la fin du mois. Cette année, c'est-à-dire depuis le mois d'avril dernier jusqu'à présent, a été un vrai désastre pour moi, malgré que j'aie eu entre les mains les moyens de la faire tout autre. J'ai en toi la plus immense confiance, l'admirable indulgence que tu m'as montrée en passant à Paris me permet de tout te dire, et j'espère que tu ne me croiras pas tout à fait fou, puisque je connais ma folie. D'ailleurs à quoi bon dissimuler, et te fabriquer une lettre de joie et de confiance menteuses, au moment où mon esprit est tellement chargé d'angoisses, que je ne dors presque plus, et souvent avec d'insupportables rêves, et la fièvre?

Pourquoi ne pas t'avoir écrit plutôt, n'est-ce pas? Mais tu ne connais pas la honte, toi, et d'ailleurs ce qui m'en empêchait était cet engagement pris avec moi-même de ne jamais t'écrire que pour t'annoncer des choses heureuses. Et aussi l'engagement de ne jamais te demander un sol, aujourd'hui ce n'est pas possible.

Après que j'ai reçu ton argent, il y a un an, — et même, par suite d'une méprise tout à fait innocente de ma part, j'en ai reçu plus que tu ne voulais, — je l'ai appliqué immédiatement comme je te l'avais annoncé. J'ai payé le déficit de l'année, et j'ai vécu seul.

Ici recommence le malheur. Je vivais dans une maison dont la maîtresse me faisait tellement souffrir, par sa ruse, par ses criailleries, par ses tromperies, et j'étais si mal, que je m'en suis allé, suivant mon habitude, sans dire un mot. *Je ne lui devais rien* ; mais j'ai eu la sottise de laisser courir le loyer, tout en n'y habitant pas, d'où il suit que la somme que je lui dois représente le loyer d'un logement que je n'ai pas habité. J'ai su que cette ignoble créature avait eu l'audace de t'écrire. Or, je lui avais laissé, m'imaginant que je pourrais les envoyer chercher prochainement, *tous mes livres, tous mes manuscrits, les uns complets, les autres commencés, des cartons pleins de papiers, de lettres, de dessins, enfin tout, tout ce que j'avais de*

plus précieux, des papiers ; pendant ce temps-là, un éditeur, un éditeur riche et aimable, s'était engoué de moi, et m'avait demandé un livre ; une partie des manuscrits utiles était *là-bas* ; j'ai essayé de recommencer, j'ai racheté des livres, et je me suis obstiné à ne pas t'écrire. Le 10 janvier, mon traité m'obligeait à livrer le livre ; j'ai touché mon argent, et j'ai livré à l'imprimeur mon manuscrit tellement informe, qu'après la composition des premières feuilles, je me suis aperçu que les *corrections et remaniements* à faire étaient si considérables qu'il valait mieux défaire les *formes*, et *recomposer à neuf*. Tout ce langage t'est inconnu ; cela veut dire que la partie composée par les ouvriers était comme nulle par ma faute, et que l'honneur m'obligeait à payer le dégât. L'imprimeur, qui ne recevait pas d'épreuves corrigées, se fâchait ; l'éditeur me croyait fou, et était furieux, lui qui m'avait dit nettement : « *Ne vous inquiétez de rien, vous cherchez un éditeur depuis plusieurs années ; je ferai vos affaires, et j'imprimerai tout ce que vous écrirez.* » Le malheureux, je lui ai fait manquer la vente de l'hiver ; voilà trois mois que je n'ai osé ni lui écrire, ni le voir. Le livre est toujours sur ma table, *interrompu*. J'ai payé la moitié des frais d'imprimerie. Un traité de librairie va sans doute avoir lieu entre la France et les États-Unis, qui rendra impossible, à moins de nouvelles dépenses, la publication de notre livre. En vérité, j'en perds la tête. Ce livre était le point de départ d'une vie nouvelle. Il devait être suivi de la publication de mes poésies, de la réimpression de *mes salons* réunis à mon travail sur *les caricaturistes*, resté chez l'abominable créature dont je te parlais, et sur lequel j'ai reçu plus de deux cents francs de la *Revue de Paris*, ce qui m'empêche d'en tirer un sol.

Cet homme qui me croyait *fou*, qui ne peut rien comprendre à mes retards, et dont la bonne volonté pour moi était le commencement de ma réputation littéraire, doit maintenant me prendre pour *un voleur*. Pourrai-je jamais me réconcilier avec lui?

Ce n'est pas tout. L'Opéra, le directeur de l'Opéra, me demande un livre d'un genre nouveau, pour être mis en musique par un nouveau musicien en réputation. Je crois même qu'on l'aurait peut-être fait faire par Meyerbeer. C'était

une bonne fortune, peut-être une rente perpétuelle. Il y a des gens de cinquante ans, et d'une réputation faite qui n'ont jamais obtenu pareille faveur. Mais la misère et le désordre créent une telle atonie, une telle mélancolie, que j'ai manqué à tous les rendez-vous.

Par bonheur je n'ai pas reçu un sol.

Ce n'est pas tout. L'associé d'un directeur de théâtre du boulevard me demande un drame. Il devait être lu ce mois-ci, il n'est pas fait. Par égard pour ma liaison avec ce monsieur, un chef de claque me prête trois cents francs, qui étaient destinés à parer un autre désastre le mois dernier. Si le drame était fait, ce ne serait rien ; je ferais payer la dette par l'associé du directeur, ou je la ferais peser sur les futurs bénéfices de la pièce ou sur la vente de mes billets ; mais le drame n'est pas fait ; il y en a des lambeaux *chez la femme de l'hôtel en question* ; l'échéance a lieu dans six jours, à la fin du mois ; que vais-je devenir? Que va-t-il m'arriver?

Il y a des moments où il me prend le désir de dormir indéfiniment ; mais je ne peux plus dormir, parce que je pense toujours.

Je n'ai pas besoin de te dire que j'ai passé l'hiver sans feu. Mais c'est une bêtise.

Ainsi, pour résumer, il m'a été *démontré* cette année que je pouvais réellement gagner de l'argent, et avec de l'application et de la suite, beaucoup d'argent. — Mais les désordres antécédents, mais une misère incessante, un nouveau déficit à combler, la diminution de l'énergie par les petites tracasseries, enfin, pour tout dire, mon penchant à la rêverie ont tout annulé.

J'ai encore quelque chose à te dire — je te sais si bonne et si intelligente, que je me fais un devoir de tout te dire — tous mes tourments ne sont pas énumérés.

Il y a un an, je me suis séparé de Jeanne, comme je te l'avais écrit, — ce dont tu doutais — ce qui m'a blessé ; pourquoi supposes-tu que j'aie besoin ou envie de te cacher quelque chose? Pendant quelques mois je suis allé la voir deux fois ou trois fois par mois, pour lui porter un peu d'argent.

Or maintenant elle est sérieusement malade, et dans la plus positive misère. Je n'en parle jamais à M. Ancelle ; le misérable en éprouverait trop de joie. Il est évident qu'une petite partie

de ce que tu m'enverras lui échoiera (*sic*). Je suis maintenant fâché de t'avoir dit cela, parce que tu es capable dans tes grossiers arrangements maternels de lui faire parvenir de l'argent, sans m'avertir, par M. Ancelle, ce serait une rare inconvenance. Tu ne veux pas me faire une nouvelle blessure, n'est-ce pas? Cette idée va grossir, et se fixer dans mon esprit, et me persécuter. Enfin, je vais t'expliquer ce que je souffre de ce côté-là. Elle m'a bien fait souffrir, n'est-ce pas? Combien de fois? et à toi récemment encore, il y a un an, combien ne me suis-je pas plaint ! Mais en face d'une pareille ruine, d'une mélancolie si profonde, je me sens les yeux pleins de larmes, et pour tout dire le cœur plein de reproches. Je lui ai mangé deux fois ses bijoux et ses meubles, je lui ai fait faire des dettes pour moi, souscrit des billets, je l'ai assommée, et finalement, au lieu de lui montrer comment se conduit un homme comme moi, je lui ai toujours donné l'exemple de la débauche et de la vie errante. Elle souffre et elle est muette. N'y a-t-il pas là matière à remords? Et ne suis-je pas coupable, de ce côté, comme de tous les côtés?

A toi, je devais pour ta vieillesse, te donner la joie que pouvait te faire espérer mon talent, je ne l'ai pas fait.

Je suis coupable envers moi-même ; cette disproportion entre la volonté et la faculté est pour moi quelque chose d'inintelligible. Pourquoi, ayant une idée si juste, si nette du devoir et de l'utile, fais-je toujours le contraire?

Cet idiot d'Ancelle ne me disait-il pas, il y a quelque temps, qu'il t'avait écrit que je me portais bien? Cet imbécile ne voit rien, et ne comprend rien, pas plus en un ordre de choses qu'en un autre. Je ne veux pas t'inquiéter ; il n'y a pas de quoi. D'ailleurs, j'ai une santé tellement robuste qu'elle peut tout dominer. Mais cette abominable existence et l'eau-de-vie — que je vais supprimer — m'ont gâté l'estomac pour quelques mois, et de plus, j'ai des maux de nerfs insupportables, exactement comme les femmes. Du reste, c'était inévitable.

Comprends-tu maintenant pourquoi, au milieu de l'affreuse solitude qui m'environne, j'ai si bien compris le génie d'Edgar Poe, et pourquoi j'ai si bien écrit son abominable vie?

A ce sujet, je te dirai que ce damné livre et la perte de la confiance de mon éditeur, et les retards, et les accidents que je crains, comme le traité international dont je te parlais tout

à l'heure, enfin cette affaire, positive il y a trois ans, devenant de jour en jour vague et *inconnue*, me tourmentent pour une autre raison : je m'étais fait une joie de te préparer une surprise d'un genre singulier. Je voulais envoyer à M. Aupick un bel exemplaire imprimé sur du papier de choix et dans une belle reliure. Je sais parfaitement que tout échange d'affection est impossible entre lui et moi : mais il aurait compris que cet envoi d'un livre, qui au total sera un livre bien curieux, était une preuve que je tiens à la sienne. Tu l'aurais su, et tu en en aurais éprouvé quelque satisfaction : c'était là mon unique but. *Je t'enjoins bien de ne pas en dire un mot.*

Je ne sais pas si je dois te faire des félicitations à propos de sa nomination récente, car j'ignore si tu n'aurais pas préféré rester à Madrid.

J'ai envoyé ces jours-ci chez *M. Ancelle*, chez *madame Olivier* et aux *Affaires étrangères*, pour être informé de l'époque de ton retour, dans la crainte que ma lettre ne te trouvât plus à Madrid. On n'a rien su me dire. A tout hasard je la mets à la poste. Elle part ce soir 26 ; si tu me réponds avec ta ponctualité habituelle, je puis avoir la réponse le 7 avril, juste *un jour avant* une nouvelle crise. D'ici là, comment ferai-je pour conjurer les diaboliques secousses que j'attends, *je n'en sais rien.* Je tâcherai d'avancer tout doucement mon livre, tout doucement, comme un homme qui n'a pas le sol, qui a la tête perdue.

Je lisais, il y a quelques jours, dans un journal, un extrait d'un journal espagnol, où il était dit que les pauvres de Madrid te regretteraient. Je t'avoue que ma première pensée a été mauvaise. En somme, j'ai compris que tu cherchais partout à faire honorer ton mari, ce qui est fort naturel.

Écris-moi directement à M. Charles Baudelaire, 60, rue Pigalle, et ne t'inquiète pas du port à payer. Je crois qu'on ne peut pas affranchir.

Je joins à cette lettre quelques échantillons de ce pauvre livre interrompu. L'un des plus remarquables a été publié dans le *numéro d'octobre* de la *Revue de Paris*, traduit par moi. Dans le même numéro, il y avait une pièce de vers de moi, fort dangereuse, et pour laquelle j'ai failli être poursuivi. Si tu n'as pas lu ces deux morceaux, et si tu as le temps, demande-les au cabinet de lecture. N'est-ce pas chez un nommé *Monier* à

Madrid? Cela s'appelle *le Puits* et *le Pendule, numéro d'octobre.*

Mais je t'en prie, *réponds-moi avant de lire tout cela*; que d'ailleurs tu recevras sans doute plus tard rassemblé en volume.

Pauvre chère mère, il y a bien peu de place pour la tendresse dans cette abominable lettre. Je te dirais que dix fois j'ai fait le projet de me procurer de l'argent pour courir à Madrid, uniquement pour te serrer la main, tu ne me croirais pas, n'est-ce pas? Je te dirais que plongé dans mes affreuses mélancolies, je cause souvent avec toi tout bas, tu ne me croirais pas. Tu croirais que ce sont des fictions de politesse filiale. J'ai une âme si singulière que je ne m'y reconnais pas moi-même.

Enfin je te verrai sans doute prochainement; de même qu'on fait une belle toilette dans les cas solennels, je tâcherai de faire la toilette de ma pauvre intelligence pour te recevoir dignement. J'ai demandé souvent à différentes personnes comment tu te portais, — on m'a toujours dit *bien*, est-ce vrai?

Encore un mot. — Envoie-moi le maximum d'argent, c'est-à-dire le plus que tu pourras, sans que cela te gêne, car au total il est bien juste que je souffre, et si tu n'as pas d'argent, autorise-moi à en prendre à M. Ancelle, quand même tu ne lui en aurais pas envoyé depuis le mois d'avril.

Ne m'accable pas trop; cette pénible crise passée, je me relèverai.

Je t'embrasse et te serre les mains.

CHARLES
60, rue Pigalle.

Lundi, 27 juin 1863.

Je me sens ce matin si triste, si mal à mon aise et si mécontent, que je n'ai pas le courage d'aller te faire une visite d'adieux, je t'assure que je n'ai aucun motif. Tu sais que j'ai dans l'esprit des caprices inexplicables. D'ailleurs une visite chez toi me cause toujours du malaise. Je ne présume pas que tu partes demain. Ne pourrais-tu pas me faire remettre (à madame Trolley, rue Rameau, 13, pour M. Baudelaire, c'est la sœur de M. Ancelle) une lettre pour m'indiquer un rendez-

vous où nous pourrions causer une heure ou deux? Il serait fort gracieux que ce fût un dîner ou un déjeuner, ou une promenade. Mais ceci est un luxe qui n'est pas indispensable. Je passerai chez cette dame aujourd'hui même à cinq heures. Comme je ne sais où recevoir toutes les lettres, papiers, etc... qu'il peut m'être utile de recevoir, elle a eu la bonté de se faire ma boîte à lettres.

CHARLES

Tes vingt et un francs m'ont beaucoup fait rire et m'ont beaucoup touché. Il est vrai qu'il y a des délicatesses auxquelles, moi, je ne penserais pas.

C. B.

1er juillet, vendredi 1853.

Je m'attendais bien vaguement à une petite surprise ; mais je ne croyais pas que ce fût si beau. Franchement je suis très enchanté, et je conçois que dans deux ou trois jours, ayant tous les moyens de réparer une fainéantise de six mois, je n'aurai guère d'excuse. Quant à la question d'amour-propre, elle est nulle. Il n'y a pas d'amour-propre possible avec ceux que nous aimons et qui nous aiment. Seulement tu as été prodigue ; il est possible que je n'accepte qu'une partie de ce que tu m'offres ; par exemple, je ne ferai peut-être payer le loyer que pour trois mois.

La question de santé — je m'y connais assez — peut se résoudre avec quelques drogues, et quelques bains de vapeur. Je n'ai plus maintenant qu'une seule inquiétude, c'est que mes créanciers se soient permis de bousculer mes précieux paquets et mes malheureuses paperasses, peut-être de les détruire.

Le 15 juillet, je t'écrirai à Barèges, poste restante, et il est possible que d'ici là j'aie pu rétablir un peu mes affaires. Cependant je ne dois pas me faire d'illusions, et c'était dans une belle situation aux approches du jour de l'an, et il faudra beaucoup d'adresse pour réparer ce qui est gâté. J'AI A PUBLIER QUATRE VOLUMES DE FRAGMENTS, JE N'AI DE TRAITÉ QUE POUR UN SEUL, DONT J'AI MANGÉ L'ARGENT. Retrouverai-je un éditeur? Pourrai-je rendre à celui-ci la confiance qu'il a perdue?

Je ne saurai tout cela que dans deux mois peut-être. J'ai de plus la prétention de faire deux drames, et je passe pour incapable de concevoir une donnée dramatique. — Qu'arrivera-t-il, je l'ignore. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que je ne veux plus rien donner au hasard dans ma vie, et que je prétends que la volonté en occupe toute l'étendue.

Je te remercie de tout mon cœur.

A trois mois.

CHARLES

Quant à M. Aupick, je te supplie *de ne pas faire de zèle, et même d'être muette.*

8 mars 1854.

Ma chère mère, le petit livre que tu trouveras ci-inclus n'est guère, je te l'avoue, qu'une grossière câlinerie. Tu y trouveras, j'en suis sûr, des choses merveilleuses ; excepté dans les *Poésies de jeunesse*, et dans *Scenes from Perdition*, qui sont à la fin, et où il y a du médiocre, tu ne trouveras que du beau et de l'étrange. Quoique je n'aie aucun besoin actuel de ce livre, puisque j'ai *des matières en double*, ne le perds pas, et surtout ne le PRÊTE PAS. C'est une très jolie édition, comme tu vois, et tu sais la peine que j'ai eue à collectionner ces diverses éditions. Ce qu'il y a d'assez singulier, et ce qu'il m'est impossible de ne pas remarquer, c'est la ressemblance intime, quoique non positivement accentuée, entre mes poésies propres et celles de cet homme, déduction faite du tempérament et du climat.

... Puisque tu reçois *le Moniteur*, tu as dû voir qu'il m'a été impossible d'activer la publication de ces malheureux articles. Il m'est impossible de me résoudre à l'humiliation de demander de l'argent *d'avance*, surtout avant les épreuves. J'y vais encore retourner ; mais je crois que je serai obligé de m'adresser encore à *l'Illustration*, à la *Revue de Paris* et au *Pays*.

Quant à tes visites, elles me rendraient l'homme le plus heureux du monde. *Jeanne ne vient jamais me parler de ses chagrins que de grand matin ;* après-midi — toutes les fois que j'ai eu l'esprit de conserver quelque argent — et j'en aurai

sans doute demain, — je reste chez moi. — Il y a de bonnes raisons pour cela. Je veux en finir ce mois-ci avec tout l'arriéré, — *l'arriéré littéraire* — et très particulièrement avec *le drame*, que je veux finir avant la fin de *la saison de l'Odéon et le départ de Tisserant pour la province.*

Je t'embrasse, et te prie de ne jamais DOUTER.

CH. BAUDELAIRE
60, rue Pigalle.

Ce soir ou demain. — Ne PERDS *ni ne prête le livre.*

S'il te plaît de me venir voir ces jours-ci, et si une conversation d'une heure ou deux me dérangeait, je ne me gênerais pas du tout pour travailler malgré ta présence.

Jeudi, 18 mai 1854.

Je suis parfaitement sûr qu'aujourd'hui, jeudi, je puis t'envoyer un commissionnaire sans te donner ces inquiétudes nerveuses qui t'irritent tant le lundi.

Si ce commissionnaire ne te trouve pas, il laissera la lettre.

S'il te trouve, fais-moi dire si tu veux, si tu peux, s'il t'est agréable de me venir voir aujourd'hui. Je ne m'absente que pour aller chercher des livres que j'ai laissés au bureau du *Siècle*, dans le quartier *Montmartre* — cela ne me demande que trois quarts d'heure. Si tu venais pendant ce temps-là, tu peux sans impatience attendre chez moi. Tu trouveras des livres sur ma table.

Si tu ne peux pas venir, dis-moi quand tu viendras ; tu peux dans ce cas-là remettre un peu d'argent. Cet homme, je le connais ; je lui ai déjà confié de l'argent plusieurs fois.

Je suis installé depuis plusieurs jours *rue de Seine, 35, à l'Hôtel du Maroc. Je me trouve très bien ; le charme de l'humidité d'un rez-de-chaussée, d'une cage ouverte à tous les bruits, d'un milieu ennemi, de visites incessantes et finalement de la fainéantise est* ROMPU. Je ne suis plus obligé d'avoir toujours de l'argent dans ma poche, et de sortir deux fois par jour pour manger. J'ai fait ici des conventions qui ne peuvent pas porter plus loin qu'à cent quarante francs à peu près, par mois, — les dépenses du logement et de la table.

AVANT-HIER 16, je suis allé demander mille francs (mille francs) à l'un des propriétaires du *Constitutionnel.* Il m'a répondu qu'en effet il m'avait promis un fort *acompte* avant l'impression, mais que puisque de *mon propre aveu* la besogne n'était pas finie, et que la personne chargée de rédiger les termes de la vente, la quantité de matières vendues, le prix de la ligne, etc., ne lui avait pas encore donné d'avis, il se voyait obligé de me faire attendre. Je n'avais rien à répondre à cela, je devais purement me résigner à continuer à travailler, et à tourmenter l'individu qui sert d'intermédiaire.

Je désirerais bien vivement acheter un peu de linge, j'en manque totalement, et envoyer un peu d'argent à JEANNE, à qui je destinais trois cents francs sur les mille francs que je devais lui donner le 16. Je suppose que tu m'apportes les *quarante francs du mois prochain* (9 JUIN). J'emploierai vingt francs pour moi, et je lui enverrai vingt francs, en la suppliant de ne pas perdre la tête. Je lui ai défendu de venir me voir ici, et un odieux sentiment d'orgueil m'a fait faire cela. Je ne veux pas qu'on voie *pauvre, malade* et *mal vêtue,* une femme à moi qu'on a connue belle, bien portante et élégante.

En supposant que cet homme ne te trouve pas, tu peux m'envoyer un mot dans l'après-dîner.

Mais tous ces petits papiers et tous ces commissionnaires ne font pas mon affaire ; j'aime bien mieux te voir.

Il est maintenant question du drame pour la Porte-Saint-Martin.

CHARLES

Vendredi, 21 juillet 1854.

En vérité, tu me désoles par ta puissance imaginative. Il faut voir les choses sans grossissements. Je n'ai lu ta lettre que ce matin. Si j'y répondais, ce serait dix pages. M. Ancelle, qui me désole par son incurable indolence, Jeanne, un drame à faire, l'ouvrage auquel je suis attelé, Arondel dont la voix doucereuse me dit TOUS LES MATINS : « Tiens ! vous dormez encore ! » — et cela depuis deux mois et demi — comme si le monde ignorait que j'ai l'habitude de me coucher le matin, — tout cela pirouette dans ma tête. Une lettre devient un tra-

vail, et je n'ai pas le droit actuellement de consacrer deux heures à une lettre. Plusieurs de tes rêveries maladives sont fausses. *De l'or, de l'or*, c'est la seule chose de ta lettre qui réponde bien à ma pensée. L'histoire du *Constitutionnel* est une puérilité ; j'ai repris moi-même mes fragments, et cela sera compensé par un échange avantageux. Il paraît que tu ne lis pas les journaux, et que tu n'as pas vu l'annonce définitive du *Pays*, annonce qui cause mon activité forcée. Tes suppositions et ton amour-propre relativement à mon hôtelier sont mal placés. Cette maison est la maison du désordre, et j'ai hâte de m'en aller ; mais cet homme qui me demande sans cesse de l'argent, parce qu'il en a sans cesse besoin, est tenu à de grands égards vis-à-vis de moi ; d'ailleurs je lui ai déjà donné deux cent trente-cinq francs.

Donc, pour m'épargner une longue lettre, viens me voir, et sans crainte de cet homme, tout de suite, si tu peux, et si tu es chez toi, paie ce commissionnaire. Si tu n'y es pas, viens après ton dîner, je ne sors guère qu'à neuf heures pour aller au *Pays*, quelquefois à onze heures pour aller à la *Gaîté*. Tâche de m'apporter un peu d'argent ; je t'expliquerai pourquoi.

Je n'en suis plus *aux plans*, dont la simple exposition te ferait plaisir, dis-tu, j'en suis à l'exécution journalière forcée, et obligé de prendre brusquement l'habitude du travail régulier.

Ma lettre s'allonge, et, comme je te l'ai dit, j'aime mieux te raconter vivement ce qui s'est passé depuis que je t'ai vue, et tous les espoirs prochains, et toutes les craintes actuelles.

CHARLES

28 juillet 1854.

Arondel sort d'ici. C'est un vrai spectre ; par bonheur, j'étais caché dans mon cabinet de toilette. Il a attendu quelque temps, et M. Lepage a eu à lui tout seul l'esprit de lui dire qu'on était venu me chercher pour aller à l'imprimerie. Il m'est impossible de répondre, si ce n'est très succinctement, à ta longue lettre : oui, oui, tout s'arrangera ; oui, cette réconciliation aura lieu, et honorablement, pour peu que ton mari ait d'esprit ; oui, je sais tout ce que je t'ai fait endurer.

Pour le moment présent, je suis très ahuri. Il y a un tas de fainéants et de méchants qui me font perdre mes journées par leurs visites — je vais me faire fermer hermétiquement. — Le soir je suis à l'imprimerie — je ne puis plus perdre de temps, car l'imprimerie me rattraperait, cela va si vite. Tu as sans doute deviné l'absurde accident qui m'est arrivé. Ces animaux-là se sont avisés de commencer la publication le 24 à quatre heures sans m'avertir. D'où il suit que l'édition des départements a été un vrai torche-cul, *un monstre*. Même dans l'édition de Paris, où on a atténué le mal dans la nuit, car le hasard m'avait conduit à l'imprimerie, il est resté des fautes graves, particulièrement dans la dédicace à Maria Chemin (?) à laquelle je tenais beaucoup ; ainsi : il embaumera, LUI, votre nom avec SA gloire.

Je tâcherai, avant deux jours, de t'écrire une note en double, une pour toi, une pour Ancelle ; tâche qu'il ne perde pas la sienne, qui pourra vous servir en vous fournissant les éléments de discussions, et qui vous démontrera, en même temps, *qu'il faut faire quelque chose en attendant les hasards heureux de ma vie*. Je veux absolument, à travers cette insupportable fatigue de traduction, trouver du temps pour faire mes scenarios de drame.

Ah ! à propos ! les quarante francs? est-ce possible aujourd'hui? Ils iront au maître d'hôtel, petit acompte. Sera-ce possible le 1er ou le 5 août?

Avant trois jours au plus la note en question.

CHARLES

Je ne paierai pas le commissionnaire.

14 août 1854.

Comment est-il possible, quand on reçoit de pareilles lettres à brûle-pourpoint, qu'on puisse écrire tranquillement des vers, des articles de peinture, des plans de drames, ou même des traductions? J'ai reçu cette singulière lettre hier matin, et je l'ai encore préférée à cette cruelle visite qui vient toujours interrompre mon sommeil à huit heures. L'entrevue entre lui et M. Ancelle a été fort dure, et *c'est moi qui en porterai la peine.*

— Transmets tout de suite cette lettre (la sienne) à M. Ancelle, que j'irai voir d'ailleurs à mon retour de Marly, avant de rentrer à Paris.

Je rentre à la *Revue de Paris*. Pour être plus sûr de satisfaire beaucoup de monde à la fois, je vais travailler tous les jours à la fois à la *chose* du *Pays*, et à la *chose* de la *Revue de Paris*.

Tu n'as pas su me lire : je t'ai écrit que la publication interrompue reprendrait dans quinze ou vingt jours, *à partir du 5 août*, — c'est grâce à cette interruption que je peux m'occuper un peu d'autre chose.

Comme le mois dernier je n'avais pris à Neuilly que quatre-vingts francs, j'en ai pris ce mois-ci deux cent trente, surtout à cause de l'interruption ; — du journal je n'ai touché qu'un acompte de deux cent quarante, — j'ai donné ici cent francs il y a deux jours.

J'ai lu attentivement tout ce que tu m'écris sur tes gênes et tes embarras. Cependant j'ai compté que tu pourrais *sans colère* m'envoyer aujourd'hui une vingtaine de francs (20), sur lesquels j'en garderai cinq pour aller à Marly ; affaire d'argent ; *mais je te jure que ce n'est pas pour Arondel que je me donne ce mal*. — Quant aux quinze autres, je peux te dire ce que c'est ; à une femme on peut parler des femmes. — Il y a des âmes si délicates, si souffrantes et si honnêtes, qu'il suffit de la moindre caresse pour leur faire prendre le mal en patience. C'est aujourd'hui la fête de Marie. — La personne dont je t'ai parlé passe les nuits à veiller ses parents mourants, après avoir joué ses stupides cinq actes. Je ne suis pas assez riche pour faire des cadeaux ; mais quelques fleurs envoyées ce soir seraient une preuve suffisante de sympathie. — Je ne veux plus de tes quarante francs, *ils ne me servent à rien*. J'aime mieux garder le droit, dans certains cas, comme dans celui-ci, de recourir à toi, *à la condition de ne jamais dépasser les limites de la discrétion*. Tu vois combien je suis occupé. — Je suis sûr que cet hiver il y aura une explosion d'argent, à la condition de tout préparer d'avance. — C'est aujourd'hui ton maudit lundi. — Pardonne-moi.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

Mardi, 22 août 1854.

Chère petite mère, remets au commissionnaire les vingt francs qui complètent les quarante francs de la fin du mois. Il va sans dire que je ne te demanderai rien le premier. Je ne vis plus ici, je n'y fais plus aucune dépense, ce qui m'oblige à avoir toujours de l'argent en poche. — D'ailleurs cela vaut mieux. — Il y a vraiment trop longtemps que je ne t'ai vue ; il faudra que je te donne un de ces jours un rendez-vous quelque part. Quant à l'*Edgar Poe*, je crois que décidément tout le Frédéric Soulié passera avant moi, ce qui me rejetterait vers le 15 septembre, ce qui rejetterait les six cents ou les huit cents francs qui restent à toucher vers le 15 octobre. — C'est dur ; mais il n'y a rien de perdu. La question de savoir, quant au premier drame, s'il sera joué à la *Porte-Saint-Martin*, avec la collaboration du directeur, sera vidée dans les premiers jours de septembre.

Je rentre à la *Revue de Paris*, j'aurai à peu près cinq cents francs à recevoir. Tout cela est bien peu ; et encore à la *Revue*, on ne veut plus payer d'avance.

Quand je pense au tintouin que me causent mes doubles annonces (?), je ne puis m'empêcher d'admirer avec quel soin diabolique les hommes d'imagination s'amusent à multiplier leurs douleurs et leurs embarras. Une de mes grandes préoccupations — et tu vas voir de quelles effroyables commissions je me charge — est de faire rentrer à la Porte-Saint-Martin une femme exécrée de la femme du directeur, — malgré une autre femme qui tient les mêmes emplois.

Cette nécessité de vivre dehors me fait perdre du temps et travailler quelquefois au cabinet de lecture ou même au café, — car, au milieu de tout cela, *je travaille*. Quand donc aurai-je un valet de chambre et un cuisinier — et un ménage ?

Jean-Jacques et Maxime Ducamp me chargent de mille compliments pour toi. J. J. est bien bizarre, il n'ose plus aller te voir.

Embrasse-moi, cela fait toujours du bien.

CHARLES

9 janvier 1855.

Ma chère mère, je suis persuadé que vous avez cru que j'oublierais de vous écrire quelques mots de remerciements, — non ; — la vérité est que j'étais assailli d'embarras et de préoccupations ; — la vérité est que ces embarras, ce vagabondage forcé me faisaient perdre beaucoup de temps, et que naturellement aussitôt que je me suis senti un peu tranquille, il a fallu combler cette lacune de travail. Enfin, et pour la première fois depuis longtemps, j'ai pu travailler longuement avec sécurité — mais j'oubliais de vous dire que la vraie raison de mon retard est que je voulais vous envoyer le premier volume de mon livre avec cette lettre. Mais il y a des retards, et toujours des retards. Mon libraire crie comme un enragé contre la dépense que je fais à l'imprimerie, et contre mes lenteurs. Mais je suis décidé à toujours faire ainsi, c'est-à-dire ma volonté, — *littérairement* du moins. Enfin, cependant dans trois jours je pourrai me mettre au second volume. — Il fallait que je visse *Ancelle* ce matin ; je me suis décidé à vous écrire. Aussitôt que mes couvertures seront faites, je vous expédierai un exemplaire, et plus tard, si je puis, comme je l'espère, obtenir quelques exemplaires sur du beau papier, vous me le renverrez en échange d'un nouveau. — Aussitôt le second volume fait — et celui-là ne me prendra pas quatre mois, mais simplement un mois, — je commencerai à travailler régulièrement pour la *Revue des Deux Mondes*.

Vous avez désiré que je lusse la longue lettre que vous avez écrite à Ancelle ; je l'ai lue, et pour dire la vérité, je crois qu'Ancelle, qui commence à me connaître, craignait que je ne me sentisse offensé. Mais j'ai un peu plus de bon sens qu'il ne le croit, et il y aurait eu dans cette lettre vingt fois plus de détails maternels, que je ne m'en serais pas moins senti profondément touché. Le propre des vrais poètes — pardonnez-moi cette petite bouffée d'orgueil, c'est le seul qui me soit permis — est de savoir sortir d'eux-mêmes, et comprendre une tout autre nature.

Un seul passage, et je suis persuadé que vous attendiez une réponse à ce sujet, m'a surpris outre mesure, autant par la tardivité des sentiments qu'il exprime, que par sa bizarrerie :

je veux parler de ce qui a trait à mon frère. Mon frère m'a blessé profondément dans deux circonstances, une que vous connaissez, l'autre que vous ignorez. — Le crime de mon frère s'appelle sottise, rien de plus, mais c'est beaucoup. — Je n'aurais jamais cru que vous pussiez concevoir la pensée de me donner des conseils à ce sujet. J'aime mieux les gens *méchants*, qui savent ce qu'ils font, que les *braves gens bêtes*. Ma répulsion à l'endroit de mon frère est si vive, que je n'aime pas m'entendre demander si j'ai un frère. Il n'y a rien de plus précieux au monde que l'*esprit poéti ue*, et la *chevalerie dans les sentiments*. Sa nullité politique, scientifique, ses opinions cyniques sur les femmes, pour lesquelles il faut au moins faire preuve de galanterie, si ce n'est de passion, tout, tout enfin me le rend étranger. — Maintenant ai-je besoin de vous dire que, si jamais une occasion d'une nature inattendue se présentait, non seulement je suis incapable de nuire à mon frère, mais encore de lui causer le plus léger chagrin? Cela n'est pas de l'amitié, mais le pur sentiment des convenances.

Permettez-moi de vous embrasser, et de vous exprimer de nouveau mes remerciements aussi réellement sincères et sentis que vous pouvez l'imaginer.

Je demeure : 18, rue d'Angoulême-du-Temple.

Je vous écrirai sans doute un mot, en vous envoyant l'ouvrage en question. Je vous avais envoyé une biographie d'un de mes amis, écrite par moi, et un abominable article sur moi ; — Ancelle m'a dit que vous n'aviez rien reçu. — C'est bizarre.

CHARLES

5 avril 1855.

Je suis obligé, ma chère mère, de te faire remettre cette lettre non cachetée, puisque tu m'as renvoyé, il y a quelques mois, deux lettres d'excuses non ouvertes.

Il y a quelques jours, j'avais prié M. Ancelle, ne pouvant plus réellement soutenir l'horrible vie que je mène, de me prêter mille francs pour arranger une installation convenable. Après avoir paru y consentir, il a changé d'avis. J'y ai donc renoncé en proposant de payer moi-même une partie de ce mobilier sur le prix de mon livre. Mais ce matin, je le priais de

m'avancer la vulgaire somme de trois cent cinquante francs en lui offrant les moyens les plus sûrs de les lui rembourser. Je suis évidemment obligé de faire une installation provisoire. Depuis UN MOIS j'ai été contraint de déménager SIX fois, vivant dans le plâtre, dormant dans les puces — mes lettres (les plus importantes refusées — ballotté d'hôtel en hôtel ; — j'avais pris un grand parti, je vivais et je travaillais à l'imprimerie, ne pouvant plus travailler chez moi. Comment mon livre a-t-il pu continuer, comment ne suis-je pas malade, je n'en sais rien. Mais je ne peux pas aller plus loin, d'autant plus qu'il faut que la besogne reprenne très activement ; il est impossible de concevoir une plus longue suite de mésaventures. Et l'éditeur et moi nous sommes pressés. La besogne du *Pays* finit dans trois jours, et il faut commencer ailleurs ; et je n'ai pas de domicile ; car je ne peux pas appeler ainsi un trou sans meubles où mes livres sont *par terre*. D'autre part, il faut, en attendant mon installation définitive, que je sois *comparativement* très bien et très tranquille ; car ma tête ne peut pas contenir à la fois tant d'ignobles et vulgaires tracasseries, et la préoccupation constante d'un ouvrage qui peut être bien fait. — Je *lui* demande donc trois cent cinquante francs (la vérité est que, suivant ses *petites* habitudes, il m'en a donné cent ce matin, mais cela ne me sert absolument à rien). — Il pourra, s'il le veut (et je doute qu'il le veuille), faire usage d'une de ces délégations, la faire enregistrer et signifier. En somme, c'est un titre. Je désirerais qu'il choisît *la plus éloignée*, qui est la délégation *Dutacq*, parce que je comptais me servir de la *Revue de Paris* pour vivre tout ce mois.

Et pour comble de ridicule, IL FAUT qu'au milieu de ces insupportables secousses qui m'usent, je fasse des vers, l'occupation la plus fatigante qui soit pour moi.

. . . .

Je viens de réfléchir en voiture, d'abord que c'était aujourd'hui ton lundi ; je te supplie néanmoins de penser à mon agitation, et d'interrompre toutes les causeries. — Tu vois qu'il s'agit d'une chose grave.

Secondement, qu'à la rigueur, à l'extrême rigueur, — je pourrai peut-être arranger aujourd'hui mes affaires, non pas avec deux cents francs, mais avec la vulgaire somme de cent vingt.

— Que ta lettre à M. Ancelle soit cachetée, ou bien, si elle est adressée à moi, qu'elle soit conçue de façon que je puisse la lui renvoyer à lui-même, sans que j'aie à souffrir devant lui de reproches intimes. — Mon autre lettre te donnera momentanément des explications suffisantes. — Sauve-moi avant tout.

C. B.

Jeudi, 20 décembre 1855.

... Mes deux volumes vont enfin paraître, et pendant la nouvelle année, par la *Revue des Deux Mondes*, et par Ancelle je pourrai vivre convenablement. Je ne suis pas inquiet de cela. Enfin, je serai chez moi. Vous n'aurez plus désormais à subir d'importunités semblables. Il n'y aura plus de raisons pour cela. J'ai pris toutes les précautions pour que cette nouvelle installation soit complètement à l'abri de tout malheur.

Ah ! mon Dieu ! j'oubliais le chiffre. Avec mille cinq cents francs, tout sera fini en trois jours. Franchement la vie d'un poète vaut bien cela : ce n'est ni plus ni moins ; j'ai fait et refait les comptes cinquante fois. C'est peu, mais c'est juste suffisant. J'ai très vivement insisté auprès d'Ancelle pour qu'il ne me créât pas d'embarras avec sa timidité, avec ses peurs, pour qu'il n'inventât pas des moyens de me donner cet argent en plusieurs fois ; ce qui lui enlèverait toute sa valeur et son utilité ; je suis obligé d'aller si vite, si vite ! Puis, comme je vous le disais, toutes ces dépenses sont intimement liées les unes aux autres, comme une série d'actions. Quant à la question si simple d'amour-propre et de convenances, cela saute aux yeux.

Quand je pense à tout ce que je dépense forcément, inutilement, fatalement, sans plaisir, sans profit, cela m'exaspère. Je viens de compter tout ce que j'ai reçu *de vous, d'Ancelle, du Pays, de la librairie Lévy*, cette année ; c'est énorme, eh bien, j'ai vécu comme une bête féroce, comme un chien mouillé. Et cela durera éternellement, jusqu'à ce que mon imagination s'évanouisse avec ma santé, à moins que je ne prenne immédiatement le grand parti en question.

Je disais ce matin même à Ancelle une chose que je trouve assez raisonnable. Je lui disais : préféreriez-vous que je fisse

ce que font tant d'hommes de lettres, qui ont moins d'orgueil que moi, et ce que je n'ai jamais fait sous aucun ministère, sous aucun gouvernement? Demander de l'argent à un ministre me fait horreur, et cependant cela est presque un usage ; il y a des fonds pour cela. Quant à moi, j'ai un orgueil et une prudence qui m'ont toujours éloigné de ces moyens-là. Jamais mon nom ne paraîtra dans les ignobles paperasses d'un gouvernement. J'aime mieux devoir à tout le monde ; j'aime mieux me disputer avec vous, et tourmenter ma mère, quelque pénible que cela soit.

Vous ne vous offenserez pas si vous recevez mon volume après tout le monde. Je veux vous offrir un bel exemplaire. Et je ferai faire un tirage spécial pour trois exemplaires.

Quant à mes petits projets littéraires, — mais vous vous y intéressez si peu, — je vous en parlerai une autre fois. D'ailleurs, c'est pour l'année nouvelle les mêmes profits que pour celle qui vient de s'écouler, et que mon horrible vie m'a empêché d'accomplir. — Un vol de *critique* (fait), *poésies* (faites), et presque vendues, — un roman et un grand drame. — Je vous embrasse — je ne vous dirai pas : je vous supplie, — je vous dirai : ayez un peu d'audace et de confiance.

CHARLES

C'est demain qu'il faut que je parte ; j'aurais dû quitter mon quartier aujourd'hui.

Au total, toute réflexion faite, j'ai si rarement caché à M. Ancelle quelque chose de ma vie, que j'ai jugé bon de lui communiquer cette lettre, avant de la lui donner pour qu'elle vous fût remise. Je présume que vous ne pouvez rien trouver d'offensant dans cette conduite. Il m'a fait remarquer que le désir très vif que je vous exprimais de vous revoir n'était peut-être pas accompagné pour vous d'excuses suffisantes. Mais ces regrets, ces excuses, cela se devine, cela saute aux yeux : je vous les ai témoignés deux fois dans deux lettres que vous n'avez pas lues. Il y a des choses qui se pensent visiblement pour ainsi dire. Pourriez-vous donc supposer que j'aie été heureux de vous avoir offensée, et d'avoir aggravé l'opinion vraiment fausse que vous vous êtes faite de moi? — Je vous en prie instamment de nouveau, soyez généreuse, et vous

en serez satisfaite. — Qui nous empêche, une fois que je mènerai une vie régulière, de nous voir ou de nous rencontrer une fois au moins par semaine? De cette façon, je pourrai vous tenir au courant de ma vie, et grâce à la complaisance nouvelle que je demande à Ancelle, il ne sera plus question de secousses.

Samedi, 15 mars 1856.

Ma chère mère, j'ai remis ce matin un volume pour vous chez Ancelle : j'aurais mieux fait de vous l'envoyer par la poste. Mais comme je lui en donnais un autre pour lui, je les lui ai involontairement remis tous les deux. Ce livre a paru il y a trois jours, et votre volume est l'un des trois premiers que j'aie reçus. Malheureusement, il est bien sale et bien vilain, et j'ai même gribouillé sur la couverture d'une manière indigne. Je m'y suis pris trop tard pour vouloir des exemplaires de choix. Il n'y a pas grand mal à cela, car cette édition, j'ai déjà eu le temps de m'en apercevoir, contient bien des fautes, malgré tous mes soins. — L'édition s'écoulera vite, et à la deuxième je vous donnerai un meilleur exemplaire. Lisez la notice ; — ce n'est pas celle que vous connaissez. — Il n'est pas resté cinquante lignes de la première. Celle-ci est faite de manière à faire hurler. Du reste, j'y réussis assez bien, — car je suis encore, de temps à autre, attaqué par de jeunes polissons.

Je vous embrasse.

CHARLES

12 avril 1856.

Ma chère mère, malgré le soin que vous semblez mettre à ne pas vous occuper de moi, je suis persuadé que je vous ferai plaisir en vous y obligeant. Je vous envoie deux numéros de journaux ; l'un le *Figaro*, qui, il y a quelques mois, m'avait diffamé en sept colonnes, a jugé à propos d'insérer un fragment de livre, avec un article trop louangeur, presque dangereux. Le fragment est en feuilleton, l'article critique à la sixième page. L'autre, *l'Assemblée nationale*, est digne d'une feuille bête, vertueuse et polie. J'ai failli mourir de rire en le lisant au total, bon article pour la vente, qui d'ailleurs va grand

train. — Quant à ce numéro-là, je vous prierai de ne pas le perdre. Comme l'oie porte un nom assez accrédité, peut-être aurai-je l'envie, dans la seconde notice, en tête du second volume, de répondre à ces erreurs, et, dans ce cas, j'aurai besoin d'avoir la chose sous les yeux. Or c'est le diable que d'acheter de vieux numéros de journaux.

Je me rappelle qu'une fois je vous ai mis à la poste un numéro du *Figaro* — celui où votre cher fils était traité comme jamais voleur ou forçat ne le fut. — J'espérais que vous auriez le courage d'en rire, et j'y avais joint une brochure de moi. Les papiers en question ne vous sont pas arrivés. Pour que cela n'ait plus lieu, j'écris madame en lettres énormes.

Il a paru de plus deux notes, bienveillantes en somme, mais sottes, l'une *Revue de Paris*, numéro du 1er avril, article *bibliographie*, à la fin — l'autre *Revue des Deux Mondes*, numéro du 1er avril, article *bibliographie*, avant-dernière page de la couverture, et enfin d'autres sans importance. Mais il paraîtra des notes ou des articles de *Th. Gautier*, de *d'Aurevilly*, de *Sainte-Beuve* et de *Philarète Chasles*, qui sont des gens sérieux.

Je ne suis pas sûr que la colère donne du talent ; mais en supposant que cela soit, je devrais en avoir un énorme ; car je ne travaille jamais qu'entre une saisie et une querelle, une querelle et une saisie. Je remarque, à propos de tous ces monstres de gratte-papiers, démocrates, napoléoniens surtout, qu'aucun ne veut aborder franchement la question de la misère et du suicide. — J'espérais que cela aurait lieu. Aucun n'est encore tombé dans le piège que je lui ai tendu, — mais cela viendra.

Grande nouvelle ! je suis par force, et par suite de différentes circonstances, obligé de commencer le mois prochain à mettre en ordre mes *Idées de théâtre*, — c'est-à-dire si Dieu ou les créanciers le permettent.

Ma seconde notice me donne un mal de tous les diables. Il faut parler *religion* et *science* ; tantôt c'est l'instruction suffisante qui me manque, tantôt l'argent, ou le calme, ce qui est presque la même chose.

Je vous embrasse, malgré vous peut-être.

CHARLES

Samedi, 5 juillet 1856.

Ma chère mère, à travers toutes les secousses que vous devinez, j'ai fini mon deuxième volume, qui est sous presse et j'ai commencé le troisième, dont le premier numéro paraîtra au *Moniteur*, du 20 au 30 de ce mois. J'ai vendu convenablement la chose (deux mille cinq cents francs), et je ne puis pas demander un sol avant le 20. Ayez la bonté de dire à Ancelle de m'avancer deux cents francs. *Je ne veux pas* que vous payiez les complaisances de cette année, et je vous affirme que le 1er janvier prochain je n'aurai pas dépensé chez lui plus de deux mille quatre cents francs.

Je me suis décidément brouillé avec le *Pays*, à qui j'avais promis l'ouvrage ; mais ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que M. Mirès croit que j'ai reçu de lui cinq cents francs, que je n'ai réellement pas reçus. Je viens de lui écrire pour l'instruire de cette espèce de polissonnerie.

Je n'aurai pas besoin de vous adresser les numéros du *Moniteur* ; je présume que vous le recevez. J'ai négligé de vous envoyer plusieurs articles sur moi.

Je crois, ma chère mère, que vous ne savez pas rire, surtout quand on dit du mal de votre fils, — et cet héroïsme vaut beaucoup mieux que tout l'esprit du monde. — Je n'ai pas répondu à votre longue lettre ; à ces mêmes reproches je répondrai toujours les mêmes excuses ; les actions vaudront mieux.

Je vous embrasse.

CHARLES

Mardi, 22 juillet 1856.

Je suis depuis quelque temps déjà installé quai Voltaire, et si vous aviez voulu m'y venir voir, vous m'auriez rendu très heureux ; mais je sais que je ne l'obtiendrai pas. Je suis passablement mal, comme je serai toujours. Je tâche, pour diminuer tous mes malaises, de travailler régulièrement. Quand cela sera, je serai le plus fier et le plus tranquille de tous les hommes, je serai sauvé. En attendant, mon troisième et mon

deuxième volume marchent de front. Le troisième sera fini pour le retour de la personne qui dirige le *Moniteur*.

Je me crois un peu brouillé avec Ancelle, et même, pour dire la vérité, je désire l'être. Je suis fatigué, humilié de ces rapports ; la route de Neuilly, dont je pourrais décrire les cailloux par cœur, me fait horreur depuis plusieurs années. Ce qu'il y a de certain, c'est que je n'irai plus. Je crois même que, demain matin excepté, et avec votre permission, je n'y prendrai plus un sol.

Hier, j'ai eu avec lui une scène vive pour une misère. *Le directeur du* Moniteur *à Cauterets, Michel Lévy dans je ne sais quel autre en droit des Pyrénées,* — et de l'argent à l'horizon ! — J'ai cru que je pouvais ne pas me gêner, et lui prendre sans façon une centaine de francs (remarquez bien que je ne mange pas à l'hôtel, parce que cet hôtel est trop cher, et de plus que j'attends demain matin un petit paquet de livres de New-York) ; la scène, comme je vous le dis, a été très vive, et je crois qu'elle m'a guéri de la faiblesse avec laquelle j'ai autorisé certain ton que je ne permets jamais autour de moi. Je sais que votre avis est que je cultive trop l'idée de ma dignité, et qu'on a toujours tort d'avoir besoin d'argent. Mais, en somme, je souffre, et je vous prie de me donner pour lui un petit mot, que je lui expédierai de grand matin par un commissionnaire. Ces cent francs-là, j'en prends vis-à-vis *de vous* l'engagement formel, lui seront rendus, ou bien à vous, par moi très prochainement, dans huit jours peut-être. Je désire que si la personne que je vous envoie vous trouve, vous ne lui mettiez cette lettre pour Ancelle que sous enveloppe portant son nom, afin qu'elle (cette personne envoyée par moi) ne devine pas l'usage de cette lettre.

Il y aurait encore quelque chose d'infiniment plus simple : mais en vérité je n'ose pas vous le demander, ce serait de vous priver momentanément de cent francs. J'écrirais alors par la poste à Ancelle de vous les renvoyer tout de suite.

Dans trois ou quatre jours, je vous écrirai, mais une lettre d'un autre genre, Dieu merci ! Car tout cela me rend honteux.

Ancelle fait la victime ; moi, j'ai l'air de jouer le martyr. Je ne vois qu'une solution possible, c'est de ne jamais prendre un sol, ou bien dans le cas de nécessité comme celle actuelle, de renvoyer l'argent aussitôt que j'en touche.

J'ai oublié de vous dire que je vais rentrer à la *Revue des Deux Mondes* avec quelque chose de très recherché et de très bizarre — ou un roman sur *l'idéal de l'amour conjugal* — ou un roman pour légitimer et expliquer la peine de mort.

Je vous embrasse.

CHARLES

Si vous étiez assez bonne pour me faire une visite, faites-moi prévenir de l'heure.

Quai Voltaire, hôtel Voltaire.

Jeudi, 11 septembre 1856.

Ma chère mère, je vous prie de ne pas me répondre une lettre comme la dernière que vous m'avez envoyée. J'ai éprouvé dans ces derniers temps trop de tourments, d'humiliations, et même de douleurs, pour qu'il soit utile que vous veniez y ajouter votre quote-part. Il y a quelques jours — une dizaine de jours à peu près, — j'ai eu envie de vous écrire, pour vous prier, Ancelle étant absent et courant dans le Midi, de m'envoyer un peu d'argent, n'importe quelle somme, pour me permettre de quitter Paris, de me divertir, de tuer le temps ; mais il aurait fallu vous donner une explication, et je vous dirai tout-à l'heure pourquoi je ne l'ai pas fait. Seulement, le temps s'étant écoulé, et l'aventure qui m'est arrivée ayant rompu mes forces au point de m'empêcher de travailler, il ne s'agit plus maintenant de plaisir, ni de distraction, mais de besoins, et d'un besoin urgent. Je me suis remis à travailler pour m'étourdir. Mais vous savez combien les criailleries et les discussions avec les brutes sont énervantes ; or Ancelle ne sera peut-être ici que dans huit ou dix jours, et cet homme, l'homme chez qui je demeure, m'ennuie outre mesure pour une niaiserie de deux cent et quelques francs. Michel Lévy me fait attendre de jour en jour la signature de notre troisième traité ; ma table est chargée d'épreuves non corrigées, le moment est donc mauvais pour lui emprunter de l'argent. Cet homme voudrait son argent demain. Remarquez bien que je pourrais l'apaiser avec moins, avec cent francs ou cent cinquante francs ; mais je me suis fourré dans la tête de me servir

du reste pour vous aller voir, non pas longtemps, un jour ou deux, non pas chez vous, soyez tranquille. J'irai simplement à l'hôtel ; vous viendriez m'embrasser, et je repartirais. D'ailleurs j'ai à travailler fortement, et je ne pense pas rester longtemps absent. Je devais évidemment prendre de l'argent à Ancelle aussitôt son retour. Dans le cas où vous m'en enverriez, je ne lui en prendrais pas, pour faire compensation, et je l'avertirais de ce que j'ai fait.

Comme je vous le disais tout à l'heure, je ne vous ai pas écrit, bien que j'en eusse la plus vive envie, et qu'à cette époque je vous crusse encore à Paris, parce que les explications que j'aurais dû vous donner vous auraient évidemment causé une joie, une espèce de joie maternelle que je n'aurais pas pu supporter. Il faut que mon état ait été bien visible, car Michel Lévy, me voyant dans cet état, tantôt d'abattement, tantôt de fureur, ne m'a fait aucune question, m'a laissé tranquille, et ne m'a même plus prié de travailler. Ma liaison, liaison de quatorze ans, avec Jeanne est rompue. J'ai fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour que cette rupture n'eût pas lieu. Ce déchirement, cette lutte a duré quinze jours. Jeanne m'a toujours imperturbablement répondu que j'avais un caractère intraitable, et que d'ailleurs je la remercierais moi-même un jour de cette résolution. Voilà bien la grosse sagesse bourgeoise des femmes. Moi, je sais que, quelque agréable aventure, plaisir, argent ou vanité, qui m'arrive, je regretterai toujours cette femme. Pour que ma douleur, que vous ne comprendrez peut-être pas bien, ne vous paraisse pas trop enfantine, je vous avouerai que j'avais mis sur cette tête toutes mes espérances, comme un joueur ; cette femme était ma seule distraction, mon seul plaisir, mon seul camarade, et malgré toutes les secousses intérieures d'une liaison tempétueuse, jamais l'idée d'une séparation irréparable n'était entrée clairement dans mon esprit. Encore maintenant — et cependant je suis tout à fait calme — je me surprends à penser en voyant un bel objet quelconque, un beau paysage, n'importe quoi d'agréable : pourquoi n'est-elle pas avec moi, pour admirer cela avec moi, pour acheter cela avec moi? Vous voyez que je ne déguise pas mes plaies. Il m'a fallu beaucoup de temps, je vous assure, tant la secousse a été vio-

lente, pour comprendre que peut-être le travail me donnerait des plaisirs, et qu'après tout j'avais des devoirs à remplir. J'avais devant mon esprit un éternel : à quoi bon? sans parler d'une espèce de voile obscur devant les yeux et d'un éternel tintouin dans les oreilles. — Cela a duré assez longtemps mais enfin c'est fini. — Quand il m'a bien été démontré que c'était vraiment l'*irréparable*, alors j'ai été pris d'une fureur sans nom : je suis resté pendant dix jours sans sommeil, toujours avec des vomissements, et obligé de me cacher, parce que je pleurais toujours. Mon idée fixe était une idée égoïste d'ailleurs : je voyais devant moi une interminable suite d'années sans famille, sans amis, sans amie, toujours des années de solitude et de hasards, — et rien pour le cœur. Je ne pouvais même pas tirer de mon orgueil ma consolation. Car tout cela est arrivé par ma faute ; j'ai usé et abusé ; je me suis amusé à martyriser, et j'ai été martyrisé à mon tour. Alors j'ai été pris d'une terreur superstitieuse, je me suis figuré que vous étiez malade. J'ai envoyé chez vous ; j'ai appris votre absence, et que vous vous portiez bien ; du moins on me l'a dit, mais répétez-le-moi dans votre lettre.

A quoi bon continuer ce récit, qui peut-être ne vous paraît que bizarre? Je n'aurais jamais cru qu'une douleur morale engendrât de pareilles tortures physiques, et que, quinze jours après, on pût vaquer à ses affaires comme un autre homme. Me voilà seul, bien seul, pour toujours, c'est plus que probable. — Car je ne peux plus, *du côté moral*, mettre sa confiance dans les créatures, *pas plus qu'en moi-même*, n'ayant désormais à m'occuper que de mes intérêts d'argent et de vanité, et sans autre jouissance que la littérature.

Je n'ai pas pu voir Ancelle avant son départ. Je savais qu'il passerait par Bordeaux, et je lui ai écrit *poste restante*. Je lui disais simplement que peut-être, à son retour, je le prierais d'aider cette malheureuse femme, à qui je ne laisse que des dettes, et qu'après tout, n'ayant plus à m'occuper que de moi, je pouvais bien me permettre cette prodigalité funèbre. Sa réponse m'a paru défavorable. Mais c'est une question qui peut être envoyée largement à un autre jour.

Le deuxième volume et le troisième volume de Poë paraîtront presque simultanément.

Répondez-moi vite ; car vous comprenez bien que ce n'est pas pour une vulgaire question d'argent seulement, quelque tracassante qu'elle soit, que je vous ai écrit. Pour comble de malheur, je crois que le notaire qui a succédé à Ancelle est parti aussi pour le Midi. — Je ne travaille encore qu'avec distraction, et je m'ennuie mortellement. Il y a encore des moments où tout m'apparaît comme vide.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CHARLES
Hôtel Voltaire, quai Voltaire.

4 novembre 1856.

Ma chère mère, je ne veux pas laisser s'écouler ce jour, sans vous montrer par quelques lignes que je ne vous oublie jamais, — quelques lignes seulement, — car vous connaissez mes fainéantises, qui ont pour résultat de m'acculer plus tard dans des travaux précipités. — C'est le cas où je suis placé maintenant. — Vous pouvez d'ailleurs, je le crois, avoir actuellement pleine confiance dans ma destinée. Les craintes que vous m'avez exprimées sont vaines. — Si les questions d'argent sont difficiles à débrouiller, la santé morale, ce qui est l'important, est excellente. L'accident qui m'avait d'abord tant abattu, si puéril pour les gens sans imagination, mais si affreux pour moi, m'a donné postérieurement un goût immodéré pour la vie. Je suis en train d'écrire la deuxième préface, c'est-à-dire *l'en-tête des nouvelles histoires extraordinaires*, que vous recevrez dans quelques jours. Quant au troisième volume, vous le lirez jour à jour, puisque vous recevez le *Moniteur*.

Me permettez-vous de rire un peu, rien qu'un peu, de ce désir que vous exprimez sans cesse de me voir *semblable à tout le monde*, et de me voir digne de vos vieux amis, que vous me nommez complaisamment? Hélas ! Vous savez bien que je n'en suis pas là, et que ma destinée sera faite autrement. Pourquoi ne parlez-vous pas de mariage, comme toutes les mamans?

Pour vous parler tout à fait sincèrement, la pensée de cette fille ne m'a jamais quitté, mais je suis si parfaitement rompu au métier de la vie, qui n'est que mensonge et vaines pro-

messes, que je me sens incapable de retomber dans les mêmes inextricables pièges de cœur. La pauvre enfant est maintenant malade, et j'ai refusé d'aller la voir. — Pendant longtemps elle m'a fui comme la peste, car elle connaît mon affreux tempérament, qui n'est que ruse et violence. Je sais qu'elle doit quitter Paris, et j'en suis bien aise, quoique, je l'avoue, une tristesse me prenne, quand je pense qu'elle peut aller mourir loin de moi.

Pour me résumer brièvement, j'ai une soif diabolique de jouissances, de gloire et de puissance. Cela, je dois le dire, est traversé souvent, pas assez souvent, n'est-ce pas, ma chère mère? par le désir de vous plaire.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

Quelques mots, je vous prie, sur votre santé.

Dimanche, 8 février 1857.

Ma chère mère, le feuilleton de l'*Australie* est terminé depuis ce matin dans le *Moniteur*. Donc mon tour va venir. — Sur dix-huit feuilletons, j'en ai dix de faits, il n'en manque que huit. Tout sera fini samedi. Demain *lundi*, je demanderai un premier acompte de cinq cents francs. — On me le refusera probablement. Je désire qu'Ancelle me les prête pour une semaine. La semaine prochaine j'en prendrai *mille*, et je lui renverrai immédiatement les cinq cents. Cela ne s'est jamais fait entre nous, parce qu'il ne l'a jamais voulu, parce qu'il est entêté et enfant, et borné plus qu'il n'est possible. Car en vérité rien n'est plus simple ni plus facile. Comme il est possible que cela le gêne de se priver immédiatement de cinq cents francs, qu'il m'envoie tout de suite tout ce qu'il pourra, en me disant juste le jour où il enverra le reste.

Vous comprenez que, si je ne peux pas attendre cinq cents francs même sept jours, c'est que je suis dans des ennuis graves. Demain lundi, il faut que je me débarrasse de deux ou trois dettes importantes.

J'ai une impatience diabolique de m'en aller au plus vite demeurer ailleurs. Mais comme je ne suis venu ici que pour

travailler plus commodément au *Moniteur*, je ne veux m'en aller qu'après avoir fini le dernier feuilleton, ce qui, comme je vous le disais, aura lieu dimanche prochain.

Vous m'avez dit, il y a six semaines, que vous désiriez que je ne vous demandasse jamais d'argent. Rien n'est plus juste, et je fais ce que j'ai promis. Je me suis de plus promis à moi-même de laisser cette année mille cinq cents francs à Ancelle, pour diminuer votre dette. Mais ceci est tout autre chose. Ceci est une complaisance de huit jours pour rafraîchir ma cervelle.

Vous m'en avez voulu de ne pas vous répondre. En vérité, comment pouvez-vous avoir si peu d'indulgence? Vous ne devinez donc pas dans quelles secousses et quels tremblements je vis, que quelquefois je n'ai, pour ainsi dire, pas ma tête à moi, et que je n'ai vraiment pas la libre disposition de mon temps?

Depuis que je vous ai vue (il y a longtemps déjà, et je ne savais à quoi attribuer votre disposition, oserai-je dire votre bouderie), j'ai fini, archifini les *nouvelles histoires extraordinaires.*

Après avoir passé une journée dans un atelier très chauffé, j'ai été pris, à dix heures du soir, par le froid des rues et du chemin de fer, et je suis revenu cruellement indisposé.

J'ai livré avant-hier à un autre imprimeur le manuscrit complet des *Fleurs du mal*. Je n'ai plus pour me livrer à des besognes nouvelles (roman et théâtre) qu'à finir le roman du *Moniteur*, et quatre morceaux Variétés, pour compléter la série de mes *études d'art*, qui, comme vous savez, est vendue au même éditeur qui a payé *Fleurs du mal*. — Tout cela sera fini à la fin de *mars* ; alors je ferai peau neuve; serai-je plus heureux, hélas !

Quant à mon budget pour ces deux mois, il est mince, jugez-en :

Moniteur, mille huit cents francs ;

Quatre articles *Variétés*, dont deux pour l'*Artiste*, un pour le *Moniteur*, un pour une *Revue*, évalués l'un dans l'autre à cent cinquante francs, soit six cents francs ; en tout, deux mille quatre cents francs.

Or, j'en ai deux mille à payer tout de suite. Il ne me restera

donc que quatre cents francs pour subvenir aux dépenses de deux mois ; c'est atroce.

Je vais travailler toute la soirée et toute la nuit ; je donnerai donc abondamment demain matin, en attendant votre visite ou votre réponse.

J'allais oublier quelque chose de bien vulgaire et de bien important. Je suis sans linge et enrhumé. Pouvez-vous me trouver trois ou quatre grands mouchoirs que je vous renverrai blanchis?

Quand je dis que je dormirai demain matin, vous devinez de quel sommeil je veux parler.

Je veux ne penser aux gros bénéfices et à payer mes dettes qu'après que je serai débarrassé de tout cet ensemble de vieilleries qui représente cinq gros volumes — quelle divinité me sera propice? Pourvu qu'alors mon imagination fatiguée par tant d'ennuis ne soit pas éteinte ! *Je veux être le plus fort!* Voilà ce que je me répète, mais machinalement. De plus vigoureux que moi n'ont-ils pas eu leurs défaillances? Ah çà ! j'espère bien que le commencement de ma lettre ne va pas vous empêcher de venir me voir. Je vous embrasse fort tristement.

CHARLES

VI

LETTRES ÉCRITES DEPUIS LE DÉCÈS DE M. AUPICK JUSQU'AU VOYAGE EN BELGIQUE (1857-1864)

Mercredi, 3 juin 1857.

Ma chère mère, j'attendais Valère [1] avec une certaine impatience (non pas que je veuille vous donner ceci comme une excuse de ne pas vous avoir encore écrit), vous savez pourquoi je l'attendais. Je vous sais si naturellement inquiète des dettes, que je m'intéresse vivement au résultat de la vente. Enfin

1. Domestique de madame Aupick.

Valère est venu ce matin : l'ensemble du mobilier s'est vendu vingt-cinq mille francs. Valère dit que le total (c'est-à-dire en ajoutant les chevaux, les harnais et les voitures) doit faire trente-deux mille francs. Je me suis figuré que c'était un bon chiffre, se rapprochant à peu près de celui que vous désiriez, et suffisant pour débarrasser votre pensée de tous ces ignobles détails matériels. Dites-moi positivement ce qui en est, et si vous vous sentez absolument soulagée. Vous m'avez, il y a peu de temps, adressé un compliment très outrageux sur le changement de mes manières à votre égard, ce qui prouve que, quoique mère, vous me connaissez imparfaitement. La vente, vos dettes (momentanées), votre santé, votre isolement, tout m'intéresse ; ce qui est grand ou important, ce qui est vulgaire et petit, je m'y attache, croyez-le bien, non pas par devoir filial, mais avec passion.

Je veux vous rendre compte en deux lignes de la raison de ma conduite et de mes sentiments depuis la mort de mon beau-père ; vous trouverez dans ces deux lignes l'explication de mon attitude dans ce grand malheur, et en même temps de ma conduite future. Cet événement a été pour moi une chose solennelle, comme un rappel à l'ordre. J'ai été quelquefois bien dur et bien malhonnête envers vous, ma pauvre mère ; mais, enfin, je pouvais considérer que quelqu'un s'était chargé de votre bonheur, et la première idée qui me frappa lors de cette mort fut que désormais c'était moi qui en étais naturellement chargé. Tout ce que je me suis permis, nonchalance, égoïsme, grossièretés violentes, comme il y en a toujours dans le dérèglement et l'isolement, tout cela m'est interdit. Tout ce qui sera humainement possible pour vous créer une félicité particulière et nouvelle pour la dernière partie de votre vie, *sera fait*. La chose n'est pas si difficile après tout. Mes projets. En travaillant pour moi, je travaillerai pour vous.

De mes misérables dettes et de ma célébrité si indolemment cherchée jusqu'à présent, et désormais si douloureuse à conquérir, *ne vous inquiétez pas trop*. Pourvu qu'on fasse tous les jours un peu de ce qu'on a à faire, toutes les difficultés humaines se résolvent naturellement. Je ne vous demande qu'une seule chose (pour moi), c'est de vous appliquer à vous bien porter et de vivre longtemps, le plus longtemps que vous pourrez.

Adieu, chère mère, répondez-moi *minutieusement*, et croyez que je vous appartiens absolument, et que je n'appartiens qu'à vous.

Je présume que la semaine prochaine je pourrai vous envoyer quelque chose de moi.

CHARLES

Jeudi, 9 juillet 1857.

Je vous assure que vous ne devez avoir aucune inquiétude à mon égard ; mais c'est vous qui m'en causez et des plus vives, et certainement ce n'est pas la lettre que vous m'avez envoyée toute pleine de désolation qui est faite pour les calmer. Si vous vous abandonnez ainsi, vous tomberez malade, et ce sera alors le pire des malheurs, et pour moi la plus insupportable des inquiétudes. Je veux que non seulement vous cherchiez des divertissements, mais je veux encore que vous ayez des jouissances nouvelles. Je trouve décidément que madame Orfila est une femme raisonnable.

Quant à mon silence, n'en cherchez pas la raison ailleurs que dans une de ces langueurs qui, à mon grand déshonneur, s'emparent quelquefois de moi et m'empêchent non seulement de me livrer à aucun travail, mais même de remplir les plus simples des devoirs. De plus, je voulais à la fois vous écrire, vous envoyer votre paroissien[1] et mon livre de Poésies.

Le paroissien n'est pas tout à fait fini ; les ouvriers, même les plus intelligents, sont si bêtes, qu'il y a eu quelques petites choses à rectifier. Cela m'a donné un peu de mal, mais vous serez contente.

Quant aux *Poésies* (parues il y a quinze jours), j'avais eu d'abord, comme vous savez, l'intention de ne pas vous les montrer. Mais, en y pensant mieux, il m'a semblé que puisque vous entendriez, après tout, parler de ce volume, au moins par les comptes rendus que je vous enverrai, la pudeur serait de ma part aussi folle que la pruderie de la vôtre. J'ai reçu pour moi seize exemplaires sur papier vulgaire et quatre sur papier de fil. Je vous ai réservé un de ces derniers, et si vous ne l'avez

1. Il avait donné à réparer un paroissien de deuil appartenant à sa mère.

pas encore reçu, c'est parce que j'ai voulu vous l'envoyer relié. Vous savez que je n'ai jamais considéré la littérature et les arts que comme poursuivant un but étranger à la morale, et que la beauté de conception et de style me suffit.

Mais ce livre, dont le titre : *Fleurs du mal*, dit tout, est revêtu, vous le verrez, d'une beauté sinistre et froide ; il a été fait avec fureur et patience. D'ailleurs la preuve de sa valeur positive est dans tout le mal qu'on en dit. Le livre met les gens en fureur. Du reste, épouvanté lui-même de l'horreur que j'allais inspirer, j'en ai retranché un tiers aux épreuves. On me refuse tout, l'esprit d'invention et même la connaissance de la langue française. Je me moque de tous ces imbéciles, et je sais que ce volume, avec ses qualités et ses défauts, fera son chemin dans la mémoire du public lettré, à côté des meilleures poésies de Victor Hugo, de Th. Gautier et même de Byron. — Une seule recommandation : puisque vous vivez avec la famille Emon, ne laissez pas le volume traîner dans les mains de mademoiselle Emon. Quant au curé, que sans doute vous recevez, vous pouvez le lui montrer. Il pensera que je me suis damné, et n'osera pas vous le dire. On avait répandu le bruit que j'allais être poursuivi, mais il n'en sera rien. Un gouvernement qui a sur les bras les terribles élections de Paris n'a pas le temps de poursuivre un fou.

Mille pardons pour tous ces enfantillages de la vanité. J'avais bien pensé à aller à Honfleur ; mais je n'osais pas vous en parler. J'avais pensé à cautériser ma fainéantise, et à la cautériser une fois pour toutes, au bord de la mer, par un travail acharné, loin de toute préoccupation frivole, soit sur mon troisième volume d'*Edgar Poe*, soit sur mon premier drame, dont il faudra bien que j'accouche bon gré, mal gré.

Mais j'ai des travaux à faire, qui ne peuvent pas se faire dans un lieu sans bibliothèque, sans estampes, et sans *curiosités esthétiques*, des *poèmes nocturnes*, et des *confessions d'un mangeur d'opium*.

Les *Poèmes nocturnes* sont pour la *Revue des Deux Mondes* ; le *Mangeur d'opium* est une nouvelle traduction d'un auteur magnifique inconnu à Paris ; c'est pour le *Moniteur*.

Je vous embrasse, chère mère, bien affectueusement.

C. B.

27 juillet 1857.

Ma chère mère, il ne faut jamais m'incriminer pour mes retards, surtout dans le cas présent.

Demandez à votre cabinet de lecture de Honfleur le numéro du *Moniteur* du *mardi 24 juillet*, vous y trouverez un fastueux éloge de moi; après quoi, quand je vous aurai instruite que M. Abatucci est venu chercher noise à M. Fould à propos de cet article, lui disant : *Pourquoi faites-vous l'éloge d'un ouvrage que je veux faire poursuivre?* vous comprendrez que je suis l'occasion d'un conflit entre trois ministres.

M. Fould se trouve obligé de me défendre. Me sacrifiera-t-il? Toute la question est là.

M. Billault est si enragé qu'il a fait défendre au *Pays* de parler de moi. *Cela est absolument illégal* ; car je ne suis pas condamné, je ne suis que prévenu. — Je vais avoir communication de l'article dont M. Billault empêche illégalement l'impression ; je le ferai tirer en placards dans l'imprimerie d'un de mes amis ; j'en adresserai un à M. Fould, un à M. Pietri, un au juge d'instruction, un à mon avocat (je n'en ai pas encore) et un à M. Billaud lui-même.

J'ai pour moi *M. Fould, M. Sainte-Beuve* et *M. Mérimée* (qui est non seulement un littérateur illustre, mais le seul qui représente la littérature au Sénat), *M. Pietri*, une puissance très grande et, comme M. Mérimée, l'ami intime de l'empereur.

Il me manque une femme ; il y aurait peut-être moyen d'engager la princesse Mathilde dans cette affaire ; mais je me creuse en vain le cerveau pour trouver le moyen.

J'ai comparu devant le juge d'instruction. Mon interrogatoire a duré trois heures. J'ai trouvé d'ailleurs un magistrat très bienveillant.

Un exemplaire est relié; je saurai vous le faire parvenir sans danger (car la saisie est opérée). De même pour votre paroissien, dont je ne peux pas confier la reliure à la poste. Ne vous inquiétez de rien. J'ai déjà donné de l'argent au relieur.

J'avais envie de vous cacher tout cela ; mais franchement c'eût été absurde. Ne vous agitez pas inutilement, comme

vous faites toujours; d'ailleurs j'ai les épaules solides. Pas de confidences à M. Emon.

Vous comprenez que le voyage à Honfleur est singulièrement remis. D'ailleurs, malgré tout le temps qu'absorbe cette affaire, il faut que je finisse quatre volumes : *troisième volume* d'*Edgar Poë*, les *Poésies nocturnes* (de moi), les *Curiosités esthétiques* (de moi) et le *Mangeur d'opium* (traduction d'un ouvrage de De Quincey). En outre, avant la fin de l'année, il faudrait que je fisse à Honfleur mon drame et un roman.

Tout le monde m'engage à ne pas souffler mot à l'audience, dans la crainte que je ne cède à un de mes accès de colère.

On m'engage aussi à prendre un avocat célèbre et de bonnes relations avec le ministère d'État, M. Chaix d'Est-Ange, par exemple.

Je vous embrasse bien, et vous prie de ne considérer ce scandale (qui cause une vraie émotion dans Paris) que comme le fondement de ma fortune.

CHARLES

(A suivre.)

DANS LE TRAIN DES ÉVACUÉS

(DE SCHAFFHOUSE AU BOUVERET)

Le train des évacués n'est pas encore signalé quand j'entre dans la gare de Schaffhouse, où déjà le service d'ordre est organisé : peu imposant d'ailleurs et à peine nécessaire, semble-t-il. Devant une corde tendue sur fiches, quelques territoriaux paternes montent la garde et surveillent trois douzaines de curieux. La consigne est sévère ; pour pénétrer, il me faut produire la carte de circulation que m'a délivrée le service territorial, à mon passage à Berne. Sur le quai, je retrouve M. Bernheim, le délégué de notre ministère de l'Intérieur auprès des comités de rapatriement en Suisse, dont l'extrême obligeance me vaudra toutes facilités au cours de ce voyage ; il me présente aux quelques personnes que leurs fonctions ont amenées ici : l'officier du landsturm qui commande le service d'ordre, des dames de la Croix-Rouge, des membres de la municipalité de Schaffhouse. Plusieurs parlent couramment français et me documentent, en attendant le train, sur l'organisation des comités suisses.

C'est à la généreuse initiative de la Suisse — on ne le sait pas assez en France — qu'est dû l'échange des internés civils entre les États belligérants. Dès le 22 septembre 1914, moins de deux mois après la déclaration de guerre par conséquent, le Conseil fédéral décidait la création d'un *Bureau de rapa-*

triement qui siégerait à Berne et entrerait en service, sous la surveillance du département politique, aussitôt que les négociations engagées entre les puissances intéressées auraient abouti à un accord. En même temps, il faisait entendre, avec une simplicité et une générosité auxquelles on ne saurait trop rendre hommage, que la Confédération comptait participer aux charges qu'entraînerait l'adoption du projet. « Les frais de transport, dit le message, seront supportés par les États d'origine des personnes à rapatrier... Il appartiendra en revanche à la bienfaisance publique de supporter les frais d'entretien et de logement des intéressés, durant leur transit en Suisse. » Le département politique nommait aussitôt, pour chaque ville extrême du réseau de transit, — en ce qui concerne la France, à Schaffhouse et à Genève, — des commissaires d'étapes chargés d'assurer la réception, le ravitaillement et la remise en route des convois d'évacués ou d'internés civils. Après quoi, ceux-ci, pour réunir les concours et les fonds utiles, provoquaient la création, dans ces mêmes villes, de comités de rapatriement [1].

Par sa situation géographique et du fait de son gros négoce (laines et articles d'aluminium surtout), Schaffhouse, petite ville de 15 000 habitants, dont 3 000 Allemands, est en rapports constants avec l'empire, dont elle dépend économiquement, et auquel la relie encore la communauté de langue. Rien d'étonnant, par conséquent, si, aux premiers jours des hostilités, ses vœux semblèrent se tourner en faveur de nos ennemis. Le mot *vœux* ne convient peut-être pas tout à fait ; à vrai dire, Schaffhouse, comme l'immense majorité des villes de la Confédération, et même de la Suisse romande, ne mettait pas en doute le triomphe foudroyant de l'Allemagne. D'autre part, la crainte légitime qu'elle éprouvait, si proche de la frontière, de voir les opérations militaires s'étendre sur son territoire, la poussait à s'attacher à ses convictions comme à une ancre de salut.

Aussi Schaffhouse, en septembre 1914, semblait assez mal

1. Ils se sont appelés « commissions d'étapes » jusqu'à ce que le transport des évacués ait été militarisé. (Mars 1915.) Pour supplément de renseignements, voir la notice de M. Eugène Pittard, placée à la fin du *Cortège des Victimes*, le beau livre de Mme Noëlle Roger.

placée pour réaliser la constitution d'un comité de secours aux rapatriés français. Cependant, grâce à l'activité de quelques notables [1], grâce à la création, dans les cantons principaux, de sous-comités dont le zèle se traduisit aussitôt par d'innombrables envois, elle parvint à réunir, dans le plus court délai, toutes les ressources utiles : personnel, denrées, espèces. Quand, le 22 octobre 1914, le premier train français y entra, chacun se trouvait à son poste, et tout était prêt pour le recevoir.

Le rapatriement s'effectue à raison de deux trains par jour, chacun amenant en moyenne de 460 à 470 personnes. Aujourd'hui, le premier, qui arrive avec l'aube, ne s'arrête plus à Schaffhouse que le temps d'opérer le transbordement des voyageurs dans les wagons français, et il en part aussitôt pour Zurich, qui est l'étape principale. Mais il n'en était pas ainsi à l'origine, où Schaffouse avait par conséquent chaque jour un millier d'individus à nourrir, à habiller, à soigner et à réconforter ! Encore ce nombre était-il dépassé parfois ; certains jours il atteignit 1 300 !

Il y a d'ailleurs plusieurs catégories de rapatriés. Ceux que je verrai tout à l'heure, si pitoyables qu'ils puissent être, viennent du pays ; ils étaient encore voilà quelques jours, dans leur foyer où, à défaut de la liberté, ils jouissaient des facilités de tout ordre que comporte un foyer. Ce sont des *évacués volontaires* ; mais les rapatriés des premiers temps, c'étaient des *internés civils*, c'est-à-dire des Français qui, restés en Allemagne après la déclaration de guerre, ou enlevés dans les régions envahies, s'étaient vu jeter dans les camps de concentration dont ils avaient subi toutes les horreurs, sévices des gardiens, épidémies, régime de famine, etc...

Dans quel état ils arrivaient ceux-là ! En me le rapportant mes interlocuteurs hochent la tête et baissent la voix. Schaffhouse a reçu des hommes qui étaient restés quarante jours

1. Notamment M. Henri Moser, de Charlottenfeld, M. le docteur Spahn, conseiller national et maire de la ville, et M. Maurer, secrétaire de la police municipale. Parmi les comités locaux dont l'activité s'est montrée particulièrement efficace : Aarau, Coire, Winterthur, Le Bouveret, Saint-Gall, Bâle, Berne, Fribourg, Lausanne, Saint-Maurice.

dans les casemates d'Allemagne, sur des lits de copeaux qui avaient servi aux soldats. Il y en a eu qui n'avaient pas changé de chemise depuis quatre mois et dont le linge collait à la peau ; il y avait des femmes près d'accoucher ; il y avait des tuberculeux par dizaines et des agonisants et des bandes lamentables d'orphelins ou de fous qu'on avait tirés de leur asile en flammes...

Souvent, les 140 membres du comité, dont 80 sont nécessaires au fonctionnement normal du service, ne suffisaient plus à la tâche, ni les réserves aux distributions. Alors la population venait à la rescousse, chacun apportant quelque chose, les plus pauvres des sous ou leurs bras.

Entre temps d'ailleurs, l'état des esprits se modifiait. Sans doute, l'élément industriel, les gros bourgeois, les riches fabricants, apparentés à des familles badoises ou wurtembergeoises, et dont la prospérité est liée au sort des usines d'outre-Rhin, restent inféodés à la politique allemande. Mais le peuple, qui est ici très attaché à ses libertés républicaines, l'artisan, le petit employé, qui sont d'un tempérament laborieux, économe, utilitaire, se révoltent contre cette « culture » supérieure qui détruit, pour détruire, jusqu'aux arbres fruitiers dans les régions envahies, et coule au fond de la mer, avec des femmes et des enfants, ces convois de céréales dont la Suisse, pour ne pas être acculée à la famine, attend anxieusement sa part.

Il y a tout lieu de croire du reste, que le défilé des victimes de la guerre, auquel ils assistent quotidiennement, n'a pas été étranger à la nouvelle orientation de leurs sympathies : si, en leur montrant ses captifs et l'état où elle les a réduits, l'Allemagne avait compté frapper les neutres de terreur, elle s'est lourdement trompée : elle a plutôt fourni à la cause française son meilleur moyen de propagande !

Mais voici le train. Le petit groupe que nous formions sur le quai s'égaille le long des wagons qui glissent lentement, puis s'arrêtent.

— Comment, c'est le train des évacués?

— Mais oui, c'est *le* train !

A l'entrée de la gare, l'affluence ne s'est guère accrue. Les

trois douzaines de curieux n'ont pas bronché ; les chapeaux sont restés sur les têtes, et les mouchoirs dans les poches. Je me retourne vers le convoi. Là aussi calme complet. Derrière les portières fermées, à peine aperçoit-on, de loin en loin, quelques faces terreuses à l'expression figée, et seules les allées et venues des infirmières en sarrau blanc et des membres du comité mettent quelque animation sur le quai désert.

— Hein ! ce n'est pas ce que vous croyiez? — me jette en passant M. Bernheim.

Ah ! non, ce n'est pas ce que j'attendais ! J'avais imaginé une grande affluence, des frémissements de foule, des acclamations, des drapeaux, les évacués se précipitant joyeusement des wagons, du mouvement, de l'émotion, des larmes... Mais un bref contact avec les voyageurs, quelques entretiens avec eux dans les wagons — on les a priés de n'en pas descendre avant que le train du P.-L.-M., où ils doivent être transbordés, soit arrivé — vont m'aider à réformer cette première impression.

Je me suis mis à la disposition d'une mère de famille chargée d'enfants. Elle m'a écouté ; elle m'a regardé avec des yeux cernés de fièvre ; mais elle ne me répond pas ; m'entend-elle seulement? Je recommence mes offres de service et, pour les appuyer, lui tends ma carte. Elle la repousse en me disant qu'*on* leur a défendu de prendre aucun papier et qu'elle s'exposerait à être renvoyée en pays envahi, et peut-être à la prison, si elle désobéissait.

— Mais nous sommes à Schaffhouse, madame. Ici vous n'avez plus rien à craindre de l'Allemagne, vous êtes en Suisse.

— Comment, en Suisse?

Elle ne le savait pas ; non plus que la plupart de ses tristes compagnons d'exode. Voilà quatre jours que les Allemands l'ont mise dans cette cage roulante avec ses petits, qu'elle y a vécu, qu'elle n'en est pas sortie. Les premières heures, on s'intéressait aux pays, aux rencontres de la route ; on faisait attention aux noms des stations. C'est ainsi qu'elle se rappelle avoir passé par Charleville, par Conflans, et croisé d'innombrables trains de soldats ou encore d'évacués, ceux-là de Douai et de Cambrai. Et puis la fatigue est venue, on est retourné chacun à sa place pour essayer de dormir, et, quand

on se levait de la banquette, c'était pour secouer les fourmis qu'on avait dans les jambes et pour prendre sa part des distributions de café, de nouilles ou de pâtes. On ne pensait plus à regarder par la portière. On en a tant vu défiler, des pays !

Elle m'explique cela très doucement, à mi-voix, comme si elle avait peur de l'écho, des oreilles voisines, sans se plaindre ni s'étonner. Encore faut-il souvent que je lui arrache les mots. Par instants, elle a peine, semble-t-il, à joindre ses idées, et sa main remonte jusqu'à son front. Ses enfants viennent à son secours, complètent sa pensée. Eux aussi parlent bas et sans gestes, pesant leurs mots, comme les grandes personnes. Eux aussi ont le visage jauni des anémiés.

Et de temps à autre revient la question :

— Mais, au moins, monsieur, c'est bien vrai qu'on est en Suisse?

Une autre évacuée, une élégante celle-là, dont j'admirais le calme et l'habileté à réparer avec quelques tapes, de-ci, de-là, le désordre de sa toilette, soudain tressaille et tressaute, le visage devenu d'un coup cramoisi, au bruit métallique d'une bouillotte tombée d'un wagonnet. Elle a cru au choc d'une crosse de fusil.

Cependant le train du P.-L.-M. est entré en gare. Il est venu se ranger auprès du train allemand ; les portières sont ouvertes. Le transbordement commence à s'effectuer. En un instant le quai s'encombre de paquets ; chacun en porte, les petits comme les grands, aux mains, dans les bras, sur l'épaule, sur la tête. Bagage de toute nature, où figurent aussi bien les sacs antiques à talon de cuir et à flancs de tapisserie, que les cabas des vieilles et la musette du troupier, et les filets et les paniers du marché ou même quelque mallette dernier style, mais où abondent surtout les humbles ballots de la ménagère, linges et lainages mêlés, dont un vieux jupon ou un rideau de cretonne a fourni l'enveloppe, et que dépassent la queue d'un gril ou le manche d'une cuillère à pot. Ce sont les seuls restes de ce qui fut peut-être le cadre d'un foyer aisé ! Mais on ne leur a permis d'emporter que trente kilos de bagages. Aussi faut-il voir comme ils les surveillent, et comme il leur coûte de s'en séparer !

Je note un vieux dont le colis a laissé échapper quelques

lentilles. Il est à genoux sur le quai, tâchant de les ramasser mais son dos est cassé, ses mains noueuses et tremblantes, et son travail n'avance guère. Une infirmière l'engage à y renoncer, car il va mettre en retard tout son groupe. Il obéit, mais en levant sur elle un regard si navré, que la blanche silhouette qui déjà s'éloignait, revient sur ses pas, et, posant les fioles qu'elle avait en mains, l'aide maintenant, à genoux près de lui... Puis elle refait son paquet bien solidement. L'officier du landsturm qui passe, massif, imposant, lunettes sur le nez, jugulaire au menton, et qui, à ce spectacle, avait commencé par grogner un peu contre l'infirmière, se détourne, un sourire attendri sur sa grosse face. C'est ma première rencontre avec la charité suisse, dont il me faudra renoncer bientôt à enregistrer les traits délicats.

Un peu plus loin, je veux aider une femme à descendre d'un compartiment, et déjà j'ai soulevé le ballot dont le poids la courbait sur le marchepied, mais elle me repousse avec méfiance et s'éloigne en le serrant dans ses bras.

— Dame ! monsieur, — fait une autre voyageuse pour l'excuser, — après ce qui vient de nous arriver à Singen !

Et j'apprends « ce qui leur est arrivé » à Singen, extrême station du réseau allemand avant Schaffhouse : au départ de Tourcoing, — car c'est de là que vient le convoi, — la Komandantur les avait autorisés à emporter 50 francs d'argent français, billets ou pièces blanches. 50 francs, c'était bien peu ! N'importe, cette faible somme leur permettrait, au passage en Suisse, à l'arrivée en France, de parer aux besoins de la route, aux premières dépenses, d'attendre le lendemain. Peut-être en prenant cette gracieuse mesure l'autorité allemande n'avait-elle pour objet que de faire sortir de leur cachette les espèces qu'elle n'avait pu atteindre? A Singen, sous prétexte de contrôle, les soldats ont exigé la production des porte-monnaie et des portefeuilles. Comment se serait-on méfié? Chacun a produit son argent, et on leur en a pris la moitié, parfois davantage. Il y en a à qui on n'a laissé que 10 francs, à d'autres, rien !...

Mon interlocutrice m'a fait ce récit d'une voix égale, et sans indignation, de cette même voix atone qui est celle de tous les évacués.

Je commence à comprendre, maintenant, dans quel état de dépression morale et d'épuisement physique nous arrivent ces malheureux qui, pendant trois ans, ont subi là-bas la crosse de l'étranger, les vexations, les sévices, les amendes et la prison, et pourquoi tout à l'heure ce train de la délivrance est entré en gare, muet et portes closes, comme un convoi funéraire. Je comprends aussi l'accueil des Schaffhousois, silencieux et grave d'abord, un peu réservé dans ses manifestations, mais au fond si prévenant et si familial.

Les voici à présent qui défilent, avec leur numéro d'ordre suspendu au cou, colis vivants que l'Allemagne renvoie à la France. (Demain, à Zurich, je constaterai, à l'arrivée d'un autre train, que ces numéros ont été tracés sur les fiches d'expédition d'une filature de Roubaix.) Entre les rangs des curieux, ils passent bien sages, bien dociles, indifférents à tout, semble-t-il. Au sortir de la gare, ils sont divisés en neuf groupes ou escouades de 50 ou 60 personnes qui vont d'abord collationner dans divers hôtels avant d'aller au siège du comité, où je les retrouverai bientôt. En tête de chaque escouade se détache la silhouette blanche d'une infirmière, et, pour aider aux mères de familles, chacun des territoriaux de service porte dans ses bras un poupon dont la menotte joue avec le pompon de son shako.

***

Un tramway stationne devant la gare, attendant les malades pour les emmener à l'infirmerie. Il n'aura pas une nombreuse clientèle aujourd'hui ; à peine quatre ou cinq personnes, et plutôt exténuées de fatigue que malades.

Le tramway s'arrête à l'Haldenbau, une vieille usine devenue le siège principal du comité. Les Samaritains, infirmiers militaires dont la vareuse verte porte la croix rouge au collet, aident les malades à descendre de voiture et à gagner l'infirmerie.

C'est une calme petite salle, dont l'examen révèle des attentions délicates : pour étouffer le bruit, un tapis de liège recouvre le plancher ; des roses décorent les tables ; la lumière des ampoules électriques n'arrive au yeux que tamisée par des abat-jour. Aux murs un Christ, pour rappeler à l'hôte

douloureux que Dieu lui-même a souffert ; les effigies des fondateurs de la Croix-Rouge, pour qu'il sente mieux que la pitié des hommes est ici avec lui ; des illustrations patriotiques extraites des magazines de chez nous, pour qu'il reprenne confiance, s'il en a jamais douté, dans la fortune de la France. Et voici que s'avancent les infirmières, si nettes, si calmes elles aussi, avec leur douce figure sérieuse, leurs cheveux séparés en bandeaux, leur guimpe claire... Et des lits très blancs invitent au repos.

— Oh ! Madame, je peux m'étendre? — demandent les malades à peine le seuil franchi.

Au-dessus est le bureau de change où on fournit les évacués de monnaie suisse ou française au meilleur cours [1]. Puis le vestiaire : quinze longs comptoirs s'y étalent, chargés de vêtements, de sous-vêtements de toutes sortes. Une dame du comité est préposée à chacun. On m'en montre une dont la fille unique, à se prodiguer ici, a gagné une mauvaise angine rapportée de Rastatt par les évacués, et qui en est morte. A Genève, on me citera une autre de ces magnifiques infirmières, que l'ardeur de son dévouement a consumée dans tout l'éclat de la jeunesse. Il faudrait que tout le monde sût cela chez nous.

Au-dessus encore, le magasin. J'y admire d'abondantes réserves, soigneusement classées par catégories. Pris un peu au dépourvu à l'origine, le gouvernement français y a, depuis dix-huit mois, largement contribué par l'intermédiaire du *Vêtement du prisonnier de guerre.* On me dit que ses envois peuvent être évalués entre 1 500 000 et 2 millions de francs. Mais la générosité suisse ne saurait se contenter du rôle d'intermédiaire. Schaffhouse et Zurich, pour leur part, ont distribué plus de 500 000 francs de marchandises ; le comité de Bâle, à lui seul, a réuni plus de 40 000 francs d'espèces et expédié plus de 10 000 kilos de vêtements.

Et les dons continuent d'affluer. Certains prennent une forme particulièrement touchante. On me montre des monceaux de tablettes de chocolat dont l'enveloppe, ornée du drapeau fédéral, porte ces mots : « X. et Y. (les fabricants)

1. Le change des bons municipaux se fait à Évian.

vous souhaitent la bienvenue en Suisse, et une heureuse rentrée en France ! » Plus loin, voici une énorme pile de journaux qu'un Schaffhousois, peu fortuné, recueille chaque jour dans les express à l'intention des rapatriés. Et encore des layettes, dont chacune renferme une lettre : les tendres souhaits de la bonne fée qui la fit, pour le bébé qui la recevra.

Comme nous descendons l'escalier, nous croisons la première escouade qui monte au vestiaire. Les ménagères hésitent d'abord, un peu étonnées, à l'aspect de tant de marchandises offertes, et doutent encore si vraiment elles y peuvent choisir. Même elles contiennent leurs enfants quand ils veulent les entraîner vers les comptoirs et manifestent leur joie à la vue de quelque article tentateur. Étonnante discrétion chez ces malheureux privés de tout depuis si longtemps. Il faut que les dames des comptoirs les encouragent :

— C'est à vous, madame, ce joli enfant? Voyons, il me semble que son béret n'est plus très frais... Oh ! les souliers de cette petite fille, mais elle ne peut pas rester ainsi !... Prenez encore ce tablier, et puis ce châle ; il vous sera utile pour la nuit.

Alors, peu à peu, tout de même, les physionomies se détendent, les lèvres se desserrent, la circulation s'active autour des comptoirs, les enfants s'apprivoisent jusqu'à laisser prendre sur leurs petits poings fermés la mesure de leurs chaussettes. Et les mamans, maintenant qu'ils se trouvent pourvus, s'arrêtent, pensives, devant des feutres noirs garnis de belles plumes vertes ou des cloches de paille semées de roses pompons...

Quand il fait soleil, après qu'ils se sont livrés aux ablutions nécessaires, on promène les rapatriés dans la petite ville, en choisissant les plus belles voies. On les fait asseoir dans les parcs, on les conduit jusqu'à la chute du Rhin qui, malgré les enlaidissements que l'homme ajoute à la splendeur des sites, malgré le pont de chemin de fer qui la domine et le petit parapluie de zinc déposé sur une roche à l'usage des touristes altérés, offre un magnifique spectacle. Puis on les ramène à l'auberge, et, après un copieux repas, avec de la viande et du vin dont beaucoup avaient eu le temps d'oublier

le goût, on les rassemble dans une vaste salle de concert où ils voient défiler sur l'écran cinématographique nos poilus et nos canons, où pour eux chantent de jeunes Schaffhousoises, gentiment parées, où une chorale fait entendre l'hymne suisse, la *Brabançonne*, la *Marseillaise* !...

Les plus brisés de fatigue se lèvent, un frisson parcourt la salle, les mouchoirs sortent des poches...

Lorsque, une heure plus tard, le convoi quitte Schaffhouse, bien des voyageurs sont aux portières, les petites mains — et même les grandes — se tendent sans vergogne vers les distributeurs de chocolat, d'oreillers, de drapeaux — et de tout le train s'élève le cri de : « Vive la Suisse ! »

***

J'ai voulu voir d'autres trains. Après cette première journée passée à Schaffhouse avec les évacués de Tourcoing, je suis monté le lendemain en voiture à Zurich avec ceux d'Arras, et je les ai conduits à Évian, point terminus ; j'ai encore voyagé de Fribourg à Lausanne avec un troisième convoi dont les voyageurs étaient originaires de la région minière : Lens, Liévin, Courrières. Dans ces trois trains, j'allais de compartiment en compartiment, m'arrêtant à causer avec les voyageurs de bonne volonté, sans distinction de classe : des commerçants, la femme d'un gros industriel à laquelle — je le note en passant — on avait laissé au cou et aux doigts des bijoux de prix, des ouvriers de fabrique ou de vieux petits rentiers. Et à tous je demandais en substance, avec les précautions convenables :

— Mais pourquoi rentrez-vous? Vous avez supporté les horreurs de l'invasion pendant trois ans et plus. Il est évident que l'heure de la paix se rapproche. En quittant ces maisons, ces meubles, que votre présence sauvegardait, vous risquez de les vouer à la destruction. Qu'est-ce donc qui vous a fait partir, puisque enfin vous êtes des évacués « volontaires »? Etes-vous bien sûrs de ne point regretter quelque jour votre décision?

La réponse a été unanime : la vie n'est plus possible là-bas; le régime est trop dur : ils ne le supporteraient pas un hiver de plus.

D'abord, il n'y a plus rien à manger. Le sucre, à Tourcoing, valait 14 francs le kilo, le beurre 12 francs, quand on pouvait s'en procurer en contrebande, et 24 francs dans les fermes; les pommes de terre 1 fr. 50. Encore la patate est-elle interdite ; elle est réservée aux officiers allemands, comme la viande, dont le prix oscille, suivant la nature et la qualité, entre 4 et 25 francs, comme les œufs que l'on est trop heureux de payer 1 franc pièce, quand on en trouve. D'ailleurs, toutes les maisons d'alimentation sont fermées, notamment les boucheries.

Il y a bien le ravitaillement hispano-américain dont les bienfaits sont inappréciables. Mais ses stocks diminuent chaque jour, du fait des sous-marins. En outre, si désintéressé qu'il soit, il ne s'effectue pas à titre gracieux, et où trouver de l'argent? Depuis la guerre, tout mouvement économique est arrêté ; l'enlèvement de leur matériel a réduit les usines au chômage, les bas de laine se sont vidés.

Les riches ont pu, sans trop en souffrir, traverser ces années de famine. Sans doute, ils ont payé cher la satisfaction de manger à tous les repas, mais enfin ils ont mangé, et il faut leur rendre cette justice que, tant qu'il y a eu des vivres, ils ont aidé les pauvres. Mais ceux-ci, depuis des mois, se nourrissent de choux-navets, nourriture jadis réservée au bétail et qu'ils paient encore 30 sous le kilo.

On ne trouve plus rien à se mettre sous la dent aux régions envahies: cruelle réalité que l'occupant ne constate pas moins que l'habitant. Tous les jours, les soldats allemands venaient mendier dans les maisons. Chacun en a vu qui s'arrangeaient avec les « forceurs de frontière », les laissant introduire des denrées en fraude moyennant une petite part du profit. Le chantage vis-à-vis du Boche était fréquent — et de bonne guerre d'ailleurs : « Laisse-moi emporter ces pommes de terre ou je vais dire à la Kommandantur que tu as gardé les œufs du capitaine! »

Avec cela, mille vexations. Moins de sévices qu'au début peut-être. Bien que la morgue de ses officiers demeure, le Teuton sent la partie gravement compromise ; il s'inquiète de l'avenir. Dans les premiers temps, on a vu des horreurs ; maintenant les coups de crosse, les châtiments corporels, les mesures de coercition immédiate se font plus rares. L'Alle-

mand, désormais, procède surtout par proclamations et par arrêtés. Il cache sa brutalité derrière les apparences de la légalité. Il invoque des prétextes pour justifier ses exactions ; il prend la peine de répondre, avec un sourire de feinte commisération : « C'est la guerre », quand une réclamation trop motivée se fait entendre.

Mais quel régime ! Réquisitions sur perquisitions, prison sur amendes. On a saisi le cuir après le cuivre, les habitants refusant de le livrer. Il faut un laisser-passer pour aller voir une parente malade dans un village voisin. Les sentinelles lâchent des chiens de police sur les délinquants. Si l'on est apte encore à rendre quelques services, à fournir quelque travail, on n'est jamais sûr de coucher dans son lit. Tout à coup, en pleine nuit, une sonnerie retentit ; des soldats gardent les deux extrémités de la rue, chacun doit se présenter dans le costume où il se trouve. Qu'il pleuve ou qu'il gèle, qu'importe? plusieurs ont gagné une bronchite mortelle à ce jeu-là. Quelquefois, la rafle s'opère l'après-midi ; on fait arrêter les tramways, on fouille les voyageurs et, ouste ! aux champs ou à l'usine ! A résister on encourt la privation de nourriture ou même la déportation. Personne ne peut se croire en sûreté, même ceux que sembleraient protéger leur rang, leur dignité ou leurs fonctions.

Les officiers allemands ont tout fait pour être reçus dans les maisons et les châteaux ; ils n'ont pas réussi. Aussi bien, à les accueillir, une famille aurait été l'objet de la réprobation générale. Alors ils se vengent de leur mieux ; les notables ont été emmenés en otages, les curés qui s'opposaient à ce qu'on enlevât leurs cloches ont été arrêtés. Un jour, l'autorité allemande s'aperçoit que les Roubaisiens ont d'autres nouvelles de France que celles qu'elle leur laisse lire dans le *Bruxellois* ou dans les feuilles allemandes. Elle arrête tout le monde dans un immeuble où elle soupçonne l'installation d'un appareil de télégraphie sans fil. Le poste, elle ne le découvrira jamais, mais une jeune fille est encore en prison pour cette affaire, et une femme y est morte. D'ailleurs, qui n'a fait de prison, peu ou prou, là-bas?

Et puis, que de contraintes, de souffrances dont on ne saurait se rendre compte à distance et sans les avoir subies !

— celles qui dérivent de l'oisiveté par exemple. Car à quoi employer son temps? Le négoce? il n'y en a plus. La culture? pourquoi semer, puisqu'on n'est pas sûr de récolter et qu'une réquisition à tout moment peut vous priver du fruit de vos efforts? Lire? Comment penser à autre chose qu'au drame dont on est à la fois le témoin et la victime? Écrire? mais les lettres ne partent pas, ou elles n'arrivent jamais à destination. Trop heureux si, une fois par trimestre, on apprend par un prisonnier d'Allemagne que les êtres chers sont encore en vie !

Les écoles sont fermées, faute de professeurs, faute de charbon, et les enfants, si nombreux dans les familles du Nord, musent, vagabondent et font les diables du matin au soir, livrés à tous les mauvais instincts que peut déchaîner ce régime de ruse, de force et de rapine.

Et puis, le spectacle de choses atroces, comme le martyre des prisonniers russes, réduits à fouiller, comme des chiens, les boîtes à ordures, et à qui l'habitant n'a pas le droit de donner un morceau de pain ! Pour une peccadille, on les attache au poteau pendant des heures ; ils sont menés à coups de poing et de crosse, visages tuméfiés, reins ensanglantés !

Voilà ce que les évacués ont supporté. Ils étaient si fort attachés à leur ville, ou à leur hameau, à leur foyer, à leur cimetière ! Ils voulaient être là quand les libérateurs arriveraient enfin. Tapis dans leur maison, sans feu et sans lumière après neuf heures du soir, derrière leurs vitres badigeonnées, le ventre creux, tressaillant aux coups de sonnette, assourdis par le canon, terrorisés par le Boche, ils ont raidi leur volonté pour durer. Pendant plus de trois ans, ils ont vécu de faire crédit au lendemain. Et puis, ils ont appris, par d'autres évacués qui venaient du front, que les Allemands, dans leur retraite, ne laissaient pas une pierre debout et que l'artillerie alliée, — comment pourrait-il en être autrement? — faisait, elle aussi, bien des ruines. Et ils se sont dit : « A quoi bon? » On les a prévenus que bientôt, la Kommandantur ne laisserait plus partir les filles de quinze ans; ils ont vu qu'elle leur prenait les garçons du même âge ; et ils se sont demandé s'ils avaient le droit d'exposer ainsi leurs enfants. Enfin, cette

atmosphère d'oppression, de délation et d'horreur leur était devenue intolérable. De sorte qu'un jour, ils se sont trouvés dans les bureaux de la Kommandantur, demandant leur évacuation.

Après quoi, ils ont commencé à mettre en ordre leurs petites affaires, apprenant de mémoire, puisqu'il leur est défendu d'emporter aucun papier, les adresses indispensables, brûlant de nuit les photographies, les lettres, choisissant le lot de ce qu'ils pourraient sauver du désastre, donnant un dernier coup d'œil au reste et le détruisant quand ils en avaient le courage. Et puis, ils ont recommencé d'attendre. Car jusqu'au dernier moment ils n'ont pas été sûrs de pouvoir partir. Il y en a qui ont langui plusieurs mois.

Quelques-uns me content que, le jour du départ, dans les locaux de la gare où on les retenait depuis six heures, après la fouille dont on n'a pas même épargné les investigations à une femme enceinte à pleine ceinture, un général allemand présidait à la formation du convoi ; il a les complimentés sur leur départ :

— Eh bien, vous allez revoir votre belle France ! Vous avez raison de partir : comme ça vous ne verrez pas sauter votre maison !

***

Comme je l'ai indiqué tout à l'heure, le rapatriement s'effectue chaque jour en deux convois d'environ 500 voyageurs chacun, placés sous la surveillance du Service sanitaire suisse (un officier et six soldats) et qui suivent le même itinéraire : Schaffhouse, Zurich, Olten, Berne, Fribourg, Lausanne, Saint-Maurice, Le Bouveret, Évian. Pour décharger la tête de ligne, on a reporté l'étape principale de l'un d'eux à la ville suivante : Zurich fait pour les évacués du matin ce que Schaffhouse fait pour ceux de l'après-midi. Je ne saurais entrer dans le détail, de l'organisation et du fonctionnement de son comité sans tomber dans des redites [1].

Il faut noter pourtant, à Zurich, l'organisation de la pou-

1. J'espère que ce seul rapprochement prendra la valeur d'un réel hommage. Le gouvernement français vient d'ailleurs de décorer les deux comités de Schaffhouse et de Zurich dans la personne de leurs secrétaires, MM. Maurer et Wixler.

ponnière, particulièrement réussie. On l'a installée dans un wagon, de sorte que, sitôt la descente du train, les infirmières peuvent y emmener les enfants, tandis que les parents se lavent à grande eau sur le quai. D'abord de grosses larmes, et parfois bruyantes, quand les bébés se voient séparés de leur maman ; mais les croquignoles et les douces paroles les apprivoisent vite. Les voici tout nus, s'étirant avec délices sur un matelas, un sucre d'orge au bec. Les coiffes de la Croix-Rouge se penchent sur eux, des mains expertes savonnent, essuient, brossent ces petits membres, démêlent et peignent les chevelures, rhabillent à neuf tous ces enfants.

— En voilà un de « fini », donnez-m'en un autre !

Zurich ouvre la série des stations où l'affluence du public devient considérable. Elle s'accroît à mesure que le train se rapproche de la Suisse romande. A Schaffhouse, toutes les attentions dues aux malades, des soins, de la douceur ; à Zurich, encore un peu de réserve. A Berne, le public d'une capitale cosmopolite ; la langue est encore l'allemand, mais les petites filles des écoles ont appris des chansons en français pour les chanter aux évacués. Beaucoup de Français d'ailleurs. Une dame de l'ambassade distribue des fleurs, elle n'en a jamais assez. Un de nos prisonniers internés s'avance dans son uniforme bleu horizon ; un cri de « Vive la France ! » jaillit du train à sa vue. Il retrouve des « pays » parmi les évacués. Effusions, étreintes. A Fribourg, siège de la mission catholique, quelques soutanes dans une foule empressée :

— Tiens ! v'la des curés ! — s'écrie un gamin du train.

Mais, dans le ton de sa gouaillerie, on démêle la satisfaction de quelqu'un qui retrouve des silhouettes familières.

Maintenant, aux deux côtés de la voie, dans la campagne, les signes de bienvenue se multiplient. J'ai vu un paysan arrêter sa carriole et se découvrir gravement, un jardinier brandir sa bêche, des ouvriers de fabrique agiter leur tablier vert, une femme qui étendait son linge saluer avec un drap. Le convoi répond par de longs cris, les petits battent des mains.

Les propos sont devenus plus libres, les regards plus vifs, les attitudes plus aisées. Un petit vieux aux yeux malins veut bien m'expliquer l'aspect assez énigmatique de son

bagage. Ce n'est pas, comme je l'avais imaginé d'abord, un simple sac à pommes de terre dont il a reprisé les trous avec des ficelles, mais bien une malle à compartiments. Au fond, les bas, chaussettes, caleçons de rechange ; au milieu, les vêtements de laine ; en haut, les denrées de bouche. Pour atteindre quelque objet, il suffit de dénouer les ficelles du trou correspondant et de plonger le bras. Ce petit vieux a l'air très satisfait des éloges que je donne à son ingéniosité.

Une jeune fille me conte comment elle s'y est prise pour faire évacuer son fiancé. Pendant plusieurs mois, elle lui a appris à se vêtir, à marcher, à parler comme une femme. Pour ajouter à la vraisemblance du travesti, un voisin lui faisait ostensiblement la cour. Quelle émotion quand il s'est présenté à la Kommandantur, en jupons, chapeau à fleurs et voilette, avec les papiers d'une jeune fille qui venait de mourir ! Heureusement, le soldat allemand dont ils s'étaient assuré la complicité ne l'a pas trahi. Le fiancé est au front maintenant.

Voici des jeunes filles de Douai, qui sont restées vingt et un jours à Saint-Amand sur des lits de paille où les soldats allemands avaient couché pendant des mois ; elles chantent des complaintes composées aux pays envahis. Évidemment Béranger ou Pierre Dupont ne les auraient pas signées :

Écoutez, mères de famille,
Ce que je vais vous chanter.
C'est au sujet d'la guerre
Qui vient d'se déclarer.
Pauvre mari et ses petits
Sont partis défend' la frontière.
Tout ça pour quoi? tout ça pour qui?
Tout ça la faut' d'un' gross' canaille !

Mais le refrain témoigne d'un bel état d'esprit :

Il ne faut pas pleurer
Ni se décourager,
Car maint'nant c'est plus 70 :
Les Français ne s'ront plus trahis
Et les brav' généraux
N'auront plus de repos
Pour chasser cet' band' de bourreaux !

Et encore :

Dieu saura nous venger,
Guillaum' s'ra écorché,
Guillaum', notre drapeau
Flott'ra sur ton tombeau !

* * *

Tandis que je vais ainsi, cueillant des impressions, je croise à tout instant des dames de la Croix-Rouge qui s'affairent, des lettres dans les mains, ou griffonnant hâtivement des notes sur un calepin. Quel moyen plus efficace de réconforter les évacués que de leur porter des nouvelles de ceux dont ils ne savent rien depuis si longtemps : parents de France, soldats au front, prisonniers d'Allemagne, — ou de leur fournir les moyens de les retrouver?

Chacune des œuvres qui, tout le long du trajet, entre Schaffhouse et le Bouveret, se sont dévouées à nos compatriotes, a donc fondé une section de recherches, qui a son bureau et ses délégués. Le bureau s'est mis à la disposition des offices et des familles françaises pour ouvrir des enquêtes auprès des rapatriés, ou leur faire tenir des lettres au passage. Les délégués visitent chaque convoi. A Zurich, c'est l'œuvre de M. de Meyenburg ; à Berne, celle de madame Valentin ; à Fribourg, celle de madame la baronne de Montenach ; à Lausanne, les Samaritaines de madame Quinche. Au Bouveret, le comité de MM. Gustave Curdy et de Jongh héberge généreusement les familles venues au devant de leurs membres rapatriés, et qui, faute de ressources, se verraient dans l'obligation de les quitter aussitôt. Malheureusement il passe bien des convois sans que se produise une de ces rencontres.

Par contre, que de témoignages sûrs sont ainsi recueillis qui, transmis sur l'heure à ceux qui attendent en France, apporteront aux uns la joie d'une réunion prochaine, aux autres des certitudes, voire des détails circonstanciés qu'ils désespéraient d'avoir jamais !

Hélas, le mot de « mort » revient souvent dans les réponses des évacués. Que de vides, surtout dans les rangs des vieillards !

J'admire les jeunes femmes (presque toutes du meilleur monde) qui vont de compartiment en compartiment, compulsant la liste du train et leurs fiches, pressant de questions les voyageurs, forçant les mémoires à se souvenir et à préciser. Ce soir, après une journée exténuante, elles auront encore, dans la poussière des bureaux, la lourde et pénible tâche d'informer nos familles dans les termes les plus consolants.

Maintenant nous arrivons. D'un tunnel, le train a débouché au long du lac Léman, au pied des Alpes. Lausanne, Vevey, Territet, Saint-Maurice, Le Bouveret, Saint-Gingolph, autant de noms qui sonnent à la française. Dans chaque gare nouvelle, de nouveaux wagonnets chargés de provisions de bouche fondent au passage, les appétits n'en paraissent pas diminués, au contraire ! L'enthousiasme grandit. Ce ne sont plus seulement des passants qui saluent le train, mais la population tout entière. La circulation est devenue impossible dans les couloirs, tous les voyageurs s'y pressent aux portières et chaque fois que le train s'arrête ou s'ébranle, ils crient interminablement, à plein gosier, « Vive la Suisse ! » tandis que le quai répond : « Vive la France ! »

Ah ! oui, vive la Suisse ! vive le Peuple qui, prenant à son compte la belle devise de la Croix-Rouge : « *Inter arma Caritas* » a su, en quelques heures, dans le convoi famélique, noir et silencieux de ce matin, ranimer la vie et l'espérance.

Sans doute bientôt, pleins des souvenirs qu'ils rapportent, les évacués deviendront les ardents défenseurs de la cause suisse en France, — car il y a une cause suisse à cette heure, où les conséquences économiques de la guerre ne pèsent pas moins sur les neutres que sur les belligérants. Mais l'opinion publique est souvent lente à se former ; il importe de l'y aider ; il faut que chacun prenne conscience chez nous de l'immense dette de gratitude que nous avons contractée envers la République helvétique. D'ailleurs, il n'y va pas seulement de notre devoir, mais aussi de l'intérêt national : est-ce que le récent changement opéré au sein du Conseil fédéral ne vient pas de nous montrer tout ce que pourront les sympathies qui nous sont déjà acquises, si nous savons en seconder l'action? Plusieurs fois, depuis mon retour ici, il m'est arrivé d'entendre des gens insinuer : « Oui, les Suisses sont de bons distributeurs », lais-

sant entendre que les Suisses, sans bourse délier, se faisaient honneur des envois du gouvernement français. Quand bien même cela serait, il faudrait déjà les remercier du zèle, de la charité, de la persévérance, de la méthode qu'ils ont dépensés, et dont l'apport dépasse de loin la valeur d'une contribution pécuniaire. Mais cela est faux : on a lu plus haut les chiffres qui établissent la part de la Confédération dans les largesses de Zurich, de Schaffhouse, de Bâle. J'ajoute que la plupart des œuvres suisses ne reçoivent de nous aucune subvention. Mais veut-on une anecdote qui témoigne particulièrement de leur désintéressement? Il fut question, voici quelques mois, de cesser les envois français de vivres et de vêtements en Suisse, et de les distribuer sur le sol français, à Thonon et à Évian. J'étais présent quand cette décision, heureusement rapportée, fut signifiée à M. le pasteur Cuindet, président du comité de Zurich. Il s'inclina, comme s'était incliné le comité de Genève — qui ne s'en est pas encore consolé —, lorsque les convois de nos évacués furent détournés de la ligne Genève-Annemasse. Il déclara seulement que, de ce fait, un plus gros effort s'imposait à la Suisse, et que rien ne serait changé dans les distributions de Zurich.

Que de faits je pourrais encore citer qui attestent la sympathie et la constance des œuvres helvétiques en faveur de nos rapatriés ! La ville de Fribourg, à la nouvelle qu'elle cesserait d'être une station du parcours, s'émut au point que le haut Conseil fédéral la blâma dans un rescrit officiel affiché dans la Suisse entière, — et que l'arrêt y dût être rétabli ! Et n'oublions pas que Schaffhouse va célébrer le passage du *deux cent cinquante millième* évacué français.

C'est à ceux dont je parlais tout à l'heure, aux défiants, aux sceptiques, aux gens qui ont toujours peur d'être dupes ou de le paraître, que je dédie ces notes ; je n'y ai traduit que bien faiblement mon admiration et ma gratitude.

JACQUES CREPET

FIGURES ITALIENNES D'AUJOURD'HUI

GABRIELE D'ANNUNZIO

I

LA LÉGENDE

Il y a une légende d'annunzienne. Elle a, comme toutes les légendes, une part de vérité, mais la part d'erreur déformatrice y est peut-être plus considérable qu'en toutes celles dont sont entourées les célébrités. Cela tient à ce que d'Annunzio, par goût du paradoxe, semble s'être efforcé d'en encourager la diffusion. Ses faits et gestes ont toujours été divulgués à travers le monde avec un si grand soin, qu'un service d'information spécial paraissait attaché à sa personne. Ce Méridional, dont l'imagination est touchée d'Orient, se donnait volontiers des airs d'Alcibiade; et on lui en prêtait, naturellement, plus encore qu'il ne s'en donnait.

Tout raffiné qu'il est, il a une façon brutale de désirer la gloire ; elle a souri à sa première jeunesse et il n'a cessé d'aspirer à son étreinte ; il la voulait prompte et tapageuse, un peu maquillée. Et je ne suis pas certain qu'il lui déplût de se voir représenté par la chronique, écrivant, en robe de pourpre, dans l'aube à peine rosée, sur un lutrin gothique, éclairé de deux torches, aux terrasses de sa villa Caponcino,

dans le village de Settignano aux beaux cyprès. Peut-être aimait-il qu'on le décrivît entrant nu dans la mer, dressé sur un cheval blanc, comme un dieu marin vainqueur du flot. Et sur la plage l'attendait, en guise de sortie de bain, le manteau des empereurs ; il est vrai que la plage de Viareggio, toutes lorgnettes mondaines braquées, était peu faite pour ces divertissements héroïques ! Il acceptait que l'oreiller de pourpre de ses préférées fît le tour du monde — du monde où l'on potine. Prêtre disert de l'antique, il imita jusqu'à l'exil les hommes illustres des vieux âges, et s'il n'écrivit point ses *Tristes*, c'est que la France fut loin d'être amère pour lui, comme pour Ovide les terres où il s'était réfugié. La légende d'annunzienne n'a jamais manqué de couleur, si elle a parfois manqué de discrétion ; elle a toujours paru un peu théâtrale.

Légende simpliste, sans doute. Celui qui approcherait l'homme serait frappé avant tout de l'admirable puissance de foi et de travail qui fait vibrer toute son existence. Il y trouverait des années qui ont l'unité d'un destin de moine. L'œuvre à réaliser les emplit de ferveur. Ces années-là exaltent une vie entière. Ce sont elles surtout qu'on doit regarder, elles et l'œuvre qu'elles ont enfantée.

L'œuvre ! Elle est immense et diverse, exagérément touffue, fleurie d'une abondance verbale enivrée de soi-même. Mais l'œuvre aussi a sa légende, surtout à l'étranger. On en a une vision par trop unilatérale, et cela provient, sans doute, de ce qu'elle n'est que partiellement connue. Le d'Annunzio dont la gloire est universelle, c'est le d'Annunzio romancier. C'est à *l'Enfant de Volupté*, aux *Vierges aux Rochers*, au *Feu*, que pense le lettré français, quand il évoque son nom. Quoique des traductions aient aussi propagé sa poésie, on la lit beaucoup moins. Un traducteur trahit toujours un peu et il trahit les lyriques plus que les prosateurs. Or les romans de d'Annunzio ne donnent de son talent qu'une image incomplète.

C'est cette image qu'on a conservée : celle d'un sensuel, ramenant sa connaissance du monde à une série de frissons nerveux délicats ou violents, et multipliant par l'imagination la fièvre de ses papilles ; celle d'un artiste nécessairement égoïste, par conséquent éloigné de toute communion sociale,

et, à plus forte raison, de toute idée d'intervention dans la direction de la chose publique. D'Annunzio représentait hier dans l'art, pour la plupart de ses lecteurs, le dernier type, conservé par le symbolisme, des contempteurs orgueilleux, « vivant dans le dandysme, épris des seules rimes », comme il représentait dans la vie le dernier exemplaire des fantaisistes qui composèrent les phalanges tapageusement costumées de la *Jeune France*.

II

LE POÈTE NATIONAL

Mais ce sont là deux images fausses, et la guerre devait démontrer leur fausseté ; la guerre a fait apparaître aux yeux du monde, en d'Annunzio, un grand citoyen et un héroïque soldat. On a compris que le geste de d'Annunzio, aviateur, complétait le geste de d'Annunzio, prêcheur de guerre; mais trop souvent cependant, on a cru que ce dernier n'était qu'un mouvement isolé, déterminé par l'ardeur d'un moment historique exceptionnel. Il est au contraire le prolongement d'une pensée tenace, qui naît avec le génie poétique du chantre des *Laudi*, qui s'encourage et se fortifie à mesure que passent les années.

Bien avant la guerre européenne, d'Annunzio avait obéi à cette obscure injonction qui, de Dante à Carducci, appelle tous les lyriques à conduire, en chantant, les destinées du peuple italien. Poète national, il l'était par l'impulsion constante qu'il prétendit donner à l'ardeur du patriotisme de son pays. Il l'était peut-être aussi — mais l'induction est plus hasardeuse — par les répercussions des événements italiens sur son œuvre.

Les conditions de la vie publique, les hasards heureux et malheureux qu'a connus l'Italie, écrit M. Borgèse, critique perspicace, se reflètent dans cette œuvre, tantôt l'illuminant, tantôt la recouvrant comme d'une patine opaque et d'un voile de souffrance ambiguë. L'élan irréfléchi et vaillant de son jeune lyrisme coïncide avec la folie africaniste, l'orgueil crispien, la fureur aventurière de la *terza*

Roma, tandis que l'anxieux et incertain recueillement qui va de *Giovanni Episcopo* à la *Gioconda* correspond à la période des désastres, de Dogali à Abba Carima... Revenues la paix et la confiance, l'Italie établit les bases de sa prospérité future et Gabriele d'Annunzio restaura, dans son esprit, l'harmonie joyeuse de sa jeunesse, la symphonisant dans l'ampleur des expériences vécues et dans la richesse d'un cerveau mûri.

Quoi qu'il en soit de cette dernière interprétation, il reste vrai que d'Annunzio est le poète de la Troisième Italie.

Faut-il remonter aux temps où, transplanté de Pescara d'Abruzzes au collège de Prato, il écrivait à son ancien maître que « sa mission sur cette terre était, d'une part, d'enseigner au peuple à aimer son pays et à être d'honnêtes citoyens ; et d'autre part, de haïr à mort les ennemis d'Italie et de les combattre toujours »? Ces grands serments font sourire quand les faits ultérieurs viennent les démentir ; mais à la lumière d'aujourd'hui, oserons-nous railler celui-ci?

Faut-il se souvenir de cette *Ode au Roi d'Italie* publiée en 1879 par le poète de quinze ans — l'âge où Victor Hugo envoyait aux jeux floraux de Toulouse les odes qui le révélèrent? Nous retrouvons dans un tel début l'annonce des strophes que d'Annunzio écrivit plus tard à la louange du souverain actuel. Mais ce ne sont là que les balbutiements peu significatifs d'une idée qui devait prendre, quelques années plus tard, toute son ampleur et sa précision.

III

LE POÈTE ET LA MER

Je crois que le nationalisme impérialiste de Gabriele d'Annunzio a une double origine. La première, c'est la contemplation de la mer, la seconde, c'est la force active du nietzschéisme transposé de l'individualisme dominateur en collectivisme aggressif. On peut suivre dans l'œuvre entière ces deux courants convergents.

La mer, d'abord. — Il était tout naturel que ce fils des Abruzzes emportât dans les yeux l'image mouvante de la mer bleue. Dans l'eurythmie des vagues, dans ce mystérieux balancement des ondes qui traduit en dessins d'écumes, sur le sable ou le rocher des côtes, le puissant travail des profondeurs, s'indique la cadence d'une ode, l'ample déroulement d'un vers ; et la liberté des vents, tantôt cueillant, à la crête d'une vague, la fleur blanche de l'embrun, tantôt soulevant la véhémence des flots en héroïques tempêtes, est sœur de la liberté de l'esprit lyrique ; elle lui est un exemple et une incitation. Baudelaire a dit :

Homme libre, toujours, tu chériras la mer.
La mer est ton miroir. Tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame...

La mer, c'est le champ de l'aventure, en laquelle s'exalte le don de soi. Nefs chargées de couronnes et de drapeaux hissés, qui fendez de l'étrave l'eau calme des ports, au pied des quais pavoisés : où vous allez, le rêve va, car c'est l'inconnu sauvage et riant, les Atlantides en fleurs, les Tropiques balayés de palmes, la riche découverte des conquérants. Tous les poètes ont poussé dans leur âme le *Thalassa !* enivré des Grecs.

Celui-ci plus que tout autre. L'Italie n'est-elle pas fille de la mer? Elle y baigne ses frontières et, comme si le destin avait voulu lui indiquer davantage sa voie, il a barré de hautes montagnes son accès vers les terres septentrionales. A l'Orient, à l'Occident, au Midi, la route bleue est libre vers les côtes lointaines. Et, sur la route, il semble que l'on aperçoive encore la trace des victorieuses trirèmes que Rome envoya contre Carthage maritime, le sillon des galères que Venise, née de la mer, mandait à la conquête des côtes orientales. Une situation centrale dans la Méditerranée — *Mare nostrum,* disaient les Latins —, une tradition impérative, marquée sur les côtes africaines comme dans les criques dalmates par les aigles de Rome et par le lion de San Marco, voilà qui permet au citoyen d'approuver la voix du poète, entonnant l'hymne à la mer.

Et si la patrie lui dicte son ode, la famille aussi veut qu'il

l'écrive. Dans la race, il y a au moins un homme de mer. C'est l'oncle paternel de Gabriele, don Antonio, qui gagna son bien en commerçant, d'une rive à l'autre, dans l'Adriatique. Il allait, de la côte abruzzienne à Valona d'Albanie, à Sebenico, la dalmate, à Pola d'Istrie. De la maison familiale, en Pescara, tant de liens partaient, qui s'attachaient aux rives bigarrées d'Orient, que jamais le poète ne les devait oublier. Dans toute son œuvre règne, comme un motif conducteur, le bruit exaltant des ressacs et la chanson des mariniers.

« O mer, ô gloire, force d'Italie », crie-t-il dans le *Canto Novo*, l'un de ses premiers livres, où ses jeunes amours en Abruzzes dédient leurs fraîches effusions « à l'Adriatique triste et verte, à la mer des poètes, au dieu présent qui trempe les nerfs et les chansons ».

Pour la mieux chanter, il l'a fréquentée de très près. D'Annunzio se plaît sur les flots. Ses croisières n'ont point manqué d'être pour son art des inspirations fécondes. C'est d'un voyage qu'il fit, en 1892, de port en port et de crique en crique, sur le yacht *Fantasia*, de son ami Scarfoglio, qu'il rapporta sa passion du théâtre et sa conception du drame.

Mais, quatre ans plus tôt, un autre voyage lui avait donné des enseignements bien imprévus. Il était parti de Pescara, sur le *Lady Clair* et avait mis le cap sur Venise. Trop dédaigneux du cabotage, le petit voilier s'égara dans la haute mer : le poète, perdu dans l'étendue, ne dut son salut qu'à l'*Agostino Barberigo*, unité en patrouille de l'escadre italienne, qui le conduisit à Venise. Sur ce cuirassé, d'Annunzio apprit à connaître l'armée de mer ; il observa la vie de bord, s'intéressa au sort des marins et des officiers, acquit une sérieuse information sur les améliorations exigées par la grandeur du rôle maritime dévolu à l'Italie.

Le poète se souvint de ces conversations et put se faire, un jour, polémiste ; il dompta la fougue de ses images pour mieux faire valoir une argumentation de thèse ; il oublia la cadence du vers pour la prose du journal — qui reste assez d'annunzienne encore pour être signée par le maître des *Laudi*. En 1888, une discussion parlementaire ayant avéré combien peu, sous le ministère Brin, la représentation nationale s'inquiétait de la flotte, il écrivit, dans la *Tribuna*, une série

d'articles de grande polémique. A ceux qui s'étonnaient de voir un artiste prendre le langage du technicien, il répondait d'avance « qu'il ne voulait pas être et qu'il n'était pas uniquement un poète » et qu'il répudiait la profession de foi que Théodore de Banville, rimeur parfait, inscrit en ritournelle de ballade : « Je ne m'entends qu'à la métrique. » Une telle spécialisation gêne sa curiosité avide de connaître tout ce qui est humain et plus encore avide de connaître l'humanité, quand elle s'exalte dans l'image de la patrie. Qui douterait de la nécessité pour l'Italie de revivre en sa flotte, nierait l'enseignement sacré de Lissa. Cette flotte qu'il se souvenait d'avoir vue avec enivrement, sous le soleil d'août 1877, croiser pour la première fois, en vue d'Ancône, dans la claire Adriatique, garde l'avenir même du pays dans ses flancs. « L'Italie sera une grande puissance navale ou ne sera pas », proclame le poète. Sous l'invocation de ce mot d'ordre, le voici discutant les nominations d'amiraux, proposant des plans de réforme des écoles navales, critiquant les méthodes employées sur les chantiers et dans les arsenaux, faisant à l'amiral de Saint-Bon, chef d'état-major, l'hommage d'une fière admiration.

Vingt-quatre ans plus tard, il répètera, après un grand cri de louange pour la jeune flotte, à l'œuvre sainte de guerre le même appel exigeant : « Ce n'est point dix chansons, c'est dix navires d'acier, martelés avec la même ferveur d'amour, que réclame la patrie. »

Cet appel, il le poussait dans une ode, car quelle que soit la valeur des articles d'un poète, ses poèmes resteront toujours sa plus complète expression. En 1892-1893, fortifié de ferveur impérialiste, Gabriele d'Annunzio écrivait ses *Odes navales*. Sa pensée s'y montrait nettement : il voulait une Italie grande sur la mer, il indiquait au pays les chemins de sa destinée. L'éloge du navire « qui porte une charge terrible : toutes les gloires des hommes, dans la carène profonde » et qui appelle à la fois la découverte des terres vierges et la conquête hardie des cités assiégées, sonnait comme un chant du départ pour l'Italie avide de vivre. Le peuple tout entier, disait-il, doit communier dans la gloire de la mer, qui est sa plus généreuse richesse, et les agriculteurs, au cœur des terres, « les hommes

de la glèbe », doivent, comme le pêcheur des côtes et l'amarreur aux ports « bénir les navires sur la mer douce et funeste ».

Arme de conquête, arme d'empire, le vaisseau de guerre appelle la louange du poète. C'est une page de grand lyrisme moderniste que celle qu'il dédie à « un torpilleur sur l'Adriatique ». Il le voit « beau comme une arme nue, vif, palpitant, comme si le métal enfermait un cœur terrible ». Ce torpilleur, c'est, pour d'Annunzio, le clair espoir de revanche, car « l'œil de l'âme découvre, par delà la mer, dans le lointain, la cité qui surgit, haute sur son golfe » et qui s'offre, confiante, à l'espérance italienne. Les flots de Lissa sont proches, où le *Re d'Italia* sombra jadis, tous drapeaux hissés, dans la gloire d'une belle défaite, et Fao di Bruno apparaît sur la mer. « La honte sera-t-elle éternelle? » interroge le spectre. « Personne ne répond, personne? » Si : « Toi, toi, navire d'acier, beau comme une arme nue, comme si le métal enfermait un cœur terrible ». La foi patriotique s'affirme, toute frémissante de souvenir et d'espoir. Dans l'*Éloge funèbre de l'Amiral de Saint-Bon*, ministre de la Marine, qui fut un des braves de la campagne navale de 1867, la même foi gémit noblement et dans la dépouille glorieuse exalte l'avenir de l'Italie et sa force marine.

En 1908, d'Annunzio faisait représenter et publiait *la Nave*. Drame fait d'images somptueuses, de gestes plastiques, d'ardent lyrisme, plutôt que de psychologie théâtrale, il s'avère le vrai symbole, le vrai mystère de la mer — mieux, de l'Adriatique. Ces Vénètes qui, dans les larmes et le sang de la patrie, dans les chocs sanglants des passions, s'entêtent à construire la nef, expriment fortement une pensée que d'Annunzio ébauchait dans le *Novo Canto*, qu'il fortifiait dans ses *Odes navales*. « Les vivants, crie à son Dieu le poète, en lui offrant son livre, seront ceux qui te glorifieront sur la mer. Et quand le timonier Simon d'Armario, après avoir dénoncé les Francs qui tiennent les monts, les Goths qui possèdent la plaine, les Grecs qui occupent la Maremme, pousse le cri d'angoisse : « Où donc trouverons-nous maintenant notre patrie? », du haut de la Basilique une voix imprévue, la voix même de la patrie, lui répond : « *Sulla nave !* Sur le navire ! » ... Le tribun, Marco Grático entend l'appel : « Dieu l'a dit : Arme

la proue et mets à la voile vers le monde. » Et la foule : « Nous taillerons les bois pour faire mille navires ; nous te donnerons le fer pour mille rostres... » Puis, quand son frère indigne est tombé, frappé par sa main, sur l'autel profané, comment le tribun se rachètera-t-il? En montant, avec les meilleurs fils de la cité, sur la nef, pour « mesurer l'Adriatique sauvage avec la plus grande âme ». Et le peuple accepte le serment comme le plus pur rachat : « Rends-nous l'Adriatique ! Libère des larrons la mer nôtre !... » Et, se tournant vers Dieu : « Notre père, rachète l'Adriatique ! Rends à tes gens l'Adriatique ! »

Ce cri des marins que d'Annunzio fait résonner sur le littoral vénète, au VIe siècle, était singulièrement actuel, en ce 1908 d'opprobre, où la politique de Vienne, par l'annexion de la Bosnie, compromettait si radicalement à son profit l'équilibre de l'Adriatique. Dans ce personnage de Marco Grático, on a pu voir, aussi bien que le rude barbare des premières heures de la vie vénitienne, l'Italien des cinquante dernières années. M. Vincenzo Morello (Rastignac) distingue dans le caractère à la fois ardent au désir et lent à l'œuvre du jeune tribun, le symbole même du caractère italien :

C'est, dit-il, l'Italien plein d'orgueil, d'ambition, d'illusion, d'imagination, mais, par défaut de volonté, incapable de donner une aile à ses ambitions, un signe à ses illusions, un corps à ses images, un horizon à ses orgueils, et qui ne se décide à se secouer du songe et de la torpeur qu'au moment où la misère et la honte le contraignent aux dernières défenses.

IV

LE POÈTE ET L'IMPÉRIALISME

L'Italie, née d'hier, cadette dans la famille des grandes nations d'Europe, manquait d'une éthique *nationaliste*. Il convient de souligner le mot : nul pays, plus que celui-ci, n'est riche d'éthique nationale ; l'aspiration vers l'unité, qui l'a soulevé pendant tout le XIXe siècle, est le plus frappant exemple de mystique patriotique que l'on puisse trouver dans l'histoire contemporaine ; elle est inscrite, cette mystique, en

pages de lumière dans les livres de Mazzini, en pages de sang dans l'aventure garibaldienne.

Mais une fois formée, l'Italie s'est sentie faible ; elle a exagéré l'idée de cette faiblesse en une sorte de hantise d'impuissance qui marque toute sa politique. C'est de cette hantise que procèdent ses craintes injustifiées d'une action de ses voisins de l'Est contre ses frontières alpines, et cette appréhension de la question romaine, soulevée bien plus fréquemment par l'imagination de ses hommes d'État que par la diplomatie internationale. La conscience de sa force — ou, tout au moins, la croyance en de grandes possibilités nationales, voilà ce que devait acquérir l'Italie.

Tout erronée qu'elle ait été, en d'autres endroits, la politique crispienne eut ce résultat notable d'infuser à l'Italie timide l'esprit d'aventure. Mais une politique qui échoue risque fort d'entraîner avec elle tout ce qu'elle a répandu de salutaire dans l'opinon publique. C'est ce qui faillit advenir en l'occurrence. Et l'esprit national italien ne fut sauvé du désastre africain que par le travail obstiné de quelques intellectuels.

D'Annunzio fut parmi ceux-là. M. Borgèse a ingénieusement rapproché la naissance du nationalisme d'annunzien de l'apparition du nietzschéisme dans l'évolution idéologique du poète. Le premier signe de l'empreinte de Zarathoustra apparaît dans un article du *Mattino*, de Naples, sous le titre *la Bestia elettiva*, le 25 septembre 1892. La première impulsion nationaliste donnée par d'Annunzio à son inspiration navale date de son *Ode pour la fête navale dans les eaux de Gênes* (9 septembre 1892). On peut induire de ce rapprochement qu'il existe, entre les deux ordres d'idées, un rapport de cause à effet. En tous cas, il est significatif de constater qu'à mesure que l'inspiration nietzschéenne s'accentue, s'accentue aussi l'inspiration impérialiste.

Le glissement de l'éloge de la volupté, qui est l'âme des premiers livres de d'Annunzio, à l'exaltation d'une volonté riche et combative, est facilement explicable. Nietzsche, lu peut-être un peu superficiellement par d'Annunzio, lui apportait une justification aux débordements de son instinct. La victoire sanglante du tyran est pour lui comme une exal-

tation sensuelle inédite. Faut-il voir, comme le veut M. Borgèse, en cette fièvre psychologique, la genèse de l'impérialisme de d'Annunzio? Peut-être, et le poète lui-même semble l'indiquer : « Cette cruauté, dit-il, qui est au fond de tous les hommes sensuels, fait que le péril ne m'épouvante pas, mais m'attire. » Il est curieux de noter que Nietzsche, négateur de l'État, soit à la base de l'impérialisme italien, comme à la base de l'impérialisme allemand d'un Treitschke ou d'un von Bernhardi.

Curieux, mais point inexplicable. Nous ne sommes plus au temps des *condottieri*, et le rêve de puissance, quand il reste confiné dans le domaine de l'individu, risque fort d'avorter en piètres expériences : qu'on relise l'*Immoraliste* d'André Gide. Dès lors, ou le nietzschéisme doit rester une conception idéale, sans prolongement dans les faits, ou il doit se transformer; l'esprit de guerre, l'esprit de conquête, ne peut s'exprimer que dans l'ordre collectif. Le nietzschéisme pratique, c'est l'impérialisme. De l'affirmation du surhomme, il faut passer à l'exaltation de la surpatrie. C'est ce que fait d'Annunzio.

La surpatrie, apparue dans les flammes de la guerre. Quelle guerre? Peu importe, semble-t-il. Et cependant, elle a en Italie, une forme quasi héréditaire : la guerre à l'Autriche. C'est de cette guerre que d'Annunzio se fait l'apôtre. Il souhaite de voir « la mer latine se couvrir de massacre à la guerre d'Italie ». La mer latine : l'Adriatique. Mais les espoirs sont plus larges et plus violents; à Emmanuel III, le poète crie :

Tends l'arc, allume la torche.
Frappe, illumine, héros latin.
Ouvre à notre vertu les portes
De futures dominations.

V

L'INTERMÈDE PARLEMENTAIRE

Mais, étrange déformation et dernier avatar du nietzschéisme, ces conceptions amenèrent d'Annunzio à s'intéresser aux débats

de la politique électorale. Comme les grands poètes du siècle, les Lamartine et les Hugo, comme son ami Maurice Barrès, il entendit jouer dans son pays un rôle politique. En 1897, au moment où tant de légendes grotesques se diffusaient dans l'Italie potinière qui reste, même à Rome, un peu provinciale, ce ne fut pas sans raillerie que l'opinion publique apprit la candidature du poète aux élections législatives. Il lui plut d'être le mandataire des agriculteurs et des pêcheurs d'Ortona-Maritime ; sa famille y avait, du reste, un prestige qui ne pouvait que faciliter son succès, et c'est un d'Annunzio qui présida, en qualité de maire de la ville, son premier meeting électoral.

La campagne ne fut pas sans tumulte. D'Annunzio avait pour adversaire un homme de valeur, l'hon. Altobelli, qui siège encore aujourd'hui sur les bancs de l'opposition. Il avait surtout contre lui sa réputation de poète lyrique : celui qui cueille le laurier sur les chemins de la fantaisie semble peu fait pour veiller sur le prosaïque potager d'un État démocratique moderne. L'aède eut l'audace de ne point baisser le ton pour ses électeurs, et son discours posa nettement la candidature de la beauté. Il encadra un programme décoratif par lui-même d'une profusion de périodes noblement pompeuses, comme les guirlandes de fleurs et de fruits d'or qui glorifient les Titiens et les Véronèses, aux plafonds illustres du palais des doges.

Il se déclara conservateur par souci d'esthétique. Son action parlementaire était pour lui le développement même de son effort lyrique et dramatique. Il protestait contre ceux qui ne voulaient voir en lui qu'un ascète solitaire ayant élevé un autel à la Beauté éternelle, pour y officier dans le rite de Platon. L'homme de plume doit, disait-il, se faire homme d'intervention et défendre dans les enceintes où se débat la vie publique, le cher domaine qu'exaltent ses livres : « Le temps n'est plus du songe solitaire, à l'ombre des lauriers et des myrtes. Les intellectuels, recueillant toutes leurs énergies, doivent soutenir militairement la cause de l'intelligence contre les Barbares, si le sens profond de la vie ne s'est point endormi en eux. » Le temps des poètes conducteurs de foule est venu. Si le chemin est bref du poète au prophète, il est

plus bref encore du prophète au législateur. « Après le guerrier, après le prêtre, après le marchand, vienne maintenant celui qui pense. »

Défendre la Beauté contre les Barbares ! Le paradoxe était hardi de faire de cette formule le programme d'une campagne électorale menée devant des paysans et des pêcheurs ! Certes on peut penser qu'un solide plan de réformes sociales eût mieux fait leur affaire. Mais le peuple imaginatif du Midi accepta, semble-t-il, non sans un certain enthousiasme, qu'un de ses élus s'en fût, pour sauver de « l'onde de vulgarité » qui la menaçait « la terre privilégiée où Léonard a créé ses impérieuses madones et Michel-Ange ses héros indomptables ».

Le poète rappelait les heures sacrées où l'Italie naissait des tourments de la révolution. « Nous croyions assister au mystère d'une assomption sacrée, disait-il ; au contraire nous fûmes les spectateurs d'une farce tragique. » Une dégénérescence rapide avait emporté les hommes des grandes heures, une fois calmée la fièvre féconde. « Ils nous apparurent alors, s'écriait-t-il, dans toute leur sénile décadence. » Qu'a fait le Gouvernement de l'Italie? Il a oublié la loi que d'Annunzio indique comme la loi même de la fortune italienne : « Le sort de l'Italie est inséparable du sort de la Beauté, dont elle est mère. » La beauté de l'Italie est fondée sur l'individualisme même des tendances italiennes. D'Annunzio le défend, en belles périodes un peu creuses, contre la poussée du socialisme niveleur. « Il n'y a pas de salut en dehors de l'effort que l'homme accomplit en pleine liberté... »

Fut-ce le prestige des phrases sonores, l'autorité d'un nom qui illustrait l'Italie dans le monde plus que tout autre? Fut-ce l'influence d'une famille vieille et aimée exerçant des charges publiques dans la cité? On ne sait. Mais le collège d'Ortona, où votaient de rudes plébéens, des laboureurs incultes et des marins illettrés, envoya au Parlement italien l'un des plus fins esprits des lettres d'aujourd'hui. Il siégeait à l'extrême droite, en raison du caractère ultra-conservateur de ses professions de foi. Il y fit quelques discours retentissants, mais en somme, on le vit très peu au Parlement, et c'est à la façon dont il en sortit qu'il dut sa plus grande célébrité de mandataire du peuple.

En mars 1900, la tactique d'obstructionnisme des partis de gauche mettait la droite en grande inquiétude par la fréquence des appels nominaux. Un jour où ses collègues conservateurs parcouraient éperdus les couloirs, en quête d'une majorité, il refusa de se joindre à eux et, sans autre forme de procès, s'en fut s'asseoir à côté des plus extrémistes. Le temps qu'il faut pour passer moralement de droite à gauche s'était exactement confondu avec celui qu'exige matériellement une telle évolution. Il a expliqué le lendemain, en un article, qu'intitule la significative antithèse : *Morti e vivi*, sa brusque volte-face. « Tandis que les députés de la majorité imitaient les bruits les plus divers de l'étable et de la basse-cour, je vis, sur les bancs opposés, un groupe d'hommes décidés à défendre leurs idées avec toutes leurs forces et toutes leurs armes. brûlant d'une ardente foi, quelques-uns doués d'éloquence véritable, d'autres, du moins, de fiers muscles et de sang vermeil — tous extraordinairement vivants. » Et cela lui suffit.

Un roman, *la Gloria*, est sorti de l'aventure politique du poète. Désormais, il avait compris qu'un rôle tout différent lui était dévolu. Entre les hommes d'intervention et les hommes d'inspiration il y a un abîme. Si le poète veut agir sur les directions politiques de son pays, il lui appartient de le faire avec ses chants. C'est lui qui prépare la force d'âme du pays, tandis que d'autres esprits l'organisent et l'administrent.

VI

APOGÉE DU LYRISME PATRIOTIQUE

Poète des destins italiens ! Il le fut surtout dans la *Chanson de Garibaldi*, qu'il écrivit en 1901, pour le peuple d'Italie. L'épopée, dont une seule partie fut composée, a la ferme allure des chansons de geste ; on dirait parfois que, dans ces laisses lourdes de la gloire des noms héroïques, passe le souffle du chanteur qui disait à Hastings, devant les troupes du conquérant, l'épopée de France. Certes, l'Italien n'ignore pas ses héros. Il n'est si humble paysan qui ne connaisse Dante. Il

n'est si modeste tâcheron qui ne suive dans son aventure, au travers du monde et de l'Italie, le conducteur des Mille. Mais il restait à dégager des faits l'âme ardente, à transmuer en odes ces actes héroïques, à illuminer de lyrisme la force créatrice de cette vie. D'Annunzio le fit.

Conscient de la vertu propagatrice de foi patriotique d'un tel poème, il le conçut, non pour être lu, mais pour être dit. Il employa « le vers héroïque de l'antique chanson de geste, formé sur le modèle des rudes vers latins que chantaient la plèbe et les légions de Rome ». Lui-même s'en fut dire aux foules son poème : à Turin, à Milan, à Florence, à Gênes, à Rome, il le récita à de fervents auditoires. Et partout le bref discours dont il faisait précéder sa lecture indiquait qu'en chantant un héros du passé, il entendait avant tout marquer la voie à l'héroïsme de l'avenir. « *Viva l'Italia, sempre,* disait-il, *e tutta l'Italia.* » Dans le culte qu'il rendait au héros brûlait une pensée pour l'Italie d'outre-frontière, qu'il fallait rédimer. En 1911, la guerre tripolitaine marqua le réveil du vœu d'empire, dans la destinée d'Italie. D'Annunzio, qui était alors en France, voyait se réaliser sa prophétie de la Terza Roma. Aussitôt, il écrivit des *Odes* qui, publiées dans le *Corriere della Sera*, exprimèrent avec ardeur les sentiments dont le pays tout entier frémissait. Une explosion d'enthousiasme exaltait les foules ; de Venise à Syracuse, la guerre était acclamée comme une croisade nouvelle. J'ai vu, en cette année de grand réveil de la force latine, des soldats portés en triomphe et acclamés par les femmes, au moment où ils allaient quitter leur ville natale. A cette fièvre le poète répondit par son plus beau chant.

Italie, de l'ardeur qui me dévore
Monte un chant plus frais que le matin...

Ce fut la *Canzone d'Oltre Mare*, qui mêla aux passions du moment les souvenirs glorieux du passé italien et couvrit la geste africaine d'une splendeur de lyrisme.

C'est surtout la *Chanson des Dardanelles* qui provoqua grand émoi, en Italie et hors d'Italie. Elle fut composée au moment où la presse annonçait, à la fois, que la flotte « se concentrait dans le golfe de Tarente et qu'elle n'irait pas aux

Dardanelles ». On sait ce que signifiaient ces nouvelles : le cabinet de Vienne, en invoquant le fameux article VII du traité de Triple-Alliance, avait opposé son veto à toute action italienne contre les Détroits, empêchant ainsi l'Italie de terminer rapidement la guerre en touchant son ennemi au point vulnérable.

Un grand cri de haine échappe au poète :

Celui qui, vers le Rhin, tantôt grince des dents
Et tantôt sourit, livide de bile,
La trogne dans sa bière sanglante,
L'envahisseur qui méconnut toute vertu
Chevaleresque, l'atroce lansquenet qui frappa
Les vieillards et les femmes, avec la crosse du fusil,

Le soudard qui ne s'émut jamais
A la douleur des vaincus, et souilla tout
De la boue attachée à ses grosses semelles,

Le hussard de la mort étend le voile de deuil
Sur les ossements et la tête de mort, par piété fraternelle
Pour tant de fleur musulmane détruite.

Mais, parmi tous les autres, un surtout est consterné.

. . . .

Cette chanson de la patrie trompée fut mutilée, de main policière, sur l'ordre du chevalier Giovanni Giolitti, chef du Gouvernement d'Italie, le 27 janvier 1912.

G. D'A.[1]

1. Voici la traduction des vers supprimés par la Censure :

Mais, parmi tous les autres, un surtout est consterné :
C'est l'angélique Empereur,
L'ange de l'éternelle potence.

Sombre Mantoue, talus de Belfiore,
Fosses de Lombardie, Trieste courbe,
Vîtes-vous jamais plus grand miracle?

La répugnance de l'Aigle à deux têtes
Qui vomit, comme le vautour,
La chair indigeste des cadavres !...

Autre prodige. La corde au nœud coulant
Qui se change en cordon sans tache
Pour ceindre le malpropre massacreur.

Tandis que chaque nuit, en songe, il est souffleté
Par cette main coupée pleine d'anneaux
Qui ensanglanta la poche du Croate.

Voilà les frères très chrétiens
Du protecteur de l'Arménie, par qui est refaite
Pieusement la virginité des Dardanelles.

. . . .

O Alliance mystique, salut !
Je veux chanter les trois augustes puissances tonsurées
Sous le turban postiche,

Et le flasque sultan, oint de suif autrichien,
Qui écoute son martyrologe,
Le poil blanc tout hérissé de terreur.

On retrouve associés dans cette ode imprécative, tous les ennemis que d'Annunzio devait dénoncer en 1915, sur les places de Rome, l'Autrichien, l'Allemand... et Giovanni Giolitti.

Constatons qu'en un de ces poèmes, il unit l'admiration des deux patries pour lesquelles, dans le grand mois de mai 1915, il devait soulever le peuple. Dans la *Chanson d'Hélène de France*, qui fait fleurir un beau lys français dans la couronne des *Chansons d'outre-mer*, il y a des vers fervents qui, rapprochant Trente, Trieste et l'Alsace-Lorraine, dessinent le schéma idéaliste de la guerre d'aujourd'hui :

O douce France, ô sœur unique
Pour l'espérance muette qui s'incline
Sur les eaux claires de la Moselle

Par la pieuse mémoire de Valentine,
Qui, fidèle à son deuil, voulut souffrir
Sans trève, l'épine aiguë au cœur ;

Par les champs d'où ta folle alouette
Bondit, en poussant ses appels, tandis que les peupliers de la Meuse
Frémissent, et que le sang crie dans les sillons,
France, reçois et conserve la joyeuse

Promesse, que te fait d'une vengeance
Plus grande cette chair ensanglantée.

Coupe pour nous, avec ta vieille faucille,
Un rameau du chêne de Lorraine
Sur la colline où Jeanne est en vedette,

Tresse, au rude rameau, la verveine
Sacrée, jadis, à nos pères, et envoie-la-nous...

Si d'Annunzio aimait si ardemment la France, c'est qu'il avait reconnu en elle, le jour où il s'était frappé d'un volontaire exil, le lien d'une fraternité sacrée. Il s'était juré de ne rentrer en Italie « que le jour où elle se réveillerait ». Il y revint quand la foule, grondant d'enthousiasme autour du récif de Quarto, lui apprit ce réveil. Et, ce jour-là, il laissa « quatre sonnets d'amour » à son pays d'adoption, confondant les pensées de l'Italie et de la France qui allaient affronter ensemble la souffrance, pour la grandeur du nom latin.

VII

D'ANNUNZIO ET L'INTERVENTION

On s'est étonné, en Europe, du rôle joué par Gabriele d'Annunzio dans les journées de mai 1915. Quelques-uns ont même ajouté la raillerie à l'étonnement, en voyant un poète s'élancer sur la place publique en tumulte, se faire tribun du peuple et entraîner les masses à sa suite, par des exhortations lyriques, sur les chemins de la guerre. Le long effort nationaliste que représente l'œuvre de d'Annunzio, justifiait cette influence pour les consciences italiennes. Le lecteur étranger la comprendra mieux, après avoir suivi avec nous le développement de l'inspiration patriotique dans ses poèmes, dans ses romans et dans ses actes.

Tout le désignait à être l'interprète et l'excitateur de son peuple en armes. N'avait-il pas été le chantre de Garibaldi, dans la *Nuit de Caprera*? Mais peut-être lui-même ne se doutait-il point de l'aventure tribunitienne dans laquelle il allait être entraîné, le jour où il s'apprêtait à célébrer, au jeune soleil de mai, le héros du rocher de Quarto. Les événements pouvaient en effet laisser croire que Quarto fût la fin d'une période troublée. Il semblait que l'Italie eût choisi le récif sacré pour y proférer les paroles définitives, après le long travail obscur qui avait eu pour théâtre la chancellerie de Vienne, la Consulta de Rome et la villa Malta, où opérait, entouré d'une phalange de secrétaires, le prince de Bülow.

Quarto, ce devait être la déclaration de guerre un peu romantique, ainsi qu'il convient à ce pays qui n'a pas cessé d'aimer les gestes décoratifs et les belles attitudes ; déclaration de guerre dans un des lieux élus de la jeune Italie, cette baie de Gênes où mouillait une escadre, dans le soleil, dans les fleurs épanouies, devant la mer et sous le geste augural de l'ancêtre. Le roi et les ministres, dont la présence avait été annoncée, donnaient à cette journée l'aspect d'une date d'histoire politique.

Or, la veille de la cérémonie, un télégramme annonçait que ni le roi ni les ministres ne viendraient à Quarto. Que se passait-il? Certes, pour ceux qui, d'un œil clairvoyant, ont lu ce jour-là le message royal, il n'y eut point de doute : le destin de l'Italie était déjà marqué et ce n'était point cette absence qui en modifierait la direction. Mais, pour la foule, n'était-ce point le signe d'une victoire du neutralisme, soutenu par le prestige des armes allemandes? On savait que cette conjuration se faisait à Rome ; à Gênes, le peuple commençait à murmurer. Le soir du 4 mai, « le soir du retour », d'Annunzio trouva cette inquiétude sur tous les visages, sur les milliers de visages qui vinrent lui apporter, en guise d'accueil, l'espérance et la foi de toute une ville. Il dégagea, en un discours, ces sentiments confus :

Pourquoi venez-vous à ma rencontre d'un tel élan? Vous apporté-je donc un don de vie? Si je venais vous annoncer une victoire, je ne serais pas autrement acclamé de partout.

Eh bien, oui, compagnons, je porte un don de vie et j'annonce une victoire. S'il exista jadis un Romain qui portait dans le pli de sa toge la paix et la guerre à choisir, il n'y a plus de choix pour nous. Je vous le dis déjà en cette première heure, en cette nuit de veillée, que notre guerre est juste.

Tout Gênes est debout, cette nuit, comme dans les réunions des grandes délibérations. Et la foi de Gênes retrouve l'antique parole de son pouvoir civique, le cri bref de la volonté latine : « Fiat ! Fiat !... »

Que ce qui doit être accompli, s'accomplisse,
Que l'intégration de la Patrie s'accomplisse !
Que la résurrection de la Patrie s'accomplisse !
Voilà ce que nous voulons, ce que nous devons vouloir.

Le lendemain, 5 mai, la cérémonie de Quarto avait assemblé tout un peuple au pied du monument qu'on allait inaugurer.

D'Annunzio prononça un discours modelé en versets, à la façon d'une page de Bible ou d'un chant de Zarathoustra.

Pourquoi, disait-il, êtes-vous rassemblés aujourd'hui sur cette rive qui nous est aussi mystérieuse que celle qui commence une autre vie, la vie d'au-delà, la vie du plus loin?

Pourquoi sommes-nous ici réunis comme pour faire pénitence, comme pour célébrer un sacrifice, comme pour obtenir par la prière une réponse ou un ordre?

Chacun de nous le sait dans son cœur fervent. Mais il faut que cela soit dit sous ce ciel, afin que tous, de la Majesté du roi au rude ouvrier, nous nous sentions trembler d'amour, comme une seule âme.

Aujourd'hui, un jour de pourpre se lève sur la patrie, et c'est un retour pour un nouveau départ, ô peuple d'Italie.

Il suscita, par-dessus les troubles heures du printemps anxieux, « saison de doute et de souffrance », l'image impérative des Mille et de leur chef, qui dictent leur mot d'ordre : « Ici on renaît, et on crée une plus grande Italie. » Il exalta « les signes », qui montraient qu'un nouveau destin était né pour l'Italie. Et parmi ceux-ci, le plus frappant : le sang garibaldien répandu pour la France :

Lorsque, dans la forêt épique de l'Argonne, le plus beau des six frères de la souche des lions fut tombé, on rendit les honneurs funèbres à son jeune corps que, hors de la tranchée, son courage avait multiplié, comme le nombre de ses ennemis...

Et, terminant, il lança l'invocation biblique :

Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, donnez-le à l'Italie flamboyante !

Bienheureux ceux qui ont vingt ans, une âme chaste, un corps bien trempé, une mère courageuse !

Bienheureux ceux qui, attendant et espérant, n'ont pas gaspillé leur force, mais l'ont gardée dans la discipline du guerrier !

Bienheureux ceux qui, ayant dans le cœur une haine enracinée, l'arrachèrent de leurs mains pour la présenter en offrande !

Bienheureux ceux qui, ayant, jusqu'hier, crié contre l'événement, accepteront en silence la nécessité suprême et ne voudront pas être les derniers, mais les premiers !

Bienheureux les jeunes, qui sont affamés et assoiffés de gloire, car ils seront rassasiés !

Bienheureux les miséricordieux, car ils auront à essuyer un sang resplendissant, à panser une rayonnante douleur !

Bienheureux ceux qui ont le cœur pur ! bienheureux ceux qui reviennent avec la victoire, car ils reverront le visage de Rome, le front de Dante couronné de nouveau, la beauté triomphale de l'Italie !

Le lendemain, 6 mai, c'est dans les jardins d'Andrea Doria, puis dans le palais San Giorgio, à la « Dante Alighieri », que parlait le poète. Le jour suivant, il s'adressait aux jeunes gens de l'Athénée de Gênes ; aux exilés dalmates il rappelait l'italianité des côtes orientales de l'Adriatique, indiquant ainsi l'une des fins de la guerre proche :

Réjouissez-vous, mes jeunes amis, disait-il, le temps de servir est révolu, le temps de souffrir est révolu. Il est arrivé, le temps de combattre et de rédimer. Il est imminent, le temps de la libération et de la vengeance.

Mais l'intrigue neutraliste semblait, à Rome, avoir le dessus. Au peuple qui réclamait la guerre, non seulement en raison des terres italiennes à reconquérir, mais aussi parce que la liberté du monde était menacée par l'Allemagne, M. Giolitti, parti le 7 mai — deux jours après l'enthousiaste cérémonie de Quarto ! — de sa maison de la Rocca di Cavour, en Piémont, venait d'opposer la théorie du « parrecchio ». « Eh quoi, disait le vieux chef, vous voulez lancer l'Italie dans la plus périlleuse et la plus aléatoire des aventures, pour obtenir des territoires que vous pouvez avoir sans tirer l'épée ! C'est de la folie. » Le peuple entendait faire cette folie-là. Mais le peuple n'est pas le Parlement, en Italie surtout, et une intrigue parlementaire faillit faire triompher la politique giolittienne. La grande majorité des sénateurs et des députés l'assuraient de leur appui, par une sorte de vote extra-parlementaire : ils déposèrent, en signe d'adhésion, leurs cartes de visite chez l'ancien président du conseil.

D'Annunzio, parti de Gênes, arriva à Rome le 12 au soir. Quelques cercles interventistes avaient été prévenus de son arrivée ; la nouvelle en avait été répandue dans la ville. Cinquante mille personnes étaient sous ses fenêtres, devant l'hôtel Régina, en face du palais de la reine-mère, qui, dit-on,

assista à la scène derrière ses rideaux, quand il prononça son premier discours romain :

Est-ce que — criait-il, indigné — le Libérateur, s'il pouvait descendre du Janicule, ne marquerait pas d'infamie ceux qui, ouvertement ou en secret, travaillent à désarmer l'Italie, à enlever à l'Italie toute pudeur, à la rejeter à nouveau dans la servilité, à la reclouer sur sa croix?... Balayez donc, balayez toutes les ordures, repoussez dans le cloaque toutes les choses putrides... Vive Rome sans honte ! Vive l'Italie pure et grande !...

Le lendemain, 13 mai, la victoire neutraliste se dessinait. On murmurait en ville que le cabinet Salandra démissionnait. Le poète s'adressa au peuple en tumulte :

Compagnons, ce n'est plus le temps de parler mais d'agir ; ce n'est plus le temps des discours mais des actes, et des actes romains.

Si l'on regarde comme un crime le fait d'inviter les citoyens à la violence, je me vanterai de ce crime, je le prendrai sur moi seul...

Écoutez-moi. Entendez-moi. La trahison aujourd'hui est manifeste. Nous n'en respirons pas seulement l'horrible odeur : nous en sentons déjà tout le poids ignominieux. La trahison s'accomplit à Rome, dans la cité de l'âme, dans la cité de vie ! Dans notre Rome, on tente d'étrangler la Patrie avec une corde prussienne... C'est à Rome que s'accomplit cet assassinat. Et si je suis le premier à le crier, et si je suis le seul, demain vous me tiendrez compte de ce courage. Mais peu m'importe !...

Écoutez. Nous sommes sur le point d'être vendus comme un vil troupeau. Sur notre dignité humaine, sur la dignité de chacun de nous, sur le front de chacun de nous, sur le mien comme sur le vôtre, comme sur celui de vos fils, sur celui de vos enfants à naître, il y a la menace d'une marque servile. S'appeler Italien, ce sera porter un nom qui fera rougir, un nom qui fera se cacher de honte, un nom qui brûlera les lèvres.

Le lendemain, l'orage populaire éclata. L'intrigue neutraliste apparaissait au grand jour et la nouvelle de la démission du cabinet prenait caractère d'officialité. On fut à la veille d'une révolution et d'Annunzio, le 14 mai, lança au peuple sa grande catilinaire :

Nous sommes assemblés ici pour juger un crime de haute trahison et pour dénoncer au mépris et à la vengeance des bons citoyens le coupable, les coupables.

Ce que je vous dis ici, ce ne sont pas des paroles d'enflure, c'est la qualification précise d'un fait avéré.

Le gouvernement italien, celui qui, hier soir, a remis sa démission entre les mains du roi, avait aboli, le 4 mai, à la veille du *Sacre des Mille*, le traité de la Triple-Alliance. Ce traité, il l'avait déclaré, en ce qui concerne l'Autriche, caduc et nul. De cette formule même, je puis affirmer l'exactitude ; je répète : caduc et nul.

Le gouvernement d'Italie, celui qui, hier soir, a remis sa démission entre les mains du roi, avait, en conséquence, pris des accords précis avec un autre groupe de nations, engagements graves, définitifs, renforcés d'un échange de plans stratégiques, d'un projet d'action militaire combinée.

Telle est la vérité, la vérité indéniable. De ces faits, j'ai eu communication certaine avant de quitter la France, où les officiers de notre état-major et de notre marine étaient déjà arrivés et s'étaient mis au travail.

Donc, d'une part, il y avait un traité aboli ; de l'autre, un accord réalisé. D'une part, l'honneur du pays revendiqué ; de l'autre, l'honneur du pays engagé.

La *fusion magnanime*, telle qu'elle a été augurée à Quarto, allait s'accomplir. Les discussions se calmaient. La nécessité idéale avait raison de toutes les misères politiques. L'armée était vaillante et confiante. Des exemples de vertus civiques commençaient à resplendir sur le tumulte apaisé. Le bon ferment faisait déjà lever la masse inerte.

Et voici que l'effort douloureux de mois et de mois est interrompu par une agression imprévue et vile. Cette agression est inspirée, excitée, aidée par l'étranger. Elle a pour auteurs un homme d'État italien, des membres du Parlement italien en commerce avec l'étranger, au service de l'étranger, pour avilir, pour asservir, pour déshonorer l'Italie au bénéfice de l'étranger.

Cela est patent, cela est indéniable. Écoutez. Le chef des malfaiteurs, dont l'âme n'est qu'un froid mensonge articulé de souples astuces, de même que le triste sac du poulpe est muni d'adroites tentacules, le conducteur de la basse entreprise connaissait l'abolition de l'ancien traité. Et il connaissait la constitution du nouveau, l'un et l'autre conclus avec le consentement du roi.

Donc, il trahit le roi, il trahit la patrie.

Contre le roi, contre la patrie, il sert l'étranger. Il est coupable de trahison. Et ce n'est pas là une manière injurieuse de m'exprimer, ce n'est pas un abus de style polémique, mais la réalité, mais la vérité, selon la forme la plus notoire de ce crime.

Voilà ce que nous devons démontrer au pays, ce que nous devons imprimer dans la conscience de la nation.

Écoutez, écoutez. La patrie est en danger. La patrie est sur le point d'aller à sa perte. Pour la sauver d'une ruine et d'une ignominie irre-

parables, chacun de nous a le devoir de se donner lui-même tout entier, et de s'armer de toutes les armes.

Un ministère formé par monsieur de Bülow ne semble pas avoir l'approbation du roi d'Italie. Mais, gras ou maigres, les serviteurs de monsieur de Bülow ne se résigneront pas.

Tant qu'ils ne seront pas emmurés dans leurs basses officines, ils chercheront à empoisonner la vie italienne, à contaminer parmi nous toute chose puissante et belle.

Pour cela, je le répète, tout bon citoyen doit être un soldat contre l'ennemi de l'intérieur ; tout bon citoyen doit le combattre sans trêve, sans quartier. Le même sang doit couler, ce sera du sang béni, comme celui qui est versé dans les tranchées.

Le Parlement italien se réunira le 20 mai... Et le 20 mai est l'anniversaire de la prodigieuse marche de Garibaldi, la marche sur le Parc de Palerme.

Cet anniversaire, célébrons-le en fermant l'entrée du Parlement aux valets de la villa Malta, en les repoussant vers leur hypocrite patron.

Et, dans le Parlement italien, les hommes libres, affranchis des laides promiscuités, proclameront la liberté et l'achèvement de la Patrie.

Le 20 mai avait lieu la rentrée des Chambres. Elle se fit dans la rumeur de la foule, et sous la croissante menace de la révolution. Au Parlement, qui s'était montré son infidèle interprète, le peuple d'Italie voulait dicter impérieusement sa volonté. Le poète lui donna le mot d'ordre :

Il faut qu'aujourd'hui, autour de Montecitorio, vous soyez un cercle de volontés coercitives, une tenaille terrible qui ne lâche point ce qu'elle a serré.

Cette séance fut le triomphe de l'indignation populaire sur la manœuvre obscure des neutralistes et des étrangers. La guerre y devint une évidence qu'un document diplomatique, le 23 mai, vint consacrer officiellement et lorsque la guerre apparut certaine, d'Annunzio le signifiait à Maurice Barrès en un beau télégramme :

On chante *la Marseillaise* autour de la Colonne Trajane. Le vert et le bleu de nos drapeaux font une seule couleur dans le soir qui tombe. Le même souffle passe sous nos arcs de triomphe et sous le vôtre. Nous avions deux patries et, ce soir, nous en avons une seule qui va de la Flandre française à la mer de Sicile.

VIII

D'ANNUNZIO ET LA GUERRE

Aussitôt l'événement accompli, la plupart de ceux qui avaient aidé à le précipiter entendirent être logiques avec eux-mêmes. Ayant prêché la guerre, ils prétendirent la faire. D'Annunzio fut au premier rang.

Le choix de son arme fut un choix de poète. Le poète qui avait si parfaitement senti la plastique de la force navale ne pouvait que s'enthousiasmer pour le geste de l'air. L'aviateur restera le beau miracle de cette guerre ; il a des allures de demi-dieu, cet Icare victorieux qui met le cap sur l'infini; il donne un lyrisme à la bataille. Par lui, la guerre cesse d'être seulement un déplacement de masses obscures où l'individu se sacrifie dans l'unité formidable des armées. Au front des régiments en marche, il est comme l'esprit lucide et vigilant, l'archange conducteur, la belle conscience, hardie et tenace. Sur les villes endormies, il est l'inquiétude aimante qui garde, l'attentive et mouvante sentinelle. Il est, quand il fond comme l'aigle sur les cités de l'ennemi, la sainte vengeance fulgurante, le beau trait de feu que décrit dans le ciel l'épée de saint Michel. Partout, il restitue à l'homme le fait d'armes isolé.

D'Annunzio avait célébré l'aviation — rappelons qu'en 1910 une de ses conférences à Trieste, sur ce sujet, fut interdite par l'autorité autrichienne, sous le prétexte qu'elle ne pouvait manquer d'être subversive; rappelons aussi *Forse che si, forse che no*, qui est le roman de l'aviation —; il s'engagea dans la cinquième arme. Il porta aux frères istriens, sous forme de poèmes, le salut de l'Italie et effectua de périlleuses reconnaissances. C'est au cours d'une de ces reconnaissances qu'il fut blessé assez gravement pour qu'on eût à craindre qu'il ne perdît la vue. A Maurice Barrès, qui lui exprimait ces craintes, il répondit par cette belle page où s'associent sa souffrance et l'héroïsme français des combattants de Verdun :

Mon cher frère, que la lumière s'assombrisse, peu m'importe aujourd'hui. Un combattant en vaut un autre, et l'on me remplacera fort

bien. J'ai pu me pencher sur la face sacrée du héros de Lubiana, quelques heures avant d'entrer dans ma nuit. Mais il faut que la lumière ne s'éteigne ni ne se voile dans le monde menacé de la plus vile obscurité par ces barbares qui, trop souvent, tentèrent d'interrompre ou de fausser l'harmonie des esprits et des formes inventés par notre race créatrice. Aujourd'hui le sang français n'est plus qu'une lumière jaillissante et la boue informe de Douaumont est pleine d'une vie idéale comme un bloc du plus beau marbre, d'où sortent des statues. De ma douloureuse immobilité toute mon âme se tend vers la bataille sublime. Nous voudrions tous combattre à vos côtés, en cette heure de danger et de gloire suprême. Ne vous préoccupez point de mes yeux, ô mon frère, mais sauvez la beauté du monde pour des yeux nouveaux. Vive la France !

Les sentiments qu'il exprimait dans ce télégramme, il me les a exprimés à moi-même, quand j'ai eu la joie de lui porter mon hommage. Je me souviens avec émotion de cette visite, à la casa Rossa, en cette Venise, deux fois morte à présent, qu'il a célébrée dans *le Feu*. Je fus reçu dans une chambre de malade, obscure et chaude à défaillir. Il était, sur le lit blanc, une forme moulée. La tête était entourée de bandelettes. Je ne voyais point ses yeux, ni son visage. Mais il parlait d'une voix qui caressait. Il répondait à mes questions sur son état, me disait l'espoir qu'on avait de lui conserver la vue par une cure de repos prolongé, le caractère pénible de l'inaction en ce moment ; puis dédaignant de songer à lui davantage (« Ne vous préoccupez point de mes yeux, mon frère »), il célébrait la guerre, l'action, le sacrifice des égoïsmes. Il disait des choses simples et profondes avec son lyrisme naturel ; dans sa nuit, la méditation lui montrait des évidences qu'il voyait moins bien à la clarté du jour ; il avait réussi à écrire, sur des bouts de papier, de petites phrases d'une ligne qu'on recopiait ; ainsi fut rédigée une lettre qu'il adressait au président du Conseil pour le conjurer d'envoyer des troupes italiennes en France. L'épreuve, disait-il, sera longue et douloureuse encore, mais il faut qu'elle soit purifiante et belle, comme le Feu.

Pour compléter cette figure complexe et brillante, il convient de retracer un tableau d'hier. Il a comme cadre la place Saint-Marc de Venise, mais non plus la place Saint-Marc à

laquelle d'élégantes et fraîches toilettes donnaient un air de grand salon. Saint-Marc n'est plus la basilique orfévrée comme une châsse : les chevaux de bronze ont été descendus de leurs socles ; des sacs de sable et de terre ont été entassés sous les arcs ouvragés, et le glorieux édifice semble une redoute, prête à la défense. Les sirènes d'une escadre, mouillée devant la Piazzetta et Saint-Georges Majeur, sifflent sur la mer admirable. Un clairon mêle un appel cuivré aux tintements de l'heure matinale, que sonne l'homme de bronze à la tour de l'horloge. Aux flottements des trois grands drapeaux tricolores, hissés à ces hautes hampes qui retenaient, aux temps de la République, les étendards de Chypre, de Morée et de Candie, des alignements de troupes au port d'armes donnent un sens impératif. Quelques officiers aviateurs sont là ; ils attendent l'heure où on leur décernera la croix militaire, due à leur vaillance. Parmi eux, un lieutenant des lanciers de Novare, un bandeau blanc coupant obliquement le front, sous la coiffure militaire : Gabriele d'Annunzio. Il reçoit en soldat le salut du duc d'Aoste que lui apporte le capitaine Lazzoni. Mais de quelle joie intime et profonde ne doit-il point tressaillir quand l'amiral Thaon de Revel salue en lui, en même temps que l'aviateur, « le poète qui encouragea le peuple à la guerre sainte ».

Le chef de la flotte italienne, en quelques traits énergiques, termine le portrait inachevé. Il enregistre, au livre d'or de la patrie, qu'un artiste, fût-il même dévoré d'esthétisme et avide de frissons comme le plus décadent des sensitifs, peut être en même temps le fier éveilleur de son peuple. Au reste, seul un jugement superficiel peut conclure que l'art est égoïsme ; il ne l'est jamais absolument, même quand il le paraît le plus. L'art est ardeur, don de soi, généreuse offrande ; dans toute explosion lyrique il y a une âme de sacrifice qui ne demande qu'à se révéler dans les actes. Le temps byronien n'est point passé, et l'idéalisme des poètes n'a pas cessé de leur inspirer l'ivresse de la mort pour de justes causes.

JULES DESTRÉE

MA VIE D'ENFANT[1]

MÉMOIRES AUTOBIOGRAPHIQUES

XII *(Suite)*

Du matin au soir, nous travaillions en silence au jardin : il préparait les couches, attachait les framboisiers, enlevait la mousse des pommiers, écrasait les chenilles ; moi, j'aménageais et j'embellissais mon habitation. Mon aïeul avait coupé à la hache l'extrémité de la poutre calcinée et planté dans le sol des bâtons auxquels j'avais suspendu mes cages avec leurs habitants. En outre, après avoir, avec des herbes sèches, tissé une sorte de paillasson épais, je disposais au-dessus du banc un auvent qui me préservait de la rosée et du soleil. J'avais ainsi tout le confort désirable.

Grand-père m'approuvait.

— Il est très utile pour toi d'apprendre à t'organiser le mieux possible.

J'attachais beaucoup de valeur à ses paroles. Parfois, il s'étendait sur le siège recouvert de gazon par mes soins et d'une voix lente, comme s'il eût eu de la peine à sortir les mots, me déclarait :

— Maintenant, tu es pareil à un morceau détaché de ta

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juin, du 1er et du 15 juillet, du 1er et du 15 août 1917.

mère ; elle aura d'autres enfants qui lui seront plus chers que toi. Quant à grand'mère, elle s'est mise à boire...

Il se taisait un long moment, comme s'il écoutait quelque chose et de nouveau, laissait tomber des paroles pesantes :

— C'est la deuxième fois qu'elle s'adonne à ces excès ; au moment où Mikhaïl aurait dû partir pour le service militaire, elle a aussi commencé à boire. Et elle m'a persuadé de le racheter, la vieille sotte. Peut-être aurait-il changé, au régiment. Ah ! vous... moi, je mourrai bientôt. Tu resteras seul, tout seul et tu devras gagner ton pain toi-même, comprends-tu? Apprends donc à être ton propre ouvrier, mais ne cède jamais aux pressions qu'on essayera d'exercer sur toi. Vis tranquillement, paisiblement, mais sois obstiné. Écoute tout le monde et fais ce qui te conviendra le mieux...

Pendant tout l'été, sauf naturellement durant les jours de pluie, je vécus au jardin ; par les nuits chaudes, j'y dormis même sur une vieille pièce de feutre que grand'mère m'avait donnée ; souvent, elle venait passer la nuit à mes côtés, elle aussi. Elle apportait alors une brassée de foin qu'elle éparpillait près de ma couche, s'étendait dessus et me racontait de longues histoires qu'elle entrecoupait d'exclamations inattendues :

— As-tu vu cette étoile qui est tombée? C'est une petite âme pure qui s'ennuyait là-haut et qui s'est souvenue de sa mère, la terre. Il vient donc de naître à un endroit ou à un autre un brave garçon ou une brave fille...

Ou bien, elle attirait mon attention sur ceci ou cela :

— Une nouvelle étoile s'est levée, vois-tu? Quels grands yeux elle a ! Ah ! le ciel, le ciel, c'est la brillante chasuble de Dieu...

Grand-père grommelait :

— Vous allez prendre froid, nigauds, et vous tomberez malades. A moins que vous ne soyez saisis d'une attaque d'apoplexie, ou bien ce seront des voleurs qui viendront et vous étrangleront.

Le soleil se couche, des torrents de feu se répandent dans le ciel et s'opalisent par degrés ; une cendre d'or rouge tombe sur la verdure veloutée du jardin. Encore quelques instants et tout s'assombrit visiblement, tout s'élargit et se gonfle.

Rassasiées de soleil, les feuilles s'inclinent ; les herbes se penchent vers la terre ; tout apparaît plus délicat et plus somptueux ; des parfums doux et divers, caressants comme des musiques, montent dans l'air et c'est aussi une musique qui vient de loin, de la campagne où l'on sonne la retraite dans les camps. La nuit descend, et avec elle quelque chose de fort et de rafraîchissant coule dans la poitrine : on dirait une bonne caresse de mère. Le silence vous frôle le cœur comme une main tiède. Et toutes les ressouvenances mauvaises de la journée, tout ce qu'il faut oublier, s'efface de la mémoire. Quel enchantement que de s'étendre sur le dos et de contempler les étoiles qui s'allument en accentuant la profondeur du ciel! Profondeur de plus en plus illuminée de nouvelles étoiles! Quelque chose vous soulève de terre : est-ce la terre qui s'est rapetissée à votre taille, ou est-ce vous qui avez miraculeusement grandi? L'obscurité devient de plus en plus dense et le silence augmente, mais partout des cordes invisibles et sensibles sont tendues ; qu'un oiseau chante, qu'un hérisson passe en courant ou qu'une voix humaine s'élève avec douceur, les sons vibrent, atténués, et ce silence frémissant les souligne avec amour.

Un accordéon retentit, un rire de femme éclate ; un sabre traîne sur les briques du trottoir, un chien jappe, comme tout cela est vain ; ce sont les derniers pétales du jour fané qui s'éparpillent.

Grand'mère était longue à s'endormir ; les mains croisées sous la tête, elle s'animait et sans se préoccuper d'être écoutée ou non, racontait quelque histoire. Mais elle avait l'art de choisir toujours le conte qui rendait la nuit plus significative et plus belle encore.

Au son de ses phrases cadencées, je m'endormais insensiblement et je m'éveillais avec les oiseaux. Le soleil me donne en plein dans le visage ; l'air matinal circule et se réchauffe. Les rameaux des pommiers secouent leur rosée, la verdure humide des herbes brille et dans la légère vapeur qui se lève, elle prend une transparence de cristal. Au ciel couleur de lilas, l'éventail des rayons s'ouvre et le firmament devient bleu. Une alouette invisible jette ses trilles très haut dans le ciel et toutes les nuances, tous les sons, comme une rosée, s'infiltrent dans la poitrine telle une grande joie paisible qui m'inspire

le désir de me lever au plus vite, de travailler et de vivre en harmonie avec les êtres qui m'entourent.

Cet été-là fut la période la plus calme et la plus contemplative de ma vie ; ce fut à cette époque que le sentiment de confiance en mes propres forces naquit et s'affermit en moi. J'étais devenu insociable et sauvage ; j'entendais les cris des enfants Orsannikof mais je n'éprouvais aucune envie d'aller jouer avec eux, et quand mes cousins venaient je n'étais nullement enchanté de leur visite : l'idée qu'ils pourraient détruire mes constructions du jardin m'inquiétait particulièrement, car c'était la première œuvre que j'eusse accomplie de ma propre initiative.

Les propos de grand-père ne m'intéressaient plus. Toujours plus sec, plus geignard, plus bougon, il querellait sans cesse grand'mère qu'il chassait quelquefois de la maison ; elle s'en allait alors soit chez l'oncle Jacob soit chez l'oncle Mikhaïl, et parfois ne rentrait pas de plusieurs jours ; grand-père cuisinait alors lui-même ; il se brûlait les doigts, il braillait, il jurait, cassait la vaisselle. Son avarice allait croissant.

Parfois, quand il venait sous ma tente, il s'asseyait confortablement sur le gazon et me regardait travailler pendant un grand moment sans mot dire. Puis il demandait soudain :

— Pourquoi gardes-tu le silence?

— Comme ça. Et toi, pourquoi me poses-tu cette question?

Il se mettait à discourir.

— Nous ne sommes pas des seigneurs. Nous n'avons personne pour nous donner des leçons ; nous devons tout comprendre par nous-mêmes. C'est pour les autres qu'on écrit des livres et qu'on bâtit des écoles; mais pour nous, il n'y a encore rien de prêt.

Il se plongeait alors dans ses pensées, il se desséchait. Immobile et muet, il devenait presque effrayant.

En automne, il vendit sa maison. Peu de temps auparavant, un matin, au moment du déjeuner, il avait déclaré à grand'mère d'une voix maussade et résolue :

— Tu sais, mère, je t'ai nourrie jusqu'à maintenant, et j'en ai assez ! Gagne ton pain toi-même.

Grand'mère écouta ces mots dans un calme parfait, comme

si elle les eût attendus. Tranquillement, elle sortit sa tabatière, huma sa prise et répondit :

— Comme tu voudras ! S'il en doit être ainsi, ce sera ainsi.

Grand-père loua deux sombres petites chambres dans le sous-sol d'une vieille maison qui s'élevait à la croisée des chemins, au bas de la colline. Quand nous déménageâmes, grand'mère prit une vieille chaussure de tille à longue frange qu'elle lança sous le poêle, puis elle s'accroupit pour évoquer le farfadet gardien de la demeure :

— Farfadet de la famille, tiens, voilà un traîneau, viens avec nous dans la maison nouvelle où nous allons chercher plus de bonheur...

Grand-père, qui se trouvait à ce moment dans la cour, passa la tête par la fenêtre et lui cria :

— Je t'en donnerai, moi, des traîneaux, vieille hérétique ! Tu avais bien besoin de me ridiculiser.

— Ah ! père, prends garde, prends bien garde à ce que tu dis ; je crains que cela ne nous porte malheur ! — déclara-t-elle gravement.

Mais grand-père se mit en colère et lui interdit de transporter ailleurs le farfadet.

Pendant trois jours, il avait vendu des meubles et diverses choses à des fripiers tartares, débattant les prix comme un beau diable et jurant avec frénésie. Grand'mère, par la fenêtre, considérait ce spectacle et tantôt elle pleurait, et tantôt elle riait :

— Emportez tout !... Cassez tout !... — s'écriait-elle de temps à autre à mi-voix.

Moi aussi, j'étais prêt à pleurer, car je regrettais fort mon jardin et la tente.

Le mobilier que l'on déménagea tint dans deux chars ; celui sur lequel je me juchai au milieu des meubles et des ustensiles me secoua terriblement.

Peu de temps après notre installation dans le sous-sol, ma mère revint. Amaigrie et pâle, elle avait des yeux immenses et étonnés qui brillaient d'un éclat fiévreux. Elle examina tout d'un air attentif, étrange ; on eût dit qu'elle nous voyait, mes grands-parents et moi, pour la première fois. Elle nous observa et se tut. Mon beau-père arpentait la chambre sans

s'arrêter, sifflotant tout bas et toussotant, les mains croisées derrière le dos.

— Seigneur ! C'est terrible de te voir grandir si vite, — s'écria enfin ma mère, en serrant mes joues entre ses paumes brûlantes.

Elle était mal habillée et sa large robe rousse se gonflait sur le ventre.

Son mari me tendit la main.

— Salut, mon ami. Comment vas-tu?

Il renifla et déclara :

— Vous savez, il fait très humide, chez vous...

On aurait dit qu'ils avaient tous les deux couru très longtemps et qu'ils étaient bien fatigués ; leurs vêtements comme leurs personnes se décelaient chiffonnés et déteints. Il nous parut qu'ils ne souhaitaient qu'une chose : se coucher pour se reposer.

On prit le thé. Ce ne fut pas un repas particulièrement gai. Grand-père, tout en regardant la pluie qui lavait les vitres, demanda :

— Alors, tout a brûlé?

— Tout ! — confirma mon beau-père avec assurance. — Nous avons failli y rester nous-mêmes...

— Ah ! le feu ne plaisante pas !

Penchée sur l'épaule de grand'mère, ma mère lui chuchota dans l'oreille quelque chose et l'aïeule ferma les paupières, comme si la lumière l'eût soudain blessée. Je m'ennuyais de plus en plus.

Cependant, grand-père répliqua très haut, d'une voix malicieuse :

— C'est bizarre, monsieur Evguény, il m'est venu aux oreilles qu'il n'y a pas eu d'incendie du tout, mais que tu as tout bonnement perdu aux cartes...

Il se fit un silence absolu, le samovar sifflait ; la pluie cinglait les vitres ; ma mère supplia :

— Papa...

— Quoi? Pa-pa-a? — et mon aïeul se mit à crier d'une voix assourdissante. — Qu'arrivera-t-il encore? Ne t'ai-je pas prévenue? Quand on a trente ans, on n'épouse pas un homme qui en a vingt! Voilà! Il est raffiné, n'est-ce pas? Et toi,

tu es de la noblesse, maintenant, hein ? Qu'en dis-tu, ma petite ?

Ils se mirent à vociférer tous les quatre ensemble, mais mon beau-père braillait plus fort encore que tous les autres. Je me réfugiai dans le corridor où l'on avait empilé le bois : l'étonnement me pétrifiait. On m'avait changé ma mère ; elle n'était plus du tout comme auparavant. Dans la chambre, je l'avais moins remarquée; mais seul dans la pénombre, je me rappelais mieux sa physionomie d'autrefois.

Je n'ai qu'une vague souvenance des circonstances qui suivirent. Je me rappelle que je me retrouvai à Sormof, dans une maison où tout était neuf, mais dont les murs n'étaient pas tapissés. En outre, les rainures entre les poutres étaient garnies de touffes de filasse qui abritaient une quantité innombrable de blattes. Ma mère et mon beau-père occupaient les deux pièces situées sur la rue et, grand'mère et moi, nous dormions dans la cuisine dont la fenêtre ouvrait sur le toit. Les noires cheminées des usines se dressaient ironiquement, crachant vers le ciel des rubans épais de fumée que le vent d'hiver chassait sur tout le village. C'est ainsi que dans notre froid logis une odeur grasse de fumée stagnait constamment. Le matin, de bonne heure, la sirène hurlait comme un loup :

— Vo - ou - ou, ou, o - ou...

Quand on grimpait sur le banc, on apercevait, par delà les toits, les portes de la fabrique éclairées par des lanternes et béant comme la bouche d'un vieux mendiant édenté ; une foule compacte de petits hommes s'y engouffrait sans discontinuer. A midi, la voix de la sirène se faisait entendre de nouveau et les mêmes portes vomissaient dans la rue leur noir torrent de petits hommes. Le vent échevelé qui se précipitait au-devant d'eux semblait les chasser, les bousculer et les jeter dans les maisons. On ne voyait que très rarement le ciel, dans ce village ; un éternel dôme gris de nuages et de fumée pesait sur les toits sales des maisons saupoudrées de neige et de suie.

Le soir, le crépuscule rougeoyait au-dessus de l'usine, illuminant le sommet des cheminées de telle sorte que celles-ci au lieu de s'élever de la terre au ciel, semblaient au contraire descendre du nuage fumeux. A voir tout cela, des nausées me montaient presque à la gorge et un ennui cruel me rongeait

le cœur. Grand'mère remplissait l'office de cuisinière ; elle préparait les repas, lavait les planchers, fendait le bois, portait l'eau, travaillant du matin au soir ; aussi elle était très fatiguée quand elle se couchait, et je l'entendais gémir et grogner. Parfois, sa besogne terminée, elle endossait une courte jaquette ouatée, et, la jupe retroussée très haut, prenait le chemin de la ville :

— Je vais voir ce que fait le vieux !

— Emmène-moi avec toi !

— Par le temps qu'il fait, tu gèlerais en route.

Et, par une route perdue dans les champs neigeux, elle gagnait la ville distante de huit bons kilomètres. Ma mère, qui était enceinte et dont la figure était toute jaune, s'enveloppait frileusement dans un châle gris et troué, garni d'une frange. Je détestais ce châle qui déformait son grand corps bien proportionné ; je le détestais et j'en arrachais les franges par petits bouts. Je haïssais aussi la maison, et la fabrique, et le village. Ma mère portait des chaussures de feutre toutes éculées ; elle toussait et ses accès de toux agitaient d'une manière grotesque son ventre déformé ; ses yeux gris bleu étincelaient avec une expression de dureté ; souvent, ils s'arrêtaient si longtemps sur les murs qu'ils semblaient ne plus devoir s'en détacher. Parfois aussi, durant des heures entières, elle regardait la rue sinistre qui donnait l'impresion d'une mâchoire : les maisons étaient des dents tordues et noires de vieillesse, quelques-unes étaient tombées, qu'on n'avait point rebâties, et d'autres avaient été maladroitement remplacées par de nouvelles, beaucoup trop grandes, qui juraient avec le reste.

— Pourquoi demeurons-nous ici? — demandai-je.

Ma mère me répondit :

— Ah ! tais-toi, hein !

Elle me parlait peu et seulement pour me donner des ordres :

— Donne, apporte, va chercher...

On ne m'accordait pas souvent l'autorisation d'aller jouer au dehors. Chaque fois, d'ailleurs, je rentrais roué de coups par les gamins. La bataille était mon seul plaisir, ma distraction préférée et je m'y livrais de tout mon cœur. Ma mère, après ces équipées, me fouettait avec une courroie. Mais le

châtiment ne faisait que m'exciter davantage ; dès que l'occasion se présentait, je me battais avec plus de frénésie encore que la veille et ma mère, comme de juste, me punissait aussi plus sévèrement.

Pourtant je me lassai de ses corrections, je la prévins que si elle ne cessait pas de me fouetter, je lui mordrais la main pour me sauver ensuite dans la campagne et me laisser mourir de froid. Stupéfaite, elle me repoussa et se mit à aller et venir fiévreusement par la pièce, puis, haletante de lassitude, elle laissa tomber ces seuls mots :

— Petit sauvage !

L'arc-en-ciel vivant et palpitant des sentiments qui composent l'amour s'était éteint dans mon âme, remplacé par les lueurs troubles d'une irritation profonde contre les gens et les choses, et qui surgissait avec une fréquence grandissante. J'avais conscience de ma solitude dans ce milieu morbide et une accablante sensation de mécontentement couvait sourdement dans mon cœur.

Sévère avec moi, mon beau-père n'adressait pas souvent non plus la parole à sa femme ; il sifflotait et toussotait souvent ; après le dîner, il se plantait devant le miroir et muni d'un éclat de bois, curait longuement, avec des soins infinis, ses dents inégales. Il se querellait de plus en plus fréquemment avec ma mère à qui il disait : « vous » d'un air rageur. Cette façon de parler me révoltait jusqu'au fond de l'âme. Pour que je ne fusse pas témoin des disputes, il fermait hermétiquement la porte de la cuisine, mais les éclats de sa voix sourde me parvenaient tout de même et une fois, tapant du pied, je l'entendis crier d'un accent furieux :

— Si vous n'aviez pas cet ignoble bedon, je pourrais inviter des amis à venir nous voir, espèce de vache !

Étonné, envahi par une colère folle, je sursautai dans ma soupente avec une telle frénésie que ma tête heurta le plafond et que je me mordis la langue jusqu'au sang.

Le samedi, les ouvriers par douzaines venaient chez mon beau-père pour lui revendre les bons qu'ils devaient échanger contre des marchandises à l'épicerie de l'usine, car au lieu de payer les ouvriers en argent, on leur donnait ces bons et mon beau-père les leur rachetait à moitié prix. Il recevait les

ouvriers à la cuisine ; assis à la table, l'air important et rébarbatif, il décidait en examinant le bon :

— Un rouble et demi...

— Monsieur Maximof, c'est trop peu... Vous ne craignez donc pas Dieu?

— Un rouble et demi...

Cette existence morne et stupide ne dura pas longtemps ; lorsque ma mère fut sur le point d'accoucher, on me ramena chez grand-père. Il habitait alors rue Kounavine, dans une maison à deux étages, une étroite chambrette dont les deux fenêtres ouvraient sur la cour. La rue sablonneuse aboutissait au bas de la colline, vers l'enceinte du cimetière qui attenait à l'église des Champs.

— Hein? — s'exclama-t-il en me voyant revenir, et il se mit à rire et à pousser de petits cris. — On disait qu'il n'y a pas de meilleur ami que sa propre mère, mais aujourd'hui, je crois qu'on remplacera la propre mère par « le vieux diable de grand-père ». Eh ! vous...

Avant même que j'aie eu le temps d'examiner les lieux, ma grand'mère et ma mère arrivèrent avec l'enfant ; mon beau-père avait été renvoyé de la fabrique parce qu'il volait les ouvriers, mais il s'était présenté ailleurs et on lui avait trouvé un emploi de receveur-distributeur de billets.

De longs jours, vides d'événements, s'écoulèrent ; puis, on me réexpédia chez ma mère qui occupait comme logement le sous-sol d'une maison bâtie entièrement en pierre. Dès mon arrivée, elle m'envoya à l'école, mais les premières séances me dégoûtèrent complètement.

Mal vêtu d'un méchant pardessus taillé dans une jaquette de grand'mère, d'une blouse jaune, d'un pantalon à passepoils, chaussé de souliers appartenant à ma mère, je fus immédiatement un objet de risée pour mes cararades, et la blouse jaune, notamment, me valut le surnom de « valet de carreau ». Néanmoins, je m'entendis bientôt avec mes camarades ; mais ni le prêtre ni le maître ne me prirent en affection.

Le maître, jeune et chauve, saignait constamment du nez ; il arrivait en classe, les narines bourrées de coton, s'asseyait, interrogeait d'une voix nasillarde ; puis soudain, au milieu d'un mot, il s'interrompait pour extraire de son appendice

nasal un tampon d'ouate qu'il examinait en hochant la tête. Il avait un visage plat, cuivré, comme oxydé et des reflets d'un bleu verdâtre semblaient jouer sur ses rides. Ce qui l'enlaidissait surtout, c'étaient ses yeux d'étain, qui semblaient n'avoir rien à faire dans sa figure et pourtant se collaient à vous avec une persistance si désagréable, qu'on avait toujours envie de se frotter la joue pour effacer la trace qu'ils auraient pu laisser.

Pendant quelques jours, on me mit dans la première division, au premier rang, dans un banc qui touchait presque à la table du maître. Il me semblait qu'il ne voyait personne d'autre que moi et cette impression m'était insupportable. Il nasillait sans cesse :

— Pés-kof, change de blouse ! Pés-kof, ne remue pas les pieds ! Pés-kof, il y a de nouveau une mare, à ta place ; tes souliers ont suinté et dégoutté.

Je me vengeai de lui par un tour cruel : m'étant procuré un jour la moitié d'une pastèque gelée, je l'évidai avec soin et la suspendis par une ficelle au contre-poids de la porte. Le corridor était obscur ; lorsque la porte s'ouvrit, la pastèque monta avec le poids, mais lorsque le maître referma l'huis, l'écorce glacée lui coiffa la tête comme un chapeau. Le gardien de l'école, muni d'un billet explicatif, me ramena à la maison, où une fois de plus, j'eus l'échine sérieusement frottée.

Un autre jour, comme j'avais répandu dans le tiroir de son bureau du tabac à priser, il éternua si violemment qu'il fut obligé de quitter la salle, et dut envoyer pour le remplacer son gendre, lequel était officier et nous obligea à chanter *Dieu sauve le tzar* et *Ah ! liberté, liberté chérie !* Ceux qui chantaient faux reçurent sur la tête des coups de règle, mais aucun ne s'en plaignit, bien que le claquement du bois sur les crânes fût assez douloureux.

Le professeur d'histoire sainte, un jeune et beau prêtre, à la luxuriante chevelure, ne pouvait pas me sentir parce que je n'avais pas en ma possession l'*Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament*, et aussi parce que je singeais sa manière de parler.

Quand il arrivait, son premier soin était de me demander :

— Péchkof, as-tu apporté le livre ou non? Oui, le livre?

Je répondais :

— Non, je ne l'ai pas apporté. Oui.

— Quoi, oui?

— Non.

— Eh bien, retourne chez toi. Oui. Chez toi. Car je n'ai pas l'intention de te faire profiter de mon enseignement. Oui, je n'ai pas l'intention.

Le pope avait une belle tête de Christ, des yeux caressants comme ceux d'une femme et de petites mains qui, elles aussi, caressaient tout ce qu'elles touchaient. Que ce fût un livre, une règle, un porte-plume, il prenait les choses avec un geste étonnant de beauté et de douceur, comme si elles eussent été vivantes, fragiles et que, plein d'affection pour elles, il eût eu peur de les abîmer par un contact trop brusque. Il n'usait pas d'autant de précautions avec les enfants, mais ceux-ci cependant l'aimaient.

Je savais toujours assez bien mes leçons et, néanmoins, on m'avertit bientôt que je serais renvoyé pour ma mauvaise conduite. Cette information m'attrista ; car elle me faisait prévoir des suites plutôt fâcheuses, ma mère devenant de plus en plus irritable et me souffletant à tout propos et hors de propos.

Mais quelqu'un vint à mon secours : ce fut l'évêque Crisanphe [1], petit bossu qui avait l'air d'un sorcier, et arriva un jour à l'école sans y être attendu.

Vêtu d'une ample robe noire, coiffé d'un bizarre petit seau renversé, il prit place à la table du maître, sortit les mains de ses poches et commença :

— Eh bien, mes enfants, si nous causions un peu !

Tout, aussitôt, devint joyeux et vivant dans la classe, sensation agréable qui nous était trop peu connue.

M'appelant au tableau, après beaucoup d'autres élèves, il me demanda gravement :

— Quel âge as-tu? Pas plus ! Que tu es long, mon ami ! Tu as sans doute été souvent à la pluie, n'est-ce pas?

1. Auteur d'un célèbre ouvrage en trois volumes : *les Religions du monde antique*; d'un article : *la Métempsycose égyptienne*, et d'un autre article de journal : *le Mariage et la femme*. Cet article que je lus dans ma jeunesse me produisit une profonde impression. Je crois que je n'en cite pas exactement le titre ; il a paru dans je ne sais quelle revue théologique, entre 1870 et 1880.

Il posa sur la table sa petite main sèche aux ongles pointus, rassembla entre ses doigts sa maigre barbe, puis fixant sur moi son bon regard il ajouta :

— Eh bien, raconte-moi ce qui te plaît le mieux dans l'histoire sainte...

Je lui répondis que ne possédant pas le livre je n'apprenais pas l'histoire sainte ; à ces paroles il rajusta sa calotte et s'informa :

— Comment cela se fait-il? Il faudra que tu l'étudies ! Mais peut-être sais-tu quand même quelque chose ; tu as probablement entendu des récits de miracles? Tu connais les psaumes? C'est très bien ! Et les prières ? Eh bien, tu vois ! Et tu connais aussi la vie des saints? En vers? Mais tu es un vrai savant !

Notre pope accourut rouge et haletant et l'évêque lui donna sa bénédiction ; mais lorsque le professeur voulut parler de moi, l'évêque leva la main et l'interrompit :

— Un instant, permettez... Voyons, récite-nous l'histoire d'Alexis, le saint homme de Dieu...

— C'est une belle poésie, n'est-ce pas, mon ami ! — remarqua-t-il, profitant d'un instant où je m'interrompis pour avoir oublié un vers. — Tu en connais d'autres? Sur le roi David?... Je suis tout oreilles !

Je voyais qu'il écoutait, en effet, et que les vers lui plaisaient. Il me laissa longuement débiter ma tirade, puis tout à coup, m'arrêta et me questionna, par petites phrases rapides :

— Tu as appris à lire dans les psaumes? Qui est-ce qui t'a appris? Ton grand-père? C'est un brave homme, n'est-ce pas? Il est méchant ! Est-ce possible? Et tu fais beaucoup de sottises?

Je me troublai, mais je répondis par l'affirmative. Le maître et le pope confirmèrent mon aveu à grand renfort de paroles et l'évêque les écouta, les yeux baissés, en soupirant.

— Tu entends ce que l'on dit de toi. Allons, viens ici...

Et posant sur ma tête sa main qui dégageait une odeur de bois de cyprès, il me demanda :

— Pourquoi es-tu un mauvais écolier?

— C'est ennuyeux d'apprendre ses leçons...

— C'est ennuyeux? Mais non, mon ami, ce n'est pas vrai.

Si l'étude t'ennuyait tu ne retiendrais rien et justement les maîtres affirment que tu apprends avec facilité. Il y a donc une autre raison.

Sortant de son sein un petit carnet, il y inscrivit mon nom.

— Péchkof, Alexis. Bon. Tâche d'être plus sage, mon ami, et de ne pas faire tant de sottises ! En commettre quelques-unes, cela n'est rien ; mais quand on abuse, on fatigue les gens. N'est-il pas vrai, mes enfants?

Quantité de voix joyeuses approuvèrent :

— Oui, oui !

— Vous autres, vous ne faites pas beaucoup de sottises, n'est-ce pas?

— Si, beaucoup, beaucoup !

L'évêque, s'appuyant au dossier de la chaise, m'attira à lui et d'un ton si drôle, que tout le monde se mit à rire, même le maître et le pope, nous fit cette déclaration :

— Ah ! mes petits amis, quelle affaire ! Moi aussi, à votre âge j'étais un grand polisson. Comment cela se fait-il, dites?

Les enfants riaient ; il les interrogea, les embarrassa avec adresse, en les obligeant à se répondre l'un à l'autre. La gaîté redoublait ; enfin, il se leva et prit congé :

— On est très bien avec vous, petits espiègles, mais il est temps de partir !

D'un grand geste qui fit voler ses manches jusque sur ses épaules, il nous bénit et dessina sur nous un large signe de croix :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous bénis ; que votre travail soit couronné de succès. Adieu !

Tous les élèves se mirent à crier :

— Adieu, monseigneur ! Revenez !

Tout en secouant sa calotte, il promit :

— Je reviendrai ! Je reviendrai ! Je vous apporterai des livres !

Et il traversa la pièce ; sa soutane flottait, mais avant de quitter la salle il dit au maître :

— Donnez-leur congé !

Il me prit par la main, m'entraîna dans le corridor et là, se penchant vers moi, il murmura :

— Et toi, mon ami, tâche de te modérer, veux-tu? Je com-

prends bien les raisons qui te font agir de la sorte. Allons, adieu, mon ami...

J'étais très ému, un sentiment singulier bouillonnait dans ma poitrine, Le maître donna congé à toute la classe ; mais avant mon départ il me prit à part pour me dire que dorénavant, je devais me faire plus petit qu'une fourmi ; je l'écoutai de bon cœur, avec une grande attention et c'était la première fois que j'agissais de la sorte.

Le pope lui aussi endossait sa pelisse; sa voix sonore s'éleva, caressante :

— Dès maintenant, il faut que tu assistes à mes leçons. Oui. Il le faut. Mais, sois sage. Oui ! Sois sage !

A peine mes affaires se furent-elles arrangées à l'école, qu'une vilaine histoire m'arriva à la maison ; je volai un rouble à ma mère. Ce crime n'avait pas été prémédité : un soir, ma mère devant sortir, m'avait confié le soin de garder la maison et l'enfant. Comme je m'ennuyais, j'ouvris un des livres de mon beau-père, les *Mémoires d'un médecin*, de Dumas père, et j'aperçus entre les pages un billet d'un rouble et un autre de cinq. Le livre étant écrit en une langue que je ne connaissais pas, je le refermai en faisant cette réflexion qu'avec un rouble on pouvait s'acheter non seulement l'*Histoire sainte*, mais probablement aussi *Robinson*. J'avais appris peu de temps auparavant l'existence de cet ouvrage. C'était au cours d'une récréation, un jour qu'il gelait; j'avais raconté une légende à mes camarades et l'un d'eux avait déclaré d'un ton méprisant :

— Quelles bêtises que ces contes de fée ; parle-moi de *Robinson* ! Voilà une histoire qui vaut la peine d'être lue.

Il se trouva que quelques autres garçonnets connaissaient ce livre et qu'ils en étaient tous enchantés. Très vexé de ce que le conte de grand'mère n'eût pas obtenu le succès que j'en escomptais, je résolus séance tenante de lire ce *Robinson*, afin de pouvoir déclarer à mon tour que ce n'était qu'une bêtise.

Le lendemain, j'apportai à l'école, l'*Histoire sainte*, les contes d'Andersen en deux petits volumes tout en lambeaux, plus trois livres de pain blanc et une livre de saucisson. Dans la sombre et minuscule boutique qui s'ouvrait près de l'église Saint-Vladimir, j'avais bien trouvé le *Robinson* lui aussi ;

c'était un maigre petit bouquin à couverture jaune sur laquelle on voyait un homme barbu, en haut bonnet de fourrure et vêtu d'une peau de bête. Cette gravure ne m'ayant pas charmé, j'optai pour les contes qui me séduisirent, même par leur extérieur, quoiqu'il ne fût pas bien brillant.

Pendant la grande récréation, je partageai pain et saucisson avec mes camarades, puis nous commençâmes la lecture d'un conte merveilleux, *le Rossignol,* qui nous empoigna singulièrement.

« En Chine, tous les habitants sont des Chinois et l'empereur lui-même est un Chinois. » Je me rappelle l'agréable étonnement que cette phrase me causa par son harmonie simple, gaie et souriante, et par quelque chose d'autre encore, quelque chose (à mon avis) d'extraordinaire et de beau.

Je ne parvins pas à achever la lecture du *Rossignol* à l'école, le temps me manqua et quand je rentrai, ma mère, debout devant le foyer, tenant à la main une poêle où elle faisait cuire une omelette, me demanda d'une voix altérée :

— Tu as pris le rouble?

— Oui, tiens, voilà les livres !...

Elle me frappa avec la poêle, à coups redoublés, et ce qui me fut plus douloureux que les coups, m'enleva les livres d'Andersen qui furent à tout jamais perdus pour moi.

Je ne retournai pas à l'école de quelques jours. Durant ce temps mon beau-père raconta sans doute mon exploit à ses collègues qui le répétèrent à leurs enfants, car l'un de ceux-ci rapporta l'histoire à l'école et lorsque je revins, on m'accueillit par un sobriquet nouveau : « Voleur ! » C'était bref et net, mais faux. Je ne niai pas que je m'étais approprié le billet mais quand j'essayai d'expliquer mon acte, on ne voulut pas me croire. Devant cette attitude, je rentrai à la maison en déclarant à ma mère que je n'irais plus à l'école.

Assise près de la fenêtre, fatiguée, les yeux égarés, toute grise et de nouveau enceinte, elle allaitait mon frère Sacha ; quand je lui fis part de ma décision, elle me regarda la bouche bée comme un poisson.

— Ce n'est pas vrai. Personne ne peut savoir que tu as pris un rouble.

— Eh bien, va t'informer...

— C'est toi-même qui t'es trahi. Allons, dis la vérité ! Est-ce toi qui a raconté la chose? Prends garde, je saurai demain qui a rapporté cette histoire.

Je lui citai le nom de l'écolier. Son visage se plissa douloureusement et elle fondit en larmes.

J'allai à la cuisine et, étendu sur le lit qu'on m'avait arrangé parmi les caisses, derrière le poêle, j'entendais ma mère qui, dans la chambre, gémissait tout bas :

— Mon Dieu... mon Dieu !...

Dégoûté par l'odeur de graillon que la chaleur exaspérait, je me levai et me dirigeai vers la cour ; mais ma mère m'arrêta :

— Où vas-tu? Où vas-tu? Viens avec moi !...

Nous nous assîmes par terre tous les deux ; Sacha, couché sur ses genoux, empoignait les boutons de sa robe et se penchait en balbutiant :

— Ou-on, — ce qui signifiait « bouton »...

Je me serrais contre la hanche de ma mère qui m'entourait de son bras et m'expliquait :

— Nous sommes pauvres... pour nous, chaque copeck... chaque copeck...

Elle n'acheva pas ; sa main brûlante se cramponnait à moi avec une force convulsive.

— Quelle fripouille!... Quelle fripouille! — conclut-elle soudain; je l'avais déjà entendue prononcer ce mot une autre fois.

Sacha répéta :

— Fipoulle !

C'était un enfant étrange, qui avait une grosse tête et de magnifiques yeux bleus ; il regardait tout ce qui l'entourait avec un doux sourire et comme s'il s'attendait à quelque chose. Il avait commencé à parler de très bonne heure ; il ne pleurait jamais et vivait dans un état de joie paisible et perpétuelle. Plutôt faible, il avait de la peine à se traîner ; il était très content quand il me voyait et aimait à se blottir dans mes bras ; il pétrissait alors mes oreilles entre ses petits doigts mous qui sentaient la violette, on ne savait pourquoi. Il mourut subitement sans avoir été malade; le matin encore, il était paisible et joyeux comme de coutume et le soir, comme on sonnait complies, il dormait déjà de son dernier sommeil. Cette mort survint peu de temps après la naissance d'un deuxième enfant, Nicolas.

Grâce à ma mère qui intervint, je pus retourner à l'école où je fus de nouveau heureux et considéré. Mais une fois de plus, le sort m'obligea à cohabiter avec grand-père.

Un jour, à l'heure du goûter, comme je pénétrais dans la cuisine, j'entendis ma mère qui poussait un cri déchirant :

— Evguény, je t'en prie, je t'en supplie...

— Bê-ti-ses ! — déclarait mon beau-père.

— Ah ! je sais que tu vas chez elle !

— Eh bien?

Pendant quelques secondes, tous deux se turent, puis, ma mère, entre deux accès de toux, s'écria :

— Canaille que tu es !

J'entendis Maximof la frapper ; je me précipitai dans la chambre. Tombée à genoux, ma mère s'appuyait du dos et des coudes à une chaise, râlante, la tête rejetée en arrière, elle bombait la poitrine et ses yeux brillaient d'un éclat terrifiant. Le mari, correctement vêtu d'un uniforme neuf, lui donnait de son long pied des coups de botte dans les seins. Saisissant sur la table un couteau à manche d'ivoire orné d'argent qui servait à couper le pain, seul souvenir que ma mère eût conservé de mon père, je voulus le plonger de toutes mes forces dans le flanc du misérable.

Par bonheur, ma mère eut le temps de pousser Maximof : la lame glissa sur le drap qu'elle fendit et la peau ne fut qu'un peu éraflée. Mon beau-père n'en poussa pas moins des clameurs terribles et sortit en courant de la pièce, la main sur le flanc. Ma mère me prit, me souleva et me jeta sur le plancher avec un rugissement. Je fus délivré par Maximof qui rentrait dans la maison.

Plus tard dans la soirée, comme il était tout de même sorti, ma mère vint me retrouver derrière le poêle, me prit dans ses bras et m'embrassa en pleurant :

— Pardonne-moi ! J'ai eu tort ! Ah ! mon petit ! Comment as-tu osé ? Avec un couteau !

Très sincèrement, et comprenant fort bien le sens de ce que je disais, je lui déclarai que j'avais l'intention d'égorger mon beau-père et de me tuer ensuite. Je crois que je l'aurais fait, que j'aurais essayé tout au moins. Maintenant encore, je revois cet instant infâme, la longue jambe et le passe-poil se

détachant sur le drap du pantalon; je vois cette jambe qui se balance en l'air, je vois la pointe du pied qui martèle la poitrine d'une femme. Bien des années plus tard, ce malheureux Maximof mourut sous mes yeux à l'hôpital, il m'était alors étrangement sympathique et je pleurai en voyant ses beaux yeux égarés se troubler et s'éteindre. Mais même à cette heure pénible, l'âme remplie d'une angoisse indicible, je ne pus oublier qu'il avait frappé ma mère à coups de pied.

En évoquant ces incroyables abominations, bien caractéristiques des mœurs russes, je me demande par moments s'il ne vaudrait pas mieux n'en point parler. Mais je me réponds avec une assurance nouvelle : « Si, c'est nécessaire, car c'est la vérité, une vérité vivante et vile qui n'a pas percé encore aujourd'hui. Et cette vérité il faut la connaître jusque dans ses fondements, pour pouvoir arracher de la mémoire des hommes, avec leurs racines, jusqu'au souvenir même des horreurs qui souillèrent la vie russe tout entière, déjà si pénible et si honteuse. »

Et puis il y a une raison encore plus positive qui m'oblige à les décrire, ces horreurs. Quoiqu'elles soient révoltantes, quoiqu'elles nous écrasent et ravalent quantité de nobles âmes, le Russe est cependant encore assez jeune et robuste d'esprit, pour pouvoir les combattre et les vaincre, et il a commencé.

Ce n'est pas seulement parce que la couche de boue bestiale est si grasse et fertile chez nous que notre vie est singulière, mais parce que des choses pures, saines et fécondes arrivent à se frayer victorieusement une voie à travers ces obstacles. Malgré tout, les sentiments généreux se développent et voici que naît un inébranlable espoir en notre avènement à une vie lumineuse et humaine.

XIII

Je suis de nouveau chez grand-père.

— Ah ! brigand ! — s'exclama-t-il quand il me vit, et il frappa sur la table. — Eh bien, moi, je ne veux plus te nourrir ; que ta grand'mère s'en charge !

— Certainement ! — dit-elle. — La belle affaire, vraiment !

— C'est bon, nourris-le ! — cria-t-il, et se calmant aussitôt, il m'expliqua :

— Nous avons tout partagé et nous vivons chacun pour soi...

Assise près de la fenêtre, grand'mère faisait de la dentelle ; les fuseaux cliquetaient avec un bruit joyeux et précipité ; sous le soleil printanier, le coussin brillait comme un hérisson doré, car il était tout constellé d'épingles de laiton. Grand'mère elle aussi, luisait comme du cuivre ; elle n'avait pas changé. Grand-père était devenu plus sec et plus ridé, ses cheveux roux grisonnaient et la paisible gravité de ses mouvements avait fait place à une agitation fiévreuse ; ses yeux verts, un peu ternis, prenaient un air méfiant. Tout en riant, grand'mère me raconta comment le partage s'était fait : il lui avait donné tous les pots, toutes les jattes et toute la vaïsselle en déclarant :

— Voici ta part, ne me demande rien d'autre !

Ensuite, il lui avait pris la plupart de ses vieilles robes ainsi que son manteau de renard et avait vendu le tout sept cents roubles. L'argent, il l'avait prêté à son filleul, un juif, marchand de fruits. La passion de l'avarice le rongeait à un point tel qu'il avait perdu toute pudeur. Il s'en allait chez ses anciennes connaissances, ses ex-collègues, au tribunal de commerce et chez les riches négociants ; là, il gémissait, assurait que ses enfants l'avaient ruiné et demandait un secours. C'était encore à cette époque-là un homme considéré, on se montrait généreux envers lui, et de retour à la maison, il agitait sous le nez de grand'mère les billets de banque qu'il avait reçus, se rengorgeant et la taquinant comme un enfant :

— As-tu vu, nigaude ? A toi, on ne t'en donnerait pas la centième partie !

Il prêtait l'argent ainsi obtenu à son nouvel ami, un pelletier long et chauve qu'on avait, dans le faubourg, baptisé « la Verge », et à sa sœur, une grosse boutiquière aux joues rouges et aux yeux bruns, molle et sucrée comme de la mélasse.

Dans la maison, on partageait strictement toutes choses : un jour, grand'mère faisait le dîner avec les provisions qu'elle

avait achetées de ses deniers ; le lendemain, c'était grand-père qui fournissait le pain et les victuailles ; mais alors les repas n'étaient ni copieux ni succulents ; grand'mère achetait de la bonne viande tandis que lui ne prenait que des tripes, de la fressure ou de la fraise de veau. Chacun d'eux avait en propre son thé et son sucre, mais ils faisaient leur infusion ensemble, dans la même théière ; grand-père disait d'une voix inquiète :

— Attends, attends, combien en as-tu mis?

Il se versait une pincée de thé dans la main, comptait soigneusement les feuilles et déclarait :

— Ton thé est plus brisé que le mien ; je dois donc en mettre moins que toi, car le mien a de plus grosses feuilles et il est plus avantageux.

Il veillait soigneusement à ce que le thé qu'elle prenait fût de la même force que celui qu'elle lui servait ; il voulait aussi boire un nombre de tasses égal à celui qu'elle absorbait.

— Encore une, la dernière, hein? — demandait-elle, avant de vider la théière.

Grand-père jetait un coup d'œil dans le récipient et répondait :

— Eh bien, oui, la dernière !

Chacun d'eux achetait également à son tour l'huile pour les lampes qui brûlaient devant les images saintes ; et ces deux vieillards avaient travaillé ensemble pendant un demi-siècle !

Ces exploits de grand-père m'amusaient et me révoltaient à la fois ; grand'mère se contentait d'en rire.

— Ne t'en inquiète pas, — me consolait-elle. — La belle affaire ! Il est tellement vieux qu'il devient bête. Il a passé quatre-vingts ans. Qu'il fasse donc des sottises, cela ne fait de tort à personne ! Et je saurai gagner ton pain et le mien, n'aie pas peur !

Moi aussi, je commençais à gagner de l'argent ; le dimanche et les jours de fêtes, je me levais de grand matin et, muni d'un sac, je faisais une tournée dans les cours et dans les rues pour ramasser les os de bœuf, les chiffons, les clous et les morceaux de papier. Les chiffonniers, payaient vingt copecks pour quarante livres de chiffons de papiers ou de ferraille ; ils donnaient moitié moins pour les os, et même descendaient jusqu'à huit copecks seulement. Je m'adonnais à ce com-

merce : après l'école et chaque samedi, je touchais trente, cinquante copecks et même davantage quand j'avais de la chance. Grand'mère acceptait mes sous et les enfonçait très vite dans la poche de sa jupe ; baissant les yeux, elle me complimentait :

— Grand merci, petite âme de pigeon. Nous allons pouvoir manger tous les deux, n'est-ce pas? C'est une bonne affaire !

Une fois je la surpris qui tenait mes pièces de cuivre dans sa main ; elle les regardait et pleurait en silence. Une grosse larme était même restée suspendue à son nez spongieux et bourgeonné.

Ce qui rapportait plus encore que de vendre des chiffons, c'était de voler du bois de chauffage ou de menuiserie dans les chantiers situés au bord de l'Oka ou aux Sablons. Dans cette île, durant la foire, on vendait du fer sous des hangars légèrement construits. Sitôt la foire terminée, on démolissait ces hangars ; perches et voliges étaient mis en tas et restaient ainsi sur place jusqu'aux crues du printemps. Les bourgeois propriétaires payaient vingt copecks une volige bien équarrie, et on pouvait en emporter une ou deux par jour ; mais pour réussir, le mauvais temps était nécessaire, la pluie ou la tempête de neige chassant des chantiers les gardes qui allaient ailleurs se mettre à l'abri.

Une bande très unie s'organisa ; elle comprenait Sanka Viakhir, le fils d'une mendiante mordouane, un gentil garçon de dix ans, affectueux et tendre, toujours paisible et gai ; Kostroma, un sans-famille impétueux et décharné, aux immenses yeux noirs et qui se pendit plus tard, à l'âge de treize ans, dans la colonie pénitentiaire où on l'avait relégué pour avoir volé une paire de pigeons. Il y avait aussi Chabi, un petit Tatare de douze ans, hercule bon et placide ; Jaze, le fils du fossoyeur et gardien du cimetière, un gamin de huit ans au nez épaté, taciturne comme un fauve en cage et qui souffrait du haut-mal ; enfin, Gricha Tchourka, l'aîné de la troupe, judicieux et juste, amateur passionné de la lutte à coups de poing ; la mère de ce dernier était couturière et veuve. Nous habitions tous la même rue.

Au faubourg, le vol n'était pas considéré comme un péché ; c'était une habitude, et presque le seul moyen d'existence pour

beaucoup de petits bourgeois qui ne mangeaient jamais à leur faim. Les six semaines que durait la foire ne pouvaient enrichir les gens pour une année entière; aussi, un très grand nombre d'honorables pères de famille demandaient-ils à la rivière un complément de gain ; ils pêchaient les poutres et les bûches emportées par la crue, transportaient sur des radeaux les cargaisons légères ; mais surtout, ils volaient. En général, ils « écumaient » le Volga et l'Oka et s'emparaient de tout ce qui était mal assujetti. Le dimanche les grandes personnes se vantaient de leurs exploits ; les enfants les écoutaient et profitaient de ces enseignements.

Au printemps, pendant la période de travail fiévreux qui précédait la foire, les rues étaient remplies chaque soir d'ouvriers, de charretiers et d'artisans un peu gris ; les petits enfants sans se gêner exploraient la poche des passants, sous les yeux de leurs parents et c'était un usage admis, un procédé licite.

On dérobait leurs outils aux charpentiers ; aux charretiers, on prenait les chevilles et les pièces de fer des essieux ; aux cochers de fiacre, des écrous. Mais notre bande ne se livrait pas à cette besogne-là ; Tchourka avait déclaré une fois pour toutes, d'un ton résolu :

— Je ne veux pas voler, maman ne me le permet pas.

— Et moi, j'ai peur, — appuya Chabi.

Kostroma n'éprouvait que du dédain pour les petits filous ; et il accentuait le mot « voleur » avec une énergie toute particulière ; quand il voyait des gamins étrangers à notre troupe dévaliser des ivrognes, il les poursuivait et, s'il parvenait à saisir un des délinquants, il le rossait sans pitié. Cet enfant aux grands yeux et à l'air triste s'imaginait qu'il était un homme ; il marchait en roulant les hanches comme un portefaix et s'efforçait de parler d'une voix mâle et brutale. Toute sa personne avait quelque chose de vieux, de réfléchi, de tendu. Viakhir, lui, était persuadé que le vol était un péché.

Mais le fait d'aller aux Sablons pour en emporter des planches et des perches n'était pas classé parmi les actes répréhensibles ; aucun de nous ne craignait de le commettre, et nous élaborâmes toute une série de procédés qui nous facilitèrent grandement la besogne. Les jours de pluie ou à la tombée de

la nuit, Viakhir et Jaze se dirigeaient vers les Sablons en passant sur la glace mouillée et bosselée ; ils faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour attirer l'attention des gardes, tandis que les quatre autres — et j'étais de leur nombre — se rendaient à l'île en cachette, un à un. Inquiétés par l'apparition de Viakhir et de Jaze, les gardes les surveillaient, et pendant ce temps, nous nous rassemblions près d'un tas de bois convenu à l'avance ; nous choisissions tranquillement notre butin et tandis que nos camarades aux pieds agiles s'amusaient à harceler les gardes et à les entraîner à leur poursuite, nous prenions, nous, le chemin du retour. Chacun des quatre opérateurs possédait une corde munie à son extrémité d'un gros clou recourbé en forme de crochet ; nous plantions ce crochet dans les voliges ou les perches et nous n'avions plus qu'à les traîner sur la neige ou sur la glace. Les gardes ne nous voyaient presque jamais ou, s'ils nous apercevaient, ils ne pouvaient plus nous rattraper. Le butin vendu, nous partagions en six la recette et chacun de nous touchait ainsi cinq ou six et parfois sept copecks pour sa part.

Avec cette somme, on pouvait se nourrir très suffisamment pendant un jour ; mais Viakhir était rossé s'il ne rapportait à sa mère de quoi acheter un peu d'eau-de-vie ; Kostroma faisait des économies, rêvant d'élever des pigeons. La mère de Tchourka était malade et il tâchait de gagner le plus possible. Chabi gardait aussi tout son argent pour regagner la ville où il était né et d'où l'avait amené un oncle qui s'était noyé peu après son arrivée à Nijni-Novgorod. Chabi d'ailleurs avait oublié le nom de son lieu d'origine ; il savait seulement que son pays se trouvait quelque part au bord de la Kama, près du Volga.

Cette manie nous amusait beaucoup et nous taquinions le petit Tatare aux yeux bigles en chantant :

La ville est sur la Kama ; où? Nous n'en savons rien.
On ne peut pas la toucher en tendant le bras, ni y arriver en marchant!

Au commencement, Chabi s'était fâché ; mais Viakhire, d'une voix roucoulante, qui justifiait son sobriquet de « Jaseur », lui avait dit :

— Voyons ! Est-ce qu'on boude entre camarades?

Le petit Tatare avait baissé l'oreille et depuis lors, il chantonnait avec nous le refrain de la ville sur la Kama.

Néanmoins, nous aimions mieux ramasser les os et les chiffons que de voler du bois. Ce travail devint très intéressant au printemps, lorsque la neige fondit et que les pluies lavèrent les rues pavées de la foire déserte. Sur cet emplacement-là, on pouvait toujours découvrir dans les rigoles une grande quantité de clous et beaucoup de ferrailles ; souvent même, on y trouvait de l'argent : pièces blanches et monnaie de cuivre. Mais les gardiens des boutiques vides nous pourchassaient et nous enlevaient nos sacs si nous ne leur graissions la patte au préalable ou si nous ne leur faisions toutes sortes de salamalecs. En général, nous ne gagnions pas notre argent avec facilité, mais nous vivions en bonne harmonie ; quelquefois, nous nous querellions bien un peu; cependant je ne me rappelle pas qu'il y ait jamais eu de batterie sérieuse entre nous.

Viakhir jouait toujours le rôle de pacificateur ; il avait le tact de prononcer au moment opportun les paroles simples qui nous faisaient rentrer en nous-mêmes et nous remplissaient de confusion. Il les proférait avec une sorte d'étonnement. Les violentes sorties de Jaze ne l'offensaient ni ne l'effrayaient ; il jugeait inutile tout ce qui était méchant et il blâmait d'un ton calme et convaincant :

— Pourquoi as-tu encore fait ça? — demandait-il, et nous sentions qu'en effet, il n'y avait aucune raison pour agir de la sorte.

Il appelait sa mère : « Ma Mordouane » et nous n'en riions pas.

— Hier soir, ma Mordouane est encore rentrée soûle comme une grive ! — racontait-il gaîment, et ses yeux ronds couleur d'or étincelaient. — Elle ouvre la porte toute grande, s'assied sur le seuil et se met à chanter ! Une vraie poule !

Tchourka, toujours positif s'informe :

— Qu'est-ce qu'elle chantait?

Viakhir se tape sur le genou en cadence et il imite sa mère d'une voix fluette :

Toc-toc-toc, oh ! Le jeune berger,
Frappe à la fenêtre et nous allons sur le pas de la porte !
Toc-toc-toc, le berger frappe ; à la tombée de la nuit,
Il joue du chalumeau ; tout fait silence au village.

Viakhir savait un grand nombre de ces rengaines et il les débitait avec beaucoup d'art.

— Oui, — continue-t-il, — elle s'est endormie, là, sur le seuil, et la cuisine s'est toute refroidie ; je tremblais de tout mon corps ; j'ai failli être gelé car je n'avais pas la force de la traîner dans la maison. Aussi, ce matin, lui ai-je demandé : « Pourquoi te soûles-tu pareillement? » Elle m'a répondu : « Patiente encore quelque temps, je mourrai bientôt. »

Tchourka confirme gravement :

— Oui, elle mourra bientôt ; elle est déjà toute bouffie...

— Auras-tu du chagrin? m'informai-je.

— Mais bien sûr ! — réplique Viakhir étonné. — Elle est très bonne...

Nous savions tous que la Mordouane battait son fils sans rime ni raison et pourtant, nous ne doutions pas cependant qu'elle était bonne ; parfois même, les jours où la chance ne nous avait pas souri, Tchourka proposait :

— Donnons chacun un copeck pour que Viakhir achète de l'eau-de-vie à sa mère, sinon elle cognera !

De toute la troupe, seuls Tchourka et moi savions lire et écrire ; Viakhir nous enviait profondément et de temps à autre il roucoulait en tiraillant son oreille pointue de souris :

— Quand j'aurai enterré ma Mordouane, j'irai moi aussi à l'école et je ferai une grande révérence au maître pour qu'il veuille bien m'accepter. Ensuite, je m'engagerai comme jardinier chez l'évêque, ou chez l'empereur !

Au printemps, la Mordouane ainsi qu'un vieux dont le métier était de quêter pour l'érection d'une église furent écrasés par une pile de bois de chauffage qui s'effondra sur eux au moment où ils s'apprêtaient à lamper une bouteille d'eau-de-vie qui fut perdue elle aussi. On emmena la femme à l'hôpital et le grave Tchourka dit à Viakhir :

— Viens demeurer chez nous, ma maman t'apprendra à lire...

Peu de temps après, Viakhir, le nez en l'air, déchiffrait les enseignes :

— Cotesmibles...

Tchourka rectifiait :

— Comestibles, hurluberlu !

— Je vois bien, mais seulement les lettres changent de place !

— C'est toi qui les embrouilles !

— Mais non, elles sautent toutes seules, elles sont contentes parce qu'on les lit !

Il nous divertissait et nous étonnait tous par son amour pour les plantes et les arbres.

Le faubourg, disséminé sur le sable, était très pauvre en végétation. Çà et là, dans les cours, poussaient de maigres saules blancs ; des massifs de sureau étalaient leurs branches tordues ; au pied des palissades se cachaient timidement des brins d'herbe grise et sèche. Si l'un de nous par hasard s'asseyait sur une de ces touffes poussiéreures, Viakhir grommelait d'un air irrité :

— Pourquoi écrases-tu cette herbe? Assieds-toi donc à côté, sur le sable ; n'est-ce pas la même chose pour toi?

Quand il était là, on éprouvait de la gêne à casser une branche de saule, à arracher un rameau de sureau fleuri ou à couper une tige d'osier au bord de l'Oka. Il se récriait toujours, haussait les épaules et laissait tomber ses bras :

— Pourquoi avez-vous besoin de tout casser? Ah! quels diables !

Et sa stupéfaction rendait tout le monde honteux.

Le samedi, on se livrait à un joyeux divertissement, auquel on s'était du reste préparé pendant toute la semaine en ramassant dans les rues les vieilles chaussures de tille éculées qu'on cachait dans des coins. Le samedi soir donc, quand les portefaix tartares du débarcadère de Sibérie rentraient par bandes à la maison, nous prenions position à l'un des carrefours et nous les bombardions avec ces projectiles. Au début, ils se fâchèrent, nous insultèrent et même nous donnèrent la chasse ; mais bientôt, le charme du jeu les entraîna et sachant par avance ce qui les attendait, ils arrivèrent sur le champ de bataille munis eux aussi de chaussures de tille. Ils nous volèrent même plus d'une fois notre matériel de guerre, ayant déniché les recoins où nous le dissimulions ; nous nous plaignions de ce procédé déloyal :

— Ce n'est pas de jeu, cela !

Ils nous rendaient alors la moitié de notre butin et la bataille

commençait. En général, ils se plaçaient dans un endroit découvert, le plus souvent au milieu du carrefour et nous les attaquions en criant et en lançant les vieilles chaussures. Eux braillaient également et poussaient des éclats de rire assourdissants lorsque l'un de nous, surpris en plein élan, culbutait la tête la première dans le sable, renversé par un projectile adroitement lancé dans ses jambes.

Le jeu durait longtemps, parfois jusqu'à la tombée de la nuit ; les petits bourgeois se rassemblaient et réfugiés à l'angle des rues nous regardaient, protestant au nom de l'ordre troublé, tandis que les chaussures de tille, grises et poussiéreuses, voltigeaient comme des corbeaux.

Les Tatares s'échauffaient tout autant que nous. Souvent, la bataille finie, ils nous emmenaient au réfectoire de leur association, où ils nous offraient de la viande de cheval douceâtre et une bizarre préparation de légumes ; après le souper, on buvait un thé épais et on mangeait une sorte de pâte de noisettes grasse et sucrée. Ces énormes gaillards nous plaisaient beaucoup ; c'étaient de vrais hercules ; il y avait en eux quelque chose d'enfantin qui se comprenait d'ailleurs, mais ce qui me frappait surtout, c'était leur douceur sans malice, leur égalité d'humeur, leur bonhomie et les attentions amicales qu'ils se témoignaient les uns aux autres.

Leur rire avait une franchise adorable, ils riaient jusqu'aux larmes. L'un d'eux, un luron au nez cassé, originaire de Kassimof, doué d'une force fantastique — il avait une fois transbordé d'une berge jusqu'assez loin sur le rivage une cloche pesant près de six quintaux — hurlait avec des éclats de rire formidables :

— Vouou, vouou ! La parole, c'est de l'herbe ; la parole, c'est de la petite monnaie, mais c'est aussi de l'or, la parole !

Un soir, il avait fait asseoir sur sa main Viakhir et l'avait soulevé très haut en disant :

— C'est là qu'il faut que tu vives, au ciel !

Les jours de pluie, nous nous rassemblions chez Jaze, au cimetière, dans la loge de son père. Celui-ci était un homme aux longs bras, aux os tordus et comme usé par la vie. Sur son crâne minuscule et sur son visage noir poussaient des touffes de poils sales ; sa tête ressemblait à de la bardane desséchée

et son long cou maigre à une tige. Il avait une façon voluptueuse de fermer ses yeux jaunes en s'écriant avec volubilité :

— Que Dieu me préserve de l'insomnie. Oukh !

Chaque fois que nous nous rendions chez lui, nous achetions dix grammes de thé, un demi-quart de livre de sucre et du pain. Une petite bouteille d'eau-de-vie lui était destinée particulièrement et Tchourka lui ordonnait d'un ton sévère :

— Chauffe le samovar, vilain homme !

Le gardien souriait et allumait le samovar d'étain ; en attendant le thé, nous discutions de nos affaires et il nous donnait de bons conseils.

— Faites attention, ouvrez l'œil ; après demain, il y aura chez les Troussof une cérémonie commémorative ; un grand repas à l'occasion de l'anniversaire d'une mort et vous trouverez des os en quantité.

— C'est la cuisinière qui se les réserve, les os, chez les Troussof, — observait Tchourka, toujours bien informé.

Viakhir rêvait tout haut, en regardant par la fenêtre qui ouvrait sur le cimetière :

— Bientôt, nous pourrons aller nous promener dans la forêt...

Jaze gardait toujours le silence ; ses yeux mélancoliques se posaient tour à tour sur chacun des assistants et le fixaient avec attention. C'était en silence aussi qu'il nous montrait ses jouets, soldats de bois extraits des tas d'ordures, chevaux sans pieds, boutons et fragments de métal.

Son père plaçait sur la table des tasses dépareillées, des gobelets, et enfin le samovar. Kostroma servait le thé tandis que le gardien, après avoir bu son eau-de-vie, grimpait sur le poêle, tendait son long cou dans notre direction, nous examinait avec ses yeux de hibou et grommelait :

— Oh ! puissiez-vous crever ! On ne dirait pas que vous êtes des gamins ! Ah ! petits voleurs, que Dieu me préserve de l'insomnie ! Outch !

Viakhir lui répliquait :

— Nous ne sommes pas du tout des voleurs !

— Eh bien, des larronneaux !

Quand le gardien nous ennuyait par trop, Tchourka lui criait avec rudesse :

— Silence, vilain homme !

Viakhir, Tchourka et moi, n'aimions pas à entendre le gardien énumérer les demeures où se trouvaient des malades ou des gens en danger de mort ; il brodait avec plaisir sur ce thème-là, et jamais aucun sentiment de pitié ne se manifestait dans son accent. Bien mieux, voyant que ces histoires nous étaient désagréables, il y revenait continuellement, harcelant et persiflant :

— Ah ah ! Vous avez peur, n'est-ce pas, petits paltoquets ! Je m'en aperçois bien ! Oui, il y a un gros bonhomme qui va mourir bientôt et il en mettra du temps à pourrir, celui-là !

On essayait en vain de le faire taire ; il continuait :

— Et vous aussi vous mourrez ! Vous ne vivrez pas longtemps, sur vos tas de fumier !

— Eh bien, nous mourrons, — disait Viakhir ; — et nous deviendrons des anges !

— Vous, des anges? — Le père de Jaze suffoquait d'étonnement. — Vous? Des anges?

Et il partait de rire et recommençait à nous agacer en nous racontant des vilenies sur les défunts.

Parfois cependant cet homme étrange nous confiait d'une voix basse et gazouillante des choses bizarres :

— Écoutez donc, mes petits amis, attendez ! Avant-hier, on a enseveli une femme ; et j'ai appris quelque chose sur elle, oui, mes enfants. Ah ! qu'est-ce que j'ai appris !

Il parlait souvent des femmes et toujours pour des révélations très viles. Mais il y avait dans ses histoires quelque chose de plaintif, et comme une sorte d'interrogation désolée. Il semblait nous inviter à réfléchir et nous l'écoutions attentivement s'exprimer d'une façon maladroite et embarrassée. De toutes nos conversations avec lui, rien de précis ne subsistait, mais seulement des fragments d'idées et des lambeaux de récits qui prenaient une allure alarmante.

— ... On lui demande : « Qui est-ce qui a mis le feu? — C'est moi ! qu'elle dit. — Comment cela peut-il se faire, nigaude, tu n'étais pas à la maison cette nuit-là, tu étais à l'hôpital ! — C'est moi qui ai mis le feu ! » dit-elle encore. Pourquoi soutenait-elle cela? Ah ! Que Dieu me préserve de l'insomnie !... Oukh !

Il savait l'histoire de presque tous les faubouriens qu'il avait enterrés dans le sable de ce cimetière nu et désolé. On aurait dit qu'il nous ouvrait la porte des maisons et que nous pénétrions à sa suite dans l'intimité des gens pour voir comment ils vivaient. Nous sentions que ses récits alors avaient quelque chose de sincère, de grave. Il aurait pu parler toute la nuit jusqu'à l'aurore, je crois, mais dès que la petite fenêtre de la loge se ternissait avec le crépuscule, Tchourka se levait :

— Je rentre pour que maman n'ait pas peur. Qui vient avec moi?

Tout le monde s'en allait ; Jaze nous accompagnait jusqu'au mur d'enceinte; derrière nous il fermait le portail, et appuyant contre la grille son visage noir et osseux, nous disait adieu d'une voix sourde.

Nous lui répondions, et une angoisse nous serrait le cœur de le laisser ainsi au cimetière ; un jour, Kostroma, regardant en arrière, formula notre pensée intime :

— Voilà, nous nous réveillerons demain, et lui, sera mort !

— C'est Jaze qui est le plus malheureux de nous tous ! — affirmait souvent Tchourka ; et chaque fois, Viakhir rétorquait :

— Nous ne vivons pas mal du tout !

Je trouvais moi aussi que nous n'étions pas si misérables, cette vie de liberté, d'indépendance me plaisait fort; j'aimais mes camarades qui m'inspiraient de grands sentiments un peu vagues et le désir de faire quelque chose pour leur bonheur.

J'eus de nouveau des soucis à l'école où les élèves me persiflaient, m'appelant mendiant, chiffonnier ; certain jour même, après une dispute, ils déclarèrent au maître que je sentais le purin et qu'on ne pouvait rester assis à côté de moi. Je me rappelle combien ces plaintes m'humilièrent et quel courage il me fallut pour retourner ensuite en classe. Les doléances de mes camarades n'étaient pas justifiées : tous les matins, je me lavais avec soin et je ne mettais jamais à l'école les vêtements que j'endossais pour faire mes tournées.

Enfin, je satisfis à l'examen de sortie de la troisième année et je reçus en récompense, avec un *Nouveau Testament* et les fables de Kryloff reliées, un autre volume broché, au titre incompréhensible, *Fata Morgana*. On me donna aussi un cer-

tificat. Lorsque je rapportai le tout à la maison, grand-père se montra très satisfait et très touché. Il déclara que ces choses-là devaient être soigneusement conservées et qu'il allait enfermer les livres dans son coffre. Grand'mère, depuis quelques jours, était malade et n'avait point d'argent; aussi entendait-on les gémissements de grand-père qui ronchonnait :

— Vous buvez, vous mangez à mes dépens; vous me rognerez jusqu'aux os; ah! vous.

Je portai mes livres à un marchand qui les accepta pour cinquante copecks et je remis cet argent à grand'mère. Je gâtai le certificat en gribouillant dessus je ne sais quoi, ensuite je le confiai à mon aïeul qui le cacha sans le déplier ni remarquer ma gaminerie que je devais payer plus tard.

J'en avais fini avec l'école et je recommençai à vivre dans la rue; c'était plus agréable encore qu'auparavant. On était en plein printemps et j'avais moins de peine à gagner mon pain. Le dimanche de grand matin, toute notre bande partait pour la campagne; nous nous engagions dans un bois de sapin, d'où nous ne rentrions que tard dans la soirée, les membres lourds d'une fatigue bienfaisante et plus amis encore qu'auparavant.

Mais cette vie ne dura pas longtemps. Mon beau-père fut encore renvoyé de sa place et disparut de nouveau. Ma mère et mon petit frère Nicolas revinrent demeurer chez grand-père et l'on m'attribua les fonctions de bonne d'enfants, grand'mère étant partie en ville chez un riche marchand pour lequel elle brodait un suaire.

Muette et décharnée, ma mère pouvait à peine remuer les jambes, et ses yeux avaient pris une expression terrifiante. Mon frère était scrofuleux et si faible qu'il n'avait pas même la force de pleurer très fort; quand il avait faim il gémissait tout bas sur un ton qui vous bouleverseit. Lorsqu'il était repu, il sommeillait et soupirait drôlement, ronronnant comme un petit chat. Il avait des plaies au coude.

Grand-père, à son arrivée, le tâta avec attention et déclara :

— Il faudrait qu'il soit très bien nourri; mais voilà, je n'ai pas assez d'argent pour vous entretenir tous...

Assise sur le lit, dans un coin, ma mère soupira d'un ton rauque :

— Il n'a pas besoin de grand'chose...

— Il n'a pas besoin de grand'chose, ni l'autre non plus et pourtant, cela finit par faire beaucoup...

Il eut un geste découragé et, s'adressant à moi :

— Il faut tenir Nicolas dehors, sur le sable, au soleil...

J'allai chercher un sac propre et sec, j'en fis un tas près de la fenêtre, à l'endroit le plus ensoleillé de la cour et j'y enterrai mon frère jusqu'au cou, selon les indications de grand-père. L'enfant aimait beaucoup rester ainsi dans le sable ; il plissait les paupières d'un air satisfait, me dévisageant de ses yeux rayonnants et extraordinaires, qui n'avaient point de sclérotique mais seulement des prunelles bleues entourées d'un anneau lumineux.

J'éprouvai tout de suite une profonde affection pour mon frère. Il me semblait qu'il comprenait toutes les choses auxquelles je pensais quand nous étions couchés côte à côte sous la fenêtre d'où nous venait la voix de grand-père :

— Mourir, ce n'est pas bien malin ; il vaudrait mieux que tu saches vivre...

Ma mère a un accès de toux prolongé.

Le bébé dégage ses bras et les tend vers moi en hochant sa petite tête blanche ; il n'a que quelques rares cheveux qui semblent gris et sa physionomie est vieillotte, réfléchie.

Quand une poule ou un chat s'approche de nous, Nicolas l'examine longuement puis il me jette un coup d'œil et sourit un peu. Cette ombre de sourire me trouble ; mon frère sentirait-il que je m'ennuie avec lui, que j'aimerais l'abandonner là et m'enfuir seul dans la rue?

La cour est exiguë, malpropre et encombrée. De la porte cochère jusqu'au fond s'élèvent de petits hangars lambrissés de planches noueuses, des bûchers, des celliers ; à l'extrémité il y a la chambre à lessive qui sert aussi de salle de bains. Les toits sont tout encombrés de débris de barques, de morceaux de bois, de planches et de copeaux mouillés : on a tiré cela de l'Oka au moment de la crue et pendant la descente des glaces. Des monceaux de bois de toute espèce qui n'offrent rien de particulièrement agréable à contempler s'entassent

un peu partout et l'eau dont ils sont imbibés en s'évaporant au soleil, dégage de vagues relents de pourriture.

Dans le bâtiment mitoyen se trouvait un abattoir pour le petit bétail. Presque tous les matins, on entendait les meuglements des veaux ou les bêlements des moutons. L'odeur du sang qui s'en dégageait était si forte qu'il me semblait parfois la voir monter, réseau de pourpre transparente, comme on voit des vapeurs d'eau s'élever dans le soleil d'été.

Lorsque les animaux mugissaient, assommés par un coup de masse entre les cornes, Nicolas plissait les paupières et gonflait les joues ; il essayait probablement d'imiter ce cri de douleur, mais il ne parvenait qu'à exhaler péniblement l'air qu'il avait aspiré :

— F - fou...

A midi, grand-père passait la tête par la fenêtre et criait :

— Dîner !...

Il donnait lui-même à manger à l'enfant qu'il tenait sur ses genoux ; il mâchait du pain ou de la pomme de terre ; puis de son doigt tordu, introduisait un peu de nourriture dans la petite bouche de mon frère, en barbouillant les lèvres minces et le menton pointu du garçonnet. Ce repas ne durait pas longtemps ; bientôt, grand-père soulevait la courte chemise de Nicolas, tâtait du doigt le petit ventre boursouflé et se demandait tout haut :

— Est-ce assez? On bien faut-il lui en donner encore?

Du sombre coin près de la porte où elle se tenait, s'élevait la voix de ma mère :

— Vous voyez bien qu'il tend les bras vers le pain !

— Les enfants sont bêtes ! Ils ne savent pas ce qu'il leur faut de nourriture.

Là-dessus, il enfonçait encore une chique dans la bouche du petit. J'éprouvais une telle honte de ce gavage que j'en avais la nausée et que ma gorge se serrait.

— Maintenant, cela suffit ! — disait enfin mon aïeul. — Tiens, porte-le à sa mère.

Je prenais Nicolas qui gémissait, tout son petit corps s'allongeant désespérément vers la table. Ma mère se levait et venait au-devant de nous en râlant. Ses bras tendus n'avaient plus de

chair ; elle était longue et desséchée comme un sapin aux branches rompues.

Devenue presque muette, elle ne prononçait que rarement un mot et d'une voix fiévreuse ; pendant des journées entières, elle restait silencieuse couchée dans le coin où elle se mourait. Elle se mourait, je le sentais, je le savais. Grand-père lui-même parlait trop souvent de la mort, il revenait sans cesse sur ce sujet, surtout le soir lorsque la cour s'assombrissait et qu'une grasse odeur de pourriture, tiède comme une toison de mouton, nous arrivait par la fenêtre.

Le lit de mon aïeul était placé dans un coin presque sous les images saintes ; il se couchait, la tête tournée vers elles et vers la fenêtre, et longtemps bougonnait dans l'obscurité :

— Voilà le temps de mourir qui est venu... Quelle attitude aurons-nous quand nous serons devant Dieu?... Que Lui dirons-nous? Voilà, durant toute la vie, on s'est démené, on a fait ceci, on a fait cela... Et où cela vous a-t-il mené?

Je dormais sur le plancher, entre le poêle et la fenêtre. J'étais à l'étroit et pour être plus à l'aise je glissais les pieds sous le poêle où les blattes en passant me chatouillaient. J'éprouvais d'ailleurs dans ce réduit quelques petites satisfactions malicieuses. En cuisinant, grand-père cassait à chaque instant les vitres avec la pointe ou le bout du tisonnier. Je trouvais bizarre et amusant que mon aïeul, si intelligent d'ordinaire, n'eût pas l'idée de couper l'extrémité de cet ustensile.

Certain jour entre autre qu'il faisait cuire je ne sais quoi dans un pot menaçant de déborder, il manœuvra le tisonnier avec une telle force qu'il brisa le montant et la traverse du châssis ainsi que les deux vitres, tandis que le pot, se renversant sur la plaque du fourneau, se cassait en mille morceaux. Le vieillard fut si chagriné de cet accident qu'il s'assit à terre et se mit à pleurer.

— Seigneur, Seigneur...

Quand il fut sorti, je pris le couteau à pain et je coupai le tisonnier aux trois quarts de sa longueur, mais dès qu'il vit mon ouvrage, il se mit à gronder :

— Maudit polisson, il fallait le scier, le scier avec une scie... on aurait pu utiliser les bouts pour faire des rouleaux à pâte et je les aurais vendus ! Ah ! graine de diable !

Il s'enfuit dans le corridor en agitant les bras :

— Tu ne devrais pas te mêler de ce qui ne te regarde pas... — me fit observer ma mère.

Elle mourut au mois d'août, un dimanche vers midi. Mon beau-père venait de rentrer de voyage; il avait retrouvé une place. Grand'mère et Nicolas étaient déjà partis s'installer chez lui, dans un appartement petit mais propret à proximité de la gare. On devait y transporter ma mère à bref délai.

Le matin du jour où elle trépassa, elle me dit tout bas, mais d'une voix plus nette et plus dégagée que d'habitude :

— Va-t-t'en chez Evguény et dis-lui que je le prie de venir...

S'appuyant d'une main au mur, elle se souleva sur son lit, s'assit et ajouta :

— Cours vite !

Il me sembla qu'elle souriait, que quelque chose de nouveau brillait dans ses yeux. Mon beau-père était à la messe quand j'arrivai et grand'mère m'envoya chercher du tabac chez une boutiquière juive. Celle-ci n'avait point de tabac râpé ; il fallut attendre qu'elle m'en préparât et le rapporter ensuite à mon aïeule.

Quand je revins chez grand-père, ma mère était assise près de la table ; vêtue d'une jolie robe mauve, bien coiffée, elle avait repris son grand air d'autrefois.

— Tu es mieux? — demandai-je, intimidé sans savoir pourquoi.

— Viens ici ! Où as-tu rôdé, réponds?

Je n'en eus pas le temps : elle me prit par les cheveux et de l'autre main, s'emparant d'un couteau long et souple, taillé dans une scie, elle me frappa tant qu'elle put du plat de la lame jusqu'à ce que le couteau lui échappât des doigts.

— Ramasse-le ! Donne-le moi !

J'obéis et je lançai le couteau sur la table, ma mère me repoussa et je m'assis sur le marchepied du poêle, épiant ses gestes avec effroi.

Elle se leva et se dirigea lentement vers le coin qu'elle occupait d'ordinaire. Après s'être étendue sur le lit, elle prit son

mouchoir et essuya son visage en sueur. Ses gestes étaient incertains ; par deux fois, sa main retomba sur l'oreiller sans que le mouchoir touchât la figure.

— De l'eau...

J'en puisai une tasse dans le seau ; soulevant la tête avec effort, elle but une gorgée de liquide et de sa main glacée repoussa la mienne. Un profond soupir lui échappa. Ensuite, elle regarda les saintes images puis ses yeux se posèrent sur moi ; elle remua les lèvres comme pour un ricanement et, avec lenteur, abaissa ses longs cils sur ses prunelles. Ses coudes se collèrent avec force à ses côtés et ses mains, dont les doigts bougeaient un peu, rampèrent sur la poitrine et montèrent à la gorge. Une ombre passa sur son visage et s'accentua peu à peu, tendant la peau jaune, et aiguisant le nez. La bouche s'entr'ouvrit, mais on n'entendit pas le bruit de la respiration.

Pendant un temps incalculable, je restai debout devant le lit, ma tasse à la main, regardant ce visage qui se pétrifiait et qui prenait des teintes grisâtres.

Enfin, grand-père entra et je lui dis :

— Ma mère est morte...

Il jeta un coup d'œil sur le lit :

— Qu'est-ce que tu radotes?

Il marcha vers le poèle et sortit un pâté du four en faisant un tapage assourdissant avec la poêle et les couvercles. Je le regardai sans rien dire, je savais que ma mère était morte et j'attendais qu'il comprît.

Il ne semblait pas s'en soucier.

Mon beau-père arriva peu après, vêtu d'un complet de toile et coiffé d'une casquette blanche. Il prit un siège et sans faire de bruit, le porta près du lit de ma mère ; mais arrivé près d'elle, il lâcha la chaise et brusquement clama d'une voix claironnante comme une trompette de cuivre :

— Mais elle est morte, voyez donc !...

Les yeux écarquillés, un couvercle à la main, grand-père cette fois abandonna son fourneau et s'approcha du lit, en trébuchant comme un aveugle.

*
* *

Quelques jours après les funérailles de ma mère, mon aïeul me prit à part et me déclara :

— Alexis, mon garçon, tu n'es pas une médaille que je puisse porter à mon cou, il est inadmissible que tu restes ainsi à vivre à mes crochets ; va-t'en plutôt par le monde...

Et je m'en allai par le monde.

MAXIME GORKI

(TRADUIT D'APRÈS LE MANUSCRIT PAR SERGE PERSKI)

LE SAINT-SIÈGE

ET LA RÉVOLUTION RUSSE

Bien que la Révolution russe ait été, de tous les événements de la guerre, un des moins attendus, et de ceux qui justifiaient de prime abord une appréciation réservée, les impressions qui l'ont accueillie au Vatican ont presque immédiatement concordé dans la bienveillance. En tout cas, la Secrétairerie d'État, qui n'a pas accoutumé de reconnaître avec précipitation les gouvernements révolutionnaires, a donné acte sans réserve de la notification que celui de Pétrograd lui a fait parvenir. Elle a saisi l'occasion de le remercier, depuis, de quelques décisions libérales à l'égard du clergé ou des institutions catholiques. Peut-être, à l'heure actuelle, une conversation sur des affaires d'intérêt commun est-elle engagée. On a fait enfin la remarque que la motion du Conseil municipal de Rome adoptée, le 25 mars, en l'honneur de la « nouvelle Russie » était due à l'initiative de M. Borromeo, membre du groupe catholique de cette assemblée.

Ce n'est pas que, dans les milieux du Vatican, on ne soit sobre de pronostics sur les conséquences politiques et militaires des événements de Russie. Il n'en émane encore, semble-t-il, que des opinions timides, ceux-ci penchant à croire que ces événements nous rapprocheront de la paix.

ceux-là préoccupés du coup porté à l'ordre et à l'équilibre du vieux monde. Mais ce qui a paru frapper la Cour romaine, ce qui motive la quasi-unanimité de son jugement, c'est l'intérêt religieux de cette révolution, ou, plus précisément, la perspective de l'ouverture d'une ère réparatrice pour le catholicisme. L'objet de la présente étude est de rechercher l'origine de ce point de vue, d'en faire la critique, de montrer enfin par quels côtés il touche à certaines questions d'avenir européen.

I

Le « tsarisme », dans ses rapports avec l'Église romaine, quand il n'agissait pas en ennemi, conservait des allures distantes, défiantes, hautaines, et ne lui offrait guère que la paix armée. A l'égard de ses propres sujets catholiques ou *uniates* [1] sa politique était moins bienveillante encore : il leur reprochait notamment d'être plus attachés à Rome qu'à lui-même et de constituer en quelque manière des enfants séparés de la grande famille russe. Précisément d'ailleurs parce qu'il les estimait « séparés », il crut trouver son intérêt, depuis le début du dernier siècle, à ne pas ignorer la puissance spirituelle à laquelle il les savait fidèles. De là, des relations diplomatiques qui sentent la contrainte de part et d'autre, et dont le moindre heurt compromet la stabilité.

Instaurées sous Alexandre Ier, ces relations sont rompues en 1864, à la suite de l'insurrection polonaise et de l'attitude cavalière que prend à cette occasion M. de Meyendorff à l'égard de Pie IX. Sous Léon XIII et Alexandre III, on revient à la conversation. Une mission officieuse, confiée à M. Buteníeff, aboutit à un compromis sur des affaires urgentes. Par la suite, des pourparlers entre la nonciature et l'ambassade de Russie à Vienne, alors gérée par le prince Lobanoff, préparent

1. Les *Uniates*, qui figurent, au nombre de cinq ou six millions, dans les statistiques confessionnelles de la Russie, de la Galicie, de la Hongrie et de la Roumanie, reconnaissent la suprématie du Pape et restent en communion dogmatique avec le Siège romain, qui, de son côté, leur concède, en matière rituelle et de discipline, certains usages — le mariage des prêtres, par exemple — empruntés à la tradition de l'Église gréco-slave.

le terrain à une seconde mission, de même caractère. Celle-ci est confiée à M. Iswolsky, qui parvient à gagner la confiance de Léon XIII, et obtient l'Encyclique de 1894, où les Polonais trouvent des conseils de loyalisme. De ce jour, la mission de M. Iswolsky devient officielle. Un échange de courtoisies inaugure le règne de Nicolas II, qui envoie le prince Lobanoff faire part de son avènement au Saint-Siège ; de son côté le Pape se fait représenter aux cérémonies du couronnement, à Moscou, par le cardinal Agliardi.

Cependant, même pendant cette période, qui constitue la « belle époque » des relations entre le Saint-Siège et la Russie, les dehors seuls sont rassurants : on sent la cassure toujours possible. Il est évident qu'à Rome, si l'on a des égards pour le gouvernement impérial, les sympathies vont toujours aux Polonais : or c'est précisément un Polonais, le cardinal Ledochowski, qui dirige alors la Propagande, et, fronde la politique de son maître. De leur côté, le Saint-Synode et un parti puissant réprouvent toutes avances à la Papauté, toutes concessions à l'Église catholique de Russie. On s'arrange de façon à éluder la règle de la réciprocité diplomatique, qui eût exigé l'institution d'une nonciature à Saint-Pétersbourg [1]. Par la suite, quels que soient la bonne volonté et le tact des succes-

1. Au cours de pourparlers à ce sujet sous Léon XIII, une note confidentielle fut adressée de Saint-Pétersbourg au cardinal Rampolla. Elle paraît rendre un compte fidèle des préventions du gouvernement impérial :

« I. Le gouvernement, l'administration ecclésiastique et l'opinion russe tout entière sont en défiance absolue (*sic*) contre la Curie romaine, où la France n'est même plus représentée pour servir, au besoin, les intérêts des deux nations alliées.

« II. Même défiance contre la Propagande, à la tête de laquelle est placé un cardinal polonais, et dont l'organisation, comme l'esprit, sont profondément latins, par conséquent hostiles aux Églises orientales.

« III. Même défiance absolue contre les ordres religieux et surtout les Jésuites, qui représentent l'essence même de la propagande latine, et dont l'esprit envahissant chercherait à pénétrer en Russie, sous prétexte d'en soigner les plaies quatre fois séculaires faites par le schisme, de travailler à la bonne formation du clergé et de pourvoir à l'éducation de la jeunesse.

« C'est dans ces trois difficultés que se trouve l'impossibilité de songer à l'Union, car, si l'on passait outre, il y aurait avant peu une lutte ouverte entre le gréco-slavisme et le latinisme, entre l'antique tradition de l'Église orientale et les nouveautés de certaines pratiques latines.

« Tout cela pourrait amener des troubles auxquels il répugne au Gouvernement impérial d'exposer la Russie. »

seurs de M. Iswolsky, ils ne parviennent pas à établir entre leur gouvernement et la Cour romaine un courant de confiance réciproque propice à la solution des affaires, et l'on dirait, en définitive, que leur mission se bute à la force des choses.

Voici en effet l'état des choses avant la Révolution : si le tsar ne peut être strictement qualifié de chef d'une Église rivale, il en est au plus haut point le protecteur et l'administrateur co-intéressé. A Rome, on voit en lui l'héritier *de facto* du césaro-papisme byzantin, donc une sorte d'anti-pape, qui met au service du schisme toute la puissance de son autocratie. Du côté russe, il semble à beaucoup de gens que toute concession aux catholiques entame, pour ainsi dire, un dépôt à la fois national et dynastique et risque d'affaiblir les garanties qu'une politique séculaire a réservées à l'État. Du latinisme, on pense, au fond : « Voilà l'ennemi ». C'est, à tout le moins, un intrus, un dissolvant, qui trouve dans le « polonisme », une expression non seulement historique, mais vivante et protéiforme. Polonais de l'Empire, ralliés incertains, sujets plus soumis que fidèles ; Polonais d'Autriche, ennemis avérés ; Polonais nomades, semant à travers le monde le dénigrement des institutions russes, quand ils ne sont pas nihilistes ou conspirateurs, presque tous, jusqu'à la veille de la Révolution, passent aux yeux du Russe soupçonneux pour des adversaires plus ou moins latents. Et quand il cherche de quoi est fait le lien national qui unit ces Polonais par-dessus les frontières, c'est toujours le catholicisme qui apparaît comme le filament le plus résistant, tissé lui-même de croyances, de souvenirs et d'espoirs profondément antagonistes de l'idéal religieux comme de l'idéal d'État de la Russie impériale.

Aussi, quand Rome invoque l'esprit de l'époque, l'exemple d'autres pays, la détente des mœurs inter-confessionnelles, pour réclamer en faveur de la hiérarchie catholique et des fidèles un traitement moins rigoureux, on semble lui répondre qu'elle ne connaît pas, ou méconnaît, les termes du problème politique. Comment, tout d'abord, l'autocratie accorderait-elle au catholicisme la liberté, au sens occidental et moderne, quand elle soumet son propre culte, son Église officielle, au contrôle jaloux de l'autorité civile? Comment pourrait-elle dispenser les consistoires diocésains catholiques de la pré-

sence de procureurs impériaux, et par conséquent les dépouiller de cette odeur de « cultuelle », pour laquelle la Cour de Rome a tant d'éloignement, quand un procureur général laïque, à l'occasion même militaire et botté, siège au Saint-Synode en qualité de représentant direct de l'Empereur, et au Conseil des ministres comme représentant de l'Église nationale? « Le gouvernement des tsars a constamment tendu à faire entrer le catholicisme dans le lit de Procuste de la bureaucratie russe... La Révolution française avait décrété la constitution civile du clergé ; l'autocratie a constamment travaillé, en Russie, à établir ce qu'on pourrait appeler la constitution impériale du clergé catholique [1]. » De là une première source de conflits de principes, irréductible, entre le Siège romain, attentif à la défense de son autonomie spirituelle, et un régime qui, par nature et définition, tend à faire de l'Église un associé-subordonné de l'État.

Dans la pratique, cet ancien régime aurait pu épargner à un culte même dissident, même « indésirable », les entraves, les vexations, les persécutions surtout. Il semble qu'au contraire on ait pris goût à les multiplier, à laisser grossir le dossier des doléances que le Vatican constitue au jour le jour et silencieusement pendant la paix, pour l'ouvrir et en faire un usage presque public, à compter du moment où l'état de guerre l'autorise à dévoiler ce qu'il pense et ce qu'il craint de la Russie. Le gouvernement impérial use de tous les prétextes pour prolonger la vacance des successions épiscopales ; il prend volontiers sous sa protection les prêtres catholiques en conflit avec leur évêque ; il gêne le recrutement du clergé séculier ; il ne tolère que peu de couvents, et le nombre de leurs occupants est strictement limité. Les visites pastorales sont soumises à l'autorisation préalable, les mandements n'échappent pas à la censure.

Quand il s'agit des catholiques, le Code des délits confessionnels est renforcé. Procès, sur le simple soupçon d'« actes de prosélytisme » ; procès, quand un prêtre se permet de célébrer la messe ou même quand une personne de bonne volonté d'enseigner le catéchisme, hors des locaux déterminés par la

1. François Carry, *La Russie et le Vatican sous Léon XIII*.

loi. L'application de cette loi est d'ailleurs abandonnée à des fonctionnaires hostiles, à une police souvent vénale. Sous les tsars de réputation pourtant libérale, Alexandre II et Alexandre III, certaines dispositions frappent les catholiques comme tels, indépendamment de la pratique de leur culte, en restreignant pour eux le droit à l'acquisition d'immeubles, en leur fermant l'accès de certaines fonctions publiques. Sous Nicolas II, il est vrai, à la suite des événements de 1905, de nouvelles lois font disparaître sur le papier ces prohibitions et ces exceptions, en garantissant à tous sujets russes la liberté de conscience. Mais le fonctionnaire se dispense tout simplement d'observer ces lois ; elles deviennent plutôt, en fait, une sorte de piège tendu à la bonne foi de ceux qui s'en réclament. Pendant cette période de douze ans qui s'écoule entre les prodromes de la Révolution et l'écroulement du régime, les abus, en cette matière comme en beaucoup d'autres, continuent à suivre leur cours.

Une pratique en particulier, immuable depuis le règne de Catherine II, touchait le Vatican au point sensible. Toute la correspondance entre le Saint-Siège et les catholiques de l'Empire, clergé ou fidèles, était soumise au contrôle de l'autorité civile. Par la section des Cultes au ministre de l'Intérieur devaient passer indistinctement les demandes de bénédictions, de dispenses, d'indulgences, les adresses de piété individuelles ou collectives, les offrandes, tout ce qui avait trait en un mot — sans excepter les secrets de conscience — aux appels à la juridiction ou à la paternité spirituelle du Souverain Pontife. De son côté le Saint-Siège ne pouvait faire parvenir à aucun catholique russe, par une autre voie que la Légation de Russie à Rome, non seulement les pièces relatives à des cas particuliers, mais jusqu'aux documents officiels, y compris l'inoffensif périodique *Acta apostolicæ Sedis*. Sur le circuit de vie catholique dont le Vatican occupe le point central, se trouvait donc et se trouve même encore interposé un « bureau », géré par des fonctionnaires d'une autre religion, et contre les censures ou les indiscrétions duquel il n'y a pas de recours. La dignité et l'indépendance du Saint-Siège ne peuvent guère, on en conviendra, s'accommoder d'un pareil régime ; on a raison d'ajouter à Rome qu'il ne trouve

plus d'équivalent dans aucun pays, et que l'esprit de notre époque le répudie.

Par ces diverses raisons, au moment où la conflagration générale a éclaté, la Russie était peut-être, de toutes les puissances, celle dont le Saint-Siège jugeait avoir le plus à se plaindre, attendait le moins d'accommodements, et, pour tout dire, redoutait le plus le succès. Il va de soi que l'Allemagne et l'Autriche n'avaient rien épargné pour aviver ces dispositions. Leur thèse, au Vatican — et elle y trouvait de nombreux approbateurs — était que les intérêts du catholicisme allaient se jouer sur la carte de la guerre : si celle-ci tournait en faveur des Russes et de leurs alliés, le schisme gréco-slave étendrait ses positions vers le centre de l'Europe et s'installerait en triomphateur dans tout l'Orient. La divulgation des accords, entre puissances de l'Entente, qui réservaient Constantinople à la Russie, n'était pas pour atténuer ces appréhensions : à Rome, où l'on trouvait cette concession inattendue de la part de l'Angleterre, on la déclarait « incompréhensible » de la part de la France, dont le patrimoine historique d'influence orientale risquait d'être entamé au vif, disait-on, avec la rétrogradation du catholicisme. Enfin l'attitude des autorités russes en Galicie, au moment de la première occupation de cette province, fournit à la Cour romaine un nouveau sujet de récriminations, aux agents des empires centraux une occasion de plus de dénoncer l'intolérance et le « fanatisme » moscovites. La malheureuse immixtion du Saint-Synode dans l'administration provisoire galicienne donna lieu, en effet, contre la population catholique et surtout contre les *Uniates*, à des abus qu'il était facile d'exploiter. L'archevêque de Lemberg, Mgr Szepticky, déporté et enfermé pendant quelques temps dans un « couvent de pénitence », fut représenté comme un martyr.

Bref la guerre, soit qu'elle ajoute de nouveaux griefs à ceux qu'on avait au Vatican contre la Russie, soit qu'elle fasse davantage ressortir les anciens, met en pleine lumière, dans ce milieu, l'antagonisme jusqu'alors plus ou moins voilé entre les intérêts catholiques et l'ancien régime impérial. On ne dira jamais assez combien cet antagonisme a exercé d'influence sur l'attitude non seulement politique, mais morale

de la Papauté. Au point de vue catholique, antipathique par ses procédés, redoutée pour ses ambitions, l'ancienne Russie a été véritablement le poids lourd de l'Entente dans la balance des appréhensions pontificales. Elle a desservi à Rome les intérêts alliés qu'elle trahissait ailleurs. Que, par un juste retour, sa chute y puisse les servir, la suite de cette étude montrera que l'hypothèse est plausible.

***

C'est donc avec une sorte de soulagement qu'au Vatican on a pris acte de la fin du régime impérial. On en disait beaucoup de mal. On ne lui voulait aucun bien. Son effondrement est un débarras. On pense tout haut : « Quoi qu'il arrive, nous ne saurions perdre au change ». L'impression, dès qu'on la raisonne, se fortifie. De loin, le faîte de l'Église rivale semble foudroyé, dans la personne du tsar. Il se peut que cette Église reste immuable dans sa dogmatique et sa discipline. Du moins elle a cessé d'être l'associée d'une autocratie par principe hostile au catholicisme. Cette hostilité redoutable, distincte de la simple dissidence confessionnelle, ne se perpétuera plus — on l'espère du moins — dans une dynastie héréditaire. Il se peut même qu'elle disparaisse, avec le temps, de la tradition gouvernementale.

Reste, il est vrai, le Saint-Synode. Il semble du moins qu'en quelques semaines ait déjà passé sur cette institution un souffle rénovateur. On signale des changements dans sa composition et dans son esprit. Le métropolite de Pétrograd, Pitirim, sectaire et réactionnaire, en est expulsé. Le gouvernement provisoire y fait entrer comme procureur général M. Lvof qui, député à la Douma, s'était précisément fait une spécialité, à l'occasion de la discussion du budget, de critiquer chaque année le despotisme et la routine de l'ancien Synode. Le nouveau, au surplus, inaugure une formule de prières publiques dans laquelle la nation remplace l'empereur et entrent l'idée et le mot conciliateurs de « chrétienté ».

Le Saint-Synode lui-même survivra-t-il à la Révolution? Ce n'est, après tout, qu'une invention de Pierre le Grand, sans fondements traditionnels dans l'Église russe, et même

subversive de l'antique tradition — une invention très laïque d'esprit, puisqu'elle avait pour but de faire disparaître, avec le Patriarchat, un principe d'indépendance spirituelle opposable au souverain. Déjà, en 1905, pendant la période des troubles précurseurs de la chute de l'autocratie, une fraction importante du clergé russe s'était attaquée au Saint-Synode. Aujourd'hui l'idée d'une reconstitution du Patriarchat semble devoir mettre d'accord les partisans de l'émancipation de l'Église nationale et ceux de la laïcisation des institutions civiles. Elle peut même devenir une idée nécessaire, si la Russie nouvelle se rallie sincèrement au point de vue libéral moderne que l'État, prêt à faire respecter tous les cultes, ne se solidarise avec aucun.

De telles perspectives, encore qu'aléatoires et lointaines, ne peuvent qu'agréer à la Cour de Rome. En attendant, le gouvernement provisoire s'est déjà concilié ses sympathies, et a même reçu ses remerciements, pour avoir mis en liberté Mgr Szepticky, ainsi qu'un de ses confrères en persécution, Mgr Ropp, évêque de Vilna. Il a sûrement à cette heure d'autres soucis que de soumettre à un contrôle tracassier l'exercice du culte catholique. La presse annonce qu'il étudie un nouveau statut organique des rapports de ce culte avec l'État. Cette réforme peut aboutir à libérer la hiérarchie ecclésiastique des anciennes servitudes et les fidèles des lois d'exception; elle réaliserait même un vœu du Saint-Siège en augmentant le nombre des circonscriptions diocésaines aujourd'hui démesurément étendues [1].

Le gouvernement provisoire a solennellement reconnu le droit de la Pologne à l'unité et à l'indépendance, et la délégation polonaise à qui M. Milioukoff a fait cette déclaration avait à sa tête Mgr Cieplak, archevêque de Mohilev. C'est encore une assurance qui sourit au Vatican et à la sincérité de laquelle il croit plus volontiers qu'aux promesses pleines de réticences de Nicolas II. Quelles en seront les suites?

1. On compte sept diocèses catholiques en Pologne russe, et cinq dans la Russie proprement dite (Mohilev, siège métropolitain, Zytomierz, Samogizia, Tiraspol et Vilna). Celui de Mohilev s'étend littéralement de la Baltique à la mer du Japon. Le désir probable du Saint-Siège serait d'attribuer au moins un diocèse à la Sibérie et un autre au reste de l'Asie russe.

Nul ne peut le prédire. Mais quand bien même la reconstitution de la Pologne, en faveur de laquelle le Saint-Siège a laissé voir ses sympathies, ne ressortirait pas des traités à intervenir, on a l'impression que le nouveau régime russe ne saurait, en aucun cas, regarder le *polonisme* du même œil prévenu que l'ancien. Il se mettrait en contradiction avec ses propres principes, il ajouterait à ses embarras, s'il prétendait le traiter en conspirateur et en adversaire. Dans l'éventualité même où, après la guerre, une fraction du peuple polonais aurait à faire encore partie de l'Etat russe, elle y tiendrait vraisemblablement, comme *nationalité*, une place égale à celle des autres groupes nationaux, finlandais, lithuaniens, ukrainiens par exemple. Du même coup les individus seraient délivrés des préventions et des restrictions qui pesaient sur le catholicisme, en tant que religion des Polonais. — Bref, les libertés que l'Église réclame, et que l'absolutisme lui avait refusées, peuvent passer pour inoffensives et légitimes en comparaison des exigences désordonnées avec lesquelles le gouvernement russe actuel, et probablement ceux de l'avenir, auront à faire compte. Hors le cas peu probable d'une réaction autocratique, on a donc peine à concevoir quel régime se croirait en droit de lui contester ces libertés, ou pourrait y trouver son intérêt.

En Orient, la Révolution ébranle les bases de la politique séculaire des tsars. Rome, du moins pour le moment, peut se tranquilliser sur la dévolution de Constantinople. Lors même que la nouvelle démocratie russe hériterait — ce qui paraît douteux — des ambitions de Pierre le Grand, son organisation intérieure paraît devoir être assez laborieuse pour qu'elle les ajourne. Dans les Balkans nous voyons aux prises les petits États chrétiens qui gravitaient autrefois uniformément autour de la Russie, dont l'influence politique, déjà très entamée depuis quelque vingt ans, y sera probablement nulle après la guerre. L'influence de l'Église russe se prolongera peut-être, mais fort atténuée, plutôt comme un souvenir, en tous cas sous des formes qui ne sauraient plus faire obstacle à des « rapprochements », auxquels le Saint-Siège est enclin, et dont ces petits États peuvent ressentir l'intérêt.

Au total, et réserve faite des surprises toujours possibles, le

catholicisme non seulement ne paraît pas atteint par les événements de Russie : dans cette eau trouble, si l'on veut bien tolérer la familiarité de l'expression, il a chance de pêcher au moins la liberté intérieure ; au dehors il cesse d'avoir à compter avec l'appoint politique que l'autocratie fournissait au schisme. Ce n'est là, d'ailleurs, pour la papauté, qu'un aspect de ces événements. Il en est un autre, plus idéal, plus attirant, plus lointain aussi, dont on ne saurait se désintéresser à la Cour romaine, et qui constitue pour ainsi dire le second plan des horizons découverts par la Révolution.

II

Depuis près de mille ans que les Églises d'Orient ont rompu avec celle de Rome, il ne faut pas croire qu'on n'éprouve d'aucun côté le désir du retour à l'unité primitive. Les premières se consolent et même se félicitent de l'état de division de la chrétienté ; mais, à Rome, le besoin d'union est tellement inhérent à l'esprit du catholicisme qu'il interdit tout consentement implicite ou explicite à la rupture. « Jamais l'Église romaine n'a pris son parti du schisme ; jamais elle ne s'y résignera. Où est l'action grecque? Où est l'action russe? Puisqu'on nous croit dans l'erreur, pourquoi ne cherche-t-on pas à nous en tirer? [1] » Du côté latin, on est donc toujours prêt à la discussion utile, on la désire, on ne veut pas croire à l'impossibilité d'un accord. Ce zèle ne s'exprime, il est vrai, officiellement et publiquement, qu'à des moments choisis, ou qu'on juge tels. Mais, dans l'intervalle, l'idée d'un rapprochement entre les Églises est entretenue, comme une lampe de sanctuaire, dans le silence d'études monastiques, ou ressort des œuvres du prosélytisme personnel. Ce n'est même pas lui rendre un témoignage excessif que de dire qu'elle suscite, chez certains catholiques, un besoin d'apostolat continu.

Dans son encyclique *Præclara*, du 20 juin 1894, Léon XIII avait cru devoir adresser un appel solennel à l'Orient « d'où

1. Mgr Duchesne : *Églises séparées*, p. 117.

le salut s'est répandu sur tout l'univers ». Il était rare, chez ce Pontife, que l'initiative spirituelle ne fût pas coordonnée à des fins politiques. C'était l'époque où, d'un côté, il conseillait aux catholiques français le ralliement à la Constitution républicaine, où, de l'autre, il tendait la main à la dynastie Romanoff, acceptant ainsi le rôle — si même il ne l'avait pas recherché — de témoin bienveillant dans le mariage de raison conclu entre la France et la Russie. On pouvait, après tout, avec un peu de bonne volonté, envisager, dans un essai de rapprochement entre les deux Églises, une sorte d'élargissement mystique du principe de la nouvelle alliance latino-slave. — Sous le même Pape fut conclu le premier Concordat, celui du Monténégro, entre le Saint-Siège et une puissance balkanique. On lui doit encore d'avoir confirmé avec éclat un très ancien privilège accordé par ses prédécesseurs à certains diocèses de Dalmatie et de Croatie, dans l'intention évidente de faciliter aux Slaves l'accession à l'Église romaine. Il s'agit en effet de la faculté de substituer à l'usage du latin, dans la liturgie, celui de la langue paléo-slovène, mère des langues slaves usuelles. Cette confirmation, entre parenthèses, de même que le concordat monténégrin, fut très peu goûtée du gouvernement austro-hongrois, attentif à attiser la discorde entre catholiques et « orthodoxes ». Elle semble, par contre, avoir trouvé un écho tout récent au cours de la cérémonie présidée par le cardinal Bourne, archevêque de Westminster, où les drapeaux russe, roumain et serbo-croate, mêlés aux couleurs des autres nations alliées, furent déposés sur l'autel de Paray-le-Monial.

S'il a manqué au grand évêque Strossmayer, contemporain de Pie IX et de Léon XIII, l'éclat des moyens dont on dispose à l'ombre de la tiare, il a mis du moins au service de la cause de l'union des Églises un nom prestigieux, une autorité immense dans la région méridionale de la Monarchie habsbourgeoise, par-dessus tout un génie original qui, pour tous ceux qui l'approchaient, laissait l'impression du Latin-Slave incarné. Suspect à l'Autriche, haï des Magyars, il exerçait une véritable fascination sur sa patrie croate, qu'il a pour ainsi dire révélée à l'Occident, et il comptait de nombreux admirateurs en Russie, en Serbie, en Bulgarie même. Strossmayer ne fut

pas seulement un prédicateur d'union politico-religieuse par l'éloquence, l'activité littéraire et les œuvres extérieures : il trouva moyen de la prêcher d'exemple, confiné dans son diocèse de Djakovo, par la façon même dont il remplissait sa charge épiscopale.

Sur le territoire de ce diocèse vivent en effet, amalgamés, des Croates catholiques et des Serbes « orthodoxes », auxquels la politique hongroise tend à rappeler constamment que la religion les divise. A ces frères de race et de langue, l'évêque cherchait au contraire à faire comprendre que, même au point de vue confessionnel, ils doivent se témoigner réciproquement l'esprit de famille. La question des mariages mixtes lui fournissait des occasions fréquentes d'appliquer ces « directives ». Il s'étudiait à la résoudre, cas par cas, par une interprétation libérale des règles canoniques : de quoi ses curés, quelquefois, se montraient un peu scandalisés.

C'était un des sujets familiers de conversation à la table épiscopale, dont l'hospitalité a été goûtée par tant de Français. Je me souviens qu'un soir, pendant le repas, un fort honnête ecclésiastique me confia à l'oreille : — « Monseigneur a évidemment une grande habitude de cette matière. Mais sa façon d'arranger les choses !... Les gens d'ici le connaissent bien. Ils le prennent par son faible. La fiancée se présente attifée de son plus beau costume national ; le futur, qui l'accompagne, expose le cas d'une manière attendrissante. Ils finissent toujours par avoir raison, l'affaire fût-elle inextricable au point de vue des principes qu'on nous a enseignés au séminaire. En conscience, je vous assure qu'il va un peu loin, monseigneur ! » A ce moment, du centre de la table, s'éleva la voix de Strossmayer, attentif, rusé, souriant : — « Je parie, dit-il, mon cher ami, que mon curé se plaint de moi et raconte que je suis un hérétique. Mais c'est lui qui sent un peu le fagot, et je vais vous expliquer... » Il expliqua, en effet, d'abord par le menu, l'affaire litigieuse. Puis, d'un commentaire généralisé fusèrent les aperçus canoniques, historiques, sociaux, politiques même, monta l'hymne en l'honneur de l'unité chrétienne. On eût dit une magnifique pièce d'artifice dont la gaine — le petit cas matrimonial — serait restée entre les mains du brave curé, interloqué et non convaincu.

A cette table de Djakovo vinrent quelquefois s'asseoir deux autres apôtres, inégalement célèbres, de l'union des Églises, Vladimir Soloview et le P. Tondini di Quarenghi. Accablant d'érudition, dialecticien puissant, délicieux anecdotier, très mystique, un peu *tolstoïen*, Soloview offrait tous les charmes et tous les contrastes de l'âme russe éprise de la vérité et qui pourtant, quand elle pense l'avoir rencontrée, hésite à s'abandonner sans réserves aux conséquences de sa découverte. Il n'a jamais, croyons-nous, fait un acte explicite d'adhésion au catholicisme, même après que le Saint-Synode, en représailles de ses critiques contre le culte officiel russe, se fut donné la peine de l'excommunier. Néanmoins son œuvre entière, mais surtout *l'Idée russe* et *la Russie et l'Église universelle*, portent à un tel degré la marque de l'esprit catholique, qu'il n'hésitait pas à proposer à son pays l'union avec Rome, comme source et formule de régénération. Dans ses curieux *Dialogues sur la Paix*, à la manière du comte de Maistre — M. Eugène Tavernier vient très opportunément d'en faire paraître la traduction — la crise russe actuelle est, pour ainsi dire, pressentie, et plus d'un passage donne la clef de la psychologie « pacifiste », dont les événements nous ont fait prendre un sujet si naturel de surprise et d'irritation.

Le religieux italien, contemporain et ami de Soloview, partait, lui, d'une certitude dogmatique, et aucun obstacle, ni de conscience ni de milieu, ne tempérait son ardeur à poursuivre le rapprochement des Églises. Mais modeste et prudent, connaissant la susceptibilité de la partie adverse, il s'était fait une règle de n'aborder celle-ci que de biais, et une spécialité des questions latérales, par où même les indifférents, les « neutres », pensait-il, seraient amenés tôt ou tard à devenir ses alliés. La tâche principale qu'il s'était donnée, et que justifiait sa qualité de membre de l'Académie des Sciences de Bologne, était d'expliquer aux savants, aux gens du monde et même aux hommes d'affaires, que le conflit des calendriers était indigne d'un siècle de progrès, et qu'il fallait tomber d'accord au moins sur la fixation d'une Pâque commune. Humblement et finement, il expliquait aux intimes que cette forme d'apostolat ne pouvait blesser personne, et que, sans doute, les Latins et les Russes seraient plus près de s'entendre

sur le *Filioque* et les azymes, le jour où aurait disparu un impressionnant témoignage de la différence de leurs carrières historiques et de leurs religions. L'œuvre du P. Tondini, esprit charmant, travailleur intègre, n'est pas sans avoir préparé, même au point de vue purement scientifique, l'unification des calendriers, au principe duquel le gouvernement provisoire russe vient de rendre hommage, en désignant, sous le nom de « régiments du *premier juillet* », les troupes qui ont pris part à la récente offensive de Galicie [1].

Enfin la publication à Rome du *Bessarione*, revue savante qui paraît en plusieurs langues, et qui abonde en études originales sur l'Orient religieux, témoigne d'un effort persévérant et fraternel en faveur de l'aplanissement des dissidences. On assure qu'en conférant la pourpre à son fondateur, le cardinal Marini, le Pape actuel a voulu reconnaître le mérite de cet effort et attester qu'il correspondait à ses sentiments personnels.

***

De tels hommes — ils en convenaient bien volontiers — ne puisaient autrefois d'encouragements que dans leur conviction désintéressée ou plutôt dans ce qu'ils appelaient leur vocation. Aux avances de Léon XIII, le patriarche de Constantinople et les évêques de son Synode avaient répondu par une encyclique hargneuse qui révélait, chez les Grecs, des dispositions tout autres que conciliantes. Chez les Russes, M. Pobedonotszew, de rébarbative mémoire, veillait à ce que le clergé, qui dépendait surtout de lui, se tînt en garde contre Rome. Au surplus la paix semblait régner : des controverses de caractère extérieurement théologique n'auraient intéressé personne ; ceux-là même qui, derrière ces apparences, en démêlaient la portée sociale, sinon politique, n'apercevaient aucune raison actuelle de les engager, aucune chance de les faire aboutir. Et puis l'autocratie russe n'eût pas toléré qu'on traitât chez elle un pareil sujet. On aurait étonné alors, scandalisé même bien des gens, si l'on eût paru soupçonner de quelle argile étaient faits les pieds du colosse.

1. C'est bien en effet le 1er juillet, selon le style grégorien ou latin, que cette nouvelle offensive a commencé.

La guerre, ses multiples épisodes, les catastrophes et les transformations qu'elle vient de déterminer ont déjà modifié l'aspect du monde. Si l'homme d'État se garde de tirer dès aujourd'hui une conclusion générale de ces formidables événements, l'Église catholique a quelque raison de découvrir à certains d'entre eux un sens qu'elle attribue à une disposition providentielle. Du côté de l'Orient, par exemple, à la secousse sismique correspond un diagramme de forme assez précise. On peut dire, sans exagération, que certaines causes qui entretenaient jusqu'ici la disjonction des Églises ont perdu de leur efficacité, que certaines autres, aptes à en favoriser le rapprochement plus ou moins lointain, commencent à entrer en jeu.

Voici d'abord que les Russes, les Roumains, les Serbes schismatiques se trouvent associés aux destinées de grands pays catholiques. La guerre ne mêle pas seulement les intérêts : elle projette, pour ainsi dire, des officiers et des soldats, de France, d'Italie et d'Angleterre dans les Balkans et de Russie et de Serbie en France, — et, outre les soldats, des « civils », des ingénieurs, des fournisseurs, des orateurs, même des députés. Contacts nouveaux, horizons élargis, occasions de « découvertes » psychologiques, matière à atténuation de préjugés. Au lendemain de la guerre l'Occident latin et l'Orient gréco-slave seront moins étrangers l'un à l'autre : de cette mêlée fraternelle ressortira quelque connaissance réciproque, *de visu et auditu*, des langues, des mœurs, des caractères, et peut-être — car tout est possible — des sentiments religieux. En somme, on nous pronostique que dans l'ordre politique, commercial, littéraire même, certains liens, déjà formés au sein de notre coalition, survivront aux circonstances dont ils sont issus ; on assure que les gouvernements y travaillent, et l'on voit assez, en tous cas, que les parlements y comptent. Le dessein est louable et n'a rien en principe de chimérique. Mais quelle raison d'exclure les intérêts confessionnels de ce grand œuvre de rapprochement et d'aplanissement entrevu comme un fruit naturel de l'état d'alliance? Au moins l'espoir reste permis à ceux qui, en des temps moins favorables, n'ont jamais désespéré de les mettre d'accord.

Catholiques ou schismatiques, les communautés chré-

tiennes d'Orient se considéraient hier comme rivales. Depuis la guerre, un fait implacable s'est appesanti indistinctement sur toutes : la politique d'extermination du gouvernement jeune-turc, approuvée, sinon encouragée à Berlin. Ne profiteront-elles pas dans l'avenir de cette terrible leçon de solidarité? — D'ailleurs vient de disparaître, avec l'autocratie russe et le Saint-Synode de jadis, un agent d'opposition à toute velléité de rapprochement entre les rites dissidents et le catholicisme. Chez les Arméniens, les Coptes, les Syriaques non unis, les prélats n'étaient pas rares qui tendaient la main au gouvernement impérial pour en obtenir des subventions, et quelques-uns avaient fini par tomber sous sa dépendance. L'entrée des troupes russes en Arménie, les perspectives d'un nouveau partage de l'Asie Mineure qui eût assuré à l'Église gréco-slave un champ d'influence plus étendu, avaient causé au Vatican une appréhension qu'il s'étonnait de ne pas voir partagée en France. Aujourd'hui, dans le même milieu, on envisage l'avenir avec plus de sérénité. Sans doute les positions du schisme restent ce qu'elles étaient avant la Révolution. Seulement, derrière elles, vient de s'écrouler un régime qui mettait son amour-propre et croyait trouver son intérêt politique à les rendre inexpugnables.

« Le paysan russe, a écrit M. Leroy-Beaulieu il y a une trentaine d'années [1], est presque le seul en Europe à chercher encore la perle de la parabole évangélique et à vénérer les mains qui semblent l'avoir trouvée. Ce qui est de l'essence du christianisme, il aime la croix : il ne la porte pas seulement à son cou, en cuivre ou en bois de cyprès, il se réjouit de la porter dans son cœur. Il n'a pas désappris la valeur de la souffrance, il en goûte la vertu, il sent l'efficacité de l'expiation et en savoure l'amère douceur. Un des appâts qui l'attirent aux sectes, c'est la soif de la persécution et du martyre... La littérature russe contemporaine, presque tout entière œuvre de libres penseurs, est, par certains côtés, une des plus religieuses de l'Europe. Du peuple, comme du sol, s'élève jusqu'aux froides couches lettrées une sorte de vapeur religieuse. »

1. *La Russie et les Russes*, tome III, p. 41.

Cette *vapeur religieuse*, on la distingue fort bien de Rome. Au fond, d'ailleurs, pour l'Église catholique, le christianisme russe, bien qu'altéré par le double caractère schismatique et étatiste, est resté le christianisme, et elle se rend compte que précisément l'institution chrétienne, du fait de la Révolution, entre dans une nouvelle phase d'épreuves. Jusqu'à quel point cette crise va-t-elle troubler les consciences, favoriser la multiplication des sectes, élargir, du moins pour les classes moyennes, les voies à la libre pensée, au rationalisme, au protestantisme [1], bref étendre aux croyances et à la pratique religieuses la contagion de l'anarchie politique? Or, selon le point de vue romain, le domaine des croyances fait partie d'un héritage indivisible, d'un dépôt qui remonte à dix-huit siècles, et dont le Pape est responsable. Et puis, une religion qui fait un effort continu pour la conversion des païens et des infidèles, et qui peut s'enorgueillir avec raison du zèle de ses missionnaires, peut-elle rester insensible au désarroi de « frères séparés »? L'occasion possible de leur tendre la main ne ferait-elle même pas naître un devoir?

La guerre et la Révolution russe ne laissent pas non plus de montrer au Saint-Siège, sous un jour nouveau, la situation religieuse dans les États chrétiens des Balkans. Depuis cinquante ans, les liens de clientèle politique, entre ces États et la Russie, s'étaient singulièrement relâchés ; mais la tradition de solidarité confessionnelle avait survécu, en ce sens que les diverses Églises autocéphales formaient entre elles, et avec l'Église russe, une sorte de société mutuelle d'assurances contre les avances du catholicisme. En cet état, elles se surveillaient les unes les autres, et, de Russie, elles étaient surveillées. De son côté, l'Autriche n'avait que trop réussi à se poser en protectrice des intérêts catholiques, en champion du

1. Dans un très curieux passage de ses *Quatre chapitres inédits sur l'Histoire de la Russie*, le comte de Maistre signalait, il y a un siècle, l'infiltration de l'influence allemande en Russie à la faveur du protestantisme. « C'est par ce côté, disait-il, que l'empereur est attaqué avec un avantage infini. Souverain de quelques provinces allemandes, il ne peut empêcher l'enseignement allemand qui coule en Russie comme un venin, et fait un ravage inconcevable. Ce venin a beau jeu avec les Russes, dont le très petit nombre qui a quelque idée de la philosophie allemande, est complice, et dont l'immense majorité n'en a pas la moindre idée. »

Vatican, par conséquent, de telle sorte que sur l'ensemble de ces États, et presque au sein de chacun d'eux, les influences rivales des deux puissances soulignaient, en s'exerçant, la rivalité des rites.

Mais aujourd'hui, quel est l'État balkanique disposé à prendre à Pétrograd un mot d'ordre, même simplement confessionnel? Est-ce la Bulgarie traîtresse? Est-ce la Roumanie trahie? D'autre part l'Autriche, qui a envahi, ruiné, opprimé de mille façons la Serbie et le Monténégro, ne peut plus prétendre y représenter l'influence catholique : elle la ferait plutôt haïr. Ainsi Rome a désormais moins à craindre de l'interposition russe, moins à espérer de l'intervention autrichienne. La guerre, qui s'est si durement appesantie sur ces petits États, aura fait faire à tous une expérience plus ou moins décevante des patronages politiques, et la solidarité confessionnelle des rites byzantins a dû subir le contre-coup de cette déception. Demain, les divers gouvernements se sentiront plus indépendants pour entrer en conversation, s'ils pensent y trouver leur intérêt, avec le Saint-Siège, soit que la Serbie et le Monténégro désirent remanier leurs Concordats, soit que la Roumanie, la Bulgarie, la Grèce même, songent à devenir puissances concordataires à leur tour. Les Églises nationales aussi se montreront probablement moins prévenues vis-à-vis de celle de Rome, moins retenues par un lien commun de respect humain, si l'heure des pensées d'union dogmatique et disciplinaire venait à sonner plus tard.

*
* *

Telles sont sans doute les considérations sur lesquelles on se fonde, à la Cour romaine, pour envisager, avec un optimisme d'ailleurs tempéré et qui ne se hâte point, les conséquences possibles de la Révolution russe quant à l'avenir religieux de l'Orient. Elles ont même eu assez de poids, semble-t-il, pour hâter la mise à exécution d'une réforme qui, sous les apparences d'un simple transfert de compétences, est en réalité significative autant que substantielle.

Entre le catholicisme et les Églises dissidentes un lien existe déjà, un Orient « uni », sous la forme de rites qui participent de

ces dernières par la liturgie et certains points de discipline, mais qui restent en communion dogmatique avec le Saint-Siège et dont les fidèles reconnaissent explicitement la suprématie du Pape. Jusqu'ici ces Églises de rite uni (byzantin, copte-abyssin, arménien, chaldéen, syro-maronite, etc.), malgré qu'elles fussent aussi *catholiques*, au sens rigoureux du mot, que celles d'Occident, relevaient de la Propagande, en sorte qu'une même juridiction pourvoyait à leurs affaires en même temps qu'au gouvernement des missions répandues parmi les païens et les infidèles. Ce voisinage administratif était de nature à les froisser, à leur inspirer même le sentiment d'une infériorité injuste. Pie IX ne leur avait donné qu'une demi-satisfaction en créant, au sein de la Propagande, une section spéciale, dite des *Affaires orientales*. Léon XIII, à la suite, croyons-nous, d'un rapport du cardinal Langénieux, avait chargé une commission cardinalice de préparer une réforme plus complète. Benoît XV vient de transporter définitivement toute compétence, sur les Églises unies, de la Propagande à une Congrégation nouvelle, *de Ecclesiis orientalibus*, qu'il se réserve de présider. Un traitement d'égalité, et, pour ainsi dire, un relèvement de dignité, auquel même l'Orient dissident sera peut-être sensible, est donc assuré à ces Églises.

Il a été aussi résolu, paraît-il, de fonder dans le plus bref délai possible, à Rome même, un *Institut oriental*, soit une vaste Université ecclésiastique, ouverte aux jeunes clercs qui se proposent d'exercer le sacerdoce en tous pays d'Orient (Russie et péninsule balkanique comprises). On espère ainsi relever les conditions de la formation intellectuelle et professionnelle de ce clergé. On cherche aussi à créer, grâce au prestige de cette institution et à l'esprit qui l'animera, un organe permanent de contact avec les Églises dissidentes, un foyer d'études et de relations ouvert à tous ceux qui prennent un intérêt loyal à l'amélioration des rapports de ces églises avec Rome.

Il se pourrait enfin qu'à brève échéance un ou deux cardinaux nouveaux, de rite uni, fussent appelés à faire partie du Sacré Collège.

Pour qui sait l'importance calculée que le Saint-Siège

— gouvernement dont l'activité est toujours lente et économe d'efforts apparents — attache à la moindre indication de ses desseins, ce groupe de dispositions semble annoncer une politique religieuse bien déterminée. Après trois années de pontificat, coïncidant avec trois années de guerre, c'est du côté de l'Orient que Benoît XV semble chercher une première conclusion aux enseignements de cette période et peut-être même une compensation aux épreuves et aux déboires qui s'y sont mêlés. Conclusion qui, destinée à vivifier une tradition millénaire, montre une fois de plus la Papauté immuable dans ses espoirs d'unité, et ne variant que dans le choix des occasions et des moyens.

Si, d'ailleurs, la Cour romaine semble avoir démêlé judicieusement, au point de vue religieux qui la touche de plus près, la portée intérieure de la Révolution russe, elle n'en saurait méconnaître le grand sens extérieur. Désormais les faits sont patents, on ne peut plus s'y tromper : la guerre que soutient l'Entente, avec l'appui des Etats-Unis, est la guerre des *démocraties*. La Russie, en jetant bas le trône des tsars, s'est-elle mise en situation de fortifier ou bien d'affaiblir le concours que ses alliés attendent d'elle? A cette question, répondra l'avenir. Dans le camp des idées du moins, son apport n'est point équivoque : elle a passé du côté des peuples contre les autocrates. La dernière retraite de ceux-ci est à Berlin et à Vienne. Encore y sont-ils en sûreté? On ne peut guère croire, en Allemagne, à l'avenir d'un socialisme chambellan et grimé, flatté ou contraint de servir les Hohenzollern. En tous cas le Habsbourg en est déjà réduit à prononcer ce mot fatidique de « démocratie », qui jure avec sa tradition, qui met en question sa raison d'être. L'Empire libéral a été proclamé sur les rives du beau Danube bleu, et notre propre histoire nous apprend que cette formule ne porte pas bonheur aux gouvernements ébranlés.

De cette phase qui vient de s'ouvrir avec la troisième année de guerre semble découler pour l'Église un double enseignement. Au lendemain des transformations que l'issue du conflit imposera fatalement à l'Allemagne et à l'Autriche, ni l'une, ni l'autre ne continueront à offrir aux intérêts catholiques l'abri, plus commode que sûr, et plus flatteur que vraiment tutélaire.

que des siècles de tradition féodale et impériale leur avaient aménagé. Avantages temporels du clergé, privilèges de droit ou de fait, stabilité même de la législation confessionnelle, tout cela risque fort de disparaître dans la crise ouverte en 1914, et dont les conséquences de tout ordre se feront sentir bien au delà de la signature de la paix.

Par contre, si l'Église peut s'attendre à ne plus trouver demain, ou à trouver à un moindre degré, honneurs extérieurs, protection et privilèges légaux, là où il y en avait, voici que s'ouvrent devant elle des perspectives de liberté, où il n'y en avait point. La nouvelle Russie, le nouveau Balkan, le nouvel Orient semblent promettre au catholicisme, ici des conditions d'exercice cultuel plus aisées, là des ressources élargies d'expansion. Il se peut que *ceci* compense *cela*, et même aille au delà de la simple compensation. Après tout l'Église romaine, après avoir témoigné beaucoup de défiance aux révolutions, aux Constitutions, aux libertés modernes, et, pour tout dire, au « droit commun » a prouvé qu'elle savait trouver en elle-même les ressources nécessaires pour s'en accommoder : un signe en est précisément qu'elle voit poindre avec satisfaction l'aube de ce « droit commun » dans l'ancien empire des tsars. A plus forte raison semble-t-il qu'elle puisse affronter avec assurance les temps nouveaux si, par ailleurs, dans l'évolution même qui les prépare, se trouve déposé un germe d'espoir que l'Orient sera désormais moins réfractaire à la grande pensée de réconciliation et d'union.

Ce sont là, en tous cas, des perspectives dignes de tenter le zèle d'un pontificat qui a débuté dans les conjonctures les plus ingrates, et devant qui, pour la première fois peut-être, un point clair se dévoile entre les nuages.

CHARLES LOISEAU

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

PRÉCISIONS

SUR LA

BATAILLE DE LA MARNE

Voici revenus pour la troisième fois les anniversaires des journées fameuses où l'effort français, en brisant l'invasion allemande, sauva le monde de l'impérialisme germanique. Un immense intérêt est suspendu à ces événements ; chaque jour démontre mieux leur importance, puisque ce sont eux qui ont permis à la presque totalité des nations de l'ancien et du nouveau monde de lier contre l'Allemagne la coalition sous laquelle elle devra céder. Au moment où les États-Unis nous apportent leur concours puissant et désintéressé, la manœuvre à la fois hardie et prudente, la grande bataille qui ont arrêté la marche en avant des armées allemandes et les ont fait reculer d'une traite jusqu'à l'Aisne, méritent plus que jamais de fixer l'attention. Comment l'idée en germa-t-elle dans l'esprit du général en chef? Quelle préparation fut nécessaire pour passer de la conception à l'exécution? Autant de questions capitales sur lesquelles nous voudrions apporter des précisions.

Inutile de dire que les faits cités ici sont A L'ABRI DE TOUTE CONTESTATION.

***

Notre plan de concentration disposait nos armées face à la frontière allemande pour agir, la gauche (5e armée, général Lanrezac) au nord de la ligne Verdun-Metz ; la droite (1re et 2e armées, généraux Dubail et de Castelnau) entre Rhin et Moselle ; la 3e armée, général Ruffey, puis général Sarrail, au centre, reliant ces deux actions ; enfin, la 4e, général de Langle de Cary, en réserve, pouvant s'intercaler dans le dispositif.

On sait comment la violation par les Allemands de la neutralité belge força notre haut commandement à apporter une variante à ce plan, et à diriger l'aile gauche, à partir du 15 août, vers la frontière belge. L'armée Lanrezac, qui gardait le débouché des Ardennes, reçut l'ordre de s'élever dans la direction de Namur.

Elle devait être appuyée à sa gauche par l'armée anglaise, deux corps d'armée, renforcés à partir du 24 par une division. On comptait que les Anglais seraient en place vers Mons, le 20 août, mais leur concentration ne fut achevée que le 21, et c'est seulement le 22, dit le maréchal French dans son rapport officiel, qu'il put prendre ses dispositions pour envoyer ses troupes sur les positions qu'il croyait les plus favorables.

Plus à gauche encore, l'armée du général d'Amade (quatre divisions territoriales, renforcées par les 61e et 62e divisions de réserve venues du camp retranché de Paris) débarquait à Arras avec la mission de constituer un barrage de Maubeuge à la mer.

Aux Ire et IIe armées, Klück et Bülow, qui forment la droite du dispositif allemand, le général en chef oppose donc des forces sensiblement égales en nombre, mais qui ne peuvent leur être comparées pour l'homogénéité et la valeur militaire. Il est incontestable que nos divisions territoriales, et même les divisions anglaises, ne sont pas des instruments de combat aussi perfectionnés que les corps allemands, choisis entre tous, qui composent ces deux armées d'aile droite.

Le plan français est d'attaquer sur tout le front, du Rhin à Mézières ; le mouvement commencera par la droite, et sera ensuite continué par le centre et la gauche.

Ce plan répond à la fois à la doctrine de guerre professée depuis quelques années par notre État-Major Général, et au besoin d'exalter le moral de l'armée et du pays. Nous avons certainement le plus grand intérêt à épargner au territoire national le poids de la guerre, et à l'imposer aux Allemands. Il est enfin motivé par une nécessité particulière résultant de la situation d'un de nos alliés : il faut que nous menacions l'ennemi assez sérieusement pour retenir sur notre front la plus grande partie de ses forces, afin de permettre aux Russes de poursuivre en toute sécurité leur mobilisation et leur concentration, beaucoup plus lentes que les nôtres. C'est la première manifestation de cette solidarité entre alliés dont les Russes eux-mêmes allaient bientôt nous donner un précieux témoignage par leur invasion de la Prusse orientale : en y lançant leurs premières troupes à peine formées, ils ont amené les Allemands à y transporter en grande hâte quelques corps d'armée, dont la présence sur notre front, dans les premiers jours de septembre, pouvait changer à notre détriment l'issue de la bataille de la Marne. Cette réciprocité de bons offices fait grand honneur à l'entente qui régnait déjà entre alliés; le bénéfice mutuel qu'ils en ont tiré est immense.

Les Allemands de leur côté avaient aussi arrêté un plan nettement offensif. Ils voulaient une guerre d'écrasement et avaient tout combiné à cet effet. Dans leur idée, cet écrasement de l'adversaire devait être réalisé par la manœuvre de l'enveloppement, passée pour eux à l'état de dogme et de panacée. Presque tous leurs écrivains militaires l'ont exposée et prônée avec une insistance un peu lourde, mais appuyée sur de solides arguments ; les études de Schlieffen en particulier avaient été en leur temps traduites et commentées chez nous. Cet enveloppement devait se réaliser par leur aile droite, très fortement constituée à cet effet.

Le mouvement commença le 19 août. A cette date, ils avaient déjà occupé la plus grande partie de la Belgique, et leurs armées étaient complètement déployées à l'est de la Meuse. La IIIe (Hausen), après avoir arrêté l'attaque de l'armée de Langle, la refoula sur la Meuse, qu'elle aborda entre Yvoir et Fumay. La IIe, la gauche à la Sambre, marcha sur Mons et Valenciennes. La Ire, plus au nord, dévalait à

marches forcées de Bruxelles vers le sud, en cherchant à déborder la *gauche* des alliés. Elle était précédée par une masse de cavalerie que soutenait de l'infanterie transportée en automobiles.

Le 20, le 21 et le 22, nous sommes abordés sur tout le front avec un élan sauvage : « Que les soldats allemands s'avancent en terrain découvert ou dans un pays vallonné et boisé, écrit un témoin oculaire anglais, ils n'ont qu'un mot d'ordre : en avant... Leur puissance numérique est telle qu'on ne peut pas plus les arrêter que les flots de la mer. » C'est la bataille des frontières.

Nos troupes infligent aux assaillants des pertes terribles par leurs feux ; sur plus d'un point elles les refoulent par des contre-attaques menées avec une vigueur extraordinaire, qui produisent des fluctuations nombreuses de la ligne de combat. Mais elles doivent céder. L'armée anglaise de son côté se trouve dans une situation plus difficile encore ; le repli de l'armée belge sur le camp retranché d'Anvers a découvert sa gauche ; elle recule, et son recul détermine celui de notre 5e armée.

Nous n'avons rien à espérer de la continuation d'une lutte engagée dans des conditions aussi défavorables. Aussi, le 24, l'ordre est donné aux 5e, 4e et 3e armées de rompre le combat.

Il y a eu surprise ; on ne prévoyait pas une telle ampleur du mouvement débordant de l'aile droite allemande ; non pas que l'on ait ignoré la présence des forces ennemies en Belgique, mais on a été trompé sur leur importance numérique, comme sur l'étendue et la brutalité des moyens matériels qu'elles devaient mettre en œuvre. Dans d'autres circonstances, au cours de cette guerre, il se reproduira des surprises du même ordre, soit de notre côté, soit du côté de l'ennemi.

* * *

La manœuvre offensive projetée n'a donc pu être exécutée. Les armées françaises sont dans la situation du boxeur à qui un coup bien asséné a fait perdre le souffle et qui se trouve, de ce fait, en état d'infériorité temporaire ; pour pouvoir conti-

nuer la lutte, il faut reprendre haleine. Elles ont perdu leur équilibre ; quand elles l'auront retrouvé, elles pourront revenir à l'attaque.

C'est une des qualités essentielles du général Joffre que cet instinct de l'équilibre, qui lui en fait, en quelque sorte, un besoin. Tous ses efforts vont tendre désormais à le rétablir, parce que c'est la condition indispensable pour pouvoir employer ses forces. Il y joint un calme inaltérable, aussi instinctif, et entretenu par ce qu'on a appelé « l'administration méthodique de sa vie ». C'est ce calme qui lui permet de se soustraire à toutes les suggestions, pour poursuivre, avec une ténacité prodigieuse, le plan qu'il a formé.

Dès le 25 août, il a conçu l'idée d'où va sortir la victoire de la Marne. Le résultat à atteindre est de battre l'ennemi. Pour l'obtenir, il faut constituer à sa gauche une masse capable de reprendre l'offensive. Pour gagner le temps et la liberté de manœuvre nécessaires à cette constitution, les autres armées s'efforceront de contenir la progression de l'ennemi. Lourde tâche, pour laquelle elles auront besoin de tout le talent de leurs chefs, de l'admirable bravoure et du dévouement des officiers et des soldats.

C'est de cette idée que résultent les batailles de Guise, de la Meuse, de Lorraine. Toutes les trois sont des succès marqués, si bien que, le 27 et le 28, le général en chef est obligé d'insister auprès du général Lanrezac pour que son armée, qui est presque victorieuse, rompe le combat et se décroche sans se laisser entraîner. Même chose sur la Meuse : le général de Langle demande, pour affirmer la supériorité qu'il a prise sur l'ennemi, l'autorisation de rester sur ses positions ; il l'obtient pour un jour seulement. Partout nous nous sommes ressaisis ; à Guise, entre la forêt de l'Argonne et la trouée de Stenay, de Signy-l'Abbaye à Novion-Porcien nous tenons tête à l'ennemi en arrêtant sa marche et lui infligeant de rudes pertes. En Lorraine, les armées Dubail et Castelnau reçoivent l'ordre d'exploiter leurs avantages en livrant la bataille sur les positions qu'elles ont reconquises.

Après les journées des 20, 21 et 22 août, les Allemands croyaient avoir affaire à des armées battues. A leur tour, ils ont eu une surprise, d'autant plus sensible qu'elle s'est pro-

duite sur tout leur front. Leur orgueil, leur assurance, leur confiance excessive en l'infaillibilité de leur haut commandement, en leur nombre, en la perfection de leurs moyens techniques, ont causé leurs échecs. Ils ont attaqué brutalement, grossièrement si l'on peut dire, comptant uniquement sur leur supériorité matérielle. La bravoure de nos troupes, l'énergie de leurs contre-attaques, un moral merveilleux, qui n'a pas faibli malgré la retraite, nous ont valu des succès incontestables. Outre leurs conséquences immédiates : ralentissement de la poursuite et affaiblissement de l'ennemi, ces succès en ont une autre d'une importance décisive. Ils montrent que nos armées ne sont pas décomposées par les revers qu'elles ont subis au début ; elles ont encore une valeur et une force de résistance assez grandes pour qu'on ne puisse pas les négliger. On appliquera donc contre elles le principe fondamental de la guerre telle que Moltke l'a faite d'après l'exemple de Napoléon, et que ses successeurs au Grand État-Major de Berlin l'ont enseignée, qui est de poursuivre avant tout la destruction des forces ennemies. C'est pour cela que l'armée de Klück, le 1er septembre, au lieu de continuer la marche qui l'amenait sur Paris, changera de direction vers le sud-est, pour chercher à atteindre notre gauche. Nous y reviendrons.

***

Pendant que nos armées reculaient en faisant tête, il fallait procéder à la constitution de cette masse de gauche destinée à reprendre l'offensive, le moment venu. Ce n'était pas aisé.

Les éléments dont le général Joffre disposait à cet effet se réduisaient à peu de chose. C'était d'abord le groupe de divisions territoriales commandées par le général d'Amade, puis par le général Brugère. Ces unités auraient pu rendre des services si elles avaient été entraînées ; ainsi jetées au feu sans préparation, elles manquaient trop de cohésion pour pouvoir tenir sur la Somme où elles avaient l'ordre de se replier et d'organiser un barrage entre Corbie et la mer.

C'étaient aussi les troupes excellentes qui formèrent la 6e armée et furent confiées au général Maunoury, commandant

l'armée de Lorraine dissoute : les 55e et 56e divisions de réserve, venant de Toul et de Verdun ; les 61e et 62e, rappelées d'Arras, où elles avaient été détachées de Paris. Enfin, le 7e corps, qui arrivait d'Alsace, exalté par la victoire et l'orgueil d'avoir rendu à la France une partie des provinces perdues.

Il ne s'agit pas seulement de former à gauche une masse de manœuvre ; il faut aussi procéder à un travail de reconstitution de tout le front. La 4e armée avait reçu de gros effectifs en vue de son rôle offensif. Ce rôle étant supprimé, elle est devenue trop lourde pour le rôle nouveau qui lui est assigné. Le 29, on lui enlève une partie de ses corps pour en former un détachement d'armée, confié au général Foch. Il comprend les 9e et 11e corps, les 60e et 70e divisions de réserve. Sa mission est de couvrir la gauche de la 4e armée et de s'intercaler dans le vide qui tend à se former entre elle et la 5e.

Le général en chef avait songé d'abord à reprendre l'offensive en partant de la ligne Verdun, Vouziers, Laon, Amiens.

Pour que ce fût possible, il fallait que la masse de manœuvre fût en place et capable de s'engager. Or, cela n'eut pas lieu ; les débarquements de la 6e armée n'étaient par terminés. Elle redescendit donc vers le sud pour se conformer au mouvement général.

Dès le 27, le général Maunoury avait reçu sa mission : disposer ses forces de manière à pouvoir, dès que leur réunion serait complète, agir offensivement sur l'aile droite ennemie, couvrant ainsi le flanc gauche de l'armée anglaise, qui doit se former sur le front Ham-Tergnier. Quand l'offensive reprendra, c'est la 6e armée qui commencera le mouvement, dans la direction générale du nord-est.

Conformément à ces directives, le 31 au soir, il annonçait qu'il était prêt à attaquer le 1er septembre, malgré la fatigue de ses troupes, pour aider l'armée voisine si c'était nécessaire, car l'avance de von Klück rendait périlleuse la situation de notre 5e armée, dont le flanc se trouvait complètement découvert.

Mais la situation générale ne lui donne pas assez de chances de succès, en raison surtout du vide qui tend à se produire entre sa droite et la gauche de la 5e armée. Il reçoit donc l'ordre de surseoir à l'attaque. Il va se replier sur Paris, avec la mission de couvrir la place, ce qui comporte une entente avec le gou-

verneur. D'armée de la Somme, son armée devient armée de Paris.

Bien décidé à n'engager la partie qu'à son heure et dans les meilleures conditions, c'est-à-dire avec toutes ses armées et non avec une ou deux ; rassuré, d'autre part, sur l'état moral et la capacité de résistance des troupes, le général en chef n'hésite pas à continuer le mouvement de repli, d'autant plus qu'il a constaté que les Allemands, très éprouvés par les durs combats qu'ils ont eus à livrer, se montrent circonspects et ne poursuivent pas avec assez d'énergie pour jeter le trouble dans notre retraite.

Il décide donc, le 1er septembre, de reculer encore. La 5e armée ne doit, en aucun cas, laisser l'ennemi se saisir de sa gauche. Les autres armées, moins pressées dans l'exécution de leurs mouvements, pourront s'arrêter, faire face à l'ennemi et saisir toutes les occasions favorables pour lui infliger un échec. Le recul se poursuivra, s'il le faut, jusqu'au sud de Bar-le-Duc et en arrière de l'Aube et de la Seine, sans que cette limite extrême doive être forcément atteinte. Sage résolution, la seule qui laisse des chances sérieuses à un retour de la fortune.

Le 2, il explique sa manœuvre aux généraux commandant les armées et au général gouverneur de Paris.

En effet, dès l'instant qu'on ne s'arrête pas à l'Aisne, le camp retranché de Paris, avec sa garnison, entre en jeu.

Les relations entre le général commandant en chef et le gouverneur sont définies par le règlement sur le *Service de place* dans les termes ci-après :

Le commandant en chef ne peut enlever à une place la garnison de défense déterminée par le ministre. Il peut, toutefois, associer temporairement une partie de la garnison à ses opérations, sous la condition de laisser dans la place des effectifs suffisants pour en assurer la sécurité ; mais si le gouverneur juge que cette mesure est de nature à compromettre la conservation de la place dont il a la responsabilité, il soumet, par écrit, ses observations au commandant en chef qui, s'il passe outre, est tenu de lui délivrer un ordre écrit.

Le commandant en chef ne doit pas toucher aux approvisionnements de guerre ou de bouche qui forment la dotation normale de la place, ni réquisitionner autour de la place dans les zones de réquisition que le plan de ravitaillement approuvé par le ministre réserve au gouverneur.

On voit donc qu'à ce moment les droits du commandant en chef à l'égard des troupes et du matériel des places étaient strictement limités. L'expérience ultérieure de la guerre montra que le rôle des places fortes était trop intimement associé à celui des armées pour qu'elles pussent rester ainsi indépendantes du commandant en chef ; leur sort étant lié au résultat de l'ensemble des opérations, elles devaient y participer avec tous leurs moyens d'action. C'est pourquoi, en août 1915, le règlement sur le *Service de place* fut modifié pour donner au commandant en chef une autorité absolue sur les places fortes de la zone des armées et sur leurs gouverneurs, en lui permettant de disposer, sans restriction, des ressources de guerre et de bouche de la garnison dont ces places sont pourvues.

Pour Paris, la situation avait encore ceci de particulier que le camp retranché dépendait directement du Gouvernement. C'est pourquoi, dès le 1er septembre, le général Joffre avait demandé au ministre de la Guerre de mettre la place de Paris sous ses ordres, dans le but de pouvoir associer, le cas échéant, la garnison mobile aux opérations des armées en campagne.

***

A cette date se place un incident.

Les troupes anglaises avaient peut-être été plus éprouvées que les nôtres ; elles avaient échappé à l'encerclement de Klück, mais constamment menacées d'être tournées et débordées, ne s'étaient dégagées qu'au prix d'efforts qui font honneur aux qualités militaires de la race anglaise et à la valeur de son armée de métier. Celle-ci a montré que, pour être un anachronisme au siècle des nations armées, elle était capable, non seulement de se battre courageusement, mais encore de se tirer de la plus périlleuse des situations.

Comme nous l'avons vu, les troupes du maréchal French avaient terminé leur concentration le 22 août, à hauteur de Mons. Le 24, elles s'étaient repliées sur Maubeuge après une journée de très durs combats ; le 25, sur le Cateau et Cambrai ; la journée du 26 fut la plus dure : les Anglais opposèrent à

des forces d'une supériorité écrasante une résistance digne de leur vieille réputation de ténacité.

Leur retraite fut facilitée par le vigoureux retour offensif de notre 5e armée à Guise, qui détermina l'arrêt et même le reflux momentané d'une partie des colonnes allemandes. Le 1er septembre, ils étaient à Nanteuil-le-Haudoin.

Le maréchal aurait voulu pouvoir coopérer à l'action générale que le commandant en chef des troupes françaises avait l'intention d'engager dès que les circonstances le permettraient. Mais il s'inquiétait sur la sécurité de ses flancs et se rendait compte des difficultés que lui causait le mauvais état de son armée, affaiblie par ses pertes en hommes et en matériel, et très fatiguée.

Toutefois, le 1er septembre, il déclara au Gouvernement français qu'il était prêt à résister en avant de Paris dans une bataille d'ensemble, si ses flancs étaient bien gardés.

Le ministre de la Guerre intervient alors pour transmettre au général Joffre cette suggestion du maréchal French ; il propose d'organiser la résistance au nord et au nord-est de Paris. Dans cette intervention, il se défend de vouloir en rien empiéter sur la liberté du général en chef, qui doit rester entière, comme sa responsabilité ; il exprime seulement le désir qu'a le Gouvernement tout entier de voir accepter, si c'est possible et raisonnable, les propositions du maréchal French. Mais il fait pleine confiance au général Joffre pour peser et décider en son âme de chef une aussi grave résolution.

Depuis le début de la campagne, c'est la seconde fois que celui-ci se trouve l'objet de sollicitations analogues. Déjà il a dû résister — avec quels regrets — aux appels qui le pressaient de lancer une partie de ses forces au cœur de la Belgique, pour aider nos malheureux alliés. C'eût été les envoyer à un désastre, irréparable celui-là. Aujourd'hui encore, quoi qu'il lui en coûte, en continuant la retraite, d'abandonner à l'ennemi une portion plus grande du territoire national, le général en chef — et ce sera son honneur devant la postérité — ne se laisse influencer par aucune considération étrangère aux nécessités stratégiques. Celles-ci lui dictent sa décision. L'heure n'est pas encore venue d'accepter la

bataille avec l'une quelconque de nos armées ; ce serait entraîner fatalement l'engagement de toutes nos forces ; notre 5e armée se trouverait fixée dans une situation que la marche de la Ire armée allemande rend des plus périlleuses. Le moindre échec courrait le plus grand risque de se transformer en une déroute.

Plutôt donc que d'accepter trop tôt une bataille générale qui se présenterait dans des conditions défavorables, mieux vaut attendre quelques jours. Les bénéfices que procurera ce délai sont nombreux. On prendra en arrière le champ nécessaire pour éviter l'accrochage de nos armées. Les forces qui sont indispensables à l'aile gauche pour remplir son rôle offensif pourront être prélevées sur les armées de droite, qui recevront en conséquence des missions strictement défensives. Enfin, on profitera du temps gagné pour recompléter et reposer les troupes dans la mesure du possible ; elles en ont besoin, car depuis treize jours elles marchent et se battent sans repos.

Comme une retraite est toujours une opération délicate en raison de l'influence déprimante qu'elle peut avoir sur le moral des troupes, les instructions les plus formelles sont données aux commandants des armées pour qu'elles puissent supporter cette épreuve sans perdre trop de leur valeur offensive. Chacun devra être informé de la situation et tendre ses énergies pour la victoire ; le salut du pays dépend du succès de cette opération ; nous avons déjà sérieusement entamé les forces allemandes sur différents points, il faut les rompre ; il faut que les effectifs soient aussi complets que possible, les cadres reconstitués par des promotions, et le moral de tous à la hauteur des nouvelles tâches, pour la prochaine reprise du mouvement en avant qui nous donnera le succès définitif.

Préparée dans ces conditions, une offensive qui s'exécutera en liaison avec l'armée anglaise et avec les troupes mobiles de la garnison de Paris aura les plus grandes chances de succès.

C'est pour cela que le général en chef prend la résolution de ne pas donner suite aux projets du ministère et du maréchal French. Les emplacements actuels de la 5e armée ne lui permettent pas d'assurer aux forces anglaises, en temps voulu,

une aide efficace sur la droite. Par contre, l'appui du général Maunoury leur est toujours assuré sur la gauche. Elles peuvent donc tenir sur la Marne pendant quelque temps avant de se retirer sur la rive gauche de la Seine, de Melun à Juvisy. Dès que nos troupes auront pris le dispositif qui doit leur permettre de passer à l'offensive, la date de leur mouvement en avant sera communiquée au maréchal French pour qu'il puisse y participer.

***

Le groupement organisé à la gauche de l'armée anglaise, qui doit marcher dans la direction de Meaux, est mis sous les ordres du général Gallieni. Il comprend, en plus des divisions de réserve de la garnison de Paris, l'armée Maunoury, renforcée par le 4e corps qui vient d'être appelé de la 3e armée, et la 45e division d'infanterie, arrivée d'Afrique.

Le rôle assigné à ce groupement est très important : son intervention doit produire dans la manœuvre projetée un effet de surprise; elle menacera d'enveloppement l'aile droite des Allemands et, par cette menace, les forcera à dégarnir leur centre, facilitant ainsi la tâche des autres armées qui essaient de refouler et de percer ce centre. En somme, le groupement confié au général Gallieni prend la suite des ordres qu'avait l'armée Maunoury.

Dès le 1er septembre, comme nous l'avons vu, le général Joffre songeait à associer la garnison mobile de la place de Paris aux opérations de campagne. Elle représentait un appoint qu'il était impossible de négliger dans les circonstances présentes. De son côté, le général Gallieni, soucieux de sa responsabilité comme commandant de la place et du camp retranché, réclame, pour pouvoir résister, des troupes de renfort, au moins trois corps d'armée. En rendant compte qu'il est placé par le ministre sous les ordres du général en chef pour permettre à celui-ci, le cas échéant, d'associer la garnison mobile de la place aux opérations des armées de campagne, il fait remarquer que la plupart de ses troupes sont des divisions territoriales, de capacité manœuvrière très

faible ; que les défenses de la place n'ont pas de valeur, surtout du côté nord-est ; il craint donc de voir ce front forcé et demande au général en chef d'intervenir, au moment voulu, par une diversion.

Celui-ci a déjà pris la résolution de passer à l'offensive dès qu'il le pourra ; il précise de nouveau au général Gallieni, le 4 septembre, la tâche qu'il lui réserve dans l'opération conçue depuis le 25 août. Sans faire état des troupes territoriales, il s'agit avant tout de participer à la bataille avec les troupes actives et de réserve de la garnison de Paris, particulièrement pour agir dans la direction de Meaux où se produira le mouvement en avant qui est prévu.

Voilà donc le rôle du général Gallieni singulièrement grandi : de commandant du camp retranché de Paris, en répondant à l'appel du général en chef, il va devenir au même titre que Castelnau, Sarrail, Dubail, de Langle, Foch, Franchet d'Espérey, acteur dans la grande bataille où vont se jouer les destinées de la France. L'ordre d'attaque lui parviendra en même temps qu'aux commandants d'armée, c'est-à-dire le 4 septembre dans la nuit. Sa mission avait été conçue et arrêtée le 2 par le général en chef.

*
* *

En effet, cette journée du 4 septembre a vu se produire un événement décisif. La Ire armée allemande, négligeant la place de Paris et notre 6e armée, défile devant elles, et continue sa marche sur la Marne, vers la Ferté-sous-Jouarre et en amont.

Nous nous trouvons ici en présence d'un des faits les plus remarquables de la guerre. Pourquoi les Allemands ont-ils négligé Paris, l'objectif qu'ils visaient depuis le début ; Paris, dont le nom magique, répété de la tête à la queue de leurs immenses colonnes, les excitait dans leurs marches extraordinaires, qui laissent derrière elles comme longueur et rapidité les étapes légendaires de la Grande Armée? Bernhardi avait pourtant désigné la capitale de la France comme une de celles dont l'occupation devait être décisive au cours d'une guerre.

L'entrée à Paris était certainement bien tentante ; il est probable que l'opération se serait faite sans grande difficulté. Mais il suffit de regarder sur la carte les emplacements occupés le 3 septembre par les armées allemandes pour voir qu'elle risquait de les entraîner dans une catastrophe : l'extension du front résultant de ce mouvement déterminait une fissure par où les armées françaises se seraient introduites ; la brèche élargie, c'était, pour l'aile droite, le danger d'être acculée à la mer. Ou bien si l'on essayait de boucher le trou, le centre se trouvait tellement affaibli qu'il risquait de céder à la moindre pression.

Mais comment n'ont-ils pas au moins manœuvré de manière à se couvrir du côté du camp retranché de Paris? Que Klück se soit trouvé sur ce point en désaccord avec le Grand Quartier Général allemand, c'est certain. L'intention de ce dernier, d'après ceux de ses ordres que nous connaissons, était de repousser les Français au sud-est de Paris ; la Ire armée devait suivre la IIe en échelon, pour protéger son flanc droit. L'idée de la manœuvre allemande était d'enfoncer le centre français vers Troyes ; cette manœuvre ne pouvait réussir que si la sécurité était assurée du côté de Paris.

Mais Klück n'est pas en échelon en arrière et à droite de la IIe armée ; il est, au contraire, en avant. Il apporte dans la poursuite la même passion que Blücher ; il a l'ardeur agressive de Steinmetz. Les Français sont repoussés, pense-t-il, mais non hors de cause ; il considère comme dangereux de laisser aller une armée encore apte au combat.

C'est juste en théorie. L'objectif des opérations est toujours la destruction des forces ennemies. Napoléon a posé et appliqué le principe; Moltke, von der Goltz et Bernhardi en ont fait, après lui, la base de leur doctrine.

Mais Klück s'est trompé dans l'application. Il a commis la faute grave de mépriser l'adversaire. Qu'il n'ait pas voulu tenir compte de la garnison de Paris, cela se comprend à la rigueur ; il pouvait croire que l'étroite application du règlement sur le service des places l'immobiliserait dans le camp retranché, et qu'elle ne se risquerait pas hors de la portée des canons de la défense. Mais il a aussi méprisé l'armée Maunoury, parce qu'il l'a supposée formée d'éléments sans valeur.

Dédain d'autant moins explicable que, nous l'avons dit, il reconnaissait que les troupes qu'il poursuivait n'étaient pas désorganisées.

A l'aile opposée, le prince Ruprecht de Bavière a commis la même faute, le 24, devant le général de Castelnau, quand, au lieu d'attaquer le Grand Couronné, il prit comme objectif les têtes de pont de la Moselle.



L'ennemi, qui franchit la Marne, va donc présenter le flanc à l'armée anglaise et à l'armée Maunoury, grossie des forces mobiles de Paris. Devant cette occasion, il n'est plus nécessaire de prolonger la retraite jusqu'aux positions que l'on s'était fixées comme limite le 1er septembre. D'autre part, le dispositif recherché pour le front de nos armées paraît sur le point de se réaliser. La 5e armée (Franchet d'Esperey) a échappé à la manœuvre d'enveloppement dirigée contre sa gauche. La situation stratégique se présente comme aussi favorable que possible. Le moment est donc venu de passer à l'offensive.

La décision du général Joffre a été mûrie depuis de longs jours ; sûr de son jeu, tous ses atouts en main, il la prend sans hésiter. La Ire armée allemande s'est lancée dans une situation aventurée ; il va en profiter pour concentrer sur elle les efforts des armées alliées d'extrême-gauche. Toutes les dispositions seront prises par chacun dans la journée du 5, en vue de participer à l'attaque du 6 :

Toutes les forces disponibles de la 6e armée, au nord-est de Meaux, seront prêtes à franchir l'Ourcq, entre Lizy-sur-Ourcq et May-en-Multien, dans la direction générale de Château-Thierry.

L'armée anglaise établie sur le front Changis-Coulommiers, face à l'est, sera prête à attaquer dans la direction générale de Montmirail.

La 5e armée se resserrant légèrement sur sa gauche, s'établira sur le front général : Courtacon, Esternay, Sézanne, prête à attaquer dans la direction générale sud-nord.

La 9e armée (général Foch) couvrira la droite de la 5e en

tenant les débouchés sud des marais de Saint-Gond, et en portant une partie de ses forces sur le plateau au nord de Sézanne.

Chacun a son rôle. Même les armées de droite (3e, Sarrail et 4e, de Langle) vont quitter leur attitude défensive pour participer à l'offensive générale qui va se déchaîner de Paris à la Meuse, le 6 au matin.

Ainsi le général en chef va engager toutes nos forces, à fond et sans réserve, pour conquérir la victoire, comme il en informe officiellement le Gouvernement. Il s'agit bien dans son esprit d'une action d'une importance décisive, d'une offensive sans arrière-pensée, qui peut avoir pour le pays, en cas d'échec, les conséquences les plus graves ; il compte donc sur l'entier concours du maréchal French. Il a en cette action une confiance d'autant mieux fondée qu'elle se présente comme l'achèvement logique d'un plan qui s'est déroulé jusqu'au bout — malgré les événements — et qui a fini par s'imposer à l'ennemi.

La 6e armée a dû renoncer une première fois sur la Somme à l'offensive pour laquelle elle avait été constituée et se replier sur Paris. Le 31 août, le général Maunoury s'est déclaré prêt à prendre cette offensive dans la direction du nord-est. Une deuxième fois, il a dû continuer son mouvement sur Paris, en raison de la situation défavorable de la 5e armée débordée et de l'impossibilité pour l'armée anglaise de faire tête à l'ennemi.

Le 5 septembre, enfin, nous avons réalisé le dispositif que nous recherchions depuis dix jours. En même temps, l'aile droite allemande a échoué dans ses efforts pour envelopper notre gauche. C'est elle qui se voit débordée à son tour par les forces alliées.

Le 6 septembre au matin, l'ordre du jour fameux est communiqué aux troupes. Le soir même, la retraite allemande commençait.

* * *

Il n'y a pas lieu de raconter ici en détail les diverses batailles dont est composée la victoire de la Marne. Disons un mot seu-

lement de la manière dont le général Joffre en a assuré la conduite et la direction.

Les faits essentiels sont connus. Nos armées forment de Verdun à Paris une ligne dont les deux extrémités se redressent en des branches obliques sur le front ; à gauche, la 6e armée, dans la vallée de l'Ourcq, face au nord-est ; à droite, la 3e, de Revigny à Verdun, appuyée au camp retranché de Verdun comme la 6e l'est à celui de Paris. L'armée anglaise est intercalée au sud-ouest de Coulommiers, entre la 6e et la 5e.

En face, sur un front sensiblement parallèle, les armées allemandes. La bataille se présente donc dans ses grandes lignes sous la forme d'une action de front menée par les 4e et 9e armées, et de deux actions de flanc : l'une à droite, par la 3e armée ; l'autre à gauche, par l'ensemble des 5e et 6e armées françaises et de l'armée anglaise.

Le 5, un seul corps de Kluck fait face à l'armée Maunoury. Le reste de son armée est déployé pour la poursuite au sud de la Marne. Mais, dans la nuit du 5 au 6, Klück sent le danger. Il s'agit pour lui de ne pas être enveloppé ; il rappelle deux de ses corps vers la Marne ; un troisième vers le Grand-Morin. Les jours suivants, il continuera le mouvement, si bien que le 8 au soir, toute son armée, au lieu d'être orientée face au sud, l'est face à l'ouest. Le général Maunoury a en face de lui un adversaire digne de sa valeur, qui a exécuté son changement de front avec un esprit de décision et une habileté de manœuvre remarquables ; il a rétabli ses affaires, et c'est lui qui menace maintenant la 6e armée, dont il cherche toujours à déborder la gauche.

Dès le 7 au matin, le général Joffre a repris sous ses ordres directs la 6e armée ; d'ailleurs, depuis le 1er septembre, les ordres particulièrement importants avaient été adressés directement à son chef en même temps qu'au gouverneur de Paris.

Sa mission est de gagner successivement du terrain vers le nord, sur la rive droite de l'Ourcq. Heureusement, le 4e corps, appelé de la 3e armée, entre en ligne. Le général Gallieni en dirige la 7e division, qui achève son débarquement à Paris dans la nuit du 7 au 8, derrière la gauche de la 6e armée, à Nanteuil-le-Haudoin. Il emploie tous les moyens de trans-

port, jusqu'aux taxi-autos, pour accélérer ce mouvement : le général Joffre le constate aussitôt dans un télégramme au ministre et lui écrit une lettre personnelle pour l'en remercier.

La 8e division a été poussée au sud de la Marne pour appuyer le mouvement en avant de l'armée britannique ; le général en chef, justement soucieux de l'importance de maintenir groupées les unités, grandes ou petites, signale au général Maunoury les avantages qu'il aura à la ramener à son extrême gauche dès qu'il le pourra.

L'action de la 6e armée aspirant l'un après l'autre les corps de Klück vers le nord a entraîné immédiatement une grave conséquence : elle a permis d'avancer au maréchal French et au général Franchet d'Esperey, qui, d'heure en heure, ont vu mollir la résistance qu'ils rencontraient devant eux. Les premiers résultats de la manœuvre de la Marne apparaissent dès la journée du 7 ; ils s'accentuent chaque jour. Le général Marwitz, que Klück a laissé avec une masse de cavalerie appuyée par de faibles détachements d'infanterie face au sud pour tenir tête aux Anglo-Français l'avertit qu'il ne peut plus résister à leurs attaques combinées. Si bien que le 9, malgré un dernier succès à Nanteuil-le-Haudoin, Klück, « le cœur lourd », donnera l'ordre de retraite générale.

Cependant, le général Foch livrait une autre bataille. Jusqu'au 9, il n'avait pas senti sur son front l'effet de décongestion qui s'était produit sur celui du général Franchet d'Esperey. Au contraire, les Allemands avaient lancé contre lui des assauts extrêmement violents, qui lui faisaient dire : « La situation générale est donc excellente, l'attaque dirigée contre la 9e armée apparaissant comme un moyen d'assurer la retraite de l'aile droite allemande. » Il résiste avec cette ténacité, cette volonté inaccessible au découragement qui sont le propre de son caractère et dont il donnait l'impression si vivante dans son enseignement à l'École de Guerre.

L'action du général Joffre s'exerce constamment pour le faire appuyer et soulager par la 4e armée : celle-ci est renforcée à cet effet par le 21e corps prélevé sur la 1re, qui arrive par voie ferrée.

Il insiste aussi auprès de la 3e armée pour qu'elle appuie la 4e, au besoin en repliant sa droite. L'essentiel est de rester en

liaison avec l'armée voisine ; celle-ci a devant elle des forces importantes et, de plus, elle doit constituer, à sa gauche, de fortes réserves pour contre-attaquer l'ennemi qui s'avancerait contre la 9e armée. Cette tâche est facilitée par l'entrée en action du 5e corps, appelé de la 2e armée ; sitôt débarqué, il s'engage entre les 3e et 4e armées.

Ainsi, les mesures que le général en chef a prises pour préparer la bataille de la Marne produisent leur plein effet. La manœuvre de flanc exécutée par le général Maunoury a déterminé un trou entre les Ire et IIe armées allemandes. Le général Joffre lui exprime sa satisfaction de l'immense avantage ainsi obtenu, qui permet aux opérations des armées alliées de se développer dans le sens désiré.

Sur tout le reste du front, le combat est très dur, mais se soutient dans de bonnes conditions, grâce à l'arrivée des renforts appliqués aussitôt aux points sensibles.

Un de ces points est encore la gauche de la 6e armée. Le général en chef ne l'a pas oublié. Le 9, il annonce au général Maunoury l'arrivée d'une division prélevée sur la droite de la 5e armée : toujours la recherche de l'équilibre.

A la fin de la journée du 9, les Anglais ont passé la Marne ; la 5e armée, dont la gauche, formant échelon avancé, arrive au nord de Château-Thierry, s'enfonce comme un coin entre les Ire et IIe armées allemandes. Sa droite a progressé jusque sur le flanc des forces qui attaquent la 9e armée et exerce sur elles une menace qu'elles ne peuvent pas négliger.

A gauche, il ne reste plus qu'à exploiter le succès. C'est ce que le général en chef prescrit aux 4e et 5e armées, en leur ordonnant d'attaquer les nouvelles positions de l'ennemi.

De son côté, le général Foch, mettant dans l'offensive autant d'énergie qu'il avait mis de ténacité dans la défensive, ne cesse de lancer ses corps à l'assaut, pour ressaisir l'ascendant sur l'ennemi.

Le général de Langle voit son attention attirée sur l'importance, dans le cadre général de la bataille, de l'action offensive de sa gauche ; sa droite est en liaison avec la gauche de la 3e armée. Celle-ci livre aussi de violents combats ; elle brise toutes les offensives ennemies et retient devant elles des forces importantes.

Le 10, l'armée britannique, les 4e, 5e et 9e armées poursuivent victorieusement leur offensive. A la fin de la journée, le général Foch donne l'ordre de poursuite et porte, le soir-même, son quartier général à Fère-Champenoise où était, dans la matinée, celui de la Garde prussienne. Loin d'attendre du secours de la 4e armée, la 9e est en mesure de l'aider. Le général en chef le lui télégraphie aussitôt.

Ainsi, le 10 au soir, la droite et le centre ennemi sont en pleine retraite ; de Soissons au massif boisé d'Épernay, il s'est formé, entre les Ire et IIe armées allemandes, un vide de trente kilomètres qui n'est occupé que par de la cavalerie. La gauche allemande a échoué dans ses violents efforts de la nuit du 9 au 10 contre la 3e armée française ; sa résistance commence à faiblir devant la 4e.

Le général en chef ordonne aux armées d'affirmer et d'exploiter le succès en poursuivant énergiquement le mouvement en avant. Les Allemands sentent que l'extension et l'affaiblissement de leurs lignes les exposent à voir percer leur centre ; ils cèdent sur tout le front. « La bataille de la Marne s'achève en une victoire incontestable. » C'est par ces paroles — qui, on s'en souvient, retentirent d'un bout à l'autre du pays d'une manière inoubliable — que le général Joffre annonça au Gouvernement l'échec définitif de la grande offensive allemande.

* * *

Telles furent la manœuvre et la bataille de la Marne. Du 25 août au 12 septembre on y suit l'action continue d'une pensée directrice. Elle s'exerce dans la conception : à cette date du 25 août, quand les plus courageux sont atterrés par l'effondrement des espoirs du début et que toutes nos armées refluent sous une pression qui paraît irrésistible, le général Joffre les voit s'arrêter à son commandement, faire front, réussir contre l'ennemi la manœuvre d'enveloppement que lui-même poursuit en vain contre elles; — dans l'exécution, au cours de laquelle il ne se laisse détourner de son objectif par aucune considération extérieure, et reste le maître de l'heure ; sans que les suggestions les plus pressantes le fassent dévier de

la ligne qu'il s'est tracée; — dans la conduite de la bataille où, l'esprit toujours tendu vers le but à atteindre, il veille sans cesse pour assurer la meilleure répartition des forces entre les diverses armées, coordonner leurs efforts, obtenir en quelque sorte leur assistance mutuelle. Le résultat fut qu'aucune ne s'est laissé imposer la volonté de l'ennemi ; des victoires partielles est sortie la victoire d'ensemble.

Que l'on songe à ce qu'une pareille action continue exige de lucidité, de jugement, de décision, de sang-froid, d'énergie. On a souvent parlé du calme du général en chef. Peut-être n'a-t-on pas assez dit à quel point il est communicatif, et quelle heureuse influence il exerce ainsi. Il ne suffit pas, pour celui qui porte la responsabilité suprême, de résister aux appels qui lui sont adressés. Il faut encore qu'en refusant les demandes, toujours pressantes, qu'il reçoit, il sache apaiser les nervosités, rassurer ceux qui s'inquiètent, leur faire entendre, que si mauvaise qu'elle soit à leurs yeux, leur situation particulière n'est qu'une partie dans le tout et doit être regardée de ce point de vue général. Précieuse qualité pour un chef que de rayonner autour de soi le calme et la confiance. Le vainqueur de la Marne la possède au plus haut degré, et dans cette période critique il eut plus d'une fois l'occasion de l'exercer. Le maréchal French en subit l'heureuse influence, et dans son rapport officiel lui rend à ce propos un hommage discret et reconnaissant.

Un des caractères essentiels de cette bataille, la plus grande de l'histoire par l'étendue du front et l'importance des effectifs engagés, est la simplicité de la conception et des moyens mis en œuvre pour l'exécution. Elle est le triomphe du principe de l'économie des forces : les faire agir toutes ensemble ; n'en laisser aucune inemployée ; les retirer là où elles ne sont plus utiles pour pouvoir les appliquer plus nombreuses là où elles sont nécessaires. Le général Joffre en joue avec une maîtrise incomparable au cours de la bataille. C'est de cette manière qu'il intervient en personne et la dirige : nous avons vu que les renforts nécessaires sont toujours arrivés, le moment voulu, au point voulu. Cet art de maintenir ou de rétablir l'équilibre est l'art suprême du commandement.

C'est pourquoi la bataille de la Marne, à mesure qu'on en

connaîtra les détails, justifiera mieux l'admiration qui lui est vouée. Jusqu'à présent, on l'a célébrée surtout pour ses résultats. C'est juste, puisqu'elle a permis la continuation de la guerre, indispensable pour rendre l'Allemagne inoffensive désormais pour le reste du monde. Mais elle doit être aussi célébrée pour elle-même. D'une part, la pensée de celui qui l'a conçue et dirigée; de l'autre, la valeur des exécutants, depuis les généraux d'armées jusqu'au dernier de ces soldats qui se battirent six jours durant sans un instant de défaillance, en font une des plus brillantes en même temps qu'une des plus intéressantes de notre histoire militaire.

Z. Z. Z.

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE[1]

VIII

A dater de ce jour, ma vie eut un but. Tant que je ne l'avais pas, je ne souffrais pas d'en manquer, mais lorsque je connus Calixte, je me demandai comment j'avais pu vivre sans elle jusque-là.

Je pris donc l'habitude de l'aller voir, au tomber du jour, d'abord une fois par semaine, puis deux fois, puis finalement toutes les après-midi. Cette progression fut assez rapide; j'ai un caractère en même temps souple et bon enfant qui se prête volontiers aux fantaisies d'autrui, même aux plus déraisonnables. Bientôt mademoiselle Aigrefeuille ne sut plus se passer de moi.

Si j'avais pensé que Calixte fût une jeune fille comme Magali de Sèves ou mademoiselle Roux-Fleurian, son caractère, sa manière de vivre m'eussent sans doute éberlué. Mais Calixte n'était pas une jeune fille de cette race, et à dire vrai, je ne savais pas au juste ce qu'elle était, et j'aurais été bien incapable de la définir. C'était Calixte Aigrefeuille, et voilà tout, une créature étrange, mi-fée, mi-étudiante, une sorte de nihiliste de comédie féerique, un être aussi impossible qu'un per-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1917.

sonnage de roman, ayant échappé aux lois sociales, aux lois morales, presque aux lois physiques et vivant à sa guise au fond d'un hôtel fantastique, dans une des plus invraisemblables des villes de ce monde.

Il me faut bien dire que ce n'était point seulement dans mon imagination que Calixte fût un personnage bizarre. Elle l'était en réalité. Jamais je ne la trouvai deux jours de suite dans la même humeur. Tantôt, plongée dans le plus noir chagrin, elle ne parlait que de spleen et de suicide, bâillait, se roulait de désespoir sur son divan, tantôt, enivrée d'une gaieté étourdissante, elle faisait mille farces et folies, se déguisait ou se masquait pour nous recevoir ou nous réunissait dans l'atelier, autour d'un dîner improvisé qui finissait le plus souvent en charades, en folles parties de colin-maillard. Mais d'autres fois encore, grave, sérieuse, je la trouvai le nez dans un livre et elle m'entretenait alors le plus philosophiquement du monde. Ce qu'elle lisait, c'était ce que nous lisions nous-mêmes, l'évangile de ces années-là, les manuels de la culture individuelle, Nietzsche, Goethe, Ibsen. Les formules de ces écrivains-là lui semblaient une règle parfaite d'existence ; elle en discutait gravement et comme si elle y découvrait les tendances de sa nature véritable. Mais le lendemain, nous nous trouvions en présence d'un page florentin, les jambes moulées dans un maillot gris, le buste sanglé dans un justaucorps noir, le poignard au côté; et sur la table débarrassée momentanément de ses bouquins et de ses revues, les bougies des candélabres allumées, un pâté doré dans un plat, deux bouteilles de champagne le flanquant, nous révélaient qu'un souper nous attendait, et mille plaisanteries !

Il va sans dire que j'étais amoureux de Calixte, mais je crois que nous l'étions tous. Son image avait chassé bien loin dans les brumes du passé celles de mademoiselle d'Issalène et de Magali de Sèves. Je ne sais plus si cet amour me rendait plus heureux que malheureux ; même quand j'en souffrais, il dramatisait agréablement ma vie ; et quand je quittais l'hôtel de l'Estang-Parade, je faisais les plus doux rêves en remontant du côté de la rue Célony.

Ce qu'étaient exactement ces rêves, il me serait difficile de l'expliquer aujourd'hui. Sans doute, si je m'en souvenais, leur

niaiserie ou leur puérilité m'affligerait, mais puisqu'ils faisaient ma joie à cette époque, pourquoi les renierais-je aujourd'hui? Le plus continuel, c'était, bien entendu, de passer ma vie avec Calixte; je ne cherchais pas à m'expliquer comment se réaliserait ce bonheur prodigieux : je considérais le problème comme résolu d'avance. Je ne demandais pas comment j'obtiendrais Calixte, si ce serait par mariage ou par enlèvement : l'essentiel, c'était de savoir ce que nous ferions quand nous serions ensemble et de quelle manière nous remplirions tout ce long temps consacré aux plus grandes joies. Il me venait parfois pourtant des doutes sur les sentiments de Calixte à mon égard, mais je les chassais au plus vite, de même que certains assauts tentés par la jalousie, quand mademoiselle Aigrefeuille, plus qu'à moi, accordait son attention à Peyroncelly ou à Sénéguier.

Une après-midi, que j'étais allé voir Calixte, je la trouvai avec les deux petites Audience : Marianne et Camille, les filles du professeur que personne ne voulait voir, du jacobin qui écrivait des livres de morale civique où les plus atroces convoitises révolutionnaires étaient représentées comme d'austères vertus et des devoirs respectables et qui rôdait par les rues, méprisé de tous, l'œil sombre derrière son lorgnon, noir de barbe et de cheveux, l'air d'un prophète pour conseil municipal, d'un Jérémie de réunion publique.

Calixte brodait ; cela lui arrivait rarement. Je me demandais à quoi rimait cette nouvelle fantaisie; elle avait l'air modeste, sage et appliqué, et elle écoutait les petites Audience débiter sur quelques dames de la ville, fort honnêtes d'ailleurs, des calomnies et d'infâmes ragots.

— Raymond, — me dit soudain Calixte, — pourquoi ne m'avez-vous pas présenté votre beau-père?

— Mais vous ne me l'avez jamais demandé.

— Eh bien ! je vous le demande !

Je pris sans doute un air fort penaud, car elle ajouta :

— Cette proposition, je le vois, mon vieux, excite votre enthousiasme. Allons, modérez vos transports de joie. Apaisez cette charmante ivresse.

Les deux Audience, ici, éclatèrent de rire ; je les eusse avec

bonheur envoyées au diable ! Je me contentai de leur jeter un regard atroce.

— Pourquoi voulez-vous voir mon beau-père?

— Parce que tout le monde me dit qu'il est jeune, gai, spirituel, enfin charmant de toutes façons et que je sens que je m'entendrai très bien avec lui.

Là-dessus, je fis chorus avec elle ; je déclarai que personne n'était aussi intelligent que mon beau-père, n'avait autant de cœur, de loyauté, d'esprit, de talent, d'amour de la vie, de compréhension des beaux-arts, que c'était mon meilleur ami, et que je l'affectionnais et l'estimais au delà de tout.

— Très bien, Raymond, ces sentiments vous honorent, mais ne me stupéfient pas. Ils sont dignes d'une belle âme comme la vôtre! Mais tout ceci ne m'explique pas pourquoi vous tenez votre beau-père à la chaîne... Êtes-vous jaloux de moi ou de lui?

— Des deux, — dis-je en riant.

— Vous me jugez donc très dangereuse? Une sirène, n'est-ce pas, la sirène des vieux mélodrames qui entraîne à leur perte les vieux jeunes gens? Pourtant, vous ne vous êtes pas noyé à cause de moi, monsieur de Bruys, vous ne vous êtes pas jeté dans l'Arc de désespoir, vous n'avez pas allumé de réchaud et vous ne vous êtes pas pendu à la poignée de votre fenêtre. Alors que craignez-vous pour votre beau-père? Est-il plus inflammable que vous?

Je finis par avouer la vérité ; la vérité, c'était que ma mère voyait déjà de fort mauvais œil mon intimité rue de l'Opéra, que la mauvaise réputation de Calixte lui donnait fort à redouter, qu'il était difficile d'amener Maurice sans le lui dire et qu'elle en serait furieuse, enfin qu'il ne fallait point songer à le conduire en cachette.

Non, je ne peux vraiment pas dire que je fus très adroit, mais que faire? Mieux valait avouer la vérité.

Calixte m'écoutait maussadement, les sourcils froncés.

— Grisette, — me dit-elle en se levant, — c'est un caprice, soit, mais j'y tiens. Je veux voir votre beau-père. Si vous ne me l'amenez pas, je me fâche avec vous !

Et ce fut ainsi que je fus conduit à mener Maurice de Cordouan chez mademoiselle Calixte Aigrefeuille !

IX

Quelques jours plus tard, j'annonçai donc à mon beau-père le souhait dont il était l'objet. C'était après le déjeuner et nous nous promenions ensemble dans le jardin. Il n'était pas assez dissimulateur pour me cacher le plaisir que cette proposition lui faisait et combien il la jugeait flatteuse. Il estimait d'ailleurs la devoir en partie à ce que mes amis disaient de lui, et rien ne pouvait lui agréer davantage que le sentiment d'être recherché par des hommes infiniment plus jeunes que lui. Il ajouta qu'il connaissait mademoiselle Aigrefeuille de vue, qu'il l'avait rencontrée quelquefois dans la rue ou sur le cours et qu'il la trouvait très jolie fille. Il y avait bien un point noir au tableau : il l'aborda franchement, tandis qu'il m'éloignait de la maison sous le prétexte futile de me montrer une rose qui venait de fleurir contre un mur.

— Mademoiselle Aigrefeuille, — me dit-il, en toussant un peu, — n'a pas dans la ville, il me semble, une très bonne réputation. Non point qu'on lui reproche rien de grave : telle n'est pas ma pensée ! Mais elle passe pour être légère, trop libre, dissipée en un mot. Penses-tu que ta mère, avec son caractère, ne trouve pas étrange que je lui fasse une visite.

Je répondis non moins carrément :

— Je crois qu'il est sage de ne rien lui en dire.

Voilà la parole qui fut grave, parole de rien en apparence, mais capable, comme celle qui échappe à l'alpiniste dans une atmosphère trop pure, d'ébranler une avalanche ! Elle entraînait notre complicité à tous deux, elle nous liait par un mensonge. C'était une décision prise en quelque sorte contre la personne que nous aimions le plus au monde.

J'ai compris ensuite les dangers du mensonge et tout ce qu'il entraîne après lui. Mais ces réflexions, hélas ! je ne les fis, il me faut bien en convenir, que fort longtemps après.

Nous choisîmes un jour et j'annonçai à Calixte la visite de M. de Cordouan pour la semaine prochaine.

Cette après-midi là, le ban et l'arrière-ban des amis de mademoiselle Aigrefeuille fut convoqué. Elle était un peu en marge de la société, grâce à sa liberté d'allures et à ses relations suspectes. Recevoir officiellement un personnage sérieux, un homme marié, et celui-là surtout qui appartenait à une des bonnes familles du pays, c'était pour elle un triomphe, et elle ne le cachait pas assez.

J'en conclus qu'elle était infiniment moins indépendante qu'elle ne le voulait laisser paraître et qu'il y avait en elle un levain d'esprit bourgeois, qui avait des chances avec le temps de se développer.

Le marquis de Peyroncelly, Arion, Edwin de Sénéguier étaient présents, et madame Reboulon, les petites Audience, Hupaïs, Barthouminat, Orgias, et quelques figurants de second ordre.

Maurice, je dois l'avouer, fut éblouissant et conquit tout le monde. Il débuta par un compliment galamment tourné et entra aussitôt dans l'épigramme ; il décocha deux ou trois traits acérés aux mœurs étroites de la ville, se félicita qu'il y eût à Aix une maison où l'on pût causer gaiement, intelligemment, sans crainte des fausses interprétations, des critiques et des médisances (comme si madame Reboulon et surtout les Audience n'étaient point les personnes les plus envieuses et les plus mauvaises de la cité). Enfin, il jeta quelques fleurs à ses jeunes amis qui lui faisaient le très grand honneur de bien vouloir le considérer comme un des leurs. Visiblement, il voulait briller, sans, pour cela, se faire d'ennemis de Sénéguier, d'Arion ou de Peyroncelly.

Calixte lui demanda ce qu'il faisait à Aix. Il parla de peinture, d'art, en homme accablé par la grandeur de sa mission, puis comme il était lancé, il nous entretint de ses projets.

— Il est bon, — déclara-t-il, — de sortir quelquefois de chez soi. J'ai l'intention, d'ici huit jours, d'aller avec ma femme passer un an ou deux en Italie. Et j'espère bien que Raymond voudra nous accompagner.

— Certainement, — dis-je.

Cette promesse ne m'engageait pas à grand'chose. Je commençais à savoir ce qu'il advenait d'habitude des projets de mon beau-père.

— Où comptez-vous aller? — demanda quelqu'un, qui n'était pas comme moi au courant de la vérité.

— Je ne sais pas encore bien, mais certainement nous ferons un séjour à Florence et un autre à Venise. Deux ou trois mois à Sienne me tenteraient aussi beaucoup.

Et il parla des fresques. Dieu sait si je connaissais le couplet et cependant Maurice fut si éloquent et si communicatif, qu'il réussit à m'intéresser de nouveau. Il s'exalta, il célébra la couleur incomparable de Piero della Francesca, la grandeur simple et tragique, les douloureuses figures, les corps de Giotto qui semblent avoir le volume et le poids de formes véritables, la fraîcheur éternelle de Benozzo Gozzoli, le charme maniéré de Ghirlandajo, la poésie féerique de Carpaccio, la rudesse de Mantegna, le charme élyséen qui flotte dans les pâles œuvres de Luini. J'avais entendu vingt fois cette antienne, je vous le dis : j'étais tout oreilles !

Il y avait une telle jeunesse, une telle vibration de sincérité dans les paroles de Maurice, quand il était ainsi inspiré, qu'il éteignit Sénéguier, Peyroncelly, il éteignit même Arion ! Pour un peu, on eût applaudi !

— Vous les connaissez bien, ces fresques, — dit Calixte, qui écoutait Cordouan avec une admiration visible.

Il retomba dans la réalité, tout d'un coup et en fut gêné. Néanmoins, n'osant pas mentir impudemment devant moi, ni paraître non plus un imposteur, il s'en tira avec prudence.

— Qui ne les connaît? — dit-il d'un ton négligent.

— Moi, — fit Hupaïs. — Dans ma famille, on ne connaissait comme œuvres d'art que ces chromos sur toile vernie, représentant un poulailler ou le départ du pêcheur, que les grands magasins, il y a quelques années, offraient en primes. Ça m'a bien donné des idées sur l'art, mais très différentes des vôtres, monsieur, et pas très justes, je crois...

Cette facétie d'Hupaïs fut jugée de goût médiocre, et d'autant plus qu'elle contrastait davantage avec l'exaltation de Maurice. Et je compris soudain la force de séduction de Cordouan sur ma mère, sur moi, sur tous ceux qu'il approchait. Il rendait tout plus vivant, plus riant, plus chaleureux, il répandait autour de lui son enthousiasme et le faisait partager. A ce moment, je crois que nous eussions tous donné cinq ans

de notre vie pour voir le Campo-Santo de Pise, la chapelle des Espagnols, l'église inférieure d'Assise.

A cette minute, je distinguai chez Arion un mouvement de jalousie. Avec une subtile adresse, il détourna la conversation, l'aiguilla sur l'amour où il jugeait qu'à cause de moi, Maurice serait contraint de se taire. Maurice se taire ! Comme c'était mal le connaître ! Il repartit à fond de train, et cette fois, il fut sublime !

Calixte lui demanda, je ne sais pourquoi, — peut-être aussi pour le gêner, — quel était son plus beau souvenir d'amour. Et mon Dieu, il le raconta, et ce récit n'avait rien de beau.

— Mon plus beau souvenir d'amour? — commença-t-il, en ayant l'air de chercher (j'ai encore aux oreilles le timbre particulier de sa voix pendant qu'il parlait ainsi), — je devrais vous répondre tout de suite, car un seul devrait avoir une telle qualification, Et surtout n'allez pas vous imaginer que cette hésitation soit de la fatuité de ma part. J'ai beaucoup travaillé dans ma jeunesse et je me suis marié très jeune : c'est vous dire que je n'ai aucune prétention à avoir eu un grand nombre de succès...

Cette dernière phrase-là, c'était un vrai tissu de mensonges ; je compris qu'il s'adressait surtout à moi.

— Cependant, — ajouta-t-il, — il y a un visage auquel je pense quelquefois, aux heures où un peu de découragement vous fait souvenir des plaisirs passés. J'y pense simplement, parce que c'est un des premiers qui m'aient troublé. Ce n'était pourtant pas grand'chose de rare, cette petite modiste, et elle n'avait guère pour elle que l'éclat de sa grande jeunesse et la facilité de ses mœurs. Brune, vive, grasse, il ne faut pas vous la représenter comme une héroïne de roman. Sa conversation surtout était inouïe : une vraie conversation de caserne ! Je lui donnais rendez-vous dans les chemins creux, dans les traverses, nous nous étendions pendant des soirées au bord des routes ou au fond des fossés. Quelquefois, c'était un bois de pins, où l'on pénétrait alors tout à son aise. J'avais dix-neuf ans, elle dix-sept... Un jour, nous avons cessé de nous voir, sans phrases, sans motif, quand nous avons eu assez l'un de l'autre...

Arion semblait triompher. Maurice s'était mis dans un mau-

vais cas. Impossible de raconter devant des inconnus plus choquante histoire, ni d'une plus pauvre médiocrité. J'en fus gêné moi-même, et j'eus, à ce moment, l'impression désagréable qu'il était mon beau-père avant d'être mon ami. Mais Maurice n'avait raconté cela que parce qu'il était sûr de son effet ; il reprit :

— Oui, l'histoire est plate, banale, j'en conviens : une jeune fille curieuse et dépravée, un jeune homme avide de vivre... Eh bien ! c'est un souvenir inoubliable, parce que j'avais dix-neuf ans, parce que ce que j'éprouvais pour cette malheureuse, c'était de l'amour, du vrai, de celui qui vous remplit le cœur à cet âge-là, et qui vous fait paraître toute chose exquise, sublime, divine. Il n'y a que lui qui puisse transformer une médiocre idylle en roman, et en poème, la rencontre de deux êtres quelconques. Si je vous avais parlé d'un amour éthéré, dans un cadre princier, avec tous les raffinements du luxe et de la délicatesse, auriez-vous eu à ce point l'impression que l'amour est tout, qu'il peut tout et que seul il soit capable de remplir la vie et de donner de la couleur aux plus gris épisodes?

Cette fois, ce fut un succès. Arion n'insista pas. Calixte regardait Maurice avec des yeux brillants. Que de fois Arion ou Sénéguier avaient tenu devant elle sur l'amour des propos plus profonds, plus vrais, mais surtout plus sceptiques que les paroles de Maurice ! elle avait paru chaque fois chagrine, mécontente, agacée... Ici, elle s'épanouissait. C'était donc cela qui avait le don de la séduire, cette éloquence facile, cette manière banale de traiter un tel sujet ! J'étais trop jeune pour comprendre que le ton de Maurice, la chaleur de son accent, avaient plus d'importance que les choses qu'il disait. Je jugeai Calixte sévèrement, Maurice me parut superficiel. Le premier jugement plus exact que je portai sur lui, ce fut la jalousie qui me l'inspira !

Il estima prudent de se retirer sur une victoire, et de ne pas épuiser son sujet. Il quitta Calixte, et je le suivis. Nous remontions vers la rue Célony. Il marchait à grands pas, sans faire attention aux nombreuses flaques de boue dans quoi il enfonçait le pied.

— C'est vrai, — me dit-il, avec exaltation, — il n'y a que

l'amour au monde, et si j'étais libre, je m'y donnerais entièrement. La vie est sans goût, quand nous ne traversons pas une période de passion. Le monde, vois-tu, Raymond, c'est une grande scène pour amoureux, ou rien du tout !... Si mon existence était à refaire !...

J'eus peur de ses confidences :

— Maurice, il est tard. Ne penses-tu pas que maman aura eu le temps de s'inquiéter?

— Non, non, il n'est pas tard...

Même ce rappel à la réalité la plus domestique ne le calmait pas.

— L'art, — continua-t-il, — c'est un arbre mort, lorsque l'on vit sans amour. Il faut un grand sentiment pour en faire repousser les feuilles. Le mariage est son ennemi. Si ma vie était à refaire...

Il formait encore des projets, et des plus irréalisables. S'il n'était pas marié ! Mais il l'était ! Et l'oubliant, il parlait d'habiter Paris, de retourner dans le monde, de ne plus croupir au fond de la province, dans la plus morte des villes.

— Mais tu disais, Maurice, que tu aimais Aix plus que tout ?

— L'ai-je dit? J'ai eu tort. Ah ! si j'étais libre ! J'ai connu à Paris deux ou trois femmes... Ah ! mon petit ! Belles, intelligentes, distinguées, un air de princesses, une conversation pétillante d'esprit... Il y aurait eu là de quoi rendre fou... Enfin, ce qu'il faut pour rendre un artiste fou d'amour...

— L'as-tu été?

— Non, je pensais à ta mère, en ce temps-là ! Mais si je les rencontrais aujourd'hui, ma vie serait changée. Je retrouverais de l'enthousiasme, l'amour du travail. Tandis qu'ici, je me décourage, je m'émiette... Oh ! ne proteste pas, je le sens bien ! Malgré tout, l'air néfaste de la province agit sur moi, commence à m'engourdir. Je suis plus indifférent à l'art, à la gloire... Jamais je ne me consolerai d'avoir manqué ces créatures-là...

Nous prîmes la traverse de la Molle ; le pavillon de Suffren parut sur le ciel ; maman nous attendait avec impatience. Elle nous demanda d'où nous venions ainsi, si tard. Nous nous étions entendus d'avance ; nous mentîmes avec empressement.

Je dois convenir que j'étais en le faisant plus gêné que Maurice, qui s'en tira à merveille. Je m'avisai qu'il ne mentait certainement point pour la troisième fois, et cette réflexion me fut aussi pénible que celle que, chez Calixte, m'avait inspirée sa banalité.

Tout le long du dîner, il parla, non plus d'amour, mais d'art; mais quand il disait : plénitude, intensité, je lisais : passion satisfaite. Pour la première fois j'entrais profondément dans sa vie intérieure : cela me faisait peur. Plus que ses désirs, ses regrets m'effrayaient. Il y avait donc en lui un homme que je ne connaissais pas !

Ma mère le regardait, elle aussi, avec tant d'admiration que j'en fus gêné, presque irrité. C'était mon second mouvement de jalousie de la journée ; ce sentiment ne m'était pas familier ; de l'avoir me parut une chose honteuse et dont je souffris. Pour m'en punir, je fis à Maurice compliment sur compliment et m'acharnai à le faire briller.

Mais au dessert, il se tut brusquement :

— Qu'as-tu? — demanda ma mère.

— Une soudaine névralgie, — répondit-il.

Je le regardai ; ses yeux brillaient d'une sorte d'étrange joie ; il ne semblait nullement souffrir. Je savais maintenant qu'il mentait ; sa joie me donna un malaise et presque un serrement de cœur.

Après avoir pris le café, il sortit pour prendre l'air, dit-il, et calmer sa douleur, et je sus le lendemain qu'il était rentré fort tard dans la nuit. Sans doute, pendant plusieurs heures, arpentant la campagne, de sa longue démarche rapide de faucheux, alla-t-il regrettant sa vie perdue, les occasions perdues, Paris, rêvant aussi ; mais de qui donc?

X

A dater de ce jour-là, Maurice vint régulièrement chez Calixte ; en réalité, pas beaucoup plus d'une ou deux fois par semaine. Il avait réussi, comme je l'ai dit, à plaire à tout le

monde, ce qui n'avait rien de fort aisé, car ce petit groupe de la rue de l'Opéra avait pris assez vite un air de coterie, comme il arrive en province où l'on a toujours besoin de s'organiser contre autrui et de créer une caste.

Il mettait d'ailleurs dans nos réunions une animation et un entrain qui les rendaient encore plus agréables à tous. Calixte s'ennuyait visiblement les soirs où il ne venait pas. Cela excita même la jalousie de quelques-uns de mes camarades, et à deux ou trois reprises, Arion la taquina à ce sujet, avec un air entre railleur et vexé, qui irrita fort mademoiselle Aigrefeuille.

— Je crois, Jacques, — dit-elle, avec hauteur, — que vous vous permettez de faire des critiques sur ma manière d'être. Je regrette qu'elle vous déplaise. Mais vous oubliez que je suis telle que je l'entends et que cela ne regarde personne. J'ai quitté ma famille pour me sentir libre, ce n'est pas pour être espionnée par mes amis. S'il en est qui ne me trouvent pas à leur goût, je ne force personne à venir.

A la suite de cette algarade, Arion ne reparut pas d'un mois. Mais cette leçon fut utile à tout le monde, et il fut convenu d'une façon tacite que, quelque fût son goût personnel, personne ne montrerait à Maurice la moindre hostilité. D'ailleurs, il désarma, je crois, les antipathies à force d'entrain, de jeunesse, de simplicité. Il n'était pas jusqu'à la revêche madame Reboulon, aux envieuses petites Audience qui ne parlassent de lui sur un mode enthousiaste.

Cependant Maurice tremblait que sa femme finît par apprendre qu'il se rendait aussi souvent chez mademoiselle Aigrefeuille.

Un drame me paraissait d'autant plus inévitable quand la vérité serait connue que la piété de ma mère devenait chaque jour plus ardente, mais plus intolérante aussi. Une telle ferveur m'affligeait : non certes que je fusse un mécréant ; mais elle me semblait indiquer chez elle un grandissant désespoir. Je redoutais aussi qu'à la longue elle devînt aussi sèche qu'elle était déjà sévère et qu'elle perdît cette hauteur de vue, cette indulgence que j'avais accoutumé de trouver en elle et qui diminuaient déjà, qui cédaient la place à un esprit quinteux, tatillon, à cette tournure pharisienne que donne trop souvent l'abus des fréquentations religieuses et cette vanité d'être

déjà des élus que l'on ressent quand on se groupe entre gens de même paroisse, autour du même curé. Alors on en arrive à considérer les autres comme de pitoyables damnés, et même les paroissiens de Saint-Sauveur, qui n'ont point la grâce d'être dirigés par un pasteur aussi vénérable que celui dont on est fier de se dire l'ouaille préférée !

Ce fut exactement à cette époque que j'appris de la bouche même de ma mère une des causes de cette tristesse qui allait assombrissant sa vie et qui, autant peut-être que la foi, l'incitait à ces longues heures que l'on passe, dans une nef presque déserte, où la seule lumière vient d'un vitrail qui a des nuances de fleur, à souhaiter de se retrouver en Dieu, puisqu'on se renie ici-bas.

Nous étions alors à la mi-automne ; octobre était cette année-là précoce et pluvieux. Maurice fréquentait à peu près depuis six mois la rue de l'Opéra. Je rentrai, un jour, plus tôt que d'habitude et ne trouvant pas ma mère dans la maison, je l'allai chercher au jardin.

Nous avions des plates-bandes de chrysanthèmes qu'elle aimait et dont elle s'occupait beaucoup. Il y en avait de toutes les couleurs, mais surtout de grenat et de vieil or. Chaque plante portait comme couronne une de ces touffes ébouriffées, énormes et luxueuses que l'on obtient, en lui laissant accaparer toute la sève, par la destruction des autres boutons.

Comme je m'y attendais, je trouvai ma mère devant les chrysanthèmes, son sécateur à la main. Des branchettes coupées gisaient à terre. Elle les considérait avec attention et quand elle passa devant une plante dont les calices devaient être blancs et dont de nombreux boutons présageaient une floraison magnifique, elle s'arrêta et la regarda gravement, sans se mettre à son travail de jardinier.

— A quoi penses-tu? — lui demandai-je, surpris de la voir si rêveuse.

— Je pense, — me répondit-elle, avec vivacité, — que la besogne que je fais est injuste, sacrilège et malhonnête. De quel droit modifierai-je le caractère de cette plante? Pourquoi, au profit de l'une d'elles, sacrifierai-je tant de belles fleurs? Ne trouves-tu pas inique que je m'insurge contre les justes lois de la nature, que je permette à une unique fleur

d'avoir tout, lumière et beauté, en l'aidant à rejeter les autres au néant. Je ne veux plus m'associer à une œuvre aussi malfaisante. Désormais, toutes mes pauvres fleurs vivront et auront le même droit au soleil !

— Tu n'en auras plus de belles, — objectai-je.

— Je préfère cela. C'est une chose honteuse que ce sacrifice constant de tant de fleurs à une seule, de tant d'êtres à un seul ! Ici, du moins, cela n'arrivera plus !

Elle répétait cela avec une obstination disproportionnée à la circonstance, mais où elle sous-entendait une allusion que je saisissais mal.

Elle quitta ensuite la plate-bande et nous revînmes vers le pavillon. Mais au lieu d'y entrer, elle alla s'asseoir au fond du bosquet, à côté de la fontaine au dauphin. L'eau enchantait le silence. Le ciel était délicatement voilé, et par moment, un léger frisson traversait l'air : feuille dorée et craquante qui tombe d'un arbre, s'accroche à une branche, glisse encore, se faufile entre deux rameaux auxquels elle demeure pendue. Un oiseau chantait éperdument, je ne sais lequel ; non pas chantait, mais répétait un cri obstiné, éperdu, étranglé, comme quelqu'un qui a peur.

— Aujourd'hui, — dit ma mère lentement, — c'est le 15 octobre. Jour d'anniversaire... Mon père est mort à cette date-là, il y a vingt-cinq ans...

Elle se tourna lentement vers moi :

— Raymond, tu es un homme maintenant. Je peux te dire enfin la vérité : ton grand-père s'est tué. J'ai hésité longtemps à te l'avouer : j'avais peur de t'impressionner fâcheusement. Mais il est temps enfin que tu le saches, et puis cela pourra te servir d'avertissement.

Elle se perdit quelques minutes dans la brume de ses souvenirs ; puis :

— Maman avait une amie, plus jeune qu'elle, dont elle ne se méfiait guère, qui semblait une enfant, et qu'elle aimait beaucoup. Mon père est devenu amoureux d'elle, je crois qu'elle était coquette, terriblement coquette et qu'elle a voulu se faire aimer de lui. Seulement il s'est pris au feu. Ce qui s'est passé ensuite, je ne l'ai jamais su, mais il paraît que cette femme avait un amant et que cette intrigue lui servait d'écran.

Quand mon père l'a appris, il s'est tué. Il s'est tué à force d'amour, de déception, de désespoir...

Elle se tut encore :

— On l'a trouvé dans un bois, la tempe traversée par une balle. Jamais ma mère ne s'est consolée, et ce deuil a mis un voile noir sur toute ma jeunesse... Tu comprends maintenant, Raymond, pourquoi je me méfie si fort des entraînements de la jeunesse, de tout ce qui a rapport à la passion et à l'amour. Je t'ai mis souvent en garde contre leurs désastreux égarements. Tu as dû croire que seule ma piété et le respect de notre religion m'inspiraient ces sages paroles, tu vois qu'il y avait derrière elles autre chose qu'un enseignement sans expérience. Je ne sais que trop pourquoi ma mère a ramassé sous un arbre mon père ensanglanté.

Cette histoire me mettait mal à l'aise, comme si j'avais eu une part de responsabilité dans cet événement survenu bien avant ma naissance. Pourquoi?

Il faisait humide ; je me sentais transi de froid. De la brume venait dans le jardin, opaque et fondante à la fois. La mort tragique de mon grand-père empêchait-elle l'amour d'être une belle chose? Qui peut répondre des accidents survenus sur une grande route, par la plus radieuse journée?

Je n'osais répondre cela à ma mère. Je comprenais mieux à présent sa peur de la vie, son horreur de l'amour, son rigorisme, son mépris de femme vertueuse pour les personnes plus faibles qui se laissent aller à des écarts de conduite. Où une moraliste aussi sévère qu'elle n'eût conçu que des idées, elle voyait, elle, cadavre, épouse en deuil, famille détruite. La coquetterie, la galanterie, la tendresse ne lui apparaissaient pas dans le romanesque doré de la légende, — Antoine chez Cléopâtre, Cressida jouant de Troïlus, et la molle et fuyante Salomé dansant avec langueur en ondulant ses hanches, — mais avec le laconisme brutal et vulgaire d'un fait divers précis. Ce coup de revolver avait séparé pour elle l'amour de sa poésie, la mort de son mystère. Au fond de cette exaltée sentimentale un esprit réaliste se retrouvait, qui connaissait l'envers des choses, la caricature des romans !

Je la comprenais mieux maintenant :

— Il faut rentrer, — lui dis-je, — il fait froid.

Nous rentrâmes sans rien dire. Nous prîmes le thé en silence.

— Comme tu as dû souffrir, ma pauvre maman ! — lui dis-je enfin.

Elle me regarda douloureusement, fixement.

— Sais-je bien si c'est fini? Ne sais-je pas d'où me peuvent venir de nouvelles blessures? Nous sommes si exposés !

Décidément ce malaise augmentait. Pourtant les flammes brillaient, le feu était clair.

— Où est Maurice? — demandai-je.

— Je l'ignore. Il ne peut vivre que dehors ! Ne te marie jamais, Raymond, si tu ne peux rendre une femme heureuse.

— Maman, — fis-je, — tu es injuste pour Maurice.

— Injuste, oui... Et ennuyeuse aussi, comme l'était Cassandre ! Que veux-tu? J'ai peur de l'avenir !

— Moi, pas, — dis-je en riant.

— Tu y viendras, — dit-elle, avec un léger frisson. — La peur, c'est encore une éducation. On apprend à avoir peur.

Il y avait sur la cheminée un chrysanthème magnifique, une grosse fleur aux pétales veloutés comme des plumes, exubérante, triomphante.

Ma mère le considéra longtemps, puis le saisit et le jeta au feu.

— Pourquoi le brûles-tu? Il n'est pas fané.

Elle me lança un regard indéfinissable :

— Il était injustement beau. Il a volé toute sa beauté à des fleurs plus humbles, qui sans lui auraient pu fleurir...

Plus tard, je me souvins de cette scène. A ce moment-là, j'en jurerais, ma mère ne savait rien de précis, mais que soupçonnait-elle? Je l'ignore. Sa sensibilité trop fine la mettait en garde, mais contre quoi? Elle flairait dans l'air de cette maison, un malaise, elle soupçonnait un mensonge.

Je la reverrai toujours dans sa robe noire, jetant la fleur au feu.

XI

Le printemps fut anormalement précoce et glissa dans l'air une sorte de pointe acide qui me fit mal. La langueur qu'il

répandait me troubla plus que de coutume ; j'aspirais à un état que j'ignorais, tout en le pressentant, à une sorte de fusion intime avec un être ou avec la nature. Troublé, incertain de mes désirs, j'avais des attendrissements subits et sans cause ; pour un rien, les larmes me venaient aux yeux, pour une histoire touchante racontée devant moi, pour un beau vers, moins encore, pour l'orgue de Barbarie que promène un vieillard. Lorsque, dans le jardin, je cherchais des violettes, lorsque je me penchais vers cette terre noire et comme renouvelée d'où montaient les langues innombrables de l'herbe, il me venait, avec l'odeur douce et légère qui flottait à sa surface, une envie étrange de me coucher contre cette glèbe qui s'échauffait lentement, de perdre ma conscience, en contemplant le ciel bleu, pris comme une grande pêche d'azur, entre les mailles inégales des rameaux et de mourir ainsi, voluptueusement.

Un certain jour, Calixte fit devant moi, j'ignore dans quel but, mille agaceries à Peyroncelly. J'en fus toute la soirée malade de jalousie et d'irritation, et le lendemain, la trouvant seule, je ne pus me retenir de lui montrer quelque maussaderie.

— Eh quoi? — me dit-elle, — quelle mouche vous a piqué?

— Je suis furieux contre vous, Calixte, et indigné. Je vous en veux beaucoup d'avoir fait devant moi tant de coquetteries à Peyroncelly. Rien ne m'irrite davantage que de vous voir prendre des attitudes qui ne sont pas dignes de vous, dire des choses que vous devriez taire. Vous avez une assez jolie nature et assez de qualités naturelles pour ne pas vous abaisser ainsi à des grimaces.

— Moi, une coquette? — s'écria Calixte, avec la merveilleuse mauvaise foi féminine. — Mais vous perdez la tête, mon pauvre ami. Je ne fais de coquetteries à personne, et hier, vous avez dû boire un verre ou deux de trop.

— Au surplus, — ajouta-t-elle, avec un sourire qui me prouva sur-le-champ combien sa coquetterie était consciente, — qu'est-ce que cela peut vous faire, que je sois coquette ou non?

— Comment? vous me demandez ce que cela peut me faire?

— Dame ! vous n'êtes pas amoureux de moi !

— Vous vous trompez, Calixte, je le suis.

Malgré la gravité de mon accent, mademoiselle Aigrefeuille crut à une plaisanterie et leva la tête, mais mon visage tout entier criait maintenant que j'avais dit vrai.

— Vous êtes amoureux de moi, Raymond? Ah ! il ne manquait plus que cela !

Elle avait quitté le divan avec une hâte étrange, toute pâle, et s'avançait vers moi, les mains tendues :

— Vous vous moquez de moi, n'est-ce pas? Ce n'est pas vrai. Dites-moi que ce n'est pas vrai !

J'étais tout décontenancé par la manière dont elle prenait la chose, et je dois le dire, fort désappointé.

— Ai-je l'air de plaisanter? répondis-je, en prenant une physionomie farouche et torturée qui devait m'aller très mal. — N'ai-je pas assez souffert pour avoir le droit d'être pris au sérieux?

— Il ne faut pas être amoureux de moi, — reprit Calixte, avec obstination et une grande vivacité. — Dieu nous préserve d'un tel malheur ! Mais, mon pauvre ami, vous perdez la tête? Être amoureux de moi ! A quoi cela peut-il vous avancer? Vous n'imaginez pas que nous allons nous marier ensemble, n'est-ce pas? J'ai cinq ans de plus que vous, et vous ne croyez pas non plus, j'espère, que je vais tomber dans vos bras ?

Je ne me posais pas tant de questions; j'étais amoureux comme on l'est à vingt ans, où l'on respire l'amour comme l'air même de la vie et où l'on s'admire d'aimer sans se demander si ses sentiments peuvent avoir une issue sur la réalité.

Elle en eut l'intuition, elle me dit :

— Mais vous ne m'aimez pas, Raymond, vous me voyez tous les jours et vous avez jugé bon de vous offrir un gentil sentiment amoureux pour occuper votre désœuvrement. Mais ce n'est pas de l'amour, ce que vous éprouvez pour moi, mon pauvre ami ! Vous verrez plus tard ce que c'est que l'amour ! Vous comprendrez alors que vous ne m'avez jamais aimée !

— Calixte, — dis-je avec colère, — pourquoi me traitez-vous en gamin ?

— Mais je ne veux pas vous faire de peine, mon petit Raymond. Seulement, je m'attendais si peu à une déclaration de ce genre ! M'aimez-vous depuis longtemps?

— Depuis que je viens chez vous... Il est impossible, Calixte, que vous ne vous en soyez jamais doutée !

— Je ne sais pas. Peut-être. Je me disais que vous m'aimiez bien. Cela me faisait plaisir... Mais l'amour, l'amour, Raymond, c'est une autre affaire !

De nouveau, elle me prit les mains :

— Mon ami, je vous parle sérieusement. Laissons-là ces folies. Il ne faut pas être amoureux de moi. Je ne le serai jamais de vous, et toutes ces histoires risquent de tourner très mal pour vous. Je vous serai une très bonne amie, témoignez-moi de l'affection, mais rien de plus...

— Et si je continue à vous aimer sans vous le dire?

— Non, non ! Pas d'héroïsme inutile ! Prenez une décision énergique. Je ne veux pas que vous ayez le moindre chagrin à cause de moi. Allons, c'est promis, vous ne serez plus amoureux?

Je ne promis rien. J'étais assis sur une chaise, les yeux pleins de larmes. Légère, Calixte se pencha sur moi ; d'une main douce, elle écarta mes cheveux et, maternellement, elle me baisa le front, comme l'on fait à un enfant.

Je rentrai chez moi, dans un grand abattement et je passai une fort mauvaise nuit.

Peut-être ai-je eu des passions plus violentes et moins imaginatives, et je suis porté à croire qu'en ces temps aujourd'hui lointains, j'exagérais mes souffrances. Mais, pour exagérées qu'elles fussent, les ressentais-je moins vivement ? Et si depuis j'ai souffert plus profondément, — et encore est-ce bien sûr ? — j'étais capable aussi de résister davantage au mal, je savais sur quelles réactions je pouvais compter pour me défendre; et, même plus torturé, je n'éprouvais pas un désenchantement aussi noir.

Je me trouvai si las, le lendemain, si mélancolique et si déprimé que je voulus faire une longue promenade pour essayer de me distraire de mon chagrin. Ciel, lumière, arbres des chemins, tout était en fête, et tout en marchant, j'en voulais à la vie de ce que, faisant tant de promesses, elle fût si impuissante à les tenir.

Je sortis d'Aix, je m'aventurai dans la campagne, dans la direction de la Calade. Il venait sur la brise des odeurs

de miel, mêlées aux parfums plus rudes de l'herbe jeune, aux émanations des pins. Le soleil me grisait un peu, et ce demi-vertige augmentait ma tristesse et la gonflait jusqu'au plus profond désespoir. Il me semblait que j'étais seul dans la vie, abandonné de tous, qu'aucune femme ne m'aimerait jamais et que je ne connaîtrais pas cette passion partagée qui seule donne le plaisir et vous fait éprouver le bonheur. Je n'insiste pas là-dessus, vous connaissez l'antienne. J'en souris aujourd'hui. Je n'en riais pas ce jour : c'est un de ceux où j'ai été le plus véritablement malheureux.

Le hasard de la promenade m'avait mené tout près de la Valette. Je pris machinalement le chemin qui y conduisait. En passant devant la propriété de mon beau-père, j'aperçus le portail entr'ouvert, je poussai le battant. Je marchai sous ces arbres énormes, robustes, jamais taillés, qui faisaient un si bel ombrage.

En tournant dans l'allée centrale, je vis que les fenêtres du rez-de-chaussée étaient ouvertes.

« Tiens, me dis-je, Maurice est là ! »

Depuis une quinzaine, il passait toutes ses journées au dehors, travaillant au grand air, disait-il, au-dessus du barrage Zola. Il en revenait dans un grand état d'animation et de plaisir. Je fus content de le retrouver, car la solitude où je me débattais en ce moment me pesait fort.

La porte de la maison était ouverte, j'entrai sans réfléchir, j'entendis la voix de Maurice, puis un silence... Je poussai la porte de la salle à manger et voici ce que je vis...

Sur la table, un goûter servi étalait ses pâtisseries, les premiers fruits de la saison, ses verres à demi pleins de muscat. Une serviette roulée gisait à terre, et Calixte, en jupon court et en corset, les bras et la gorge nus, assise sur les genoux de Maurice, l'embrassait à pleine bouche.

Je demeurai interdit sur le seuil de la porte, éprouvant une douleur confuse, à peine sensible, comme ceux dont un boulet vient d'emporter la jambe et qui ne souffrent presque pas.

Calixte était pourpre, Maurice, pâle. Ils se levèrent tous deux. Ce fut Calixte qui, la première, reprit son sang-froid.

— Eh bien ! Raymond, — dit-elle avec une fausse gaieté, —

entrez donc ! Ne restez pas immobile devant nous comme la statue du commandeur.

— Je vous demande pardon, — balbutiai-je. — Je te croyais seul, Maurice. Je me promenais au hasard, j'ai vu la maison ouverte, je suis entré...

— Bah ! — dit Maurice, — tu nous as vus maintenant ! Ça n'a pas grande importance.

Pour lui, non, évidemment, mais pour moi ! Je retenais sur mes lèvres le cri de détresse que je sentais y venir.

— Tu n'as pas faim, — me dit Maurice, — tu ne veux pas un gâteau, un fruit?

Nous avions ces propos incohérents, ces façons de nous rattacher aux choses de la vie quotidienne que l'on a après un deuil, après une catastrophe.

— Non, je n'ai pas faim, mais j'ai grand'soif.

— Il n'y a que deux verres, — fit Calixte.

— Oh ! il y en a un qui n'a pas servi, — dit Maurice.

Ce fut une image physique si vive qu'elle entra en moi comme une flèche.

— Au fait, non, — répliquai-je, — je n'ai pas soif.

Et nous restâmes silencieux.

Soudain, Calixte éclata de rire.

— Vrai, c'est trop drôle de nous voir ainsi. Nous avons l'air de veiller un mort. Est-ce si tragique, ce qui vient de se passer?

— Pour vous, peut-être pas, — dis-je en me levant.

Alors elle vit combien sa gaieté était déplacée et elle se tut.

— Je m'en vais. A tantôt, Maurice.

Et sans regarder Calixte, je sortis et rentrai à Aix.

Le plus curieux, ce fut que j'étais moins triste au retour qu'à l'aller. Je venais d'éprouver une manière d'opération radicale après quoi je réagissais. Sans le vouloir, je luttais contre le mal, et j'éprouvais peut-être moins de tristesse que de fatigue, mêlée au dégoût et à une certaine nausée morale que toutes mes pensées me donnaient. Je m'efforçais de n'en suivre aucune et de regarder les choses de la terre, sans réfléchir à la bizarrerie des circonstances et aux dangers qu'à notre tendresse offrent tous ceux que nous aimons.

XII

Vous imaginez ce que fut le dîner : Maurice rentrant tard, couvert de poussière, prétextant la migraine pour ne point parler, ne me regardant pas ; moi, sans appétit, l'air absorbé et morose ; ma mère sentant dans l'atmosphère de la maison je ne sais quel mystère, un orage latent et nous examinant tous deux avec une inquiétude qu'elle dissimulait mal.

Nous prîmes le café en silence.

Soudain, Maurice se leva :

— J'ai trop mal à la tête, — dit-il, — j'ai besoin de marcher. Viens-tu avec moi, Raymond ?

Nous sortîmes. Il faisait une nuit très douce. La lune se levait ; pas encore dans son plein, mais déjà mollement arrondie, elle répandait une lumière extrêmement pâle. Nous nous dirigeâmes sans nous concerter vers la maison à demi ruinée, établie au fond du jardin et dont l'ancien propriétaire avait voulu faire une sorte de « fabrique », comme l'on en voit sur les tableaux de paysages à la fin du dix-huitième siècle.

— Viens là-haut, — dit Maurice. — Nous serons mieux pour causer.

Nous connaissions assez bien l'escalier pour y grimper dans l'obscurité. Nous arrivâmes ainsi au second étage, dont mon beau-père avait fait une manière d'atelier ; on voyait de là le mont Sainte-Victoire et à ses pieds la ville d'Aix avec tous ses clochers. La cité endormie émergeait doucement et confusément d'une sorte de cendre lumineuse. On se sentait très loin de tout, presque hors de la vie, et Maurice et moi, nous avions l'air de deux ombres qui viennent causer au delà du Styx, sur les rives mêmes des Champs-Élysées.

Dans l'atelier, il y avait un grand divan, des bouts d'étoffes pendues, une vieille table de cuisine sur laquelle s'entassaient divers objets hétéroclites.

Nous nous étions assis, assez loin l'un de l'autre ; il y eut un pesant silence entre nous.

— Tu me méprises? Tu m'en veux? — me dit soudain

Maurice. — Je suis un misérable, n'est-ce pas, de tromper ta mère comme je le fais.

Je m'efforce de ne pas te juger, — lui répondis-je.

— Je donnerais dix ans de ma vie pour que la scène de cet après-midi n'eût pas eu lieu !

— Moi aussi, — m'écriai-je, avec désespoir et sans trop savoir en ce moment ce qui m'était le plus pénible, de la trahison de Maurice ou de la douleur que me causait la conduite de Calixte.

Mon beau-père avait mis sa tête dans ses mains. Assis sur le canapé, il respirait bruyamment. La pièce était obscure. On ne voyait que ses deux grandes fenêtres, sans volets, sans cadre, ouvertes sur le ciel léger où n'apparaissait aucune étoile, sur les collines lointaines, revêtués d'une tranquille majesté, sur des centaines et des centaines de toits sous lesquels écrasés de fatigue, harcelés de soucis, les humains cherchaient le sommeil. Ah ! qu'à leur exemple j'eusse avec joie quêté le repos ! Mais je savais que du jour où, à cause de l'erreur de deux êtres, on est embarqué dans la terrible aventure de vivre, aventure redoutable et dont les conséquences sont illimitées, il n'y a plus de paix possible, ni en ce monde, ni dans l'autre !

— Pourquoi m'as-tu mené chez Calixte? — murmura mon beau-père, d'une voix désolée. — Rien ne serait arrivé sans cela !

— Elle tenait tant à te voir ! Mais, au moins, Maurice, l'aimes-tu?

— A la folie !

Ce fut pour moi un soulagement de penser que Maurice n'avait pas fait la cour à mademoiselle Aigrefeuille, par caprice et par désœuvrement, mais qu'il éprouvait pour elle un sentiment véritable.

— Et cependant, — ajouta-t-il, — j'aime aussi ta mère, et j'ai pour elle une grande estime, un profond respect et une tendresse infinie. Seulement, que veux-tu?

Il hésita quelques secondes avant d'aller plus outre.

— J'ai peut-être tort de te dire cela, mais enfin il faut vider son cœur une fois pour toutes. Ta mère est excellente, mais je m'ennuie avec elle... Voilà, c'est une chose terrible :

je m'ennuie ! Je suis jeune, extrêmement jeune, j'ai envie de rire, de jouer, d'avoir des plaisirs. Or, tu sais aussi bien que moi comment elle est, notre maison; elle n'est pas gaie, hein? Si nous avions vu beaucoup de monde, si nous avions beaucoup reçu, j'aurais été un mari fidèle !

— Non, — dis-je. — Pas davantage.

Il réfléchit, comme s'il était profondément troublé par ma remarque :

— Tu crois? Au fait, peut-être as-tu raison. Mais enfin, cette vie à trois me pèse, je ne peux te le dissimuler. Toujours des conversations sérieuses. Pas moyen de plaisanter ! Et l'air sévère de ta mère quand je refuse de l'accompagner à l'église !... Non, que veux-tu, Raymond, tout cela est plus fort que moi !

— Maurice, ce n'est pas bien ce que tu fais. Tu essaies de rendre maman responsable de cet état de choses. C'est lâche de ta part. Avoue plutôt que tu n'aurais pas dû te marier et surtout avec elle. C'est vrai que tu es étrangement jeune pour ton âge et que tu aimes l'amour et le plaisir, comme un collégien ! Non, Maurice, tu n'es pas capable d'être fidèle !

— J'ai peur que tu aies raison. Au fond, peut-être y a-t-il en moi quelque chose de très bas, un amour immodéré de l'étourdissement, du plaisir facile, de la noce. En un mot comme en cent, j'aime la guinguette...

— Et tu as épousé maman, qui a mis dans l'amour la noblesse et la sainteté d'une religion !

— Qu'y puis-je, Raymond? Je ne suis qu'humain !

— Et ta femme n'a jamais voulu se résigner à n'être qu'humaine, et pour elle toute la dignité de la vie consiste à n'accepter que des idées assez hautes pour nous ennoblir, nous élever et nous rendre dignes de la vie future !

— C'est un malheur que nous nous soyons rencontrés !

— Est-ce bien certain? Maman aurait-elle été plus heureuse avec un autre homme? Tu es inconstant, c'est vrai, mais tu es aussi bon, facile à vivre, gai, charmant...

— Alors, — dit Maurice, avec humilité, — tu as toujours de l'affection pour moi, Raymond?

— Il faut qu'elle soit bien solide pour avoir résisté à cette épreuve.

Et il ne soupçonnait rien de la cruauté qu'elle avait eu pour moi, en me révélant l'amour de Calixte. Je frémissais à l'idée que si je n'avais pas eu une nature aussi peu communicative, j'aurais pu lui avouer le sentiment que je nourrissais pour notre amie. Dans quelles complications nouvelles un tel aveu aurait-il pu nous entraîner !

— Oui, — repris-je, c'est étrange. — Nous sommes là tous les deux et nous causons tranquillement, et pourtant il vient de se passer entre nous une chose dramatique, affreuse inattendue, j'apprends en même temps que ma mère est trahie et qu'une jeune fille que je chérissais et que je respectais infiniment est ta maîtresse. Tu es coupable de tout cela, et nous pouvons en parler, simplement, sincèrement, dans cette nuit calme, comme si je n'avais pas le cœur déchiré.

— Notre amitié est au-dessus de cela, Raymond. Notre amitié est au-dessus de tout. Cette épreuve, comme tu dis, est lamentable, mais elle était peut-être nécessaire. Nous connaissons maintenant combien nous tenons l'un à l'autre. Notre affection avait jusqu'ici quelque chose d'inéprouvé ; nous ne savions pas quelle serait sa force de résistance, en face des embûches de la vie. Maintenant nous le savons. Quelles que soient les circonstances où nous serons placés, nous pouvons dire que nous tenons à notre amitié plus qu'à tout le reste. Et c'est juste. Tu es mon meilleur ami. L'erreur que j'ai commise pourrait-elle m'empêcher de t'aimer, et toi de me le rendre?

Et cependant, tandis que Maurice de Cordouan parlait, je revoyais Calixte assise sur ses genoux, je revoyais ses cheveux à demi dénoués, la souplesse de ses bras frais et nus. Et ma pensée était pleine de trouble et d'affreuses images. Mais de quel droit étais-je jaloux de lui? Calixte m'aimait-elle? Au surplus, ne préférais-je pas que son amour, à elle, allât à l'homme qui m'était le plus cher, plutôt qu'à l'un de nos camarades?

Le caractère de Maurice, l'estime que je ressentais pour lui, mon désir qu'il fût heureux, rendaient impossible toute idée de rivalité entre nous, de concurrence, de lutte. D'ailleurs, comment n'avais-je pas prévu que Calixte s'éprendrait de mon beau-père? Qui donc, à ma connaissance, possédait

autant d'esprit que lui, autant de charme, de séduction, d'intelligence? Qu'étais-je à côté de lui?

Et ce que ces pensées, plus rapides à se former dans ma tête qu'elles ne le sont à exprimer, excitaient, éperonnaient maintenant en moi, c'était cet héroïsme qui aiguillonne les jeunes gens, comme s'ils avaient, non moins que de pain et de viande, besoin de ces sentiments élevés qui donnent de la grandeur à la vie. Je croyais presque sacrifier mon amour pour Calixte à mon affection pour Maurice, et je le faisais avec joie, sans trop réfléchir que ce que je croyais ainsi céder à autrui ne m'appartenait en rien.

— Vois-tu, — me dit enfin Maurice, après un nouveau silence, plus long encore que le premier, — je n'aurais jamais cru que cette chose-là pût arriver. Calixte, certes, m'avait beaucoup plu, le premier jour où tu me menas chez elle, mais de là à penser... Tu t'en souviens, j'y suis retourné assez souvent, et puis, un soir, je l'ai rencontrée dans la rue Mérindol, et elle m'a dit sur un ton bizarre : « Venez me voir demain matin. Jamais je ne vous rencontre seul. Je voudrais tant causer avec vous... » C'est ainsi que cela a commencé. J'étais déjà amoureux d'elle, très amoureux... Mais une jeune fille ! Et puis, il n'est pas dans ma nature de faire les premiers pas. Un jour, elle m'a demandé de venir à la Valette ; nous y sommes allés ensemble. Elle était nerveuse, taquine. Nous nous sommes assis sur l'aire, sous les pins. Et puis, elle s'est mise à pleurer.

Maurice se tut. Il évoquait maintenant la scène, et de l'évoquer ainsi avec lui me faisait infiniment mal.

La nuit était de plus en plus tranquille, si bien que je sursautai quand la voix de Cordouan rompit de nouveau le silence.

— J'ai quarante-cinq ans, — disait-il. — C'est l'âge où l'on est sans défense contre ces émotions-là...

J'approuvai muettement.

— Il y a un an que ça dure. Je l'aime beaucoup. Elle est si gaie, si vive, si animée! Et elle m'aime tant ! Avec cela, tant de fantaisie, une nature libre, joyeuse, toujours de bonne humeur, toujours reconnaissante de ce qu'on fait pour elle. C'est tout à fait la femme qu'il m'aurait fallu...

Je répondis, avec un rien d'humeur :

— Parce que tu ne l'as pas épousée, Maurice. Si tu l'avais épousée, penses-tu qu'elle aurait été, dans son intérieur, telle que tu la vois, au cours d'une vie libre et isolée? Mais ce serait la même chose qu'avec maman ! Au fond, tu n'étais créé, Maurice, que pour la bohème de l'amour !

D'un clocher dix coups tombèrent, puis d'un autre, plus éloigné, et d'un troisième, l'heure sonna aussi. Un chien réveillé aboya et des abois lui répondirent. Je m'approchai d'une fenêtre. Tout dormait. Quelques toits luisaient doucement. D'impalpables cendres bleues glissaient toujours de la coupe de la lune. On voyait de grandes ombres mystérieuses accroupies entre les murs blancs, si vivantes que leur immobilité étonnait l'imagination. Cette nuit avait une transparence de cristal. Les murs, les arbres, les églises ne semblaient point, comme le jour, participer à une vie qui évolue, qui se transforme, va plus outre ; ils semblaient participer maintenant à une sorte d'immobilité définitive, à un arrêt total, comme si la lune eût été un Vésuve qui, sous ces cendres bleues, métamorphosât toute la ville en une aérienne Pompéi. Une odeur d'acacias en fleurs montait des jardins, et l'on ne savait pas si c'était un parfum végétal ou l'odeur même des rayons. On sentait l'heure aussi belle qu'elle l'était aux premières nuits du monde et on se disait que dans dix mille années, elle ne serait pas moins magnifique.

Mon Dieu, pourquoi faut-il que, devant cette nature éternellement sereine, nous apportions les secousses, les convulsions de nos cœurs déchirés, qu'elle ne sait soulager, et aux tourments de qui elle ne répond qu'en opposant à la désolation de ce qui passe l'égale tranquillité de ce qui ne passe point !

— Allons-nous-en, — me dit Maurice. — Ta mère ne comprendra pas pourquoi nous sommes partis.

Au moment de descendre l'escalier, il se retourna vivement et, me saisissant dans ses bras, il me serra contre lui, avec passion, avec fièvre, mais presque furtivement...

Je ne lui rendis pas sa rapide étreinte, car je venais de revoir devant moi Calixte, demi-nue, assise sur ses genoux et leurs bouches unies.

XIII

Et la vie quotidienne recommença.

Elle recommença, comme s'il n'y avait pas eu entre nous cette sorte de drame.

Le calme se rétablit de même à la surface d'un étang quand les eaux, un instant troublées par sa chute, se sont refermées sur un cadavre.

Le lendemain fut pareil aux autres jours de l'année, et les jours qui suivirent n'en différèrent également pas non plus. Je ne reparlai pas à Maurice de ce qui s'était passé à la Valette, ni de notre conversation, et nous retrouvâmes tout de suite notre intimité coutumière.

Et cependant, sitôt seul, je pensais de nouveau à ces événements récents et j'en éprouvais une grande gêne et un vif sentiment de chagrin. Vis-à-vis de ma mère, surtout, je ressentais un vague malaise, comme si je portais un secret honteux, flairant en moi quelque chose qui ressemblait à l'hypocrisie ou à la trahison. Pourquoi donc? Était-ce moi le coupable? Pouvais-je avertir ma mère de l'infidélité de son mari? Puisque je devais me taire, où prenais-je ma part de remords?

Pendant quinze jours, je boudai la maison de mademoiselle Aigrefeuille. La revoir me semblait au-dessus de mes forces. Si j'avais excusé Maurice, je ne me sentais point la force d'innocenter Calixte. Mais quand cinq heures sonnaient, ramenant le moment où j'allais d'habitude chez elle, j'éprouvais une douleur confuse.

Aussi certain jour, vers quatre heures, étant sur le cours Mirabeau, je me dirigeai tout soudain vers la rue de l'Opéra. Le trottoir était glissant, je faillis tomber par deux fois, et quand je me trouvai devant l'hôtel de l'Estang-Parade, je vis mes souliers si crottés que je faillis retourner sur mes pas. Je me souviens que je sortis machinalement mon mouchoir et que je les essuyais minutieusement, puis, honteux de ce mouchoir, j'allais le jeter dans le ruisseau. Je ne sais trop si le souci de la coquetterie me guidait ou si j'agissais ainsi sans

y penser. Quelle coquetterie pourtant pouvais-je conserver vis-à-vis de Calixte? De quel œil indifférent me voyait-elle avec ce grand amour au cœur? Et cependant, avant d'entrer, j'assurai mon nœud de cravate ! Je voulais reparaître irréprochable devant Calixte, peut-être pour lui montrer à quel point je conservais ma présence d'esprit, combien j'étais peu malheureux et peu troublé, tout autre enfin que je n'étais !

Lorsque je sonnai à la porte, le cœur me battit comme si j'avais longtemps couru. La bonne ne venant pas tout de suite, je faillis m'enfuir, subitement intimidé. Enfin, on m'ouvrit.

— Mademoiselle est là ?

— Je ne sais pas, monsieur. Je vais voir si mademoiselle n'est pas sortie.

— Dites-lui que c'est monsieur de Bruys.

Je murmurai cette phrase d'une voix étranglée. Déjà je ne pouvais plus supporter la pensée que je ne trouverais pas Calixte, après avoir failli m'en aller pour ne pas la voir.

La bonne reparut :

— Mademoiselle va venir. Si monsieur veut se donner la peine d'entrer...

Et je pénétrai dans ce grand salon où j'avais passé des heures si agréables. Je me mordais les lèvres avec rage : ainsi c'était Maurice qui régnait dans cette maison, il en était le maître occulte et souverain, tout y était à lui, tout y était pour lui !

Et il me sembla qu'on me retournait le cœur, comme un bourreau chinois vous retourne l'ongle, en le faisant pivoter sur l'un de ses bords pour l'arracher à la chair qui le tient prisonnier.

La porte du fond s'ouvrit enfin, cette porte que je croyais bien ne revoir jamais ; et Calixte m'apparut, un peu pâle, mais très belle et très décolletée dans sa robe d'intérieur, exhalant cette fraîcheur que donnent le bain et aussi des parfums mêlés.

— Excusez-moi, Raymond, de vous avoir fait attendre. J'achève ma toilette, car je me lève.

— A quatre heures? — répondis-je simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle à dire à une personne dont on s'est séparé dans les conditions que l'on sait.

— J'ai eu la migraine, toute la nuit. Je n'ai pu dormir que ce matin.

Un rayon de soleil, glissant par la haute fenêtre, luisait sur le carrelage couleur de miel, dont les dalles étaient inégalement hautes, tant elles étaient usées. Le ciel dur et cru avait l'éclat de l'émail, et tout y semblait incrusté. Les larges feuilles commençaient de poindre aux rameaux gris. Je regardais la poulie rouillée du vieux puisard pendre à sa potence verte. Cela, ces humbles aspects, composaient à mes yeux un paysage unique. Quand je songeais à Calixte, le soir, chez moi, devant ces photographies de fresques que je ne parvenais pas à comprendre. je voyais derrière son image ce grand carré d'azur inaltérable, et ce figuier aux branches serpentantes et ce puits, et la couleur aussi de ces carreaux cirés et jaunes. Et cet ensemble que je croyais perdu, je le retrouvais avec joie, comme un groupe d'amis que l'on croyait à l'étranger et que l'on reverrait soudain dans une maison pleine d'indifférents.

Je restais debout au milieu du salon ; je n'avais pas tendu la main à Calixte ; elle ne s'avançait pas vers moi. Soudain, elle fixa dans mes yeux son regard brillant.

— Vous êtes revenu, Raymond, vous êtes revenu !

Je baissai la tête :

— Dans quelle disposition d'esprit? Pourquoi revenez-vous? Qu'avez-vous à me dire?

J'allai vers elle, je pris ses deux mains, je les baisai longuement l'une après l'autre.

— Je n'ai rien à vous dire, Calixte, je ne vous parlerai de rien... Après tout, votre vie est à vous-même... Et la mienne n'est à personne, — ajoutai-je, en faisant sur mon destin un cruel retour.

Elle s'assit sur le divan et je pris place à son côté. Je jouais avec un gland de sa robe, machinalement, et soudain, je revis la scène, là-bas : cette femme, bras nus, serrée contre la poitrine de Maurice, et mon pauvre amour me parut alors si vain, si inutile ! Je jugeai ma misère, d'un coup, et mon ridicule. J'avais supporté cela, cette douleur et cette humiliation, et c'était moi qui étais revenu comme si j'avais eu à me repentir, c'était moi, qui, lâche, soumis, mendiais un sourire, un mot de tendresse de celle dont un autre possédait tout le cœur !

Alors je souffris soudain de cette situation avec une telle acuité que j'éclatai en sanglots, comme l'enfant qu'hier j'étais encore et qu'aujourd'hui, je n'avais plus le droit de laisser paraître.

Mademoiselle Aigrefeuille me regardait, je le vis bien, avec ironie et avec pitié : elle était flattée que je l'aimasse à ce point, et en même temps elle estimait puérile cette douleur.

Mais au fond elle avait une grande bonté ; elle prit mon cou avec son bras tiède, et m'attira tout contre elle. Je laissai tomber ma tête sur son épaule, et déjà je pleurais avec moins de désespoir et plus de douceur parce que je le faisais sur son sein, et cela déjà me consolait presque !

— C'est votre premier chagrin, — me dit-elle. — On vous a fait de la peine, mon pauvre ami ! Mais vous en verrez d'autres, et moi aussi ! Et le jour où nous ne souffrirons plus ni l'un ni l'autre, nous serons vraiment à plaindre, mais pas avant !

Elle se détacha de mon étreinte et me repoussa sans brusquerie. Son visage prit soudain une expression grave et profonde, que je ne lui avais jamais vue à ce point.

— Oui, un jour viendra où nous serons trop vieux pour sentir, et un jour viendra où nous serons morts... Il n'y a pas une seconde qui ne nous pousse par les épaules vers la fosse que le temps nous creuse. Nous croyons respirer, dormir, aimer, sentir, nous croyons vivre ! Quelle erreur ! Nous avançons l'heure de notre mort. Il n'y a pas une de nos actions qui ne nous y entraîne. Nous regardons les jours qui passent avec joie ou avec tristesse ; ils n'ont pourtant qu'un seul but. Crime ou charité, vertu ou vice ne ralentissent pas notre course d'un quart d'heure. Il n'y a que cela devant nous, cette puanteur qui nous souffle au visage ; nous parlons de notre avenir, comme s'il était autre chose qu'un trou noir et grouillant de bêtes immondes. Quelle trahison de la nature ! Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux souffler tout de suite sur le flambeau, afin que ce fût plus vite fini ? Le meilleur serait de n'être jamais né ! n'avoir jamais été ! J'ai une telle épouvante de la mort que je n'ai jamais eu une joie, quelque grande qu'elle fût, sans me dire aussitôt : « Et cependant, il serait préférable que je ne fusse jamais née ! »

Je regardai Calixte : son visage exprimait une sorte d'hor-

reur sacrée, celle, sans doute, que revêtait la figure de Cassandre quand elle voyait courir à soi l'avenir. Je considérais le modelé délicat du visage de la jeune fille, la sorte de lumière d'argent qui caressait ses joues encore duveteuses, son cou mince et qui devenait si vite puissant, sa peau couleur d'ambre, le léger gonflement de cette gorge dont je pouvais suivre de l'œil la presque indiscernable naissance, la courbe de ses bras dont la peau soyeuse et transparente accusait si délicatement le relief des veines, et je ne pouvais comprendre qu'un être ainsi fait pour la vie, pour la volupté, pour le bonheur, eût un sens si redoutable de ce qui termine bonheur et volupté. Je sentis que mon chagrin était peu de chose auprès d'un tel désespoir; mais d'où venait ce désespoir? des circonstances, d'une déception passagère? Ou bien, était-il la sécrétion pour ainsi dire naturelle, de cette âme obscure, étrange et torturée?

— Qu'est-ce donc qui vous rend aussi malheureuse?

— Tout... Justement, tout ce qui fait croire aux autres que je suis heureuse. Ne cherchez pas, Raymond, vous ne comprendriez pas ! Vous ne pensez jamais à la mort, vous?

— Jamais, — repartis-je, innocemment.

— Eh bien ! tant mieux. Ne perdez pas cette belle insouciance. Moi, j'y pense nuit et jour. Et quand je ne dors pas je fais la réflexion que je peux vivre encore en 1950, par exemple, mais qu'en 1960 je serai morte.

— Voudriez-vous donc que ce fût déjà fait?

— Ma foi oui, pour que ce ne fût plus à refaire ! Et pensez donc à tout ce qui se passera sur terre quand nous n'y serons plus !

Le rayon de soleil s'était lentement retiré du salon, qui me semblait froid tout à coup. Le ciel avait pris des tons de pêche, mi-pourpres, mi-verts, au-dessus du petit jardin. Je regardais la poulie immobile, le puits obscur. Je me rappelais que ma mère, causant avec moi seul, avait tenu sur la mort des propos analogues. Je m'apercevais tout à coup que, par bien des points de caractère, Calixte et ma mère se ressemblaient. En tout cas, elles avaient entre elles plus d'affinités secrètes qu'il n'y en avait entre leur nature, à l'une et à l'autre, et celle de Maurice. Et ces êtres qui, s'ils s'étaient rencontrés, n'eussent pu que se haïr, adoraient pareillement l'homme le moins fait pour les

comprendre et les rendre heureuses, le plus vain, le plus léger, le plus superficiel des amants ! Et je connus alors que Calixte devait souffrir du caractère étourdi, inconstant de Maurice, de la manière dont maman en souffrait !

— Oubliez tout ce que je vous ai dit, Raymond, — fit enfin mademoiselle Aigrefeuille, en passant sa douce main sur mon front. — Ne vous attristez pas encore, vous avez toute la vie pour cela. Et si vous n'avez pas l'occasion de vous attrister, tant mieux ! Vous ferez peut-être souffrir autrui ; mais vous ne souffrirez pas vous-même !

Là-dessus elle retomba dans sa songerie, et je n'osai pas l'interrompre. D'un grand quart d'heure nous ne soufflâmes mot, ni l'un ni l'autre.

Un coup de sonnette interrompit notre muette méditation. Jacques Arion entra aussitôt après.

— Tiens, — dit-il, — Bruys est là? On te croyait perdu, mon vieux! On parlait d'annoncer ta disparition à la quatrième page du *Mémorial d'Aix*. Où étais-tu? Dans la lune, au Spitzberg? Avais-tu un ami au Monomotapa? Te livrais-tu en Australie à la destruction des lapins?

— Non, il ne faisait rien de tout cela, — répliqua Calixte. — Il écrivait une tragédie.

— Ah ! mon Dieu, et sur quel sujet?

— Sur le roi Mark, qui a surpris Tristan et Isolde et qui ne peut s'en consoler.

— C'est un beau sujet, — dit Arion. — On sacrifie toujours le roi Mark. Au fond, Wagner ne l'aimait pas beaucoup plus que le vieux Thomas. Et dans la tragédie de Bruys, que fait le roi Mark?

— Le roi Mark prend le ciel à témoin qu'il est le plus malheureux des hommes, mais au fond, il ne souffre pas beaucoup, et il se dit : « Je croyais cependant aimer Isolde plus que cela. On ne souffre jamais autant qu'on le croit. »

— Le roi Mark ne pense pas cela, ce n'est pas vrai, — déclarai-je.

— Et Tristan?

— Tristan aime bien Isolde, mais au fond, ce grand amour l'ennuie. Il est si souvent avec elle !

J'entendais la voix de Cordouan me faire cet aveu brutal,

dans son atelier, la nuit de notre explication : « En un mot omme en cent, j'aime la guinguette ! »

— Et Isolde? — demanda encore Arion.

— Isolde préfère Tristan à tout, mais je crois qu'elle préférerait cependant la mort à Tristan.

— Et que pense-t-elle du roi Mark? — demandai-je à mon tour.

— Le roi Mark est bon et gentil, mais il est tendre, il est faible, il ne sait ni prendre, ni donner. Les femmes l'aimeront toujours, elles l'aimeront infiniment, — jusqu'à l'arrivée de Tristan !

— Et ce jour-là?

— Ce jour-là elles souffriront, et Tristan seul existera, car il sait les faire souffrir, et c'est ce qui fait sa force sur elles. Pauvre roi Mark ! — ajouta-t-elle pitoyablement, en tournant ses yeux vers moi, — il ignore qu'il faut faire pleurer une femme. Il ne sait que pleurer lui-même !

Elle vira brusquement sur ses talons et, affectant un tutoiement gamin :

— Jacques, mon vieux, sers-nous du porto !

Arion se dirigea vers la cheminée; je regardai Calixte. Mais elle aussi avait des larmes dans les yeux !

Et soudain elle éclata de rire :

— Savez-vous que Séneguier, ce cachottier, vient de demander la main de mademoiselle Roux-Fleurian? Est-ce farce, hein? Comme je vous le dis, mes enfants! Il lui fait la cour depuis trois mois.

— Elle est jolie, — dis-je, songeant à mon ancienne passionnette avec elle.

— Oui, jolie, si on veut. Elle est vive et elle a l'air malsain, on dirait une grive qui ne mangerait que des raisins sulfatés. Vous savez si Séneguier a du cœur : une vraie planche d'anatomie ! Mais il a des dettes, et elle est riche.

— Qu'a-t-on répondu?

— Rien encore. La réponse est pour aujourd'hui. Je l'attends.

Elle riait. Elle semblait s'amuser de ses propres paroles. Jamais je ne l'avais vue si gaie. Et c'était la même femme qui, tantôt... Ce qu'elle disait la distrayait-elle vraiment? Ou

bien parlait-elle au hasard, étourdissant à force de bruit son désespoir?

Un moment après, Edwin de Sénéguier entrait à son tour; nous le regardâmes.

— Eh bien, Edwin, beau ténébreux, — demanda Calixte, — quelle nouvelle?

Il parut interloqué.

— Est-ce oui? Est-ce non?

Il devint pourpre.

— Je ne sais vraiment pas, Calixte, à quoi vous prétendez faire allusion.

— Comment tu ne sais pas? Mais nous sommes tous au courant ici. Alors, c'est non?

Sénéguier tiraillait rageusement ses petites moustaches courtes et brunes.

— Cette plaisanterie est-elle drôle? — grommela-t-il. — Si je dois rire, dites-le moi.

— Ah! zut! — s'écria Calixte, — j'ai mal aux nerfs aujourd'hui! Je ne me demande pas si mes facéties sont spirituelles ou non, je les fais, et voilà tout! Alors tu nous restes? Pauvre Edwin! Ce n'est donc pas encore maintenant que tu me lâcheras et que tu diras à ta femme : « Vois-tu, ma chère, cette mademoiselle Aigrefeuille, ce n'est pas une relation pour toi! »

— Calixte, — fit Edwin, de plus en plus irrité, — je ne comprends pas à quoi rime cette sortie ridicule !

— Mais si, tu le comprends! D'ailleurs, qu'importe? Je ne t'en veux pas de ta lâcheté. Au fond, tu es snob et sans cœur, et demain, tu auras honte de moi. As-tu des amis? En garderas-tu jamais? Il faut être autre chose qu'un Edwin de Sénéguier pour avoir le culte des sentiments désintéressés. Ça ne fait rien. Bois. Jacques, mon vieux, donne-lui du porto !

Sénéguier se demandait s'il fallait rire ou se fâcher. Il eut du mérite, je l'avoue, à conserver son sang-froid, d'autant plus (nous l'apprîmes par la suite) qu'il venait en effet d'être refusé par les Roux-Fleurian. Mais il se rendit compte que mademoiselle Aigrefeuille n'était point dans son état normal, et pour ne point brusquer les choses, il affecta de plaisanter.

— Les sentiments désintéressés ! — s'écria Arion. — Il faut

venir chez une jeune fille pour entendre des expressions aussi ridicules. On y croit encore !

— Pas vous, Jacques, certainement, — répondit impétueusement Calixte. — Aussi je ne compte pas plus sur vous que sur Séneguier. Vous aussi, vous me lâcherez... D'ailleurs, tout le monde m'oubliera ; Edwin est tout calcul, vous, tout orgueil. Pas un de vous ne daignera me reconnaître dans dix ans ! Cependant, si, j'ai un ami...

— Qui ça? — firent en ricanant les deux compères.

— Le roi Mark ! Le roi Mark, personne de vous ne le connaît, mais il est tendre et dévoué, et plus tard, quand vous m'aurez tous lâchée, tous, tous, même ceux à qui j'ai le plus donné, j'irai frapper à la porte du roi Mark et je lui dirai : « Je suis vieille, je suis laide. Bon roi Mark, voulez-vous de moi ! » Je sais ce qu'il me répondra.

— Je le sais aussi, — murmurai-je.

— Le roi Mark me dira : « Vous avez été une des passions de ma jeunesse. Je vous ai aimée quand j'avais vingt ans. Entrez, mon amie. Vous trouverez encore ici un peu de feu... » Mais c'est que le roi Mark, moi, je ne l'aurais jamais aimé !

J'étais si ému, si traversé par des sentiments contradictoires que je me levai pour cacher mon trouble et que je me dirigeai vers la porte. Calixte m'y accompagna.

— Pourquoi partez-vous?

— J'ai à travailler, ce soir.

Dans le corridor, je lui dis :

— Pourquoi en vouliez-vous ainsi, tout à l'heure à Séneguier et Arion?

— Ce sont des hommes, — me dit-elle sombrement. — Ils se ressemblent tous.

Derrière eux deux, j'en voyais un troisième. Et je souffrais !

— Pourtant, vous avez fait une exception ! Calixte, est-ce vraiment pour moi que tantôt vous parliez ainsi? M'avez-vous jugé digne d'être pour vous ce roi Mark? En ce cas, merci, merci, Calixte ! Venez quand vous voudrez, le feu sera toujours allumé pour vous dans ma maison et dans mon cœur !

Elle me regarda avec pitié, et gravement :

— Je demande à la vie, Raymond, de ne pas vous abîmer, de ne pas vous gâcher comme les autres, car les êtres comme

vous, on ne les rencontre pas deux fois, et pour ce que la société en fait, ah ! pouah !

Elle se tourna avec rage et gagna le salon.

En même temps soulagé et angoissé, je refermai la porte, traversai l'énorme antichambre qui avait si grand air, froide et vide comme elle l'était, avec son départ d'escalier de fonte aux dessins lourdement ouvragés.

Mais, dans la cour, je tombai sur Maurice.

— Tu viens de chez... Calixte?

— Tu le vois bien.

— Tu y retournes donc?

— Dame !... Et toi-même?

— Moi aussi. Je n'y allais plus depuis longtemps, à cause de toi, pour ne pas éveiller tes soupçons, mais puisque tu sais tout... Et puis, la vérité, c'est que Calixte veut que je revienne, que je me montre de nouveau chez elle. Moi, tu sais, je m'en dispenserais bien. Tout ça, ce sont encore des ennuis en perspective. Mais Calixte est jalouse ; elle est tyrannique. Alors je reviens ! Ce n'est pas drôle tous les jours d'avoir une liaison. Personne ne respecte notre liberté. J'ai promis de venir aujourd'hui, et il faut que je vienne aujourd'hui, et on me fera jurer de revenir demain, et j'aurai une scène si je ne reviens pas. Fichue existence !

Ainsi il avait tout, il avait l'amour de Calixte, le corps rayonnant de Calixte, et il se plaignait ! Il osait se plaindre de trop la voir ! Moi, j'aurais sacrifié la moitié de mon existence pour posséder ce qui appartenait à Maurice. Mais c'était lui qu'elle aimait !

— Allons, — grommela Cordouan, — du courage !

Et il sonna à la porte de l'hôtel.

Je m'en allai, je rentrai directement au pavillon de Suffren. Je montai dans ma chambre, je m'accoudai au balcon. Avec des cris aigus, les hirondelles déchiraient l'air d'un vol rapide comme un coup de faux, une paix dorée flottait sur le jardin. De légers lilas tendaient leurs quenouilles violettes, si fraîches que leur parfum se mêlait à celui de l'herbe mouillée et ne s'en distinguait plus. Les nuances vertes des feuilles semblaient neuves du matin. Des boules-de-neige, comme de grosses

houppes, poudraient des buissons, le soir retentissait du croassement mêlé d'innombrables grenouilles, et une étoile qui venait de pointer semblait la première déchirure dans l'azur, comme si tout le ciel, allait se déchirer et montrer derrière sa doublure bleuâtre un lumineux univers couleur d'argent !

Pour un peu, j'eusse cru, ce soir, à la bonté de la vie, à la facilité du bonheur, et cependant je savais bien maintenant que le monde est la réalisation continuelle d'une impitoyable injustice !

XIV

A quelque temps de là, comme je m'étais remis à l'étude du droit, en vue de mes examens, mais surtout pour émousser une sorte de tristesse qui se mêlait à toutes mes pensées, je passai plusieurs jours sans sortir, sinon dans le jardin du pavillon. Le printemps est capricieux, en Provence. A des périodes de voluptueuse tiédeur succèdent d'aigres bourrasques et un vent plus froid, venu des sommets, interrompt brusquement les promesses de l'âge d'or. Nous traversions une de ces périodes. Les bourgeons déjà gonflés semblaient grelotter à l'air froid, les lilas secoués montraient le désarroi de danseuses surprises par une tempête et bousculées sous les tarlatanes et les paillons de leurs jupes. Tout le jardin se rebroussait d'horreur en face de ce retour de l'hiver.

Je promenais chaque soir dans les allées du jardin ma maussaderie et mes réflexions mélancoliques.

Tout au fond, une sorte de clôture séparait le jardin à la française du potager, que parcouraient de courtes allées droites, bordées de légumes. Un jour que j'errais ainsi, je vis s'avancer ma mère, sous une treille encore sans feuilles. Elle était tout en noir, comme d'habitude, et je fus frappé de son air préoccupé, de la gravité de sa physionomie. Elle leva les yeux sur moi, — des yeux si tristes, si visiblement avivés par les larmes que leur vue m'effraya et me fit presque mal.

Je remarquai qu'elle disait son chapelet.

Elle distingua sans doute sur mon visage un certain étonnement que cela me causait, car elle avait une extrême pudeur de ses sentiments pieux et s'enfermait pour accomplir ses dévotions.

— Tu vois, — me dit-elle, — je prie, car j'ai besoin d'être éclairée.

— Pourquoi ?

— Je ne peux te répondre, Raymond. Laisse-moi...

Elle retourna sur ses pas, et j'entendis le cliquetis régulier du chapelet qu'elle égrenait entre ses doigts.

Indécis, je gagnai les « fabriques ». Je montai jusqu'à la salle où nous avions eu, au clair de lune, Maurice et moi, une conversation si décisive. Des nuages de couleur chaudron boursouflaient leurs formes arrondies au-dessus du mont de Sainte-Victoire. A mes pieds, les arbres nus se détachaient. Quelques chauves-souris qui semblaient des pelotons de soie pas encore complètement dévidés roulaient en tournant au-dessus des toits rougeâtres, usés par le temps et par le soleil.

Les cloches sonnaient sur la ville : vieilles voix de toujours qui avaient bercé tant de sommeils et tant de consciences, et à ceux qui meurent comme à ceux qui veillent la nuit sans trouver le repos ouvrent au-delà de l'azur un royaume sans limites où la mort prend la figure de la paix. Vieilles voix douces, voix enchanteresses que j' vais toujours entendues, elles planaient au-dessus de moi, et j'ignore pourquoi, de les entendre, je désespérais davantage ! Je songeais à ma mère qui priait, à Calixte, qui souffrait sans le dire, à moi qui aimais sans espoir. Et il me semblait que tout ce qui m'arriverait ensuite serait plus douloureux encore que l'idée déjà pénible que je m'en faisais.

Maurice rentra fort tard. Il semblait excédé. Dès le potage, il commença ses lamentations ; il déclara qu'il ne pouvait plus supporter Aix, que la vie qu'il y menait aurait usé n'importe quel artiste.

— Ah ! bien, — dit ma mère, — je croyais au contraire que vous aviez toutes les raisons du monde d'y être attaché.

Je tressaillis, tant cet accent sardonique et glacial me sem-

bla redoutable. Mais Maurice était si absorbé qu'il ne le remarqua même pas.

— C'est possible, mais je n'en puis plus. Je gâche ma vie ici, je perds mon talent. Je ne travaille même plus !

— A qui la faute?

— Pas à moi, bien sûr. Mais à l'ennui que je respire dans cette ville. Je suis fini si je ne m'en vais pas. J'ai reçu le prospectus d'une croisière scientifique en Égypte, je crois que je l'accompagnerai.

— Seul? — dit ma mère.

— Oui, oui, seul ! J'ai envie d'être seul. J'ai besoin de me reprendre, de réfléchir. Excusez-moi, Lucie, de vous parler de cette manière. Il n'y a rien dans ce que je dis que vous puissiez prendre pour vous. Vous n'ignorez pas que les neurasthéniques ont un besoin maladif de solitude. Je suis déjà plus qu'à moitié neurasthénique, et je le deviendrai tout à fait si je ne prends pas le large. Il faut que je parte !

Mais la magie des images, mais la magie du verbe agissait déjà sur lui. Maurice ne changeait point. Déjà il se représentait l'Égypte, déjà il voyait les salles, les hypogées, les Pyramides, le Sphinx et sa mémoire retentissait de mots sonores et ténébreux. Il suffisait de cette fumée pour dissiper son malaise, de ce rien pour consolider son incertitude. Il reprenait foi en la vie parce qu'il emplissait, non sa pensée, mais son oreille. Il ajoutait :

— Que de souvenirs à rapporter de là-bas ! Je manque de souvenirs ici, je m'appauvris. Mais là-bas, sous ce soleil, c'est une grande leçon que l'on puise. Quand on a vu les momies des plus grands rois, on vit dans un tel songe que plus rien de mesquin ne vous frappe. A mon retour, Aix me semblera tout différent !

Le miracle était accompli. Il fermait à demi les yeux. Tout le bénéfice du voyage, quatre ou cinq phrases le lui donnaient. Il avait oublié ma mère et Calixte, et moi-même et son ennui ! A l'Égypte il demandait son vertige, au déplacement sa vertu. Imaginatif impénitent, qu'il lui fallait peu pour partir ! Le moindre vent qui lui soufflait à l'esprit, et il mettait une flotte à la mer, la terre était parcourue, César distancé, Cléopâtre conquise !

Demain, de nouveau, sans plus penser à l'Égypte, il travaillerait en paix !

Sitôt le repas terminé, ma mère se leva :

— Maurice, — dit-elle, — voulez-vous monter maintenant? J'ai à vous parler ce soir.

Il avait l'habitude de fumer sa pipe, il la fuma jusqu'au bout. J'avais peu envie de parler, lui pas davantage. Sans doute, rêvait-il de l'Égypte. Et j'allai me coucher. Tandis que je procédais à ma toilette, j'entendis un bruit de voix. Mon cabinet n'était séparé de la chambre de ma mère que par un étroit boudoir.

J'entendis Maurice, il criait :

— Qui a pu vous dire cela?

Puis :

— C'est faux ! c'est faux !

Mais sa voix était violente, exaspérée. Et soudain, j'eus un grand froid au cœur : ma mère savait tout.

Comment avions-nous pu nous bercer si longtemps de l'espérance qu'elle l'ignorât toujours? Nous avions agi en enfants qui croient à une impunité indéfinie !

Maurice criait toujours !

— Vous me faites espionner ! C'est honteux ! Eh bien ! je partirai, je ne reviendrai jamais, jamais.

J'étais en proie à une angoisse sans nom. Mon cœur battait. A qui se donnait-il en cette minute suprême ! Écartelé entre ces êtres, il éprouvait chacun de leurs soubresauts, chacun de leurs frémissements. Quelle misère !

Hélas ! je ne pouvais rien pour eux ! je me couchai, mais comment dormir? Je me relevai, pris de fièvre, on criait toujours. Je n'entendais jamais la voix de ma mère, mais les cris furieux de Maurice, ses invectives. Je comprenais qu'exaspéré déjà par Calixte, il allait s'en prendre à ma mère de tout ce qui lui arrivait de pénible, faire retomber sur elle tout son ressentiment. Vingt fois, j'eus envie de courir à eux, de les supplier de se taire, de ne plus se faire mal ainsi. Vingt fois, je m'arrêtai. De quel droit allais-je m'interposer? Quel titre avais-je à me mêler à leur vie privée? Je me couchai, me relevai pour courir au cabinet de toilette. La scène affreuse dura deux heures. La dernière fois que je quittai mon lit, je n'entendis plus rien.

Jamais je n'avais ressenti comme cette nuit-là la misère du monde, l'impuissance des hommes à se rendre mutuellement heureux, ce don de se déchirer qu'ils possèdent et dont ils abusent. Et je criai comme Calixte l'avait crié un jour devant moi, je criai dans la nuit aveugle : « Pourquoi suis-je né ? Puisque ce n'est pas pour être heureux, ni pour empêcher d'être malheureux ceux qui sont le plus près de mon cœur ! »

Je dormis très mal. Dès l'aube, je me promenai dans le jardin. Le petit jour était violet et gris, une fumée montait au-dessus des arbres, qui prenait dans ses linéaments légers une lueur à moitié détruite et la voilait rêveusement.

J'attendis Maurice dans la salle à manger. Maman prenait dans sa chambre son premier déjeuner.

Enfin il parut : il avait les yeux enfoncés, la mine défaite et l'air fort attrapé.

— Eh bien? — lui dis-je, à peine entré.

— Eh bien ! quoi?

— J'ai entendu un grand bruit hier soir. Que s'est-il passé?

Mais Maurice beurrait une tartine de pain ; il étalait le beurre sur sa tranche avec une visible satisfaction.

La femme de chambre entra ; je ne poussai pas plus loin mon interrogation.

Nous déjeunâmes en silence, puis nous sortîmes.

— Eh bien ! — dit posément Maurice, — tu as, je pense, compris ce qui se passe : ta mère sait tout !

— Cela, je l'ai compris. Mais qu'a-t-elle dit? Parle ! Parle !

— Elle a dit... le diable sait quoi ! Tout ce qu'elle pouvait dire ! Que je suis un misérable, un menteur, enfin, n'est-ce pas? des injures... Elle me méprise, je l'ai trompée tout le temps, on ne se marie pas quand on est incapable d'assurer le bonheur d'une femme. Enfin tout ce qu'on dit en pareil cas !

— Et toi, qu'as-tu répondu? Tu n'as pas été trop dur, au moins.

Cordouan parut gêné :

— Hum! je ne sais trop. J'étais exaspéré. Je me suis défendu. J'ai peut-être laissé échapper quelques mots un peu vifs.

— Et comment a-t-elle su?

Maurice éclata :

— Ça, par exemple, je l'ignore ! Quelque punaise de sacristie, quelqu'une de ces espionnes bien pensantes dont elle fait sa société, puisqu'elle ne peut se décider à fréquenter personne de possible !

— Comment t'es-tu défendu?

— J'ai tout nié.

— Mais t'a-t-elle cru?

— Je crois bien que non. Je lui ai donné cependant ma parole d'honneur !

— Tu as eu le courage de lui donner ta parole d'honneur? Maurice !

— Dame, mon petit, il y a des circonstances où c'est encore ce qu'il y a de moins pénible à donner !

— Mais elle ne t'a pas cru?

— Non... Je ne crois pas, du moins. Elle sait que je vais souvent rue de l'Opéra et on lui a affirmé que Calixte a un amant et que c'est moi... Elle n'ignore d'ailleurs pas que tu es aussi un familier de l'hôtel de l'Estang-Parade, mais elle ne te croit pas au courant de ce qui s'est passé entre Calixte et moi.

— Mais comment tout cela a-t-il fini?

— Rien ne finit, Raymond ! Ta mère a exigé une rupture entre mademoiselle Aigrefeuille et moi, ou sinon, c'est elle qui s'en ira. Elle parle d'entrer dans une maison de retraite. Enfin, la dévotion l'égare. Je lui ai répondu que je ne l'empêcherai jamais d'agir selon son bon plaisir, mais qu'il m'était impossible de rompre avec une personne dont je ne suis pas l'amant.

— En réalité, que comptes-tu faire?

— Aller en Égypte !

— Sois sérieux, Maurice !

— Je ne l'ai jamais été davantage. Calixte se plaint amèrement que je ne l'aime pas et me fait scènes sur scènes, ta mère me soupçonne et ne me laissera pas une minute de repos. Je n'ai qu'une idée, moi : fuir, fuir, fuir ! J'en ai assez de tous ces ennuis ! Je voudrais vous planter là tous et aller demander au Sphinx la clef de l'univers !

— Il ne l'a pas! C'est celui de Thèbes qui l'avait. Celui-ci ne sait rien.

— Il ne connaît pas son bonheur ! Crois-tu que tout cela va pouvoir s'arranger?

— J'ai bien peur que non. Il faudrait que maman fût persuadée de l'innocence de tes rapports avec Calixte.

— Cela me semble vraiment difficile, — dit Maurice avec légèreté. — Écoute, mon vieux, toute cette histoire m'assomme décidément. Je vais aller passer quelques jours à Marseille chez monsieur Lavalduc qui m'invite depuis plusieurs mois. Tu diras à Calixte qu'un ami m'a appelé en toute hâte, tu diras à ta mère tout ce que tu voudras. Moi, je vais voir la mer. Cela me donnera de bonnes idées. Et puis Lavalduc a une très jolie femme. Cela me distraira un peu.

— Tu t'en vas comme ça! — fis-je, un peu révolté de son égoïsme.

— Oui, mon petit, je m'en vais. Moi, tu sais, toutes ces scènes me font mal... Et je n'ai pas une santé robuste !

Je le regardai, il venait de tremper un croissant dans son chocolat ; son aspect était merveilleux, il avait l'œil vif, le teint fleuri, mais les ressources de son égoïsme étaient infinies. Dès qu'une chose l'ennuyait, il la jugeait contraire à sa digestion ou à son équilibre, et sitôt qu'une question se faisait épineuse, il demandait du sucre et de l'eau de mélisse. Puis il disait avec soulagement :

— Je vais mieux, j'en avais vraiment besoin.

Je le lui rappelai, non sans malice :

— As-tu bu de l'eau de mélisse, cette nuit?

— Bien sûr ! — s'écria-t-il. — Sans quoi, eussé-je jamais pu dormir?

Dormir ! Il avait pu dormir après une scène aussi douloureuse! Je savais bien que, de toute la maison, lui seul en avait été capable!

(La fin prochainement.)

EDMOND JALOUX

ENZO VALENTINI

LETTRES D'UN VOLONTAIRE ITALIEN

(JUILLET-OCTOBRE 1915)

La correspondance d'Enzo Valentini (ou plutôt le nombre restreint de lettres dont j'ai fait choix dans le volume qui a paru après sa mort) reflète trop vivement sa jeune âme pour qu'il me soit nécessaire d'en faire ici un commentaire très détaillé.

Je fis la connaissance de ce jeune homme quelques jours après que l'Italie eut déclaré la guerre ; mais depuis plusieurs années déjà j'étais liée avec sa mère et sa famille. Un lien très doux, bien que triste, avait resserré notre amitié : la perte d'une amie chère, la poétesse Vittoria Aganoor, mariée à M. Guido Pompilj, qui habitait depuis plusieurs années à Pérouse et chez qui je faisais de fréquents séjours. Elle m'avait souvent menée chez son amie, la comtesse Luciana Faina, petite-fille de Lucien Bonaparte par sa mère [1]. La comtesse Faina et son mari avaient la joie de vivre entourés de plusieurs de leurs filles, mariées à Pérouse et de nombreux petits-enfants. L'un d'eux, Enzo, le fils cadet de la comtesse Valentini, exprima à ses parents son grand désir de partir comme volontaire. Son frère aîné, Antonio, était déjà soldat. Je venais d'arriver à Pérouse. J'allai voir la comtesse Valentini.

1. Lucien Bonaparte, prince de Canino, avait épousé en secondes noces Alexandrine de Beauchamps, parente de Lamartine. Une de leurs filles, Marie, mariée au comte Valentini de Canino, eut à son tour une fille, Lucienne, femme du comte Zeffirino Faina. Celui-ci fut un ardent patriote italien pendant la guerre de l'indépendance.

Depuis la mort d'un de ses fils, âgé de quatorze ans, son visage avait gardé une grave mélancolie ; je fus frappée par le calme avec lequel elle me dit en m'accueillant : « Voici mon second fils qui compte bientôt partir. Je ne crois pas avoir le droit de l'en empêcher. »

Au début du mois de novembre, j'appris qu'Enzo Valentini était mort au Marmolada, frappé d'une balle au cœur.

Quelques mois plus tard, sa mère m'envoya le petit recueil de ses lettres intitulé : *Journal de Guerre*[1]. Dans une préface, mise à ces lettres, M. Romeo Gallenga Stuart rend hommage à cette âme forte et pleine de délicatesse, et termine par ces mots : « Ceux qui méditeront ce bréviaire exquis de vaillance se sentiront devenir meilleurs et plus forts. »

A travers ses lettres, le jeune soldat nous apparaît sous différents aspects, souvent joyeux et enfantin, s'égayant avec toute l'ardeur de son âge avec des camarades ; mais une singulière maturité y domine. Les consolations qu'il adresse à celle qu'il a quittée, semblent d'un homme qui a l'expérience de la vie, tout en gardant la fraîcheur exquise d'un cœur tout neuf.

JEANNE BARRÈRE

15 juillet 1915.

Mammina bella,

Je t'écris dans le train, assis à la fenêtre, sur mon sac, en traversant la campagne toscane, doucement et petit à petit envahie par la grâce divine de la soirée du haut de la voûte céleste, vivante et sacrée comme la voûte d'une cathédrale. Je t'ai envoyé là-haut un bonjour hâtif d'Arezzo, tandis qu'on sonnait le rappel.

Ce matin, on nous a chargés de munitions et de provisions de bouche, puis en route pour la gare, à travers la ville pavoisée et noire de monde, sous une continuelle pluie de fleurs. Tous me saluaient, m'étreignaient et me couvraient de fleurs, les inconnus comme les amis et les connaissances, avec un élan affectueux qui m'a ému.

Quand je t'ai aperçue sur la loggia, debout près du drapeau, je te jure, Mammina, que j'ai senti mon cœur se gonfler de toutes les larmes que je n'avais pas versées. Je craignais que tu ne puisses pas me voir au milieu de la foule immense. Mais

1. *Lettere et Disegni*, par Enzo Valentini. Tipografia Donnini, Pérouse, 1916. Une seconde édition est publiée chez Paravia, à Rome, Turin et Milan.

ton cœur de mère a guidé ton regard et j'ai eu ainsi la joie de te contempler longtemps, tant que cela m'a été possible.

Je ne te dirai pas ce que j'ai éprouvé parce que j'ai senti ton cœur trop près du mien. Ils battaient à l'unisson et je ne puis trouver de mots pour exprimer ce que nous nous sommes dit dans l'infini et dans l'éternité. A la gare j'ai été l'objet d'une foule d'attentions de la part de tous. La crosse de mon fusil est couverte de signatures et de bons souhaits. Le major Amoretti m'a fait remettre le drapeau par mademoiselle Gavotti et m'a embrassé.

Nous sommes au complet dans notre compartiment et très gais, et à chaque gare, nous sommes l'objet de manifestations de sympathie. Le drapeau est à côté de moi. Je sens la présence de l'auguste symbole enveloppé dans une toile, comme on sent la divinité de l'hostie sous l'enveloppe du calice, et mon cœur est plein de fierté, de joie et d'amour pour cette Patrie dont tu étais la vivante image, debout sur la loggia, grande, pâle, les yeux secs.

Comme j'apprécie à présent ton courage ! Chaque kilomètre qui nous éloigne et m'emporte loin de toi, de papa et de mes frères, est semblable à un battement d'aile de mon âme vers la tienne.

Je traverse en ce moment un tunnel, et voici le soleil. Des ténèbres à la lumière ! Telle est la Vie et telle est la Mort ! Songes-y et ne pleure pas.

Embrasse papa, Carlo [1] et mes grands-parents et mes souvenirs à Toto [2] à qui j'écrirai. Un baiser pour toi et sois bénie de

Ton fils.

ENZO

P.-S. — Les volontaires te saluent.

18 juillet au matin.

Chère maman,

J'ai tant de choses à te dire qu'il vaut mieux commencer par le commencement. Depuis la lettre que j'ai fait mettre à la poste le 15, à Montevarchi, par l'entremise d'une demoi-

1. Son plus jeune frère.
2. Son frère aîné.

selle qui s'y est aimablement prêtée, tu n'as eu d'autres nouvelles que par quelques cartes envoyées des gares où j'ai passé. Je reprends mon récit à partir de ce moment. Arrivé la nuit à Pistoia, le train s'est arrêté et a fait des manœuvres jusqu'à l'aube. Pendant ce temps dans mon compartiment rempli d'hommes morts de fatigue et endormis dans les poses les plus abandonnées, à la faible lumière de deux chandelles, j'ai peu dormi; mais je me suis amusé à regarder ceux qui dormaient, ceux qui s'éveillaient et ceux qui parlaient en dormant. Je pourrais te conter des anecdotes réjouissantes si j'en avais le temps.

La route de Pistoia à Bologne est enchanteresse, à travers la douce Toscane, sur les flancs boisés des montagnes parsemées de villas, de cyprès, de châtaigniers, de champs fertiles baignés par la brume azurée dans la lumière de l'aube matinale. A Bologne, longue halte très ennuyeuse. La route de Bologne à Padoue est aussi très belle; la plaine se déroule à l'infini, avec ses vignes, ses interminables rangées d'arbres, ses étendues de chanvre, ses larges talus d'herbe qu'entrecoupent les champs et les peupliers clairsemés qui se perdent dans le lointain bleu de l'horizon que ne borde pas même une colline; les étangs mélancoliques où fleurissent les nénuphars, et les saules gris dont les racines baignent dans l'eau verte et algueuse des fossés.

Ferrare, sombre sous le soleil de midi et le Pô blond qui roule dans ses flots paresseux l'herbe et la terre que le dégel a ravies aux flancs des Alpes lointaines. Tout passe rapidement, tandis que le train court, tout passe et s'évanouit dans l'heure ensoleillée et se perd dans la lumière d'azur de l'horizon lointain.

A chaque grande gare, des bandes de jeunes filles assiègent le train, offrant du vin, des cigares, des cartes postales, de l'eau minérale et des remèdes, avec un élan admirable. Le service de la Croix-Rouge est parfaitement organisé partout. A Monte Belluno, on commence à sentir l'atmosphère de la guerre comme on sent l'oppression avant l'orage à l'ombre d'un nuage.

Un train plein de blessés et de malades passe. Ils sont couchés sur des lits de camp; les blessés sont aux fenêtres;

c'est un train-ambulance de l'Ordre de Malte ; sur les portières, près de la croix sanglante brille la croix hérissée de huit pointes. Vers le soir, nous nous sommes avancés vers les Alpes qui s'élèvent toutes bleues devant nous ; j'ai presque dormi, je me réveille à Belluno, j'ai mon sac sur les épaules, il est cinq heures et demie du matin et je me dirige vers les grandes Alpes avec ma compagnie.

Je suis heureux, heureux, sous mon fardeau écrasant. Couronnée de nuages lumineux, gris comme le fer, blonds comme le miel, la montagne qui surgit dans le ciel avec ses bois de sapins et ses cascades, remplit mon âme de joie, et tu sais que quand l'âme est en joie, elle communique sa force aux membres fatigués.

Je me trouve maintenant à vingt-huit kilomètres de Belluno, toujours au milieu des montagnes, toujours le long du C... impétueux qui roule sans trève dans ses flots limpides les troncs d'arbres coupés et les emporte de la forêt où ils ont vécu et où ils sont morts, vers la vallée...

Nous avons marché jusqu'à sept heures du soir, faisant de temps en temps des haltes pour nous rafraîchir avec l'eau pure de la montagne. « *Laudato sie, mio Signore, per suor Acqua.* » (Soit loué, Seigneur, pour notre sœur l'Eau.) Jamais je n'avais aussi bien compris la louange franciscaine.

Tout le long de la route on rencontre des automobiles, des camions, des motocyclettes, des bicyclettes, des chariots tirés par des mulets, seuls ou formant un long cortège, allant, venant, roulant et tapageurs, éveillant les échos solitaires de la montagne et remplissant de vie la vallée à travers laquelle serpente la route.

J'ai mangé et dormi dans une jolie cabane de montagne avec Betti, Caccia et Cacciamani ; et ce matin je me suis réveillé tout dispos et je suis sorti. Le petit village blanc repose parmi les prés et les bois verdoyants illuminés par le soleil et dominés par les calmes cimes couronnées de nuages et tachées de neige. Quelle paix dans cette guerre ! Combien les Alpes éternelles sont indifférentes à nos luttes ! Mammina bella, sois tranquille et ne me plains pas, si je n'étais pas si loin de toi, je serais heureux !

19 juillet 1915. 9 heures du matin.

Durant une halte dans un délicieux pays. Dans une demi-heure je me remettrai en marche pour me rendre sur un point où j'aurai peut-être le plaisir d'entendre le canon. Hourra ! Mes chefs sont d'une bonté extraordinaire pour moi. La montagne est toujours plus belle à mesure que nous avançons. Souviens-toi : *Ultra et ultra !*

Un baiser de ton fils.

21 juillet.

Ma chère maman,

La journée d'hier a été très fatigante et très mouvementée ainsi que je te l'ai écrit rapidement hier et elle mérite de t'être racontée avec quelques détails.

Je me suis éveillé avec l'aube sous ma tente après une nuit très froide. J'ai fait une petite promenade sur le pré humide de rosée, à travers le bois de sapins qui s'étend au pied de la montagne illuminée par le soleil et se dressant hors de l'ombre dans laquelle est plongée la vallée, puis je suis revenu au camp où je me suis réchauffé à un falot. Vers six heures le colonel et un capitaine à cheval sont arrivés. Nous étions en rang, moi en tête avec le drapeau. Le capitaine, droit en selle, a commencé à faire l'appel d'une voix métallique et a indiqué à chacun sa compagnie. C'était une cérémonie un peu triste parce que pour chacun, ce capitaine personnifiait le Destin inflexible et tous redoutaient l'ordre verbal. Puis les compagnies ainsi formées se sont mises en marche les unes après les autres, vers la montagne, accompagnées par un sergent. Une marche très fatigante, toujours en montant, nous a conduits à travers de magnifiques bois de sapins, à des prés fleuris et nous sommes arrivés au Quartier Général composé de trois ou quatre cabanes en bois (Suisse ou Norvège?). Là, j'ai remis au colonel le drapeau que j'avais toujours porté sur mon épaule depuis Belluno. De là, nous avons commencé une très longue ascension qui s'est terminée au haut d'une montagne de deux mille cinq cents mètres d'où l'on voit les tranchées ennemies à moins de cent mètres de distance.

Pendant la montée qui s'est faite à travers des pâturages en

pente presque verticale, beaucoup de shrapnells autrichiens qui de la gorge au mont que nous escaladions traversaient la vallée en sifflant au-dessus de nos têtes, pleuvaient sur nous et éclataient en bas dans l'autre vallée du côté du Quartier Général.

Je mentirais si je te disais que j'en ai été très impressionné. Je suis prêt à tout et rien ne m'étonne. Quand je suis arrivé au camp de la 5e compagnie, j'étais si las que je n'aurais pas été capable de faire un pas. J'ai trouvé ici Sante-Biribicchi qui est cuisinier et Bondi. Tous deux m'ont fait fête. Le sous-lieutenant Fagiuoli, le lieutenant Pascucci et le colonel Ferrari m'ont appelé successivement et m'ont comblé de bontés. Tandis que je mangeais mon dîner (excellent), j'ai reçu l'ordre de charger mon sac et d'aller rejoindre la 8e compagnie où j'ai été transféré. Sans me le faire dire deux fois, je me suis précipité en courant vers le camp de la 8e compagnie qui se trouve presque sur les cimes de la montagne, plus bas que celui de la 5e. Je me suis présenté dans la cabane des officiers qu'habitent le capitaine Colagé, Sante Garibaldi et Lellé [1]. J'ai d'abord rencontré Colagé, puis Lellé ; ils m'ont fait entrer dans la cabane, m'ont donné à boire et à manger et m'ont comblé de bontés. Vers le soir, j'ai planté ma tente avec Betti et deux autres bons garçons.

Au coucher du soleil, les Autrichiens ont lancé quelques grenades et quelques shrapnells du côté de la sentinelle du passage, sans aucun résultat, sauf le bruit et la distraction qu'ils nous ont procurée en tirant ainsi au hasard ; s'ils savaient le sort de leurs grenades, ils s'abstiendraient de tirer. Cette nuit j'ai très bien dormi et je n'ai pas eu froid du tout. Grâce à tes chers soins, je suis le soldat le mieux équipé de l'univers. Pourrais-tu m'envoyer aussi un bon béret bien chaud pour le brave Betti dont la tête chauve a besoin d'un couvre-chef? Caccia est avec la 6e compagnie près de la mienne. Nous nous rendons souvent visite. Si je voulais te décrire la beauté de la montagne fleurie que j'habite, je commencerais, mais je ne sais pas où je m'arrêterais. La beauté majestueuse du glacier suffit pour imposer silence à ma plume loquace.

Mille baisers de ton fils soldat.

1. Son cousin Lelio Torelli, prisonnier en Autriche depuis un an.

22 juillet 1915.

Si tu voyais les fleurs merveilleuses qui poussent dans ces prés ! Les orchidées, les anémones, les saxifrages jaunes, les gentianes d'azur et les campanules violettes, les immortelles, les myosotis, les pensées jaunes, les muguets cachent l'herbe sous leurs corolles. Les rochers couverts de mousse sont couronnés de massifs de rhododendrons épais et touffus, chargés de touffes de fleurs du plus beau rose qu'on puisse voir. J'en cueille des brassées et j'en garnis l'intérieur de ma tente. Si je pouvais, je voudrais t'en envoyer, car peu de plantes de serre peuvent rivaliser de grâce avec les rhododendrons de nos Alpes. Si c'est possible, envoie-moi un carnet, je voudrais prendre des notes et sécher des fleurs des Alpes. Aujourd'hui j'ai travaillé pendant une heure à creuser avec mon pic dans les flancs de la montagne l'emplacement de la baraque où bientôt nous serons très bien. Les grenades autrichiennes continuent à pleuvoir sur le col sans résultat. Aujourd'hui un de nos canons a ouvert le feu contre le poste d'observation autrichien ; chaque détonation résonne dans la montagne et dans le glacier comme un orgue à mille voix.

Ton fils t'embrasse et te prie de le bénir.

23 juillet.

Cette nuit j'ai monté la garde au col. Je me suis rendu à neuf heures au poste de garde avec ma compagnie et j'ai dormi dans la caverne d'un rocher gigantesque jusqu'au moment de mon tour. J'ai passé ces deux heures avec un camarade sous un petit abri couvert de terre gazonnée, la baïonnette prête, les yeux toujours fixés sur le col qui s'étendait à ma droite. Dans le silence de la nuit on n'entendait que la chute de l'eau, ou plutôt de la neige fondue qui se précipite dans la vallée en formant un petit lac. L'aube est venue. Les étoiles qui brillaient comme des diamants au-dessus du mystère infini de la montagne silencieuse ont disparu dans la lumière sans que ma première veillée fut troublée par aucune alarme, sauf par quelques coups de fusils au loin.

Un baiser.

Depuis la pluie d'hier, le temps s'est complètement remis et l'air est très doux. Cette nuit, j'ai monté la garde sur la côte de la montagne de dix heures et demie à minuit et demie et je n'ai pas eu froid du tout ; le court été de la montagne a commencé, c'est une saison merveilleuse qui a toute la douceur et la mélancolie de notre septembre, tempérée par je ne sais quelle noblesse et fierté qui se dégage des lignes tourmentées des montagnes qui dessinent dans le ciel l'image de la Pensée éternelle.

25 juillet.

Journée merveilleuse, pure et calme. Aucun coup ennemi ; peut-être la dignité sobre de notre canon leur a imposé silence. Profitant de ce moment de calme, quelques oiseaux aux longues ailes mouchetées de gris, le ventre blanc, la poitrine rayée d'une bande noire se sont mis à voler agilement le long des flancs de la montagne en rasant les prés; c'est un spectacle très beau et très intéressant.

Vers le soir, je suis allé dans la baraque des autres officiers de service et le capitaine Colagé m'a donné l'hospitalité. Nous avons bu de l'Asti spumante, puis un soldat est venu chanter des « canzonette ». Comme tu vois, la vie est très gaie ici.

Minuit. L'éveil.

Je me suis levé tout de suite de ma couchette, j'ai pris mon sac et mon manteau, mon fusil et ma baïonnette. Dans un coin de la baraque, à la lueur rouge et vacillante d'une bougie, d'autres soldats en font autant. Ce sont ceux qui ont été choisis comme moi pour aller cette nuit en reconnaissance avec le lieutenant Torelli, qui ne tarde pas à paraître. La patrouille est formée : huit soldats, le sergent-major et le lieutenant, tous armés de fusils et de baïonnettes, s'enveloppant dans leurs manteaux et silencieux. Nous nous dirigeons en file indienne vers la montagne, vers le poste de garde que j'ai déjà occupé. Un brouillard très épais couvre les cimes, s'étend le long des flancs de la montagne et stationne dans la vallée. Mais au ciel lointain, la lune invisible éclaire la brume et la pénètre de sa

lumière, de sorte que la nuit n'est pas noire. Tenant nos fusils, nous poursuivons notre route dans le défilé en restant toujours dans le haut de la vallée et prenant en travers l'immense talus d'herbe qui disparaît à nos pieds et au-dessus de nous, recouvert par le brouillard. Tous nos sens en éveil sont tendus vers la nuit silencieuse; les arbres et les rochers prennent des formes humaines qu'ils perdent aussitôt; on sent vivre et veiller dans la nuit noire une puissance hostile. Les tranchées ennemies sont à présent tout près en avant, mais pas un bruit, pas une lueur ne révèlent leur présence. Il n'est pas prudent de continuer par ce brouillard et Lellé se décide à descendre dans la vallée et à y faire une reconnaissance. Nous dégringolons une immense pente qui se perd dans le brouillard autour de nous et qui est si escarpée que pour ne pas rouler sur l'herbe humide, il faut nous servir de nos baïonnettes comme d'une pique ; en les enfonçant dans le sol à chaque pas, nous évitons une chute périlleuse. Arrivés au bout du village qui s'étend tout en longueur entre les deux montagnes, nous passons près d'un amoncellement de débris de ce qui fut un poste d'observation que notre artillerie a réduit à cet état. L'un de nous a le toupet de prendre une porte parmi ces débris et de la charger sur ses épaules. Après quoi nous retournons au camp, côtoyant le petit lac que le brouillard fait paraître immense. Cette première aventure de guerre m'a beaucoup amusé. Arrivés à la baraque, nous avons déposé la porte volée, nous avons changé d'habits et nous avons été nous coucher (trois heures). Je suis enthousiasmé de cette reconnaissance. On vit! Adieu, chère petite maman, embrasse Carlo et papa qui, mieux que toi, comprendra ma satisfaction et mon contentement

30 juillet.

La nuit du 27, de onze heures à trois heures, je suis sorti avec la patrouille, pas en service d'avant-garde, mais seulement pour stationner sur un point éloigné et y rester toute la nuit en sentinelle. En effet, après avoir dépassé beaucoup notre *reticolato* [1] le plus lointain, nous nous sommes assis sur l'herbe

1. Fil de fer barbelé.

en face des positions ennemies et nous y sommes restés veillant jusqu'à trois heures du matin. Les prés qui se détachent sombres et immenses sur le ciel pâle, voilé de brume au clair de lune, descendent en serpentant vers la vallée, au fond de laquelle on entend la chute continuelle de la cascade. Dans la vallée, les nuages pâles et taciturnes passent, tantôt épais, tantôt plus rares, tantôt sombres, tantôt illuminés par la lune qui se montre à travers avec sa lumière verdâtre.

De temps en temps, noire, immense, solennelle dans le ciel serein, couronné d'étoiles semblables à des diamants, la montagne apparaît à travers les traînées de nuées déchirées, puis elle est immédiatement voilée par d'autres nuages ; ainsi dans notre conscience obscurcie par le doute, quelquefois l'idée paraît, nous exhortant et nous consolant.

25 juillet.

Après le premier déjeuner, Betti (qui est mon compagnon inséparable) et moi nous sommes allés laver notre linge. La journée est splendide, ensoleillée, chaude comme une journée d'avril.

Un frémissement de vie plus intense passe dans le vent et effleure les prés sur lesquels vole un essaim de tout petits papillons des Alpes, vifs avec je ne sais quoi de nerveux et de fébrile dans leur vol et dans la manière dont ils boivent dans le calice des fleurs ; ils semblent craindre de ne pouvoir se rassasier avant que le brouillard qui monte des vallées n'envahisse les pentes. Le ruisseau court en chantant entre le pré et les bosquets et la montagne sereine et majestueuse veille sur cet essaim de petites vies qui toutes brillent sur le même fond obscur et mystérieux qu'elle domine. Tout en faisant ma lessive, ma pensée s'élève vers Dieu. Vers le soir la brume s'est élevée dans la vallée et il s'est engagé entre notre artillerie et l'artillerie ennemie une vive lutte. Les shrapnells ennemis ont éclaté tout près, mais nos tentes sont bien protégées par les rochers et nous pouvons impunément manger des chocolats pendant la canonnade.

29 juillet. Ciel gris.

Aujourd'hui il a plu. J'ai passé la journée sous la tente, au sec avec mes amis, entre autres Caccia qui est venu me trouver et t'a écrit une carte.

Ciel doré.

Vers le soir, les nuages sombres se déchirent à l'occident au-dessus de la grisaille terne des rochers. Peu à peu la montagne se couvre d'or et de teintes cuivrées et flamboie comme un brasier à travers l'ombre qui plane sur la vallée, seule contre le ciel pâle couleur d'opale. Le glacier brille sur l'arête rouge de la montagne, sillonné de légères ombres d'un bleu très doux ; autour de la cime, un nuage couleur de safran erre mollement. Enfin tout le panorama de cimes lointaines s'incendie, s'embrase, se dore, se couvre de teintes cuivrées sur l'immense étendue des collines couvertes de bois. Puis, tandis que le soleil disparaît, quelques traînées de gris se répandent sur le ciel embrasé, elles deviennent plus épaisses et finissent par gagner toutes les côtes et toutes les cimes. La roche flamboie encore comme une rose de fer sur le ciel terne, puis se voile de gris.

Ciel azur.

Alors la couleur de la nuit commence à se répandre dans le ciel violet qui perd ses teintes roses et devient de plus en plus bleu jusqu'à l'apparition des étoiles, jusqu'au lever de la lune ; et de la vallée l'azur monte des prés d'émeraude vers les rochers gris, jusqu'à ce que l'immense panorama de montagnes détache contre les étoiles qui brillent au ciel d'outremer ses massifs de lapis-lazuli, ses glaciers de nacre et ses nuages d'opale.

La vallée d'émeraude repose calme et froide, azurée sous la lumière fixe de la pleine lune. Ceci pour te donner une faible idée de la couleur sur la montagne.

6 août.

Je reçois aujourd'hui ta lettre du 2. Quand tu as beaucoup à faire, je te prie de ne pas te préoccuper pour m'écrire. Tes

occupations si utiles te dispensent de le faire et si quelquefois le signe extérieur de ton affection, la lettre, me manque, malgré tout, quand le canon se tait, je sens ta pensée constante comme une invisible présence spirituelle qui vient à moi ; je ne sais si c'est à travers l'espace ou à travers l'âme. Tous ceux qui ont eu le bonheur de te connaître se souviennent de toi avec une affection respectueuse, comme il est dû à ta bonté. Cela aussi est une des joies que je te dois.

8 août.

L'idée de relire un jour avec toi mes lettres et les tiennes et d'en faire réciproquement le commentaire oral m'est très précieuse, ce sera une joie très douce. A présent, le soleil de l'âme (voilà déjà plusieurs jours que nous l'avons et j'espère que d'autres les suivront) ne brille plus seul au ciel des Alpes ; la journée est longue et tiède, la nuit n'est pas froide et le ciel nocturne est d'une sérénité un peu transparente qu'on ne peut voir en plaine, parce que l'air est trop épais. Ici, il est si léger qu'il est presque immatériel ; peut-être est-ce pour cela que les rêves vivent avec tant d'intensité à ces hauteurs. Peut-être là-haut, l'âme respire aussi. L'été de la montagne est à son point culminant.

9 août.

Ce matin, pour la première fois depuis que je suis ici, un ciel très pur absolument sans nuages ; tous les volontaires, armés, par compagnie, sont allés au Quartier Général du régiment prêter serment solennel. C'était un moment inoubliable, plein de poésie et de vie, que j'essaierai de peindre par quelques traits rapides. Dans la verte vallée, semée de groupes de sapins postés en ligne par deux rangées le long du torrent qui faisait entendre dans le grand silence sa chanson éternelle, nous avons longtemps attendu. Je sentais derrière moi notre Mère, la terre, vivre d'une vie intense, et en elle toutes les mères, et surtout la mienne, toi en présence de l'auguste montagne que j'avais derrière moi, sereine dans la lumière radieuse du soleil ; jamais comme aujourd'hui, la terre ne s'est révélée

à moi aussi nettement comme une Mère immortelle et jamais la montagne ne m'était apparue aussi sacrée.

Nous avons juré avec joie et foi, au son de la marche royale, en présence des forces calmes de notre terre, devant le drapeau glorieux et déchiré de notre régiment et sous la bénédiction du soleil. Quand la musique s'arrêtait, on entendait la voix du torrent voisin et du canon lointain. Tu comprendras qu'avec un ensemble pareil la cérémonie a été très émouvante et imposante. Comme je te l'ai dit, je ne puis te dire ce que j'ai éprouvé. J'ai seulement voulu te donner quelques détails.

19 août.

Chère maman,

Cette nuit j'étais de garde avec Zaganelli; nous nous sommes avancés dans le passage jusqu'au delà des maisons démolies où je suis allé avec Lellé pendant la première nuit de garde ; nous nous sommes arrêtés là, attentifs au plus léger bruit. Aucune alarme n'est venue interrompre notre attente sous le ciel lumineux sillonné d'étoiles filantes et vers le matin, nous sommes rentrés au camp. Je n'ai presque plus rien à te dire. La saison a changé et de temps en temps il pleuvote ou il tombe un peu de brume, lente et rare. Quand le ciel est clair, une douceur de septembre, faite d'atmosphère légère et de silence lumineux, envahit le fond encore vert de la vallée ; la voix des oiseaux dispersés accompagne ce silence sans le troubler, comme lorsque dans nos campagnes, envahie par la langueur de l'été mourant passe la joyeuse chanson des oiseaux migrateurs. Sur ces rochers le bécasseau se pavane, faisant briller de temps en temps la blancheur de sa queue, et le rossignol des murailles, follement joyeux vient voltiger, levant et baissant son éventail de rubis et gonflant avec orgueil sa gorge noire et luisante comme du charbon. De temps à autre de grandes bandes de corneilles au vol agile, couleur d'ébène, brillantes comme des corbeaux mais se distinguant d'eux par leur bec d'ivoire blanc, descendent en tournoyant sur les débris d'os sous les cuisines, au flanc de la montagne. Et parfois, semblable à une fusée agile, lancée par une main invisible, le martinet des Alpes traverse rapidement l'air du soir.

Rarement et timidement à cause de l'altitude à laquelle elle n'est pas accoutumée, l'hirondelle nous apporte la grâce familière de son vol et de ses trilles, puis retourne dans la vallée. Le merle se souvient des vignes riantes sur les collines lointaines, et le pinson des montagnes aux ailes blanches représente brillamment ici sa modeste famille. Lis ces notes à papa et dis-lui qu'en chassant le porc autrichien, je désire le sanglier de la Maremme (bon sang ne peut mentir) et que je sens naître en moi la vocation du chasseur.

21 août.

Chaque jour qui passe me persuade que la guerre ne consiste pas seulement à tirer des coups de fusil et que le courage éphémère et impulsif de l'attaque ne suffit pas, mais qu'il faut encore avoir l'autre courage qui nous coûte plus, parce que nous avons le temps d'y penser : le courage quotidien de supporter la fatigue et les incommodités avec calme.

27 août.

Ce matin j'ai monté la garde et j'ai tiré sur un Allemand qui portait un sac de pain et qui s'est immédiatement caché derrière un rocher pour ne plus en sortir. Vers le soir, spectacle grandiose et très amusant. J'ai assisté à un duel d'artillerie engagé entre nos canons et une batterie ennemie placée sur la côte d'une montagne où sont creusées les tranchées. Nos grenades, admirablement placées, ont fait taire deux canons et bouleversé une tranchée en envoyant une grêle épaisse et continuelle de projectiles et en soulevant des nuages de fumée, de terre et de débris de rochers. On aurait dit un volcan subitement en éruption qui lançait sur la montagne ses vapeurs et ses pierres.

1er septembre.

Journée délicieuse hier. Parti de là-haut le matin à sept heures et demie, je suis revenu dans ma tente à dix heures du soir. En descendant de la montagne jusqu'à la Malga (où

j'ai campé, tu t'en souviens, le jour où je suis arrivé), j'ai revu les belles forêts qui m'avaient allégé le sac et facilité la montée. La lumière matinale triomphait dans le ciel clair, les prés d'une splendeur d'émeraude brillaient doucement, parsemés par la flamme rose des colchiques d'automne qui reportaient mon âme à Laviano et à notre doux mois de septembre. J'ai vu le cimetière avec ses croix et ses couronnes flétries, plongé dans la grande lumière, silencieux et austère, fleuri de colchiques roses parmi les grands sapins qui élèvent au-dessus de la montagne leurs branches légères, pareilles à des arabesques de lumière sombre ! J'ai revu la gorge sauvage de Sottoguda où le fleuve frais et limpide, bleu dans l'ombre, irisé au soleil, s'enfonce en serpentant bruyamment parmi les pierres couvertes de mousse odorante, enfermé dans les murailles sublimes que les bois couronnent de verdure. C'est un spectacle féerique.

J'ai revu Sottoguda avec son campanile noir, avec ses toits en écorce de bois brillant comme l'antimoine ; j'ai revu la vallée calme et les bois profonds, le fleuve parmi les cailloux lumineux, les champs blonds, les femmes courbées qui fauchent, les chiens, les hirondelles et les enfants, pâles et blonds, jouant ou couchés sur les prés. Et au milieu de ces calmes images de paix, le va-et-vient guerrier des munitions, les camions, les mulets, les soldats de toute espèce, les canons, les chariots qui vont, viennent, s'arrêtent avec un désordre apparent et un ordre parfait. Puis, sur la route de Rocca Piettore, nous nous sommes enfoncés dans les bois profonds où le soleil et l'ombre brodent avec de l'or et de l'azur parmi les sapins verts. Arrivés à Caprile, nous avons été trouver le capitaine Colagé et la rencontre a été très tendre. C'est un cœur d'or ! Nous avons déjeuné à l'osteria sous la cheminée où flambait un bon feu ; au fond (si tu avais pu voir comme elle était jolie!), une longue et étroite fenêtre fleurie de géraniums et d'œillets donnait sur un des prés verdoyants. Vers la fin du déjeuner, l'aubergiste (les yeux lui sortaient de la tête d'épouvante) est venu nous supplier de nous sauver parce que les grenades pleuvaient sur le village. Riant de lui et de sa terreur, nous sommes sortis pour boire et manger sur la piazza avec le « fiasco » et les fruits. Des femmes pas-

saient en courant avec leurs hottes caractéristiques, pleines d'ustensiles qu'elles voulaient mettre en sûreté, ainsi que des hommes effrayés et des enfants à demi hébétés, tandis que sur les toits en bois les balles imitaient la grêle et quelques shrapnells éclataient dans le ciel pur. Nous ne nous en sommes pas émus, mais la canonnade avait fait perdre la tête aux bons Caprilesi, si bien que l'aubergiste ne nous a pas même fait payer dans sa hâte de nous renvoyer. Une grenade a fait explosion dans le parc des mulets et en a blessé plusieurs gravement. L'un d'eux a la joue fracassée et ruisselante et un regard si désespéré que pour cela seulement je déteste toute la race maudite des Autrichiens.

Nous sommes revenus au pas, chargés de provisions et toujours plus heureux. A la Malga les gardes nous ont invités à dîner sur l'herbe, tandis que le cercle des monts s'allumait des feux rosés dans l'opale azurée de la soirée. Il n'y a pas de gens plus simples et meilleurs que ces rudes soldats des Alpes. La montagne imprègne leur âme de son austère sérénité qui se répand en bonté délicate. Figure-toi que l'un d'eux, au nom de notre amitié qui date de ce soir, m'a donné un bouquet d'étoiles des Alpes fraîches, d'une richesse incroyable. C'est un maréchal-ferrant vénitien. Un autre, un caporal-major de Montepulciano, qui a tué un alpin autrichien et l'a porté sur ses épaules jusqu'au camp, m'a fait cadeau de la plume de faisan qui garnissait le chapeau du mort. C'est un très beau souvenir de guerre. Au coucher du soleil, tandis que les feux s'allument dans le vaste ciel d'azur près des baraques en bois, nous nous remettons en chemin et nous arrivons à dix heures à notre tente, morts de fatigue et heureux, et convaincus que la vie est belle !

3 septembre.

J'ai construit une baraque de planches avec mes camarades ; c'est un travail varié et intéressant, mais un peu long et fatigant. La raison de cette installation improvisée est qu'hier il a commencé à neiger tout à coup. Tu peux croire que la tente sous la neige n'est pas une habitation très confortable. Il a neigé longtemps et beaucoup, et vers le soir, la montagne était toute blanche.

6 septembre.

Aujourd'hui, journée assez calme quoique froide et la neige est toute fondue sur les prés des montagnes ; seule sur les rochers, une fine arabesque de dentelle blanche se détache encore sur la grisaille. La nuit, on est bien ici, car la baraque est commode et bien close.

Notre vie s'est modifiée depuis la chute de la première neige. Les tentes ont disparu, les baraques sont construites ; notre camp ressemble à un paisible village de montagne, et les soldats, à des montagnards que le froid fait rester dans leurs cabanes. Le soir, quand les étoiles paraissent et que la montagne se dresse toute blanche au milieu du grand silence du ciel mystérieux, une multitude de petits feux rouges s'allument : nous chauffons nos mains, nos souliers et nos cœurs en même temps que nos croûtes de pain. C'est l'heure des bavardages. On échange des visites d'une baraque à l'autre et on veille jusqu'à la nuit, comme nos paysans pendant les nuits d'hiver. Les uns jouent aux cartes (nous avons des jeux de cartes primitifs dessinés au crayon copiatif et découpés dans le carton de vieilles boîtes) ; d'autres écrivent leurs lettres à leurs parents ou à leur « ragazza[1] » ; il y en a qui racontent des histoires auprès du feu et d'autres qui se chauffent en silence en regardant la flamme et en l'attisant de temps en temps avec un geste paresseux d'animal heureux ! « Loué sois-tu, Seigneur, pour notre frère le feu ! » Le feu est notre compagnie, souvenir vivant des foyers lointains, symbole de toutes nos affections, image de notre sacrifice. Il est tout pour nous. J'ai trouvé un excellent compagnon, le frère de celui qui t'a une fois apporté une lettre de moi, Domenico Capalbi, un jeune homme de Piombino, très sympathique, gai et optimiste comme moi. Nous échangeons des visites de ma baraque à la sienne, et à la lumière de la chandelle nous passons de longues heures à d'agréables causeries. Tu le vois, cette nouvelle vie d'hiver a son agrément et n'a d'autre inconvénient que le froid.

1. Leur fiancée.

8 septembre.

Comme tu vois, je t'écris avec de l'encre violette comme à la maison, dans un confortable petit hôtel de montagne; l'encre est un agrément que je me suis procuré en diluant mes crayons copiatifs dans l'eau; la plume que m'a donnée un camarade est attachée à une baguette rustique en genièvre, que j'ai taillée moi-même; la table sur laquelle j'écris est une console faite également par moi, très large et commode; mais ce qui vaut mieux et ce qui est plus utile que tout cela (c'est aussi le travail de cette matinée laborieuse), c'est le plancher en bois de sapin odorant qui nous élève de plusieurs centimètres au-dessus de la terre humide sur laquelle nous dormions jusqu'ici. Tous ces travaux nous ont fatigués et nous ont pris du temps; mais à présent, on est vraiment bien dans notre maisonnette en bois et nous sommes tout à fait chez nous. Le bon Capalbi est toujours un visiteur plus assidu, et le soir nous brûlons nos bougies très tard pendant que nous bavardons comme des chasseurs de la Maremme, autour du feu des bivouacs. Dans l'obscurité de la porte ouverte par laquelle pénètre l'air frais de la nuit calme, animée par les récits de Piombinate, et par mes souvenirs, la Maremme désolée s'étend jusqu'à l'horizon lointain traversée par les chevaux ardents et invisibles que la tramontane arrête dans la plaine; et dans la petite cabane on parle de chasse, de tombeaux anciens, de trésors cachés et les heures s'envolent les unes après les autres, et le sommeil ne vient que tard et il est tenace et profond jusqu'à l'aube, ou même après.

10 septembre.

Je rentre à ma baraque après une promenade que j'ai faite seul avec le major Lorenzini, un très bon ami, le fusil sur l'épaule, à la chasse des Autrichiens. Nous sommes partis vers deux heures et nous avons marché tranquillement dans le beau sentier de montagne tracé pendant nos nuits laborieuses et dans les prés accidentés en face du petit lac d'azur qui se trouve en face des glaciers d'argent.

Le bonheur de pouvoir aller ainsi en plein jour nous promener en dehors du camp est si grand qu'il me semble être chez nous, chassant à la campagne, plutôt qu'à la guerre ; le soleil est tiède et la joie folle des rossignols de muraille égaye la mélancolie des prés jaunis par l'automne.

Nous nous plaçons dans la tranchée la plus avancée : à nos pieds, dans la vallée profonde, comme un triste ossuaire, les ruines du refuge bombardé blanchissent. Le sergent-major commence à inspecter la montagne et surtout l'observatoire autrichien. Nous ne tardons pas à découvrir un ruban blanc parmi les sapins, peut-être le tracé d'une route que l'on construit, et le long de ce ruban, des soldats qui travaillent. Nous ouvrons le feu. Après les avoir un peu ennuyés nous rentrons tranquillement comme des chasseurs qui ont déniché une compagnie de perdrix. Et maintenant, j'entends les canons tirer en chœur. Pauvres Autrichiens du ruban blanc !

Depuis quelques jours je lis sans cesse *la Sagesse et la Destinée* que je viens de recevoir. C'est un de ces livres qui laissent leur empreinte au lecteur; tu ne peux te figurer à quel point cette lecture console, et que de raisons d'aimer, d'espérer, de croire, d'admirer et d'être bon elle suggère à l'âme. C'est une ronde continuelle, un cercle continuel de ces douces idées harmonieuses que seule la prose exquise et chantante de Maeterlinck sait tirer de l'obscurité où elles dorment au fond de nos âmes, sans pouvoir s'en échapper, étouffées par notre matérialité. Si je le peux, je t'enverrai le volume quand je l'aurai achevé, car ton âme, mieux que la mienne, est digne de sentir la beauté et la grandeur des idées développées dans ce livre ; ton âme, plus libre et plus pure que la mienne, par la vertu vivifiante du sacrifice.

Embrasse papa et mes frères et bénis le fils qui ne t'oublie pas un instant.

13 septembre.

L'hiver est heureusement en retard. Aujourd'hui, la journée est délicieuse et tout est si plein de lumière que la montagne et les nuages dans le soir, le rayon du soleil et l'aile du faucon paraissent des objets différents d'une même essence

divine, lumière et sérénité. Et hier, c'était ainsi. Le brouillard ne forme plus que quelques flocons qui errent avec le mouvement lent et ondoyant des méduses dans l'air harmonieux ; ils s'arrêtent comme des auréoles sur les rochers, glissant en silence sur la splendeur immaculée des glaciers, et remontent le long d'un talus gazonné, puis s'évanouissent dans la vallée profonde. La nuit est calme et sereine, moins froide que le jour, parce que pendant la journée le vent souffle. Ce n'est plus une peine ou un devoir pénible de monter la garde, car la beauté silencieuse de la montagne à la lueur des étoiles suffit à occuper l'esprit pendant tout le temps qu'on passe à veiller.

Je m'aperçois que j'aime la montagne de plus en plus. C'est un charme plus lent que celui qui se dégage de la mer, mais plus profond et plus durable.

20 septembre.

Je t'ai envoyé un petit croquis d'une des chaînes les plus belles et les plus gigantesques des Dolomites, le Monte Civetta. Ce modeste dessin te donnera peut-être une idée de leur caractère imposant ; il représente les rochers éclairés par le soleil quand leur beauté et leur violence se révèlent le mieux. Le matin, au contraire, les rochers semblent moins sévères et prennent des teintes douces et veloutées quand le soleil se lève, parfois rosé, dans la brume bleue, semblable à une énorme hostie surmontant un autel. Le soir, les rochers semblent s'évanouir, disparaissant graduellement dans le ciel violacé, comme de grandes rosaces immatérielles ; et pendant les nuits de clair de lune, ils ont quelque chose d'austère et de paisible comme un bloc de lapis-lazuli plongé dans le ciel vert sombre où languissent les étoiles dans la douceur de l'automne. Les heures qui s'écoulent, les nuages, les brumes revêtent la montagne d'une beauté nouvelle, si bien que même les plus grossiers de nos bons soldats paysans s'arrêtent quelquefois un moment pour regarder ; ce n'est qu'un moment, mais cela suffit pour prouver que l'âme n'oublie pas sa noblesse céleste, même quand elle est emprisonnée dans une rude écorce. Les journées se succèdent, calmes et sereines sans jamais être troublées ; on dirait que l'automne ne finira plus jamais.

Les nuits sont infiniment solennelles et divines, surtout à présent que la lune les enveloppe d'un charme très doux. Il y a des heures de la journée où toutes les choses sont si pénétrées de lumière, où règne un silence si profond, qu'on dirait que la lumière se tait et que le silence brille dans l'harmonie universelle.

Il y a deux mois aujourd'hui que je suis arrivé ici, mort de fatigue et enivré par la beauté. Il me semble que c'était hier. En faisant mon examen de conscience, je vois que je n'ai rien perdu, sauf quelques misères et quelques lâchetés, et que j'ai acquis d'incomparables trésors de pensée. Si la guerre n'a servi qu'à me faire sentir combien je t'aimais sans le savoir, j'ai des raisons de la bénir et de la remercier.

7 octobre.

Je reviens ce matin à huit heures et demie d'une longue course, pleine d'incidents, que nous avons commencée hier. Je suis parti vers huit heures avec un caporal et Capalbi, envoyé à Rocca Piettore pour faire des achats. Nous avons marché à travers la neige, où nous avons trouvé les traces récentes du passage du lièvre des Alpes (peut-être ai-je passé près de cette belle bête, blanche sur la blanche neige, sans la voir) jusque vers le Quartier Général. A mesure que nous descendions, l'air devenait plus doux, et l'épaisseur de la neige diminuait jusqu'à ce que nous ayons atteint un endroit où des touffes d'herbe se dressaient parmi la neige ; et enfin nous sommes arrivés au Quartier Général, où il n'y avait plus trace de neige.

Ici, dans l'air très doux, les sapins revêtent les buttes de leur verdure sombre et les mélèzes élèvent leurs rameaux légers et triomphants que l'automne colore d'ocre d'or. Plus loin, on traverse la gorge sauvage que je t'ai déjà décrite, on arrive à Sottoguda et on continue par Rocca Piettore.

Dans ce petit pays je me suis amusé à passer en revue une des collections les plus comiques, les plus variées de gamins qu'on puisse voir : les minois les plus malins et les plus futés du monde, coiffés de bérets que les soldats avaient retirés. A partir de Rocca Piettore, nous sommes entrés dans des bois merveilleux où la route construite par nos soldats (un pro-

dige d'audace et de patience) s'étend en longs festons comme à regret de quitter de si beaux lieux, et nous sommes arrivés à Ronc, un petit hameau niché sur la cime, surmonté d'une grande tour de rochers à laquelle la pourpre et l'or des bois de frênes donnent une beauté mélancolique. A Ronc, nous avons été surpris par la pluie, mais nous étions presque contents, parce que sur notre âpre cime, qui n'est pas moins chère à notre cœur, il ne pleut jamais.

De Ronc nous sommes allés à travers les mélèzes dorés vers Malghe Laste, où le caporal devait aller voir un parent, et le long de la route, nous avons admiré le Col di Lana avec nos tranchées qui s'échelonnent partout et ont presque atteint le sommet de la montagne. La route commence à Malghe Laste à travers des montagnes tout à fait inconnues. On marche on marche à travers les bois de plus en plus rares, les prés de plus en plus escarpés, et les champs de neige toujours plus vastes, vers un lieu de destination toujours plus éloigné, tandis que la journée passe lentement et que le brouillard devient graduellement plus épais. Nous ne rencontrons âme qui vive, il pleut et il neige, mes pieds me font mal, et nous ne sommes pas encore stimulés par l'approche des lieux familiers. A un moment donné, nous entrons dans une boue épaisse qui recouvre entièrement nos chaussures, et la lumière disparaît de plus en plus dans la mélancolie de la soirée brumeuse.

Nous entrons dans la neige intacte, la soirée avance et il neige toujours plus fort. A partir de ce moment, nous commençons à errer longtemps dans la neige immaculée qui ne permet même pas de soupçonner où nous nous trouvons ni où nous allons. La faim, le froid, la fatigue nous découragent. Le caporal jure, Capalbi grogne, je marche en silence, aussi vite que je peux, parce que sans savoir pourquoi, je suis sûr que nous ne sommes plus loin d'une de nos positions et que nous ne sommes pas perdus.

En effet, au moment où Capalbi découragé se jette dans la neige, nous apercevons une lueur à travers le brouillard et l'ombre d'un rocher qui sort de la neige : le Monte Padon.

Nous faisons appel à toute notre énergie, nous arrivons. C'est une baraque de l'artillerie. Nous mangeons du pain et du fromage. Il est sept heures du soir.

A la Forcella Padon commencent nos campements ; nous décidons de les atteindre sans connaître la route. Mais la neige tombe toujours plus abondante et il n'y a plus de trace de sentier.

Après avoir vainement tenté de continuer, en enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, nous nous sommes décidés à passer la nuit sur la montagne et nous somme retournés sur nos pas. Le capitaine d'artillerie nous a fait accompagner jusqu'aux baraques de l'infanterie qui monte la garde sur ce sommet. C'est une grande bâtisse en bois où brûle un feu dans un bidon vide d'essence. Nous avons été reçus charitablement et puis nous avons pu nous sécher auprès du feu. Puis, nous nous sommes enveloppés dans les couvertures que nos hôtes nous ont aimablement prêtées, dans un coin près du feu, et nous avons attendu le jour, moitié dormant, moitié veillant.

Quand nous nous sommes remis en route, le soleil rouge qui perçait les nuages de l'autre côté du Pelmo, colorait la neige d'un or rosé et nos ombres légères étaient vertes du vert tendre des eaux d'un lac paisible.

Au bout de deux heures de marche dans la neige, me voici de retour dans ma chère petite baraque et je te raconte mon aventure de haute montagne qui par bonheur s'est bien passée.

Fragment d'une lettre du 8 octobre.

La vie s'éclaire et nous sourit, l'âme est heureuse et les images sombres dont sa terreur et sa faiblesse avaient fait des forces menaçantes et hostiles, descendent de leur trône d'ombre et disparaissent, cédant la place usurpée à la vérité ; et le mystère enveloppe l'horizon mais n'obscurcit pas le ciel.

Ainsi que je te l'ai écrit, la force que donnent de semblables pensées à l'âme est très grande et mon âme n'est jamais seule, mais entourée d'une troupe d'anges purs et fidèles créés par sa force et sa lumière, dans l'ombre qui m'entoure.

16 octobre.

Chère mammina,

Depuis trois jours je ne recevais plus rien de toi : j'ai été heureux de tes lettres du 11 et du 12. L'aventure du 6 a certai-

nement été fatigante et aurait pu devenir dangereuse ; mais puisqu'elle s'est si bien terminée, elle reste gravée dans mon souvenir avec des images belles et variées.

J'ai vu aujourd'hui les trous faits par les obus autrichiens qui sont tombés l'autre jour. Ce sont des cratères de quatre mêtres de diamètre et de deux mètres de profondeur. Ce calibre est de 240, non de 210 comme je te l'ai écrit en me trompant. Autour du trou la terre est brûlée et couverte de débris d'acier et de pierres, de terre retournée, de terrain arraché qui témoigent dans leur immobilité silencieuse du formidable choc. Aujourd'hui, la journée est splendide. Depuis hier, l'azur avait commencé à sourire dans le ciel nuageux et vers le soir une folle brise s'est élevée soudain et a couvert la Civetta de nuages floconneux, laissant le ciel à découvert. Quand la lune a argenté le glacier, il n'y avait plus de trace de nuages dans le ciel sombre. Vers l'aube, en montant la garde, j'ai vu une innombrable multitude d'étoiles brillant au ciel. Il a gelé cette nuit ; je voudrais si cela était possible qu'il gelât toujours, si le ciel pouvait être aussi pur qu'aujourd'hui où dans la lumière infinie il n'y a d'autre ombre que le spectre immobile du glacier ; mais c'est une ombre lumineuse.

21 octobre.

Je suis dans les tranchées depuis la nuit du 17. Je ne suis pas en danger et je vais très bien. Les vêtements de laine que tu m'as envoyés me protègent contre le froid, notre ennemi le plus implacable, et tes lettres qui me parviennent jusqu'ici me donnent tous les jours un accès de joie qui suffit à mon bonheur de fantassin.

Sois toujours bénie ! ENZO

On trouva sur le corps du jeune héros les notes suivantes prises à la hâte pendant les six derniers jours de combats et destinées à de nouvelles lettres pour sa mère.

Le 17 au soir. — Ordre de nous tenir prêts.

Le 18 au matin, deux heures. — Réveil. Déjeuner. Calme. Nous sommes dans les tranchées. Attente inutile. L'aube. Journée calme. Fusillades. Retour. Dîner. Retour aux tranchées à dix heures.

Le 19 au matin. — Sommeil agité. Nous changeons nos positions. Je suis de garde jusqu'à cinq heures. (L'attaque du Sasso. Les échecs. La tristesse.) Heure du courrier. Travail aux tranchées. Feu.

Le 20. — Le brouillard ; la bruine. Le *rifugio* (refuge). Venezia. Calme. Température froide. Ennui. Nouvelles incertaines. L'attente de la nuit et l'attente du jour.

Le 21. — On est rasséréné. Fusillade et canonnade. Nuit calme.

Le 22 à quatre heures. — Nous sommes dans les tranchées près du Sasso de Mezzodi. Caractère imposant de la neige au clair de lune. Les glaciers. Gaîté dans les tranchées.

On trouva aussi ce testament :

Le 27 juin 1915, avant de partir pour le front, je laisse à ma mère, le jour de ma mort corporelle [1], mes dernières volontés.

Mammina mia,

Dans quelques jours, je partirai pour le front. Je veux écrire pour toi cet adieu que tu ne liras que si je meurs. Il est aussi pour papa, pour mes frères et pour tous ceux qui m'ont aimé. Puisque pendant ma vie, mon cœur t'a toujours donné ce qu'il possédait de meilleur, par amour et par reconnaissance, je veux te laisser mes dernières volontés.

Premièrement. — Tu sais que trois choses surtout m'ont procuré de la joie pendant ma vie : la poésie, l'art et la science.

Dans sa solitude active, mon âme a cherché sa voie dans la nature et dans l'art. Je veux que tes mains fidèles gardent quelques souvenirs, quelques traces de ces aspirations ; quelques preuves matérielles de ce que fut mon âme pendant

1. Cette expression « mort corporelle » employée par le jeune Enzo est un souvenir du Cantique de saint François d'Assise, qui saluait toutes les manifestations de la nature, les éléments et les oiseaux du nom de « frère » ou de « sœur ». Dans quelques-unes des lettres, le « Frère le Feu », ou « Sœur l'Eau » ont déjà été nommés, mais cette forme de fraternité gracieuse et naïve qui recherche les êtres vivants et la vie sous tous ses aspects pour s'adresser enfin à notre « Sœur la Mort », libératrice et symbole de nos souffrances et de notre faiblesse terrestre, est particulièrement touchante prononcée par le jeune homme, à la veille de son départ ; car même avant de voir le danger de près, il voulut, avec une sérénité au-dessus de son âge, tendre la main à la mort et à l'immortalité.

qu'elle était prisonnière de mon corps. Voici donc la liste des objets que je te laisse :

1° Tous les livres que j'ai aimés ; ceux qui donnent à nos cœurs l'harmonie, ceux qui font chercher notre esprit ou qui révèlent l'univers à notre âme.

2° Ma collection d'insectes qui m'a procuré tant de joie pure. Soigne-la bien pour que les mites ne la détruisent pas ; les mites seraient pour elle ce que le ver est pour le corps humain : la fin. Je te laisse aussi mon catalogue sans lequel la collection n'aurait pas tout son prix.

3° Mes esquisses, mes dessins, mes aquarelles, mes pastels et mes petits tableaux à l'huile, ainsi que mes eaux-fortes et les plaques qui m'ont servi ; et aussi les eaux-fortes et les dessins originaux faits par d'autres artistes que je possède. Souviens-toi que l'art a été une de mes plus grandes joies.

4° Tous les bibelots qui sont dans ma chambre et dans mes tiroirs ; mes coupe-papiers, mes liseuses, mes vases de fleurs et mes classeurs, ainsi que les étoffes qui recouvraient mes meubles et mes vêtements ; enfin tout ce qui m'a appartenu et les petits ustensiles du métier, mon microscope, mes couleurs, mon petit filet et mes petites pinces. Je voudrais que tu transportes toutes ces choses à Laviano et que tu les arranges selon ton goût.

Ensuite. — Beaucoup de personnes m'ont aimé. Tu donneras à chacune d'elles un petit objet en souvenir de moi, parmi ceux qui te sont le moins précieux. Mes amis aussi doivent garder quelque chose de leur ami, disparu pour s'élever toujours comme la flamme au-dessus des nuages (*et ultra*, tu te souviens de ma devise?) vers le soleil jusqu'à l'Infini qui est à tous. J'ajoute donc ici une liste de noms.

Enfin, si tu le peux, tâche de ne pas trop me pleurer. Si je ne reviens pas, songe que je ne meurs pas. Le corps, ce qu'il y a de moindre en nous, souffre, s'épuise et meurt, mais non pas moi. L'âme est immortelle ; je viens de Dieu et je dois retourner vers lui ; j'ai été créé pour la joie et je retournerai à la béatitude éternelle à travers la joie qui fait partie de toutes les douleurs. Si pendant quelque temps, mon âme est restée prisonnière de mon corps, je n'en suis pas moins immor-

tel. Ma mort est une délivrance, c'est le commencement de la vraie vie et le retour à l'infini. Ne me pleure donc pas. En pensant à la beauté immortelle des idées auxquelles mon âme a voulu sacrifier mon corps, tu ne pleureras pas. Et si ton tendre cœur de mère se plaint malgré tout, laisse couler tes larmes : elles seront sacrées. Que Dieu les recueille, elles seront les étoiles de la couronne.

Sois forte, Mammina; de l'au-delà, ton fils te dit adieu ainsi qu'à papa, à mes frères et à tous ceux qui m'ont aimé ; ton fils qui a donné son corps pour combattre ceux qui veulent étouffer la lumière.

ENZO

27 juin 1915.

Il tomba à l'assaut du Sasso de Mezzodi. Un lieutenant du 51e fit à sa mère le récit de ses derniers instants.

« ... On nous avait vus, raconte le lieutenant Mayo, et nous nous couchâmes par terre. Je rejoignis avec le sergent Guaticchi une partie de tranchée de seconde ligne sous laquelle nous nous trouvions. Valentini et les autres s'avancèrent vers le côté extérieur. Le canon lança deux shrapnells devant la tranchée, l'un à droite, l'autre à gauche. J'étais étendu, le visage contre un talus. « Mayo ! Mayo ! appelait-on, si nous nous montrons, ils tireront encore. Mayo ! Mayo ! » Je glisse par terre. Valentini était assis, blessé à la poitrine.

» Nous défaisons sa chemise. Il ne criait pas, il gémissait doucement : « C'est fini ! » Presque brusquement, je l'encourageais. mais je voyais que tout en m'écoutant, il sentait que sa blessure était grave. Le lieutenant avait appelé un soldat.

» On décide de l'emporter sur une couverture. Péniblement, nous descendons la pente, traînant la couverture par terre, puis nous continuons plus lentement jusqu'au poste de l'ambulance. Plusieurs soldats de Pérouse viennent nous aider et nous relayer. Il se plaint toujours doucement et nous dit qu'il est blessé aux reins aussi. Nous le disposons à terre sur une civière, à un endroit situé parmi de grands rochers devant une grotte, sous la voûte sombre du ciel étoilé. Il a un peu d'oppression. Il demande à boire et après avoir bu, il s'assoupit doucement. Un soldat, qui a une balle dans la jambe se plaint. Dans la grotte, il y a deux officiers morts et deux ou trois blessés. On l'emporte dans la salle de pansement, et je ne devais plus le revoir.

» On m'a raconté qu'après avoir été pansé et transporté sur sa civière depuis l'emplacement des baraques de la 6e compagnie jusqu'à mi-côte du Mesola, du côté de son petit lac aimé, il a passé comme en un rêve de l'abattement à la mort.

» Je crois que, bien que se sachant plus gravement blessé que nous l'avions supposé, il ne croyait pas mourir.

» Et il est toujours vivant pour nous, dans la gloire de sa jeunesse, là-haut dans les Alpes, agitant en courant son béret fleuri de l'edelweiss et criant : « *Savoia!* »

» Et il vous attend là, dans ces Alpes, Madame, pour vous donner ce baiser, le dernier qu'il ait eu ce jour-là sur les lèvres pour vous. »

(TRADUCTION PAR JEANNE BARRÈRE)

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

25 décembre 1857, jour de Noël.

Ma chère mère, je vais ce soir ou cette nuit (hélas! si j'en ai le temps) vous écrire une longue lettre et vous expédier un paquet préparé pour vous depuis longtemps. Je dis : *si j'en ai le temps*, car je suis tombé depuis *plusieurs mois* dans une de ces affreuses langueurs qui interrompent tout ; ma table est depuis le commencement du mois chargée d'épreuves auxquelles je n'avais pas le courage de mettre la main, et il vient toujours un moment où il faut, avec une grande douleur, sortir de ces abîmes d'indolence.

Ces maudites fêtes ont le privilège de nous rappeler cruellement la fuite du temps, et comme il est mal rempli, et comme il est plein de douleurs ! Je vous expliquerai ce soir comment j'ai été conduit, après avoir pris la résolution de m'occuper sans cesse de vous, à fermer brusquement toute confidence,

1. Œuvres posthumes. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août et du 1er septembre 1917.

et si je ne suis pas tout à fait compris, au moins avouerez-vous que j'étais en quelque sorte excusable.

La solitude, sans affections et sans travail, est certainement quelque chose d'horrible, mais je suis sûr, car vous avez plus de courage que moi, que vous supportez la vôtre mieux que je ne supporte la mienne. Je suis dans un état assez pitoyable d'esprit et de corps, à ce point que j'envie le sort de tout le monde.

Le paquet que je vous réservais est composé d'abord de quelques articles de moi qui ont paru dans la seconde partie de l'année (j'ai encore été appelé au parquet, et j'ai failli être poursuivi pour l'article sur *Madame Bovary*, livre poursuivi mais acquitté), ensuite de quelques-uns des articles publiés à propos des *Fleurs du mal* ; par ces *quelques-uns* (car il y en a tant qu'à la fin, fatigué autant des éloges que des injures stupides, je ne daignais plus les lire), vous pourrez juger de l'éclat sinistre qu'a jeté le livre où j'ai voulu mettre quelques-unes de mes colères et de mes mélancolies. Enfin du *livre lui-même* que vous avez si singulièrement repoussé, quand vous avez jugé bon de joindre vos reproches aux outrages dont j'étais accablé de tous les côtés.

J'aurais voulu, pour la Noël, vous offrir le troisième volume d'*Edgar Poë* ; mais, comme je viens de vous l'avouer, les épreuves traînent sur une table depuis un mois, sans que je puisse secouer ma douloureuse lâcheté.

Cet exemplaire des *Fleurs* est le mien ; je vous le dois, puisque j'ai donné le vôtre à M. Fould ; c'étaient les deux derniers sur papier de Hollande. Je saurai m'en procurer un vulgaire. Je frissonne de paresse en pensant qu'il faudra, pour que ce livre puisse se vendre légalement, le réimprimer tout entier, et composer six poèmes nouveaux pour remplacer les six condamnés.

J'expédierai donc, avec une lettre plus détaillée, les paquets ce soir ou demain matin au plus tard.

Je vous embrasse et je vous supplie d'être désormais pleine d'indulgence ; car j'en ai, je vous le jure, le plus grand besoin. Si jamais homme fut malade, sans que cela puisse concerner la médecine, c'est bien moi.

CHARLES

30 décembre 1857.

Certainement j'ai beaucoup à me plaindre de moi-même, et je suis tout étonné et charmé de cet état. Ai-je besoin d'un déplacement, je n'en sais rien. Est-ce le physique malade qui diminue l'esprit et la volonté, ou est-ce la lâcheté spirituelle qui me fatigue le corps, je n'en sais rien. Mais ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement, insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. Le succès bizarre de mon livre, et les haines qu'il a soulevées m'ont intéressé un peu de temps, et puis après je suis retombé. Vous voyez, ma chère mère, que voilà une situation d'esprit passablement grave pour un homme dont la profession est de produire et d'habiller des fictions. Je me demande sans cesse : A quoi bon ceci? A quoi bon cela? C'est là le véritable esprit du spleen. — Sans doute, en me rappelant que j'ai déjà subi des états analogues, et que je me suis relevé, je serais porté à ne pas trop m'alarmer ; mais aussi je ne me rappelle pas être tombé jamais si bas, et m'être traîné si longtemps dans l'ennui. Ajoutez à cela le désespoir permanent de ma pauvreté, des tiraillements, et les interruptions de travail causées par les vieilles dettes (*soyez tranquille, ceci n'est pas un appel alarmant à votre faiblesse. Il n'est pas encore temps, pour* PLUSIEURS RAISONS, dont la principale est cette faiblesse et cette paresse que j'avoue moi-même), le contraste offensant, répugnant de mon honorabilité spirituelle avec cette vie précaire et misérable, et enfin, pour tout dire, de singuliers étouffements et des troubles d'intestins et d'estomac qui durent depuis un mois. Tout ce que je mange m'étouffe et me donne la colique. Si le moral peut guérir le physique, un violent travail continu me guérira, mais il faut vouloir avec une volonté affaiblie. — Cercle vicieux.

En supposant que tout janvier bien employé me suffise à finir tout ce qui ne peut se finir qu'à Paris, et que j'aille en février travailler auprès de vous à des choses nouvelles, pourrais-je trouver, sinon à Honfleur, du moins au Havre, un professeur d'escrime?

En me remettant aux armes, je satisferai à la nécessité d'exercices physiques. Et puis aussi trouverais-je, non pas à Honfleur mais au Havre, une maison de bains où l'on puisse prendre des douches et des affusions froides?

Je vais vous dire d'une manière très abrégée ce qui m'a empêché, non pas d'aller vous trouver là-bas (je ne le pouvais pas), mais de vous répondre. Je craignais à la fois de vous affliger, et de n'être pas compris. Le lendemain de la mort de mon beau-père, vous me disiez que je vous déshonorais, et vous me défendiez (avant que j'eusse songé à vous faire une demande à ce sujet) de jamais projeter de vivre auprès de vous. Puis vous me contraigniez à faire d'humiliantes avances d'amitié à M. Emon. Rendez-moi cette justice, ma chère mère, que j'ai supporté cela avec l'humilité et la douceur que me commandait votre lamentable situation. — Mais, plus tard, quand après m'avoir écrit des lettres où il n'y avait que gronderie et amertume, après m'avoir reproché ce maudit livre qui, après tout, n'est qu'une œuvre d'art, fort défendable, vous m'avez invité à vous venir voir, en me faisant comprendre que l'absence de M. Emon me permettait le séjour de Honfleur, comme si *M. Emon avait qualité pour me fermer ou pour m'ouvrir la porte de ma mère*, enfin en me recommandant soigneusement de ne pas faire de dettes à Honfleur, — alors, ma foi, j'ai été si dérouté, si étonné qu'il est présumable que je serais devenu injuste. — Voyez quelle trace durable cette lettre a laissée dans ma mémoire. Je ne savais que résoudre ni que répondre ; je suis entré, après l'avoir lue, dans une agitation inexprimable, et enfin, au bout d'une quinzaine, ne sachant quel parti prendre, je résolus de n'en pas prendre du tout.

Je crois vraiment, ma chère mère, que vous n'avez jamais connu mon insupportable sensibilité.

Nous sommes actuellement bien seuls et bien faibles, car je crois que mon frère ne peut compter pour rien, si nous essayions une bonne fois d'être heureux l'un pour l'autre?

J'ai une petite chose désagréable à vous apprendre, et je vous l'aurais volontiers cachée, si elle n'était pas l'indice que d'autres erreurs semblables ont pu être commises. Sans doute l'honneur en revient à M. Emon. Il y a quelques mois, j'ai

découvert chez un marchand du passage des Panoramas un tableau de mon père (une figure nue, une femme couchée voyant deux figures nues en rêve). Je n'avais pas du tout d'argent, pas même pour donner des arrhes, et le torrent insupportable des futilités journalières m'a depuis fait négliger cela. Croyez-vous que plusieurs bévues de ce genre aient été commises? Mon père était un détestable artiste ; mais toutes ces vieilleries-là ont une valeur morale.

Adieu, ma chère mère, dites-moi ce que vous augurez de votre santé, si ce séjour là-bas vous convient, et que vous vous considérez comme intéressée à vivre longtemps pour moi.

Je vous embrasse, et je me figure que vous m'embrassez.

CHARLES

Lundi, 11 janvier 1858.

Ma chère mère, vous avez deviné, je suis criblé d'affaires et d'ennuis. Je ne vous en parle jamais, parce que cela vous affligerait inutilement.

De plus, et comme pour augmenter mes embarras, je ne peux plus marcher qu'avec la plus grande difficulté, j'ai la jambe droite enflée, non flexible et prise d'une douleur des plus singulières ; les uns disent que c'est une crampe, les autres une névralgie.

Je vous remercie beaucoup de vos recettes pharmaceutiques : je les ai soigneusement mises de côté, et je m'en servirai. Du reste, l'estomac, pour le présent, va mieux, grâce à l'éther, et les coliques sont supprimées par l'opium. Mais l'opium a de terribles inconvénients.

Aller là-bas tout de suite, dites-vous? Mais vous ne songez pas à tous les manuscrits que j'ai à finir auparavant, et à tout ce que j'ai à payer. Il y a d'ailleurs, comme je vous l'ai dit, des manuscrits qui ne peuvent pas être terminés là-bas. Si je vous donnais les explications là-dessus, ce serait excessivement long et inutile.

J'ai, je vous le répète, la très ferme résolution d'aller m'installer à Honfleur ; j'ai l'espérance que ce sera dans le commencement de février. Dès la fin de janvier je commencerai

à vous expédier un à un des paquets et des caisses contenant mes petites affaires.

Il faut que je gagne beaucoup d'argent pour me délivrer de Paris. Vous ne sauriez croire ce que je paye d'intérêts, de frais d'huissier, etc. Je n'ai pas le courage, je n'ai pas le génie de Balzac, et j'ai tous les embarras qui l'ont rendu si malheureux.

Je ne paierai que l'indispensable, et au dernier moment je compte que le directeur de la *Gaîté* me fera prêter une somme de mille ou de quinze cents francs, sur mon drame commencé. Elle servira à résoudre les dernières questions.

J'ai fait part à quelques amis du projet que j'ai de m'installer à Honfleur. Tout le monde me dit que c'est un trait de génie. En effet, par ce moyen, suppression de l'agitation et des courses stériles, et enfin cette solitude que j'aime tant. De plus, je dois espérer que si je gagne à Paris, au milieu des tourments sans nombre et sans nom, cinq ou six mille francs en travaillant très peu, j'en gagnerai beaucoup plus dans de bonnes conditions de tranquillité.

Restent encore deux questions assez difficiles à résoudre. Il me faudra venir fréquemment à Paris, voir des directeurs de journaux, de revues et de théâtres, régler une foule de petites affaires ; forte dépense, fréquemment répétée, et je crois malheureusement que les administrations de chemins de fer sont extrêmement chiches de cartes de faveur.

Secondement, je vous causerai au moins une dépense, celle de la table, et il faudra que nous réglions cette indemnité.

Vous n'avez donc pas remarqué qu'il y avait dans les *Fleurs du mal* deux pièces vous concernant, ou du moins allusionnelles à des détails intimes de notre ancienne vie, de cette époque de veuvage qui m'a laissé de singuliers et tristes sounirs — l'une. *Je n'ai pas oublié voisine de la ville* (Neuilly), et l'autre qui suit : *La servante au grand cœur dont vous étiez jalouse* (Mariette)? J'ai laissé ces pièces sans titres et sans indications claires, parce que j'ai horreur de prostituer les choses intimes de famille.

Je gribouille affreusement. J'ai écrit sans y voir.

A bientôt.

CHARLES

Vendredi, 19 février 1858.

Chère mère, tu m'as écrit une lettre bien charmante (la seule de ce ton depuis bien des années) il y a déjà vingt jours, et je ne t'ai pas encore répondu. Tu as dû être bien douloureusement étonnée. Pour moi, quand j'ai lu cette lettre, j'ai compris que j'étais encore aimé, plus que je ne l'avais cru, et que bien des choses pouvaient être réparées, et que bien du bonheur était encore permis.

Dans les différentes manières dont tu as sans doute cherché à expliquer mon silence, tu as peut-être manqué d'indulgence. La vérité est que cette lettre si parfaitement bonne et maternelle m'a fait presque du mal. J'ai souffert en voyant combien tu me désirais sincèrement près de toi, et en pensant que j'allais être obligé de t'affliger, puisque je n'étais pas encore prêt.

D'abord, je n'ose pas quitter Paris en laissant derrière moi un livre en train. Tu connais l'effroyable soin que je mets à toutes choses. Je serais inquiet et j'aurais raison de l'être. (Le livre a huit feuilles, j'en suis à la cinquième, et le reste, en travaillant vivement, peut être fait dans dix jours.)

Ensuite pense donc à l'horrible existence que je mène, et qui me laisse si peu de temps pour le travail, à la multiplicité de questions à résoudre avant mon départ (ainsi au commencement du mois, il m'a fallu prendre six jours à me cacher, de peur d'être arrêté. Or j'avais laissé mes livres et les manuscrits en train chez moi. Ceci n'est qu'un des mille détails de ma vie).

Avoir le bonheur à deux pas, presque sous la main, et ne pas pouvoir s'en emparer ! Et savoir que non seulement on va être heureux, mais qu'encore on va porter le bonheur à quelqu'un à qui on le doit !

Ajoute encore à cette souffrance celle-ci que peut-être tu ne comprendras pas : quand les nerfs d'un homme sont très affaiblis par une foule d'inquiétudes et de souffrances, le diable, en dépit de toutes les résolutions, se glisse tous les matins dans son cerveau sous la forme de cette pensée. Pourquoi ne pas me reposer une journée dans l'oubli de toutes choses? Je ferai cette nuit, et d'un seul coup, toutes les

choses urgentes. Et puis la nuit arrive, l'esprit est épouvanté par la multitude des choses arriérées ; une tristesse écrasante amène l'impuissance, et le lendemain la même comédie se joue de bonne foi, avec la même confiance et la même conscience...

Vendredi, 5 mars 1858.

Ma chère mère, je te demande pardon de te parler brièvement et catégoriquement. Je sors de chez M. Jaquotot, et ma lettre actuelle peut être considérée comme l'abrégé de ma conversation avec lui.

M. Jaquotot m'a fait plusieurs questions intéressantes :

— Comment avez-vous vécu depuis quatorze ans?

— J'ai vécu de l'argent que me devait Ancelle, et, dans de grands embarras, des permissions que me donnait ma mère de dépasser le chiffre du revenu, générosité qui d'ailleurs ne servait à rien, vu la manière dont l'argent m'était donné ; — depuis quelques années seulement j'ai pu augmenter mon revenu par mon travail.

— Combien devez-vous?

— Au moins trente mille francs.

— Au moment de la réunion de famille, combien deviez-vous?

— Quinze ou vingt mille francs.

— Puisque vos dettes sont de deux natures, pourquoi les dettes faites avant la réunion de famille n'ont-elles pas été payées, et pourquoi, pour compenser cette perte, Ancelle n'a-t-il pas fait fructifier le reliquat de votre fortune?

— Je n'en sais rien ; j'ai trop accusé Ancelle, je ne veux plus l'accuser. D'ailleurs, je n'ai jamais accusé que son esprit.

— Avez-vous quelquefois pensé à la nécessité de convoquer un nouveau conseil de famille, et d'intercéder pour obtenir un autre conseil?

— Oui. J'en ai moi-même menacé quelquefois Ancelle ; mais mon indolence et l'horreur des affaires ont pris le dessus. D'ailleurs, *pour le moment présent*, et c'est l'avis de ma mère comme le mien, je dois . . . .

. . . .

tout faire pour éviter ce conflit.

13 juin 1858.

Mais, chère petite mère, vous êtes folle ; c'est moi qui ai quarante mille excuses à vous faire pour ma bizarre conduite, que moi seul, je puis comprendre, et mille remerciements pour votre indulgence. — Seulement si j'ai des torts, avoue que tu écris toujours comme une personne heureuse, sans soucis, et qui a tout son temps à consacrer à ses amis. Tu sais cependant bien que ma destinée est mauvaise. Il faut des miracles et je les ferai.

Comment n'as-tu pas deviné que depuis trois mois je m'étais laissé circonvenir par de nouveaux embarras d'argent? — Seulement, admire-moi ! Cette fois-ci je m'en tirerai à moi tout seul, sans emprunter un sol.

Tout ce que je t'ai dit relativement aux traités futurs, aux offres qui me sont faites, est littéralement vrai. Si mon premier morceau à la *Revue contemporaine* a été retardé, c'est uniquement parce que j'ai voulu; j'ai voulu revoir, relire, recommencer et corriger.

Pour de bon, sérieusement, tu vas, dans peu de jours, recevoir le commencement de mon déménagement, attendu que j'ai horreur de porter avec moi une simple malle. Ce seront d'abord des livres — tu les rangeras proprement dans la chambre que tu me destines.

Je t'écrirai de nouveau et je t'embrasse.

CHARLES

Laisse donc les Jaquotot tranquilles, d'ailleurs ils sont absents.

Dimanche, 22 août 1858.

Chère mère, je te prie de ne pas prendre ma lettre pour une chose ridicule ou exagérée, prends-la simplement pour une faiblesse d'esprit, si tu veux et en tout cas, elle est la preuve que je pense souvent à toi. — Depuis quelques jours je rêve de toi, et, pour tout dire, ces rêves sont d'une nature désagréable. Mais la dernière fois, je t'ai vue malade, et je me suis vu moi-même te soignant. Il en est finalement résulté pour

moi une véritable inquiétude. Écris-moi donc demain lundi (pour que j'aie la lettre mardi) si tu te portes bien.

Maintenant, si tu as à me gronder, renvoie tes gronderies à plus tard. Elles tomberaient maintenant bien mal.

Je t'écrirai une autre fois pour te dire ce que j'ai fait, et ce que je fais.

Voilà donc le 15 août passé sans que la décoration soit venue. Je ne sais pas si je t'ai jamais dit qu'il en avait été question déjà l'an passé, mais que le procès des *Fleurs du mal*[1] avait fait renvoyer la question à plus tard. Du reste, pour parler avec une entière franchise, les nominations récente, sont pour moi d'une nature si déplaisante, que je suis enchanté de n'avoir pas été jeté dans une fournée et surtout dans celle-là.

Adieu, je t'aime bien.

CHARLES

11 décembre 1858.

Ma chère mère, je t'expédie un nouveau paquet, car tous mes retards ne disent pas que j'aie lâché mon but.

Ne m'écris pas, ou si tu m'écris, que ce soit 22, rue Beau-

1. Voici la copie du jugement auquel ce procès a abouti :

En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse :

Attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie le prévenu des fins des poursuites ;

En ce qui concerne la prévention d'offenses à la morale publique et aux bonnes mœurs :

Attendu que l'intention du poète, dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grossier et offensant pour la pudeur ;

Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis, et de Broise, en publiant, vendant et mettant en vente à Paris et à Alençon, l'ouvrage intitulé : *les Fleurs du mal*, lequel contient des passages et des expressions obscènes et immorales ;

Que lesdits passages sont contenus dans les pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil ;

Vu l'article 8 de la loi du 17 mai 1819, l'article 26 de la loi du 26 mai 1819 ;

Vu également l'article 463 du Code pénal ;

Condamne Baudelaire à trois cents francs d'amende ;

Poulet-Malassis et de Broise, chacun à cent francs d'amende ;

Ordonne la suppression des pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil, et condamne les prévenus solidairement aux frais.

treillis. Seulement il est possible que je sois à Alençon, pendant que ta lettre arrivera.

J'enlève demain mes dernières affaires de l'hôtel Voltaire.

J'ai encore quatre envois à te faire, dont je ferai les caisses ou les enveloppes après un très court séjour à Alençon.

Mon *quiam* me cause beaucoup d'inquiétudes ; j'ai dans l'idée que j'ai fait quelque chose de détesable. C'est bien la peine d'apprendre à connaître les poisons, pour n'en pas savoir tirer plus de talent.

Tu as reçu *l'Amour* de Michelet, immense succès, succès de femmes; je ne l'ai pas lu, et je crois pouvoir deviner que c'est un livre répugnant.

Fanny, immense succès, livre répugnant, archi-répugnant.

Quant aux *sonnets humoristiques*, c'est un livre charmant.

S'il me reste un peu d'argent, je t'apporterai des étrennes.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

10 octobre 1859.

Ceci peut t'intéresser.

Conserve-le, comme *tout ce que je t'envoie.*

La fin du *Salon* que tu as reçue n'est qu'une épreuve, et n'a pas paru. La petite Revue est morte.

J'ai roulé dans d'immenses embarras.

Actuellement je suis en bon train, malgré de grandes tristesses.

Le théâtre est un métier tout nouveau pour moi. Les deux premiers actes vont bien ; mais je n'ai jamais pu aller plus loin.

Crois, si tu le peux, que si je ne t'écris pas, c'est seulement quand je ne suis pas *content de moi.*

Tu aurais bien pu m'adresser un petit merci pour les pauvres preuves que je t'ai envoyées de ma sollicitude pour diminuer ton ennui.

Tu as voulu la *Revue contemporaine*. L'as-tu reçue? Elle paraît le 1er et le 15. Si par hasard, il y avait un oubli, écris-moi pour te plaindre (si elle est adressée à mon nom au lieu de l'être au tien, c'est que, par ce procédé, je ne paie comme auteur que la moitié du prix). As-tu reçu *la Légende des siècles*,

un beau livre qui vient de paraître? Ce Victor Hugo est infatigable.

Les Païens innocents?

Le Balzac de Théophile Gautier?

Le Mormont?

Un livre critique de Montégut (?)?

Et mon épreuve?

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton idée de prier Dieu pour mes affaires de théâtre est très comique ; mais tout ce qui vient de toi est toujours bien.

C. B.

Excepté *Machiavel et Condorcet*, qui n'est même pas commencé, et que je ferai à Honfleur, tous les ouvrages annoncés au dos de ma brochure sont finis, et paraîtront l'année prochaine de mois en mois, un volume par mois.

Les *notices littéraires* sont finies. *Eurêka* est fini.

Etc., etc.

Je ne t'ai pas envoyé les numéros de la *Revue de Genève*, parce que l'ouvrage que j'y fais imprimer (*Eurêka*) est pour toi d'une nature inintelligible, et ensuite est devenu plus obscur encore par les abominables fautes d'impression commises par ces imbéciles.

Les remue-ménage que tu as faits dans mes deux chambres m'inquiètent beaucoup. Enfin je verrai cela prochainement.

Je me suis trompé, je le crains bien, pour le thé que je t'ai envoyé. J'ai dans l'idée que c'était un autre que j'avais en vue.

Es-tu contente de la brochure? Je ne parle pas de moi. Je parle de la forme que Malassis a donnée à la chose, caractère et papier?

(Cette dette Malassis finira. Ainsi, sur cinq ouvrages annoncés ici, il y en a quatre qui lui appartiennent pour un tirage à onze cents exemplaires, et qui diminueront ma dette d'au moins douze cents francs.)

Je t'embrasse et te supplie de ne plus inventer des monstres.

C. B.

1[er] novembre 1859.

Sans doute je t'écrirai minutieusement sur mes affaires, et je crois même que j'aurai prochainement des nouvelles heureuses à t'annoncer.

Quant au thé, tu te trompes ; je t'ai envoyé un échantillon, qui est un thé *fort recommandé*, non pas pour le mêler comme assaisonnement à des *thés inférieurs*, mais pour le prendre pur. Alors, d'après ce que tu me diras, je saurai *si ce thé est aussi bon qu'on le dit*.

Sois bien persuadée que je n'aurai pas la cruauté de te laisser passer ton hiver toute seule.

Je te remercie de tout mon cœur de cette ardente curiosité que tu donnes à mes affaires. — Je suis maintenant convaincu que si j'ai été si souvent malheureux, c'était en grande partie par ma faute. — Pourvu que j'aie la santé et la *patience* de prouver ce que je vaux !

Le mot que tu n'avais pas pu lire était *thé*. Il paraît qu'il y en a encore un autre ; mais celui-là est à six cents francs la livre. Que diable cela peut-il être? Peut-être s'est-on amusé à exciter ma curiosité? — Celui que je t'ai envoyé, qui est d'un prix fort modeste (quarante-huit francs le kilogramme, trente francs la livre), et qu'on appelle le thé de caravane, est, à ce que dit un de mes amis, tantôt bon, tantôt mauvais. Le marchand lui-même est peut-être trompé. D'après ce que tu me diras, je verrai s'il faut acheter encore de la même espèce.

Avant de quitter Paris, j'aurai grand soin de prendre l'adresse exacte du marchand de pailles et nattes orientales, et d'aller lui demander ses prix.

Maintenant j'ai quelques recommandations à te faire :

Il faut que mes cartons et paperasses restent dans le même état où je les ai laissés. J'ai une peur affreuse de la bêtise des servantes.

Il n'y a qu'un seul mur (celui de mon cabinet faisant cloison avec la cour) sur lequel rien ne doit jamais reposer, à cause de l'humidité.

Il faut que tu aies bien soin d'accumuler, et non pas de détruire tout ce que je t'envoie ayant trait à la littérature, brochures, revues, journaux, épreuves. Il m'arrive très sou-

vent de n'avoir pas de double. Ainsi je n'ai pas de double de mon *Salon* (les derniers articles sont allés à Honfleur depuis mon départ, les uns en brochures définitives, le dernier en *épreuves*), non plus que de mes vers dans la *Contemporaine*, etc.

Enfin, il faut que tu cherches dans la partie *droite* de mes rayons, à l'endroit où sont accumulés *les livres brochés*, une toute petite *brochure* (*Bertram*, par Mathurin, texte anglais), une autre brochure plus grande (*Bertram*, de Mathurin, traduit en français par Nodier et Taylor).

Tu mettrais (non pas sous enveloppe) mais sous une bande assez large pour couvrir presque toute la couverture, chacune de ces brochures ; cela te coûtera beaucoup moins cher que si tu les affranchissais comme lettres ; et tu me les enverras à l'hôtel de Dieppe. (Aie bien soin de ne pas glisser de lettre dedans. Tu nous ferais faire un procès.) Il faut que la bonne ait l'esprit de faire affranchir COMME IMPRIMÉS.

Maintenant, je t'embrasse de tout mon cœur, et je te remercie.

CHARLES

Malgré ta vue basse, tu remettras gentiment toutes les brochures à leur place sans les friper. Je te demande pardon de cette recommandation.

8 décembre 1859.

Tu es vraiment bien dure, ma chère mère, et tu me tourmentes beaucoup. Ne me disais-tu pas dernièrement que je t'obligeais à *faire face* (c'est ton expression) à des paiements de billets, et que mon ami Malassis (qui m'a prêté quatre mille francs à l'insu de son beau-frère et de sa mère, et qui (a) osé le premier encourir une condamnation pour moi) sentait l'usure? Je ne peux pas toujours t'écrire de longues lettres, avec toutes ces occupations et ces longues courses que je ne fais pas toujours en voiture. Tu me dis que tu es agitée par cette pensée des mille francs que j'ai à payer chez toi. — Juge donc de ce que j'endure depuis dix-huit ans !

Je reste à Paris parce que le drame est mauvais, que le plan est à recommencer, et que je désire ne retourner là-bas qu'après

avoir signé mon traité avec le Cirque, et après avoir emprunté trois mille francs aux gens dont le métier est de faire des avances sur ces sortes d'ouvrages.

Le volume *Notices littéraires* est fini. Le volume *Fleurs du mal* est presque fini. Le volume *Opium et Haschish* sera fini après-demain. Le volume *Curiosités esthétiques* sera fini à la fin du mois. *Eurêka* (quatrième volume de *Poe*) sera fini dans huit jours. Je ferai à Honfleur : *Machiavel et Condorcet*, cela me tiendra un temps infini.

Tu oublies encore que moi, prodigue, je suis transformé en tuteur et en sœur de charité.

Je te récrirai. Je t'embrasse et je te remercie pour tous les soins que tu donnes à mon petit nid.

Tu recevras (chemin de fer ou poste) les mille francs le 11.

Tu vois que je ne perds pas mon temps.

C. B.

15 décembre 1859.

Tu es beaucoup trop généreuse. Je ne sais encore si j'accepte ou si je refuse ; cela dépendra de ma situation d'argent à la fin du mois. J'ai fait faire ici, il y a trois mois, de fort beaux habits ; mais naturellement ils s'usent bien plus vite qu'à Honfleur. D'ailleurs, je dois considérer qu'en dix-sept ans tu m'as donné ou prêté plusieurs milliers de francs, et il est grandement temps non seulement que je ne t'emprunte plus, mais même que je te rende.

Tu oublies de me dire dans ta lettre que tu as reçu (sans doute) cinq cents francs d'Alençon, pour payer le 15. J'espérais cependant qu'aujourd'hui mon esprit si agité pourrait reprendre du calme.

Il y a encore chez de Calonne des vers nouveaux et passablement singuliers, je crois. Mais le 31, ce sera de la prose qui paraîtra ; première partie seulement de l'*Opium*; c'était trop long pour paraître en une fois.

On m'a donné de superbes gravures et de magnifiques aquarelles. Je pourrai orner mon appartement. Il y a dans les aquarelles (qui sont d'un homme très bizarre, ami de Preziosi, mais bien supérieur à lui) des dessins sur la vie turque que

je réserverai pour toi. Je ferai en sorte de rapporter les deux lettres de Greuze.

Adieu, je t'embrasse.

CHARLES

Mercredi, 28 décembre 1959.

Quoique tu ne m'aies rien écrit, je présume que tu as été satisfaite de tes étrennes. Tu es la première personne envers qui j'ai pu, cette année, m'acquitter de ce devoir. Et ce dessin est le seul morceau oriental que j'aie pu arracher à cet homme bizarre, sur qui je vais écrire un grand article (le dernier morceau de ceux qui composent les *Curiosités esthétiques*).

Rien de neuf. Un petit accident qui te sera désagréable : hier et avant-hier, j'ai tant et tant fait de corrections sur l'*Opium*, que les ouvriers n'ont pas eu le temps de les exécuter pour le 30. Ainsi, partie remise au 15. Du reste, je crois que le morceau sera très amusant. M. Malassis est venu à Paris, et nous nous sommes entendus pour la publication d'un volume par mois, à partir de février. Ainsi, nous allons imprimer le premier volume en janvier. Nous imprimerons en même temps que la *Revue* imprimera de son côté. Les fleurons, culs-de-lampe et frontispice pour *les Fleurs* (2e édition) sont commandés. Tout le travail d'épreuves se fera à *Honfleur*. Je suis donc sûr maintenant de la publication de cinq volumes. L'année prochaine, Dieu veuille qu'ils améliorent moralement ma situation ; car pour de l'argent, c'est sur autre chose qu'il faut compter. La difficulté avec Michel Lévy sera résolue plus tard, parce que le volume *Notices littéraires* sera le dernier. Le commis de la librairie Malassis, qui vient de faire un voyage, prétend que tout le monde réclame la deuxième édition de *Fleurs du mal*.

Je n'attends, pour commencer à effectuer mon retour, que la décision du nouveau directeur sur un nouveau plan. J'ai tout lieu d'espérer qu'elle sera bonne. Il y a une grosse somme au bout de cette première décision.

Je suis opprimé par un tas de pensées solennelles et plus que sérieuses. Voilà une année moins bêtement remplie que les autres ; mais ce n'est que le quart de ce que je veux faire

pendant celle qui va commencer. Si j'allais devenir infirme, ou sentir mon cerveau dépérir avant d'avoir fait tout ce qu'il me semble que je dois et puis faire !

Je t'en prie, écris-moi que tu te portes bien, que tu m'aimes bien et que tu as confiance dans ma destinée.

Maintenant, chère mère, un grand service. Les deux cents francs que tu m'as offerts (*et que je te rapporterai avec soixante autres aussitôt que mes derniers arrangements seront faits*), envoie-les moi, je t'en prie, sous lettre cachetée, de cinq cachets, avec déclaration à la poste, et le chiffre énoncé *en toutes lettres* et aussi *en chiffres* sur l'enveloppe. Je recevrai cela le 30, et j'en ferai l'emploi suivant :

La moitié selon ton intention, c'est-à-dire que j'achèterai du linge tout fait, mouchoirs, chaussettes et chemises. *C'est affreusement* pressé ; j'en manque RADICALEMENT, et je ne dois pas compter comme provision sur ce que j'ai laissé à Honfleur; tandis que mes habits, ceux que j'ai fait faire à Paris cet automne, sont encore fort passables. Si, comme je le crois, je reçois encore une bonne somme, soit de Genève, soit par l'intermédiaire du directeur du Cirque, alors j'augmenterai encore ma garde-robe avant de repartir.

L'autre moitié sera employée aux étrennes; domestiques de l'hôtel, et étrennes dans les maisons où je vis familièrement et où je dîne sans cesse. Ainsi je serai aussi fier que tout le monde, et personne ne devinera ma pauvreté.

Quant à tes caoutchoucs, fussé-je même plus riche, jamais, c'est laid et dangereux.

Enfin, chaussures, cravates, etc., les deux cents francs suffiront.

Je t'embrasse de tout mon cœur, et, bien que j'aie quelque espérance de gloire, je suis fort triste.

J'ai fait un tas de vers, et je m'arrête, d'abord, parce que j'ai des choses plus pressées et plus fructueuses qui attendent leur conclusion, ensuite parce que cette fécondité n'aurait jamais de fin, et enfin parce que j'ai laissé trois pièces *commencées à Honfleur*, que je finirai là-bas, en même temps que la préface (grosse affaire) qui doit être faite de manière à ne plus prêter le flanc à la méchanceté de la justice, si bête et si méchante.

Ne te gêne pas pour me dire (si c'est ton opinion) que tu trouves la dame turque très laide, je ne te crois pas très forte en beaux-arts, et cela ne diminue en rien ma tendresse et mon respect pour toi.

CHARLES

Ne t'avise pas de m'envoyer le reste du linge qui est *à Honfleur*. J'ai si peu de temps à rester ici, que ça n'en vaut pas la peine ; et cela me chargerait d'un paquet de plus pour mon retour. D'ailleurs, il faudrait tout de même en acheter, et il y a si peu de choix et c'est si mal fait là-bas. Or, j'aurai tant de choses, moi qui aime tant à voyager sans paquets, que si j'avais trop d'habits, je les vendrais.

Sans compter les cartons de dessins et les tableaux.

Dimanche, 15 janvier 1860.

J'ai subi avant-hier une crise singulière. J'étais hors de chez moi, j'étais presque à jeun. Je crois que j'ai eu quelque chose comme une congestion cérébrale. Une vieille bonne femme m'a tiré d'affaire par des moyens singuliers. Mais quand j'ai été dégagé, une autre crise est arrivée. Des nausées et une faiblesse telle avec vertiges, que je ne pouvais pas monter une marche de l'escalier sans croire que j'allais m'évanouir. Au bout de quelques heures tout était fini. Je suis rentré chez moi hier soir, je suis parfaitement bien, mais fatigué comme si j'avais fait un long voyage.

Je t'embrasse ; je te supplie de croire qu'il n'y a pas absolument de ma faute. Je t'écrirai après-demain.

CHARLES

Un détail assez comique de ma triste aventure, c'est que je n'ai pas perdu un instant la raison, et que j'étais inquiet de l'idée qu'on devait me croire ivre.

4 mars 1860.

Ma chère mère, tu as dû être bien étonnée de ne pas être remerciée tout de suite. Voici pourquoi : il faut d'abord que tu aprennes une chose que probablement tu n'as jamais devi-

née, c'est que tu m'inspires une très grande crainte. Or, je t'avais priée de te conduire de manière que tout retombât ici à Paris sur moi, dans mon hôtel ; ensuite de ne m'écrire pour me gronder que dans quelques jours, quand mes affaires seraient meilleures. Juge de mon étonnement et de mon inquiétude, quand j'ai reçu coup sur coup deux lettres. Elles ont longtemps brûlé ma poche, et ce n'est que fort tard que j'ai trouvé le courage de les lire. Ma première sensation a été un immense étonnement, et la seconde une grande honte. La gratitude pour tant de générosité et de dévouement n'est venue qu'après. Cela ne veut pas dire que chez moi l'orgueil maladif dont ma triste existence m'a rempli parle toujours avant le cœur ; cela vient simplement de ce que j'étais tout à fait ahuri.

Voici le compte des sommes que je veux te renvoyer ou te rapporter d'un seul coup ou par lambeaux : soixante, deux cents, trois cent trente-sept, deux cents. Soit en tout sept cent quatre-vingt-dix-sept, sans compter un immense arriéré.

Voilà quatre jours écoulés et rien de ce que j'attends n'est venu. Cela me fait mal aux nerfs, et je ne travaille pas du tout. Je rage, je ne sors pas, et je m'ennuie. Je sais bien que le courage consisterait à supposer que les sommes attendues ne viendront jamais, et à me mettre à travailler toute la journée pour *la Presse*, mais je suis presque malade.

26 mars 1860.

Allons ! ma chère mère, il faut encore que je t'afflige. Demain 27, et le 1er avril, il y aura deux billets nouveaux qui tomberont à Honfleur. (Les derniers. Depuis ta défense je n'en ai pas fait d'autres.) JE NE VEUX PAS, quand même tu le voudrais, que tu te saignes pour moi. C'est une *prière absolument sincère* que je t'adresse. *Je ne veux pas*, je ne puis pas sans un frisson penser à ce que tu m'as écrit récemment : *Charles, malgré que tu sois bon, et que tu puisses gagner de l'argent, j'ai peur que tu ne me ruines*. Tu sais maintenant que quand le retard n'est que de trois ou quatre jours, il ne peut pas y avoir de scandale. *Je te donne ma parole d'honneur que je n'ai touché ni les quatre cents francs ni les cinq cents que*

j'attends depuis deux mois. Mais cette fois l'argent viendra d'un endroit plus sérieux que *la Presse.* Je t'écrirai sans faute après-demain pour te rassurer. Prends soigneusement le nom et l'adresse de l'huissier, ou de la personne qui détient le papier en question. — Il est convenu avec *la Presse* que je serai toujours payé avant l'impression.

Je t'en supplie très ardemment, sois indulgente, songe que je souffre de grandes douleurs, et que mon esprit est malsain. Ne m'envoie pas un de ces torrents de reproches qui me font tant de mal, à moi que tu crois insensible ; et puis je ne veux pas que tu aies des maux d'estomac ni des insomnies. Car cette bourrasque de trois mois va finir. Tu ne peux pas t'imaginer les inquiétudes que tu me causes en me disant ces choses-là. Alors je me mets à trembler, et tantôt par la crainte de tes reproches, tantôt par la peur d'apprendre sur ta santé des nouvelles affligeantes, je n'ose pas décacheter tes lettres. Devant une lettre je ne suis pas brave.

Si tu savais de quelles pensées je me nourris : la peur de mourir avant d'avoir fait ce que j'ai à faire ; la peur de ta mort avant que je t'aie rendue absolument heureuse, toi le seul être avec lequel je puisse vivre doucement, sans ruses, sans mensonge ; l'horreur de mon conseil judiciaire (il faut bien prononcer ce mot) qui me torture jour et nuit; enfin, et ceci est peut-être plus triste que le reste, la peur de ne pouvoir jamais me guérir de mes vices. Voilà mes pensées habituelles. Et mon réveil, le matin, en face de ces tristes réalités : mon nom, ma pauvreté, etc...

J'ai pris une résolution absolue : après la première semaine d'avril, c'est-à-dire à Pâques, ou après Pâques, que j'aie ou que je n'aie pas résolu la question du drame (car je suis entêté), que j'aie ou que je n'aie pas tes huit cents francs dans ma poche, je pars. Et enfin je serai, non pas heureux, c'est impossible, mais assez tranquille pour consacrer toute ma journée au travail, et toute ma soirée à te divertir et à te faire ma cour.

As-tu reçu une lettre (très courte) où je parlais de ton châle et dans la même journée un paquet de thé, qui est, je crois, celui que tu désirerais avoir? Pour ton châle, j'ai été si ému, si touché, que je n'ai jamais pu me résigner à le vendre ; je

l'ai engagé, avec l'espoir de le retrouver plus tard, et avec l'argent qui m'a été prêté (deux cent cinquante francs) je me suis complètement habillé.

Ceci est le commencement d'une série d'articles critiques, *tous finis*, qui entreront plus tard dans mon quatrième volume pour la maison Malassis. Tu recevras successivement huit placards comme celui-ci.

Il y aura sans doute des poésies nouvelles de moi dans la *Revue Contemporaine* le 1er avril. A *la Presse*, il paraîtra successivement neuf ou dix feuilletons sur les beaux-arts.

Adieu. Je ne pourrai pas demain, à neuf heures du matin, penser sans tristesse que tu lis ma lettre.

CHARLES

Les Paradis s'impriment. Et plus tard viendront *les Fleurs*.

Ma chère mère. Il y a quatre jours que je bats les rues de Paris pour trouver cent francs en dehors des trois cents. Si tu les as encore, envoie-les-moi tout de suite sous forme de lettre chargée. Je dis si tu les as encore — parce que pendant que je m'appuyais sur *le Constitutionnel* pour les trois cents francs du 12, il serait possible que le Coussinet ait récrit à Honfleur pour les trois cents francs, — auquel cas tant pis pour moi. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si tu n'as pas envoyé les cent francs à Coussinet, je m'en servirai pour moi, et je serai seul à Paris responsable des trois cents francs. Je suis sûr que cette dernière somme va enfin atténuer tant d'embarras.

A la fin de cette semaine, *les Paradis artificiels* vont paraître. Il faudra passer tout de suite au second volume : *les Fleurs*, et alors j'irai pendant trois jours travailler à *Honfleur*, et remuer mes cartons où tu ne pourrais pas toi-même trouver ce qu'il me faut (quelle horrible manière de travailler toujours entre plusieurs inquiétudes ! de ligne en ligne, je m'interromps en pensant à cette horrible destinée).

Il n'y a donc plus de billets à Honfleur. J'ai la note exacte de tout ce que j'ai reçu de toi depuis janvier 1859.

Fais en sorte de ne pas trop mal me recevoir. Tu m'as reçu une fois si durement.

Aussitôt que le manuscrit des *Fleurs* sera en ordre et envoyé

à Alençon (huit jours), je retournerai à Honfleur, et j'y attendrai la décision du théâtre du Cirque.

Je t'embrasse bien, et je te demanderai mille pardons pour avoir troublé trop souvent ton repos.

CHARLES

Je suis très suffisamment habillé.

18 mai 1860.

Je t'avais dit que j'allais partir, parce que j'espérais laisser entre les mains de quelqu'un six mille francs pour des dettes à payer ; mais ne pouvant les payer qu'au fur et à mesure, et ma présence étant nécessaire, je suis resté. Il y a déjà quatre mille francs de payés.

Et puis l'apparition du livre. Tu le savais, puisque tu avais reçu ton exemplaire. Tu sais bien aussi que la distribution d'un livre est chose grave. C'est comme la distribution des billets de faveur pour un spectacle. Juge de mon embarras. Il me fallait cent trente exemplaires, j'en ai reçu soixante.

Je crois que je vais avoir quelques jours de répit. Je te rapporterai un peu d'argent, et un livre *magnifique*, que tu ne connais pas. Moi non plus, je ne le connais pas. C'est (*sic*) *les Pensées et les Lettres de Joubert*, l'ami de Chateaubriand.

Tu as tort de t'inquiéter des trois cents francs. Marin a dû se conduire rigoureusement. D'ailleurs, je le verrai prochainement.

Mon livre est remanié et augmenté.

Te portes-tu bien? Pour moi, la chose suprême, c'est cela, c'est-à-dire : *toi te portant bien.*

Je t'embrasse.

CHARLES

J'ai une horrible peur de faire un *fiasco* avec mon livre. Et quand je pense qu'il en faut encore quatre cette année !

7 août 1860.

Voilà sans doute, chère mère, bien des ennuis et des travaux, coup sur coup. Quant à cette dame dont tu me parles, c'est un

ennui temporaire dont tu tireras encore peut-être quelque plaisir. Mais moi, qui à coup sûr vais aller là-bas le 15 au plus tard, je vais être un embarras de plus dans cette bagarre. Pour l'écroulement des terres, c'est plus grave. Je t'ai mangé un argent fou depuis deux ans et demi, et il serait vraiment navrant que ces accidents se renouvelassent à chaque fois que la saison serait assez mauvaise pour amener des ravages. Alors ta maisonnette, qui est pour toi un amusement, serait un tonneau des Danaïdes pour l'argent.

J'ai lu très attentivement ta lettre, et *je me souviendrai* toujours de cette prédisposition aux crises irrémédiables.

Quant à moi, il ne faut pas être inquiet, *excepté pour la chose que tu sais* ; sans doute, je suis horriblement mécontent de ma santé, mais le corps irait bien, si l'âme allait bien. L'âme n'ira jamais bien. Ces misérables vomissements dont je parle si souvent me sont habituels, même à jeun, même sans colère, sans peurs et sans inquiétudes. Le pire de tout est que je ne puis m'amuser de rien et que je sens ma volonté et mon espérance très affaiblies.

Je ne suis pas du tout débarrassé de mes inquiétudes. Hier matin, au reçu de l'annonce de ma délivrance, mon premier soin a été d'écrire à M. Ancelle une lettre ainsi conçue : « Vous recevrez ce matin une lettre de ma mère qui vous parle d'une nécessité très urgente. J'ai une signature à vous donner, et de plus une lettre avec l'adresse des personnes à qui cet argent est destiné. Nous serons peut-être obligés d'aller ensemble à la Bourse, à la Banque, ou chez un agent de change. Si le plan de votre journée est fait, je n'ai pas le droit de le déranger ; mais je demeure en face du chemin de fer, dont l'autre station est à votre porte, et je resterai pour vous chez moi le 7 et le 8 jusqu'à cinq heures. »

Or, il est une heure de l'après-midi, pas d'Ancelle, et la peur me reprend. Il faut que cet argent soit déposé le 9 et c'est demain le 8.

Il ne peut pas entrer dans mon esprit qu'il veuille résister à une lettre de toi ; mais lui, qui considère que *tout est léger* et peut s'arranger par son éloquence *et avec le temps*, pourrait bien amener une catastrophe. D'un autre côté, je sais que banque ou agent de change, toutes les opérations demandent

vingt-quatre heures. Je voudrais cependant bien travailler un peu avant mon départ. Il y a connexité absolue entre ces deux idées : la réparation de ma faute ou un peu de repos pour le travail.

Je te renouvelle encore une fois toute ma reconnaissance et tous mes regrets. Mais il ne faut pas exagérer ce que j'ai fait ; c'est monstrueux comme étourderie, *mais je l'avais fait plusieurs fois sans malheur*, et il ne m'est pas venu un instant dans l'esprit d'abuser d'abord de cet argent, et de m'abandonner au hasard sur les moyens de le remplacer.

Je t'embrasse mille fois.

CHARLES

Mardi, 7 août 1860, onze heures du soir.

Comme à sept heures je n'avais aucune nouvelle de M. Ancelle, *pas même par lettre*, j'ai couru à Neuilly ; il était sorti après son dîner, et je suis resté dans l'avenue jusqu'à dix heures et demie, pour épier son retour. Puis je suis rentré dans Paris. Demain matin, à sept heures, je retournerai chez lui, et je pense avec ennui qu'il me faudra causer, discuter, résister à sa curiosité, l'enlever, le mettre en voiture, le traîner littéralement.

Et si encore tout cela n'est possible, que vais-je devenir? Le 10, il ne sera pas encore trop tard. Mais pour cela il faudrait que l'affaire se fît demain 8. Et en supposant qu'elle se fasse, ajoutons la fatigue de le surveiller jusqu'à ce qu'il ait déposé l'argent dans l'endroit où cet argent aurait dû être déposé il y a longtemps.

Il est certain que comme je suis précipité moi-même dans un cas très grave, je n'ai pas le droit (devant toi) de parler haut ; mais cependant je ne puis pas m'empêcher de penser, d'abord qu'ayant quelquefois montré quelques qualités, j'ai droit à quelque dévouement, ensuite que nous avons, lui et moi, reçu tes lettres hier matin à huit heures, et que deux journées sont déjà écoulées. Ma vie est toujours suspendue à la fantaisie de cet hurluberlu. Ah ! que je suis dégoûté, depuis bien des années déjà, de cette nécessité de vivre vingt-quatre heures tous les jours ! Quand vivrai-je avec plaisir?

Je t'embrasse bien tendrement, et te remercie de ce que tu as fait pour moi. Mais que faire?

C. B.

Sait-il le chiffre exact?
Sait-il que la date est le 9?

J'avais besoin de trois cent huit francs pour partir, et de Colonne me les a donnés. Un créancier me les a arrachés. J'ai demandé alors les trois cents francs à Malassis, qui est fort pressé aussi de me voir. Il me les a envoyés. Un autre créancier me les a arrachés. Je vais les demander au *Constitutionnel*, où l'on est furieux contre moi. Mais cependant je sais qu'on me les donnera.

Je mourrai sans avoir rien fait de ma vie. Je devais vingt mille francs : j'en dois quarante mille. Si j'ai le malheur de vivre encore longtemps, la dette peut se doubler encore.

Depuis plusieurs mois je suis malade, d'une maladie dont on ne guérit pas, de lâcheté et d'affaiblissement. Physiquement cela se complique de mauvais sommeil et d'angoisses, tantôt la peur, tantôt la colère.

Pour augmenter ma tristesse et mon dégoût, je t'ai rendue malade.

J'aurai fait une visite au *Constitutionnel* dans deux jours.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CH. BAUDELAIRE

. . . .

. . . détruisent jour à jour, et qui annulent le courage, vomissements, insomnies, cauchemars, défaillances. Je t'en ai trop souvent parlé. Mais il est inutile d'avoir de la pudeur avec toi. Tu sais qu'étant très jeune j'ai eu une mauvaise maladie, que plus tard j'ai cru totalement guérie. A Dijon, après 1840, elle a fait une nouvelle explosion. Elle a été de nouveau palliée. Maintenant elle revient et elle prend une nouvelle forme, des taches sur la peau, et une lassitude extraordinaire dans toutes les articulations. Tu peux me croire ; *je m'y connais.* Peut-être dans la tristesse où je suis plongé, ma terreur grossit-elle le mal. Mais il me faut un régime sévère,

et ce n'est pas dans la vie que je mène que je pourrai m'y livrer.

Je laisse tout cela de côté, et je veux reprendre mes rêveries ; avant d'en venir au projet que je veux t'ouvrir, j'y prends un vrai plaisir. Qui sait si je pourrai une fois encore t'ouvrir toute mon âme, *que tu n'as jamais appréciée ni connue !* J'écris cela sans hésitation, tant je crois que c'est vrai.

Il y a eu dans mon enfance une époque d'amour passionné pour toi ; écoute et lis sans peur. Je ne t'en ai jamais tant dit. Je me souviens d'une promenade en fiacre ; tu sortais d'une maison de santé où tu avais été reléguée, et tu me montras, pour me prouver que tu avais pensé à ton fils, des dessins à la plume que tu avais faits pour moi. Crois-tu que j'aie une mémoire terrible? Plus tard, la place Saint-André-des-Arts et Neuilly. De longues promenades, des tendresses perpétuelles ! Je me souviens des quais qui étaient si tristes le soir. Ah ! ç'a été pour moi le bon temps des tendresses maternelles. Je te demande pardon d'appeler *bon temps* celui qui a été sans doute mauvais pour toi. Mais j'étais toujours vivant en toi ; tu étais uniquement à moi. Tu étais à la fois mon idole et un camarade. Tu seras peut-être étonnée. C'est peut-être parce que j'ai conçu une fois encore le désir de la mort, que les choses anciennes se peignent si vivement dans mon esprit.

Plus tard, tu sais quelle atroce éducation ton mari a voulu me faire ; j'ai quarante ans et je ne pense pas aux collèges sans douleur, non plus qu'à la crainte que mon beau-père m'inspirait. Je l'ai cependant aimé, et d'ailleurs j'ai aujourd'hui assez de sagesse pour lui rendre justice. Mais enfin, il fut opiniâtrement maladroit. Je veux glisser rapidement, parce que je vois des larmes dans tes yeux.

Enfin je me suis sauvé et j'ai été dès lors tout à fait abandonné. Je me suis épris uniquement du plaisir d'une excitation perpétuelle ; les voyages, les beaux meubles, les tableaux, les filles, etc. J'en porte cruellement la peine aujourd'hui. Quant au conseil judiciaire, je n'ai qu'un mot à dire : je sais aujourd'hui l'immense valeur de l'argent, et je comprends la gravité de toutes les choses qui ont trait à l'argent ; je conçois que tu aies pu croire que tu étais habile, que tu travaillais pour mon bien ; mais une question pourtant, une

question qui m'a toujours obsédé. Comment se fait-il que cette idée ne se soit pas présentée à ton esprit : « Il est possible que mon fils n'ait jamais, au même degré que moi, l'esprit de conduite ; mais il serait possible aussi qu'il devînt un homme remarquable à d'autres égards. Dans ce cas-là, que ferais-je? Le condamnerais-je à une double existence contradictoire, une existence honorée d'un côté, odieuse et méprisée de l'autre? Le condamnerais-je à traîner jusqu'à sa vieillesse une marque déplorable, une marque qui nuit, une raison d'impuissance et de tristesse? » Il est évident que si ce conseil judiciaire n'avait pas eu lieu, tout eût été mangé, il eût bien fallu conquérir le goût du travail. Le conseil judiciaire a eu lieu, *tout est mangé et je suis vieux et malheureux*.

Le rajeunissement est-il possible? Toute la question est là. Tout ce retour vers le passé n'avait pas d'autre but que de montrer que j'ai quelques excuses à faire valoir, sinon une justification complète. Si tu sens des reproches dans ce que j'écris, sache bien que cela n'altère en rien mon admiration pour ton grand cœur, ma reconnaissance pour ton dévouement, tu t'es toujours sacrifiée. Tu n'as que le génie du sacrifice. Moins de raison que de charité. Je te demande plus, je te demande à la fois conseil, appui, entente complète entre toi et moi, pour me tirer d'affaire. Je t'en supplie, viens, viens, je suis à bout de force nerveuse, à bout de courage, à bout d'espérance. Je vois une continuité d'horreur. Je vois une vie littéraire à tout jamais entravée. Je vois une catastrophe. Tu peux bien, pour huit jours, demander l'hospitalité à des amis, à Ancelle, par exemple. Je donnerais je ne sais quoi pour te voir, pour t'embrasser. Je prévois une catastrophe, et je ne peux pas aller chez toi maintenant. Paris m'est mauvais. Déjà deux fois j'ai commis une imprudence grave que tu qualifieras plus sévèrement ; je finirai par perdre la tête.

Je te demande ton bonheur, et je te demande *le tien* [1], en tant que nous puissions encore connaître *cela*.

Tu m'as permis de t'ouvrir un projet, le voici : je demande une demi-mesure. Aliénation d'une forte somme limitée à dix mille, par exemple, deux mille pour me délivrer tout de

1. Peut-être le mien, par erreur de plume.

suite ; deux mille entre tes mains pour parer à des nécessités imprévues ou prévues, nécessités de vie, de vêtements, etc., pour un an (Jeanne ira dans une maison où le strict nécessaire sera payé). D'ailleurs je te parlerai d'elle tout à l'heure. C'est encore toi qui m'y as provoqué ; enfin six mille entre les mains d'Ancelle ou de Marin, lesquels seront dépensés lentement, successivement, prudemment, de manière à payer peut-être plus de dix mille, et à empêcher toute secousse et tout scandale à Honfleur.

Voilà un an de tranquillité. Je serais un bien grand sot et un bien grand coquin, si je n'en profitais pas pour rajeunir. Tout l'argent gagné pendant ce temps-là (dix mille, cinq mille peut-être seulement) *sera versé entre tes mains*. Je ne te cacherai aucune de mes affaires, aucun de mes bénéfices. Au lieu de combler la lacune, cet argent sera encore appliqué aux dettes — et ainsi de suite, dans les années suivantes. Ainsi je pourrai peut-être, par le rajeunissement opéré sous tes yeux, *tout payer*, sans que mon capital soit diminué de plus de mille, sans compter il est vrai, les quatre mille six cents des années précédentes. Et la maison sera sauvée, car c'est une des considérations qui sont toujours devant mes yeux.

Si tu adoptais ce projet de béatitude, je voudrais être réinstallé à la fin du mois, tout de suite peut-être. Je t'autorise à venir me chercher. Tu comprends bien qu'il y a une foule de détails qu'une lettre ne comporte pas. Je voudrais en un mot, que toute somme ne fût payée qu'après ton consentement, après mûr débat entre toi et moi, en un mot, que tu devinsses *mon vrai conseil judiciaire*. Peut-on être obligé d'associer une idée aussi horrible à l'idée si douce d'une mère?

Dans ce cas-là, malheureusement, il faut dire adieu aux petites sommes, aux petits gains, cent, deux cents par-ci, par-là, qu'amène le train-train de la vie parisienne. Ce seraient alors de grosses spéculations et de gros livres, dont le paiement se ferait attendre plus longtemps. — Ne consulte que toi, ta conscience et ton Dieu, puisque tu as le bonheur de croire. Ne livre tes pensées à Ancelle qu'avec mesure. Il est bon ; mais il a le cerveau étroit. Il ne peut pas croire qu'un mauvais sujet volontaire, qu'il a eu à morigéner, soit un homme important. Il me laissera *crever* par entêtement. Au lieu de penser

uniquement à l'argent, pense un peu à la gloire, au repos et à *ma vie.*

Dans ce cas, dis-je, je ne ferais pas des séjours de quinze jours et d'un mois ou de deux mois. Je ferais un séjour perpétuel, sauf le cas où nous viendrions ensemble à Paris.

Le travail des épreuves peut se faire par la poste.

Encore une idée fausse de toi à rectifier, qui revient sans cesse sous ta plume. *Je ne m'ennuie jamais dans la solitude, je ne m'ennuie jamais auprès de toi.* Je sais seulement que je souffrirai par tes amis, j'y consens.

Quelquefois l'idée m'est venue de convoquer un conseil de famille, ou de me présenter devant un tribunal. Sais-tu bien que j'aurais de bonnes choses à dire, ne fût-ce que ceci : *J'ai produit huit volumes dans des conditions horribles. Je puis gagner ma vie. Je suis assassiné par les dettes de ma jeunesse !*

Je ne l'ai pas fait par respect pour toi, par égard pour ton horrible sensibilité. Daigne m'en savoir gré. Je te le répète ; je me suis imposé de n'avoir recours qu'à toi.

A partir de l'année prochaine, je consacrerai à Jeanne le revenu du capital restant. Elle se retirera quelque part, pour n'être pas dans une absolue solitude. Voici ce qui lui est arrivé : son frère l'a fourrée à l'hôpital, pour se débarrasser d'elle, et quand elle est sortie, elle a découvert qu'il avait vendu une partie de son mobilier et de ses vêtements. Depuis quatre mois, depuis ma fuite de Neuilly, je lui ai donné sept francs.

Je t'en supplie, le repos, donne-moi le repos, le travail et un peu de tendresse.

Il est évident que dans mes affaires actuelles il y a des choses horriblement pressées ; ainsi j'ai commis de nouveau la faute, dans ces tripotages de banque inévitables, de détourner pour mes dettes personnelles plusieurs centaines de francs qui ne m'appartenaient pas. *J'y ai été absolument contraint* ; il va sans dire que je croyais réparer le mal tout de suite. Une personne, à Londres, me refuse quatre cents francs qu'elle me doit. Une autre, qui devait me remettre trois cents francs, est en voyage. Toujours l'imprévu. J'ai eu aujourd'hui le *terrible courage* d'écrire à la personne intéressée l'aveu de ma faute. Quelle scène va avoir lieu? Je n'en sais rien. Mais j'ai

voulu décharger ma conscience. J'espère que, par égard pour mon nom et mon talent, on ne fera pas de scandale, et qu'on voudra bien attendre.

Adieu. Je suis exténué. Pour rentrer dans les détails de santé, je n'ai ni dormi, ni mangé depuis presque trois jours ; ma gorge est serrée et il faut travailler.

Non, je ne te dis pas adieu, car j'espère te revoir.

Oh ! lis-moi bien attentivement, tâche de bien comprendre.

Je sais que cette lettre t'affectera douloureusement, mais tu y trouveras certainement un accent de douceur, de tendresse, et même encore d'espérance, que tu as trop rarement entendu.

Et je t'aime.

CHARLES

11 octobre 1860.

. . . .

Comme un comédien dans une attitude décente, — j'ai envoyé, pour lui faire hommage et comme signe de sympathie, mes *Paradis* à cet excellent M. Cardinne.

J'ai loué un petit appartement à Neuilly, afin de ne plus mettre les pieds dans un hôtel ; j'y ai fait transporter mon mobilier, qui est dans un triste état, et je t'avoue que j'avais compté sur une dernière complaisance de ta part pour le restaurer, et pour y adjoindre un lit, une table, etc. Cependant je suis encore à l'hôtel.

Les Fleurs du mal sont sous presse. Terrible affaire. C'est un livre qui se vendra toujours, à moins que la justice ne s'en mêle de nouveau. Elles sont augmentées de trente-quatre morceaux nouveaux, dont presque tous ont passé sous tes yeux. Le reste va paraître à *l'Artiste*. Mais je suis *très perplexe*. Il y a une préface en prose, d'une violente bouffonnerie ; j'hésite à l'imprimer.

Je lâche M. de Calonne, *au risque d'un procès*. M. Buloz m'a fait offrir de rester chez lui, dût-il payer pour moi quelques dettes, si j'en ai fait chez de Calonne (et j'en ai fait).

Il a encore été question de cette ridicule croix d'honneur. J'espère bien que la préface des *Fleurs* rendra la chose à

jamais impossible. D'ailleurs, j'ai répondu avec courage à celui de mes amis qui me faisait cette ouverture : « *Il y a vingt ans* (je sais que ce que je dis est absurde) c'eût été bien ! Aujourd'hui je veux être une *exception.* Qu'on décore tous les Français *excepté moi.* Jamais je ne changerai mes mœurs ni mon style. Au lieu de la croix, on devrait me donner *de l'argent,* rien que *de l'argent.* Si la croix vaut cinq cents francs, qu'on me donne cinq cents francs ; si elle ne vaut que vingt francs, qu'on me donne *vingt francs.* » Bref, j'ai répondu à des goujats *comme un goujat.* Plus je deviens malheureux, plus mon orgueil augmente.

Je t'embrasse bien tristement. Je t'aime de tout mon cœur. Tu ne l'as jamais su. Il y a entre toi et moi cette différence que je te sais par cœur, et que tu n'as jamais pu deviner mon misérable caractère.

CHARLES

J'ai lu attentivement tout ce que tu me dis de l'éboulement de ton jardin. C'est fort triste, pauvre maisonnette ! Si j'ai la force et la santé suffisantes pour survivre à tous mes tourments, je me promets bien, non seulement de ne jamais la vendre, mais même de ne jamais l'hypothéquer.

Tu n'as même pas *daigné lire avec attention* la seconde partie de ma dernière longue lettre. Et cependant les idées que je te soumettais, je les avais mesurées, méditées, pesées. Je parle de la lettre où je t'avouais que des créanciers m'avaient arraché l'argent confié à moi par quelqu'un dans un but particulier.

Je t'embrasse de nouveau.

C. B.

3 novembre 1860.

Ma chère mère, j'ai pensé que je t'avais cette année causé trop d'ennuis et de tourments pour ne pas te devoir une petite politesse à ta fête. J'ai hésité entre un morceau de très belle étoffe orientale, pour une chaise, et une jardinière ; mais j'ai réfléchi que l'étoffe t'imposerait la dépense de la chaise.

Quant à une belle jardinière en faïence, outre que c'est très difficile à trouver, c'est horriblement cher. Voici donc une misérable jardinière en bois, et dont les cuivres ne sont même pas dorés. Mais je sais que tu mets l'âme, c'est-à-dire l'attention au-dessus de la matière.

Voici un très long article, qui a dû donner bien du mal à son auteur. Enfin il est écrit en termes polis ; dans ce temps de vilaines mœurs, c'est beaucoup.

Rien de nouveau du drame ; je me sens tellement plein de sujets de livres, et le théâtre m'inspire un tel dédain, que j'ia pensé, pour abréger la besogne, à m'adresser à un collaborateur le *plus célèbre et le plus bête* que je pourrai trouver. Moitié moins de besogne, et conséquemment moitié moins d'argent.

Je vais être enfin installé, et je vais quitter l'hôtel ; le tapissier va si lentement que je ne puis te dire exactement le jour.

Ancelle n'a mis à ma disposition que trois cent cinquante francs au lieu de neuf cents. Tu peux ainsi juger de mes efforts et de mes ruses pour arriver à mes fins. J'ai reçu par bonheur trois cents francs tout à fait inespérés. Jusqu'à présent je suis parvenu à remettre à l'hôtel six cent cinquante sur les neuf cents nécessaires.

Après avoir passé quelques jours à Neuilly, après arrangemeut complet, j'irai, comme je te l'ai dit, faire un séjour à Honfleur.

Mais je t'écrirai d'abord un mot pour t'instruire de mon départ de Neuilly.

Et à travers tout cela, il faut travailler.

Je t'embrasse bien.

CHARLES

1er janvier 1861.

Ma chère mère, il est impossible, au premier jour d'une nouvelle année, de ne pas faire de bien noires réflexions sur les années écoulées, et de ne pas se dire : Ah ! si au moins cette année-ci pouvait contenir un peu de bonheur !

J'ajoute ceci : je te supplie de faire tout ce qui est possible *pour te bien porter*, pour rester vivace et active.

Je suis installé ici (4, rue Louis-Philippe, Neuilly), depuis

une quinzaine de jours, et selon mon habitude, je suis très malheureux. Prends le mot dans un sens moral plutôt que physique.

Aussi je suis revenu à ma vieille idée, qui est de m'installer à Honfleur absolument, sauf huit jours par mois (car il est impossible de supprimer Paris, à cause des affaires), et alors de payer mes dépenses jour à jour. Car, pour des raisons que je t'expliquerai peut-être, je ne retournerai probablement pas à Neuilly.

Je n'ai pas répondu à ta lettre. Que pouvais-je répondre? Tu sais que je suis accablé de tourments physiques, spirituels, bourré d'inquiétudes, — et à tout cela tu ajoutes des injures. Si au moins les injures donnaient du génie !

Je t'en supplie, pense au conseil judiciaire ! Cela me ronge depuis dix-sept ans. Tu ne saurais croire, ni comprendre le mal que cela m'a fait à tous les points de vue. Ce que je te dis répugne peut-être à ta raison. En tout cas, c'est pour le moment irrémédiable.

Il faut, avant de faire mes emballages (et ils sont considérables), que j'apaise l'ouragan du 10, et puis que j'accouche de deux articles destinés à me procurer l'argent nécessaire pour m'en aller.

Je pourrai donc (pourvu toutefois que les choses s'arrangent comme elles sont dans ma tête) préparer mon départ du 15 au 20. Malgré ta défense absurde, je t'apporterai tes étrennes.

Les Fleurs du mal sont finies. On est en train de faire la couverture et le portrait. Il y a trente-cinq pièces nouvelles, et chaque pièce ancienne a été profondément remaniée.

Pour la première fois de ma vie, je suis presque content. Le livre est *presque bien*, et il restera, ce livre, comme témoignage de mon dégoût et de ma haine de toutes choses.

Comment vas-tu? Tu ne peux pas me faire plus de plaisir que de m'apprendre que tu te portes bien.

As-tu bien froid?

Et la falaise?

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

29 mars 1861.

Je voulais te consacrer, malgré toutes mes affaires, la journée d'aujourd'hui ; mais voilà déjà cinq heures, et puisque tu veux faire tes Pâques avec tranquillité, il est bon de supprimer encore pour deux jours l'histoire de toutes mes douleurs. D'ailleurs, *je sais*, parce que *je le veux*, que *cela finira bientôt.*

D'une manière générale, je te dirai seulement que tes dernières lettres ne contiennent que des folies, des erreurs, des suppositions absurdes. Je souffre, voilà tout. J'ai été malade plusieurs fois ; je n'ai pas revu Jeanne. Du reste, je te le répète, toutes tes lettres sont folles.

Ce n'est pas par une sotte vanité littéraire que je te demande si tu as reçu un numéro de la *Revue Contemporaine* contenant des vers de moi. C'est parce que rien ne doit être perdu. Qui sait si tu ne seras pas un jour heureuse de ramasser tout ce que j'ai fait?

Tu m'as envoyé bien des paquets d'horreur ; je ne m'y accoutumerai jamais.

Je m'arrangerai de manière à ce que tu reçoives dimanche soir une lettre, commencée depuis un mois, deux mois, je n'en sais plus rien. — Si toutefois les distributions de lettres se font à Honfleur le dimanche soir.

Je suis à la *Revue Européenne*, — et complètement brouillé avec la *Contemporaine*. Tu sais que depuis deux ans je me suis occupé souvent de musique. Un gros travail de moi sur Richard Wagner va paraître le 31. Faut-il te l'envoyer?

Je t'embrasse.

CHARLES

Ah ! chère mère, est-il encore temps pour que nous soyons heureux? Je n'ose plus y croire ; — quarante ans, un conseil judiciaire, des dettes énormes, et enfin, pire que tout, la volonté perdue, gâtée ! Qui sait si l'esprit lui-même n'est pas altéré? Je n'en sais rien, je ne peux plus le savoir, puisque j'ai perdu même la faculté de l'effort.

Avant tout, je veux te dire une chose que je ne te dis pas assez souvent, et que tu ignores sans doute, surtout si tu me

juges par les apparences, c'est que ma tendresse pour toi va en augmentant sans cesse. C'est une honte d'avouer que cette tendresse ne me donne même pas la force de me relever. Je contemple les anciennes années, les horribles années, je passe mon temps à réfléchir sur la brièveté de la vie ; rien de plus ; et ma volonté va toujours se rouillant. Si jamais homme a connu, jeune, le spleen et l'hypocondrie, certes, c'est moi. Et cependant, j'ai envie de vivre, et je voudrais connaître un peu la sécurité, la gloire, le contentement de moi-même. Quelque chose de terrible me dit : *jamais*, et quelque autre chose me dit cependant : *essaye*. De tant de plans et de projets, accumulés dans deux ou trois cartons, que je n'ose plus ouvrir, qu'est-ce que j'exécuterai? jamais rien peut-être.

1er avril 1861.

Cette page précédente a été écrite il y a un mois, six semaines, deux mois, je ne sais plus quand. Je suis tombé dans une sorte de terreur nerveuse perpétuelle ; sommeil affreux, réveil affreux ; impossibilité d'agir. Mes exemplaires sont restés un mois sur ma table avant que j'aie pu trouver le courage de faire des enveloppes. Je n'ai pas écrit à Jeanne, je ne l'ai pas vue pendant près de trois mois ; naturellement puisque c'était impossible, je ne lui ai pas envoyé un sol (elle est venue me voir hier ; elle sort de l'hospice, et son frère, sur qui je la croyais appuyée, lui a vendu, en son absence, une partie du mobilier. Elle va vendre le reste pour payer quelques dettes). Dans cette horrible situation d'esprit, impuissance et hypocondrie, l'idée de suicide est revenue ; je peux le dire maintenant que c'est passé ; à toute heure de la journée, cette idée me persécutait. Je voyais là la délivrance absolue, la délivrance de tout. En même temps, et *pendant trois mois*, par une contradiction singulière, mais seulement apparente, j'ai prié *à toute heure* (qui? quel être défini? je n'en sais absolument rien) pour obtenir deux choses : pour moi, la force de vivre ; pour toi de longues, longues années. Sois dit en passant, ton désir de mourir est bien absurde et bien peu charitable, puisque ta mort sera pour moi un dernier coup, et l'impossibilité absolue du bonheur.

Enfin, l'idée fixe a disparu, chassée par une occupation violente et inévitable, l'article Wagner, improvisé en trois jours dans une imprimerie ; sans l'obsession de l'imprimerie, je n'aurais jamais eu la force de le faire. Depuis lors je suis retombé malade de langueur, d'horreur et de peur. J'ai été physiquement assez mal deux ou trois fois ; mais une des choses qui me sont particulièrement insupportables, c'est quand je m'endors, et même dans le sommeil, des voix que j'entends très distinctement, des phrases complètes, mais très banales, très triviales, et n'ayant aucun rapport avec mes affaires.

Tes lettres sont venues ; elles n'étaient pas de nature à me soulager. Tu es toujours armée pour me lapider avec la foule. Tout cela date de mon affaire, comme tu sais. Comment donc fais-tu pour être toujours pour ton fils le contraire d'une *amie*, excepté dans les affaires d'argent, pourvu encore, et c'est là que se fait voir ton caractère à la fois absurde et généreux, qu'elles ne pèsent que sur toi? J'avais pris avis de te noter, à la Table des matières, tous les morceaux nouveaux. Il t'était facile de vérifier qu'ils étaient tous faits pour le cadre. Un livre auquel j'ai travaillé vingt ans, et que d'ailleurs *je ne suis plus le maître de ne pas réimprimer*.

Quant à M. Cardinet, c'est une affaire grave, mais dans un sens tout autre que celui que tu crois. Au milieu de toutes mes douleurs, je ne veux pas qu'un prêtre vienne lutter contre moi dans l'esprit de ma vieille mère, et j'y mettrai bon ordre, si je peux, si j'en ai la force. La conduite de cet homme est monstrueuse et inexplicable. Quant à brûler les livres, cela ne se fait plus, excepté chez les fous qui veulent voir flamber du papier. Et moi, qui m'étais bêtement privé d'un exemplaire précieux, pour lui plaire et pour lui donner une chose réclamée depuis trois ans ! et je suis sans exemplaire pour mes amis ! Il a toujours fallu que tu me misses aux genoux de quelqu'un. Ç'a été devant M. Emon, souviens-toi. Maintenant c'est devant un prêtre, qui n'a même pas assez de délicatesse pour te cacher une pensée blessante. Et enfin il n'a même pas compris que le livre partait d'une idée catholique ; mais ceci est une considération d'un autre ordre.

Ce qui m'a surtout sauvé du suicide, c'est deux idées qui

te paraîtront bien puériles. La première, c'est que mon devoir était de te fournir des notes minutieuses pour le paiement de toutes mes dettes et qu'ainsi *il fallait d'abord aller à Honfleur*, où sont classés tous mes documents intelligibles pour moi seul. La seconde, l'avouerai-je? c'est qu'il était bien dur d'en finir avant d'avoir publié au moins mes œuvres critiques, si je renonçais aux drames (il y en a un second projeté), aux romans, et enfin à un grand livre auquel je rêve depuis deux ans : *mon cœur mis à nu*, et où j'entasserai toutes mes colères.

Ah ! si jamais celui-là voit le jour, les *Confessions de J.-J.* paraîtront pâles. Tu vois que je rêve encore.

Malheureusement pour la confection de ce livre singulier, il aurait fallu des masses de lettres de tout le monde, que j'ai, depuis vingt ans, données ou brûlées.

Enfin, comme je te l'ai dit, une besogne violente m'a tiré de ma torpeur et de ma maladie pour trois fois vingt-quatre heures. La maladie reviendra.

Relativement au conseil judiciaire, ce que tu m'en dis m'a encore fait rêver ; je crois que j'ai enfin trouvé un moyen *mixte*, qui ne me ruinerait *qu'à* moitié, qui me donnerait de vastes loisirs, et qui me permettrait conséquemment *d'enrichir* ton revenu, puisque, si peu que je gagnerais alors, je n'aurais besoin, tout au plus, *que de la moitié. Je t'expliquerai cela.* Cette maudite invention, invention naturelle d'un esprit trop préoccupé d'argent, qui m'a déshonoré, poussé dans les dettes renaissantes, qui a tué en moi toute amabilité, et a même entravé mon éducation d'artiste et d'homme de lettres restée incomplète. L'aveuglement fait des fléaux plus grands que la méchanceté. Ce qu'il y a de certain, c'est que la situation actuelle ne peut pas durer longtemps. Je ne crois pas que je puisse devenir fou ; mais je puis devenir insociable au point de passer pour fou . . . .

6 mai 1861.

Mais, chère mère, si tu possèdes vraiment le génie maternel, et si tu n'es pas encore lasse, viens à Paris, viens me voir, et même me chercher. Moi, pour mille raisons terribles, je ne puis pas aller à Honfleur chercher ce que je voudrais tant :

un peu de courage et de caresses. A la fin de mars, je t'écrivais : *Nous reverrons-nous jamais?* J'étais dans une de ces crises où on voit la terrible vérité. Je donnerais je ne sais quoi pour passer quelques jours auprès de toi, toi, le seul être à qui ma vie est suspendue, huit jours, trois jours, quelques heures.

Tu ne lis pas assez attentivement mes lettres ; tu crois que je mens, ou au moins que j'exagère, quand je parle de mes désespoirs, de ma santé, de mon horreur de la vie. Je te dis que je voudrais te voir, et que je ne puis pas courir à Honfleur. Tes lettres contiennent de nombreuses erreurs et des idées fausses, que la conversation pourrait rectifier, et que des volumes d'écriture ne suffiraient pas à détruire.

Toutes les fois que je prends la plume pour t'exposer ma situation, j'ai peur, j'ai peur de te tuer, de détruire ton faible corps. Et moi, je suis sans cesse, sans que tu t'en doutes, au bord du suicide. Je crois que tu m'aimes passionnément : avec un esprit aveugle, tu as le caractère si grand ! moi, je t'ai aimée passionnément dans mon enfance ; plus tard, sous la pression de tes injustices, je t'ai manqué de respect, comme si une injustice maternelle pouvait autoriser un manque de respect filial ; je m'en suis repenti souvent, quoique, selon mon habitude, je n'en aie rien dit. Je ne suis plus l'enfant ingrat et violent. De longues méditations sur ma destinée et sur ton caractère m'ont aidé à comprendre toutes mes fautes et toute ta générosité. Mais, en somme, le mal est fait, fait par tes imprudences et par mes fautes.

Nous sommes évidemment destinés à nous aimer, à vivre l'un pour l'autre, à finir notre vie le plus honnêtement et le plus doucement qu'il sera possible. Et cependant, dans les circonstances terribles où je suis placé, je suis convaincu que l'un de nous deux tuera l'autre, et que finalement nous nous tuerons réciproquement. Après moi mort, tu ne vivras plus, c'est clair. Je suis le seul objet qui te fasse vivre. Après ta mort, surtout si tu mourais par une secousse causée par moi, je me tuerais, cela est indubitable. Ta mort, dont tu parles souvent avec trop de résignation, ne corrigerait rien dans ma situation ; le conseil judiciaire serait maintenu (pourquoi ne le serait-il pas?), rien ne serait payé, et j'aurais pour surcroît

de douleurs, *l'horrible sensation d'un isolement absolu.* Moi, me tuer, c'est absurde, n'est-ce-pas? « Tu vas donc laisser ta vieille mère toute seule », diras-tu, ma foi ! Si je n'en ai pas strictement le droit, je crois que la quantité de douleurs que je subis depuis *près de trente ans* me rendrait excusable. « Et Dieu », diras-tu. Je désire de tout mon cœur (avec quelle sincérité, personne ne peut le savoir que moi !) croire qu'un être extérieur et invisible s'intéresse à ma destinée; mais comment faire pour le croire?

(L'idée de Dieu me fait penser à ce maudit curé. Dans les douloureuses sensations que ma lettre va te causer, je ne veux pas que tu le consultes. Ce curé est mon ennemi, par pure bêtise peut-être.)

Pour en revenir au suicide, une idée non pas fixe, mais qui revient à des époques périodiques, il y a une chose qui doit te rassurer. Je ne puis pas me tuer sans avoir mis mes affaires en ordre. Tous mes papiers sont à Honfleur, dans une grande confusion. Il faudrait donc, à Honfleur, faire un grand travail, et une fois là-bas, je ne pourrais plus m'arracher d'auprès de toi. Car tu dois supposer que je ne voudrais pas souiller ta maison d'une détestable action. D'ailleurs, tu deviendrais folle. Pourquoi le suicide? Est-ce à cause des dettes? Oui, et cependant des dettes peuvent être dominées. C'est surtout à cause d'une fatigue épouvantable, qui résulte d'une situation impossible, *trop prolongée.* Chaque minute me démontre que je n'ai plus de goût à la vie. Une grande imprudence a été commise par toi dans ma jeunesse. Ton imprudence et mes *fautes anciennes* pèsent sur moi et m'enveloppent. Ma situation est atroce. Il y a des gens qui me saluent, il y a des gens qui me font la cour, il y en a peut-être qui m'envient. Ma situation littéraire est plus que bonne. Je puis faire tout ce que je voudrai, tout sera imprimé. Comme j'ai un genre d'esprit impopulaire, je gagnerai peu d'argent, mais je laisserai une grande célébrité, je le sais, — pourvu que j'aie le courage de vivre. Mais ma santé spirituelle, détestable ; — perdue peut-être. J'ai encore des projets : *mon cœur mis à nu, des romans, deux drames,* dont un pour le Théâtre-Français, tout cela sera-t-il jamais fait? *Je ne le crois plus.* Ma situation relative à l'honorabilité, épouvantable, — c'est là le grand mal.

Jamais de repos, des insultes, des outrages, des avanies, dont tu ne peux pas avoir l'idée, et qui corrompent l'imagination, la paralysent. Je gagne un peu d'argent, c'est vrai; si je n'avais pas de dettes, *et si je n'avais plus de fortune*, JE SERAIS RICHE, médite bien cette parole ; je pourrais te donner de l'argent, je pourrais sans danger exercer une charité envers Jeanne. Nous reparlerons d'elle tout à l'heure. C'est toi qui as provoqué ces explications. Tout cet argent fuit dans une existence dépensière et malsaine (car je vis très mal) et dans le paiement ou plutôt l'amortissement insuffisant des vieilles dettes, dans les frais d'huissiers, de papier timbré, etc.

Tout à l'heure, j'en viendrai aux choses positives, c'est-à-dire actuelles ; car, en vérité, j'ai besoin d'être sauvé, et toi seule tu peux me sauver. Je veux tout dire aujourd'hui. Je suis seul, sans amis, sans maîtresse, sans chien et sans chat, à qui me plaindre? Je n'ai que le portrait de mon père, qui est toujours muet.

Je suis dans cet état horrible que j'ai éprouvé dans l'automne de 1844 : une résignation pire que la fureur.

Mais ma santé physique, dont j'ai besoin pour toi, pour moi, pour mes devoirs, voilà encore une question ! Il faut que je t'en parle, bien que tu y fasses bien peu attention. Je ne veux pas parler de ces affections nerveuses.

CH. BAUDELAIRE

(*A suivre.*)

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE[1]

Mardi, 20 mars.

Le capitaine Russell, commandant des chantiers maritimes, avait informé avant-hier les officiers et les hommes du *Kronprinz-Wilhelm* et du *Prinz-Eitel-Friedrich* qu'ils allaient être séparés et envoyés dans des camps militaires à Chickamanga (Tennessee) et Atlanta (Georgia). Ils reçurent cette nouvelle dans le silence le plus maussade. Le moment de leur départ n'avait pas été fixé, puisqu'il fallait attendre l'arrivée, dans ces deux camps, du 17e régiment d'infanterie, actuellement sur la frontière mexicaine. Leurs vaisseaux devaient demeurer à leur poste actuel, au bout de Broad Street, mais la garde en ayant été doublée, il n'y avait plus de danger.

Or, qu'apprenons-nous? Quatorze des membres de ces équipages se sont jetés, hier soir, dans le canal derrière leurs navires et ont tenté de s'enfuir. Quatre ont dû se rendre sous la fusil-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1917.

lade des sentinelles; un autre atterrit et se cacha pour être découvert bientôt après. Deux autres, voyant l'impossibilité de s'en tirer, passèrent deux heures dans des marais humides, puis se rendirent. Naturellement, les autorités de la Navy-Yard maintiennent leur silence accoutumé sur ce dernier et palpitant exploit, mais la police à cheval que l'on avait vue se précipiter sur le théâtre de chasse avait donné l'éveil.

C'est vers neuf heures qu'une sentinelle entendit quelqu'un sauter dans l'eau et fit feu trois fois, mettant immédiatement le chantier en éveil. Le puissant réflecteur du croiseur *Salem*, qui surveille étroitement les deux raiders, se mit à fouiller activement les ténèbres, et permit de voir quatre des plongeurs qui nageaient vers la côte; et tous les agents, toutes les sentinelles de faire feu, en ayant soin de ne pas toucher les fugitifs, mais en visant, très proprement, si près de leurs têtes que les pauvres diables ne trouvaient aucun confort dans leur situation. A la fin, ils levèrent les bras, en signe de bonne volonté, et se mirent à crier quelque chose en allemand. Ils offraient, paraît-il, un assez piteux spectacle, tandis qu'on les aidait à se tirer de l'eau glacée, les dents claquantes. Quand ils eurent été ramenés à leur bord, le commandant Russell fit faire le compte de ses ouailles : il lui en manquait. Nouveau branle-bas. Une vraie chasse à l'homme commença, sous les éclairs des réflecteurs, qui se termina par d'autres captures. Mais on ne tient pas tous les fugitifs. Nous pouvons supposer qu'ils avaient reçu des instructions détaillées avant de décamper, et ceux qui courent le pays y seront sûrement occupés à de bonnes petites intrigues! Bien entendu, on crie contre la garde qui peut permettre de pareils excès de vagabondage, et la police a une mauvaise presse.

. . . .

374 cadets de marine vont être promus plus tôt qu'ils ne s'y attendaient, pour ne pas laisser de vides dans les cadres, et l'on prend des mesures pour activer le recrutement des marins. Le Département de la Guerre et le Conseil de la Défense nationale confèrent avec les hauts fonctionnaires des Télégraphes et Téléphones.

Le Congrès se réunira sans doute dès le 2 avril. Tout ceci ne peut s'interpréter que d'une seule manière. La guerre

semble exister déjà, et l'on demande une armée immédiate de 2 000 000 d'hommes. (Où les prendra-t-on ?)

Les jeunes filles du collège de Vassar mobilisent. Presque toutes s'enrôlent pour le service de guerre comme nurses, opératrices de T. S. F. et auxiliaires de bureaux. Les classes d'hôpital pour la Croix-Rouge américaine sont prêtes à décerner les diplômes. On m'écrit que les classes de couture et de tricotage y fonctionnaient depuis des mois, en vue des événements actuels.

Les jeunes filles de Smith Collège se font inscrire comme infirmières, et aident puissamment la Croix-Rouge de leurs finances.

Le docteur dit qu'il a déjà organisé, à Philadelphie, son hôpital naval ; il a de l'argent ; ses nurses, ses assistants sont prêts, et il va à Washington se mettre aux service du gouvernement.

La pensée que cette attente va enfin finir rend tous les visages souriants. On est soulagé d'une angoisse, à savoir enfin que la guerre est là !

Jeudi soir, 23 mars.

Philadelphie se distinguera. C'est une Philadelphienne de dix-huit ans, Loretta Walsh, qui a l'honneur, depuis hier, d'être la première femme enrôlée dans le service actif de la marine. Elle a fait, sur la Bible, son serment de *Chief Yeoman*. Elle a dû commencer ce matin ses devoirs, et s'occupera de l'enrôlement ; je suis sûre qu'elle y aura du succès. Elle a passé bravement l'examen médical !

Il n'y aurait plus, au large, que deux des échappés allemands. Mais le plus profond mystère continue à régner sur ce que fit à terre, dans la journée de lundi, le capitaine Thierichsen, du *Prinz-Eitel-Friedrich*, qui prétendit aller à l'Hôpital de la Marine pour faire soigner une oreille malade, et resta quatre heures et demie on ne sait où avant d'y apparaître. On a lié cela, naturellement, aux dramatiques évasions qui devaient suivre de si près. Il voyagea dans divers quartiers de la ville dans une auto appartenant à Adalbert Kœrting Fischer en personne, et il eut pour chauffeur Floyd Williams qui

est aussi appelé comme témoin dans le procès de contrebande que le gouvernement intente à son patron. Il semble qu'on aurait pu, après tant d'avertissements, surveiller d'un peu plus près les allées et venues de Thierichsen...

La résistance allemande sur le front français a commencé. Elle va être désespérée et sanglante, hélas !... On dit que les pertes françaises, durant cette poursuite, ont été inouïes.

Ici, où l'on sent que la guerre seule peut défendre désormais les droits américains (un autre bateau, de Chester, vient d'être torpillé, dans la zone de sûreté, et vingt matelots ont été tués) les suppositions vont leur train sur ce qui se passera d'ici peu, mais tout se discute très calmement. Pourtant on me fait rire, quand on prévoit que New-York ou une autre grande ville pourrait tomber entre les mains des Allemands établis dans le pays ! Quand je dis qu'ils ne sont pas organisés et entraînés, on me répond que si, par les sociétés de gymnastique qui sont même armées; si j'objecte : « Enfermez-les dans des camps de concentration », on explique qu'il en est question, mais qu'ils sont trop nombreux. Et mon incrédulité pousse Dora à me dire que je parle « comme les Français d'avant la guerre »; mais, quand je l'entends parler de tuer tous ses chats s'il faut fuir, le fou rire me prend. Je sais aussi bien qu'elle que le Delaware est si large à son embouchure que toute une flotte peut y entrer et y évoluer. Je sais que les sous-marins font des prouesses, que cet État de Pennsylvanie, riche en fabriques de munitions, appellerait plus que tout autre la rage allemande, mais je ne nous vois pas fuyant sous les shrapnells !

Une chose est sûre, c'est que la fabrication des munitions bat son plein. Les États-Unis peuvent, tout en disposant du nécessaire, continuer à fournir les Alliés. Les usines de Pennsylvanie à elles seules sont capables de soutenir l'Amérique. Bref, tout se mobilise, très tranquillement, mais rapidement. Ceux qui veulent encore parler de paix sont ouvertement appelés des traitres. Aucune médiation, aucune discussion même ne sera plus possible pour le nouveau Congrès, dont les membres se hâtent vers le Capitole. Le maire de Philadelphie nomme un Comité exécutif de défense pour la ville et le convoque pour demain après-midi à l'hôtel de ville.

Les États de New-England, New Hampshire, Maine et Vermont nomment des Comités de sûreté publique et votent des budgets de défense. Les dames du téléphone, en Massachusetts, offrent leurs services au gouvernement sans rétribution.

Philadelphie voit ses listes de recrutement pour l'armée et la marine s'allonger. Les citoyens en vue s'organisent pour diriger les œuvres de guerre. Le doyen Mac Clellan, de la Wharton School [1], a télégraphié aux ministères de la Guerre et de la Marine pour offrir les services de ses professeurs et de ses étudiants comme spécialistes en divers travaux.

Enfin, le Conseil national des Femmes offre au gouvernement les services de 6 000 000 de *clubwomen* [2].

Vendredi soir, 23 mars.

Il fait un vent épouvantable, comme toujours au printemps. Il ne faut pas nous plaindre, d'autres États américains en souffrent plus que nous. Un orage, en Indiana, a détruit plusieurs quartiers de New-Albony : des manufactures ont été renversées comme des édifices de cartes; il y a deux cents morts. Des familles entières ont péri. Les hôpitaux, pleins de blessés, les envoient à Louisville.

A Philadelphie, on continue à se remuer. (Les Américains aiment le mouvement.) Les principaux citoyens de la ville ont formé un comité, et invité Roosevelt à en être le *Chief Speaker*. Mais pour l'instant, le colonel s'en va en Floride, chasser je ne sais quelle hydre.

Wilson et son Cabinet ont été tout le jour occupés à discuter les arrangements du prochain *clash* [3] avec l'Allemagne, et ils se sont déjà entendus pour une collaboration étroite de toutes les branches de l'administration. On parle d'une coopération étroite, aussi, avec l'Entente, qui aurait ici crédit illimité. L'effort est énorme pour mobiliser toutes les ressources et accroître la production des munitions.

1. École scientifique, formant surtout des ingénieurs.

2. Femmes membres de ces clubs.

3. Choc.

On est un peu anxieux de la tactique de Hindenburg qui pourrait jouer un de ses tours et couper l'armée de Nivelle.

La petite affaire du capitaine Max Thierichsen s'est terminée par un acte grandiose : Il a écrit au commandant Russell, déclarant « sur son honneur de gentilhomme et d'officier allemand » qu'il n'avait commis aucun acte contraire à la neutralité lundi dernier, durant qu'il était à terre. Il faudrait pourtant savoir ce qu'un Allemand entend par « neutralité ».

Ces marins allemands, dont le départ approche, sont bien affairés à se débarrasser de leurs poulets et autres joujoux. Nous sommes allées là cet après-midi, mais nous n'avons pu dépasser le barrière, non plus qu'une blonde enfant, du nom de Johanna Schmidt, qui voulait emporter dix-sept poulets qu'un des marins lui a offerts. Pour son malheur, le marin qui l'invitait à venir prendre livraison de sa volaille avait écrit sa lettre en latin, et en caractères gothiques ! Et l'interprète que l'on a envoyé chercher ne savait pas le latin ! Il dit que ce n'était, tout ce gribouillage, qu'un *hocus pocus*(?) De fait, ça en avait l'air. La jeune personne, têtue sous tant d'yeux ironiques, traduisit sa lettre (elle a son diplôme du collège!) mais le sergent des fusiliers marins ne voulut pas l'écouter et déclara qu'il n'y avait rien à faire. Voilà le sort des poulets réglé. Fräulein Schmidt, derrière le dos du sergent, l'a appelé « tête de cochon ».

On apprend tous les jours des choses intéressantes. Je ne parle pas des petits complots et menues arrestations; mais voilà que les marins du *Rhoetia* et du *Prinz-Oskar*, de la Hamburg American line, qui sont depuis plus de deux ans à l'ancre aux quais municipaux, ont tous quitté leurs navires et sont employés, surtout à Germantown — banlieue de Philadelphie — comme domestiques, cuisiniers, hommes à tout faire ! On enquête... Je parie que le maître d'hôtel qui a passé ici trois jours, en remplacement d'Antonio, en est un ! En lui donnant son chèque, et en entendant son nom, Dora faillit tomber sur le dos :

— Vous êtes Allemand?

— Je suis Autrichien, madame.

Samedi, 24 mars.

L... téléphone de New-York qu'il a assisté hier au Hall Carnegie au plus violent débat qu'il y ait eu dans cette ville entre patriotes et pacifistes, depuis la rupture des relations. On voulait célébrer la Révolution russe, mais le maire, Mitchell, mit le feu à une poudrière quand il déclara que nous allions avoir la guerre en vertu de ce même principe démocratique qui venait de libérer la Russie. Les pacifistes s'étaient certainement préparés, et leur violente démonstration faillit mettre fin au meeting. Après un quart d'heure de tapage, le maire, blanc de rage, s'avança au bord de l'estrade, et cria :

— Le pays est à la veille de la guerre. — et malgré les « no ! no ! » hurlés en réponse, il fit entendre la fin de sa phrase, — et je vous dis, à vous là-haut dans les galeries, que vous êtes ici, ce soir, divisés en deux clans : les Américains et les traîtres !

— J'espère, — rétorqua un pacifiste, — qu'on vous a mis au rang des premiers?

— Vous me faites le plus grand honneur, — dit Mitchell qui n'est jamais à court.

Les applaudissements éclatèrent alors, et on mit à la porte les pacifistes trop peu pacifiques. Ce sont les socialistes, naturellement, qui faisaient ce tapage dans les galeries gratuites.

Le soir.

En ville, où une activité raisonnée, sans fièvre, est la note dominante, on parle beaucoup de l'abdication possible de Guillaume, et il se confirme que c'est l'armée de Hindenburg, non celle de Nivelle, qui est en danger.

Si ce n'est pas Roosevelt, ce sera « Mr President » qui viendra présider le grand meeting de samedi prochain au Hall de l'Indépendance. Ledit Président vient de rappeler Brand Whitlock de Belgique, et les œuvres de secours resteront entre les mains des Hollandais. Il n'y avait plus moyen de continuer sous les vexations teutonnes. Whitlock ira au Havre rejoindre le gouvernement belge.

En Russie, le parti de Milioukoff est pour la République. Dieu seul sait ce qu'ils vont faire de Nicolas, pauvre homme irresponsable !

Dimanche, 25 mars.

L... vient passer la journée avec nous. Il est plein d'histoires amusantes sur les bagarres qui continuent à distinguer les grands meetings en faveur de la paix à New-York. Il y en eut un, hier soir encore, à Madison square Garden, où messieurs les pacifistes montrèrent leur force au pugilat. Les policemen eurent beaucoup à faire pour sortir ces énergumènes. John Milholland, qui présidait, eut beau réclamer qu'on ne mît point à la porte ses partisans, il fallut en évacuer trente au moins, en trois fois. La première attaque eut lieu quand quelqu'un prononça les noms de Elihu Root et de Roosevelt, les uns se mettant à applaudir, d'autres à aboyer : la musique attaqua un air gai pour faire cesser le tango, mais ce n'en fut que pire ! Il y avait beaucoup d'Allemands dans l'auditoire, et ils ne se firent pas faute de manifester leurs sentiments peu fraternels chaque fois qu'on nomma Wilson.

Un orateur, Benjamin Marsh, fit un discours enflammé, quoique pacifiste, et livra aux fourches de Satan Roosevelt, « le plus grand poltron moral du pays », Root « dont toute la cervelle et l'absence de conscience peuvent seules garder les clients et lui-même hors de prison », et le maire Mitchell, « traître instrument de Wall Street[1] ». Et il termina sur ces paroles peu évangéliques : « Prions pour la mort de Root et de Roosevelt. »

La conclusion de L... c'est qu'« il faudrait chasser du pays tous les pacifistes ». Vraiment, ce ne serait pas mauvais.

Le soir.

On marche rapidement à la guerre ; si l'on n'en croyait que les journaux, on dirait « d'un cœur content », mais, comme

1. Wall street est la rue où se font toutes les opérations de banque ; on dit là-bas *Wall street* comme on dit chez nous *la Bourse*.

ailleurs, il y a le revers de la médaille. Cet après-midi, Wilson a pris trois mesures importantes :

1° Il a appelé sous les drapeaux onze régiments de la Garde nationale[1] au complet. Deux sont de Philadelphie. Tout cela est pour le service de dix États sur la côte Atlantique et pour le district de Columbia.

2° Il a redistribué les départements militaires des États-Unis. Il y en avait quatre, il y en aura six désormais. Les deux nouveaux districts sont sur la côte Atlantique. Ceci est fait pour faciliter la décentralisation du commandement, et sera appliqué dès le 1er mai. Il y aura :

a) Le département du Nord-Est avec Boston pour quartier général ; (Maine, New-Hampshire, Vermont, Massachusetts, Rhode Island et Connecticut.

b) De l'Est ; quartier général à Governor's Island ; (New-York, New-Jersey, Pennsylvania, Delaware, Maryland, Virginia, district de Columbia, Canal Zone et Porto-Rico).

c) Sud-Est, quartier général à Charleston, S. C. (Tennessee, North Carolina, South Carolina, Georgia, Florida et Mississipi), avec la défense des côtes de Nouvelle-Orléans et de Galveston.

d) Central, Chicago; (Kentucky, Ohio, Michigan, Indiana, Illinois, Wisconsin, Minnesota, North and South Dakota, Iowa, Missouri, Kansas, Nebraska, Wyoming et Colorado.

e) Sud, à port Sam Houston, Tex. ; (Louisiana, Texas, Arkansas, Oklahoma, New Mexico et Arizona.

f) West, San-Francisco ; (Washington, Oregon, Idaho, Montana, California, Newada, Utah et Alaska).

3° Le Président a donné l'autorisation d'enrôler 19 300 hommes, pour porter l'effectif naval à 87 000 marins.

Voilà un dimanche qui n'aura pas été consacré à la paix ! Le ministère de la Guerre n'avait jamais été si actif !

Ces diables de marins allemands s'en vont définitivement demain. Portes et fenêtres des wagons auront des barreaux de fer. On dit, au quai, qu'on trouvera toutes choses sabotées après leur départ, car les soldats de garde entendaient sans

1. La Garde nationale est un régiment d'État (chaque État a sa garde) non un régiment fédéral.

cesse des bruits bizarres. Leur musique, qui depuis des semaines se taisait, jouait depuis mercredi tout le long des jours, et dans les intervalles, des coups de marteau puissants se faisaient entendre.

Montclair (New Jersey). Lundi, 26 mars.

Cela fait plaisir de se retrouver dans une famille et dans un milieu français : mais Montclair, qui est pourtant une banlieue de New-York, et si fraîche, si jolie, est quelque peu province. On y vibre moins qu'à Philadelphie.

Madame E... m'attendait à Newark ; de là, l'auto nous a transportées à New-York, où nous avons déjeuné et pris des tableaux que M. E.... venait d'acheter à un médecin qui avait passé trente ans à collectionner tant et plus ; ses murs n'offraient pas un centimètre carré d'espace vide ; fortune faite, il épouse une jeune et jolie femme, et, la question des domestiques étant une épine dans son œil, il se transporte à l'hôtel. La collection l'embarrasse : il la vend. Il la disperse au hasard, et avec perte, mais sans regret !... Heureux homme ! Il n'y mit jamais la passion d'un collectionneur parisien. Le goût non plus, du reste... La chose me paraît comique.

Mardi, 27 mars.

Conférence, à la High School, par mademoiselle de Lambert, au profit de la Croix-Rouge française. Mademoiselle de Lambert, élève de madame Segond-Weber, dit bien, déclame bien et ignore le trac. Elle a déjeuné avec nous, et nous a amusées par sa vivacité intense et remuante. Elle part demain pour Chicago, Ottawa, Montréal, Québec, sans savoir un mot d'anglais. Heureusement qu'elle a de l'aplomb !

Nous visitons cette High School qui donne l'enseignement à mille élèves. Il y a huit professeurs de français (des dames), et elles nous disent que presque la moitié des élèves apprend notre langue, qui devient de plus en plus répandue parmi eux. Jeunes gens et jeunes filles suivent les cours ensemble. La bibliothèque, la salle de gymnastique, le réfectoire sont vrai-

ment remarquables. L'entrée, avec sa copie du *Discobole*, a l'air d'un musée.

Quand on a bâti ces grands bâtiments, on a déménagé habilement les maisons qui se trouvaient là, et on les a transportées ailleurs, sur de nouvelles fondations, sans qu'un vase de porcelaine ait été cassé ! On put assister, des fenêtres, à ces déménagements peu ordinaires en nos pays.

Mercredi, 28 mars.

Le Sénat de Pennsylvanie a voté hier l'abolition de la peine de mort dans l'État par une majorité de 3 contre 1.

On est toujours remuant en Pennsylvanie. Les dames de la *Société* ne veulent pas obéir aux ordres de la police qui, à Atlantic City, Chelsea et Ventnor, prétend imposer des muselières aussi bien aux petits chiens qu'aux grands. Elles refusent cet ornement aux gracieux museaux de leurs chéris ; elles forment un comité de protestation, font des affiches, et prétendent que si quelques membres de la race humaine sont devenus enragés, ce n'est pas une raison pour faire souffrir et enlaidir leurs petits amours.

Orange et East Orange, les Oranges comme on dit, me paraissent moins attrayants que Montclair, qui y touche ; mais il y a de belles maisons du côté du Parc, variées, comme à Montclair et dans tous les environs, de couleur, d'architecture. L'œil est quelquefois surpris de voir une grosse tour ronde à créneaux adjointe à un pavillon mignon et coquet ; mais rien n'étonne en Amérique, rien ne détonne, tout paraît naturel, tant on y met de naïveté. Le quartier des ouvriers italiens des usines Edison, avec ses petites maisons, ses loques, sa saleté, ses mioches bruns et criards, a du caractère. Je n'ai pu visiter les usines elles-mêmes, le temps nous ayant manqué. Nous irons demain. Les bâtiments sont immenses ; ils ont surgi de terre, après le terrible incendie d'il y a trois ans, presque à vue d'œil. Mais les environs restent abîmés par les débris.

Jeudi, 29 mars.

Les lettres de Philadelphie sont toujours pleines d'intérêt. A une réunion de la Croix-Rouge, hier, Mr Staub, directeur

de la section atlantique, a conjuré les femmes présentes d'empêcher soigneusement toute influence étrangère dans leurs réunions et ateliers. Il avait trouvé à Jersey Town du poison, du verre pilé, dans des médicaments, des bandages ! Cela me paraît colossal, et je suppose que les cas qu'il a observés provenaient seulement de quelques négligences? Si détestables que soient les Allemands, comment croire que des êtres humains puissent en venir délibérément à des moyens pareils ! On va faire une enquête.

Les étudiantes de Bryn Mawr et les belles dames de Phila se préparent à faire des chauffeuses épatantes, non seulement pour les ambulances, mais aussi pour l'intendance.

Il nous revient, de divers côtés, que l'Ouest n'entend rien à l'Union sacrée, et qu'il est en humeur, non plus de filibuster, cela ne lui sera plus possible, mais de créer de sérieux ennuis au prochain Congrès. C'est Master Stone que l'on redoute. Quel caractère! A Washington, on grince des dents, car un grand meeting pacifiste se prépare pour lundi.

Toujours est-il que l'Allemagne ne se voit pas battue. De là son calme, devant un adversaire de plus ; de là ses étranges conditions de paix que publie le *Journal de Genève* !

La proposition du *New-York World* de faire à la France un don de cinq milliards ne trouve pas d'objections. On considère que si la France veut l'accepter, elle rendra à ce pays-ci un grand service, en lui permettant d'élever son rôle dans la guerre au niveau où il désire se trouver. Ce serait, dit-on, montrer clairement que l'Amérique n'a pas l'intention de faire une guerre pour la défense de ses droits particuliers. Ces cinq millions de dollars n'iraient point en France sous forme d'un tas d'or, mais en produits du sol et du labeur américains : ce ne serait point un paiement des services passés, ni une mesure d'assistance pour le présent. Tout cela fait que cette proposition soulève l'enthousiasme. C'est L... qui l'écrit, car, ici, sauf deux Anglaises que j'ai vues aujourd'hui, on se préoccupe peu de ces questions-là. L... ajoute qu'il veut faire une autre proposition, par la *New Republic* : c'est que le gouvernement américain doit offrir de partager avec la France et l'Angleterre les frais des secours à la Belgique. Il y voit une obligation d'honneur.

Vendredi, 30 mars.

Les journaux sont, depuis quelque temps, bien amusants : Toute association, pacifiste ou nationaliste, y fait paraître, en bonne vue, des manifestes imposants. Souvent l'un est près de l'autre, et l'effet est des plus comiques ; tous en appellent à « Mr President » ; les uns tel le supplie de ne pas précipiter le pays dans l'abîme par une guerre qu'il ne veut pas, et les autres en termes aussi majestueux, d'obéir à l'appel de la conscience nationale, qui veut la guerre. On ne reprochera pas aux journaux leur partialité ! Payez, et j'insère !

On dit que la guerre sera déclarée lundi. A New-York, où nous étions cet après-midi, beaucoup de soldats, des marins partout, très en gaieté, mais autour d'eux les visages étaient graves. Quelle attente ! Quelle tension !

Les trônes d'Espagne et d'Italie passent pour branlants.

Philadelphie. Samedi, 31 mars.

Je suis revenue aujourd'hui, après un détour en auto à New-York, les *Stars and Stripes* [1] flottant d'un côté de la machine, de l'autre le tricolore français.

La gare, ici, était noire de monde. J'ai pu arriver à temps pour joindre Dora et son père, qui se rendaient au meeting du Hall de l'Indépendance, au son de la vieille cloche qui, comme aux temps des premiers colons, appelait les citoyens. Aux quatre coins du Square, des musiques militaires jouaient l'Hymne de la Délivrance. Nous n'avons rien entendu aux discours, mais, devant le Hall, l'émotion fut grande quand le maire, juste à la place où s'était tenu Lincoln en une autre fête solennelle, a fait hisser le drapeau et chanté le chant national. Dora a été agréablement surprise de ce spectacle que ses compatriotes ne lui avaient jamais donné : se tenir tête nue et respectueux. Quelques jeunes gens trop nonchalants se virent arracher leur couvre-chef par des voisines exubérantes.

1. *Les Étoiles et les Bandes*, le drapeau américain, appelé aussi *la Bannière étoilée*.

Après quoi, nous avons traversé le bâtiment, pour nous tasser dans le petit parc situé derrière lui, où l'on avait élevé une estrade pour les orateurs. Wilson n'avait pu venir ; il semble qu'il ait assez à faire chez lui. Gerard, souffrant, s'était excusé; mais il y avait Hiram Johnson, sénateur de Californie, et notre sénateur Penrose, et notre gouverneur Brumbaugh, et Smith, et le *Provost* de l'Université et le général Young, et le Rev. Conwell et un prêtre catholique pour donner leur bénédiction, sans lesquelles n'irait, ici, aucune manifestation.

La cohue empêchait un peu le recueillement; on s'écrasait; les messieurs avancent ici en boulets de canon, sans regarder à droite ni à gauche, sans s'excuser. Au premier abord, je pensais avoir à faire à de hauts fonctionnaires qui devaient arriver à l'estrade à tout prix. Mais non, c'était universel. Plusieurs femmes s'étaient évanouies, avant même le premier discours.

On se sentait remué par une grande vague patriotique. Des milliers et des milliers de gens ont engagé la foi de leur Cité au Président, dans la grande crise nationale. C'est peut-être la plus grande démonstration patriotique dans l'histoire de la ville, qui connut pourtant des jours si glorieux. C'est une nouvelle Déclaration d'Indépendance, signée et scellée par les acclamations unanimes. L'enthousiasme n'avait plus de bornes après cette affirmation du vœu de loyalisme. Le service militaire obligatoire a été réclamé par tous, et il est heureux pour John Millholland que sa belle barbe ne se soit pas montrée. Nous étions vingt mille dans le Square qui vit la naissance de la Liberté, et plusieurs fois ce nombre dans les rues adjacentes.

B... qui, de sa place de journaliste, avait tout vu, tout entendu, nous a donné ensuite, avec une tasse de thé tiède, un résumé des discours. Ils y allaient carrément, nos orateurs. Le Rév. Conwell, président de Temple University, invoquant, à la manière américaine, la présence du Très-Haut, mit ses auditeurs en délire en criant : « Bénie soit la Russie dans sa tentative pour donner la liberté à tout son peuple, et puisse l'Allemagne jouir bientôt du grand esprit de la liberté. »

Le général Young, premier orateur, ne pouvait pas parler, tant les applaudissements étaient assourdissants : « Marchez

en avant, comme en 1861. Marchez en avant, dans le même esprit que les combattants de cette époque, et le gouvernement américain sera un gouvernement victorieux, comme il l'a toujours été. »

Tout cela est bel et bien. Mais les Allemands n'ont pas froid aux yeux. Au carrefour de la Chestnus et de la Treizième rues, une toute petite fille regardait la sortie, confortablement installée dans une superbe limousine ornée... de petits drapeaux allemands ! Le chauffeur marquait la mesure, d'un air placide, aux airs martiaux. Un homme en colère cria dans la foule : « Qu'est-ce que f... ces drapeaux allemands sur cette machine? » Il y eut un mouvement, et je crus que les emblêmes teutons allaient être mis en pièces. Mais l'enfant, si petite, cinq ans peut-être, si blonde et belle, riait en faisant danser ses boucles devant le beau spectacle inaccoutumé. Ahuri, l'homme se retourna, calmé : « *It's all right. She is sweet and innocent* [1] », et personne ne s'avisa de troubler le bonheur de la poupée.

L'ordre, du reste, régnait, partout, Ce fut un des traits caractéristiques de cette journée mémorable. Vraiment l'esprit des pères revivait dans les fils. Pour un Américain, ce Square de l'Indépendance est un terrain sacré : Washington, Jefferson, Adams et Franklin s'y sont tenus, et ce sont eux qui aujourd'hui inspirent cette ville que n'a pu gâter la fièvre de l'or.

En novembre 1774, le premier Congrès Continental s'ajournait là, après deux mois de labeur, après avoir donné la vie au désir d'unité et d'indépendance des États alors existants, et le toast, au grand banquet qui en réunissait les membres dans la Maison d'État, Hall de l'Indépendance, était celui-ci : « *May no man enjoy freedom who has not spirit enough to defend it* [2]. »

Deux ans plus tard, le 8 juillet 1776, à midi, six jours après que l'adoption des résolutions d'indépendance par le Congrès Continental, deux jours après qu'une première déclaration de principes, proposée par Jefferson, eut été acceptée à l'unanimité, le colonel John Nixon, debout sur une

1. C'est bon ; elle est mignonne et innocente.
2 Qu'aucun homme ne jouisse de la liberté qui n'a pas l'énergie de la défendre.

petite plate-forme à l'ouest de la Maison d'État, lisait à 8 000 citoyens la première proclamation publique de la déclaration de l'Indépendance, et, comme il terminait la dernière clause, « *we mutually pledge to each other our lives, our fortunes and our sacred honor* [1] », la cloche de la Maison d'État, celle de la vieille église du Christ et toutes les autres dans la ville, s'unirent pour annoncer au monde la Liberté.

Le grand-père de Dora acheta les vieilles dalles du perron où avait été lue cette proclamation, quand il fut remplacé par un perron plus majestueux, et elles ornent à présent le foyer ancestral.

Il faut sauter une génération pour retrouver, en août 1814, à cette même place, un meeting de 10 000 citoyens. L'heure était triste et lourde : on était en guerre avec la Grande-Bretagne sur la question des droits égaux sur mer. Une flotte anglaise était venue dans la Chesapeake Bay ; une petite armée anglaise avait repoussé la milice du pays. L'ennemi avait pris Washington (et l'avait même brûlé, si je ne fais erreur) ; il menaçait Baltimore, et l'on s'attendait à voir Philadelphie attaqué. « Pourquoi, criait le peuple, après deux ans de guerre, sommes-nous si peu prêts à nous défendre? » A ce meeting dont je parle, Thomas Mac Kean, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, répondit : « Ce n'est pas le moment de parler ; c'est le moment d'agir. » Un Comité de Défense publique se créait, la ville était divisée en districts, les dispositions étaient prises pour activer le recrutement ; et c'est ainsi que Philadelphie pouvait faire face à l'étranger.

Il y a encore des habitants qui se souviennent d'une quatrième solennité : au matin de l'anniversaire de Washington, en 1861, le Président-élu des États-Unis, Lincoln, en route pour son installation, éleva le drapeau américain sur le Hall, puis, sur une plate-forme érigée à la hâte devant le bâtiment, il déclara :

« Je n'ai jamais eu un sentiment politique qui ne soit né des sentiments personnifiés dans la Déclaration de l'Indépendance. C'est là ce qui me permet de croire qu'en temps

1. Nous nous consacrons mutuellement nos vies, nos fortunes et notre honneur sacré.

voulu le fardeau sera levé des épaules des hommes et que tous auront chance égale... Je n'ai rien dit, jamais, que ce que je suis prêt à soutenir, fût-ce au prix de ma vie, et, si telle est la volonté de Dieu, au prix de ma mort. »

... Nous rentrons au logis, les vêtements froissés, fripés, dans le beau soir qui tombe, chaud déjà comme un soir d'été : tant la température est capricieuse et toujours extrême. Je vis dans le lointain passé, héroïque et superbe, et je sens qu'il ne faut rien redouter de l'avenir, avec ce passé derrière soi. L'Amérique vaincra...

Oriel, qui rentre de Cincinnati, a passé sa semaine à la Croix-Rouge, coupant des milliers de mètres de gaze, préparant des bandages. Elle a toujours mal au coude, et les examens aux rayons X ont prouvé qu'elle avait une côte de trop ! Quant à Édith, elle s'est mise, avec son auto, à la disposition de la Croix-Rouge. Elle est chauffeuse intrépide et habile.

A Cincinnati, on dévoilera bientôt la statue de Lincoln, don de Mr et Mrs Charles Taft. L'ancien Président, William Taft, fera un discours. On s'attend à un beau spectable patriotique.

Ici, on ne croit pas à une déclaration de guerre pour après-demain, car il faudra installer le nouveau Parlement. Sera-ce encore une attente de quelques jours?

Ce que l'on croit, ce que l'on pressent d'après ce que nous téléphone le *Times* de New-York, c'est que, comme le disait Johnson cet après-midi, l'intervention américaine marquera un pas de plus de l'esprit de liberté, et que c'en sera fini de l'autocratie en Europe... L'Allemagne gronde. Il est bien vrai, comme l'a dit Ledebour, que l'Histoire a mis ses bottes de sept lieues.

Lundi, 2 avril.

La police a empêché, hier soir, un meeting pacifiste : les pacifistes indignés se sont rendus en monome au Forest Theater, où se tenait un autre meeting du même genre.

A Baltimore, où une manifestation semblable avait lieu à l'Académie de musique, 4 000 personnes, conduites par les représentants des meilleures familles et les étudiants, chan-

tant des hymnes patriotiques, ont pénétré de force dans la salle, après avoir rompu les cordons de police, et ont arrêté le docteur Jordan au milieu d'une phrase. La police chargea, avec ses aimables massues, et quelques têtes furent endommagées.

Fanny est rentrée tard, hier, de Washington, où, dit-elle, on est très grave, mais calme. L'opinon prévaut que le Président déclarera l'état de guerre déjà existant : cela lui donnera tous les avantages de la situation. C'est aussi l'avis de Roosevelt qui est attendu aujourd'hui à Washington avec impatience.

A cette heure — il est midi — le Congrès se réunit... Quelle attente ! « Mr President » attend qu'on le prévienne que les deux Chambres, réunies en séance, sont prêtes à entendre son message. Tel est le protocole. Le Sénat est déjà organisé, mais chacun des membres de la Chambre basse doit prêter serment, et il faut élire les bureaux. Si cela se termine aujourd'hui, alors seulement « Mr President » ira du discours tant attendu.

On s'attend à une faible opposition de la part du Sénat, et, à la Maison des Représentants, un petit groupe de pacifistes seulement grognera. Mais les admissions au Capitole sont très restreintes. Des cartes spéciales ont été délivrées, avec parcimonie. Nul ne sera admis que sur promesse de ne pas déchaîner un ouragan. Aucune démonstration ne sera autorisée dans les rues, pas plus des nationalistes que des pacifistes. Du reste, les pacifistes, qui sont les mieux organisés, partent en masse pour la capitale, et à leur arrivée, comme on ne peut leur interdire de marcher, ils arrangeront bien quelque défilé. Sans doute même défileront-ils tout le long du jour !

4 heures.

Les journaux de l'après-midi disaient que Wilson ferait son discours à trois heures, mais nous venons de téléphoner à Washington : ce sera pour huit heures ce soir seulement.

Jeannette Rankin a attiré l'attention générale : les suffragistes avaient voulu lui faire une garde d'honneur, mais la police ayant ordre de disperser toute manifestation, elles s'étaient rabattues sur un bon petit banquet. L'entrée au Congrès

de la nouvelle « Représentante » fut accueillie par des applaudissements, et tout le monde se leva. Il paraît qu'elle a rougi terriblement quand il lui a fallu répondre « *present* » à l'appel de son nom. Les possibilités mêmes de la guerre attiraient moins l'attention que cette femme en robe noire et tête nue. Elle a tout de même battu six candidats !

Le sénateur Lodge, qui a soixante-sept ans au moins, a écrasé sur le sol, dans les corridors du Capitole, un sénateur pacifiste de Massachusetts, qui l'avait appelé poltron et l'avait frappé au visage. La communication trop tôt rompue nous empêche de rien savoir des autres hauts faits des pacifistes. Mrs R... qui avait assisté, jeudi dernier, à l'examen des cadets de Annapolis, a eu pourtant le temps de nous dire que cette cérémonie, si brillante d'habitude, alors que les mères, les sœurs et les jeunes amies des *midshipmen*, en grande toilette, applaudissent à la lecture des résultats et envahissent la salle, était, cette fois, particulièrement triste : bien des mères pleuraient, ne sachant point où l'on enverrait leurs fils.

7 heures.

L'angoisse continue : Dora rentre de la ville : le troisième régiment d'infanterie (*Guardsmen* [1]), partait pour une destination inconnue du public. Tous les points stratégiques sont gardés. Les hommes étaient fort exubérants, les femmes tristes, la foule attentive.

11 heures.

Le docteur, rentrant de la ville, téléphone que, depuis huit heures et demie, les États-Unis sont entrés dans la guerre définitivement !

L'angoisse n'est point enlevée de nos cœurs, comme nous l'avions espéré... Qui donc, maintenant, va frapper le premier coup?...

Mardi soir, 3 avril.

La Maison des Représentants attend que le Sénat en ait fini ; le Sénat attend que Robert Marion La Follette ait

1. Garde nationale.

joué son petit morceau... L'appel du Président avait soulevé un grand enthousiasme ; la résolution de guerre paraissait ne devoir soulever aucune objection ; on comptait sans l'Homme Entêté ! Les nouveaux règlements ne lui permettent pas de « flibuster » plus de vingt-quatre heures, mais il tient à ces vingt-quatre heures ! Tout le pays attend, impuissant, et Mr Wilson a pu s'en aller, de l'autre côté de Potomac, faire un peu de golf en Virginie pour prendre du muscle.

Si la force physique de La Follette le lui permet (plus d'un souhaite qu'il tombe mort !) et s'il est soutenu par Norris et Vardaman, il faudra peut-être attendre à samedi pour que la demande présidentielle soit accordée. Stone doit parler, mais il a promis de ne pas flibuster.

« Flibuster » n'est plus, du reste, un passe-temps agréable. Un flibustier doit parler *tout le temps* et se maintenir dans son sujet ; il n'a plus le droit de se reposer en faisant des propositions et des votes. Il lui est interdit d'avoir des notes sous le nez, et c'est là ce qui paralysera Vardaman, et l'empêchera de prétendre désormais à la gloire des flibustiers fameux, car il est obligé d'écrire ses discours pour être sûr de faire correctement ses citations poétiques. Il ne peut parler sans faire de citations, et ne peut faire ses citations sans les écrire !

De plus, le Sénat, sitôt que l'opposition de La Follette fut évidente, vota une résolution portant que, quand il se réunirait le lendemain à dix heures, il demeurerait en séance continue, sans ajournement ni suspension de séance jusqu'à ce que la résolution de guerre soit passée. On ne croit pas que la gorge et les poumons de La Follette lui permettront de tenir plus de cinq heures. Dans ce cas, la résolution ira immédiatement à la Maison, et y passera comme l'éclair. Mais cet être maudit aura pourtant donné à l'Allemagne et aux étrangers l'impression d'un Congrès apathique et indifférent. Les journaux allemands triompheront. Chaque heure de délai ajoutera à cette impression qui désespère l'Amérique.

Le Sénat a eu pendant cette séance la tenue la plus noble. Le sénateur Martin a déclaré qu'empêchée d'agir immédiatement, la haute Assemblée refuserait de s'occuper de toute autre affaire jusqu'à ce que la résolution fût votée; il a proposé que la séance, qui n'avait duré qu'une heure, fût levée

immédiatement. Un pauvre diable voulut demander si le cher collègue ne consentait pas à suspendre sa proposition un moment, afin de lui laisser exposer..., il n'eut jamais le temps de dire quoi : Martin rugit comme un taureau furieux : « Je ne céderai à aucun sénateur, pour aucune affaire, d'aucune sorte, jusqu'à ce que cette résolution ait été votée ! » Et le bon Maclumber, un peu ahuri et choqué, mais avec l'air de quelqu'un qui commence à comprendre, se rassit modestement.

Martin s'est aussi pris de bec avec La Follette ! L... dit que c'était un spectacle comique, et que, malgré la gravité de la situation, on était obligé de rire.

Teddy Roosevelt se trouvait à Washington entre deux trains ; il est allé à la Maison Blanche congratuler Wilson pour son discours; ne trouvant pas l'Exécutif, il dicta à quelques plumitifs une déclaration redondante, et s'en alla embrasser, très explosif, son ami Lodge.

Pendant ce temps, un brave Garde national, aidé de quelques citoyens convaincus, a peint en jaune (soyons polis !) la façade du quartier général pacifiste, *the Emergency Peace Federation*. D'autres se sont introduits dans le bâtiment et ont fait un grand carnage de bannières et de littérature pacifistes. Aussi les brassards pacifistes et leur inscription : *Keep out of war*, disparaissent graduellement de la circulation. La journée n'était pas brillante pour les amis de Mr Bryan.

Jeudi matin, 5 avril.

Il était onze heures et quart, hier soir, quand le Sénat vota enfin la résolution déclarant l'existence de l'état de guerre avec l'Allemagne, et engageant toutes les ressources des États-Unis pour mener cette guerre à bonne fin. La majorité a été de 90 contre 6, et on dit qu'elle sera encore plus grande, aujourd'hui, à la Maison. Les six sénateurs, trois de chaque parti, qui ont voté contre, sont La Follette, Norris et Gronna (républicains), Stone, Lane et Vardaman (démocrates). Le débat dura onze heures, sans répit. La Follette ne put attaquer le Président et défendre l'empire allemand plus de trois

heures. Son discours, d'après le sénateur Williams, fut « pro-goth, pro-vandale, pro-germain, anti-américain et anti-Président, plus digne de Bethmann-Hollweg que d'un sénateur américain ».

La résolution passa ensuite sans éclat violent ; les sénateurs étaient très émus, mais très tranquilles.

A Philadelphie, le major Smith et le directeur Wilson, du Département de la Sûreté publique, demandent qu'on organise une police volontaire de 20 000 hommes que ne prendra pas le service militaire (par exemple des hommes de quarante-cinq ans, des pères de famille), pour servir d'auxiliaire à la force régulière si besoin est en. Ils ont déclaré n'en pas vouloir faire un refuge pour embusqués !

Le général adresse un appel vibrant aux autorités et aux journaux pour activer le recrutement de son infanterie de marine. En cas de guerre, c'est en effet toujours le premier corps à marcher ici, et le meilleur.

Vendredi matin, 6 avril.

A la surprise générale, la Maison des Représentants fait une résistance acharnée à la mesure proposée par le Président ! Les débats ont duré toute la nuit, avec ce résultat que... la mesure n'est pas encore votée. L'impression est plutôt mauvaise, et je me demande ce qu'on peut penser de tout cela en pays alliés. Certainement, ces réfractaires représentent une partie de l'opinion américaine, et moi, entourée de gens qui sont *pour* la guerre, je suis bien obligée de reconnaître que ceux qui sont *contre* deviennent de plus en plus nombreux. Est-ce seulement l'œuvre de la propagande pacifiste? Ou bien, le premier élan patriotique passé, la réflexion venant, croit-on vraiment n'avoir rien à démêler dans la lutte de l'Allemagne contre la civilisation? Les quarante opposants de la Maison étaient devenus cent à minuit, dernier moment où nous avons pu avoir des nouvelles, et tous semblent honnêtement convaincus.

On est sûr que le vote sera acquis cet après-midi, mais... est-ce la même chose que s'il avait été obtenu de suite?

L'esprit public, devant cette affaire qui traîne tant, m'inquiéte; l'activité des pacifistes, déjà très grande, va être stimulée. Les Quakers, nombreux dans ce pays, ont mis des fonds considérables à la disposition de leur cause. Le collège voisin de Swarthmore, qui est tout quaker, à empêché, dès le début de la semaine, ses étudiants et ses étudiantes de s'enrôler dans les services de guerre, comme le faisaient ceux des autres universités. Sera-ce la même chose à Haverford, qui appartient également à la Société des Amis? Je me souviens de mon étonnement quand un étudiant de Haverford avoua, dimanche, ne pas savoir danser [1]. On parlerait aussi bien de ne pas savoir manger en Amérique ! Ces jeunes Quakers, qui invitent leurs petites amies à des thés, jamais à des bals, ne prendront pas les armes, quoi qu'il arrive. Rien n'est plus têtu qu'un Quaker.

Bref, je suis déçue ; de nouveau je me demande ce qui sortira de tout cela, si même il en sort quelque chose.

C'est le représentant Claude Kitchin, le leader démocrate, qui est cause de tout; son argumentation contre la guerre a entraîné les vacillants, qui, depuis qu'il y a des assemblées, donnent toujours leur force d'inertie à qui sait la prendre. Il y eut, il est vrai, une protestation effrénée contre lui, et on lui demanda d'abandonner la direction de son groupe, mais cela ne fait qu'augmenter la confusion, en créant des occasions de disputes personnelles.

Là-dessus, on a beau nous dire que le bill de conscription est prêt, qui donnera à l'Amérique une armée de deux millions d'hommes, nous pouvons nous demander à quoi cela sert si les mesures ne peuvent jamais être votées qu'avec tant de lenteurs et de vains bavardages. Il est vrai que plus d'un membre de l'opposition combat la résolution de guerre pour satisfaire sa conscience, mais promet, quand elle aura passé, de ne pas enrayer les mesures de guerre, et même de les activer, puisqu'alors il s'agira de la défense du pays. Tout cela me paraît bien spécieux. Il tarde à tout le monde qu'on en ait fini.

Il faut ajouter à cela que les Allemands, par une violente

1. Les Quakers condamnent rigoureusement la danse.

attaque, qui semble avoir été inattendue, ont pris un morceau de la rive gauche du canal de l'Aisne, vers Reims, et que les Français ne l'ont recouvrée qu'en partie.

Le soir.

Enfin, après dix-sept heures de débat, la Maison a voté, à une heure dix-huit, par 373 voix contre 50. L... téléphone qu'il rentre demain matin, et nous racontera toutes choses en détail.

Première mesure de guerre : 91 vaisseaux allemands sont saisis dans les ports des États-Unis.

La nation met sur pied les plus puissantes ressources de guerre dont l'histoire ait jamais parlé, disent les journaux.

Samedi, 7 avrli.

Jeannette Rankin dut maudire, hier, l'idée qu'elle eut de se faire élire au Congrès ! Elle a montré que la nervosité des femmes devrait les tenir éloignées de l'arène politique, car tout sang-froid l'a abandonnée. Au premier tour, par deux fois, elle refusa de répondre à l'appel de son nom. Au second, elle se leva, tremblante et effrayée, et déclara, presque en sanglotant : « Je désire être loyale envers mon pays, mais je ne veux pas voter pour la guerre ». Comme elle ne donnait pas son vote dans les formes, ses collègues, ennuyés de la longueur des débats, se mirent à lui crier : « Votez, votez donc. » Elle plongea dans son siège, murmurant : « Non », et il fallut qu'un secrétaire allât prendre son vote.

Les nerfs de ces pauvres gens étaient épuisés, après *cent* discours. Je m'étonne qu'aucun ne soit devenu fou ! Un Représentant dépassa le temps qui lui était alloué et refusa de quitter la place. Il fallut introduire la masse d'armes historique, emblème de l'autorité de la Maison, pour l'obliger à se taire. Quand le massier parut, cette douce mule fit des excuses et se retira.

La marine entière est mobilisée, avec sa réserve, sa milice, et la flotte au complet. On a aussi averti les Germano-Américains que, s'ils veulent se conduire honnêtement, ils ne seront

pas molestés. Le Cabinet a tenu sa première séance de guerre. Tous les organes du gouvernement prennent des mesures hâtives pour assurer d'abord la sécurité du pays, mais aussi une *puissante action offensive,* quand le moment en sera venu. On ne reconnait plus les États-Unis !...

Voici un autre signe des temps : le drapeau américain ne flottait sur la Maison Blanche que lorsque l'Exécutif y était. Si le Président sortait pour quelques heures ou quelques jours, le drapeau était baissé, et le public réclamait là contre, disant que la Maison Blanche n'était protégée par le drapeau que lorsque son illustre habitant s'y trouvait. Le Président Wilson, qui est bon homme, a cédé au désir des dames et de la Grande Armée de la République ; il a décidé que les *Stars and Stripes* flotteront sans interruption sur l'auguste demeure, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Toutefois, il était nécessaire que quelque chose indiquât l'absence du Président ; de là, un nouveau drapeau, drapeau présidentiel cette fois. Ce dernier n'est autre que le pavillon naval des Présidents. Il était peu connu du public. Il représente le grand sceau des États-Unis : une aigle aux couleurs nationales, ayant dans une serre la branche d'olivier et les flèches dans l'autre ; au-dessus de sa tête, la gloire des treize étoiles, cela en bleu, sur fond blanc d'une grosse étoile à cinq pointes, entourée de quarante-huit étoiles blanches sur le fond rouge de cet étendard impérial.

Le Congrès de Cuba parle, sur la proposition du président Menocal, de soutenir les États-Unis dans la guerre. Le Brésil serait sur le point d'en faire autant, parce qu'on lui a coulé le *Parana.*

Quant à Philadelphie, cet atelier du monde, l'ardeur y est incomparable, et la Pennsylvanie, le plus important des États au point de vue stratégique, fera le dixième de la besogne, à lui seul. Le gouverneur Brumbaugh en a solennellement fait le serment avant-hier soir à Harrisburgh, dans une fête patriotique à laquelle Gerard donnait son concours.

Il y a eu un petit scandale, hier, dans une banlieue. Le fils de Dannenhauer — le fabricant de bonbons de la Market Street, qui habite à Llanerch — a fait flotter pour la troisième fois le drapeau des Hohenzollern, déjà sorti le jour où le Président rompit les relations diplomatiques, puis le jour de la convo-

cation d'une session spéciale du Congrès. Les voisins, surpris, n'avaient rien dit alors. Hier, l'indignation éclata, mais quand la police de Haverford, appelée par téléphone, arriva en vue de la maison, le drapeau fut baissé. Les opinions germanophiles du fils Dannenhauer sont connues; il ne les a point cachées. Au mois de mars, il avait passé l'examen d'opérateur de sans-fil. Hier, le Président a ordonné la saisie de tous les appareils de S. F.; ceux qui ne pourront être utilisés par le gouvernement seront détruits. Celui de Dannenhauer est extrêmement puissant, et on se demande comment il put obtenir l'autorisation de l'établir. (Les affaires du père vont-elles payer pour les opinions du fils? les enfants jurent de se passer de *candi* !)

Le soir.

Nous sommes toujours dans l'attente angoissée des premiers événements de guerre. Ici, on va assez vite en besogne, et l'on a arrêté déjà bon nombre de suspects; de même à Chicago, à San-Francisco, à New-York, et on nous avertit que c'est trahison que de cacher les trahisons.

Le docteur rentre de New-York où ses amis de Wall Street sont assez anxieux de savoir quel genre de taxe, pour son entreprise gigantesque, le gouvernement va lever. Ils ont l'air de craindre qu'il ne propose quelque action déraisonnable envers les « grandes corporations? » Si, disent-ils, on pose un fardeau trop lourd sur ces corporations, le commerce du pays sera paralysé jusqu'après la guerre, et mis dans l'impossibilité de rivaliser avec celui des autres nations. Je suppose que, d'une façon ou d'une autre, ils seront toujours mécontents; le gouvernement pourtant n'ira pas chercher dans la lune les milliards de dollars dont il a besoin pour la guerre...

Les féministes sont par trop pacifistes; leur cause sortira fort compromise de tout cela. Le docteur était avant-hier soir au *Rector's restaurant*. Un de ses amis lui fit remarquer la présence de miss Jessie Ashley, avouée, dont les opinions socialistes et antimilitaristes sont connues. Elle était avec Frédéric Boyd, du journal socialiste *The Call*, et bien au centre de la salle, ce qui fit remarquer davantage qu'ils ne se

levèrent pas quand l'orchestre joua *The Star spangled Banner*. Un gentleman ayant prié Boyd de se lever, il refusa, d'où bagarre : on le jeta à terre ; il se releva en criant : « *A l'enfer les États-Unis* », ce qui n'arrangea pas les choses. On dut les expulser.

Les Allemands ont fait sauter un croiseur interné, le *Cormoran,* à Guam. L'équipage avait refusé de se rendre, et les officiers ont sacrifié le croiseur au moment où les fusiliers-marins approchaient pour s'en emparer. 2 officiers et 5 marins allemands ont été tués. Les 32 officiers et les 321 hommes restants ont été faits prisonniers. Les premiers prisonniers de guerre !

On signale un, peut-être deux raiders sur les côtes de Nantucky. Les ports sont fermés la nuit, et, même dans la journée, soumis à de sévères règlements. On ne permet plus aucun trafic de nuit sur le Delaware.

Un corps d'automobilistes s'est formé à Philadelphie pour la défense de la ville. A Boston, ce sont des femmes qui se sont militarisées pour cela. Elles font un très bel effet en chauffeuses, de même qu'en kaki. Ce sont des officiers de l'armée régulière, naturellement, qui entraînent tout ce monde, et les étudiants des Universités

Cuba déclare la guerre à l'empire allemand, s'empare de quatre vaisseaux allemands au port de la Havane, que leurs équipages essayaient de couler. La République de Panama se joint aux États-Unis et défendra son canal.

Le Dr Mac Kim, revenu par Copenhague et l'Angleterre, confirme que les Anglais détruisent quantité de sous-marins allemands.

Dimanche de Pâques, 8 avril.

Un temps froid et gris de plein hiver. Mrs P... vient prendre le thé, avec sa nièce qui porte pour la première fois son costume de Croix-Rouge, d'un bleu si foncé qu'elle a l'air, avec son voile, d'une jeune veuve. Les sœurs du docteur Hutchinson, qui travaille en ce moment à l'hôpital Pasteur de Neuilly, sont là aussi. Tout ce monde est plein d'enthousiasme pour la guerre.

Lundi, 9 avril.

Impossible d'aller en ville : une neige plus abondante que tout ce qui est tombé cet hiver, et un froid terrible m'empêchent d'aller au concert avec Mrs P...

L'appel aux volontaires l'emporte, paraît-il, en succès sur tous les records : à Philadelphie, hier, il y eut plus d'enrôlements que dans aucun des jours qui suivirent l'appel du Président Mac Kinley pour la guerre avec l'Espagne. L'enthousiasme était extrême à l'Hôtel de ville. Il y avait des étudiants, des jeunes gens de toutes les classes; dans ce pays de sports, on s'étonne de la grande proportion de refusés par le service de santé, qui est presque de la moitié : 450 admis sur 800.

L'Autriche rompt les relations diplomatiques, sans doute sur la demande de l'Allemagne, car quelle autre raison en aurait-elle? Le baron Eric Zwiedineck, chargé d'affaires autrichien, a demandé ses passeports et ceux du malchanceux Tarnowski.

C'est jeudi que les cinq milliards de dollars vont être demandés à la Maison : on parle maintenant d'une opposition sourde.

Mardi, 10 avril, 10 heures du matin.

Nous venons d'entendre une détonation, affaiblie par la distance. Nous ne pouvons l'orienter, et nous sommes dans une grande anxiété.

2 heures.

Le docteur nous apprend qu'il y a eu, à la suite d'une explosion, un épouvantable désastre dans les usines de munitions d'Eddystone, à Chester. Il habite dans une banlieue de Philadelphie, et il n'a pas vu passer moins de quarante voitures d'ambulance avant midi. Cela fait supposer un nombre effrayant de blessés.

Ces usines travaillent pour la France, et les inspecteurs sont des mobilisés français. La cuisinière part en auto, pour savoir quelque chose de son beau-frère qui y est inspecteur.

4 heures.

La cuisinière est rentrée dans une grande émotion : son beau-frère, travaillait un peu plus loin depuis quelques jours, et il a échappé à cet affreux accident, qui dépasse, dit-elle, tout ce qu'on peut imaginer. Il n'y a pas moins de 115 tués, des jeunes filles, pour la plupart ! Il y a 300 blessés et au moins 50 manquants.

Naturellement, l'idée d'un complot allemand est dans presque tous les esprits. Les magistrats, il faut le reconnaître, croient à une imprudence, non à la malveillance.

Le soir.

Les scènes, à la Morgue, tandis que femmes, enfants, et hommes essayent en pleurant de reconnaître les cadavres carbonisés, ou déchirés en morceaux par les explosions, sont au-dessus de tout ce qu'un cœur humain peut supporter, nous dit le docteur qui rentre, écrasé. L'identification est si difficile qu'il faut s'aider des lambeaux de vêtements, du contenu des poches quand elles existent encore, des dentitions enfin pour reconnaître les pauvres morts. 90 p. 100 sont des jeunes filles et des femmes, tuées par des obus, ou presque réduites en cendres.

Après cela, le coup de téléphone habituel, de Washington, nous laisse bien indifférentes. Il nous est égal d'apprendre que Roosevelt est allé à la Maison Blanche, demander au Président de le laisser servir dans les tranchées françaises avec une division. Je n'y vois qu'une façon, pour Roosevelt, de se rendre plus *conspicuous* que jamais.

Mercredi soir, 11 avril.

Les crédits de guerre dépassent ce qu'on en attendait. Ils seront de sept milliards de dollars. Quelle danse! Le bruit courait avec persistance, ces jours-ci, à Washington, que la guerre ne serait pas effective pour les États-Unis avant six mois, l'Allemagne ayant maintes occupations comme on sait,

et Sam devant préparer une armée qui, selon les experts, ne saurait être prête avant un an. Mais Roosevelt se démène : je ne sais jusqu'à quel point il peut remuer l'opinion. C'est à voir. Il rentrait hier à New-York, tout enflammé de l'union sacrée des partis et désireux d'enrôler, dans sa division, le plus d'Américains de naissance allemande qu'il lui serait possible d'en trouver. Pourquoi? Curieux homme ! Chacun a l'impression qu'il travaille pour la galerie...

Mr Balfour, René Viviani et le général Joffre vont arriver, dit-on, pour s'entendre avec le Cabinet de la guerre. Je me demande pourquoi la délégation française n'arrivera que plusieurs jours après l'anglaise?

(A suivre.)

ALTIAR

L'ONCLE A HÉRITAGE

I

— Qui est content d'aller voir pour la première fois son oncle Calixte? — demanda M. Robillard.

— Moi, — répondit Paul.

— Qui est content de prendre le train?

— Moi, — fit Marie.

Marie avait huit ans, Paul en avait dix, ce qui lui constituait un véritable droit d'aînesse.

— Et qui va donner un gros baiser à pincettes à son papa?

— Moi ! moi ! moi d'abord ! — s'écrièrent les petits avec ensemble.

M. Robillard était drapier, la plus forte maison de Hume-Vent, un grand magasin vert dont l'étalage faisait tous les jours de la semaine commettre quelque mignon péché de convoitise aux jeunes filles du bourg et qui, le samedi, jour de marché, attirait par ses nouveautés les paysannes les plus cossues du canton. Il ne tenait que du classique, la confection pour dames, afin d'être agréable à sa clientèle, et vendait à prix fixe.

— Voyons, Amédée, ce n'est pas sérieux, — intervint madame Robillard, — le train part dans vingt minutes et tu joues comme un gamin au lieu de t'assurer si nous n'avons rien oublié !

Mince, petite et coquette, point déplaisante au demeurant, madame Robillard contrastait avec son mari, gros homme tout rond, rougeaud et joufflu.

— Paul, tu as ta canne et ton pardessus? Allons, en route ! Dites au revoir à votre grand'mère.

Du seuil de la porte où, pleine d'assurance, elle étalait sa robuste vieillesse en bonnet de dentelle noire, madame Robillard mère, bonne-maman comme on l'appelait, souriait à sa petite famille et se félicitait, pour une fois au moins, de garder seule le magasin.

Dans la rue, Paul donnait la main à son père. Madame Robillard menait sa fille avec elle, afin de lui répéter en route la leçon qu'elle lui avait déjà faite au logis.

— Tu as compris, n'est-ce pas? Si quelqu'un te demande ton âge, tu répondras que tu as six ans et demi... Six ans et demi !

— Tu dis toujours qu'il ne faut pas mentir, maman... Puisque je vais en avoir huit...

— Il ne faut jamais contredire ses parents, — répliqua la mère d'un ton catégorique.

Marie n'insista point : d'autant que sa fine nature pressentait déjà que les vérités sont relatives et que toute vérité n'est pas bonne à dire. Elle remarqua bien que son père prenait au guichet de la gare trois billets gris et un billet gris et blanc, mais elle ignorait encore que les petites filles âgées de moins de sept ans ne paient que demi-place.

C'était un gai dimanche d'août ; les carillons de l'église ébranlaient le clocher d'ardoise, et le chef de gare avec sa casquette galonnée et son sifflet de nickel avait la figure souriante des anciens jours de kermesse. Les enfants exultaient de joie. Le train se fut à peine arrêté au bord du quai qu'ils sautèrent dans un wagon de troisième classe, Marie oubliant qu'elle portait sa robe de cérémonie, Paul ne se souvenant plus qu'il étrennait en l'honneur de son oncle Calixte un complet de marin, un complet neuf — du 27,50 ! — qui, au dire de son père, lui allait comme un gant et lui donnait l'air d'un homme.

Pour eux c'était une vraie fête que d'aller voir l'oncle Calixte. Rouler pendant trois heures, trois grosses heures,

pensez donc ! Ah ! ce voyage, en avaient-ils parlé ! En avaient-ils rêvé, le soir, dans leurs petits lits, sous les rideaux de cretonne à fleurs !

Maintenant, Paul regardait avec avidité les maisons, les jardins, les arbres, les champs ; Marie, tout en suçant du sucre d'orge de Tours offert par bonne maman, admirait la danse circulaire, lente et dorée qu'autour des hameaux décrivaient les moissons.

Monsieur et madame Robillard étaient assis l'un en face de l'autre, placidement, gravement, presque cérémonieusement. Monsieur fumait un cigare ; la jupe relevée, madame se tenait droite comme un portrait de famille.

— Des cochons ! — s'écria Paul, — nous serons mal reçus.

— C'est pas vrai, — protesta Marie, — moi j'ai vu des moutons.

— Je te dis que si !

— Je te dis que non !

M. Robillard ne croyait pas aux dictons.

— Paul, ne te penche pas à la fenêtre, tu vas attraper des morceaux de charbon dans les yeux.

— Marie, — ajouta la mère, — tout à l'heure tu auras mal au cœur... Tu sais bien que la gourmandise est toujours punie...

Bons conseils, vaines paroles ! Les marmots sont tenaces. Il n'y eut qu'un moyen de les mettre d'accord sur la qualité de l'accueil qui leur était réservé, ce fut de leur faire dénombrer les troupeaux au passage. Mais Paul comptait si vite que sa sœur se fâcha.

— Tu triches.

— Menteuse !

— Je ne joue plus avec toi, je vais le dire à maman, na !

Et, boudeuse, la fillette alla cacher sa tête contre le corsage gorge-de-pigeon de madame Robillard.

— Hein, maman, dis, m'man, dis que Paul est un âne! Il a compté trente-six, trente-dix, trente-douze...

— Ne mets pas tes pattes sales ni ton museau collant sur ma robe de soie, petite peste, et tiens-toi tranquille !... Quant à toi, Paul, si tu taquines ta sœur, c'est à l'oncle Calixte que tu auras affaire, entends-tu?

— Et comment qu'il est, l'oncle Calixte? — demanda Paul en levant un nez en pied de marmite qui paraissait toujours effronté.

— Il est grand.

— Et puis?

— Il est maigre.

— C'est laid.

— Non, — reprit vivement madame Robillard, — il est très beau, il a une grande barbe, et il parle avec une forte voix... Et puis qu'est-ce que cela peut bien te faire? C'est ton oncle, cela suffit. Un oncle est toujours beau et on aime toujours bien son oncle.

— Je ne l'ai jamais vu, — objecta Paul.

— N'importe, nous l'avons vu, nous, et nous savons qu'il nous aime beaucoup. Tu ne sais pas que c'est une bénédiction d'avoir de vieux parents? Ton père et moi nous ne nous endormons jamais sans prier le bon Dieu pour lui. Promets-moi que tu seras gentil, sage comme une image, docile, obéissant, prévenant, respectueux, et que tu ne casseras rien dans la maison...

De nouveau Marie s'était coulée avec souplesse auprès de madame Robillard, et elle écoutait avec une attention nonchalante et des yeux doucement souriants d'ironie les recommandations adressées à son grand bêta de frère.

— Vous embrasserez votre oncle à l'arrivée, — poursuivit la mère en modifiant la formule et en solennisant le ton, — sur les deux joues, et vous lui direz bonjour comme il convient. Ensuite vous marcherez à côté de lui en silence jusqu'à ce qu'il vous parle. Vous aurez soin de ne pas poser de questions, de ne pas vous plaindre, et surtout, surtout, de ne pas faire de réflexions saugrenues ; tu as compris, Paul?

— Oui, m'man.

— Et tu te tiendras comme un homme ! — ajouta M. Robillard en regardant avec complaisance son ventre épanoui sous un gilet de fantaisie où s'étalait une grosse chaîne d'or à médaillon... — Et tu ne mettras pas tes mains dans tes poches. Et que je ne te voie pas courir sous la table, ni te fourrer les doigts dans le nez !

— Maman, — questionna Marie que fatiguait cette longue

énumération des lois de la civilité, — est-ce qu'il est marié, l'oncle Calixte?

— Non.

— Il fait sa cuisine lui-même?

— Oui.

— Qui est-ce qui borde son lit? — reprit la fillette en léchant d'une langue rose ses lèvres sucrées.

— On ne borde pas le lit des grandes personnes.

— Il retourne son matelas lui-même?

— Je ne sais pas... sans doute.

Marie, qui avait toujours vu à la maison paternelle une petite bonne à tout faire, ne comprenait pas que l'on pût vivre sans domestique.

— Moi, j'aurais peur de vivre toute seule, — dit-elle.

— Moi, je n'aurais pas peur, — fit Paul, — mais je m'ennuierais ; ce ne doit pas être rigolo, surtout s'il n'a pas de camarades. Pourquoi ne prend-il pas une servante?

— Il en a une... c'est-à-dire, non... il a une gouvernante.

— Qu'est-ce que c'est, une gouvernante?

— C'est une femme qui vous tient compagnie... une voisine... Enfin je ne sais pas, moi, demande à ton père.

— Papa?...

M. Robillard se rengorgea, ou plutôt les trois étages de son menton se resserrèrent les uns sur les autres en plis d'accordéon.

— Une gouvernante, — définit-il sentencieusement, — c'est moins qu'une dame et plus qu'une servante.

Il ajouta, en secouant la cendre de son cigare :

— Maintenant restez assis l'un près de l'autre sans vous battre, et laissez-moi causer avec votre mère.

De la conversation qui rapprocha les époux Robillard, les enfants ne purent saisir que des bribes sans suite et des mots pour eux vides de sens : « Poser un jalon... lui donner le goût de venir... bâcler l'affaire... » On y débattait des plans de délicate diplomatie et de haute politique : il ne s'agissait ni plus ni moins que de décider l'oncle Calixte à quelque parti extrême et très avantageux pour la famille Robillard. L'intérêt de ces propos était si évident que Paul et Marie se gardaient bien de les interrompre : la crainte d'être réprimandés y était, il est vrai, pour quelque chose.

Le train siffla.

— Nous sommes arrivés, — fit Paul en battant des mains ; — il n'y a plus de betteraves dans les champs ; maintenant ce sont des jardins avec des choux, et les maisons ont des toits rouges, rouges...

Trop rouges, en effet, les toits ; c'était du moins le sentiment de Marie qui, recroquevillée contre la vitre, s'abandonnait à l'émotion que doit procurer toute chose désirée, tout pays inconnu. Elle avait souhaité des arbres, beaucoup d'arbres et de fleurs ; seuls, des peupliers filaient deux à deux leurs minces quenouilles au long de quelque chose que l'on ne voyait pas, qui n'était pas une route et semblait être un canal ; ils s'arrêtaient à une écluse, reprenaient plus loin. Puis on ne vit plus d'arbres, mais on découvrit l'eau, une eau lourde qui, pensa Marie, ne pouvait évidemment servir qu'à débarbouiller des gens fort sales, des ramoneurs par exemple ou des charbonniers, et au fond de laquelle on ne devait pêcher à la ligne que de vieilles savates... Mais si les toits paraissaient trop rouges, c'est que la terre était trop noire, les barrières trop vertes, les couleurs trop crues ; c'est que, ce qu'ignorait assurément Marie, l'on se trouvait ici au bord des Flandres.

— Récapitulons ! — dit Robillard. — Marie, voici ton ombrelle ; Paul a sa canne ; j'ai la mienne ; toi, Olympe...

Il regarda sa femme.

— Toi, Olympe, tu porteras les paquets... Et tâchez de comprendre le français, vous autres ! Voici l'oncle Calixte !

En effet, l'oncle Calixte était sur le quai. Mais ni Paul ni Marie ne l'avaient reconnu au signalement qu'on leur avait donné de lui. C'était un grand vieillard très droit, barbe hirsute, front découvert, nez aigu, beau à la façon des choses qui ont du caractère. On ne peut mieux en donner l'idée qu'en disant qu'il avalait sans sourciller l'alcool à 70 degrés et ne jurait jamais moins d'un milliard de dieux au coup. Les *r* craquaient dans sa voix comme des escarbilles sous le sabot d'un paysan. Chez lui, tout était rude : la démarche, le geste, le langage et le sentiment, les colères surtout. Généralement on le voyait vêtu de noir ; d'un pantalon trop large, d'une redingote dont les pans battaient au vent et qui lui donnait un air débraillé ; le tout saupoudré de pellicules, taché, mais

de bon drap. Cette allure tenait du militaire et du patriarche ; du militaire quand il toisait le monde au passage dans la rue, du patriarche quand, enlevant son feutre, il découvrait comme à présent le plus chauve et le plus vénérable des crânes.

— Il t'a fallu du temps pour te décider à venir me voir, mon neveu ! Au moins vous êtes venus tous, c'est bien ! Je vous félicite de votre santé, ma belle.

Après avoir plaqué deux gros baisers sur les joues de sa nièce, Calixte se retourna.

— Tonnerre, que te voilà grand, Paul ! Dix ans, il y a dix ans que j'ai vu ça au maillot ; il est parti pour faire un gaillard solide.

— Ma femme affirme qu'il vous ressemble, mon oncle, — dit Robillard. — Et voici Marie, ma fifille.

Calixte avait saisi la gamine entre ses larges mains et, sans faire plus d'efforts que s'il eût soulevé une poupée de cire, il la porta à hauteur de son torse.

— Ça, c'est le portrait de ma nièce, — jugea-t-il. — Tout cela vous vieillit... Allons, la soupe nous attend, dépêchons-nous !

On se dirigea vers la maison, Robillard et sa femme encadrant, comme il sied, le célibataire. Il fallait le voir aux côtés de sa nièce se redresser avec ostentation comme un coq prêt à chanter ! Galant, Calixte l'était fort souvent et volontiers. On ne peut affirmer que sa jeunesse avait été orageuse, mais il est hors de doute qu'il avait une verte vieillesse et que son neveu, qui selon les lois divines et humaines était son unique héritier présomptif, ne vivait pas toujours sans inquiétude à cet égard.

Paul et Marie marchaient devant, le premier tout fier, la seconde peu flattée d'avoir été embrassée par un vieux pas propre. L'un et l'autre prenaient plaisir à imaginer la demeure de leur oncle : Paul se la représentant sous les espèces d'une grande bâtisse aux volets fermés, Marie sous celles d'une petite bicoque sans rideaux blancs ni pots de fleurs aux fenêtres. Aucune de ces deux visions ne répondait à la réalité. On s'arrêta devant une masure, et Calixte, fouillant dans sa profonde, en retira une clef qu'il introduisit dans la serrure.

La première pièce était une boutique, la boutique d'un

marchand d'autrefois : un comptoir, deux ou trois barils de savon, des quartiers de morue salée et quelques douzaines de paires de sabots alignés sur des rayons. Dans l'autre pièce il y avait un chat, un pot à bouillon et un coffre-fort, trois symboles : Mistigri, le chat, ronronnait et se grattait, couché sur la table au milieu des assiettes ; c'était le dieu du foyer. Le pot à bouillon : Calixte ne se nourrissait que de bœuf. Quant au coffre-fort, sa masse était si imposante que Paul se planta devant, bouche ouverte, et finit par demander, le désignant du doigt :

— Là-dedans, oncle Calixte, qu'y a-t-il?...

— Paul, — interrompit Robillard, — ta mère t'appelle, va lui parler.

Le garçonnet tourna vers sa mère des regards hébétés, d'autant plus qu'il ne semblait point qu'elle eût rien à lui dire. Il revint et glissa sa petite main dans la poigne velue du vieux.

— Oncle Calixte, — reprit-il avec assurance, — qu'est-ce que tu mets là-dedans?

— Des paquets de chicorée, et un Croque-Mitaine pour les curieux.

Là-dessus, Calixte prit sans façons le matou par la peau du dos, le jeta par terre et mit la soupière à sa place. Il servit lui-même les cinq assiettes de potage, puis faisant asseoir tous ses gens à la ronde et sans souci protocolaire :

— Attaquons ! — dit-il.

Il plongea sa cuiller dans son assiette.

— Vous savez, je vous reçois sans cérémonie : la soupe et le bœuf. As-tu toujours un bon coup de fourchette, Amédée?

— Je mange comme quatre ! — avoua Robillard avec une sorte de fatuité.

— Tant mieux, vas-y. Vous, ma nièce....

— J'adore le bouilli, — mentit joliment Olympe. — Mais je n'ai pas un gros appétit. La petite et moi...

Soit que les sucres d'orge l'eussent un peu dérangée, soit que le bœuf gros sel ne fût point un régal digne de sa bouche délicate, soit enfin qu'il lui répugnât de manger sur cette table même où le vilain matou venait de s'épucer, Marie se dandinait sur sa chaise, coulait des yeux fouinards dans tous les coins de la pièce et cherchait ostensiblement à découvrir

la trace de cette « gouvernante » jusqu'ici invisible. Son père faisait honneur au plat pour le plat ; sa mère faisait honneur au plat pour faire honneur au maître de maison ; quant à celui-ci, il ne mangeait pas, il avalait. On but du vin cacheté ; il y en avait dans la cave, et de derrière les fagots, mais dont personne ne se pouvait prévaloir d'avoir jamais tâté.

Au café, Robillard alluma un cigare et l'oncle une pipe en terre blanche. L'heure de la pipe était quelque chose de sacré ; le silence prit une sorte de solennité et la fumée enveloppa le crâne de Calixte à la façon d'une auréole.

Le vieil homme ne s'était improvisé marchand de sabots que sur le tard ; il avait été clerc de notaire autrefois, premier clerc et il possédait une belle écriture ; il avait été aussi receveur des octrois de la ville, et il savait compter. Tout à coup il fourra ses doigts dans la broussaille de sa barbe.

— Vas-tu en classe, Paul ?

— Oui, mon oncle.

— Que t'apprend-on?

— La grammaire, l'orthographe, le calcul.

— Tiens, voilà du papier et un crayon, voyons ça ! Un problème. Si tu le trouves, je te donne, je te donne... cent sous, j'irai jusqu'à cent sous !

— Allons, Paul, attention ! — dit Robillard surpris de la générosité inattendue de son oncle.

— Ne fais pas l'étourdi, applique-toi bien pour faire plaisir à mon oncle Calixte qui veut te donner cinq francs, — ajouta madame Robillard.

Paul était rouge de contentement, de fierté et d'appréhension. On se tut, Calixte parlait.

— Vasseur-Dégourdi, le cabaretier d'en face, vient de m'acheter six paires de sabots à douze francs les douze sabots ; fais le compte?

— Six francs, mon oncle, — répondit le gamin sans hésitation.

— Tu es sûr?

— Oui, oncle Calixte.

— Bougre d'abruti ! — gronda le vieux. — Six paires, combien cela fait-il de sabots? De mon temps cela faisait douze, et si Dieu ne me renie pas, cela fait encore douze aujourd'hui. Et douze sabots à douze francs les douze...

— Cela fait douze francs, Paul, voyons ! — conclut madame Robillard en s'efforçant de remettre en possession de tous ses moyens le gamin qui tremblait. — Sois obéissant, réponds bien à mon oncle.

— Une autre question maintenant, — reprit Calixte, — deux pintes de genièvre à quatre francs le litre, ça fait combien?

— Ça fait... ça fait huit francs.

La chaise de Calixte craqua sous l'effort qu'il fit pour allonger le bras.

— Huit francs, ça! — s'écria-t-il en brandissant la bouteille qu'il avait placée sur la table... — Huit francs, ça! J'aimerais mieux boire de l'eau, mille milliards de dieux !

Marie ne se tenait plus de joie, et comme le fou rire est contagieux, Paul éclata à son tour.

En colère, Calixte les dévisagea l'un après l'autre, reposa la bouteille sur la table, ôta sa pipe d'entre ses dents, et comme Paul était à la portée de sa main gauche :

— Sacré baudet ! Tiens, — grogna-t-il en se levant, — v'là tes cent sous.

Ce disant, il lui administra une maîtresse gifle. Robillard n'avait pas bronché : il prit fait et cause pour son oncle, emmena Paul dans la boutique et l'agenouilla sur le carrelage, devant la porte, les bras en croix, un sabot dans chaque main, afin que les passants pussent lui faire honte.

La contrariété de Calixte ne fut pas de longue durée : il avait le geste vif, mais bon cœur. Après dix minutes de pénitence, Paul fut admis à venir lui demander pardon, et le vieux, pour prouver qu'il ne gardait pas rancune à son petit-neveu, proposa d'emmener toute la famille assister à un combat de coqs.

Pendant leur absence, une fée invisible avait lavé la vaisselle, balayé la cuisine et ordonné le couvert. Calixte en avait décidé ainsi, car il savait que sa nièce avait des principes de morale.

La collation du soir se passa sans incident. A neuf heures, il alluma une chandelle, prit la lampe de l'escalier, pria son neveu et sa nièce de monter se coucher.

La maison ne contenait qu'une chambre habitable ; Robil-

lard s'y installa avec sa femme et ses deux enfants. A Marie échut un vieux berceau d'osier, à Paul un matelas de fortune étendu sur le plancher ; il est difficile de dire lequel des deux fut le mieux partagé ; l'un piqué par les punaises, se gratta jusqu'au sang, et l'autre, agacée par les puces, pleura toute la nuit, tandis que, dans le lit, le père et la mère se querellaient pour des questions de draps trop courts et de couvertures trop étroites. Au fond du grenier, dans une méchante mansarde où il s'était enfermé avec son chat, Calixte ronflait comme un moine.

Le lendemain, l'heure du départ étant proche, Calixte, devant son neveu, sa nièce et les enfants ébahis, fit d'un geste auguste jouer le secret du coffre-fort.

— Avancez, ma nièce, — commanda-t-il.

Lorsqu'elle eut fait un pas, il se retourna vers elle, une petite boîte à la main.

— Il faut que je vous aime pour vous montrer ça, il faut que nous soyons bien amis. C'est le bracelet de feu votre tante Jacqueline, du bien de famille. Je le conserve depuis quarante ans. On me l'a déjà demandé plusieurs fois, on m'en a offert gros, j'ai refusé de le donner... Je vous en fais cadeau, ma nièce.

Olympe ouvrit lentement la boîte de carton et dans ce ridicule écrin contempla le bijou : une guirlande de douze roses ciselées en plein or, dans ce métal ancien qui acquiert, atténué par le temps, de si précieuses mateurs.

— Mon oncle, oh ! mon oncle ! — roucoula-t-elle spontanément, — vous êtes trop bon ; je suis confuse, je..

— Mettez-le à votre poignet, — dit Calixte, — et embrassez-moi.

Madame Robillard ne se fit pas prier. Et le vieil homme regarda son neveu et sa nièce d'un air d'orgueilleuse satisfaction.

Sur le chemin de la gare, Olympe marchait entre ses deux enfants, vaniteux l'un et l'autre de la parure maternelle. Calixte avait retenu son neveu afin de causer avec lui.

— Amédée, — lui dit-il, — ta visite m'a fait plaisir, un vrai plaisir. Je me souviendrai de ça en temps opportun. Mais le coffre est solide, je suis encore bon pour une demi-douzaine d'années.

— J'espère bien, mon oncle, qu'on vous en a compté au moins le double, et si le bon Dieu ne marchande pas, il en mettra treize à la douzaine.

— Ne parle pas contre ta pensée. D'ailleurs ce que tu dis et rien, c'est la même chose ; le bon Dieu n'en a jamais fait qu'à sa tête et il est trop vieux pour changer.

Robillard laissa tomber cette impiété sans la relever.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas vivre avec nous, mon oncle?

— Ça, — dit Calixte, — jamais. J'ai ma petite vie, mon chat et mes habitudes.

— Vous prendriez vos aises chez nous. Tout le monde serait enchanté de vous avoir...

— Tu prêches dans le désert.

— Vous pourriez du moins venir passer un mois de temps en temps à la maison, un sur deux, par exemple ! Vous y auriez votre chambre, vos sabots et votre petit verre le matin. Vous seriez dorloté, choyé, adulé ; on vous confectionnerait de petits plats ; vous tâteriez de la bonne cuisine ; à votre âge ce n'est point à dédaigner.

— Un sou est un sou et un napoléon vaut mieux qu'un coup de pied quelque part, — sentencia Calixte. — Tu crains, je le vois bien, que je ne te déshérite au profit de quelque greluchonne ; mais sois tranquille, mon neveu, je sais ce que les marchandises valent et combien un service se paie...

Ce fut, pendant ce voyage, la seule allusion qu'on fit à la « gouvernante ».

— ... Je n'ai jamais dit merci à personne, — continua le vieux, — ni obéi à qui que ce soit. Quand je voudrai aller moisir à Hume-Vent, j'arriverai et je dirai : « Me voici. »

Et il pressa le pas pour rejoindre sa nièce.

Des embrassades émues précédèrent le départ. Par habitude, Calixte conjura le tonnerre et toutes les puissances du Paradis quelques milliers de milliards de fois ; puis, lorsque le train s'ébranla, il put voir à la portière du wagon qui emportait sa famille une main blanche, menue, aux longs doigts roses, qui s'agitait sans fin pour offrir aux rayons du soleil la transparence de sa chair et les merveilleuses fleurs du bracelet.

— Je crois, — fit Robillard content de lui, — que notre

démarche l'a beaucoup impressionné. Ce vieux pingre qui ne m'a jamais donné cent sous pour mes étrennes quand j'étais jeune !... Dis tout ce que tu veux, mon amie, le coup du bracelet, ça, tu sais, ça m'épate !

Olympe haussa négligemment les épaules.

— Si ton oncle était comme tous ces messieurs de Hume-Vent, — dit-elle, — allant à la messe et au café, jouant aux cartes et au billard, s'il habitait en face de chez nous, je serais bien tranquille. Les hommes, il y a manière de les prendre... Mais cette particulière, que nous n'avons même pas vue, s'accrochera à lui, le cramponnera, le dépouillera... Cette gueuse, cette...

Sa voix chevrota de dégoût et de pudeur.

— ... Cette rien du tout. !

II

Calixte avait pour principe de ne pas écrire. Aussi n'avait-il jamais répondu aux nombreuses lettres que lui envoyaient, tour à tour, son neveu pour l'exhorter à venir à Hume-Vent, sa nièce pour le remercier du bracelet et l'assurer de son éternelle gratitude. L'été s'était passé sans qu'on ouït parler de lui. Mais au début d'octobre, il ferma son grenier, barricada sa boutique et prit le train. Ce qui l'avait déterminé à partir était peut-être moins le désir de surprendre sa famille que celui d'échapper aux poursuites de sa gouvernante, laquelle devenait acrimonieuse par ce seul motif que Calixte ne voulait pas encore se dépouiller de sa fortune au profit de la belle. Elle se faisait pressante et le vieux avait horreur qu'on lui parlât d'affaires ; il tenait à son bien, et s'il n'avait pas la naïveté de croire qu'on le coucherait dans son cercueil au milieu de ses écus, il entendait en rester jusqu'à son dernier soupir le maître absolu.

Ce fut un samedi, jour de marché à Hume-Vent, qu'il arriva. Le magasin vert « *Amédée Robillard, Hautes Nouveautés* », avait fait sa toilette hebdomadaire : des sacs, des bâches, des gilets de laine se balançaient aux deux montants de la porte, et l'étalage, paré par les soins de bonne-maman, offrait aux

curieux la tentation de ses maints colifichets. A l'un des comptoirs, Robillard aunait de la toile ; derrière l'autre, madame Robillard mère s'efforçait de solder à un paysan un lot de vieux rossignols, jurant sur ses soixante-dix ans et sa conscience de marchande qu'elle n'avait jamais tenu que du beau, que son fils conservait les bonnes traditions de la maison, que ces cravates étaient de l'article de Paris, dernière mode, qu'enfin elle les vendait à perte. Olympe trônait à la caisse, assurant le service de la comptabilité et offrant avec son plus gracieux sourire un verre de cassis aux fermières qui avaient terminé leurs achats.

Calixte entra. Il portait une grande valise de tapisserie rongée par les mites, et son chat, attaché par une corde à la boutonnière de sa redingote, se tenait, poil hérissé et toutes griffes dehors, blotti sur son épaule. De chacune de ses poches sortait un goulot de bouteille.

— Tiens, mon neveu, — dit-il en allant droit à Robillard, — je suis venu t'apporter ça.

Il mit deux litres sur le comptoir?

— C'est du bon, tu sais, de ce vieux genièvre que j'ai retrouvé dans ma cave... Ça, c'est de l'armagnac 1874, qui ferait revenir un mort ; n'en offre pas à des margoulins... Ma nièce, je vous salue.

Il survenait de façon si intempestive que Robillard abandonna sa pièce de toile, bonne-maman ses rossignols et Olympe sa caisse. Celle-ci s'excusa auprès de la clientèle et emmena Calixte à l'intérieur de la maison. Il réclama une chambre, y déposa son sac de tapisserie et enferma son chat avec un seau découvert. Cet ustensile de toilette était le seul dont Mistigri daignât se servir pour ses petites commodités, car l'animal avait, tout comme son maître, ses excentricités, ses manies, et il méprisait profondément la boîte remplie de cendres ou le plat saupoudré de sciure de bois que l'on offre pour l'ordinaire à ses frères domestiques.

Les enfants étaient en classe et Calixte attendit l'heure du déjeuner en compagnie de sa nièce. Celle-ci souriait de tout l'éclat de sa bouche coquette et s'efforçait de distraire le bon oncle ; l'important était qu'il prît goût à l'atmosphère du pays et au tran-tran de la maison, qu'il n'eût qu'un désir,

celui d'y rester le plus longtemps possible. En vain, par la porte entr'ouverte du magasin, bonne-maman criait-elle, l'intrépide commerçante : « Olympe, viens faire un compte !... Olympe, viens dire bonjour à monsieur Courbois !... Olympe, madame Truite t'attend pour régler sa petite note, viens, viens donc vite !... », madame Robillard jeune n'avait garde de bouger ni de répondre. Si belle-maman pensait tout uniment que le commerce a ses exigences, sa bru savait qu'un oncle est un oncle et qu'un héritage vaut mieux qu'un client. Elle causait, causait : un petit moulin à paroles... et à sourires. Et Dieu sait pourtant si la conversation languissait par moments ! Calixte la scandait d'un juron hâtif, d'un mot bourru, acerbe, coupant, parfois d'une plaisanterie grasse. Olympe continuait sans se déconcerter. Elle n'avait vu Calixte que trois fois en sa vie : lorsqu'elle s'était mariée, lors d'un partage de biens qui avait failli brouiller irrévocalbement l'oncle et le neveu, lors enfin de la visite qu'avec son mari et ses enfants elle lui avait faite l'été précédent. Dans ces conditions, leur entretien ne pouvait que développer des thèmes généraux et d'une grande banalité. L'imagination de madame Robillard en fit tous les frais. Elle sut si à propos placer ici et là quelques grains de sel, interrompre et reprendre, ménager l'intérêt de son bavardage que midi sonna avant que Calixte se fût ennuyé. On se mit à table, et à Hume-Vent aussi bien qu'en aucun lieu du monde, jamais un rude mangeur n'a manqué d'esprit.

Après le déjeuner, Calixte désira sortir. Robillard était trop heureux de le conduire visiter son jardin. Il prit sa canne, un torchon qu'il mit dans sa poche, une clef énorme qu'il conserva à la main. La bonne introduisit l'anse d'un panier dans la gueule du chien et, précédés de l'épagneul qui portait beau et balançait la queue, ils partirent, Calixte redressant le torse, Robillard bombant le ventre.

Une à une, les dernières carrioles emmenaient dans les villages d'alentour paysans et paysannes, poules et lapins. Sur la place, des balayeuses amoncelaient les détritus de légumes, les miettes de paille, les morceaux de papier, et les cabaretières commençaient le nettoyage de leurs estaminets.

Le jardin de Robillard se trouvait hors de la ville, presque en

pleine campagne ; il y avait un if conique au milieu, une tonnelle dans le fond, deux boules de verre à l'entrée : seuls manquaient, pour qu'il fût parfait, un rocher et un jet d'eau. Robillard avait souvent pensé à les y installer, mais comme l'on conçoit un rêve irréalisable, car pour faire jaillir une source sur cette hauteur il eût fallu creuser profondément la terre et entrer dans de grands frais. Tout de même, tel qu'il était, avec ses trente-deux verges de terrain, ses guirlandes de groseilliers, son plant d'asperges, son carré d'artichauts, ses quelques légumes d'arrière-saison, ce jardin ne manquait pas d'un certain air...

— Voyez-vous mes poireaux, mon oncle? de rudes poireaux. Et mes céleris-raves, mes épinards perpétuels...

Robillard en était fier comme de ses propres enfants. Il s'accroupit avec précaution et fit sa cueillette.

Calixte était allé s'asseoir sous la tonnelle. Il vieillissait, le vert-galant ! Ses jambes avaient molli depuis six mois. Ce « vieux dur » qui, jadis encore, savait marcher toute une journée sans céder à la fatigue, avait soufflé pour grimper la côte ; et il avait soif, et il buvait !... « Heu, heu ! Heu, heu ! songeait Robillard, le temps est au changement, il y aura du nouveau, il faudra enlever ça recta ! »

— Mon oncle ! — appela-t-il.

— Quoi?

— Écoutez, j'ai une idée.

Calixte s'approcha. Robillard enveloppait ses herbes potagères dans le torchon, nouait les quatre coins et mettait le paquet dans le panier.

— Eh bien?

— Tout à l'heure, en descendant, nous irons à la *Commission des Farines.*

— Que veux-tu que j'aille faire là?

— Je vous présenterai à ces messieurs ; vous verrez, on ne s'y embête pas.

— Je connais les écritures, les octrois, les sabots et le savon vert, — dit Calixte, — mais j'ignore les céréales. Je n'ai jamais été marchand de grains... D'ailleurs, toi, qu'est-ce que tu entends là, hein ? Les farines...

— Il y a farine et *Farines*, — répondit Robillard avec un

clin d'œil, — et la *Commission* dont je parle... Allons, venez-vous? J'ai fini. Pyrame !

Le chien se saisit du panier et l'emporta, tandis que les deux hommes s'en retournaient d'un pas de promenade. Au bord de la place, ils s'arrêtèrent.

— Pyrame, portez les légumes à votre maîtresse, — commanda Robillard ; — dites-lui qu'elle prépare le souper pour sept heures et venez nous retrouver à la Commission des Farines.

La bonne bête partit sans hésitation.

— Le diable t'emporte, toi et tes farines ! — grommela Calixte.

Instinctivement, il avait tourné la tête vers le beffroi. Mais ce n'était point ce monument aux ogives couturées de dorures, dernier vestige de la domination espagnole sur les Flandres et l'Artois, que regardait le vieux ; son attention allait à un petit café propret et cossu, le café de l'Harmonie, situé à côté de la maison de ville. C'était là précisément que le menait son neveu.

— Entrez, mon oncle, — dit-il en s'effaçant, — ces messieurs ne sont pas encore arrivés, nous allons les attendre ; asseyez-vous sur la banquette, vous serez mieux... Rosalie, ma pipe et la chaufferette !

D'un geste d'homme qui se sent chez lui, Robillard avait désigné les rayons où des flacons rangés avec art exposaient à la convoitise des consommateurs les variétés les plus alléchantes de liqueurs et d'apéritifs.

— Voici la bibliothèque, mon oncle, choisissez. Byrrh, vermouth, madère?... Non, non un pernod plutôt, un petit pernod, n'est-ce pas?

— Tu bois de l'absinthe? — s'étonna Calixte.

— Les jours de fête. Aujourd'hui, ce sera en votre honneur, mon oncle. Allons-y, baste ! Rosalie, deux pernods sucre, et bien tassés !

Rosalie apporta un sucrier, une carafe d'eau et la bouteille : ces messieurs se serviraient eux-mêmes. Puis elle mit sur la table un pot de cuivre où des braises couvaient sous la cendre et un long étui de bois duquel Robillard tira une pipe ; et à même sa blague, il commença de bourrer.

— Le docteur Miroir, notre président, — fit-il en présentant à son oncle un bonhomme qui entrait et qui était, au costume près, cocasse comme un médecin de Molière.

— Lardeur et Piedfort ne sont pas arrivés? — demanda le docteur inquiet.

— Il n'est que cinq heures moins dix, — répondit Robillard. — D'ailleurs les voici.

En effet, deux notables — canne et cigare — traversaient la place d'un pas grave. Piedfort et Lardeur étaient assesseurs de Miroir, respectivement pharmacien et juge de paix, rougeauds pansus, courtes jambes, fort respectables l'un et l'autre, et ponctuels.

En cela contraire à bien d'autres, la *Commission des Farines* siégeait au grand complet, trois cent treize fois par an. Tous les jours du mois, dimanches exceptés, chacun de ses membres poussait la porte de l'*Harmonie* sur le coup de cinq heures. Les assises se tenaient de cinq à sept. On se fût pendant ces deux heures-là pendu en vain à la sonnette du magistrat ou du médecin, les bonnes avaient ordre de répondre sur le ton le plus péremptoire : « Repassez plus tard, Monsieur est à la *Commission des Farines.* »

Sans attendre les ordres, Rosalie avait servi à leurs places coutumières les consommations de ces messieurs.

— Vous aimez les cartes? — demanda Miroir à Calixte, — vous connaissez le jeu de carabin?

— Je ne connais que ça.

— Alors vous êtes élu membre à l'unanimité... Rosalie, apporte le tapis et les cartes... La séance est ouverte, messieurs...

— Passe pique !

— Passe carreau !

— Passe trèfle !

— Cœur à vous, mon oncle, — dit Robillard.

Un autre habitué, M. Minute, le notaire, ne jouait pas, mais suivait attentivement la partie et marquait les points : il était membre honoraire. Pyrame était entré depuis un moment; il avait fait ses politesses à chacun des habitués, à Rosalie, à la maîtresse de maison, et il s'était couché en rond devant le poêle. Lorsque sonnèrent sept heures, il s'étira, bâilla et agita

la queue en geignant pour avertir son maître. Alors M. Minute balança les comptes, annonça les gains, les pertes et selon l'usage abandonna son picon-citron à la générosité des perdants. Robillard serra la main de ses confrères et les invita tous à souper chez lui le lendemain.

— Pour fêter mon oncle Calixte !

Ce fut un bien beau souper : madame Robillard avait, comme elle le disait, mis les petits plats dans les grands. Calixte, à la place d'honneur, mangeait dru et buvait sec. On tâta des plus vieux vins de la cave et après le café, furent dégustés avec le recueillement qui convenait le schiedam de l'oncle et son armagnac 1874.

Calixte, un peu ému, y alla de sa romance :

Mon lit, mon lit, mon pauvre lit,
Mon lit solitaire
De célibataire...

Et bonne-maman, toujours en bonnet de dentelle noire, souriait de ses yeux malicieux en secouant le chef à petits coups, une manière de dire que ce vieux fou de Calixte serait bien ingrat s'il consentait à distraire seulement un écu de l'héritage qui devait, en bonne justice, revenir à son Amédée.

Cette réunion ne fut qu'un prélude ; ces messieurs de la Commission des Farines avaient « saisi » tout de suite la situation et, chacun à leur tour, ils organisèrent, toujours en l'honneur du nouveau membre, de petites parties amicales. Minute, qui voyait venir les affaires et qui était à l'affût des moindres actes, donna l'exemple : il y eut souper sur souper, chez Minute d'abord, puis chez Miroir, enfin chez Lardeur ; de deux en deux jours les invitations se succédaient. Jamais Calixte n'avait été soumis à de telles épreuves. Sans compter que chez son neveu, ce n'étaient que petits plats, petites douceurs, petites surprises. Olympe se multipliait : il avait sa goutte au lever, son chocolat à neuf heures, et gâteries sur gâteries ; toute la maisonnée était à ses ordres et les enfants le regardaient comme une sorte de terrible et incontestable divinité qui, par ses jurons et le froncement de ses sourcils, faisait au logis la pluie et le beau temps. Car il fallait entendre leur mère :

— Paul, ne gambade pas comme ça, tu déranges mon oncle Calixte !

— Marie, ferme les portes et ne laisse pas mon oncle Calixte dans les courants d'air !

Jusqu'à bonne-maman qui, tout en maugréant en sourdine qu'elle n'était plus rien dans la maison, qu'on n'y avait plus d'égards que pour le vieux brutal, mêlait sa musique au concert et accablait Calixte de prévenances !

Maintenant le chien le suivait en promenade ; et sans que personne osât le châtier, Mistigri, familier jusqu'à l'indiscrétion, allait, venait, ronronnait, s'épuçait, prenait partout ses aises, toutes ses aises.

Calixte ne se sentait plus de bien-être. Aurait-il jamais imaginé qu'un homme pût trouver au déclin de ses années des heures si douillettes? Olympe l'avait séduit et il ne songeait plus à regretter ni sa boutique ni sa gouvernante.

— J'étais venu pour huit jours, ma nièce, — lui dit-il un matin, — vous avez vu ma valise : deux chemises et trois paires de chaussettes... Eh bien ! je me trouve tellement content chez vous que si vous voulez me garder, j'y suis encore pour un mois.

On se déclara charmé.

— Je me souviendrai de ça ! — promit-il.

Tout ce jour-là il eut une soif terrible que rien ne pouvait éteindre ; des flammes lui brûlaient le sang, couraient le long de ses veines. C'était un samedi, et son neveu étant retenu par les clients assez tard dans l'après-midi, Calixte s'en alla seul et plus tôt que de coutume au café de l'*Harmonie*. Là, il avait maintenant, comme tous ces messieurs, ses pipes pendues au râtelier, et Rosalie, d'aussi loin qu'elle le voyait venir, disposait sur la table la carafe et la bouteille. Par une faveur spéciale, elle lui confectionnait même sa « veilleuse ».

Il but et fuma. Vers cinq heures, Piedfort et Lardeur arrivèrent de compagnie. Ils lui tendirent la main. Calixte, qui cependant les regardait, ne les vit pas.

— Bonjour, monsieur Calixte ; on déguste sa petite verte?

— Voyons, farceur, — insista le juge de paix, — qu'est-ce que cette plaisanterie?

— Eh bien, confrère ! — bégaya le pharmacien.

Calixte avait l'œil trouble ; il voulut quitter sa pipe, parler, allonger le bras, sa chaise se renversa et il tomba sur le dos au milieu du café.

Rosalie courut chercher Robillard. Quand il entra, Miroir était auprès du malade, qui le palpait, le pinçait, tentait de le rappeler à lui.

— C'est une attaque, — dit-il, — une petite attaque.

Et ce fut sur une civière, matelas sous les reins et oreillers sous la nuque, qu'on ramena Calixte chez son neveu.

III

— Approchez, ma nièce, — pria Calixte.

Le vieillard était au lit et dans sa chambre Olympe vaquait à quelques menus ouvrages.

— Voyez-vous, — dit-il, — j'ai eu tort de ne pas retourner chez moi pendant ma convalescence, après ma première attaque. Vous n'avez pas voulu que je m'en aille.

— Le docteur Miroir pense qu'il n'est pas prudent que vous viviez seul après ce qui vous est arrivé, mon oncle ; vous avez besoin de beaucoup de soins ; il m'était impossible de vous suivre là-bas, et si nous avons tenu à vous garder...

— Depuis ma rechute je suis perclus de douleurs et je sens que je ne partirai plus d'ici.

— N'y êtes-vous pas bien? — demanda Olympe avec une doucereuse inflexion de voix.

— Si, ma nièce, — reconnut Calixte, — vous m'avez dorloté comme un petit enfant ; seulement, seulement...

Ses préoccupations se perdirent dans un long silence. Olympe sourit et lui prit doucement la main. Ce geste et ce sourire étaient toute sa politique ; grâce à cette méthode, elle avait apprivoisé le vieux solitaire et l'avait amené à subir sa domination ; jurait-il, elle le grondait, un doigt levé vers le ciel ; se plaignait-il et plus que de juste, elle lui enseignait qu'il faut pratiquer la patience ; était-il violent pour quelqu'un des siens, elle parlait d'indulgence et de charité. Aux façons bourrues du malade elle avait opposé sa séduction de femme et le charme opérait si bien qu'il se croyait abandonné

du monde lorsqu'il ne la voyait point assise à son chevet. Elle, et elle seule, avait accompli ce miracle, car il suffisait à Calixte de voir apparaître le bonnet de dentelle de bonne-maman ou la figure de quelque autre de ses parents pour qu'il ne tînt plus en place et se mît à jurer comme un possédé.

— Voulez-vous aller chercher mon neveu, — reprit-il d'une voix assombrie, — et vous nous laisserez seuls ; les affaires sérieuses se traitent entre hommes.

Avec la solennité que son embonpoint lui imposait en face d'un escalier, Robillard monta et il arriva tout essoufflé.

— Assieds-toi là, — dit Calixte en lui désignant une chaise, — et causons. Je file un mauvais coton ; du train dont je vais...

— Mon oncle !

— Pas d'hypocrisies, Amédée. Écoute-moi bien et ne perds pas un mot de ce que je vais te dire. Tu vas prendre le premier train pour La Buchée et tu iras chez moi. Voici les clefs du coffre-fort ; tu en connais le secret ; tu l'ouvriras, tu mettras dans une valise tout ce qui s'y trouve et tu me la rapporteras. En même temps tu jetteras un coup d'œil à la maison.

— Oui, mon oncle, — répondit timidement Robillard en essayant de dissimuler sa joie.

— Passe l'inspection partout, mais ne risque pas un pied dans mon grenier, entends-tu? Je ne veux pas qu'on y fourre le nez... Si jamais j'apprends que tu y sois entré.!...

— Soyez sans inquiétudes, mon oncle, et comptez sur moi. Je me sauve, je prends le train de midi.

— Ne perds rien en route !

— Adieu, mon oncle !

Un quart d'heure plus tard Robillard partait. Pendant tout le temps que dura ce voyage, Calixte n'eut pas une minute de repos ; tantôt il s'agaçait, repoussait les couvertures du lit, rejetait les draps, réclamait de l'armagnac, se plaignait et faisait damner le monde ; tantôt il tombait dans de profondes réflexions à la suite desquelles il ne manquait jamais d'appeler sa nièce.

— Hein, — disait-il, — faut-il que j'aie confiance en Amédée pour lui prêter mes clefs !

— Il vous aime tant, mon oncle Calixte !

La nuit, le vieux eut des cauchemars. Il vit son neveu s'approcher du coffre-fort, prendre une à une les liasses de papiers, les valeurs, les sébilles pleines d'or.

Il s'éveilla en criant :

— Ma nièce ! ma nièce !... Êtes-vous sûre, — demanda-t-il lorsqu'elle fut accourue en chemise, — êtes-vous sûre qu'Amédée n'ira pas dans mon grenier?... Ah ! si je savais qu'il y allât !

Les secrets de ce grenier avaient fort intrigué Olympe et elle avait recommandé à son mari d'y faire une minutieuse perquisition.

— Amédée ne vous désobéira pas, mon oncle ; soyez sage, reposez-vous... Si vous êtes calme jusqu'au matin, je vous donnerai la goutte en me levant. Allons, dormez !

Le jour fut à peine levé que Calixte demanda si son neveu n'était pas revenu. Son exaltation était telle que l'on redoutait quelque nouvel accident. Et Mistigri, qui pourtant avait toujours couché avec son maître, fut obligé de se réfugier sur un fauteuil pour éviter les coups de pied que lui donnait Calixte.

Vers midi enfin, Robillard rentra, chargé de paquets, lui qui n'en portait jamais, et refusant d'en laisser porter aucun par la bonne. Ses compagnons de Hume-Vent le virent passer, une grosse valise d'une main, de l'autre, un volumineux objet entortillé de papier et qui ressemblait singulièrement à un seau de toilette.

— J'ai entendu la sonnette, — dit Olympe en courant vers Calixte, — voici Robillard.

— Qu'il monte tout de suite !

— Amédée, — cria-t-elle du haut de l'escalier, — viens vite, mon oncle t'attend.

Robillard ne prit le temps de quitter ni son chapeau, ni son pardessus ; mais il enferma le mystérieux colis dans son bureau et monta la valise.

— As-tu fait bon voyage? — demanda le vieil homme ; — et ma maison est-elle en ordre?

— Tout va pour le mieux, mon oncle. Voici vos papiers, vos valeurs, votre or et vos clefs.

Ce disant, il ouvrait la valise au bord du lit. Calixte vérifia ses titres, les compta, puis, vidant deux bourses d'or sur son édredon, y plongea fébrilement les mains ; ses yeux brillaient.

— Voyez-vous, tout ça, tous ces sous, ce sera pour vous, ma nièce, ce sera tout pour vous.

Attiré par ce spectacle qui semblait lui avoir été familier, Mistigri était revenu sur le lit et là, avec une gravité de sphinx, il regardait de ses pupilles vertes Calixte remuer les pièces d'or.

— Je vais vous prêter une petite boîte, — proposa Olympe, — vous rangerez tout dedans, on la mettra dans votre commode et vous garderez la clef.

— Oui, je garderai la clef, — fit Calixte ; — c'est encore à moi maintenant.

Son visage acquit soudain une sorte de sérénité. S'il n'avait point parlé du grenier, c'est que dans sa pauvre mémoire il y avait bien des trous.

Dans l'après-midi, Calixte somnolait ; une sorte de paix s'était faite en lui et il commençait à goûter quelque douceur à vivre dans cette chambre entre sa nièce, son chat et son or qui représentaient à peu près toutes ses affections. La fatigue, consécutive aux émotions, l'accablait un peu. Tout à coup il ouvrit les yeux.

— Qu'est-ce que j'entends dans la cour, ma nièce?

— Rien, — dit madame Robillard en quittant la fenêtre près de laquelle elle était assise, — la bonne qui récure ses casseroles.

— Vous êtes sûre?

— Mais oui, — fit-elle en écartant légèrement les rideaux.

— Où est Amédée?

— Dans son bureau, en bas, il fait son courrier.

De nouveau Calixte écouta. Un bruit, comme un tintement d'argent, avait percé son oreille, accompagné d'éclats de rire : on eût dit la voix de son neveu ! Sous le front fiévreux de l'avare un doute jaillit.

— Aidez-moi à me lever, ma nièce, — commanda-t-il.

Olympe pâlit : Calixte avait parlé sur un ton qu'il n'employait plus avec elle et qui était celui d'un ordre sans réplique.

— Il ne faut pas vous lever, mon oncle, vous savez bien que votre jambe ne doit pas remuer.

— Levez-moi !

— Le docteur Miroir vous a défendu de quitter le lit, soyez raisonnable.

— Je l'ai quelque part votre Miroir ! — cria Calixte en se dressant sur son séant. — Ses prescriptions sont des épouvantails destinés à m'effrayer comme on fait peur aux enfants avec les Croque-Mitaines. Il y a trop longtemps que vous jouez de ça !

Se cramponnant aux couvertures, le vieillard se glissa le long du sommier. Olympe voulut se précipiter à la fenêtre pour prévenir Robillard ; d'un brusque revers de main Calixte la repoussa, puis, titubant, il arriva jusqu'à la croisée qu'il ouvrit toute grande.

— Ah ! mille tonnerres ! — gronda-t-il.

Il n'en put dire davantage, tant le spectacle qu'il avait vu excitait sa colère : dans la cour, sous la pompe, Robillard armé d'un bâton agitait au fond d'un seau quelque chose de sale, d'innommable et qui rendait un tintement sonore, comme si ce récipient avait contenu de l'argent sur lequel une bête aurait, des mois durant, accumulé ses déjections. Mistigri, qui avait sauté sur l'épaule de son maître, regardait ce spectacle comme s'il eût, lui aussi, reconnu son propre bien.

— Tu m'as désobéi, canaille, — cria Calixte quand sa langue se fut dénouée. — Tu es allé dans mon grenier... Tu m'as volé ce seau d'écus... Tu m'auras pris aussi les sabots pleins de louis d'or qui se trouvaient sous le petit lit de fer de feu ta tante Jacqueline... Tu me le paieras !

Calixte était rouge, avait les yeux injectés de sang, il tremblait de rage. Et Robillard, ahuri et navré, balbutiait des excuses inintelligibles.

— Vous allez prendre froid, venez, mon oncle, recouchez-vous, — dit Olympe qui craignait que les voisins n'entendissent les cris.

Le vieux se retourna.

— La paix, vous ! Cet argent-là n'était pas pour vous, c'était pour ma bonne ; vous m'avez désobéi, je lui donne tout, je vous déshérite.

— Vous blasphémez, mon oncle ! — fit Olympe en joignant les mains.

— Qu'on fasse venir le notaire !

— Mon oncle, pensez à vos petits-neveux ! Pensez au bon Dieu qui...

— Assez de mômeries, hein ! Courez me chercher le notaire.

Le grand vieillard à barbe de prophète s'était dressé au milieu de la chambre, tremblant, prêt à choir, mais la main haute, le regard terrible et assez menaçant encore pour tenir sa nièce à distance. Robillard, qui avait quitté la cour en hâte, entra dans la chambre et prit comme sa femme une attitude suppliante.

— Le notaire, je veux le notaire ! — scanda Calixte.

Voyant qu'on ne pouvait le fléchir, Olympe changea de tactique.

— Calmez-vous, mon oncle, calmez-vous. Vous voulez le notaire? On va le quérir, j'y vais moi-même, j'y cours. Et je vous amènerai par surcroît un prêtre et un médecin.

Elle sortit, non point avec l'idée de faire prévenir M. Minute, mais afin de mettre le seau d'écus en sûreté et de clore toutes les issues de la maison. Dans le couloir elle rencontra les enfants que le bruit avait intrigués et qui étaient venus écouter à la porte ; elle leur décocha à chacun un soufflet.

— Filez en bas, vous autres, votre place n'est pas ici, allez retrouver votre grand'mère !

Calixte et son neveu étaient restés face à face ; il se dévisageaient et semblaient incarner, l'un tous les appétits de l'homme qui va posséder, l'autre la farouche rancune de celui qui doit disparaître. Les yeux du vieillard se troublèrent ; ses bras retombèrent le long de ses flancs, son long corps chancela, et il s'abattit à côté de Robillard.

Au bruit de la chute, Olympe revint ; elle aida son mari à ramasser Calixte et à le placer sur le lit ; puis après s'être assurée que le cœur du vieux ne battait plus, elle poussa un soupir de soulagement et lui ferma les paupières. Et les deux époux se regardèrent longuement sans rien dire. Le premier, Robillard rompit le silence.

— Maintenant, il va falloir l'habiller.

— J'y pensais, — répondit Olympe qui avait retrouvé toute son assurance, — j'ai justement là une chemise qui ne te sert plus et ta vieille redingote...

Elle ouvrit la commode, en retira la boîte qui contenait la fortune de Calixte, l'alla enfermer dans son armoire ; et elle pria sa belle-mère d'amener Paul et Marie.

— Votre oncle vient de mourir, — leur dit Olympe en les agenouillant auprès du lit, — priez le bon Dieu d'avoir son âme en Paradis.

Un peu plus tard, quand ces messieurs de la *Commission des Farines* vinrent en corps prendre des nouvelles de leur confrère, ce fut elle qui, les larmes aux yeux, leur présenta le rameau de buis bénit.

AIMÉ GRAFFIGNE

L'AVENIR ÉCONOMIQUE

DE

LA MACÉDOINE

Depuis vingt-trois mois, des milliers de soldats, de toutes les provinces de France, parcourent les montagnes et les vallées de la Macédoine. Agriculteurs, commerçants, industriels même, ont été frappés de la richesse du pays, et de ses « possibilités », si l'on peut dire. Après avoir regardé avec dédain le labourage sommaire, ils se sont étonnés de voir la terre, presque sans travail, donner quelquefois deux récoltes par an. Ils ont vu semer et récolter toutes les céréales : blé, orge, seigle, avoine, maïs aux lourds épis ; le tabac, le pavot à opium, le coton ; admiré des vignes où pas une feuille, pas un grain, n'étaient touchés par la maladie ; évalué les grands troupeaux qui tachent si bizarrement de noir et de blanc les pentes des montagnes et les plaines étendues à perte de vue. De riches plantations de mûriers leur ont fourni un abri contre le soleil. Dans les maisons où ils ont logé, ils ont vu des installations pour l'élevage des vers à soie ; regardant ce que pouvaient bien contenir les énormes balles entassées sur les chars que tirent

les buffles, ils les ont trouvées remplies de cocons : contraste saisissant que celui qui existe entre la matière précieuse et légère et le véhicule grossier si lourdement attelé. L'abondance des cascades et des eaux vives se précipitant au fort de l'été sur certains versants leur a rappelé les coins des Alpes les plus riches en houille blanche.

L'intensité du mouvement commercial de Salonique a été aussi un objet d'étonnement. Plus d'un a fait la réflexion que cette Macédoine inconnue, qui avait paru si triste, si hostile au premier contact, était digne de solliciter les efforts et les capitaux.

***

Avant les guerres balkaniques, la situation de notre commerce à Salonique n'était pas brillante. En 1910, le total des importations dans le port s'élève à 116 042 525 francs[1]. La France vient au quatrième rang, avec 9 447 300 francs, après l'Autriche-Hongrie (22 millions et demi) ; le Royaume-Uni (22 174 000) ; l'Allemagne (13 264 450). Elle est serrée de près par l'Empire ottoman et l'Italie, qui dépassent aussi 9 millions.

La part de la France dans les exportations est encore plus faible : 2 millions environ sur un total de 50 millions.

Cette situation est d'autant plus anormale que notre influence séculaire dans les pays d'Orient nous faisait la part plus belle. Notre langue est si répandue que les consuls anglais, allemands et austro-hongrois, à Salonique et Uskub, signalent qu'elle peut être employée pour toutes les transactions commerciales. Les causes de cette infériorité sont à peu près les mêmes que celles qui nuisent à notre expansion économique sur tous les points du globe, et que nos consuls et les représentants de notre commerce à l'étranger ne se lassent pas de dénoncer[2].

1. Ces chiffres sont empruntés au Rapport du consul anglais à Salonique pour l'année 1910, nº 4797, *Annual séries*. Nous prenons l'année 1910 parce qu'en 1911 l'Italie étant en guerre avec la Turquie, la situation n'était plus normale.

2. Voir en particulier la série des Rapports des consuls de France à Uskub et à Salonique, et le *Bulletin* de la Chambre de commerce française de Constantinople du 28 février 1907.

Il est nécessaire, disent-ils, de solliciter sans cesse la clientèle par des commis voyageurs, ou des représentants habitant le pays, mais se déplaçant constamment. Il faut visiter les centres de consommation en vue d'étudier sur place les marchandises susceptibles d'être importées ; c'est aussi le seul moyen de connaître les qualités déjà introduites, et les prix pratiqués par les concurrents étrangers. Le client aime à recevoir la visite du voyageur, surtout si celui-ci est toujours le même. Il s'établit alors entre eux des relations cordiales, très utiles au développement des affaires [1].

D'ailleurs, pour diminuer les frais, il est indispensable que les commerçants et les industriels s'unissent ; un groupement de maisons entretiendra à frais communs un voyageur.

La publicité doit être soignée : ce n'est pas assez de la faire par des catalogues, surtout s'ils ne sont pas rédigés dans la langue du pays; il faut envoyer des collections d'échantillons, et leur donner la plus grande publicité, au besoin par des expositions ou des musées permanents.

Après la question de la publicité, où les Allemands et les Austro-Hongrois étaient passés maîtres, se pose celle du crédit ; ils doivent une partie de leur succès aux facilités qu'ils donnaient pour les paiements, facilités telles, dit un consul britannique, que jamais un manufacturier anglais ne les aurait consenties. Un commerçant français non plus. Le crédit est lié à l'organisation bancaire; nous en reparlerons.

Il faut aussi ne pas contrarier les goûts du client. Ainsi le commerçant de Salonique a été habitué par les étrangers à ce que les prix soient calculés franco pour le port de destination ; presque jamais il ne consentira à faire une commande pour une marchandise dont les prix sont calculés prise en fabrique. A plus forte raison faut-il lui donner les qualités, les formes, l'apparence extérieure, jusqu'à l'emballage qu'il veut pour chaque article. Cette recommandation pourrait paraître puérile, car il est de bon sens que l'article doit être fait pour

1. Citons, entre autres, quelques faits précis. Pendant neuf ans, il n'est pas venu à Uskub un seul voyageur français, alors qu'il en venait chaque année une quarantaine austro-allemands. Des maisons françaises, sollicitées pour des installations électriques, à Uskub et à Larissa, n'ont même pas répondu, tandis que les maisons allemandes ont, sans aucun délai, envoyé des ingénieurs.

le client, et non le client pour l'article. Mais c'est pour ne pas nous y être conformés que nous avons perdu tant de terrain [1].

On sait combien les Allemands excellent au contraire dans cette œuvre de longue haleine, faite de méthode et de patience, qu'est la conquête d'un marché. Ils avaient poursuivi celle du marché de Salonique avec une ténacité d'autant plus grande qu'elle entrait dans le programme d'expansion qui les poussait vers l'Asie Mineure et la Mésopotamie. Leurs efforts avaient été couronnés d'un plein succès, et quand la guerre européenne a éclaté, ils étaient en passe de devenir les maîtres absolus du commerce, non seulement de Salonique et de la Macédoine, mais des États balkaniques et de la Turquie.

La guerre diminua rapidement les importations austro-allemandes; notre débarquement à Salonique, en octobre 1915, les arrêta tout à fait. Au début les Anglais et les Italiens en profitèrent pour augmenter les leurs, et prirent sur le marché salonicien presque toute la place laissée libre par l'abstention forcée des empires centraux.

Pour diverses raisons, nous laissâmes d'abord échapper une occasion aussi favorable. C'était d'autant plus fâcheux que le marché salonicien avait un rendement sûr : il devait approvisionner une population fixe de un million et demi d'habitants [2], et une population flottante de plusieurs centaines de mille de soldats alliés, qui achètent à Salonique tout ce que

1. Il est vrai que l'on dit aussi que les Français n'ont pas toujours tort de résister aux désirs des autres peuples, et de chercher à leur imposer leurs produits, tels qu'ils sont établis par le goût français. Il est certain qu'il y va du bon renom de notre fabrication de continuer à se distinguer par les qualités qui la mettent au-dessus des autres ; il serait déplorable de perdre par des concessions indignes de nous la primauté incontestable que nous avons sur tous les marchés du monde pour certains articles de luxe qui portent le cachet de l'élégance et du bon goût français. Mais d'une manière générale, là n'est pas la question : il s'agit de savoir si nous voulons vendre, et pour cela, être agréables à la clientèle, comme le dit M. Giraud, président de la Chambre de commerce de Constantinople, dans un rapport de 1907. Le jour où celle-ci nous sera parfaitement attachée, nous pourrons faire son éducation, et essayer, avec tact et mesure, de lui imposer nos produits.

2. Population de Salonique et de la Macédoine grecque. Après la guerre, Salonique aura vraisemblablement à approvisionner en plus la Serbie — 3 millions d'habitants — et les îles de la mer Égée.

ne leur fournissent pas leurs intendances. Enfin, ce marché était vide de marchandises, et la concurrence presque nulle, car l'Angleterre et l'Italie n'avaient encore aucune organisation et marchaient au jour le jour.

Au cours de 1916 pourtant, un homme d'initiative, l'intendant Bonnier, s'avisa de ce qu'un pareil effacement avait de choquant, alors que nos troupes tenaient dans les armées alliées en Macédoine une place si importante, et que nous jouissions à Salonique d'une situation particulièrement avantageuse, grâce à la diffusion de la langue française, qui est là plus grande encore que dans le reste de l'Orient.

Le général en chef entra dans ses vues, et décida la création à Salonique d'un Bureau commercial de l'armée d'Orient, destiné à servir de liaison entre l'industrie française et le commerce macédonien. Il fut mis sous la direction de l'intendant Bonnier, le promoteur de l'idée, et particulièrement qualifié par ce fait qu'il connaissait la Grèce et la Macédoine, comme ayant appartenu à la mission militaire française à Athènes.

***

Le Bureau avait d'abord fonctionné comme organe de la Délégation française de la Commission mixte de Ravitaillement. Cette commission est composée de représentants des puissances alliées, de l'État grec et des délégués du général commandant en chef. Elle est chargée, pour la Macédoine et les îles ralliées au Gouvernement provisoire, du ravitaillement en articles rationnés (blé, farines, maïs, riz, sucre, charbon) et en articles surveillés (légumes secs, huiles diverses, métaux, produits chimiques). Son rôle est triple : il consiste à prévoir les besoins, à répartir les articles ; à en contrôler l'admission et la circulation.

A l'origine la Délégation française de la Commission mixte était chargée en outre de la délivrance des Recommandations pour les produits rationnés et surveillés, et des Permis d'importer nécessaires à la sortie de France de toutes les marchandises à provenir, soit directement du territoire national, soit

des colonies françaises ou de l'étranger, avec transit à Marseille. Le Bureau commercial devait étendre dans une large mesure ces attributions.

Sitôt créé, il se met à l'œuvre, et, le 1er août, le général Sarrail signe une lettre-circulaire, faisant envoi aux présidents des Chambres de commerce de France d'une note qui explique l'objet de cet organe et son fonctionnement. Il s'agit d'ouvrir à notre industrie un débouché immédiatement rémunérateur et qui sera, après la guerre, d'un grand avenir. Ce qui arrête les industriels et les commerçants désireux d'exporter, c'est l'impossibilité où l'état de guerre les met de se procurer des renseignements sur la place, et de connaître ses besoins en marchandises. Le Bureau supprime cette difficulté en servant d'intermédiaire gratuit. Le commerçant ou l'industriel désireux d'exporter n'a qu'à lui signaler la nature des marchandises, leur qualité, les quantités approximatives pouvant être livrées mensuellement, le délai de livraison, le prix. Le Bureau répond en indiquant le nom et l'adresse d'une ou plusieurs maisons sérieuses de Salonique, qu'il avise en même temps de l'offre reçue. Ensuite, les affaires se traitent directement entre les intéressés. Toutefois le Bureau intervient encore pour faciliter, lorsque les ordres ont été passés et acceptés, l'obtention des permis d'importer en Macédoine, en tenant compte des nécessités militaires.

Son mécanisme comprend trois organes essentiels :

1° Un bureau de correspondance qui centralise les offres françaises et les demandes locales, et met les intéressés en rapport. Dans les cinq premiers mois, du 23 août 1916 au 31 janvier 1917, il a reçu 2 851 lettres, en a écrit 5 872.

2° Une salle d'échantillons et de catalogues, exposition permanente, où sont représentées près de 1 200 maisons françaises. Ce service fonctionne avec une simplicité remarquable. Pour chaque espèce de marchandises, un répertoire alphabétique a été dressé, donnant le nom des fournisseurs. En face de chachaque nom, une cote renvoie aux catalogues, une autre aux échantillons ; le classement est si clair qu'en deux minutes, le commerçant salonicien, venu pour se documenter, a entre les mains les catalogues et les échantillons qui l'intéressent.

3° Un service de renseignements commerciaux, où un jeu de fiches, contenant déjà près de 1 500 noms (février 1917), permet de donner aux maisons françaises des informations sérieuses sur leurs clients macédoniens.

Il n'est pas inutile de rappeler que le caractère officiel de cette institution contribue à augmenter son crédit auprès des intéressés à Salonique aussi bien qu'en France. Il a aussi pour résultat de lui assurer la collaboration de deux précieux organes de renseignements, également officiels : le contrôle postal et télégraphique et le contrôle douanier.

Le contrôle postal donne au Bureau un relevé quotidien de la correspondance commerciale. Il lui fait ainsi connaître au jour le jour les besoins du marché salonicien, et lui permet de constater l'efficacité de son action.

Le contrôle douanier donne chaque quinzaine le relevé des entrées et des sorties de marchandises.

Le Bureau commercial est donc parfaitement documenté. Il s'efforce de faire bénéficier les commerçants et industriels français des renseignements statistiques qu'il peut se procurer, afin de leur donner une connaissance aussi complète que possible du marché macédonien. Pour cela il publie un bulletin mensuel, qui est une des parties les plus intéressantes et les plus utiles de son œuvre. Le bulletin étudie en des monographies sommaires, mais précises, les divers éléments de l'industrie et du commerce de la Macédoine. Il publie aussi des articles sur les questions connexes : transports, banques, entrepôts, foires et marchés. Enfin, il donne chaque mois, les cours cotés sur les principaux articles.

Le Bureau commercial de l'armée d'Orient a reçu en France, dans les milieux commerciaux et industriels, un excellent accueil, qui fait bien augurer de l'avenir. Il s'est formé, dans les régions où la vie économique est la plus intense, des groupements, généralement placés sous la direction des Chambres de commerce, qui s'occupent de multiplier les relations avec la Macédoine. Leur création est appelée à rendre de grands services, et facilite singulièrement la tâche du Bureau. Ils lui servent d'intermédiaires avec les maisons capables et désireuses de commercer en Macédoine, et jouent auprès d'elles un rôle analoque à celui des Chambres syndicales professionnelles

auprès de leurs adhérents. C'est à eux que le Bureau s'adresse chaque fois qu'il a connaissance d'un ordre important à placer dans le commerce français. De leur côté, ils le renseignent sur les maisons françaises de la région. Ils étudient le groupement des marchandises à destination de Salonique, ainsi que les tarifs de transports pour permettre aux commerçants d'établir leurs prix *cif* Salonique, conditions auxquelles l'industrie allemande a habitué la clientèle orientale. Enfin, c'est à eux que le Bureau commercial envoie, pour examen et étude des prix de revient, des collections d'échantillons des principales marchandises dont les Allemands et les Autrichiens avaient le monopole sur le marché. L'industrie française pourra ainsi lutter en connaissance de cause contre l'industrie allemande, quand celle-ci essaiera, après la guerre, de reconquérir le marché perdu.

C'est à Lyon que revient l'initiative du premier de ces groupements, sous la double impulsion de M. Herriot et de la Chambre de commerce. *Lyon-Macédoine* fut fondé dès le mois de septembre 1916. Rien d'étonnant pour qui connaît l'esprit réfléchi et entreprenant des Lyonnais, toujours prêts à payer de leur personne et de leur bourse pour développer leur expansion commerciale aux colonies et à l'étranger. Puis vinrent d'autres comités, spécialisés chacun d'après les intérêts de la région qu'ils représentent :

Marseille-Salonique s'occupe des moyens de transports, qui lui donnent beaucoup de mal, et des autorisations de sortie;

Dijon-Macédoine a groupé les offres des industriels de la Bourgogne ;

Grenoble-Macédoine a mis à l'étude l'importation en France des peaux macédoniennes ;

Angoulême-Macédoine étudie la question de la fourniture par les usines françaises du papier aux marchés balkaniques; *Oran-Macédoine* enquête sur les produits africains à importer en Macédoine ;

Belfort-Macédoine est spécialisé dans la grosse et la petite quincaillerie.

Il y aura bientôt un comité *Bordeaux-Macédoine*.

Certaines Chambres de commerce ont assumé elles-mêmes les fonctions de ces comités spéciaux, par exemple celles de Besançon, Alger, Saïgon, etc.

***

Le développement du commerce entre la France et la Macédoine est actuellement en très bonne voie. Les efforts accomplis avec tant de méthode ne pouvaient pas ne pas réussir ; ils ont obtenu en effet un plein succès. Mais il ne faudrait pas s'arrêter en chemin. Pour cela, il est nécessaire que les marchandises demandées puissent arriver sans délai.

Une première cause de difficultés est dans les permis d'importation qui sont exigés pour de nombreux articles. Le Bureau commercial s'est entremis pour les faciliter et a obtenu une importante simplification : les recommandations d'exportation qu'il délivre n'ont plus besoin d'être ratifiées par la commission des dérogations à Paris, ce qui entraînait des délais considérables. Depuis le 1er février 1917, cette ratification est faite par la Direction des Douanes de Marseille. Il en résulte un gain de temps appréciable.

Le gros obstacle aux transactions vient de la pénurie des transports maritimes. Présentement — fin février 1917 — il n'y a entre Marseille et Salonique qu'un paquebot par mois, l'*Ernest-Simons* [1], paquebot à voyageurs, dont la capacité en marchandises, 800 tonnes environ, doit se partager entre le Pirée et Salonique. Or à Marseille les entrepôts, les quais, les magasins particuliers sont encombrés de marchandises en souffrance à destination de la Grèce et de la Macédoine : 2 000 tonnes, d'après une évaluation modérée.

Cet encombrement s'explique aisément si l'on songe que Marseille est devenue, par la force des choses, à peu près la base unique pour l'approvisionnement de la Grèce et de la Macédoine, et le seul port de transit pour les marchandises venant d'Amérique. Les pavillons alliés devraient faire face

1. Depuis que ces lignes ont été écrites, l'*Ernest-Simons* a été coulé. Quelles que soient les mesures qui seront prises pour le remplacer, la situation n'en sera que plus difficile encore.

aux besoins d'un trafic qui était alimenté autrefois par toutes les flottes commerciales de l'Europe. Avant la guerre, le port de Salonique était desservi mensuellement par trentre-trois bateaux, à service régulier : cinq sous pavillon français, huit sous pavillon allemand, quatre sous pavillon autrichien, quatre sous pavillon anglais, quatre sous pavillon italien, un sous pavillon belge, deux sous pavillon hollandais, deux sous pavillon russe, un sous pavillon danois, un sous pavillon bulgare, et de très nombreux bateaux hellènes [1]. En outre, les voies ferrées apportaient un tonnage élevé, d'Autriche notamment.

Aujourd'hui la France n'a plus en service qu'un paquebot. L'Angleterre, en dehors de son service entre l'Égypte et Salonique, n'a plus qu'un bateau tous les trois mois. Mais les compagnies italiennes ont maintenu leurs services hebdomadaires et leurs bateaux ont pris l'habitude d'aller toucher à Marseille, de même que les vapeurs hellènes. D'un autre côté, les compagnies espagnoles entrevoient la possibilité de lignes directes entre Barcelone, le Pirée et Salonique.

Inutile d'insister sur les inconvénients et les dangers d'une telle situation. Les commerçants saloniciens, s'ils sont forcés d'utiliser les bateaux italiens, seront naturellement amenés à acheter directement à Naples toutes les marchandises qu'ils pourront s'y procurer, au lieu de les envoyer chercher de Naples à Marseille. Nous risquons donc de nous voir supplantés par l'Italie pour les articles où elle peut nous faire concurrence.

La question est trop sérieuse pour ne pas avoir préoccupé dès le début le Bureau commercial. Plusieurs solutions ont été préconisées.

La plus efficace consisterait à doubler par un cargo de 1 500 à 2 000 tonnes le paquebot unique affecté au service. L'objection est que, tous les bateaux étant réquisitionnés par l'État, les compagnies et les armateurs n'en ont pas de disponibles.

1. Une statistique empruntée au Rapport du consul anglais à Salonique, n° 4797. *Annual séries*, p. 23, donne les chiffres ci-après pour les tonnages des bateaux à vapeur entrés à Salonique en 1910 :

Autrichiens, 202 018 tonnes ; anglais, 142 636 tonnes ; italiens, 138 382 tonnes ; français, 118 598 tonnes ; grecs, 114 917 tonnes ; allemands, 106 258 tonnes ; russes, 94 391 tonnes ; ottomans, 40 686 tonnes ; hollandais, 48 234 tonnes.

Alors il faut obtenir une meilleure utilisation des bateaux réquisitionnés. Il arrive trop souvent que ceux-ci viennent de France avec un vide allant jusqu'à 2 000 tonnes ; tel grand cargo a fait la traversée avec un chargement de 600 tonnes et 60 chevaux. C'est inadmissible. En tout cas, dans ces conditions, et en admettant que l'État soit incapable d'obtenir un meilleur rendement pour ses transports, il devrait réserver, dans les bateaux ravitailleurs qu'il réquisitionne, une cale pour les marchandises civiles. Le Trésor français trouverait son intérêt à cette combinaison, les prix actuels du fret, qui sont très élevés, venant en déduction de la réquisition.

Les transports nécessaires au ravitaillement n'en seraient pas ralentis, si l'on mettait en œuvre quelques mesures pour obtenir une meilleure utilisation de la capacité des navires, un chargement et un débarquement plus rapides, qui permettraient d'augmenter le nombre des traversées.

A défaut de bateaux leur appartenant, les compagnies françaises pourraient en louer aux armateurs grecs. La question du fret ne peut donner lieu à aucune préoccupation : le ravitaillement de la Macédoine en blé, de 7 à 8 000 tonnes par mois, suffirait à lui seul à faire vivre un cargo. Il faut penser aussi que nous aurons prochainement à ravitailler la Serbie, à mesure que nous libérerons son territoire. Le Bureau commercial signale très justement la nécessité, pour les compagnies présentes ou futures qui feront le service Marseille-Salonique, d'élaborer avec la Compagnie Cyprien-Fabre, qui assure le service New-York-Marseille, un tarif combiné. Ce tarif est indispensable pour permettre aux produits d'Amérique de venir sur connaissements directs de New-York à Salonique avec transit à Marseille. Actuellement les produits américains chargés à New-York à destination de Salonique doivent subir un transbordement au Pirée.

« C'est ce même tarif combiné [1] qui, au retour, procurera le fret indispensable. Faute de pouvoir délivrer des connaissements directs pour l'Amérique, les messageries maritimes manquent, pour le plus grand profit des compagnies concurrentes, le chargement de la plus grande partie des peaux de

1. *Bulletin commercial de Macédoine*, n° 2, p. 2[illegible].

Macédoine — il y a deux millions de peaux par an, — des cocons, — 2 000 tonnes, — des laines, des produits de mines, etc. Un cargo qui disposerait de plus de liberté qu'un bateau-poste pourrait, en combinant son itinéraire, prévoir des escales peu coûteuses et rémunératrices : Cassandra, pour la magnésie ; Volo pour le chrome, Calamata pour les raisins secs et les figues ; là encore, un tarif combiné est indispensable, une quantité considérable de ces produits étant destinée à l'Amérique. »

Enfin il faut citer encore une solution qui a été proposée par un capitaine au long cours. Elle est originale et semble ne présenter que des avantages.

Cet officier part du fait que le chalutier, ayant fait ses preuves, devrait être employé, non pas comme patrouilleur, mais comme bateau de transport et convoyeur.

On organiserait des convois formés de trois ou quatre transports et huit ou dix chalutiers, ceux-ci armés de canons et de bombes, convoyant et protégeant efficacement les transports. Ces convois marcheraient à la vitesse de huit à neuf nœuds. Ils feraient un voyage tous les trente jours : seize jours de traversée aller et retour, quatre jours à Salonique ; dix jours à Marseille pour chargement, réparations et approvisionnements.

Un convoi ainsi formé ne pourrait être attaqué par les sous-marins qu'à la torpille. Or les chalutiers ne sont guère vulnérables, à cause de leur peu de longueur et de leur faible tirant d'eau.

Il présenterait d'autres avantages : « Une division judicieuse des marchandises à transporter donnerait une grande sécurité au convoi. Les marchandises lourdes et maniables, telles que les essences, les munitions, seraient embarquées sur les chalutiers. Les marchandises légères telles que le foin, les planches, les orges, les biscuits, etc., formeraient la moitié du chargement des cales des transports ; les colis encombrants, aviation, automobiles, artillerie, formeraient l'autre moitié. Les faux ponts resteraient libres pour le transport des chevaux et des hommes.

« Les grands navires ainsi chargés seraient moins vulnérables aux sous-marins, car leurs chargements ne craindraient

plus les explosions intérieures provoquées par l'explosion de la torpille, et auraient une plus grande flottabilité en cas de torpillage. Même, dans beaucoup de cas, un navire, chargé comme il vient d'être dit, pourrait flotter assez longtemps pour être remorqué dans un port voisin ou sur une plage. Le navire et le chargement seraient bien souvent sauvés, les remorqueurs étant toujours sur les lieux, puisque les chalutiers mêmes du convoi en rempliraient l'office.

« Le convoi ainsi constitué pourrait faire la route la plus directe et diminuer, par conséquent, la longueur d'un cinquième, d'où grande économie de charbon, d'huile, et d'autres matières que consomment les navires.

« Les parages dangereux pour les mines — fonds de moins de deux cents mètres, peu nombreux en Méditerranée — seraient dragués par deux ou quatre chalutiers du convoi [1]. »

On gagnerait beaucoup de temps pour le chargement et le déchargement des munitions, des essences, de la farine, etc., les chalutiers pouvant accoster n'importe quel quai, à Marseille, Saint-Louis-du-Rhône, Port-Bouc, Cette, et n'importe quel petit wharf à Salonique. Dans ce dernier port surtout, on éviterait des manipulations coûteuses comme main-d'œuvre et onéreuses par les avaries qu'elles entraînent. Chaque service, artillerie, intendance, génie, etc., entrerait directement en possession des lots de marchandises qui lui reviennent.

Ce système aurait enfin l'avantage de diminuer, en les divisant, les risques de destruction des munitions, dont la valeur est très importante.

L'auteur du projet estime qu'en employant de la sorte cent chalutiers, on économiserait une vingtaine de transports par mois. Ces navires rendus au commerce affranchiraient la France du lourd tribut qu'elle paye en frets aux armateurs étrangers, et faciliteraient le ravitaillement du pays. D'autre part, les chalutiers employés à ce service ne coûteraient pas plus cher au Trésor que pour faire le patrouillage qu'ils font déjà, et ils rembourseraient une partie de leurs frais en transportant eux-mêmes des marchandises.

1. Rapport du capitaine commandant le *S...*

***

Le développement de notre commerce en Macédoine est lié aussi à la nature des tarifs douaniers.

Sous le régime turc, les droits de douane étaient uniformes pour tous les articles, et fixés à 10 p. 100 *ad valorem*. Le régime douanier grec a été appliqué seulement en 1914, et n'a fonctionné dans des conditions normales que pendant six mois : la taxation est spécifique, excepté pour un petit nombre d'articles qui sont taxés *ad valorem* : chaussures et vêtements confectionnés, instruments de musique, pièces détachées d'automobile et de bicyclette, jouets, etc. — Dans certains cas, les droits sont très élevés et presque prohibitifs. Ainsi est-il pour quelques articles intéressant vivement l'industrie française : jouets, de 7 fr. 35 à 25 francs l'ocque (1 200 gr.) ; meubles en bois fin, 5 fr. 80 ou 10 fr. 15 ; tissus de laine, coton ou soie, de 10 à 58 francs l'ocque ; vêtements confectionnés, 50 p. 100 *ad valorem* ; chaussures, de 14 fr. 50 à 27 francs l'ocque ; éventails de luxe, 87 francs l'ocque, etc.

Le Bureau commercial a déjà obtenu des améliorations importantes. Ainsi, une maison de Saint-Étienne ayant établi sur des contre-types d'origine allemande envoyés de Salonique des rubans de velours en soie et coton, pour remplacer des articles allemands, avait vu sa marchandise taxée 58 francs l'ocque au lieu de la taxation de 8 francs appliquée à la marchandise allemande. Cette différence provenait d'une modification dans le tissu, qu'une proportion de soie un peu plus forte faisait passer d'une catégorie dans une autre. La question a été posée au ministre des Finances du Gouvernement de la Défense nationale, et après des pourparlers assez longs et plusieurs enquêtes, le Bureau commercial a obtenu satisfaction pour les rubans français.

Il cherche aussi à obtenir une réduction de la taxe frappant les chaussures confectionnées. Cette taxe n'a pas de raison d'être en ce moment, car il n'y a pas lieu de protéger l'industrie locale, paralysée parce qu'elle ne peut pas se procurer des cuirs à semelles.

Le papier des journaux était en grande partie fourni par

l'Italie. La cause de cette préférence résidait, non pas dans la fabrication ou le prix, mais dans l'obligation imposée par les règlements douaniers au papier de journal de porter deux lignes en filigrane — lignes d'eau. Or les papeteries françaises ne sont pas outillées à cet effet comme le sont les papeteries italiennes. Par l'intervention du Bureau commercial cette exigence a été supprimée.

On peut rattacher à la question des tarifs douaniers celle des entrepôts et du régime à donner au port de Salonique.

Quel que soit le morcellement qui sera fait des territoires balkaniques et macédoniens, Salonique, par sa situation géographique, restera leur débouché sur la mer. Elle est située au fond d'un golfe qui s'enfonce dans les terres de près de 200 kilomètres, et se termine par deux baies arrondies formant des rades excellentes. Deux grands fleuves viennent s'y jeter, le Vardar et la Vistrica, dont les bouches sont voisines ; leurs apports de limon travaillent incessamment, à raison d'une cinquantaine de mètres par an, à resserrer le goulet donnant accès dans la baie. Il y a urgence à reprendre le plus tôt possible les travaux d'endiguement du Vardar, qui avaient été commencés par une mission d'ingénieurs et de géographes français, et ont été interrompus par la première guerre balkanique.

Les vallées des deux fleuves sont bien différentes. Celle de la Vistrica, faite d'éléments qui se succèdent avec de brusques changements de direction, n'ouvre vers l'intérieur aucune voie d'accès. Le couloir qu'elle s'est frayé dans les montagnes est la plupart du temps si étroit que ni les routes, ni la voie ferrée ne le suivent : elles s'en écartent autant à cause de la difficulté du terrain que pour couper au court.

Le Vardar, au contraire, remonte droit vers le Nord, ouvrant ainsi à l'intérieur de la péninsule balkanique une voie de pénétration d'autant plus importante qu'elle se prolonge jusqu'au Danube par la vallée de la Morava. Elle traverse aussi d'étroits couloirs, et la route ne la suit que partiellement. Mais elle a été utilisée par le chemin de fer qui rejoint à Nich la grande voie ferrée de Constantinople : 450 kilomètres séparent Salonique de Nich.

Salonique est tête de ligne pour trois autres directions :

pour Monastir, 218 kilomètres ; Larissa, 134 kilomètres, où elle se raccorde avec les chemins de fer helléniques ; et Dedeagatch, 444 kilomètres, où elle se raccorde avec les chemins de fer orientaux.

Elle est le point où viennent aboutir les routes qui mettent l'Europe centrale en communication avec la mer Égée. Son importance ressort de ce fait que son port est de tous les grands ports européens le plus rapproché de l'Asie Mineure et du canal de Suez, donc de l'Extrême-Orient. Des paquebots rapides, filant vingt nœuds, le mettent à 13 heures de Smyrne, 37 de Beyrouth, et 36 de Port-Saïd.

Du fait même de sa situation, Salonique est appelée à devenir un grand port de transit et de distribution. Pour qu'elle puisse remplir ce rôle, il faut qu'elle soit dotée d'entrepôts, où les marchandises puissent séjourner, en transit de douane, pour être réexpédiées soit par terre, soit par mer, sur leur destination définitive.

Il en existe déjà un certain nombre. Ceux des Banques, qui, avant 1915, faisaient à elles seules 90 p. 100 des affaires ; ceux de Sociétés industrielles ou commerciales, au nombre de vingt-quatre ; ceux appartenant à des négociants de moyenne et de petite importance.

Nos commerçants et nos industriels devront en créer de nouveaux : c'est le seul moyen d'obtenir dans la fourniture des denrées et des articles manufacturés l'abondance, la régularité et la promptitude nécessaires pour assurer leur suprématie commerciale. Il nous faudra des stocks largement constitués, régulièrement approvisionnés : sans quoi nous risquons après la guerre de nous faire enlever par les empires centraux la place que nous aurons conquise. L'affaiblissement de notre marine marchande rendra pendant longtemps les transports incertains : le seul remède est l'existence d'entrepôts. Ils pourraient être créés par les Chambres de commerce les plus intéressées au commerce avec l'Orient, qui les loueraient aux négociants.

La question a même été envisagée de faire de Salonique un port franc, comme Hambourg, Copenhague, Gênes, Trieste ; les Grecs y songeaient à la fin de 1913. Cette solution hâterait singulièrement le développement économique de la Macédoine.

***

Une autre création indispensable au succès de nos efforts est celle d'une Banque commerciale pour l'Orient, car c'est une lourde erreur, et qui dans le passé nous a coûté très cher, ainsi qu'aux Anglais, de croire que sur un marché nouveau on pourra imposer ses produits : comme nous l'avons déjà dit, la première condition pour y réussir est de ne pas contrarier les goûts du consommateur et de satisfaire des habitudes quelquefois séculaires. Les Allemands, si mauvais psychologues en matière diplomatique, sont au contraire très habiles à s'adapter aux désirs de leur clientèle commerciale : ils la gagnent en lui accordant d'emblée tout ce que lui refusent leurs rivaux : des échéances lointaines, et, pour chaque article, les qualités particulières demandées. Mais cela exige d'importants capitaux. Il en faut, non seulement pour les longs crédits, mais aussi pour l'installation des usines et des métiers spéciaux nécessaires pour la fabrication de ces qualités particulières. L'envoi sur place de voyageurs et de représentants non pas quelconques, mais capables d'étudier à fond le marché, c'est-à-dire de se rendre compte des besoins matériels, de pénétrer l'état d'esprit des consommateurs, de connaître leurs capacités d'absorption, entraîne aussi de grands frais.

Or, que s'est-il passé jusqu'à présent? « Alors que les maisons allemandes trouvaient sans peine à la Deutsche Bank, à la Commerz ou Disconto Bank, à la Dresdner Bank, à cent autres établissements nationaux et provinciaux, l'appui financier dont elles avaient besoin, l'industriel français, s'il voulait accroître son exportation, obligé de posséder en propre le capital de son chiffre d'affaires, était vaincu d'avance et — conséquence plus grave encore — cette crainte perpétuelle de l'échéance que l'absence d'appui bancaire lui avait appris à redouter, a fait contracter à l'industriel français des habitudes de timidité et de méfiance qu'il connaissait même lorsque le succès lui avait donné le droit et le moyen d'être audacieux[1]. »

1. *Bulletin Commercial de Macédoine*, n° 4, p. 50.

Ainsi répond le *Bulletin commercial de Macédoine*. Il explique les causes essentielles qui interviennent en Allemagne pour établir une étroite communauté d'intérêts entre l'industrie et la Banque et les contraindre en quelque sorte à une entraînement mutuel ; elles sont assez connues pour qu'il n'y ait pas besoin d'y revenir. Retenons seulement la conclusion : les résultats de ces deux systèmes opposés, s'ils ont été très fâcheux pour l'exportation française en général, ont été désastreux en Orient.

L'Orient en effet est le pays des longs crédits, et surtout des crédits renouvelés : le temps, là-bas, n'a aucune valeur ; on ignore la ponctualité, fille de la méthode, qui dans les pays occidentaux préside à tous les actes de la vie privée, et est la règle dans les affaires. Les choses finissent par se faire, mais à n'importe quel moment. De même, les paiements ; là où le crédit est le plus solide, la régularité des échéances est inconnue; dans ce pays agricole, les dates des paiements sont déterminées par le calendrier agricole.

Cet état de choses entraîne la nécessité d'une bonne organisation du crédit. Il faut que les banques françaises n'hésitent plus à offrir à leur clientèle toutes les facilités désirables. Une des mesures que le Bureau commercial préconise comme les plus propres à obtenir ce résultat serait l'autorisation donnée à la Banque de France de réescompter, sous certaines garanties, le papier commercial sur l'étranger, comme elle réescompte jusqu'à présent les effets sur la France.

Mais la solution la meilleure serait la création d'une grande Banque d'exportation, affectée spécialement aux intérêts du commerce en Orient. Entendons par l'Orient l'ensemble des pays que baigne la Méditerranée orientale. Les contacts établis, depuis les temps les plus reculés, entre les divers points de leurs côtes par cette mer accueillante où la navigation est si tentante et facile ; les analogies profondes entre les races qui les habitent ; le mode de peuplement ; les conditions économiques résultant du climat et de la nature du sol leur donnent une unité réelle.

On peut concevoir cette Banque comme un puissant organisme doté d'une section d'escompte, d'une section commerciale, d'une section foncière; indépendant des banques exis-

tant déjà à Salonique [1], mais travaillant en collaboration avec elles, les employant comme agents d'information et de renseignements, mettant à profit leur longue expérience des hommes et des choses d'Orient.

*
* *

La Macédoine est un pays essentiellement agricole ; toutefois Salonique, grand marché d'échanges entre l'Orient et l'Occident, a des fabriques pour manufacturer, en vue de la consommation locale, la matière première venue de l'étranger, ou pour transformer industriellement, avant de les exporter, certains produits de son sol.

Une de ces industries est celle de la savonnerie, qui produit annuellement 3 825 tonnes de savon vert de deuxième qualité, presque exclusivement consommé par les campagnes. Cette fabrication exige 1 275 tonnes de soude, qui pourraient être entièrement fournies par l'industrie française. Les huiles de grignons d'olives sulfurées nécessaires viennent de la vieille Grèce, de Mytilène, de Crète et de Corfou, en attendant qu'une organisation appropriée permette de les tirer de la Chalcidique, plus voisine, qui produit annuellement 500 000 ocques d'huile d'olive. Le droit de douane mis sur l'huile par le gouvernement grec a définitivement enlevé cette fourniture au marché de Marseille.

Une estimation très modérée admet que le marché de Salonique est capable d'absorber pour la seule population macédonienne un millier de tonnes de savon vert et blanc, sans parler des savons parfumés. 90 p. 100 de l'importation vient de France.

Une autre industrie est celle de la tannerie. Elle consomme à Salonique même environ 75 000 peaux par an. Les extraits tannants et les écorces nécessaires sont importées de France en moyenne partie. Les tanneries de Kozani travaillent

1. Banque impériale ottomane, Banque de Salonique, Banque d'Orient, Banque d'Athènes, pour ne citer que les plus importantes. Le personnel et les capitaux de ces banques sont en majeure partie français : 15 millions dans la Banque de Salonique ; 70 millions dans la Banque ottomane.

annuellement de 5 à 6 000 peaux qui viennent d'Algérie et du Maroc, de Madagascar, de Rangoon et de Calcutta, surtout de la mer Rouge, Djibouti, Addis Ababa, la côte des Somalis, Mombassa. Une grande partie de ces peaux est employée à la fabrication des *tcharik*, sandales qui constituent la chaussure macédonienne. Dans cette fabrication, la tannerie n'intervient pas ; les peaux sont mouillées, salées et découpées en bandes, qui sont travaillées par les paysans eux-mêmes. Avant les guerres balkaniques, l'importation des peaux lourdes s'élevait à 200 000.

La production des tanneries locales est insuffisante pour les besoins de la cordonnerie, et Salonique importe aussi de 7 à 8 000 balles de cuirs tannés.

Enfin, elle est le centre d'expédition de peaux de toute provenance macédonienne, et même d'Albanie : peaux d'agneaux, 730 000; de chevreaux et de chevrettes, 575 000; de moutons, 340 000, et de chèvres, 330 000 ; de sauvagines : fourrures de lièvre, 200 000; renards 10 000; chats sauvages, 2 000 ; blaireaux, 3 000 ; fouines, 5 000 ; loutres, 500 ; loups, 600 ; chacals, 2 000. La valeur totale des peaux macédoniennes exportées oscille entre 4 millions et 4 millions et demi.

L'industrie séricicole était florissante avant la guerre. La production moyenne atteignait 2 310 000 kilos en cocons frais, c'est-à-dire 800 000 environ en cocons secs. Ils ne sont pas filés dans le pays, la filature de Guevgueli, — soixante bassines — créée en 1900 par le gouvernement ottoman, ayant été détruite pendant la première guerre balkanique. Elle n'avait donné que des résultats médiocres. Avant 1890, tous les cocons de Macédoine étaient exportés, après triage, vers la France. Depuis, pour diverses causes dans le détail desquelles il serait trop long d'entrer ici, ils vont à Milan. Cette question mériterait à elle seule une étude détaillée. Disons seulement que la production de la soie macédonienne va subir une diminution sensible, par suite des destructions de mûriers qui ont été faites par les troupes alliées : des centaines sont morts pour avoir eu l'écorce rongée par les chevaux. La première chose à faire sera de reconstituer les plantations et de les augmenter. Puis il y aura lieu de répandre dans la population quelques connaissances pour obtenir un

meilleur rendement dans l'élevage : ainsi, presque nulle part on n'a recours aux moyens artificiels pour l'éclosion.

La Macédoine produit en abondance une autre matière première que nous avons voulu ignorer jusqu'à présent : l'opium. Grâce aux soins avec lesquels il est recueilli, sa pâte, fine, légère, délicate, est particulièrement riche en morphine : sa teneur atteint souvent de 15 à 20 p. 100, tandis que les opiums de Smyrne et de Constantinople titrent seulement de 9 à 14 p. 100. En raison de l'extension que nous voulons donner à l'industrie des produits pharmaceutiques, nous devons dès maintenant prendre nos mesures pour qu'après la guerre nos fabricants puissent disposer de celui-là. Notons que la culture du pavot à opium est d'autant plus avantageuse que la récolte des grains des pavots suffit, dans presque tous les cas, à couvrir les frais d'exploitation, de sorte que, dans les plus mauvaises années, le propriétaire, s'il n'a pas de bénéfices, ne subit du moins aucune perte [1].

Une autre culture, dont la prospérité entraînera le développement de l'industrie, est celle du coton. Le climat, chaud et humide, de la vallée de la Struma — Strymon — lui convient parfaitement; elle est aussi pratiquée dans le Moglen, dans les régions de Naoussa, Verria et Vodena, et un peu aux environs de Guevgueli. Dans les dernières années du XVIIIe siècle, la production atteignait 16 millions de kilogrammes. Elle est tombée à 2 millions et demi ; les paysans, n'étant pas guidés et conseillés, n'ont pas adapté leurs procédés aux progrès réalisés ailleurs, et la baisse des prix, entraînée par celle de la qualité, a fait abandonner en partie cette culture. Il serait intéressant de la reprendre méthodiquement, et de lui donner tous les développements dont elle est susceptible, d'autant plus qu'il existe en Macédoine des filatures capables d'absorber une production triple de la production actuelle [2]. D'autres pourraient être créées pour la soie et la laine. Les pentes méridionales du massif du Kara Tas, où se condensent les

1. Le terrain apte à la culture de l'opium vaut 100 francs en moyenne le dulum (10 ares). Le bénéfice brut moyen serait de 92 francs ; les dépenses 57 francs ; l'impôt 11 francs ; soit un rendement net de 25 p. 100.

2. Dix filatures, fondées entre 1874 et 1910, mettent en œuvre 1 500 broches employant 1 270 ouvriers.

vapeurs venant de la mer Égée, sont toutes ruisselantes d'eaux courantes prêtes à fournir la force motrice qu'on voudra leur demander.

Si la culture du coton est en décadence, celle du tabac au contraire est en pleine prospérité, si lucrative qu'elle tendait avant la guerre à se répandre de plus en plus au détriment de celle des céréales. Dans la seule Macédoine grecque, la récolte de 1911, exportée en 1912, a été de 19 millions de kilos, d'une valeur de 50 millions environ [1].

***

La vraie richesse de la Macédoine est dans l'agriculture, fait essentiel qu'il ne faut pas perdre de vue. Il sera bon de résister à la tentation d'y réaliser de gros bénéfices immédiats en y créant trop d'usines : l'opération, peut-être avantageuse pour les particuliers qui l'essayeraient, risquerait d'entraver l'avenir du pays, qui n'est pas mûr encore pour la grande industrie, ne serait-ce qu'en raison de la pénurie présente de la main-d'œuvre. Comme le dit très bien le *Bulletin commercial* à propos d'un cas particulier, « assurer entre la terre qui produit et la machine qui transforme une corrélation constante, voilà le but à atteindre ». Il faut généraliser cette formule et établir l'équilibre entre la création de l'industrie et le développement agricole, qui, par la nature même des choses, ne pourra être que progressif. Il est nécessaire avant tout de mettre le sol en valeur. Sa fécondité était célèbre déjà dans l'antiquité : la Macédoine fournissait à la Grèce des céréales et des bois de construction. A la fin du XVIII[e] siècle et dans les premières années du XIX[e], quand le pays était moins troublé qu'il ne l'est depuis quarante ans, il produisait beaucoup plus qu'aujourd'hui. Nous avons sur ce point le témoignage extrêmement intéressant des consuls français qui ont tenu à cette époque une si grande place dans les pays balkaniques. Quand

1. Il faut citer aussi comme produits agricoles de la Macédoine, les volailles et les œufs. En 1909, 9 millions d'œufs ont été exportés du vilayet de Salonique.

Elle exporte aussi, dans les bonnes années, 1 200 à 1 500 tonnes de fruits, pommes, poires, prunes et raisin.

on parcourt le pays, impossible de ne pas être frappé par la fertilité d'une terre qui donne des produits magnifiques, presque sans culture : le fumier est peu employé, pour la raison qu'il est très rare, les troupeaux n'étant presque jamais à l'étable ; le labourage se réduit le plus souvent à égratigner la surface du sol avec une charrue dont le soc n'est qu'un large fer de lance. Dans les plaines, anciens fonds lacustres, ou vallées, le sol est fait d'alluvions d'une richesse inépuisable : terres noires, grasses, profondes ; ou bien légères comme celles du Galiko, qui seraient si propres à la culture en grand de la pomme de terre et de l'asperge. Le même champ, où les maïs se dressent vigoureux et serrés, voit les haricots grimper et s'enrouler autour des hautes tiges, et les courges ramper entre leurs pieds. Partout où elles gardent de la terre arable, les pentes des montagnes sont cultivées jusqu'à une grande altitude : on trouve du seigle jusqu'à 1 500 mètres.

La vigne réussit parfaitement : la sécheresse de l'été la met à l'abri d'une partie des maladies contre lesquelles nos vignes ont à lutter ; l'abondance des oiseaux insectivores, qu'on ne tue pas en pays turc[1], la préserve de quelques autres. Dans la seule région de Kastoria, l'étendue des vignobles est évaluée à 1 350 hectares ; 850 dans celle de Florina ; et ce ne sont pas les parties les plus riches en vignes. Comme les plantations de mûriers, les vignobles ont souffert de notre présence ; beaucoup devront être reconstitués. Les gens du pays ne savent pas faire le vin : il est bon, mais ne se conserve pas.

La diversité du climat fait que les productions sont extrêmement variées, depuis celles des régions méditerranéennes les plus chaudes, comme le coton, jusqu'à celles du nord et de l'est de la France. La Kampania[2], les plaines côtières de Salonique, de Serès, de Drama, de Kavalla, jouissent d'un climat humide et très chaud l'été, sans basses températures l'hiver. Dans l'intérieur du pays, l'influence de la mer n'agit plus ; en même temps celle de l'altitude se fait sentir et l'on trouve des températures extrêmes, allant de —20 degrés à +45 degrés.

1. Pour peu que la population chrétienne de la Macédoine ait l'état d'esprit de nos Méridionaux, il est à craindre que cette préservation ne survive pas au départ des Turcs. Au printemps de 1916, nos propres soldats ont détruit des centaines de couvées pour manger les oisillons !

2. Vaste plaine qui s'étend à l'ouest du bas Vardar.

L'insuffisance et l'inexactitude des statistiques rendent difficile une évaluation de la production moyenne en céréales. Le seul fait certain est qu'elle est très irrégulière. Quelquefois déficitaire, elle donne lieu, d'autres années, à une exportation qui porte sur le blé. Le maïs est consommé sur place : c'est le fond de la nourriture des paysans.

Les réformes les plus urgentes à apporter pour améliorer la situation agricole de la Macédoine sont la simplification et la régularisation du régime foncier, l'introduction des engrais, celle des instruments agricoles, qui, dans toutes les régions de plaines, sont appelés à rendre de grands services; enfin, la création d'un réseau de chemins et de routes qui, à l'heure présente, fait presque entièrement défaut, la construction des routes ayant été sacrifiée ces dernières années à celle des chemins de fer.

Un autre élément essentiel de la fortune du pays est l'élevage du petit bétail. Les bovins sont relativement peu nombreux; ils sont élevés plutôt pour le trait et le labour que pour l'alimentation. Mais il existe de grands troupeaux de chèvres et de moutons, qui transhument alternativement de la plaine à la montagne : ils ne rentrent jamais à l'étable, la quantité de foin récoltée étant insuffisante pour les nourrir. L'industrie pastorale est presque exclusivement aux mains des Kutzo-Valaques ; ils possèdent eux-mêmes des troupeaux et louent aux grands propriétaires du sol des zones de parcours déterminées, ou bien se placent comme bergers dans les exploitations agricoles [1].

Nous avons donné plus haut, à propos du commerce des peaux en Macédoine, le nombre des peaux de chèvres livrées annuellement à la consommation. Les peaux de moutons sont très recherchées à cause de la manière dont on dépouille les bêtes : la peau n'est pas fendue, mais l'animal étant pendu par les pattes de derrière est dépouillé à la manière d'un lapin. La laine est aussi un important article de commerce.

L'abondance des troupeaux de moutons et de chèvres est

1. Une statistique donne pour l'ancien vilayet de Monastir : 284 000 bovins (100 pour 10 kmq) ; 17 800 buffles (6 pour 10 kmq) ; 1 184 446 moutons (424 pour 10 kmq) ; 164 161 chèvres (202 pour 10 kmq) ; 47 025 porcs (17 pour 10 kmq) ; en outre, 7 513 ânes, 41 505 chevaux, 9 433 mulets.

liée à deux causes : l'existence de nombreux terrains en jachère, et l'habitude prise de dévaster par le pâturage les montagnes boisées.

Disons tout de suite un mot de cette seconde question : elle est pour l'avenir du pays d'une grande importance.

L'aspect de la Macédoine illustre d'une manière éclatante cette indiscutable vérité que l'existence des bois sur les montagnes est indispensable pour protéger contre les effets du ruissellement, non seulement leurs pentes, mais aussi la plaine, et que leur destruction entraîne fatalement d'immenses dégâts, brusques au moment des orages, progressifs et régulièrement accrus à chaque chute de pluies. Elle amène aussi un appauvrissement du pays par la diminution du débit des sources.

Le déboisement n'est pas encore complet en Macédoine. Nous avons vu des forêts, plus ou moins bien conservées, sur les pentes sud de la chaîne du Kara Tas et sur quelques contreforts du massif du Peristeri. Dans le Krusa Balkan, les contreforts faisant face au nord qui descendent sur la vallée de la Butkova, sont presque partout couverts de taillis de chêne et de charme. Mais ces parties boisées sont l'exception. Quelquefois des buissons de chênes verts nains recouvrent les collines et les montagnes d'un maigre manteau ; le plus souvent, elles sont complètement pelées, montrant le roc à nu. Pourtant les arbres ne demandent qu'à pousser : impossible de voir de plus beaux bouquets de chênes que ceux qui ombragent les cimetières turcs du Krusa Balkan ; ils rappellent les futaies de nos vieux parcs de l'Ile-de-France. Partout où on les a respectés, on trouve à l'état isolé des arbres magnifiques, platanes et sycomores à la vaste ramure, noyers, châtaigniers, ormes, saules gigantesques, peupliers trembles et peupliers pyramidaux. Au-dessus de l'altitude de cinq cents mètres, le hêtre végète parfaitement.

Mais les arbres ont deux ennemis : les chèvres, dans leur jeunesse ; l'homme, quand ils sont adultes. Non seulement il n'y a aucune méthode pour l'exploitation des bois, où l'on coupe et taille au hasard ; mais, le plus souvent, les arbres ne sont même pas abattus, ce qui leur permettrait de rejeter du pied et de donner du taillis ; les habitants, pour se procurer le bois de chauffage dont ils ont besoin, les émondent grossiè-

rement, coupant tantôt les branches, tantôt la cime. Rien de plus triste que de voir sur des montagnes, qui ont dû être couvertes de belles forêts, subsister des chênes et des hêtres clairsemés et réduits à un fût décapité, mutilé, portant, au lieu de branches, des moignons; entre les arbres, des touffes rabougries et perpétuellement rongées par les troupeaux. Le libre pâturage fait qu'en beaucoup d'endroits il n'existe pas un arbre intermédiaire entre ceux qui sont centenaires et les buissons : ils sont mangés à mesure. Le jour où l'on ferait dans ces bois des coupes régulières, si l'on ne prenait pas en même temps des mesures pour en interdire l'accès aux troupeaux, le taillis serait perdu à tout jamais. C'est l'action des troupeaux qui explique le déboisement de la Macédoine et des autres pays méditerranéens : les forêts en ont été exploitées dès l'antiquité, en particulier pour les besoins de la marine grecque ; elles n'ont jamais pu repousser.

La conséquence de cet état de choses est l'affouillement constant des ravins, déjà si nombreux, et la formation de nouveaux, au détriment de la culture et des facilités de la circulation. Il influe aussi sur l'irrégularité du débit des sources et des rivières [1].

Le remède serait dans une stricte délimitation des terrains de parcours pour les troupeaux, et dans l'établissement d'un régime forestier. Ces mesures pourraient être complétées par des reboisements, qui permettraient d'introduire les résineux, extrêmement rares en Macédoine. Pourtant le pin d'Alep et le pin maritime réussiraient très bien dans les régions soumises au climat méditerranéen, le pin sylvestre et le pin d'Autriche dans les montagnes.

D'après une statistique d'origine turque, dans l'ancien vilayet de Monastir les champs cultivés ne représentent que 7 p. 100 de la surface totale. On voit donc ce qui reste à faire pour mettre le pays en valeur. C'est la conséquence du régime du *tchiflik*.

1. Les chiffres ci-après en donneront une idée. A Velès, c'est-à-dire avant d'avoir reçu la Bregalnica et la Cerna, qui sont ses principaux affluents, le Vardar passe d'un volume de 74 mc. 46 par seconde aux basses eaux, à 664 mc. 7 aux hautes eaux. L'écart pour la Cerna est plus considérable encore, puisqu'elle passe de 117 mc. 8 par seconde à 1 207 mc. Quant aux petites rivières, on les voit monter de 2 mètres en un quart d'heure.

Quand les Turcs sont venus en conquérants, ils se sont approprié la plus grande partie des terres dans les plaines, à l'exception de celles dont les possesseurs se sont faits musulmans pour les conserver. Les chrétiens n'ont pour ainsi dire gardé de propriétés que dans les montagnes. Leur expropriation méthodique a continué jusqu'à la disparition de l'administration ottomane, avec la complicité de cette dernière. Ce n'était pas difficile : il suffisait alors d'élever les impôts de telle sorte [1] que le *Raïa* — cultivateur chrétien propriétaire — fût obligé d'emprunter pour les payer, en hypothéquant sa terre. Au bout de peu d'années, l'accumulation de la dette entraînait la vente à vil prix de la terre, toujours achetée par un Turc. Souvent l'opération était conduite pour tout un village à la fois, qui passait ainsi en entier aux mains du même bey, et, de libre, devenait *tchiflik*.

On appelle *tchiflik* les grands domaines, qui atteignent jusqu'à 4 000 hectares, dont le propriétaire possède à la fois le sol et les villages. En fait, il est le maître à peu près absolu des paysans chrétiens habitant le domaine ; ceux-ci n'ont aucun droit, même sur la maison qui les a abrités pendant plusieurs générations.

Le régime est celui du métayage. Chaque famille cultive de 7 à 12 hectares, dont elle partage les produits par moitié avec le bey. Elle dispose en outre d'un petit terrain pour la culture des légumes et des arbres fruitiers. Les relations entre le propriétaire et le tenancier ne sont souvent pas définies ; quelquefois on trouve un contrat, rédigé de telle sorte qu'il met le second entièrement aux mains de son maître ; il mentionne presque toujours, comme due par le métayer, une certaine somme d'argent, qui, en réalité, n'a pas été touchée.

En plus de la moitié des produits, qu'il doit transporter là

1. Sous le régime turc, la perception des impôts était arbitraire, surtout quand ils étaient affermés. La dîme, perçue en nature, prélevait quelquefois une gerbe sur sept ; perçue en argent, elle atteignait 40 p. 100 de la valeur des produits, par suite de la surélévation qui en était faite. La taxe militaire, imposée aux chrétiens en échange de leur exemption de service, était maintenue au total fixé pour le village, sans tenir compte des hommes émigrés ou disparus d'une manière quelconque. Ceux qui restaient devaient alors payer une taxe supérieure à la normale, etc., etc.

où le bey peut en prendre livraison, le métayer est tenu aussi à certaines redevances : bois de chauffage et journées de travail sur la terre que le bey s'est réservée en propre.

Depuis qu'ils n'y sont plus les maîtres, les grands propriétaires turcs ont une tendance à abandonner le pays, et vendent leurs *tchifliks* à des capitalistes grecs. Les paysans n'y ont pas gagné grand'chose, l'intendant qui exploite le domaine pour le compte du nouveau propriétaire ne les ménageant pas plus que l'ancien et ne songeant pas davantage à améliorer les méthodes de culture. Ils y ont perdu le bénéfice des rapports patriarcaux qui existaient assez fréquemment entre le bey et ses fermiers.

Si grande que soit la misère du *tchiflidgi*, il est moins malheureux encore que n'était sous la domination ottomane le *raïa*, ou propriétaire chrétien. Celui-ci possédait de 10 à 30 hectares, généralement dans les montagnes. Il était écrasé d'impôts et de vexations et sans cesse exposé dans sa vie et dans ses biens, n'ayant même pas contre l'administration, les soldats et les bachibouzouks, la protection que le bey était intéressé à donner à ses tenanciers. Sa propriété même lui était constamment disputée, jusqu'à ce qu'il en fût légalement dépouillé, comme nous l'avons vu. « Si tu veux être sûr de ne pas dormir tranquille, dit un vieux proverbe balkanique, tu n'as qu'à posséder une terre en Macédoine, une femme roumaine ou un bateau sur la mer. »

Dans de pareilles conditions, il n'est pas étonnant que le paysan macédonien ne fût pas intéressé à travailler, puisqu'il était certain d'être dépouillé du fruit de son travail. Le jour où il sera assuré de l'avenir, il changera sa manière de faire. Ce serait une erreur de croire que cette race ne soit pas laborieuse : ne nous laissons pas aller à les traiter de paresseux, parce que nous les trouvons mous au travail quand nous les employons à construire des routes. Il ne faut pas les juger là-dessus : jamais homme contraint à une corvée ne s'y donne de bon cœur. Il en est tout autrement quand ils travaillent pour eux-mêmes. Nous avons eu l'occasion de les voir à l'œuvre dans certains villages, et avons admiré leur courage, leur endurance et le soin qu'ils apportent à la culture. Les femmes ne le cèdent en rien aux hommes, et en

l'absence de ceux-ci exécutent les labeurs les plus pénibles avec une énergie sans défaillances. Le paysan bulgare a la réputation d'être laborieux, tenace, âpre au gain, sobre, économe ; il semble bien que ces qualités appartiennent aussi au paysan macédonien, qui lui tient de si près.

S'il n'était pas bon ouvrier, il ne se serait pas adapté aux conditions de travail dans les usines américaines, où, depuis deux générations, passent la plupart des hommes de la Macédoine occidentale. Ils vont aux États-Unis pour un nombre d'années qui varie de trois jusqu'à douze, au cours desquelles ils reviennent une ou deux fois au village, souvent pour se marier, quand ils ne l'ont pas fait avant de partir. Comme ils conservent là-bas leurs habitudes de sobriété et vivent de rien, ils envoient au village natal la plus grande partie de leurs salaires : on peut sans exagération évaluer à 2 000 francs par tête d'émigré et par an la somme d'argent revenant ainsi en Macédoine, soit 100 000 francs par an dans un village comptant 50 de ses habitants aux États-Unis, ce qui est ordinaire.

Ce fait présente une importance particulière, dans un pays où le numéraire est aussi rare qu'en Macédoine. Il entraîne comme première conséquence économique le retour des terres aux mains de la population slave. Depuis quelques années, dans la région de Monastir où cette émigration est la plus répandue, les Turcs vendent volontiers leurs terres, parce qu'ils se préparent à quitter le pays. Elle sont achetées par les chrétiens, qui ne songent qu'à arrondir leur propriétés et à améliorer la construction de leurs maisons. Ils n'ont encore aucune idée du confortable ni aucun besoin du bien-être ; le jour où on leur en aura donné le goût, il y aura beaucoup à faire pour le commerce du mobilier et des objets de ménage, car la puissance d'achat de la population dans les villages qui n'ont pas été dévastés est loin d'être négligeable.

Il est vraisemblable que le mouvement qui pousse les Turcs hors de la Macédoine va s'accentuer ; pour eux, la patrie, c'est avant tout la communauté musulmane. S'ils tolèrent les chrétiens autour d'eux, c'est à la condition d'être les maîtres et de les tenir en sujétion. Pourtant ils disent volontiers qu'ils resteraient dans le pays, s'ils étaient certains d'y avoir une bonne administration, avec des garanties pour la pratique de

leur religion, comme les Arabes sous la domination française en Algérie et en Tunisie. Paroles sincères, ou simple flatterie à notre égard? Avec les Orientaux, il est prudent de toujours se méfier. S'ils s'en vont, ils voudront se défaire de leurs terres. Il se posera alors un problème très compliqué ; seront-elles rachetées par l'État, bulgare, serbe, grec ou macédonien, si ce dernier est constitué, pour être réparties entre les paysans? Ou bien laissera-t-on se reformer, aux mains des capitalistes, les grandes propriétés des beys [1]?

Il serait possible que ce départ ne fût pas général. Sur les 600 à 700 000 musulmans qui sont en Macédoine, il n'y a guère plus de 120 000 Turcs de race : les autres, c'est-à-dire plus de 500 000, sont des Slaves passés à l'Islam pour garder leurs biens. Un certain nombre d'entre eux n'ont pas perdu, dit-on, le souvenir de leur origine. Peut-être ce souvenir les retiendra-t-il sur une terre à laquelle leurs pères ont tenu assez fortement pour payer de l'abjuration le droit de la conserver.

Le départ en masse des musulmans aurait l'inconvénient de diminuer encore une main-d'œuvre déjà peu abondante [2]. Les troubles auxquels le pays est en proie depuis si longtemps ont entraîné une diminution sensible de la population [3]. C'est par centaines de mille que les Macédoniens slaves sont passés en Bulgarie : en 1904, on en comptait 20 000 à Sofia, 200 000 dans la Principauté. Mais il est certain que la population

1. Le Code foncier ottoman distingue cinq catégories juridiques de terre :

1° *Mulk*, qui fait l'objet d'un droit de pleine propriété;

2° *Miri*, ou domanial, qui appartient à l'État, et dont il confère la possession;

3° *Vakouf*, propriété immobilisée, afin que l'usufruit en soit affecté à des aumônes;

4° *Metrouké*, qui est vacante pour l'usage commun : forêts, aires à battre, pâturages;

5° *Meval* ou mortes, inexploitées ou inoccupées.

2. L'inexactitude des statistiques rend difficile de donner des chiffres précis pour la population de la Macédoine. On peut l'estimer aux environs de 3 millions pour les régions annexées par la Serbie et la Grèce.

3. Au cours de l'insurrection de 1903, 7 496 maisons, 287 fenils, 15 églises, 19 écoles ont été incendiées. Le nombre des assassinats individuels de paysans commis du 1er janvier 1905 au 30 septembre 1906, par les bandes turques et grecques, est de 2 250. (Draganof, *la Macédoine et la Réforme*, avec une préface de Victor Bérard. Paris, Plon, 1906.)

s'accroîtra rapidement dès qu'elle jouira de la paix, qu'elle n'a jamais connue ; les familles au-dessus de cinq enfants sont la règle [1].

Enfin il faut mentionner, parmi les richesses de la Macédoine, celles du sous-sol. On y connaît déjà l'existence de chrome, magnésite, manganèse, zinc, antimoine, argent, pyrite de fer. Jusqu'à présent, leur exploitation est réduite à peu de chose, par suite de l'absence de routes, et des difficultés qu'opposait l'administration ottomane ; elle pourra prendre un plus grand développement. Une exploration méthodique fera découvrir d'autres gisements que ceux déjà connus. Il existe aussi de beaux gisements de marbre et de calcaire ordinaires, qui pourraient être exploités pour la fabrication de la chaux.

* * *

Dans ce vieux pays, livré tant d'années à la légendaire administration ottomane, constamment dévasté, et qui depuis un demi-siècle vient de subir une recrudescence d'anarchie et de guerres, tout est à faire comme dans un pays neuf. On peut espérer de beaux résultats des efforts et des capitaux qui seront mis en œuvre pour son développement économique, à la condition d'opérer avec méthode.

En ce qui concerne le commerce, le Bureau commercial a déjà obtenu un succès appréciable, précisément parce qu'il n'a rien laissé au hasard : qu'on relise les doléances de nos consuls à Uskub et à Salonique sur les lacunes de nos méthodes commerciales, et qu'on les compare au programme que s'est tracé le Bureau : on constatera qu'il s'est proposé de remédier à toutes ces lacunes et de réparer toutes les erreurs du passé. Il a déjà réussi à gagner beaucoup de terrain ; nul doute qu'il ne continue. Il ne dépend que de nous de conserver le terrain gagné. Nous y avons un double avantage : il s'agit de créer en Macédoine le goût et l'habitude des produits français, et

1. Pour le taux de la natalité, les Slaves de Macédoine viennent au second rang des peuples de l'Europe : 38 p. 1 000, immédiatement après les Roumains, 43 p. 1 000. La France vient en dernier avec 19 p. 1 000. (Chiffres de 1913.)

de nous assurer ainsi sur ce marché la première place après la guerre. En même temps, nos industriels et nos commerçants y font des affaires sûres, immédiates et rémunératrices.

Elles le deviendront d'autant plus dans l'avenir que le pays sera plus riche. Travaillons pour cela à faire progresser l'agriculture : elle a jadis été très prospère, elle peut le redevenir. Créons aussi une industrie proportionnée aux facultés du pays, en la limitant pour l'instant aux besoins nécessités par la transformation des produits du sol.

Du jour où la paix lui sera assurée, la Macédoine prendra un essor magnifique.

***

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

PLEIN ÉTÉ

I

La porte de la maison de l'avocat Royall, située à l'extrémité de l'unique rue du village de North-Dormer, venait de s'ouvrir. Une jeune fille parut et, un instant, s'arrêta sur le seuil.

Du ciel printanier et transparent, les rayons d'une lumière argentée s'écrasaient sur les toits du village, sur les bois de mélèzes et les prairies environnantes. Au-dessus des collines, entre les nuages blancs et floconneux, une brise légère flottait, chassant leurs reflets à travers champs et le long de la route herbue qui traverse North Dormer. Le village, élevé et à découvert, ne jouit pas de l'ombre abondante qui abrite les régions mieux protégées de la Nouvelle Angleterre. Les saules pleureurs au bord de l'étang à canards, et les sapins de Norvège qui se dressent devant la grille de la propriété de miss Hatchard, forment les seules taches d'ombre entre la maison de l'avocat et le point où, à l'autre extrémité du village, après avoir dépassé l'église, la route contourne le massif noir des sapins du Canada qui bordent le cimetière.

La brise de juin, soulevant la poussière de la rue, secouait dans sa course les branches maussades des sapins devant la demeure de miss Hatchard. Soudain, un remous plus vif fit sauter le chapeau de paille d'un jeune homme passant par là, le fit tournoyer un instant et le déposa au beau milieu de l'étang.

Comme le jeune homme courait, cherchant à repêcher son

chapeau, Charity Royall remarqua que c'était un étranger. Il était élégamment vêtu et riait à belles dents, comme la jeunesse sait rire de pareilles mésaventures.

Le cœur de la jeune fille s'était contracté. Elle avait eu ce mouvement de recul qui s'emparait d'elle presque toujours à la vue de visages insouciants et heureux. Intriguée, elle rentra dans la maison et feignit de chercher une clef qu'elle savait avoir dans sa poche.

Un petit miroir, légèrement verdi, surmonté d'un aigle doré, pendait au mur du vestibule. Avec attention, elle s'y examina et souhaita pour la millième fois d'avoir les yeux bleus comme Annabel Bach, la jeune fille qui venait quelquefois de Springfield passer une semaine avec la vieille miss Hatchard ; puis, assurant son vieux chapeau de paille brûlé sur sa petite tête brune, de nouveau elle sortit au soleil.

— Comme j'ai horreur de tout ! — murmura-t-elle.

Cependant le jeune homme qui avait reconquis son chapeau franchissait la grille de la maison Hatchard. La rue était vide. North Dormer, à toute heure, est un désert ; et au milieu de l'après-midi, en juin surtout, les quelques hommes valides qui n'ont pas émigré sont dans les champs ou dans les bois, tandis que les femmes, demeurées à la maison, vaquent sans entrain à leurs menues corvées d'intérieur.

Charity Royall avait repris sa marche, regardant tout autour d'elle avec cette attention soudaine que fait naître la présence d'un étranger dans un endroit qui vous est familier. Tout en jouant négligemment avec la clef pendante à son doigt elle tâchait de saisir l'effet que pouvait bien produire North Dormer sur des gens qui venaient de la ville. Elle-même y vivait depuis l'âge de cinq ans. Longtemps elle avait cru que c'était un endroit de quelque importance ; mais l'année précédente Mr Miles, le nouveau pasteur du temple protestant de Hepburn, qui venait tous les quinze jours célébrer le culte dans l'église de North Dormer, — si toutefois les routes n'étaient pas rendues impraticables par le transport des arbres abattus — avait proposé un beau jour d'emmener les jeunes gens à Nettleton pour entendre une conférence sur la Terre Sainte, avec projections. Les quelques jeunes filles et garçons représentant l'avenir de North

Dormer avaient donc été empilés dans un char à bancs et conduits, de l'autre côté des collines, jusqu'à Hepburn, d'où un train omnibus les avait menés à Nettleton. Au cours de cette inoubliable journée, Charity Royall, pour la première fois de sa vie, avait fait connaissance avec le chemin de fer. Elle avait regardé des magasins de nouveautés à grandes baies vitrées, mangé de la tarte à la noix de coco ; puis, pénétrant dans une salle de conférences, elle avait écouté un monsieur qui disait des choses incompréhensibles devant des tableaux qu'elle aurait eu grand plaisir à regarder si les explications du conférencier ne l'avaient empêchée de les comprendre. Cette initiation lui avait démontré que North Dormer n'était qu'un pauvre petit village, et avait éveillé en elle une soudaine honte de son ignorance, honte que jamais ses visites à la bibliothèque du village n'avaient pu susciter. Fiévreusement, pendant un mois ou deux, elle se plongea, au hasard, dans l'étude des volumes poussiéreux de la petite bibliothèque fondée en souvenir du jeune Honorius Hatchard, qui donnait à l'obscur village un certain cachet de culture vieillotte. Mais bientôt le souvenir de Nettleton s'affaiblit, et plutôt que de continuer à s'instruire, Charity se résigna à considérer North Dormer comme la mesure de toute chose.

La vue de l'étranger, en ravivant les images de Nettleton, réduisit North Dormer à ses véritables proportions. Tout en promenant ses regards d'un bout à l'autre de la rue, depuis la maison de Mr Royall, aux murs d'un rouge lavé jusqu'à l'église toute blanche, la jeune fille en mesura impitoyablement les limites. Pauvre village des montagnes, battu par les vents et brûlé par le soleil, abandonné des hommes, dédaigné par le chemin de fer, le trolley, le télégraphe, et toutes les forces qui relient entre elles les agglomérations humaines ! Il n'y avait à North Dormer ni boutiques, ni théâtres, ni conférences, ni centre d'affaires, rien qu'un temple qui s'ouvrait tous les deux dimanches, si toutefois l'état des chemins le permettait. Il y avait bien la bibliothèque, mais on n'avait pas acheté de nouveaux livres depuis vingt ans, et le tout moisissait en paix sur les rayons humides. Cependant on avait toujours dit à Charity Royall qu'elle devait considérer comme un privilège d'habiter North Dormer. Elle savait que, com-

parativement au lieu d'où elle venait, le village possédait tous les avantages d'une civilisation raffinée. Depuis qu'enfant elle y avait été amenée, tous les gens du pays n'avaient cessé de le lui ressasser. Même la vieille miss Hatchard, à une heure terrible de la vie de Charity, lui avait dit :

— Ma petite, n'oubliez jamais que Mr Royall vous a ramenée de la « Montagne ».

On l'avait en effet ramenée de la « Montagne », de cette falaise qui dressait sa tragique muraille au-dessus des collines plus basses de la Chaîne de l'Aigle (Eagle Range) faisant à la vallée solitaire comme un fond perpétuel de mélancolie. La « Montagne » était bien à vingt kilomètres de là, mais elle se dressait de façon si abrupte que son ombre semblait se projeter jusque sur North Dormer. Et c'était comme un grand aimant attirant les nuages pour les disperser en tempête à travers la vallée. Si jamais, dans le ciel d'été le plus pur, traînait une légère vapeur sur North Dormer, elle filait droit sur la Montagne comme une barque entraînée par un tourbillon, et là se trouvait accrochée aux rochers, déchirée et multipliée, pour être balayée ensuite sur la vallée qu'elle noyait de pluie et de ténèbres.

Charity n'avait pas d'idées bien nettes sur la Montagne, mais elle savait que c'était un endroit mal famé, que le fait d'en être venue était une honte, et qu'en toute circonstance elle devait — comme le lui avait justement rappelé autrefois miss Hatchard — se souvenir qu'on l'en avait arrachée, et s'en estimer heureuse. Les yeux fixés sur la Montagne, elle faisait, comme d'habitude, un violent et sincère effort pour éprouver de la reconnaissance. Mais la vue du jeune homme qui venait d'entrer chez miss Hatchard avait ressuscité la vision des rues brillantes de Nettleton, et Charity se sentit honteuse de son vieux chapeau, écœurée de North Dormer, et jalouse d'Annabel Bach de Springfield, dont les yeux bleus s'ouvraient chaque jour sur des spectacles plus brillants encore que ceux de Nettleton.

— Comme j'ai horreur de tout ! — répéta-t-elle.

A mi-chemin de la rue elle s'arrêta devant une grille basse, la poussa et suivit un sentier pavé conduisant à une petite construction en briques, avec des colonnes de bois blanc

supportant un fronton où se lisait en lettres dédorées : *« Fondée en souvenir de Honorius Hatchard. 1832. »*

L'illustre Honorius avait été le grand-oncle de la vieille miss Hatchard ; et celle-ci ne concevait pas pour elle-même d'autre titre de distinction que d'être sa petite-nièce. Car Honorius Hatchard, dans les premières années du dix-neuvième siècle, avait joui d'une modeste célébrité. Ainsi qu'une plaque de marbre fixée à l'intérieur de la bibliothèque l'apprenait aux rares visiteurs, il avait possédé de remarquables dons littéraires. Auteur d'une série d'essais recueillis sous le titre du *Reclus de l'Eagle Range*, il avait entretenu des relations avec Washington Irving, Fitz-Greene Halleck et leur groupe littéraire. Ensuite il avait voyagé en Europe, était mort jeune, moissonné dans sa fleur par une maladie de langueur contractée en Italie. Tel était le seul lien rattachant North Dormer à la littérature, un lien commémoré pieusement par l'érection du monument où Charity Royall, chaque après-midi du mardi et du jeudi, s'installait à son bureau sous la gravure tachée de rouille représentant le jeune Hatchard, en se demandant lequel des deux était le plus mort, de lui dans son tombeau, ou d'elle dans sa bibliothèque !

Entrant d'un pas nonchalant, elle enleva son chapeau et en coiffa négligemment un buste de Minerve en plâtre ; puis elle ouvrit les volets, se pencha pour voir s'il y avait des œufs dans le nid d'hirondelles sous l'auvent d'une des fenêtres, et s'asseyant ensuite derrière son bureau, elle en sortit un rouleau de dentelle de coton et un crochet d'acier. Charity n'était pas une ouvrière experte : il lui avait fallu bien des semaines pour faire un demi-mètre de la dentelle étroite qu'elle gardait enroulée autour de la couverture arrachée à un exemplaire de *l'Allumeur de réverbères* [1]. Mais il n'y avait pas d'autre manière de se procurer de la dentelle pour garnir sa blouse d'été, et depuis que Ally Hawes, la fille la plus pauvre du village, s'était montrée le dimanche au temple avec un corsage ajouré, le crochet de Charity avait travaillé plus vite. Elle déroula l'ouvrage, s'attaqua à une maille et se pencha sur sa tâche en fronçant les sourcils.

1. Titre d'un roman américain qui eut un grand succès vers 1855.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et avant de lever les yeux elle devina que le jeune homme qu'elle avait vu entrer chez miss Hatchard venait de franchir le seuil de la bibliothèque.

Sans faire attention à elle, il se mit à parcourir lentement la petite salle voûtée, les mains derrière le dos, scrutant de ses yeux de myope les rangées de livres aux reliures fanées. Enfin il atteignit le bureau et s'arrêta devant la bibliothécaire.

— Avez-vous un catalogue par fiches, mademoiselle? — demanda-t-il d'une voix agréable, un peu brusque.

La question inattendue lui fit lâcher son crochet.

— Un *quoi*?

— Mais... un catalogue...

Elle eut conscience qu'il la regardait pour la première fois, l'ayant apparemment, à son entrée, comprise dans sa revue rapide comme faisant partie du mobilier de la bibliothèque.

En la regardant, il avait perdu le fil de sa remarque. Charity s'en aperçut et sourit. Le jeune homme sourit aussi.

— Mais, en effet, vous ne connaissez sans doute pas ce genre de catalogue, — reprit-il. — Du reste, cela vaut mieux...

Elle crut découvrir une légère condescendance dans son accent, et demanda séchement :

— Mieux? Pourquoi?

— Parce que c'est si agréable, dans une petite bibliothèque comme celle-ci, de fouiller soi-même... avec l'aide de la bibliothécaire, naturellement.

Il prononça les derniers mots d'un ton si respectueux qu'elle s'adoucit et répondit en soupirant :

— J'ai peur de ne pas pouvoir vous être d'un grand secours.

— Pourquoi? — demanda-t-il à son tour.

Alors, elle expliqua que la bibliothèque ne contenait pas assez de livres pour que l'on en dressât un catalogue détaillé, et que, du reste, elle-même n'en avait lu que quelques-uns.

— ... D'ailleurs, les vers s'y mettent, — termina-t-elle d'un air sombre.

— Vraiment? C'est dommage, j'en ai déjà découvert d'intéressants.

Semblant ne plus se soucier de continuer la conversation,

il reprit sa promenade devant les casiers, paraissant avoir oublié la présence de la jeune fille. Son indifférence piqua Charity; elle se remit à son ouvrage, bien décidée à ne lui plus offrir son aide. Apparemment il n'en avait pas besoin, car il resta longtemps immobile devant les rayons, tournant le dos à la jeune fille, descendant, l'un après l'autre, les volumes poussiéreux juchés sur une planche du haut.

— Oh ! — s'écria-t-il tout à coup.

Relevant les yeux, elle vit qu'il essuyait avec son mouchoir les tranches d'un livre qu'il tenait à la main. Ce geste la frappa comme une critique indirecte du soin qu'elle devait avoir de ses livres. Elle dit vivement :

— Ce n'est pas ma faute s'ils sont sales.

Il se retourna et la regarda avec un renouvellement de curiosité.

— Ah !... vous n'êtes donc pas la bibliothécaire?

— Mais si... seulement je ne puis pas épousseter tous ces livres. D'ailleurs, personne ne les regarde, maintenant que miss Hatchard est trop infirme pour venir à la bibliothèque.

— Évidemment, — conclut-il.

Il reposa le livre qu'il avait essuyé et regarda Charity sans rien dire. Elle se demandait si miss Hatchard l'avait envoyé pour lui faire un rapport sur la manière dont la bibliothèque était tenue, et ce soupçon accrut sa rancœur.

— Je vous ai vu rentrer chez miss Hatchard tout à l'heure, n'est-ce pas? — demanda-t-elle.

Elle avait soudain résolu de savoir pourquoi cet étranger venait ainsi fouiller parmi ses livres.

— Chez miss Hatchard? Oui... c'est ma cousine, et je suis descendu chez elle, — répondit le jeune homme.

Il ajouta, comme pour désarmer sa méfiance visible :

— Je me nomme Harney... Lucius Harney. Ne vous a-t-elle jamais parlé de moi?

— Non, — dit Charity, ennuyée de ne pouvoir répondre affirmativement.

— Tant pis ! — dit en riant le cousin de miss Hatchard.

Et après un autre silence, pendant lequel Charity eut le temps de se rendre compte que sa réponse n'avait pas été encourageante, il ajouta :

— Je vois que vous n'avez pas beaucoup de livres sur l'architecture.

L'embarras de Charity devint extrême ; plus elle faisait effort pour le comprendre, plus ses remarques devenaient inintelligibles. Il lui rappelait le monsieur qui avait « expliqué » les tableaux de Nettleton... ; et de nouveau elle se sentit accablée par le poids de son ignorance.

— Je veux dire que je ne vois aucun livre sur les vieilles demeures de la région. Sans doute cette partie du pays n'a pas été beaucoup explorée. Tous les architectes s'occupent de Plymouth et de Salem. C'est pourtant stupide. La maison de ma cousine, par exemple, est vraiment intéressante. Ce village doit avoir eu un passé... il a dû même être plus qu'un village autrefois...

Il s'arrêta net, avec cette rougeur d'un jeune homme timide que surprend tout à coup le son de sa propre voix, et qui craint d'avoir trop parlé.

— Je suis moi-même un architecte, — expliqua-t-il, — et je fais la chasse aux vieilles maisons.

Elle ouvrit de grands yeux :

— Des vieilles maisons? Mais tout n'est-il pas vieux à North Dormer?

Elle répéta :

— Ici, tout est vieux.

Il rit et se mit à arpenter de nouveau la bibliothèque.

— N'auriez-vous pas un ouvrage sur ce pays? Je crois qu'il y a eu quelque chose d'écrit vers 1840, un livre ou une brochure sur la fondation de la commune de l'Eagle County.

Elle appuya son crochet contre sa lèvre et réfléchit. Oui, elle se souvenait en effet d'avoir vu un travail de ce genre : *North Dormer et les premières communes de l'Eagle County.* Elle nourrissait même une aversion toute spéciale pour ce livre, parce que c'était un pauvre volume déguenillé qui tombait toujours de son casier ou bien qui se glissait derrière les autres livres. La dernière fois qu'elle l'avait ramassé, elle s'était demandé comment l'auteur avait pu prendre la peine d'écrire un livre sur North Dormer et sur les humbles villages voisins : Dormer, Hamblin, Creston et Creston River ! Elle les connaissait tous, pauvres groupes de maisons perdues dans

les replis des montagnes désolées : Dormer, où North Dormer achetait ses pommes ; Creston River, où il y avait eu une fabrique de papier dont les murailles grises s'écroulaient au bord de la rivière, et Hamblin, où tombait toujours la première neige du long hiver des montagnes. Tels étaient leurs seuls titres à la renommée...

Charity se leva à son tour, et jeta un regard vague sur les rangées de livres. Mais il lui était impossible de se rappeler où elle avait placé le livre sur North Dormer. Elle se rendit compte qu'il lui avait joué le vilain tour de disparaître encore une fois. Décidément elle n'était pas dans un de ses bons jours.

— Il doit être pourtant quelque part, — dit-elle pour prouver son zèle.

Mais elle parlait sans conviction, et sentit que ses paroles n'en créaient aucune.

— Bon... bon... c'est bien, — répondit le jeune homme d'un air distrait.

Elle comprit qu'il s'en allait, et désira plus que jamais retrouver le livre.

— Ce sera pour la prochaine fois, — ajouta-t-il ; et prenant le volume qu'il avait posé sur le bureau, il le lui tendit.

— Ce livre a une certaine valeur. Il lui faudrait un peu d'air et de soleil.

Il salua en souriant et sortit.

II

Les heures de présence exigées de la bibliothécaire du *Hatchard Memorial* étaient de trois à cinq, et le sentiment du devoir arrivait, d'habitude, à tenir Charity Royall devant son bureau jusqu'à quatre heures et demie environ.

Mais elle n'avait jamais pu découvrir qu'un avantage pratique quelconque pût en résulter pour North Dormer ou pour elle-même ; et c'était sans scrupule qu'elle décidait, quand cela lui convenait, que la bibliothèque fermerait une heure plus tôt. Quelques minutes après le départ du jeune Harney, cette décision fut prise. Charity plia sa dentelle,

ferma les volets et tourna la clef dans la porte du temple des lettres.

La rue était encore déserte. Après avoir regardé à droite et à gauche, la jeune fille se dirigea vers sa maison. Mais au lieu d'y entrer, elle continua sa route et prit un sentier à travers champs qui montait vers une prairie s'étalant au flanc de la colline. Elle ouvrit la barrière et, le long d'un mur écroulé, suivit une piste jusqu'à un tertre où un bouquet de mélèzes secouait dans le vent ses feuilles nouvelles. Elle s'étendit à l'ombre, enleva son chapeau et enfonça son visage dans l'herbe.

Obscurément, elle se savait insensible à bien des choses ; mais à tout ce qui était air, lumière, parfum et couleur, chaque goutte de sang vibrait en elle. Elle aimait la sensation de l'herbe drue de la montagne sous ses paumes, l'odeur du thym dans lequel elle enfouissait son visage, le frôlement de la brise dans ses cheveux ou à travers sa blouse légère, et le craquement des mélèzes secoués par le souffle puissant du vent.

Elle gravissait souvent cette colline, et là, étendue sur l'herbe, seule, jouissait du plaisir de respirer le vent ou de frotter ses joues contre le thym. Oubliant sa vie, elle restait plongée dans un vague bien-être. Aujourd'hui cette sensation de bien-être s'augmentait encore de la joie de son évasion. Jamais elle n'avait davantage détesté sa prison. Certes, il ne lui était pas désagréable qu'une amie vînt de temps en temps la surprendre à la bibliothèque pour bavarder avec elle ; mais elle n'admettait pas qu'on l'ennuyât à propos de livres. Comment aurait-elle pu se souvenir sur quel rayon ils se trouvaient, alors qu'on les lui demandait si rarement? Orma Fry, quelquefois, emportait un roman ; son frère Ben, avait, lui, un faible pour les manuels de géographie, et aussi pour les livres traitant de commerce et de comptabilité ; mais personne d'autre ne s'avisait jamais de réclamer quoi que ce fût, sauf, parfois, *la Case de l'Oncle Tom*, ou les poèmes de Longfellow. Ces livres-là, elle les avait sous la main, et les aurait trouvés la nuit, sans lumière ; mais les demandes inattendues étaient si rares qu'elles l'exaspéraient comme une injustice.

Charity s'avouait que la physionomie du jeune architecte

lui était sympathique. Elle aimait ses yeux gris de myope aux regards très doux ; sa façon de parler un peu singulière, brusque et douce à la fois ; ses mains hâlées et nerveuses, mais avec des ongles polis et bien tenus comme ceux d'une femme. Elle se remémorait la couleur de ces cheveux, pareille à celle des fougères après la gelée, et qui avaient aussi l'air d'être comme brûlés par le soleil ; elle revoyait son sourire à la fois discret et confiant. Sous ce sourire elle devinait la connaissance de mille choses inconnues d'elle, mais nul sentiment d'orgueil; et la supériorité qu'elle y devinait lui procurait une agréable sensation. Pauvre et ignorante comme elle l'était, la plus humble parmi les humbles même à North Dormer, où le fait de venir de la « Montagne » était déjà la pire disgrâce, elle avait cependant toujours régné dans le monde étroit qui était le sien. L'avocat Royall était incontestablement l'homme le plus important de North Dormer : il était tellement au-dessus de son milieu que les étrangers, après s'être entretenus avec lui, s'étonnaient toujours de le voir végéter dans ce coin perdu. Malgré son passé — et malgré tout le prestige de miss Hatchard — Mr Royall régnait donc dans North Dormer; et Charity régnait dans la maison de l'avocat. Elle ne s'était jamais avoué à elle-même cette toute-puissance, mais elle en était consciente, et comme elle en savait la cause elle l'avait en horreur. Et voilà que confusément le jeune Harney lui avait fait sentir, pour la première fois, ce que pourrait être la douceur de la dépendance...

Elle se redressa, secouant la tête comme pour chasser une idée obsédante et aussi pour faire tomber de ses cheveux les quelques brins d'herbe qui s'y étaient logés. Soudain ses yeux s'abaissèrent vers la pauvre demeure où elle régnait. La maison, construite en bois comme toutes celles du village, et peinte d'un rouge délavé par le vent et la pluie, se dressait au pied de la colline. Un jardinet avec un sentier bordé de groseilliers séparait la façade de la route. D'un côté était le puits, dont l'arceau était recouvert d'une clématite, et de l'autre, le rosier grimpant attaché à une treille en forme d'éventail que Mr Royall lui avait apporté un jour de Hepburn. Derrière la maison un coin de terrain inégal servait à tendre le linge. Elle apercevait les cordes attachées à des

poteaux qui s'étendaient jusqu'à un mur croulant, au delà duquel un carré de maïs et quelques rangées de pommes de terre bordaient la terre en friche couverte de fougères et de rochers.

Charity ne pouvait se souvenir de l'impression qu'elle avait ressentie en voyant cette maison pour la première fois. On lui avait dit, plus tard, qu'elle était malade d'une fièvre quand on l'avait transportée de la « Montagne ». Elle se souvenait seulement de s'être réveillée un matin dans un lit-cage au pied du lit de Mrs Royall, et d'avoir ouvert des yeux étonnés sur la propreté glaciale de la chambre qui devait, plus tard, devenir la sienne.

Mrs Royall mourut sept ou huit ans plus tard. A cette époque Charity avait déjà saisi bien des choses qui se passaient autour d'elle. Elle savait que Mrs Royall était triste, timide et faible, et que l'avocat Royall était dur et violent, et encore plus faible que sa femme. Elle savait que, dans l'église blanche à l'autre bout du village, elle avait été baptisée du nom de Charity, pour commémorer le désintéressement des Royall et pour garder vivant en elle un juste sentiment de sa dépendance ; elle savait surtout que Mr Royall, qui était son tuteur, ne l'avait pas légalement adoptée, bien que tout le monde l'appelât Charity Royall. Elle savait aussi pourquoi Mr Royall était revenu vivre à North Dormer, au lieu de rester à Nettleton, où il avait brillamment commencé sa carrière.

On avait parlé, après la mort de Mrs Royall, de placer Charity dans une pension de jeunes filles. Miss Hatchard avait même eu à ce sujet une longue conférence avec Mr Royall, et celui-ci, d'après les indications de miss Hatchard, était parti un jour à Starkfield visiter l'institution que la vieille demoiselle lui recommandait. Il en était revenu le lendemain soir, le visage sombre, plus sombre que Charity ne l'avait jamais vu, bien qu'elle eût déjà quelque expérience de son humeur maussade.

Lorsqu'elle lui demanda la date de son départ, il répondit brusquement :

— Vous ne partez pas.

Puis, sans proférer d'autre parole, il alla s'enfermer dans la petite pièce mal éclairée qu'il dénommait son cabinet de

travail. Le lendemain, la directrice de la pension de Starkfield écrivait, dans des termes d'une politesse glacée, qu'elle craignait de ne pas pouvoir recevoir miss Royall chez elle.

Charity se rendit compte aussitôt de ce qui avait dû se passer. Mr Royall avait certainement cédé une fois encore à son pernicieux penchant pour la boisson ; mais la jeune fille devina que ce n'était pas les médiocres tentations de Starkfield qui l'avaient poussé à s'enivrer, mais plutôt le chagrin de se séparer d'elle.

Mr Royall était un homme profondément taciturne et solitaire, et cela, la jeune fille l'avait compris, car elle l'était elle-même, et au même degré. Lui et elle, face à face dans cette triste maison, avaient sondé les profondeurs de l'isolement, et bien qu'elle ne ressentît pour lui aucune affection particulière, ni même la plus simple reconnaissance, elle le plaignait néanmoins, parce qu'elle avait conscience qu'il était supérieur aux gens qui l'entouraient, et qu'elle était le seul être humain dressé entre lui et la solitude. Aussi, quand miss Hatchard la fit venir quelques jours plus tard pour lui parler d'une pension à Nettleton, et lui dire que, cette fois, une de ses amies « ferait les arrangements nécessaires », Charity coupa court à cette offre en disant qu'elle avait pris la décision de ne pas quitter North Dormer.

Miss Hatchard, surprise, la sermonna doucement, mais sans résultat. Charity répéta simplement :

— Je ne peux pas laisser Mr Royall seul.

Miss Hatchard cligna des yeux derrière son pince-nez. Sur sa longue figure mince s'imprimèrent des petites rides d'inquiétude; puis elle se pencha en avant, appuyée sur les bras de son fauteuil d'acajou, avec le désir évident d'accomplir jusqu'au bout son devoir vis-à-vis de sa protégée.

— Ce sentiment vous fait honneur, mon enfant, mais cependant...

Miss Hatchard s'était arrêtée, contemplant les pâles boiseries de son salon vieillot, comme pour demander conseil aux daguerréotypes de ses grands-parents suspendus aux murs. Le regard immobile de ses aïeux semblait accroître pour elle la difficulté de parler.

— Le fait est que ce n'est pas seulement... pas seulement à cause de votre éducation que je vous engage à aller à Nettleton. Il y a d'autres raisons... mais vous êtes trop jeune pour les comprendre... — balbutia-t-elle.

— Je les comprends, — interrompit Charity d'un ton brusque.

Miss Hatchard rougit ingénument jusque sous son bonnet de dentelles. Mais, devant son explication nettement coupée, elle était visiblement soulagée.

Elle conclut, après avoir de nouveau imploré du regard ses daguerréotypes :

— Dans tous les cas, je ferai toujours tout ce que je pourrai pour vous... Et si... si plus tard vous changez d'avis... vous pourrez toujours venir me trouver...

L'avocat attendait l'issue de la visite de Charity sur le perron de la maison rouge. Il s'était rasé et se tenait tout droit devant elle dans son habit noir soigneusement brossé. En ces moments c'était un magnifique vieillard, et Charity ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

— Eh bien, — dit-il brusquement, — est-ce arrangé?

— Non. Je ne pars pas.

— Vous n'allez pas à Nettleton?

— Ni là, ni ailleurs...

Il demanda alors d'une voix basse et grave :

— Pourquoi?

— J'aime mieux rester ici, — fit-elle brièvement.

Et sans le regarder elle monta tout droit à sa chambre. La semaine suivante il lui rapporta le rosier grimpant de Hepburn : c'était le seul cadeau qu'il lui eût jamais fait.

Pendant les deux années qui suivirent, la vie de Charity s'écoula sans incident. Quand elle eut dix-sept ans, Mr Royall, qui redoutait toujours d'être obligé d'aller à Nettleton, venait d'y être appelé à propos d'un procès. Il exerçait encore sa profession, bien que les procès fussent plutôt rares à North Dormer et dans les hameaux environnants : toutefois, quand l'occasion de plaider à Nettleton s'offrait à lui, il lui était difficile de refuser.

Il passa trois jours à Nettleton, gagna son procès et revint d'une humeur charmante. Au souper il parla longuement du

chaleureux accueil que lui avaient fait ses vieux amis de la ville.

— Après tout, — dit-il sur un ton de confidence, — j'ai été un fameux imbécile de quitter Nettleton. C'est ma femme qui m'a fait faire cette sottise.

Charity comprit aussitôt que quelque chose d'humiliant et de pénible lui était arrivé, et qu'il ne parlait avec tant d'animation que pour chasser ce douloureux souvenir. Elle monta se coucher de bonne heure, le laissant assis dans la salle à manger, les coudes sur la toile cirée de la table, enfoncé dans ses pensées maussades. En montant, elle avait pris soin de retirer de la poche du pardessus de Mr Royall la clef du buffet où l'on enfermait la bouteille de whisky.

Au milieu de la nuit elle fut réveillée en sursaut par un bruit à sa porte ; elle sauta de son lit et entendit la voix de Mr Royall.

— Ouvrez ! — disait-il.

Il parlait à voix basse, mais d'un ton décidé. Elle ouvrit, craignant d'abord un accident... Aucune autre pensée ne lui vint. Mais quand elle l'aperçut sur le pas de la porte, éclairé par un rayon de la lune automnale qui tombait sur son visage défait, elle comprit...

Pendant un moment ils se regardèrent en silence ; puis, comme Mr Royall, s'avançant, posait déjà le pied sur le seuil, elle étendit brusquement le bras et l'arrêta :

— Allez-vous-en ! — s'écria-t-elle d'une voix perçante qui la surprit elle-même. — Vous n'aurez pas la clef du buffet.

— Charity, de grâce, laissez-moi entrer. Je ne veux pas la clef du buffet. Je suis un pauvre homme tout seul, — continua-t-il de cette voix profonde qui l'émouvait parfois.

D'un geste plein de mépris elle le tenait à distance.

— Je crois que vous vous trompez. Ce n'est plus ici la chambre de votre femme.

Charity n'avait pas peur ; elle ne ressentait qu'un immense dégoût. Peut-être le devina-t-il, ou le lut-il sur son visage, car, après l'avoir regardée fixement quelques secondes, il recula et s'en retourna lentement... L'oreille à la serrure, Charity l'entendit d'abord chercher son chemin en tâtonnant dans l'escalier obscur et puis se diriger vers la cuisine.

Elle s'apprêtait à entendre sauter le panneau du buffet sous un coup de poing exaspéré; mais elle ne perçut que le bruit de la porte de la maison qui s'ouvrait; et par la fenêtre elle entendit l'écho des pas lourds de Mr Royall. Cachée derrière les volets elle le vit, tout penché, descendre le sentier du jardin et monter la route déserte éclairée par la lune. Alors, tout à coup, la peur la prit et elle se blottit, en grelottant, sous les couvertures de son lit.

Un ou deux jours plus tard, la pauvre Eudora Skeff, qui avait été la gardienne de la bibliothèque Hatchard, mourait subitement d'une congestion pulmonaire. Le lendemain qui suivit l'enterrement, Charity se présenta chez miss Hatchard et lui demanda à être nommée bibliothécaire. La requète parut surprendre vivement la vieille demoiselle; évidemment, miss Hatchard doutait un peu des capacités de la nouvelle candidate.

— Mon Dieu, mon enfant, je ne sais pas... N'êtes-vous pas un peu jeune? — demanda-t-elle en hésitant.

— J'ai besoin de gagner de l'argent, — répondit brièvement Charity.

— Mr Royall ne vous donne-t-il pas tout ce dont vous avez besoin? Personne n'est riche à North Dormer.

— J'ai besoin de gagner assez pour m'en aller.

— Vous en aller?

Les petites rides inquiètes de miss Hatchard se creusèrent, et il y eut un silence pénible.

— Vous voulez donc quitter Mr Royall? — continua-t-elle, visiblement gênée.

— Oui... ou bien, je veux une autre femme avec moi dans la maison, — dit Charity d'un air résolu.

Les mains agitées de miss Hatchard se cramponnèrent au bras de sa chaise. Elle jeta un regard implorant vers les portraits fanés pendus au mur, et après un petit toussotement elle prononça :

— Les... les travaux de ménage sont sans doute trop durs pour vous?

Le cœur de Charity se glaça. Elle comprit que miss Hatchard ne voulait pas comprendre, et qu'elle devait dès lors trouver toute seule le moyen de sortir de sa situation

pénible. Un sentiment d'isolement plus profond l'accabla. Il lui semblait avoir soudain incroyablement vieilli.

« La pauvre ! Il faut lui parler comme à un enfant », pensa-t-elle, prise de compassion pour la longue puérilité de la vieille fille.

— Oui, c'est cela, — dit-elle tout haut, — le travail de la maison est trop dur ; j'ai beaucoup toussé cet automne.

Elle remarqua l'effet immédiat que produisirent ces dernières paroles. Miss Hatchard avait pâli au souvenir de l'enlèvement subit de la pauvre Eudora. Elle promit immédiatement de faire ce qu'elle pourrait pour obtenir le poste de bibliothécaire pour sa protégée. Évidemment, il y avait des gens qu'elle devait consulter : le pasteur, les conseillers municipaux de North Dormer, et aussi un parent éloigné des Hatchard, qui habitait Springfield.

— Si seulement vous aviez été au pensionnat ! — soupira-t-elle.

Elle accompagna Charity en boitant jusqu'à la porte, et là, comme rassurée par le fait que la conversation touchait à sa fin, elle ajouta, en posant sur la jeune fille son doux regard évasif :

— Je sais que Mr Royall est... difficile parfois ; mais sa femme le supportait chrétiennement. Suivez son exemple... et souvenez-vous toujours, Charity, que c'est Mr Royall qui vous a amenée de la « Montagne ».

Charity rentra. Dès qu'elle fut à la maison, elle alla tout droit au cabinet de travail de Mr Royall. Elle le trouva assis près du poêle, lisant les discours de Daniel Webster. Cinq jours s'étaient écoulés depuis la nuit où il était venu à sa porte. Depuis ce temps, ils s'étaient trouvés ensemble aux repas, et elle avait marché à côté de lui à l'enterrement d'Eudora Skeff; mais jamais ils n'avaient échangé une parole.

En la voyant entrer Mr Royall eut un sursaut d'étonnement. Charity remarqua qu'il n'était pas rasé, et qu'il avait l'air plus vieux que d'habitude. Cependant, comme elle l'avait toujours considéré comme un vieillard, sa figure ravagée ne l'émut pas. Elle lui dit brièvement qu'elle avait été chez miss Hatchard, et lui expliqua le but de sa visite. Il parut surpris, mais ne fit aucun commentaire.

— Je lui ai dit que les travaux du ménage étaient trop durs pour moi, et que je voulais gagner de quoi payer une servante; mais c'est vous qui la paierez. Je veux garder pour moi l'argent que je gagnerai...

Les sourcils broussailleux de Mr Royall se froncèrent, et ses doigts tachés d'encre tapotèrent le bord de son bureau...

— Pourquoi voulez-vous de l'argent? — demanda-t-il.

— Pour m'en aller quand j'aurai de quoi me chercher une situation ailleurs.

Il hésita et demanda d'une voix blanche :

— Pourquoi voulez-vous vous en aller, Charity?

Elle le toisa avec un ricanement de mépris.

— Vous imaginez-vous, que, sauf en cas de nécessité, un être humain resterait à North Dormer? Vous-même, vous ne le feriez pas... tout le monde le dit.

La tête basse, il demanda :

— Où iriez-vous?

— Là où je pourrai gagner ma vie. J'essaierai ici d'abord, et si ce n'est pas possible j'irai ailleurs, n'importe où... ; je retournerai à la Montagne, s'il le faut.

Elle s'arrêta sur cette menace, voyant qu'elle avait produit son effet.

— Je voudrais que vous plaidiez auprès de miss Hatchard et des conseillers pour que l'on m'obtienne la garde de la bibliothèque. Et je désirerais qu'il y ait ici une femme avec moi, — ajouta-t-elle.

Mr Royall était devenu très pâle. Quand elle eut fini, il se redressa pesamment, s'appuyant contre le bureau de ses deux mains musclées et velues. Pendant une seconde ils se regardèrent sans parler.

— Écoutez, — finit-il par articuler d'une voix sourde, comme si les mots qu'il voulait prononcer l'étouffaient, — j'ai quelque chose à vous dire. Il y a longtemps que j'ai voulu vous en parler... Voulez-vous que nous nous mariions?

La jeune fille, sans bouger, continuait à le regarder fixement.

— Je veux vous épouser, — répéta-t-il, et il toussa pour affermir sa voix.

Il continua :

— Le pasteur sera ici dimanche prochain. Nous pourrions

être mariés par lui, ou bien nous irons devant le juge de paix, à Hepburn, si vous préférez un mariage civil. Je ferai ce que vous désirez.

Haletant, il baissa les yeux sous l'impitoyable regard que Charity continuait à poser sur lui. Il se tenait là, devant elle, lourd, vieilli, presque sordide, sa toilette en désordre, les mains, où gonflaient ses veines, s'appuyant sur le bureau... Sa longue mâchoire d'orateur tremblait de l'effort qu'il avait dû s'imposer pour faire son aveu : il apparut à la jeune fille comme la lamentable caricature du vieillard paternel qu'elle avait connu jadis.

— Me marier avec vous? Moi? — lui jeta-t-elle dans un rire insolent. — Était-ce cela que vous veniez me dire l'autre nuit? Non, mais qu'est-ce qui vous prend, je me le demande... Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas regardé dans un miroir?

Elle se redressa triomphalement, consciente de sa jeunesse et de sa force.

— Sans doute avez-vous pensé que m'épouser vous coûterait moins que prendre une servante. Tout le monde sait que vous êtes l'homme le plus avare du pays ; mais soyez assuré que ce n'est pas moi qui vous recoudrai vos boutons pour rien.

Pendant qu'elle parlait, Mr Royall n'avait pas bougé. Son visage avait blémi ; ses sourcils noirs frémissaient, comme si l'insolent éclat du jeune regard de Charity l'aveuglait... Quand elle eut fini il leva péniblement la main.

— C'est bien, c'est bien, — dit-il.

Il se dirigea lentement vers le vestibule et prit son chapeau à la patère. Sur le seuil de la porte d'entrée il s'arrêta, et d'une voix accablée il constata :

— Les gens ont toujours été durs pour moi... toute ma vie durant on a été dur pour moi.

Il sortit.

Quelques jours plus tard, North Dormer apprenait avec surprise que Charity avait été nommée bibliothécaire du *Hatchard Memorial* et que la vieille Verena Marsh, une pauvresse de l'hospice de Creston, venait habiter chez l'avocat Royall pour y tenir l'emploi de servante.

III

Ce n'était pas dans la pièce exiguë de la maison rouge, dénommée « *le cabinet de travail* », que Mr Royall recevait ses rares clients.

Il fallait, pour sa dignité professionnelle et aussi pour son indépendance, que l'avocat eût son cabinet sous un autre toit, et sa situation d'unique avocat de North Dormer avait exigé qu'il s'installât dans le bâtiment qui abritait la mairie et le bureau de poste.

D'habitude, il s'y rendait deux fois par jour, le matin et l'après-midi. Le cabinet se trouvait au rez-de-chaussée de l'immeuble, avec une entrée séparée. Une plaque à demi effacée s'étalait sur la porte. Avant d'y entrer, Mr Royall passait toujours par le bureau de poste pour y prendre son courrier — cérémonie le plus souvent inutile — et entrait à la mairie pour dire deux mots au secrétaire qui se tenait dans le bureau de l'autre côté du vestibule. Ensuite, il se dirigeait vers la boutique en face, où Carrick Fry, l'épicier, lui gardait toujours une chaise. Il était sûr de trouver là un ou deux conseillers municipaux appuyés nonchalamment sur le long comptoir, au milieu d'une atmosphère chargée d'odeur de chanvre, de cuir, de goudron et de café. Mr. Royall, presque toujours silencieux chez lui, ne dédaignait pas, certains jours, de communiquer ses opinions à ses concitoyens ; peut-être aussi ne tenait-il pas à ce que ses clients le vissent assis tout seul, sans même un clerc, dans son triste et poussiéreux cabinet. En tous les cas, les heures qu'il passait là n'étaient pour lui ni plus longues ni plus régulières que celles durant lesquelles Charity se morfondait à la bibliothèque. Le reste du temps il le dépensait soit chez l'épicier, soit en carriole, à courir le pays pour des affaires intéressant les compagnies d'assurance qu'il représentait ; ou bien, il rentrait s'installer chez lui, et se plongeait dans la lecture de l'*Histoire des États-Unis* de Bancroft ou dans les discours de Daniel Webster.

Depuis le jour où Charity lui avait dit son désir de succéder à Eudora Skeff, leurs rapports avaient changé d'une façon

indéfinissable mais profonde. Mr Royall avait tenu sa parole. Il avait obtenu pour la jeune fille la place qu'elle convoitait, et cela non sans peine, à en juger par le nombre des candidates rivales, et l'hostilité que deux d'entre elles, Orma Fry et l'aînée des sœurs Targatt, n'avaient cessé de lui montrer. Il avait aussi pris comme cuisinière la vieille Verena Marsh, de Creston. Verena était une pauvre veuve, faible d'esprit et sans ressources ; Charity devina tout de suite qu'elle ne recevait que sa pension en paiement de ses services. Mr Royall était trop avare pour donner quelques dollars par mois à une jeune servante quand il pouvait obtenir, pour rien, les services d'une pauvre sourde. Mais enfin, Verena était dans la maison, logée dans la mansarde au-dessus de la chambre de Charity, et le fait qu'elle était sourde ne gênait pas beaucoup la jeune fille, car celle-ci savait qu'elle n'avait nullement besoin d'être protégée contre les tentatives de Mr Royall.

Elle comprenait parfaitement que ce qui était arrivé la nuit dont elle gardait un si pénible souvenir ne se reproduirait plus. Elle sentit que, si profondément qu'elle pût mépriser Mr Royall, celui-ci se méprisait lui-même encore davantage. Si elle avait demandé la présence d'une femme dans l'habitation, c'était bien moins pour sa propre défense que pour humilier Mr Royall. Elle n'avait besoin de personne pour la défendre : l'orgueil humilié de Mr Royall serait toujours sa plus sûre protection. Il n'avait jamais prononcé un mot pour s'excuser ou pour atténuer sa faute. Entre eux, l'incident était oublié. Mais ses conséquences étaient latentes, et dans les paroles qu'ils échangeaient et dans les regards qu'ils détournaient l'un de l'autre instinctivement. Rien, dès ce jour, n'ébranlerait plus l'autorité de Charity dans la maison rouge.

Le soir de sa rencontre avec le cousin de miss Hatchard, couchée dans son petit lit de bois, les bras nus croisés sous sa tête, elle continuait à penser à lui. Sans doute avait-il l'intention de séjourner quelques temps à North Dormer, puisqu'il lui avait dit qu'il voulait étudier les vieilles maisons des environs. Elle ne saisissait pas, au juste, ce qu'il voulait dire par là, puisque toutes les maisons du pays étaient vieilles, et lui semblaient également laides et tristes ; mais elles comprit qu'il

avait besoin de s'aider de lectures, et tout de suite elle prit la résolution de rechercher dès le lendemain matin le volume qu'elle n'avait pu trouver, ainsi que tous les autres qui lui sembleraient traiter du même sujet. Jamais son ignorance de la vie et de la littérature n'avait tant pesé sur elle que lorsqu'elle se souvenait de leur conversation...

— Cela ne sert à rien d'essayer d'être quelque chose ici, — gémit-elle, toute frémissante à la pensée de la vie inconnue des grandes villes — de villes encore plus brillantes que Nettleton, où des jeunes filles plus élégantes encore que Belle Bach discouraient sur l'architecture avec des jeunes gens aux mains aussi soigneusement tenues que celles de Lucius Harney !

Puis elle se rappela la façon brusque dont il s'était arrêté devant elle, en posant son regard sur elle pour la première fois. Brusquement il avait oublié ce qu'il allait lui dire... Charity revit le changement subit de son visage... sautant de son lit elle courut sur le plancher nu jusqu'à la commode, alluma une bougie et l'éleva à la hauteur du carré du miroir accroché au mur blanc. Sa figure, d'habitude si pâle, s'épanouissait comme une rose sous la lumière ; et sous sa chevelure en désordre ses yeux semblaient plus profonds et plus grands que dans le jour. Peut-être avait-elle tort de regretter qu'ils ne fussent pas bleus... Un col étroit fermé par un bouton serrait au cou sa chemise de nuit en coton écru. Elle l'ouvrit, mit à nu ses minces épaules, et se vit en robe de mariée, sortant du temple au bras de Lucius Harney. Sur le seuil de l'église il s'arrêtait et posait un baiser sur ses lèvres... Elle remit soudain la bougie sur la commode et se couvrit le visage avec les mains, comme pour y emprisonner le baiser rêvé. A ce moment, elle entendit le pas pesant de Mr Royall qui montait dans sa chambre. Une réaction violente la bouleversa toute. Jusqu'alors elle l'avait seulement méprisé ; maintenant une haine profonde emplissait son cœur. Il n'était plus pour elle qu'un vieillard grotesque et repoussant...

Le lendemain, quand Mr Royall rentra pour le repas de midi, ils se firent vis-à-vis en silence, comme d'habitude : la présence de Verena leur servait de prétexte pour ne pas parler, bien que sa surdité eût permis une complète liberté de parole. Mais le repas terminé, quand Mr Royall se leva de

table, il se tourna vers Charity, restée auprès de la vieille femme pour l'aider à desservir.

— Je voudrais vous parler, — dit-il.

Elle le suivit, étonnée, et entra dans son cabinet de travail.

Il s'était assis dans le grand fauteuil de cuir. Charity s'appuya nonchalamment contre la fenêtre, d'un air indifférent. Elle était impatiente, cette fois, de gagner la bibliothèque, afin de chercher le livre sur North Dormer que le jeune Harney lui avait demandé.

— Dites-moi, — fit l'avocat, — pourquoi n'êtes-vous pas à la bibliothèque les jours où vous devez y être?

Cette question inattendue arracha Charity brutalement à son rêve. Sans proférer une parole elle regarda fixement Mr Royall.

— Qui vous a dit que je n'y suis pas? — demanda-t-elle enfin.

— Il y a eu des plaintes, paraît-il. Miss Hatchard m'a fait demander ce matin à ce sujet.

La rancune de Charity éclata.

— Ah ! je comprends ! C'est Orma Fry, ou cette vilaine Ida Targatt... ou bien Ben Fry, ce rien du tout qui tourne autour d'elle. Ah, les sales espions !... Je n'ai jamais ignoré qu'ils cherchaient à me faire partir ! Comme si on s'en servait jamais, de cette ridicule bibliothèque, où, en somme, personne ne met les pieds !

— Pourtant, quelqu'un y est venu hier, et vous n'y étiez pas.

— Hier? — dit-elle distraitement, en souriant à ses heureux souvenirs. — A quel moment n'y étais-je pas hier?

— Vers quatre heures.

Charity se tut. Toute entière au souvenir de la visite du jeune Harney, elle avait complètement oublié que, dès le départ de celui-ci, elle avait quitté la bibliothèque et pris la clef des champs.

— Qui donc est venu à quatre heures? — demanda-t-elle, intriguée, cette fois, à son tour.

— Miss Hatchard.

— Miss Hatchard? Mais elle n'a jamais mis les pieds dans la bibliothèque depuis son accident. Elle n'aurait pas pu monter les marches...

— On l'aura aidée, sans doute. Elle y a été hier, en tous cas, avec le jeune homme qui est en ce moment en visite chez elle. Il paraît qu'il est allé à la bibliothèque au commencement de l'après-midi, et qu'en rentrant il a déclaré à miss Hatchard que les livres étaient en mauvais état, et la bibliothèque mal tenue. Elle s'en est émue, et a voulu s'y rendre immédiatement. Arrivée à la porte, elle a trouvé celle-ci fermée ; alors elle m'a fait venir, et m'a raconté la chose. Elle prétend, de plus, qu'il y a eu de nombreuses plaintes, et déclare qu'elle va vous faire remplacer par une bibliothécaire de métier.

Charity, désemparée, l'écoutait en silence. La tête appuyée contre le montant de la fenêtre, les bras pendants, elle se tenait immobile, serrant ses mains l'une contre l'autre.

De tout ce qu'avait dit Mr Royall elle n'avait retenu que la phrase : « Il a dit à miss Hatchard que les livres étaient en mauvais état. »

Que pouvaient bien lui faire les autres accusations? Malveillance ou vérité, elle les méprisait comme elle méprisait ses détracteurs. Mais que l'étranger vers qui elle s'était sentie si mystérieusement attirée l'ait ainsi soudainement trahie ! Qu'au moment même où elle s'était enfuie sur la colline pour mieux penser à lui, il soit rentré en hâte pour dénoncer sa négligence à miss Hatchard! Non, cela ne pouvait être... Elle se souvint de quelle façon, dans l'obscurité de sa chambre, elle s'était couvert le visage pour y emprisonner le baiser imaginé, et son cœur se mit à frémir de colère contre le jeune homme...

— C'est bien... je partirai, — conclut-elle tout à coup. — Je partirai tout de suite.

— Partir où ? — s'écria l'avocat.

Elle perçut l'effroi dans la voix de Mr Royall...

— Hors de leur bibliothèque, et tout de suite encore... et jamais je n'y remettrai les pieds. Vous entendez?... Je ne veux pas qu'ils s'imaginent que j'attendrai dans l'espoir de me faire pardonner.

— Charity !... Charity, écoutez... — supplia Mr Royall en se levant lourdement de sa chaise.

Mais elle fit un geste comme pour le repousser et sortit vivement de la pièce.

Elle monta prendre la clef de la bibliothèque à l'endroit où elle la cachait toujours, sous sa pelote. (Qui donc osait dire qu'elle n'avait pas d'ordre?) Puis, mettant son chapeau, elle descendit vivement dans la rue. Si Mr Royall l'entendit partir, il ne fit aucun mouvement pour la rappeler. Ses propres accès de colère lui faisaient probablement comprendre qu'il était inutile de raisonner avec ceux de Charity.

Elle atteignit le petit temple consacré à la mémoire du jeune Hatchard, et entra dans la pénombre glaciale.

— Au moins je ne serai plus obligée de me morfondre dans ce caveau tandis que les autres sont dehors, au soleil ! — dit-elle à voix haute, prise du petit frisson qui l'assaillait toujours quand elle franchissait le seuil de la bibliothèque.

Elle regarda avec dégoût les longues rangées de livres poussiéreux, la Minerve au profil de brebis sur son socle noir, et le jeune homme au sourire béat, engoncé dans sa grande cravate, dont l'effigie pendait au-dessus de son bureau. Elle voulait reprendre dans le tiroir son rouleau de dentelle et le registre de la bibliothèque, et se rendre tout de suite chez miss Hatchard afin de lui remettre sa démission. Mais soudainement un grand désespoir s'abattit sur elle et elle se laissa choir lamentablement sur sa chaise, le visage appuyé contre le rebord du bureau. Son cœur était ravagé par la découverte la plus cruelle que la vie ménage aux cœurs tendres : le premier être humain venu vers elle à travers le désert de son existence lui avait apporté l'angoisse au lieu de la joie. Elle ne pleurait pas ; elle avait les larmes difficiles des solitaires, et les orages de son cœur s'épanchaient intérieurement. Mais comme elle restait là dans sa douleur muette, elle sentit tout à coup sa vie par trop désolée, par trop laide et par trop intolérable...

— Qu'ai-je donc fait pour être si malheureuse? — gémit-elle, appuyant ses mains contre ses paupières, qui commençaient à se gonfler de larmes.

Et dans les sanglots qui lui barraient la gorge elle hoquetait :

— Non, je ne veux pas... je ne veux pas aller là-bas avec une telle figure !

Mais bientôt elle se redressa et poussa en arrière ses lourds cheveux épars, comme s'ils l'étouffaient ; puis elle ouvrit le

tiroir, s'empara du registre et se dirigea vivement vers le seuil...

A ce moment la porte s'ouvrit et le jeune cousin de miss Hatchard entra en sifflotant.

IV

Harney s'arrêta en face de la jeune fille et, avec un sourire embarrassé, se découvrit.

— Je vous demande bien pardon, — dit-il, — je croyais qu'il n'y avait personne.

Charity, brusquement redressée, lui barrait le chemin.

— Vous ne devez pas entrer. La bibliothèque n'est pas ouverte le mercredi.

— Je le sais ; mais ma cousine m'a donné sa clef...

— Miss Hatchard n'a, pas plus que moi, le droit de donner sa clef à une tierce personne. Je suis encore la bibliothécaire, et je connais le règlement de ma bibliothèque, je pense !

Le jeune homme la regarda d'un air surpris.

— Je le sais. Je suis désolé de constater que ma visite vous importune...

— Sans doute, — reprit-elle, toute frémissante, — êtes-vous venu voir si vous ne trouveriez pas encore quelque chose à rapporter contre moi... Ne vous en donnez pas la peine. Je suis bibliothécaire aujourd'hui, mais je ne le serai plus demain. Quand vous êtes entré j'étais sur le point de reporter à miss Hatchard la clef, le registre, et ma démission.

Le jeune homme cessa de sourire, mais son regard ne révéla pas la culpabilité consciente dont elle épiait le signe sur son visage.

— Je ne comprends pas, — dit-il doucement. — Voyons, il doit y avoir erreur. Pourquoi dirais-je du mal de vous à miss Hatchard... ou à qui que ce soit?

Cette réponse, qui lui parut évasive, mit le comble à l'exaspération de Charity.

— Je ne sais pas pourquoi vous le feriez, en effet; je le comprendrais mieux de la part d'Orma Fry, qui a toujours cherché à me faire renvoyer, bien qu'elle ait son chez elle, et qu'elle soit

nourrie par son père... et aussi d'Ida Targatt, qui ne me pardonne pas d'avoir pris cette place, elle, qui a hérité de son frère il y a un an ! En tous les cas, nous habitons tous le même endroit ; et quand on végète ensemble dans un pauvre petit endroit comme North Dormer il suffit, pour que les gens se haïssent, qu'ils se rencontrent tous les jours dans la rue. Mais vous, vous qui n'êtes pas d'ici, et qui ne nous connaissez pas, de quoi vous êtes-vous mêlé? Croyez-vous que ces autres jeunes filles auraient rempli leurs devoirs mieux que moi? Mais Orma Fry sait à peine distinguer un livre d'un fer à repasser ! Que je reste ici jusqu'à ce que cinq heures sonnent à l'église... ou que je ne reste pas... qui cela peut-il gêner? Qui se soucie à North Dormer de savoir si la bibliothèque est ouverte ou fermée? Pensez-vous sérieusement qu'on vient ici chercher des livres? Ce qu'elles voudraient toutes ici, ce serait que je leur laisse donner des rendez-vous aux jeunes gens du pays. Mais jamais je ne permettrai à ce rien du tout de Bill Sollas de venir s'installer dans cette salle pour y attendre la petite Targatt. Je le connais, ce garçon-là... même si je ne me connais pas en livres comme je le devrais, peut-être...

Elle s'arrêta, suffoquée. Un tremblement de rage la secouait, et pour qu'il ne la vît pas chanceler elle alla s'appuyer contre son bureau.

Le jeune homme, d'abord ahuri de cette sortie, parut profondément affecté. Il rougit sous son hâle et balbutia :

— Mais, miss Royall, je vous assure... je vous assure...

Son embarras ne fit qu'exciter la colère de Charity ; et la voix lui revint pour répliquer dédaigneusement :

— A votre place j'aurais au moins le courage de maintenir ce que j'ai rapporté...

Ce sarcasme parut rendre à Harney sa présence d'esprit.

— Peut-être aurais-je ce courage si je savais ce dont il s'agit. Il est évident qu'il vous est arrivé quelque chose de désagréable, de pénible, et que vous me croyez coupable... Mais je ne sais vraiment à quoi vous faites allusion, puisque je rentre seulement à l'instant de l'Eagle Range, où je me suis promené toute la matinée.

— Je ne sais où vous avez passé votre matinée, mais vous êtes venu hier à la bibliothèque, et c'est vous qui en ren-

trant avez dit à votre cousine que les livres étaient en mauvais état... c'est aussi vous qui l'avez amenée ici pour lui faire constater ma négligence...

Le jeune homme regarda Charity avec des yeux navrés.

— C'est cela que l'on vous a dit? Je ne m'étonne plus de votre colère. Il faut reconnaître que les livres sont en mauvais état, et c'est tout à fait dommage, car il y en a d'intéressants. J'ai en effet dit à miss Hatchard qu'ils souffraient de l'humidité et du manque d'air; et si je l'ai fait venir, c'est pour lui montrer combien il était facile d'aérer la pièce. Je lui ai dit aussi que vous aviez besoin de quelqu'un pour vous aider à épousseter les livres, et leur donner de l'air de temps en temps. Si l'on vous a mal répété ce que j'ai dit, je le regrette et j'en suis peiné ; mais j'aime tant les vieux bouquins que je préférerais les voir jetés au feu que livrés à la moisissure comme ceux qui sont ici.

Charity sentit qu'un sanglot lui montait à la gorge. Elle essaya de l'étouffer sous un flux de paroles.

— Je ne me soucie pas de ce que vous avez pu dire à votre cousine. Ce que je sais c'est que je vais perdre mon emploi parce qu'elle pense que tout cela est de ma faute. J'en avais pourtant besoin plus que n'importe qui à North Dormer, car je ne suis pas comme les autres, moi, je n'ai ni aisance, ni personne qui me soit proche. Tout ce que je désirais, c'était me mettre de côté assez d'argent pour m'en aller plus tard de cet affreux village. Sans cela, croyez-vous que je serais venue me morfondre tous les jours dans ce vieux caveau?

Le jeune homme ne parut retenir de ces plaintes que la dernière.

— C'est un vieux caveau, en effet; mais est-il bien nécessaire qu'il le soit? C'est probablement de cette question posée à ma cousine qu'est résulté ce stupide malentendu.

Son regard explora la pénombre mélancolique de la longue pièce étroite, s'arrêtant sur les murs humides, sur les rangs de livres aux reliures déteintes, et le triste bureau de palissandre que surmontait le portrait du jeune Honorius.

— Évidemment on ne peut rien faire de bien avec une construction adossée à un talus comme l'est ce mausolée grotesque ; on ne pourrait l'aérer qu'en perçant un trou dans

la montagne. Mais on peut tout de même faire entrer un peu d'air et de soleil ; et, si vous le voulez, je vous montrerai comment il faudrait s'y prendre...

Son zèle professionnel lui faisait perdre de vue le chagrin de la jeune fille ; déjà il se mettait à lui donner des explications, en désignant du bout de sa canne certains points de la corniche. Mais le silence de Charity lui ayant fait comprendre qu'elle ne s'intéressait nullement à la ventilation de la bibliothèque, il se retourna brusquement vers elle, et lui dit, en lui tendant les deux mains :

— Voyons... ce n'est pas sérieux, ce que vous avez dit? Vous ne pouvez pas croire que j'ai fait quoi que ce soit pour vous faire de la peine?

La voix du jeune homme était devenue très douce, et Charity se sentit faiblir ; personne ne lui avait encore parlé sur ce ton.

— Mais alors, pourquoi avez-vous parlé de la sorte à votre cousine? — demanda-t-elle.

Ses mains étaient restées dans celles de Harney et il lui serrait légèrement les doigts : c'était la douce étreinte dont elle avait rêvé la veille sur la colline.

— Mais pour rendre cet endroit plus habitable pour vous et meilleur pour les livres. Je suis désolé que ma cousine ait brodé sur ce que j'ai dit. Elle est nerveuse et exagère ce qu'on lui dit. J'ai eu tort de ne pas m'en souvenir.

Il ajouta, en la voyant prête à se rendre :

— Ne me punissez pas en lui laissant croire que vous la prenez au sérieux.

La jeune fille restait toute étonnée de l'entendre parler de miss Hatchard comme d'une enfant irresponsable. En dépit de son regard timide, Harney avait l'aplomb que devait, sans doute, donner l'expérience des grandes villes. Le fait de venir de Nettleton donnait à Mr Royall, malgré ses faiblesses connues, une supériorité incontestable sur tous les autres habitants de North Dormer ; et Charity devinait que Lucius Harney devait avoir habité des villes autrement importantes que Nettleton.

Elle sentit que si elle continuait à parler sur le même ton agressif il la classerait sûrement dans la catégorie des vieilles

filles ridicules comme sa cousine, et cette pensée la rendit tout à coup simple et sincère.

— Miss Hatchard se soucie peu de mon opinion, — déclara-t-elle. — Mr Royall prétend qu'elle veut prendre une autre bibliothécaire, et je préfère donner ma démission plutôt que d'entendre dire par tout le village que l'on m'a renvoyée.

— En cela, je vous comprends. Mais je suis persuadé qu'elle ne songe nullement à vous renvoyer. En tous les cas, voulez-vous me permettre de me renseigner d'abord? Vous aurez toujours le temps de donner votre démission si je me suis trompé.

Charity rougit : cette offre à peine déguisée d'une intervention en sa faveur la froissait.

— Je ne veux pas qu'on lui demande de me garder si je ne lui conviens pas.

Ce fut au tour de Harney de rougir.

— Je vous donne ma parole de ne pas le lui demander. Attendez seulement jusqu'à demain matin, voulez-vous? — Tout en parlant il la fixait de ses yeux timides : — Fiez-vous à moi, je vous en prie, — ajouta-t-il doucement, en la regardant toujours.

Brusquement toutes les rancunes de Charity se dissipèrent sous son regard, et elle murmura d'une voix sourde, en détournant les yeux :

— C'est bien ; j'attendrai.

V

Jamais l'Eagle County n'avait vu mois de juin plus radieux. D'habitude, dans cette région montagneuse, c'était une période de brusques changements. D'un froid septentrional on passait subitement à une chaleur de plein été ; mais cette année-là la température restait délicieusement douce et tempérée. Tous les matins, venant des collines, une forte brise soufflait jusqu'à midi, ramassant les nuages qui formaient comme d'immenses baldaquins inondés de lumière argentée, projetant une ombre fraîche sur les champs et les bois. Un peu

avant le soir, ces nuages se dissipaient, et l'or du couchant baignait alors de ses rayons obliques le ciel pur et la vallée.

C'est par un de ces après-midi que Charity Royall s'était étendue sur une hauteur, au-dessus d'une prairie ensoleillée. Son visage, caché dans l'herbe, se grisait de la chaude haleine de la terre, qui semblait courir dans ses veines. Juste en face d'elle, une branche de ronce profilait sur le ciel clair ses fleurs blanches, si frêles, et ses feuilles d'un vert bleuâtre. Un peu plus loin, une touffe de fougères se dressait parmi les herbes folles où voletait, comme une tache de soleil, un papillon jaune. C'était là tout ce qu'elle voyait ; seulement elle sentait, au-dessus d'elle, autour d'elle, la douce et forte vie de la nature, la croissance des hêtres couvrant le sommet de la colline, le gonflement des cônes d'un vert pâle sur les branches des sapins, la poussée des myriades de fougères dans les interstices des rochers dévalant sur la pente, l'éclosion des reines des prés et des iris d'eau dans les pâturages humides. Tout ce bouillonnement de sève, ces bourgeons éclatants, ces calices s'ouvrant, emplissaient l'air de mille odeurs confondues. On eut dit que chaque tige, chaque feuille, chaque bouton donnait sa note dans ce concert harmonieux, suave et pénétrant, où l'arome puissant des sapins dominait sur la senteur du thym et le parfum subtil des fougères, pour se perdre dans une odeur de terre humide pareille à l'haleine d'une bête géante se chauffant au soleil.

Charity était là depuis longtemps, ivre de chaleur, immobile et baignée de soleil comme le talus où elle s'était couchée, quand, brusquement, entre ses yeux et le papillon dansant, surgit la vision d'un gros soulier sale et usé, couvert de terre rougeâtre.

— Prenez donc garde ! — s'écria-t-elle, se redressant et allongeant le bras dans un geste de défense.

— A quoi donc? — demanda une voix rauque au-dessus de sa tête.

— Ne marchez pas sur ces fleurs, espèce de lourdaud, — répliqua-t-elle en se relevant sur les genoux.

Le pied s'arrêta, puis gauchement vint écraser la branche. Elle leva les yeux, et vit au-dessus d'elle un homme à la démarche chancelante. Il portait une barbe rare, au poil fauve,

et ses bras, à travers la chemise déchirée, montraient une peau très blanche.

— Vous êtes donc aveugle, Liff Hyatt? — lui dit-elle brutalement, tandis qu'il restait planté devant elle avec l'air d'un homme qui vient de marcher sur un nid de guèpes.

Il ricana :

— En tous les cas, je vous ai vue, vous; c'est même la raison qui m'a fait descendre.

— D'où cela? — questionna-t-elle, se penchant pour recueillir pieusement les pétales blancs que le pied de Hyatt avait fait tomber.

D'un geste il désigna les hauteurs.

— Je suis en train d'abattre des arbres pour Dan Targatt.

Charity, accroupie sur ses talons, le dévisageait d'un air absorbé. Certes, elle n'avait pas peur du pauvre Liff Hyatt, bien qu'il « vînt de la Montagne » et que les jeunes filles du pays prissent quelquefois la fuite à son apparition. Parmi les gens plus sensés il passait pour un être inoffensif. Il était une sorte de lien entre les sauvages de la Montagne et les habitants civilisés des vallées, qui, de temps en temps, descendait pour exécuter des travaux de bûcheron ou pour prêter son aide à un fermier quand on manquait de bras. D'ailleurs, Charity savait que, personnellement, elle n'avait rien à craindre des gens de la Montagne. Liff le lui avait dit quand elle était petite fille, un jour qu'il l'avait rencontrée à la lisière du pré de l'avocat Royall.

— Pas un, là-haut, qui vous toucherait s'il vous plaisait jamais d'y monter... mais je ne crois pas que vous y montiez jamais, — avait-il ajouté, en regardant les souliers neufs de Charity et le beau ruban rouge que Mrs Royall avait noué dans ses cheveux.

C'était vrai : Charity n'avait jamais eu le moindre désir d'aller voir le lieu de sa naissance. Elle ne se souciait pas de rappeler qu'elle était de la Montagne, et elle préférait, en général, qu'on ne la vît pas causer avec Liff Hyatt. Ce jour-là, cependant, elle l'aperçut sans regret. Bien des choses s'étaient passées depuis le jour où le jeune Lucius Harney avait franchi la porte du *Hatchard Memorial*. Elle commençait soudain à envisager la vie d'une manière toute nouvelle,

et l'utilité d'être en bons termes avec Liff Hyatt lui apparaissait pour la première fois. Curieusement, elle scrutait ce visage brûlé par le soleil et couvert de taches de rousseur, ces joues creuses, ces pâles yeux jaunes au regard vague d'un animal inoffensif.

« Je me demande s'il est de ma famille », pensa-t-elle avec un petit frisson d'écœurement.

Elle l'interrogea d'un ton indifférent :

— La maison brune près du marais, du côté de Porcupine, est-elle habitée?

Liff Hyatt la considéra un instant avec surprise, puis se gratta la tête, et répondit en se dandinant, avec un ricanement bête :

— Ce sont toujours les mêmes gens qui habitent la maison brune.

— Est-ce qu'ils ne sont pas un peu vos parents?

— Ils ont le même nom que moi, — répondit-il évasivement.

Mais Charity, le regardant bien en face, insista :

— Je veux y aller un de ces jours avec le jeune homme qui habite chez nous. Il est venu ici pour dessiner les vieilles maisons du pays.

Elle hésitait à entrer dans de plus amples explications, se doutant qu'elles auraient été absolument inintelligibles pour Liff Hyatt.

— Il désire visiter la maison brune et en faire une esquisse, — poursuivit-elle.

Liff, l'air perplexe, promenait toujours ses doigts dans ses cheveux couleur de paille lavée par les pluies. Il avait oublié son habituel et machinal geste de chercher dans ses poches du tabac à chiquer.

— Est-ce un gars de la ville? — finit-il par demander.

— Oui. Il fait des tableaux. Il s'occupe, en ce moment, de mettre debout une esquisse de la maison Bonner.

Elle montrait au loin, de son bras tendu, une cheminée qu'on apercevait par delà la pente de la prairie dévalant sous leurs pieds.

— La maison Bonner? — répéta niaisement Liff.

— Oui. Vous ne comprenez pas... mais cela ne fait rien.

Tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'il doit aller chez les Hyatt dans un jour ou deux.

Liff avait l'air de plus en plus perplexe.

— Bash Hyatt n'est pas toujours de bonne humeur l'après-midi, — conclut-il.

— Je sais. Mais je ne pense pas qu'il osera me refuser l'entrée de sa maison.

Elle avait redressé la tête, regardant Hyatt dans le blanc des yeux.

— J'accompagnerai Mr Harney : vous préviendrez Bash, n'est-ce pas? — continua-t-elle.

— Les Hyatt ne vous ennuieront pas. Mais pourquoi voulez-vous prendre un étranger avec vous?

— Je vous ai déjà dit pourquoi. Vous n'avez qu'à prévenir Bash.

Il contempla longuement les montagnes bleuâtres à l'horizon ; puis son regard hésitant tomba sur la cheminée que l'on apercevait au bas du pré.

— Il est là-bas en ce moment?

— Oui.

Il s'était remis à se balancer, les bras croisés, regardant toujours le paysage.

— Eh bien, on verra. Bonjour, — finit-il par prononcer.

Il remonta la pente d'un pas traînant, mais à la hauteur au-dessus de l'endroit où se trouvait Charity il s'arrêta et se retourna pour crier :

— A votre place, je n'irais pas à la maison brune un dimanche.

Puis il reprit sa marche lente, et s'enfonça dans la forêt. Très haut au-dessus d'elle, Charity entendit bientôt le bruit de sa hache.

Elle restait étendue sur la terre chaude, pensant aux choses lointaines que la venue du bûcheron avait réveillées en elle. De ses premières années elle ne savait rien, et aucune curiosité à ce sujet jusqu'alors n'était née en elle : elle sentait plutôt une répugnance instinctive à explorer les coins de sa mémoire où traînaient, par-ci, par-là, certaines images à demi effacées. Cependant, tout ce qui lui était arrivé depuis ces dernières semaines l'avait profondément remuée et troublée.

Elle se sentait prise pour elle-même d'un intérêt nouveau, absorbant, et cette soudaine curiosité projetait subitement sa lumière sur tout ce qui avait rapport avec son passé.

Même le fait de venir de la Montagne ne lui était plus indifférent. Tout ce qui d'une façon quelconque la touchait était devenu pour elle vivant et animé ; même les choses dont elle était le moins fière devenaient intéressantes, puisqu'elles étaient une partie de sa propre vie.

— Je me demande si Liff Hyatt a connu ma mère? — se dit-elle tout haut.

Un frisson d'étonnement la secoua en pensant qu'une femme, qui avait été jadis jeune et souple, avec un sang vif comme celui qui courait dans ses veines, l'avait portée dans son sein, et avait veillé sur ses premiers sommeils. Elle avait toujours pensé à sa mère comme à une morte devenue depuis longtemps une anonyme poignée de poussière; et elle se demandait maintenant si cette mère, jadis jeune, n'était pas vivante encore, et peut-être toute ridée et sordide, comme la pauvresse qu'elle avait quelquefois vue à la porte de la maison brune que Lucius Harney voulait dessiner.

Cette pensée la fit revenir à sa principale préoccupation, et elle ne songea plus aux conjectures qu'avait fait naître l'apparition de Liff Hyatt. Des spéculations concernant le passé ne pouvaient la retenir longtemps alors que le présent était si riche, l'avenir si radieux, et que Lucius Harney était là, tout près, penché sur son album, fronçant les sourcils, calculant, mesurant, et de temps en temps rejetant sa tête en arrière avec ce sourire qui la plongeait dans l'extase et faisait rayonner le monde autour d'elle.

Elle quitta sa pose alanguie et se mit debout. Juste à ce moment elle l'aperçut qui montait la pente. Elle s'assit de nouveau pour l'attendre. Quand il dessinait, relevant les plans d'une de « ses maisons », comme elle les appelait, elle s'écartait le plus souvent et s'en allait courir seule dans les bois ou sur les collines. C'était un peu par timidité et aussi à cause du sentiment qu'elle avait de son insuffisance. Elle souffrait surtout quand son compagnon, oubliant son ignorance et son inaptitude à comprendre la moindre de ses allusions, se laissait aller à monologuer sur l'art et sur la vie.

Pour éviter l'embarras de l'écouter avec une figure qui trahissait son manque de compréhension, et surtout pour échapper au regard curieux des habitants des maisons devant lesquelles le jeune homme s'arrêtait tout à coup pour ouvrir son album, elle s'échappait vers quelque endroit d'où, sans être vue, elle pouvait le guetter, ou tout au moins apercevoir de loin la maison qu'il dessinait.

Il ne lui avait pas déplu, tout d'abord, que dans North Dormer et le voisinage on sut qu'elle conduisait le cousin de miss Hatchard à travers la campagne dans le buggy qu'il avait loué à l'avocat Royall. Elle avait toujours tenu à l'écart les amoureux de village, sans savoir exactement si son orgueil farouche prenait source dans le sentiment de son origine suspecte, ou si elle se réservait pour un plus brillant destin. Parfois, elle enviait aux autres filles leurs préoccupations sentimentales, leurs longues promenades silencieuses et les caresses gauches échangées avec les rares jeunes gens restés encore au village ; mais si elle se représentait se frisant les cheveux ou mettant un ruban neuf à son chapeau pour Ben Fry, ou l'un des fils Sollas, sa fièvre juvénile tombait et elle se renfermait de nouveau dans son indifférence.

Maintenant elle savait la signification de ses incompréhensibles dédains et de ses instinctives répugnances. Elle avait compris sa propre valeur quand Lucius Harney, la regardant pour la première fois, avait perdu le fil de son discours et s'était appuyé, tout rougissant, sur le bord du bureau. Mais une autre sorte de timidité, dans ce moment même, était née en elle : c'était la terreur d'exposer aux regards vulgaires les trésors sacrés de son bonheur. Il lui était indifférent que les voisins la soupçonnassent de flirter avec un jeune homme de la ville ; mais elle ne désirait pas que tout le pays sût le nombre d'heures qu'elle passait en sa compagnie pendant ces longues journées de juin. Ce que Charity craignait le plus, c'était les inévitables commentaires arrivant aux oreilles de Mr Royall. Elle avait l'intuition que rien de ce qui la concernait n'échappait aux yeux de l'homme silencieux sous le toit duquel elle vivait ; et, en dépit de la latitude que North Dormer accordait aux couples d'amoureux, elle avait deviné que le jour où elle montrerait une préférence trop

marquée, Mr Royall pourrait, suivant son expression, « *la lui faire payer* ». De quelle façon? elle ne s'en doutait pas ; et sa crainte était d'autant plus grande qu'elle ne pouvait la définir. Si elle avait accepté qu'un des jeunes gens du village lui fît la cour, elle aurait eu moins d'appréhension : Mr Royall ne pouvait l'empêcher de se marier quand il lui plairait. Mais tout le monde savait que « flirter avec un gars de la ville » était une affaire bien différente, et moins avouable. Pas un village qui n'eût à montrer une victime de cette périlleuse aventure. Aussi, la terreur qu'elle avait de l'intervention de Mr Royall rendait-elle plus aiguë la joie des heures qu'elle passait avec le jeune homme. Cette joie s'augmentait encore de la peur d'être vue trop souvent en sa compagnie.

Comme Lucius Harney approchait, elle s'agenouilla, repliant ses bras derrière sa tête, dans cette pose indolente qui était sa façon particulière d'exprimer un profond bien-être.

— Vous savez, je vais vous emmener à la maison qui est au-dessous de Porcupine, — annonça-t-elle, triomphante.

— Quelle maison? Ah ! oui, cette vieille masure près du marais, habitée par des gens qui ont l'air d'être des bohémiens. C'est tout de même curieux qu'une maison ayant encore des traces de véritable architecture ait été bâtie dans un pareil endroit. Ces gens me font l'effet d'être de vrais sauvages... Pensez-vous qu'ils nous laisseront seulement entrer?

— Ils feront tout ce que je leur dirai, — dit-elle avec assurance.

Souriant à sa réponse, il s'étendit sur l'herbe, à côté d'elle.

— Tant mieux, — fit-il gaîment. — Je suis curieux de voir s'il subsiste encore à l'intérieur de la maison quelques traces de vieilles boiseries. Qui donc me disait, l'autre jour, que ces gens venaient de la Montagne?

Charity lui lança un regard de côté. C'était la première fois qu'il parlait de la Montagne autrement que comme d'un détail du paysage. Que connaissait-il à ce sujet, et que savait-il surtout des rapports qu'elle-même pouvait avoir avec cette mystérieuse région? Son cœur se mit à battre sous l'impulsion de la résistance instinctive qu'elle éprouvait toujours quand elle se croyait attaquée.

— La Montagne? Je n'ai pas peur de la Montagne, moi !

Harney parut ne pas comprendre son air de défi. Il était couché à plat ventre sur l'herbe, arrachant des brindilles de thym et les mâchonnant entre ses lèvres. Là-bas, au-dessus des replis des collines plus proches, la Montagne profilait sa masse violacée sur le ciel embrasé par le couchant.

— Il faudra absolument que je m'y rende un de ces jours, à cette fameuse Montagne. Oui, je voudrais voir, — continua-t-il d'un ton rêveur.

Les battements de cœur de Charity s'apaisèrent et elle se retourna pour examiner les traits de Harney. Évidemment, il n'avait pas la plus légère intention de lui faire de la peine.

— Qu'y ferez-vous, à la Montagne? — demanda-t-elle.

— D'abord, ce doit être un endroit curieux. Il paraît qu'il y a une colonie, composée de hors-la-loi qui y ont fondé une petite république indépendante. Vous avez dû en entendre parler ; on m'a même assuré qu'ils s'arrangeaient pour n'avoir aucun rapport avec les gens des vallées. Ils les méprisent. Ce sont de véritables sauvages, m'a-t-on dit ; mais qui doivent avoir pas mal de caractère.

Charity ne saisissait pas très bien le sens des mots « avoir pas mal de caractère », mais la façon dont Harney les avait prononcés trahissait une secrète admiration qui l'étonnait. Elle sentit grandir sa curiosité. Pour la première fois elle s'étonna de savoir si peu de chose sur la Montagne. Jamais elle n'avait demandé de détails et personne ne lui en avait offert. North Dormer tenait la Montagne en suspicion et manifestait son mépris plutôt par des insinuations mystérieuses que par un commentaire explicite.

— Comme c'est curieux, — continua-t-il, — de songer que là-haut, si près, sur la crête de cette montagne que nous voyons d'ici, il y a un petit groupe d'individus qui se fichent de tout le monde...

Ces mots firent tressaillir Charity. Ils semblaient lui livrer la clef de ses révoltes et de ses obscurs défis, et elle se sentit impatiente d'en entendre davantage.

— Je ne connais pas grand'chose sur la Montagne et sur ceux qui l'habitent. Y a-t-il longtemps qu'ils sont là? — demanda-t-elle.

— Personne ne le sait exactement. On m'a dit, à Creston, que les premiers colons furent des cheminots employés à construire, il y a quarante ou cinquante ans, le chemin de fer entre Springfield et Nettleton. Certains d'entre eux, s'étant mis à boire, eurent des démêlés avec la police et s'enfuirent. Ils se cachèrent dans la forêt. Un ou deux ans plus tard, le bruit se répandit qu'ils habitaient la Montagne. Sans doute, d'autres vagabonds les rejoignirent... et des enfants sont nés. On dit qu'ils sont maintenant un peu plus d'une centaine. Ils semblent vivre tout à fait en dehors de la civilisation. Pas de juridiction, pas d'école, pas d'église; jamais un officier de la loi ne va là-haut s'enquérir de ce que l'on fait. On prétend que la crainte d'un mauvais coup entre pour beaucoup dans cette indifférence. Que raconte-t-on sur eux à North Dormer?

— Je ne sais pas. On dit que ce sont de méchantes gens.

— Vraiment? — fit-il en riant. — Eh bien, nous irons les voir ensemble, voulez-vous?

Elle rougit, et se tournant brusquement vers lui :

— Vous n'avez sans doute jamais entendu dire que moi, je viens de la Montagne. On m'en a ramenée quand j'étais toute petite.

— Vous?

Il s'était à demi relevé, la regardant avec un intérêt plus vif.

— Vous êtes de la Montagne? Comme c'est curieux! C'est sans doute à cause de cela que vous êtes si différente...

Elle sentit la joie la baigner jusqu'au fond de l'être. Il la louait... et parce qu'elle venait de la Montagne!

— Suis-je... si différente? — balbutia-t-elle, feignant l'étonnement.

— Oh! combien.

Il prit sa petite main hâlée et y mit un léger baiser.

— Allons! — dit-il, — en route.

Il se leva, secoua les brins d'herbe qui s'étaient attachés à ses vêtements et s'écria :

— Quelle bonne journée!... Où irons-nous demain?

(A suivre.)

EDITH WHARTON

UN CHEF POLONAIS

LE BRIGADIER JOSEPH PILSUDSKI

I

Ceux qui ont lu dans les histoires ou dans les romans du second Empire, dans Michelet ou dans Lamothe, le martyre épique de la Pologne, avec ses insurrections, ses sociétés secrètes, ses complots, ses faucheurs de la mort, ses déportations en Sibérie, se disent peut-être que tout cela est bien fini, et que la Pologne héroïque a fait son temps, comme beaucoup de choses pittoresques qu'ils pensent ne plus trouver que dans les livres.

Ceux-là se trompent. Il y a des Polonais — dont on saura l'œuvre demain — que les destins de leur patrie obligent aujourd'hui, en terre étrangère, à défendre la cause nationale, sans gouvernement, sans diplomatie officielle, sans fonctionnaires attitrés, rédigeant des mémoires, sollicitant des entrevues et habitués aux antichambres des chancelleries. Et puis il y a les rôles plus voyants, dans le style classique des grands agitateurs polonais. Entre beaucoup d'aventuriers médiocres se détache la figure d'un homme qui a présentement la cinquantaine et qui a déjà le nimbe de la légende autour du front. Celui-là est bien fait pour plaire aux nostalgiques

amants de la Pologne aventureuse. Sa popularité en Pologne, nous ne saurions l'imaginer. Son rôle, qui est de toute première importance, on l'ignore entièrement chez nous. Son nom, c'est à peine si quelques-uns le connaissent.

Jusqu'ici, semble-t-il, il eût été inutile et peut-être nuisible de parler avec quelque détail, en France, de Joseph Pilsudski. Nous sommes très mal informés des choses polonaises, qui sont complexes par elles-mêmes, et qui évoluent avec une grande rapidité. Pilsudski s'y trouve mêlé si étroitement, sa popularité extraordinaire a été exploitée de telle manière par certains partis hostiles aux Alliés, qu'il aurait été difficile de mettre en valeur le sens véritable de son action. Aujourd'hui la situation a changé, et les équivoques ne sont plus possibles. La révolution russe a clarifié la question polonaise. Les derniers événements placent la physionomie de Pilsudski dans son vrai jour. L'heure est venue de dire ce qu'il est.

II

« C'est un héros », disait de lui, voici deux ans, un journal de Varsovie dont la doctrine politique était radicalement opposée à la sienne. Un pareil hommage nous met à l'aise pour attirer l'attention sur cet homme qui a été notre ennemi, puisqu'il a combattu la Russie, contre laquelle il s'est jeté dès le 6 août 1914 avec une poignée de volontaires. Très connu avant cette équipée, il a vu croître de jour en jour une renommée qu'il n'a pas mise, hâtons-nous de le dire, au service des États du centre, mais au service de son pays. Chef d'une brigade des légions polonaises, puis membre du Conseil d'État de Varsovie, il n'a cessé de lutter pour l'indépendance pure et simple de la Pologne, en refusant de se livrer à ceux dont il avait cru devoir accepter la collaboration.

Pilsudski est pour beaucoup de Polonais un symbole, celui de l'irrédentisme national. Pour nous, il est le symbole de la situation terrible où a été mis son pays par les équivoques et les fautes de la diplomatie européenne. Né en Lithuanie, dans le gouvernement de Vilna (en 1867), il est de ceux qui,

ayant souffert et ayant connu la Sibérie, n'ont pas eu la force de dominer leurs souvenirs; le jour où est venue la grande guerre, malgré leur amour des démocraties occidentales, ils ont saisi l'arme qui s'offrait, et se sont aveuglément jetés contre le tsarisme exécré. Sa famille, qui appartenait presque à l'aristocratie terrienne, était passée au rang de la noblesse moyenne. Abandonnant leurs domaines, ses parents étaient venus s'établir à Vilna. C'est là qu'il fit ses études. Son enfance fut toute pleine de rêves héroïques. On parlait autour de lui de la dernière insurrection, celle de 1863. On commentait avec épouvante, et en secret, les actes de Mouraviev « le Pendeur ». Il étudia l'histoire de sa patrie, les questions sociales, les récits clandestins des persécutions russes. Avec un frère, il forma dans la jeunesse de Vilna un petit cercle où l'on apprenait ensemble toutes les choses qu'il fallait savoir pour être un jour de grands patriotes et secouer le joug des tyrans. Ce fut le premier acte de sa vie de conspirateur.

A dix-huit ans, en 1885, ses études secondaires étaient terminées. Il partait à l'Université de Kharkov pour y faire sa médecine. Mais des troubles éclatèrent parmi les étudiants, la police établit que Pilsudski était un des meneurs, et il fut expulsé de l'Université.

Le voilà revenu à Vilna, où il travaille seul, perfectionnant son instruction, mûri déjà par cette première épreuve. Une affaire plus grave arrive en 1887. Il s'aventure dans un maladroit complot contre le tsar Alexandre III, est arrêté et condamné à cinq ans de déportation en Sibérie Orientale. A son retour de captivité, loin d'être assagi, il est plus résolu que jamais à mener la lutte contre la Russie. A Vilna, où il s'établit de nouveau, il noue des rapports étroits avec les socialistes patriotes. C'est l'époque où se constitue en Pologne le « Parti Polonais socialiste » qui associe étroitement les revendications nationales aux revendications sociales. Pilsudski est un des organisateurs du parti, dont le rôle est aujourd'hui considérable. Il ne se contente pas d'y être affilié, il en devient très vite un des membres les plus militants.

Le 12 juillet 1894, il lance le premier numéro d'une feuille socialiste, le *Robotnik* (*l'Ouvrier*), dont il est à la fois l'imprimeur et le rédacteur. Pour être plus en sûreté, il transporte son

imprimerie de Vilna à Lodz. Mais la police russe le découvre, confisque tout. Pilsudski simule la folie. On l'enferme dans un pavillon spécial de la citadelle de Varsovie, puis à Pétrograd, à l'hôpital Saint-Nicolas. Parmi les étudiants en médecine de la capitale se trouve un certain Alexandre Sulkiewicz, qui appartient au Comité central du « Parti Polonais socialiste ». Sulkiewicz réussit à se faire admettre comme interne à l'hôpital Saint-Nicolas. Un jour, le 13 mai 1901, il fait venir Pilsudski chez lui pour une consultation. La visite se prolonge, on frappe, on finit par entrer. L'interne et son malade avaient disparu.

Par Revel, Riga, Kiev, Pilsudski arrive en Polésie, d'où il passe en Galicie. Il séjourne quelque temps à Cracovie, puis se transporte à Londres, puis revient à Cracovie, où il s'établit en 1902.

La Pologne allemande et la Pologne russe étaient sous le joug. On lui avait dit que la Galicie était le foyer de l'esprit national. Il la trouva surtout assoupie dans le loyalisme autrichien et livrée aux coteries de partis dont les horizons ne dépassaient guère la frontière. Quel abîme entre cette province presque heureuse, presque oublieuse, et la frémissante vie secrète de Posen, de Varsovie et de Vilna ! Étouffant dans ces cadres, il se reprit à rêver le large et l'aventure. Et soudain il lui sembla que l'heure des grandes œuvres était venue. La Russie maudite entrait en guerre avec le Japon.

Il avait un ami, Titus Filipowicz, que les Allemands viennent d'expulser de Varsovie. Avec lui il s'embarqua pour le Japon, et alla y proposer au mikado un plan de soulèvement de la Pologne, qui se jetterait sur les derrières de la Russie. Le projet n'ayant pas abouti, il retourna en Pologne russe et travailla fiévreusement, en courant mille risques, à y fomenter la révolution. Il créa dans le prolétariat ouvrier une première organisation de guerre. Cette œuvre hâtive ne donna aucun résultat appréciable. En novembre 1904, une démonstration inspirée par Pilsudski, à Varsovie, aboutit à une vaine et sanglante échauffourée sur la place du Théâtre.

L'échec des efforts entrepris pour mettre à profit la guerre russo-japonaise et la révolution russe ne découragea cependant pas Pilsudski. Il put se rendre compte que l'avènement du

régime constitutionnel en Russie ne modifiait à peu près en rien la situation de son pays. Il s'accrocha avec plus d'énergie que jamais à une conception qui était désormais très nette dans son esprit : préparer les masses ouvrières à un effort armé méthodique, les rendre capables de se mesurer avec des troupes régulières, c'est-à-dire mettre l'art militaire contemporain au service de la révolution politique. Il se plongea dans l'étude des questions techniques militaires, achetant les manuels allemands et français les plus récents, réfléchissant sur les leçons qui se dégageaient des dernières guerres. Ce qu'il apprenait dans les livres, il le répandait secrètement dans la jeunesse, parmi ceux qui avaient essayé d'agir en 1904 et 1905. Pendant deux ou trois ans, on voit des détachements révolutionnaires, insaisissables, méthodiquement organisés, opérer contre les caisses de l'État russe, contre la police, contre les services de l'armée, une série d'attentats dont l'audace est invraisemblable. Les sommes sur lesquelles ils mettent la main sont réunies à Minsk Mazowiecki, où elles alimentent le trésor de guerre. Au noyau des terroristes sincères se mêlent bientôt des éléments troubles. Le public s'affole, les socialistes eux-mêmes finissent par hésiter, et une scission se produit parmi eux. Pilsudski entraîne avec lui, dans la fraction révolutionnaire du parti, un grand nombre d'adeptes énergiques, mais c'est la fin des organisations terroristes.

III

Ce dernier mécompte marque une étape nouvelle dans les idées de Pilsudski. Il le convainc définitivement que la méthode du romantisme terroriste est infructueuse, qu'il faut trouver une base solide d'action, et qu'au lieu d'organiser dès aujourd'hui des coups de main, il convient de préparer l'avenir en constituant des cadres militaires réguliers, l'ossature d'une future armée de volontaires, qu'on lancera dans la mêlée européenne à la première occasion propice.

Ce programme positif et concret, lui et ses partisans ne pouvaient le réaliser en Pologne russe. Ils se tournèrent vers

la Galicie, où ils pouvaient espérer que le gouvernement de Vienne serait favorable à leurs plans. Avec deux hommes qui devaient jouer un rôle marquant dans la guerre européenne, Ladislas Sikorski et Casimir Sosnkowski, Pilsudski créa à Cracovie, en 1908, l' « Union de l'action armée » qui resta secrète jusqu'en 1910. Il profita de la crise politique due à l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine pour obtenir de Vienne que sa ligue, devenue « Union des Sociétés de tir », reçût l'autorisation légale; les magasins de l'État prêtèrent même à l' « Union » des fusils pour ses exercices. Si Pilsudski avait son plan, le gouvernement de François-Joseph avait aussi le sien. Les socialistes lui promettaient, en cas de guerre, de provoquer un soulèvement dans la Pologne russe, et il promettait, quant à lui, de les appuyer, de leur fournir des armes, et de contribuer à la réalisation d'un programme politique qu'il s'abstenait soigneusement de préciser.

Le jeu était délicat et pouvait réserver des surprises. On le vit assez dans la suite. En attendant, tout allait bien. Pilsudski et ses amis développent leurs plans tout à l'aise, créent un « Trésor militaire polonais », préparent dans deux écoles militaires un cadre d'officiers et de sous-officiers, et étendent à travers la Galicie leur réseau d'organisations avec le concours du ministère de la Guerre autrichien. Seules, certaines convenances les obligeaient à demeurer dans le demi-jour de la conspiration.

Quand l'œuvre eut pris forme en Galicie, Pilsudski se préoccupa d'assurer la liaison avec les organisations révolutionnaires de la Pologne russe, qui acceptèrent entièrement ses directives. Leurs affiliés se réunissaient en secret pour étudier les derniers manuels de stratégie et de tactique. Ils s'initiaient à la pratique de la guerre, la nuit, dans les bois, protégés par des sentinelles. Un essai de mobilisation générale fut tenté pendant l'hiver de 1913.

Pour obtenir une coordination plus étroite de leurs efforts, les socialistes des deux provinces et certains partis avancés constituèrent en 1912 une « Commission provisoire des partis indépendantistes fédérés ». L'année suivante, Pilsudski en devenait le chef. Animé d'une russophobie violente, qui n'était pas pour déplaire au gouvernement de Vienne, ce bloc de

partis, auquel beaucoup d'éléments nationaux restaient étrangers, inclina de plus en plus à l'austrophilisme, et l'on vit, peu de mois avant la guerre, les « Tirailleurs » de Pilsudski défiler dans les rues de Vienne, lors d'un congrès, en compagnie des *Jungschützen* et des *Schützenvereine*.

Si plus d'un Polonais, même dans ces milieux avancés, était un loyaliste autrichien sérieux, tel n'était pas le cas de Pilsudski. L'Autriche n'était pas pour lui une fin, mais un moyen. Les ambitions qu'elle avait, il voulait seulement les tourner au bénéfice de la cause nationale. Il trouvait dans la monarchie un point d'appui, rien de plus. Elle lui permettait de centraliser en Galicie une vaste entreprise de préparation militaire qui dépassait les limites de la Pologne elle-même pour s'étendre un peu partout, en Suisse, en Belgique, en France, en Allemagne, et jusque dans le nouveau monde.

Un ami de Pilsudski, grand romancier, cœur généreux, durci par douze ans de bagne en Sibérie, Venceslas Sieroszewski a publié récemment quelques souvenirs de cette époque. Il est de ceux qui ont connu de près la France et qui l'aiment d'instinct, mais que leurs infortunes personnelles et la haine du régime tsariste ont jetés dans les rangs de l'armée autrichienne. Il raconte que, dès 1911, des émissaires de Pilsudski venaient à Paris pour essayer d'y constituer, parmi la jeunesse de la colonie, un groupe de « Tirailleurs ». Les débuts ne furent pas encourageants. Sieroszewski trouva que la colonie polonaise était « pusillanime ». Dans l'hiver de 1912 le mouvement fit quelques progrès, encouragé qu'il était par la guerre balkanique et les perspectives d'une guerre européenne, qui semblait maintenant toute prochaine. On acheta des manuels et règlements militaires. On se procura des brownings et des fusils. Un lieutenant des armées autrichiennes donna des conseils. On s'exerçait dans un grand atelier de la rue Vercingétorix, et l'on suivait des cours théoriques dans un autre atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs. Un officier de l'armée française, paraît-il, y faisait des conférences. Le dimanche et les jours de fêtes, on partait au petit jour à Meudon, à Neuilly, à Montreuil ou à Charenton. On y apprenait le métier de combattant, au grand ahurissement des paysans et des gardes champêtres. On cassait aussi beaucoup de pipes dans les

tirs de banlieue. La préparation continua ainsi pendant toute l'année 1913. Au commencement de 1914, Pilsudski vint passer en revue le groupe parisien de ses « Tirailleurs » et se montra satisfait de leur préparation. Il fit même, dans la salle de la Société de Géographie, une conférence à laquelle apparemment personne en France ne prit garde.

Nous étions tellement loin de nous douter des choses qui allaient arriver ! Cette année-là, en janvier, je me trouvais dans une petite maison des environs de Paris. Un soir, comme il faisait grand vent et qu'il tombait une pluie glacée, on frappa à la porte de cette maison, et un homme entra, qui était notre romancier socialiste. J'avoue bien que j'étais à cent lieues de penser que ce personnage-là faisait du maniement d'armes clandestin dans les ateliers du quartier Montparnasse, et que, peut-être, par cette nuit d'hiver, il venait de se livrer à des exercices de topographie et d'orientation pour se préparer au renversement du tsarisme. Savait-il lui-même, et ses amis savaient-ils, quand ils virent à Paris leur Pilsudski, qu'ils allaient le retrouver bientôt, au bord des Carpathes, et pour la vraie guerre appelée de tous leurs vœux? Et les indigènes de la banlieue, qui surprenaient ces étudiants et ces hommes mûrs, pacifiques abonnés des crèmeries du Quartier latin, en train de marcher par quatre ou de se déployer en tirailleurs, se doutaient-ils qu'ils avaient affaire à des fils héroïques et fous de cette Pologne dont on ne parlait plus chez nous depuis le second Empire? Dans les Légions polonaises qui ont combattu la Russie aux défilés des Carpathes et sur le Stockhod, on chantait — mais je crois qu'on ne la chante plus — une chanson de route qui est née, voici trois ou quatre ans, sur les bords de la Seine :

Regarde ces museaux-là,
C'est la Légion de Paris...

IV

Avant de suivre les actes de Joseph Pilsudski au cours de la guerre européenne, il est peut-être bon de se faire une idée

un peu précise de sa personne. Tous ceux qui l'ont approché gardent l'obsession de son regard. Sous des sourcils broussailleux, deux yeux bleus d'acier, enfoncés dans le crâne, et qui vous engourdissent. Ses soldats connaissent bien leur influence magnétique. Avec ses grosses moustaches, son allure carrée, sa prononciation défectueuse (il dit qu'il a laissé ses dents en Sibérie), il produit d'abord un effet singulier et contradictoire de rudesse et de bonté, de timidité et de résolution. Il y a bien de tout cela en lui, comme en beaucoup de sectaires et de héros, surtout slaves. Il a l'horreur du mal, et cependant, pour l'idée, il fera des choses terribles. Certains de ses actes ou de ses mots le font accuser par ses ennemis de poser parfois au Napoléon ou au Bismarck, et il a pourtant des modesties qui déconcertent et donneraient à croire qu'il n'a pas la conscience de son rôle. Il n'est pas orateur, et n'a écrit que des livres de stratégie. Il parle peu, il agit. Toute sa culture, générale ou technique, qui est très étendue, il la met au service de son œuvre. Son mysticisme polonais est discipliné et positif. Il a une espèce de génie d'organisation, le don d'animer les hommes jusqu'à la mort. Et cette vertu lui vient de deux qualités, qui sont le mépris complet du risque et une volonté formidable qui va droit.

Un Polonais, établi à Copenhague, écrivait en février dernier à un compatriote de Russie : « Cet homme se décide difficilement, il donne même l'impression d'être indécis, il aime de temps en temps « hamlétiser », mais quand une fois il s'est résolu à quelque chose, alors il est prêt à attraper le diable lui-même par les cornes. »

Parmi tous les documents qui témoignent de son extraordinaire ascendant sur ses troupes, je ne citerai que ce passage d'une lettre qu'écrivait un de ses soldats en novembre 1915 : « Notre Pilsudski ! je n'ai pas de mots pour apprécier notre chef. Il est tant aimé des soldats qu'un ordre de lui donne à tous je ne sais quel courage inouï, que les forces croissent jusqu'à l'impossible, que les yeux flambent, et que derrière lui nous sommes prêts à aller dans l'Enfer et à vaincre. Nous l'avons vu maintes fois, pendant la bataille, dans les tranchées de première ligne. Les regards brillaient, tournés vers le chef bien-aimé, le cœur se haussait, car nous étions sûrs qu'avec

notre Pilsudski rien de mal ne pouvait nous arriver. Il mène la bataille comme dans le creux de sa main. »

On pourrait dès aujourd'hui faire un volume ou tout au moins une forte plaquette avec les poésies auxquelles la légende de Pilsudski a donné naissance, et qui célèbrent pour le présent et pour l'avenir les péripéties notables de sa geste. Voici, en manière de spécimen, quelques strophes d'une de ces productions. Elle a paru l'année dernière dans une revue polonaise d'Amérique :

D'une toile de Matejko [1] on dirait que tu es descendu. — Tu nous regardes avec ton visage de Mars, — et dans tes yeux, qui songent à la Pologne, — se mêle à la gravité je ne sais quelle bonté triste.

Durant de longues années tu as tendu l'oreille, — rêvant à la vieille prophétie de Wernyhor, — que la tempête ferait gémir les bois polonais, — et que des cendres sacrées se lèverait l'Esprit-Vengeur.

Dans notre nation ont été beaucoup de fautes, — et le sommeil de la mort pesait sur elle. — Toi seul tu attendais, patient, et tu avais foi — que viendrait l'heure des œuvres du glaive.

Aux murs de nos aïeux se rouillait le sabre, — sur le dos de leurs neveux pendait le knout barbare. — La Pologne dormait, Messire Pilsudski veillait, — chef des Légions, effroi des hordes russes.

Comme la foudre, tu es tombé sur l'oppresseur — quand a sonné l'heure de la réparation... Tu t'es montré digne, toi notre dernier chef, — de ceux qui jadis menaient les housards à la danse... Dans les chaumières nous suspendons ton image.

Holà ! de nouveau siffle et tourne le sabre polonais. — La peur a convulsé l'engeance mauvaise des Kalmouks. — Messire Pilsudski mène ses aiglons, — Pilsudski, chef des Légions, l'effroi des hordes russes.

1. Célèbre peintre d'histoire qui a fixé dans une série de compositions gigantesques les scènes principales des annales polonaises. Il a été membre de l'Institut de France. Il est mort en 1893.

V

La rapidité foudroyante des événements européens, dans les derniers jours de juillet 1914, déconcerta complètement les patriotes révolutionnaires tant en Pologne russe qu'en Galicie. La mobilisation russe enleva aux organisations secrètes, avant qu'elles eussent le temps de s'orienter, un grand nombre de ceux qui auraient pu servir dans leur future armée.

Le 3 août, un placard était collé sur les murs de Varsovie : « Polonais ! A Varsovie s'est constitué un Gouvernement Provisoire. Le devoir de tous les Polonais est de se grouper solidairement sous son autorité. Le commandement des forces militaires polonaises a été donné à Joseph Pilsudski, aux ordres de qui tous doivent obéissance. »

Pilsudski ne perdit pas de temps. Immédiatement il décréta la mobilisation des sociétés galiciennes de préparation militaire. 1 500 à 2 000 hommes répondirent à son appel. Il les réunit à Krzeszowice, petite localité au nord-ouest de Cracovie et toute voisine de la frontière russe. L'autorité autrichienne leur distribua des fusils d'un vieux modèle, rouillés, sans baïonnettes, et quelques paquets de cartouches. Les ceinturons manquaient. Le mécontentement éclata parmi les volontaires. Pilsudski paya d'audace, réunit les mutins, annonça la proclamation à Varsovie d'un Gouvernement National qui lui avait confié le commandement suprême, et fit savoir, en menaçant les réfractaires, qu'il prenait la pleine responsabilité de ses actes... « Quoiqu'il faille marcher avec des Werndl (fusils de rebut) contre les canons, si le succès ne vient pas, j'en répondrai avec ma tête. » La majorité se laissa convaincre.

Le 6 août, cette poignée d'hommes franchit la frontière. Pilsudski avait confié le soin de former le premier escadron de lanciers à un de ses meilleurs seconds, Belina, qui était venu à Paris, trois ans plus tôt, pour y organiser le groupe de « Tirailleurs ». Le matin où Pilsudski donna le signal du départ, l'escadron de Belina était représenté par huit cava-

liers, étudiants d'université. Deux jours après, on était à vingt-cinq kilomètres de la frontière, et l'on prenait possession de la petite ville de Miechow. Poursuivant son raid, Pilsudski remontait vers le nord-est et enlevait rapidement Kielce.

Il s'arrêta là quelque temps, voulant se renforcer et préparer une poussée nouvelle, qui, cette fois, le porterait jusqu'au grand but, Varsovie. Il ouvrit des ateliers et des magasins, qui trouvèrent immédiatement le personnel professionnel voulu, préparé en temps de paix par les organisations militaires secrètes. A deux pas des Russes, il instruisit les volontaires nouveaux, acheva d'abord la formation d'un premier régiment, créa plusieurs escadrons; il disposait, après moins d'un mois, de toute une brigade convenablement équipée. En même temps, dans les diverses localités qu'il occupait, il mettait sur pied des milices, organisait l'autorité civile et appelait les notables à l'administration publique.

Tout cela, évidemment, avait un intérêt stratégique médiocre, mais Pilsudski comptait exercer une forte impression morale et entraîner derrière lui la masse de ses compatriotes. En réalité, il avait mal mesuré la longueur du chemin qui le séparait de Varsovie. Il fallait, pour y atteindre, un ensemble de conditions, et il devait s'apercevoir bientôt qu'elles lui manquaient. La première était la sincérité du gouvernement viennois; la seconde, la bonne volonté de Berlin; la troisième, l'accord des Polonais entre eux. Pour ce qui est de l'Autriche et de l'Allemagne, on verra de reste, dans la suite, quel fond on pouvait faire sur leurs dispositions. Pilsudski ni aucun de ses amis ne se doutaient à quel point François-Joseph était asservi à Guillaume II. Derrière l'Autriche sournoise qui les avait dupés, ils n'allaient pas tarder à voir surgir la Prusse impérieuse et défiante. Quant à l'opinion polonaise elle-même, elle était infiniment moins cohérente que Pilsudski ne l'avait pensé.

En Pologne russe, où il venait d'entrer, l'immense majorité, par instinct ou par raison, répugnait profondément à se jeter dans les bras des puissances centrales. On détestait le tsarisme et ses *tchinovniks* (fonctionnaires), mais l'on n'avait point de haine pour le peuple russe, qui combattait maintenant le

germanisme avec les démocraties occidentales. Le Gouvernement Provisoire annoncé le 3 août ne vit jamais le jour. Pilsudski lança vainement, en passant la frontière, une proclamation « Au peuple polonais », l'invitant à briser ses fers. Le 22 août, à Kielce, dans un de ses premiers ordres du jour, il avouait à ses soldats que les Polonais étaient « passifs », incapables d'une action « homogène et vigoureuse ».

Puisque la Pologne russe (ou « Royaume[1] ») se dérobait, il ne restait à Pilsudski que la ressource de chercher son point d'appui en Galicie. De ce côté aussi l'attendaient de terribles désillusions. On a vu plus haut qu'en 1912 les partis socialistes et radicaux du Royaume et de Galicie avaient créé une « Commission provisoire des partis indépendantistes fédérés », et que cette Commission avait été l'âme de tout le mouvement militaire antérieur à la guerre. Une fois proclamé à Varsovie le Gouvernement Provisoire, elle publia le 10 août un manifeste, à Cracovie, pour annoncer qu'elle le représentait en Galicie. Les patriotes révolutionnaires semblaient donc à cette date être assurés de l'hégémonie. Mais ils se heurtèrent à un double obstacle. D'une part, en Galicie tout comme dans le Royaume, un grand nombre de patriotes indépendants n'étaient pas disposés à s'engager dans une lutte contre la Russie, et ils ne tardèrent pas à se retrancher dans la neutralité. D'autre part—et surtout—la représentation parlementaire des Polonais professait un loyalisme autrichien résolu, et ne concevait guère la cause polonaise qu'en fonction des intérêts de la monarchie. Le premier acte des députés polonais au Reichsrat avait été d'affirmer, le 2 août 1914, leur attachement indéfectible aux Habsbourg, en se bornant à une vague allusion au problème national polonais. Le radicalisme des socialistes les effrayait, mais ils applaudissaient à leur russophobie. Puissamment soutenus par Vienne, ils travaillèrent à les accaparer, et y réussirent à souhait. Six jours après s'être proclamée la représentante du Gouvernement Provisoire de Varsovie, la fameuse Commission des partis indépendantistes capitulait aux mains des partis bourgeois et

1. C'est ainsi que l'on désigne couramment la partie du domaine polonais attribuée à la Russie par les traités de 1815 sous le nom du « Royaume du Congrès ».

démocrates gouvernementaux. Ce jour-là, le 16 août, elle fusionnait avec le club des députés ou « Kolo », pour constituer un « Conseil National Suprême ». Le Gouvernement Provisoire cessait d'exister, et il était soigneusement stipulé que tous les groupes s'engageaient « à rester éloignés de toute ligue secrète analogue qui ne serait pas créée par un accord entre le Conseil National Suprême et les organisations du Royaume ». En même temps, il était décidé que l'on mettrait sur pied des « Légions polonaises » directement soumises à l'autorité du Conseil National Suprême.

Les archives nous diront peut-être un jour dans quelles conditions ce pacte a été conclu. D'ores et déjà il est vraisemblable que le gouvernement de Vienne, inspiré par celui de Berlin, y est intervenu activement pour se rendre maître d'un mouvement dont l'Allemagne, qui voyait loin, avait des raisons de s'alarmer. Ne savait-on pas en Pologne que, dès cette date, à propos d'un manifeste projeté de François-Joseph aux Polonais, le Ballplatz et la Wilhelmstrasse n'étaient pas d'accord? L'Allemagne prenait ombrage de tout ce qui pouvait encourager les ambitions nationales des Polonais. Pilsudski commençait à l'embarrasser. L'institution des Légions ruinait son œuvre à lui, et, tout en donnant aux Polonais une apparence de satisfaction, elle permettait de contrôler étroitement leurs actes.

Dès le début, il apparut que ces Légions, de la création desquelles une majorité de conservateurs et de démocrates galiciens porte la responsabilité, n'étaient pas autre chose qu'une sanglante mystification. Le généralissime des armées austro-hongroises, l'archiduc Frédéric, fixa leur organisation par un ordre du 27 août. À part le commandement qui était polonais, et certains détails d'uniforme, elles étaient assimilées aux unités du landsturm autrichien ; elles prêtèrent le même serment que celles-ci le 4 septembre, et la cérémonie avait été arrangée de telle manière que la plupart des soldats n'entendirent pas la formule. Malgré l'impression détestable produite par ces faits et un grand nombre de défections dans les éléments de Galicie Orientale, on réussit à mettre sur pied deux régiments. A peine étaient-ils instruits qu'on les expédiait, le 1er octobre, non pas dans le Royaume pour libérer la patrie,

mais dans les Carpathes pour couvrir l'empire de François-Joseph.

Pilsudski et ses amis socialistes n'ont-ils pas compris? Ont-ils été dupes du pacte du 16 août? On peut affirmer que non. Ils ont simplement cédé à des nécessités, et, s'ils renonçaient officiellement à toute initiative, ils étaient bien décidés à poursuivre leur action. Pilsudski, dans son ordre du jour du 22 août, annonce à ses troupes les décisions récentes, en leur recommandant la discipline. Pendant l'offensive autrichienne d'octobre 1914, il obtient pour sa brigade l'honneur de former l'avant-garde. Après de sanglants combats et une rude retraite, elle est transférée, comme les deux régiments galiciens, dans les Carpathes. Mais Pilsudski, obligé d'obéir, ne perd pas de vue son objectif. A la fin d'octobre, il réussit à faire pénétrer à Varsovie un officier de son état-major, le docteur Thadée Zulinski. Celui-ci s'affuble du pseudonyme de Roman Barski, prend le commandement des organisations de « Tirailleurs » que la Russie n'a pas mobilisés, et les groupe dans les cadres d'une nouvelle ligue clandestine, qui reçoit le nom d'« Organisation Militaire Polonaise ». Où était la promesse faite le 16 août de ne créer aucune organisation conspiratrice sans l'aveu du Conseil National Suprême de Cracovie? Pilsudski, indépendant, uniquement soucieux du bien national, s'émancipait des clans étroits et revenait à sa vieille méthode, hors du contrôle des loyalistes et de celui des puissances centrales. « L'Organisation Militaire Polonaise, dit le paragraphe 6 des statuts, est une ligue non politique, groupant des hommes à convictions diverses, et qui ne peut se soumettre qu'à un gouvernement national que reconnaîtront elles-mêmes les légions polonaises. Elle ne subit et ne peut subir l'influence d'aucune organisation politique indépendantiste. »

Cette ligue, qui est devenue dans la suite le cauchemar des partis galiciens, patrons officiels des Légions, a trouvé le moyen de créer plusieurs centres d'instruction militaire. Opérant sur les derrières de l'armée russe et menant une guerre de partisans, ses détachements volants réussirent plusieurs coups de main assez sérieux pour que le grand-duc Nicolas, dans un ordre du jour de mai 1915, attirât l'attention sur les « attentats des fourrageurs polonais armés ». Lorsque les

Russes évacuèrent le Royaume, l'Organisation Militaire Polonaise fit tous ses efforts pour retenir le plus grand nombre possible de mobilisables et pour acquérir un matériel de guerre. Elle en vint souvent aux mains avec les détachements en retraite. Depuis la prise de Varsovie, elle n'a pas cessé d'accumuler les moyens de lutte et de propager les doctrines de Pilsudski. Nous la retrouverons tout à l'heure à côté de lui, et en face des Allemands.

VI

Après une terrible campagne dans les Carpathes, au cours de l'hiver 1914-1915, les Légions furent appelées à participer à la grande offensive déclenchée en mai par les Austro-Allemands. Tout en reconnaissant les qualités manœuvrières de Pilsudski, on redoutait l'étonnant prestige qu'il avait aux yeux des volontaires polonais, et on le maintenait prudemment dans une situation de second plan, comme chef de sa première brigade. C'est à la tête de cette brigade qu'il fit tout le chemin des Carpathes aux marais de Polésie. On lui laissa la satisfaction d'entrer le premier à Lublin, enlevé par ses hommes, mais on lui refusa celle d'entrer à Varsovie. On fit prendre aux Légions la direction du nord-est. Elles traversèrent le Bug, et on les lança sur la Lithuanie.

Plus d'une fois, dans ses résolutions, le Comité National Suprême de Cracovie avait exprimé lui-même le vœu qu'au cas où Varsovie serait prise, l'honneur d'y entrer le premier fût réservé au corps de volontaires qui avaient ouvert la campagne. La déception fut profonde parmi eux, de voir que cet honneur était accordé aux Bavarois. Pilsduski en fut plus affligé encore que ses soldats. Dans l'ordre du jour qu'il leur adressait le 6 août 1915 pour l'anniversaire de leur entrée en Pologne russe, on sent l'amertume et un effort, un effort pour se raidir et aller quand même. « Il m'est pénible de ne pas pouvoir, après une année de guerre, vous annoncer des succès éclatants, de grands triomphes. Mais je suis fier de vous dire avec une assurance plus grande qu'il y a un an : En avant, mes

garçons ! Pour la vie ou pour la mort, pour la victoire ou la défaite, marchez, et par votre bravoure, réveillez la Pologne à une vie nouvelle et à la résurrection. »

Ni lui, ni ses amis politiques, tant dans le Royaume qu'en Galicie, ne pouvaient se méprendre sur le sens des derniers événements. C'était l'Allemagne, encore et toujours, qui s'offusquait de la gloire du « brigadier », et qui lui refusait l'auréole du triomphe.

L'Autriche, inerte, traînait à la remorque, incapable de soutenir le projet formé à Cracovie d'une réunion de la Galicie et du Royaume. En Galicie, la majorité loyaliste continuait à prôner les Légions sans réussir à en tirer aucun avantage pour la réalisation de son programme. Ses agents, répandus dans le Royaume, se mirent à y chercher des recrues. Pildsuski, lui, ne voulut pas ; il se mit en travers. Ses amis du Royaume, les indépendantistes, eurent le courage de publier le 1er septembre, moins d'un mois après la prise de Varsovie, un manifeste où ils condamnaient formellement la campagne d'enrôlement en faveur des Légions, et où ils déclaraient qu'une résolution définitive à cet égard ne pouvait être prise que par une représentation politique responsable. C'était désavouer et disqualifier publiquement le Comité National Suprême de Galicie. C'était dénoncer l'aveuglement de sa politique.

Il est vrai que ce Comité demandait avec insistance d'avoir la haute main sur le commandement des Légions. Mais on faisait la sourde oreille. Il est vrai qu'il réclamait la réunion sur le territoire du Royaume de toutes les unités de ces légions. Mais on ne les rassembla qu'en Volhynie où, après la campagne de Lithuanie, les troupes de Pilsudski allèrent rejoindre le 25 octobre les autres corps des Légions qui se battaient dans les Carpathes et à la frontière de Bessarabie. Jamais encore elles n'avaient subi d'aussi grandes pertes que celles que les Russes leur infligèrent sur ce nouveau théâtre de leurs opérations.

Après les épreuves de ce second hiver, Pilsudski et ses troupes se sentirent épuisés de corps et d'âme. A quoi bon cette tragédie? Où allait-on? Ni l'Autriche, ni l'Allemagne, quoiqu'elles eussent en main toute la Pologne, n'avaient encore manifesté l'intention de la rendre à elle-même, ni esquissé une solution quelconque du problème.

L'équivoque affreuse continuait. Il fallait en finir. En mars 1916, pour cause ou sous prétexte de maladie, Pilsudski obtenait une permission qui marque, en somme, la fin de son service actif. Il se rendait à Vienne, où il passait quatre jours en multiples visites auprès de personnages civils et militaires. Il arrivait ensuite à Cracovie, où les chefs du Comité National Suprême le fêtèrent bruyamment. Aux toasts dithyrambiques, il répondit par ces simples mots, qui durent sembler un peu amers : « Si je suis ici parmi vous, comme symbole de l'action militaire polonaise indépendante, je souhaite que la vôtre, poursuivie dans les limites définies, soit pareillement libre. » Deux ou trois jours plus tôt, le 25, ses amis d'extrême gauche du Royaume, groupés maintenant dans une vaste fédération, avaient adressé aux leaders galiciens un mémorandum où ils demandaient la dissolution pure et simple des Légions, dont l'aventure, disaient-ils, était peut-être « une des plus grandes tragédies que connaisse notre histoire ».

VII

Les choses en étaient au point qu'une crise prochaine paraissait inévitable. Pilsudski n'était pas homme à dévier. Il venait de sonder les milieux politiques galiciens, dont il avait vu l'étrange esprit, et les milieux militaires et diplomatiques de Vienne, où il avait touché du doigt l'incompatibilité des intérêts allemands et autrichiens, mieux que cela, l'entière subordination de ceux-ci à ceux-là. Et l'idée lui vint que, si Berlin s'obstinait à ne pas parler, le mieux qu'il aurait à faire serait de donner sa démission.

Il commença par ménager délibérément ses troupes, dont les Austro-Allemands faisaient un large emploi sur le Stockhod. Cette attitude lui valut une admonestation de son chef direct, le général Puchalski, par la voie de l'ordre du jour : « Un procédé de cette nature a des airs de résistance passive ; je ne le tolérerai pas. » Pilsudski prit prétexte de l'incident pour présenter sa démission.

C'était le 5 juillet 1916. L'Autriche, qui tenait à Pilsudski, ne voulut d'abord voir là qu'une démonstration irréfléchie.

Elle ne se décida que le 20 août à examiner sa lettre de démission. Pour mieux se faire comprendre, Pilsudski multiplia les actes d'indiscipline, retirant du front des éléments sans en aviser ses supérieurs. Les généraux allemands, qui le haïssaient, se décidèrent à demander sa mise à pied, dans un rapport où ils déclaraient « qu'ils ne pouvaient prendre, avec des brigadiers de cette sorte, la responsabilité du secteur qui leur avait été confié ». Ils y qualifiaient les actes de Pilsudski de « *Verneigerung der militarischen Diszisplin vor dem Feinde* » (refus d'observer la discipline militaire devant l'ennemi). Malgré l'insistance des généraux allemands, le haut commandant autrichien, qui connaissait les raisons profondes de l'attitude du brigadier, se contenta de lui accorder, « sur sa demande », un congé du 2 septembre au 15 octobre, à destination de Zakopane et Cracovie, en le chargeant de rédiger un mémoire sur les desiderata des Légions. Il alla même, paraît-il, jusqu'à lui offrir le commandement d'une division.

Objet des coquetteries de l'Autriche, il fut en même temps, à cette heure décisive, sollicité par l'Allemagne. Il prenait son congé en Galicie lorsqu'il fut appelé à Varsovie par le général Beseler, gouverneur de la zone allemande du Royaume. Au dire de deux légionnaires qui ont passé plus tard dans les lignes russes, Beseler lui fit savoir que l'on avait l'intention de créer un État polonais et d'y lever des recrues. Pilsudski protesta, déclarant qu'il ne pouvait être levé en Pologne qu'une armée nationale et indépendante. « Tant que mes Légions sont entières et tant que j'ai en main le glaive par lequel je défends la juste cause polonaise, je n'accepterai pas un tel acte d'ignominie. Sans la Galicie et sans la Posnanie, pas de Pologne, et, sans étendards polonais, pas d'armée polonaise. » Le gouverneur sursauta, puis se maîtrisa. Il fit un rapport à Berlin sur les déclarations de Pilsudski. Peu de temps après, dans la seconde moitié de septembre, le grand quartier général allemand déclarait au quartier général autrichien que la manière de régler l'affaire de Pilsudski, en lui octroyant un congé, était considérée comme une offense personnelle aux généraux allemands. Un ordre de Linsingen lui retira le commandement de sa brigade, et sa démission fut acceptée.

L'Autriche, pour essayer de sauver la situation, s'était avisée, quelques jours plus tôt, d'un moyen puéril qui consistait à décorer les Légions d'un nom nouveau. Devenues « Corps polonais de complément » elles n'en demeuraient pas moins dans la dépendance des États du centre. Malgré les articles d'une certaine presse, Pilsudski ne fut pas dupe de cet artifice, non plus que ses camarades, dont un grand nombre offrirent également leur démission. Leur chef moral n'étant plus là, les Légions se décomposaient très rapidement. L'Allemagne n'était pas fâchée de la crise, qui faisait perdre un sérieux atout à son partenaire de Vienne; mais elle comprit que la dislocation complète des Légions produirait un effet désastreux en Pologne, et qu'elle apparaîtrait aux yeux de l'Europe comme une défaite morale des puissances centrales. Le 6 octobre, sous prétexte de les mettre au repos, elle les retirait du Stockhod et les transportait à Baranowicze, au fond de la Lithuanie. Une fois leur chef éliminé, elles étaient maintenant à la discrétion de l'Allemagne.

VIII

Qu'allait faire Pilsudski? Ayant les mains libres, allait-il renoncer à son rêve? L'idée ne lui en vint même pas. L'Autriche ayant perdu la partie, il allait désormais se trouver face à face avec l'Allemagne, et engager contre elle un jeu redoutable. Son plan fut d'essayer de prendre pied dans le Royaume, de s'y appuyer sur les partis radicaux et socialistes, et de mettre en échec les projets militaires de Berlin, dont le transfert des Légions en Lithuanie était le prélude évident.

Pour comprendre le parti qu'il adopta, il faut savoir que, dans le Royaume et en Galicie, la situation politique était en gros la suivante : d'abord des éléments de droite, conservateurs ou démocrates, qui avaient une sympathie secrète pour les Alliés, et s'obstinaient depuis le début dans la neutralité, ensuite des éléments de gauche, qui ne tenaient pas à demeurer passifs, mais qui n'entendaient collaborer avec les États du centre qu'autant que l'indépendance de leur pays leur serait garantie. Enfin un groupe d'opportunistes, toujours puissants

en Galicie, qui se piquaient de réalisme et se préoccupaient avant tout des bénéfices au jour le jour. Ce dernier élément n'était pas fort dans le Royaume, mais il était appuyé énergiquement par les austrophiles de Cracovie, que les aventures des Légions n'avaient aucunement éclairés.

Tandis que Beseler, pour réaliser ses plans, cherchait le concours des opportunistes et de certains éléments flottants, Pilsudski s'appuyait sur les gauches et ne reculait pas devant la pensée d'obtenir la collaboration des droites. Et le duel commença. On était en octobre 1916. Le 6, la fédération des partis de gauche mettait secrètement en circulation un document où elle condamnait encore la politique cracovienne, approuvait la démission de Pilsudski, et se montrait de nouveau favorable au licenciement des Légions. Poussée par l'Autriche, qui tenait à ne pas perdre complètement cet atout, l'Allemagne se décida à une action sérieuse. A la fin du mois, Beseler arrangeait une délégation polonaise à Vienne et à Berlin. Les gauches n'y étaient pas représentées. Dans les conférences qui eurent lieu à cette occasion, le 23 et le 24, à Cracovie, Pilsudski plaida pour sa doctrine. La majorité loyaliste, qui d'ailleurs s'affaiblissait notablement, refusa de le suivre. Le 5 novembre, les États du centre proclamaient l'avènement d'un Royaume de Pologne qui ne comprenait ni les provinces polonaises de Prusse, ni même la Galicie.

C'était, pour les opportunistes l'écroulement de tous leurs plans. Les faits apportaient une confirmation éclatante aux idées de Pilsudski et de ses amis. Il était prouvé que les États du centre n'avaient ni la volonté ni les moyens de réaliser une solution large de la question polonaise, et il apparaissait avec non moins d'évidence que leur unique préoccupation était d'arracher des hommes au pays pour en renforcer leurs armées.

Il pouvait sembler, à cette date, que leurs plans d'exploitation militaire, soigneusement élaborés par l'état-major allemand, avaient toutes les chances de réussir. Le 23 novembre, ils ouvraient les bureaux d'enrôlement. Les Légions étaient retirées de la Lithuanie et réparties dans différentes localités pour y assurer le recrutement. Il semblait que rien ne pût empêcher la combinaison d'aboutir, avec l'appui d'une presse aveugle.

Le bon sens du pays sut éventer le piège. Il se contenta en majorité d'une résistance passive. La résistance active vint de certains éléments de droite et des amis de Pilsudski. Le 1er novembre, la ligue dont ce dernier avait été l'initiateur, l'Organisation Militaire Polonaise, établissait à Varsovie même, la caisse centrale du « Trésor militaire polonais ». Quelques jours après, Sieroszewski, le romancier socialiste et grand ami de Pilsudski, dont on a rappelé plus haut quelques souvenirs parisiens, lançait une lettre ouverte où il flétrissait l'homme que la majorité galicienne avait donné à Beseler pour l'aider dans son entreprise de recrutement[1]. Dans un meeting organisé le 26 par les agents de Beseler, le public acclama Pilsudski et l'Organisation Militaire Polonaise. Il en fut de même le 1er décembre, quand la 2e brigade des Légions fit son entrée à Varsovie. La foule s'obstina à crier : « Vive Pilsudski ! Vive la première brigade ! Vive l'Organisation Militaire Polonaise ! » Les feuilles à gage se lamentèrent sur l'action « des forces occultes ».

Ces incidents et d'autres semblables firent comprendre à Beseler qu'il lui serait impossible d'arriver à ses fins en continuant à négliger les forces de gauche. A ce moment-là, il était engagé dans de pénibles négociations avec les partis pour mettre sur pied une espèce de gouvernement national qui devait porter le nom de « Conseil d'État ». Impossible d'aboutir à un accord. Il lui fallait cependant à tout prix ce Conseil d'État. Alors il oublia la scène de septembre et se résigna à faire appel à Joseph Pilsudski. Il conférait avec lui le 12 décembre et sollicitait son entremise. Pilsudski se sentait l'homme indispensable. Il se mit immédiatement en campagne.

Il avait toujours su élever les intérêts supérieurs de la cause nationale au-dessus des passions de groupes. Cette fois encore, il ne craignit pas de s'adresser aux droites, qui disposaient de la majorité dans le pays, et, à ce titre, revendiquaient un nombre imposant de sièges au Conseil d'État. Il soutint

1. Il s'agit du colonel Ladislas Sikorski, à qui le Conseil National Suprême de Galicie avait confié la haute direction des affaires intéressant les Légions, et qu'on a vu plus haut collaborer avec Pilsudski, avant la guerre, pour la création des diverses organisations militaires.

leurs prétentions, allant même un moment, paraît-il, jusqu'à déclarer qu'il n'entrerait pas dans un Conseil d'État où les droites n'auraient pas leurs représentants. Pour des raisons qu'on n'a pas à exposer ici, ses démarches n'aboutirent point; les droites restèrent dans leur réserve, et Beseler finit par constituer une liste où ne figuraient que les opportunistes et les gauches. Pilsudski accepta d'y être inscrit.

IX

Il fut question de lui, un moment, pour la dignité de « Maréchal de la Couronne », c'est-à-dire de président du Conseil d'État. Il préféra se réserver des attributions plus conformes à ses goûts et qui lui paraissaient de plus grande utilité pour la cause nationale. Il devint président de la « Commission Militaire » de l'assemblée[1]. Cette qualité lui permettait de suivre toutes les péripéties des intrigues allemandes pour l'utilisation militaire de son pays, et de traiter officiellement avec le gouvernement général pour toutes les affaires qui s'y rapportaient.

Il n'est pas opportun, sans doute, de détailler aujourd'hui les services qu'il a pu rendre dans ce poste depuis que le Conseil d'État est entré en fonctions, c'est-à-dire depuis le milieu de janvier de cette année. Tout son passé peut aider à deviner de quelle sorte ils ont été. Durant cinq ou six mois, il n'a cessé de présenter aux autorités austro-allemandes du pays occupé des rapports et mémorandums opposant aux plans de Berlin la conception, toujours la même, d'une véritable armée nationale. L'histoire dira cette œuvre d'obstruction discrète, ingénieuse, accomplie pied à pied, par laquelle il a réussi, en excitant la haine de quelques compatriotes austrophiles et

1. La vice-présidence fut donnée à Casimir Sosnkoswski, dont il a été question ci-dessus comme associé à Pilsudski et à Sikorski dans la création des ligues militaires galiciennes d'avant-guerre. Il est à remarquer que les Austro-Allemands, qui ont constitué le Conseil d'État en « Départements » divers (Département de la Justice, du Travail, etc.), n'ont organisé pour Pilsudski qu'une « Commission militaire ».

germanophiles, à paralyser l'effort de l'occupant. Dès le mois de janvier, ses amis de l'Organisation Militaire Polonaise se sont mis officiellement à son service. Cette « armée en pantoufles », comme l'appelaient les opportunistes, qui dénonçaient tous les jours son indiscipline et son incapacité, n'a cessé d'être là, aux côtés de son chef moral, comme symbole de l'armée nationale devant les Légions asservies. Le 10 avril, ces pauvres Légions, entraînées depuis des mois sur la pente fatale, ont passé sous l'autorité directe de Beseler, qui s'est décidé le 6 juin, après avoir vainement attendu des volontaires, à fermer ses bureaux de recrutement.

Ainsi a fait faillite une entreprise qui présentait pour les Alliés de sérieux dangers. Si le Conseil d'État de Varsovie, créé tout spécialement pour en assurer le succès, s'est dérobé à cette tâche et n'a pas appelé la nation aux armes, le mérite n'en revient certes pas au seul Pilsudski ; mais il a manifestement joué là, avec une vigilance sans défaut, un rôle de première importance. Il a compris qu'après la mystification autrichienne de 1914 se préparait à Varsovie, et en plus grand, une mystification allemande. Il a tout fait pour la déjouer. Sans lui, malgré l'admirable et constante passivité des éléments de droite, auxquels l'avenir rendra la justice qui leur est due, une fraction notable du pays se serait peut-être laissé engager dans la voie d'une aventure militaire.

En même temps qu'il faisait avorter ces combinaisons redoutables, il ne perdait pas de vue les intérêts politiques généraux de sa patrie. Les péripéties prodigieuses de la Révolution russe et le Manifeste du Gouvernement Provisoire aux Polonais ont ému profondément son âme. Avec une parfaite rectitude d'esprit et de cœur, il a vu, admis, proclamé que la situation, en ce qui concerne la Pologne, s'en trouvait modifiée du tout au tout. Il a eu le courage, en mai, de faire savoir, par la presse, que la renonciation publique des États du centre à toute visée de guerre du côté de la Russie ruinait la doctrine des partis qui s'étaient associés à eux pour combattre la grande voisine slave. Et ici encore son nom est un symbole, le symbole de ceux qui, après s'être fourvoyés par désespoir, voici trois ans, dans une alliance avec le germanisme, se sont peu à peu rendu compte de leur erreur et

avouent aujourd'hui n'avoir plus de raisons de haïr la Russie, maintenant qu'elle est débarrassée de son tsarisme.

Dès le 1er mai, à une séance plénière du Conseil d'État, Pilsudski proposait avec insistance à ses collègues d'offrir collectivement leur démission. Il comprenait que cette détermination, inéluctablement, s'imposerait à brève échéance, et qu'il était préférable pour la dignité du Conseil d'État de choisir son heure au lieu de céder à la contrainte des événements. L'avenir immédiat devait lui donner raison. La majorité du Conseil d'État se refusant à l'abdication, Pilsudski lui a encore fait crédit. Deux nouveaux mois ont passé. De Berlin et de Vienne toujours des promesses, et rien que des promesses. Finalement, Pilsudski s'est décidé au grand geste. Le 2 juillet, avec tous ses collègues des gauches, il se retirait du Conseil d'État. Alors les événements se sont précipités. Abandonné à lui-même sans contrepoids, celui-ci s'est lancé désespérément dans l'opportunisme, et quelques jours après il invitait les Légions à prêter serment de confraternité d'armes avec les Austro-Allemands. Plus des trois quarts des volontaires s'y sont refusés, et ont été internés dans un camp de prisonniers. Cette catastrophe, certains journaux l'ont imputée à l'action de Pilsudski. Ils le dénonçaient comme traître, et demandaient qu'il fût traduit devant une cour martiale.

Pilsudski fit tête à l'orage tranquillement. Le bruit courut un moment qu'il venait de passer en Russie, où les 5 à 700 000 Polonais de l'armée russe, dans un récent congrès tenu à Pétrograd, l'avaient acclamé président d'honneur de leurs délibérations, sans que d'ailleurs le fait — comme certains le lui avaient âprement reproché — eût provoqué de sa part la moindre protestation. La vérité est qu'il se rendit simplement à Cracovie, où il conféra avec quelques amis, pour revenir ensuite à Varsovie, prêt à tout. A ce moment-là, c'est-à-dire au milieu de juillet, il rédigeait à l'adresse de ses Légionnaires internés une sorte de message, qui devait leur être transmis un peu plus tard par un fidèle compagnon d'armes. « Je suis fier de voir que, dans la dernière crise, le soldat polonais a su trouver spontanément l'attitude qui seule répond au sentiment de la dignité nationale et à l'honneur de

l'uniforme. Je me réjouis que, malgré tous les efforts tentés pour l'égarer à cette heure décisive, le jeune soldat ait montré assez de maturité et d'énergie pour déclarer catégoriquement qu'il n'entend dévouer ses forces et sa vie qu'à la cause de la patrie. » Bien mieux, il écrivit les mêmes choses à Beseler, en ajoutant qu'il sollicitait l'honneur de partager la captivité de ses camarades.

Le soir du 21 juillet, il jouait aux cartes, chez lui, en compagnie de quelques amis. Parlant d'un militant patriote arrêté quelques jours plus tôt, il dit : « Nous étions là, l'autre soir, en train de jouer au *wint* (sorte de bridge) ; Downarowicz était avec nous, et le lendemain nous ne l'avons pas revu. » Il sentait que son heure était venue. Au reste il avait mis ses affaires en ordre, congédié sa cuisinière, et donné à ses compagnons de lutte des instructions où il leur recommandait le sang-froid. A minuit, le jeu cessa, et l'on se dit adieu. A quatre heures du matin, une automobile s'arrêtait devant la maison de Pilsudski. Deux officiers allemands en descendaient, exhibaient un mandat d'amener, et filaient rapidement avec le brigadier du côté de la citadelle. On s'emparait à la même heure de Sosnkowski, le vice-président de la Commission Militaire. Tous deux, le matin même, prenaient le chemin de la Prusse, pour être internés aux environs de Dantzig.

X

L'organe officieux de Beseler a justifié cette arrestation en faisant savoir que Pilsudski avait usé d'un faux passeport pour se rendre en Galicie. Il a dû reconnaître, quelques jours après, que ce grief n'était pas fondé. La cause véritable, il la laisse assez apparaître quand il affirme que les « machinations funestes » de Pilsudski étaient « dangereuses pour la sécurité des armées coalisées au moment où elles livrent un rude combat sur le front oriental ». En d'autres termes, lorsque les armées de la Russie révolutionnaire ont repris l'offensive, l'Allemagne, à tort ou à raison, semble avoir extrêmement appréhendé un soulèvement de la Pologne occupée. Et c'est pourquoi elle a frappé à la tête.

Un peu vite, et malencontreusement. Il est à croire qu'elle en a le regret le plus amer. L'ordre a été expédié de Berlin, puis exécuté à Varsovie, à un moment où personne n'escomptait le revirement militaire inouï qui était en train de commencer en Galicie. Inutile d'arrêter Pilsudski pour garantir la sécurité des possessions allemandes et pour faire avorter les projets d'insurrection polonaise. La retraite russe, connue trop tard, y eût suffi. L'attentat contre le brigadier, dès lors, n'a été qu'un geste irréparable de provocation. Il a consommé et consacré la rupture des Polonais avec les États du centre. Il a introduit de nouvelles complications dans les rapports difficiles de l'Allemagne et de l'Autriche. Il a porté le coup mortel à l'œuvre factice édifiée sur les bases de l'acte du 5 novembre. Et tout s'est écroulé. En août, ce qui restait des Légions a été expédié au front par les autorités militaires austro-allemandes, et ce qui restait du Conseil d'État s'est résigné à céder la place.

On a pu croire un moment, après cette débâcle, que l'Allemagne et l'Autriche allaient restaurer en Pologne un régime de pure et simple occupation militaire. C'était le vœu public de beaucoup de feuilles allemandes. Le Ballplatz semble avoir combattu de toute son énergie cette solution. Après de pénibles pourparlers entre Michaëlis et Czernin, on vient de se décider à reprendre le jeu. Les deux empereurs, par des rescrits en date du 15 septembre, annoncent la création d'un Conseil de Régence et d'un cabinet polonais.

Cette nouvelle tentative réussira-t-elle? Pilsudski a contribué à l'échec de la première par sa présence. Il contribuera sans doute par son absence à l'échec de la seconde. Tant en Galicie que dans le Royaume, les patriotes ne veulent se prêter à aucune œuvre sérieuse aussi longtemps que Pilsudski ne sera pas libéré. Et puis, quand même il le serait, les gestes accomplis ne se rattraperont pas. Ils ont permis de voir ce qu'étaient ces « opportunistes » qui d'abord acclamaient Pilsudski comme un héros pour le dénoncer ensuite comme un scélérat, et ce qu'était la bonne volonté des États du centre qui ont commencé par proclamer l' « indépendance » de la Pologne pour jeter finalement dans une forteresse le champion le plus populaire de cette cause. Le terrain est déblayé des

équivoques, et il sera curieux maintenant de voir si les choses de Russie ne prennent pas trop mauvaise tournure, comment on va s'y prendre à Berlin et à Vienne pour réaliser la combinaison nouvelle du 15 septembre.

Nous devons, à notre point de vue français, faire un effort pour comprendre un homme comme Pilsudski et lui rendre justice. Ce « Spartacus avec le cœur d'un Kociuszko », comme le définissait naguère une feuille polonaise ententophile de Pétrograd, n'est plus notre ennemi, ni lui, ni tous les patriotes sincères que leur russophobie aveuglait. Combien d'entre eux ont été fusillés ou internés! A regarder les choses de haut, s'il est pénible pour nous que des hommes généreux et qui nous aimaient, nous aient un instant combattus, il a été bon pour la Pologne, c'est-à-dire en définitive pour les Alliés, que des êtres de cette sorte se soient aventurés dans le mauvais camp. Incapables de fléchir dans leurs convictions, ils ont pu s'instruire directement, constater sur place l'œuvre de leurs faux alliés, rectifier les erreurs de leurs compatriotes, peser sur les événements par leur inertie ou leur intervention active, et permettre ainsi à leur pays d'attendre le moment où la vraie justice lui serait rendue par les démocraties de l'Entente. C'est le nom du général Pilsudski, « notre brigadier », qui incarne par excellence ces erreurs, ces tâtonnements, ces protestations de la conscience nationale, et les espérances nouvelles de la Pologne.

HENRI GRAPPIN

FUMÉES DANS LA CAMPAGNE[1]

XV

Maurice disait vrai ; à dix heures il s'en alla paisiblement, me laissant le soin de débrouiller l'écheveau le plus emmêlé du monde. Je n'aime pas les situations troubles ; mon parti fut vite pris. Au surplus, je n'avais guère l'embarras du choix.

Ma mère n'étant pas descendue, je me trouvai à midi devant une table déserte. J'eus le temps de réfléchir tout à mon aise à ma décision et d'en peser chaque argument. L'heure sonnait enfin de montrer à Maurice combien je l'aimais et de le lui prouver par des actes et non plus par des paroles. J'écoutais avec enthousiasme, dans le silence de la maison, les mille voix de la vingtième année ; elles parlaient toutes de générosité, de sacrifice, d'héroïsme ; elles m'exaltaient et me ravissaient à moi-même. Le devoir, c'était l'action la plus heureuse à accomplir, le glacier ardu sur lequel on se tient à grand'-peine, mais qui reflète le soleil levant !

Tout brûlant de reconnaissance et d'amitié, je me promenai un moment dans le jardin, tête nue. Le ciel étincelait, dur et bleu, fouetté par un mistral qui secouait les arbres. J'allai jusqu'aux « fabriques », puis je revins. A la réflexion, l'acte que

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre 1917.

j'allais accomplir me semblait moins aisé qu'il ne m'avait paru d'abord.

Je descendis à la cuisine ; j'envoyai Miette prévenir ma mère que je désirais lui parler. Un moment après, je montai l'escalier, non sans émotion. Je frappai à la porte.

— Entrez, — dit ma mère d'une voix tranquille.

Elle était assise devant sa table à ouvrage, une table de laque, couverte de minuscules figurines d'or, qui m'avait amusé toute mon enfance et sur laquelle l'on trouvait de menus objets en ivoire.

Elle lisait l'*Imitation de Jésus-Christ*, reliée en noir. Toutes les fois que je pénétrais dans cette chambre, mes souvenirs d'enfance venaient m'y accueillir. Bien souvent autrefois, je courais me pelotonner aux genoux de ma mère et me faire raconter par elle l'histoire de Peau-d'Ane et du petit Poucet. Que d'heures n'avais-je point passées, assis sur ce tabouret, tandis qu'elle travaillait pour les pauvres ou qu'elle lisait quelque livre, qui en ce temps-là, n'était pas toujours l'*Imitation de Jésus-Christ*, parce qu'elle était jeune et qu'elle avait encore foi dans quelque chose d'autre qu'uniquement la miséricorde céleste !

Maintenant cela m'épouvantait de rentrer ici, non plus enfant, mais homme, plein d'une résolution virile et d'envahir la vie privée de ma mère, avec cette sorte d'autorité nouvelle que me conféraient à la fois mon âge et l'inattendu des circonstances.

— Maman, — dis-je, tout de suite, — Maurice est parti pour Marseille, afin de passer deux ou trois jours chez ses amis, les Lavalduc.

— Je le sais, Miette me l'a dit.

Ma mère me répondit cela si froidement que je me sentis mal à mon aise. Je fis un grand effort pour rappeler à moi mon courage, qui m'abandonnait.

— Avant de partir, — balbutiai-je, en rougissant, — Maurice m'a fait part du différend survenu entre vous et...

Quelque chose de violent, de passionné traversa une minute le beau visage régulier de ma mère. Elle fixa sur moi ses yeux soudain éclatants et répondit avec une ardeur concentrée :

— Maurice n'avait rien à te dire. Je trouve honteux qu'il te mette au courant de notre vie privée...

Elle ajouta, avec une moue de dégoût :

— Plus honteux encore qu'il te parle de la sienne... Au surplus, cela ne m'étonne guère. En voilà assez, Raymond.

— Je te demande pardon, maman, d'insister sur ce sujet, quelque peu agréable que soit entre nous une telle discussion. Mais je suis plus que personne intéressé à la question qui vous a divisés.

— Que veux-tu dire?

— Maurice ne pouvait pas, ne voulait pas te dire la vérité, car te dire la vérité, c'était me dénoncer. C'est moi seul qui suis coupable.

— Ai-je bien compris, Raymond. C'est toi qui as une liaison avec mademoiselle Aigrefeuille ?

— Oui.

Alors, dans une seconde, je vis la figure de ma mère se transformer comme le ciel se transforme quand le vent emporte les derniers nuages et qu'à la glaçante giboulée succède le soleil, et tout aussitôt, elle s'assombrit de nouveau. L'innocence de Maurice délivrait son cœur d'un faix pesant ; mais c'était au tour de ma faute de l'opprimer. Elle aurait voulu à la fois m'embrasser à cause de la bonne nouvelle que je lui portais et me chasser loin d'elle, puisque j'étais à ses yeux le plus misérable des pécheurs.

— Est-ce vrai? Est-ce bien vrai? — demanda-t-elle, en haletant un peu.

— Dame ! — fis-je, — on n'invente pas ces choses-là.

— C'est courageux à toi de me le dire, mais c'était ton devoir...

Une barre se formait sur son front, qui creusait profondément la peau, entre les sourcils. Elle semblait souffrir !

— Raymond, je ne sais plus que penser. Tout ceci me bouleverse. J'aurais tant aimé que tu fusses différent des autres ! Et c'est fini maintenant, te voilà déjà corrompu, tu as une liaison avec une jeune fille, tu n'en as même pas de remords ! Je t'ai élevé avec tant de soin, je voulais faire de toi un chrétien véritable... Et voilà, parce qu'une jupe te frôle, tout est

perdu ! Tu n'as donc su résister à aucune tentation. Mais pourquoi, pourquoi? Réponds-donc?

— Je l'aime !

— Ah ! la belle excuse ! Mais tu en aimeras vingt autres comme celle-là ! Est-ce qu'on peut aimer d'ailleurs une fille perdue ?

— Je t'en prie...

— Oui, perdue, perdue ! Est-ce qu'une femme se donne en dehors du mariage? et si elle le fait, comment peut-on l'aimer?

— Maman, épargne-moi ces discours. Je suis assez attristé de ce qui est arrivé sans que tu ajoutes à ma honte le poids de tes reproches. Évite-moi des regrets que je ressens tout autant que toi...

— C'est possible, mais je dois te donner mon avis.

— Et comment l'ignorerais-je?

Que je souffrais de parler ainsi ! Revendiquer hautement le droit d'aimer Calixte et d'être aimé d'elle, dans le moment même où son amour pour Maurice me désespérait, me vanter d'un succès imaginaire quand ma défaite me donnait une telle amertume, c'était un supplice minutieux dont je ressentais tout à la fois et le pénible et le burlesque.

Ma mère m'interpellait :

— Mais, Raymond, l'avenir, l'avenir !

Je vis bien où elle voulait en venir : il lui était pénible de supporter la pensée que je vécusse ainsi hors du mariage, et d'un autre côté me pousser à épouser ma maîtresse était au-dessus de ses forces.

— Maman, — fis-je, — mademoiselle Aigrefeuille est une personne fière et libre, qui a des idées personnelles sur toutes choses. Ces idées sont peut-être fausses, mais après tout c'est son droit d'avoir des idées fausses. Elle a accepté de m'aimer en sachant pleinement ce qu'elle faisait, en gardant l'entière responsabilité de ses actes. Il n'est nullement dans ses intentions de se marier; elle entend demeurer libre, pour vivre ainsi qu'il lui plaît et se consacrer à son travail.

— Quel travail?

Comme Calixte n'en connaissait point d'autre que de s'abandonner à sa fantaisie, il m'était peu aisé d'en discourir. J'improvisai donc et tombai fort mal...

— Une œuvre d'érudition... sur les origines de la morale...

— Vraiment, c'est bien à elle qu'il appartient de traiter un si grand sujet!

Ma mère éclatait de colère.

— Maman, mademoiselle Aigrefeuille n'est point la personne que tu crois!

— Ne la défends pas... Mais toi, toi, Raymond, quand je pense que tu en es venu là!

Ses yeux se remplirent de larmes; je les supportai en me disant qu'elle préférait certainement pleurer à cause de moi qu'à cause de Maurice.

— Je t'assure, — déclarai-je maladroitement, — que tu exagères l'importance de tout cela.

— L'importance de tout cela! Tu n'as donc plus aucun sens moral!

— Tu ne veux pas comprendre que la jeunesse est une grande excuse.

— Crois-tu donc qu'elle puisse tout excuser? Si tu commettais demain un crime, ta jeunesse t'en absoudrait-elle?

— Je ne commets pas de crimes.

— Qu'en sais-tu? Tu as peut-être perdu une autre âme et tu perds sans doute la tienne. Ah! malheureux, si tu voyais aussi nettement que moi l'abîme où tu cours!

Hélas! je ne le voyais que trop : c'était un abîme de ridicule! J'avais hâte de me retirer.

Je fis, avant de m'en aller, une nouvelle maladresse.

— Maman, ne me fais pas repentir de t'avoir dit la vérité. Je n'aurais pu supporter plus longtemps la pensée que tu soupçonnes Maurice.

C'était rentrer fâcheusement dans le vif de la question.

— Mais au fait, il y va donc aussi, chez cette mademoiselle Aigrefeuille?

— Oui, je l'y ai mené.

Déjà, je rougissais.

— Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé?

— Oh! il savait bien que jamais tu n'approuverais une relation pareille. Il sait combien tu es sévère.

— Sévère, oui, et insupportable, n'est-ce pas? — dit ma mère avec amertume. — Je suis quelqu'un dont on se cache,

dont on se moque par derrière, une personne assommante et tyrannique... Quel mal peuvent donc nous faire ceux qui nous haïssent, puisque ceux qui nous aiment nous traitent ainsi? Est-ce qu'il connaît tes rapports avec cette demoiselle?

— Oui... Non... Oui... C'est-à-dire qu'ils n'existaient pas quand je l'ai conduit chez elle... Et je ne pensais pas alors que jamais...

— Mais aujourd'hui, il le sait.

— Un hasard les lui a appris...

— Il y est cependant retourné.

Je m'empêtrais de plus en plus.

— Tu sais combien il est faible, il avait l'habitude d'aller voir mademoiselle Aigrefeuille de loin en loin, il y est retourné quelquefois... quand même...

— Assez, assez ! Je ne veux plus rien savoir ! Cela m'écœure trop! Tous les hommes sont-ils pareils à vous? Ah! que n'ai-je suivi la vocation que je croyais avoir quand j'étais jeune fille, que ne suis-je entrée au couvent! C'est au Carmel que je voudrais être aujourd'hui, oui, au Carmel ! Mon mari, mon fils ! J'ai placé toute ma vie en vous deux, et voilà ce que vous êtes !

Elle cacha sa tête dans ses mains :

— Va-t-en, — dit-elle, — laisse-moi ! J'ai besoin d'être seule...

Je me retirai, le cœur plein d'une grande amertume, ayant à peine innocenté Maurice et m'étant condamné sans raison.

Que de fois depuis suis-je ainsi parti à l'aventure, guidé par un rêve chevaleresque, voulant jouer au héros et recevant au bout du compte ce pesant soufflet que la réalité applique toujours au visage de celui qui veut se dépasser soi-même !

XVI

Mais ma fâcheuse mission n'était qu'à demi terminée : il me fallait maintenant avertir Calixte.

Quelque peu influencé par les paroles de ma mère, je me

rendis rue de l'Opéra, déjà irrité contre Maurice. En traversant la cour, j'entendis résonner le piano : c'était Calixte qui jouait une ballade de Chopin. Je m'arrêtai pour l'écouter. Je me trouvais dans un état de sensibilité maladive ; mon être pour ainsi dire était à vif ; il me semblait que cette musique, à cette chair déjà écorchée arrachait des lambeaux de vivants tissus. Musique affreuse, la plus pleine qui soit de désespoirs et d'avortements, de regrets indéfiniment prolongés, de désirs en lesquels on n'a plus foi et de fêtes achevées dans les larmes. Ces accents pénétraient en moi comme des flèches brûlantes, ce bruit de cavalcade fantastique remuait dans ma pensée des mondes de douleurs obscures. Avais-je à ce point souffert que, du fond de mon passé, à cet appel désenchanté, un tel flot de mélancolie se levât? Dans toute ma vie en apparence heureuse, où avais-je récolté une désespérance telle que j'en eusse le cœur à ce point serré? D'où me venait un si vif dégoût du monde, une si mortelle appréhension?

Toujours ce bruit monotone de bal dans un jardin ancien, toujours ces masques qui tournent et qui s'effleurent et qui n'ont rien à se communiquer les uns aux autres que des morsures et des dédains, toujours ces fusées qui retombent, — et le carrosse est là dans l'ombre, avec ses blancs chevaux qui piaffent. Dans l'affolement de la fuite, les émigrés se bousculent, pressés de quitter ce pays où gronde la révolution. La fête s'achève dans le deuil, et ici même où les danses faisaient vibrer le sol, en toute hâte, un mort vient d'être mis en terre !

J'avais traversé le corridor. L'effort que j'avais fait, qui m'avait coûté un mensonge, me laissait épuisé. Je mesurais l'abîme de désolation où ma mère était plongée, celui où se débattait Calixte et le mien propre. Un seul homme était heureux, satisfait, Maurice. Il était maintenant à Marseille ; je l'y suivais en pensée. Il prenait sans doute le thé chez ses amis Lavalduc, il faisait la cour à sa femme, que je savais jolie ; et cet homme par qui souffraient tous ceux qui m'étaient chers, c'était mon meilleur ami sur la terre !

Je fus vaincu par l'émotion et, pris de je ne sais quel désespoir indicible, je me laissai tomber à genoux, et j'éclatai en

sanglots, accroupi contre la porte de Calixte, comme un mendiant.

La musique s'était arrêtée ; la porte s'ouvrit, et Calixte qui venait de l'ouvrir me vit ainsi, offrant la plus morne image d'accablement et de détresse.

— Raymond ! Raymond ! Que faites-vous là? Vous pleurez ! Pourquoi pleurez-vous?

— Parce que je vous aime, — lui dis-je.

Elle me regarda, indécise, troublée.

— C'est vous, Raymond, que j'aurais dû aimer. Je serais heureuse si je vous aimais, et vous le seriez aussi....

Elle m'avait pris par l'épaule, je me relevai, un peu confus, sentant que toutes mes actions depuis ce matin étaient des actes de folie. Je la suivis dans le salon.

— Et Maurice?

— Il est parti pour Marseille. Il m'a chargé de vous le dire. Il est parti pour deux ou trois jours. C'est même pour cela que je suis venu vous voir aujourd'hui...

— Il est parti ! Il est parti comme cela, sans me prévenir !

Calixte parut atterrée. Soudain, un brusque mouvement de colère la mit debout. Elle criait :

— Et c'est à lui que j'ai donné mon amour ! Quelle duperie ! Il ne m'aime pas, il ne m'aime plus ! Pas un mot pour moi ! Je le fatigue, je le lasse. Je le vois bien. Il n'a pas de cœur !

— Calixte, je vous en prie ! Il est un peu énervé, en ce moment. Son travail ne va pas, mais il vous adore, je vous le jure, il me le disait encore il n'y a pas longtemps... Je vous jure qu'il vous aime.

C'était ma deuxième comédie de la journée, et pour Maurice chaque fois !

— Pourquoi voulez-vous me détromper, Raymond? Je sais la vérité. Je n'en ai pas peur. Maurice a assez de moi et ne cherche qu'une occasion pour rompre ! J'ai eu tort de m'éprendre de lui, j'ai été folle, folle ! C'est fait maintenant. Qu'importe d'ailleurs? Voyez-vous, Raymond, de quelque façon qu'elle s'y prenne, une femme rate toujours sa vie. Peu d'années heureusement me séparent de la paix finale. Ah ! Dieu ! se coucher enfin et se dire que c'est pour toujours, que le réveil ne viendra plus !

— Vous aviez si peur de la mort, l'autre jour, Calixte.

— Non, je pense souvent à elle, et comme à tous ceux qu'elle hante, tantôt je la redoute et tantôt je la désire. Est-ce qu'il y a dans ce monde autre chose que ce que j'y ai vu : être à charge à ceux que l'on aime et torturer ceux qui vous aiment, avoir la guerre quand on aime la paix, être trahi quand on est fidèle et sentir cependant que l'on trahirait soi-même pour un caprice ! Vivre entre deux épouvantes : celle de se souvenir et celle d'oublier. Oublier, c'est ne plus sentir, mais se souvenir, c'est verser des larmes de sang en songeant à ce qui n'est plus ! Mon petit Raymond, dites, est-ce qu'il n'y aura jamais autre chose, jamais, jamais ? Peut-être faut-il chercher son salut dans la médiocrité... Oui, ce doit être le salut.

Elle regardait loin, devant elle, je ne sais où, dans l'avenir, peut-être...

— J'aurais voulu rencontrer un être que j'aurais aimé toujours, un être pour qui j'aurais toujours trouvé en moi une émotion toute prête. J'aurais cheminé à ses côtés sur une grande route, en pleine lumière, jusqu'à l'heure où le soleil se couche, l'heure où l'on entre dans le renoncement, la main dans la main, sans désir, sans regret, sans rêve, ayant vécu sa vie comme une longue journée d'été dont le crépucsule qui vous endort n'est pas moins beau que l'aube qui vous avait éveillé !

Elle baissait la tête ; ses deux mains inertes pendaient ; jamais je n'avais remarqué à quel point elles étaient belles, — pleines, vives, spirituelles, — les mains d'une fileuse qui doit savoir tisser la plus belle tapissérie avec les fils que la destinée lui offre.

— J'aurais été cet homme-là pour vous...

— Oui, Raymond, si je vous avais aimé, — dit-elle avec amertume. — Quelle folie, mon pauvre ami, de vous dire tout cela, à vous qui avez tant de chagrin ! Oubliez, oubliez, mon pauvre ami, et oubliez-moi si vous pouvez. Je me croyais une femme. Hélas ! je vois bien la vérité, j'ai quinze ans, et le désespoir au cœur...

Elle n'en dit pas plus long, parce que Peyroncelly et Hupaïs se présentèrent, et je me retirai.

Je marchai.

J'allais au hasard sur la route des Milles. Je regardais sans le voir le sinueux chemin blanc qui glissait entre les platanes. Je ne savais plus si je souffrais davantage de la douleur de ma mère, de celle de Calixte ou de la mienne, mais ces trois douleurs se mêlaient en quelque sorte et m'effrayaient.

Je cheminai longtemps ainsi. Le soir vint. De longs nuages s'amoncelèrent, qui avaient les formes les plus fantasques et les plus imprévues. On eût dit qu'un sculpteur de génie les créait au souffle de sa fantaisie ; et pour rendre cette image plus sensible à mon esprit, il me semblait que de toute l'écume que ses travaux n'utilisaient pas, les cerisiers et les amandiers se fissent une ondoyante parure. Je voyais au bord de la route s'élever les plus charmants coteaux. Sur leurs pentes austères, les cyprès levaient leurs campaniles muets, où les heures immobiles de la Nature étaient inscrites pour toujours.

J'écoutais la voix grave des soirs de mars : mille douleurs et mille encore se sont succédées sur cette terre, qu'un peu de terre a étouffées. La mienne, ma très grande douleur, ce n'était rien, je le savais, qu'un chagrin pareil à tant d'autres, qu'ignorait un précédent printemps, qu'un printemps prochain ne connaîtrait plus !

Espère, ô cœur blessé, ta souffrance ne durera pas. Désespère, cœur confiant, car rien ne te sera épargné, et le plus abominable de tout sera son indifférence future !

Je m'assis sur une roche et je regardai Aix à mes pieds. Les tuiles étaient roses ; de loin en loin, des masses de pins édifiaient sur l'étendue leurs vaisseaux pleins d'ombre. Du troupeau serré des maisons pointaient les clochers vigilants. On entendait par moment le bruit saccadé d'une forge, l'appel lointain d'un chien. Tout était calme. Je surplombais la route.

Un prêtre passa, lent, paisible, indifférent à mon trouble comme il l'était au ciel changeant. Puis deux amoureux qui se tenaient par la taille. Ils allaient à petits pas, ne voyant rien non plus, ne regrettant rien, indifférents eux aussi à tout ce qui n'était pas leur passion. Et sans pensée, sans désir, sans rêve, sous les crêpes que la nuit épaississait autour de moi, je les regardais lentement s'enfoncer dans l'ombre grandissante.

XVII

Le lendemain, je prenais le thé avec maman, dans sa chambre, car elle souffrait depuis quelques jours de migraines violentes. Nous parlions depuis une heure des choses les plus indifférentes, quand elle me dit tout à coup :

— Raymond, il me faut revenir sur un sujet qui n'est agréable ni pour toi, ni pour moi. Mais je ne peux m'empêcher d'y penser sans cesse. Je n'ai pu dormir cette nuit, tant cette douloureuse conversation m'a troublé l'esprit. Ce qui vient d'arriver est un grand malheur pour moi. Dieu fasse, mon pauvre enfant, que tu aies assez de bon sens pour échapper aux filets de cette dangereuse sirène...

Mais les réflexions de la nuit avaient calmé déjà ma généreuse exaltation. Il ne me restait qu'un grand agacement.

— Oh ! maman, — répondis-je, non sans quelque impatience, — je t'en prie, sois simple, comme tu l'es toujours. Ne donne pas à mademoiselle Aigrefeuille un nom ridicule ! Ce n'est pas une dangereuse sirène. C'est une malheureuse jeune fille, très triste, très isolée et pour laquelle j'ai éprouvé une pitié profonde.

— J'accepte de croire que ce sont des sentiments très nobles qui t'ont conduit à cette impasse, et cela me fait du bien de le savoir, mais cette situation ne m'en paraît pas moins inextricable.

— Maman, je t'en conjure, ne revenons plus sur ce sujet. La situation, hélas ! n'a rien d'inextricable ! Jamais, Calixte et moi, nous ne nous marierons, et comme toute chose humaine est de peu de durée, nous nous quitterons un jour ou l'autre...

Ma mère hésita :

— Me promets-tu de m'avertir le jour où tu rompras avec mademoiselle Aigrefeuille?

— Je te le promets.

Là-dessus, elle soupira et nous nous embrassâmes ; et j'admirai combien, parce qu'il s'agissait de moi, pouvaient

fléchir ses principes de rigoureuse morale. Sans doute allait-elle maintenant commencer neuvaines sur neuvaines pour m'affranchir du joug de celle qu'elle appelait une sirène. Qu'il m'était dur de mentir ainsi sur des points qui me touchaient de si près !

Je me retirai pour écrire une longue lettre à Maurice. Je lui racontai ce qui s'était passé et comment la situation venait de se dénouer à son profit. Puis tout étant éclairci en apparence, je jugeai bon de prendre immédiatement des résolutions viriles : celle par exemple de lutter contre mon amour, et pour cela, de commencer à ne plus voir Calixte. Je m'enfonçai donc dans l'étude du droit, et je ne bougeai guère de ma chambre pendant les trois jours que dura cette période de grand travail qui, je dois le dire, fit une heureuse diversion dans mon existence tourmentée.

A la fin du troisième jour, Maurice arriva. Il monta immédiatement dans ma chambre.

— Tiens, — dit-il, — tu travailles?

— Tu le vois.

— Tu as raison. Je vais en faire autant. Je reviens à Aix plein de projets magnifiques. Ce petit séjour à Marseille m'a éclairé sur ma voie. Ici, je ne suis pas encouragé. Lavalduc et sa femme ne m'ont parlé que de mon travail. Eux, au moins, ils aiment l'art ! Si tu avais entendu les compliments qu'ils m'ont faits !

De la scène qui avait occasionné son départ, plus un mot déjà.

— Aussi, c'est bien entendu. Que ta mère le veuille ou non, je quitterai Aix, j'irai m'installer à Marseille. Les Lavalduc habitent une villa près de la Corniche. On pourrait louer une maison auprès de la leur. Je ferai des marines. Ici, tout est sec, banal, monotone. Je suis las de copier des pins. Mais la mer, les vagues, la lumière sur l'eau, ah ! que c'est beau !

— Tu as reçu ma lettre? — lui demandai-je timidement.

— Ah ! oui, et moi qui oubliais de t'en parler ! Suis-je assez étourdi ! Je te remercie, mon petit, tu t'es conduit tout simplement comme un héros. C'est crâne, c'est chic, ce que tu as fait... Ne dis pas non ! C'est admirable. Tu m'as tout bonnement sauvé !

Les paroles étaient vibrantes, l'accent manquait. Je sentais son indifférence. Ce qui m'avait bouleversé le touchait à peine. Après ces trois jours de Marseille, il n'était plus le même homme. Voilà donc pour quel résultat je m'étais noirci à plaisir, aliéné peut-être un peu de l'affection de ma mère ! J'en aurais crié de détresse !

— Maman... — lui dis-je.

Il m'interrompit :

— Ta mère m'assomme !

Je demeurai si stupéfait que je n'insistai pas. Je changeai aussitôt de thème.

— Calixte a été navrée de ton départ...

— Calixte m'assomme !

Il avait l'œil dur, le sourcil froncé ! Était-ce là l'homme que j'avais tant aimé, qui avait été si bon pour moi, si tendre avec maman? Je le voyais aujourd'hui insensible, sec, égoïste. Était-ce son nouvel amour qui le transformait à ce point? Maurice, mon ami, Maurice, respect et culte de ma jeunesse, prends garde, mon idole, j'aperçois maintenant tes pieds d'argile !

En venant me trouver dans ma chambre, ce que souhaitait uniquement Maurice, c'était de parler de madame Lavalduc. La situation où je m'étais trouvé entre Calixte et lui l'autorisait donc à me prendre pour confident de toutes ses passions nouvelles? Que de fois me faudrait-il l'écouter encore?

En attendant, il célébrait madame Lavalduc, une petite femme élégante et brune, aux yeux vifs, pleins de malice légère. Une personne quelconque, quoi! D'avance, je la haïssais. Que ne dus-je pas entendre sur son esprit, sur sa conversation, sur son sentiment de la peinture ! Elle au moins savait aimer Ghirlandajo, et Pier della Francesca, et Masaccio ! Jusqu'au dîner, il m'en rabattit les oreilles !

Je cherche parfois à délimiter ma part de responsabilité dans ce qui nous est arrivé. Je me demande alors si je fus aussi coupable que je le parus aux yeux de ma mère. Il me semble que c'est à ce moment précis de notre histoire que j'aurais dû m'arrêter, y voir clair. Si j'ai été coupable, ce fut

pendant cette unique minute. Ma mère une fois avertie, il eût été très sage de rompre avec Calixte. Mais comment en eussé-je trouvé le courage? Je l'aimais! Maurice, lui, par contre, aurait bien voulu rompre ; Calixte devenait impérieuse et tyrannique. Hélas! comme tous ceux qui aiment, elle perdait le contrôle de ses actes. Elle se sentait perdue par l'excès de son amour pour Cordouan. Au lieu de montrer de la coquetterie, de se faire désirer, elle excédait son amant de plaintes, d'exigences sans fin. Lui se sentait si fort en faute que, pour ne pas pousser les choses à bout et pour éviter des scènes, il obéissait, mais rechignant et plus disposé à la vengeance qu'à l'amour. Dans ces circonstances, nous nous retrouvions presque chaque jour chez Calixte. Imprudence impardonnable.

Il est vrai que les soupçons de maman semblaient apaisés. Au retour de Maurice, elle lui avait fait de tendres excuses, qu'il avait acceptées avec une impudence et une désinvolture véritablement magnifiques. J'en avais été honteux pour lui, puisque j'étais bizarrement condamné à lui servir de conscience. Ce qui augmentait mes regrets, c'était non point la rigueur de maman à mon égard, mais la tristesse où je la voyais plongée.

Ce fut à ce moment qu'éclata la catastrophe.

Tout semblait calme, comme par un enchantement; Maurice, plus souple, devait préparer quelque manigance de sa façon, maman, plus tranquille de ce côté, paraissait décidée à mon égard à faire la part du feu et à admettre que la jeunesse a le droit momentané de sacrifier à de faux dieux. Calixte, trompée sans doute par les apparentes douceurs de mon beau-père, se montrait plus heureuse. Moi-même, j'étais rassuré de sentir autour de nous l'atmosphère moins chargée de fluides électriques.

Or, il arriva qu'à la fin d'une après-midi, Maurice et moi, nous étions chez Calixte, par extraordinaire seuls tous deux avec elle. Calixte venait de jouer du piano et nous échangions des propos à bâtons rompus, la cigarette aux doigts, dans cette sorte d'aimable farniente qui caractérise les premières soirées du printemps.

Par la fenêtre ouverte, l'air qui entrait était agréablement frais. Il nous portait l'odeur des iris qui commençaient de fleurir dans l'étroit jardin ; de temps en temps, une abeille ou une guêpe nous faisait visite, et bourdonnait, étourdie, se cognant aux glaces.

On entendit sonner.

— C'est Peyroncelly ou Arion, — dit languissamment Calixte. — Je n'attends personne autre.

Elle était allongée sur le divan, dans l'abandon qu'elle avait accoutumé de prendre lorsqu'elle se trouvait seule avec nous. Sa jupe était si relevée qu'on voyait une de ses jambes jusqu'au genou, une jambe fine, longue, élégante.

La petite bonne entra :

— Il y a là une dame qui demande à voir Mademoiselle...

— Qui est-ce?

— Je ne la connais pas. Elle a refusé de dire son nom.

— Dites-lui que je n'y suis pas...

Mais alors, derrière la bonne, nous voyons entrer quelqu'un dans le salon, une personne en noir que Calixte ne reconnaît pas tout de suite et qu'elle laisse venir jusque devant elle, sans se déranger, ni baisser cette jupe libertine sur cette jambe étalée.

Et cette personne, tout en noir, la voilette baissée, rapide et brusque, nous l'avions regardée avec autant d'épouvante et de surprise, Maurice et moi, que si nous avions vu la foudre elle-même tomber là, au milieu de nous, au rez-de-chaussée de l'hôtel de l'Estang-Parade !

Calixte vit que nous nous étions levés, remarqua la pâleur de Maurice, ma propre rougeur, regarda la visiteuse et fut sur pied d'un saut. Elle venait de reconnaître maman.

— Je vous demande pardon, mademoiselle, d'avoir forcé votre consigne et d'être entrée ainsi chez vous, mais j'ai un renseignement à vous demander...

Maurice voulut parler, ne trouva rien à dire. Je me souviens que j'étais si troublé que je tirai machinalement mon mouchoir de ma poche et que je m'essuyai minutieusement le front, puis les mains, comme si je venais de courir au grand soleil.

— Mademoiselle, — dit maman, — je suis venue vous demander la vérité, à vous, la vérité que l'on me cache. Des deux hommes qui sont ici, quel est celui qui est votre amant?...

— Lucie ! — cria Maurice.

Mais il sentit l'inutilité de son intervention, et il se tut.

Calixte fixa sur ma mère un long regard douloureux :

— Madame, — dit-elle, — je n'aurais jamais cru de vous que vous pussiez venir un jour m'insulter jusque chez moi !

Elle avait dit cela, sans colère, d'une voix basse, sourde, presque contrainte, qui avait un certain tremblement.

— Dieu me garde de vous insulter, mademoiselle, ni aucune créature humaine, mais un de ces hommes est votre amant. Cela, je le sais. Lequel des deux? Pensez à moi, mademoiselle, à ma souffrance. Mon fils prétend que c'est lui. Est-ce vrai?

Calixte ne comprit pas, bien entendu, le sens de cette dernière phrase, crut à quelque extravagante indiscrétion de ma part et me jeta un regard de reproche que ma mère surprit.

— Je veux savoir la vérité, mademoiselle, dites-la-moi. Je ne peux plus vivre ainsi entre deux êtres qui se concertent pour me tromper. Je souffre trop. J'ai faim et soif de vérité. Je meurs de ce mensonge universel. Où est la vérité?

— Je n'ai rien à vous dire, madame !

Ma mère se redressa, ses yeux brillaient d'une sorte de surexcitation fiévreuse.

— Je sais maintenant ce qu'il en est. Tous deux vous aiment, tous deux, vous les retenez loin de moi. Vous m'avez volé ma vie entière, mademoiselle, vous ne m'avez laissé que la trahison et la solitude! Cela est mal, mademoiselle, cela est vil...

Calixte était blême :

— Reprenez votre mari, madame, — dit-elle, en tremblant. — Regardez-le, vous voyez qu'il n'attendait que ce scandale pour rompre avec moi. Je vous le rends !

Elle se dirigea vers le fond, sans un regard pour aucun de nous et referma sur elle la porte de sa chambre.

— Vous avez fait du joli, Lucie! — dit Maurice avec fureur.

Et, empoignant presque brutalement le bras de ma mère, il l'entraîna au dehors.

J'aurais voulu courir à eux, m'interposer, les supplier de ne pas se dire des choses affreuses. Je n'osai pas.

Et cependant c'était vrai. Pendant cette scène, la figure

de Maurice reflétait une sorte de soulagement, de délivrance, que Calixte avait interprétée à sa manière et qui n'était peut-être que la satisfaction de voir finir une équivoque qu'il ne pouvait plus supporter. Ils sortirent sans me parler.

J'allai à la porte de Calixte, je frappai :

— Calixte !

Rien.

— Ouvrez-moi, Calixte ! Je suis seul. Ils sont partis. Je voudrais vous voir.

Toujours rien !

— Calixte !

Silence. J'ouvris la porte-fenêtre qui donnait sur le petit jardin. La chambre de Calixte s'y ouvrait aussi. J'appuyai mon front en feu contre les vitres. Je ne vis rien d'abord et formai de mes deux mains une façon d'œillère. J'aperçus enfin Calixte jetée sur son lit, à plat ventre, la tête cachée dans ses bras. Elle ne pleurait pas. Elle était immobile, terrassée. De loin en loin, un long frisson la secouait toute.

Un iris jaune et violet s'ouvrait sous la fenêtre, je le cueillis et me retirai.

Une fois encore, j'errai au hasard des rues, n'osant entrer chez moi, ni revenir chez Calixte. Je marchai longtemps, dans l'espoir de m'éreinter à fond pour ne plus penser. Quand la nuit fut venue, je regagnai la rue de l'Opéra. J'hésitai à franchir le seuil de l'hôtel de l'Estang-Parade. Je remontai jusqu'à la rue Eymeric-David. Je m'assis sur une borne, me sentant infiniment loin de tout.

Un facteur faisait sa tournée vespérale : il balançait une petite lampe et, avant de déposer son courrier dans les boîtes, il s'arrêtait pour lire lentement les suscriptions des enveloppes. En quel siècle étions-nous? Avec un grand bruit mélancolique et doux de sonnailles, un troupeau descendait vers moi. Le berger qui le conduisait, enveloppé dans son épais manteau de bure, avait l'aspect de ces personnages de pastorale que, Noël venu, on dispose autour de la ferme de carton rocailleux d'une crèche enfantine.

Je me sentais hors du monde. Et j'aurais voulu, suffoqué de tristesse, tenaillé par le chagrin, m'en aller comme le berger, dans la montagne, bien loin, bien loin, avec mes bêtes, en

pleine solitude, pour des mois et des mois, hors de l'atteinte des hommes, là où le silence s'établit pour toujours, où l'on ne se déchire pas soi-même, où l'on ne voit pas souffrir tous ceux à qui l'on a donné sa tendresse !

XVIII

Au matin, Maurice, fort penaud, me rejoignit dans le jardin. Il me dit qu'il avait eu la veille au soir en rentrant une dispute affreuse avec sa femme, que dans la première fureur de son indignation, il lui avait montré d'abord quelque dureté, mais qu'il avait dû assez vite baisser pavillon devant ses attaques et qu'elle lui avait dit des choses effroyables, avec une fureur dont il l'aurait crue incapable.

— Enfin, mon cher, j'ai fini par me taire. Elle m'a terrifié par l'excès de sa violence. Il n'est pas possible qu'elle soit dans son bon sens.

Cette pensée aiguë et pénible m'avait déjà la veille traversé l'esprit, pendant la scène incroyable qui s'était déroulée à l'hôtel de l'Estang-Parade. J'eus un grand sentiment d'horreur à me dire que, si ma mère perdait ainsi quelque chose de son bon sens, c'était beaucoup par la faute de Maurice, mais quelque peu aussi par la mienne.

— Tu devrais aller lui parler, — conclut-il. — Elle ne m'a dit que deux ou trois mots sur ton compte, mais terribles. Je crois qu'elle t'en veut beaucoup.

Je montai donc chez ma mère. Je ne dirai pas que le cœur ne me battait pas en entrant chez elle. Je ne savais en rien où étaient mes torts envers elle, mais cette incertitude augmentait mon trouble, tant il est vrai que c'est moins l'importance de la faute qui cause des remords que les doutes où l'on demeure sur elle.

— Pourquoi viens-tu? — s'écria-t-elle. — Qu'as-tu à me dire?

Elle était extrêmement pâle, les yeux brillants, les paupières rouges d'avoir pleuré sans doute la nuit.

— Je n'ai rien de particulier à te dire. Je n'ai pas pu te voir hier soir. Je voulais simplement t'embrasser et prendre de tes nouvelles.

— Peut-être aussi as-tu envie de me parler de cette femme!

— Je n'ai maintenant plus rien à t'en dire, maman.

— Eh bien ! pour moi, il n'en est pas ainsi. J'ai à te parler. Assieds-toi.

Je pris un siège, me préparant à l'écouter.

— Ainsi, — dit-elle, — tu savais que Maurice avait une maîtresse et tu consentais à la voir...

— Maman, je t'en prie...

— Non, tu parleras après.

— Je ne savais rien de la vie de Maurice. Il ne m'a jamais fait de confidences. Je n'ai appris que par hasard sa liaison avec mademoiselle Aigrefeuille.

— Il était inutile de m'interrompre pour cela. Tu n'en es pas moins retourné chez elle quand tu as découvert la vérité.

— C'était une grande amie à moi, il m'était tellement pénible de ne plus la voir !

— Et tu as continué à la visiter régulièrement ! Oui, tu allais avec mon mari tenir compagnie à sa maîtresse. Tu n'as pas trouvé cela monstrueux, mais tout naturel. Mon Dieu, oui, on faisait, n'est-ce pas? une petite fête de famille. Et de moi, de moi, trompée, raillée, trahie, qui s'est soucié? Mais toi, Raymond, mon fils, as-tu jamais songé à ma douleur, à mon honneur?

— Que pouvais-je faire?

— Quelle question ! Tu es si corrompu que tu n'as plus le moindre sens moral. Il ne fallait pas t'associer à cette infamie ! Mais le jour où une amie bien intentionnée vient m'apprendre ce qui se passe, tu viens, ce jour-là, te porter coupable pour couvrir Maurice, pour lui permettre de continuer, pour te faire plus effectivement le complice de cette ignominie...

Je poussai un cri d'horreur. Ainsi c'était à cette conclusion qu'aboutissait mon acte de dévouement !

— Maman, — répliquai-je avec véhémence, — si j'ai agi de telle sorte, c'était afin de te sauver, toi, aussi bien que Maurice ! Ma faute était moins grave que la sienne.

— Si tu ne l'avais pas couvert, il aurait rompu. Grâce à toi, il a pu ne pas le faire et rester l'amant de mademoiselle Aigrefeuille. Et puis. Raymond, je ne peux plus rien croire de bon de toi. Qui sait si tu n'avais pas quelque intérêt à agir comme tu as fait? Peut-être, au fond, que tu dis vrai et que tu es l'amant de cette personne.

— Maman, je t'en conjure, comment peux-tu aussi gratuitement supposer autant d'infamies !

— Les écailles me sont tombées des yeux. Mon aveuglement a cessé. Je soupçonne tout maintenant, je suppose tout. Je ne crois plus en rien, j'en ai le droit. Quand on a un mari et un fils et qu'ils se sont conduits tous deux comme vous l'avez fait, c'est fini, on peut tout attendre de l'être humain. Il est cependant dit dans la Genèse : « Dieu a fait l'homme à son image ! » Ah ! qu'en reste-t-il désormais de cette image primitive?

Que dire, que faire pour me disculper? Je me sentais vulnérable sur tous les points. Je n'avais donc jamais vu la situation en face telle qu'elle était ! Mais où trouver la vérité?

— Ah ! qui aurait jamais cru cela de toi? Tu paraissais droit, honnête, loyal, puis, un jour, soudain, le masque tombe, on voit le visage de boue...

— Mais ce n'est pas vrai, maman, ce n'est pas vrai ! Je ne suis pas ce que tu crois. Comment ne le sens-tu pas?

— Trop tard, trop tard ! il est trop tard, Raymond, pour te disculper. Je croyais en ta noblesse, je croyais en la noblesse de Maurice. C'est pour cela que je vous ai tant aimés tous deux. Je ne peux aimer que des êtres qui aient de la noblesse, de la dignité. Vous n'avez rien de cela, ni l'un ni l'autre. Vous êtes bas, vous êtes bas. Le mensonge, l'hypocrisie, le vice, la trahison, voilà l'air que vous aimez, qui vous plaît à respirer. Il n'y a en vous rien de grand, rien de vrai. Vous trouvez la vie trop propre encore pour votre goût, il vous faut son fumier ! Et dire que j'avais foi en vous ! Je me disais avec orgueil : « Raymond, Maurice, c'est de l'or ! » Je me sentais, auprès de vous, protégée des vilenies de la terre. Ce que vous disiez, ce que vous faisiez me paraissait pur, élevé, généreux, je ne voyais rien de honteux en vous. Nous vivions dans la candeur, la probité, la confiance. J'étais heureuse et je remerciais Dieu...

Et tout à coup, je découvre une porte dérobée ; le voile se déchire et je tombe dans un cloaque. Étais-je bête! étais-je bête!

— Mais ce sont les circonstances qui me condamnent, maman, et non pas mon caractère. Je te jure que tu es d'une injustice atroce pour nous.

— Tais-toi, Raymond, tais-toi ! Pour ne pas être injuste, aurais-je dû aussi vous inviter, cette femme et vous, vous donner à souper ensemble? Ah! quelle honte! Toute ma vie je n'ai aimé que ce qu'il y a de beau, de pur, de noble, le désintéressement, le sacrifice, l'idéal. Jamais je ne me trouvais assez vertueuse, assez difficile pour moi-même. Je cherchais sans cesse ce qui exalte, ce qui rend meilleur. Si j'avais une mauvaise pensée, un mauvais sentiment, j'étais triste, je me sentais humiliée. J'aspirais sans cesse à quelque chose de plus haut que moi, qui m'eût soulevée toute entière. L'enthousiasme seul me faisait pleurer. Je n'aimais que ce qui grandit. Je te croyais pareil à moi. Je m'étais efforcée de t'élever dans le culte de ce que j'aimais. Il me semblait qu'on n'est jamais assez fier, assez pur, assez intègre, qu'il y a des amitiés qui souillent, des contacts qui pourrissent. Je recherchais le devoir parce qu'il est difficile et non parce qu'il est obligatoire. Cela te donne envie de rire, n'est-ce pas? Oui, j'ai été une femme de devoir, et si j'ai pu t'aimer autant, c'est que j'ai refoulé tout ce qui n'était pas noble ! Dans ce cœur que tu as blessé à jamais, je n'ai voulu conserver que le plus pur, que le plus ardent, afin d'alimenter la passion que j'avais pour toi et qui me tuera maintenant, qui m'étouffera puisqu'elle va demeurer sans but et sans motif !

— Mais, maman, tu exagères vraiment trop ! Si j'ai eu des torts, je l'avoue. Je t'en demande pardon...

— Trop tard, mon enfant, trop tard ! Derrière tes paroles, il y a des faits, des faits monstrueux. Ce ne sont pas des torts, comme tu dis, que j'incrimine. Ce que je reproche est plus grave que cela. Moi aussi, j'ai eu des torts. Qui n'en a pas? Je n'aurais pas dû te laisser devenir l'ami de Maurice. Il t'a donné sa légèreté, son insouciance, son absence de sens moral. Mais aussi, pourquoi ai-je épousé Maurice? Tout cela est de ma faute. J'en suis cruellement punie...

— Encore une fois, je te demande pardon !

— Mais comprends donc, Raymond, que je ne t'en veux pas ! Tu crois à je ne sais quelle rancune, quelle animosité de ma part... Non, je ne t'en veux pas, je te vois seulement tel que tu es. Je me suis trompée sur ton compte, voilà tout! Rien ne peut faire que ce qui est arrivé n'ait pas eu lieu ! J'aurais donné ma vie pour ne pas voir cela. Dieu en a jugé autrement. Que sa volonté soit faite! Mais rien ne me fera oublier ce qui s'est passé. Toute confiance est finie entre nous, toute intimité! Tu as été contre moi l'allié de mes ennemis.

C'était vrai en apparence ! Comment n'avais-je pas vu plus tôt à quel abîme je courais !

— Je te parle calmement, froidement, Raymond. Mais tu ne peux pas savoir ce que j'ai souffert, ce que je souffre ! C'est cela, l'enfer, voir tels qu'ils sont ceux que l'on a aimés. Il ne peut y avoir un supplice pire ! Maurice, au fond, avait des excuses de me tromper. On a peut-être des excuses de tromper sa femme. Mais toi, tu es mon fils. Tu es sans excuse ! Je pourrais peut-être un jour oublier les torts de Maurice. Les tiens, jamais !

Je sanglotais.

— Je me souviens, quand tu étais tout petit, de mes angoisses. Je m'agenouillais au pied de ton lit et je disais à Dieu : « Vous voyez, Seigneur, combien il est faible et fragile. Par pitié, laissez-le-moi. C'est tout ce que j'ai au monde. C'est mon fils, ce sera mon soutien, ce sera mon ami. » Tu étais souvent malade, je te soignais, je te veillais, et chaque fois que tu toussais, mon cœur se serrait. Et je répétais : « Seigneur, c'est mon fils bien-aimé, laissez-le-moi... » Et je disais à la Vierge : « Vous avez perdu votre fils, vous comprenez mon épouvante. Laissez-le-moi... » Et tout cela, tout cela, pour qu'un jour vienne où tu me sois arraché, tout vivant !

— Maman, je t'en conjure, par pitié, tais-toi, ne parle pas ainsi...

Elle hochait douloureusement la tête :

— Je ne peux rien changer à ces choses. Je t'ai perdu. J'ai perdu mon petit !

Elle répétait cela comme une folle et j'eus en ce moment l'impression d'être en réalité l'enfant dénaturé qu'elle voyait en moi.

Et je sentis peser sur moi l'irréparable, et dans un élan de désespoir, je m'écriai :

— Eh bien! puisqu'il en est ainsi, puisque tu ne veux rien entendre, je vais quitter Aix, j'irai à Paris.

— Je suis satisfaite, — me dit-elle, — que tu prennes cette détermination, car j'allais moi-même te la proposer.

— Tu allais toi-même...

Du coup, ma colère tomba. C'était donc fini, bien fini.

— Tu ne prétendais cependant pas continuer à vivre paisiblement, entre Maurice et moi, après tout ce qui s'est passé? Non, non ! Jusqu'à ta majorité, je te rendrai mes comptes de tutelle, tu prendras ce qui te revient de ton père et tu finiras tes études où tu voudras. D'ailleurs, il n'est pas sûr que je continue à vivre avec Maurice. Peut-être m'installerai-je dans une maison de retraite. Je suis punie de n'avoir pas accepté la vie religieuse. J'étais née pour le cloître. Jamais je n'ai pu me faire aux bassesses de ce monde. Ce n'est pas aujourd'hui que je m'habituerai...

— Alors, c'est irrévocable?

— Tu le vois bien. Est-ce moi qui ai créé cette situation?

Nous nous regardâmes en silence. Son regard demeurait froid et triste. Nous n'avions plus rien à nous dire. Je me levai, je quittai la chambre.

XIX

Cette conversation si affreuse, si pénible, ce fut pourtant la dernière que je devais avoir avec ma mère...

Les deux jours qui suivirent, nous ne nous vîmes qu'aux heures des repas. Elle, distante, mélancolique, moi, taciturne et désespéré. Maurice, penaud, maussade, maladroitement empressé.

C'est une chose assez sinistre qu'une réunion de famille, quand le moindre nuage trouble le ciel de l'harmonie intérieure. Il faut se réunir, manger ensemble, acte lamentable aussitôt qu'il n'est plus joyeux. On se tait, on se surveille

mutuellement, on mange du bout des lèvres, on attend avec impatience l'heure de quitter la table. Il faut être là. On n'a rien à se dire, ou presque; on n'ose pas se regarder. C'est le repas funèbre des anciens. Un mort est au milieu de nous. Lequel? La confiance, l'intimité, une heureuse liberté. Voilà les cadavres que l'on veille !

Le soir du troisième jour, je rentrai après avoir rendu visite à M. d'Escursan, dont j'aimais les vieilles histoires. Je venais d'ouvrir la porte qui donnait sur la traverse de la Molle et donnait directement sur le pavillon. Je venais de descendre les trois marches du perron, quand Miette surgit au seuil de la cuisine, son bonnet de lingerie posé de travers, le visage bouleversé.

— Monsieur Raymond ! Monsieur Raymond !

— Quoi donc?

— Venez vite !

— Que se passe-t-il?

— La pauvre Madame !

Il me sembla que deux poings puissants me séparaient le cœur en deux. Tout tourna autour de moi. Je n'osais poser la moindre question. J'étais comme un condamné qui attend l'arrêt du tribunal suprême. Vingt siècles s'écoulèrent dans une minute.

— Elle vient d'avoir une attaque !

J'eus mal affreusement, toutes les pensées qui se succédèrent en moi dans un désordre terrible ne m'offrant que des images funèbres. Aussitôt après, j'éprouvai une réaction subite et comme un soulagement dans mon désespoir. Ainsi je touchais enfin ce dont j'avais si peur depuis tant d'années, le spectre qui me rendait redoutables toutes les heures de la vie. Je n'avais plus à la craindre ! Enfin, on ne descendait pas plus bas maintenant dans l'abîme noir de la vie !

Je gravis l'escalier quatre à quatre.

Des bruits de voix me venaient, j'arrivai au premier étage. Je vis entr'ouverte la chambre de ma mère. Tout était en désordre, des linges traînaient, une cuvette était posée sur un fauteuil. Maurice, extrêmement blême, l'air gêné, était debout près du lit. Derrière lui, se tenaient le docteur Villemus et le père Sirrugue, le jardinier.

— Eh bien ? — dis-je tout haletant.

— Chut ! — me répondit Maurice.

Il me prit par le bras, m'entraîna dans le corridor.

— Vite, vite, Maurice ! Dis-moi la vérité !

— Le premier danger nous semble évité, — répondit-il.

— Et après?

— Après? Ah ! dame ! Que veux-tu qu'on sache ! S'il ne survient rien de nouveau d'ici cinq ou six jours, peut-être la sauverons-nous.

Je rentrai dans la chambre. Je m'approchai du lit. Je vis là ma mère, ce pauvre visage déformé, le pli tordu de cette bouche que les muscles d'un côté ne soutenaient plus. Je vis, chose plus affreuse, le regard complètement changé : plus rien de ce qu'on y distinguait autrefois, fierté, noblesse, vaillance, mais une expression comme vacillante, en même temps vieillie et enfantine, pauvre, humble, suppliante. Je venais d'assister à une sorte d'assassinat moral et j'en avais un sentiment de révolte au moins aussi grand que de pitié.

Le misérable œil de la victime se dirigea vers moi. Alors quelque chose sourdement le traversa, une lueur d'intelligence, et cette tête démunie se détourna de moi. Elle se détourna de moi, et dans ce moment terrible, je connus que le premier souvenir que la pauvre femme gardait de ce monde qu'elle avait failli quitter, c'était celui de ma faute et de ma trahison !

Ce fut peut-être là l'émotion la plus abominable que j'ai ressentie sur la terre ; et j'admirai malgré moi cette progression savante avec laquelle la vie à la douleur qui nous paraît la dernière sait en ajouter une autre encore !....

Je ne dirai rien des jours qui suivirent, de nos angoisses, de nos terreurs, de nos soins constants, et de nos nuits de veille. Le pire de tout, c'était le malaise où ma présence, chaque fois qu'elle la distinguait, mettait la malade.

Au bout d'une semaine, le docteur Villemus nous dit :

— Je crois qu'elle est hors d'affaire, mais il faut vous attendre à ce qu'elle demeure à demi paralysée.

— Tant pis. — dit Maurice. — pourvu qu'elle vive !

Ce jour-là, nous allâmes tous deux nous promener dans le

jardin ; nous avions soif de grand air après tant d'heures de réclusion et de vigilance. Nous étions au milieu du printemps : tout semblait levé, frais, verni à nouveau, les feuilles comme le ciel. On aurait dit que l'air n'avait pas encore servi !

L'allégresse des choses, la vivacité de l'air autour de nous rendaient plus sensibles notre propre fatigue et notre torpeur.

— Maurice, — dis-je, — c'est nous qui la tuons !

Il tressaillit.

— Il ne faut pas croire cela, Raymond. A quoi bon? Ce n'est pas exact et pourquoi nous assombrir avec des scrupules aussi inutiles? Depuis quelque temps, sa santé s'en allait déjà. Est-ce notre faute? D'ailleurs, avons-nous été si coupables?

— Nous nous sommes conduits d'une façon indigne.

— Trouves-tu? — me dit Maurice, distraitement.

Il regardait le ciel, les arbres, la couleur d'un pêcher qui avait l'air d'être de corail rose.

— Figure-toi, — me dit-il tout à coup, — qu'en causant avec le docteur Villemus, je viens d'apprendre qu'il admire beaucoup Cézanne et qu'il lui a acheté autrefois quelques-uns de ses plus beaux tableaux. J'irai les voir dès que ta mère ira mieux. C'est une chance, hein, de l'avoir rencontré?

Je le regardai avec pitié.

— Quand ta mère sera guérie, — dit-il encore, — nous ne demeurerons plus ici. Je crois que nous irons passer quelque temps en Sicile. Le grand calme, la vue de la mer la reposeront, et moi je travaillerai. J'ai envie de travailler. Toi, homme heureux, tu seras à Paris.

— Me faut-il vraiment partir, Maurice?

— Oui, Raymond, il le faut. Dans quelques jours, ta mère ira mieux. Il ne faut pas qu'elle te revoie ici plus longtemps. Ah ! mon vieux, je t'envie d'aller à Paris. Tu es jeune, tu auras des succès, tu connaîtras cette griserie de la liberté, les musées, les théâtres, les restaurants, les ateliers. Que c'est grand ! que c'est beau !

Mais moi, je n'aimais au monde que le pavillon de Suffren et l'hôtel de l'Estang-Parade, le cours Mirabeau et la fontaine des quatre Dauphins. Que me faisaient théâtres, restaurants et salons? Je préférais à toutes choses les lignes sèches et bleues des collines de mon pays !

Peu de temps après, en effet, la convalescence de ma mère fit de rapides progrès. Nous pûmes la considérer comme sauvée. Nous la levâmes, on la descendit sur la terrasse. Elle revit ces beaux lieux, l'air doré, et le printemps...

Mais ce n'était plus ma mère : un de ses regards demeurait atone, une main inutile. Elle parlait avec difficulté, bredouillait, cherchait ses mots. Elle avait les idées confuses. Heureux Maurice, de se croire innocent ! Moi, je voyais mon remords se traîner au bras de Miette.

Je supportai si mal cette vue que je hâtai mon départ. Mère ne se ranimait que pendant mon absence. Aussitôt que j'étais là, elle reprenait son silence lourd de reproches. Ma présence lui rappelait des choses affreuses. Et je voyais alors une pesante tension descendre sur elle et pétrifier son visage ; toute lumière l'abandonnait !

J'écrivis donc à Paris pour retenir une chambre dans une pension, je rangeai mes affaires, avec quel serrement de cœur ! Chaque objet à laisser était un nouveau drame de conscience : celui-là pourquoi ne pas l'emporter aussi? Je croyais que le jour de mon départ n'arriverait pas, plusieurs fois, je le remis. Maurice me pressait, espérant que cela causerait quelque amélioration dans l'état de maman !

Enfin tout fut prêt, et la veille de ce jour arriva, — mon Dieu ! — comme tous les jours de la vie !

XX

Ce jour-là, je me levai avec autant d'angoisse qu'un condamné à mort. Il me semblait que je m'en allais pour toujours. La suite des événements a prouvé que je prévoyais juste. En quittant Aix, j'abandonnais à jamais les années les plus heureuses de ma vie, ma jeunesse, mes heures d'inconsciente étourderie, de poésie rêveuse, de tendresse encore pure, en un mot, ce que l'homme a de meilleur.

Après le déjeuner, j'allai faire mes adieux à Calixte, qui m'attendait. Quand j'entrai dans le salon, je la vis debout derrière la vitre et qui regardait le puits.

— Savez-vous l'histoire de ce puits? — me demanda-t-elle. — Je ne l'ai apprise qu'hier; je la tiens de Peyroncelly à qui monsieur d'Escursan l'a racontée. Autrefois, il y avait ici une concierge dont la fille était très belle ; c'était une de ces Provençales qui ont mêlé dans leur sang la pureté grecque et la fierté sarrasine. A cette époque, un célibataire, monsieur de Sauvagines, habitait un appartement voisin. Il faisait volontiers la cour à la jeune fille, qui l'écoutait, moitié rieuse, moitié fâchée, en fille sage qui aime qu'on soit un peu galant avec elle, mais pas trop entreprenant. Il l'invita un jour à un bal que devait donner en son hôtel du cours Mirabeau le marquis Cogide de la Loyère qui était alors le plus riche célibataire de la ville et qui, pour ses fêtes privées, faisait venir un grand nombre de femmes de Marseille.

» La jeune fille avait grande envie d'aller au bal. Elle ne savait pas au juste ce que c'était, mais elle ignorait à quel point ceux de monsieur de la Loyère étaient libres. Elle y arriva vêtue en Provençale, avec le ruban de velours étalé roulé autour du chignon et la chapelle étalée sur les dentelles de son corsage. Comme elle était très belle, elle fut très entourée. Les compliments, l'atmosphère de plaisir la grisèrent un peu. On la fit boire ; elle ne savait pas, elle n'avait jamais goûté au champagne ; elle fut très gaie tout de suite. Quelle aubaine pour ces blasés ! On l'enivra, et quand elle fut ivre, on la déshabilla. On la porta toute nue en triomphe, on se la passa de main en main et tout cela ne se fit point sans qu'elle fût très admirée, ni très caressée. Peut-être perdit-elle sa virginité. Monsieur de Sauvagines la ramena chez elle, à peine habillée, malade et presque délirante. Mais le matin, la raison lui revint, et le souvenir. Elle réfléchit que tous les hommes de la ville l'avaient vue nue et qu'elle avait été touchée et caressée de tous. C'était une vraie fille de ce pays, digne, fière et secrète. Elle eut tant de honte qu'elle se jeta dans un puits. N'est-ce pas, Raymond, que cette histoire est magnifique?

Calixte se tut ; les sourcils froncés, elle fixait ses beaux yeux sur la fenêtre au delà de quoi on apercevait la potence rustique et rouillée du vieux puits.

— Vous voyez bien, — reprit-elle, — que la pudeur existe, que la pureté existe, que l'honneur existe... Mais plus pour

moi ! Si j'avais une aussi noble nature que la fille de cette concierge, moi aussi, je me serais jetée dans ce puits. Mais ma nature est basse et vile...

— Dans cette circonstance, — dis-je, — il vaut mieux qu'il en soit ainsi...

— Si vous m'aimiez vraiment, vous souhaiteriez que je disparaisse, au lieu de le craindre.

— J'avoue donc que je ne vous aime pas suffisamment pour souhaiter votre mort.

— Bah ! vous partez ! Vous m'oublierez bien vite. Un amour de jeunesse, et si peu heureux, quelle place cela peut-il avoir dans la vie? Je ne vous ai point aimé, Raymond, et cependant peut-être vous oublierai-je moins vite que vous ne ferez. Quand nous aurons dix ans de plus, c'est moi sans doute qui regretterai vos visites et votre affection. Ainsi va la vie !

— Je ne le crois pas.

— Vous verrez que j'ai raison... Que je vous envie de partir ! Que je m'en irais volontiers avec vous !

— Faites-le. J'aurai tellement moins de regrets si je vous emmène avec moi !

— Je ne peux pas me fuir ainsi. Vous savez ce qui me retient. C'est Maurice. Et son amour pour moi est fini. Je reste ici pour mieux souffrir. La maladie de votre mère lui sert de prétexte pour me lâcher en douceur. Et cependant, comme une misérable, je me cramponne lâchement. Je vais l'attendre comme s'il devait venir chaque jour, à chaque heure. Il viendra de moins en moins, il sera sans pitié, et j'assisterai avec quelle horreur indicible à cette agonie de notre amour !

— Raison de plus pour partir !

— Non, je ne peux me résoudre à perdre aucune de mes espérances. Partir, c'est tout abandonner.

— Mais que ferez-vous, quand Maurice ne vous aimera plus, quand ce sera tout à fait fini?

Calixte se retourna aussi brusquement que si elle avait mis le pied sur un serpent venimeux et me jeta un regard de fureur :

— Il n'est pas possible que notre amour puisse finir jamais. Maurice ne me quittera pas !

Je m'inclinai sans répondre. Calixte se dirigea vers le divan.

Elle s'y allongea. Elle reprit sans s'en douter la pose qu'elle avait le jour de l'entrée de ma mère. Sa jupe même, en se relevant un peu, découvrit sa jambe élégante et fine. Tout cela repeignit à mes yeux la scène pénible qui s'était déroulée ici même. Je m'en voulais presque d'être revenu chez Calixte.

Mon silence, mon air rêveur l'avertirent sans doute de ce qui se passait en moi, car elle me prit la main :

— Raymond, — me dit-elle, — c'est un grand malheur que vous m'ayez rencontrée. Vous m'avez aimée, vous avez souffert, et je vous ai donné les premiers grands chagrins sérieux de votre vie. Je suis en partie cause de la maladie de votre mère et de votre départ. Vous devriez me haïr et cependant vous m'aimez encore. Raymond, je vous demande de me pardonner tout le mal que je vous ai fait.

— Comment aurais-je pu vous en rendre responsable? Quel mal volontaire m'avez-vous causé? Ce sont les circonstances qui nous ont conduits.

— Cela n'est pas juste, Raymond. Rappelez-vous plus tard ce que je vous ai dit aujourd'hui. Nous avons discuté de tout ici, comme des gens qui se croient libres et n'entendent pas être les dupes des mots. Mais la société a raison, la morale, la religion ont raison. J'ai été la cause d'un grand désordre, et regardez les catastrophes que j'ai suscitées.

— C'est fou. On ne peut vivre sans désordre et sans catastrophe !

— Alors il serait préférable d'imiter la fille de la concierge et de se jeter dans le puits.

— Promettez-moi de ne jamais vous y jeter, — m'écriai-je, très effrayé !

— Soyez tranquille, — dit-elle, en riant. — Je suis trop lâche pour cela. Et puis, au fond, je ne suis pas aussi libre penseuse que je vous l'ai souvent paru ici. Je ne crois plus au paradis, c'est vrai, mais je crois encore à l'enfer, et j'en ai peur.

Je lui demandai de m'écrire de temps en temps, quand je serais à Paris. Mais elle hocha la tête. Il valait mieux, me dit-elle, que je fisse un grand effort pour l'oublier, et elle était décidée à m'y aider.

Alors il y eut entre nous un très long silence. Je reconnus que l'heure de la séparation venait de sonner. Calixte m'em-

brassa longuement, fraternellement, et je ne peux dire l'émotion qui m'étreignit quand mes lèvres touchèrent la chair douce et veloutée de ces belles joues, ni la tristesse qui me serra le cœur, lorsque pour la dernière fois je franchis le seuil majestueux et la cour herbue de l'hôtel de l'Estang-Parade.

Le soir venait, un de ces soirs de printemps si doux que l'on y respire à la fois l'espérance illimitée de l'enfance et la paix résignée des derniers jours. Je me rendis au musée; je savais que le gardien qui me connaissait bien me laisserait rêver encore dans l'étroite cour dont j'ai parlé déjà et qui longe le mur de Saint-Jean-de-Malte. Je m'assis sur un fût de colonne comme je l'avais fait tant de fois ; prise entre ces murailles, que de fois mon imagination avait lancé toutes ses fleurs vers le ciel incomparable répandu au-dessus de moi! L'église, ce jour-là, était muette. Une immense pulvérisation rose était jetée à travers l'espace, dans l'atmosphère diaphane de ce crépuscule d'avril ; dans le jardinet qui suivait la muraille, un énorme paulownia avait dressé ses girandoles comme un grand lustre à pendeloques de cristal. Cet arbre fleuri et nu, et cette couleur mélancolique, et la masse religieuse de l'église qui me barrait la vue, et ces lierres énormes, et l'odeur voluptueuse de l'air, et la sérénité de ce coin d'avril, tout cela me donnait je ne sais quel atroce bonheur, fait de souffrance apaisée et de mélancolie voluptueuse. Assis au seuil de l'avenir, je tournai la tête vers le passé. Déjà, il m'était plus cher que tout ; déjà j'apprenais à me connaître. Tout ce dont je souffrais m'était cher !

Je songeais à tant d'heures de ma jeunesse passées ici à rêver, à tant de jeunes filles et à Calixte, qui peuplaient cette rêverie, aux héroïnes des romans que je lisais alors, et quand la cloche à Saint-Jean-de-Malte se mit à sonner, ses lentes et sonores vibrations me déchirèrent comme les accents d'un glas. Que j'aurais aimé que de même cette douce sonnerie accompagnât les heures plus graves de mon âge mûr, les jours apaisés de ma vieillesse! Hélas! elle m'était défendue, cette joie égale et mystérieuse d'user toute sa vie autour du même lieu : j'étais de ceux qui partent, non de ceux qui demeurent : et l'exil m'attendait dans la ville inconnue.

A la nuit tombante, je parcourus les rues, égrenant comme un rosaire mes plus chers souvenirs. Au coin de cette rue, j'attendais mademoiselle de Sèves, c'était sur la place d'Albertas qu'habitait Magali de Guérines. Mais Calixte surtout sortait de chaque pavé ; j'étais tout enveloppé d'elle, comme un parent qui conduit le deuil s'avance dans l'atmosphère même où revit le mort qu'il ne peut quitter.

La ville, dans le jour tombant, prenait un air rustique et monacal à la fois ; quelques rares personnes cheminaient à pas menus, se rendant à un office. J'entrai à Saint-Sauveur.

On y récitait le chapelet ; de pieuses personnes agenouillées ou assises marmottaient les prières ; c'était un murmure, un chuchotement à ras de terre qui ne semblait pas s'élever bien haut vers le ciel. Puis de la chaire tombait la voix grave et sonore du prêtre. Quelques humbles lumières veillaient sous la grande voûte obscure ; elles éclairaient les riches tapisseries anciennes, d'un ton sourd et dédoré. Je me glissai dans le cloître. Nul n'errait sous ses galeries. Entre les colonnettes de la cour, un grand carré de ciel se découpait ; je vis y naître une étoile, mais ce n'était pas celle des Rois Mages et je savais bien qu'elle ne me mènerait nulle part ! Le ciel s'ouvrait autour d'elle comme une rose qui commence de se défeuiller. Quelque chose d'ineffable tombait de lui qui donnait une envie secrète de mourir ou d'être heureux. Et le silence était si grand que l'on doutait de vivre encore ! Je fus si ému, ce soir-là, par la poésie de ce cloître que j'enviai tous ceux qui peuvent s'abandonner à Dieu et n'avoir d'autre but au monde que d'humilier leur orgueil dans cette herbe et d'abdiquer leur indépendance jusqu'à cette étroite promenade, entre les saints rongés des vieilles colonnettes !

Le soir, je descendis à la cuisine pour faire mes adieux à Miette. Elle était seule, en face de ses cuivres luisants, ravaudant ses bas du même geste machinal que je lui voyais accomplir depuis que je la connaissais.

— Alors, — me dit-elle, — vous partez demain ?

Elle ne me tutoyait plus depuis quelques années, et ce renoncement à une de ses plus chères habitudes lui coûtait infiniment.

— Je pars, Miette, — fis-je avec accablement.

Je lui recommandai ma mère, je l'adjurai, non seulement de la soigner, mais de lui parler souvent de moi, de lui dire, quand elle serait en meilleure santé, combien je l'aimais et combien j'avais été désespéré de la quitter.

— Je reviendrai, — ajoutai-je, — quand elle sera bien.

Mais Miette remua tristement la tête.

— Allez, Raymond, c'est bien fini. La pauvre madame, nous ne la reverrons plus telle qu'elle était jusqu'à présent. Ce ne sera plus elle ! Elle s'est fait trop de mauvais sang. Vous autres, — ajouta-t-elle, pensivement, — vous avez du bonheur dans la vie, peut-être, mais vous êtes libres, et vous avez trop de temps à vous ! Alors vous vous tuez à force de vous tourmenter. Moi je n'ai pas eu de très grand chagrin, bien que j'aie perdu tous ceux que j'aimais, parce que je travaille depuis que j'existe et que je n'ai jamais eu de repos. Pendant la vie, je n'ai eu d'autre but que de me coucher le soir, bien vite, parce que je tombais de fatigue. Aucune peine n'a résisté à cela ! Vous, vous n'êtes pas assez éreintés pour oublier vos chagrins. Vous êtes trop riches : le sommeil ne vous guérit pas !

Elle dit encore :

— Les riches ne sont pas plus heureux que nous. Parmi nous il y a des gens qui vous envient ; moi pas. J'ai vingt ans de plus que votre mère, Raymond ; regardez la différence entre elle et moi. Je travaille tous les jours et jusqu'à des dix heures par jour. Et demain, à cinq heures, je serai debout !

Je me rappelai soudain les angoisses et certaines des paroles de Calixte :

— Et la mort? En as-tu peur?

Miette leva sur moi son visage brun, usé et ridé comme une roche et répondit simplement :

— Pourquoi faire? Je sais qu'elle est au bout du chemin. Je ne pense jamais à elle. Je sais qu'elle m'attend. Je sais aussi que, le jour où je mourrai, je me reposerai et que je pourrai me dire, quand le moment sera venu : « Enfin, demain, je ne serai pas obligée de me lever à cinq heures ! »

Ce fut là-dessus que j'embrassai Miette.

Et tandis que je m'en allais, elle demeura dans la cuisine, ravaudant ses bas, obstinée, patiente, sa figure sans âge penchée sur la laine sans couleur et semblable en son humilité à quelque pieuse et mystique statue, symbolisant le labeur humain.

Le lendemain, je me levai à l'aube. J'allai faire mes adieux à maman. Rien ne m'a déchiré autant que de subir l'indifférence de son adieu. Je veux espérer encore qu'elle a fait effort pour dissimuler son émotion, mais la vérité est qu'elle n'en témoigna aucune.

— A bientôt, maman, — lui criai-je, la voix étranglée par les larmes.

— Oui, oui, adieu, bon voyage ! — répliqua-t-elle paisiblement.

Et je dus bien reconnaître que Miette avait raison et que ma vraie mère, celle d'avant le drame et la maladie, je ne la retrouverais jamais.

Les grelots du cheval sonnaient devant la porte. Je me retournai pour voir le pavillon, ses cariatides, son visage de femme sous le chapeau du cardinal, ses guirlandes de fleurs et ses pots à feu, je jetai un dernier coup d'œil au dauphin de la fontaine, aux vases de pierres, aux pelouses luisantes...

La voiture commença de rouler dans la rue Célony.

Quand mes bagages furent enregistrés et ma place choisie dans un wagon, je fis sur le quai de la gare quelques pas avec Maurice.

Tout à coup, il me dit :

— Mon pauvre vieux, je crois que je me suis bien mal conduit et que j'ai de grands torts. Maintenant, que va être la maison sans toi? Sans toi, mon meilleur ami !

Le train s'ébranla : je vis Maurice debout, son grand corps semblait désarticulé par les véhéments gestes d'adieux qu'il faisait, il pleurait, et ses larmes qu'il n'essuyait pas tombaient dans sa barbe. Et tandis qu'il sanglotait ainsi, je remarquai, pour la première fois, que sitôt qu'il avait un chagrin, malgré sa barbe et ses grands airs, il ressemblait à un enfant !

XXI

Lorsque je m'en allai, Aix s'épanouissait dans la lumière du plus beau printemps : ce n'était que soleil, jeunes verdures, gerbes de fleurs, arbres fruitiers tout en neige fraîchement tombée. A Paris, je retrouvai l'hiver, un hiver maussade, morne, pluvieux. Deux choses me frappèrent : la tristesse des toits d'ardoises, — habitué comme je l'étais à considérer la gaîté des tuiles roses, — et l'aspect antique de ces sombres maisons qui ont vu passer de si longues périodes de notre histoire. Ce fut comme un manteau de siècles qui tomba sur mes épaules et dans lequel je découvrais, non plus moralement, mais pour ainsi dire, avec tous mes nerfs, la magnifique vieillesse de notre race.

Mais je n'ai rien à raconter de ma vie à Paris. Cela, c'est une autre histoire et qui m'entraînerait trop loin. Il me suffira de dire que, trois mois après mon arrivée, je m'y épren[illegible] de nouveau. et non plus d'une jeune fille et que l'amour, cette fois-ci, me réserva d'autres mécomptes et des chaînes plus lourdes : celles que forge une passion d'essence médiocre et qu'un moment l'on a pu croire partagée.

Je ramène avec tristesse, avec dégoût, le voile sur cette partie de mon existence. Mon sentiment pour Calixte Aigrefeuille m'avait laissé une sorte de subtil et joli plaisir, de délicat parfum ; je n'ai conservé de celui-là que le souvenir de la honte, de la jalousie dont je souffris, des humiliations que je supportai... Et rien autre, mon Dieu, non, rien autre ! Mais si je fais allusion, si discrètement que ce soit, à une aventure que je devrais taire, c'est pour expliquer en partie la raison qui pendant cinq longues années me retint loin d'Aix-en-Provence. Au début, je souffris si affreusement de me sentir à Paris une sorte de perpétuel exilé que je résolus de m'y habituer coûte que coûte, craignant, si je ne m'y acclimatai pas immédiatement, de ne pouvoir jamais y habiter. Trop de choses, par la suite, me forcèrent de différer mon voyage. Et puis, qu'est-ce

donc qui m'aurait attiré à Aix? Bien qu'à demi paralysée, ma mère avait recouvré une sorte de santé apparente. Les lettres de Maurice, d'abord longues, chaleureuses, débordantes d'affection, étaient devenues rares, et même courtes. Le temps accomplissait son œuvre. Un simple billet m'apprit un jour le prochain mariage de Calixte avec un professeur du lycée, un nouveau venu que je ne connaissais pas. Je lui répondis un mot banal...

Non, plus rien ne m'attirait, et je m'abandonnai presque sans remords à ma vie nouvelle, vie misérable, vie dégradée.

Quand je me repris, — ou plutôt, pour être tout à fait sincère, — quand les circonstances me permirent de m'arracher à l'être par lequel je me perdais, j'eus un soudain désir de rentrer chez moi, de me retrouver parmi les vieilles choses de mon enfance, parmi ceux que j'avais toujours connus. Je voulais savoir qu'il y avait quelque part des êtres et des paysages fidèles, et je pensais parfois à Miette comme à un des monuments de ma vie.

Il se trouva qu'à ce moment ma mère manifesta le désir de me voir et le témoigna à Maurice, qui m'écrivit à ce sujet. Je pris donc le train : c'était à la fin d'octobre, et j'étais heureux de revoir encore l'automne dans mon pays. Je retrouvai l'azur, je retrouvai la lumière. Jusqu'à Montélimar, le ciel demeura gris. Là, il commença de s'éclaircir. Entre les nuages, un progressif rayonnement se répandit. A ma droite, le Rhône roulait. Qui m'aurait jamais prédit que quelques arbres grêles, des oliviers, des amandiers, devraient un jour toucher ainsi mon cœur? Je reconnus les tours crénelées de Villeneuve, les maisons noircies d'Arles. Mille souvenirs me revenaient; c'était l'accueil de ma patrie. Oui, partout ailleurs, j'avais été un étranger, un passant : ici, je redevenais moi-même. Ces oliviers représentaient non seulement pour moi la sagesse de Pallas-Athéné, mais encore, toute ma dignité perdue. Des collines de pins succédaient aux terrains argileux, aux grands rochers calcaires : aspects familiers, paysages intimes comme les gestes d'un ami. Je faisais aux bouquets d'arbres de petits signes de tête, j'aurais voulu leur dire comme on fait aux enfants : « Bonjour, bonjour, mon vieux! Comme nous voilà beau, comme nous avons grandi! »

J'arrivai à Aix vers onze heures et quart, je frappai à la porte du pavillon. Je n'avais averti qu'approximativement de l'heure de mon arrivée, afin de ne déranger personne. Mais la sonnette eut tout juste le temps de tinter que déjà s'ouvrait la porte et que Maurice de Cordouan apparaissait à mes yeux.

Mais était-ce vraiment Maurice que je revoyais? Cinq ans en avaient fait presque un vieillard. Il voûtait sa haute taille en marchant, ses cheveux avaient blanchi, sa barbe, de même. Ses tempes, le cadre de ses yeux montraient ces colorations bistrées, assombries, ces meurtrissures qui révèlent le mauvais fonctionnement des reins. Son regard lui-même s'était éteint, Maurice, enfin, n'avait plus même faconde, même jovialité.

Il était si ému de mon retour qu'il en oublia de discourir.

— As-tu été en bonne santé, ces mois-ci? — lui demandai-je, inquiet de le voir si ravagé.

— Mais oui, — dit-il... — Oh! j'ai eu quelques petits accidents! Mais ça n'a rien été du tout.

Il ne me donna pas de détails plus précis. Je n'insistai point.

— Eh bien! Maurice, es-tu content? Comment vis-tu?

Il tourna à demi la tête vers moi, me regarda avec une douloureuse surprise, puis il répondit avec gravité :

— Maintenant, Raymond, je vis dans la vérité.

Pauvre Maurice! C'était donc cela qu'il était si changé! Un Provençal authentique ne saurait guère prospérer dans la vérité; il lui faut chaque matin son illusion quotidienne, comme à une abeille sa provision de pollen.

Le jardin s'était fait beau pour me recevoir; chaque arbre avait revêtu son manteau d'automne, cramoisi et doré, et l'herbe, ses colliers de perles. La fête n'était pas encore achevée; partout des rideaux de gaze en cachaient quelques apprêts. Bientôt les collines apparurent. Les cyprès n'avaient pas cessé de veiller sur elles. Ces petites maisons posées, de-ci, de-là, les tuiles un peu sur l'oreille, voici qu'elles me rappelaient comme naguère ces crèches de mon enfance où sitôt Noël, entre des chemins de mousse, on dispose des statuettes d'argile peinte. Trois bruits distincts s'entendaient : les cloches des églises, les feuilles qui tombaient, les sonnailles d'un lointain troupeau...

Ces trois bruits... Je fermai les yeux. Le temps soudain

n'existait plus. Ces trois bruits, je les avais entendus toute ma vie. Leurs sonorités ne s'étaient pas modifiées. Je n'avais pas quitté Aix, ni habité Paris, ni connu les durs enseignements, l'amour et son enseignement, l'erreur de ne pas savoir choisir son amour. J'étais jeune : la vie ne m'avait rien appris. Une feuille tombe et touche le sol avec un gémissement, cette terre l'a blessée comme elle nous blessera tous. Saint-Jean-de-Malte sonne lentement, un troupeau piétine la sente. Ma vie a son ordre, sa dignité. Je sortirai tantôt avec Maurice, peut-être irons-nous chez Calixte. J'ai mille tendresses pour elle dans le cœur. Personne ne m'a encore flétri : je ne suis ni avili, ni faussé par l'expérience. Les clarines tintent, tintent. Des moutons, des agneaux sur la route? Non, non, laissez passer, laissez entrer : c'est mon enfance qui revient, c'est ma jeunesse qui court à moi, c'est le chant divin de ma vie que je vais chanter de nouveau !

— Voici ta mère !

Le timbre sonore de la voix de Maurice m'arracha à ma demi-hallucination. J'ai rouvert les yeux : c'est fini, et voici la vérité, comme dit maintenant mon beau-père. Il n'y a plus d'enfance, ni de jeunesse, il n'y a pas davantage de chant divin. J'ai quitté Aix, et mon cœur n'est plus le même, et ce fantôme qui vient là, c'est ma mère. Elle se traîne en s'appuyant sur une canne à bout de caoutchouc, lentement, péniblement, comme un oiseau dont une aile est brisée. Elle a les cheveux tout blancs, le visage a pris la couleur et la consistance du parchemin, et, malgré cinq années, son regard conserve une sorte d'anxiété, d'interrogation muette : un souvenir dernier du terrible jour.

Je l'embrasse, et soudain, l'instant d'un éclair, je vois que se rallume son œil ; du fond du passé, quelque chose revient, qui est ému, souriant, pénétrant à la fois, mais aussitôt après je retrouve la même expression atone, insensible.

— Tu as fait bon voyage? — me dit-elle.

On dirait que je l'ai quittée la veille.

— Tu vois, — dit Maurice, — il est revenu !

Il lui parle comme à une enfant, mais c'est une enfant aujourd'hui. Ses paroles n'ont plus le poids, le sens, le mordant d'autrefois, elle dit des choses menues, étroites, indif-

férentes. Et Maurice lui répond sur le même ton. Ce n'est pas cinq ans qui ont passé : c'est un siècle. Ces deux êtres-là, sont-ils vraiment ceux que j'ai connus?

Tout est fini de ce passé, je n'aime plus Calixte, Maurice l'a oubliée, mais de cette tragédie d'autrefois, de ce drame affreux, ma mère n'a jamais cessé d'agoniser ! Elle se tait là-dessus, mais non point son regard ; elle y pense sans cesse, elle ne l'oubliera jamais. Je croyais que tout s'effaçait, que tout s'évanouissait : quelque chose résiste donc au temps? Quoi, l'amour, la gloire, la fidélité : non, non ! Mais de grandes douleurs, mais les souvenirs qui ne pardonnent pas !

Nous nous mîmes à table dans la vieille salle à manger ; à tout moment, le regard de ma mère se tournait vers Maurice, non vers moi ; c'était de lui qu'elle avait moralement besoin, à toute heure du jour, non de moi ! Je songeais à ce qui remplissait autrefois, superbement, ses yeux : fierté, dignité, noblesse. Quelle douloureuse différence avec cette expression pauvre, humble, craintive ! Mais Maurice lui-même, ce bourgeois prudent et paisible, qu'a-t-il de commun avec l'artiste d'autrefois aux airs de grand seigneur? Ce qui tuait maman, c'était un chagrin sans pitié : mais Maurice?

Ah! l'ennui, et l'âge, et l'inespérance, et sans doute de vivre sans amour : peut-être simplement, comme il le disait, parce qu'il savait la vérité sur lui-même !

Alors il n'y eut plus de Provence pour moi et je n'eus plus qu'un désir : rentrer à Paris que j'avais fui avec joie et qu'à tout prix je voulais revoir, car je savais maintenant que là-bas je serais toujours plus heureux qu'ici !

XXII

Depuis mon retour à Aix, depuis que je retrouvais dans ses vieilles rues herbues les frais souvenirs de ma jeunesse, il me venait un grand désir de revoir cette Calixte que je croyais avoir oubliée.

Je ne sais ce qui m'attirait à elle, souvenir, brandon renflammé d'un bûcher éteint, ou banale curiosité. Mais si j'avoue ignorer les raisons d'un tel désir, il est bien vain, n'est-ce pas, de les rechercher !

Je n'osai entretenir Maurice de mon projet. Un libraire de la ville me renseigna sur l'adresse de ce M. Chaumard, qui avait épousé mademoiselle Aigrefeuille. Elle n'habitait plus le noble hôtel de l'Estang-Parade, mais un des rares immeubles neufs que l'on a édifiés dans le voisinage de la gare.

Je me présentai vers cinq heures chez madame Chaumard (puisqu'il faut l'appeler par son nom !). La vieille domestique qui m'ouvrit la porte me regarda d'un œil soupçonneux. Je lui confiai ma carte et fus introduit dans un salon, ou plutôt dans une sorte de grand cabinet austère. Je n'y trouvai rien de ce qui distinguait autrefois l'appartement de Calixte : liberté, désordre, une certaine gaieté bohême. Quand j'aurai précisé qu'il ne contenait aucun divan, que chaque fauteuil portait dignement sa housse et qu'un bronze, représentant un Gaulois en train de défendre une borne kilométrique, y faisait l'ornement de la cheminée, j'en aurai dit assez pour le dépeindre.

Accrochés de travers au mur, quatre portraits me renseignèrent sur ce que M. Chaumard lui-même eût appelé « sa mentalité ». Ces témoins muets des travaux chaumardesques étaient Gambetta, Jules Ferry, Darwin et Victor Hugo (pas celui des *Contemplations*). Leur vue me communiqua une certaine gêne, laquelle s'accrut considérablement à l'entrée de Calixte.

Au premier coup d'œil, il ne me parut point qu'elle eût changé, et pourtant, je la reconnaissais mal. C'était toujours le même front, mais une longue ride presque invisible le traversait, c'était bien le visage que j'avais aimé, mais comme éteint, c'était la bouche que le chagrin avait tordue devant moi, mais amincie, resserrée, presque sévère. Et puis, ce regard m'était inconnu. La lumière qui faisait briller naguère cet iris gris vert, qui donnait à ses facettes les nuances différentes du plaisir ou de la mélancolie n'habitait plus ces prunelles. J'y lisais comme à livre ouvert une sorte de satisfaction étroite, de morne paix bourgeoise, non certes le bonheur,

mais le contentement d'une conscience vaniteuse et une grande estime de sa médiocrité.

Ni cou nu, ni bras étalés. Un mince col droit serré par une cravate d'homme et, dans toute l'attitude, je ne sais quoi de pédant et d'étriqué.

Visiblement gênée de ma visite, elle me remercia sans chaleur de m'être souvenu d'elle. Puis, tout de go :

— Vous arrivez de Paris, n'est-ce pas? Quelle chance vous avez d'habiter la grande ville !

Et elle commença de blasphémer Aix. Aucune distraction, point d'intellectuelles surtout. Ni théâtre, ni expositions, ni conférences. Tous les gens que l'on rencontrait étaient des fossiles, des réactionnaires, des imbéciles « qui mangeaient le bon Dieu tous les matins ».

La vulgarité de l'expression, son outrance m'affectèrent péniblement. J'avais connu Calixte libre penseuse, mais jamais elle n'eût donné autrefois dans cet anticléricalisme de réunion électorale.

Elle s'en prit ensuite aux femmes ; à l'entendre, ce n'était rien que pimbèches, au prône le matin, le soir, chez leur amant. Elle cita des noms que je ne connaissais pas, madame de Vaugelas, M. Desruynarts, la comtesse de Lahaie-Grisort.

Je ne pouvais que me souvenir, à ce sujet, de certains épisodes de la vie de Calixte. Prétendait-elle m'éblouir par un rigorisme si vertueux? Ou mieux, me prenait-elle pour un imbécile?

Je l'interrompis brutalement :

— Et Maurice?

Elle ne tressaillit pas.

— Eh bien, quoi? Qui, Maurice?

Je dis avec moins de courage :

— Mais... mon beau-père.

— Oh ! nous ne sommes pas en visites avec monsieur de Cordouan. Nous sortons très peu...

Je continuai plus bas :

— Vous ne vous souvenez pas d'un certain roi Mark? Votre porte devait toujours lui rester ouverte...

Cette fois, je l'ai vue pâlir. Elle baisse la tête, appuie aux

genoux ses deux coudes. Elle répond, et le ton de sa voix est presque suppliant :

— Oh ! j'étais une enfant, autrefois. Je ne me rendais pas compte des choses, j'avais de tout une conception absurde...

Elle redressa son buste d'un mouvement sec, comme d'un pantin que l'on remonte :

— Monsieur Chaumard m'a guérie du romanesque. Il m'a rendue à ma vraie conscience de femme... Je n'ignore plus maintenant où sont mes droits et mes devoirs...

Vos droits et vos devoirs, Calixte? Mais ne faisaient-ils pas qu'un : être jeune, jolie, ardente, avoir les caprices, les enthousiasmes, le désintéressement d'une femme vibrante, aimante, pleine de faiblesse et de charme, courant à la beauté dès qu'elle se présente, se prosternant devant l'amour aussitôt qu'il luit ! On vous en a révélé d'autres, madame? Tant mieux pour vous. Je ne demande pas à les connaître !

Je sais maintenant ce qui a éteint le flambeau qui éclairait le beau visage de Calixte, cerné ses yeux, aminci sa bouche : c'est l'envie. Quelle âme lui résisterait ? Là où elle pousse, il n'y a plus que ronces et épines.

A Calixte, tout est à charge, toute joie d'autrui l'offense, et toute action ; ce qu'un autre possède lui est dérobé, le bonheur qui frappe à côté d'elle lui est malheur personnel. Et rongée par le cancer indéracinable, elle appelle la catastrophe, comme toute bourgeoise qui a deux robes de moins que sa meilleure amie.

— Vous n'habitez plus l'hôtel de l'Estang-Parade? — lui dis-je.

— Oh ! non, mon mari n'a pas voulu. C'était trop grand, trop difficile à chauffer, trop triste... Ici, nous avons tout le confort moderne.

Elle dit ces deux mots avec joie, il lui semble qu'elle a grandi depuis qu'elle les a prononcés. Oui, c'est vrai, il y a des radiateurs, des lampes électriques dans cette hideuse pièce étroite, basse de plafond, ornée de quelques vilains plâtras qui imitent gauchement les délicates boiseries de Trianon. C'est pour ces embellissements qu'elle a quitté le vieux logis plein d'âme, et la tragique cour, et le noble vestibule et ce salon où le soleil entrait!

— Et puis, — ajouta-t-elle, — mon mari souffre dans ces antiques maisons qui sentent encore l'obscurantisme des époques auxquelles elles ont été construites.

C'est effrayant : les pires banalités, les plus sottes, les plus vulgaires traversent sa conversation, On dirait d'une gageure. Il n'est pas possible qu'elle ne le fasse pas exprès. Mais non, elle ne sourit même pas, et conserve son air austère et un peu guindé. Je me souviens du jour où, devant moi, elle a souhaité de devenir médiocre. Mais sait-elle aujourd'hui que son vœu est réalisé?

De nouveau elle me parle de Paris. Que joue-t-on au théâtre? Je n'ose lui avouer que je n'y vais jamais et je me laisse lâchement aller à l'entretenir de deux ou trois comédies dont les journaux parlent et qui sont bien parisiennes, — de ce ton parisien qui n'intéresse vraiment que les provinciaux ! Elle me demande si je suis les conférences.

— Non, — lui répondis-je agacé, — je ne suis heureusement plus à l'âge de l'école !

— Vous avez tort de ne pas en écouter, monsieur, il faut toujours s'instruire...

Pour rompre les chiens, je l'interroge sur nos anciens amis dont je n'ai plus de nouvelles.

Jacques Arion est mort. Edwin de Sénéguier a fait un beau mariage, — un mariage d'argent.

— Il ne me salue même plus quand il me rencontre, — s'écrie soudain madame Chaumard, avec une véritable explosion de fureur, — parce qu'il a épousé une des Jacquelot, une misérable petite créature que tous les jeunes gens d'Aix ont embrassée dans les bals...

— Vraiment, Calixte, on l'embrassait avant son mariage : je comprends votre indignation !

— Peyroncelly est alcoolique, Hupaïs juge quelque part, madame Reboulon a quitté Aix. Des deux petites Audience, l'une a épousé un croupier, l'autre est vieille fille.

Tous ces renseignements sont accompagnés par des réflexions sentencieuses et morales, des réflexions inattendues sur les gens de la vieille société, ces incapables, bons seulement à boire et à jouer, derniers représentants d'une aristocratie dégénérée.

Mais je veux partir, cette conversation m'est à charge, je ne peux plus la supporter. Au moment où je vais me lever, Calixte me retient ; elle veut que son mari fasse ma connaissance, elle lui a si souvent parlé de moi !

Et il entre, je le vois. Je l'aurais décrit sans le connaître ! Pas grand, l'air chétif, un lorgnon posé de travers sur un nez trop gros du bout, le cheveu rare, la barbe pauvre, brune, taillée en pointe, la physionomie chagrine, la démarche gauche, l'air emprunté et arrogant. On dirait que la Déclaration des Droits de l'Homme est peinte sur son sternum.

Il m'accueille par quelques paroles courtoises où, derrière la déférence maladroite de l'accent, je distingue une certaine jalousie, un peu d'hostile méfiance. Tout de suite après, il parle lui aussi de Paris et fait étalage de son mépris pour Aix : une ville royaliste, cléricale, vouée à la sottise et à l'immobilité, pour qui ne luisent les bienfaits ni de la République, ni de la Révolution. Ni théâtres, ni conférences ; une société de fossiles et de gâteux ; des appartements glacés et mornes, sans calorifère, sans électricité.

Je songe à mes amis d'autrefois, à ces enthousiastes qui n'aimaient rien tant au monde que leur ville et ses paysages, à Paul Cézanne, à l'abbé, je me souviens de l'adoration qu'avaient pour Aix Arion, Peyroncelly, Sénéguier. Où sont-ils, ces libres esprits? Mais c'étaient des chimériques, des rêveurs ! Aix ne saurait plaire à un M. Chaumard. Ce qui l'irrite le plus, c'est l'odeur d'ancien régime qu'on y respire. Les curés le dégoûtent, les nobles aussi, tous ces gens attachés aux errements du passé.

— Jamais on ne rencontre ici d'intelligence affranchie, — dit-il. — Pas un cerveau vraiment supérieur !

Je comprends maintenant pourquoi il a épousé Calixte. Ce qu'il a vu en elle, ce n'est aucunement l'amie charmante, intelligente et spontanée, le gai personnage que nous chérissions. Non, il s'est toqué de la libre penseuse, de la jeune fille qui avait lu Spencer et Hæckel. Il l'a épousée, parce qu'elle lui semblait une affranchie, et voilà quelle sotte esclave bourgeoise il a fait aussitôt d'elle !

— Quand on habite Aix, — me dit-il, — on doute du progrès, de l'émancipation humaine, de l'évolution, on vit comme

au temps de l'homme des cavernes et du mégalithique. Ah ! si je pouvais m'en aller !

Il me demande si je ne connais pas de député, de ministre.

— Oh ! non, — lui dis-je, enfin exaspéré, — je ne fréquente que les gens qui font la noce et ceux qui s'occupent de bonnes œuvres.

— Ils appartiennent le plus souvent à la même clique, — répond-il dogmatiquement. — Les uns ne valent pas mieux que les autres. Misérables filles ou pauvres gens sont semblablement exploités par les riches.

Mais ma patience est à bout. Je prends congé de M. Chaumard.

Calixte me raccompagne à la porte. Sa bouche tremble un peu, et je vois passer sur son visage quelque chose de la Calixte d'autrefois.

— Raymond, — me dit-elle, et non monsieur, comme elle n'a cessé de m'appeler depuis le début de cette visite, — il ne faut pas en vouloir à ceux qui ont accepté la vie, qui ont accepté leur déchéance. Chaque renoncement en amène un autre, et un jour vient...

Ses paupières battent plus vite ; sa voix s'enroue. Elle se tait.

— Adieu, Calixte, — lui dis-je.

— Vous ne reviendrez jamais, Raymond?

— Jamais !

Elle baisse la tête :

— Cela vaut mieux ainsi !

La porte se referme doucement...

XXIII

Pendant les quelques jours qui suivirent cette visite, je m'efforçai de retrouver dans la quotidienne vie d'Aix quelque chose qui me rendît sensible l'atmosphère de mes années de jeunesse, mais comme un homme qui a aimé son chien, une fois qu'il est empaillé, se fait violence pour le reconnaître. Qui

avait le plus changé? Les autres ou moi? Hélas ! nous avions changé ensemble, et là où nous séparait un fossé, c'était un gouffre maintenant ! Aussi chaque heure m'apportait-elle une amertume de plus.

Je ne pus avoir avec ma mère une seule conversation où retrouver, fût-ce pendant cinq minutes, son intelligence ou son affection d'autrefois. Apeurée aujourd'hui de tout, elle ne parlait guère que pour exprimer des craintes, des scrupules, des angoisses, plus puériles les unes que les autres. A tout prendre, Maurice avait moins vieilli. Mais ses ridicules, ses petitesses que naguère je voyais à peine, à présent m'irritaient sans cesse. Pourtant je m'attendris encore un soir où il se remit à parler de ses chères fresques, de Giotto, de Lorenzetti, de Pier della Francesca. Il commença presque mécaniquement et je l'écoutais avec horripilation, comme on entend un grapho-phone. Par quel prodige retrouvâmes-nous, lui sa chaleur, moi mon admirative obéissance? Une source véritable de poésie était dans le cœur de cet homme que rien n'avait pu complètement tarir. Quand il versait sur nous ses illusions, on en était tout baigné.

Il me demanda un jour de l'accompagner dans une promenade qu'il allait faire du côté des Pinchinats, où il avait un jardinier à voir. Il avait pris sa solide canne ferrée, il me semblait que, comme autrefois, j'allais l'accompagner à la Calade.

Nous partîmes à trois heures, par une après-midi assez belle ; elle était belle, mais voilée, et de l'or fondu, pareil à un vin muscat du pays, en se répandant, en se mêlant à la brume laiteuse, donnait à tout le paysage une couleur ambrée.

Quelques nuages qui s'étaient donné rendez-vous derrière les collines avançaient vers le couchant leurs griffes menaçantes, comme un signe annonciateur des mauvais jours qui allaient venir.

— Et madame Lavalduc? — demandai-je à Maurice, me souvenant soudain de cette belle personne dont il était si fort épris au moment de la tragédie et de la maladie de ma mère.

Il leva les bras au ciel et murmura :

Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent !

Il se remit à marcher, puis, tout à coup :

— Et Calixte ! Comme c'est loin tout cela ! Quand je pense que j'ai aimé Calixte comme un fou ! Et quand je pense que maintenant jamais je ne songe à elle ! C'est curieux que d'un amour qui a passionné et bouleversé à ce point notre vie il puisse ne rien rester, vraiment rien ! Calixte m'est aussi étrangère que... je ne sais pas quoi, tiens, ce platane...

Il donna de sa canne dans le tronc de l'arbre et passa. Mais moi, je me disais que malgré tout je n'avais pu oublier complètement Calixte, ni celle surtout pour qui, pendant cinq ans, je n'avais pu quitter Paris. Il y a donc certains êtres qui ne laissent pas tout leur amour s'enfuir au vent. Chez ceux-là, il reste toujours, là où le cœur a saigné, une place secrète mais toujours vive.

Aux Pinchinats, Maurice eut une longue conversation avec le jardinier, puis nous revînmes. A mi-chemin du retour, mon beau-père eut désir de fumer une pipe. Il s'assit, pour la bourrer, sur le talus herbeux qui flanquait la route.

Avec son large feutre gris, sa pèlerine, sa canne, sa barbe poudrée, ses beaux yeux, il avait vraiment l'air démodé d'un peintre d'autrefois, et je le trouvais à la fois charmant et ridicule.

— Regarde, petit, comme c'est beau !

Le paysage était magnifique, en effet ; le chemin contournait le pied d'un coteau mollement mamelonné. De hauts cyprès lui prêtaient une dignité, une sévérité florentines : ils imposaient à cette terre trop heureuse la noblesse austère que donne le voisinage des morts. La rêverie de qui les contemplait devenait plus belle et moins abandonnée.

Plus bas, des oliviers, roulés en boules comme des chats, dévalaient les pentes bleutées, de vieilles maisons couleur de maïs souriaient sous leurs tuiles fleuries.

Et continuant ce coteau, une autre colline apparaissait, d'autres encore, toutes se levant et se suivant à la file comme si elles faisaient un pèlerinage vers l'Occident, où le soleil allait se coucher.

Une muraille de nuages barrait la base de l'horizon, si bien que les rayons de soleil, brisés par cette écluse, rejaillissaient

plus haut, et drus, denses, éblouissants, frappant toutes choses de bas en haut, les doraient avec fureur.

Partout, dans la campagne, s'allumaient des feux de feuilles mortes. De chacun de ces brûlots, montaient des tourbillons de fumée. Ils étaient massifs d'abord comme une colonne, puis s'amenuisaient, se fondaient peu à peu, s'en allaient en filaments ténus, en flocons bleus, en traits estompés qui se mêlaient au brouillard, si bien qu'on ne pouvait savoir si ce rideau qui tombait peu à peu était fait de brume ou bien de fumée.

Et l'odeur des feuilles rôties se mêlait peu à peu à l'air : odeur âcre, vivifiante et agréable, odeur de bois vert qui flambe, où je trouvais un plaisir mystérieux et bien connu, fait du souvenir des automnes anciennes où, déjà enfant, on éprouve, sans le formuler, que les vacances sont courtes, les heures heureuses vite finies, toutes les affections menacées et où l'on écoute avec je ne sais quelle mélancolique appréhension les leçons de l'incertitude humaine et la menace de la vie.

— Tu ne travailles plus? — demandai-je à Maurice, pour rompre un silence qui devenait pénible.

— Travailler? Tu plaisantes !

Il hésita un moment avant de parler :

— J'ai près de cinquante ans, mon vieux. Qu'ai-je fait jusque-là? Rien, rien. Vois-tu, mon petit, j'ai parlé ma vie, et comme j'étais entouré de Provençaux, ils accueillaient mes projets comme des choses faites et mes discours comme des actions. Nous étions tous si heureux dans cette illusion ! Maintenant, c'est fini...

— Tu es encore tout jeune.

— Je suis moins vieux évidemment que le père Félix, qui a quatre vingt-sept ans et qui sort l'hiver sans pardessus. Mais je suis vieux quand même. J'ai fait le jeune homme tant que j'ai pu, et il faut que je t'en remercie, mon Raymond, c'est grâce à toi que j'ai eu une seconde jeunesse. Mais tout passe, même l'illusion la plus obstinée. Je me vois tel que je suis maintenant, mon bonhomme, et ce n'est pas drôle tous les jours...

— Hokousaï, — lui dis-je, — n'a compris qu'à soixante-sept ans la vraie nature des fleurs, des poissons et des oiseaux...

— Il était Hokousaï, je ne suis rien. Mon vieux maître Cézanne, à mon âge, avait déjà peint quelques-unes de ses plus belles toiles... Mais moi?... D'ailleurs, qu'importe? Je ne me plains pas, je n'ai pas été malheureux. Non, je n'ai pas été malheureux, — reprit-il, avec une soudaine force, comme s'il parlait à un contradicteur, — et j'ai eu souvent toutes les raisons du monde pour le devenir, et je me demande comment j'ai fait pour ne pas l'être. Je crois que je n'ai pas eu le temps.

» Quand je comprenais que ça allait venir, vois-tu, je prenais mon chapeau et je sortais. Je rencontrais toujours un ami et je parlais jusqu'à ce que je ne fusse plus malheureux. C'est curieux pour un peintre de passer sa vie à se raconter ! Mais je parle moins aujourd'hui, je vieillis. Quelquefois je m'enferme dans ma chambre pour penser...

— C'est bien tard pour t'y mettre, — lui répondis-je en riant.

— Je sais, mais c'est plus fort que moi...

— A quoi penses-tu?

— A mille choses, à l'art, aux gens d'autrefois dont le génie était si noble et si aisé, à l'amour, à la vie...

Il baissa le ton :

— Je pense à ta mère, que je n'ai pas rendue heureuse...

Il regardait les fumées bleues qui montaient, montaient sans fin dans l'air lourd :

— On dirait vraiment, à les voir, qu'elles sont alimentées par un brasier énorme. Et pourtant, si tu t'approchais de ces feux, si tu soulevais les feuilles pas encore consumées, tu verrais qu'il n'y a au cœur de chaque bûcher qu'un foyer bien pauvre, à demi éteint, qui consume lentement les dernières feuilles. Il en est ainsi de presque toutes les vies humaines. Elles font de l'effet vues à distance. On croirait presque à nous voir briller, qu'il y a en nous une belle flamme dévorante qui brûle notre vie et fait flamber nos passions, et au fond, il n'y a presque rien qu'une cendre à peine chaude, qui nourrit à peine nos pauvres désirs, et tout le reste s'en va en fumée... Viens, Raymond, allons-nous-en !

Il se leva, ramassa sa canne et se remit en marche. Il ne parlait plus. Le soleil ne dardait plus ses flèches. La nuit

venait. On voyait toujours monter et tourner dans l'air plus compact ces volutes de fumée bleue. Elles s'en allaient vers le ciel, elles semblaient portées par quelque chose d'inspirateur qui les poussait à s'élever bien haut, mais elles se divisaient et mouraient sans rien atteindre ; le moindre vent les dispersait.

Alors on ne voyait plus dans la campagne funèbre et douce que ces grands cyprès qui ont l'air aussi de colonnes de fumée noire, mais stables, mais solides et qui, ne s'élevant pas au-dessus de soi-même, ne se perdent pas dans le ciel.

Déjà il ne restait en moi que souvenirs bien vains, regrets plus vains encore de Calixte et de ma maîtresse redoutée. Tout le reste avait brûlé. Et je prenais pour d'ardents vestiges les pauvres fumées sortant encore de mon imagination ! Maurice aurait-il raison?

Nous rentrâmes en silence au pavillon. Maman, fatiguée de nous attendre, dormait dans son fauteuil.

Je ne reposai guère, cette nuit-là, et le lendemain, je repartais pour Paris, n'emportant de mon voyage que le souvenir de ces longues volutes de fumée, montant toutes seules, montant dans la campagne d'automne, sous le ciel indifférent !

XXIV

Je rentrai donc à Paris, et cette fois-ci sans espérance. J'y rentrai non pour y vivre, mais y prendre mes quartiers d'hiver et en quelque sorte attendre la mort. Pendant les cinq années précédentes, la passion seule m'y avait porté, avec ses saccades, ses accablements, ses convoitises illimitées; maintenant quoi donc soutiendrait ma vie?

Désormais, ce qui en ferait l'architecture intérieure, ce serait elle-même, toute seule, c'est-à-dire les habitudes, les petites actions, les liens médiocres, les choses que l'on fait sans y penser, celles auxquelles on rêve encore un peu et qui ne seront jamais exécutées.

J'étais pour ainsi dire fixé ; la forme jusqu'ici mobile de

mon destin se coulait dans un moule qui allait sous peu devenir invariable : je connaissais mes limites. Je devenais un homme pareil aux autres, mais qui avait toutefois une histoire à se raconter, par les mélancoliques soirées d'hiver, une histoire pleine de regrets et de choses accomplies, une histoire longue, amère, frémissante comme certains vers de Baudelaire :

Il est amer et doux pendant les nuits d'hiver
D'écouter près du feu qui palpite et qui fume
Les souvenirs...

Oui, j'en étais là désormais, et l'homme qui venait à ma rencontre pour m'accompagner le long du chemin, ce vieillard qui n'avait plus rien à faire qu'à tourner les yeux vers le passé, c'était bien le dernier ami que j'eusse cru si vite connaître... Et pour si longtemps !

Une nuit, je rentrais du théâtre où j'avais conduit une femme belle, pure et dévouée dont j'aimais la simplicité, la franchise et la noblesse de sentiments. Dans l'antichambre, sur le plateau, je vis une dépêche ; je m'en emparai avec un frisson de terreur : elle venait d'Aix-en-Provence.

Trois mots seulement et la signature de Maurice : « Ta mère est plus souffrante... » Je me laissai tomber sur un siège. A quoi bon en demander davantage? Je savais déjà que tout était fini, et que quelque chose s'arrachait de ma vie, qui en était comme les racines.

La femme qui m'avait donné le jour et qui survivait si misérablement à l'être que j'avais connu, ne lui ressemblait plus en rien, pas plus qu'un arbre foudroyé ne ressemble à celui, tout frémissant de murmures et de feuilles, qui ombrage un morceau de la terre. La séparation véritable avait eu lieu le jour de notre affreuse dispute, le jour du déchirement... Mots que tout cela ! Ma mère était morte : la dernière, la malade, l'infirme emportait l'autre, la vraie, emportait ma jeunesse, emportait mon cœur !

Je n'attendis pas la seconde dépêche pour prendre le train. Maurice était un vieillard ; il me raconta en bredouillant les derniers jours de sa femme : depuis trois mois, elle s'affaiblissait graduellement, ne parlait presque plus. Un matin, on

l'avait trouvée inerte dans son lit, frappée par une hémorragie cérébrale.

Il faisait un beau soleil dans le jardin du pavillon, pendant que les hommes chargés du cercueil le traversaient ; les mauvaises herbes y poussaient maintenant ; un vieil ormeau s'était rompu et avait en tombant écrasé un des gros pots de terre vernissée qui contenait un oranger. Je remarquai cela, il me semble, avec un certain sentiment de plaisir ; j'aurais voulu que tout ce qui avait connu ma mère disparût avec elle, dans le même chagrin...

Je vis s'ouvrir la gueule éternelle, et ce qui avait été en ce monde mon plus cher trésor, ma part divine de l'humaine communion y fut engouffré misérablement pour être transformé en poussière, — ou pis encore !

Je demandai à Maurice de venir vivre à Paris avec moi. Il refusa. Il voulait demeurer seul, me dit-il. Je le quittai donc.

Mais six mois après, je recevais de lui la plus étrange lettre.

Il venait de prendre une grande décision, qui était de partir enfin pour cette Italie dont il avait parlé toute sa vie sans la connaître. Il lui venait maintenant le désir aigu de voir si ce pays ressemblait au portrait qu'il en avait fait si souvent. N'eût-il pas été plus sage, au seuil de la mort, de s'en tenir à son rêve, de ne pas poser le doigt sur la réalité? Mais il ne jugeait pas ainsi, et tout à la joie de sa résolution, il s'exaltait une fois encore, sa jeunesse, par quel miracle ranimée? se glissait sous ses phrases. Il célébrait les figures douloureuses de Giotto, les scènes précieuses de Pier della Francesca, l'adorable atmosphère de Luini. Ce fut son chant du cygne ! Comme si sa femme n'était pas morte, comme si Calixte l'aimait, il réentonnait son pæan. Une dernière fois, l'illusion dont il avait vécu le visitait à son déclin. Ainsi qu'un heure de paix divine, peu avant le trépas, soulage l'agonie des mourants, le cher mensonge dont il avait vécu venait le rechercher au milieu de cette crise de vérité dont je l'avais vu si frappé. Pauvre Maurice ! Il me semblait l'entendre et aussi le voir gesticuler sur le cours Mirabeau en agitant ses grands bras. Ses projets, ses rêves revenaient en foule. Il parlait même de travailler. Mais cette fois-ci il était bien vrai qu'il partait.

Il partit, en effet, et bien que sa santé fût chancelante.

Il partit, mais n'alla pas bien loin. A peine arrivé à Gênes, il eut une pleurésie ; et huit jours après, le consul de France m'écrivait pour m'annoncer sa mort, survenue à l'hôtel. Il mourait comme Moïse au seuil de la Terre Promise. Et sans doute, dans les cauchemars de son agonie, vit-il toutes les œuvres dont il rêvait plus belles, plus lumineuses, plus dorées que la terre même de Chanaan, et sous un ciel couleur de perle qui se meurt, entre des demeures de calcédoine et des arbres qu'aucun peintre n'a jamais vus, imagina-t-il son entrée au Paradis comme dans une fresque inaltérable !

J'étais maintenant seul au monde. Rompus, les liens qui me rattachaient à ma Provence. Sachant bien que je n'habiterais plus Aix, je songeai à vendre le pavillon. J'y vins pour le visiter une dernière fois et me mettre en rapport avec les hommes d'affaires.

Le soir de mon arrivée, je descendis à la cuisine, que Miette n'avait pas quittée.

Et je m'assis au coin du feu, un des premiers grands feux de la saison, car voici qu'octobre fauchait les feuilles et que le froid piquait. Les flammes battaient comme des ailes, battaient sans répit, infatigables, frémissantes, des ailes qui vont vous emporter quelque part, — au lieu que l'on n'atteint jamais.

Les bassines de cuivre, bien récurées, luisaient comme de vieux soleils mis à la retraite, la boîte à sel bâillait, les gonds de l'antique pannetière hors d'usage, vermoulue, étaient astiqués : tout était clair, épousseté, reposant à l'œil. Dans cette maison vide, pas un grain de poussière !

Et Miette immobile ravaudait ses bas sans couleur. Tout avait changé, sauf elle. A peine si quelques rides de plus fonçaient sa figure sans âge comme taillée dans une racine de buis. Sèche, droite, elle se détachait ainsi qu'aux temps de mon enfance sur la blancheur du mur. C'était comme un humble monument domestique que le temps eût respecté ! Je me croyais revenu bien loin en arrière. J'aurais voulu m'asseoir à ses pieds et lui parler de ses amoureux qui m'amusaient tant alors.

Mais comment aurais-je souri en parlant de l'amour? Je savais maintenant quelle terrible annonciation est contenue

dans sa visite et qu'elle prédit autre chose que la grâce, mais un long frisson mortel et la fin de toutes choses créées !

— Les derniers mois, — me dit Miette, — la pauvre Madame parlait tout le temps de vous. Mais elle ne parlait que de l'époque où vous étiez tout petit. On aurait dit qu'elle avait oublié que vous étiez devenu grand. Et elle me disait : « Tu te souviens, Miette, du jour où monsieur Raymond a dit : « maman » pour la première fois?... Et de celui où il s'en alla en trébuchant des bras de son père aux miens et où nous étions tous si contents? » Et puis, elle pleurait...

— Maintenant, — dis-je, — que vas-tu faire, Miette?

— Ce que j'ai fait toute ma vie, monsieur Raymond, travailler. On m'a dit que vous alliez vendre le pavillon : je vais donc me placer. Je suis vieille, mais je suis connue. On sait que personne ne tient une maison propre comme moi. La propreté, voyez-vous, monsieur Raymond, c'est notre honneur à nous, et le travail, c'est encore ce qui empêche le plus de pleurer... Quand j'astique mes cuivres, je ne songe plus que la pauvre Madame est morte, mais je me dis que si elle entrait dans la cuisine, elle serait contente que tout fût en ordre. Je n'ai jamais eu qu'un désir, celui que, si je mourais une nuit, on ne retrouvât le lendemain rien à refaire ou à redire à mon travail de la veille !

— Je ne vendrai pas le pavillon, — dis-je soudain. — Tu y resteras jusqu'à la fin, Miette, et tu continueras à le tenir comme si Madame devait y revenir un jour ou l'autre...

Je vis de grosses larmes troubler le regard de la vieille servante.

— Alors, — fit-elle, — et ses mains tremblaient tandis qu'elle me parlait, — je ne m'en irai pas?

— Tu mourras ici.

— Ah ! Monsieur, quelle bonne nouvelle ! C'est comme si je perdais tout à coup quinze ans de moins ! Si j'avais quitté le pavillon, je serais morte de chagrin, je n'aurais jamais pu vivre ailleurs. Mais je ne voulais pas l'avouer à Monsieur, de crainte de l'influencer. Maintenant, je suis contente : je mourrai ici. Madame l'aimait tant, ce pavillon, et le pauvre Monsieur, et monsieur Maurice, et quand je n'y serai plus, on ne se souviendra pas beaucoup d'eux sur cette terre... J'ai vécu

la vie de la maison, moi, et eux peuvent bien être partis, tant que je vivrai entre ces quatre murs, ils ne seront pas tout à fait morts, mais après, après...

Elle se leva pour pomper la lampe à huile, car elle n'avait pas voulu adopter un éclairage plus moderne. La flamme devint claire et pure.

Et quand je songe à Miette, c'est toujours ainsi que je la revois, droite et sèche, avec son visage obscur, et faisant plus jeune et vive une lumière près de s'éteindre...

Le lendemain, je quittai Aix-en-Provence. J'emportais l'image de Miette, fée domestique, assise au coin du foyer désert, et veillant sur mes morts, belle dans son humilité comme quelque image ineffaçable et presque effacée pourtant du souvenir !

EDMOND JALOUX

LES BORDS DU RHIN

FRANCFORT -- COLOGNE -- DUSSELDORF

Ce qui frappe le plus dans l'Allemagne des bords du Rhin, c'est la persistance de l'influence française. En dépit de la langue et des nouvelles aspirations impérialistes, malgré l'absorption économique et politique du pays dans la confédération, les mœurs locales ont gardé la trace de l'emprise latine. La cuisine rhénane rappelle la nôtre. La salade, les légumes, les ragoûts, sont accommodés suivant des principes totalement inconnus en Bavière, en Wurtemberg, en Saxe ou en Prusse. Le touriste retrouve dans chaque auberge, en se couchant, le traversin, le matelas, les draps frais des campagnes françaises et non plus l'affreux *Federbett* (lit de plumes sans draps) ou les coussins anguleux qui sévissent dans toute l'Allemagne. Des gallicismes mal travestis émaillent la conversation des humbles. Quand ils trinquent, ils disent volontiers : *A la Gebot santé !* Pendant les grandes chaleurs, ils mélangent le vin du Rhin à de l'eau gazeuse et dénomment cette boisson rafraîchissante *Schorle Morle,* ce qui est une altération comique de « Toujours l'amour ! », toast coutumier aux galants soldats de la Révolution. Le parapluie s'appelle encore chez eux *Paraplü.* Je pourrais multiplier les exemples. Ils rappellent les époques violentes où le sang des peuples hostiles rougissait

les rives du fleuve ; ils attestent notre longue présence dans la contrée et la force de notre culture. Mais ce qui rapproche le plus le *Rheinländer* du Français, c'est l'usage courant du vin. Le jus pétillant de la vigne délie l'esprit des buveurs ; ils ont l'allure moins lourde, la fantaisie plus primesautière que dans les autres parties de l'empire. Les vignobles recouvrent les collines pierreuses et tourmentées qui bordent le cours du fleuve et de ses affluents. Le charme délicat du paysage se retrouve dans la topaze des vins du Rhin, de l'Aar et de la Moselle.

Dans les pays rhénans, le vin n'est pas seulement l'apanage des bourgeois. On le retrouve dans les auberges accueillantes des campagnes, dans les cabarets les plus modestes des cités provinciales. Je connais à Darmstadt, à Heidelberg, à Mayence, à Coblence, des charcuteries et des boucheries dont l'arrière-boutique abrite chaque soir des clients privilégiés. On traverse le magasin encombré de jambons, de saucissons, de quartiers de bœuf et de mouton ; on va s'asseoir dans une salle tranquille, meublée sans prétention. La servante découpe elle-même la grillade qu'on a choisie en passant. Une salade est vivement préparée. Et le vin doré, servi à même le tonneau, luit dans sa coupe de verre teintée.

A Berlin, à Dresde, à Leipzig, à Munich, à Breslau, la consommation du vin s'entoure d'un cérémonial plus somptueux ; c'est un plaisir rare dont il est bon de souligner le faste. Les *Weinrestaurants* modern-style sont éclaboussés de lumière. On y sert les bouteilles au col allongé dans des seaux à glace ; les verres de cristal sont également frappés avant d'être remplis. Mais la carte des vins révèle la platitude d'un public incapable de discernement personnel, le souci d'organisation méthodique qui préside aux actes les plus anodins de l'existence. Un article de loi rappelle d'abord au public que chaque vin mis en vente doit être accompagné de sa date exacte de naissance et du nom du propriétaire du vignoble (*Crescenz*) quand il s'agit d'un cru réputé, sous peine de poursuites sévères en cas d'indications mensongères. Le buveur rassuré s'en remet donc à la tutelle prévoyante de l'État. Ceci fait, le restaurateur tient à lui apprendre les subtilités de la dégustation. Quelques épithètes imagées sont imprimées en marge

et soulignées d'un trait rouge devant chaque cru : *süffig*, *prickelnd* (savoureux, pétillant), ou *mild*, *gehaltvoll* (doux, étoffé), ou *rassig*, *belebend* (racé, vigoureux), ou *bukettreich* (d'un bouquet riche), ou *angenehm säuerlich* (agréablement acide). Au début, cette pédanterie grotesque me plongea dans la stupéfaction. La candeur naïve des Allemands n'en soupçonne même pas le ridicule. Ils pensent : *Es ist höchst praktisch* (C'est éminemment pratique), et sont pénétrés d'admiration.

A Bâle, le Rhin a 253 mètres de largeur. Entre Strasbourg et Spire il atteint 367 mètres. A Mayence il en compte déjà près de 600. C'est là que les deux lignes de chemin de fer situées à droite et à gauche du fleuve se rapprochent des rives et les longent jusqu'à Cologne. Cette partie du Rhin, appelée *Rheingau*, est la plus pittoresque. Elle contient toute la poésie et toute la richesse de l'Allemagne méridionale.

Il ne faut pas la parcourir en été, à l'époque où les bandes d'oisifs encombrent les trains et les bateaux à vapeur. Le paysage, ratissé, peigné, parfumé, revêt des apparences mièvres de chromo. Peut-être l'ambiance exerce-t-elle une influence fâcheuse sur la physionomie des choses. On aperçoit trop de feutres verts ornés de blaireaux, trop de costumes en *loden*, trop de *Rucksack*, trop de féminités grotesques. On entend trop d'exclamations laudatives : *Grossartig ! Kolossal ! Imposant ! Entzückend ! Idyllisch !* toute la verbosité banale des Perrichons boches. Les *Gesangsvereinen* en excursion hurlent leurs cantiques patriotiques et lyriques en absorbant des charcuteries malodorantes. Et puis, il y a les vieux burgs ; ils rappellent la ferblanterie romantique des Burgraves. Ils appartiennent à présent à des marchands de vins enrichis, à des *Kommerzienräte* vaniteux. Suivant l'exemple auguste de leur kaiser, restaurateur maladroit des vieilles défroques de pierre, ces nouveaux châtelains ont retapé les machicoulis, recrépi les façades, agrandi les corps de bâtiments, édifié des toits incongrus, défiguré la face renfrognée des antiques repaires. Des glycines ornent les portiques ; des fleurs multicolores piquent les pelouses rases. Cette élégance est triviale. Mais en hiver, le tableau change. La solitude bienfaisante rend au paysage son caractère ancestral. Moins d'imbéciles bruyants

encombrent les coupés, les hôtels ou les rives. Sur le fleuve, les bateaux de touristes ne circulent plus. Il coule avec sérénité devant les rochers dénudés et les villes frileuses où les mails déserts alignent leurs tilleuls sans feuilles. Les manoirs eux-mêmes ont recouvré leurs mines austères.

Un grand nombre de villes importantes jalonnent le cours du Rhin. Le fleuve provoqua leur essor et développa leur trafic. Elles ne sont pas toutes situées sur le bord des eaux, comme Mannheim, Mayence, Cologne ou Dusseldorf. Quelques-unes s'élèvent au centre d'une vallée, à quelques kilomètres des rives, Fribourg en Brisgau, Carlsruhe, Darmstadt, etc., ou sur un affluent navigable, tel Francfort, qui commande néanmoins le Rhin central, auquel il est relié à la fois par le Main et par un triple réseau de voies ferrées. Ces agglomérations humaines, rapprochées les unes des autres, donnent une impression indéniable de richesse et de puissance. Elles attestent le développement industriel et commercial de l'empire, favorisé par le voisinage immédiat d'une grande artère naturelle. Mais à vivre plus longtemps dans chacune d'elles, on les compare les unes aux autres, on évalue leur signification respective et l'on s'aperçoit bientôt que la Prusse ambitieuse et retorse s'est adjugé la meilleure part.

Entre Bâle et Mayence, le Rhin est difficilement navigable ; aussi les villes du duché de Bade, du Palatinat, de la Hesse-Darmstadt ont-elles conservé, avec leurs allures provinciales, une certaine indépendance nominale, comme les royaumes et les grands-duchés dont elles relèvent. L'Alsace-Lorraine, théoriquement terre d'empire, en fait administrée exclusivement par la Prusse — on sait de quelle manière — ne s'appartenait pas. Strasbourg marquait déjà le premier point où Berlin s'imposait brutalement sur les rives du fleuve. (C'est avec intention que j'emploie ici mes verbes au temps *passé.*) Mais à partir de Mayence et de Francfort jusqu'aux frontières de Hollande, c'est-à-dire là où le Rhin devient accessible à la grande navigation fluviale, là où il traverse les contrées les plus fécondes, les plus peuplées, les plus industrielles, c'en est fini du particularisme politique, ou de la parodie confédérative. Les anciennes villes libres ont perdu jusqu'à l'illusion de leur indépendance. Elles sont devenues des préfectures

ou des sous-préfectures sous la coupe directe de Berlin. Incorporé au royaume tentaculaire, en dépit de son histoire, de ses aspirations, du mépris tacite qu'il ressent pour ses maîtres, le pays rhénan n'est plus qu'une province prussienne, exploitée par les Hohenzollern. Un demi-siècle de centralisation administrative n'a pourtant pas réussi à étouffer toute vie locale. Chacune des villes du Rhin a conservé sa physionomie propre, déterminée par son passé, par la nature même de son activité. C'est que leur situation géographique les met en dehors de l'emprise directe de l'Allemagne orientale. Le Rhin est en effet la grande route cosmopolite qui unit la mer du Nord, c'est-à-dire l'Angleterre, la Hollande et la Belgique, à l'Allemagne du Sud, à la Suisse, à la France, à l'Italie. Ce trafic a préservé les centres rhénans d'une absorption économique trop complète. Il leur a donné les moyens de soutenir les mouvements régionalistes, de travailler à leur évolution artistique et littéraire.

Je n'ai jamais si bien compris cette vitalité provinciale de l'Allemagne — inconnue, hélas ! à la France — qu'à Fribourg en Brisgau, où je séjournai quelque temps. L'antique ville du duché de Bade, pittoresquement assise à l'orée de la Forêt-Noire, a dépassé depuis vingt ans les limites étroites de ses anciens remparts. Elle compte aujourd'hui plus de 70 000 habitants ; au point de vue allemand, c'est donc une toute petite ville. Sur la porte gothique qui borne la rue principale, le vieil aigle germanique éploie ses ailes au-dessous de la devise dévote : *Sub umbra tuarum alarum*. Dans les quartiers neufs parsemés d'opulents jardins, s'élèvent les villas élégantes des patriciens. Fribourg en Brisgau jouit d'un climat exceptionnellement doux. Cette particularité a attiré dans ses murs tous les Allemands qui firent fortune aux colonies. Rentrés en Europe, retirés des affaires, ils cherchent un coin de patrie où finir leurs jours, sans avoir à souffrir des trop grands écarts de température. Cette immigration curieuse a enrichi la ville. Sa municipalité possède actuellement une grande fortune domaniale. Pour agrandir sa sphère d'influence, elle a bâti une nouvelle université, merveilleusement agencée, et d'un beau caractère architectural. C'est une concurrence directe à l'université de Strasbourg. Le nouveau théâtre, édifié

quelques années avant la guerre, a coûté sept millions ; il est largement subventionné par la ville. Le directeur est un ancien collaborateur de Max Reinhardt ; il importa les formules scéniques nouvelles. Ce *Stadttheater* a pris part avec succès aux différentes expositions de technique théâtrale de l'empire. Il a été l'un des premiers à monter *Parsifal.* Caruso, Baklanof, Chaliapine y sont venus donner des représentations. Voilà ce que l'on pouvait trouver en Allemagne, avant la guerre, dans une ville de 70 000 habitants.

Mannheim est la cité la plus industrielle du Rhin méridional. Le nombre des habitants atteint 200 000, dont la plupart sont des ouvriers. Jadis complètement détruite par un incendie, la ville a été rebâtie géométriquement, à la façon de certaines villes américaines. Adossée au fleuve, elle revêt la forme d'un fer à cheval dont les contours sont figurés par des boulevards, plantés d'arbres. Vingt et une rues transversales et latérales, absolument rectilignes, la divisent en damiers égaux désignés par les voyelles de l'alphabet et par un numéro complémentaire pour chaque pâté de maisons, ce qui donne aux adresses particulières des allures de formules chimiques. La mienne s'écrivait 0/4. Elle stupéfia l'administration du journal français auquel j'étais abonné[1]. En face de Mannheim, qui appartient au grand-duché de Bade, de l'autre côté du Rhin, se dressent les cheminées noires de Ludwigshafen, centre industriel important du Palatinat bavarois. Un tramway relie Mannheim à Heidelberg, accroupi au pied de collines boisées. A certaines époques de l'année, Mannheim se remplit de commis voyageurs ; les hôtels bondés ne suffisent plus à contenir cette population flottante. Malgré le tempérament commercial de la ville, les autorités veillent à sa réputation artistique. La municipalité a fait édifier une *Festhalle* destinée aux grands concerts symphoniques ; elle contient 3 000 auditeurs, avec une estrade pour 1 000 exécutants (orchestre et chœurs). Le *Gross-herzogl.-Stadttheater,* dirigé par un intendant et subventionné sur la cassette du grand-duc,

1. La même administration entoura mon journal de bandes imprimées qui plaçaient Luxembourg en Allemagne et Munich en Alsace (*sic*).

comporte 1 400 places; il tient un rang très honorable parmi les grands théâtres d'Allemagne.

Après Worms et Darmstadt, villes résignées et mortes, on quitte la région des pays confédérés. Le Rhin allemand devient le Rhin prussien et la plupart des voies ferrées se dirigent vers le grand hall vitré de la gare de Francfort.

***

En 1899, je quittai Munich et vins donner à Francfort une conférence française — sur Montmartre et la montagne Sainte-Geneviève, autant qu'il m'en souvient. Un Munichois plein de prévenance m'avait chaudement recommandé le *Schwanenhof*, l'hôtel du Cygne. Il est historique depuis 1871 ; j'y fus assez mal logé et mes susceptibilités françaises s'y heurtèrent au souvenir de Bismarck et du traité désastreux qu'il nous imposa. Toutefois l'accueil de mon auditoire effaça cette fâcheuse impression. Je fis la connaissance de tous les juifs qui composent l'élite de la bonne société. Les toilettes audacieuses des femmes, la verbosité des hommes, leurs allures cosmopolites, leur absence de préjugés me révélèrent l'existence d'une Allemagne que j'ignorais encore, l'Allemagne sémitique [1].

La physionomie même de la ville se ressent de cette population. Les magasins élégants y sont plus fréquents qu'ailleurs. Le long de la *Kaiserstrasse*, on rencontre à chaque pas des joailliers, des fourreurs, des marchands de tableaux, toutes les branches du commerce de luxe. Sur les 300 000 âmes que compte Francfort, il n'y a pourtant que 23 000 israélites ; mais ils se sont poussés au premier plan ; ils ont mis la main sur le haut commerce, sur la banque, sur la presse [2], sur le théâtre et la littérature. Tous les médecins et tous les avocats sont juifs. Seuls les hauts fonctionnaires, les généraux, les officiers, les juges, les procureurs... et les toutes petites gens représentent l'élément purement germanique.

1. Voir dans le livre, *Au Pays des Maîtres chanteurs* (Paris, 1916, Payot), le chapitre sur les milieux juifs.

2. Le journal le plus important de l'Allemagne et peut-être le mieux fait est la *Frankfurter Zeitung*, qui a jusqu'à six éditions par jour.

A la sortie de la gare, l'une des plus importantes d'Allemagne, trois rues parallèles conduisent au cœur de la ville : la *Taunusstrasse*, la *Kaiserstrasse* et la *Kronprinzenstrasse* — Francfort affiche son loyalisme jusque dans le nom de ses rues. Elles aboutissent au *Rossmarktplatz*, où s'élève le monument de Gutenberg, et à la *Hauptwache*. C'est là que commence la *Zeile*, l'artère la plus prospère de la ville, bordée de hauts édifices de pierre, où se trouvent les maisons de gros, les comptoirs et les banques. La cité est spacieuse et propre ; l'air et la lumière y circulent librement le long de larges mails plantés d'arbres et semés de pelouses qui rompent la monotonie des pierres. Ce souci d'hygiène est commun à toutes les grandes villes allemandes. Les quartiers éloignés du centre, Bockenheim, Eschenheim, abritent sous les ombrages de leurs jardins les villas des riches particuliers. Sous les porches des maisons de rapport sont alignées les boîtes aux lettres des locataires. Il n'y a pas de concierges. Chacun possède la clef de l'immeuble où il habite, et le facteur à chaque distribution glisse les correspondances dans les cassettes où sont inscrits les noms des destinataires. Il ne gravit les étages que pour les mandats et les plis recommandés.

La vie artistique de la ville est assez intense. Outre deux conservatoires dont l'un, le *Hoch'sche Conservatorium*, est très réputé, il existe à Francfort un *Philharmonische Verein*, un *Cäcilienverein*, un *Rühlsche Gesangsverein*. La municipalité possède trois grands théâtres : le vieux *Schauspielhaus* qui contient 1 100 spectateurs, le nouveau *Schauspielhaus* avec 1 200 places, et l'*Opernhaus* avec 2 000 places. A la veille de la guerre, Max Reinhardt, qui avait fait école et fournissait l'Allemagne entière d'intendants, de directeurs et d'acteurs, détacha son collaborateur, Félix Holländer, à Francfort. Le nouvel intendant mit les finances de la ville à mal ; il dépassa de beaucoup la forte subvention accordée au *Schauspielhaus* et disparut un beau matin, en laissant un passif considérable que la municipalité dut acquitter, non sans maugréer contre Berlin. En dehors de ces théâtres officiels, Francfort comptait encore un *Neues Theater*, adonné surtout à la comédie de genre et un *Komödienhaus*, scène littéraire ultra-moderne qui s'effondra dans un scandale en 1912. Le cirque Schu-

mann de Berlin y possède également une succursale, sous forme de *Variété-theater*.

La partie la plus curieuse de la vieille ville est la place où s'élève le *Roemer*, en face de masures à pignons pointus. Ce monument vétuste, d'origine inconnue, fut acheté par la ville en 1405 et transformé depuis en *Rathaus*. Il abrite le célèbre *Kaisersaal*. Quand les électeurs avaient nommé le nouvel empereur, le sénat de Francfort se réunissait dans cette salle. Les bourgeois se rassemblaient sur le *Roemerberg*. Les cinq fenêtres inégales, faisant face au peuple, s'ouvraient. La grande fenêtre du milieu, surmontée d'un dais, restait vide. A la fenêtre moyenne de droite, ornée d'un balcon de fer noir, apparaissait l'empereur costumé et couronné. A sa droite, dans l'encadrement de la petite fenêtre, se tenaient les trois électeurs-archevêques de Mayence, de Trêves et de Cologne ; à la plus grande fenêtre de gauche, l'électeur de Bohême, celui de Bavière et le palatin du Rhin. A la dernière, la Saxe, le Brunswick et le Brandebourg. Une vieille chanson, que chantent encore les soldats, rappelle cette solennité. L'eau et le vin y célèbrent leurs mérites respectifs. Ce dernier dit dans une strophe :

Da sprach der Wein : « Bin ich so fein ;
Ich spring aus Marmorbrünnelein,
Wenn sie den Kaiser krönen
Zum Frankfurt wohl, auf dem Romer[1]. »

Le *Römer* contient maintenant les archives de la ville ; on y conserve la fameuse bulle d'or, octroyée par Charles IV en 1356.

Mais Francfort, l'une des quatre villes libres de la Confédération germanique, capitale de cette confédération et siège de la diète, n'est plus qu'une sous-préfecture prussienne. Sans ambitions politiques, elle se contente d'être l'un des premiers centres financiers de l'Europe. Ses banques, ses maisons de commission, représentées sur toutes les grandes places, entretiennent des relations avec toutes les parties du

1. Alors le vin parla : « Je suis fort distingué ! — Je jaillis d'une fontaine de marbre, — Lorsqu'ils couronnent l'empereur — A Francfort, dans la salle du *Römer*. »

globe. Transmises de père en fils, elles ont une réputation séculaire. Les anciennes foires annuelles de Francfort ont perdu leur importance primitive. Leipzig a pris le premier rang. La municipalité a essayé de les remplacer par des expositions estivales, lancées à grand renfort de réclame. C'est ainsi qu'il y a eu l'*Isa* (*Internationale Sport-Austellung*) et, plus tard, l'*Ila* (*Internationale Luftschiffahrt-Austellung*), où un zeppelin promenait des touristes au-dessus du Rhin, à raison de 100 marks par tête. Francfort se remplissait alors d'étrangers. Les hôtels regorgeaient de monde, entre autres l'élégant *Frankfurter Hof*, dirigé par un Belge, et dont von Bissing, — ô tragique ironie — était le meilleur client. Il y avait alors des courses, des steeple-chases, des loteries, des matches de boxe, de golf, des tirs aux pigeons. Toute la séquelle des distractions mondaines attirait une société interlope. J'en fis la dure expérience au Carlton-Hotel, où quelque aigrefin monoclé me subtilisa ma garde-robe et 4 500 marks, la veille du jour où je devais payer ma troupe. L'aventure eût été banale, si ce cambrioleur, plein de délicatesse, ne m'avait renvoyé sous pli recommandé mon portefeuille, mes papiers et mon carnet de chèques, dont, « à son grand regret, il ne pouvait faire aucun usage » — remarqua-t-il ironiquement dans la lettre jointe à l'envoi.

Deux souvenirs typiques me sont restés de ces liesses cosmopolites ; d'abord le stand français à l'exposition sportive, terminé quinze jours après l'inauguration officielle — fûmes-nous jamais prêts?... Il était placé, comme un fait exprès, à côté de l'étalage d'un fabricant de jouets de Nuremberg, qui avait édifié avec des petits canons et des poupées habillées en soldats une réduction du *Niederwald-Denkmal*, sur laquelle s'inscrivaient toutes nos défaites : Wissembourg, Frœschwiller, Sedan, etc. Le tact n'a jamais étouffé les Allemands. Je me rappelle ensuite une contrefaçon de voiturette automobile pour grandes personnes, *sans moteur*. Dans le plancher du siège, une ouverture était pratiquée, qui donnait accès à deux pédales soigneusement dissimulées. Le chauffeur improvisé, tout en dirigeant son volant, actionnait la machine... avec ses pieds. Cette parodie copiait exactement, en toc, les automobiles les plus élégantes ; phares, sirène, trompe, radiateur,

manivelle d'allumage, pare-brise, carrosserie de papier mâché, rien n'avait été oublié. Le vendeur me confia qu'il avait écoulé plusieurs centaines de ces cycles maquillés. Comme je lui demandais à quoi servait la cage vide du radiateur, où ne s'abritait aucun serpentin, il me répondit : « On peut y mettre un repas froid avant de partir en excursion. » Je compris la vanité puérile des petits bourgeois allemands, avides de « paraître ». Avec cette machine ridicule, ils « avaient l'air » d'avoir une automobile.

Pour charmer leurs loisirs, les gros richards de Francfort ont fondé plusieurs clubs, dont les deux plus importants sont l'*Automobil-Club* et le *Rennclub*. Dans les salons de ce dernier, où l'on joue gros jeu chaque soir, j'ai pu admirer trois cents têtes de chevaux encadrées. Les femmes ne sont pas admises, sans doute à cause de l'abus régulier des spiritueux qui caractérise les ripailles de ces messieurs. Francfort possède, en outre, dix loges de francs-maçons.

Mais les Francfortois s'enorgueillissent surtout de leur jardin botanique — *Palmengarten* — où sont cultivées les plantes exotiques les plus rares, de leur jardin zoologique, leur *Neue Börse*, temple fastueux où s'émeut chaque jour l'âme mercantile de la ville.

Le dialecte du terroir est pittoresque ; il affecte des allures paresseuses et joviales ; Gœthe n'a jamais pu s'en défaire complètement. Tous les *t* y sont remplacés par des *d*, et le vieux citadin s'intitule *alder Frankforder*. Quoique dans le voisinage direct du Rhin et de ses vignobles, Francfort, influencé par la Bavière, s'adonne de préférence à la consommation de la bière. La population pauvre s'entasse dans les brasseries comme à Munich. Le vin est réservé aux classes aisées. On rencontre le long des rues des faces bouffies et des ventres distendus par l'abus de la boisson. Cette déchéance physique me frappa surtout un jour où j'allai voir au *Zoologischer Garten* un campement d'insulaires de Samoa. Le gouvernement cherche par ces exhibitions à exciter l'intérêt de la nation pour les colonies. Une grille séparait le public des hôtes exotiques. Ces derniers étaient robustes, bien découplés, harmonieux dans leurs gestes ; par contre, la foule des spectateurs offrait le spectacle d'une humanité lamentable. Les

femmes de Samoa sont vraiment belles ; elles n'ont point le type nègre. Leur peau soyeuse a des reflets cuivrés ; leurs traits sont d'une grande finesse; leurs yeux, expressifs; leurs corps, d'une souplesse féline. Ignorant la pudeur occidentale, ces jeunes Èves s'ébattaient joyeusement dans l'eau d'une cascade artificielle, à la grande confusion des vilaines matrones accourues pour les contempler. La vision paradisiaque ne dura qu'un après-midi. Le jour suivant, les autorités émues revêtirent les nudités outrageantes de tricots protecteurs. Si tous ces bourgeois avaient connu l'histoire véridique des insulaires de Samoa, peut-être eussent-ils été moins scandalisés. L'archipel vécut longtemps dans l'innocence et la pureté jusqu'au jour où les premiers blancs accostèrent au rivage. Hospitaliers et altruistes, les indigènes partagèrent avec les nouveaux venus leur nourriture et... leurs femmes. Ils en furent cruellement punis. L'Europe morale contamina l'archipel amoral. Tels furent les premiers effets sensibles de la civilisation chez des sauvages...

Tout en suivant les évolutions gracieuses des Samoanes, je remarquai une délicieuse fillette de huit ans, bronzée comme une idole, nerveuse, les cheveux ébouriffés, les yeux noirs, pleine de grâce et de vie. Un petit Allemand de dix ans, lymphatique, amaigri, les oreilles décollées, le regard bigle à l'abri d'énormes lunettes rondes, essayait d'attraper la sauvageonne à travers la grille. Il réussit enfin à lui saisir le bras. Elle se laissa faire. Voulait-il s'assurer de la couleur de la peau? Non. Sournoisement, cruellement, il pinça l'enfant, pour voir si elle était sensible à la douleur, ou tout simplement parce qu'elle était belle et qu'il était laid. Ce ne fut pas long. Elle ramena son bras, lança son poing en avant, atteignit, entre les barreaux, le gringalet boche, en plein visage. Quel désastre ! Le nez s'écrasa comme une tomate ; le sang gicla ; les lunettes volèrent en éclats. Hurlements, tumulte, protestations des parents, invectives publiques à l'adresse de la jeune amazone impassible. Moi qui connaissais non seulement les péripéties du petit drame, mais encore l'histoire des insulaires de Samoa, j'ai donné un mark à la gosse, observatrice fidèle de la loi du talion à travers les âges. Œil pour œil, dent pour dent, ou plutôt, comme disent poétique-

ment les Allemands : *Wurst gegen Wurst* (saucisse contre saucisse).

Les environs de Francfort sont animés et pittoresques. Centre d'un réseau compliqué de voies ferrées qui s'étoilent dans tous les sens[1], la gare de la ville abrite un trafic incessant de voyageurs. C'est là que j'eus pour la première fois l'impression violente de l'activité germanique, de la suite ininterrompue d'agglomérations qui jalonnent les grandes routes. Darmstadt, Heidelberg, Mannheim, Worms, Bieberich, Mayence, Offenbach, Aschaffenburg se pressent autour de Francfort. Il suffit à peine d'une heure de chemin de fer pour se trouver transplanté dans un autre cadre. La richesse minérale des sources naturelles multiplie sur les pentes boisées du Taunus les *Kurorte* (lieux de cure) réputés. Voici Nauheim, Homburg von der Höhe, où l'empereur vient soigner son larynx, et surtout Wiesbaden, à vingt minutes de Francfort, — ancienne capitale du duché de Nassau, comptant 120000 habitants, — mi-partie ville commerçante et bourgeoise, mi-partie ville d'eaux, dont le parc orgueilleux est encadré d'un chapelet de grands hôtels.

En résumé, Francfort, paré d'élégance cosmopolite et banale, a dépouillé peu à peu ses allures historiques de vieille ville d'empire. En dehors de la place du *Römer*, on n'y trouve plus que la maison natale de Goethe, aux environs du *Rossmarktplatz*. Le coin le plus intéressant de la ville n'existe plus : la *Judengasse*, le ghetto où jusqu'en 1806 fut confinée la race juive. Il y a beau temps qu'elle a quitté la ruelle sordide pour se répandre sur la cité et de là sur toute l'Allemagne. Transformée, agrandie, la *Judengasse* s'appelle aujourd'hui *Börnestrasse*. Seule, une vieille masure y fut respectée. A grands frais on l'a reculée pour la mettre à l'alignement. C'est le berceau des cinq Messieurs de Francfort.

Quelques nouvelles me sont parvenues de Francfort pendant la guerre. Il paraît que certaines classes marquent peu d'empressement pour un conflit qui trouble leurs plus chères

1. Francfort est en relations directes avec Munich et l'Autriche, avec Leipzig, Dresde et la Bohême, avec Berlin et la Prusse-Orientale, avec Cassel, la Westphalie et les villes hanséatiques, avec les deux rives du Rhin vers la Belgique et la Hollande et vers la Suisse, avec l'Alsace, la Lorraine et la France.

habitudes. A l'enthousiasme facile du début a succédé une réserve pleine de réticence. On prétend même que Francfort est devenue la ville des embusqués. On les appelle, là-bas, *Druckeberger*, littéralement : ceux-qui-se-dérobent. Ils ne manquent pas d'un certain cynisme, s'il faut en croire l'anecdote suivante. Un vieux Francfortois s'étonnait de rencontrer régulièrement un jeune mobilisé au *Five o clock Tea* du *Frankfurter Hof !*

— Comment se fait-il, — lui demanda-t-il, un jour, — que vous ne soyez pas encore au front?

L'autre répondit, sans se laisser désarçonner :

— A vrai dire, je n'y comprends rien moi-même. Chaque lundi, je parie quatre cents marks avec mon *Feldwebel* que je partirai dans le courant de la semaine, et chaque fois je perds mon pari.

***

Cologne est la cité la plus majestueuse des bords du Rhin. Elle domine le fleuve de ses larges quais de granit, de ses palais hautains, de ses clochers, de ses coupoles innombrables. Point n'est besoin de s'attarder pour en garder le souvenir. Il suffit de passer; sa silhouette formidable s'impose. Peut-être est-ce là son seul mérite : les gens figés dans une pose héroïque font moins illusion quand on pénètre trop avant dans leur intimité. Il en est ainsi de Cologne, ville décorative dont le profil dentelé illustre à merveille la réclame du chocolat Stollwerck, fabriqué dans ses murs.

Assise sur la rive gauche du fleuve, en face du bourg de Deutz, auquel elle est reliée par un pont de bateaux de cinq cents mètres, au ras de l'eau, et par un haut viaduc de pierre, que chevauche une énorme cage de fer, où passent à la fois la grand'route et la voie ferrée [1], Cologne offre, dès l'arrivée, à la curiosité des touristes le double spectacle de sa gare et de sa cathédrale monstrueuses. Ces édifices ne se nuisent pas réciproquement. Ils traduisent tous deux la ténacité maladroite d'un peuple qui rêve perpétuellement de grandes choses et les réalise toujours platement, en confondant

1. Les deux portails de ce viaduc sont ornés de statues colossales : sur la rive droite Guillaume Ier, sur la rive gauche Frédéric-Guillaume IV.

l'énorme et le sublime. Le *Cölner Dom* est aussi propre, aussi neuf, aussi pratiquement aménagé que le *Hauptbahnhof*. Il est dans son genre aussi laid que lui. Toutefois si la gare, imposée par les nécessités du trafic moderne, a l'excuse de répondre à l'esthétique utilitariste de notre époque, la cathédrale n'a pas celle de symboliser le passé. Elle est postiche. Aucun artisan naïf et convaincu ne la créa de toutes pièces. C'est un travail de compilation. Commencée vers 1249, elle fut abandonnée définitivement en 1509, dans un état embryonnaire. Peu respectueuse, la Révolution française en fit un magasin à fourrage. Ce n'est qu'en 1820 qu'on décida de l'achever d'après les plans primitifs. On y travaillait encore en 1885. Rien d'étonnant à ce que cette réalisation tardive d'un rêve médiéval manque de ferveur mystique. La pierre, matière subtile, reflète l'âme d'une époque, en dépit des efforts des copistes les plus habiles. Ainsi, le *Cölner Dom*, qui compte cent soixante-six mètres de long sur soixante-quinze de large, et dont la nef hardie est supportée par cent colonnes sveltes, peut être la plus vaste construction gothique du monde entier ; elle est, nonobstant, la moins intéressante. Quelques artistes allemands l'appellent *das Vogelhaus* (la volière).

Cologne possède vingt-sept autres églises. Dans des proportions plus modestes, quelques-unes d'entre elles sont des merveilles architecturales. Elles se cachent la plupart du temps dans les recoins de la vieille ville, là où s'entremêlent les ruelles tortueuses, inaccessibles aux voitures. On les découvre une à une, au hasard des promenades. L'église Saint-Géréon, flanquée de deux tours carrées, bâtie au début du XIIIe siècle sur l'endroit où, en 286, saint Géréon fut égorgé avec ses compagnons de la légion thébaine, se compose d'une salle décagonale surmontée d'une coupole où se marient les styles byzantin, moresque et gothique. Les architectes diocésains actuels n'ont rien trouvé de mieux que d'édifier, dans chaque ville et dans chaque village des environs, des répliques maladroites à ce beau modèle. L'église Saint-Pierre, de la même époque, renferme un tableau de Rubens, qui y fut baptisé en 1577. L'église de l'Assomption, qui date de 1636, en style jésuite, abrite une curieuse table de communion, ornée de bas-reliefs et d'arabesques. Ses cloches ont été fon-

dues avec les canons pris par Tilly à Magdebourg. L'église de Saint-Cunibert, du XIIIe siècle, est un bel édifice byzantin ; ses vitraux remarquables sont les plus anciens de Cologne. L'église des Apôtres, reconstruite au XIIIe, rappelle Sainte-Sophie de Constantinople. Rien n'est plus harmonieux que cet ensemble de constructions circulaires, carrées, polygonales, toutes percées d'arcatures à jour et d'arcatures aveugles à leurs différents étages, sur les absides, sur les tours, sur les pignons, à la base du dôme central et du laternon qui le surmonte.

Tous ces édifices religieux rappellent l'époque glorieuse où Cologne, capitale du catholicisme germanique, était appelée la Rome du Nord ou Cologne la Sainte, tandis que les limites de la ville romaine, vestiges encore reconnaissables aujourd'hui, évoquent sa naissance latine.

Sous le règne de Tibère, Agrippa transporta sur la rive gauche du Rhin une colonie d'Ubiens, pour défendre la Gaule contre les Suèves. Agrippine, fille de Germanicus, naquit dans le camp retranché, et la *Civitas Ubiorum* devint ainsi la *Colonia Agrippina.* Vitellius y fut proclamé empereur. Trajan y commandait lorsque Nerva l'appela au partage du trône impérial. Les habitants de Cologne ont longtemps conservé le souvenir de ces origines. Jusqu'à la Révolution française les nobles de la ville s'intitulaient patriciens et les bourgmestres, revêtus de la toge consulaire, se faisaient accompagner de licteurs.

Othon Ier réunit la ville à l'empire germanique, lui accorda de grands privilèges — entre autres le droit d'étape qui lui assura la suprématie sur tout le trafic du Rhin — et la plaça sous la protection de son frère Bruno, duc de Lorraine, archevêque et premier électeur de Cologne. L'archevêque, prince électeur, devait vite devenir le plus puissant des princes catholiques allemands. Cologne atteint bientôt l'apogée de sa splendeur. Elle est en rapports constants avec l'Italie qui lui transmet son architecture, ses arts et quelques-unes de ses coutumes, par exemple le carnaval et les marionnettes dont la tradition subsiste encore. Pétrarque écrivait à son ami Colonna : « Que cette ville est belle. Quelle merveille de trouver une cité pareille dans un pays aussi barbare. »

Le *Rathaus*, situé entre le *Gürzenich*[1] et la cathédrale, retrace, de la manière la plus vivante, l'histoire mouvementée de Cologne. Ce merveilleux édifice est fait de pièces de tous les temps et de morceaux de tous les styles. Bâti sur une cave romaine en 1250, ce ne fut d'abord qu'un logis sévère à ogives. Au xive siècle, on y ajoute une tour féodale, car il fallait un beffroi pour les tocsins. Sous Maximilien, les échevins veulent enjoliver leur maison. Ils appellent un artiste d'Italie, et voici sur la façade noire du xiiie siècle un porche triomphant et magnifique. Puis vient un promenoir, à côté du greffe, une charmante arrière-cour, à galeries sous arcades, égayées de bas-reliefs. Sous Charles-Quint, on érige, en face du beffroi et du porche, un riche corps de logis en briques et en pierres de la plus belle ordonnance architecturale. Toutes ces différentes parties, vieillies ensemble, riches de traditions et de souvenirs, soudées par le hasard pittoresque, forment le *Rathaus* actuel.

Mais aujourd'hui, Cologne a suivi le sort des autres villes de la Prusse rhénane. Dépouillée de ses privilèges, la vieille cité n'est plus que le satellite de Berlin[2]. Le Baedeker énumère les richesses historiques de la ville pour attirer les étrangers. La population de 400 000 âmes travaille, suivant la méthode et la discipline allemandes, à l'essor de l'empire, sans idéal politique bien défini. Elle est représentée au Reichstag par un député catholique qui fait partie du *Centrum* et par deux ou trois députés social-democrates dont la guerre a fait des impérialistes convaincus.

Cologne s'élève au milieu d'une plaine fertile, bien arrosée, couverte de forêts, parsemée de mines de fer, de charbon, de cuivre, de plomb, et de zinc. Elle est devenu l'entrepôt principal du commerce rhénan entre les Pays-Bas, l'Allemagne méridionale et la Suisse. Elle se trouve aux portes de l'industrie houillère et métallurgique de la rive droite du Rhin, grâce aux chemins de fer de Crefeld et de la Ruhr. Elle centralise

1. Le *Gürzenich*, qui date de 1441, contient une salle de concerts dont la réputation est mondiale. Cologne a, du reste, une vie musicale assez intense. Son *Männerchor*, qui compte plus de mille membres, est allé se faire entendre jusqu'en Amérique.

2. La *Kölnische Zeitung* est l'organe officieux du gouvernement. Sa couleur politique est réactionnaire et francophobe.

le trafic vers la Belgique et Anvers. Quatre grandes sociétés de navigation entretiennent l'activité de son port. Toutefois, l'eau de Cologne demeure l'article le plus important de la production locale. Elle envahit toutes les boutiques, tous les quartiers. Une concurrence effrénée divise les fabricants. Chacun d'eux cherche à jeter le trouble dans l'âme des chalands et prône sa marque comme la seule véritable. Une vieille tradition prétend que la recette de l'essence précieuse est due à un certain Johann-Maria Farina, qui vécut au XVIIe siècle. Toutes les eaux de Cologne, pour être authentiques, doivent porter la griffe d'un Johann-Maria Farina. Ce nom est fréquent en Italie, tel Dupont chez nous. Quelques pauvres diables ont vendu l'usage du leur aux parfumeurs de la ville. A peine si les paraphes diffèrent. Cette obsession poursuit le voyageur jusque dans le hall des hôtels et des restaurants où des vitrines, encombrées de flacons et de vaporisateurs, dispensent un relent fade de bergamote.

La vieille ville, qu'animent l'activité commerciale des boutiques et le va-et-vient des piétons, offre un dédale pittoresque de ruelles et de places qui rappelle l'Italie. La circulation des voitures y est difficile; les trottoirs embryonnaires ne suffisent pas à l'affluence populaire; on marche au milieu de la chaussée que surplombent les façades sombres des hautes maisons. Un ciel parcimonieux s'allonge en minces bandes grises entre les toits. Le *Neuer Markt* et le *Heumarkt* inscrivent leurs rectangles au cœur de la ville. Sur l'une de ces deux places, une vieille maison du XVe siècle, merveilleusement ouvragée, perpétue le souvenir d'une fable locale. Elle fut offerte par Charles-Quint à un patricien, — sa descendance y habite encore. — Le jour où il mourut, les deux chevaux blancs qu'il possédait montèrent jusqu'aux combles, poussèrent du front deux petites fenêtres, placées sous le toit, se penchèrent au dehors et se mirent à hennir. Aujourd'hui, les deux fenêtres, toujours ouvertes, laissent saillir le poitrail et l'encolure des deux bêtes légendaires qu'un artiste naïf a sculptés dans le bois.

On retrouve à chaque pas dans Cologne la saveur ancienne du moyen âge. Les noms des ruelles sont imagés et descriptifs : *am alten Ufter* (sur la vieille rive) — *am Filzengraben* (au fossé

des feutres), — *am Zuckerberg* (à la montagne de sucre), — *An der Eiche* (au chêne), — *An der Linde* (au tilleul), — *Unter Fetterhennen* (parmi les poules grasses), etc. Toute cette vieille ville est entourée de larges boulevards appelés *Ring* (anneaux), comme à Vienne. Au delà s'étendent les quartiers élégants et modernes ou les faubourgs industriels.

Le peuple de Cologne parle un dialecte expressif, qui se rapproche du *Plattdeutsch* et qu'on appelle le *Cölner Platt.* Cette langue ne manque ni de sel, ni de sens satirique. Le *Tünnes*, le *Bestevader*, le *Schäl*, le *Speumanes*, la *Marizzebill* sont les personnifications principales de l'esprit de la rue. On retrouve ces personnages symboliques dans toutes les farces populaires dont le public de la ville est friand. Leur franchise brutale fait la joie des auditeurs. Quant aux autorités, elles se bouchent complaisamment les oreilles et souffrent les plus grands écarts de langage. En Allemagne, les velléités d'indépendance et les critiques les plus acerbes ne dépassent jamais le cadre étroit des réjouissances locales. Ce sont des satisfactions platoniques qui ne mettent point en danger les institutions politiques. Une des manifestations les plus curieuses de la faconde rhénane est le *Hänneschen-Theater*, sorte de guignol, qui descend directement des marionnettes italiennes, importées sans doute à l'époque des archevêques électeurs. Les auteurs anonymes qui ont travaillé au répertoire de ce théâtre en miniature, se sont inspirés d'Aristophane et de Plaute. *Hänneschen* (diminutif de Hans) est un enfant terrible qui s'arroge le droit de tout dire. Le Prussien est sa bête noire. Il exerce sa verve sur lui, sans répit. Une fois, j'ai vu *Hänneschen* déguisé en Guillaume II, la moustache en croc, le bras recroquevillé. Comme on lui demandait la cause de cette infirmité, il répondit avec mélancolie : « J'ai usé mon bras, à force de vouloir le mettre dans la poche des autres. » Mais Hänneschen n'est qu'une poupée de bois. Les Allemands rient de ses saillies, parce qu'il est permis chaque soir de rêver de liberté devant les verres pleins, à l'heure où les fonctions sociales sont suspendues. Le lendemain ils reprendront leur chaîne avec leurs occupations coutumières, sans sourciller.

Je me trouvais à Cologne le soir où se rapprocha de nous la fameuse comète dont la rencontre avec l'atmosphère

terrestre devait causer les plus grands dommages. On redoutait une déflagration générale, un empoisonnement subit de l'air respirable. Les journaux avaient longuement étudié les possibilités d'anéantissement. Le phénomène était anxieusement attendu entre onze heures et minuit. Dès huit heures, par une sorte de convention tacite entre la police et la population, les cafés et les restaurants s'emplirent de convives tapageurs, comme aux grands jours fériés. Il faisait doux ; on était au printemps. Des bandes de personnages masqués se mirent à sillonner les ruelles de la vieille ville, en hurlant. Des musiciens improvisèrent à chaque carrefour des bals en plein vent. Toute cette foule se heurtait, s'interpellait, se tutoyait, s'embrassait, dans un brusque désir de liesse générale. Le Carnaval était ressuscité. Les serpentins s'accrochèrent aux balcons, s'enroulèrent aux réverbères, en banderolles multicolores ; les confettis jonchèrent le sol, en mosaïque bigarrée. L'ivresse gagna les faubourgs. Elle déborda sur tous les trottoirs. La ville entière se ruait au plaisir, en attendant la fin problématique d'un monde. Cette folie lassa bientôt ma curiosité. Je contournai le dôme monstrueux, accroupi dans l'obscurité, au bord de la petite place battue par les vents; je m'éloignai de Cologne en suivant le viaduc qui conduit à Deutz. Les mille rumeurs de la cité s'espacèrent peu à peu. Tout se tut ; j'entrai dans le silence. La nuit m'emplit de son calme serein. Au-dessus de ma tête, la voûte constellée palpitait doucement. A travers les losanges de fer du pont, je voyais miroiter la surface du large fleuve. Il coulait sans hâte vers sa destinée et ne se souciait ni des menaces du ciel, ni des cris oiseux de ceux qui s'agitent sur ses rives. Brusquement la solitude fut ponctuée de notes graves. La cloche de la cathédrale scandait la marche du temps. L'airain douze fois vibra. Plus grêles, d'autres carillons répondirent. Ce fut tout. Rien n'altéra la limpidité de la nuit, rien ne troubla le cours impassible du Rhin. La nature est plus sage que les hommes, et nous n'avons pas besoin d'elle pour nous exterminer...

***

Si vous dites à un citoyen de Cologne que vous allez vous fixer à Dusseldorf, « *er rumpft die Nase* » (il fronce le nez)

d'un air de profonde commisération, mais si vous avouez à un habitant de Dusseldorf que vous appréciez le séjour de Cologne, il vous toise avec mépris. Il n'y a que vingt minutes d'express d'une ville à l'autre. Ce voisinage est le meilleur garant d'une rivalité durable. Dusseldorf est la citadelle avancée de Luther contre le catholicisme des bords du Rhin. Son histoire marque l'opposition constante du pouvoir profane à l'égard des archevêques princes-électeurs. L'unification de l'empire n'a pas effacé cette antithèse.

La ville n'est pas belle, mais elle est très riche, de toute la richesse industrielle du pays. Sa gare, perpétuellement grouillante, est le point de départ d'un réseau multiple qui la met en rapport avec tous les centres métallurgiques et manufacturiers de la région : Deutz, Opladen, Neuss, München-Gladbach, Crefeld, Duisburg, Mühlheim, Essen, Gelsenkirchen, Bochum, Hattingen, Dortmund, Hagen, Barmen, Elberfeld, Solingen, Remscheid. J'en oublie certainement. Il faut aller en Saxe ou en Silésie pour retrouver une telle quantité d'agglomérations sur un aussi petit espace.

L'industrie du fer triomphe à Dusseldorf. Pour s'en rendre compte, il suffit de franchir la place de la gare et de prendre au hasard une des trois grandes rues qui s'écartent en éventail jusqu'au centre de la cité. A chaque pas, on se heurte à d'immenses devantures derrière lesquelles sont entassés des monstres de métal aux silhouettes inusitées : marteaux-pilons, laminoirs, perforeuses, taraudeuses, fraiseuses, presses à emboutir, moteurs, cisailles électriques, scies à métaux, mèches américaines, appareils à meuler, barres de chariotage. Il y en a pour plusieurs milliers de tonnes : un vrai cauchemar ! Ces magasins ont l'aspect désertique. Rares doivent être les gens qui peuvent acheter en passant des babioles de ce genre.

J'ai connu quelques-uns des puissants industriels qui fournissent les éléments de ces étalages, entre autres les fils du fameux Thyssen, ou ceux des frères Mannesmann qui n'opéraient pas au Maroc. Tous ces rois du fer et de l'acier n'habitent pas à Dusseldorf. Ils vienent y discuter de leurs affaires au *Breidenbacher Hof*, au *Park Hotel*, ou dans les salons privés de leurs clubs. Les Mannesmann possèdent le long du Rhin un édifice babylonien, percé de mille fenêtres. De beaux

écussons dorés ornent les portes de bronze. On dirait d'un ministère. Dans ces milieux-là, on parle très bien de l'empereur et des gouvernants. Je crois qu'ils s'entendent comme larrons en foire. Le peuple allemand apprendra bientôt à ses dépens ce que valait cette maléfique association. En attendant la guerre, les *Schlotbarone* (barons des hauts fourneaux) étaient de joyeux lurons. Ils buvaient sec, ils mangeaient ferme. Ils avaient raison ; les affaires marchaient si bien !

Au début de mon séjour à Dusseldorf, un écrivain famélique et serviable guidait mon ignorance à travers la ville. Il me désignait du doigt chaque demeure fastueuse, enfouie sous la verdure, protégée par de hautes grilles, et remarquait laconiquement : *Noch ein Millionär !* (encore un millionnaire !) Sa voix ne trahissait aucune amertume, au contraire. En dépit de sa misère, il éprouvait chaque fois une certaine fierté à souligner la présence d'un nouveau Crésus. *Noch ein Millionär !* Décidément, il y en a trop à Dusseldorf. Leur existence ne prête aucun charme à la cité. Il est vrai que ces messieurs voyagent beaucoup. Ils préfèrent dépenser ailleurs l'argent qu'ils gagnent ici. J'ai connu une autre ville de ce genre, en Suisse : Saint-Gall. La fortune y abonde aussi, mais personne ne s'en aperçoit.

Le centre de Dusseldorf a cependant quelque allure. Une large avenue plantée d'arbres, bordée de magasins élégants, la *Königsallee*, longe le *Stadtgraben* pour aboutir au *Kaiserteich* (étang de l'empereur) et au *Schwanenspiegel* (miroir-aux-cygnes). Le public s'y promène volontiers. Les cafetiers et les glaciers-confiseurs installent en été des pavillons coquets sous les frondaisons. Les rives du canal sont recouvertes de gazon piqué de fleurs. L'eau morte et glauque se ride autour des feuilles de nénuphar, et, quand le soir tombe, les grenouilles coassent discrètement. Au bout de cette avenue, le *Hofgarten* étale ses allées, ses massifs et ses pelouses. C'est là que s'élève le *Jägerhof*, jusqu'en 1848 résidence favorite du prince Frédéric de Prusse, le mécène de la ville. Non loin se trouve la maison de campagne du philosophe Henri Jacobi, où fréquentèrent assidûment Gœthe, Herder, Wieland et la princesse Galitzine, à l'époque où l'Allemagne comptait de grands esprits.

Dusseldorf fut la patrie non seulement de Jacobi, mais encore de Henri Heine et de Cornelius. Le pauvre grand poète n'y possède point de statue. Il aima trop la liberté pour être aimé de ses compatriotes. Quant à Cornelius, c'est lui qui provoqua l'essor de l'école de peinture de Dusseldorf, en prenant vers 1820 la direction de l'Académie qu'avait fondée, en 1867, le prince-électeur Charles-Théodore. Mosler lui succéda, puis Guillaume Schadow, le régénérateur de l'art allemand. Ce dernier fit venir de Berlin toute la phalange de ses anciens élèves : Karl-Friedrich Lessing, Julius Hübner, Théodor Hildenbrandt, Karl Sohn, Christian Köhler, Heinrich Mucke, Éduard Bendemann, groupe auquel se joignit Johann Wilhelm Schirmer, le fondateur de l'école de paysage de Dusseldorf. Le libéralisme de Schadow eut une action bienfaisante sur la vie intellectuelle de son époque. Son salon réunit plusieurs esprits avisés, Immermann, Uechtritz, Schnaase et Félix Mendelsohn. Grâce à lui, la réputation artistique de la ville se répandit à travers toute l'Allemagne. Il édita en 1828 une brochure retentissante, intitulée : *Mes idées sur la manière logique de former un peintre.* En 1829, il fonda la société artistique de la province rhénane et de la Westphalie. Elle fonctionne encore aujourd'hui. Son but est d'acheter chaque année les toiles des jeunes artistes et de commander quelques œuvres importantes pour les édifices publics. Bendemann succéda à Schadow. En 1864, il adjoignit à l'Académie une école de sculpture sous la direction d'un élève de Rietschel, August Wittig.

Aujourd'hui, tout engoûment pour cette période de la peinture allemande semble avoir disparu. J'ai vu quelques œuvres dans le musée de la ville : elles sont d'une grande sécheresse et d'un style suranné. La vraie richesse artistique de Dusseldorf n'est plus là. C'était la fameuse galerie de tableaux que fonda l'électeur palatin Jean-Guillaume, qui régna de 1690 à 1716. Le roi de Bavière Maximilien la fit transporter à Munich en 1798. Dusseldorf réclama vainement ses chefs-d'œuvre ; le larcin royal fait actuellement la gloire de la vieille pinacothèque.

Ancienne patrie des Beaux-Arts, Dusseldorf est devenu l'entrepôt des aciéries et des fonderies. Les velléités intellectuelles

se sont réfugiées dans une société bizarre, appelée *Malkasten* (la boîte-à-couleur), où fréquente un mélange hétéroclite de bohèmes, de ratés, de bourgeois, d'artistes officiels et poncifs. On n'y travaille guère; en revanche, on y boit beaucoup; on y tient surtout à jour la chronique scandaleuse de la ville. Cependant, il existe encore un vestige curieux de l'époque où Dusseldorf régentait l'art allemand. Derrière l'Académie s'ouvrent quelques ruelles étroites qui descendent vers le Rhin. Des loques multicolores y sèchent en plein vent sur des cordes tendues d'une muraille à l'autre. A terre sont assis des *bambini* ébouriffés et bruns ; sur le seuil des portes, des femmes musardent, le poing sur la hanche, la tête recouverte d'un carré de soie éclatante ; à leur oreille tremble une larme de corail. La vision de l'Italie surgit frileuse et triste, sous le cliel gris du nord. Ce sont les descendants des anciens modèles que les professeurs firent jadis venir des plaines de l'Ombrie. Ils ont fait souche dans ce coin de cité. Ils y vivent, repliés sur eux-mêmes, farouches, inapprochables, sans souci de l'ambiance. Ils appartiennent à une race forte qui sait garder dans l'exil sa langue, ses coutumes, tout son trésor atavique. Les femmes vendent aux carrefours des fruits exotiques ; les hommes jouent du violon, de la mandoline, de l'accordéon ; les gosses mendient. Voilà tout ce qui reste à Dusseldorf de l'art de Cornelius et de Schadow.

Ce voisinage a des conséquences inattendues. Aussitôt qu'un étranger débouche sur une place, les gamins dépenaillés l'entourent et font la roue. On les voit virer sur la tête et sur les mains, puis ils se redressent et tendent leur paume noire où les graviers adhèrent. Il faut leur donner une obole. Certainement, les petits Allemands tiennent cette coutume des petits Italiens.

L'esprit d'organisation, cher à l'Allemagne moderne, règne en maître à Dusseldorf. On peut le constater sur le quai de la gare. Le commissionnaire qui s'empare de vos petits colis à l'arrivée vous demande votre bulletin de bagages ; il inscrit votre adresse au dos ; vous n'avez plus à vous en préoccuper. Quelques minutes plus tard, un camion automobile amène vos malles à domicile et vient les y reprendre sur appel téléphonique. Ce service fonctionne avec une précision remarquable ;

le tarif en est modeste. Les employés de chemin de fer se sont syndiqués et le dirigent.

Veut-on se rendre compte du nombre d'associations importantes qui peuvent exister en Allemagne dans une ville de 250 000 habitants? Je me contente d'énumérer : *Düsseldorfer Geschichtsverein* (société historique), *Wissenschaftlicher Verein* (société scientifique), *Naturwissenschaftlicher Verein* (société des sciences naturelles), *Bildungsverein* (société d'éducation), *Künstlerverein Malkasten* (société artistique), *Rheinischer Gœtheverein für Festspiele* (société rhénane de Goethe pour représentations commémoratives), *Freie literarische Vereinigung* (association littéraire libre), *Kunstverein für Rheinland und Westfalen* (société d'art pour les pays rhénans et la Wetsphalie), *Nordwestliche Gruppe des Vereins deutscher Eisen und Stahlindustriellen* (groupe nord-ouest de la société des industries allemandes du fer et de l'acier), *Verein zur Wahrung der gemeinsamen wirtschaftlichen Interessen in Westfalen und Rheinland* (société pour la protection des intérêts économiques de la Westphalie et des pays rhénans), *Instrumental Musikverein* (société de musique instrumentale). Dusseldorf possède vingt et une banques. Les principales sont la *Niederrheinische Bank*, la *Bergisch Märkische Bank* et la *Düsseldorfer Volksbank*.

Des services réguliers par vapeurs de marchandises reliaient son port à la fois à ceux du Rhin supérieur et à ceux de la mer du Nord et de la Baltique.

Les troupes et les virtuoses en tournée qui rayonnent dans cette région surpeuplée s'arrêtent toujours dans la ville. La vie musicale et théâtrale y est donc très active. Les deux salles principales de concert sont la *Tonhalle* et l'*Ibach-Saal*. Ibach est un grand fabricant de pianos dont les ateliers se trouvent à Barmen et à Berlin. Il a construit dans quelques cités des salles de concert pour musique de chambre, qui sont merveilleusement agencées ; elles dépendent d'une succursale. Le fait n'est pas isolé en Allemagne. L'essor de l'industrie des pianos a servi la cause musicale, en créant partout des salles modernes [1].

1. *Bechstein-Saal*, *Blütner-Saal* (Berlin). — *Kaim-Saal* (Munich). — *Ibach-Saal* (Dusseldorf et Cologne). — *Bösendorfersaal* (Vienne). — *Perzina-Saal* (Schwerin), etc., etc.

Outre le *Stadttheater*, auquel la municipalité accorde une subvention d'un million de marks par an, Dusseldorf possède encore le *Schauspielhaus* de Louise Dumont. Ce théâtre très littéraire jouit d'une excellente réputation. La ville lui a alloué également une subvention pour récompenser ses efforts artistiques. J'y ai vu le *Peer Gynt* d'Ibsen, joué sans coupures, en deux représentations consécutives. La mise en scène et la représentation de cette œuvre admirable dépassait de beaucoup la mesure d'un établissement de province. Un an avant la guerre, j'y ai entendu également une comédie en dialecte, *Schneider Wippchen*, qui eut un gros succès régional. Le héros de cette pièce amusante, qui passe pour mort, assiste à ses propres funérailles, dissimulé derrière un rideau. La pompe de la cérémonie l'émeut jusqu'aux larmes. « *Frau*, — s'écrie-t-il en sanglotant, — *was bin ich für eine schöne Leiche!* » (Quel beau cadavre je fais!)

Il faut bien connaître la langue populaire de Dusseldorf pour goûter la saveur de l'esprit rhénan, esprit frondeur et léger qui diffère totalement de l'humour allemand, toujours lourd. Un jeune marinier tombe un jour dans le Rhin ; le courant est rapide et dangereux. On lui jette un filin ; il s'y agrippe. Quatre hommes se mettent à haler péniblement la corde. La tête du rescapé émerge des flots, mais, loin de marquer quelque angoisse, elle affecte une hilarité bruyante. Ce rire intempestif irrite les sauveteurs qui luttent contre le courant et tirent sur leur câble en ahannant. La sueur leur coule le long du visage. L'autre continue à se tordre. Dès qu'il est hors de l'eau, les quatre hommes furieux se mettent à l'invectiver : « Pourquoi riais-tu, idiot? — C'était plus fort que moi. Je me disais : Si je lâche la corde, ils s'étaleront les quatre fers en l'air ! »

Un gamin rencontre un de ses camarades qui déambule la tête haute, le cou raide, la mine compassée, avec un gilet d'une couleur étrange boutonné jusqu'au menton. « *Du bist hochnäsig*, — lui dit-il. — Tu portes le nez bien haut. Est-ce parce que tu trouves ton gilet si beau? — Non, — répond le gosse, — c'est parce que mère me l'a taillé dans une vieille culotte à papa. »

Trikes — nom répandu chez les mineurs rhénans — est

surpris par le grisou. Éboulement, panique. L'homme est perdu. L'ingénieur de la mine dirige les fouilles ; le médecin est présent. On a prévenu la femme qui sanglote. On remonte enfin le cadavre du pauvre diable sur une civière. Le docteur se penche, examine la mine hâve, les yeux vitreux et déclare : « *Er ist tot.* » (Il est mort.) Mais une voix rauque s'élève de la civière : « *Nein, er ist nicht tot.* » C'est Trikes qui proteste. Alors, sa femme que la science impressionne lui dit, en lui montrant le médecin et tout en pleurant : « *Schweige, Trikes, er weiss es besser als du.* » (Tais-toi ; il le sait mieux que toi.)

Ville surtout industrielle et commerçante, Dusseldorf possède, néanmoins, une certaine réputation littéraire. Quelques écrivains modernes notoires y sont nés, entre autres Herbert Eulenberg et Hanns Heinz Evers. Le premier obtint le prix national de Schiller pour ses drames lyriques en vers, pourtant peu goûtés du public. Ses deux fils, gamins sans souci de la dignité littéraire de leur père, vagabondent le long du Rhin et, de sens éminemment pratique, font reluire avec un morceau d'étoffe les souliers des promeneurs afin d'augmenter leurs revenus. Herbert Eulenberg suit actuellement les opérations des armées allemandes dans le nord de la France : « Nous avons toujours aimé les Français d'un amour malheureux ! » écrivait-il dans un de ses articles. Quant à Hanns Heinz Evers, globe-trotter, journaliste, romancier et poète, il affichait avant la guerre des théories cyniques et discourait en public sur le marquis de Sade et sur la culture de l'amour.

C'est à Dusseldorf que j'ai débuté dans la collaboration littéraire avec un Allemand. Je lui avais parlé d'un drame que j'avais écrit à Munich à l'âge de vingt-quatre ans, avec toute la fougue généreuse de ma jeunesse. Le sujet le frappa. Il me demanda de vouloir bien le récrire en allemand avec lui. Je refusai d'abord ; il insista. Un jour, une lettre plus pressante que de coutume me parvint à Holmenkollen, sur la montagne boisée qui surplombe le fiord de Christiania. C'était le printemps. Le paysage norvégien s'épanouissait au soleil nouveau. L'envie brusque me saisit de revivre un rêve de jeunesse. Un mois plus tard, mon correspondant recevait la pièce, sous forme de scénario très fouillé et très complet. Il

traduisit textuellement ce travail, le signa de nos deux noms et s'en fut trouver un grand éditeur. L'œuvre lui plut. A son tour, un compositeur célèbre s'enthousiasma. Je revins en Allemagne. Les contrats furent signés et, dans une maison quiète de Dusseldorf, nous nous mîmes à la besogne. Je me souviens encore de ce labeur en commun. La plupart du temps, je dictais ; il écrivait. Du reste, il était charmant, mon collaborateur, plein de prévenances et d'amabilités. Je me livrai à lui sans arrière-pensée, lui gardant même une certaine reconnaissance pour l'impulsion qu'il m'avait donnée, pour les démarches heureuses qu'il avait entreprises, pour les traités avantageux qu'il nous avait procurés : autant de titres qui justifiaient sa participation à *notre* œuvre, commune aux yeux du monde.

Quand tout fut terminé, quand l'ouvrage fut édité, composé, proposé à différentes scènes d'Allemagne, accepté par elles, le ton changea. Oh ! rien de bien sensationnel, à peine une nuance ! Mon collaborateur se fit plus large et plus épais. Chaque interview, chaque communication à la presse lui furent une occasion d'enfler son rôle et d'amoindrir le mien. Je me défendis sans trop d'aigreur. Il sied d'être indulgent aux vanités d'auteur, quand on a l'expérience des planches. Et nous attendîmes le grand jour de la première qui devait avoir lieu au *Hoftheater* de Dresde. Survint... la guerre, coup de théâtre bien différent de celui que j'avais imaginé. Pour moi tout était fini ; je revins vers les miens. Actuellement, ma pièce est donnée partout : à Berlin, à Vienne, à Leipzig, à Francfort, à Mannheim, à Hambourg, à Breslau, à Dresde, à Chemnitz. Elle pénètre chez les neutres. La voici jouée et annoncée à Copenhague, à Zurich. Maintenant que je ne suis plus là, le collaborateur a pris toute la place. Quand on daigne citer mon nom sur les affiches ou dans les comptes rendus, c'est pour réduire mon rôle à néant. A peine si j'ai fourni l'idée ; au besoin, on insinue que je l'ai volée. En général, on me supprime complètement.

Qu'on ne croie pas que j'obéisse ici à une rancune personnelle ; je ne rappelle cette histoire que parce qu'elle donne toute la mesure du caractère germain. L'Allemand se propose ; on le refuse. Il attend, il revient à la charge, il s'infiltre à

votre insu. Si l'on résiste un peu, il insiste doucement, poliment. Vous cédez? Il s'installe, il prend racine, il se consolide. Le voilà déjà moins servile. Encore un peu de temps, il devient arrogant. On transige? Il accepte, en attendant. Bientôt il exige davantage. Vous n'êtes pas content? Il a le verbe haut; il menace. Vous vous apercevez du danger? Trop tard ! Vous essayez de vous reprendre ? L'Allemand vous écrase, vous supprime... s'il le peut. Telle est la loi du plus fort, inaugurée par la bassesse et la ruse, couronnée par le crime.

N'est-ce pas là toute l'histoire de ce pays surpeuplé, surproductif, hanté du désir de vendre n'importe quoi à n'importe qui, avide d'expansion, d'hégémonie, chez qui les qualités s'exagèrent jusqu'à devenir des vices?

Dusseldorf, dans mon souvenir, personnifie cette Allemagne moderne. Je revois la ville, adossée au Rhin frémissant, devant les hauts fourneaux qui empourprent son horizon. Tout autour d'elle la terre prodigue les trésors de ses entrailles. Mais le fer et le charbon, comme les langues d'Ésope, sont à la fois ce qu'il y a de meilleur et de pire. Tout dépend des hommes qui les emploient. Il a suffi de l'orgueil démesuré d'une caste pour faire de ces facteurs de la civilisation les causes, les instruments et les buts d'un massacre mondial.

MARC HENRY

POÈMES

EN MONTAGNE

Sur la montagne en fleurs, tout là-haut, près des cieux,
La bruyère s'étend comme un tapis soyeux,
Au-dessus des sapins dont la masse serrée
Laisse échapper un bruit continu de marée.
Ainsi le long plateau, tout tendu de vermeil,
Semble un récif brûlé sans fin par le soleil.

Sous un pollen doré qui s'envole en poussière,
Je crois flotter sur un océan de lumière ;
Le rythme de son onde est l'azur clair du ciel
Qui mêle à l'au-delà son flux torrentiel.
O splendeur !
A mes pieds un aigle se balance.
Et j'écoute, perçant l'ineffable silence,
Le murmure incessant du grand vent des hauteurs
Empruntant aux forêts leurs salubres senteurs.
Parfois un chant d'oiseau s'élève de la plaine.
La bruyère, à mes pas douce comme la laine,
Bourdonnante de sons aigus, de vols stridents,
Crépite à l'infini sous les éclats ardents...
Et le multiple essor de ses coléoptères
Dont les ailes, bandant leurs fluettes lanières,

Tracent, à hauteur d'homme, un sillage de sang,
A l'air d'être un essaim de rayons, se croisant,
Tombés de l'Empyrée et par des mains de fées
Changés en bondissants et zigzagants trophées...
Mes regards, çà et là, s'accrochent aux clartés
Des mélèzes tendant leurs satins argentés
Sur l'abrupte paroi des masses montagneuses
Que les rapides eaux des guiers, çà et là, creusent...

Au-dessous, c'est un jeu de couleurs ondoyant
Dans un gouffre à la fois brumeux et chatoyant.
Les traces des mortels y sont presque effacées...

Rien ne trouble le vaste élan de mes pensées
Que roule, dans ses flots, la rivière de feu
Qui triomphalement sourd de l'espace bleu...

Je m'arrête. Je cueille une fleur de bruyère ;
Et je repars, petit *cosmos* de la matière,
Gagnant, sans le savoir, son but mystérieux...

L'aigle maintenant monte et plane dans les cieux.

Quelle paix ! Au silence exquis je m'abandonne.
Et j'oublie, un moment, tes jeux cruels, Bellone !

L'ESPRIT

Me voici devant vous, ma pensée et mon rêve,
Comme un fragile enfant qui vers le ciel élève
Ses bras, dans un matin étincelant d'été.
Me voici devant vous, muette majesté
De l'Esprit sur mon front laissant tomber sa manne,
Comme devant l'aiglon l'insecte diaphane.
Me voici devant vous, me brûlant aux rayons
De votre fulgurance, ainsi que les sillons

Reçoivent les baisers de l'air qui les féconde.
Avec ferveur j'écoute en vous l'âme du monde
Me parler le langage épars de l'Infini,
Et faire de mon cœur son asile béni.
Vous vivez, vous êtes en moi, je sens mon être
Étinceler sous le soleil qui le pénètre.
Je sens au fond de moi votre force danser
Comme l'on voit la tige au vent se balancer.
Esprit, Esprit, voici que votre main terrible
Me tient dans son creuset, comme un froment me crible,
Et me laisse plus nu que le Samaritain
Sur la route, abattu, blessé, mi-mort de faim.
Mais, néanmoins, j'aime vos coups et vos blessures.
Mon cœur demeure intact malgré ses meurtrissures,
Et s'avoue insensible aux crocs de la douleur,
Si vous glissez sans cesse en lui votre chaleur.
N'êtes-vous pas un jet de la Vie Éternelle,
L'Illimité laissant tomber une parcelle
De son Être divin sur nos fragilités,
Pour défendre, animer, ravir leurs jours comptés?
Esprit, Esprit, Esprit, c'est vous le grand passage
Par où nous atteignons l'au-delà; le message
Que nous lance, du sein de son règne de feu,
Le rythme actif par qui chaque monde se meut.
Je viens à vous, je suis à vous, je vous contemple.
J'ai sur mon front ces bois plus solennels qu'un temple
Puisqu'ils laissent filtrer, à travers leurs rameaux,
Les gemmes de l'éther comme un fleuve d'émaux,
Et laissent deviner, au plus haut de l'espace,
L'immuable étendue où votre souffle passe.
J'ai soif de me plonger en cet abîme saint.
C'est vous que je poursuis, de vous que j'ai besoin.
C'est radieusement que mes lèvres exhalent
Un hymne en votre honneur, Esprit, zéphyrs, rafales,
Ouragans de splendeurs qui, sur l'aile du jour,
Promenez en tous lieux votre torrent d'amour.
Je ne cesserai pas de livrer à la brise
Les mots fougueux et fiers où, toute l'âme éprise

De vous, je fais entrer l'éclat de mon transport,
Comme un airain vibrant que frappe un battant d'or.
Je ne cesserai pas de puiser, o Sagesse,
Dans le trésor que me consent votre largesse,
De contempler, au soir, votre aveuglant éclair,
D'offrir à vos baisers mes cheveux et ma chair.
D'autres craindront vos beaux émois et vos extases,
L'enivrement subtil de vos secrètes phrases,
Les entretiens sacrés qu'on échange avec vous,
A l'heure où va tomber le crépuscule doux.
Ils fuiront votre austère et noble compagnie ;
Les nuits que vous peuplez d'un monde d'harmonie ;
Et, l'âme réfractaire à votre volonté,
Ils se détourneront des chemins de beauté...
Je les plains. Ils n'auront jamais sur leur visage
La brûlure que laisse, Esprit, votre passage.
Ils ne seront jamais, tendrement anxieux,
Le saignant tabernacle où vont dormir les Dieux.
Murés dans le rempart de leur indifférence,
Ils ne devineront jamais votre présence,
Et leur cœur, entouré d'un triple bouclier,
A vos appels, sur soi restera replié...
Je les plains. Ils vivront sans joie et sans délire
Dans la suite des jours, semblables à la lyre
Sans cordes, suspendue au seuil de la maison,
Mais, sous les doigts du vent, qui ne rend aucun son.
Ils ne comprendront pas l'aurore et son mystère.
Les soirs religieux ne sauraient leur complaire.
Ils n'épelleront pas ces livres éclatants
Des mois : l'Hiver, l'Été, l'Automne, le Printemps...
Je les plains... Car vous seul magnifiez la vie,
L'emplissez de bonté, d'espoir et d'eurythmie ;
En faites la montée au Sublime ; élevez
Le mortel au-dessus des pics et des névés ;
Galvanisant son corps qui sur le sol l'enchaîne,
Faites naître l'idée alerte qui l'entraîne ;
Peuplez son horizon d'aspects les plus divers ;
Et métamorphosez ses jours en univers.

CHANSON

Ces clématites dont ta main
Tresse une flexible guirlande,
Et qui ne verront pas demain
S'étendre sur la vaste lande :

Laisses-en tomber quelques brins
Aux pages de ce livre austère,
Où mon esprit creuse l'airain
De la pensée et du mystère :

Pour qu'un moment, sous mon regard
La fraîcheur de cette verdure
Oppose un flexible rempart
Aux leçons de la Raison dure.

***

Ces plumes de tourtereaux blancs
Que tu recueillis dans les sentes,
Et dont les longs flocons tremblants,
Sont striés d'ondes frémissantes :

Harmonieusement fleuris
Mon buvard de leurs molles neiges;
Mêle-les à ces manuscrits;
Charges-en mes livres, mes sièges :

Pour que j'emprunte aux beaux oiseaux
Le grand élan de leurs corps frêles,
Et qu'au ciel des rêves, très haut,
Ma Muse monte à tire d'ailes.

*
* *

Et tes lèvres, qu'Éros posa
Dans le cher jardin, sur les roses,
Tes lèvres où l'air tiède osa
Faire mille amoureuses pauses :

Mets-les sur mes lèvres ; mets-les
Sur mon front, mes cheveux, ma joue,
Et que dans nos souffles mêlés
Mon âme à ton âme se noue :

Afin qu'aspirant longuement
Le parfum de ta jeune haleine,
Je sente partir mon tourment
Comme le vent fuit dans la plaine.

MÉDITATION PENDANT UNE ACCALMIE PRÈS DU FRONT

Ah Dieux ! dans l'abandon de cette solitude
Comme l'on se sent loin de la bataille rude !
Tout est si plein d'amour et de sérénité,
Que, malgré lui, mon cœur en est comme éclaté.
Les insectes, les fleurs, les arbres me caressent
De leurs bourdonnements extasiés d'ivresses,
De leurs vibrations, des tendres unissons
De leur souple branchage orné de cent façons.
J'aspire des parfums. Des vols d'oiseaux me touchent.
Je croise dans le val des sangliers farouches.
Sur ma main le contact des feuilles est si doux
Qu'un trouble ensorcelant fait trembler mes genoux.
A travers les rameaux que le soleil traverse
Un vent léger accourt ; sur le sol, sans bruit, berce
La fougère en dentelle et la mousse en velours
Sur lesquelles ce saule incline ses bras lourds.

Tandis qu'autour de moi, les ombres, les lumières,
Les bleuâtres lointains, les flexibles bannières
Des nuages, et les brumes traînant leurs plis
Sur la rivière, et les coteaux ensevelis
Sous le neigeux amas des blanches aubépines,
Et le champ de froment, et l'aune aux branches fines,
Et la coudraie qu'emplit l'hymne du rossignol,
Le bouton d'or ouvrant son étroit parasol,
Le thym, le chèvrefeuil, l'orchis, chaque fleurette,
Semblent me saluer avec un air de fête...

*
* *

Sur ma tête, très haut, très loin, le ciel d'azur,
Illimité, profond, étincelant et pur.
La feuille au clair vernis, l'herbe luxuriante
Se courbent devant moi comme une mer brillante...
Au revers d'un fossé, reposant sur un lit
De rouges cyclamens et de gazon, qu'emplit
L'air souple et tournoyant d'un embaumé murmure,
Je plonge allègrement dans la jeune verdure...
Contacts exquis ! O frais, moelleux attouchement !
Pur satin de l'éther, beauté du firmament.
Zigzags des moucherons aigus qui me survolent,
Autour d'un mince épi menant leurs rondes folles.
Pollens subtils des fleurs dont la poussière dort
Sur ma manche et, soudain, au vent prend son essor.

*
* *

Le regard ébloui, je fixe l'étendue,
Et sa voûte d'azur dans l'infini perdue...
Une musique, proche et lointaine à la fois,
Perçant la solitude, arrive jusqu'à moi.
Elle est faite du vol parfumé des abeilles,
De l'humble sauterelle aux élytres vermeilles,
Des crapauds coassant dans les prés, des grillons,
Du frais chuchotement des herbes et des joncs,

Du clapotis secret de l'onde étincelante,
Des frôlements de l'air courbant plante après plante,
De mille voix d'oiseaux dans l'arbre frémissant,
Et de tout ce qui court, rampe, bondit et sent.
Elle vient de l'épais beuglement de la vache
Qui met sur le pâquis sa blanche ou rousse tache ;
Du grand corps des coursiers pâturant au repos,
Ou sur l'herbage en fleurs promenant leurs galops.
Elle vit, elle ondoie, elle flambe, elle roule
Dans les vibrations multiples, dans la houle,
Dans le jusant flâneur ou rapide du vent.
Elle siffle, elle ronfle et court, métal vivant,
Dans les jeux éperdus de l'insecte ; elle forme
Des couleurs et des sons divers un rythme énorme
Dont la folle allégresse éclate en mille cris,
En hosannahs vainqueurs, en harmonieux bruits.
O beau rythme ! Il jaillit des tons du ciel splendide,
De la tranchée où Pan me prend sous son égide.
Il rit à mes côtés, gronde dans le lointain,
Disparaît sur la courbe où l'horizon s'éteint.
Et moi, saisi par lui, dans la fuite éternelle,
L'espace d'un éclair, avec lui je me mêle...
Chercher, avoir et perdre ; encor, toujours chercher ;
Tenir pour perdre encor ; et sans cesse joncher,
Hélas ! d'un peu de soi la route de la vie ;
Le changement perçant sous la monotonie ;
Toujours la même chose et toujours du nouveau,
De la première aurore à la nuit du tombeau :
Telle est la destinée, heureuse en apparence,
Avec ses chants couvrant ses clameurs de souffrance.

* * *

Une musique proche et lointaine à la fois,
M'arrive : unique accord de cent millions de voix.
C'est l'hymne de ta force, o complexe Nature,
Qui jusqu'à mon *cosmos* infime s'aventure.

— ... Comment faire comprendre, hélas ! comment noter
Tous ces riens frémissants, ces sons, que vient guetter
La harpe d'or d'Éole et qu'au loin éparpille
Un souffle cristallin? Comment peindre ce trille
Du rossignol? Comment sur l'or de ces genêts
Esquisser vos essaims, ô papillons fluets?
Décrire ou transposer en un verbe assez rare
Cet ensemble de tons dont l'horizon se pare?
En tendre mélodie associer les mots
Pour exprimer le son de vos feuilles, ormeaux,
Qu'une brise paisible agite au bord de l'onde?
Pour traduire l'essor formidable du monde;
Dans ce ciel les oiseaux qui fendent la clarté;
Le soleil traversant ton vide, immensité;
Les pas souples du cerf que suit son faon sauvage,
Et le martin-pêcheur au lumineux plumage?
Tous les vols, tous les cris, tous les heurts, tous les sauts ;
Les pépiements des nids au sein des arbrisseaux ;
Le crissement ténu des grillons dans les chaumes ;
Vos poussières, pollens, et vos douceurs, aromes ;
Vos haleines, zéphyrs ; ailes, vos battements ;
Ces désirs amoureux et ces bouillonnements
Printaniers de la faune heureuse ou de la flore,
Qui suit tes saintes lois, Démèter, et t'adore?...
Mais le soir doucement tombe. La nuit descend
Derrière un crépuscule au jet éblouissant...
Silence, Muse... Entends sur mon cœur solitaire
Battre à grands coups le cœur immense de la terre.

LE PAYS

Dans la dentelle des nuages
Se glissent des rais de soleil.
La brume à l'horizon vermeil
Pose de brusques tatouages.

Les tranquilles bourgs, au lointain,
Dorment sur le bord des collines,
Enveloppés des mousselines
Du fertile climat latin.

Un train comme une flèche passe,
Et ses volutes de vapeur
Traînent à terre avec lenteur
Avant de s'enfuir dans l'espace.

Les miroirs des prestes ruisseaux
Réfléchissent le jeu des nues
A silhouettes biscornues
Que Zéphire met en lambeaux.

— ... Sans se lasser il faut décrire
Tes splendeurs, pays bien-aimé,
Où les Grâces ont essaimé
Et dont elles font leur empire.

Toi, qui, sous l'étreinte de fer
Du détestable Mars, demeures
Si français pourtant, à ces heures,
Si noble, si pimpant, si fier !

Et quand nos gars, que rien ne lasse,
Au front, reprennent, peu à peu,
Notre sol natal, sous le feu
De la plus agressive race,

Conserves, pour leur faire honneur,
Tes mêmes pittoresques charmes ;
Jusques au milieu de nos larmes
Es plaisant comme en plein bonheur ;

Et malgré les émois tragiques
Où la guerre aime à nous plonger,
Gardes, en dépit du danger,
Toutes tes douceurs géorgiques...

FIDÉLITÉ

Va, nous nous souviendrons de tes deuils, France, ô Mère.
Le temps peut s'écouler,
Toujours sur tes tombeaux notre douleur amère.
Viendra se désoler.

D'autres pourront, en proie à leur vanité vaine,
S'évader du passé ;
Sans mémoire, fouler sous l'herbe qui l'enchaîne.
L'humble tertre effacé ;

Ils pourront dans leur cœur, tel un champ, à l'automne,
Que dénuda le vent,
Chasser du souvenir, qu'ils jugeaient monotone.
Le regret décevant.

Ah ! laisse ces ingrats dont l'esprit faible oublie
Tes surhumains efforts,
Et qui, las du devoir, ne calquent pas leur vie
Sur l'exemple des morts...

Pour nous, quels que soient l'an, le mois et la journée,
Notre âme veut rester
L'asile où tous les heurts blessant ta destinée
Vont se répercuter.

PIERRE DE BOUCHAUD

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE[1]

Jeudi soir, 12 avril.

La rumeur circule à Washington, que le secrétaire Lansing aurait été l'objet de démarches en faveur de la paix, qui s'ajouteraient à plusieurs autres démarches non officielles en ces derniers temps. Chez Lansing, on nie toute l'affaire. Le colonel House, que L... a rencontré et à qui il parlait de ces bruits persistants, a dit qu'il ne savait rien, mais L... a cru comprendre qu'il savait, et que lui-même avait été sondé.

L... dit aussi que les amiraux de l'Entente, Browning (Angleterre) et Grasset (France), sont venus conférer avec Daniels. L'amiral Benson était là, et il expliqua ce que la marine américaine se proposait de faire : il paraît que les côtes, depuis le Canada jusqu'à Panama, vont être remises à ses soins.

La vie se simplifie ! On parle de renoncer aux chaussures et aux robes coûteuses : c'est Mrs Wilson, Mrs Marshall et les femmes des ministres de cabinet qui inaugurent cette réforme. Mais réduire la vie à sa forme la plus simple, ne plus faire, ne

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre 1917.

plus recevoir de visites, se priver de toutes choses non absolument nécessaires, quel programme pour des Américaines de mes amies !

Vendredi soir, 13 avril.

C'est aujourd'hui que le Bill des sept milliards de dollars se discute à la Maison. On espère qu'il passera ce soir et nous attendons l'appel téléphonique avec impatience.

Le docteur est rentré de Washington, où ses services médicaux ont été acceptés. Dora lui a demandé : « Mais enfin, croit-on vraiment à la guerre? » car les événements semblent beaucoup traîner, et après tout ce bruit, on en vient à se demander s'il y aura quelque chose. Il a répondu : « J'ai posé la même question aux directeurs des services de santé. Ils m'ont dit qu'on s'attendait à de grandes difficultés, surtout sur la frontière mexicaine. » C'est un refrain... et nous sommes toujours dans l'attente.

On dit que Balfour est arrivé à Halifax, avec les membres de la mission anglaise, cet après-midi.

Dimanche matin, 15 avril.

La Maison a voté l'emprunt de guerre de sept milliards de dollars, sans *un* vote contraire. Conservateurs et républicains étaient, pour une fois, du même avis.

Trois milliards de dollars seront prêtés aux Alliés. Quelques membres ayant suggéré qu'on ne pouvait trop savoir s'ils seraient jamais rendus, les autres se sont montrés non seulement sans inquiétude à ce sujet, mais même désireux de *donner* cet argent aux combattants, si cela pouvait aider à terminer la guerre promptement. « On nous propose, a dit Mann, de prêter trois milliards aux Alliés, et je ne doute pas que, en une année, la somme ne soit doublée. Mais, si nous pouvons de cette façon mettre fin à la guerre, le don sera justifié. Notre plus grand devoir est de venir en aide à ceux qui se battent contre l'ennemi auquel nous avons déclaré la guerre. Je veux seulement espérer, je veux seulement prier pour que l'aide que nous fournirons ainsi soit assez effective

pour terminer la lutte avant que nous ayons à envoyer nos enfants aux tranchées. »

Fitzgerald a avoué aussi qu'il donnerait volontiers la moitié en plus si les Alliés, en terminant la guerre, évitaient aux Américains de verser leur sang, et Madden a parlé dans le même sens : « L'Amérique entre dans cette guerre pour maintenir ses droits. Si nous pouvons le faire en fournissant à quelqu'un de l'argent, pour se battre à notre place, tandis que nous nous préparons, il me semble que nous devons le faire. Il nous faudrait une année avant d'être capables d'envoyer un homme aux tranchées... »

Ces hommes-là restent des hommes d'affaires, généreux à leurs heures sans doute, mais ils ne sont pas des chevaliers. Ces gens qui peuvent lever encore 75 milliards de dollars contre l'Allemagne (c'est Milton Harrison, de l'Association des banquiers américains, qui l'a dit au docteur) cherchent donc des *remplaçants*. Heureusement, tout le monde ne pense pas de même, il s'en faut; le général Greene, qui est une autorité militaire, a dit au docteur que, si l'Amérique veut être un vrai facteur dans la guerre, elle devra envoyer ses troupes dans nos tranchées.

Enfin, espérons toujours que la marine américaine brillera. Dans moins de trois mois le Département de la Marine va avoir une flottille, et même plusieurs flottilles de *chasers* de sous-marins, qui surpasseront tout ce qu'on a vu dans ce genre depuis la guerre. Ils seront en service avant le 1er août.

Lundi, 16 avril.

Il y a tout un groupement de pacifistes qui voudrait bien empêcher l'*Army Bill*. Avec l'aide d'une société secrète, il essaye d'agir sur les membres du Congrès pour empêcher qu'on lève une armée. Les membres de la société secrète ont fait le serment de ne jamais prendre les armes pour cette guerre, dans aucune circonstance. Il semble que la campagne ait été conçue à Philadelphie ; mais on sait que les plus opposés à la conscription sont Jane Addams, de Chicago, et Marion Burrett, de New-York, du parti féministe de la paix ; Lilian Wald, de New-York, de l'Union américaine contre le milita-

risme ; Grant Hamilton, de la Fédération américaine du Travail, qui trouve que le service obligatoire est contraire aux idées traditionnelles de la liberté américaine, etc., etc.

Par contre, le sénateur Hughes demandait hier qu'on doublât la paye des soldats. Il voudrait que chaque simple soldat reçût 100 dollars par mois !

Jess Williard est arrivé en ville cette nuit, avec tout le cirque de Buffalo Bill : Indiens sauvages, cow-boys sauvages, employés sauvages, tout l'Ouest sauvage enfin, plus un champion de poids lourd, vainqueur de Johnson, qui n'a rien à craindre de la conscription. Il y eut grand désappointement hier soir, parmi la jeunesse de Philadelphie, de ne point voir la cavalcade attendue, mais quelque chose était allé de travers pour un des lourds wagons de bagages, et il y eut du retard.

Le recrutement s'est installé juste devant les tentes de ce pittoresque campement, et y fait déjà ses affaires.

Le soir.

Les envoyés des Puissances alliées viendront à Philadelphie, où ils seront reçus solennellement au Hall de l'Indépendance. On projette une grande démonstration patriotique, et je pense que Balfour, Joffre et Viviani verront l'esprit de la vieille Amérique au berceau même de sa liberté.

A l'*Honorable Woodrow Wilson, Président des États-Unis, Washington D. C.*, le maire de Philadelphie a écrit ce soir :

Cher Mr President,

En tant que cent huitième Premier Magistrat de la ville qui donna naissance à la République, et au nom des 1 750 000 âmes qui vivent à Philadelphie, *home* de la Déclaration, de la Constitution, du Drapeau et de la Cloche de la Liberté, je sollicite que vous vouliez bien présenter aux Représentants des Alliés une invitation officielle à visiter notre cité, pour permettre au patriotisme de ses citoyens de témoigner, par une procession dans les rues et un banquet, de la bonne volonté et des désirs ardents de notre peuple.

A la veille d'une active coopération avec les Grandes Puissances européennes, en un suprême effort pour apporter au Vieux Monde cette liberté sous la loi qui a donné à l'Amérique ses splendides institutions républicaines, il semble tout spécialement indiqué que les visiteurs d'au delà les mers viennent à l'autel de notre Liberté, le Hall de l'Indé-

pendance, prêter avec nous le serment de fidélité envers le gouvernement populaire, et recevoir un nouveau baptême de patriotisme.

Sincèrement vôtre.

THOMAS B. SMITH

Allons ! si les pacifistes se remuent, les patriotes ne dorment pas. Le Président recevra demain une commission pour dresser le programme, et nous sommes enchantées à la perspective de voir enfin Joffre.

Toutefois, si nos Français ont l'habitude du bon vin, ils auront à tirer la langue. Les antialcoolistes y vont aussi de leur campagne, et Dieu sait si ce pays est extrême dans ses dispositions. On veut l'interdiction du rhum, de tout.

C'est aujourd'hui que le suffrage des femmes va être sur la sellette en Pennsylvanie. Les avocats de la cause et ses opposants se proposent une chaude lutte, et Harrisburg entendra du bruit. Les suffragistes ayant proposé de tenir hautes leurs couleurs, les antisuffragistes n'ont pas voulu être en reste ; ils se sont mis en quête d'emblèmes et de drapeaux.

. . . .

M. le maire aura à faire traduire sa lettre s'il veut qu'elle soit comprise des bonshommes du cirque. J'y ai entendu parler italien, allemand, suédois, espagnol, irlandais, turc. Jess Williard a déclaré que sa principale affaire était avec *Buffalo Bill's Wild West*[1]. Si pourtant il est obligé de se faire soldat, il prendra son *rifle* dans le rang. « Que le maréchal Hindenburg amène ici ses soldats, un à un, et je termine la guerre tout seul! » Ce bon Jess Will, circulant en ville, dans son auto s'arrête devant une estrade de recrutement, offre au secrétaire de s'enrôler. Ce secrétaire, ignorant à qui il avait affaire, répond après un coup d'œil rapide : « Rien à faire. *Vous êtes trop gros* !... »

Le commandant Reid, qui s'occupe du recrutement naval, va demander à Jess Will de faire des *speeches* appropriés, quand il est sur l'arène, et il en attend de nombreux enrôlements parmi la jeunesse non dorée de Philadelphie.

Pendant la semaine du cirque, qui revient chaque année, les mères peuvent obtenir tout ce qu'elles veulent de leur progéni-

1. L'ouest sauvage de Buffalo Bill.

ture la plus récalcitrante; même les gamins des rues sont prêts à n'importe quoi pour obtenir un billet de cirque. Jess Williard est certainement un favori, mais comme on regrette Buffalo Bill et son cheval blanc !... Les tableaux étaient bien vivants de la vie de frontière, tels que nous la représentaient de *vrais* cow-boys en chemises roses et vertes, et des Peaux-Rouges en... rien du tout qu'un collier de verroteries brillantes.

Un détachement du 5e régiment de cavalerie a paradé dans l'arène, chargeant ses armes et tirant avec une sûreté miraculeuse. Les officiers de recrutement ne perdaient point de temps, et mettaient la même rapidité, la même précision à inscrire des noms et des noms. Il y a eu de nombreuses recrues !

Johny Baker, filleul et élève de Buffalo Bill, a fait pousser des cris de joie à la jeunesse, par ses prouesses à cheval et au fusil. Un cow-boy a pris ensuite au lasso *cinq* chevaux galopant à la fois — et le prince Charlie, le chimpanzé cycliste, s'est mis en frais, dans un « paysage » ébahissant de cow-girls et de gens de toutes couleurs.

Mardi, 17 avril.

L'émotion est grande ce soir, à Philadelphie : on y voit déjà l'Allemagne apportant la guerre jusque sur les côtes américaines : le destroyer *Smith* l'a échappé belle; un *U-boat* l'a manqué de trente yards à peine sur la côte de Jersey, à cent milles au sud de New-York. Le *Smith* envoya aussitôt un radiogramme. Washington ne divulgue pas ses informations, et je doute que nous sachions rien de plus, mais Mr Thomson, après avoir téléphoné à Washington, ne veut pas permettre à sa fille de partir demain pour Atlantic City.

Le vote du Sénat est unanime (84 voix contre 0) pour l'emprunt des 35 milliards. Et on croit aussi que la cause de la conscription gagne des adhérents.

Mercredi soir, 18 avril.

Le maire, accompagné de quelques citoyens éminents de notre bonne ville, a vu le secrétaire de Wilson et celui de Lansing. A l'ambassade française comme à la Maison Blanche,

on conçoit déjà bien des projets pour faire visiter les endroits historiques au Maréchal. Ici, des comités se forment. C'est le règne des comités. Les grandes industries suggèrent des processions interminables auxquelles leurs ouvriers prendront part. On parle de faire une démonstration à la tombe de Stephen Girard, un Français qui mourut ici, et laissa sa fortune au pays.

Les nouvelles de Russie sont meilleures, mais la situation économique y est déplorable. Celles du front français sont merveilleuses, même sans les exagérations de Dora qui lit les journaux bien drôlement, et depuis quinze jours ne fait que dire que nous avons repris Saint-Quentin depuis trois jours, que les Allemands ont quitté Lens et fait sauter la ville comme les Anglais y entraient ! Elle met une telle conviction dans ses descriptions que je suis bien déconfite, en sautant après elle sur les journaux, de voir que son défaut tout américain d'exactitude l'aide à se forger de si belles irréalités.

On prétend qu'il y aurait une bataille navale vers Cape-Cod ! Boston est brave, Washington paraît plein... d'appréhensions. Mon Dieu ! ce n'est pourtant que le commencement !

Jeudi soir, 19 avril.

Tous les terrains incultes ou mal cultivés jusqu'ici, sont mis activement en culture par la municipalité ou par des particuliers qui les louent gratuitement aux gens du peuple. C'est un bon résultat de la crise des vivres. On ne parle plus que de transformer les moindres cours en jardins potagers.

« Mr President » ne veut rien céder aux membres du Congrès qui, pour éviter la conscription tant redoutée, ont parlé d'une armée de volontaires; il ne veut point de cette substitution, et vient de l'écrire à Guy Helvering. Le débat général à ce sujet commencera lundi à la Maison : dix-huit heures de joutes en perspective pour ces messieurs. Après quoi, le bill sera soumis à la règle des cinq minutes par orateur, et il faudra attendre la fin de la semaine avant qu'on ait un résultat définitif. Le bill sur l'espionnage soulève de vives protestations, et le Président sera obligé de desserrer un peu la muselière qu'il préparait pour la presse. Les Américains sont chatouilleux !

Vendredi soir.

New-York, où nous avons passé la journée, célébrait avec grand enthousiasme le cent quarante-deuxième anniversaire de la course de Paul Revere. 60 000 femmes et plus de 15 000 enfants des écoles défilaient le long de la Cinquième avenue, brillamment pavoisée. Trois aéroplanes survolaient, laissant tomber des appels imprimés d'enrôlements. C'étaient les Paul Revere du jour ! Une femme représentait Paul Revere, ce descendant de huguenots français, lorsqu'il courut à cheval, électrisant le pays, sur la route historique de Boston à Lexington, préparant ainsi la bataille [1]. Il y avait là des délégations suffragistes, historiques, des scout-boys, des scout-girls, et tant de drapeaux !

Les femmes profitent de toutes les occasions pour se mettre en kaki. Elles affectionnent particulièrement le costume masculin. Tandis que les étudiants font l'exercice militaire en civil, mesdames les étudiantes le font en uniforme militaire. Et comme les voilà admises dans certaines sections du service militaire, elles ne se tiennent plus de joie. Les aviatrices sont les plus nombreuses. Mais nous avons vu une « cornettiste » dans la musique du 1er régiment d'artillerie lourde. Elle est la première femme qui entre dans la musique militaire et n'est pas peu fière de cette distinction !

Dieu merci, on voit encore quelques robes. Edith revient de Flushing, avec les plus ravissantes photographies : à une fête pour le bénéfice de la Croix-Rouge américaine, chez Mrs Arthur Sinclair, toutes les dames portaient le costume dix-huitième siècle que leur avaient laissé leurs arrière-grand'mères. Le plus ancien datait de 1740. La jolie idée !

Je n'ai pu aller entendre Billy Sunday, le vigoureux évangéliste ! Ce *Tabernacle* où il expose sa foi ardente est toujours

1. La bataille de Lexington fut le premier combat de la République américaine. Le général anglais Gage avait reçu l'ordre d'arrêter deux patriotes, Samuel Adams et Hancock, qui se cachaient à Lexington. Pendant la nuit du 18 au 19 avril 1775, un détachement anglais de huit cents hommes partit secrètement de Boston. Paul Revere, membre de la fameuse société des « Fils de la Liberté », veillait : parti de son côté sur un cheval rapide, il cria, devant chaque porte, la nouvelle de la venue des Anglais, arriva à Lexington à temps pour faire partir les deux patriotes menacés. Le pays, soulevé tout entier, accueillit par les armes, le lendemain, les troupes de Gage et leurs renforts. La Révolution était commencée.

plein à craquer. De temps en temps, pour se faire mieux voir et mieux entendre, il saute sur une chaise (son estrade est pourtant déjà assez élevée), et pose directement la question la plus inattendue à laquelle répondent, en général, des « *Yes* » frénétiques. Hier, la question était : « Désirez-vous la bénédiction de Dieu, sur vous, votre maison, votre église, votre nation, et sur New-York? Si oui, levez les mains. » Une forêt de mains s'agita, et les « *Yes* » accoutumés retentirent. — « Combien d'entre vous, hommes et femmes, — reprit l'infatigable prédicateur, — vont sauter sur leurs pieds et venir jusqu'à moi pour me dire : « *Billy, voilà ma main ; je l'engage au service de Dieu, de mon pays, pour vivre et conquérir des âmes au Christ.* Allons, en avant ! »

Ils étaient *deux mille*. Un record, dit-on. Il leur serra les mains, affectueusement penché sur son pupitre ! L'Armée du Salut sera jalouse, si « Bill » convertit tant de monde.

Dimanche soir, 22 avril.

Il n'est plus possible de se procurer, à New-York pas plus qu'à Philadelphie, un drapeau américain, anglais ou français, petit ou grand, à quelque prix que ce soit. Il n'y en a plus, tant on en a acheté. Toutes les automobiles en sont ornées.

Nous sommes arrivés à Washington une demi-heure après Balfour : c'était vexant. Il est vrai que nous n'aurions pu voir rien, ni personne, la foule ayant été tenue à distance. Le train spécial avait évité Boston, car on avait su qu'un complot était projeté pour le télescoper. Des troupes de cavalerie entouraient de très près ces « hôtes distingués ».

Mr Wilson est sur la sellette, comme toujours. On ne le comprend pas mieux : on lui reproche de ne pas employer des mesures assez radicales. Mais que peut-il? Il ne sent pas toute l'Amérique derrière lui. Sans doute les États-Unis sont-ils trop étendus : les intérêts de l'Est et ceux de l'Ouest sont trop contraires. L'unité ne se fait pas. Pourtant, on est unanime à vouloir donner aux Alliés argent, munitions et vivres. Des hommes? Laissons dire les journaux : il n'y en aura pas de prêts avant un an, et, dans six mois, ce sera la pleine guerre, dit le général, avec le Mexique.

Mais d'aucuns ne croient pas encore à la guerre avec l'Allemagne! Dans le train qui nous ramène, Mr et Mrs Brown nous disent : « La guerre? Oh ! cela nous paraît bien loin encore. »

Mercredi soir, 25 avril.

Le Maréchal, « idole militaire de la France » (nos journalistes sont devenus lyriques), est arrivé à Washington aujourd'hui. Il avait atteint Hampton Road hier, et hier soir remontait la baie de Chesapeake, sur le yacht présidentiel *Mayflower*. Et puis, il y eut le *Potomac*. On fit au maréchal un accueil comparable à celui que reçut l'amiral Devey après la victoire de Manilla Bay.

Jeudi, 26 avril.

Un effet de la visite du Maréchal : nous n'avions plus que deux courriers par mois ; nous recevons le second cette semaine ! Tout le monde en France paraît espérer une prompte paix, grâce à l'heureuse intervention des États-Unis ; mais, s'ils n'ont pas un homme à donner? Dora prétend que *cela n'a pas d'importance*, les Alliés ayant besoin surtout d'argent et de munitions, et ayant des hommes. Elle n'a pas l'air de se douter que des moissons humaines se fauchent à la guerre

Je ne sais plus rien de l'*Army Bill*. Mrs R... écrivait que l'opposition est surtout parmi les démocrates ! Les républicains, au contraire, se sont ralliés à l'avis du Président. La lutte est dure entre le système du service universel et celui de l'armée volontaire. On se plaint un peu que le Président ne donne pas tout l'effort qu'on attendait de lui. (Quand on emploie les formes, on dit « Administration » pour « Président ».) Mais à force d'entraver toujours ce pauvre Président, on doit le décourager pas mal !

Le système du volontariat a pourtant coûté cher à l'Angleterre ; on pourrait s'en tenir, ici, pour averti. Le plus précieux du sang anglais eut à couler avant que la leçon ait quelque peu porté. Sera-ce la même chose ici? Ah ! les Américains ont de la chance que l'Allemagne soit si loin, et leur permette ces tergiversations sempiternelles. C'était hier leur troisième jour de lutte à la Maison, et Mrs R. trouva l'affaire « affolante ». Elle croit que le plan du Président échouera.

Pendant ce temps, le Sénat discourait. Ces Sénateurs sont odieux : depuis la controverse sur les sous-marins, depuis même la déclaration de guerre, ils n'ont cessé de montrer leur hostilité aux plans de guerre de *l'Administration*. Si la réprobation publique les laisse indifférents, quelles sottises ne feront-ils pas? Il est vrai qu'ils prétendent « faire leur devoir » (ils appellent leur opposition « un devoir pénible ») ; ils prétendent qu'il ne leur est pas agréable de lutter contre le Président, surtout quand c'est un Président qu'ils ont aidé à réélire !... Peut-être saura-t-on, samedi, la fin du débat.

La section des vivres du Comité de Sûreté publique de Pennsylvanie demande à tous les directeurs d'écoles de fermer dès à présent collèges et écoles préparatoires, afin que les élèves puissent servir volontairement dans les fermes. Ils seront sous la direction d'inspecteurs qui veilleront à ce qu'ils ne se fatiguent pas trop et soient bien nourris. Je suis sûre qu'ils seront enchantés de laisser là leurs leçons pour vivre au grand air.

On n'a pas coutume ici de prendre quoi que ce soit sérieusement. Dora, qui jardine ardemment et encourage tout le monde à en faire autant, afin de pouvoir vendre des légumes (au prix de revient) aux pauvres, et soulager ainsi le marché de la ville, me dit d'un air tout étonné, en faisant préparer le champ que le complaisant docteur a mis à sa disposition : « Il paraît que c'est tout à fait sérieux. » Pourvu, Seigneur, que leur ferveur dure ! Déjà, celle des engagements volontaires s'est éteinte au point d'inquiéter l'armée ! On ne fait plus de recrues !

Samedi, 27 avril.

La Maison a refusé au colonel Roosevelt la permission d'organiser une division de volontaires pour servir dans nos tranchées. Le représentant Shirley eut peut-être raison de remarquer que si le colonel était si désireux d'aller là-bas, il pouvait prendre une commission et commander des soldats réguliers.

Au Sénat, vers minuit, comme les sénateurs se retiraient, La Follette annonça à ses collègues, dont les mines se firent douloureuses, qu'il avait l'intention de parler, et l'on sait, avec

lui, ce que cela veut dire! Il en avait pour plusieurs heures, apparemment, car une pile de livres et de paperasses se dressait devant lui!

Dimanche, 29 avril.

Le Sénat serait favorable à Roosevelt, et lui permettrait de lever quatre divisions d'infanterie pour le service de la France. (Ce que l'un refuse, l'autre croit devoir l'accepter aussitôt.)

Après bien des discussions dramatiques, le *Draft Bill* a été voté, à la Maison, par 397 voix contre 24 ; au Sénat, par 81 contre 8.

Que penser des deux cents membres du Congrès qui viennent de signer et de dépêcher à Lloyd George une pétition demandant la libération de l'Irlande? L'Angleterre va faire un œil si on ne lui accorde de secours qu'à ce prix! Et tous ces bonshommes, qui discutent tant leur pauvre Wilson, invoquent ses principes pour demander le règlement de la question!

Le soir.

Une bagarre des mieux réussies a salué la conférence pacifiste de Joseph Elkinton, ce soir, au Forrest Theater. Il y avait là 500 marins et soldats de marine, qui sautèrent sur leurs pieds et se mirent à rugir quand ce bon quaker parla de paix. L'auditoire, visiblement, tenait pour les marins, qui hurlaient : « Traître ! » et : « Jetez-le dehors ! » Le peu prudent quaker prit à partie, dans son discours, George Wentivorth Carr, qui, comme secrétaire de la *Philadelphia Home Defense Reserve*, s'est dévoué corps et âme, depuis des semaines, à la cause de *Preparedness*[1]. Et celui-ci était assis sur l'estrade, en bonne vue ! Il se précipita devant Elkinton, et lui tendit un poing menaçant, en criant : « Vos paroles sont déloyales ! Si les quakers ne veulent pas se battre, qu'ils en laissent la responsabilité à ceux qui le désirent, et, pour l'amour de Dieu, ne nous embêtent pas ! » Abasourdi, Elkington... s'assit, et un *Reverend* implora le retour de l'Inspiration, et

1. Préparation à la guerre.

rappela les jeunes matelots qui s'en allaient, furieux. Il parla de la sainteté du jour et en décida quelques-uns à reprendre leurs sièges.

L'intérêt ayant décru dans le calme qui se fit, nous avons suivi le conseil de Dora et filé à une église presbytérienne. Là, le gouverneur Brumbaugh, venu tout exprès de Harrisbourg, conjura les Pennsylvaniens de ne point laisser de côté leurs obligations spirituelles à cause des occupations de la guerre ! Si nous oublions Dieu, ce ne sera point la faute de ses élus. Là encore il y avait nombre de *Jackies*[1], mais ils ne se levèrent que pour entonner, d'un même cœur, *America* et *the Star Spangled banner.* Nous sommes rentrées pleines d'onction et de componction. Mais Edith, dans le train, nous en fit perdre le bénéfice. Elle avait passé devant l'installation qu'on organise pour le cirque Barnum et Bailey, au coin de la Dix-neuvième rue et du Hunting Park. A la gare de Broad Street, il n'y avait pas moins de quatre-ving-neuf wagons, dont elle augure des merveilles. Sept cents chevaux, trente éléphants et onze chameaux défilaient dignement. (Elle les a comptés !) C'est tout juste s'il n'y eut pas, là encore, une bagarre ; la police dut intervenir pour que les gens laissassent passer les bêtes, ou les bêtes les gens. Edith avait vu, dans la grande tente de la ménagerie, douze ours, quatre girafes, et je ne sais combien de singes et de vaches sacrées, un seul rhinocéros — ce dont elle était déçue — elle était mécontente aussi d'une des girafes, Mary, qui montre un mauvais caractère. Un des éléphants jeta de la boue jusque sur l'auto d'Edith qui l'a trouvé plein d'esprit.

Lundi, 30 avril.

Joffre ne pourra venir cette semaine à Philadelphie : il a trop à faire à Washington.

Je crois que nos Français ont dû éprouver quelque surprise de voir l'Amérique si peu préparée ! Au point de vue marine, Balfour peut s'assurer qu'il manque plus d'un type de bateau qui serait nécessaire pour aider l'Angleterre. Au point de vue armée, Joffre demande instamment que les troupes soient

1. Les fantassins de marine et les matelots sont surnommés les *Jaquettes Bleues*, quelquefois *Jackies.*

envoyées en France pour leur préparation, et il a bien raison.

Ceux qui espéraient pouvoir tout payer, sauf l'impôt du sang, voient leur espoir s'éteindre. La majorité paraît enfin avoir conscience de la nécessité du sacrifice, et l'accepte. En attendant, le recrutement volontaire est tombé à rien; il y a même des défaillants parmi ceux des engagés qui s'entraînaient comme officiers de réserve. Dans l'infanterie de marine, les ardents appels du général ne reçoivent pas la réponse qu'il attendait.

Le Président vient d'appeler sous les drapeaux les officiers de réserve d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie de campagne. Ce serait bel et bien, si, dans les camps, on faisait autre chose que s'amuser, dit L... qui dînait hier ici. Nous étions revenus ensemble de Philadelphie, où il avait vu un jeune officier de marine de ses amis absolument découragé de l'*inefficacité* des choses.

Enfin, le vent est à la tristesse ! Est-ce la pluie et le froid revenus après des jours trop chauds?

Le Sénat discourt : l'*Army Bill* n'est arrêté que dans ses grandes lignes. Il s'y ajoute mille détails toujours en suspens : questions de la limite d'âge, des divisions volontaires (Roosevelt), de la vente des liqueurs. La Follette, Gronna et quelques autres essayeront certainement d'attacher quelque amendement à la queue du Bill. La plupart des sénateurs sont toujours d'avis que « l'on peut attendre un jour ou deux ». Et il y a des désaccords, sur ce Bill, entre le Sénat et la Maison. Wilson et Baker (l'Administration !) se sont emparés de la différence. Wilson est en opposition avec la Maison, car il préfère la limite d'âge proposée par le Sénat (de vingt et un ans à vingt-sept) parce qu'elle se rapproche de celle que proposait le Département de la Guerre (de dix-neuf à vingt-cinq). La Maison proposait vingt et un à quarante, ce qui déplaît à l'Administration.

Le gouverneur Brumbaugh, aidé de sa femme, plante des pommes de terre dans son jardin de Germantown. Il a expliqué à Dora, abasourdie de les trouver la bêche à la main, que « jusqu'ici, nous vivions trop bien ». Il parlait pour lui, le monstre!

Les étudiantes de *Bryn Mawr College*, reconnaissantes

envers Philip Sharpless qui leur abandonne trois cents acres de la meilleure terre de West Chester, vont oublier les racines grecques et latines dans leur ardeur à en faire pousser de plus comestibles. On les appelle des « farmerettes ».

Ceci n'empêche pas les gens du peuple de comprendre bien mal la situation. Ce matin, nous étions, Dora et moi, chez le jardinier de Media. Dora, qui prend son potager de guerre très à cœur, l'a questionné sur le prix croissant des légumes et ne lui a pas caché qu'elle demanderait aux gens de Media de nous aider, en achetant nos légumes. Il a dit, avec dédain : « Que pouvez-vous planter, que des pommes de terre? — Mais des carottes, des navets ! — Oh! qui voulez-vous qui mange *ça*. »

Voilà des gens qui ne trouvent pas *ça* assez bon pour eux !

Ils n'ont pas davantage l'esprit d'économie. La fille de cuisine vient de s'acheter un piano, et choisit les chapeaux les plus chers pour sa face noire. Elle sait tout juste éplucher ses légumes, mais, quand elle rentre chez elle le soir, incapable qu'elle est de préparer un repas à son époux (un ouvrier), elle achète les choses les plus chères, poulet rôti, œufs d'esturgeons. Si son mari tombait malade, si elle avait un enfant, comme elle n'a pas un dollar d'économie, elle tomberait à la charge de qui voudrait.

Ce défaut est ici universel. Il y a huit ans que Dora lisait, dans le *Monthly Magazine*, les articles les plus intéressants, avertissant les Américains de leur gaspillage dans l'industrie, dans le commerce, partout. Les Américains qui allaient en France se moquaient de l'économie française, qu'ils appelaient avarice.

Jeudi soir, 3 mai.

Nous avons vu un professeur de collège, qui nous dit n'avoir plus d'élèves : tous vont passer plusieurs mois dans les camps de préparation, et on va licencier les grandes écoles. Beaucoup vont à Newport, se préparer pour la marine, qui est, ici, spécialement en faveur. Les magasins sont pleins de mères et de sœurs achetant les trousseaux et les petits cadeaux de leurs boys.

On croit à un départ assez prochain pour la France (on dit que ce sera la Garde nationale qui partira d'abord), mais on

demande des transports anglais pour les emmener : il semble que l'Amérique ait besoin de toutes ses unités pour la défense de ses côtes. Si même elle envoie les hommes qu'on lui demande, elle ne pourra envoyer les vivres; mais Joffre dit qu'on peut se passer plus facilement, chez nous, de vivres que de soldats. On enverra aussi de nombreuses ambulances et des médecins. Et il n'est pas jusqu'aux chemins de fer qui ne subiront des suppressions de trains, afin de permettre à une partie du matériel roulant et du personnel d'aller servir en France et en Russie. Personne ne proteste là contre, et l'Amérique montre, en vérité, la plus belle, la plus noble générosité.

B... dit que le colonel Repington n'en prédit pas moins, dans un article qu'il leur envoie pour le publier demain, qu'il faudra l'effort le plus formidable contre l'Allemagne. Il serait revenu du front « estomaqué » de la force des Allemands, qui auraient encore six millions d'hommes dans leur armée !...

Je vois qu'on commence, ici, à réaliser que la situation est grave. Mrs Stotesbury ne veut plus acheter tableaux ni œuvres d'art avant la fin de la guerre, et ne s'occupe plus que des œuvres de préparation, pour lesquelles elle délaisse entièrement l'embellissement du superbe château qu'elle faisait construire, sur le modèle de celui de Saint-Cloud, avec les plus merveilleux jardins vieille France. Mr Macfadden arrête aussi ses collections, ne songe plus qu'aux ambulances de son fils.

A Washington, l'*Administration* demandait aujourd'hui au Congrès l'autorisation absolue de régulariser à sa discrétion la production, la distribution et les prix des vivres durant la guerre. Le Président aurait le pouvoir que lui accorde la Constitution en cas de guerre, chaque fois qu'il le jugerait bon pour la nation, de prendre sur lui, la responsabilité des approvisionnements, de fixer les prix maximum et minimum des vêtements, des combustibles; de réquisitionner les usines, les mines, etc., ou d'obliger ceux qui les détiennent à un partage équitable des bénéfices; de régulariser les échanges en vue d'empêcher les manipulations de marchés ; d'obliger les chemins de fer à transporter avant tout les choses nécessaires; de limiter ou de prohiber l'usage des grains dans les fabriques de liqueurs, etc.

De nouveau de mauvais bruits sur le mouvement populaire

russe, qui voudrait bien renverser Milioukoff. Si ces bruits venaient de Berlin, on aurait la ressource de les ignorer, mais ce n'est pas toujours le cas. L'oncle d'Edith, qui fréquente beaucoup l'ambassade russe, dit qu'on n'y a pas reçu *un* journal russe depuis décembre ! Et nous sentons tous que nous ne savons rien de la terrible épreuve que traverse le pays.

Il fait froid, humide, avec des alternatives de chaleur intense. Si nous avons ce temps-là mercredi pour la réception de Joffre, il prendra, nous prendrons tous, une crise de rhumatismes !

Vendredi soir, 4 mai.

La première armée de guerre organisée par le service « sélectif » sera de 528 659 hommes et 18 538 officiers, formant dix-huit divisions de chaque arme, avec, comme supplément, seize régiments d'artillerie lourde, munis de howitzers de gros calibre. Tous les détails ont déjà été étudiés au Département de la Guerre, et la « sélection » des hommes commencera aussitôt que la mesure sera devenue loi, par la signature présidentielle. On pense que la Maison et le Sénat se mettront dès demain d'accord sur les points en conteste, et que le Bill sera retourné au Président pour être signé au début de la semaine prochaine.

Il y aura, de plus, des divisions de cavalerie sur la frontière mexicaine. Les officiers seront entraînés dans un des seize camps spéciaux qui vont être inaugurés d'ici quelques jours, et qui ont déjà en perspective 40 000 élèves.

Il n'est pas vrai, ainsi que l'ont dit trop tôt les journaux, que la nouvelle flotte destinée à tenir tête aux *U-boats*, sera construite uniquement en bois. Une partie sera d'acier. On fait des plans de belle envergure. Les États-Unis veulent être prêts, avant la fin de l'été, à remplacer chaque navire coulé par un navire lancé, et cela quel que soit le nombre de navires coulés, quelle que soit la durée de la guerre !

Mr G... rentre de New-York où il a vu les chefs de la Maison Pierpont Morgan, qui, cessant d'agir comme agents des Alliés, puisque le gouvernement prend directement l'affaire en mains, vont consacrer leur puissante organisation à la Croix-Rouge. Davison était à Washington en consultation avec les autorités de la Croix-Rouge nationale, dont il est d'ailleurs depuis des

années, membre pour le comité d'exécution de la section de New-York.

J'ai été seule à la maison toute l'après-midi, tout le monde étant au Country Club à jouer au golf, ou au cinéma... Bientôt, cela coûtera un peu plus cher d'appartenir à des clubs, ou d'aller aux théâtres et aux *movies*, le Congrès ayant voté aujourd'hui une mesure qui taxe de 10 p. 100 ces aimables passe-temps. Le clubman qui payait cent dollars son abonnement le verra augmenté de dix dollars, et le moindre ticket de dix sous, pour les *movies*, en coûtera onze. On espère lever ainsi quatre millions de dollars.

Cette semaine était dite *the Baby Week*, et, dans toutes les écoles de la ville, on a lu ce matin une lettre du gouverneur, conseillant aux jeunes filles et aux garçons d'aider à la conservation des bébés, par une véritable croisade contre la mauvaise santé et la saleté. Il leur a dit que la bonne santé est la base de toutes les vertus, civiques et morales; que la maladie et la mort sont les ombres de la vie, et que nous devons faire notre possible pour les écarter ; que tant de choses menacent les tout petits, qu'eux, les grands frères et les grandes sœurs, doivent veiller, avec leurs parents, à les maintenir en santé. Petits garçons et petites filles doivent former une armée volontaire, organisée et entraînée en vue de coopérer avec la ville et l'État, pour lutter contre tout ce qui pourrait nuire à la vie des tout petits frères et sœurs. Ce sera pour eux le moyen de s'enrôler, de montrer leur patriotisme, en ces « jours du drapeau ». Je trouve admirable, géniale, l'idée du gouverneur : il a fait organiser, dans la ville, six sections où l'on enseigne aux mères ce qu'elles doivent faire, et l'on distribue partout, dans les rues, des traités avertissant les parents des dangers de la tuberculose. Mais je ne sais rien de plus beau que cet appel à la jeunesse, et je ne serais pas étonnée qu'il donnât les meilleurs résultats.

Le maire, Smith, va appliquer les mesures par lesquelles les généraux Gœthals et Gorgas débarrassèrent la zone du canal de Panama de ses moustiques et autres pestes. Les comités se créent, les crédits sont votés : si je connais, quelque part sous le ciel, une municipalité inerte, ce n'est toujours pas celle de Philadelphie.

Le maire de New-York, Mitchell, ne croit pas non plus au-dessous de lui de s'occuper des enfants. Il a fait distribuer aux fillettes de l'école Wadleigh des carrés à cultiver dans le parc Thomas Jefferson; il encourage l'enfance new-yorkaise à se rendre utile; il a convié les écoliers et écolières de la ville à une grande démonstration patriotique devant l'Hôtel de Ville, où ils formaient le plus joli spectacle, avec leurs blouses marines blanches, leurs jupes ou pantalons bleus, et leurs milliers de petits drapeaux flottants ; il leur a parlé, et je suis sûre que les petits cœurs ont battu de fierté et n'oublieront pas.

C'est donc qu'on comprend enfin ce dont on me semblait si éloigné quand je suis arrivée : que le vrai besoin d'une démocratie est la discipline de la jeunesse ; que la responsabilité doit s'y harmoniser avec la liberté ; qu'on ne doit pas chercher à faire aux enfants un paradis dénué de toute obligation. Ainsi, l'épreuve porte déjà ses fruits.

Dimanche, 6 mai.

Nous avons vu hier un étudiant de Harvard qui nous a dit que c'était des officiers français, envoyés par notre gouvernement, qui entraînaient le *Harvard regiment* pour le service de campagne [1], et il nous a cité leurs noms : les commandants Azan, de Riviers de Mauny, le capitaine du Pont, les lieutenants Morize, Giraudoux, etc. Lui-même ne fera point partie de ce régiment, s'étant enrôlé comme marin; il est déjà à se préparer sur le *Harvard*, autrefois le *New-York*, que son propriétaire donna à l'Université dès le début de la guerre. Il leur est arrivé, dernièrement, une aventure : remontant une de ces larges embouchures qui abondent ici, ils s'aperçurent, quand ils furent sous les lourdes et terribles batteries du rivage, qu'ils n'avaient rien pour se faire reconnaître, pas de drapeau, pas de signal, l'ancien nom effacé, le nouveau pas encore peint ! Les voilà très émus devant les gueules des canons, incapables même de crier, et ne songeant qu'à filer le plus vite possible. Ils eurent la chance qu'on ne leur tira pas dessus.

1. Cette université a son régiment spécial dans toutes les guerres américaines.

Cet étudiant dit qu'on travaille ferme chez eux. Son père, qui était avec lui, et avec qui nous parlions des discordes russes, ne croit pas que l'agitateur Lenine reçoive de l'argent de l'Allemagne. Il voit en lui un de ces mélanges assez communs d'extrême radicalisme et de vanité! C'est son chauffeur qui l'a documenté sur le personnage, qu'il a bien connu.

En fait, que Lenine ait traversé l'Allemagne sans aucune peine, recevant toute l'aide avec toute la courtoisie possible de la part des Allemands, cela prouve seulement que les Allemands sentent qu'il peut leur être utile. Mais quelle étrange chose, et bien russe, que ce Lenine haranguant la foule de Pétrograd du balcon de l'hôtel d'une danseuse illustre, pour la paix à tout prix?

Les Russes de New-York le connaissaient depuis longtemps. On n'aurait, pour obtenir des renseignements sur lui, qu'à grimper les nombreux et sombres étages d'une maison de la Septième rue et entrer aux bureaux d'un journal russe qui paraît là; ou bien qu'à descendre au sous-sol, presqu'une cave, où s'édite une autre feuille, ou encore à bavarder avec les libraires faméliques de la Grande-Rue ou de East Broadway. C'est, disent les uns, un allumeur d'incendies, un des Russes pour qui la destinée de la Russie n'est rien en comparaison du progrès du socialisme international. Il a dû se cacher en Russie, puis vivre en exil. Dans sa famille, la rébellion fut chronique. Un de ses frères, étudiant à Pétersbourg en 1887, fut pendu pour complicité dans un complot d'assassinat du tsar Alexandre II. Les sœurs sont du même tempérament.

Intéressée, je suis allée causer avec le chauffeur à la cuisine. Dans un anglais affreux, il m'a décrit Lenine comme un homme de quarante-cinq ans environ, éloquent comme la flamme, avec les mots et les phrases les plus simples. C'est un ami de Gorki et d'autres grands écrivains russes, et il exerce une immense influence sur ses compatriotes, depuis des années. Mon bonhomme parle de lui avec des yeux d'extase, tout en caresssant Mathieu, le chat de la concierge, auquel il tire de temps en temps brutalement la queue, ce qui me déplaît fort.

Ce chauffeur va partir pour la France avec son maître, un des premiers chirurgiens de New-York, le gouvernement ayant

destiné à servir en France l'*Army Medical Reserve Corps*. Dans les unités appelées la semaine passée, comme dans les villes qui attendent l'appel, se trouvent les principales autorités médicales des États-Unis. Le docteur cite un chirurgien de New-York qui gagnait, bon an, mal an, ses cent quarante mille dollars; la moyenne du gain dans cette profession est de cinquante mille dollars. Comme chirurgiens militaires, leur plus haute paye sera trois mille dollars, et seulement pour le plus haut grade! Ce sera le cas du docteur Emerson Brewer, chef d'hôpital de l'Université de Columbia, envoyé en France la semaine passée, et qui avait un des plus grands revenus professionnels du pays.

Chaque *unité* médicale américaine comprend un personnel de 225 à 250 personnes, avec 20 ou 25 docteurs (chirurgiens, spécialistes, internes), 50 à 60 nurses. Elle emporte tout l'équipement pour 50 lits. Celles qui viennent de partir pour la France vont être dirigées tout de suite, croit-on, à l'arrière de l'armée de Haig, où on prépare un immense hôpital. Le docteur évalue à 7 500 le nombre des médecins déjà partis.

Le soir.

La *New Republic*, que je n'ai eu le temps d'ouvrir que ce soir, voit le monde, non seulement en guerre, mais en révolution. Il semble bien qu'elle n'a pas tout à fait tort. Voici nos perspectives : disette de vivres, disette de matières premières, disette de navires. La productivité de la terre entière est diminuée, et la destruction du capital file à une allure qu'aucune nation ne semble avoir la faculté d'arrêter. Si la guerre se prolonge au delà de cette année, ce sera la pire calamité ; à nourrir le monde et le fournir du nécessaire quelle ingéniosité suffira?

Je crois volontiers qu'en supprimant le gaspillage on ferait ici des merveilles, et qu'on pourrait se nourrir soi-même et les Alliés. On dit qu'il se perd annuellement en gaspillage sept cent millions de dollars !

En attendant, nos boys-scouts sont grands patriotes, s'en vont aux champs sous cette bannière : « *Trop jeunes pour nous battre, mais non pas trop fiers pour le travail de la terre !* » ou sous celle-ci : « *L'Amérique mobilise !* »

Lundi, 7 mai.

Dora rentre de New-York : elle y a vu les fusiliers marins de l'escorte française, se promenant dans la *Fifth avenue* avec les camarades américains désireux de leur montrer la ville.

Le soir.

L'ordre patriotique des « Fils de l'Amérique » célébrait hier le cent trente-sixième anniversaire de l'élection de George Washington comme Président. Que d'anniversaires sacrés chez ce peuple que l'on accuse de manquer de traditions ! Ce fut la débauche accoutumée de parade, de drapeaux, de chants et de discours, mais je ne regrette pas de n'en avoir rien vu... On se blase?

Voici le texte de la bienvenue que le *Public Ledger* publiera demain, en français et en anglais, pour célébrer l'arrivée des envoyés français. C'est ce journal en effet qui a eu la première idée de l'invitation, et qui, avec le maire Smith, a tout organisé :

SOYEZ LES BIENVENUS

Soyez les bienvenus, Messieurs les Représentants de notre grande Sœur, la République française, dont vous êtes les élus ! Honneur à votre Excellence, Monsieur Viviani, vous qui représentez son Gouvernement, en ces heures d'épreuve ; à vous, monsieur l'Amiral Chocheprat, qui représentez sa brave Marine ; à vous, Monsieur Hovelacque, qui représentez sa Science ; à vous surtout, Monsieur le Maréchal Joffre, le vainqueur de la Marne, le sauveur de Paris, qui avez droit à la reconnaissance du monde occidental. Car, nous vous le demandons, que serait-il advenu du monde des arts, des sciences, des lettres, si Paris, la capitale de notre monde intellectuel, avait été détruite?

Vous nous apportez un souffle de gloire, d'héroïsme, mais aussi, hélas, un écho des souffrances de la France.

Il y a plus de deux ans que le cœur de l'Amérique — de l'Amérique de Washington, de Franklin, celle qui n'a pas oublié La Fayette, ni de Grasse, — bat à l'unisson de votre cœur, et que nous autres Américains tâchons de notre mieux de hâter le moment de cette union fraternelle que nous savions inévitable. Pendant ces deux années d'impotence *(sic)*, nous avons cherché à alléger quelque peu vos fardeaux, à étancher le sang de vos blessures, à soulager les peines des victimes de cette guerre infâme, qui cependant est devenue si glo-

rieuse pour vous, — tout en rêvant de cette alliance nouvelle qui vient d'être conclue entre les descendants des hommes de Washington et ceux de La Fayette.

Désormais, comme par le passé, côte à côte, et fièrement, nous ferons ensemble face à l'ennemi.

A votre noble et digne Mission, Messieurs, Honneur et Salut.

Ces membres de la mission française ont été, ce soir, fortement secoués, mais non blessés, par le déraillement de leur train spécial non loin de Arcola, comme ils revenaient vers l'Est. On nous prie de n'en rien dire, et le public ne sera informé que demain naturellement ; encore en cachera-t-on la cause (des rails volontairement enlevés). Joffre, dit-on, n'en perdit pas une bouchée de son dîner; Viviani et les autres descendirent pour explorer la voie. Les wagons ne versèrent pas, mais il y eut réel danger.

Mardi soir, 8 mai.

La récolte de blé sera si médiocre qu'elle ne laissera rien pour les Alliés, et même dans les États on devra se réduire. Depuis treize ans on n'avait rien vu de si mauvais. Or, les réserves en magasin sont déjà très basses.

Le docteur reçoit lui aussi son ordre de départ pour la semaine prochaine ; il attend son uniforme flambant neuf. Les départs vont se suivre sans interruption. 12 000 ingénieurs, dit-on, sont appelés à servir en France (ces gros chiffres m'étonnent) et je ne sais combien de mécaniciens, de locomotives, etc.

Les discussions sur la division Roosevelt amènent de tels retards qu'on demande au Président de la trancher lui-même et d'en finir. Quand on sait comme ces deux hommes s'aiment, c'est mettre le Président dans une pénible situation, car s'il refuse l'autorisation, comme il le doit, on ne manquera pas d'en tirer des conclusions désagréables : L... qui téléphone très tard, pour dire qu'il ne peut venir ce soir mais sera demain à Philadelphie, a été retenu par un discours de Roosevelt à Brooklyn. Il a dit sans ambages que les États-Unis et les Alliés, « n'ayant pas su se préparer pour la guerre en temps de paix, payeront cette folie avant la fin de la guerre ». Merci

bien ; mais nous avons assez payé, nous, j'espère. En attendant, il pousse les Américains « à payer de leur sang », et à « filer au front ». Ça, c'est bien.

Après avoir félicité le Congrès d'avoir adopté le Bill de conscription, il a dit encore : « Je demande seulement qu'on me permette de rendre un service que je sais pouvoir rendre ; neuf sur dix de ceux qui s'opposent à me le voir accorder, ne le font que parce qu'ils sentent que je le rendrais trop bien. » Allons, mon colonel, vous exagérez.

Mercredi matin, 9 mai.

Nous partons à huit heures pour Philadelphie, où des amis ont mis une grande maison à notre disposition dans Chesnut Street; de là, nous pourrons voir tout le défilé. A cause du déraillement, les envoyés français n'arriveront qu'à neuf heures à la gare de Broad street : qu'ils vont être fatigués !

On prépare une réception unique dans les annales de la ville : les affaires privées sont arrêtées, par ordre du maire. Les enfants des écoles sont sous les papillottes et sous le savon à l'heure qu'il est.

Mrs Stotesbury, qui devait recevoir les grands hommes hier soir à dîner, se voit privée de cet honneur ; et Joseph Widener ne pourra leur offrir son lunch qu'au Bellevue Stratford, non dans sa belle propriété, car ils repartent à deux heures pour New-York. Encore est-ce la municipalité qui fait les honneurs du banquet.

On ne s'arrêtera pas non plus à l'Hôtel de Ville, et, de la gare, le maire, ses adjoints et les membres du comité de réception conduiront directement « les Français » sous la garde de la *First City Troop* (toute composée de gentlemen), et le long de la rue Chesnut, au vieux bâtiment historique, en briques, où, en 1824, le marquis de La Fayette reçut une réception si enthousiaste [1].

1. Il y avait quarante ans que La Fayette n'avait vu le pays pour l'indépendance duquel il avait lutté. Il avait décliné, pour venir, l'offre par le President Monroe d'une frégate du gouvernement. C'est à New-York qu'il célébra son soixante-septième anniversaire, le 6 septembre de la même année. Il ne devait repartir qu'en septembre 1825.

4 heures.

Nous rentrons, fourbues, pour les douceurs du thé...

... Dès l'arrivée à Philadelphie —, après qu'un malotru vous a écrasé le pied et estropiée pour la journée, — ça été la course : la ville entière a fait à Joffre et à Viviani une ovation monstre. Les hurlements de bienvenue grondaient dans les longues et larges rues traversées par le cortège, comme si tous les vents étaient déchaînés. Les braves gens ne sont restés que cinq heures, heureusement pour leur santé et la nôtre. Ils sont arrivés à l'heure, par un soleil lumineux et doux. Tout de suite derrière le corps de police montée, la musique de la marine, très semblable à celle de l'Armée du Salut, jouait la *Marseillaise* et la *Star Spangled banner* alternativement ; la foule entière donnait l'accompagnement ! J'ai vu des gens pleurer, et se frotter les yeux d'une main, tandis que l'autre agitait le drapeau français. Mon étage surélevé m'empêchait de faire des photos, je suis descendue dans la rue, qui était secouée d'émotion.

Immédiatement avant les autos de Joffre et Viviani venait un détachement de la fameuse *First City Troop* dont les culottes de peau blanche, le mirifique plumet, la tenue impeccable et les chevaux magnifiques furent un merveilleux spectacle, qui nous reporta loin en arrière. L'uniforme, en effet, n'a jamais été changé et voilà la bannière de la Révolution. Edith, en bonne Philadelphienne, s'écrie : « Oh ! la Garde est divine ! » Dora lui clôt le bec : « Oh ! ma chère, admirez la France d'abord. » Tout le monde rit autour de nous.

Le pauvre Joffre avait l'air très las : des tours pareils sont pour tuer un homme : il avait à peine la force de sourire, et devait soupirer après la France, où l'on avale de moindres longueurs kilométriques en chemin de fer. Viviani était très chic, avec des yeux vifs intéressés à tout, et désireux de ne rien perdre ; il souriait encore moins et gardait l'air fatal, ce qui convient, à un Français « qui s'est trouvé face à face avec les Furies et s'est battu avec elles », dit L..., que l'emballement égare dans le tragique, ou qui garde encore quelque vapeur du champagne de la veille. Enfin, cet air sombre et un tailleur chic font un Viviani très sympathique.

Suit un défilé d'autos dont une remplie de fleurs superbes que l'on va déposer tout à l'heure sur la tombe de Franklin. Nous nous précipitons, et, les voitures allant lentement, nous nous retrouvons, pantelantes, devant le Hall de l'Indépendance, attendant la sortie des héros de l'heure, qui font des discours. Viviani reparlera sur le tombeau de Benjamin Franklin, mais je n'aurai pas la chance de l'entendre, car nous avons suivi les rues bariolées de drapeaux, de couleurs gaies, de banderoles, de nègres et de négrillons, pour aller au Ritz, nous assurer une place pour déjeuner, puis au Bellevue-Stratford quand nous apprenons que nous pouvons retenir une table de quatre personnes.

Nous nous installons enfin dans la salle à manger du Belvue pour nous reposer : cris et tempêtes ! Nous voulons sortir : on ferme les portes vitrées, on tire les rideaux pour nous vexer ! C'est trop fort : nous déjeunerions dans le même hôtel que Joffre et nous ne le verrions pas? Nous voilà dans la rue, par je ne sais quelle issue ; un agent de police nous querelle ; Edith, qui étudie l'argot, crie : « Zut ! » La bousculade est affreuse, les cris déchirants, quand les autos arrivent, l'une après l'autre, et ce sont des « *Vive la France* », si drôlement articulés que je ne puis m'empêcher de rire. Quand c'est le tour de Fabry, un gentleman s'écrie : « Vivent les chasseurs alpins », et le charmant colonel, qui boite assez bas, malgré sa canne, s'arrête et tend la main. C'est très spontané, très touchant. Mon Dieu ! ils ne pourront pas dire qu'on les a mal reçus ! Autour de nous, des jeunes femmes, des jeunes filles parlent de se passer de déjeuner, et de rester là deux heures pour attendre leur départ ! Tout ce monde défile comme au cinéma, grimpe les degrés et disparaît.

Nous rentrons dans la salle à manger.

Il est écrit que nous aurons toutes les chances : d'abord, nous jalousons bassement Mrs M... qui fait son apparition en *uniforme bleu horizon*, je vous prie, impressionnante, volubile, faisant grand fracas de ce que son époux (un dentiste de Wilmington qui a travaillé deux ans en France et y est envoyé à la tête d'une *unité*) lunche avec le Maréchal. Elle nous demande si nous irons le saluer à une heure et demie et nous montre sa carte d'invitation pour nous faire pleurer ; elle nous

apprend qu'elle travaille avec la baronne d'Eichtal pour reconstituer les *homes* détruits par « ces sales Boches ». Je m'éberlue que madame d'Eichtal soit en Amérique : « Oh ! non ! répond la babillarde, je travaille avec elle, mais à distance si je puis dire (!), et je ne voudrais pas que l'État de Delaware se montrât mesquin. » C'est une bonne idée de reconstituer les *homes* détruits avec salles de bains, chauffage central, confort américain, etc. Songeant aux paysans du Pâtis-Mittainville en face d'une salle de bains américaine, je suis prise d'un rire insensé que je précipite dans une tasse de café. Nous apprenons encore qu'Anatole Le Braz a écrit, dans les deux derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes*, un bel article consacré à « notre œuvre ». L'avons-nous lu? — Hélas ! non! — La dame nous chuchote à l'oreille qu'Anatole Le Braz est actuellement en Amérique, *incognito, mais il y est.* Nous retenons nos souffles : « Est-il à Phila?... — Non ! Non ! vous ne me ferez pas trahir un secret ; tout ce que je puis dire, c'est *qu'il* est ici. » Là-dessus, serrements de pattes, salamalecs, deux faux départs...

Notre place est bonne : nous voyons les officiers de la *First City Troop*, les bourgeois cossus, les officiers des fusiliers marins, qui déambulent au fond de la salle à manger vers la fameuse réception, grandis par là de cent coudées aux yeux de leurs concitoyens, aux nôtres, aux leurs surtout. « Que n'ai-je songé à épouser un dentiste ? » continue à soupirer douloureusement Dora.

Mais voici une autre avalanche : Fanny, dont la mère est fort déçue de ne pas *luncher* avec Joffre à Lymewood, où son français du Sacré-Cœur serait venu en aide à Joseph Widener, vient dire qu'elle va essayer de grimper aux tribunes qui dominent la grande salle de bal où se tient le banquet. A-t-elle des cartes? Point — mais, en plus de son sang-froid ordinaire, la carte de visite d'un ami... Nous voilà dans les tribunes ! Joffre est debout, il dit, pour tout discours à peu près ceci : « Je ne sais pas faire de phrases, je suis soldat ; à tous je dis : merci. » Cela fait grand effet !

Viviani, lui, sait parler. Fanny est émerveillée, elle n'a jamais entendu pareil français, diction si parfaite. Je ne puis écouter, je ne sais pourquoi. La voix pourtant est sympathique, mais Joffre attire toute mon attention. Il mange, ma foi ! il a l'air

content de n'avoir plus, pour un temps, rien à dire. Je crois bien, oui, avoir vu son coude sur la table. Je me demande quel vin lui aura été servi, et si on lui a donné de ce poulet grillé, spécialité d'Amérique, que je savourais tout à l'heure, et qui ne peut être préparé qu'avec des poulets extrêmement jeunes et tendres. La musique joue la *Marseillaise*. Fanny déclare que tout cela est « très émouvant » (le plus grand compliment que puisse faire une Américaine !)

Quand nous voulons sortir, corridors, escaliers et halls sont noirs de monde... Nous arrivons pourtant sur le perron... Nous voyons partir « les grands Français », mais il pleut, et les autos, couvertes, brillantes de pluie, me font un effet funèbre...

Devant le Ritz, Joseph Widener montre à des envieuses un carnet où il eut la bonne idée de faire signer nos héros ; chacun y est allé d'une petite phrase, mais J. Widener a si peur de laisser mouiller les pages, bien qu'on soit sous la marquise, que nous ne pouvons rien lire, sinon les mots *Amérique, Berceau de la Liberté*, qui reviennent tout le temps... C'est un abus, mais il faut tout pardonner aux martyrs.

Maintenant, c'est le vent et la tempête. C'est le retour au logis, qui fut vide tout le jour de ses habitants, noirs et blancs ; les chats, fort en colère d'avoir attendu leur lunch soigné, viennent en procession se plaindre aussi et miauler.

Puis arrivent les derniers retardataires, qui se vantent naturellement d'avoir vu plus que nous. L'un parle de Joffre, « le Sauveur de la France »; au « Berceau de la Liberté », *Independance Hall*, le maréchal a baisé le bout de ses doigts avant de les poser sur la fente qui déchira la Cloche de la Liberté, quand elle sonna si puissamment l'Appel de la Délivrance... Le bâton de maréchal qu'on lui a donné est sculpté dans une des poutres du Hall. Il est monté en or, superbement... Une autre analyse le sourire de Joffre et la grâce de Viviani... Et quand celui-ci en a fini, un autre raconte la visite au tombeau de Franklin, à la maison de Betty Rosse, à l'École supérieure de filles, à la statue de Jeanne d'Arc, dans le parc Fairmount où dix mille enfants des écoles publiques chantèrent ; une toute petite, en fastueuse toilette, présenta une épée ; ce fut enfin la visite, à l'Université, où les grades de docteurs honoraires furent conférés aux deux visiteurs...

C'est pourtant Edith qui ramassera le plus gros succès, comme toujours. Rentrée après nous, elle venait de voir, cachée dans un wagon à la gare de Reading, le départ de tout ce monde. Arrive alors un monsieur distingué, avec deux porteurs pour ses bagages. Il se jette sur la barrière :

— *Monsieur, monsieur*, où sont-ils?

— Où sont qui?

— Qui? Mais le Maréchal, *notre* Joffre, et monsieur Viviani, et l'amiral... — répond le gentleman, frénétique.

— Sur le chemin de New-York, — dit l'employé, placide.

— *Mon Dieu !* Je les ai perdus. Comment les rejoindre à l'Hôtel de Ville de New-York?

C'était M. Jusserand ! Il avait manqué son train. Un inspecteur principal des postes, Cortelyon, que connaît Edith (qui ne connaît-elle pas?) vint au secours du cher ambassadeur. Il fila chez Agnes Rice, président de la Compagnie, qui fut trop heureux d'accourir avec un beau ticket pour l'express de trois heures. Un inspecteur fut donné en escorte au retardataire, qui eut encore le temps de prendre des arrangements avec New-York par téléphone... Je parie qu'il sera arrivé à New-York avant les autres?...

Quand on a fini de parler, on se jette sur les journaux, pour relire les mêmes histoires. Voici, pour les gourmets, les deux portraits, en prose américaine, que nous offre *The Evening Bulletin* :

LE MARÉCHAL JOFFRE ET RENÉ VIVIANI

Deux des plus grands hommes de la France.

VIVIANI

Il a cinquante-quatre ans.

Il est natif de la colonie française d'Algérie, où il naquit le 8 novembre 1863.

Il est Vice-Président de France.

Il fut Premier.

Il est un *self-made man.*

Il est distingué, avec l'œil expressif d'un Italien, le teint ombré d'un Maure, la dignité d'un Espagnol.

JOFFRE

Il a soixante-six ans.

Il naquit à Rivesaltes, en France, le troisième de onze enfants.

Fils d'un tonnelier.

Sans ancêtres guerriers.

Sous-lieutenant à dix-huit ans, durant le siège de Paris.

Grand de cinq pieds dix pouces; corpulent, mais alerte ; type de montagnard.

Il est gros, avec d'énormes épaules, la taille épaisse, le nez fort, et une puissante tête grisonnante.

Il est juge infaillible en fait d'art et de lettres.

C'est un avocat, un journaliste et un homme d'État célèbre.

Il est socialiste-opportuniste.

Opposé à l'union de l'Église et de l'État, on l'a appelé un ennemi de la religion.

Il est avocat-conseil des Employés des Chemins de fer de son pays.

Il gagne de gros honoraires, mais il est comparativement un homme pauvre.

C'est le plus brillant orateur de la France.

Paternel mais ferme ; combinant la force et la simplicité.

Yeux bleus, cheveux blancs, lèvres rouges et pleines, grosse moustache blanche; tête exceptionnellement large, mâchoires et oreilles grandes, sourcils si broussailleux qu'il les fait raser.

Adore sa femme, son fils et ses deux filles.

Aime la musique classique et la pêche à la ligne ; exècre la musique américaine.

Sans ambition politique.

Ne parle pas l'anglais.

C'est pour lui que la France fit revivre le titre de Maréchal.

Il gagna, le 6 septembre 1914, la bataille de la Marne, jusqu'ici la plus grande du monde.

Mais qu'ils doivent être harassés, nos Français ! Leur traversée de l'Ohio et de l'Indiana, pour venir ici, fut gaie, dit-on. Ils avaient, en arrivant, un wagon plein de toutes les fleurs reçues. Et que d'épées ! de quoi fournir un régiment.

Les médecins partent demain pour l'Europe : on ne le publiera pas, car leurs vingt vaisseaux courront déjà assez de dangers. Demain aussi, recevront leurs ordres de départ par la poste les officiers du camp d'entraînement de Fort-Niagara. Beaucoup de Philadelphiens, des plus anciennes familles de l'Est, en font partie.

ALTIAR

(La fin prochainement.)

LES

IDÉES DE J.-J. ROUSSEAU

SUR LA GUERRE

S'il est vrai que l'histoire de presque toutes nos idées d'aujourd'hui nous montre Jean-Jacques Rousseau rêvant près de leur source et qu'il ait pressenti souvent leurs cours aventureux, il est naturel, à l'heure où nous sommes, de rechercher, de recueillir et de méditer ce que l'auteur du *Contrat social* pensait de la guerre. Peut-être trouvera-t-on qu'il a vu juste et qu'il a vu loin.

Ses sentiments déjà — bien qu'on les devine sans peine — peuvent nous intéresser, car, dans leur humaine et douloureuse complexité, nous reconnaissons ceux de la France actuelle. Rousseau déteste la guerre : il n'en peut imaginer l'horreur sans frémir d'indignation et de pitié; l'homme lui semble fait pour la paix; comment vivre selon la nature, si l'on est privé de ses plus doux bienfaits, l'innocence, la confiance, le repos ? Mais Rousseau n'est point l'homme des gémissements résignés, encore moins de la douceur à tout prix : ce n'est pas en vain que Plutarque a nourri son âme d'enfant d'enthousiasme pour les héros ; d'instinct, il aime Sparte plus qu'Athènes, mais c'est Rome qu'il admire par-dessus tout, et pour sa vertu militaire autant que pour l'excellence de ses lois. Pour lui, le bien suprême est la liberté : or, c'est un bien qu'il faut conquérir et défendre. Dans le fameux chapitre sur

la Religion civile, il refuse à l'Évangile le droit de former l'âme de la cité, par crainte que ses maximes de douceur et de pardon ne détruisent l'ardeur guerrière : au chrétien, qui saura « plutôt mourir que vaincre », il préfère le citoyen antique et « ces peuples généreux que dévorait l'ardent amour de la gloire et de la patrie ». Tout le *Contrat social*, toute l'œuvre de Rousseau respirent, en même temps que l'amour de la paix, le courage et la plus mâle fierté.

Mais sur la guerre elle-même, sur ses causes et sa nature, sur ses lois et ses conséquences, Rousseau avait conçu une théorie neuve, précise et profonde. A vrai dire, il l'esquisse plutôt qu'il ne la développe. S'il avait donné au *Contrat social* le vaste complément tout d'abord projeté, un traité sur les « relations externes » ou la politique internationale, elle y eût sans doute occupé une place importante et pris une forme plus systématique et complète. Mais les points essentiels en sont déjà nettement marqués dans le *Contrat* lui-même et d'importants fragments manuscrits, maintenant rassemblés et publiés, permettent de la dégager sans trop de peine[1]. Nous essaierons, après quelques autres, d'en montrer la signification et la portée.

*
* *

Peut-être n'y a-t-il pas une seule théorie de Rousseau qui ne soit née d'une révolte de son cœur ou de son bon sens contre quelque doctrine à la mode. Son indolence l'eût empêché souvent de chercher de lui-même des vérités nouvelles. Mais vient-il à se heurter à l'erreur, au mensonge, aux conventions plus ou moins hypocrites, surpris d'abord, bientôt une sorte d'instinct l'inquiète et l'avertit : son imagination s'émeut, sa raison travaille et le voilà qui bâtit. Au fond, il argumente toujours contre quelqu'un.

Sa théorie de la guerre, en tout cas, est incontestablement,

1. Les textes principaux sont le ch. IV du liv. Ier du *Contrat social*, le ch. II du liv. Ier du *Ms. de Genève*, et les fragments du *Ms. de Neuchâtel* ; presque toutes les citations de cet article y sont puisées. On les trouvera notamment rassemblés dans l'édition du *Contrat social* de Dreyfus-Brisac, Paris (1896), et dans le livre de M. Windenberger, *Essai sur le système de politique étrangère de J.-J. Rousseau*, Paris (1899), où les manuscrits ont été soigneusement publiés et très judicieusement étudiés.

et de son aveu même, une réfutation des doctrines alors régnantes parmi les politiques et les philosophes. Tous s'accordaient en effet, dans le parti des encyclopédistes, Diderot comme Helvetius et Montesquieu comme Voltaire, sur une même conception implicite ou expresse des origines de la guerre et, partant, de son avenir. Or l'inspirateur de toutes ces théories, Rousseau le découvre avec clairvoyance, c'est le vigoureux et dangereux sophiste qui, avec plus de franchise et de logique que tous les autres, a osé se faire l'apologiste du despotisme : c'est Hobbes. C'est donc contre Hobbes et contre les philosophes, ses disciples plus ou moins conscients et plus ou moins fidèles, que Rousseau va dresser sa théorie nouvelle de la guerre.

L'idée fondamentale de Hobbes, c'est que la guerre a ses racines et son principe dans la nature même de l'homme. Mille causes, physiques et psychologiques, la font surgir de sa condition primitive et originelle. *Homo homini lupus* : par nature, l'homme est porté à la peur et à la haine, et, voulant les mêmes biens que son semblable, il se trouve son ennemi. L'état de nature est la guerre de tous contre tous, la guerre constante, universelle. Mais à la nature, qui détruirait la lamentable espèce humaine, s'oppose heureusement la société, qui la sauve et la divinise. Ce sera l'œuvre de la civilisation que d'organiser de plus en plus puissamment des forces coercitives, et de purger peu à peu la terre des monstres qui l'habitaient avant elle : l'hydre de la guerre était le plus ancien et le plus terrible ; le plus évident bienfait de la société sera de réussir à l'enchaîner. A la nature donc, la responsabilité première de la guerre ; à la société, l'honneur et le mérite de tous nos progrès vers la paix.

On le voit, tout ce qui pouvait échauffer la bile de Rousseau, toutes ses « bêtes noires », toutes les idées qu'il redoute et qu'il déteste, se trouvent ici, comme à plaisir, rassemblées : la nature humaine est défigurée, la liberté méconnue, le progrès glorifié ; l'hypocrite vanité du civilisé ferme les yeux à ses misères, célèbre l'approche du règne de la paix, et en glorifie la sagesse des ministres et des rois ! Aussi, vigoureusement, Rousseau attaque, à ses fondements, ce fragile et dangereux échafaudage.

Il s'écroule tout entier dès que l'on restitue à l'homme sa vraie nature. « L'erreur de Hobbes et des philosophes est de confondre l'homme naturel avec les hommes qu'ils ont sous les yeux et de transporter dans un système un être qui ne peut subsister que dans un autre. » Hobbes n'a pas poussé assez loin ni assez profondément son analyse : « il observe des âmes une fois repétries et fermentées dans le levain de la société et croit avoir observé l'homme ! » Si nous écartons au contraire ce qui est l'œuvre de la civilisation même, nous ne trouverons, ni dans la nature des choses, ni dans la nature humaine, rien qui puisse expliquer la guerre.

« *Homo homini lupus* » : en étendant à l'humanité primitive ce mot cruel de Plaute, Hobbes a transformé la juste boutade d'un observateur de la société en une erreur philosophique insoutenable. Le loup lui-même n'est loup que pour l'agneau, non pour les autres loups, ses semblables. Hormis d'exceptionnels combats, qu'explique l'amour ou la faim, tous les êtres de même espèce vivent en paix dans la nature. Faudrait-il donc attribuer à l'homme seul le dégradant privilège d'échapper à la règle universelle? — Mais non : naturellement il est « pacifique et craintif » ; il veut son propre bien, sans doute, mais il est confiant et compatissant. Ses besoins, ses forces, ses passions, faibles et limités, peuvent bien susciter quelque conflit momentané, mais rien qui ressemble à la guerre et qui en ait la durée, la violence, l'universalité. « L'homme a un terme de force et de grandeur fixé par la nature et qu'il ne saurait passer. De quelque sens qu'il s'envisage, il trouve toutes ses facultés limitées : sa vie est courte, ses ans sont comptés, son estomac ne s'agrandit pas avec ses richesses ; ses passions ont beau s'accroître, ses plaisirs ont leur mesure, son cœur est borné comme tout le reste, sa capacité de jouir est toujours la même. Il a beau s'élever en idée, il demeure toujours petit. » Puisque nous ne trouvons en lui, comme forces constantes, qu'un innocent égoïsme, la douceur et la sympathie, ce n'est donc pas dans son cœur d'homme que naît et se développe le germe terrible de la guerre.

Faut-il en croire davantage les philosophes, quand ils nous montrent la société, instituée pour combattre la guerre, la

forçant à reculer devant ses incessants progrès? Hélas, il suffit ici de confronter la théorie et la réalité.

J'ouvre les livres de droit et de morale, j'écoute les savants et les jurisconsultes, et, pénétré de leurs discours insinuants, je déplore les misères de la nature, j'admire la paix et la justice établies par l'ordre civil, je bénis la sagesse des institutions publiques et me console d'être homme en me voyant citoyen. Bien instruit de mes devoirs et de mon bonheur, je ferme le livre et regarde autour de moi... J'aperçois des feux et des flammes, des campagnes désertes, des villes au pillage. Hommes farouches, où traînez-vous ces infortunés? J'entends un bruit affreux. J'approche : quel tumulte, quels cris! Je vois un théâtre de meurtre, dix mille hommes égorgés, les morts entassés par monceaux, les mourants foulés aux pieds des chevaux : partout l'image de la mort et de l'agonie. C'est donc là le fruit de ces institutions pacifiques! La pitié, l'indignation s'élèvent au fond de mon cœur. Ah! philosophe barbare, viens nous lire ton livre sur un champ de bataille!

Puisque la guerre, impossible dans l'état de nature, est toujours à nos portes ou même à nos foyers après des siècles de vie civile et policée, ouvrons les yeux à l'évidence qu'ont méconnue les philosophes : c'est la société même qui, bien loin de la détruire, l'a engendrée, la maintient et la perfectionne. « Il n'y a pas de guerre entre les hommes, il n'y en a qu'entre les États. » Regardons, non plus l'état de nature, mais l'état social, et « nous allons voir les hommes, unis par une concorde artificielle, se rassembler pour s'entr'égorger et toutes les horreurs de la guerre naître des soins qu'on avait pris pour la prévenir. »

C'est que les hommes ne peuvent s'unir sans se trouver profondément transformés et qu'un État est bien autre chose qu'une simple agglomération d'êtres naturels. L'association des individus crée un être nouveau qui, bien que moral et non plus physique, n'en est pas moins réel et a aussi ses lois propres et, pour ainsi dire, sa nature. Or, par la force même des choses, l'État réunit en lui tous les caractères qui manquaient à l'individu : il joint à l'indépendance et à la puissance la constance des besoins et la violence des passions, si bien que la guerre est, entre les États, naturelle et inévitable.

Un État est nécessairement indépendant : la liberté naturelle de l'individu se transforme bien, grâce aux lois, en une

sujétion relative ; mais la contrainte des lois s'arrête aux frontières et ne peut enchaîner l'État lui-même. Allèguera-t-on le Droit des gens? Mais, faute de sanction, c'est une chimère sans force efficace. Comment empêcher un État, qui sent sa force et sa durée, que des rapports constants rapprochent ou éloignent des autres peuples, de s'affranchir de toute règle? « C'est en vain qu'on pense anéantir la nature : elle renaît et se montre où on l'attendait le moins. L'indépendance qu'on ôte aux hommes se réfugie dans les sociétés et ces grands corps livrés à leurs propres impulsions produisent des chocs plus terribles, à proportion que leurs masses l'emportent sur celles des individus. »

D'ailleurs, si l'homme naturel dépend très peu des autres hommes et trouve sans trop de peine la satisfaction de ses besoins limités, l'État dépend constamment de tout ce qui l'environne. Son existence est nécessairement et essentiellement relative.

L'État..., étant un corps artificiel, n'a nulle mesure déterminée ; la grandeur qui lui est propre est indéfinie, il peut toujours l'augmenter ; il se sent faible tant qu'il en est de plus forts que lui. Sa sûreté, sa conservation demandent qu'il semble plus puissant que tous ses voisins ; il ne peut augmenter, nourrir, exercer ses forces qu'à leurs dépens ; et s'il n'a pas besoin de chercher sa subsistance hors de lui-même, il y cherche sans cesse de nouveaux membres qui lui donnent une consistance plus inébranlable, car l'inégalité des hommes a des bornes posées par les mains de la nature, mais celle des sociétés peut croître incessamment jusqu'a ce qu'une seule absorbe toutes les autres. Ainsi, la grandeur du corps politique étant purement relative, il est forcé de se comparer pour se connaître ; il dépend de tout ce qui l'environne et doit prendre intérêt à tout ce qui s'y passe, car il aurait beau vouloir se tenir au dedans de lui sans rien gagner en grand, ni perdre, il devient faible ou fort selon que son voisin s'étend ou se répare, se renforce ou s'affaiblit.

Or, ce corps artificiel a grand'peine à se donner les forces, l'unité, la consistance que possèdent sans effort les créatures naturelles et dont il a encore bien plus besoin qu'elles, puisqu'il est exposé à de bien autres dangers. Être moral, l'État tirera toute son activité des passions et des volontés communes qui animent ses membres. Des sentiments exaltés, des haines tenaces, des desseins longuement poursuivis pourront seuls

donner aux nations la tension nécessaire et faire accepter par l'individu tous les sacrifices. Ou bien l'amour de la patrie, de la gloire et de la liberté précipitera sans cesse l'État vers des luttes nouvelles, ou bien, immobile et apathique, sans ressort et sans vitalité, l'anarchie ou la conquête le détruiront bientôt.

Mille écrivains ont osé dire que le corps politique est sans passions et qu'il n'y a point d'autres raisons d'État que la raison. Comme si l'on ne voyait pas au contraire que l'essence de la société consiste dans l'activité de ses membres et qu'un État sans mouvement ne serait qu'un corps mort. Comme si toutes les histoires du monde ne nous montraient pas les sociétés les mieux constituées être aussi les plus actives, et, soit au dedans, soit au dehors, l'action ou réaction continuelle de tous leurs membres porter témoignage de la vigueur du corps entier.

Ce n'est donc point dans l'homme, tel que l'avait fait la nature, mais dans la société, dans l'État, que nous découvrons les raisons de la guerre. Une philosophie superficielle et dangereusement optimiste se plaisait à voir en elle une survivance de la barbarie primitive, destinée par conséquent à disparaître graduellement et presque automatiquement devant les progrès de la civilisation. Bien au contraire, la guerre est liée au progrès même, puisqu'elle est inséparable de la société. C'est un fléau que l'homme lui-même a fait surgir — avec bien d'autres — lorsque, renonçant à la vie innocente et paisible que lui conseillait la nature, il a été assez avide ou inconsidéré pour s'engager dans la voie trompeuse de la civilisation. Dans ses grandeurs comme dans ses misères, la guerre est l'œuvre de la société, de la société seule : la nature n'en est pas responsable. Voilà le ferme principe que Rousseau oppose à Hobbes et aux philosophes. Nous allons le voir en déduire d'importantes conséquences.

***

Il ne faudrait pas imaginer, en effet, que toutes ces recherches sur les fondements et les origines de la guerre soient des spéculations purement théoriques. C'est une vérité féconde en conclusions pratiques, capable de renouveler bien des

notions juridiques et morales, que Rousseau a prétendu formuler. Elle va lui permettre de combattre, non plus seulement ses grands ennemis, les philosophes, sur le terrain des principes, mais tous les auteurs de théories juridico-politiques dans leurs applications, et surtout, selon sa méthode constante, leur chef et maître à tous, Grotius, l'auteur du livre fameux sur *le Droit de la guerre et de la paix* qui faisait autorité depuis plus d'un siècle.

Aux yeux de Rousseau, la théorie de Grotius n'est guère moins fausse et moins dangereuse que celle de Hobbes, car elle admet la même erreur initiale et, par une autre voie, aboutit à des conséquences analogues. Grotius ne voit dans la guerre qu'un conflit entre des hommes peu à peu généralisé et régularisé : il en vient donc naturellement à justifier le droit par la force et à reconnaître aux vainqueurs les plus exorbitants pouvoirs. Des hommes se haïssent et se battent : quels qu'ils soient, quel que soit le motif et l'objet de la querelle, ils sont en guerre, déclare Grotius, du moment qu'ils prétendent trancher leur différend par la force : guerre privée entre des particuliers, guerre publique entre des États ou guerre mixte entre des États et des particuliers, c'est toujours la lutte violente, c'est donc toujours la guerre. La force met le vainqueur en état de tuer son adversaire : il en a donc le droit, puisque aussi bien c'était le but du combat. Lui plaît-il de laisser au vaincu cette vie dont il est devenu maître, il peut du moins lui enlever sa liberté, et voilà l'esclavage admis comme un droit et presque comme un bienfait. Or, si l'on reconnaît la légitimité de l'esclavage, tous les pires abus politiques en peuvent dériver : les hommes se donneront à un maître pour leur vie ou leur sécurité et le roi paîtra son troupeau, en maître absolu. De la guerre, si elle n'est que la force, découlent l'un après l'autre l'esclavage et le despotisme. Mais à toutes ces déductions fort logiques, sinon morales, le principe posé par Rousseau coupe court, radicalement.

« La guerre n'est point une relation d'homme à homme, mais une relation d'État à État. » Il ne peut y avoir de guerre entre les hommes « ni dans l'état de nature, où il n'y a point de propriété constante, ni dans l'état social où tout est sous l'autorité des lois ». Des rixes, des querelles, des vengeances,

sans doute : mais rien de tout cela n'est la guerre et ne saurait créer ou confirmer aucun droit. « Les combats particuliers, les duels, les rencontres sont des actes qui ne constituent point un état. » Les guerres privées du moyen âge ne sont que des abus momentanés de l'absurde gouvernement féodal. Que l'on imagine les hommes vivant indépendants et sous la loi de nature, qu'on les envisage policés et sous la loi civile, la guerre n'est pas concevable entre eux. Et quand un État traque et punit un meurtrier, il ne lui fait point la guerre. Il faut donc réserver ce nom, si on veut lui donner un sens et en tirer un droit, aux seuls conflits d'État à État, lorsque l'un croit nécessaire à son intérêt, et l'autre à son salut, d'employer leur force à se détruire.

Or un État n'est point un homme, ni un groupe d'hommes, encore moins une multitude : un État est un « être moral », qui a ses fins, son pouvoir et sa volonté, et qui ne peut avoir pour ennemi qu'un autre être moral, essentiellement semblable à lui.

La guerre met donc en jeu des intérêts et des forces entièrement différents des intérêts particuliers et des forces de l'individu. Les hommes, en tant que personnes, ne comptent pour rien dans de pareils conflits. Lorsqu'Athènes lutte contre Sparte, lorsque Rome veut détruire Carthage, leur objet est d'assurer leur existence en tant qu'État ou de conquérir la domination du monde, et non pas sans doute de tuer un plus ou moins grand nombre d'hommes particuliers. « Les particuliers ne sont ennemis qu'accidentellement, non point comme hommes, ni même comme citoyens, mais comme soldats, non point comme membres de la patrie, mais comme ses défenseurs. » A la rigueur, « on peut tuer l'État sans tuer un seul de ses membres », car l'État est détruit, n'importe comment, s'il a perdu sa souveraineté. Ainsi donc « c'est le rapport des choses et non des hommes qui constitue la guerre ; et l'état de guerre ne (peut) naître des simples relations personnelles, mais seulement des relations réelles ».

La guerre ainsi ramenée à son principe essentiel, les règles qu'elle suppose, les droits qu'elle justifie se trouvent implicitement déterminés. Acte de souveraineté, lutte de puissance à puissance, elle exige pour être légitime, à son

début comme à sa fin, la déclaration manifeste de la volonté nationale.

Je démontrerais aisément qu'il (l'état de guerre) ne peut résulter que du libre consentement des parties belligérantes ; que si l'une veut attaquer et que l'autre ne veuille se défendre, il n'y a point d'état de guerre, mais seulement violence et agression ; que l'état de guerre étant établi par le libre consentement des parties, ce libre et mutuel consentement est aussi nécessaire pour rétablir la paix, et qu'à moins que l'un des deux adversaires ne soit anéanti, la guerre ne peut finir entre eux qu'à l'instant que tous deux en liberté déclarent qu'ils y renoncent.

D'autre part, la guerre ne saurait conférer aux belligérants d'autres droits que ceux qui résultent de son principe et de sa fin. « La fin de la guerre étant la destruction de l'État ennemi, on a droit d'en tuer les défenseurs tant qu'ils ont les armes à la main, mais sitôt qu'ils les posent et se rendent, cessant d'être ennemis ou instruments de l'ennemi, ils redeviennent simplement hommes et l'on n'a plus de droit sur leur vie. » La victoire ne donne donc nullement un droit illimité sur la vie, la liberté et les biens du vaincu. Comment le donnerait-elle au soldat individuel? Il n'avait pas querelle particulière avec l'adversaire qu'il a trouvé devant lui ; il combattait pour son pays : il ne peut donc s'ériger en juge, de par son intérêt privé ou son caprice, du sort de son prisonnier, qui relève de l'État seul. Mais l'État vainqueur lui-même ne faisait pas la guerre à des individus : leurs droits personnels sont étrangers à la querelle qu'il avait avec un autre État ; s'il cessent de pouvoir le défendre, ils ne sont plus des ennemis. Le massacre des prisonniers ou des blessés, l'esclavage, le pillage ne sont donc qu'un brigandage, public ou particulier, mais ne sauraient s'abriter sous le droit de la guerre.

Ce principe est même conforme aux maximes établies de tous les temps et à la pratique constante de tous les peuples policés... L'étranger, soit roi, soit particulier, soit peuple, qui vole, tue ou détient les sujets, sans déclarer la guerre au prince, n'est pas un ennemi, c'est un brigand. Même en pleine guerre, un prince juste s'empare bien, en pays ennemi, de tout ce qui appartient au public ; mais il respecte la personne et les biens des particuliers ; il respecte des droits sur lesquels sont fondés les siens.

A plus forte raison, la guerre ne saurait laisser après elle et d'une manière durable des droits qu'elle ne confère même pas quand elle est dans toute sa rage. « Si la guerre ne donne point au vainqueur le droit de massacrer les peuples vaincus, ce droit, qu'il n'a pas, ne peut fonder celui de les asservir. » Tant que le vainqueur prétend fouler aux pieds les droits individuels, c'est la guerre qui continue et nulle autorité morale ne s'ajoute à la force. « Un esclave fait à la guerre ou un peuple conquis n'est tenu à rien du tout envers son maître qu'à lui obéir autant qu'il y est forcé. » Elle ne peut donc avoir pour effet légitime de soumettre un homme à un autre homme, mais seulement un État à un autre État. Un traité de paix ne peut rien changer à la condition des hommes, mais seulement à l'état des choses qui était l'objet de la guerre.

Rousseau a donc aperçu que la guerre véritable et, si je puis dire, digne de ce nom avait, non seulement ses lois qui dérivent de la nature des choses, mais aussi sa grandeur et même sa justice. Fondée sur une nécessité que la raison est bien forcée de reconnaître, elle pourra, si elle s'impose les règles qu'implique son objet propre et ne revendique d'autres droits que ceux qui sont nécessaires à sa fin, fonder des obligations respectables. Il y a donc comme un code de la guerre légitime, de la guerre honorable, que Rousseau assurément n'a pas prétendu écrire tout entier, mais dont il a posé avec autant de fermeté que de noblesse les principes essentiels. En fait, jusqu'ici, ce droit de la guerre ne peut faire appel à d'autres sanctions qu'à l'indignation publique et à la conscience du genre humain : mais il a pour lui la force mystérieuse qui oblige le cœur des hommes à s'incliner devant le devoir et la raison.

*
* *

L'état de guerre naît naturellement de l'état social. La guerre a ses conditions, ses règles et sa justice. Est-ce donc à ces constatations, qui pour être fondées sur des raisons solides n'en sont pas moins amères, que s'arrête définitivement la pensée de Rousseau? N'a-t-il condamné les cruautés inutiles et barbares que pour laisser libre champ aux horreurs inévitables de la guerre légitime? N'a-t-il confondu l'opti-

misme superficiel des « philosophes » que pour aboutir à un pessimisme sans espoir? — Non. Les idées de Rousseau sont toujours complexes et, par là même, prètent aux méprises. Comme il rattache à leurs causes sociales nos vices et nos misères, il n'a que dédain pour les palliatifs à la mode et les espoirs inconsidérés : voyant la profondeur du mal, il le sait difficile à guérir. Mais pourtant, par la plus intime et la plus constante de ses croyances, Rousseau reste optimiste : pour lui, le mal ne tient pas à la nature même de l'homme, mais aux conditions factices de la vie sociale. Si la guerre était, comme le voulait Hobbes, inhérente à la personne humaine, et si, comme un mal spécifique, elle renaissait toujours du fond de notre cœur et de notre intelligence, il faudrait désespérer, puisque d'ailleurs c'est chimère de compter sur la société pour la détruire. La pensée de Rousseau n'est pas ici sans analogie avec la pensée chrétienne : pour lui, la nature humaine est viciée, non mauvaise ; comme un autre péché originel, la société l'a profondément corrompue, mais le fonds primitif était sain. Dès lors le salut n'est ni absurde ni impossible et Rousseau voit clairement quelles en sont les conditions.

La première chose que je remarque, en considérant la position du genre humain, c'est une contradiction manifeste dans sa constitution qui la rend toujours vacillante. D'homme à homme, nous vivons dans l'état civil et soumis aux lois ; de peuple à peuple, chacun jouit de sa liberté naturelle ; ce qui rend au fond notre situation pire que si ces distinctions étaient inconnues, car, vivant à la fois dans l'ordre social et dans l'état de nature, nous sommes assujettis aux inconvénients de l'un et de l'autre sans trouver la sûreté dans aucun des deux. La perfection de l'ordre social consiste, il est vrai, dans le concours de la force et de la loi ; mais il faut pour cela que la loi dirige la force, au lieu que, dans les idées de l'indépendance absolue des princes, la seule force, parlant aux citoyens sous le nom de loi et aux étrangers sous le nom de raison d'État, ôte à ceux-ci le pouvoir et aux autres la volonté de résister, en sorte que le vain nom de justice ne sert pour tous que de sauvegarde à la violence.

Comment faire disparaître cette contradiction radicale? — On ne peut supprimer aucun de ses deux termes. Le retour pur et simple à la nature, à l'innocence de la vie primitive, est, aux yeux de Rousseau lui-même, la plus vaine chimère. L'œuvre, bonne ou mauvaise, de la société est trop profonde

pour que l'homme civil puisse redevenir jamais l'homme naturel : elle a créé des besoins, des habitudes et des forces qu'aucun effort volontaire n'est capable d'anéantir. Bon gré mal gré, c'est sous la forme sociale que l'humanité est bien forcée maintenant d'envisager son avenir. Mais nous ne pouvons pas davantage étouffer définitivement la nature et laisser aller la société d'artifice en artifice et de violence en violence, sans plus nous inquiéter désormais de nos tendances instinctives ni des ordres de notre conscience. La nature n'est que la force même des choses qui s'exprime, au fond de nos cœurs, par des sentiments ineffaçables, dans le monde, par des nécessités invincibles. C'est en vain, nous l'avons vu, qu'« on pense anéantir la nature » : elle sait bien frapper d'impuissance tout ce qu'on fait contre elle ou sans elle.

Un seul moyen de salut reste donc à l'homme : reprendre, à la lumière de la raison, l'œuvre grossière et passionnée que l'humanité a accomplie dans les ténèbres et comme au hasard, et, par un effort prodigieux, rapprocher la société de la nature, autant qu'il est possible, pour établir au moins entre elles la ressemblance et l'harmonie.

Loin de penser qu'il n'y ait ni vertu ni bonheur pour nous, et que le Ciel nous ait abandonnés sans ressource à la dépravation de l'espèce, efforçons-nous de tirer du mal même le remède qui doit le guérir. Par de nouvelles associations, corrigeons, s'il se peut, le défaut de l'association générale... Montrons... dans l'art perfectionné la réparation des maux que l'art commencé fit à la nature.

C'est le plan de la cité parfaite, selon cet « art perfectionné », que le *Contrat social* a prétendu tracer. Tout y est combiné pour donner à la loi civile, œuvre de la volonté raisonnée, les caractères mêmes de la loi naturelle et pour assurer au citoyen, sous la nécessaire contrainte de lois générales, équitables et saintes, le bien sans lequel il cesserait d'être un homme, la liberté. Mais l'humanité n'a pas moins à craindre la guerre que la tyrannie ; tant que cet « art perfectionné » se borne à la construction de l'État ou de la cité, l'œuvre reste incomplète : il faut l'étendre aux rapports des États entre eux si l'on veut, à la liberté, joindre le bienfait de la paix.

Mais, ici même, Rousseau s'est arrêté. Le *Contrat social* se termine sur un aveu d'impuissance : devant cet « objet

trop vaste », Rousseau se récuse et se tait. Dans les manuscrits mêmes, où les principes du droit de la guerre sont posés avec tant de fermeté, les indications positives sur l'organisation pacifique des relations internationales sont brèves et vagues. Quelques conseils précis à l'adresse des Corses ou des Polonais ont encore un caractère trop spécial pour nous éclairer complètement. Mais si nous devons renoncer à connaître les moyens que Rousseau jugeait capables de réaliser une telle fin, si lui-même sans doute n'a jamais réussi pleinement à se contenter sur ce point, pourtant nous savons sûrement dans quelle direction il avait cherché.

Comment faire régner entre les États le même ordre pacifique que chacun d'eux assure, grâce à la loi, à ses propres citoyens? Le peuple particulier, qui pourrait se charger de cette tâche et la remplir, serait le maître du monde et ferait acheter la paix au prix de la servitude. Il faudrait donc trouver dans les États eux-mêmes, par leur association, les forces et les volontés capables d'imposer la paix à tous sans détruire la liberté d'aucun. Une confédération des peuples, assez souple pour laisser entière la souveraineté de chaque État, assez étroite pour constituer une force coercitive efficace, volontairement consentie par tous pour être librement obéie et commander le respect, voilà la formule idéale qui seule satisfait aux conditions de la question.

Mais comment réaliser cette merveille? Rousseau, qui avait critiqué avec clairvoyance les livres de l'abbé de Saint-Pierre, voyait mieux que personne la chimère du projet de paix perpétuelle. Il n'y a rien à espérer, déclare-t-il, dans l'état de l'Europe moderne, de nations corrompues par leurs traditions et leurs mœurs autant que par leurs mauvaises institutions. Pourtant une telle confédération serait peut-être réalisable entre de petits États, tels que Genève, tels que la Corse, tels qu'avaient été à leur origine la plupart des États d'autrefois. Toutes les fois que Rousseau désespère de la réalisation de ses vues politiques, qu'elles concernent la vie intérieure des États ou les relations internationales des peuples, c'est par cette vision d'un avenir de petites républiques qu'il console son imagination et rassure sa raison. — Utopie sincère ou défaite ingénieuse? On en a parfois discuté. A moins peut-être encore que,

par une habileté inconsciente ou réfléchie, il trouve, à réduire ainsi le champ d'application de ses théories, l'avantage d'exposer plus librement et prudemment sa pensée, d'affaiblir les résistances que sa hardiesse pourrait susciter et de préparer les hommes, quand ils se seront familiarisés avec elle sous cette forme restreinte, quand ils l'auront comprise et aimée, à la vouloir réaliser de plus en plus complètement.

***

Si Rousseau ne nous apporte pas une solution définitive et précise du problème qu'il a si profondément posé et si vigoureusement étudié, — et il serait sans doute aussi naïf de s'en étonner qu'injuste d'en triompher, — il est intéressant de reconnaître qu'en fondant, il y a cent cinquante ans, la doctrine démocratique de la société, l'auteur du *Contrat social* l'a liée, dès l'origine, à une théorie de la guerre et de la paix, à un « pacifisme », si l'on veut, qui exclut toute lâcheté, condamne toute cruauté, interdit toute illusion.

« La tyrannie et la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'humanité? » demandait le précepteur d'Émile. Mais le *Contrat social* se refuse à les mettre sur le même rang et répond fièrement que le premier est bien plus grave encore : « Ce qui fait vraiment prospérer l'espèce est moins la paix que la liberté. » Et toutes les horreurs de la guerre, toutes les morts et tous les sacrifices ne paient pas trop cher l'indépendance d'un peuple.

La guerre, si nous y voyons, avec Rousseau, le conflit de deux États, de deux êtres moraux, ne saurait plus être la lutte barbare et sans règles de deux forces déchaînées. En se mettant au service de la Patrie, la force doit se montrer digne d'elle. Défendre l'État, c'est combattre pour des droits sacrés et reconnaître, en même temps que les nécessités de l'action violente, le pouvoir de la justice et de la raison. C'est l'honneur de Rousseau que d'avoir pu condamner avec autant de fermeté que de logique toutes les cruautés qu'absolvaient les Grotius et les théoriciens du despotisme et d'avoir déduit du droit des hommes et du droit des nations la lumineuse formule de la guerre légitime et humaine.

Mais la doctrine de Rousseau n'est pas seulement fière et généreuse, elle est aussi clairvoyante. Nul mieux que lui n'a combattu la dangereuse illusion qui attend la disparition de la guerre des seuls progrès du savoir et de la civilisation. Rousseau a vu profondément que le danger de la guerre était inhérent à la vie sociale elle-même et d'autant plus menaçant que les États acquièrent plus de besoins, de forces et d'indépendance. Pourtant, n'allons pas le ranger parmi les dédaigneux contempteurs de tout effort pacifiste : ce serait fausser radicalement tout le sens de son œuvre politique et méconnaître l'espoir le plus profond de son âme. Mais, si les peuples libres réussissent un jour à s'assurer le bien qui complète et qu'appelle la liberté, la paix universelle, Rousseau nous enseigne que ce ne sera pas par l'aveugle et nécessaire déroulement des forces naturelles et sociales : ce sera par un effort nouveau, par une organisation spéciale, par une révolution auprès de laquelle toutes nos révolutions intérieures sembleront faciles et petites. La doctrine politique de Rousseau, même s'il ne l'avait crue sérieusement applicable qu'à de petits États, n'en a pas moins fait un assez beau chemin, même parmi les plus grands. Malgré ses erreurs et ses chimères, il a été en quelque mesure le prophète et l'inspirateur de l'œuvre démocratique de l'âge qui s'achève. Qui sait si, par sa théorie de la guerre, il n'a pas aussi pressenti et préparé l'œuvre d'organisation internationale du siècle de demain?

GEORGES BEAULAVON.

LA MARINE MARCHANDE DU JAPON

I

Aucune puissance maritime n'a sa destinée si clairement écrite que le Japon. La figure même qu'il dessine sur la carte est un symbole : une longue et mince nef, ancrée au large des mers de Chine comme le veilleur et le pilote de l'Extrême-Orient; au Sud, elle pointe sa proue vers l'empire du Milieu, la Malaisie, l'océan Indien; à l'Est, elle regarde par le travers toutes les routes du Pacifique.

Ni le Royaume-Uni, ni la Grèce, ni même la Norvège n'offrent, par rapport à la superficie des terres, un pareil développement de côtes. Ce chapelet d'îles étroites et étranglées, très riches en havres et en baies découpées, fait penser à trois ou quatre Bretagnes grandies d'échelle, coupées du continent et mises bout à bout, étirées. De l'une à l'autre côte, entre la rive concave de la mer du Japon et le flanc Est, largement déployé sur le Pacifique, si l'on trace des perpendiculaires à l'axe du Nippon, nulle part la terre ferme ne mesure beaucoup plus de trois cents kilomètres, la distance à vol d'oiseau de Paris à Saint-Malo. Partout on retrouve la mer prochaine. La structure montagneuse du pays lui refuse les grandes voies terriennes, larges vallées, routes de plaine, fleuves au cours égal. Pour le trafic intérieur même, le chemin naturel c'est toujours ou surtout l'eau libre. Les villes notables s'égrènent au long des rivages ou à leur portée, et presque toutes sont des ports.

Avant la révolution du Japon moderne, la violence faite, pendant deux siècles, à la vocation de cet empire de la mer, demeure un paradoxe unique dans l'histoire. En 1636, le maire du palais Iyevitsu ordonnait la destruction des jonques d'assez fort tonnage pour naviguer au long cours, et défendait d'en construire de pareilles à l'avenir. Cet édit, qui fermait l'empire, avait pour objet d'y mettre fin à la prédication du christianisme et d'y abolir désormais l'émigration. On l'appliqua avec rigueur. Autrefois florissante, pendant la période qui correspond au Moyen Age et à la Renaissance de l'Occident, la marine marchande du Nippon, à l'époque shogounale, n'était plus, bientôt, qu'un souvenir.

Le réveil du Japon, à l'aurore de l'ère du Meiji, devait avoir pour premier effet de rendre la nation à sa destinée maritime. Dès 1853, le gouvernement lève les interdits qui la paralysaient. En 1870, il commence d'encourager les achats de navires du type européen, et l'on voit la marine marchande du Japon moderne naître humblement avec la première compagnie de navigation qui inaugure un service régulier entre Tokyo et Osaka.

Dès le moment où le Japon, après sa longue réclusion, entrait en communication avec le reste du monde, le progrès de sa marine marchande était lié à celui de son commerce avec le dehors. De 1868 à 1913, le trafic extérieur du pays a grandi dans la proportion de 1 à 73 pour l'importation, de 1 à 46 pour l'exportation. Dans le même temps, la flotte de commerce japonaise passait de 17 000 à 1 938 000 tonnes, et, sur ce total, les navires à vapeur comptaient pour plus des trois quarts. En moins d'un demi-siècle, le parent pauvre, parti de rien et tard venu, avait conquis le sixième rang dans la marine marchande mondiale. A la veille du conflit européen, il prenait place immédiatement après l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne, la Norvège et la France.

Dans ce développement rapide, un fait domine et éclaire tout le tableau : des guerres marquent les étapes de ce progrès, les trois guerres qui, en l'espace d'une génération, ont rendu au Japon son prestige en Extrême-Orient, lui ont valu un ample domaine colonial, et ont transformé l'empire du Soleil Levant en grande puissance mondiale.

A la campagne de Formose (1874), bientôt suivie de la guerre civile japonaise, répondait l'acquisition de nombreux navires étrangers, destinés comme transports aux nécessités militaires du moment, et passés peu après à la marine marchande. L'ouverture de la première ligne de navigation extérieure du Japon, celle de Shangaï, en résultait immédiatement. Puis, l'impulsion donnée, c'était, en 1884 et 1885, la mémorable fondation des deux grandes compagnies analogues à notre *Compagnie Générale Transatlantique* et à nos *Messageries Maritimes*, l'*Osaka Shosen Kaisha*, la *Nippon Yusen Kaisha.*

Cette courbe ascendante atteint son point décisif aussitôt après la guerre de Chine. L'État adopte une politique navale énergique et systématique. Il institue des primes à la construction et à la navigation [1], puis il assure le recrutement national du personnel de la marine marchande en organisant, par la loi de 1899, l'instruction des cadres et des équipages. Les lignes japonaises, jusque-là bornées, ou presque, aux mers de Chine, s'étendent désormais à l'Australie, à l'Amérique du Nord, à l'Europe, et vingt-six ports nouveaux s'ouvrent au commerce étranger.

Entre l'année qui suit la guerre sino-japonaise et celle qui précède la lutte avec la Russie, la flotte commerciale à vapeur avait presque doublé. Grossie des steamers achetés en masse au dehors ou construits sur place pendant la campagne de Mandchourie, elle porte alors, d'un coup, son effectif de 660 000 à 795 000 tonnes, puis, au lendemain de la paix, à 1 040 000 tonnes. Ainsi, en dix ans seulement, de 1896 à 1906, les deux guerres avec la Chine et avec la Russie ont eu pour résultat d'accroître la marine marchande japonaise dans la proportion de 1 à 3. En même temps, les territoires ou les concessions économiques acquises à Formose, en Corée, dans la péninsule du Liao-Toung et la Mandchourie du Sud, procurent au trafic extérieur du Japon, sous forme de domaine privilégié, un nouveau et vaste champ d'exploitation. L'année même du traité de Portsmouth, les armateurs japonais achevaient de prouver l'audace et le succès de leurs ambitions

1. Cf. l'exposé de cette législation dans une étude de M. G. Lecarpentier, *la Marine marchande japonaise.* (*Bull. de la Ligue maritime*, mars 1913.)

mondiales en inaugurant une ligne régulière vers l'Amérique du Sud.

Si l'on dégage les conclusions de cet examen rétrospectif, en bornant le coup d'œil aux années écoulées depuis la paix de Shimonoseki jusqu'au conflit européen, ce qui ressort, c'est l'extraordinaire efficacité des lois protectrices à la faveur desquelles la flotte marchande du Japon a pu accomplir ses progrès les plus remarquables et les plus récents. Tandis que le tonnage total des vaisseaux au long cours, dans les ports japonais, a passé du simple au double, l'armement japonais se révèle, sans comparaison, comme le principal bénéficiaire de cette expansion : entre 1896 et 1910, dans le trafic extérieur de l'empire, la part du pavillon national a grandi de 18 à 46 p. 100.

Le mouvement de la statistique n'est pas moins éloquent, à considérer la nationalité non plus des vaisseaux, mais du personnel de la navigation. Dix ans [1] ont suffi pour augmenter de 9 000 le nombre des nationaux, s'il s'agit du cadre des officiers marchands, et, s'il s'agit des équipages, pour grossir les effectifs de 129 000 marins japonais régulièrement qualifiés et instruits, alors que le personnel des capitaines ou matelots étrangers au service de l'armement japonais demeurait presque stationnaire, et du reste infime.

Sans pouvoir avancer du même pas que la navigation, la production des chantiers navals japonais a marqué cependant une progression continue et singulièrement rapide. A tenir compte des seuls bâtiments à vapeur, on constate que, pour la période 1896-1911, cette production fournit déjà plus de 36 p. 100 du tonnage immatriculé [2]. En outre, si l'on prend les dates extrêmes, on observe que dans l'augmentation de la flotte marchande, le contingent fourni par les chantiers japonais a grandi proportionnellement deux fois et demie plus vite que celui des navires achetés à l'étranger [3]. Pour apprécier ces résultats, il importe de rappeler que les constructeurs

1. 1901-1911.

2. Tonnage des navires construits au Japon de 1896 à 1911 : 500 000 tonnes.
— au dehors de 1896 à 1911 : 860 000 —

3. Steamers construits au Japon : 1896, 3 500 tonnes ; 1911 : 43 000 tonnes.
— achetés à l'étranger : 1896, 22 000 — 1911 : 129 000 —

ont dû triompher de la pauvreté du pays en minerais de fer. Le défaut, au Japon, de la matière première essentielle, les obligeait d'y suppléer sans cesse par des importations coûteuses.

Cet effort avait répondu à la multiplication et à la prospérité de compagnies de navigation solidement organisées. On n'en comptait pas moins de 309 en 1912. Sur le tonnage total qu'elles représentaient, plus du quart appartenait aux trois grandes raisons sociales qui ont été les forces dirigeantes de la marine commerciale du Japon contemporain. La puissante *Nippon Yusen Kaisha* dominait avec une masse globale de 257 000 tonnes, répartie sur 69 bâtiments. Elle dessert principalement les ports australiens (Sydney, Melbourne), ceux de l'Inde (Calcutta, Bombay), la côte Pacifique des États-Unis, les ports américains de l'Atlantique, enfin Londres, avec escales à Shangaï et aux principales villes maritimes des colonies anglaises qui jalonnent la route : Hong-Kong, Singapour, le Cap, etc. La flotte de l'*Osaka Shosen Kaisha* tenait le second rang avec 150 000 tonneaux et 108 navires, et celle de la *Toyo Kisen Kaisha* le troisième avec 9 unités jaugeant ensemble 78 000 tonnes. Les lignes qui dépendent de ces deux dernières compagnies atteignent les ports chinois, Hong-Kong, les Philippines d'une part, Honolulu, San-Francisco et l'Amérique du Sud d'autre part. Ainsi la navigation régulière japonaise avait développé un réseau océanique complet : elle mettait le pays en communication directe avec la Chine, la Malaisie, l'Hindoustan, l'Afrique du Sud, la Grande-Bretagne, avec l'Australie, les îles océaniennes et tout le continent américain.

La concentration voulue du commerce extérieur dans un nombre limité de ports japonais avait beaucoup contribué à cette expansion mondiale du trafic maritime de l'Empire. Sur les 759 ports du Japon proprement dit, 37 seulement ont été ouverts au commerce étranger. En outre, parmi ces ports libres, l'État réservait aux plus importants la majeure partie des crédits d'aménagement dont il disposait, et, de la sorte, il a pu doter quelques centres d'attraction privilégiés d'une organisation et d'un outillage capables de rivaliser avec les grands ports européens. Aussi Yokohama et Kobé

sont-ils restés en mesure d'absorber la majeure partie du trafic extérieur, 81 p. 100 du total des importations et des exportations en 1912 ; Osaka, débouché d'un puissant district industriel, a continué de grandir, et, au second plan, alors que l'antique Nagasaki dépérissait, une croissante prospérité a favorisé un petit nombre de villes maritimes plus modestes, mais bien situées : Moji et Shimonoseki, forts de leur position en face de la Corée, Yokkaïchi et Shimuzu sur la côte du Pacifique, enfin, dans l'île du Nord, les ports locaux du Hokkaïdo et Hakodate.

Telle était, à la veille de la guerre européenne, la situation de la marine de commerce japonaise envisagée de trois points de vue : l'importance de la flotte marchande, le rôle joué dans la formation de cette flotte par la construction indigène et l'organisation de la navigation. Quant au trafic extérieur que le Japon s'était ainsi assuré, il s'élevait en 1913 pour l'exportation à 632 millions de yen, pour l'importation à 729 millions de yen, soit une valeur totale de 1 361 millions de yen, en chiffres ronds 3 milliards 350 millions de francs [1].

II

Bien loin d'arrêter cet essor, la guerre européenne devait être pour la marine marchande du Japon l'occasion de nouveaux et extraordinaires progrès.

Le destin bornait, dans le conflit, l'effort militaire de l'empire aux courtes opérations de Kiao-Tchéou, et le rôle de sa marine de guerre à la garde de l'océan Indien et du Pacifique. L'accomplissement même de ses devoirs d'allié et la force des choses exigeaient du Japon qu'il consacrât toute son énergie à tendre son activité économique au maximum. La guerre lui épargnait les lourdes pertes de capital et des dépenses improductives qui se chiffrent par dizaines de milliards chez les autres belligérants : par là, et en raison de sa durée même, elle a été pour nos alliés d'Extrême-Orient la cause efficiente d'un développement industriel et commercial sans précédent.

1. Au pair, un *yen* équivaut à 2 fr. 58. Il se divise en cent *sen*.

La charge incombait au Japon, d'abord de suffire, dans une large proportion, au ravitaillement de la Russie en armes et en munitions. Il trouvait, d'autre part, dans les besoins économiques pressants des autres nations de l'Entente, la faculté d'accroître notablement ses exportations européennes. L'occasion, ensuite, s'imposait de suppléer, sur plusieurs grands marchés extra-européens, à la diminution ou à la suppression des importations habituelles des puissances occidentales : il s'agissait naturellement, surtout, soit de la Chine, soit des colonies ou Dominions anglaises de l'Asie et de l'Océanie, l'Inde, l'Australasie. Enfin, tributaire régulier du Royaume-Uni pour un grand nombre d'articles essentiels, le Japon a dû, dans l'intérêt de sa propre consommation, suppléer lui-même au déficit des importations de son fournisseur principal.

L'abondance de la main-d'œuvre nationale et l'accumulation rapide de profits inespérés ont permis à l'industrie japonaise de répondre à cet appel de la fortune. La multiplication des entreprises nouvelles, l'extension ou la fusion des entreprises existantes, se mesurent en 1915 par une majoration de capital égale à 292 millions de yen, plus de 750 millions de francs. Ce mouvement a continué même avec plus d'ampleur en 1916 : pour cet exercice le supplément de mise atteint 658 millions de yen, soit plus de 1 700 millions de francs.

En affectant surtout la production manufacturière, cette augmentation a profité largement aux industries essentielles : produits chimiques, constructions mécaniques, mines, métallurgie. Tandis que le rendement des ressources métalliques propres du sol japonais (cuivre, zinc) dépassait, en 1915, de 57 p. 100 celui de l'année précédente, les besoins de la consommation indigène en fer et en acier doublaient, et il y était pourvu soit par une extension des importations américaines, soit par l'exploitation intensive des usines que des sociétés japonaises possèdent en Chine, en Mandchourie, en Corée[1].

Au dehors, on assistait à un progrès parallèle de la production agricole de Formose et de la Corée, et à un effort com-

1. Exportations de la Corée en 1915, comparées à celles de 1914 : plus-value, 43 p. 100.

mercial hardi, tenace, omniprésent : les hommes d'affaires du Nippon multipliaient partout en Extrême-Orient leurs nouvelles entreprises financières ou industrielles, et, non contents de développer le trafic de l'Empire sur ses anciens marchés d'Asie et d'Amérique, ils s'efforçaient, avec leur opiniâtreté de gagne-petit, de conquérir des débouchés jusque dans l'Afrique du Sud.

Ralenti pendant les derniers mois de 1914, le mouvement commercial du Japon avait subi, pour l'ensemble de cette année, une moins-value prononcée aux exportations : 591 millions de yen contre 632 en 1913. Mais c'était là un fléchissement tout momentané. Dès 1915, les exportations rebondissaient à 708 millions de yen, chiffre sans précédent. Atteintes par une réduction de 50 p. 100 du côté des fournitures anglaises [1] et par la disparition du commerce maritime de la Belgique et des Puissances centrales [2], les importations, sans doute, tombaient à 532 millions de yen. Au total toutefois, il résultait que le Japon, de débiteur qu'il avait été auparavant, passait au rang des créditeurs sur le marché mondial. Fait presque unique jusque-là dans son histoire économique, il soldait la balance de son commerce à son profit, avec un excédent de 166 millions de yen au bénéfice des exportations. Cette brusque avance s'est accentuée en 1916 : le montant des exportations de l'année entière a dépassé de 288 millions de yen celui des importations.

Ces augmentations concernent surtout la Grande-Bretagne et l'Empire russe, où les ventes japonaises de 1915, comparées à celles de 1913, doublaient et décuplaient respectivement, alors que le total des échanges avec l'Europe fléchissait d'un tiers. Elles ont marqué aussi des plus-values substantielles du côté des États-Unis, de l'Inde anglaise, de l'Australie, qui d'un coup doublait son trafic avec le Japon, à la fois à l'exportation et à l'importation [3]. Elles accusaient encore une majo-

1. Importations britanniques au Japon : en 1913, 123 millions de yen; en 1915. 58 millions de yen.

2. Importations des Puissances centrales et de la Belgique au Japon : en 1913, 81 millions de yen; mouvement total des échanges de ces États avec le Japon, la même année : 99 millions de yen.

3. Plus-value des échanges de l'Australasie avec le Japon, en 1915, par rapport à 1913 : 21 millions de yen.

ration très appréciable pour le Canada, les îles Hawaï, la Malaisie anglaise, les Philippines.

Le nouvel accroissement de 1916 fait apparaître d'autres traits significatifs. S'il s'agit moins du volume des affaires que de l'industrie des exportateurs, on note que chez tels clients récents et secondaires comme la République Sud-Africaine, en 1916, par rapport à 1913, les ventes japonaises ont quadruplé. Par ailleurs, à considérer l'ensemble du tableau, on observe que l'avance s'est manifestée spécialement sur les marchés immédiats et naturels du Nippon, dans l'Asie méridionale, orientale et sud-orientale. A défaut de statistiques détaillées, non encore établies, des estimations dignes de foi montrent que les exportations japonaises aux Indes anglaises, aux Indes néerlandaises, dans la péninsule de Malacca, au Siam, en Indo-Chine française, ont, pour l'année écoulée, dépassé de 100 p. 100, au total, les résultats de 1913. En Chine aussi elles avaient repris avec un succès grandissant, après un malaise temporaire en 1915, et après le règlement des troubles politiques qui avaient gêné l'épanouissement des affaires du Japon dans un domaine prédestiné.

Telle était l'énorme surcharge de trafic à laquelle les armateurs japonais ont dû faire face à bref délai. La disparition de la flotte de commerce allemande avait réduit à proportion les disponibilités de la navigation mondiale. Les flottes marchandes des Alliés et des autres puissances maritimes ne suffisaient qu'avec une difficulté croissante aux besoins les plus nécessaires de l'Entente ou des neutres européens, et la guerre sous-marine leur infligeait, par surcroît, des pertes sensibles. Déjà très diminué à la fin de 1914, le tonnage représenté dans le Pacifique par les pavillons étrangers tombait de 50 p. 100 en 1915. Enfin, du fait même de la crise, les achats de bâtiments en Europe ou en Amérique ne pouvaient fournir aux armateurs japonais qu'un appoint extrêmement limité.

Il fallait construire. Le développement considérable que les industries métallurgiques du Japon ont pris à la suite du conflit européen a puissamment secondé l'effort sans précédent des chantiers nationaux. Dès à présent, le nombre des chantiers pour vaisseaux de 1 000 tonnes et au-dessus a passé de 18 à 37. Ces chantiers tirent des aciéries d'État de Waka-

matsu la majeure partie de leurs fournitures en pièces de fer et d'acier. Déjà doublée, la production de Wakamatsu en matériel de construction a augmenté encore de quelque 100 000 tonnes au cours de 1916, et une loi récente escompte la progression régulière de ce rendement dans un avenir prochain.

Pendant chacune des cinq années précédant la guerre, la construction indigène avait mis à flot, en moyenne, 49 000 tonnes de vaisseaux à vapeur. Ce chiffre a été porté à 80 000 tonnes en 1915, puis triplé pendant les huit premiers mois de 1916.

Ce n'est là qu'un commencement, si l'on tient compte des bâtiments actuellement en chantier. Au 20 février 1917, le tonnage des steamers en construction au Japon s'élevait à plus de 650 000 tonneaux [1]. Ce total imposant équivaut à plus du tiers de la flotte commerciale à vapeur exploitée par les armateurs japonais à la fin de 1915, excède la moitié du tonnage existant en chantiers aux États-Unis au mois de mai 1916, et égale le tonnage lancé par les chantiers anglais en 1915 (650 000 tonneaux).

La production de 1916 a été de 200 000 tonnes, celle de 1917 est évoluée à 281 000 tonneaux. Or l'ensemble de la flotte de commerce japonaise jaugeait 2 253 000 tonnes au début de 1916. Cette flotte, en outre, n'a subi du chef de la guerre sous-marine que des pertes insignifiantes auprès de celles des Alliés ou des neutres dans les mers européennes. Quand tous les bâtiments en construction dans les chantiers du Japon auront été mis à la mer, c'est-à-dire au plus tard en 1918, la marine marchande de l'Empire comptera bien près de 3 millions de tonnes, et davantage, si à la flotte immatriculée au Japon même on ajoute celle qui s'enregistre au port mandchou de Daïren (Dalny), et qui dépasse déjà 250 000 tonneaux. Ainsi l'on peut prévoir avec certitude que, gagnant deux rangs en moins de deux années, le Japon classera bientôt sa flotte marchande quatrième au tableau des marines de commerce du monde entier. Il aura laissé loin derrière lui la France et la Norvège, et suivra immédiatement les trois grandes puissances maritimes : Angleterre, États-Unis, Allemagne.

Cette augmentation volumineuse et continue de la produc-

1. Les seuls établissements d'Osaka ont des ordres correspondant à un tonnage qui dépasse celui des bateaux construits à Osaka depuis *trente-cinq ans*.

tion des chantiers japonais s'est poursuivie malgré la hausse considérable du prix des matériaux de construction navale depuis le début de la guerre européenne. D'après le directeur de la Navigation au Ministère des Communications de Tokyo, on peut évaluer ce renchérissement à 50 p. 100. Sans doute il a affecté la construction dans le monde entier; mais au Japon il était compensé par un avantage refusé à toutes les autres puissances maritimes, belligérantes ou neutres : le bon marché et la surabondance de la main-d'œuvre.

Le Japon, ainsi, a disposé de facilités exceptionnelles pour remployer dans la construction les bénéfices inattendus que la crise prolongée du fret valait, chez les Alliés ou chez les neutres, à tous les armateurs. Par surcroît, les armateurs japonais jouissaient encore, à cet égard, d'un autre privilège de fait. Plus favorisés même que ceux des puissances maritimes neutres, Hollande, pays scandinaves, États-Unis, ils profitaient sans restrictions de ce don de la fortune : en pleine prospérité économique, le Japon n'a pas eu besoin, jusqu'ici, de taxer lourdement les bénéfices de guerre de ses nationaux.

L'élévation du fret japonais devait coïncider avec la diminution du tonnage étranger dans le Pacifique, et avec l'accroissement des exportations de l'Empire. La hausse s'est accentuée au Japon, d'une manière continue, depuis le début de 1915, à la fois sur le marché du fret local et sur celui du fret international. Pour le cabotage local, on considère comme régulateur des frets le taux du transport des charbons entre Moji et Yokohama. Après avoir atteint 1 yen 85 sen en décembre 1915, ce fret de base montait à 2 yen 30 sen en mars 1916, soit respectivement plus de trois et quatre fois la moyenne correspondante de janvier 1914, 55 sen. Hausse modérée, d'ailleurs, si on la compare à celle du fret extérieur : pendant la même période, pour le trafic étranger, on payait aux armateurs japonais de 13 à 18 yen par tonne, dix ou quinze fois plus qu'au début de 1914[1].

Les plus grosses aubaines sont allées souvent aux petits armateurs, qui n'avaient à rémunérer que des capitaux

1. En juin 1917, le fret Moji-Yokohama s'est élevé au chiffre incroyable de 10 yen 50 par tonne. Les frets extérieurs avaient d'ailleurs augmenté à peu près suivant la même proportion.

modestes. On cite telles sociétés secondaires qui ont pu distribuer des dividendes de 220 p. 100, voire de 600 p. 100. Les grandes compagnies réalisaient des profits moins éclatants, mais réguliers et toujours substantiels. Pendant les cinq semestres compris entre octobre 1914 et mars 1917, la *Nippon Yusen Kaisha* a vu ses bénéfices nets passer de 6 millions de francs à 50 millions de francs en chiffres arrondis.

Les chefs des principales entreprises de navigation ont appliqué la majeure partie de ces vastes surplus de gains à consolider et à développer leurs affaires. Tournée vers l'avenir, leur politique réfléchie et ambitieuse a visé à garder et à étendre les positions conquises, en accroissant leurs flottes suivant un programme méthodique, et en ajoutant de nouvelles lignes à leurs réseaux.

En juillet 1914, les flottes des trois compagnies maîtresses, *Nippon Yusen Kaisha, Osaka Shosen Kaisha, Toyo Kisen Kaisha,* jaugeaient ensemble 515 000 tonneaux. En mai 1916, ce total montait à près de 800 000 tonnes soit, en moins de deux années, un accroissement supérieur à 50 p. 100. La *Nippon Yusen* et l'*Osaka Shosen*, en outre, avaient donné aux établissements d'Osaka des commandes échelonnées sur cinq années et portant respectivement sur la construction de 60 000 et 20 000 tonnes de navires par exercice, à compter de 1917, soit, de 1917 à 1922, une prévision d'augmentation égale ou supérieure, pour chacune de ces compagnies, à la flotte dont elles disposaient en 1912[1].

Dès à présent, la *Nippon Yusen Kaisha* exploite deux nouveaux services. Profitant de la réouverture du canal de Panama, elle a rétabli la ligne qui relie les ports japonais et Hong-Kong, Manille, Shangaï, à New-York, en passant par l'isthme. Elle a inauguré d'autre part des relations rapides et régulières avec la Nouvelle-Zélande, *via* Sydney. Elle envisage l'institution d'une troisième ligne de communications directes entre Yokohama et le Brésil : le trafic japonais à destination de la côte atlantique de l'Amérique méridionale, qui suivait jusqu'ici la voie d'Europe, éviterait de la sorte les transbordements à Londres et à Marseille. D'autres plans

1. On prête à ces compagnies l'intention d'alléger quelque peu ce programme, en raison des difficultés qu'éprouvent actuellement les constructeurs.

sont à l'étude. La Chambre de commerce d'Osaka a dressé tout un programme. Il comprendrait d'abord un service de circumnavigation mondiale, intéressant l'Afrique du Sud et les deux Amériques, par Singapour, Capetown, la côte Est de l'Amérique du Sud, New-York et Panama ; ensuite, un groupe de lignes desservant les ports chinois, l'Indo-Chine, le Siam, l'Australie, les mers du Sud. L'originalité de ce dernier projet, c'est que, avec des ports d'attache situés cette fois en dehors du Japon même, à Shangaï et à Singapour, il vise à drainer systématiquement au profit des armateurs japonais tout le trafic local des mers de Chine, de l'Insulinde et des mers du Sud.

III

Ainsi, la guerre européenne a eu pour résultat, en Asie, de stimuler puissamment les ambitions commerciales et maritimes de l'Empire japonais. Dans son effort pour s'affranchir de toute dépendance étrangère en matière de construction et de navigation, le Japon a fait des pas de géant. Par la vertu de la force acquise, sa marine marchande se trouvera, au lendemain du conflit, en mesure d'accaparer une part de plus en plus large du trafic international, surtout en Extrême-Orient, dans le Pacifique et dans l'océan Indien. Évidemment elle ne prétend pas surpasser l'armement de la Grande-Bretagne, ni même celui des États-Unis. Mais quant à la France, il est à craindre que l'avance prise sur elle ne soit d'ores et déjà définitive; à la paix, la hausse certaine du taux des salaires ajoutera une difficulté de plus à la solution de cette question vitale : la reconstitution et l'augmentation de notre flotte de commerce, appauvrie par l'arrêt presque complet jusqu'ici des constructions navales pendant la guerre.

Si l'on escompte un avenir plus lointain, il apparaît que tous les facteurs économiques dont la marine marchande japonaise dépend, garantissent une longue suite à ses progrès.

S'agit-il des matériaux de construction? Dans son programme économique actuel, le gouvernement de l'Empire a mis au premier plan l'accroissement régulier des fournitures

métallurgiques nécessaires à l'industrie nationale. Une commission officielle enquête en ce moment dans l'Extrême-Orient et en Océanie, à la recherche de nouveaux dépôts de minerais de fer. Dans les vastes ressources sidérurgiques de la Chine, si incomplètement exploitées encore, le Japon trouvera de quoi se libérer, de plus en plus, à cet égard, de sa dépendance à l'égard de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Sous les auspices des principaux hommes d'affaires du Nippon, une grande société, l'*Oriental Iron Smelting Company*, vient de se constituer à cet effet ; elle absorbera tout le rendement des importantes mines de Tao-Chun, dans la province d'An-Hui, et en le traitant sur place, avec des minerais d'autres provenances, dans les puissants établissements métallurgiques qu'elle construit, elle ajoutera d'un coup 170 000 tonnes de lingots de fer, 150 000 tonnes de barres d'acier par an à la production japonaise.

S'agit-il de trafic maritime? La condition essentielle de son augmentation, le développement des facultés industrielles de l'Empire, correspond à une population en voie de croissance régulière et rapide, qui compte aujourd'hui 70 millions d'âmes, en faisant état des annexes du Nippon, la Corée, Formose, etc., et qui a doublé ainsi, depuis quarante ans, le capital humain de l'empire. On ajoutera à l'éloquence de cette constatation si l'on observe qu'au point de vue des capacités individuelles de production et de consommation le Japon n'en est probablement encore qu'à ses débuts. Pour la dernière année normale, 1913, le trafic extérieur par tête d'habitant ne dépassait pas environ 65 francs, soit dix fois moins qu'en Angleterre, et sensiblement moins qu'en Espagne ou en Portugal [1].

Comment ne pas présager favorablement de l'avenir si, d'ailleurs, dès avant la guerre, l'examen d'un passé récent manifeste que le commerce du Japon avec ses principaux clients ou fournisseurs obéit à une progression rapide et constante? En dix ans, de 1902 à 1912, les échanges du Japon avec les États-Unis, avec la Chine, avec l'Inde, ont respectivement doublé, triplé et presque quintuplé. De plus,

1. Commerce extérieur par tête d'habitant en 1913 : Grande-Bretagne 548 francs ; Portugal, 101 francs ; Espagne, 97 francs.

dans le cas particulier de l'Empire du Milieu, un autre fait ressort, plein de promesses. Au cours des toutes dernières années précédant la guerre, dans la majoration d'ensemble du trafic extérieur de la Chine, la part du commerce japonais n'a cessé, proportionnellement, de grandir aux dépens de l'Empire britannique et des États-Unis. De 1908 à 1912, dans le commerce étranger de la Chine, le pourcentage afférent aux États-Unis tombait d'un point, celui de la Grande-Bretagne perdait deux points, celui de tout l'Empire britannique, cinq[1], alors que celui du Japon montait de 14 à 18 p. 100 et même à 20 p. 100, si, dans les échanges de la Chine, on considère seulement ses importations. Appelé à recueillir un bénéfice croissant des immenses ressources économiques de la Chine, le Japon apparaît spécialement destiné à jouer aussi auprès d'elle en Extrême-Orient, comme courtier maritime, le même rôle que l'Angleterre pour le trafic de l'Occident.

Un dernier trait complète ce tableau des avantages économiques durables que le destin confère à l'empire japonais en Asie orientale. De son alliance avec la Russie, le Japon vient de tirer des privilèges nouveaux dans sa zone d'influence réservée. La voie japonaise Dalny-Karbin se prolonge au nord, vers Chang-Choun et le fleuve Sungari, par une ligne que la Russie exploitait jusqu'ici. Le Japon a obtenu une moitié de cette ligne et le droit de navigation sur une portion du fleuve Sungari. Dès maintenant, il contrôle ainsi la majeure partie du principal chemin de fer de la Mandchourie, et il tient l'accès à un affluent de l'Amour. Le commerce de la Mandchourie du Nord débouchait jusqu'ici exclusivement à Vladivostok : ces concessions auront pour effet de le dériver désormais de plus en plus vers le port japonais de Dalny.

A ces garanties permanentes s'ajoutent, en dernier lieu, les chances que le Japon peut avoir de conserver ses positions là où il a supplanté les exportations allemandes d'avant-guerre. Il est décidé à n'épargner aucun effort pour se maintenir, et il a prouvé dans le passé qu'il sait conserver ce qu'il

1. Grande-Bretagne : fléchissement de 12,7 à 10,6 p. 100. Empire britannique, de 55,8 à 48,5 p. 100. États-Unis (avec les Philippines), de 9,92 à 8,7 p. 100 (de 8,4 à 5,8 p. 100 si dans le commerce extérieur de la Chine on envisage seulement les importations).

a une fois saisi. Certes il serait prématuré de présager dans quelle mesure, les conditions normales rétablies, il sera possible au Japon de faire, pour sa part, pièce à l'Allemagne sur les marchés de l'Extrême-Orient. Mais, sur un autre terrain, dans les Dominions anglais, surtout en Australasie, le Japon continuera d'être favorisé par la politique radicale de défense économique antiallemande qu'ont inaugurée les républiques anglaises d'outre-mer. A ses produits manufacturés, l'Australie et la Nouvelle-Zélande offrent un débouché grandissant; d'autre part, elles sont, comme le Canada, à portée de lui fournir en échange une partie des matières premières ou des denrées alimentaires nécessaires à son industrie et à sa consommation. Tandis que le Japon augmentera au Canada ses achats de bois, de pâte à papier, il importera d'Australasie une quantité croissante de plomb, de laines, de cuirs, de céréales.

Qu'on mesure le passé, qu'on explore l'avenir, tout concourt donc à démontrer que la prospérité actuelle du commerce et de la marine marchande du Japon n'est ni l'effet du hasard, ni le temporaire résultat d'un effort fiévreux et court d'haleine, mais simplement un brillant épisode dans la trame d'un développement continu. Au delà du présent, les visées les plus hardies des armateurs japonais ont une première caution dans la force acquise et dans la nature des choses. Elles en ont une seconde, plus solide encore, dans la volonté des hommes. En définitive, ce qui les justifie, c'est le sens pratique et l'esprit d'entreprise qui imprègnent toute la vie économique du Japon d'aujourd'hui, c'est l'activité multiple et infatigable qui y fermente, et c'est un sentiment national vivace, fort des succès, jusqu'ici sans exception, de la politique de l'Empire, et dans le plein de sa vertu d'expansion. Enfin, les ambitions de l'armement japonais trouveront toujours un ferme appui dans l'énergique coopération d'un État qui sait qu'une flotte marchande florissante constitue la première condition de sa puissance. Le pavillon du Soleil Levant n'est pas au terme de ses conquêtes sur les routes de la mer.

A.-W. MONOD et M. DEWAVRIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LE CHATEAU DE COUCY

ET

L'ARCHITECTURE MILITAIRE DU MOYEN AGE

I

Un bref communiqué nous a appris, un matin, que les Allemands, en se retirant, avaient détruit « le château historique de Coucy ». Nul commentaire ; notre état-major n'a pas de temps à perdre. Ce commentaire, il faut le faire pourtant, car la France n'a peut-être pas assez senti l'odieux de ce nouveau crime de l'Allemagne. Tout le monde avait entendu parler de la cathédrale de Reims, mais le château de Coucy n'était connu que des admirateurs passionnés du moyen âge. Ceux-là ont reçu un coup au cœur. Ils savent, ceux-là, que Coucy était le plus magnifique donjon de l'Europe, une œuvre titanique, quelque chose comme notre grande pyramide de Chéops. Ils avaient été écrasés, puis exaltés par cette haute tour qui s'élevait hautaine, dédaigneuse, toute nue, sans autre ornement qu'une légère guirlande de feuillage à son sommet, comme une couronne de chêne sur le front d'un héros. Ceux-là savent ce que la France perd. Soyons sûrs que le général qui a donné l'ordre de faire sauter le château le sait aussi bien qu'eux. Ces généraux sont des érudits, des lettrés. Ne nous a-t-on pas appris que le général qui bombarde la

cathédrale de Reims est un ancien élève des cours d'histoire de l'art[1]. Leurs professeurs, leurs livres parlent de Coucy, avouent qu'aucun château du moyen âge ne peut lui être comparé. Coucy était donc condamné à l'avance. Le jour où ils devinrent les maîtres du chef-d'œuvre, il fut certain que le monde ne le reverrait plus. Ils voudraient pouvoir anéantir tout ce qui porte témoignage du génie de la France, cet insolent génie qui les humilie tant.

Détruire le château de Coucy, c'était détruire une vieille chanson de geste, effacer un magnifique poème. Seules les plus belles de nos épopées donnent une impression de grandeur comparable à celle qui rayonnait de Coucy. Sur beaucoup d'esprits le monument agit avec plus de force que le livre : le choc qu'il donne est plus brusque, plus foudroyant. Il y a aussi dans le monument un mystère qui émeut plus profondément l'imagination. Coucy suggérait l'idée d'une indomptable volonté. Rien ne faisait mieux sentir que Coucy ce qu'avait été la féodalité ; mais rien ne faisait plus haute la stature du roi de France. Voilà les hommes que Louis VI, que Philippe-Auguste, que saint Louis durent soumettre pour faire la France.

Quand, pour la première fois, on apercevait le château de Coucy au bord de son promontoire, on croyait voir un lion au repos. Aux quatre coins, quatre puissantes tours s'enfonçaient dans le sol comme des griffes, et, en avant, le donjon levait fièrement sa haute tête. Cette idée du lion qui vous avait saisi d'abord ne vous quittait plus. On la retrouvait à peine entré. Au tympan de la porte du donjon on voyait un sire de Coucy luttant avec un lion comme un roi d'Assyrie : fier symbole de force, sorte de métaphore de poète épique traduite en pierre. On se souvenait aussi qu'il y avait jadis, dans cette même cour, une grande dalle, portée par trois lions, sur laquelle un autre lion était assis. C'est devant ce lion, qui avait l'air d'être le seigneur du lieu, que les vassaux venaient prêter le serment d'hommage. Partout la figure du lion.

1. C'est ce que nous lisons dans une étonnante brochure intitulée : *la Protection allemande des monuments de l'art pendant la guerre*, publiée par un archéologue allemand, Paul Clemen. Cette brochure a été traduite et commentée par M. Louis Dimier.

Ces Coucy eux-mêmes semblaient être de la race des fauves. Ils étaient terribles dans leur colère, indomptables, sauvages. Enguerrand Ier de Coucy enleva au comte de Namur sa femme Sibylle et l'épousa. Son propre fils, Thomas de Marle, lui fit la guerre, et le père et le fils essayèrent de s'assassiner. C'est la famille des Atrides. De générations en générations ils furent en lutte contre le roi de France, contre l'évêque. Plusieurs fois ils furent excommuniés. Peu d'hommes ont vécu plus complètement affranchis des lois. On comprend leur devise, la plus dédaigneuse que le moyen âge nous ait laissée :

Roi ne suis,
Ne prince, ne duc, ne comte aussi,
Je suis le sire de Coucy.

Ces Coucy, d'ailleurs, ont racheté leurs fautes par leur héroïsme. Ils étaient toujours prêts à donner leur vie pour une noble cause. Ces vieux ennemis du roi combattaient à ses côtés à la bataille de Bouvines. A chaque croisade, il y eut dans l'armée française, un sire de Coucy. La légende racontait qu'en Terre Sainte, Enguerrand Ier, surpris par les musulmans et ne retrouvant plus sa bannière, avait coupé un pan de son manteau rouge fourré de vair pour en faire un étendard. Ce fut le fameux blason des Coucy, fascé de vair et de gueules. Trois Coucy sont morts aux croisades ; l'un d'eux fut tué à la bataille de Mansourah après avoir essayé de sauver la vie au frère de saint Louis. Le dernier des Coucy, Enguerrand VII, fidèle aux traditions de sa race, était, en1396, à la bataille que la chevalerie française livra aux Turcs du sultan Bajazet à Nicopolis. Il fut fait prisonnier et emmené dans cette Asie Mineure que ses ancêtres avaient traversée en conquérants. Il mourut de désespoir, bien loin de son magnifique donjon, au pied de l'Olympe de Brousse. Il avait demandé à ses compagnons de captivité de rapporter son corps en France : ils ne purent y envoyer que son cœur.

Il a manqué à cette famille des Coucy d'être chantée par un grand poète. Un Dante, en un tercet, les eût fait vivre à jamais dans la mémoire des hommes. Le poème du *Châtelain de Coucy et de la dame de Fayel* n'est qu'une fiction, sans vérité historique, où nulle part n'apparaît la grandiose figure

du vrai sire de Coucy. Chose étrange, ce petit roman s'est trouvé prophétique, et il a annoncé, plus d'un siècle à l'avance, la mort du dernier des Coucy. Comme le héros du poème, Enguerrand VII est mort loin de son pays ; son cœur, comme celui du romanesque chevalier, fut apporté en France, mais au lieu d'être envoyé à sa dame, il fut confié à la garde des Célestins de Villeneuve.

Ce que la poésie n'avait pu faire pour les Coucy, l'art l'avait fait. Leur château, le plus fier du moyen âge, leur assurait l'immortalité. Sans les vandales, il eût duré aussi longtemps que la colline qui le porte.

II

Pour bien faire comprendre le vrai caractère et la beauté de Coucy, il faut d'abord esquisser à grands traits l'histoire de l'architecture militaire au commencement du moyen âge. Ce long détour est nécessaire. On ne sentira ce qui fait l'excellence du château de Coucy que si on connaît ce qui a précédé Coucy.

Vers 1825, M. de Caumont, tout jeune alors, parcourait le Calvados, la Manche et l'Eure pour y retrouver les traces des plus anciens châteaux normands. Guidé par des paysans, qui lui racontaient des légendes, il découvrait dans les bois, dans les landes, au confluent de deux ruisseaux, des restes de fossés qui dessinaient une enceinte, des remparts de terre, et, presque toujours, une butte artificielle, une *motte*, sur laquelle s'élevait jadis le donjon.

Ces châteaux remontaient presque tous au XIe siècle, et beaucoup avaient le double prestige de la poésie et de l'histoire. C'est là qu'avaient vécu les compagnons de Guillaume le Conquérant, ceux que Wace avait chantés, ceux dont les noms étaient inscrits dans le *Domesday Book*, le livre de la victoire. Ce dut être pour M. de Caumont, si passionnément épris de sa Normandie, une bien vive joie de retrouver après tant de siècles, les châteaux oubliés de ces hardis barons normands qui avaient pour cri de guerre un nom de saint, qui

tantôt luttaient contre leur duc et tantôt marchaient à ses côtés. Voici qu'il découvrait à Livry, dans le Calvados, les restes du château de Briquesart, qui se révolta contre Guillaume et dont Wace a parlé. A Vieux-Conches, dans l'Eure, il retrouvait le château de Roger de Toéni qui portait l'étendard des Normands à la bataille d'Hastings; à Curcy, dans le Calvados, le château de ces Curcy dont la victoire fit de puissants barons dans le comté d'Oxford. Tout le vieux *Roman de Rou* semblait revivre sous ses yeux.

Mais une chose étrange le frappa. Sur la plupart de ces *mottes* féodales, il n'y avait ni un pan de mur, ni une pierre, et les fouilles n'y faisaient découvrir aucune trace de fondations. Il lui apparut donc bientôt, avec évidence, que les plus anciens donjons normands étaient des donjons de bois. Ainsi, cette vieille féodalité normande, ces hommes qui avaient conquis la Pouille, la Sicile et l'Angleterre, avaient vécu derrière des poutres équarries et des murs de charpente. Leur donjon n'était pas plus durable que la barque de leurs ancêtres.

Si quelques doutes eussent pu demeurer dans l'esprit de M. de Caumont, l'étude de la tapisserie de Bayeux les eût dissipés. Quatre châteaux y sont représentés, ceux de Dol, de Dinan, de Bayeux et de Rennes. Ils sont presque pareils tous les quatre, et il est visible qu'ils sont en bois. Des assaillants s'approchent du château de Dinan, et, avec des torches, s'efforcent d'y mettre le feu. Nous avons là une image naïve des vieux châteaux normands : on distingue fort bien la motte artificielle sur laquelle ils s'élèvent, et le pont de bois, jeté par-dessus le fossé, qui y donne accès.

Dans ces châteaux normands la motte est généralement située au milieu d'une cour qu'entourent des fossés, que protège une levée de terre. Des pieux enfoncés dans ce tertre formaient l'enceinte du château.

Le château normand apparaît en Angleterre après la conquête. Les Anglais ont recherché avec autant de passion que M. de Caumont les traces de ces premières demeures de leur vieille aristocratie [1]. Les siècles suivants en ont souvent modifié l'aspect, mais parfois le dessin primitif est resté intact. On

1. Voir S. Armitage, *The early norman castles of the British Isles*. Londres, 1912.

retrouve, comme en Normandie, la cour entourée de fossés et la motte artificielle qui portait le donjon de bois.

Ces châteaux de bois du XIe siècle ne sont pas particuliers à la Normandie et à l'Angleterre. Les textes nous en signalent dans diverses régions de la France. Mais nos provinces n'ont pas été explorées avec autant de soin que la Normandie. Qui ne sent pourtant l'intérêt d'un livre consacré à nos plus anciens châteaux? Il nous donnerait notre première géographie féodale et le décor de notre vieille épopée.

Le château de bois du XIe siècle persiste encore dans les premières années du XIIe. Ce fameux château du Puiset qui barrait à Louis VI la route de Paris à Orléans, ne différait en rien des anciens châteaux normands. Louis VI finit par l'emporter d'assaut. Suger, qui nous a raconté cette Iliade de la Beauce, est aussi précis qu'on peut le désirer. Toury, qui était au roi, avait une tour de bois à trois étages; le Puiset, qui était à Hugues, avait un donjon de bois et une circonvallation de pieux. C'est par le feu que le roi essaya de faire une brèche dans l'enceinte; des chariots chargés de bois enflammé furent poussés jusqu'à la palissade. La tentative échoua, mais, au même moment, un prêtre-soldat, abordant le retranchement par un autre côté, en arracha les pieux et ouvrit un passage aux assaillants. Hugues se réfugia dans le donjon, mais il ne put s'y défendre longtemps et dut bientôt se rendre. Le roi, vainqueur, emmena Hugues prisonnier et fit mettre le feu au donjon. Faciles à détruire, ces châteaux de bois n'étaient pas moins faciles à réédifier. On vit le Puiset renaître de ses cendres, et il fallut que Louis VI le prît et le détruisît une seconde fois.

III

Le XIe siècle avait été le siècle des donjons de bois, le XIIe fut le siècle des donjons de pierre. Le donjon du XIIe siècle conserve la forme carrée ou rectangulaire qu'il avait au XIe; la primitive construction de charpente se reconnaît encore dans les grandes lignes du monument.

Il ne faudrait pas croire pourtant que le donjon de pierre ait apparu brusquement au commencement du XIIe siècle. Dès le XIe siècle, et même dès le Xe, il y eut, à côté des châteaux construits en bois, des châteaux construits en pierre. Il en subsiste encore quelques uns aujourd'hui. Le donjon à demi ruiné de Langeais, le plus ancien qu'il y ait en France, a été élevé par Foulques Nerra en 992 : la brique s'y mêle au petit appareil, comme dans les monuments romains. La fameuse tour de Londres, la « tour Blanche », commencée par Guillaume le Conquérant, est une œuvre du XIe siècle.

Mais, au XIe siècle, le donjon de pierre est une exception ; au XIIe, il devient la règle.

Le farouche donjon de Beaugency ouvre le XIIe siècle. Il est à peu près contemporain de la *Chanson de Roland* et de la prise de Jérusalem. Il ressuscite pour nous ces temps héroïques. On s'imagine d'habitude que ces hautes tours rectangulaires n'étaient que des forteresses inhabitées, on croit qu'elles ne s'emplissaient de défenseurs qu'au jour du péril. C'est pourquoi le voyageur jette un coup d'œil distrait sur ces salles ouvertes du côté du ciel, qui ne l'émeuvent pas plus qu'un corps de garde. Mieux instruit, il aurait eu un bien autre plaisir à contempler ces vieux murs ; car le donjon du XIIe siècle n'est pas, comme il le croit, une simple tour de défense, c'est la demeure même du baron. C'est là, c'est derrière ces tristes murs, dont on ne voudrait pas aujourd'hui pour en faire une prison, qu'a vécu le héros de nos épopées, le soldat des croisades. Il vivait là, avec sa femme et ses enfants, planant de haut sur la contrée, inexpugnable dans son fort. A Beaugency, cette ouverture qu'on aperçoit au premier étage et qu'on prend pour une fenêtre, c'était la porte ; car on n'entrait dans le donjon que par un escalier mobile. Le rez-de-chaussée, voûté et sans fenêtres, était le magasin ; on y entassait assez de provisions pour pouvoir soutenir un siège. Le premier étage, avec sa grande cheminée, était la salle où vivaient le baron et les siens; car, à l'âge héroïque de la féodalité, le noble n'était guère mieux logé que le vilain. Des cloisons de bois, des tentures pouvaient dessiner quelques compartiments. Les étroites fenêtres romanes, percées dans des murs de trois mètres d'épaisseur, ne découpaient qu'un petit cercle

de soleil sur le pavé; elles ne laissaient entrer jusqu'au fond de la salle que les rayons horizontaux du matin et du soir. Pour vivre en sûreté, on vivait dans une demi-nuit. Une de ces fenêtres, celle qui regardait l'Orient, s'ouvrait au fond d'une niche plus vaste que les autres, parce que cette niche était un oratoire. C'est là que le baron assistait à la messe; un chevalier qui respectait les commandements de la chevalerie y assistait tous les jours. En temps de siège, on trouvait dans le donjon tout ce qui pouvait soutenir l'âme aussi bien que le corps.

Cette rude demeure a façonné la féodalité. Elle lui a donné des défauts : le dédain, l'orgueil de l'homme qui n'a pas d'égaux autour de lui ; mais elle lui a donné aussi plus d'une vertu : l'amour de la tradition et des mœurs antiques, le profond sentiment de la famille. Il n'y a plus là comme dans la villa gallo-romaine, un gynécée, un triclinium d'été, un triclinium d'hiver, des thermes, des galeries, une foule de chambres où l'on peut s'isoler : il n'y a qu'une salle. Le père, la mère et les enfants vivent ensemble à toutes les heures du jour, serrés les uns contre les autres, souvent sous la menace du danger. Il fallait qu'il y eût dans cette grande salle sombre une chaude atmosphère d'affection. La femme surtout gagna infiniment à cette vie si austère : elle devint la reine de la maison. Et l'on s'en aperçoit bien. Jamais le costume féminin n'a eu plus de majesté : longue robe aux plis fins comme les cannelures d'une colonne, longues tresses serrées par des fils d'or, longues manches, ceinture aux bouts pendants, et sur la tête un diadème retenant le voile. Ce costume, tout en lignes verticales, faisait paraître la femme plus grande, lui donnait une dignité royale. Ces longues reines au sourire mystérieux de la façade de Chartres, qui nous semblent de fantastiques créations, ce sont les femmes du XIIe siècle. Pour la première fois, depuis l'antiquité, la femme inspire les poètes. Elle fait naître la charmante poésie des troubadours. La dame du donjon, la belle Azalaïs, « fraîche comme la neige de Noël » semble à Bernard de Ventadour, le fils du pauvre valet du château, une apparition céleste. « Je suis si rêveur, dit-il, que les voleurs pourraient m'enlever sans que je m'en aperçoive. »

Les beaux donjons du XIIe siècle ne sont pas rares en France. Il y en a de magnifiques, comme le donjon de Falaise assis sur son roc de quartz ; il y en a de si grandioses, comme le donjon de Loches, qu'ils font penser aux monuments romains. Pour nous, les plus intéressants ne sont pas ceux des villes, mais ceux des campagnes, le donjon de la lande ou de la colline qui évoque toute la féodalité. Solitaires à l'origine, ils ont fait bientôt naître un village à leur pied. Dans le Bourbonnais, c'est le donjon d'Huriel, aux belles pierres dorées par les siècles ; en Normandie, c'est le donjon de Chambois qui nous font le mieux sentir ce qu'était la vie un peu sauvage du baron. Il ne voyait de son étroite fenêtre que la cime de la forêt, le lointain clocher de l'abbaye des moines noirs, ou la légère colonne de fumée qui montait de la cabane de l'ermite. C'est le décor des poèmes chevaleresques, une fraîche nature, pleine d'une virginale beauté.

Le donjon de Chambois, si l'on retranche par la pensée une ligne de machicoulis qui y fut ajoutée au XIVe siècle, est le type parfait du donjon normand [1]. Il y a aux quatre angles quatre contreforts saillants, et à la grande tour s'accole une tour carrée plus petite. La silhouette a du mouvement, quelque chose de fier qui donne à ce rude monument une âpre beauté. Tels sont exactement les donjons que la féodalité anglo-normande éleva en Angleterre. On y voit toujours, accolée à la grande tour, une tour plus petite contenant l'escalier et parfois la chapelle. Ces donjons sont souvent plus vastes que les nôtres, et, à l'intérieur, un peu plus ornés ; le baron anglais n'avait pas voulu vivre entre des murs entièrement nus : il avait fait sculpter des bâtons brisés dans l'archivolte des portes et des fenêtres. Il y a encore en Angleterre quelques-uns de ces grands fantômes du passé qui font presque peur : Hedingham, Ludlow, Porchester et le poétique Kenilworth. Shakespeare avait sans doute rencontré l'un d'eux sur sa route, car on n'imagine pas autrement le sombre château de Macbeth, le donjon auquel les hirondelles avaient suspendu leur nid.

Les Normands bâtirent jusqu'en Sicile ces donjons carrés

1. Chambois est dans le département de l'Orne, arrondissement d'Argentan.

auxquels s'accole une tour plus petite. A Palerme, la Zisa et la Couba sont deux donjons normands. Mais ces donjons que les rois de Sicile avaient voulus au dehors rudes comme les forteresses du pays de leurs aïeux, étaient, au dedans, des lieux de délices. Le rez-de-chaussée de la Zisa, qui s'est conservé presque intact, ressemble à une salle de l'Alhambra de Grenade avec son bassin, ses stalactites, ses mosaïques et son inscription arabe qui célèbre le charme de ce « paradis terrestre ».

Achevons la description du château français du XIIe siècle. Le donjon n'est pas tout le château, puisqu'il s'élève, comme jadis, dans une cour entourée de murs. Ces cours ou *bailles* étaient des lieux d'asile où se réfugiaient les paysans en temps de guerre, où ils apportaient leurs récoltes et leurs pauvres richesses. Car, comme l'a si bien dit Fustel de Coulanges, « chaque château fort était le salut d'un canton... Au moment où s'élevèrent ces forteresses seigneuriales, les hommes ne sentirent pour elles qu'admiration et reconnaissance. Elles n'étaient pas faites contre eux, mais pour eux. »

Le mur de circonvallation était parfois flanqué de quelques tours, mais souvent il était nu. Il devait être assez médiocrement construit, car presque partout il a disparu, et, seul, le donjon est resté debout.

Le château du XIIe siècle, avec son grand caractère, était plus fort en apparence qu'en réalité. La forme carrée du donjon n'était pas la plus favorable à la défense, parce qu'il restait toujours, aux quatre coins, quatre angles morts que les projectiles du défenseur n'atteignaient pas. De hardis pionniers pouvaient s'y glisser et saper la base de la tour. Les murs d'enceinte, si l'on en juge par celui du château d'Arques, étaient tracés sans beaucoup d'art. De pareils châteaux n'étaient redoutables que parce que la guerre de siège n'était pas encore une science, et parce que les engins de destruction étaient d'une très médiocre puissance. Dans la Chanson de geste, Ogier le Danois, à lui tout seul, et avec quelques troncs d'arbres habillés en soldats, brave dans sa tour toute une armée.

Mais, vers la fin du XIIe siècle, tout changea presque subitement. En 1197, Richard Cœur de Lion construisit, non loin des Andelys, sur un promontoire qui domine la Seine, ce

célèbre Château-Gaillard qui devait fermer l'accès de la Normandie au roi de France.

Démantelé, ruiné par le temps et par les hommes, le Château-Gaillard est encore debout. Là, tout est profondément médité et tout est nouveau. Le donjon n'est plus carré, il est circulaire avec une base qui s'évase largement. De grandes arcades appliquées à l'extérieur s'ouvraient par le haut, et donnaient passage aux projectiles qui rebondissaient sur le talus de la tour : ce sont des machicoulis, dont nous avons ici un des plus anciens exemples. Deux enceintes concentriques protègent le donjon, savantes toutes les deux, flanquées de tours saillantes aux points précis où elles sont utiles. Enfin, en avant du château, à l'endroit le plus vulnérable, s'élève un ouvrage triangulaire, une sorte de bouclier qui en défend l'approche.

Voilà d'étonnantes nouveautés. L'architecture militaire nous apparaît pour la première fois comme une science où rien n'est donné au hasard. Un pareil château semble n'avoir point d'ancêtres ; et, en effet, il n'en a pas en France, mais il en a en Orient.

IV

Il n'y a pas, dans notre histoire du moyen âge, d'épisode plus féerique que la prise de possession du Levant par la France. En face de ce profond passé, la jeune France du XIIe siècle resta elle-même avec naïveté. Aux antiques villes phéniciennes elle donna des noms familiers : la Sidon des prophètes s'appela Sajette, Byblos, la ville des mystères d'Adonis, devint Giblet, et Antaradus fut Tortose. Partout s'élèvent des châteaux qui se nomment, comme s'ils étaient en France, Châteauneuf, Beaufort, Montréal, Mont-Ferrand ; quelques-uns s'appellent le Château-Pelerin, Blanche-Garde, et ont l'air d'être des châteaux des romans de la Table Ronde. Cette lumineuse France d'outre-mer a encore plus de puissance de séduction que notre Afrique française. On comprend que ceux qui ont parcouru au temps de leur jeunesse ces pays

où l'on heurte à chaque pas un souvenir de la France, en soient demeurés les prisonniers et aient passé leur vie à les étudier.

Parmi les objets d'étude qu'offre la Syrie, il en est peu de plus intéressants que ses châteaux. Ils s'élèvent dans les défilés des montagnes, dans les vallées des fleuves, sur toutes les routes des invasions.

Du côté du sud, Ibelin et Blanche-Garde fermaient, avec Ascalon, le royaume de Jérusalem au sultan du Caire. Près de la mer Morte, le château du Karak, « la Pierre du désert », dont le duc de Luynes nous a fait connaître les grandes ruines, et, plus loin, Montréal, sur la route de la mer Rouge, défendaient « la terre d'Outre-Jourdain » contre les Arabes nomades. Du côté du nord, Beaufort, Castellet et le château de Banias protégeaient Tibériade contre une attaque des Arabes de Damas.

Le comté de Tripoli était défendu par ses montagnes. Mais au défilé de la route d'Emesse et d'Hamah, deux villes qui étaient aux infidèles, s'élevait le formidable château du Krak des Chevaliers. Le massif des Ansariés, royaume du Vieux de la Montagne et de ses Assassins, était surveillé par Margat, Chastel Blanc et Saone. Il avait fallu fortifier aussi les ports de la côte menacés par les flottes égyptiennes. Le magnifique château de Tortose, où les Templiers gardaient le trésor de l'ordre, où ils luttèrent jusqu'au dernier jour, s'élève encore au-dessus de la mer. Athlit, au pied du Carmel, conserve sur un promontoire les ruines du Château-Pelerin. D'autres forteresses protégeaient les frontières de la principauté d'Antioche et du comté d'Edesse.

Il y a dans tous ces châteaux une grandeur et une science qui étonnent ; on est surpris de les trouver si visiblement supérieurs à ceux qui s'élevaient en France au même moment.

Chastel Blanc, que les Arabes appelaient Bordj Safita, est un des plus simples de ces châteaux. Il s'élève à l'est de Tortose, sur les premières pentes de la chaîne des Ansariés, au milieu d'antiques oliviers qui remontent peut-être au temps des Francs. Chastel Blanc appartenait aux Templiers, et ils y ont laissé leur marque. Le donjon du XIIe siècle, qui est rectangulaire comme un donjon français, n'est pas autre chose qu'une chapelle. De sorte que les moines-soldats, leurs retran-

chements forcés, combattaient près de l'autel et défendaient leur Dieu. Une citerne, ouvrant dans la chapelle, permettait d'y soutenir un siège.

Ce donjon, si original, ne marque pourtant aucun progrès sur les donjons français contemporains. Il n'en est pas de même de la double enceinte concentrique qui entoure le donjon. Des tours, dont quelques-unes subsistent, sont placées aux points faibles de la muraille. La première enceinte s'élargit à sa base en talus, et, par endroits, se montrent de grands contreforts qui ne sont pas autre chose que des restes de machicoulis [1]. Voilà autant de nouveautés.

Le château de Margat, le Markab des musulmans, s'élève non loin de Tortose. Il domine la plaine de si haut, que « seuls l'aigle et le vautour, disent les historiens arabes, volent à ses remparts. » De là, on voit blanchir la mer sur une immense étendue de la côte phénicienne.

Margat existait déjà au commencement du XIIe siècle, mais les constructions actuelles ne paraissent pas antérieures à 1186, date à laquelle les Hospitaliers vinrent s'y établir. Rien en France ne pouvait alors se comparer à Margat. C'est d'abord une vaste enceinte flanquée de tours, où mille hommes d'armes pouvaient tenir garnison.

Cette première enceinte, cette basse-cour, comme on disait, était séparée du château proprement dit par un profond fossé. Ce château formait un ensemble à part. Sa partie vulnérable était au sud, aussi est-ce là que se dresse le donjon. Cette fois ce n'est plus un donjon carré, mais une énorme tour circulaire de vingt-neuf mètres de diamètre, construite en assises de basalte noir, séparées par des joints blancs. En avant du donjon, une sorte d'ouvrage avancé, une tour demi-circulaire, dont la base se perd dans un puissant talus de maçonnerie, recevait le premier choc de l'ennemi. Au donjon viennent se souder de hauts corps de logis, une chapelle romane, une grande salle, des magasins, tout un ensemble de constructions qui se groupent autour d'une cour. Pour la première fois, le château nous apparaît, non plus comme une tour isolée au milieu d'une enceinte, mais comme un tout organique.

1. Voir G. Rey, *Étude sur les monuments de l'architecture militaire des croisés en Syrie*. Paris, 1871, p. 85.

Saladin passa au pied de Margat sans oser l'attaquer. Ce ne fut qu'un siècle après, en 1285, dans les derniers jours de la domination chrétienne en Orient, que le sultan Kalaoun s'en empara. Son succès parut si merveilleux aux historiens arabes, qu'ils en font honneur aux quatre anges, Gabriel, Mikael, Asrael et Israfil, qui vinrent combattre à ses côtés.

Le château du Krak des Chevaliers[1] est encore plus grandement conçu que celui de Margat : c'est le chef-d'œuvre de l'art militaire des croisés en Orient. Le Krak des Chevaliers s'élève dans les montagnes du comté de Tripoli, au-dessus de la route d'Emesse ; de là la vue s'étend à l'infini, d'un côté jusqu'au désert de Palmyre, de l'autre jusqu'à la mer ; au sud brillent les neiges du Liban. Le château appartenait aux Hospitaliers qui s'y établirent en 1145 ; il a dû être élevé dans la seconde partie du XIIe siècle, comme le prouve le style de la chapelle.

Jamais forteresse ne fut mieux conçue. Elle se compose de deux enceintes concentriques. La première est flanquée de tours régulièrement espacées, plus saillantes et plus puissantes sur le front le plus menacé, le front du sud. La seconde enceinte domine la première et la renforce : ses tours sont placées dans l'entre-deux des tours de la première ligne, de sorte qu'elles forment avec elles un redoutable quinconce. Les défenses les plus puissantes sont également au sud ; là, trois énormes tours, jaillissant d'une base en talus, sont réunies entre elles par de larges plates-formes, sur lesquelles on pouvait établir des machines de guerre. Magasins, chapelle, casernements s'adossent au mur intérieur de cette seconde enceinte et augmentent sa force de résistance. Dans ce savant ensemble tous les organes concourent à la défense.

Ce n'est pas tout encore : le haut des murs n'est pas seulement défendu par des créneaux et des meurtrières, mais par des machicoulis. Au Krak des Chevaliers ces machicoulis sont de trois sortes. Les uns sont de grandes arcades qui descendent presque jusqu'au bas du mur, formant de longs couloirs par lesquels glissaient les projectiles. Les autres sont de petites guérites de pierre, des *bretèches*, comme on les appellera plus

1. Le mot Krak est un mot sémitique, adopté par les croisés, qui désignait en Syrie les lieux fortifiés.

tard chez nous, accrochées de distance en distance au sommet du mur. Ouvertes en dessous, elles permettaient d'accabler sous les pierres l'assaillant arrivé au pied du rempart. La troisième espèce de machicoulis est faite d'une bretèche continue, si l'on peut dire. C'est une galerie en saillie au sommet d'un mur ou d'une tour ; elle est établie sur des consoles de pierre qui laissent entre elles des ouvertures [1]. Tous ces raffinements de l'art de la défense étaient encore inconnus à l'Europe.

Le Krak des Chevaliers demeura longtemps imprenable. Le soudan d'Alep fut défait sous ses murs. Saladin, après la grande victoire d'Hattin qui lui livra le royaume de Jérusalem, l'assiégea vainement. Ce ne fut qu'en 1271, quand la mort de saint Louis eut enlevé aux chrétiens d'Orient tout espoir, que le sultan du Caire, Bibars, s'en empara. Il força la première enceinte, mais il ne put triompher de la seconde que par la ruse. Il fit remettre aux chevaliers de Saint-Jean une fausse lettre du gouverneur de Tortose qui leur ordonnait de se rendre. Bibars célébra pompeusement sa victoire. Une inscription qu'il fit graver au-dessus de la porte d'entrée le proclame « le guerrier assisté de Dieu, la pierre angulaire du monde ». Ces inscriptions avaient aux yeux des musulmans une vertu magique : celle-là devait leur assurer la possession du château pour toujours.

Pourquoi l'architecture militaire des chrétiens d'Orient fut-elle, au XIIe siècle, tellement supérieure à celle des chrétiens d'Occident? C'est qu'en Asie les Latins se formèrent à une rude école. Les croisés qui quittèrent la France à la fin du XIe siècle, étaient plus riches d'enthousiasme que de science. Ils ignoraient presque tout de l'art des sièges. Quand Guillaume le Conquérant, quand son fils Guillaume le Roux voulaient mettre à la raison un vassal indocile, ils ne donnaient pas l'assaut à son

1. M. Rey suppose (*ouv. cité*, p. 45) que les machicoulis continus du front sud de la première enceinte furent refaits par le sultan Bibars en 1271, après la prise du château. MM. Van Berchem et E. Fatio, dans le *Voyage en Syrie* qu'ils viennent de publier (*Mémoires publiés par l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, 1911), émettent la même hypothèse. Mais il est plus que probable que le sultan Bibars se contenta de refaire ce qui existait déjà ; car, il y a sur le front nord des lignes de machicoulis et des bretèches qui, au témoignage de MM. Rey, Van Berchem et Fatio, paraissent bien dater du temps des Hospitaliers. Il y avait longtemps que les Latins n'avaient plus rien à apprendre des Arabes.

donjon ; ils en construisaient un autre à côté, y établissaient une garnison et réduisaient le rebelle par la famine. Telles étaient les naïves méthodes de guerre des Normands, le peuple le plus militaire de l'Europe. Avant la première croisade, les engins de siège étaient à peu près inconnus. Orderic Vital nous signale, comme un homme unique, un ingénieur normand qui savait construire des machines à lancer des pierres.

C'est ce qui explique pourquoi les croisés eurent tant de peine à s'emparer des grandes villes d'Orient : Nicée, Antioche. Quelques années après, au siège de Tyr, les chrétiens, un peu mieux instruits, essayèrent de démolir les murs de la ville avec des quartiers de roc lancés par des pierrières. Mais ils y réussissaient si mal, qu'ils furent obligés de faire venir un oriental, un Arménien, nommé Havedic, qui leur apprit à se servir de leurs machines.

L'Orient était le dépositaire de vieux secrets qui se révélèrent aux Francs les uns après les autres. L'art de bâtir un château, une enceinte de ville était immémorial en Asie. Les Assyriens avaient porté cet art à sa perfection. Leurs bas-reliefs nous montrent des places défendues par une triple enceinte flanquée de tours. La seconde enceinte s'élève au-dessus de la première, la troisième au-dessus de la seconde, et les tours des trois lignes sont disposées exactement en quinconce. Le pied des tours est engagé dans un talus qui fait rebondir les projectiles sur l'assaillant et qui met obstacle au travail du mineur. Les tours enfin sont défendues par le haut avec une science consommée. Chose étrange, le profil des tours assyriennes rappelle celui des tours françaises du XIVe siècle ; et, en effet, elles sont conçues de la même manière. En Assyrie, une galerie en saillie couronne la tour : c'est, à n'en pas douter, une galerie de machicoulis. Parfois cette galerie semble être en bois et rappelle les *hourds* de nos châteaux.

Les Perses héritèrent de cet art si savant de l'Assyrie et le transmirent aux Byzantins et aux Arabes. Les croisés qui sortaient de leur donjon entouré de son mur, virent avec étonnement ces enceintes de villes aux innombrables tours et ces grands châteaux qui ressemblaient à des problèmes de mathématiques. Mais leur vive intelligence ne tarda pas à

pénétrer le secret de leurs adversaires. Ils firent bientôt mieux que leurs maîtres. Quelques-uns de leurs châteaux sont de véritables chefs-d'œuvre. L'Orient arabe ne nous a pas encore montré une forteresse qui puisse se comparer à Margat ou au Krak des Chevaliers. Il faut souhaiter que la France s'intéresse un jour à ces splendides ruines qui parlent si haut de son courage et de son génie. Les Turcs les déshonorent : ils les transforment en villages sordides et bientôt, si on n'y veillait, les rendraient méconnaissables.

V

On comprend maintenant pourquoi le Château-Gaillard, construit en 1197 par Richard Cœur de Lion à son retour de la Terre Sainte, marque un tel progrès sur les châteaux élevés en France dans le cours du XIIe siècle. Richard avait vu les enceintes des villes du Levant et les forteresses bâties par les croisés. Il ne se contenta pas d'admirer ces grandioses monuments ; il les comprit. Il était naturel qu'à son retour il appliquât les principes qui venaient de lui être révélés. Toutes les nouveautés que nous avons signalées au Château-Gaillard ont leur origine en Orient [1].

Mais Philippe Auguste, lui aussi, avait vu la Palestine, et quoiqu'il y fût resté moins longtemps que Richard, il avait parfaitement compris l'originalité de l'architecture militaire du Levant. Ses châteaux le prouvent.

Philippe Auguste fut un grand bâtisseur. Lorsque, en 1204, il eut conquis la Normandie, il voulut qu'on ne pût la lui reprendre. Dans plusieurs villes il construisit des châteaux nouveaux ou renforça les anciens. Quelques-uns des donjons qu'il éleva alors subsistent encore aujourd'hui : on les voit à Rouen, à Lillebonne, à Gisors, à Falaise, à Verneuil. Ils se ressemblent tous et révèlent un plan mûrement réfléchi. La forme ronde a été adoptée de propos délibéré, parce qu'elle

1. C'est ce qu'a montré, le premier, M. Dieulafoy, dans une remarquable étude qui a paru dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. XXXVI, 1898, p. 325 et suiv.

donne moins de prise aux machines de guerre et qu'elle ne laisse aucun point sans défense. C'est une vérité d'expérience que les croisés avaient déjà reconnue, puisque, à Margat, au Krak des Chevaliers, les principales tours sont rondes. Philippe Auguste ne revint jamais à la forme carrée, toutes les tours qu'il a élevées sont circulaires.

Ces donjons ronds s'élèvent sur un soubassement plein, sur un véritable talus. Jadis le rez-de-chaussée était un magasin à provisions, maintenant c'est un massif de maçonnerie, une sorte de roc artificiel. Un pareil donjon avait peu de chose à craindre des entreprises des mineurs. On reconnaît là une méthode de défense sans cesse appliquée dans les châteaux de la Terre Sainte, où les tours, où les murs mêmes enfoncent leur base dans un large talus. Les Latins connaissaient par expérience l'habileté des Arabes à miner une tour ; leurs pionniers remplaçaient les pierres qu'ils enlevaient par des étais de bois, puis, quand la tour était comme suspendue sur ses pilotis, ils mettaient le feu aux étais, et la tour s'écroulait. Les bases pleines rendaient l'opération beaucoup plus difficile.

Aucun des donjons, aucune des tours élevées par Philippe Auguste n'a conservé son couronnement. Viollet-le-Duc a rétabli au sommet du donjon de Rouen une ceinture de *hourds*, c'est-à-dire une galerie saillante en bois formant machicoulis. La restauration est vraisemblable. Le léger talus que dessine le bas des tours élevées par Philippe Auguste était certainement destiné à faire ricocher sur l'ennemi les projectiles qui tombaient d'en haut.

Si plusieurs des donjons élevés par Philippe Auguste sont encore debout, il ne subsiste plus qu'un seul des châteaux qu'il éleva de toutes pièces : c'est le château de Dourdan. Dourdan était une vieille forteresse des Capétiens placée sur la route de Paris à la Loire ; Philippe Auguste la reconstruisit.

Son plan offre le plus vif intérêt. Les murs, qui forment un carré parfait, sont défendus avec un art consommé ; une tour ronde occupe chacun des angles, et une autre tour s'élève au milieu du mur. Ces tours ont une telle saillie que leur puissance défensive s'en trouve presque doublée ; d'autre part leur distance est si bien calculée que de l'une à l'autre les

assiégés pouvaient croiser leurs traits, et qu'il ne restait pas, sur toute l'étendue du mur, un seul point à l'abri des projectiles. Le rôle des tours comme organes de défense du mur, qui s'était révélé aux croisés en Orient, est ici parfaitement compris. La Terre Sainte elle-même ne nous offre rien d'aussi achevé.

A Dourdan, la place du donjon mérite une attention particulière. Il occupe un des angles du carré et ne se distingue des autres tours que par ses dimensions. Jadis il était si loin de la muraille qu'il ne pouvait participer à sa défense, maintenant il fait corps avec elle et s'élève au point le plus menacé. Dans la nouvelle architecture militaire, le donjon n'est plus seulement la suprême ressource, c'est l'organe actif par excellence. Il est difficile de ne pas reconnaître là une idée réalisée longtemps auparavant au château de Margat et au Krak des Chevaliers.

Ainsi, au commencement du XIIIe siècle, Philippe Auguste porte à son point de perfection cet art de la défense qui s'était élaboré en Orient.

VI

On retrouvait dans le château de Coucy l'expérience des Latins de la Terre Sainte unie à la science des architectes de Philippe Auguste.

Il fut entrepris dans les premières années de la minorité de saint Louis par Enguerrand III de Coucy, On se souvient que, de 1226 à 1231, Blanche de Castille, devenue régente, vit une partie de la grande féodalité française se révolter contre elle. Enguerrand III était au nombre des rebelles, et il n'aspirait à rien moins qu'à être roi. S'il en faut croire un témoignage contemporain, il avait déjà fait faire sa couronne. C'est qu'Enguerrand se rattachait à la lignée des rois de France; il était, par sa mère, arrière-petit-fils de Louis VI. Trois mariages avaient fait de lui un des barons les plus riches de son temps. Sa dernière femme, Marie de Montmirail, lui avait apporté par surcroît le prestige d'un nom vénéré par l'Église.

Le père de Marie, Jean de Montmirail, était devenu moine de l'abbaye cistercienne de Longpont, et ce fut un moine si parfait qu'il fut béatifié. Longtemps les malades se pressèrent autour de l'étrange tombeau qui le représentait deux fois, en dessous, avec la cotte d'armes du chevalier, en dessus, avec la robe du moine.

Enguerrand III était donc un des premiers barons de France. Un roi d'Écosse lui demanda la main de sa fille, et l'on ne s'étonne pas qu'il ait songé lui-même à devenir roi. Mais Blanche de Castille triompha de tous ses ennemis avec l'aide de Thibaud, comte de Champagne. Thibaud, qui était poète, avait été ébloui par la beauté de la reine. Il composait des vers en son honneur et les faisait écrire sur les murs de ses palais de Troyes et de Provins.

Le château de Coucy témoignait de la grandeur du rêve d'Enguerrand. Il l'avait voulu unique, incomparable, plus formidable que les châteaux du roi. Il n'y avait pas de bannière en France qui pût flotter plus haut que la sienne.

Viollet-le-Duc a affirmé que le château de Coucy avait été bâti en cinq ans, de 1225 à 1230. Il est probable que ces cinq années marquent, en effet, le moment de la plus grande activité des travaux ; mais certains détails décoratifs semblent se rapporter à une période un peu plus avancée. Une œuvre aussi énorme a dû demander un peu plus de temps que ne l'a dit Viollet-le-Duc.

Il y avait sur le château de Coucy comme un reflet de l'Orient. En effet, plusieurs des particularités qui nous ont frappés à Margat se retrouvaient à Coucy. Le château proprement dit était, comme à Margat, précédé d'une immense basse-cour. C'est là que campait la garnison ; c'est là qu'elle devait recevoir le premier choc de l'ennemi. Un puits, une chapelle dont les fondations subsistaient encore, indiquaient le caractère de cette enceinte qui était une place d'armes. Comme à Margat, la basse-cour était séparée du château par un profond fossé. Comme à Margat, le donjon se trouvait placé au point le plus menacé, qui, à Coucy, à l'inverse de Margat, se trouvait du côté de la basse-cour. Comme à Margat, le donjon était protégé par un ouvrage demi-circulaire. Enfin, les deux donjons de Coucy et de Margat avaient presque les

mêmes dimensions : le donjon de Margat a vingt-huit mètres de diamètre, celui de Coucy en avait trente et un. Maintenant que le donjon de Coucy n'existe plus, la tour de Margat est la plus énorme du monde.

Je doute que le hasard tout seul suffise à expliquer ces ressemblances. Il semble probable que l'audacieux architecte de Coucy avait vu l'Orient. Il y avait agrandi son imagination et se trouvait tout prêt à réaliser les rêves d'Enguerrand. Quelques-uns des détails de son œuvre nous ramènent encore en Orient. Dans l'enceinte du château, la muraille du nord avait un chemin de ronde porté sur des arcades appliquées au revers du mur. Ces profondes arcades avaient le double avantage d'élargir le chemin de ronde et de former une suite d'abris où les provisions pouvaient s'entasser. Cet ingénieux procédé de construction était traditionnel en Orient, et les croisés, maîtres d'Antioche, avaient pu l'observer à l'intérieur des murs.

Mais ce n'est pas tout. Le donjon de Coucy montrait à son sommet une suite de grandes arcades ouvrant sur le vide ; au-dessous de ces arcades, on voyait des consoles de pierre. En temps de guerre, des *hourds* de bois, posés sur ces consoles, enveloppaient le haut du donjon d'une couronne de machicoulis. Les arcades faisaient communiquer la plate-forme du donjon avec la galerie suspendue. Or, presque au moment même où s'élevait le donjon de Coucy, les musulmans construisaient à Bagdad une tour fameuse en Orient, « la tour du Talism ». Elle s'est conservée presque intacte depuis sept siècles et on lit encore, près de deux longs dragons entrelacés, l'inscription arabe qui la date de l'année 1222 [1]. Chose extraordinaire, le sommet de la tour de Bagdad est exactement pareil au sommet de la tour de Coucy : mêmes grandes arcades en tiers-point ouvertes sur le vide, mêmes consoles de pierre. Comment expliquer une ressemblance aussi étrange? En supposant qu'il y a eu en Terre Sainte des modèles, aujourd'hui détruits, dont les musulmans s'inspirèrent aussi bien que les chrétiens.

Ainsi, au château de Coucy on retrouvait l'Orient des croi-

1. Sarre et Herzfeld, *Archäologische Reise im Euphrat und Tigris Gebiet*, 1911, t. I, p. 35.

sades, et c'était une des beautés du magnifique monument qu'il éveillât tant de grands souvenirs.

Mais on y retrouvait aussi tout le génie de la France du commencement du XIIIe siècle. L'art des architectes militaires de Philippe Auguste atteignit là à sa perfection.

Conformément aux principes nouveaux, les murs de la basse-cour étaient flanqués de tours saillantes et régulièrement espacées dont la base s'évasait en talus. Leur distance était calculée sur la portée des armes de jet. Seul le front nord, où une attaque n'était pas à redouter, était dépourvu de tours.

Le château proprement dit avait le plan des châteaux de Philippe Auguste. C'était un quadrilatère que la forme du plateau avait empêché d'être un carré parfait. Comme dans les châteaux de Philippe Auguste, quatre tours très saillantes s'élevaient au quatre angles, mais ces tours étaient énormes. Elles avaient jusqu'à dix-huit mètres de diamètre, alors que le donjon de Dourdan n'en a que quatorze. Ainsi, au château de Coucy les simples tours de flanquement étaient beaucoup plus grandioses que les donjons de Philippe Auguste. Dans ce siècle de hiérarchie, ces dimensions étaient insolentes. Admirablement construites, belles de la perfection de leur appareil, ces tours étaient savamment aménagées pour la défense. De belles salles voûtées d'ogives, chauffées par de grandes cheminées se superposaient. Elles étaient éclairées par des meurtrières qui se chevauchaient et ne laissaient sur toute la circonférence de la tour aucun point mort. Une ouverture ménagée à la clef de voûte de chaque salle permettait de hisser, au moyen d'un treuil, les munitions jusqu'au sommet. L'escalier s'interrompait à chaque étage. Il fallait, pour le retrouver, traverser la salle tout entière et se faire reconnaître par les défenseurs : une trahison, une surprise étaient impossibles.

Mais si belles que fussent ces tours — et le XIIIe siècle ne nous en avait pas laissé de plus belles — elles s'oubliaient dès qu'on avait vu le donjon. « Auprès de ce géant, a dit Viollet-le-Duc, les plus grosses tours connues en France, en Italie, en Allemagne, ne sont que des fuseaux. »

Jaillissant d'un profond fossé qui l'isolait, le donjon montait d'un seul élan jusqu'à cinquante-cinq mètres. Jadis,

quatre magnifiques pinacles, sortes de fleurons de sa couronne murale, l'élevaient encore de cinq ou six mètres, de sorte que la bannière du sire de Coucy flottait à la hauteur des tours de Notre-Dame.

La largeur répondait à la hauteur. Le donjon de Coucy avait trente et un mètres de diamètre. Il pouvait prendre en pitié le plus puissant donjon de France — celui de qui relevaient tous les donjons du royaume — le donjon du Louvre élevé par Philippe Auguste, car le donjon du Louvre ne mesurait que quarante mètres de haut et vingt mètres de large.

Le donjon de Coucy n'avait pas seulement la force, il avait la beauté. Son mur lisse, percé de rares ouvertures, donnait l'impression de la perfection. C'était une cuirasse sans défaut. Toutefois, au milieu de cette grandiose nudité, un détail étonnait : deux trous superposés se répétant indéfiniment, dessinaient autour du grand cylindre une mystérieuse hélice. Quel étrange ornement avait-on voulu suspendre autour du donjon? Viollet-le-Duc devina l'énigme. Il comprit que c'était cette hélice qui avait engendré ce cylindre. Dans ces trous s'enfonçaient des chevrons : ils portaient un chemin en spirale s'élevant en même temps que la tour. C'est par ce plan incliné, d'une pente très douce, que de petits chariots à bras transportaient les matériaux jusqu'au sommet.

Un pont jeté sur un fossé large de huit mètres donnait accès, par une porte étroite, à la salle du rez-de-chaussée. Au-dessous de ce rez-de-chaussée il n'y avait rien : la base du donjon était pleine et formait un bloc de cinq mètres de hauteur que la sape ne pouvait entamer.

Une fois entré, on apercevait dans l'ombre de hautes salles qui n'avaient plus de voûtes. C'est qu'au temps de la Fronde, le donjon de Coucy, élevé par la rébellion, s'était une fois de plus révolté contre le roi. Mazarin ne pardonna pas à la vieille tour. En 1652, il ordonna à Metezeau, l'ingénieur du siège de la Rochelle, de faire sauter le donjon. Mais les pierres du XIIIe siècle furent plus fortes que la poudre ; seules, les voûtes des salles furent emportées comme des projectiles. Le donjon resta vide, et ce fut désormais un grand clairon de pierre dans lequel soufflait le vent.

Les trois salles étaient très faciles à reconstruire par la

pensée : tous les éléments en subsistaient. Elles étaient dodécagonales, hautes de treize mètres, et imposantes comme des églises en forme de rotonde. On retrouvait, dans les beaux chapiteaux à feuillages, dans les statuettes assises à la retombée des voûtes, le grand style de la sculpture des cathédrales contemporaines. Douze profondes niches creusées dans les murs et destinées sans doute à recevoir des provisions et des armes, ressemblaient à des chapelles et concouraient encore à l'impression presque religieuse que donnaient ces grandes salles pleines d'ombre.

C'est au second étage qu'était la plus belle rotonde. Ses profondes niches, communiquant entre elles, formaient une sorte de déambulatoire ; une tribune, élevée à mi-hauteur, régnait jadis tout autour de la salle. Un millier d'hommes pouvaient se rassembler là pour entendre la parole du chef avant le combat. Un romantique dessin de Viollet-le-Duc nous montre le sire de Coucy, debout au milieu de cette grande cloche sonore, parlant devant la garnison rassemblée, pendant que les projectiles montent silencieusement par les ouvertures des voûtes.

Les plus fermes esprits subissaient la fascination de ce donjon : l'analyse et l'étude s'y achevaient en rêverie. Viollet-le-Duc, qui vécut de longues années dans la familiarité de Coucy, avait fini par croire que sa forme circulaire était symbolique. Il y voyait la pensée rayonnant d'un centre sur toute la circonférence. Le donjon circulaire supposait un chef, une volonté, d'où tout partait, où tout aboutissait. Infiniment supérieur au donjon carré, le donjon rond marquait l'avénement de l'unité, de la centralisation : aussi avait-il été adopté d'abord par le roi de France.

On pensait à tout cela en gravissant un escalier qui semblait ne devoir jamais finir. On arrivait enfin sur la plate-forme, ébloui par la grande lumière. Des arcades s'ouvraient sur tous les points du ciel. Au loin, la grande forêt de Saint-Gobain s'étendait, la forêt des moines, des ermites et des saints. Elle n'avait point de feuilles encore et semblait une fumée rousse flottant au ras du sol ; mais, déjà dans les vergers, des arbres en fleurs annonçaient le printemps. Le vent soufflait dans les arcades, et des vols de corbeaux tournaient

autour du donjon. Tout était grave, antique, immuable. Depuis des siècles, rien n'avait changé dans cet horizon. On avait le moyen âge sous les yeux.

VII

L'énorme tour de Coucy n'était qu'une forteresse, elle ne fut jamais une demeure. Vers 1230, il y avait déjà longtemps que les barons avaient renoncé à habiter leurs donjons. Partout, maintenant, des corps de logis s'adossaient aux murs de la cour : le château était né. C'est en Orient, nous l'avons vu, que les salles, la chapelle, les magasins, harmonieusement groupés, formèrent un tout pour la première fois. L'exemple fut suivi chez nous dès la fin du XIIe siècle. C'est alors que le donjon fut abandonné par ses habitants : il resta le suprême asile de la défense, il ne fut plus une maison. On vit s'élever au revers des courtines la « grande salle », une sorte de palais austère mais plein de noblesse, dont les ruines du château de Druyes, dans l'Yonne, et celles du château de Lucheux dans la Somme, peuvent nous donner une idée.

Au château de Coucy, deux corps de logis s'adossaient au mur de l'ouest et au mur du sud ; une chapelle gothique abritait sa frêle architecture derrière le donjon. Mais il faut croire que ce logis du commencement du XIIIe siècle était encore fort simple, car, en 1385, Enguerrand VII ne le jugeant pas digne de lui, le fit reconstruire [1]. Peut-être prévoyait-il déjà la visite que Charles VI lui fit en 1387 : il voulut montrer au roi que Coucy, qui était formidable, pouvait devenir magnifique. Sur les côtés de la cour deux palais s'élevèrent, qui depuis le passage de Metezeau, n'étaient plus que d'imposantes ruines. Celui du midi était une immense salle de fêtes, une des plus belles de France, que couvrait une charpente en carène, qu'éclairait une verrière démesurée. Une tribune était réservée aux musiciens, une autre aux dames. Mais la merveille de cette salle était la cheminée dont Androuet Ducer-

1. Les comptes de ces travaux ont été retrouvés et publiés par M. L. Broche, dans le *Bulletin de la Société académique de Laon*, 1908.

ceau nous a conservé le dessin. Neuf statues la décoraient : Josué, David, Judas Macchabée, Hector, Alexandre, César, Artus, Charlemagne et Godefroy de Bouillon. On reconnaît les neuf preux. C'était la fleur de la chevalerie, les plus nobles héros qui eussent paru parmi le peuple de Dieu, chez les païens et chez les chrétiens. Chacun d'eux portait un écu avec ses armes, comme il convenait à de si hauts barons. On voyait là tout ce qui méritait d'être retenu dans l'histoire : un chevalier n'avait pas besoin d'en savoir davantage. C'est pourquoi tant de grands seigneurs suspendaient alors aux murs de leurs palais des tapisseries des neuf preux. Quelques années plus tard, Louis d'Orléans les fera sculpter sur chacune des tours de son château de Pierrefonds.

On comprend qu'Enguerrand VII, le plus aventureux des Coucy, ait voulu avoir sans cesse ces grands modèles sous les yeux. Enguerrand VII fut le dernier des chevaliers errants. Il combattit en Italie contre les Visconti, en Écosse contre les Anglais, en Afrique contre les Arabes, à Nicopolis contre les Turcs. Il avait rêvé d'être empereur d'Allemagne, comme son ancêtre Enguerrand III avait rêvé d'être roi de France. Son astrologue, Guillaume de Verdun, lui avait sans doute, du haut du donjon de Coucy, montré son étoile.

Quand Charles d'Orléans, l'aimable poète, devint au siècle suivant seigneur de Coucy, il fit sculpter un dixième preux sur la cheminée de la grande salle. Il eut pu, certes, choisir Enguerrand VII lui-même, mais il préféra Bertrand Duguesclin.

On ne voyait pas seulement les preux au château de Coucy, on voyait aussi les preuses. Elles avaient donné leur nom à une autre salle. Sur le manteau de la cheminée se dressaient, appuyées sur leur bouclier, et tenant la lance à la main, Penthésilée, les Amazones et, sans doute aussi, Judith et Pallas. A Coucy, la femme elle-même apparaissait avec les armes du soldat. Telles étaient ces grandes salles du château de Coucy que rougissaient la flamme du foyer et la lumière du soir.

Il a suffi de quelques instants pour anéantir tout ce passé, toute cette beauté. A la place où s'élevaient les énormes tours d'angle et le formidable donjon, il n'y a plus maintenant que

des buttes de décombres. Le château de Coucy, une des gloires de la France, n'existe plus. On sent que si nos ennemis le pouvaient, ils nivelleraient nos collines, combleraient nos vallées, tariraient nos fleuves. Cette fois, ils ont réussi à changer la figure de la France : on ne verra plus, dans l'admirable pays de Laon, le donjon de Coucy lever sa tête au-dessus des forêts. Ils nous ont appauvris, comme ils le désirent ; car il n'est pas sur notre sol une chose qui soit plus utile que ces sublimes monuments qui ne servent à rien. Ce sont des trésors d'énergie, d'inspiration, de bonheur.

On souhaiterait que l'Allemagne fût condamnée à rebâtir le donjon qu'elle a détruit. Certes elle ne nous rendrait pas la vieille tour du moyen âge, mais nous aurions un monument triomphal. Debout sur sa plate-forme, nous ne songerions plus à l'orgueil des Coucy, mais à l'orgueil de l'Allemagne que nous aurions désormais sous les pieds.

ÉMILE MÂLE

PLEIN ÉTÉ[1]

VI

Le même jour, après le repas du soir, Charity, assise à la fenêtre de la cuisine, écoutait les propos de Mr Royall et du jeune Harney s'entretenant sur le perron.

Elle était restée là, la table desservie, attendant que Verena, traînant ses vieilles jambes, fût montée se coucher dans sa mansarde. Charity avait installé sa chaise près de la fenêtre ouverte et se tenait immobile, les mains sur les genoux. Le soir était frais et silencieux. Par delà les collines noires l'horizon teint de l'ambre du couchant passait lentement au vert pâle, puis à un bleu profond, un bleu de cobalt. En ce ciel élyséen une grande étoile vint se suspendre. Le cri plaintif et doux d'une chouette, montant dans l'obscurité grandissante, ponctuait les paroles des deux hommes.

Mr Royall parlait d'une voix sonore et gaie. Il y avait bien longtemps qu'il n'avait eu un interlocuteur de la qualité de Lucius Harney. Charity devina que le jeune homme symbolisait pour l'homme mûr tout un passé détruit mais jamais oublié. Miss Hatchard venait d'être appelée à Springfield pour soigner la veuve de son frère, qui était tombée malade, et le jeune Harney, qui avait pris au sérieux sa tâche de

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1917.

dessiner toutes les vieilles maisons entre Nettleton et la limite du New Hampshire, et d'en relever les plans, avait proposé à Mr Royall de prendre pension chez lui. Il n'avait pas été question de loger le jeune homme, car on n'aurait pu lui céder une chambre. Mais il pouvait s'arranger pour rester chez miss Hatchard si Mr Royall consentait à ce qu'il prît ses repas chez lui. Après une journée de réflexion, Mr Royall avait accepté la combinaison offerte.

Charity le soupçonna d'être content de l'occasion de se faire un peu d'argent. Certes, il avait la réputation d'être avare, mais elle commençait à deviner qu'il était probablement plus pauvre qu'on ne le supposait. Ses occupations professionnelles étaient passées à l'état d'une vague légende, que faisaient seulement revivre, à de longs intervalles, de rares convocations à Hepburn ou à Nettleton. Il semblait bien qu'il ne vivait plus guère que du produit de sa ferme et des rares commissions versées par les compagnies d'assurances qu'il représentait dans le voisinage. En tous les cas, il s'était hâté d'accepter la première offre que lui avait faite Harney, celle de louer le buggy pour un dollar et demi par jour, et sa satisfaction se manifesta même d'une façon assez inattendue, à la fin de la première semaine. Rentrant un soir, il trouva Charity en train de s'arranger un vieux chapeau : en passant, il lui jeta sur les genoux un billet de dix dollars.

— Tenez, — dit-il, — faites-vous venir de Nettleton un joli chapeau du dimanche, un chapeau qui fera crever de jalousie toutes les filles du pays.

En parlant ainsi, il la regardait timidement, avec des yeux souriants. Elle devina tout de suite que ce cadeau imprévu, le seul cadeau important qu'il lui eût jamais offert, provenait du premier paiement de Harney.

Mais la venue du jeune homme avait apporté à Mr Royall autre chose qu'un avantage pécuniaire. Il lui était donné, pour la première fois depuis des années, de s'entretenir avec un homme instruit. Charity n'avait qu'une faible compréhension des besoins intellectuels de son tuteur, mais elle n'ignorait pas qu'il se sentait, avec raison, au-dessus des gens dont il faisait son habituelle compagnie. Elle se rendit compte vivement que Lucius Harney, lui aussi, reconnaissait cette

supériorité. Elle fut même surprise de constater avec quelle autorité Mr Royall parlait, maintenant qu'il avait un interlocuteur qui le comprenait, de même qu'elle fut frappée de la déférence affectueuse que le jeune Harney témoignait à l'avocat.

Leurs discussions roulaient principalement sur la politique ; elle y comprenait peu de chose. Ce soir-là, toutefois, leur conversation avait un intérêt tout particulier, car ils s'étaient mis soudainement à parler de la Montagne. Elle recula un peu sa chaise, ne voulant pas qu'on s'aperçût de toute l'attention qu'elle prêtait à ce qu'ils disaient.

— La Montagne? La Montagne? — s'écriait Mr Royall. — Mais c'est une honte pour le pays, monsieur, une honte. Depuis longtemps la police aurait dû balayer toute cette engeance malsaine. Mais on a eu peur, voilà, on a eu peur. La Montagne dépend de notre commune, et c'est la faute de North Dormer s'il y a là-haut tout un ramassis de voleurs et de repris de justice qui vivent en face de nous, défiant audacieusement les lois de leur pays. Non, pas un gendarme, pas un percepteur ou un *coroner* qui ait osé s'aventurer jusque là-haut... Quand on entend dire qu'il se passe des choses effrayantes dans la Montagne nos conseillers regardent de l'autre côté... et votent une dépense supplémentaire pour l'abreuvoir communal! Le seul homme qui aille quelquefois dans la Montagne, c'est le pasteur ; et il y va parce qu'ils le font demander quand une mort le réclame. Oui... il paraît que là-haut on a le souci de se faire enterrer chrétiennement... concevez-vous cela, monsieur? Je n'ai jamais entendu dire qu'on ait fait venir ce même pasteur pour bénir un mariage, pour lequel, d'ailleurs, ils ne dérangent pas davantage le juge de paix. Tous ces gens-là vivent comme des sauvages, en pleine anarchie.

Il poursuivit, expliquant sous une forme un peu technique comment cette petite colonie de « squatters » était arivée à vivre en dehors des lois, et cela sans qu'on les dérangeât. Charity, brûlant d'impatience, attendait les commentaires de Harney ; mais le jeune homme paraissait plus soucieux de connaître les idées de Mr Royall que d'exprimer les siennes.

— Je suppose que vous n'y avez jamais été vous-même? — finit-il par demander.

— Si, j'y suis allé, — répondit Mr Royall avec un rire méprisant. — Les augures du pays me prédirent même que je n'en reviendrais pas vivant; mais personne n'a levé un doigt pour me toucher. Et pourtant je venais de faire coffrer un des leurs, coupable de vol et assassinat!

— Y êtes-vous monté par la suite?

— Mais, oui; tout de suite après, même. Le drôle était descendu à Nettleton, et quelques heures après, selon leur coutume, pris de boisson, s'était mis à courir tous les mauvais lieux de la ville. Il faut vous dire que chaque fois qu'ils font une coupe de bois ils descendent et dépensent leur argent dans les débits. L'homme a naturellement fini par faire un mauvais coup; il a tué un homme. Je l'ai tout de même fait condamner à dix ans de réclusion, bien qu'on ait la terreur de la Montagne jusqu'à Nettleton; mais alors il se produisit une chose curieuse. Cet homme me fit demander d'aller le voir dans sa cellule. Je m'y rendis, et voici ce qu'il me dit : « L'imbécile qui m'a défendu est un propre à rien. J'ai besoin de quelqu'un pour me faire une commission à la Montagne, et vous êtes le seul que j'aie vu ayant la mine d'un homme à qui l'on peut demander ce service. » Il me raconta donc qu'il y avait là-haut un enfant dont il était le père — du moins, il le croyait — et qu'il voulait qu'on prît cette petite et qu'on l'élevât chrétiennement. Le pauvre diable me faisait vraiment pitié... Eh bien, j'ai fait la commission; je suis allé chercher l'enfant.

Il s'arrêta; Charity écoutait, pâle, le cœur battant à l'étouffer.

— C'est la seule visite que j'ai faite à la Montagne, — continua sèchement Mr Royall.

Il y eut un moment de silence; puis Harney demanda :

— Et l'enfant... n'avait-elle pas de mère?

— Si, il y avait une mère: mais elle paraissait plutôt heureuse de se débarrasser de la petite. Elle l'aurait donnée à n'importe qui. Ces gens, je vous le répète, sont des demi-sauvages. La mère, à présent, doit être morte, étant donné surtout le genre de vie qu'elle menait. Toujours est-il que je n'en ai plus jamais entendu parler.

— Quelle horreur ! — murmura Harney.

Charity, suffoquée par la honte, se leva brusquement et courut s'enfermer dans sa chambre...

Elle savait donc enfin la vérité : elle était la fille d'un ivrogne, d'un forçat, et d'une mère qui avait été heureuse de la voir partir, de se débarrasser d'elle... et cette histoire de son origine, elle l'apprenait en l'entendant raconter au seul être à qui elle désirait passionnément paraître supérieure !

Elle avait remarqué que Mr Royall ne l'avait pas nommée, qu'il avait même évité toute allusion pouvant l'identifier avec l'enfant ramenée de la Montagne ; et elle comprit que c'était par égard pour elle qu'il avait gardé le silence. Mais à quoi servait cette discrétion, puisque cet après-midi même, trompée par l'intérêt dont Harney faisait preuve à l'endroit des étranges habitants de la Montagne, elle s'était sottement vantée devant lui de son origine? Maintenant, tout ce qu'elle venait d'entendre lui montrait qu'une telle origine ne pouvait qu'agrandir la distance qui les séparait déjà...

Depuis dix jours qu'il demeurait à North Dormer, Lucius Harney ne lui avait pas dit un seul mot d'amour. Il était seulement intervenu pour elle auprès de sa vieille cousine, et avait convaincu miss Hatchard de ses mérites de bibliothécaire ; mais ce n'était là, après tout, qu'un acte de justice, puisque ces mérites n'avaient été mis en doute que par la propre faute du jeune Harney. Puis, il avait prié Charity de le conduire quand il avait loué la voiture de Mr Royall pour excursionner dans le pays. Mais cela, en somme, était aussi assez naturel, puisqu'il n'était pas familier avec la région et qu'il lui fallait un guide. Enfin, quand sa cousine avait été appelée à Springfield, il avait demandé à Mr Royall de le prendre en pension. Mais à quel autre habitant de North Dormer aurait-il pu s'adresser? Ce n'était certainement pas à Carrick Fry, dont la femme était paralysée et dont la famille était si nombreuse que Harney n'aurait pu trouver une place à sa table ; ni aux Targatt, qui demeuraient à plus de trois kilomètres du village, ni à la pauvre vieille Mrs Hawes, qui, depuis que sa fille aînée l'avait abandonnée, avait à peine la force de vaquer à son ménage pendant qu'Ally travaillait au dehors comme couturière.

La maison de Mr Royall était vraiment la seule où le jeune homme pouvait prétendre à recevoir une hospitalité convenable. Il n'y avait donc rien dans les événements extérieurs qui pût susciter dans le cœur de la jeune fille de si vives espérances. Mais sous les incidents visibles résultant de l'arrivée de Lucius Harney elle sentait agir une influence aussi mystérieuse que celle qui fait éclore les premiers bourgeons et jaillir les feuilles avant que la glace ait fondu à la surface des étangs.

C'était vraiment pour une affaire sérieuse que Harney était venu dans le pays : Charity avait lu la lettre d'un éditeur de New-York le chargeant de faire une étude sur l'architecture du dix-huitième siècle dans les régions les moins connues de la Nouvelle Angleterre. Ce travail était à peu près incompréhensible pour Charity, et jamais elle n'arrivait à deviner pourquoi il s'arrêtait, enchanté, devant certaines maisons d'aspect plutôt minable, alors que d'autres, soigneusement recrépies et repeintes par un entrepreneur du cru, ne lui arrachaient pas même un coup d'œil. Malgré les affirmations de Harney, elle était persuadée que l'Eagle County ne possédait pas autant de richesses architecturales qu'il le disait ; et cela l'amenait à soupçonner que le séjour prolongé du jeune homme n'était pas sans rapport avec leur première rencontre, lorsqu'il était entré dans la bibliothèque et s'était arrêté devant elle en la regardant tout interdit. Tout ce qui avait suivi semblait être né de ce regard : la façon affectueuse dont le jeune homme lui parlait, sa promptitude à la comprendre, son désir évident de prolonger leurs excursions et de saisir toutes les occasions de se trouver seul avec elle...

Sa sympathie se révélait donc à des signes évidents ; mais il était difficile d'en mesurer l'importance, les façons de Harney étant tout à fait différentes de celles des jeunes gens de North Dormer. Il était à la fois plus simple et plus respectueux que tous ceux qu'elle avait connus jusqu'alors ; et souvent même, c'était quand il était le plus simple qu'elle mesurait davantage la distance qui les séparait. L'éducation et les circonstances avaient mis entre eux un abîme que les efforts de Charity n'arriveraient jamais à combler, puisqu'au moment même où la jeunesse de Harney, et l'admiration qu'il lui témoignait, le rapprochaient d'elle, il suffisait d'un mot

dit par hasard, d'une involontaire allusion, pour la rejeter bien loin de lui.

Jamais ce gouffre ne lui avait paru si profond qu'au moment où elle s'était enfuie dans sa chambre, emportant au fond de l'âme le douloureux écho du récit de Mr Royall. La première idée qui perça en elle, au milieu de son immense désarroi, fut le désir de ne jamais plus revoir Harney. Il lui semblait trop amer de se le représenter écoutant d'un air détaché une telle histoire...

« Qu'il s'en aille ! Qu'il s'en aille demain et ne revienne jamais ! » gémissait-elle, le visage sur son oreiller,... et, tard dans la nuit, elle resta ainsi prostrée, ayant oublié de se dévêtir, souffrant jusqu'au fond d'elle-même, perdue dans un océan de tristesse où tournoyaient comme de pauvres épaves tous ses espoirs et tous ses rêves.

Lorsqu'elle rouvrit les yeux le lendemain matin il ne lui restait de tout ce tumulte qu'une vague angoisse au cœur. Sa première pensée fut de constater le temps qu'il faisait. Harney lui avait demandé de le conduire à la maison brune, et ensuite au village éloigné de Hamblin. Comme l'excursion devait être longue, on était tenu de partir de bonne heure. Le soleil brillait dans un ciel clair, sans nuage. Charity, levée plus tôt que d'habitude, descendit dans la cuisine pour préparer des sandwichs au fromage, passer du petit lait dans une bouteille et envelopper des tranches de tarte aux pommes. Toute à sa tâche, un peu nerveuse, elle prit à partie la vieille Verena, l'accusant d'avoir égaré un panier dont elle avait besoin, et qui d'habitude était suspendu dans le corridor. Quand elle gagna le perron, vêtue de sa robe de percale rose un peu passée au lavage, mais encore assez fraîche pour faire valoir son teint brun, elle eut soudain un sentiment si joyeux d'être en harmonie avec le soleil et la fraîcheur du matin, que les dernières traces de sa peine s'effacèrent. Qu'importait, après tout, d'où elle venait et de qui elle était née, puisque l'amour chantait en elle, et puisque, justement, elle apercevait le jeune Harney ouvrant la grille du jardin?

Mr Royall se trouvait, lui aussi, sur le perron. Il n'avait rien dit au déjeuner, mais quand elle apparut avec sa robe rose, son panier en main, il la regarda d'un air surpris.

— Où allez-vous? — demanda-t-il en fronçant les sourcils.

— Mais... Mr Harney se met en route aujourd'hui de meilleure heure...

— Mr Harney? Mr Harney? Est-ce que Mr Harney n'a pas encore appris à conduire un cheval lui-même?

Elle ne répondit pas. L'avocat se renversa sur sa chaise en rotin et se mit à tambouriner des doigts sur la balustrade en bois qui entourait le perron. C'était la première fois qu'il prenait ce ton en parlant du jeune homme, et Charity eut un léger frisson d'inquiétude. Un moment après, il se leva silencieusement et passa derrière la maison, se dirigeant vers le bout de terrain où bèchait un homme de peine.

L'air était frais et bleuté, et les lointains brillaient de cet éclat automnal que leur donne le vent du nord aux premiers jours de l'été. La nuit avait été si calme que la rosée était restée partout suspendue, non comme une buée légère mais en gouttes translucides qui frangeaient les fougères et mettaient des diamants dans les herbes. Il y avait du chemin à faire avant d'arriver au bas de Porcupine. Il fallait traverser la vallée, où des collines bleues s'élevaient au delà des prairies en pente; puis descendre à travers les bois de hètres, suivre ensuite le cours du Creston — petite rivière bondissant entre des rochers feutrés de mousse — et enfin traverser les terres cultivées qui entourent le lac de Creston, pour gravir, en dernière étape, les côtes de l'Eagle Range. Enfin, ils atteignirent le sommet. Devant eux s'ouvrait une autre vallée verte et sauvage, et au delà, d'autres collines bleues fuyaient vers un ciel d'un bleu plus clair, comme les vagues d'une mer déferlant sur une côte voilée de brume.

Harney attacha le cheval à un tronc d'arbre, et ils déballèrent leur panier sous un vieux châtaignier dont le tronc fendu laissait s'échapper un vol continu de bourdons. Le soleil était brûlant. Derrière eux montait le grand murmure de la forêt. Des insectes d'été dansaient dans l'air, et un essaim de papillons blancs éventaient les panicules frangées de l'eupatoire rose. En bas, dans la vallée, pas une maison n'était visible ; on eût dit que Charity et le jeune Harney étaient les seuls êtres vivants entre la terre et le ciel.

La gaîté de Charity tomba soudain ; de vagues inquiétudes

effleuraient sa pensée. Couché à côté d'elle, ses bras pliés sous sa tête, les yeux sur la dentelle des feuilles qui l'ombrageaient, Harney se taisait. Charity, inquiétée par son silence, se demandait s'il songeait à ce que Mr Royall lui avait raconté la veille, et si vraiment il la méprisait à présent à cause de sa triste origine. Elle regretta soudain qu'il lui eût demandé de le conduire à la maison brune : elle aurait préféré qu'il ne vît pas les gens de son milieu natal à cette heure où l'histoire de la veille était encore toute fraîche dans son esprit. Plus d'une fois elle fut sur le point de lui proposer d'aller directement à Hamblin, où se trouvait une autre maison qu'il désirait voir ; mais la timidité et l'orgueil la retinrent.

« Après tout, il vaut mieux qu'il sache d'où je sors », se dit-elle ; mais en réalité c'était la honte qui l'empêchait de parler.

Tout à coup elle leva la main et montra le ciel :

— Voilà un orage qui s'annonce.

Il suivit son regard en souriant.

— C'est ce petit nuage parmi les pins qui vous effraie?

— Il est au-dessus de la Montagne, et un nuage sur la Montagne annonce toujours le mauvais temps.

— Oh ! vous savez, — fit-il en souriant, — je ne crois pas la moitié du mal que vous dites tous ici sur la Montagne. Mais en tous les cas nous aurons le temps d'atteindre la maison brune avant que la pluie n'arrive.

En effet, quelques gouttes seulement tombaient quand ils s'engagèrent sur la route longeant les flancs abrupts de Porcupine, se dirigeant vers la maison brune. Celle-ci se dressait solitaire devant un marécage bordé de fourrés d'aulnes et de grands joncs. Pas d'autre habitation en vue. Il eût été difficile d'expliquer pour quel motif le premier colon s'était décidé à construire sa demeure dans un endroit aussi hostile.

Charity avait tout de même recueilli assez de bribes de l'érudition de son compagnon pour comprendre les raisons qui l'avaient attiré vers cette maison. Elle remarqua les moulures en forme d'éventail de l'imposte vitrée, les cannelures des pilastres aux encoignures de la façade, et l'œil de bœuf du fronton; car elle savait, pour des raisons qui lui échappaient encore, que c'était là des particularités à noter

et à admirer. Pourtant ils avaient vu d'autres maisons beaucoup plus « typiques » (c'était le mot de Harney). Comme il jetait les rênes sur le cou du cheval il dit avec un léger mouvement de mépris :

— Nous ne resterons pas longtemps.

Derrière les aulnes agités par le vent, la maison avait l'air étrangement désolée. La peinture des volets et des portes s'était écaillée et par endroits avait disparu, les vitres des fenêtres, brisées, étaient bouchées avec des guenilles, et le jardin n'exhibait plus qu'un triste fouillis d'orties et de mauvaises herbes, parmi lesquelles bourdonnaient de grosses mouches bleues.

Au bruit des roues un petit garçon aux cheveux filasse et aux yeux pâles comme ceux de Liff Hyatt vint regarder pardessus la barrière, puis alla se cacher derrière un hangar en appentis.

Harney mit pied à terre et aida Charity à descendre de voiture. A ce moment la pluie se mit à tomber, une grosse pluie d'orage balayée par un vent furieux qui s'éleva tout à coup, faisant plier à se rompre les buissons et les jeunes arbres, arrachant leurs feuilles, changeant la route en rivière et remplissant les creux du terrain de flaques d'eau écumantes. Le tonnerre grondait sans cesse, accompagnant le bruit de la pluie et du vent, et une étrange lueur courait à ras du sol sous l'obscurité grandissante.

— Nous avons de la chance d'être ici, après tout, — dit en riant Harney.

Il attacha le cheval sous le hangar délabré, puis enlevant son veston pour en envelopper la jeune fille, il courut avec elle vers la maison. L'enfant n'avait pas reparu. Comme on ne répondait pas quand ils frappèrent à la porte, Harney souleva le loquet et tous deux entrèrent.

Ils se trouvèrent dans une cuisine. Trois personnes s'y tenaient. Une vieille femme, qui avait un mouchoir noué autour de la tête, était assise près de la fenêtre ; elle tenait sur ses genoux un jeune chat maigre et pelé. Une autre femme — la pauvresse échevelée que Charity avait remarquée un jour à la porte de la maison — se tenait debout, appuyée contre la fenêtre, et les regarda entrer d'un air hébété. Près du

poêle un homme à la figure mal rasée, la chemise sale, dormait assis sur un tonneau.

La pièce était nue et misérable. Une atmosphère lourde chargée d'odeurs de crasse et de fumée de pipe y stagnait. Le cœur de Charity se souleva. Les histoires invraisemblables qu'on lui avait racontées sur les gens de la Montagne lui revinrent à la mémoire. Le regard de la femme était si déconcertant, et le visage de l'homme endormi si ignoblement brutal, que son dégoût s'augmenta d'une peur vague. Elle ne craignait rien pour elle, sachant bien que les Hyatt ne lui causeraient aucun ennui; mais elle n'était pas sûre de la façon dont ils recevraient un « monsieur de la ville ».

Lucius Harney aurait certainement ri de ses craintes. Il promena son regard autour de la cuisine, proféra un « bonjour ! » général auquel personne ne répondit, et demanda à la jeune femme s'ils pouvaient s'abriter sous leur toit jusqu'à la fin de l'orage.

Elle détourna les yeux et regarda Charity.

— Vous êtes la demoiselle de chez l'avocat Royall, n'est-ce pas?

Charity rougit.

— Je suis Charity Royall, — dit-elle, comme si elle voulait affirmer son droit à porter ce nom dans l'endroit même où il pouvait le plus être mis en doute.

La femme ne parut rien remarquer.

— Vous pouvez rester, — dit-elle simplement; puis, indifférente, elle se retourna et se pencha sur une casserole dans laquelle elle remua quelque chose.

Harney et Charity s'assirent sur un banc fait d'une planche reposant sur deux caisses. En face d'eux était une porte, pendante sur ses charnières brisées ; par la fente, ils aperçurent les yeux du gamin aux cheveux filasse, et la tête d'une petite fille pâlotte avec une cicatrice rouge à la joue. Charity sourit et fit signe aux enfants d'entrer, mais ceux-ci s'enfuirent sans bruit sur leurs pieds nus. Sans doute avaient-ils peur d'éveiller l'homme endormi, et la jeune femme partageait probablement cette crainte, car elle marchait sur la pointe des pieds, en évitant de s'approcher du poêle.

La pluie continuait à battre la maison, crachant par les

vitres cassées et mal rapiécées, faisant des mares sur le plancher. De temps en temps le petit chat miaulait, se débattait et s'échappait ; alors la vieille femme se penchait, le rattrapait, et le serrait dans ses mains osseuses, sans qu'un muscle bougeât dans sa figure ridée et immobile. Par deux fois l'homme s'éveilla à moitié pour changer de position. Enfin, il s'assoupit, la tête basse tombée en avant sur sa poitrine velue. Comme les minutes passaient, et que des paquets d'eau continuaient à gicler sur les vitres, une horreur du lieu et des gens s'empara de Charity. La vue de cette vieille, de ces enfants craintifs et de cet homme en guenilles cuvant son alcool, firent paraître sa vie à elle comme une vision de paix et d'abondance. Elle revit la cuisine de la maison de Mr Royall, avec son plancher bien lavé, son buffet garni de faïence; et certaine odeur de levure, de café et de savon de ménage qu'elle avait toujours détestée, lui sembla soudain le symbole même de l'ordre et de la propreté. Elle revit le cabinet de travail de Mr Royall, le fauteuil de crin noir au haut dossier, la carpette faite de bandes de drap fané, la rangée de livres sur une planche, la gravure de la *Reddition du général Burgoyne*, et, devant le poêle, le tapis avec un épagneul brun et blanc, bordé de laine verte simulant la mousse. Puis sa pensée s'envola vers la maison de miss Hatchard ; là, tout était fraîcheur, ordre et élégance. Comparativement, la maison rouge lui avait toujours semblé si pauvre et si nue !

« Je suis de la race de ces gens-là... Je suis de la même famille, » se répétait-elle intérieurement ; mais ces mots lui paraissaient vides de sens. Tous ses instincts, toutes ses habitudes, faisaient d'elle une étrangère égarée parmi ces malheureux vivant comme des bêtes dans leur tanière. De toute son âme elle aurait voulu n'avoir point cédé à la curiosité de Harney, et ne l'avoir pas conduit chez les Hyatt. Comme la pluie l'avait trempée, elle se mit à trembler sous la mince étoffe de sa robe. La jeune femme dut s'en apercevoir, car elle sortit de la cuisine et revint avec une tasse ébréchée, à moitié remplie de whisky, qu'elle offrit à Charity. Celle-ci fit un geste de refus ; mais Harney prit la tasse et la porta à ses lèvres. Quand il l'eut posée, Charity le vit fouiller dans sa

poche et en sortir un dollar. Il hésita un moment, puis se ravisa. La jeune fille devina qu'il ne désirait pas qu'elle le vît offrir de l'argent à des gens qu'elle lui avait dit être peut-être de sa famille.

Tout à coup l'homme s'agita, leva la tête et ouvrit les yeux. Il chercha à fixer son regard vague sur Charity et sur Harney, puis il referma les yeux, et de nouveau sa tête retomba sur sa poitrine. Mais une certaine anxiété se peignit aussitôt sur le visage de la femme. Elle regarda par la fenêtre, puis revenant près de Harney, elle dit :

— Je crois que vous feriez bien de vous en aller maintenant.

Le jeune homme comprit et se leva.

— Merci, — dit-il, en lui tendant la main ; mais la femme parut ne pas remarquer son geste, et tandis qu'ils se dirigeaient vers la porte, elle leur tourna le dos.

La pluie tombait encore, mais ni l'un ni l'autre ne s'en inquiétèrent, tant l'air pur leur semblait un baume. Les nuages s'élevaient et se dissipaient, découvrant des perspectives bleues d'où la lumière s'épandait. Harney détacha le cheval, puis il enveloppa Charity dans la couverture, et tous deux partirent sous la pluie enfin diminuée, et dont les raies déjà se striaient de soleil.

Pendant un moment ils gardèrent le silence. Charity épiait timidement Harney. Il était plus grave que d'habitude, comme si lui aussi était oppressé par ce qu'ils avaient vu. Enfin elle dit brusquement :

— Ces gens-là sont de ma race. Ils pourraient même être de mes parents ; je n'en sais rien.

Elle ne voulait pas qu'il pensât qu'elle regrettait de lui avoir dit son histoire.

— Les malheureux, — fit-il, — je me demande pourquoi ils sont descendus habiter ce nid à fièvres.

Elle eut un rire ironique.

— Mais pour y être plus à leur aise ; c'est bien pire sur la Montagne ! Bash Hyatt a épousé la fille du fermier qui habitait autrefois la maison brune. Sans doute, c'était Bash qui dormait près du poêle.

Harney ne répondant pas, elle continua :

— Je vous ai vu prendre un dollar pour le donner à cette pauvre femme. Pourquoi l'avez-vous remis dans votre poche?

Il rougit et se pencha en avant pour chasser un taon qui s'était posé sur le cou du cheval.

— Je n'étais pas sûr...

— Était-ce parce que vous saviez qu'ils étaient un peu de mes proches, et qu'alors vous avez pensé que j'aurais honte de vous voir leur donner de l'argent? — insista-t-elle nerveusement.

Il se tourna vers elle, les yeux pleins de reproches.

— Oh ! Charity... — murmura-t-il.

C'était la première fois qu'il l'appelait par son prénom. Son chagrin déborda.

— Je n'ai pas... je n'ai pas honte. Ce sont les miens, et je n'ai pas honte d'eux, — sanglota-t-elle.

— Chère... — murmura-t-il, passant son bras autour d'elle.

Elle s'appuya contre lui et doucement se mit à pleurer...

Il était trop tard pour faire le détour par Hamblin. Le ciel clair fourmillait d'étoiles quand ils atteignirent la vallée de North Dormer et s'arrêtèrent à la maison rouge.

VII

Depuis qu'elle était rentrée dans les bonnes grâces de miss Hatchard, Charity n'avait pas osé retrancher une seule minute des heures qu'elle devait donner à la bibliothèque. Elle se faisait même un point d'honneur d'être en avance, et montrait une louable indignation quand Mamie Targatt, prise comme aide pour le nettoyage et le rangement des livres, arrivait en retard, d'un pas traînant, et négligeait sa tâche pour guetter par la fenêtre le jeune Bill Sollas. Néanmoins, les « jours de bibliothèque » lui semblaient plus que jamais ennuyeux, surtout après ses heures de liberté, si vivantes. Elle s'avouait qu'il lui aurait été difficile de donner le bon exemple à sa subordonnée si Lucius Harney n'avait reçu mission, avant le départ de miss Hatchard, d'étudier, avec l'entrepreneur du village le meilleur moyen d'aérer le *Memorial*.

Lui, avait soin de ne s'occuper de ces travaux qu'aux jours où la bibliothèque était ouverte au public, si bien que Charity était sûre de passer une partie de l'après-midi en sa société. La présence de Mamie Targatt, et le risque d'être interrompus par quelque passant pris subitement d'une soif de lecture, réduisaient leur conversation à un échange de lieux communs ; mais le contraste entre ces politesses faites en public et leur intimité secrète avait un charme de plus pour la jeune fille.

Le jour qui suivit leur promenade à la maison brune était un « jour de bibliothèque ». Charity, assise à son bureau, travaillait à la réfection du catalogue, et Mamie Targatt, les yeux tournés du côté de la fenêtre, répétait en chantonnant les titres d'une pile de livres. La pensée de Charity vagabondait au loin, vers la maison sinistre située au bord du marais. Elle revivait, dans sa pensée, cette longue course du retour, au crépuscule, quand Lucius Harney l'avait si tendrement consolée. Ce jour-là, pour la première fois depuis qu'il prenait pension à la maison rouge, il n'avait pas paru au repas de midi et aucun message n'était venu expliquer son absence. Mr Royall, plus taciturne que d'habitude, n'avait manifesté aucune surprise et n'avait fait aucune remarque. Cette indifférence n'avait en soi rien de particulier, car Mr Royall, comme la plupart de ses concitoyens, avait une façon passive d'accepter les événements. Il paraissait être arrivé depuis longtemps à cette conclusion : que des gens aussi obscurs que les habitants de North Dormer ne pouvaient jamais espérer de modifier aucun événement. Mais pour Charity, encore tout entière sous l'influence de son exaltation passionnée, ce silence avait quelque chose d'inquiétant. On eût dit que Lucius Harney n'avait jamais eu la moindre part à leur existence : l'imperturbable indifférence de Mr Royall semblait le reléguer dans le domaine de l'irréel.

Elle essaya de se plonger dans son travail, d'échapper au souci que lui causait l'absence de Harney. Quelque incident sans importance l'avait sans doute empêché de les rejoindre pour le repas de midi, mais elle était sûre qu'il n'en serait que plus empressé de la revoir, et qu'il n'attendrait pas jusqu'au dîner, où il ne la reverrait qu'en compagnie de Mr Royall et de Verena. Elle se demandait quelles seraient ses premières

paroles, et cherchait, en même temps, par quel moyen elle pourrait se débarrasser de la jeune Targatt, lorsqu'elle entendit un bruit de pas et vit entrer le jeune homme avec Mr Miles.

Le pasteur de Hepburn venait rarement à North Dormer, sauf aux jours où il devait officier dans la vieille église blanche qui, par un rare hasard dans ce pays de petites sectes, appartenait à la vieille communion épiscopalienne[1]. C'était un homme affable et vif, très désireux de profiter le plus possible du petit noyau de « fidèles » qui avait survécu en plein milieu sectaire, et résolu à combattre l'influence de la chapelle baptiste érigée à l'autre extrémité du village ; mais il était trop pris par son service paroissial à Hepbrun, gros bourg industriel plein de débits d'alcool, et il ne trouvait que rarement le temps de venir à North Dormer.

Charity, paroissiennne de l'église blanche (comme tous les gens « comme il faut » de North Dormer), admirait beaucoup Mr Miles. Pendant la mémorable excursion de Nettleton, elle avait même fait le rêve de se marier avec un monsieur ayant des traits aussi réguliers, et une aussi belle façon de s'exprimer, et qui habiterait, comme Mr Miles, un presbytère bâti en pierre de taille et tout couvert de vigne vierge. Elle avait été douloureusement surprise en découvrant qu'un tel privilège appartenait déjà à une dame blonde aux bandeaux frisés, et pourvue d'un gros bébé. L'arrivée de Lucius Harney avait depuis longtemps banni Mr Miles des rêves de Charity, et comme elle le regardait venir aux côtés de Harney, elle se rendit compte soudain de ce qu'il était réellement : un homme assez mûr, assez corpulent, avec une calvitie naissante que ne recouvrait qu'à demi son chapeau d'ecclésiastique, et un nez grec chevauché d'une paire de lunettes. Elle se demanda la raison de sa présence à North Dormer, un jour de semaine, et se sentit un peu déçue que Harney l'amenât avec lui à la bibliothèque, au lieu de s'y rendre seul.

Il apparut bientôt que Mr Miles était à North Dormer sur la prière de miss Hatchard. Il avait passé quelques jours à Springfield, où il était allé prêcher à la place d'un pasteur de ses amis, et la vieille fille avait profité de l'occasion pour le

1. Équivalent, aux États-Unis, de l'Église anglicane.

consulter sur les projets d'aération du *Memorial*. Porter la main sur l'arche sainte des Hatchard était une chose grave, et la bonne demoiselle, toujours pleine de scrupules, et (comme disait son cousin) de scrupules au sujet de ses scrupules, était fort aise d'avoir l'opinion de Mr Miles avant de se décider à commencer les travaux d'amélioration.

— D'après ce que m'a dit votre cousine, — expliqua le pasteur, — je n'ai pas très bien compris quels étaient les changements que vous vouliez faire, et comme les autres directeurs ne l'ont pas compris davantage, j'ai pensé qu'il valait mieux me rendre compte sur place... bien que je sois certain, — ajouta-t-il, en regardant amicalement le jeune homme à travers ses lunettes, — que personne, plus que vous, ne pouvait être compétent... Mais, vous le savez, ce lieu est sacro-saint.

— J'espère, — répondit en riant Harney, — qu'un petit peu d'air frais ne le profanera pas.

Tous deux marchèrent vers l'autre bout de la salle, tandis que le jeune architecte développait ses idées de réfection au pasteur.

Mr Miles avait salué les deux jeunes filles avec son affabilité habituelle, mais d'un air distrait, et d'après les bribes de conversation qui arrivaient jusqu'à Charity elle comprit qu'il était encore sous le charme de sa visite à Springfield, qui avait été pour lui un événement mondain d'une importance considérable.

— Ah ! les Cooperson... oui, vous les connaissez, sans doute, — disait-il à Harney. — Quelle jolie vieille demeure ! Et Ned Cooperson a réuni quelques tableaux de l'école impressionniste qui sont vraiment remarquables...

Les noms qu'il prononçait étaient incompréhensibles pour Charity.

— Oui, oui, en effet... le quatuor Schaefer a joué samedi soir au Lyric Hall, — continuait Mr Miles, — et, lundi, j'ai eu le plaisir de l'entendre encore chez Mrs Cooperson. Exécution admirable... Bach et Beethoven... une réception d'abord... A propos, j'ai vu miss Balch plusieurs fois... elle est vraiment en beauté...

Charity laissa tomber son crayon, et oublia d'écouter les titres chantonnés par Mamie Targatt. Pourquoi Mr Miles nommait-il ainsi tout à coup Annabel Balch?

— Ah, vraiment? — répondit Harney d'un air indifférent...

Et levant sa canne, il poursuivit :

— Voyez, mon plan est d'enlever ces casiers et d'ouvrir un œil-de-bœuf dans l'axe de celui du fronton.

— Je crois que miss Balch a l'intention de passer quelques jours avec miss Hatchard, — continua Mr Miles, qui suivait sa pensée ; puis, se souvenant brusquement pourquoi il était venu à la bibliothèque, il reprit :

— Oui, oui, je vois... je comprends. Cela donnera de l'air sans nuire à l'aspect de la salle. Non seulement je ne vois aucune objection à votre projet, mais je l'approuve...

La conversation continua, et peu à peu les deux hommes, tout en marchant, se rapprochèrent du bureau de Charity. Mr Miles s'arrêta et examina attentivement la jeune fille..

— N'êtes-vous pas un peu pâlotte, mon enfant? Trop de travail, peut-être? Mr Harney me dit que vous et Mamie vous êtes en train de remanier de fond en comble la bibliothèque.

Mr Miles n'oubliait jamais le nom de baptême de ses paroissiens, et quand il nomma Mamie Targatt il lui jeta un regard bienveillant par-dessus ses lunettes.

Puis, se tournant vers Charity :

— Ne prenez pas tant les choses à cœur, Charity ; ne vous fatiguez pas trop, et venez donc un de ces jours à Hepburn voir Mrs Miles.

Il lui serra la main, et fit un petit geste d'adieu à Mamie Targatt; puis il sortit de la bibliothèque accompagné d'Harney.

Charity avait cru voir à Harney un petit air gêné. Tout de suite elle s'imagina qu'il ne voulait pas se trouver seul avec elle ; et avec une soudaine angoisse elle se demanda s'il ne regrettait pas les paroles affectueuses qu'il lui avait dites la veille. Ces paroles avaient été plus fraternelles que tendres, mais la jeune fille avait perdu, dans la chaleur caressante de sa voix, leur sens exact. Harney lui avait fait sentir que le fait d'être une enfant abandonnée de la Montagne n'était pour lui qu'une raison de plus de la serrer dans ses bras et d'apaiser ses sanglots en lui murmurant des mots de consolation... et elle se souvint qu'au bout du voyage, quand elle descendit de la voiture, brisée de fatigue, glacée par le froid de la nuit et

tremblante d'émotion, elle marchait comme si la terre avait été une mer lumineuse se balançant sous ses pas.

Pourquoi donc Harney avait-il soudain changé? Pourquoi avait-il quitté la bibliothèque avec Mr Miles sans même s'excuser auprès d'elle de son absence au repas de midi? L'imagination inquiète de la jeune fille s'arrêta sur le nom d'Annabel Balch. Elle s'était figuré que le visage de Harney avait changé d'expression au moment où ce nom avait été prononcé. Annabel Balch avait été au garden-party de Springfield, belle à ravir!... Peut-être Mr Miles causait-il avec elle à l'heure où Charity et Harney, fuyant la pluie, étaient assis dans le taudis des Hyatt, entre un ivrogne et une vieille pauvresse démente! Charity ne savait pas exactement ce que pouvait être un « garden-party », mais la vision rapide qu'elle avait eue jadis des pelouses fleuries de Nettleton l'aidait à se représenter la scène, et le souvenir des toilettes que miss Balch portait à North Dormer, et dont elle parlait comme de « vieilles loques », permettait à Charity de se figurer avec quelle élégance elle devait être mise dans le monde. Charity comprit quels souvenirs agréables ce nom avait pu réveiller dans la pensée de Harney, et subitement elle sentit l'inutilité d'une lutte par trop inégale contre de telles influences.

Quand elle descendit de sa chambre pour le repas du soir elle s'étonna de ne point apercevoir Harney. Tout en attendant sur le perron, elle se souvint brusquement du ton ironique qu'avait eu Mr Royall pour parler de leur départ matinal de la veille. Mr Royall était assis près d'elle, sa chaise renversée en arrière, les pieds, chaussés de gros souliers noirs à élastiques, appuyés contre la balustrade du perron. Ses cheveux gris mal peignés se dressaient au-dessus de son front comme la crête d'un oiseau irrité, et la peau tannée de ses joues était tachetée de rouge. Charity savait que ces taches rouges étaient le signal d'une explosion de colère.

En effet, tout à coup il cria :

— Quand allons-nous manger? Verena a-t-elle encore manqué ses biscuits [1]?

1. On mange souvent à la campagne, au repas du soir, dans la Nouvelle Angleterre, des petits pains sans levure appelés des « biscuits ».

Charity eut un regard effrayé. Elle osa pourtant dire :

— Elle attend sans doute l'arrivée de Mr Harney.

— Mr Harney ne viendra pas.

Mr. Royall, ce disant, se leva, marcha vers la porte, et lança, en haussant la voix pour être entendu de la sourde :

— Allons, allons, Verena, le dîner !

Charity tremblait d'appréhension. Il était évident qu'il s'était passé quelque chose, et elle était sûre, maintenant, que Mr. Royall savait pourquoi Harney n'avait pas reparu à la maison rouge. Pour rien au monde elle n'eût voulu lui montrer son inquiétude. Elle prit donc sa place habituelle, tandis que son tuteur, s'asseyant en face d'elle, se versait une grande tasse de thé avant de lui passer la théière. Verena apporta des œufs brouillés ; il en remplit son assiette.

— N'en prenez-vous pas? — demanda-t-il à la jeune fille.

Charity se ressaisit et se mit à manger.

Le ton qu'avait pris Mr Royall pour lui dire : « Il ne viendra pas » lui sembla rempli d'une satisfaction menaçante. Elle eut l'intuition qu'il s'était mis, tout à coup, à haïr Lucius Harney, et comprit qu'elle en était certainement la cause. Mais elle n'avait aucun moyen de découvrir si c'était un acte d'hostilité de Mr Royall qui avait fait partir le jeune homme, ou si, tout simplement, celui-ci désirait éviter de la revoir après leur excursion à la maison des Hyatt. Tout le temps du repas elle chercha à garder un air indifférent ; mais elle se doutait que Mr Royall l'épiait sournoisement et que son agitation ne lui échappait pas.

Après le dîner elle regagna sa chambre. Bientôt, elle entendit Mr Royall traverser le corridor pour aller s'installer de nouveau sur le perron. Elle s'assit sur son lit, luttant désespérément contre le désir de descendre et de lui demander ce que Harney était devenu.

« J'aimerais mieux mourir que de le faire », se disait-elle tout bas. D'un seul mot, pourtant, il l'aurait tirée de sa douloureuse incertitude ; mais jamais elle ne consentirait à le lui demander.

Elle se leva et s'appuya à la fenêtre. La nuit était venue. L'arc léger de la lune nouvelle était suspendu au ras des collines. A travers l'obscurité, elle aperçut un ou deux passants

qui descendaient la route ; mais comme la soirée était trop fraîche pour que l'on pût flâner, les rares promeneurs eurent bientôt regagné leurs logis. Çà et là, maintenant, des fenêtres s'éclairaient. Un mince filet de lumière faisait éclater la blancheur d'un groupe de lys blancs dans le jardinet de la veuve Hawes ; plus loin, la lampe à pétrole de Carrick Fry projetait un cercle de clarté sur la jardinière rustique posée au milieu de sa pelouse. Longtemps, la jeune fille, agitée, resta penchée à sa fenêtre, une fièvre d'inquiétude aux tempes. Enfin elle gagna le couloir, prit son chapeau et sortit de la maison en coup de vent. Mr Royall était toujours assis sur le perron. Verena, ses vieilles mains croisées sur sa jupe rapiécée, avait pris place à ses côtés. Quand Charity descendit les marches Mr Royall lui cria :

— Où allez-vous?

Elle aurait pu répondre : « Chez Orma Fry » ou « chez les Targatt », et l'une ou l'autre réponse aurait pu être vraie, car elle n'avait pas de but arrêté. Mais elle se déroba en silence, résolue à ne pas reconnaître le droit de Mr Royall de la questionner.

A la grille du jardin elle s'arrêta, scrutant la rue à droite et à gauche. L'obscurité l'attirait ; l'idée lui vint aussi de monter sur la colline et de s'enfoncer dans le bois de mélèzes au-dessus de la prairie. Puis, elle examina encore la rue d'un regard indécis. Comme elle regardait, la lueur d'une lampe apparut à travers les sapins qui masquaient la maison de miss Hatchard. Lucius Harney était donc là?... Il n'était pas retourné à Hepburn avec Mr Miles, comme elle se l'était imaginé tout d'abord? Mais où avait-il dîné, et qu'est-ce qui l'avait empêché de venir prendre ses repas, comme d'habitude, chez Mr Royall? La lumière qui éclairait une des fenêtres de la maison Hatchard était une preuve certaine de la présence du jeune homme, car la femme de ménage n'était présente que le matin, afin de faire la chambre de Harney et préparer son café. Sans doute était-il à ce moment même assis devant sa lampe... Pour s'en assurer, Charity n'avait qu'à traverser la moitié du village, et à frapper à la fenêtre éclairée. Elle hésita quelques instants ; puis elle se dirigea vers la maison de miss Hatchard.

Elle marchait très vite, regardant à droite et à gauche, afin d'éviter les rencontres possibles. A moitié chemin elle traversa la rue en biais pour échapper à la clarté de la lampe de Carrick Fry. Toutes les fois qu'elle était malheureuse elle se sentait seule, butée contre un monde sans pitié ; alors un instinct de sauvagerie presque animale la possédait. La rue était vide : elle passa sans être vue par la grille du jardin et suivit le sentier qui menait à la demeure de miss Hatchard. La façade blanche apparaissait indistincte à travers les arbres, ne montrant qu'un petit rectangle de lumière à l'étage inférieur. Charity s'était imaginé que la lampe était dans le salon de miss Hatchard ; mais en s'avançant elle se rendit compte que la fenêtre éclairée se trouvait à un autre coin de la maison. Elle ne connaissait pas la pièce à laquelle appartenait cette fenêtre, et elle s'arrêta sous les arbres, prise d'une peur soudaine. Néanmoins, elle s'avança, marchant doucement sur le gazon, se tenant si près de la maison que la personne qui pouvait se trouver dans la pièce éclairée n'aurait pu la voir, au cas même ou elle aurait trahi sa présence en faisant du bruit.

La fenêtre s'ouvrait sur une étroite véranda surmontée d'un treillage couvert de clématites. Elle s'approcha tout près, écarta les branches de clématites et regarda. Elle aperçut un coin de la chambre, le pied d'un lit d'acajou, une gravure sur le mur, un lavabo sur lequel avait été jeté un essuie-mains, et l'extrémité de la table couverte d'un tapis vert sur laquelle se trouvait la lampe. Une moitié de l'abat-jour était visible, et juste sous cet abat-jour, deux mains fines et hâlées, l'une tenant un crayon et l'autre une règle, se mouvaient, en des gestes lents et précis, sur une planche à dessin.

Le cœur de Charity bondit, puis cessa de battre. Harney était là... et tandis que son âme à elle était ballottée sur une mer de douleur, elle le découvrait assis tranquillement devant une planche à dessin ! La vue de ces deux mains accomplissant leur besogne avec leur habileté, leur précision habituelles, la fit sortir de son rêve. Elle comprit tout à coup la disproportion entre l'angoisse qu'elle avait ressentie et la cause de son agitation... Elle était sur le point de se détourner de la

fenêtre, honteuse et humiliée, quand brusquement une des mains repoussa la planche, tandis que l'autre, d'un geste énervé, jetait au loin le crayon.

Charity avait souvent remarqué le soin extrême que Harney avait de ses dessins, et le souci et la méthode avec lesquels il exécutait et terminait tous ses travaux. Ce geste impatient, par lequel il avait repoussé loin de lui la planche à dessin, paraissait révéler un nouvel état d'âme. Cela trahissait un découragement subit, ou un dégoût de son travail, et la jeune fille se demanda si, lui aussi, il était en proie à de secrètes inquiétudes. L'impulsion qui la portait à fuir céda au besoin d'assouvir sa curiosité; elle monta les deux marches de la véranda et plongea son regard anxieux dans la chambre. Harney avait posé ses coudes sur la table, le menton appuyé sur ses mains croisées. Il avait retiré son veston, son gilet, et déboutonné le col de sa chemise de flanelle ; elle remarqua les lignes vigoureuses de son jeune cou, les muscles souples qui le reliait à la poitrine. Il regardait droit devant lui, les yeux fixes, un air de fatigue et de dégoût sur son visage; on eût dit qu'il contemplait dans un miroir invisible le reflet déformé de ses propres traits. Pendant un moment Charity, immobile, l'épia avec une sorte de terreur ; il lui apparaissait comme un être inconnu, un étranger sous le masque de traits familiers. Enfin, détachant ses yeux du jeune homme, elle vit sur le parquet une valise à moitié ouverte et bourrée de vêtements. Elle comprit alors qu'il était en train de préparer son départ, et qu'il avait probablement décidé de s'en aller sans la voir. Elle devina que cette décision, quelle qu'en fût la cause, le troublait profondément, et elle conclut immédiatement que son changement de plan était dû à quelque intervention malveillante de Mr Royall. Tous ses anciens ressentiments, toutes ses révoltes secrètes, se ravivèrent, mêlés confusément à l'émotion qu'excitait la proximité de Harney. Quelques heures auparavant, elle s'était sentie soutenue et consolée par l'amitié compatissante du jeune homme ; maintenant elle se trouvait de nouveau seule dans la vie, et doublement seule après cet instant de sympathie partagée.

Harney ignorait toujours sa présence. Immobile, le menton appuyé sur les mains, il fixait toujours d'un œil morne le

même endroit de la tenture. Il n'avait même pas eu l'énergie de terminer ses préparatifs : les vêtements et les papiers gisant sur le parquet autour de la valise l'attestaient. Tout à coup il dénoua ses mains, se levant brusquement, et Charity, dans la crainte d'être découverte, s'accroupit sur la marche de la véranda. La nuit était si obscure qu'il était peu probable qu'il parvînt à la découvrir, à moins d'ouvrir la fenêtre, et encore aurait-elle eu le temps de se dissimuler rapidement sous l'ombre épaisse des arbres. Il resta debout quelques instants, regardant autour de lui avec la même expression de fatigue et de dégoût, comme s'il se méprisait lui-même, lui, et tout ce qui l'entourait ; puis il vint s'asseoir devant la table, tira encore quelques traits incertains, et posa derechef son crayon. Enfin, il se leva, traversa la chambre, donnant en passant un coup de pied rageur à la valise, pour l'écarter de son chemin, et se jeta sur le lit, les bras repliés sous sa tête, fixant le plafond d'un air las et maussade. Combien de fois Charity l'avait-elle vu couché ainsi près d'elle, sur l'herbe des prés ou sur l'épais tapis des aiguilles des pins, les yeux fixés sur le ciel, le visage illuminé de plaisir comme par les taches de soleil que les branches faisaient bouger sur son front! Maintenant, ce visage était si changé qu'elle le reconnaissait à peine, et la douleur qu'elle ressentait de le voir ainsi désolé lui serrait la gorge. Des larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent sur ses joues.

Longtemps elle resta ainsi accroupie sur la marche, retenant son souffle, s'engourdissant dans une immobilité complète. Un mouvement de sa main, un léger coup sur la vitre, et elle se représentait le changement qui s'opérerait sur le visage de Harney. Dans toutes les veines de son jeune corps volontairement immobilisé elle sentait déjà le frisson de la proximité désirée, et la chaleur de l'accueil des yeux et des lèvres de Harney, s'il eût deviné sa présence; mais quelque chose l'empêchait de bouger. Ce n'était ni la peur du péché ni la crainte de la médisance ; elle n'avait jamais eu peur de sa vie. C'était simplement qu'elle venait subitement de comprendre ce qui arriverait si elle tentait d'entrer. C'était ce qui arrivait fatalement entre jeunes gens et jeunes filles, ce que North Dormer feignait publiquement d'ignorer, et ce

dont il ricanait en cachette. C'était ce que miss Hatchard ignorait sans doute véritablement, mais ce que toutes les camarades de Charity avaient deviné avant même d'avoir quitté l'école. C'était ce qui était arrivé à Julia, la sœur de Ally Hawes, ce qui l'avait fait partir à Nettleton, et ce qui faisait que, depuis ce jour, personne ne prononçait plus jamais son nom...

Bien entendu, ces histoires ne finissaient pas toujours d'une manière aussi sensationnelle que dans le cas de Julia Hawes. D'autres dénouements moins bruyants n'en étaient peut-être que plus tragiques. Charity avait toujours soupçonné que le sort de Julia avait dû avoir ses compensations. Il y avait en effet d'autres fins, pires que celle-là, tristes dénouements, mesquins, misérables, inavoués ou inavouables, et d'autres vies qui continuaient tristement, sans changement visible, toujours ligotées par l'hypocrisie impitoyable de la petite commune. Mais ce n'étaient point là les raisons qui la retenaient. Depuis la veille elle avait compris le trouble profond qu'elle sentirait si Harney la prenait encore dans ses bras : les mains se fondant l'une dans l'autre, la bouche brûlant la bouche, et la longue flamme la dévorant de la tête aux pieds. Un sentiment différent se mêlait à celui-ci : l'orgueil ému de la tendresse qu'il lui avait témoignée, la douceur étonnée que cette tendresse avait mise dans son cœur. Parfois, quand sa jeunesse flambait soudainement en elle, elle s'était vue cédant comme d'autres jeunes filles à de furtives caresses dans le crépuscule, sous les haies ; mais elle ne pouvait pas se diminuer ainsi devant Harney. Elle ne savait pas pourquoi il voulait s'en aller ; mais, puisqu'il s'en allait, elle sentait qu'elle ne devait rien faire pour défigurer la fière image qu'il emportait d'elle. S'il la voulait il devait la chercher : elle ne voulait pas qu'il la prît par une surprise des sens, comme il en avait peut-être pris tant d'autres, comme une Julia Hawes avait été prise...

Aucun bruit ne venait du village endormi. Dans l'obscurité profonde du jardin elle percevait, de temps en temps, un secret frémissement des branches, comme si quelque oiseau nocturne les frôlait. A un moment des pas se firent entendre près de la grille. Elle se rejeta dans l'ombre et le bruit se perdit

au loin, laissant derrière lui un silence plus profond. Les yeux de Charity se tenaient toujours fixés sur le visage tourmenté de Harney : elle sentait qu'elle ne pourrait point bouger tant qu'il ne ferait pas lui-même quelque mouvement. Cependant, elle commençait à s'engourdir dans son attitude gênée, et, parfois ses pensées devenaient si vacillantes qu'elle se rendait compte qu'elle ne restait là que parce qu'elle était anéantie de faiblesse.

Un temps dont elle perdit la notion se passa dans cette étrange veillée. Harney gisait toujours sur le lit, sans mouvement, les yeux ouverts et immobiles, comme suivant sa vision jusqu'à son douloureux dénouement. Soudain, il bougea, et changea légèrement d'attitude. Le cœur de Charity se mit à battre très fort. Mais le jeune homme ne fit qu'étendre ses bras, pour retomber tout de suite dans la même attitude. Avec un profond soupir, il rejeta d'un mouvement de tête familier ses cheveux du front ; puis tout son corps se détendit, sa face se tourna de côté sur l'oreiller. Le sourire habituel revint sur ses lèvres, et l'air farouche disparut de son visage, le laissant frais comme celui d'un enfant. Charity s'aperçut qu'il dormait.

Elle se leva alors et s'enfuit.

VIII

Charity avait tellement perdu la notion du temps passé sous la fenêtre de Harney qu'elle ne se rendit compte de l'heure tardive que lorsqu'elle fut dans la rue. Quand elle quitta l'ombre épaisse des sapins, toutes les fenêtres situées entre la demeure de miss Hatchard et la maison Royall étaient sans lumière.

Elle crut pourtant deviner, du côté de l'étang des canards, deux formes dans la nuit. Elle se rejeta vivement en arrière, et attendit... Rien ne bougea ; elle avait si longtemps tenu les yeux fixés sur la chambre éclairée que l'obscurité la troublait, et elle pensa qu'elle avait dû se tromper.

Elle continua son chemin, se demandant si Mr Royall

était encore sur le perron. Dans l'état d'excitation fébrile où elle se trouvait, il lui était assez indifférent qu'il l'attendît ou qu'il ne l'attendît pas. Elle se sentait planer au-dessus de la vie, sur un grand nuage d'angoisse, du haut duquel les réalités de chaque jour ne paraissaient guère plus que de petits points dans l'espace. Le perron était vide, le chapeau de Mr Royall pendait à la patère dans le vestibule, et la lampe de cuisine brûlait en attendant Charity. Elle la prit et monta se coucher.

Le lendemain, les heures de la matinée s'écoulèrent mornes et sans incident. Charity s'était imaginé que, d'une façon ou d'une autre, elle apprendrait le départ de Harney ; mais Verena, qu'isolait sa surdité, ne pouvait rien lui apprendre ; et nul visiteur ne se présenta pouvant l'éclairer à ce sujet.

Mr Royall sortit de bonne heure, comme d'habitude, et ne revint pas avant que Verena eût dressé la table pour le repas de midi. Quand il entra il alla droit à la cuisine et cria à la vieille : « Allons, à table ! » Dans la salle à manger, Charity était déjà assise à sa place habituelle, en face du couvert de Harney. Mr Royall n'ayant fait aucune allusion à l'absence du jeune homme, Charity ne demanda aucune explication. L'exaltation fiévreuse de la nuit précédente était tombée ; la jeune fille se disait que Harney était parti, avec indifférence, presque brutalement, et que, maintenant, sa vie à elle retomberait de nouveau dans l'étroite ornière d'où, une heure, il l'avait sortie. Elle se disait surtout, et avec une ironie amère, qu'une autre, plus hardie, n'aurait pas hésité à user de ses talents pour le garder.

Elle resta à table jusqu'à la fin du repas, afin de ne pas donner à Mr Royall le prétexte d'une remarque; mais quand il se leva, elle se leva également, laissant Verena desservir toute seule. Elle avait déjà gagné l'escalier quand Mr Royall l'interpella.

— J'ai la migraine, — dit-elle. — Je monte me coucher.

— Un moment, je vous prie. J'ai quelque chose à vous dire.

Elle devina qu'elle allait enfin être fixée. Tous ses nerfs se tendaient. En entrant dans le bureau, elle fit un dernier effort pour paraître indifférente.

Mr Royall se tenait debout au milieu de la pièce, ses épais sourcils hérissés, sa mâchoire inférieure agitée d'un léger tremblement. D'abord elle pensa qu'il avait bu ; mais elle voyait qu'il était de sang-froid, et en proie à une profonde et âpre émotion qui ne ressemblait en rien à ses accès de colère habituels. Tout à coup elle comprit que, jusqu'alors, elle ne l'avait jamais vraiment regardé; que jamais elle ne lui avait donné une pensée, et que, sauf le jour où il avait voulu forcer la porte de sa chambre, il n'avait représenté à ses yeux que *la personne qui est toujours là*, fait central et incontesté de la vie, aussi inévitable, mais aussi dépourvu d'intérêt, que le village même où ils habitaient. Même alors elle n'avait envisagé son tuteur que par rapport à elle-même, et ne s'était jamais demandé quels sentiments il pouvait éprouver vis-à-vis d'elle. Elle se bornait instinctivement à conclure qu'il la laisserait tranquille à l'avenir. Pour la première fois Mr Royall se dressait devant elle comme une réalité avec laquelle il fallait compter.

Les deux mains appuyées sur le dossier de sa chaise, il la dévisageait. Finalement il dit :

— Voyons, Charity, si nous causions une fois comme deux amis?

Tout de suite, elle eut l'impression que quelque chose qu'elle ignorait s'était passé et qu'elle était désormais en son pouvoir. Elle voulut se débattre, et jeta brusquement, sans savoir ce qu'elle disait :

— Où est Mr Harney? Pourquoi n'est-il pas revenu? L'avez-vous renvoyé?

La décomposition des traits de Mr Royall l'effraya. Il devint subitement exsangue, et les rides qui creusaient sa face basanée s'enfoncèrent et parurent presque noires.

— N'a-t-il pas eu le temps de répondre à quelques-unes de ces questions la nuit dernière? Vous avez été assez longtemps ensemble, — répondit-il.

Charity demeura sans voix. Sa pensée était si loin qu'elle dut faire effort pour comprendre la portée de l'accusation. Mais l'instinct de défense s'était déjà éveillé en elle.

— Qui donc a dit que nous étions ensemble hier au soir?

— A l'heure qu'il est tout le monde le dit.

— Alors, c'est vous qui leur avez mis ce mensonge dans la bouche...

Et d'un coup, avec un subit éclat de fureur elle s'écria :

— Oh ! comme je vous ai toujours haï !

Elle attendait une réplique sur le même ton, mais son exclamation tomba dans le silence.

— Je le sais, — répliqua Mr Royall lentement. — Mais ce n'est pas cela qui avancera beaucoup les choses.

— En tous cas, cela me permet de n'attacher aucune importance aux mensonges qu'il vous plaît de débiter sur moi.

— Si mensonges il y a, ce ne sont pas les miens. J'en jure sur la Bible, Charity. Je ne savais même pas où vous étiez; je ne suis pas sorti de cette maison hier soir.

Voyant qu'elle ne répondait rien, il reprit :

— Est-ce un mensonge d'avancer qu'on vous a vue sortir de chez miss Hatchard à minuit passé?

Elle se raidit dans un rire, toute sa hardiesse insolente revenue :

— Je n'ai pas songé à regarder l'heure.

— Malheureuse... malheureuse... vous... vous... Mon Dieu, pourquoi me l'avez-vous dit? — éclata-t-il en tombant sur sa chaise, la tête penchée sur la poitrine comme celle d'un vieillard.

Mais Charity avait repris possession d'elle-même, avec, cette fois, le sentiment du danger.

— Pensez-vous que je prendrais la peine de vous mentir? Qui êtes-vous, après tout, pour me demander où je vais quand je sors?

Mr Royall releva la tête. Son visage avait repris son expression calme, presque douce, l'expression que Charity se souvenait lui avoir vue parfois quand elle était petite fille, du vivant de Mrs Royall.

— Je vous en prie, Charity, — dit-il doucement, — ne continuons pas sur ce ton. Cela ne nous servira à rien, ni à l'un ni à l'autre. On vous a vue entrer dans la maison de cet homme... on vous a vue en sortir... Je sentais cela arriver, j'espérais intervenir à temps. Dieu m'est témoin que...

Elle l'interrompit, le cinglant de son mépris :

— Ah ! c'était donc vous? Je savais bien que c'était vous qui l'aviez renvoyé !

Il la regarda d'un air surpris.

— Ne vous l'a-t-il pas dit? Je croyais qu'il avait compris.

Il continuait à parler lentement, avec des arrêts pénibles :

— Je ne vous ai pas nommée : je me serais plutôt coupé la main. Je lui ai dit tout simplement que je ne pouvais pas me passer du cheval plus longtemps, et que Verena avait trop à faire avec la cuisine. Ce n'est sans doute pas la première fois que pareille aventure lui arrive. En tous les cas, il parut prendre la chose en douceur. Il m'a dit qu'il avait à peu près terminé ce qu'il était venu faire ; il n'y a pas eu un mot de plus entre nous... S'il vous a dit autre chose, il vous a menti.

Charity l'écoutait en proie à un accès de rage froide. Elle se moquait bien des potins du village... mais assister à l'anéantissement de tous ses rêves, froissés par une main brutale !

— Je vous ai dit que je ne lui avais pas parlé. Nous n'avons pas été ensemble cette nuit.

Surpris, Mr Royall, la regarda.

— Vous n'avez pas été ensemble cette nuit?

— Non... Ce n'est pas que je me soucie de ce que vous pouvez dire, vous autres... mais, aussi bien, pourquoi ne sauriez-vous pas la vérité? Nos relations ne sont pas ce que vous pensez... vous et les vilaines gens d'ici. Il était bon pour moi, c'était mon ami, voilà tout. Tout d'un coup il a cessé de venir, et j'ai bien deviné que vous en étiez la cause, *vous* ! — s'écria-t-elle, avec toute la rancune irritée que le passé avait accumulée en elle.

Et elle continua :

— Si bien que je suis allée chez lui hier soir pour lui demander ce que vous lui aviez dit...

Mr Royall poussa un soupir de soulagement.

— Mais alors... si vous ne l'avez pas trouvé chez lui, pourquoi êtes-vous restée si longtemps absente?... Charity, de grâce, répondez-moi. Comprenez-donc que j'ai besoin de savoir pour les faire taire.

Charity ne s'émut pas. Cette soudaine abdication de toute autorité sur elle la laissait indifférente. Elle ne sentit que l'outrage de son intervention.

— Ne voyez-vous donc pas que je me moque de ce que l'on dit de moi? Oui, c'est vrai... j'étais sortie pour le voir. Et je l'ai vu de loin... il était dans sa chambre. Mais je n'ai pas osé entrer. Je suis restée dehors tout le temps à le guetter. Mais je ne voulais pas qu'il crût que je courais après lui...

Elle sentit que la voix lui manquait, et se ressaisit dans un dernier élan de défi :

— Aussi longtemps que je vivrai, je ne vous pardonnerai pas! Je ne vous pardonnerai jamais !

Mr Royall ne répondit pas. Il demeura assis, la tête penchée, absorbé dans ses pensées. Ses mains aux veines saillantes étreignaient les bras de son fauteuil. L'âge semblait être tombé sur lui comme l'hiver descend sur les collines après les premières pluies d'automne. Enfin il releva la tête.

— Vous dites que vous vous moquez de ce que l'on dit de vous. Mais vous êtes la fille la plus fière que je connaisse, et la dernière, partant, à admettre que l'on vous critique. Or, vous savez bien qu'il y aura toujours des jaloux pour vous épier. Vous êtes la plus jolie et la plus fine jeune fille du village, et cela suffit à déchaîner toutes les mauvaises langues contre vous. Jusqu'à ces derniers temps vous n'aviez jamais fourni de prétexte à la médisance, pas plus qu'aux bavardages... Ce prétexte, on le possède maintenant et l'on s'en servira. Moi, je crois ce que vous me dites ; mais les autres, vous savez bien qu'ils ne le croiront pas... C'est Mrs Tom Fry qui vous a vue entrer chez Harney... deux ou trois autres mauvaises langues étaient là à guetter votre sortie... Songez-donc, vous avez passé des journées entières avec ce garçon depuis qu'il est ici... Je suis homme de loi, et je sais, hélas, combien la calomnie a la vie dure.

Il s'arrêta, mais Charity demeura immobile, ne donnant aucun signe d'acquiescement, ni même d'attention.

— C'est un garçon bien sympathique, — continua Mr Royall. — Moi-même j'avais plaisir à causer avec lui. Les jeunes gens d'ici n'ont pas eu sa chance. Mais il y a une vérité vieille comme le monde : c'est que lorsqu'un jeune homme a envie d'épouser une jeune fille il trouve toujours moyen de le lui dire.

Charity ne répondit pas. Rien ne pouvait lui être plus dou-

loureux et plus humiliant que d'entendre de telles paroles sortir de cette bouche.

Mr Royall se leva.

— Écoutez-moi, Charity. J'ai eu autrefois une mauvaise pensée et vous me l'avez fait payer cher. Ce compte n'est-il pas réglé? Il y a, en moi, quelque chose dont je ne suis pas toujours maître ; mais, sauf cette fois-là, j'ai toujours agi loyalement avec vous et vous l'avez toujours su... Vous saviez que vous n'aviez rien à craindre de moi. Malgré tous vos mépris et toutes vos railleries vous avez toujours su que je vous aimais comme un homme aime une femme honnête. Il est vrai que je suis beaucoup plus âgé que vous ; mais je dépasse de plusieurs coudées ce village et ses habitants, et cela, vous le savez aussi. J'ai gâché ma vie, il y a de longues années; mais il n'est peut-être pas trop tard pour la refaire. Si vous consentez à m'épouser nous partirons d'ici pour aller nous établir dans une grande ville, où l'on se débrouille toujours. Il n'est pas trop tard pour trouver un débouché. Je vois cela à la façon dont on m'accueille quand je vais à Hepburn ou à Nettleton pour plaider, ou pour m'occuper d'affaires.

Charity ne bougea pas. Rien dans cet appel n'atteignait son cœur et elle ne pensait qu'à trouver des répliques blessantes et flétrissantes. A l'entendre, une lassitude de plus en plus grande la gagnait. Que pouvait-il dire qui eût la moindre importance? Elle voyait l'ancienne vie se refermer sur elle et ne daignait pas même s'arrêter à la vision qu'il évoquait d'un avenir chimérique.

— Charity... Charity... dites que vous consentez... dites...

Elle entendit passer dans la voix de Mr Royall toute la fièvre de ses années perdues et de sa passion vainement prodiguée.

— A quoi sert tout ceci? Quand je m'en irai d'ici, ce ne sera pas avec vous, — dit-elle brutalement.

Tout en parlant, elle se dirigeait vers la porte ; mais elle le trouva devant elle, lui barrant le chemin. Il semblait soudainement grandi et fort, comme si l'extrémité de son humiliation lui avait donné une vigueur nouvelle.

— Ainsi, c'est tout ce que vous avez à me dire? C'est peu.

Il s'était adossé au chambranle de la porte, si imposant et si puissant qu'il semblait remplir, à lui seul, la pièce étroite.

— Eh bien, oui... vous avez raison : je n'ai aucun droit sur vous... Pourquoi songeriez-vous à un homme fini comme moi? Vous voulez l'autre, je ne vous en blâme pas. Vous avez jeté votre dévolu sur ce qu'il y avait de mieux, dès que l'occasion s'est présentée. C'est toujours comme cela que j'ai procédé moi-même.

Il la fixait de ses yeux pénétrants, et elle eut le sentiment que la lutte était en lui à son point extrême.

— Voulez-vous qu'il vous épouse? — demanda-t-il brusquement.

Ils se regardèrent un long moment dans les yeux, avec cette tragique égalité de courage qui donnait parfois à Charity le sentiment qu'ils étaient du même sang.

— Répondez. Voulez-vous qu'il vous épouse?... Il peut être ici dans une heure si vous le désirez. Ce n'est pas pour rien que je suis homme de loi depuis trente ans. Il a loué la voiture de Carrick Fry pour se faire conduire à Hepburn; mais il ne peut pas partir avant une heure. Et je puis lui présenter les choses de telle manière qu'il ne soit pas long à se décider... C'est un faible, au fond, et j'en ferai ce que je voudrai. Je ne dis pas que vous ne le regretterez pas plus tard... mais, par Dieu, vous l'épouserez si vous le voulez, et je vous y aiderai.

Elle l'écoutait en silence. Tout ce qu'il sentait et tout ce qu'il disait lui demeurait si lointain que nulle saillie méprisante n'aurait pu la soulager. Tout en l'écoutant, le souvenir des souliers boueux de Liff Hyatt écrasant les fleurs blanches de la ronce lui traversa l'esprit. Pareille aventure lui était arrivée : en elle, quelque chose avait fleuri, quelque chose d'éphémère mais d'exquis, quelque chose qu'elle avait dû voir piétiné sous ses yeux... Et tandis que cette pensée l'emplissait, elle apercevait Mr Royall devant elle, toujours appuyé contre le chambranle de la porte, mais abattu, diminué, comme si le silence de la jeune fille était la réponse qu'il redoutât le plus.

— Je ne veux rien de ce que vous pouvez m'offrir, — dit-elle froidement. — Je suis contente qu'il s'en aille.

Mr Royall resta encore un moment immobile, la main sur le bouton de la porte.

— Charity ! — dit-il d'un ton suppliant.

Elle ne répondit pas et il tourna alors le bouton et sortit. Elle l'entendit soulever le loquet de la porte d'entrée et le vit descendre les marches du perron. Il traversa le jardin, la taille penchée, la démarche lourde, et elle le vit s'éloigner lentement le long de la route.

Elle demeura quelque temps à la même place, toute tremblante encore d'humiliation. Les dernières paroles de Mr Royall résonnaient si fort à ses oreilles qu'il lui semblait que l'écho devait s'en propager dans tout le village, la proclamant une créature capable de se prêter aux plus viles suggestions. Sa honte l'écrasait comme une oppression physique : le plafond et les murs lui faisaient l'effet de se refermer sur elle, et elle fut brusquement saisie par le désir d'être dehors, très loin, là où elle pourrait respirer. Comme elle allait atteindre la porte d'entrée, Lucius Harney l'ouvrit.

Il avait l'air plus grave et moins assuré que d'habitude. Pendant un moment, ils se regardèrent sans parler. Machinalement, il lui tendit la main.

— Est-ce que vous sortiez? — demanda-t-il. — Puis-je entrer?

Le cœur de la jeune fille battait si violemment qu'elle eut peur de parler. Elle le regardait, les yeux dilatés, prête à pleurer; puis elle sentit que son silence pouvait la trahir, et, très vite, elle dit :

— Oui, entrez.

Elle le conduisit dans la salle à manger, et là ils s'assirent en face l'un de l'autre. La table, sur laquelle traînait encore l'huilier et la corbeille à pain en fer-blanc laqué, les séparait. Harney avait déposé son chapeau de paille, et, comme il était assis en face d'elle, dans son léger veston d'été, une cravate marron nouée sous son col de flanelle, ses cheveux lisses et bruns rejetés en arrière, elle se le représenta comme elle l'avait vu la nuit précédente, couché sur son lit, les cheveux épars tombant sur ses yeux, sa gorge nue sortant de sa chemise déboutonnée. Il ne lui avait jamais semblé si loin d'elle qu'au moment où cette vision passa dans son esprit.

Brusquement, il parla.

— Je suis si peiné que ce soit un adieu : vous savez sans doute que je pars, — dit-il d'un air embarrassé.

Elle devina qu'il se demandait jusqu'à quel point elle était renseignée sur les raisons de son départ.

— Sans doute vous avez terminé votre travail plus tôt que vous ne l'espériez, — dit-elle très bas.

— Oui... en effet... ou plutôt, non : il y a beaucoup de maisons que j'eusse aimé dessiner. Mais mon congé est limité, et puisque Mr Royall a besoin de son cheval, il me serait difficile, si je restais ici, de trouver un moyen de locomotion.

— Il n'y a pas beaucoup d'attelages à louer par ici, en effet, — dit-elle ; et il y eut un autre silence.

— J'ai passé ici des journées bien agréables. Je voulais vous remercier de l'accueil que vous m'avez fait, — continua-t-il, une légère rougeur sur le front.

Charity ne trouva aucune réponse. Il continua :

— Vous avez été tellement bonne pour moi. Je voulais vous le dire... Je voudrais vous voir plus heureuse, moins isolée... sans doute un de ces jours il se fera un changement dans votre vie.

Elle répondit :

— Rien ne change à North Dormer : personne ne s'y attend, du reste.

Sa réponse coupait court aux consolations banales que le jeune homme allait débiter. Il resta muet, la regardant d'un air indécis. Puis il dit, avec son doux sourire :

— Cela ne sera pas vrai pour vous. Non, cela ne peut l'être.

Le sourire de Harney fut comme un coup de couteau dans le cœur de Charity. Elle sentit les larmes monter, et se leva.

— Au revoir, — dit-elle.

Vaguement, elle comprit qu'elle lui avait tendu la main, et sentit que sa main à lui était glacée.

— Au revoir, — dit-il.

Sur le seuil de la porte il s'arrêta un instant.

— Vous direz au revoir pour moi à Verena.

Elle entendit qu'il traversait le vestibule et fermait la porte extérieure. Elle perçut le grincement des cailloux du

jardin sous ses pas rapides, et le cliquetis de la grille qui se refermait derrière lui.

Le lendemain matin, quand elle se leva après une nuit d'insomnie, l'aube froide éclairait ses vitres. Elle se pencha dehors et aperçut un petit garçon au visage couvert de taches de rousseur, qui se tenait de l'autre côté de la route, et qui levait les yeux vers elle. C'était le fils d'un fermier qui habitait, à quelques kilomètres de là, sur la route de Creston, et elle se demandait ce qu'il pouvait bien faire là, à cette heure matinale, et pourquoi il la regardait si obstinément. Quand l'enfant la vit, il traversa la route et vint, d'un air indifférent, s'appuyer contre la grille du jardin. Après un instant d'hésitation, personne ne bougeant dans la maison, elle jeta un châle sur sa chemise de nuit, descendit l'escalier et sortit. Lorqu'elle atteignit la grille le gamin s'en allait déjà sur la route en sifflant ; mais elle vit qu'une lettre avait été glissée entre les barreaux de bois de la grille. Elle la prit et remonta vivement dans sa chambre.

L'enveloppe portait son nom. Charity la décacheta et trouva quelques mots griffonnés à la hâte sur un feuillet arraché d'un carnet :

« *Je ne puis pas vous quitter ainsi. Je reste quelques jours à Creston River. Voulez-vous venir à ma rencontre à l'étang de Creston ? Je vous y attendrai jusqu'à ce soir.* »

IX

Charity, assise devant le miroir, essayait un chapeau que Ally Hawes lui avait confectionné en grand secret. Il était de paille blanche, avec un grand bord doublé de soie cerise qui donnait à son teint l'éclat rosé de la belle coquille tropicale sur la cheminée de la salle à manger.

Charity avait appuyé son petit miroir contre la vieille Bible reliée en cuir noir de Mrs Royall, le calant avec une grosse pierre blanche servant de presse-papier, où était peinte à l'huile une vue du Pont de Brooklyn. Elle se tenait là, ployant

les bords de son chapeau tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, tandis que, par-dessus son épaule, le pâle visage d'Ally semblait comme le mélancolique fantôme des bonheurs manqués.

— Je suis vraiment trop laide ! — dit Charity, avec un petit sourire de triomphe mal dissimulé.

Ally sourit aussi et reprit le chapeau.

— Je vais vite coudre les roses, de façon à ce que vous puissiez cacher le chapeau tout de suite.

Charity, avec un rire heureux, fit bouffer des doigts ses lourds cheveux sombres : elle savait combien Harney aimait à voir les frisons aux reflets d'acajou jouer autour de son front et sur sa nuque. Puis, allant s'asseoir sur son lit, elle contempla d'un œil nonchalant Ally penchée sur le chapeau, les sourcils froncés par l'attention qu'elle prêtait à sa tâche.

— Dites, Ally, n'avez-vous jamais envie d'aller passer une journée à Nettleton? — demanda-t-elle brusquement.

Ally, sans lever les yeux, fit un signe négatif.

— Non. Je me souviens toujours de cette horrible visite que j'y ai faite avec Julia... chez cette doctoresse...

— Oh ! Ally...

— C'est plus fort que moi. La maison est au coin de Wing Street et de Lake Avenue. Le tram électrique passe tout près ; le jour où le pasteur nous a emmenées voir les projections, j'ai reconnu l'endroit tout de suite, et je ne pouvais plus penser à autre chose. Il y a une grande enseigne noire avec des lettres d'or qui occupe toute la façade : « Consultations particulières »... Julia a été à deux doigts de la mort...

— Pauvre Julia ! — soupira Charity, de toute la hauteur de sa pureté et de son assurance.

Elle, Charity, avait un ami qui la respectait et qui avait toute sa confiance. Elle allait passer avec lui la journée du lendemain, le Quatre Juillet, jour de la Déclaration d'Indépendance [1], à Nettleton. Qui avait le droit d'y redire? Et quel mal y avait-il à cela? Le malheur, c'était que des filles comme Julia ne savaient pas faire leur choix, ni tenir les mauvais sujets à leur place... Charity sauta de son lit et tendit les mains.

— Est-ce fini? Donnez vite que j'essaie.

1. Fête Nationale des États-Unis.

Elle se coiffa et se sourit à elle-même. Elle ne pensait plus à Julia...

Le lendemain matin elle se leva avec l'aube et, se penchant de sa fenêtre, vit la chaude clarté du soleil s'étendre derrière les collines, et la lueur argentée qui précède une chaude journée trembler sur les champs endormis.

Son plan avait été fait avec grand soin. Elle avait annoncé qu'elle allait à une fête champêtre organisée par la « Fraternité de l'Espoir » de Hepburn, et comme personne à North Dormer n'avait dessein de s'aventurer aussi loin, il était peu probable que l'on vint à constater son absence. D'ailleurs, elle ne s'en souciait guère. Elle était résolue à affirmer son indépendance, et si elle s'abaissait à mentir au sujet de la fête de Hepburn, cette dissimulation était surtout due au secret instinct qui la faisait toujours trembler pour la sécurité de son bonheur. En quelque endroit qu'elle pût se trouver avec Lucius Harney, elle eût aimé qu'un impénétrable nuage les enveloppât.

Il avait été convenu qu'elle irait à pied retrouver le jeune homme en un certain point de la route de Creston. Là, il l'aurait attendue avec une voiture pour la conduire à Hepburn, de façon à prendre le train de neuf heures et demie pour Nettleton. Harney s'était tout d'abord montré peu enthousiaste au sujet de l'excursion. Il voulait bien emmener Charity à Nettleton, mais la pressait vivement de ne pas choisir le Quatre Juillet pour leur visite, à cause de la foule, du retard probable des trains, et de la difficulté pour elle de rentrer avant la nuit. Mais voyant qu'elle tenait à son idée, il céda et feignit de se montrer tout joyeux à la pensée de cette escapade. Charity comprenait très bien que, pour un jeune homme « de la ville », la fête du Quatre Juillet à Nettleton devait être bien peu de chose ; mais pour elle tout spectacle était chose nouvelle, et un grand désir la tenait de se promener dans les rues d'une ville, un jour de fête, au bras de son ami, et bousculée par des badauds endimanchés. La seule ombre au tableau venait du fait que les boutiques seraient fermées ; mais elle espérait que Harney la ferait revenir un autre jour où elles seraient ouvertes.

Elle sortit furtivement de la maison rouge, et traversa la cuisine à pas de loup, sans avoir été vue de Verena, penchée sur son fourneau. Pour ne pas attirer l'attention, elle avait enveloppé son beau chapeau dans du papier, et jeté une longue écharpe grise appartenant à Mrs Royall sur la robe de mousseline blanche à entre-deux confectionnée par les doigts habiles de Ally. Les dix dollars que Mr Royall lui avait donnés, et une partie de ses petites économies à elle, avaient été dépensés pour sa toilette, et quand Harney sauta de la voiture pour venir à sa rencontre elle fut rémunérée par l'admiration lue dans ses yeux.

Le gamin de Creston, le même qui lui avait apporté le billet de Harney, devait attendre avec la voiture à Hepburn jusqu'à leur retour. Il grimpa dans le petit « buggy » et se jucha aux pieds de Charity, les jambes pendantes entre les roues. Charity et Harney ne pouvaient se dire grand'chose à cause de sa présence, mais peu leur importait. Une longue journée d'été s'étendait devant eux, vaste comme les lointains bleus derrière les collines, et la jeune fille trouvait un plaisir subtil à la contrainte qui retardait l'heure des confidences.

Lorsque, deux semaines auparavant, Charity était venue à l'étang de Creston à l'appel de Harney, son cœur débordait à ce point d'humiliation et de colère, que la première parole du jeune homme eût pu la blesser irrémédiablement ; mais il avait trouvé le mot juste, un mot de simple amitié. Sans faire allusion à ce qui s'était passé entre Mr Royall et lui, il avait expliqué très naturellement son départ par la pénurie des moyens de transport à North Dormer, et par le fait que Creston River se trouvait être un centre d'excursions plus commode. Il avait loué à la semaine un « buggy » appartenant au père du gamin, propriétaire d'une remise qui desservait quelques mornes pensions disséminées sur les bords de Creston Lake, et il dit à Charity qu'il ne pouvait pas, se trouvant dans le voisinage, renoncer au plaisir de continuer à la voir le plus souvent possible.

Lorsqu'ils prirent congé l'un de l'autre, elle avait promis de continuer à être son guide dans les excursions qu'il projetait. De fait, il avait découvert, à distance possible, un certain nombre d'habitations dignes d'intérêt ; et pendant la

quinzaine qui suivit, ils parcoururent le pays dans tous les sens en bons camarades. Dans la plupart des amourettes entre jeunes filles et gars du village, les baisers suppléaient le plus souvent au défaut de conversation ; mais, sauf au moment de leur retour de la maison brune, lorsqu'il la tenait toute bouleversée dans ses bras, Harney n'avait jamais cherché à la surprendre d'une caresse soudaine. Il semblait que son désir fût comblé à respirer la présence de la jeune fille comme celle d'une fleur ; mais le plaisir qu'il prenait à être avec elle, et le sens qu'il avait de sa jeunesse et de sa grâce, brillaient perpétuellement dans ses yeux et adoucissaient les inflexions de sa voix. Elle s'en rendait compte, et considérait sa réserve comme le respect dû à une jeune fille bien élevée.

L'allure rapide du bon trotteur attelé au « buggy » créait autour d'eux un courant d'air frais ; mais quand ils atteignirent Hepburn ils se trouvèrent tout à coup oppressés de la lourde chaleur. Le quai de la gare était noir de monde. Charity et Harney se réfugièrent dans la salle d'attente, bondée aussi d'une foule qu'alanguissait déjà la chaleur et la longue attente des trains en retard. Des mères étaient aux prises avec des nourrissons geignants, ou essayaient d'arracher leurs aînés à la fascination de la voie ; des jeunes filles avec leurs « amis » ricanaient et se bousculaient, se passant des bonbons dans des sacs poisseux, tandis que les pères de famille, le col défait et luisants de sueur, portaient de lourds rejetons tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre, tout en quêtant d'un œil inquiet les représentants dispersés de leur famille.

A la fin le train arriva et la foule s'y engouffra. Harney hissa Charity dans la première voiture et, s'étant emparé de haute lutte d'une banquette à deux places, ils s'y installèrent dans un heureux isolement, tandis que le train les emportait à travers de grasses prairies semées de bouquets d'arbres. La brume du matin était devenue une sorte de vibration claire répandue sur toutes choses, pareille aux moires qui agitent l'air autour d'une flamme ; et l'opulent paysage en paraissait comme accablé de langueur. Mais pour Charity la chaleur était un stimulant, enveloppant le monde entier dans la flamme dont brûlait son cœur. De temps en temps une secousse du train la jetait contre Harney, dont le bras la frôlait à

travers la fine mousseline de sa robe. Elle se redressait, leurs yeux se rencontraient, et le souffle brûlant du jour semblait les confondre en un seul être.

Le train entra en tonnerre dans la gare de Nettleton; le flot des voyageurs emporta le couple, et ils se trouvèrent sur une place poudreuse, encombrée de fiacres et de tapissières à rideaux, traînés par de maigres haridelles couvertes de filets frangés pour les préserver des mouches, et balançant tristement leurs longues têtes résignées.

Une horde de cochers braillait : « A l'hôtel de l'Aigle », « A l'hôtel Washington », « Par ici pour le lac », « En voiture pour Greytop », et leurs appels bruyants se mêlaient aux détonations des pétards et des mortiers, et aux stridences d'une fanfare de pompiers essayant de jouer la *Veuve joyeuse* tandis qu'on les entassait dans un immense omnibus pavoisé.

Les auberges qui entouraient la place étaient également pavoisées, et enguirlandées de lanternes en papier. Harney et Charity gagnèrent la grande rue. Au-dessus de leurs têtes les fils de fer innombrables tendus sur de grands poteaux en ciment semblaient vibrer et bourdonner dans la chaleur, et le long des hautes façades de briques et de granit, la double ligne de drapeaux et de lanternes allaient rejoindre les arbres du parc à l'extrémité de la perspective.

Ce chatoiement de couleurs, ce tohu-bohu de fête populaire, semblaient transformer Nettleton en grande ville. Charity ne pouvait croire que Springfield, ou même Boston, eussent quelque chose de plus beau à montrer, et elle se demandait si, à ce moment même, Annabel Balch, au bras d'un jeune homme aussi élégant que Harney, cheminait dans un décor aussi merveilleux que celui qui s'offrait à ses yeux.

— Où voulez-vous que nous allions d'abord? — demanda Harney; mais comme elle tournait vers lui le regard vague de ses yeux ravis, il devina la réponse et dit :

— Nous faisons un tour dans les rues, n'est-ce pas?

Le trottoir regorgeait de monde. Ils y virent leurs compagnons de voyage, mêlés à d'autres voyageurs venus d'autres directions, à la population de Nettleton, et aux ouvriers des filatures qui bordent le Creston. Les boutiques étaient fer-

mées, mais on l'aurait à peine remarqué, si nombreuses étaient les portes vitrées ouvertes sur les cabarets, les restaurants, les pharmacies avec des « fontaines » de soda-water glacée fonctionnant à jet continu, les étalages de fruitiers et de confiseurs où s'amoncelaient des gâteaux aux fraises, des bonbons à la noix de coco, des plateaux couverts de boîtes de caramels et de boules de gomme, des paniers pleins de fraises, des grandes grappes de bananes. Devant certaines boutiques étaient dressés des tréteaux où s'empilaient des oranges et des pommes, des poires et des corbeilles de framboises toutes sucrées de poussière. L'air était saturé d'une odeur de fruits trop mûrs, de café, de bière et de pommes de terre frites.

Les boutiques closes laissaient deviner à travers les vitres de leur devanture quelque chose de leurs trésors cachés. Des flots de soie et de ruban déferlaient contre des berges de mousse, d'où émergeaient, comme des orchidées tropicales, des chapeaux enrubannés. Des rangées de gramophones ouvraient leurs gueules géantes à côté de bicyclettes luisantes qui semblaient attendre le signal d'un *starter* invisible ; des fantaisies de toutes sortes, menus objets en cuir, en carton-pâte, en celluloïd, s'offraient inutiles et tentantes ; et dans une vaste baie, qui semblait prête à s'ouvrir pour les laisser se mêler à la foule, d'élégantes dames en cire, vêtues de robes provocantes, et que l'on eût dit absorbées dans un papotage de salon, montraient du doigt, d'un geste hardi et pudique à la fois, leurs corsets roses et leurs combinaisons diaphanes.

Tout à coup Harney s'aperçut que sa montre s'était arrêtée et entra dans la boutique d'un petit bijoutier. Pendant qu'on examinait la montre, Charity se pencha sur une vitrine où brillaient, posées comme autant d'étoiles sur un fond de velours bleu sombre, des broches, des bagues et des épingles. Elle n'avait jamais vu de bijoux d'aussi près ; elle brûlait d'envie de lever la glace, de plonger sa main parmi ces trésors scintillants. Mais la montre de Harney était déjà réparée, et la main du jeune homme, se posant sur le bras de Charity, la tira de son rêve.

— Qu'est-ce qui vous plaît le mieux là-dedans? — demanda-t-il en se penchant à côté d'elle sur la vitrine.

— Je ne sais pas...

Elle montra une branche de muguet en or, avec des fleurs en émail.

— Ne trouvez-vous pas que cette broche bleue est plus jolie? — suggéra-t-il.

Et tout de suite le muguet parut une chose bien insignifiante comparée à la petite pierre ronde, bleue comme un lac de montagne, et cerclée de points brillants. Charity rougit de son manque de goût.

— La broche est si belle que je n'osais pas même la regarder.

Il rit, et tous deux sortirent de la boutique ; mais quelques pas plus loin Harney s'écria :

— Tiens, j'ai oublié quelque chose.

Et il la quitta brusquement. Charity, s'arrêtant devant une boutique de gramophones, contempla les immenses gueules roses jusqu'au moment où il la rejoignit et glissa son bras sous le sien.

— Vous n'aurez plus peur maintenant de regarder la broche bleue, car elle est à vous, — dit-il.

Et elle sentit qu'il lui glissait un petit écrin dans la main. Son cœur bondit de joie, mais elle n'eut qu'un balbutiement timide. Elle s'était souvenue tout d'un coup des jeunes filles qu'elle avait entendues discuter ensemble le meilleur moyen de se faire offrir des cadeaux par leurs « amis », et elle eut peur que Harney pût s'imaginer qu'elle s'était penchée sur la vitrine du bijoutier dans l'espoir de se faire donner un présent...

Un peu plus loin, ils franchirent une porte vitrée ouvrant sur un grand hall très clair d'où partait un escalier monumental à rampe d'acajou. Dans chaque coin du hall il y avait des comptoirs grillagés de cuivre, où s'étalaient des cigares, des bonbons, des journaux et des magazines.

— Il faut que nous songions à déjeuner, — dit Harney.

Il conduisit Charity dans un cabinet de toilette revêtu de céramiques luisantes, et tout orné de glaces, où des jeunes filles en toilettes tapageuses se poudraient et redressaient leurs immenses chapeaux empanachés. Quand elles furent parties, Charity osa enfin plonger son visage brûlant dans

l'une des cuvettes de marbre, et rajuster son chapeau, dont le bord avait été un peu déformé par les ombrelles des promeneurs.

Les toilettes étalées aux vitrines des magasins de nouveautés l'avaient tellement impressionnée qu'elle osait à peine se regarder dans le miroir ; mais quand elle leva enfin les yeux, l'éclat de son visage sous son chapeau doublé de cerise, et la ligne de ses jeunes épaules à travers la mousseline légère, lui rendirent tout son courage. Elle sortit la broche bleue du petit écrin, la fixa sur son corsage, et se dirigea vers le restaurant, la tête haute, comme si elle avait de tout temps foulé les dalles de marbre des grands hôtels en compagnie de jeunes gens non moins élégants que Harney.

Elle se sentit un peu intimidée à la vue des serveuses en noir, aux physionomies hautaines surmontées de petits bonnets coquets, qui circulaient, dédaigneuses, entre les tables serrées.

— On ne pourra pas vous servir avant une heure, — fit l'une d'elles en passant.

Harney s'arrêta, jetant autour de la salle encombrée un regard hésitant.

— Décidément, nous ne pouvons pas rester ici à étouffer, — déclara-t-il, — essayons ailleurs...

Et avec un sentiment de soulagement Charity le suivit hors de ce lieu de splendeur inhospitalière.

Après une marche fatigante, et plusieurs tentatives infructueuses, ils découvrirent enfin, dans une rue retirée, un petit caboulot pompeusement intitulé : « Restaurant Français ». Sous une toile tendue, quelques tables étaient dressées en plein air entre des plates-bandes de zinnias et de pétunias : un gros orme les ombrageait, se penchant par-dessus la clôture d'un jardin voisin. Ils déjeunèrent là de mets de goût étrange, tandis que Harney, renversé dans une chaise à bascule, grillait des cigarettes et versait dans le verre de Charity un vin couleur de paille, le même, assura-t-il, que celui qui se boit en France dans les joyeux vide-bouteilles du même genre.

Charity trouva le vin moins bon que le sirop de « sarsaparilla [1] », mais elle en but une gorgée pour le plaisir d'imiter

1. Boisson rafraichissante américaine.

Harney et de s'imaginer qu'elle voyageait avec lui en pays lointain. L'illusion s'augmenta du fait qu'ils étaient servis par une femme robuste, aux cheveux noirs bien lissés, au rire aimable, qui échangeait avec Harney des mots inintelligibles, ravie de voir qu'il pouvait lui répondre. Aux autres tables, des gens du peuple, probablement des ouvriers d'usine, parlaient entre eux la même langue, et jetaient sur Harney et Charity des regards bienveillants. Un caniche miteux, aux petits yeux roses, furetait sous les tables, et quémandait des morceaux de sucre en se dressant sur son séant de façon burlesque.

Harney ne paraissait nullement pressé de quitter le restaurant. Bien que l'endroit fût chaud, il était du moins ombragé et tranquille, et il ne leur arrivait qu'un écho lointain du bruit des tramways, des hurlements des trompes d'automobiles, du vacarme des orgues mécaniques, des cris rauques des mégaphones et de la grande rumeur de la foule qui grossissait sans cesse. Le jeune homme, paresseusement allongé, fumait un cigare, flattait le caniche de la main et remuait le sucre dans le café que la patronne leur avait versé dans des tasses ébréchées.

— C'est du bon, vous savez, — dit-il, corrigeant d'un mot toutes les idées antérieures de Charity quant aux qualités requises pour ce breuvage.

Ils n'avaient pas encore fait de projets pour le reste de la journée, et quand Harney demanda à Charity où elle désirait aller, elle ne sut pas comment choisir parmi tant d'alternatives séduisantes. Enfin elle avoua qu'elle désirait vivement voir le lac, qu'elle n'avait pu visiter lors de son premier voyage à Nettleton ; et quand Harney répondit : « Oh ! nous avons le temps, ce sera plus agréable un peu plus tard », elle proposa d'aller au cinéma, comme le jour de l'excursion organisée par Mr Miles. Elle crut deviner que l'idée ne souriait pas à Harney, sans doute à cause de la chaleur ; mais il s'essuya le front avec son mouchoir fin, et dit gaiement :

— Eh bien ! va pour le cinéma.

Avec une dernière caresse au chien ils prirent congé du petit restaurant.

La matinée organisée par Mr Miles avait eu lieu dans la

salle de l'Association des Jeunes Gens Chrétiens, local austère aux murs blancs unis, avec un grand orgue surmontant l'estrade; mais tout autre était l'endroit tout luisant d'or où Harney conduisit Charity. Entre deux rangs d'immenses affiches représentant des gredins en habit de soirée poignardés par de blondes beautés, ils gagnèrent un théâtre aux amples draperies de velours, et bondé jusqu'aux dernières limites de la compressibilité humaine. Alors, lorsque les rideaux de la scène s'écartèrent, un éblouissement lumineux remplit le cerveau de la jeune fille. Tout ce que le monde pouvait avoir à montrer d'étrange et de merveilleux sembla passer devant elle dans un chaos de palmiers et de minarets, de charges de cavalerie, de lions rugissants, de policemen comiques, d'assassins aux masques terribles. La foule qui l'entourait, les centaines de visages blêmes de chaleur, jeunes, vieux ou d'âge mûri, mais tous en proie à la même émotion contagieuse, vint à faire partie du spectacle et à danser sur l'écran avec les figures des tableaux.

Bientôt la pensée de la rafraîchissante course en tramway jusqu'au lac devint irrésistible. Charity et Harney sortirent du théâtre en jouant des coudes, et comme ils se tenaient sur le trottoir brûlant, Harney tout pâli par la chaleur, et Charity elle-même un peu déprimée, ils virent arriver un jeune homme au volant d'une petite automobile électrique portant sur une bande de calicot : « Dix dollars pour le tour du lac ». Avant que Charity eut compris ce qui se passait, Harney avait arrêté la voiturette.

— Voulez-vous que je vous conduise au match de base-ball, et vous ramène ensuite au lac? Ça ne coûte que quinze dollars en plus, — proposa le chauffeur avec un sourire engageant.

Mais Charity dit vivement :

— J'aime mieux aller tout droit au lac.

La rue était si encombrée qu'on n'avançait qu'avec peine; mais l'orgueil d'être assise dans l'automobile qui se frayait péniblement un chemin entre les tapissières et les tramways bondés fit que les moments parurent trop courts à Charity.

— Nous approchons de l'Avenue du Lac, — cria le jeune homme par-dessus son épaule.

Et comme ils s'arrêtaient pour laisser passer une tapissière

où étaient entassés une trentaine de « Chevaliers de Pythias[1] », en chapeaux à plumes, avec des épées, Charity leva les yeux et vit au coin de la rue une maison de briques avec une grande enseigne noire et or : « Dr Merkle, Consultations privées à toute heure ». Tout à coup elle se souvint des paroles de Ally Hawes : « La maison était au coin de Wing Street et de Lake Avenue... Il y a une grande enseigne noire sur la façade... » et malgré la chaleur et son ravissement, elle se sentit prise d'un frisson glacé.

(*A suivre.*)

EDITH WHARTON

1. Un Chapitre des francs-maçons américains.

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

7 mai 1861.

Ma chère mère, je t'ai peut-être trop alarmée ce matin ; sans que je sache comment, la fièvre l'étouffement et le tremblement ont disparu, et j'ai pu manger.

Mais toutes les difficultés et les inquiétudes subsistent. Quelles insupportables crises !

Tu ne t'es pas aperçue qu'à la fin du *Wagner* il y a une partie inédite. Je te l'avais indiquée sur la première page.

Quant aux articles critiques, il faut cependant bien s'y accoutumer. Depuis plusieurs années tu aurais pu t'y faire, et d'ailleurs cela durera toujours.

J'ai vu la personne dont je craignais la visite. Quelle humiliation !

Pas de timbres.

J'ai cru bien faire en t'écrivant tout de suite.

CHARLES

1. Œuvre posthume. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août, du 1er et du 15 septembre 1917.

7 mai 1861.

Ma bonne chère mère, ta lettre m'a fait pleurer, moi qui ne pleure jamais. Pauvre maman, toute solitaire, il ne faut pas trop te désoler. Qui sait si cette année ne contiendra pas quelques plaisirs? Les plaisirs sont comme les peines, tellement inattendus !

Je te raconterai plus au long toutes mes colères et toutes mes angoisses. Si j'avais eu de l'argent, je serais parti tout de suite. En dehors de mes angoisses d'argent, j'ai eu des chagrins d'une nature toute morale, et malheureusement rien n'est terminé.

Tu as fort bien fait de m'écrire. Car j'étais excessivement inquiet. Il ne faut pas m'en vouloir si je suis si bref — ou plutôt non, j'aime mieux tout dire aujourd'hui.

Tu sais ou tu devines que pour mettre des idées et des images sur le papier, il faut un certain entrain, une certaine gaieté d'esprit, incompatible avec les grandes inquiétudes et les grandes colères, d'où il suit que trop de chagrin empêche de gagner de l'argent.

Tu sais aussi que je suis venu à Neuilly dans le but de dépenser moins d'argent et aussi d'être agréable à une femme malade.

Maintenant tu vas voir ce qui s'est passé, et, avant tout, sache que j'ai maintenu ma colère quinze jours entiers.

Quand on a vécu dix-neuf ans avec et pour une femme, on a tous les jours quelque chose à lui dire. Or, j'ai trouvé ici un frère qui a reparu, il y a un an, et qui restait dans la chambre de Jeanne depuis huit heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Pas une seconde pour les confidences. Voulant la ménager dans l'état où elle est, je me suis contenu longtemps ; enfin un soir à minuit, je lui ai dit avec toutes sortes de ménagements que j'étais venu ici pour elle, que je n'avais aucun droit de chasser son frère, mais que puisque j'étais tenu à l'écart, j'allais me retirer chez ma mère, qui, elle aussi, avait besoin de moi, — que je ne prétendais nullement la priver d'argent, mais que, puisque son frère la prenait tout entière à mon détriment, il était juste que lui qui gagne plus qu'un littérateur, et qui n'a pas cinquante mille francs de dettes,

grossissantes par les intérêts, vînt au secours de sa sœur malade, et entrât désormais en participation, pour les deux tiers ou la moitié, des dépenses à elle nécessaires. Je m'attendais à une explosion de mauvaise humeur. Du tout, mais beaucoup de pleurs. Elle m'a dit qu'elle connaissait mon dévouement, mes tourments, mes angoisses, *que ce que je disais était très juste*, qu'elle allait presser son frère de reprendre ses affaires, mais qu'elle craignait bien que ma demande fût mal accueillie, *puisque, pendant tant d'années d'absence, il n'avait jamais envoyé d'argent à sa mère*. En effet le lendemain, elle a entamé la question : « Tu es ici toute la journée. Tu me prives de vivre avec Charles. Il est entré, à cause de moi en partie, dans d'inextricables embarras ; il va se retirer : mais il compte que tu voudras bien entrer pour la moitié dans la dépense de ma vie. »

Tu ne devinerais jamais la réponse, si sotte et si barbare que, si elle m'avait été faite directement, j'aurais coupé le visage de l'homme à coups de canne. « Que je devais être accoutumé à la gêne et aux embarras ; que quand on se chargeait d'une femme, c'est qu'on savait pouvoir le faire ; que, quant à lui, il n'avait jamais mis d'argent de côté, et que, pour l'avenir même, il ne fallait pas compter sur lui. »

J'ai demandé à Jeanne *ce qu'elle pensait d'une pareille réponse*. Pour moi, je me suis figuré qu'il y avait peut-être quelque chose là-dessous, qu'elle avait commis peut-être quelque grosse dette vis-à-vis de son frère, d'où celui-ci croyait pouvoir tirer le droit de ne pas se gêner. Je l'ai questionnée doucement à ce sujet. « Combien as-tu emprunté à ton frère depuis *un an*, pendant que je vivais à l'hôtel? »

« Il ne m'a donné que deux cents francs. » C'est sa réponse. — C'est-à-dire, en bon français, que trouvant la vie toute faite chez sa sœur, il ne s'était nullement pressé de retourner à ses occupations. Il n'est pas étonnant qu'elle soit si mal habillée, et n'ait pas de quoi payer ses médecins.

Tant de pleurs dans ce visage vieilli, toute cette indécision dans un être affaibli m'ont touché ; ma colère s'est apaisée. Mais je suis dans un état d'irritation perpétuelle que mes préoccupations extérieures ne sont pas faites pour diminuer.

Pour t'en donner une idée, j'ai besoin de quatre mille francs le 10, et j'en ai mille huit cent soixante.

Voilà où en sont les choses.

Quand Jeanne a besoin de me voir, elle vient dans ma chambre. Ce monsieur ne sort pas de chez elle, et si je me décide à quitter Paris, il ne viendra pas au secours de sa sœur malade.

Je me suis bien souvent et justement accusé moi-même d'un monstrueux égoïsme. Mais, ma foi ! le mien n'est jamais monté jusque-là.

Mais qu'est-ce (que) coûte donc ta falaise? Cette falaise m'a fait faire une noire réflexion. Tu la devines ; mais gagner de l'argent dans un pareil imbroglio d'horreurs ! Est-ce que c'est possible?

Pense à mon conseil judiciaire, et aime-moi bien, et applique toi à te bien porter.

CHARLES

8 mai 1861.

En effet, il est possible que la reconnaissance me fasse faire ce que n'ont jamais pu m'obliger à faire les plus dures nécessités. De cette reconnaissance, il est inutile de te parler ; je n'ai d'ami que toi ; je sens combien tu souffres, je sens qu'il faudra te récompenser le plus vite possible. Mais je suis maintenant effrayé de la rapidité de ton zèle. Ma première pensée a été de te renvoyer les cinq cents francs ; je me sentais honteux. J'ai réfléchi que, le 15, j'allais avoir de nouveaux embarras sur les bras ; et enfin j'ai vu, par l'autre lettre, que tu les considérais comme un acompte sur des arrangements postérieurs.

Tu me dis qu'il ne faut pas m'effrayer du malaise physique dont je suis cause. Je t'ai vue si souvent souffrir pour des causes morales, que je te supplie de m'écrire tout de suite où tu en es. *Je t'en supplie, entends-tu bien?* D'ailleurs je t'écrirai tous les jours jusqu'au moment de ton départ, et j'espère que tu en feras presque autant.

Pour être bref, ces cinq cents francs peuvent me mener jusqu'au 20, surtout si, comme je l'espère, je puis accoucher

de deux articles pour l'*Européenne*, dont j'abandonne le prix à l'ami à qui j'ai *emprunté forcément* une si grosse somme, et si l'ambassade, à qui je m'adresse par l'intermédiaire du président de la Société des Gens de lettres, me fait payer les quatre cents francs qui me sont dus à Londres. Cette maudite lettre de Londres, qui contient les outrages les plus violents, a été la principale cause de cette crise, qui n'a pas duré moins de trois jours.

J'ai eu enfin la conférence que je redoutais tellement. Elle a été plus que douce. L'ami en question est venu me voir, se doutant que j'étais dans un état d'esprit fort triste. Il m'a dit qu'il trouvait ce que j'avais fait presque naturel et inévitable, qu'il était de même étonné que ces accidents ne me fussent pas arrivés plus souvent dans les horribles crises où il me voyait depuis si longtemps. Tout cela a été dit sans ironie. Moi, je me sentais humilié de cette douceur. « Cependant, a-t-il ajouté, comme j'ai le plus grand besoin de mon argent, dites-moi quand et comment vous pourrez réparer cela. » Comme je ne comptais pas encore sur toi, j'ai répondu que la *Revue Européenne* m'avait promis de me payer d'avance tout ce que je livrerais, et que je lui abandonnerais le prix des deux prochains morceaux, lesquels feront à peu près la somme. Malheureusement, il a le plus grand besoin de son argent *avant le 25*. Il faut donc travailler sans répit. Or, ce matin, quand j'ai lu tes lettres, ma première pensée a été de *me défendre* contre cette indolence et cette paresse, qui suivent toujours un soulagement momentané ; car dans ce cas on oublie les embarras de l'avenir ; *c'est même une des raisons pour lesquelles moi-même je ne voudrais pas que mon conseil judiciaire fût levé*, ni toutes mes dettes payées *d'un coup*. La béatitude créerait la paresse. Ce conseil judiciaire, selon moi, ne doit être aboli que quand j'aurai ou quand tu auras la certitude morale que je peux travailler toujours, sans cesse, et même *sans besoin*.

Je vais donc faire comme si je n'avais pas l'espérance d'être tiré d'affaire par toi ; si je puis rembourser cela moi-même, ce sera autant d'économisé sur les deux mille que je réclamais pour moi tout de suite, autant à employer à autre chose.

Ainsi voilà Ancelle *qui va reparaître dans mes affaires !*

c'est inévitable, je le sais. Je crois que tu ne dois pas lui montrer ma lettre. *Il y a des choses qu'on ne dit qu'à sa mère ;* je ne parle pas de choses positives, comme celles auxquelles tu fais allusion ; je dis que simplement à cause du style, de la passion, de *tout ce qu'il y a d'intime et de secret dans une pareille lettre*, elle ne peut pas être montrée ; il te suffira d'y jeter un nouveau coup d'œil pour juger comme moi. *C'est une vraie question de pudeur*.

Je m'en tiens juste à ce que j'ai dit. Tu sais mon affaire par cœur ; tu peux l'exposer froidement et avec fermeté. *Tu* désires que j'aie tout de suite une certaine somme, que tu me distribueras au fur et à mesure. *Tu désires laisser entre les mains d'Ancelle ou de Marin une somme plus grosse avec laquelle suivant les nécessités éventuelles, on désintéressera successivement, suivant leur honnêteté, les gens qui pourraient me troubler ou nous troubler*.

Et puis, à la grâce de Dieu ! je te promets que je te rendrai compte de toutes mes affaires, et que je ne toucherai jamais d'argent, pour la littérature, sans te consulter sur l'emploi de cet argent.

Tu me demandes si Ancelle peut s'opposer à tous ces arrangements et à cette aliénation nouvelle?

Strictement et légalement, oui.

Moralement, non, à cause de la condescendance et de l'affection qu'il a pour toi. Et enfin, quoique son cerveau soit borné, je crois qu'il peut comprendre, sous la pression de ton éloquence, que *je ne suis pas le premier venu*, et que je vaux bien qu'on fasse un effort pour moi.

La rapidité avec laquelle tu prends ton parti me fait voir *que je t'ai fait mal*. Tu te figures peut-être que je vais avoir les os cariés en huit jours. *Il y a des gens qui vivent soixante ans avec le sang affecté*. Mais moi, *cela me fait peur*, ne fût-ce qu'à cause de la mélancolie que cela engendre. Trois mois d'iodure de potassium, de bains de Barèges et de bains de vapeur purifient un homme. — Quant à toutes mes faiblesses nerveuses, c'est une autre affaire. Il n'y a pas d'autre remède que les bains froids et la volonté, hélas !

Je te remercie mille, mille fois, de ta bonne volonté. Je pourrai donc t'embrasser dans quelques jours ! Je te répète que je vais travailler patiemment, et ne pas m'endormir sur un succès encore incertain.

Si je pouvais seulement travailler sans défaillance cinq ou six mois, je te dirais hardiment : « Nous pouvons supprimer le conseil judiciaire. Puisque l'habitude du travail est prise, la fortune reviendra. » Mais je n'ai jamais fait cela.

Je ne pourrai pas à Paris te procurer d'autre distraction que de te promener au *Salon*, qui vient d'ouvrir. Je me souviens de ta détermination de n'aller ni dans les spectacles, ni dans les concerts. Pardon, au milieu des douleurs que je te cause, de te parler de ces puérilités.

Quand tu ne seras pas avec moi, *il ne faudra jamais, jamais sortir à pied. Moi-même le boulevard m'effraye.*

Encore un mot ; je puis, sans nuire à mes affaires, m'occuper de ton logement ; quel prix? dans quel quartier? veux-tu une table dans la maison, ou veux (tu) dîner dehors? Tu comprends qu'il m'est facile, connaissant si bien Paris, de te servir en cela comme tu l'entendras. — Ah ! *et pour combien de jours?*

Je t'embrasse encore de tout mon cœur. Quand donc à mon tour *aurai-je* le droit de te dire : es-tu contente de moi?

C. B.

Je t'en supplie, ne te presse pas au point de te rendre malade. Je puis faire tête quelque temps à l'orage, surtout avec une si belle espérance. Agis posément, et s'il te vient à l'esprit des objections, des idées d'embarras, soumets-les-moi.

Ma lettre est affreusement gribouillée.

Mercredi, 10 juillet 1861.

Ma chère mère, voici en abrégé les raisons qui m'ont fait retarder, lambiner, traîner, etc. :

1° De l'argent à toucher ;

2° Les épreuves des *Réflexions sur mes contemporains* qui ont été imprimées dans un tel désordre, que, moi absent, c'eût été affreux ;

3° La certitude de besognes échelonnées d'ici au jour de l'an ;

4° Une longue discussion avec un ministre à propos d'une mission à Londres (pour l'année prochaine) (trop long à raconter). Il faut, pour l'obtenir, rester dans la *Revue Européenne*. Si je la quitte pour la *Revue des Deux Mondes*, la mission est perdue ;

5° Je voulais que la restauration des deux Greuze, de mon père, de Bailly et d'autres dessins fût faite presque sous mes yeux. Cela est fait, mais n'est pas sec, et conséquemment ne peut pas être emballé ;

Enfin, 6° il me reste une grande quantité d'épreuves à corriger, et puis il faut que je surveille le frontispice, portrait, fleurons, culs-de-lampe, pour la troisième édition des *Fleurs* (à vingt-cinq francs l'exemplaire) que l'éditeur veut risquer. Singulière idée, et que je crois mauvaise ! Quelle est la maman qui donnera *les Fleurs du mal* en étrennes à ses enfants? et même quel papa?

Cette petite marionnette que j'insère dans ma lettre est le commencement des portraits successifs que le photographe doit faire pour guider le graveur. J'ai la plus mauvaise idée, non seulement de l'opération en elle-même, mais aussi de l'artiste à qui les lettres ornées, les fleurons, les portraits, frontispices, etc., seront confiés.

Mes affaires sont en très bon train d'ailleurs. Nous nous verrons très prochainement.

Plusieurs personnes m'engagent à profiter de la vacance (Scribe) ou des vacances prochaines probables pour poser ma candidature à l'Académie. Mais le conseil judiciaire ! Je parierais que même là, dans le sanctuaire *impartial*, c'est une mauvaise note.

Je t'aime et je t'embrasse.

CHARLES

Tu seras contente de ton faux Greuze. Je garderai l'autre.

25 juillet 1861.

Être de l'Académie est, selon moi, le seul honneur qu'un vrai homme de lettres puisse solliciter sans rougir. Quant aux académiciens que l'on a critiqués, dont on s'est moqué, et dont infailliblement on ne peut pas obtenir la voix, ceux-là, on a soin d'aller leur rendre visite à l'heure où l'on est sûr de ne pas les trouver. Mais ce que tu m'as répondu pèche par deux points : 1° je ne t'ai pas dit que je voulais me présenter *très prochainement*. Le fauteuil de M. Scribe est vacant ; il y en a peut-être d'autres. Je n'en suis pas sûr ; 2° il faut se résigner à être refusé deux ou trois fois. Il faut prendre rang. Le nombre de voix que j'obtiendrai à la première fois servira à me montrer si j'ai des chances sérieuses pour l'avenir. Enfin depuis plusieurs années, toutes les élections ont porté une couleur politique souvent fausse, mais imposée par les circonstances, c'est-à-dire qu'une candidature se présente comme impérialiste ou comme candidature d'opposition selon la couleur des amis qui voteront pour elle. Tu devines quelle confusion cela crée. On peut être de l'opposition, ou on peut être impérialiste, et avoir des amis dans les deux partis de l'Académie. Dans ce cas, la moitié de vos amis, par devoir, votera pour vous. Je suis malheureusement dans ce cas d'avoir des amis partout, et de plus je ne me soucie pas du tout de colorer ma candidature d'une couleur politique quelconque.

En passant, je te dirai que je crois à la dégringolade prochaine de l'Empire. Ce qui n'est un secret pour personne, c'est que la santé de l'empereur est fortement compromise. Dans le cas d'accident, personne ne croit à la solidité de la constitution, ni à la solidité de la régence (il faut avouer que toute prévision dans ce genre ne peut être que très incertaine) ; mais que l'on désire le retour des princes de la branche d'Orléans, que l'on croie à la possibilité d'une République sans désordres, ou que l'on se figure (ils sont très rares ceux-là) que la constitution impériale sera respectée, tout le monde est d'accord pour désirer *beaucoup de liberté* ; il y a trop longtemps qu'on s'en trouve privé.

Tout cela t'ennuie peut-être; mais on est contraint de s'intéresser à toutes ces vieilles sottises humaines.

Voici l'explication des mille cinq cents francs dont je te parlais tout à l'heure : j'ai entre les mains quatre manuscrits qui pourraient être répartis entre la *Revue Fantaisiste*, la *Revue Européenne* et peut-être la *Revue des Deux Mondes*.

La mission dont je t'ai parlé (Londres, Exposition universelle, mois de mai) ne me sera donnée que si je reste à l'*Européenne*, revue officielle.

M. Buloz m'invite fortement à entrer chez lui définitivement et à n'en plus sortir. Mais d'un côté le brave homme s'est fourré dans la tête que j'étais un mauvais critique ; il ne veut de moi que des œuvres de pure imagination, et de l'autre, il est tellement assuré que, quand viendra l'Exposition de Londres, il ne consentira pas à me donner ce que m'offre le ministère, mille ou mille deux cents francs par mois, qu'il enverra sans doute un littérateur riche.

Dans ces conjonctures, j'ai à peu près sacrifié la mission, et toute faveur de ce gouvernement et même de tout gouvernement. J'irai à la *Revue des Deux Mondes* avec des romans, et je ferai plus tard le grand travail sur Londres à mes frais.

De plus, déjà, dans ma pensée, je trahis la *Revue Européenne*, et j'ai dit à la *Revue Fantaisiste* : voilà quatre manuscrits : vous les publierez en plusieurs mois, mais vous me les paierez tout de suite. — Accepté.

De tous les rêves littéraires à accomplir à Honfleur, je ne t'en parle pas. Ce serait trop long. Ce sera moins long dans la conversation ; bref, vingt sujets de romans, deux sujets de drames, et un grand livre sur moi-même, *Mes Confessions*.

Mais de mes rêves d'argent, je parlerai encore moins, parce que ce serait encore plus long. Que de combinaisons remuées sur le papier ! Que de chiffres ! que de manières ingénieuses de vivre, de payer mes dettes, mes dépenses, tes deux mille trois cents francs, et même de faire une fortune ! que de rêves ! Et cependant la vie court avec une rapidité désolante. Dans ces rêves d'argent, je trouve même déjà un symptôme de vieillesse.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

La belle édition des *Fleurs* va très mal. Je m'y attendais ; avec des photographies de petite et de grande dimension, l'artiste ne peut pas se tirer d'affaire. C'est bien naturel. La photographie ne peut donner que des résultats hideux. De plus, j'ai bien peur pour mon Syvalète (?), et pour mes bouquets de *Fleurs vénéneuses*. Je devrais dessiner moi-même.

J'ai pris un abonnement à des douches d'eau froide. Malgré un peu de fatigue, je m'en trouve admirablement bien. Sérieusement, je sens la vieillesse, et comme j'ai beaucoup de choses à faire, ma faiblesse me fait peur.

Noël, 25 décembre 1861.

Pauvre chère maman si délaissée ! Ta dernière lettre m'a bien affligé, et au long temps que j'ai laissé écouler avant de te répondre, on ne dirait pas que j'en ai été frappé, n'est-ce pas? Comment ce misérable petit voyage à Paris a pu agir sur toi à ce point, que maintenant tu t'ennuies, toi qui ne t'ennuyais jamais. J'ai été très étonné par ta lettre, parce que je m'étais accoutumé à te considérer comme douée d'une très grande énergie, à ce point que je peux te dire que dans mon affection pour toi il entre beaucoup d'admiration. Je ne veux pas te flatter ; mais je suis semblable à tous les autres hommes, j'admire surtout ce que je ne possède pas ; et de plus il n'y a pas chez moi d'affection possible sans une certaine admiration (ce qui, pour le dire en passant, t'explique ma froideur à l'endroit de mon frère, sans compter que je n'ai pas mal de griefs contre lui, car il n'a pas, comme tu l'as fait, cherché à apaiser mes rancœurs par un immense dévouement). Voici à ce sujet la page de madame Bâton que je te renvoie.

Si tu me demandes comment je puis avoir la barbarie de te laisser si longtemps sans nouvelles et sans consolation, moi qui suis tout pour toi, et qui n'ai pas d'autre moyen de te remercier et de t'amuser que de te parler de moi, je te répondrai d'abord que j'ai été plusieurs fois malade, ensuite (ceci est la grande et déplorable raison) que quand j'ai le malheur de négliger un devoir, le lendemain le devoir est plus difficile à remplir ; qu'il devient ensuite, de jour en jour, de

plus en plus difficile, jusqu'à ce qu'enfin le devoir m'apparaisse comme une chose impossible à exécuter. Cela tient à l'état d'angoisses et de terreur nerveuse dans lequel je vis perpétuellement, et mon observation s'applique à tous les devoirs possibles, même à celui si doux et si naturel d'écrire à ma mère. Je ne sors jamais des situations difficiles que par explosion ; mais ce que je souffre en vivant, vois-tu, c'est inexprimable ! Enfin il m'est tombé en novembre, deux catastrophes, coup sur coup, sur la tête. Et maintenant, comme si je n'avais pas assez d'embarras accumulés, je viens d'en ajouter un nouveau, celui de ma candidature. Ah ! si j'avais su ! quel supplice ! quelle fatigue ! Tu ne saurais te douter quels ennuis, que de lettres, que de démarches exige cette étrange fantaisie. Je n'ai vu que quelques académiciens ; j'en ai déjà les nerfs brisés. Il y a cependant quelque chose d'heureux dans cet épisode fatigant, c'est que je m'y intéresse. Or, on ne peut pas vivre sans manie, sans un *dada*. Et je vois toujours devant moi le suicide comme l'unique et surtout la plus facile solution de toutes les horribles complications dans lesquelles je suis condamné à vivre depuis tant d'années. La plupart du temps, je me dis : si je vis, je vivrai toujours de même, en damné, et quand la mort naturelle viendra, je serai vieux, usé, passé de mode, criblé de dettes, et toujours déshonoré par cet infâme tutelle. Tandis que, si j'en finissais d'un bon coup, après avoir trouvé l'énergie suffisante pour dresser un compte exact de mes affaires, il faudrait bien que le débris de ma fortune fût consacré à payer. D'ailleurs, la vie en elle-même, même sans dettes, me paraît tout à fait dénuée de plaisirs.

D'autres fois je me dis : mais vraiment, *il y a ma mère*, à laquelle il faut penser, et que je devrais bien rémunérer par quelques joies. Ce combat perpétuel dans mon esprit me fatigue ; ma mélancolie use mes facultés. Ajoute à cela que je trouve souvent qu'on ne me rend pas justice, et que je vois que tout réussit à souhait pour les sots.

La seule bonne nouvelle que tu me donnes (et crois bien que cela m'inquiétait, et que j'y avais pensé), c'est qu'enfin tu digères bien. La seule bonne chose que je puisse te donner, c'est que j'ai toute ma tête, et que dernièrement, au milieu

des plus vives inquiétudes, j'ai trouvé la force de travailler, et d'achever une longue étude, dont je suis très content, et qui n'a servi que d'occasion pour me brouiller un peu plus avec la *Revue des Deux Mondes*. Actuellement il m'est impossible de travailler, à cause de ce tintouin académique.

Je dis les choses pêle-mêle ; j'ai tant de choses à dire. Crois-moi si tu veux ; je t'affirme que si j'ai commis ce coup de tête, c'est surtout à cause de toi. La seule chose qui m'intéresse, moi, c'est les pauvres émoluments attachés à la fonction et dont je ne sais pas même le chiffre exact. Car tu devines bien que je n'éprouve pas, dans ma conscience, le besoin de l'approbation *de toutes ces vieilles bêtes* (je me sers du terme dont quelques-uns même d'entre eux se servent pour caractériser les autres) ; mais je me suis dit que tu attachais une immense importance aux honneurs publics, et que si *par miracle*, c'est le mot, je réussissais, tu en ressentirais une immense joie. Il est vrai que je me suis dit aussi : si par extraordinaire je réussissais, ma mère comprendrait peut-être que je ne peux pas rester dans une situation déshonorante. Peut-être alors pourrions-nous découvrir une solution. Une de mes graves préoccupations était celle-ci : je suis si haï, et il y a de si méchantes gens qu'un beau matin je vais trouver dans un petit journal quelque phrase comme celle-ci : Depuis quand les interdits ont-ils le droit de siéger dans les assemblées? — Ou bien : Il est bien naturel qu'un *interdit* veuille siéger parmi tous *ces vieillards en enfance*. Dieu merci, cela n'a pas encore eu lieu. Ce maudit conseil judiciaire m'a toujours rendu timide et maladroit. Il me semble que je porte sur moi une plaie honteuse, et que tout le monde la voit. Juge ce que j'endure depuis dix-sept ans.

Quand je te verrai, je te ferai peut-être rire en te racontant quelques-unes de mes visites. Mais cela ferait un volume sur le papier. Lamartine a voulu me détourner de mon projet, en me disant qu'à mon âge, on ne devait pas s'exposer à recevoir un soufflet (il paraît que j'ai l'air jeune). De Vigny, que je ne connaissais pas, s'est fait fermer, pour être seul avec moi, et m'a gardé trois heures. C'est le seul qui jusqu'à présent s'intéresse à mon affaire, et la preuve, c'est qu'il m'a fait dire hier de retourner chez lui dans dix jours, après avoir vu quel-

ques autres membres, afin de lui rendre compte de mes impressions. Comme Lamartine, il a d'abord voulu me dissuader, mais quand je lui ai dit, que d'après le conseil de Sainte-Beuve, j'avais commencé par déclarer officiellement ma candidature au secrétariat, il m'a dit que, puisque le mal était fait, il fallait absolument persévérer. Mérimée, avec qui je suis lié, a évité de me recevoir (il est évident qu'il a son candidat, pour lequel il travaille. Lié, comme il l'est, avec le château, il a en vue un candidat impérialiste). Ma visite à M. Viennet a été une comédie à faire un volume. M. Villemain est un cuistre et un sot, un singe solennel, à qui je ferai peut-être payer fort cher, si Dieu me prête vie, la manière dont il m'a reçu. M. Patin, contre qui on m'avait prévenu, a été charmant. Dès le commencement, déjà plein de découragement, de dégoût et de rage, je fus pris d'une idée que je crus lumineuse. Voyant combien je perdais de temps, je voulus que mes visites me fussent payées comme celles des médecins, non pas par mes malades, mais par le public ; c'est-à-dire que je conçus le projet d'en rédiger le compte rendu jour par jour, d'en faire ainsi *un livre bouffon*, qui aurait été publié au beau milieu des discussions relatives à l'élection, ou après l'élection. Tu devines le résultat : l'Académie barrée à jamais, d'abord, et puis accusation de déloyauté. On m'aurait accusé de m'être introduit chez les gens dans le but préconçu de les faire poser pour moi dans une attitude comique. Alfred de Vigny, à qui j'ai eu l'effronterie de faire part de ce beau projet, m'a dit que je n'étais pas le premier inventeur de l'idée ; que Victor Hugo autrefois avait eu la même tentation, mais que son élection ayant enfin réussi, il n'avait pas publié son livre.

En somme, je dois dire que ma candidature a paru beaucoup moins scandaleuse que je ne craignais. Beaucoup de gens même l'ont trouvée toute naturelle, et même m'ont loué de mon courage.

Il y a deux fauteuils vacants : Scribe et Lacordaire. Les candidats sont innombrables ; on en compte, dit-on, dix-sept. Je me souviens de ceux-ci : Dufaure, avocat ; de Carné, écrivain politique ; de Broglie, petite marionnette de la *Revue des Deux Mondes*, qui veut siéger à côté de son papa, qui fait partie de l'Académie, *sans doute à titre d'ancien ministre*;

l'archevêque de Paris (! ! ! !), etc., etc. Candidats littéraires : Gozlan (pas de chances, je crois), Jules Lacroix, le frère du bibliophile Jacob; Cuvilliers-Fleury, le journaliste des *Débats*; mon ami Octave Feuillet (grandes chances) ; Camille Doucet (auteur de détestables comédies, chef de division au ministère d'État), etc., etc. Théophile Gautier, le seul dont l'élection réhabiliterait l'Académie, ne veut pas compromettre sa dignité, et ne se présente pas, — et que d'intrigues ! et que de mystères ! Et je me suis fourré dans tous ces nuages sans y voir clair.

(As-tu été assez liée avec M. Lebrun, pour lui écrire un mot pour moi? Mais, dans ce cas, je voudrais voir ta lettre.)

J'omets deux autres petits supplices. Je fais mes visites à pied, en guenilles (ceci, toutefois, m'est indifférent), et j'ai toutes les peines du monde à carotter quelques exemplaires de mes livres, pour les donner à ceux qui expriment le désir de les lire. Je ne parle que des académiciens littérateurs. Car, quant aux hommes politiques, les Thiers, les Guizot, et autres graves intrigants, j'ai bien envie de ne pas même aller les voir.

C'est un grand malheur pour moi de ne pas m'être appliqué à mettre M. Mérimée de mon côté, il y a quelques mois ; car il est évident qu'il a une forte action sur ses collègues. Il m'aurait sans doute dit d'attendre. Mais il se serait peut-être engagé à me servir pour une autre élection.

Ouf ! parlons d'autre chose. Voici maintenant mon épopée de novembre, triste épopée, comme tu vas voir. Je t'avais donc dit que j'espérais retourner près de toi au commencement de novembre, et essayer enfin l'accomplissement de mes trop anciens projets : vie sédentaire et incessamment laborieuse ; rares et courts voyages à Paris, seulement pour traiter les affaires de vive voix. Voilà tout d'un coup, en quelques jours, que les deux revues sur lesquelles je m'appuyais, la *Fantaisiste* et l'*Européenne*, disparaissent (de Calonne a été le plus fort, et les ministres, en lui rendant la subvention, lui ont sacrifié l'*Européenne*. Je ne peux pas retourner auprès de lui ; nous sommes à couteaux tirés, et d'ailleurs je sais qu'il ne paiera pas. Il mangera, ou plutôt sa femme mangera en toilettes les cent quarante mille francs destinés à un autre but). Me voilà donc avec des manuscrits

sur les bras, fort difficiles à placer. D'abord, je n'ai pas trop perdu la tête, — je ne t'avais pas dit (pour t'être plus agréable, je te le cachais) que j'avais trouvé moyen de retirer le fameux châle. Je me dis alors qu'après tout j'avais ainsi sous la main un millier de francs ; qu'avec une pareille somme on faisait patienter bien des gens, et que j'attendrais tout doucement le moment où, mes visites faites, je pourrais me mettre à travailler, renouer d'autres rapports, et finalement m'en aller.

Puis je fis une visite à la *Revue des Deux Mondes*, où je fus fort bien reçu (depuis, comme je te le disais, brouille complète, aggravée par une de ces lettres, comme je sais en écrire quand je suis pris par la colère).

Et me voilà, me promenant avec mon châle. Il paraît que le tissu en est vraiment fort beau, mais que l'ancienneté des dessins est un obstacle invincible à la vente. Cependant je me disais : après tout, avec trois cents francs, on gagne toujours du temps, et je retrouverai toujours bien les trois cents francs primitifs dans le même bureau, qui les a prêtés DEUX fois déjà ; j'y retourne — cent francs ! — Inexplicable, n'est-ce pas? J'ai voulu absolument connaître la raison. On m'a dit qu'il y avait dans les bureaux encombrement de cachemires, aux approches du jour de l'an, et qu'on cherchait à dégoûter le public d'en apporter. Résultat net de ma spéculation : une perte de deux cents francs.

Ces cent francs sont le seul argent que j'aie touché depuis notre séparation. Je suis *sans journal*, menacé au jour de l'an *d'une crise énorme*, obligé de vivre, et accablé sous les fatigues résultant de ce que j'appelle mon *coup de tête*, c'est-à-dire ma maudite candidature, sans compter celles qui résultent d'une femme toujours malade, qu'il faut soutenir et consoler, et à qui je ne pourrais facilement donner quelque argent qu'en ne vivant plus à Paris. Cependant *j'ai juré* que je m'appliquerais à ne pas tomber dans un de ces affaissements horribles où tu m'as vu si souvent, et que je tâcherais de faire face à tant de choses à la fois. Mais je ne sais pas comment.

Tu t'imagines évidemment que je veux encore *te voler*, JAMAIS. Recommencer une pression sur Ancelle? non plus. Joyeusement je sacrifierais toute ma fortune pour payer enfin

mon repos et ma liberté; mais continuer à rougir, à grignoter le capital, sans obtenir un grand résultat, je ne le veux pas.

Quoi donc? diras-tu. Peux-tu trouver chez toi quelques objets sur lesquels je pourrais recommencer (plus heureusement) la spéculation du châle? Deux conditions sont indispensables : *il faut des objets qui te soient absolument inutiles, et qui ne comportent pas pour toi un souvenir précieux à un titre quelconque*. Dans ce cas-là, tu ferais bien de me donner quelques renseignements sur la valeur approximative ; car je ne me connais bien qu'en *livres*, *tableaux* et *gravures*.

Je t'écrirai plus tard pour te dire les phrases de ma ridicule tentation (toujours l'Académie) ; il faudrait que je dénichasse, après de Vigny, deux ou trois autres académiciens qui voulussent bien me patronner vigoureusement. De Vigny, que je n'avais jamais vu, a été admirable. Décidément la naissance donne des vertus, et je crois qu'un grand talent implique une grande bonté. Quant à moi, je suis trop malheureux pour marcher vers la bonté, et si je vis, je crois que je finirai par écrire quelque livre atroce qui me fera chasser de ce vilain pays.

Lamartine m'a fait un compliment si monstrueux, si colossal que je n'ose le répéter ; mais je crois qu'il ne faut pas se fier à ses belles paroles. Il est un peu *catin*, un peu prostituée (il m'a demandé de tes nouvelles. C'est une politesse dont je lui sais gré. Après tout, c'est un homme du monde).

Ta chère lettre, qui m'a tant attendri, à cause même de sa tendresse, ne m'a apporté que de la tristesse. Il est si douloureux de se sentir impuissant à soulager, à consoler, à réconforter ceux qu'on aime. C'est certainement là une des afflictions les plus difficiles à supporter. Et elle tombait dans de cruels moments.

Il faut qu'avant minuit j'aie écrit beaucoup de lettres, et il est quatre heures. Je veux faire flèche de tout bois, et m'adresser à plusieurs personnes avant le 30. J'interromps mes visites pendant quelques jours ; *il n'y a pas moyen de faire autrement*.

Si je pouvais par le travail me redresser en janvier, en faisant marcher de front *mon ambition*, je partirais après avoir achevé mes visites. Je crois que l'élection aura lieu fin janvier ou au commencement de février.

Je t'embrasse. Prends-moi pour le plus misérable fou qui soit, mais non pas pour un ingrat, ou pour un être sans tendresse.

CHARLES

17 mars, 1862.

Je n'ai pas besoin de tes conseils sur *l'honnêteté,* non plus que de *mettre ma main sur ma conscience.*

Généralement, je cache ma vie, et mes pensées, et mes angoisses, même à toi.

Je ne peux pas et je ne veux pas raconter mes griefs. D'abord, cela ferait cinquante pages au moins. Ensuite, je souffrirais pendant cinquante pages.

Je me borne à dire ceci :

Étant donné mon caractère, que tu connais en partie, sensible, prodigue, violent, mettant l'orgueil au-dessus de tout, *est-il vraisemblable que je commette un acte de barbarie par pure avarice ?* Avarice ! mais qu'ai-je fait pendant dix-sept ans, si ce n'est pardonner? (J'avoue que la femme était belle, on peut soupçonner que mon indulgence était très intéressée.) Mais quand la maladie et la vieillesse l'ont frappée, qu'ai-je fait pendant trois ans? J'ai fait ce que l'égoïsme des hommes ne fait généralement pas. J'ai même apporté dans la charité un enthousiasme d'orgueil.

Deux jours après la catastrophe, je voulais mettre à la porte une servante intrigante et insolente, qui achetait des remèdes de portières et contrecarrait les ordres des médecins. Jeanne m'a signifié que c'était à moi de sortir de chez elle, et qu'elle garderait cette fille. Je suis sorti, et j'ai continué à battre le pavé pour lui trouver de l'argent.

Autre exemple : un jour, à Honfleur, il y a déjà presque trois ans, je reçois une lettre d'elle, où elle se plaint de ce que la pension de la maison de santé n'a pas été payée et qu'elle court risque d'être renvoyée. Furieux, j'écris à Malassis, qui s'était engagé à payer pour moi. Il me répond par l'envoi du reçu de l'administration du chemin de fer. Alors j'écrivis une lettre fort injurieuse à l'administration. On me répond par l'envoi du reçu du directeur de la maison de santé. J'ai été

ridicule. Jeanne avait, dans sa pauvre imagination d'enfant, inventé le moyen de me faire payer deux fois, — sans se soucier le moins du monde de l'inquiétude que ce mensonge pouvait me causer, sans se soucier du ridicule dont elle me couvrait, sans se soucier des querelles où elle pouvait me jeter.

Telles sont les femmes ; tels sont les enfants ; tels sont les animaux. Cependant les animaux n'ont pas de livres, pas de philosophie, pas de religion, donc pas d'honneur. Ils sont donc moins coupables.

Je t'ai soutiré de l'argent, il y a dix mois, et j'en ai soutiré à Ancelle pour faire un établissement à Neuilly ; — et quand j'y suis allé pour m'y installer j'ai trouvé un frère qui pendant dix-huit ans n'était jamais venu au secours de sa sœur, et qui, par sa présence assidue, m'a suffisamment témoigné qu'il ne comprenait pas que j'étais pauvre : je me sers de termes modérés, — alors, je me suis sauvé.

En janvier dernier, il s'est passé un fait monstrueux, qui m'a rendu malade ; — je n'en ai rien dit à personne — et je n'en veux rien dire, — cela m'écorcherait la gorge.

Il y a quelques jours, Malassis me dit que Jeanne est venue le prier de lui acheter des livres, des dessins. Malassis n'est pas bouquiniste ; il fait des livres neufs. Il y a à Paris plusieurs centaines de bouquinistes. Je soupçonne vaguement qu'elle choisissait Malassis pour m'intimider, pour blesser ma vanité. Qu'elle vende les souvenirs que tout homme laisse chez une femme avec qui il a longtemps vécu, cela m'est égal. Mais j'ai eu l'humiliation d'être obligé de donner à mon éditeur des explications vagues comme celles que tu me contrains à te donner aujourd'hui.

Le commencement de ta lettre me donne à croire que tu as failli être dupe; tu as la prétention d'être plus généreuse que moi. Au moment où j'ai signifié à Jeanne qu'il fallait compter sur tout autre que moi, je venais de lui donner tout ce que j'avais, me fiant à mon génie et à mon étoile pour obtenir ce qui m'était nécessaire.

Si tu cèdes, voilà le danger, — le mois prochain, la semaine suivante, tu recevras une nouvelle demande, et cela indéfiniment. Au moment même où j'apprenais par Malassis ce parti pris d'obsessions et d'intimidations, je me disais : « Si pro-

chainement je puis ramasser quelques sommes, je LUI en enverrai quelque chose, mais d'une manière si bizarre et si détournée qu'elle ne pourra pas deviner que cela vient de moi. Car, si elle le devinait, elle prendrait ma faiblesse pour un droit concédé et pour un encouragement. »

Tu vois bien que je ne suis pas une bête féroce.

Ta candeur, ta facilité à être dupe, ta naïveté, ta sensibilité me font rire. Crois-tu donc que, si je le voulais, je ne pourrais pas te ruiner et jeter ta vieillesse dans la misère? Ne sais-tu pas que j'ai assez de ruse et d'éloquence pour le faire? Mais je me retiens, et, à chaque crise nouvelle, je me dis : « Non, ma mère est vieille et pauvre, il faut la laisser tranquille ; il faut tirer de moi-même l'industrie nécessaire pour me tirer d'affaire. »

Je ne connais rien de plus stupide que le *pur sentiment*, qui est la seule inspiration des femmes et des enfants. Le sentiment pousse l'enfant, s'il est très énergique, à tuer son père pour un pot de confitures, ou pour acheter des dentelles à une fille, s'il a dix-huit ans ; il pousse la femme à tuer son mari pour acheter des bijoux ou pour entretenir un drôle, exactement comme il pousse le chien à tout bousculer pour s'emparer d'un morceau de viande. — Quant à ce raisonnement si simple : « Il ne faut pas que mes caprices ou même la satisfaction de mes besoins gêne la liberté d'autrui », il n'est pas à la portée des *hommes*.

Je te demande pardon de faire le pédant et le misanthrope avec toi. Je suis convaincu de tout ce que j'affirme. J'ai reçu une éducation terrible, et il est peut-être trop tard pour que je puisse me sauver moi-même. Ce qui est démontré pour moi, c'est que les femmes ne sont intéressantes que quand elles sont très vieilles.

Ceci me mène à madame Bâton ; elle a trois béatitudes, et elle est ingrate. Elle est VIEILLE : donc, elle est débarrassée des sales passions. Elle est SEULE : n'a de comptes à rendre à personne. Elle est RICHE : donc, elle a plus de facilité pour élever son esprit. Qu'elle adopte des passions viriles, la science ou la charité. Vraiment, je n'ai pas le temps de m'attendrir sur des misères fictives.

Quant à madame de Montherot, je savais qu'elle était à

Honfleur par un de mes amis, le directeur de *l'Illustration*. Comme je sais que tu veux toujours prêter ma chambre, j'ai manifesté une certaine frayeur ; alors il m'a répondu que je pouvais être tranquille, parce que madame de Montherot était une femme trop nulle pour avoir envie de remuer des livres et des gravures.

Je viens d'écrire à Jeanne. Donc, ne réponds pas. Je suis contraint de renvoyer à un autre jour l'ennui de parler de moi et de mes affaires.

Je persiste à vouloir retourner à Honfleur ; mais que de choses à faire auparavant !

Mon coup de tête académique ne m'a pas fait de mal. Il s'est passé divers incidents que je te raconterai.

Il va sans dire que je ne suis pas intéressé dans l'élection *Scribe*, qui est renvoyée en avril.

Je n'ai de rancunes que contre M. Villemain, à qui je vais le faire *publiquement* savoir.

M. Biot est mort et sera remplacé par M. Littré.

Je suis tellement en arrière avec toi pour les nouvelles !

Ma lettre de désistement, avant l'élection *Lacordaire*, a produit à l'Académie une certaine sensation, — *pas mauvaise*.

Je t'embrasse.

CHARLES

29 mars 1862.

Ma chère mère, je viens te prier très instamment de venir à mon secours, *si tu peux*, pour cette fin de mois. J'ai promis à mon maître d'hôtel trois cents francs pour après-demain. (*Avant tout, il faut que j'aie la paix ici.*) Je lui destinais trois cent soixante-quinze francs que j'ai à *la Presse*. *L'esprit et le style de M. Villemain*, trois articles commandés, finis et livrés. La discussion de l'adresse a été si longue et a si bien rempli les journaux, qu'il n'y a pas eu de place pendant longtemps pour la littérature. Enfin, c'est fini ; mes trois articles vont paraître en avril, en trois fois ; une fois par semaine sans doute. Si tu peux faire cela, je te renverrai l'argent que je destinais au maître d'hôtel (entre parenthèses, je me considère toujours comme devant te remettre le plus tôt possible cinq

cents francs, puisque tu m'as envoyé au jour de l'an les deux cents francs que je t'avais rendus). *Nous arrangerons cela quand je serai auprès de toi.*

Je t'assure qu'il n'y a pas de désordre dans ma vie. L'ordre y prend chaque jour un peu plus de place. Je suis triste, résigné à tout, même à souffrir jusqu'à la fin de ma vie, résigné au conseil judiciaire, et décidé à faire simplement tout ce que je dois faire pour le faire détruire. — Je vais avoir quatre volumes à publier cette année. Je parierais que ces quatre volumes passeront *inaperçus*. On ne me rend pas justice. Aussitôt que j'aurai passé des marchés pour ces volumes, et que j'aurai placé les articles, les uns finis, les autres pas encore, — qui les complètent, je retournerai près de toi. Je n'ai même pas besoin d'aller toucher l'argent pour m'en aller là-bas. Je laisserai commission à quelqu'un pour toucher à ma place et pour payer avec le prix les gens à qui je destine de l'argent. Les *Poèmes en prose* passeront aussi à *la Presse*. Mille francs ! mais, hélas ! *ce n'est pas fini*. Les *Dandies littéraires* passeront à *la Presse*, les *Peut-être* aussi, les *Peintres philosophes*. Il faut rester à Paris pour finir tout cela. Et puis, pour conclure, je crois qu'Hetzel m'achètera la réimpression du volume des *Poèmes en prose*.

L'argent de tout cela est distribué à l'avance.

J'ai encore deux autres ressources, mais moins sûres que le travail. Comme il faut des années de fatigue et de châtiment pour apprendre les vérités les plus simples, par exemple que le travail, cette chose si désagréable, est l'unique manière de ne pas souffrir, ou du moins souffrir de la vie !

Il paraît qu'il faut que je fournisse à Ancelle d'une manière ou d'une autre, un peu plus de mille francs pour l'opération de la conversation (*conversion ?*). C'est fort ennuyeux, il aurait bien mieux fait de vendre, et de chercher un autre placement. Je désire ne pas être aidé par toi dans cette affaire.

Donc, je reviendrai bientôt, non pas pour faire des économies (comme tu me l'insinues brutalement), mais *pour le plaisir d'être auprès de toi* et de vivre en *bonne société*. Je te dirai que plus je vis, plus toute société et toute conversation me devient fatiguante et obsédante.

Tu trouveras cette lettre moins désolée que les autres. Je

ne sais pas d'où le courage m'est revenu ; je n'ai pas lieu cependant de me réjouir de la vie.

Dernièrement j'ai lu chez Flaubert quelques chapitres de son prochain roman ; c'est admirable ; j'en ai éprouvé un sentiment d'envie fortifiante.

Hugo va publier ses *Misérables* en dix volumes ; raison de plus pour que mes pauvres volumes. *Eurêka, Poèmes en prose* et *Réflexions sur mes contemporains*, ne soient pas vus.

Avoir plus de quarante ans, payer mes dettes, et faire fortune par la littérature, dans un pays qui n'aime que les vaudevilles et la danse, quelle atroce destinée !

Tu m'as reproché de ne t'avoir montré aucune tendresse dans ma dernière lettre. Mais, chère mère, tu aurais dû réfléchir que par tes questions sur Jeanne, tu ravivais en moi d'insupportables souvenirs.

Sois toujours indulgente, et sache que ton indulgence ne sera jamais inutilement placée.

As-tu besoin de stores chinois? J'en ai trouvé à cinq francs pièce. Est-ce cher? Je ne les ai pas achetés.

Tu as témoigné le désir d'avoir les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand. Je me les suis procurés pour toi, ne me remercie pas, je les ai eus gratuitement.

Dans ces derniers temps j'ai souffert *horriblement, horriblement* de mes rhumatismes ; aussi j'aspire vivement après les grandes chaleurs.

Tu as bien compris, n'est-ce pas? que si je reste encore quinze jours ou un mois à Paris, ce n'est pas inutilement. Comment diable veux-tu que je fasse à Honfleur des recherches sur les peintres et les graveurs? Que je me procure des masses de livres nécessaires pour mes articles critiques? Dieu merci, tout cela aura une fin. Et j'espère, à Honfleur, trouver, inventer des formes nouvelles pour des ouvrages de pure imagination.

Favorable ou non, ta lettre m'arrivera après demain à huit heures du matin. Cet homme est gêné, et il a un paiement à faire à dix heures. J'ai une horrible peur de voir un être inférieur, de qui je dépends un peu, me faire la mine. Dans le cas favorable, il est entendu que le *Villemain* t'appartient. Avec chaque numéro (il y en aura trois) tu recevras le prix de l'article.

Je me ferai précéder encore par une *nouvelle caisse de tableaux et de gravures* (c'est mon seul amusement), sans doute la troisième semaine d'avril.

Je t'embrasse ; à bientôt les longs bavardages.

CHARLES

Veux-tu ton Chateaubriand tout de suite, ou veux-tu attendre?

Encore un sujet de mauvaise humeur. Il y a deux mois que j'attends la publication de quatre articles livrés au *Monde illustré*.

Et à *l'Illustration*, depuis dix-sept semaines on me promet mes épreuves pour lundi, toujours pour lundi prochain !

Je suis désolé d'avoir donné ce travail important à un journal à images. On ne lit pas ces journaux-là. — Mais dans ce moment-là, je ne savais où me fourrer.

Il va arriver un moment où j'aurai des manuscrits en cinq ou six endroits, que c'est fatiguant. Et puis toutes les épreuves tombent à la fois.

Je tremble que la discussion du budget ne prenne encore trop de place. Mais, Dieu merci, il y a un répit de quelques heures.

(A *la Presse*, on ne fait pas d'avances ; je te devais ce mot d'explication.)

Samedi, 24 mai 1862.

Ma chère mère, demain dimanche, je répondrai longuement et minutieusement à tes deux dernières lettres. Je t'enverrai une de ces longues lettres où l'on déverse toute la matière en retard.

Tu as deviné juste. Les affaires marchent très lentement, et je veux absolument me retremper dans la solitude. Je fuis Paris, surtout pour fuir toute compagnie. Donc, je ne veux pas retrouver à Honfleur le supplice parisien, et je ne veux me prostituer à personne, ni au maire, ni au curé, ni à M. Emon, ni à d'autres dont j'ai oublié les noms.

Je te raconterai demain ma visite à Fontainebleau, qui, malgré la bonne grâce de ma belle-sœur, m'a été très pénible.

— Une journée entière avec Ancelle ! Te figures-tu ce que c'est? un homme à la fois fou et bête !

Et puis, le fantôme du conseil judiciaire s'est dressé trois fois dans la journée, en présence d'un greffier, d'un notaire, d'un avoué et de je ne sais plus qui. Ancelle jouissait sans doute de mon humiliation ; il m'avait traîné là-bas sans m'avertir. Je n'ai jamais été méchant, mais je crois qu'il m'est permis de le devenir.

A demain. Je t'embrasse et je t'aime.

CHARLES

J'ai le *Chateaubriand*.

Quant aux nouveaux *Misérables*, je crains fort de n'avoir pas le courage de les demander. La famille Hugo et les disciples me font horreur.

Samedi, 3 juin 1862.

Mais en vérité, ma bonne chère maman, c'est absolument de la folie que d'aimer les gens à ce point ! Cela me rend honteux. Désormais je ne te parlerai plus de tous mes bobos. Tu sais que depuis de longues années je suis sujet aux rhumatismes et aux névralgies. C'est douloureux, voilà tout. Ce ne sont pas des maladies. Quant à ces constipations qui suivent les diarrhées, et dont le grand inconvénient est d'aigrir le caractère, il y a évidemment un petit régime à suivre, que je suivrai quand je serai tranquille.

Oui, je partirai prochainement. Mais croirais-tu que maintenant je me sens intimidé ; — intimidé de quoi? — de la peur de ne pas réussir ! Là est l'explication de cette indécision qui m'a toujours joué de si cruels tours. Cependant il est évident que pour finir une affaire, la première condition est de la commencer.

Je me souviens qu'il m'est arrivé souvent à Paris de rester huit jours sans oser rentrer chez moi, de peur de trouver en rentrant une nouvelle désagréable. C'est honteux, mais c'est invincible.

Il faudrait tout simplement, je crois, que je mangeasse du pain de seigle à tous mes repas. C'est un rafraîchissant modéré

qui vaut mieux que les purgatifs. Mais demander cela à l'hôtel, c'est vouloir passer pour fou.

Déjà, au commencement, on m'a cru fou, parce que je demandais une *grande* table pour écrire, et une *grande* chambre pour pouvoir marcher.

A bientôt et je t'embrasse, furieux et désolé de t'avoir inquiétée.

CHARLES

Actuellement je vais bien.

6 juin 1862.

Ma chère mère, je te remercie ; je suis désolé de t'avoir affligée. Je ne peux pas renoncer si facilement à mon projet d'Honfleur ; j'avais déjà loué une chambre dans un autre quartier. Je vais la décommander, — en payant.

Quelle étrange lettre tu m'envoyais ! Tu ignores donc encore qu'Ancelle est pour moi le parfait fléau, et qu'il est pour les deux tiers dans tous les accidents de ma vie. Son nom représente pour moi *l'horrible plaie de ma vie*, et lui, il est personnellement un homme insupportable, le type du jocrisse, du lambin, de l'hurluberlu, et de l'homme de désordre. Tu avais oublié mes opinions à son égard. — L'affaire de Fontainebleau a été horrible pour moi.

Enfin, à tout hasard, je lui ai envoyé son petit billet. — J'aurais bien voulu me passer absolument de ces cinq cents francs. J'aurais préféré cela plutôt que de le voir et de l'entendre *bégayer lentement pendant des heures :* « *Vous avez une bien bonne mère, n'est-ce pas? Aimez-vous bien votre mère?* ou bien : *Croyez-vous en Dieu, il y a un Dieu, n'est-ce pas?* ou bien : *Louis-Philippe a été un grand roi. On lui rendra justice plus tard.* » Chacune de ces phrases-là se délaye pendant une demi-heure. Pendant ce temps-là on m'attend dans plusieurs quartiers de Paris.

Ainsi il y aura des retards, de longs retards dans mon affaire. J'aurais bien voulu partir demain samedi ; mais je ne puis rien sans certitude.

Tu as donc cru que j'étais incapable par moi-même de faire faire un habit? Alors nous sommes bien loin encore de la radia-

tion du conseil judiciaire. Est-ce l'exquise *éloquence* d'Ancelle qui t'a persuadée?

Tu ne peux pas t'imaginer quelles atroces mésaventures que j'ai eu à subir pour de nombreux articles, dont quelques-uns *finis*, et mieux encore *déjà acceptés*.

Quelle vie ! mais je me vengerai, je me vengerai en grand comme un homme qui n'aime rien, mais qui exècre son pays.

Je t'embrasse et je t'écrirai.

CHARLES

17 juin 1862.

Chère mère, tout va bien, et les lenteurs ne viennent pas d'Ancelle, mais de mon tailleur, très lambin, et de la nécessité de voir beaucoup de monde, pour m'assurer des engagements et des paiements.

Je vais cependant préparer mes malles.

Que de récits, de colère et d'humiliations je renvoie à un autre jour ! Le siècle devient de plus en plus niais et vil.

Que de remerciements et de tendresse pour toi je renvoie aussi !

CHARLES

Dimanche, 11 août 1862.

Chère maman, tu t'ennuies peut-être, n'est-ce pas? et beaucoup? Je vais arriver. J'ai pris déjà mes précautions, c'est-à-dire que je me suis mis moi-même dans l'impossiblité de ne pas partir à la fin du mois.

Il y a, je crois, peu d'exemples d'une vie aussi mal dilapidée que la mienne ; ce qui est vraiment curieux, c'est que je n'y prends aucun plaisir.

Je ne veux pas te raconter (d'ailleurs je n'en ai pas le temps) les extraordinaires lettres de moi-même contre moi-même, les désespoirs, les rêveries. — Je ne veux pas non plus t'affirmer pour la centième fois que tu es le seul être vivant qui m'intéresse. Il me semble que, puisque je te l'ai dit, tu dois me croire.

Je sens que je suis dans une crise, dans une phase où il faut prendre un grand parti, c'est-à-dire faire juste le contraire de tout ce que j'ai fait : n'aimer que la gloire, travailler sans cesse, même *sans espoir de salaire*, supprimer tout plaisir et devenir ce qu'on appelle un grand type de grandeur. Enfin, tâcher de faire une *petite* fortune. Je méprise les gens qui aiment l'argent. Mais j'ai une horrible peur de la servitude et de la misère dans la vieillesse.

J'arriverai donc chez toi, ou plutôt chez nous, le 31, le 1er, le 2 ou le 3. Puisque tu m'aimes tant que tu veux bien t'appliquer et t'intéresser aux seules choses qui m'amusent, je saurai te récompenser et te prouver que je te connais, que je t'aime, que je sais peser et apprécier un cœur maternel.

Enfin ! enfin ! je crois que (je) pourrai à la fin du mois fuir l'horreur de la face humaine. Tu ne saurais croire jusqu'à quel point la race parisienne est dégradée. Ce n'est plus ce monde charmant et aimable que j'ai connu autrefois : les artistes ne savent rien, pas même l'orthographe (oh !). Tout ce monde est devenu abject, inférieur peut-être aux gens du monde. *Je suis un vieillard*, une anomalie, et on m'en veut parce que je suis moins ignorant que le reste des hommes. Quelle décadence ! Excepté d'Aurevilly, Flaubert, Sainte-Beuve, je ne peux m'entendre avec personne. Th. Gautier seul peut me comprendre, quand je parle peinture. *J'ai horreur de la vie*, je le répète.

J'ai un très beau livre à t'apporter ; mais je fais un gros travail à ce sujet : *Second tableau de Paris par Sébastien Mercier, Paris pendant la Révolution de 93 jusqu'à Bonaparte* ; c'est merveilleux.

Tu as reçu sans doute *les Misérables* que je ne t'ai envoyés (exprès qu'après Pâques), me figurant (à tort peut-être) que tu ne voulais lire de romans qu'après Pâques — plus deux articles, un de moi, un de d'Aurevilly. Ce livre est immonde et inepte. J'ai montré, à ce sujet, que je possédais l'art de mentir. Il m'a écrit pour me remercier une lettre absolument ridicule. Cela prouve qu'un grand homme peut être un sot.

Ton Chateaubriand (édition belge) est accroché dans les bureaux de l'*intérieur*.

Je te rapporterai ton argent en revenant chez toi.

J'ai devant moi vingt jours encore pour prendre des arrangements avec *la Presse*, les *Débats*, *le Monde illustré*, *la Revue britannique*, etc., afin que l'on puisse payer des dettes pour moi, malgré mon absence.

Je t'aime et je t'embrasse. Dis-moi que tu te portes bien (si c'est vrai), et que tu vivras longtemps, longtemps encore, pour moi et rien que pour moi. Tu vois que j'ai la férocité et l'égoïsme de l'affection.

C. B.

Je vais demain passer la journée à Fontainebleau. Cruelle corvée !

Lundi, 22 septembre 1862.

Ma chère mère, il y a plusieurs mois que je veux t'écrire. Je te dois de nombreuses explications. Pourquoi je ne suis pas parti, ce que je deviens, quand je partirai, etc. Mais les journées sont pleines d'accidents si divers, et si courtes ; quelques pages écrites, des courses, et puis la fin du jour arrive. De plus, il me faut une certaine béatitude pour t'écrire. Or, la colère est mon état ordinaire. Ainsi aujourd'hui je t'écris des bureaux de *la Presse* (où je me croyais enfin installé, et depuis onze mois j'étais sans abri), et voilà que j'endure ici des tortures, *de véritables tortures*, et il se pourrait bien que je renonçasse à publier la suite des *poèmes en prose*, qui faisaient quinze feuilletons. Et cependant *l'argent* !

Car tout est là. Je ne veux pas laisser derrière moi des embarras, qui pourraient avoir une répercussion à Honfleur.

J'en aurais pour vingt pages à t'écrire, si j'avais la tête libre. Enfin je t'écris pour te demander la permission de ne t'écrire que quand je pourrai.

Mon plan, pour retourner à Honfleur, est parfaitement bien fait ; mais il est sans cesse contrecarré par des accidents impossibles à prévoir.

Je te promets que je t'écrirai encore cette semaine, mais vraiment je n'ai pas la tête assez libre pour aujourd'hui.

Ma belle-sœur chante tes louanges, ce qui m'a nullement surpris.

Je t'aime bien tendrement.

J'ai différentes choses à t'envoyer ; mais je ne sais pas quand je pourrai faire le paquet.

CHARLES

13 décembre 1862.

Comment se fait-il qu'il soit si difficile d'écrire à sa mère et que cela se fasse si rarement? Une chose si simple, et qui devrait être si douce. — Mais il est si difficile aussi de faire n'importe quoi de ce qui est bon, et qui est le devoir. Et la multitude des soucis, qui augmente avec le vieillissement empêche de satisfaire à tout ce qu'on reconnaît comme devoir, et même comme devoir agréable.

Enfin, ma chère mère, avant tout, avant tout, *comment te portes-tu*? Si tu pouvais entendre ma pensée à distance, comme tu te dirais souvent : voilà mon fils qui pense à moi ! — mais tout ça, c'est des paroles et des suppositions poétiques. Tu aimerais bien mieux que je te prouvasse mon zèle.

Comme tu as été dure envers moi dans une de tes dernières lettres ! Ces cruels cinq cents francs ! La seule chose sérieuse qui m'a frappé dans ta lettre, *c'est la falaise.* Mais je suppose toujours que tu dois dessiner beaucoup de choses. Pouvais-je supposer que tant de tuiles allaient me tomber sur la tête au moment où je projetais mon départ? — par exemple la faillite Malassis, dont tu as sans doute entendu parler, — où j'ai failli être compromis, et qui dans tous les cas jette un grand bouleversement dans ma vie. Je dois cinq mille francs. Je suis décidé à les cacher à la justice, pour pouvoir les remettre à Malassis ou à sa mère plus tard. — Et puis *les Fleurs du mal* et *les Paradis* abandonnés aux hasards du rabais! — Mais tu n'entends rien à tout cela.

J'ai commencé étourdiment ma lettre en prenant mon papier à l'envers, ce qui m'oblige à la paginer pour ta commodité. Un superstitieux verrait là un mauvais présage.

Je t'ai envoyé des livres pour te distraire — de bons livres. Les *Lettres sur les animaux* (sauf la préface de ce médecin imbécile) et *le Neveu de Rameau*, que probablement tu connaissais, sont des merveilles. Mais tu n'as pas du tout deviné pour-

quoi je t'avais envoyé les *Poètes français*. Ce n'était pas du tout comme tu l'as cru, pour te montrer des vieilleries de moi, c'était pour te faire lire l'article de Gautier qui me concerne, c'est-à-dire la part qui m'était faite par lui dans l'histoire de la poésie. Tu ne l'as peut-être pas vu. — Et tes espions? qu'en dirons-nous? quels imbéciles ! On t'a dit que j'étais gai? — jamais. Est-ce que c'est possible? ou bien je le suis de manière à faire peur, et à me débarrasser vite des gens. — On t'a dit que j'étais bien habillé. — Il y a huit jours seulement que j'ai abandonné les haillons. — On t'ai dit que je me portais bien? aucune de mes infirmités ne m'a quitté ; ni les rhumatismes, ni les cauchemars, ni les angoisses, ni cette faculté insupportable d'entendre tous les bruits me frapper dans l'estomac ; — ni la peur, surtout la peur de mourir subitement, la peur de vivre trop longtemps, la peur de te voir mourir, la peur de m'endormir, et l'horreur de me réveiller ; — et cette léthargie prolongée qui me fait renvoyer pendant des mois les choses les plus pressées. — Bizarres infirmités qui, je ne sais comment, renforcent ma haine contre tout le monde.

Mais parle-moi de toi, très minutieusement, surtout de ta santé.

Il y a déjà longtemps, *au moment des cinq cents francs*, je suis allé, *tout seul bien entendu*, à Versailles. J'adore Versailles et les Trianons. Ce sont de bonnes solitudes. Je ne pouvais pas m'empêcher, tout le long du chemin de penser à toi, puisque nous avions fait ensemble, il y a quelques années, le même trajet, depuis la rue d'Amsterdam jusqu'à Saint-Cloud, je crois. Tu revenais alors de Madrid ou de Constantinople. Je reconnaissais les points de vue devant lesquels tu criais avec ton emphase habituelle : « Que c'est beau ! » et puis tu ajoutais : « *Mais toi, tu ne sens pas les beautés de la nature.* » Car c'est ainsi que tu t'exprimais. — Les cultures de Trianon m'ont positivement ébloui ; alors je me suis figuré que tu étais avec moi ; — je t'ai vue, réellement vue, faisant une espèce de grimace que je connais bien, et me disant : « *Tout cela est bien beau* ; mais vois-tu, mon cher enfant, *j'aime encore mieux mon jardin.* » Chère mère, je voudrais te faire rire.]

Enfin, ma chère mère, parle-moi bien de toi. Je suis plongé dans une grandissime affaire ; mais je ne saurai pas la mener

à bonne fin. Tout le monde sait que je suis opprimé par les dettes. Je vais me laisser égorger. — Si dans huit jours je t'écris : tout est fait et bien fait, — alors tu pourras compter sur ma présence et sur une vie plus agréable.

Et si ton imagination te permet de deviner ce que j'endure, *pense au conseil judiciaire.* — Veux-tu me faire mourir là dedans? — Je t'embrasse.

CHARLES

(A suivre.)

L'ARCHIDUC MYSTÉRIEUX

UN PRINCE NAVIGATEUR, ERMITE ET MÉCANICIEN. — UN CHATEAU SUR LES RUINES DE MIRAMAR, DE RAYMOND LULLE. — UN SITE ET DES SOUVENIRS PITTORESQUES. — L'ILE DU SILENCE. — LES HOTES ALLEMANDS DE 1913. — L'HOMME, SA VIE ET SES ŒUVRES.

L'ARCHIDUC MYSTÉRIEUX

Depuis le début de la guerre sous-marine allemande en Méditerranée, bien souvent les journaux ont fait allusion au rôle joué par l'archiduc Louis-Salvator d'Autriche, sans d'ailleurs qu'aucune accusation précise ait été formulée contre lui. Les derniers événements de Barcelone et enfin l'ouverture d'un testament, dont les clauses nous rappellent les dénouements les plus romanesques du théâtre et de la féerie, font de ce mort illustre ce que les journaux appellent « l'homme du jour ».

Malgré de nombreux articles, ce personnage demeure encore mystérieux, car si son nom fut souvent écrit depuis deux ans, on n'a presque rien dit de sa vie et de son œuvre. Cette figure singulière, inquiétante et voilée, attire et repousse à la fois l'intérêt par le peu qu'on devine ou qu'on connaît des malheurs et des passions qui lui firent cortège. D'ailleurs son nom, sa parenté, le seul énoncé de ses titres, de ses

domaines, de ses livres, de ses résidences successives suffisent tout d'abord à retenir extraordinairement l'attention, car ils témoignent de singulières facilités à jouer un grand rôle dans la préparation de la piraterie en Méditerranée.

Ermite, historien, géographe, navigateur, l'archiduc Louis-Salvator était l'homme qui connaissait peut-être le mieux la Méditerranée et qui gardait des amis dans tous les ports et dans tous les milieux, car il était simple d'allure, à la fois érudit et familier, bonhomme et hautain, dévot dans ses actes et ses dons, libertin en paroles. Indulgent, sinon sympathique à certains vices, il avait dans un monde spécial des villes maritimes latines et orientales de nombreuses relations et des moyens d'informations qu'il est répugnant d'avouer, mais dont il serait vain de méconnaître l'importance.

Né le 4 août 1847 à Florence, où toujours il garda des amis, l'archiduc habitait tour à tour Zindis, près Trieste, — *Miramar* l'ancien ermitage de Raymond Lulle, dans l'ile Majorque, — San Stefano Ramleh, en Égypte, ses domaines de Venise, et faisait de fréquents déplacements à travers l'archipel.

Appartenant à la famille d'Autriche (branche non régnante de Toscane) Ludwig-Salvator-Marie-Joseph-Jean-Baptiste-Dominique-Rénier-Ferdinand-Charles-Zénobius-Antoine est mort à Brandcis-sur-Elbe, le 12 octobre 1915. Il était propriétaire du 58e régiment d'infanterie, membre honoraire de l'Académie impériale des Sciences d'Autriche et de l'Académie des Sciences de Bohême, chevalier de l'Ordre autrichien de la Toison d'or, de l'Aigle noir et du Cancrelin. Il était fils du grand-duc Léopold II et de Marie-Antoinette, princesse des Deux-Siciles, née le 19 décembre 1814.

***

EL CASTILLO DE MIRAMAR

C'est à Miramar que j'ai pu voir l'archiduc, en 1913. Il y a des « Miramar » sur toutes les côtes méditerranéennes et ce n'est même pas en souvenir d'un autre Miramar tristement célèbre dans l'histoire ténébreuse des Habsbourg que Louis-

Salvator nomma ainsi l'admirable domaine qui, entre Valldemosa et Deya, étage devant la mer ses terrasses boisées, ouvre ses grottes, dresse ses vieilles tours à signaux, ses fermes, sa chapelle de Raymond Lulle, son musée, son hospederia gratuite et son castillo sans apparat, entre des cyprès mouvants, des cactus et des oliviers gigantesques. Non, rien ici, sinon la mélancolie particulière à tous les sites abandonnés par la légende et où subsiste encore le souvenir des héros, ne l'apparenterait à l'autre Miramar, celui où le général Frossard vint, un soir d'automne, décider l'archiduc Maximilien à suivre le chemin sanglant qui le devait mener de la Puebla aux fossés de Queretaro.

Miramar fut un lieu de méditation et de spiritualité. Sa situation est, en petit, la même que celle du royal monastère de Notre-Dame de Montserrat. Une haute corniche qui domine la côte nord de l'île et que dominent à leur tour de larges murailles rocheuses. Ainsi protégé, le plateau jouit d'un climat privilégié, à la fois tiède et frais, abrité du vent du nord et des vents desséchants de la côte africaine.

C'est à Miramar qu'après ses longs voyages entrepris à la suite d'une aventure d'amour, Raymond Lulle se retira. Il avait aimé jusqu'au désespoir doña Ambrosia de Castello, la plus belle et la plus vertueuse des jeunes femmes de Palma de Mallorca. Bien qu'elle fût mariée à un jeune Gênois, don Ramon Lull, comme on dit ici, suivait obstinément la belle dans la rue et, d'après une légende que le savant critique Antonio-Maria Alcover conteste [1], il s'oublia même jusqu'à entrer à cheval derrière elle dans l'église Sainte-Eulalie. Devant une telle passion, doña Ambrosia de Castello se sentit émue et, ayant averti son mari qui lui donna permission d'agir ainsi, elle manda son adorateur. Don Gaspar Nuñez de Arce a conté, en un admirable poème, la scène qui suivit. Après avoir chapitré Raymond Lulle, doña Ambrosia lui dit :

— Tu m'aimes, eh bien, regarde-moi telle que je suis et compare ton songe à ce qui est.

Alors elle ouvrit sa robe et découvrit son sein gauche, rongé par un terrible cancer.

1. *Bolleti del Dictionari de la Llengua Catalana*, tome VI, octobre 1910.

— Regarde ce que peut devenir l'éphémère beauté terrestre à côté de la beauté divine.

Dans le *Livre des merveilles du monde* [1], Raymond Lulle a narré l'épisode, mais en l'attribuant à d'autres personnages. Après avoir parcouru la Catalogne, la France et l'Italie, étudié et professé à Montpellier et à Paris, Raymond Lulle fondait en 1276, à Miramar, ce fameux Collège des Sciences orientales où lui-même enseignait l'arabe. Ici, « entre la vigne cultivée et le fenouil sauvage, son âme s'embrasait d'amour vers Dieu, parmi les soupirs et les larmes. » Cultivant son jardin à l'aurore, écrivant ou rêvant au murmure des sources, méditant sous les astres étincelants, dans des nuits d'une limpidité souveraine, Raymond Lulle prépara à Miramar les livres d'*Alchindi* et de *Téliph*, le *Livre du Gentil et des Trois Sages* et *la Doctrine du prince pour le régime de sa personne, de son palais et de ses royaumes*. Le nom de Miramar revient sans cesse dans ses vers. C'est au Collège de Miramar, auquel s'était adjoint une imprimerie, que parurent, vingt ans après la découverte de Gutenberg, un *Traité* de Gerson et en 1487 la *Contemplation dévote* de Prats.

Tout ce qui constitua le territoire du Collège de Miramar se trouve enclavé aujourd'hui dans les domaines de l'archiduc Louis-Salvator, la grotte, la fontaine, l'oratoire de la Trinité et l'habitation du Bienheureux. C'est sur les ruines mêmes de cette habitation que l'archiduc a fait construire son château, ou mieux sa villa, car il s'agit d'une construction basse, allongée, et qui a plutôt l'apparence d'une *hacienda* que d'un *castillo*. Il ne s'agit point d'un palais de songe, mais le paysage a suffisamment de magie pour en parer la plus humble cabane.

A Miramar commence la région des jardins, une terre toute orientale par la douceur de l'air, l'épanouissement sensuel des fleurs, l'odeur des essences, la lumière même que répandent autour d'elles la terre et les pierres. Aux Baléares, les ruines

1. VIII, 28. Il existe de nombreux ouvrages sur Raymond Lulle. Pour les faits énoncés ici, cf. l'*Histoire véritable du Bienheureux Raymond Lulle*, par J.-M. de Vernon, Paris, 1668, et dans la collection des «Saints» la biographie du *Bienheureux Raymond Lulle*, par Marius-André. Bloud, Paris 1900. Cf. également : Sir Clément Markham, *The Story of Majorqua and Minorca*, Lon_ reds, 1908.

même sont lumineuses et blanches. La lumière crée une sorte de solitude. On est plus seul, dans le soleil. Ce n'est pourtant pas une terre de Décaméron que cette côte, de Valldemosa à Soller, de la Cartuja jusqu'aux parterres enchantés de la comtesse de Villalonga, en passant par les maisons riantes de Deya, sous les pampres roux. Malgré le foisonnement des roses, on ne songe ni à la vigne de Pampinée, ni aux joyeux devis florentins. L'Arabie, la première, a posé son pied sur ces dalles où le talon chaussé d'airain des chevaliers catalans marquera plus tard une empreinte ineffaçable. Il flotte de la mélancolie dans cet éblouissement et l'ombre des sycomores y garde le reflet rouge des fleurs de grenadiers, évoquant les soirs où tombèrent, ici, des têtes de sultanes.

C'est en 1868 que l'archiduc Louis-Salvator, qui voyageait pour s'arracher à un souvenir atroce, aborda Majorque et visita Miramar. Admirateur et quelque peu adepte de Raymond Lulle, l'âme travaillée encore par l'horreur d'avoir vu sa fiancée brûlée vive à ses yeux, le jeune prince se rendit acquéreur du premier noyau de terres autour duquel se développerait bientôt son immense domaine [1].

L'emplacement du château actuel occupe le quart environ de l'ancien édifice et la chapelle située non loin de là est le dernier vestige de l'une des deux chapelles latérales de l'église ancienne. Elle est dédiée à Notre-Dame du Bon Port.

La chapelle témoigne d'un goût hétéroclite et présente le plus singulier amas de médiocre, de banal et de rare. Un rétable du XIII[e] siècle voisine avec des statues coloriées de la rue Bonaparte, des cuivres dorés, modernes, des découpages de zinc entremêlés de châsses à émaux, de lampadaires orfèvrés et du reliquaire où reposent les restes de Fray Antonio Casteñada, général des armées de Charles-Quint, qui, après la défaite d'Alger, se retira aux Baléares pour y mourir en odeur de sainteté.

La demeure particulière de Louis-Salvator participe du même état d'esprit bizarre et du même goût mélangé. Au dehors, la simplicité monacale du grand prédécesseur ; à l'intérieur un musée qui confine par certains détails à la

1. Depuis l'archiduc acheta, pour les joindre à Miramar, les domaines de *Son Gallard*, *Son Galceran*, *Son Ferrandell*, *Son Marroig* et *Son Moragues*.

boutique de bric-à-brac. On y découvre des merveilles, des pièces uniques patiemment recherchées par le propriétaire et qui prouvent « qu'il s'y connaissait », à côté de copies insipides et d'imitations sans intérêt. Par contre, les majoliques anciennes de la salle à manger n'ont peut-être pas d'égales dans toute l'Espagne, par une lumière, un brillant, une finesse qu'on ne peut oublier. Ces merveilles de l'industrie arabe entourent des meubles également anciens, contemporains parfois des rois mozarabes qui plantèrent les oliviers géants des avenues. Des lits aux fines colonnettes gothiques, des statuettes de bois représentant des saints ou des paysans, quelques cartes marines du XVIe et du XVIIe siècle, d'admirables poteries, des faïences ornées et sculptées, toute une série de portraits et de tableaux représentant des Maures foulés par des chevaliers ou suppliciés par les conquérants constituent le fond des collections ducales. Le lit de noyer, dans la chambre à coucher du maître, offre des colonnes torses du plus bel effet et d'un curieux travail. A tous ces objets, inestimables pour un amateur, se mêlent des meubles fabriqués en série au faubourg Saint-Antoine, des sièges allemands vulgaires, des objets en émail, des nécessaires de toilette à vingt francs, des bougeoirs en aluminium.

Dans le vestibule, le visiteur s'arrête devant un groupe de marbre blanc à la fois prétentieux et banal. Un ange aux ailes éployées y soutient un adolescent expirant et nu, au-dessus d'un sarcophage sur lequel on lit : *Resurrexit*. Le sculpteur Tandardini a produit de meilleures œuvres. Cette sépulture, car il y a un cercueil dans ce bloc de Carrare, est celle de Waterloo Viborny de Gutenberg, secrétaire et ami intime du prince, mort à vingt ans, et dont la statue reproduit, paraît-il, tous les traits du visage et du corps. En face de ce monument s'ouvre une vaste salle de bain dont les *azulejos* sont supérieurs à ceux de l'Alhambra. Les murs blanchis, les nattes de sparterie, les fenêtres ouvertes sur une mer de lapis et de perle évoquent les jours heureux des émirs sarrazins et les rêves des conteurs arabes.

Par-dessus les pins, les camélias en fleur, les cyprès, les cèdres et les oliviers millénaires, flotte l'air transparent, l'air incomparable des îles Baléares, cet air léger, furtif, odorant

qui vous pénètre et semble donner des ailes. L'Espagne a des odeurs et des couleurs. Majorque n'a que des aromes et de la lumière. Puis elle a quelque chose de divin qu'on ne rencontre aussi complètement qu'ici : le silence. *L'Isla de la Calma*, a dit Santiago Rusiñol. Nulle part on ne peut goûter le silence comme à Miramar, devant des anses où l'eau reste si transparente qu'elle semble aérienne, qu'elle remue sans bruit et que, sur des sondages de deux mètres, du haut des roches, on distingue les galets du fond. Une mer de cristal vaporisé, une atmosphère surnaturelle et comme immatérielle baignent les perspectives. Tous les contours sont nets et pourtant aucun ne blesse le regard. Le décor est éclatant sans être jamais cru. Enfin, au tournant du chemin, l'odeur des citronniers vous arrive par bouffées de la vallée de Soller. Chopin et George Sand ont cheminé sous ces ombrages. Gustave Doré a dessiné ces arbres contournés, énormes, fantastiques et qui semblent quelques rois mores de la légende, figés encore dans l'attitude où les surprit le feu du ciel. Par l'ordre de l'archiduc, nul ne devait se permettre de couper une seule branche et la forêt a grandi, libre, impénétrée, comme à l'appel de quelque gnome de la *Trilogie*.

Sur la route de Deya à Palma, le prince a fait installer une hôtellerie gratuite dans une ancienne maison arabe. Toutefois, l'hospitalité s'entend comme au temps de Jayme Ier. Sauf l'eau et le sel, le voyageur doit apporter sa nourriture. En y entrant, nous songions au mot d'Adrien Hébrard : « L'amour est comme ces auberges d'Espagne où on ne trouve que ce qu'on y apporte ! »



LES HOTES ALLEMANDS DE MIRAMAR

Le 3 octobre 1913, nous nous trouvions à l'hospederia de Miramar, dans la salle du premier étage, dont les fenêtres ouvrent sur la mer.

Sous les arbres au bord de la route, les chevaux d'un escadron de chasseurs espagnols étaient parqués à la corde. Un cantinier distribuait de l'*anis*. Plus loin, deux cuisiniers mili-

taires raclaient, sur une pierre lisse, d'énormes piments rouges et doux qui semblaient être quelques-uns de ces cœurs saignants comme ceux dont les peintres de sainteté, dans la Castille, ont coutume de relever tous leurs tableaux. Deux ou trois officiers vêtus de flanelle blanche à rayures, bottés, l'épée au flanc, se promenaient en fumant, sous les cèdres. D'autres déjeunaient de conserves de thon et d'anchois à l'huile.

Tout un monde d'*arrieros*, attablé autour d'une friture, hurlait dans la chambre basse. Un enfant jouait de la guitare. La vieille aubergiste gourmandait sans cesse deux servantes affolées et, rasé de très près, hautain, indifférent et lointain, le patron, adossé au pilier de la porte, regardait la mer, l'âme comme évadée de ce vacarme et sans paraître se soucier le moins du monde de ses hôtes.

Brusquement plusieurs autos cornèrent, au bas de la montée. Les chevaux des chasseurs se prirent à valser. C'étaient MM. les officiers allemands des croiseurs protégés *Hansa* et *Victoria-Luisa* qui venaient, disaient-ils, faire visite à son Altesse, mais son Altesse était en mer pour quelques jours, ce que les Allemands ne pouvaient ignorer puisque l'archiduc s'était embarqué à Palma et qu'ils avaient salué son yacht.

Cette fois, le patron s'empressa. Je ne sais ce que peuvent manger les officiers de marine allemande en campagne, mais, en promenade, ils dévorèrent ce jour-là des montagnes de pâtés et de pâtisserie arrosées de bière et d'un vin épais. Depuis le début de l'été, les deux croiseurs allemands *Hansa* et *Victoria-Luisa*, ce dernier, lancé à Brême le 29 mars 1897, de 5 569 tonnes anglaises, et le premier de 5 791 tonnes, avec un équipage composé de quatre cents élèves-officiers et jeunes officiers et d'un état-major important ayant à sa tête un contre-amiral et un officier d'ordonnance de l'amiralissime, stationnaient dans la baie de Palma de Mallorca. De temps à autre, l'un des deux vaisseaux partait le long des côtes espagnoles et allait explorer les îles désertes de l'archipel, la Dragonera, Conajero, l'île Impériale, Cabrera et les îlots de Pityuses autour de Formentera et d'Iviça.

J'ai vu, durant un mois, les deux vaisseaux se livrer à toutes sortes de manœuvres dont il était difficile alors d'appré-

cier l'intérêt. Aux Baléares, comme en Égypte, comme dans les îles grecques, comme le long des côtes de l'Espagne continentale, les commandants allemands offrirent plusieurs fêtes à la population. A Palma, ils se lièrent avec les contrebandiers, et les officiers qui en obtenaient la permission passaient souvent la nuit en mer, soit avec les contrebandiers, soit avec les pêcheurs. Toutefois, comme les marins de tous les pays ne dédaignent point l'alcool ou le tabac de contrebande, comme par ailleurs les promenades nocturnes en barques le long des côtes découpées des Baléares présentent un double attrait poétique et instructif, il semble difficile d'en faire un grief, soit aux officiers, soit aux pêcheurs. En outre, chacun sait qu'en Espagne, la profession de contrebandier, plus lucrative qu'en aucun autre pays, n'est point déconsidérée, qu'elle s'entoure au contraire d'un certain prestige et comme dit la chanson mayorquine : « Le contrebandier a des jambes agiles pour fuir les douaniers et pour courir après les jolies filles et des yeux vifs pour guetter les *trabucos* et compter ses douros [1]. »

Durant les excursions où j'eus l'occasion de rencontrer les élèves-officiers et les officiers du *Victoria-Luisa* et du *Hansa*, ce fut toujours le long des côtes et dans les anses les moins fréquentées. La propriété de l'archiduc garde des parties inaccessibles et le personnel de paysans ou de pêcheurs qui y est attaché se montre jaloux d'appartenir à un tel maître. A ce moment on contait que des travaux mystérieux étaient entrepris sur l'ordre de l'archiduc dans certaines grottes marines. Des chiens énormes interdisaient l'accès de divers sentiers. Malgré mon séjour prolongé dans l'île, je n'ai jamais pu savoir ce qu'il y avait de fondé dans ces récits. Je dois à la vérité de déclarer que le lieutenant-général, gouverneur de la province, le prince François de Bourbon, oncle du roi, sembla toujours s'être soucié loyalement de faire respecter la neutralité des îles.

Tout ce que peut rapporter un témoin oculaire, ce sont les promenades des officiers allemands, un stationnement dans les eaux baléares de plusieurs mois et ce fait que les mêmes équipages du *Hansa* et du *Victoria-Luisa* furent à nouveau les

1. Aux Baléares, l'homme le plus notoire des îles et le plus riche peut-être est un contrebandier.

hôtes de l'archiduc en Autriche et en Égypte. A Miramar, l'état-major des croiseurs fut convié plusieurs fois à la table du prince, mais comme ce dernier avait l'invitation facile, cela encore ne saurait rien prouver[1].

Le 3 octobre 1913, les jeunes officiers allemands faisaient montre de belle humeur et d'appétit, naïvement, fortement. Leur exubérance, chaque soir, au Grand-Hôtel où nous les rencontrions encore, nous surprenait. Il y avait de l'enfant et du brocanteur dans leur façon de s'exprimer, une certaine gêne mêlée d'arrogance, une gaucherie coupée d'élans de suffisance. Ce matin-là, devant un des plus beaux paysages du monde, ils ne regardaient que des bourses plates d'argent qu'ils venaient d'acquérir (une spécialité de Manacor) et s'enorgueillissaient que ces objets particuliers au pays fussent fabriqués désormais par une société allemande. Ce matin-là, j'entendis un capitaine exprimer toute une théorie d'impérialisme commercial à un conseiller municipal de Soller qui accompagnait la caravane.

— Les Allemands apprennent partout aux indigènes à mieux fabriquer *à bon compte* les spécialités de leur pays. Ici nous vous apprenons déjà à fabriquer meilleur marché de fausses perles, des bourses d'argent, des bijoux en filigrane ; il ne vous manque plus qu'à nous suivre pour les bottines et les broderies.

Le Majorquin, piqué, répliqua :

— Les jeunes filles ne porteront jamais que des chaussures baléares. Ici, nous préférons la bonne façon au gros gain.

Cette réponse déchaîna une tempête de rires. Le contre-amiral, un vieux au visage rose, à la barbe grise et aux énormes lunettes d'or, imposa silence à ces jeunes gens.

— L'Allemagne est un pays d'industrie et de commerce. Vous êtes un pays chevaleresque. Je dis bien : chevaleresque. Vous en êtes toujours à Don Quichotte, mais nous sommes pour Sancho Pança.

L'habitant de Soller ne parut pas comprendre. Il disait :

— En avez-vous comme celles-ci des oranges chez vous?

1. Parmi les familiers de Miramar figure un nommé V... dit C.... audacieux germanophile bien connu de nos consulats.

Elles poussent en pleine terre dans l'île. Cette île, c'est la gloire de Dieu. Il n'y a que les pays où tombe la neige et la pluie qui soient industriels. Ici, d'ailleurs c'est nous qui avons appris au monde à naviguer et c'est vous nos élèves.

L'amiral sentit qu'il allait froisser son hôte et vanta la pâtisserie majorquine. Les compliments rendirent toute sa bonne humeur à l'édile. On devait le lendemain d'ailleurs inaugurer un tramway de Soller-ville à son port, et il parlait de cet événement avec une immense fierté.

Puis vint le moment des toasts. Ils furent nombreux et j'avoue n'avoir pas saisi la signification de la plupart. Les marins allemands sortirent raides et graves, saluèrent les officiers espagnols et continuèrent leur excursion méthodique. N'eussent-ils pas eu leurs uniformes qu'on eût bien deviné leur nationalité. En effet, ils n'omettaient aucun détail, notaient tout sans discernement, ni choix. De la Capilla del Beato Raimundo Lulio, ils retinrent qu'elle était bien restaurée et repeinte de frais ; au *Museo Baléar*, installé à Son Moragues, ils admirèrent en bloc les notes que l'archiduc et ses secrétaires avaient également prodiguées pour une cruche contemporaine et pour un azulejo du XIIe siècle. Ils ne demandèrent jamais qu'on leur fît grâce du moindre caillou ni de la plus insignifiante poterie.

Toutefois, ce qui les surprit et les toucha davantage, ce fut à un carrefour du bois une vaste cage auprès d'un escalier menant au château. Un aigle noir, de très grande taille, s'y endormait, superbe et dédaigneux. Cette bête avait, paraît-il, aux yeux du prince la valeur d'un symbole. Lequel, je ne sais. Cependant ces jeunes Allemands goûtèrent beaucoup cette allégorie vivante.

— Il y a quelque chose de plus curieux, déclarait le majordome qui sert de cicerone aux visiteurs, moyennant quelques pesetas, un majordome sans morgue et dont la tenue se ressentait beaucoup du laisser-aller du maître.

Devant une colonnade formée des derniers restes d'un cloître envahi par les roses, des roses éclatantes et charnues, sensuelles et grasses, le chemin se pare d'une singulière bordure, formée par des culs de bouteilles enterrés à demi et provenant des flacons que l'archiduc et ses hôtes ont vidés.

Du dernier galant, les visiteurs jugèrent l'ornement et plus d'un dut emporter la vision de ces bouteilles alignées, comme un programme et comme un encouragement, entrevoyant un jour la possibilité de suivre un si magnifique exemple.

Ils admiraient aussi que ce prince fantasque eût su maintenir autour de lui un tel respect de sa personne et des objets lui appartenant, malgré la légende qui l'environnait. En effet, l'Espagne n'est guère indulgente aux passions qu'on attribuait à l'archiduc. Ce pays de la Belle au Bois dormant, comme le nomme Enrique Gomez Carrillo, n'admettrait pas que la princesse au fuseau fût un prince. Mais parmi les Catalans, qui sont l'aristocratie de l'Europe, les titres ont encore un singulier pouvoir.

Majorque reste une île de grands seigneurs et de paysans, aussi fiers les uns que les autres. Nous y avions jadis une situation importante que nous avons laissée péricliter [1] par indifférence.

D'autre part, la présence de l'archiduc n'a pas été sans favoriser les représentants des puissances centrales, assurées de rencontrer auprès de Louis-Salvator non seulement un accueil cordial, mais encore un appui financier dans leurs entreprises commerciales ou industrielles. En effet, les goûts poétiques du prince ne tenaient pas en échec son désir de voir la prospérité commerciale de l'île s'accroître. On comprendra facilement qu'il ait favorisé de préférence ses nationaux dans la réalisation de projets propices au développement d'un pays qu'il aimait sincèrement.

1. L'île n'a pas eu de vice-consul français pendant dix-huit mois et il était même question de supprimer le poste, un an avant la guerre. Pendant cet intérim, le consul de Belgique défendit avec la plus grande énergie les intérêts français. Depuis, les consuls alliés anglais, français, italiens et belges, et américains, ont fait de grands efforts pour reconquérir le terrain perdu. L'Allemagne, de son côté, par l'envoi de consuls, tous agents commerciaux, a pu lutter avantageusement contre nos fonctionnaires de carrière. Le consul allemand, Alfred Muller, un homme énergique, entouré d'envoyés spéciaux, a mené une campagne de propagande très efficace, surtout dans le monde carliste de l'île. Les carlistes à Majorque sont en majorité parmi la classe riche. Pourtant les relations commerciales entre Cette et Marseille sont actives encore et nous comptons beaucoup d'amis aux Baléares, sans avoir rien fait pour nous les attacher particulièrement.

*
* *

L'HOMME

Ludwig-Zénobius-Salvator ne pouvait prétendre à un aspect imposant. Il n'y visait guère. Assez grand, de forte corpulence, le teint hâlé, les cheveux longs, il offrait le nez de sa race sur un visage énergique assez irrégulier, éclairé de deux beaux yeux mélancoliques. Il passait facilement d'une mine renfrognée à une expression de gaieté feinte. Seules, certaines rêveries paraissaient au cours de ses promenades détendre sa face taciturne. Il ne s'animait que lorsqu'il parlait des îles ou de la mer ou que l'espérance de retrouver quelque bibelot l'aiguillonnait. Toutefois, lorsqu'on arrivait à Miramar, fallait-il être prévenu de ses manies et de son costume. Il advint à des visiteurs de le prendre pour quelque tâcheron. Nouveau Dioclétien, il se plaisait beaucoup à ces méprises et accepta, dit-on, le pourboire d'un touriste. En effet, sa tenue plus que négligée aggravait les chances qu'avait un étranger distrait de le confondre avec ses serviteurs agricoles. Ordinairement vêtu comme les « pagès » de l'île, coiffé d'une casquette de marin autrichien, il errait seul à travers ses domaines, interrogeant les fermiers, gourmandant les pasteurs, encourageant les laboureurs. Toutefois, sa bonhomie n'était qu'apparente. Louis-Salvator n'avait rien oublié et rien appris. Le maître de Miramar était un féodal. Une aventure, que les journaux français furent priés de ne pas ébruiter (par l'entremise de l'ambassadeur d'Autriche), en apportait la preuve, au début de 1913. Ayant marié à l'un de ses gens une personne qui lui avait été bienveillante, il ne put dissimuler certains aspects de cette amitié. L'Espagnol n'accepta pas le marché et l'archiduc faillit payer de sa vie un geste qu'il estimait naturel et une condescendance dont il croyait honorer le nouveau ménage. Les Majorquins jouent facilement du couteau et *las tripas !* constituent leur menace courante. Pourtant il est vrai qu'ils étripent moins souvent leur adversaire qu'ils ne le lui promettent. L'archiduc, après en avoir appelé à toute la *garde civile* de l'île, crut prudent de voyager.

Voyager était sa vie. Il avait commencé à sept ans de parcourir le monde. Il a conté, en majorquin, comment, chevauchant avec son secrétaire Viborny à travers Majorque, il y a plus de quarante ans, il fut séduit un matin de janvier par la beauté de la côte à Miramar. Il partit à cheval, malgré pluie et vent, à travers l'île pour se rendre à Pallensa, chez le propriétaire et le décida, à prix d'or, à lui céder ce domaine alors désert.

— C'est ici que j'ai le plus *barbouillé* de papier, — disait-il volontiers.

A Miramar, Louis-Salvator a beaucoup écrit et beaucoup rêvé. Toutefois, il s'intéressait aussi à la vie de ceux qui s'agitaient autour de lui.

S'il avait une âme de burgrave bienveillante aux humbles qui restent courbés et déférents, dure à qui parle de « ses droits », hostile aux libertés humaines qu'il traitait de « revendications françaises », grand seigneur de la Sainte-Alliance et du Gotha, Louis-Salvator ne répudiait ni le confortable ni les inventions modernes. Il posséda la première automobile qu'on vit à Majorque et se montrait fort curieux de mécanique. Avec un certain talent de peintre amateur, il pratiquait l'art de préparateur de plantes. Herboriste, photographe, il se montrait en outre excellent marin et chasseur habile. Il guettait le chevreuil et jetait l'épervier.

Lors du mariage du roi Alphonse XIII, il scandalisa la cour en arrivant vêtu comme un paysan. Les hallebardiers lui refusèrent l'entrée et, comme il insistait, faillirent le tâter de leur bois de lance.

Un officier survint au bruit. L'archiduc s'impatientait. Il saisit l'alferez de service par un bouton de sa tunique :

— Allez dire à la reine que son cousin Louis-Salvator veut lui parler.

Il s'installait parfois au coin d'un champ, à la corne d'un bois et restait là, à peindre tout le jour, se nourrissant de fromage de chèvre et du pain du fermier. Il s'asseyait à la table des cultivateurs, leur faisait conter des légendes, puis s'en retournait brusquement. Bourru et fantasque, il parcourait deux lieues pour retrouver un coléoptère et le lendemain ne bougeaït plus de sa chambre. Tour à tour pingre et généreux, il présen-

tait les plus surprenants contrastes. Sa mémoire excellente, son esprit caustique, sa connaissance du français, de l'anglais, de l'italien, de l'espagnol et du russe en faisaient un causeur délicieux quand il daignait parler à ses hôtes ou à ses gens.

C'est dans les chemins creux et les sentes caillouteuses de ses propriétés, sous les cèdres, à l'abri d'un vieux mur de pierres sèches, tout plaqué d'aiguilles craquantes de pin, adossé à quelque racine tortueuse de chêne ou d'olivier contemporains de Raymond Lulle, qu'il fallait voir son Altesse. Elle restait là des heures à contempler la mer. Devant lui les terrasses lourdes de roses et de citronniers débordaient de parfums comme des coupes géantes ouvertes sur la mer. Entre les épées vertes et grasses des cactus, les roses saignaient, les lauriers-roses jetaient leur écume de chair florale. La végétation forcenée du site le baignait. Une mer d'églogne antique emplissait le ciel confondu avec l'horizon. Les tartanes s'élançaient sur les vagues calmes. Là, Louis-Salvator respirait sa vie mystérieuse et monacale. Les moutons rougeâtres particuliers aux Baléares, les hautes chèvres mi-partie blanches et noires et les porcs couleur d'ébène, luisants et énormes, ne s'interrompaient pas de manger au passage du prince rustique. Il surprenait les idylles de ses fermiers et couchait parfois son rêve dans la paille des granges, entre les chapelets de piments doux et de caroubes, dans l'odeur des pastèques et des amandes sèches.

*
* *

L'ŒUVRE

Quelles que fussent ses prétentions et certaines de ses amitiés, malgré son goût de la lumière latine, Louis-Salvator demeurait un érudit de culture germanique et le type le plus représentatif de cette culture dans ses défauts et ses qualités extérieures. Certes, s'il a fait partie de deux Académies, ce ne sont pas ses seuls quartiers de noblesse qui lui en ouvrirent les portes. Vraiment, il peut faire bonne figure, même à l'Académie de Prague. Critique, historien, géographe, il a beaucoup observé et cherché. Il est homme à citer ses sources et point

de ceux qui jettent leur manteau, fût-il royal, sur le travail des autres. Il a signé des livres qui sont bien son œuvre et il prend toujours soin de noter pour le lecteur ce qu'il doit à d'autres. Toutefois, cette œuvre de compilation garde l'empreinte lourde de l'Allemagne. Des fiches, des notes, des énumérations sans jamais une image, sans jamais un élan, une épithète nouvelle, un trait caractéristique ; c'est long, copieux et sans éclat pittoresque. Son principal ouvrage a pour titre : DIE BALEAREN, GESCHILDERT IN WORT UND BILD VON ERZHERZOG LUDVIG SALVATOR, *deux volumes in-4°. Würsburg und Leipzig, Verlag von Leo Woerl,* 1897. Mœurs, coutumes, vêtements, habitation, législation, enseignement, hygiène, culture, chasse, pêche, locomotion, administration, vieux monuments, légendes, chansons, histoire, géographie, commerce, industrie, etc., rien n'a été omis. Des gravures sur bois rehaussent un texte pesant mais exact où ne se trouve de brillant que le nom de l'auteur. L'archiduc nous mène à travers les îles sans nous faire grâce d'une ferme ou d'une crique quand il s'agit d'un paysage, sans nous faire grâce d'un chevron ou d'une lucarne lorsqu'il s'agit d'un monument. Il énumère copieusement, il ne choisit pas. Il donne à peu près autant d'importance à l'explication d'une métairie qu'à la description de Cabrera. Après les quatre grandes îles baléares : Majorque, Minorque, Ivice et Formentera, on ne peut pas ne pas citer Cabrera. Sur cette île, du *Conscrit de 1808*, aux mémoires de Wagré, nous possédons toute une littérature. Cette fois l'archiduc Louis-Salvator, qui cite même dans sa bibliographie des articles de journaux, ne daignera rien citer. Cabrera possède un fort, trente hommes de garnison ; une population de pêcheurs atteignant le même chiffre et il passe après quelques détails orographiques. Dans cette île déserte, déjà décrite curieusement dans *Gil Blas*, se joua la plus terrible tragédie de misère et de faim. Huit mille hommes de la division Vedel y furent transportés après la capitulation de Baylen. La moitié y mourut d'inanition. Les péripéties de cette agonie de cinq ans sur cette terre à peu près sans eau, sans végétation, ont soulevé l'émotion de plusieurs générations. Les épisodes des femmes exposées en vente, des cadavres mis à cuire, des grenadiers nus dans la grotte, de l'âne

et du curé, demeurent encore dans le souvenir de tous les lecteurs de Mémoires. L'archiduc Louis-Salvator méprise de tels épisodes. Un îlot qui a tenu une telle place dans l'histoire des guerres de l'Empire ne mérite pour lui que cent lignes. Sa race n'a pas encore pardonné aux soldats de Napoléon !

Il possède, à l'heure où il écrit, le domaine où vécut Raymond Lulle, il goûte son œuvre, il admire sa vie, et dans un ouvrage d'un millier de pages, nous ne rencontrons ni un aperçu original, ni un détail nouveau sur l'homme dont, malgré les siècles, la présence remplit encore Majorque. Ce rêveur couronné écrit comme un érudit, jamais comme un artiste.

Il décrit minutieusement les étoffes, les costumes. Il note les différences qu'il y a entre le sombrero et la culotte bouffante du vieux *pagès* de Pollensa et d'un vieux pagès d'Alaro. Le *rebosillo* des jeunes filles change selon les cantons et la *galereta* de Palma se différencie de la *galereta* de Felanitz. Il spécifie des dissemblances qui échappent même aux regards des indigènes, mais, en deux in-quarto, il ne donne ni une anecdote, ni une aventure, rien qui révèle le cœur de ces populations. Pourtant que de nuances d'âmes à noter, chez ce peuple agricole et marin, vêtu de la veste courte en poils de chèvre et des larges braies aux plis multiples rappelant les *bragou-braz* de nos Bretons ! L'archiduc, dans ses livres, ne daigne pas se pencher sur eux. Il les photographie sans les entendre. Il les catalogue ; il les décrit. La psychologie n'est point de son ressort. Grand seigneur qui ne condescent pas à ces recherches de romancier. Par contre, le Majorquin étant assez superstitieux et crédule, Louis-Salvator recueillera les légendes de fées et de lutins qui foisonnent d'Ivice à Mahon. Son ouvrage est complet : on y trouve tout ce qu'on y cherche et rien de ce qui s'y trouve ne retient le lecteur. Pourtant cet homme a aimé ce pays, il y a vécu le tiers de chaque année, de 1868 à 1915. Tous ceux qui ont écrit sur les îles [1] ont reçu des lettres sympathiques de lui. Il se montrait heureux d'offrir ses livres.

1. Cf. *The Baleare Islands* by Ch. Toll, Bidwell, 1876. — *Islas Baleares*, par D. Pablo Piferrer, Y. O. Josué Quadrado, Barcelone, 1888. — Gaston Wuillier, *Les Iles oubliées de la Méditerranée*, Paris. — Jules Leclercq, *Voyage à l'Ile Majorque*, Paris, 1912.

Si pour *Die Balearen* il eut des collaborateurs avoués dans la préface, il a composé seul *Porto-Pi in der Bucht von Palma de Mallorca, Prague* 1914 *(Druck und Verlag von Hein Meyersohn)*. Ce gros volume jaune composé en caractères de douze offre la plus effarente *présentation*, sous sa reliure de toile caca d'oie. Sur ce faubourg de Palma, l'archiduc Salvator a entassé une compilation d'archiviste départemental qui, si elle est vraiment son œuvre, représente une somme de travail incompatible avec le rôle qu'on lui prête. Pourtant, une carte des *sondages et profondeurs marines autour de l'île* fait suite au volume. Les œuvres mêmes de l'archiduc nous apportent la preuve qu'il était familier avec ce genre de travaux. D'ailleurs, à Miramar, le prince possédait de nombreuses cartes marines qu'il avait rectifiées lui-même. *Ainsi, s'il l'a voulu, aussi bien au moment de la croisière du* Hansa *et du* Victoria-Luisa *qu'au jour de la déclaration de guerre, Louis-Salvator se trouvait en mesure de fournir à la marine de son pays des renseignements précieux et des indications nouvelles, non seulement sur les îles Baléares, mais encore sur toutes les côtes et archipels de la Méditerranée. Ce qu'il ignorait, il savait à qui le demander !*

Ses voyages, ses recherches et ses goûts l'avaient mis en relations avec les curieux, les déclassés, les originaux et les contrebandiers de tout le bassin méditerranéen. Aux jeunes officiers qui ont pris le commandement des sous-marins, Louis-Salvator pouvait dire :

— Allez ici ou là ; la profondeur est telle. Là-bas se trouve une grotte peu connue. Ailleurs, vous rencontrez tel guide et tel autre plus loin.

Alors même que son œuvre n'aurait été ni un prétexte, ni un masque, cette œuvre, même sincère, lui a fourni des possibilités qu'il pouvait exploiter contre les alliés. L'a-t-il fait? Ce savant s'avouait fier de posséder un régiment autrichien. Pourquoi nous eût-il ménagés? Les questions militaires l'intéressaient plus que les détails de mœurs. Un autre livre de lui n'a-t-il pas pour titre : *Die Felsenfesten Mallorcas, Geschichte und Sage, Prague,* 1910 (*Druck und Verlag von Hein. Meyersohn*). Précédées d'une abondante bibliographie mentionnant chroniques et manuscrits, livres, brochures, et même les guides

d'hôtel[1] (*sic*), ces monographies de vieux châteaux forts (Santueri, Alaro, Castel del Rey) ne dépassent pas la valeur d'un mémoire pour académie d'arrondissement.

Le travail le plus personnel de l'archiduc a pour titre : *Märchen aus Mallorca, Leipzig*, 1896 (*Kais. u. Kgl. Hofbuchhandlung von Léo Wœrl*). Ce recueil de légendes mayorquines a du style et quelque couleur. La culture de l'archiduc se prête mieux à développer ces vieux thèmes : l'*Ondine*, la *Chauve-souris*, la *Petite Souris*, la *Chaînette*, le *Château des Roses*, les *Trois Frères*, le *More aveugle*, etc. Malgré la sécheresse du conteur, quelque émotion subsiste encore dans la trame de ces récits.

Enfin, l'archiduc Salvator a essayé de traduire un certain nombre de chansons mayorquines en allemand. Il a échoué ; l'impuissance de la langue allemande à rendre les finesses du catalan ou du castillan s'avoue ici irrémédiable. De cette impuissance, l'archiduc ne paraît point s'être aperçu, car il a continué son labeur avec acharnement et sans aucune pitié pour les fleurs de sentiment qu'il fauchait au jardin immortel du folk-lore latin.

***

QUEL FUT SON ROLE ?

Le rôle de l'archiduc Louis Salvator dans cette guerre ne peut être encore complètement déterminé, Des faits assez précis permettent d'indiquer qu'il n'oubliait pas ses attaches avec la cour d'Autriche. S'il ne put revenir dans l'île depuis l'ouverture des hostilités, du moins avait-il pris ses précautions et, dès la fin juillet 1914, *les matelots allemands de son yacht, des hommes absolument dévoués et qui connaissaient à merveille toutes les côtes de la Méditerranée, disparurent*. Les autorités maritimes espagnoles tinrent la main à ce que le bateau archiducal ne portât point atteinte à la neutralité de l'archipel. Ancrée à Porto-Pi, le vieux port baléare dont

1. Les seuls ouvrages français mentionnés sont : A. Lecoy de la Marche, *Les relations politiques de la France avec le royaume de Majorque*, Paris, 1892, Les ouvrages de G. Wuillier, *Les Iles oubliées de la Méditerranée*, et de Jules Leclercq, *Voyage à Majorque*, sont omis.

Louis-Salvator a conté la grandeur antique, *la Nixe*, surveillée par plusieurs postes de carabiniers et de marins, n'en a pas bougé depuis le début du conflit. A demi désarmée, elle ne conserve plus qu'une partie de son équipage sous le commandement de Francisco Vivès, un jeune officier de valeur que l'archiduc estimait particulièrement. Il est bien évident que ce yacht n'a pu favoriser à aucun moment le ravitaillement des sous-marins allemands. Ce n'est plus par lui que Louis-Salvator se mêlerait à la guerre sous-marine. Son œuvre d'exploration achevée, *la Nixe* sommeille, indifférente, sur les eaux de cristal de la rade mayorquine. Il suffit que durant vingt ans ce petit navire ait fourni à son possesseur le moyen, grâce à son faible tirant d'eau, d'explorer les criques et les anses les moins connues de toutes les îles et de toutes les côtes, de Melilla à Corfou, des Zaffarines jusqu'à Constantinople.

Malade, loin de la mer qu'il aima et du paysage qu'il avait embelli, Louis-Salvator pouvait encore diriger de ses conseils toute la campagne sous-marine. Ce n'est que par lui, par ses matelots et par quelques marins grecs et turcs, que l'Allemagne a pu se renseigner sur la Méditerranée. Sa seule présence et ses conseils expliquent le long stationnement des croiseurs *Hansa* et *Victoria-Luisa*. Le départ des matelots de son yacht, — alors que d'autres marins allemands comme ceux du *Fangturne* ne tentaient jamais de s'enfuir, — paraît indiquer que puisqu'il avait la possibilité d'aider les austro-allemands, il ne la négligea point. La région des Baléares, lui seul la connaissait bien. C'est autour de ces îles espagnoles et en dépit de la surveillance du *Pelayo* et du *Temerario*, que les premiers sous-marins allemands furent signalés.

Dans l'opinion des marins et des alliés, — surtout des Français et des Italiens, — habitant l'archipel, les Allemands ont largement profité des renseignements donnés par le prince. Au contraire, une partie de la population aristocratique de l'île et ceux des alliés qui furent ses hôtes se refusent encore à admettre que le rêveur, l'historien et le conteur n'eût pris ce masque que pour mieux préparer la victoire germanique.

Il paraîtrait, peut-être, plus logique de penser que l'archiduc commença son œuvre pour échapper à sa tristesse, la

continua par goût, puis par vanité, et enfin s'apercevant de son utilité militaire, la poursuivit dans un but dynastique et *afin de se faire pardonner par l'empereur d'Autriche ce que Vienne appelait « ses manies ».*

Depuis la guerre Miramar devint un centre de propagande germanophile. Et il sembla même que la mort du prince n'eût fait que redoubler l'activité des Allemands dans ce domaine. C'est à la señora Magdalena Bonet de los Herreros, sœur du consul d'Autriche, que fut dévolue l'administration du château et de ses dépendances. Elle a la confiance absolue de tout le personnel agricole et le souvenir du prince demeure dans ces campagnes si puissant que nul ne se permettrait de discuter un ordre ou un conseil du consul d'Autriche.

Miramar est le rendez-vous clandestin de tous les espions, de tous les gens d'affaires, de tous les fidèles de l'Allemagne. Les machinations qui se sont nouées à l'ombre de sa forêt et le long des roches sont innombrables. C'est là que se rédigent les tracts et les affiches destinés à émouvoir les populations de pêcheurs ou de *pagès* des cinq îles. Parmi les Allemands qui y fréquentent, quelques-uns ont été les compagnons de l'archiduc dans ses excursions.

Si le maître n'est plus là, est-ce vraiment sa volonté que manifestent les administrateurs de ces biens? Quelques heures avant sa mort, il résuma les ordres les plus sévères destinés à préserver Miramar de tout changement. Jusqu'à l'ouverture de son testament, rien ne devait être modifié ni dans la culture, ni dans l'ordonnance du domaine. Avant d'expirer, Louis-Salvator défendit encore qu'on touchât à la moindre branche de ses bois. *Il défendit d'arracher même les arbres morts.*

Miramar fut la grande préoccupation des derniers jours du prince archéologue. Depuis de longues années, atteint de diverses affections du foie et de l'intestin, il ne put prendre aucune part active à la guerre déchaînée par sa famille. En outre, il ne semble pas que la faction dominante autour de l'empereur, depuis le meurtre de l'archiduc héritier, lui ait été favorable. Si la cour de Berlin lui fit les avances et lui envoya des messages nombreux, on affirme que Vienne le dédaigna. Il mourut, dans un isolement relatif et dont il ne se consolait point. Le 59e régiment se présenta devant les baïonnettes

russes sans son colonel propriétaire et lorsqu'à l'automne de 1915, Zénobius-Rénier-Ludwig-Salvator s'éteignit, à Brandcis-sur-Elbe, à peine si quelques princes accompagnèrent sa dépouille.

A Majorque, germanophiles et francophiles attendaient avec la même curiosité l'ouverture du très long testament que le prince dicta quelques heures avant d'entrer en agonie et qui ne doit être ouvert qu'après la guerre. En effet, Miramar absorba la vie et la pensée de Louis-Salvator. Est-ce à l'érudition et à l'esthétique, est-ce à la propagande germanique que finalement l'archiduc destinerait cet ensemble de bois et de constructions? Se révélera-t-il plus Majorquin qu'Autrichien, plus artiste que prince?... Ceci était le secret du testament scellé ?

Ce testament qu'un diplomate de carrière accompagna lorsque le tabellion archiducal en apporta le texte à Madrid, ce testament a été ouvert. Louis Salvator n'a songé qu'à ses amitiés. Il lègue ses trois cents millions de fortune, ses domaines, son yacht à son secrétaire Enrique Vives. L'héritier majorquin du prince ne passe pas pour être de nos ennemis. Est-ce que l'Empereur Charles et le grand maréchal de la cour de Vienne lui donneront l'investiture officielle? Les dernières volontés de Louis Salvator ayant déchaîné la colère des germanophiles, tout Majorque attend avec curiosité la réponse impériale. Que sera Miramar sous un nouveau possesseur ?

Ce jour-là, d'ailleurs, pourrons-nous connaître tout le mystère de la vie de Louis-Salvator? Avec un maître nouveau, les langues des paysans se délieraient quand la crainte sera évanouie de tout ce qui touchait à la personne de l'ancien propriétaire. Nous saurons alors non seulement ce que l'archiduc avait voulu ou rêvé, mais encore ce qui fut fait, dans ses terres, sur *ses* côtes, avant et après sa mort, au cours de la guerre, quels étaient ses ordres et quels ont été les hôtes avoués ou clandestins de Miramar.

Aujourd'hui, Louis-Salvator, par delà le tombeau, se fige encore dans son énigme.

Ceux qui ont connu ses yeux froids et mouillés, ses yeux de batracien, l'apparentent à quelque figure des contes d'Erckmann-Chatrian, mâtinés de Jean Lorrain et d'Edgar Poë ;

une légende se formera autour de ce prince érudit, maniaque et rustique.

Un matin, que dans un champ d'Iviça, l'archiduc devant son chevalet peignait quelque point de vue pittoresque, un paysan s'approcha :

— Nous avons eu la tempête, la clavelée est sur les moutons, l'orage a *versé* les blés, les raisins ont gâté, que va-t-il nous venir encore de vos sorcelleries?

Ce paysan n'était pas aussi naïf que le prince le supposait...

Les Iles Dorées (les Anciens nommaient ainsi les Baléares) ont évité la guerre, mais elles ont connu, grâce à l'archiduc, l'invasion commerciale des Austro-Allemands. Mais sur cette terre, dans ces villes où parfois, comme à Alcudia ou à Pollensa, rien n'a changé depuis Charles-Quint, le plus humble *pagès* sait bien que la vérité, la liberté et la justice triomphent finalement de toutes les conquêtes de la ruse ou de la violence. Jadis, lorsque don Jayme débarqua à Soller, vers 1232, il y scandalisa la population par ses mœurs dissolues et par ses amours avec doña Barengñela Fernandez. Saint Ramon de Pañaflor en vain le voulut exhorter à la pénitence et le menaça même de s'exiler si le roi ne suivait point ses conseils. Pour seule réponse, le souverain décrèta l'interdiction de le laisser s'éloigner de l'île. Alors Raymond jeta son manteau sur les eaux et traversa ainsi la mer jusqu'en Provence.

Louis-Salvator, qui aimait à conter cette légende et à faire application à notre temps des allégories antiques, aurait pu voir en celle-ci le symbole de l'amitié majorquine qui revient, jour à jour, à cette France à laquelle jadis le destin la lia au sortir de l'emprise et des nuées germaniques.

ERNEST GAUBERT

AU BOIS DES CHEVALIERS[1]

EMBARQUEMENT

Mardi, 4 août 1914, 14 heures 30.

La porte de la Villette. Sur l'horizon plat, sali d'usines, le décor morne et pelé des « fortifs » détache à peine les bosses de ses talus fripés, les murs des abattoirs, la caserne trapue d'un bastion coupé par le zigzag des fossés aux escarpes brun-verdâtres tachées de jaune et de gris.

Le long de la petite barrière de bois qui clôt le terrain militaire une foule d'enfants, de femmes en cheveux et de bourgeoises entoure des jeunes hommes. Ils parlent lentement, à deux ou par groupes, et vers les soldats de demain, des regards montent, si lourds d'amour et d'angoisse fière que ceux qu'ils baignent en semblent grandis et plus clairs.

Sur ce trottoir, dans cette poussière misérable de la « zone », dans cette laideur sinistre et gouape de faubourg, la guerre a fait fleurir d'un coup une vie si intense, si profonde, une source d'amour si puissante, qu'on s'en effraye. Toute l'activité de ces gens immobiles paraît être concentrée dans les yeux. Les enfants étonnés regardent, sans comprendre, et les petites filles qui devinent un départ et peut-être quelque chose de

1. Les pages suivantes, écrites au jour le jour en 1914, ne forment pas un tout suivi, mais sont extraites d'un carnet de guerre qui sera ultérieurement publié.

plus grave, s'inquiètent, écoutent de toutes leurs oreilles et regardent leurs parents, qui se regardent comme s'ils ne devaient plus jamais se revoir. Elles se pressent contre eux pour qu'on ne les oublie pas ; l'homme les contemple ; elles tendent leurs bras ; des larmes perlent au coin des paupières, et nul poème n'atteindra jamais à la splendeur de ces mains qui se lèvent et de ces yeux qui se voilent.

Brusquement, l'homme se décide :

— Allons, — dit-il, — il faut partir !

La femme devient un peu plus pâle ; toute sa façade de courage se lézarde et la douleur crispe son pauvre visage qui ne veut pas pleurer ; il la prend dans ses bras et la serre d'une lente étreinte absorbante ; il l'écarte, la contemple et l'étreint à nouveau, sans souci des centaines d'êtres qui les entourent et leur ressemblent si parfaitement à cette minute qu'ils se sentent seuls ; puis, d'un coup, il s'éloigne, sans tourner la tête, et droit, marche vers les agents et l'entrée du glacis qu'une fois franchie on ne repasse plus.

Le geste irréparable est fait... Maintenant il se retourne, dit encore adieu de la main, puis, à pas lents, avance vers les groupes de soldats couchés dans l'herbe ; et la femme tremblante, rivée au sol, libre enfin de souffrir tout son soûl, suit des yeux, à travers ses larmes, son homme qui va vers la mort.

***

14 heures 45.

Je suis passé à mon tour.

J'ai franchi la barrière, d'un trait, mais conscient du symbole. Je sais qu'un obstacle insurmontable se dresse maintenant entre mon passé et moi, et ne sens en mon cœur qu'une grande espérance.

L'herbe des talus est fine et lisse sous le pied, et me porte bienveillamment vers les groupes d'hommes semés sur le sol. J'erre au milieu d'eux en quête de figures connues ; je voudrais parler, agir, ne pas penser à ceux et ce que je laisse. D'autres cherchent comme moi, pour les mêmes raisons et par curiosité ; de temps en temps des appels se croisent dans l'air ; deux camarades se retrouvent, s'exclament joyeusement, et se sentent plus forts parce que réunis. — Hasard? Malchance?

Je ne rencontre personne. J'abandonne ma vaine promenade, m'étends dans l'herbe le dos contre mon sac, et note ces menus faits, au crayon à encre, sur le carnet aux feuilles minces que des mains bienfaisantes me remirent au dernier moment.

Le dernier moment... C'était il y a deux heures... Je revis ces minutes qui me semblent lointaines et vraiment périmées... Je revois la maison, le sac qu'on apprête, et les paquets épars dans la salle à manger, sucre, conserves, permanganate et philopode, pansements et alcool, le livret militaire, les lacets de souliers, le linge, les médailles, et autour de ce tas, les housses sur les sièges, les journaux sur les meubles, l'enveloppe grise fermée de cinq cachets rouges qu'on brisera si je ne reviens pas, et, dans l'air obscur, un peu funèbre, que font les volets clos, l'odeur du camphre qui monte des tapis accueillants...

*
* *

Assez !... Je n'ai plus le droit de penser à cela... Je pars... la bataille peut-être, a déjà commencé dans les lieux où l'on va me conduire... Je ne m'appartiens plus ; j'en ai le sentiment profond ; j'en ressens une belle joie calme.

Ce qui domine en moi c'est une impression de solidité et de sécurité. Je goûte l'attrait du jeu, l'enchantement du risque, mais j'ai confiance en mon corps assoupli : mes muscles entraînés ne me trahiront pas ; j'ai foi en mon esprit qui ne s'est pas laissé leurrer par la paix au faux visage.

Je suis très sûr de nous, de notre cause juste, et, devant ces soldats assemblés, je prends clairement conscience de mon rôle : je serai un homme dans le rang ; je vivrai la vie et courrai les risques des humbles que j'ai connus au régiment et aux manœuvres ; je sais leurs goûts, leurs habitudes et leurs manies ; je sais comme il faut prendre ces grands enfants, joyeux, moqueurs, sensibles, mes frères, qui, plus que jamais seront proches de moi dans la bataille. Plus nettement qu'eux, je sais où nous allons, pourquoi nous marchons. Ma tâche est donc toute tracée : simple soldat comme eux, mais leur chef par l'esprit, je serai celui qu'on regarde — et qu'on suit.

***

15 heures.

Comme ils sont calmes et résolus! Ils parlent simplement, et, dans l'air chaud, on n'entend pas un homme ivre, pas un révolté, pas un hableur... Les vieilles habitudes de caserne reviennent automatiquement, et d'abord la plus coutumière, la plus enracinée, l'habitude d'attendre. On attend sans en parler, car on sait que l'attente est la grande vertu militaire.

***

15 heures 30.

L'embarquement est terminé. A 15 heures 5, sur un signe, tous les hommes du talus, ramassés par une main invisible, sont allés à gauche vers une rampe montante et descendante, où un capitaine de la garde municipale, assis sur un pliant, et deux pompiers les ont filtrés, par paquets de quarante. Pas un heurt, pas un cri. En quinze minutes, les douze cents mobilisés étaient installés dans leurs trente wagons ; on eût dit que chacun s'ingéniait à faciliter l'œuvre commune ; une bonne volonté inconnue anime tous ces êtres, souriants dans le vent frais qui se lève.

ON CHANTE

17 heures.

Depuis plus d'une heure et demie, nous sommes entassés dans la longue boîte de notre wagon, et mes camarades ne sont plus les mêmes. Que la couleur de leurs âmes change donc vite! L'homme fier, douloureux, isolé parmi les siens, qui piétinait la route devant la barrière redoutable, a presque disparu sur le talus au contact des camarades retrouvés. L'homme distrait, calmé, égayé, étendu au grand air sur l'herbe du talus, a disparu à son tour depuis l'encaquement dans les wagons de marchandises chauffés par le soleil dès son lever ; et, maintenant, dans toutes les voitures, on parle, on s'anime si bien que les voix emplissent l'espace étroit et qu'on s'y entend à peine. Les réservistes isolés d'abord, puis rassemblés en une troupe amorphe, forment enfin des groupes égaux et précis où la vie devient plus intense ; un lien s'établit entre les

quarante hommes qui montent chaque véhicule ; ils forment un tout provisoire, échangent des vivres, disputent pour tromper l'attente et d'instants en instants le ton des voix se hausse, et le train démarre et va vers l'Est à l'allure d'un cheval au pas.

Bondy, 18 heures 30.

J'écoute, et parle, et m'étonne de trouver tant de grandeur dans l'âme de ceux qui m'entourent. Aucun instinct bas, aucun désir de violence et de cruauté ne tourmentent ces gens mécaniques ; ils ne songent pas aux émotions, à l'ivresse de la bataille, aux pilleries, à la joie de tuer ; mais, chez tous, l'*idée* domine. Ils sentent nettement qu'ils partent pour la guerre de la justice et de la liberté contre la force injuste et despotique, qu'ils vont se battre pour l'avenir, et que le conflit qui éclate terrible, rapide, sera le dernier des grands crimes; tous, ils sentent que la guerre a été voulue, imposée par l'Allemagne ; chacun la considère à part soi comme une injure personnelle, et pense : « Ils m'ont cherché ; me voici ! »

Je dis à mes voisins :

— Voyez-vous, c'est la Révolution qui continue. Nous allons faire une guerre de principes comme les vieux d'il y a cent vingt ans, qui coururent l'Europe pour y semer l'idée française; la France, une fois de plus, va souffrir pour le monde.

Et eux de répondre, déjà grisés par l'enthousiasme, qui nous élève :

— Oui, on va se battre pour nos gosses, pour la paix et la joie de milliards d'hommes à naître, pour le pays et pour la gloire. On va souffrir. On va mourir. Tant mieux... On s'en f....... La mort ne fait pas de mal quand on meurt dans la joie, dans l'espoir, dans la certitude radieuse du salut...

*
* *

L'enthousiasme grandit en nos cœurs, profond, instinctif, irréfléchi, presque sauvage: une ivresse véritable s'empare de nous, et dans mes muscles et mes artères bondit une force joyeuse, immense.

Cent éléments divers activent cette ardeur ; tout s'y mêle : et la griserie des mots et du tumulte, et la suggestion réciproque des hommes, le geste des vieux garde-voies qui nous présentent les armes, des femmes qui, de leurs deux bras, tendent vers nous leurs petits enfants. L'acclamation du pays nous entraîne, comme le mystère de l'avenir, le danger qu'on imagine mal, le goût de l'aventure glorieuse, la fierté d'être élu pour y participer, l'espoir, un espoir sans bornes, sans raisons précises, une confiance totale en sa chance comme en celle du pays, un désir d'obéir, de se soumettre aux ordres. La certitude d'être dans le droit, dans la grandeur, d'être purs de tout désir suspect nous exalte; nous avons la sensation d'une délivrance, d'une revanche prochaine ; le lourd passé funèbre qui, depuis quarante ans, pesait sur nos épaules est tombé à nos pieds, et les chants des hommes me semblent un beau réveil, l'aube d'une vie splendide qui s'ouvre.

*
* *

Car maintenant ils chantent.

Ils chantent tous, sauf un pauvre être trop blessé qui souffre et pleure dans un coin du wagon en pensant à ceux dont il s'éloigne. Contre sa douleur toutes les consolations s'émoussent. Les autres chantent gravement, religieusement, sur un ton d'invocation fervente secoué par instant de sursauts de violence. Et je chante avec eux l'hymne méconnaissable, vrai chant nouveau qui poigne jusqu'au fond de l'être : « ... Le jour de gloire est arrivé... Contre nous, de la tyrannie l'étendard sanglant est levé... Aux armes, citoyens... » C'est bien le chant du jour. Toutes les phrases portent, les vers qu'on « blaguait » un mois plus tôt secouent les corps d'un long frisson brûlant. Les mots de l'autre siècle, hier vieux mannequins défraîchis, momies séchées et ridicules, revivent aujourd'hui sous l'effort d'un sang jeune qui les ranime, les fouette et les lance bondissants de nos lèvres.

Dans le soir tout plein encore de clarté montent les belles strophes sereines du *Chant du Départ*. Elles nous disent : « La victoire en chantant, vous ouvre la barrière ; la liberté dirige vos pas... » Mais nous le savons bien ! Nous savons

qu'à cette minute, du Nord au Midi, la France appelle à l'aide et que nous devons mourir pour elle.

***

Nous chantons tous, même celui qui pleurait tout à l'heure et dont les larmes ne sont pas encore séchées. Un grand souffle balaye toutes les faiblesses, nous courbe, nous unit, nous élève. Je sens la splendeur du « coup d'aile », la joie d'être emporté avec les autres, roulé par une même vague d'enthousiasme, par l'héroïque symphonie de nos chants, par la communion de nos cœurs qui nous grise.

Tout notre passé sombre. Les différences individuelles de vie, de métier, de rang social fondent à la chaleur de notre joie qui flambe, et monte droite, et nous brûle en flambant. Nous nous sentons unis, mêlés, pareils ; nous nous parlons avec douceur et j'imagine que si j'avais ici, près de moi, mon plus grand ennemi, je lui pardonnerais sans peine le mal qu'il a pu me faire. Lui pardonnerais-je, vraiment?... Mais non, car, dès l'abord, j'aurais tout oublié.

Minutes uniques... Je sais que je vis une aventure énorme, d'une rareté infinie, un éclair qui illumine la vie et la sanctifie jusqu'au dernier soupir ; je sais qu'on ne ressent jamais deux fois de telles émotions, et tout à coup, cependant, en pleine joie, une angoisse imprévue m'étreint, brève et fuyante, car j'ai songé subitement que nos chants enthousiastes qui passent sur les moissons, annoncent aussi que la belle paix est morte et qu'on l'étend dans son linceul.

L'INSOMNIE

2 octobre.

Dormir... Quand pourrai-je goûter pleinement cette joie si rare? Aurais-je jamais imaginé, jadis, au cours de ma vie de civilisé, qu'il pût être si difficile de s'étendre et de dormir paisiblement?

Voilà près d'un mois que je ne me suis ni déshabillé, ni déchaussé : je me suis lavé deux fois : dans une fontaine et dans un ruisseau, près d'un cheval mort ; je n'ai jamais appro-

ché d'un matelas; j'ai sommeillé à deux ou trois reprises dans une grange, sur la paille et j'ai passé toutes mes autres nuits sur la terre, ou dans la terre.

L'étrange état! On se cache pour dormir et le sommeil est parfois un crime si grand que la mort seule peut l'expier. Ici, harassé, on dort un quart d'heure en fraude, comme à la ville, affamé, on vole un pain d'un sou. On dort debout, à genoux, assis, accroupi et même couché ; on dort au hasard de l'aubaine, le jour ou la nuit, à midi ou le soir; on dort sur les chemins, dans les taillis, dans les tranchées, dans les arbres, dans la boue ; on dort d'un sommeil haché dont le dormeur paraît s'excuser par une attitude craintive ; on dort instantanément, automatiquement aussitôt allongé, parce qu'il est exceptionnel qu'on ait le droit ou l'occasion de dormir. Dans une attaque récente nous avons été contraints de nous coucher pour attendre qu'une accalmie du feu de l'adversaire nous permît de bondir à nouveau, mais après trois minutes tels d'entre nous ronflaient déjà, le nez au sol ; car on dort sous la fusillade comme dans le vent, sous la pluie comme sous les bombes... Le silence seul réveille.

Qu'elles sont rares ces nuits où l'on peut se soûler d'un sommeil lourd et sans rêves! Je voudrais dormir, sous un toit étanche, tandis que la pluie tombe; je voudrais dormir vingt heures, inerte, dans du foin épais, doux et chaud.

Au début, l'insomnie exaspéra nos nerfs. Nous fûmes irritables, violents, douloureux, abattus, enthousiastes. Maintenant, les nerfs trop tendus sont comme débandés; nous glissons peu à peu à une sorte d'état second qui tient du rêve, de la vie ralentie; nous agissons par habitude, par réflexe, par automatisme; la discipline d'airain qui nous courbe, l'obéissance passive nous deviennent aisées, car l'esprit est assoupi; on nous mène un peu comme on mène des enfants dont le cerveau est peu actif, dont la pensée flotte dans une brume vague, dont les sensations, les paroles, les actes n'ont trait qu'à l'organisme... Nous ne sommes pas des hallucinés, mais notre personnalité n'est plus entière ; l'engourdissement du sommeil, au lieu d'être restreint aux heures nocturnes, s'est étendu plus dilué, sur toute l'existence; une parcelle de notre volonté s'éteint à chaque minute, tuée par le poison lent de l'insomnie.

L'ISOLEMENT

5 octobre.

Nous sommes séparés du monde.

Nous sommes isolés dans le temps et dans l'espace. Nous menons une vie « en cercle ». La terre se borne pour nous aux bois que nous défendons, aux tranchées de première, de seconde, de troisième ligne, au village où nous cantonnons, aux chemins, aux sentiers qui vont d'un point à l'autre. La notion de mois et même de semaine nous est devenue étrangère. Qui dira si le jour qui passe est un mercredi ou un dimanche? Au surplus il importe peu. Nous savons et disons seulement : « Voilà notre premier, notre second jour d'avant-postes, de première, de seconde ligne, de repos. »

Tous, plus ou moins, avons été arrachés à la vie régulière du civilisé. D'un coup nous sommes passés de l'extrême complication à l'extrême simplicité, de l'extrême confort à l'extrême gêne, de l'extrême bien-être physique à l'extrême souffrance, de l'extrême activité morale et spirituelle à l'extrême anéantissement de l'esprit.

Que de fois n'a-t-on pas conté l'aventure du sauvage transporté subitement en pleine vie parisienne : Huron, Ouoloff, Bambara ou Thibétain? Voici réalisée méthodiquement et en grand l'expérience inverse. Des Parisiens, des bourgeois, des paysans, des intellectuels, qui n'eurent jamais pour ainsi dire le souci de leur nourriture, de leur sommeil, de leur abri, des hommes habitués à l'extrême perfection du travail, habitués à la puissance de l'argent et au luxe superflu de l'effort physique, des hommes dont beaucoup ne connaissaient des bois que les gazons pelés et les papiers graisseux épars les dimanches soirs de Vincennes à Boulogne, sont brusquement rejetés à dix ou cent mille ans en arrière et doivent vivre une vie d'hommes de l'âge de pierre, mais sans posséder la richesse d'expérience, ni l'adaptation de l'ancêtre, ni sa force, ni ses sens.

Ici, c'est l'isolement presque absolu. Le combattant est loin de sa maison, loin de son pays. La vie civilisée correspond à

un maximum de relations, de contacts entre les individus, et notre vie sylvestre à un isolement total. Nous étions accoutumés à savoir chaque matin ce qui s'était passé la veille ou dans la nuit à vingt mille kilomètres de nous; de Paris nous pouvions parler à nos amis de Rome ou de Londres, et nous ignorons maintenant tout ce qui est hors du cadre de notre compagnie. Dans un coin secret de la forêt primitive, à l'abri du vent, du froid, des fauves, des hommes, le préhistorique avait son foyer, sa femme, ses petits qu'il retrouvait chaque soir. Le soldat d'aujourd'hui a perdu les siens. A la longue, il s'habitue tant bien que mal à cette existence vidée, mais au début et de temps à autre par la suite, une douleur aux dents longues le ronge.

« Que font-ils? Que fait-elle? »

Et les muettes tragédies du doute se jouent; un pli amer se dessine autour de certaines bouches :

« Que fait-elle? »

***

Les lettres sont nos seuls liens avec le pays et la famille. Elles arrivent au hasard, au bout d'une semaine ou de deux mois; on les donne au bivouac, à l'arrière, le jour quand les raies de soleil traversent obliquement la fumée bleue des cuisines qui monte droit entre les arbres, le soir quand les flammes rouges craquent, dansent, oscillent, filent et s'amincissent en une fumée noire et jaune, lisse et sinueuse. Mais qu'elles sont rares! La plupart doivent dormir oubliées, Dieu sait où, et, pour moi, je suis las d'espérer, las d'attendre,

***

Coutellier a reçu un colis. Je me jette sur les journaux déchirés et froissés qui l'enveloppent. J'y lis que Péguy est mort. Je songe à notre amitié, aux heures de causerie vécues ensemble, à son fils que j'aimais à instruire. Je vois brusquement s'allumer ses yeux derrière son lorgnon; je vois son front, entends sa voix; j'imagine ce qu'eût été notre première rencontre, au retour, après la victoire. Et il est mort.

*
* *

Nous sommes non seulement isolés du monde, du pays, de la famille, mais encore du reste de l'armée. J'ignore tout de la guerre. J'ignore l'armée à laquelle j'appartiens. J'ignore tout de mon corps, à peu près tout de ma division et de ma brigade, beaucoup de mon régiment, de mon bataillon et même de ma compagnie. Mon groupe est l'escouade; c'est par escouade que nous occupons et que nous défendons les tranchées. Mais chacun de nous ne vit guère qu'avec une dizaine, une vingtaine de camarades. Dans les gigantesques armées composées de centaines de milliers de soldats qui luttent dans ces bois, l'homme est aussi isolé que jadis quand il marchait en bande autour d'un totem. Notre isolement paraît presque organisé. On nous a réduits à l'état de cellule guerrière et j'ai l'impression d'une armée émiettée. Nous ne savons rien, pas même le nom du général qui commande notre brigade... Qu'elles sont loin, les armées d'autrefois où le chef jouait un tel rôle! La nature nouvelle de cette guerre rend à l'individu toute sa valeur.

*
* *

Isolés, nous continuons à mener notre vie circulaire. Chez nos ennemis comme chez nous, sur tout le front, les régiments passent deux jours dans les tranchées, deux jours au repos, deux jours en troisième ligne, deux jours en seconde ligne, deux jours dans les tranchées, deux jours au repos, en troisième ligne... Lorsque j'y songe, je ressens une impression vraiment « infernale ». Ces deux armées qui se meuvent circulairement et tangentiellement m'apparaissent comme deux gigantesques machines à tuer, composées d'innombrables roues dentées qui viennent régulièrement s'engrener les unes dans les autres et broyer les corps. Celle dont le métal sera le plus fin, le plus pur, celle dont on pourra le plus longtemps remplacer les organes usera la machine ennemie et nous, les atomes du métal, nous nous sentons emportés par un irrésistible mouvement dont nous n'entrevoyons pas la fin ; tout en marchant nous détournons la tête pour suivre des yeux entre les arbres la longue théorie des heures pâles, lentes

et voilées de crêpe; le corps dompté tourne comme dans un manège, tandis qu'étourdi, engourdi, isolé, l'esprit s'endort, bercé par l'éternelle attente.

L'ANGOISSE

7 octobre.

Nous avons regagné les tranchées et ces derniers jours ont été très durs : alertes fréquentes, bombardement intense et précis, fracas terrible des explosions, insomnie presque totale. Depuis près d'une journée en seconde ligne, nous creusons des tranchées et tressons des huttes de feuillage. Nous y dormirons cette nuit et peut-être la nuit suivante ; on nous l'a promis.

A quinze heures, un homme de liaison arrive : ordre de préparer la soupe pour seize heures. — C'est anormal. — A dix-sept heures, nouvel ordre : on arrimera étroitement tout ce qui, dans l'équipement, est susceptible de faire le moindre bruit, et surtout les chaînettes de gamelles, les anses de nécessaires « bouthéon » ; on retirera les baïonnettes des porte-épée pour éviter le heurt des croisières, et on les passera dans le ceinturon ; on vérifiera l'approvisionnement des armes.

Les hommes se regardent inquiets, déçus et s'interpellent :

— Voyez repos !

— Vivement ce soir, qu'on se couche !

— Marie, borde-moi mon lit !

— Ça sent l'attaque de nuit !

Nous sommes assis à terre, des deux côtés du chemin forestier qui descend vers Mouilly, puis remonte vers les Éparges. Entre les arbres, au fond de la vallée semée de noirs trous d'obus, le village paraît dont les petites maisons aux toits éventrés s'égrènent en troupeau indocile ; en face de nous, à douze cents mètres, sur une crête, un paysan et deux soldats, le fusil en bandoulière, se profilent en noir sur le ciel chaud et crémeux. Ils vont arracher des pommes de terre.

Une angoisse serre les gorges. On avale en hâte le riz, la viande mal cuite, le café. Je laisse dans mon « bouthéon » une demi-gamelle de riz « en rabiot ». Nous attendons, éten-

dus ou assis sur le sol. Machinalement, je détache ma montre de mon poignet, je la pose sur la mousse, près de moi, et m'en vais... Un camarade me la rendra plus tard. Beaucoup d'entre nous n'ont plus le parfait contrôle de leurs actes ou de leurs paroles ; ils commencent des phrases qu'ils n'achèvent pas... Nous voudrions dormir... Un « bleu » qui ne parvient pas à démancher sa « pelle-pioche » pour la fixer sur son sac, cherche des yeux une pierre où il pourra heurter le manche de l'outil. Le sol n'est que terre et boue. Il avise sur le bord du chemin une vieille petite croix de bois tachée d'un lichen jaunâtre qui s'écaille ; il y frappe le manche de sa pioche ; le bras de la croix se détache, tombe et roule sur le chemin... Nous nous regardons inquiets, gênés.

***

Un coup de sifflet : c'est le rassemblement. Un commandement : « Sac au dos ! » — On vérifie « l'arrimage » ; on boucle sous le bras droit la bretelle du sac ; on attend, le corps penché en avant, appuyé sur le fusil pour moins sentir la charge.

Second coup de sifflet : on part. Nous gagnons en silence le poste de commandement du capitaine. — Arrêt. — Sans raison apparente, je sens l'angoisse générale monter, grandir autour de moi.

Le capitaine fait former le cercle :

— Nous allons occuper un poste très dangereux, — nous dit-il. — Je vous ordonne la plus grande prudence. Il y va de la vie à tous. Défense de prononcer un seul mot. Ce soir et demain, plus que jamais, j'exige une obéissance passive. . . . . Rompez le cercle.

Reformés en colonnes par quatre, nous partons.

Plus nous avançons sous bois et plus le jour baisse. Nous respirons mal. L'air est lourd ; une chaleur étrange pèse sur nous ; les courroies de bidon, de musette, compriment notre poitrine ; mais surtout nous sentons approcher les heures mortelles. De temps à autre, sur le bord du chemin, des chevaux crevés bombent leurs ventres énormes et dressent leurs pattes raidies.

Des balles commencent à siffler entre les arbres. L'ennemi n'est pas loin.

Brusquement notre chef qui, au fond, n'est peut-être pas plus ferme que nous, commande :

— Halte ! Vous marchez comme des cochons, — nous crie-t-il. — Je vais vous dresser, moi. Garde à vous !... Arme sur l'épaule... droite ! Reposez... arme !... Présentez... arme ! En avant... marche ! Demi-tour à droite... marche...

Cette séance de maniement d'arme dure une demi-heure. L'ombre se fait de plus en plus dense autour des hommes hébétés. Malgré les balles, personne n'a été blessé, mais plusieurs de mes voisins tremblent.

Nous quittons le chemin forestier où nous avancions par quatre pour prendre un sentier où nous marchons par deux, puis par un ; la compagnie s'allonge en une immense file. L'ombre est complète ; je ne vois pas l'homme qui me précède et, pour ne pas le perdre dans cette course aux détours multiples, je tiens en main l'une de ses courroies de charge déroulée. A chaque instant, le chemin est barré par de grands arbres que les obus ont fauchés ; il faut les escalader ou se glisser par-dessous ; nous trébuchons dans des racines ; des branches nous giflent au passage ou heurtent le canon de nos fusils. Nous allons dans la nuit et le silence. Pas d'autre bruit que la plainte étouffée des feuilles sèches qu'on écrase, que le sifflement des balles aveugles, le grincement des obus, pas d'autre lueur que l'éclaboussure furtive jaune et verte des explosions.

Cette marche fantastique dure deux heures. A plusieurs reprises, notre file est coupée, mais toujours, grâce à l'oreille exercée des hommes, les tronçons se rejoignent. Tout à coup, dans le noir à travers des branches, au ras du sol, je crois voir des têtes. Comme la colonne s'arrête, je me penche, m'agenouille, regarde. Ce sont les tranchées de troisième ligne et des camarades les occupent.

Pour la trentième fois peut-être, on repart. Les arbres fauchés et les trous d'obus deviennent de plus en plus nombreux. La nuit s'éclaire. Nous dépassons la seconde ligne : nous atteignons les premières tranchées. Les hommes qui les défendent en sortent en rampant ; nous nous y glissons un à un ; la relève est faite ; l'ennemi, bien que très proche, n'a rien entendu.

*
* *

Je m'installe. Contre mon habitude, j'enlève mon sac. Mes camarades en font autant car notre marche d'approche a été épuisante. De longues minutes passent. Soudain, à ma gauche, dans le silence une voix s'élève, bizarre, sèche, basse, brûlante, monotone et dont le ton se hausse peu à peu. J'entends mal tout d'abord, mais bientôt je perçois un même mot ou plutôt le début d'un même mot répété rapidement, mécaniquement par une bouche de détraqué :

— Assass... assass... assass...

La voix se fait plus claire et vibre dans la nuit.

— . . . . Les voyez-vous les lâches?... Ah les lâches, vous vous mettez tous contre un seul homme ! Halte-là.. halte-là... ! halte-là... !

Et la voix s'abaisse peu à peu pour reprendre plus haute que jamais :

— Vous êtes tous jaunes... jaunes... jaunes ; mais voilà ma mongolfière... La voyez-vous? La voyez-vous qui s'avance sur l'eau?... Assass... assass... assass...

Un de nos pauvres camarades n'a pu résister à l'angoisse étouffante qui nous étreignait tous depuis tant d'heures. La secousse a été trop forte pour lui et sa voix lamentable continue à remplir la forêt :

— Vous êtes tous jaunes... vous êtes tous jaunes...

Je veux le faire taire, mais alors il se dresse et hurle à pleins poumons :

— En avant, en avant, en avant !...

L'ennemi que le bruit tenait en alerte croit à une attaque et tire. Nous nous jetons sur l'homme, nous le maintenons collé à terre par les poignets et les chevilles ; il se tord, soulève son cou, tourne brusquement la tête à chaque seconde ; sa joue droite et sa joue gauche, alternativement, heurtent le sol avec un bruit mat que je perçois malgré la fusillade. Nous n'avons pas de cordes ; nous attachons les poings et les pieds du malheureux avec des courroies de sac et tandis que par-dessus le parapet nous tirons sur l'ennemi, il gît au fond de la tranchée ; son corps est secoué par de longs soubresauts,

ses joues se meurtrissent rythmiquement dans la terre, il halette, il s'épuise, mais garde assez de souffle pour nous crier encore :

— Assass... assass...

LE LAYON

10 octobre. 7 heures.

Il pleut depuis quarante heures. Toute la nuit, sans arrêt, l'averse est tombée régulière et monotone. Un jour gris sale se lève entre les arbres, pareil à une tête d'enfant crasseux qui aurait pleuré. Nous sommes transis ; la pluie a traversé képis et vêtements ; ma capote, ma veste, mes deux chandails, ma chemise ne forment à nouveau qu'une éponge ; l'eau coule dans mon dos, sur ma peau ; il y a trente centimètres d'eau dans la tranchée ; nous avons faim ; hier soir on a donné à chaque homme un morceau de viande que je garde par précaution dans ma musette.

Voix du sergent-major :

— Il me faut vingt poilus là dedans. Laissez les sacs ; prenez vos outils... Rassemblement dans cinq minutes...

Avec dix-neuf camarades je saute hors de la « baignoire ». Nous partons l'un derrière l'autre, l'arme à la main, l'outil sur l'épaule.

Nous suivons un mince layon aux coudes fréquents ; nous traversons des réseaux de fil de fer et arrivons à une sorte de réduit souterrain occupé par un détachement du génie. Là, on nous distribue un certain nombre d'outils de parc ; nous vérifions l'approvisionnement de nos fusils ; quelques sapeurs se joignent à nous, et : « En avant. » Au sortir du réduit le layon s'approfondit ; nous nous y glissons, le dos courbé, salués par la fusillade (la voie n'est qu'amorcée en certains secteurs qu'il faut franchir d'un bond) ; nous arrivons au bout ; l'ennemi est à quatre-vingts mètres.

Il pleut. Le boyau où nous travaillons a été ouvert dans une argile blanche extrêmement compacte, garnie de rognons de silex ; au fond une lourde tranche d'eau boueuse ou, si l'on veut, une boue liquide, blanche, pareille à de la crème de riz trop délayée. Les hommes la triturent, la piétinent, la piochent, la battent, la mêlent et la pluie vient allonger à

point cette sauce sous laquelle près de moi trois soldats du 67e gisent à demi enfouis. Le boyau est si étroit que mes hanches et les deux musettes qu'elles portent raclent ses bords. Autour de nous des arbres, des broussailles dégouttantes de pluie. Les tranchées allemandes sont en face, un peu en contre-haut, mais invisibles malgré la faible distance. Des tirailleurs ennemis se sont installés dans les arbres ; grâce à leurs uniformes, ils se confondent avec le feuillage ; je devine leur emplacement au son de leurs mannlichers qui nous fusillent.

Nous nous espaçons à deux mètres et commençons à travailler en silence, pliés en deux... Chocs de pioches... Raclements de pelles. Bruit de la chute de la glaise sur le remblai... Au-dessus de nos têtes, c'est la trépidante allée et venue des obus de tous calibres et de toutes vitesses. Les obus français éclatent à cent mètres de nous sur les tranchées allemandes, les obus allemands vont tomber derrière nous sur les tranchées françaises. Au son, je compte que plus de huit plans de trajectoires s'étagent et se croisent au-dessus de notre layon... Les hommes n'ont pas l'air d'entendre ; ils sont habitués à cette musique et savent au surplus que tout ce qui passe n'est pas pour eux ; le reste importe peu.

Il pleut. Le travail est terriblement dur : la glaise est compacte ; le fer des pics s'émousse sur les silex et pénètre mal dans la terre collante ; on creuse trop lentement... Voilà deux heures que nous piochons... Les dos se brisent. Avec les outils de parc, les larges pelles, les longues pioches du génie on se courbe peu, mais le manche de notre outil d'infanterie, de notre petite « pelle-pioche » est si court qu'il faut littéralement se casser pour atteindre le sol. Une écorce de boue de plus d'un millimètre d'épaisseur recouvre entièrement mes mains, sauf les paumes qui saignent.

J'en ai assez... Je me redresse et me détends... « Bzss... Bzss... Bzss... » A la même seconde, trois balles me sifflent aux oreilles : mon képi a dépassé le bord de la tranchée, on le salue... Ma foi... tant pis... Je m'agenouille dans la boue... Je sens aussitôt mon genou droit pris comme dans une gaine exacte et froide. Je pioche avec rage. Plus le trou sera profond, plus mes amis et moi serons à l'abri. Mon voisin de droite, un jeune sapeur parisien, paraît fébrile. Il pleut.

Mon genou droit s'ankylose... Au tour du genou gauche de prendre son bain de boue.

8 heures 30.

Je creuse encore, mais cette fois les deux genoux dans le sol. La fusillade ennemie devient plus fréquente. *Ils* commencent à s'inquiéter. Des balles éclatent au-dessus de nos têtes; des coups de feu retentissent à notre droite, à notre gauche, devant nous; la tranchée s'approfondit peu à peu; le remblai s'étale. Il pleut.

9 heures.

Nous avons faim. Rien mangé depuis hier soir. Il pleut. Le froid humide des vêtements engourdit les membres; la fatigue grandit. Accroupi dans la boue, j'en arrive à pousser de ma main gauche sur ma petite pelle les morceaux que je viens d'arracher aux parois. Un obus passe et va éclater à courte distance ; un autre tombe un peu en avant de la sape ; un troisième en arrière, mais plus près que le premier ; *ils* nous ont repérés et nous encadrent ; nous arrêtons le travail ; nous nous regardons un instant en silence ; tous les anciens ont compris ; il ne reste plus qu'à tenir le plus longtemps possible. Machinalement, avant de reprendre l'outil, un de mes voisins allume une cigarette.

10 heures.

Dès lors alternativement, régulièrement, sifflants ou muets, obus et bombes arrivent. Nous entendons les coups de départ, le sifflement abaissé de l'obus tendant vers son point de chute, l'éclatement. Nous avons l'exacte sensation d'un tir progressivement rectifié; on dirait d'une bête monstrueuse qui allonge, par saccades, sa griffe. Bien qu'épuisés, affamés, nous travaillons avec ardeur ; il est impossible de nous ravitailler pendant le combat, nous en prenons notre parti. Par bonheur j'ai mon « beefsteack » et du pain dans ma musette ; mais la pluie et la boue ont traversé la toile, la viande est immangeable et je la jette ; le pain n'est plus qu'une éponge terreuse, j'en arrache un morceau et je le mange.

12 heures.

Sous la pluie nous creusons toujours. Des balles éclatent, ricochent, plaintives, miaulent sans toucher personne. Que

de bruit pour rien ! Un moment cependant les obus qui tombent dru derrière nous sèment une légère panique dans un coin de la première ligne : une vingtaine d'hommes sortent de la tranchée, mais la regagnent presque aussitôt, car, sous les branches, parmi les balles, les éclats de fonte ou d'acier volent, chantent, coupent, heurtent les troncs, tombent à terre.

13 heures 30.

La fourchette du tir allemand se resserre encore. Les projectiles lèchent de plus en plus près les bords de la tranchée. Nous travaillons.

Après quatorze heures la mort est là. Elle s'amuse de nous, nous frôle, s'écarte, se rapproche, saute à droite, bondit à gauche, gronde par derrière, se dresse devant nous brûlante. Minute après minute, bombes et obus éclatent contre notre fosse. Au bruit du sifflement les dents se serrent, les têtes prises d'un tremblement latéral fébrile rentrent dans les épaules, les corps s'aplatissent contre les parois du layon ; les oreilles se dressent instinctivement pour deviner à la courbure de la parabole le point de chute probable ; je place une pelle-pioche sur ma nuque, l'obus éclate, j'ai l'impression d'un coup de faux, un souffle ardent passe sur nous en tempête, puis nous nous redressons lentement dans la fumée et nous reprenons notre tâche.

Que cette mort qui nous menace nous paraît triste ! Le sentiment de notre impuissance individuelle nous navre. Comment pourrions-nous lutter contre la matière souveraine, contre la force déchirante qui, mécaniquement, dans une seconde, éparpillera peut-être notre corps en lambeaux? Ce n'est pas là la guerre dont nous rêvions en août, la guerre chantante, la guerre joyeuse au grand soleil ; nous avions espéré des batailles épiques, et nous allons mourir pilés à coups de ferraille, par une main invisible, au fond d'un trou, dans la boue.

15 heures 45.

Les dernières bombes nous ont presque atteints. Cette fois c'est bien la fin. A ma gauche, un fantassin que je ne connais

pas est à genoux, les coudes au corps, les mains crispées près de la bouche. En l'apercevant, j'ai l'impression du « déjà vu ». Je cherche... et revois subitement dans le *Jugement dernier* de la Sixtine, en bas, à droite, un damné, contracté par la peur, qu'un démon entraîne dans une chute rapide et pesante... Littérature... Tous les autres sont très calmes, sauf mon voisin de droite, le petit sapeur pontonnier, Parisien de vingt-cinq ans, arrivé depuis trois jours. Il est si blanc que tout son sang doit avoir reflué vers son cœur; ses mains ouvertes, pendantes, sont animées d'un tremblement si rapide que je ne vois presque plus les doigts. Il fait le geste de fouiller dans sa poche, cherche, tire son couteau. Je le regarde; il me dit simplement :

— Je ne peux plus... C'est trop.

Et moi de sourire involontairement, et de répondre :

— Mon vieux, tu es bien pressé; attends-donc encore cinq minutes, ça se fera tout seul.

16 heures.

Maintenant mes pensées tourbillonnent, fouettées par les vagues d'air brûlantes qui nous balayent. Bribes de chansons, faits insignifiants, espoirs, visages lointains, souvenirs cruels que je croyais endormis pour jamais, montent rapides comme des bulles d'air du fond de ma mémoire. Tout cela défile, sans suite, sans raison, au hasard des chocs; des refrains, des mots s'imposent avec violence, qui sont chassés l'instant d'après. A cette seconde, c'est :

Quand un militaire...re
S'en va-t-à la guer...rre
Il embrasse sa mère...

Et s'il n'a pas de mère?... De la fumée, une rafale d'éclats et de cailloux, et quelqu'un à qui je reproche de décolorer ses cheveux à l'eau oxygénée me répond :

— Je ne les teins pas, je les ramène seulement à leur couleur naturelle.

Un pédant, long, maigre, triste, me dit d'un ton pénétré :

— Monsieur, vous avez oublié dans votre leçon de me donner la date de la conversion des Obotrites au christianisme. C'était

capital, monsieur ! Je vous ai retiré deux points. Vous avez encore oublié la date de la fondation de l'évêché de Havelberg, monsieur !...

Une bombe éclate, fauche un arbre à deux mètres de nous ; il tombe au milieu de l'effroyable ouragan déchaîné. C'est la mort. « Bénis sois-tu, Seigneur, pour notre sœur la mort... » Et voici que toutes mes pensées tournent autour du pauvre d'Assise ; au bord de la tombe, sa reposante image m'attire ; des vers du Cantique du soleil passent sur mes lèvres, mécaniquement : « Loué sois-tu, Seigneur, pour tous ceux qui pardonnent à leurs ennemis... Bienheureux ceux qui persévèrent dans la paix... » Puis c'est la réponse du médecin d'Arezzo : « Tu pourras vivre encore jusqu'à la fin de septembre ou jusqu'au commencement d'octobre... »

Je suis très calme, très maître de moi, et c'est à ce moment précis que tout mon être, d'un seul bond, se cabre en une révolte terrible. « Force stupide et brutale, force triste, force mauvaise, folle, je te hais, je te méprise. Tu n'es rien, tu ne peux rien contre moi. Tu vas me tuer? Qu'est-ce que cela prouve? Tu ne m'anéantiras pas. D'autres ont déjà mon cœur et mon âme et si tu m'écrases, mon esprit te brisera... Tu n'es rien ; bonté et charité valent seules en ce monde. Je serai bon. J'ai trop souffert, j'ai trop vu souffrir, j'ai trop fait souffrir. Je serai bon ; je le jure ; ma vie entière ne sera plus que bonté. » Et dans un fracas infernal, la terre s'ouvre ; je suis aspiré par un souffle effroyable ; je sens un choc au front, un choc aux reins ; j'étouffe ; mes yeux flambent ; je tombe ; je ne sais plus.

***

La pluie froide qui fouette ma figure m'éveille. Je suis étendu sur le côté gauche dans la boue et la caresse coulante et chaude du sang glisse de mon front sur ma joue ; de l'œil gauche, comme à travers un voile, j'aperçois sur la terre blanche et gluante une large tache rouge.

Alors je suis envahi par un sentiment d'une puissance et d'une douceur infinies. Les larmes me montent aux yeux. Sous les bombes qui continuent de tomber, sous le claquement des balles, au milieu des blessés et des morts, je suis

pleinement heureux. Pendant un temps indéterminé, j'oublie tout. Je ne sens pas la douleur physique. Je regarde ce sang qui coule de mon front sur le sol avec une régularité d'horloge et, à chaque goutte, j'ai la sensation d'une communion plus fréquente, plus parfaite entre la terre et moi.

Jusqu'en août, je croyais aimer mon pays, mais il est trop aisé d'aimer dans la paix ; l'amour vrai ne va pas sans douleur. Je n'ai jamais eu le sentiment d'aimer vraiment dans ma vie que lorsque j'ai pu prendre une part de la souffrance, présente ou passée, de qui j'aimais. Un instant, dans un éclair, je revois la pointe de l'île Saint-Louis, les feux mobiles, rouges et verts des bateaux glissant au ras de l'eau noire, et, appuyé contre le dernier candélabre du parapet, un enfant pleurant sur une vie douloureuse qui n'était pas la sienne. Je suis heureux de souffrir, car je sens que d'autres, grâce à moi, ne souffriront pas ou souffriront moins : toute peine ici-bas paye une joie. Je suis heureux parce que je crois que ces heures si lourdes pour mon corps épargneront à la France quelques secondes douloureuses et parce que je suis sûr enfin de l'aimer, puisque je souffre pour elle et avec elle.

Ainsi j'aurai longtemps aiguisé mon esprit, j'aurai vécu vingt années de vie spirituelle ardente au cours desquelles, par tous les moyens, j'aurai cherché à saisir l'âme subtile et claire de la patrie ; histoire et poésie, beaux-arts et géographie, musique ou arts mineurs, je n'aurai rien négligé des manifestations qui pouvaient me permettre de la mieux comprendre pour la plus aimer ; j'aurai méthodiquement fouillé le passé ; j'aurai lu des milliers de pages, prêté l'oreille à cent auteurs, regardé des marbres, des toiles, des dessins ; j'aurai écouté le son des plus vieux instruments, des plus vieilles chansons ; j'aurai parcouru des provinces, sac au dos, avec des amis dont j'ignore aujourd'hui le sort ; j'aurai regardé, réfléchi, comparé, et cette révélation divine que je souhaitais avec tant d'ardeur éclate subite et toute simple devant mes yeux brûlés, tandis qu'au fond d'un fossé fangeux, le cœur gonflé d'amour et d'allégresse immense, je pleure de joie parce que mon sang coule sur la terre.

ANDRÉ FRIBOURG

JOURNAL

D'UNE

FRANÇAISE EN AMÉRIQUE[1]

Jeudi soir, 10 mai.

B. H... a vu la réception de New-York, qui paraît ne l'avoir cédé en rien à la nôtre, ce qui cause à Dora un dépit extrême, et lui fait répéter sans cesse que Philadelphie est bien plus patriote que New-York. A New-York, comme ici, il pleuvait lugubrement depuis six jours, et juste avant l'arrivée de Joffre le soleil enfin se montra.

Quand Viviani et le Maréchal arrivèrent à l'Hôtel de Ville, peu après cinq heures, ils furent tout ébahis d'y trouver l'ambassadeur Jusserand dont l'absence, dans leur train, avait étonné : « Et comment nous avez-vous battus? » s'écrièrent-ils. « *American efficiency* », répliqua l'ambassadeur, qui est homme d'esprit.

Aujourd'hui René Viviani, parlant à un *luncheon* de l'Association des Marchands, a fait grande impression en déclarant que la France ne cesserait point de lutter tant qu'elle n'aurait pas reconquis l'Alsace-Lorraine, et aussi en disant que les *Stars and Stripes* n'auraient tout leur sens que quand ils flotteraient dans les tranchées françaises.

A huit heures, ce soir, c'était un tout autre départ à la gare

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 septembre et du 1er octobre 1917.

de Reading ; les larmes s'y mêlaient aux applaudissements. Plus de 400 jeunes gens partaient pour Fort Niagara, où ils auront à travailler seize heures par jour, s'ils veulent porter leurs couleurs dans les tranchées françaises comme officiers commissionnés. Rien d'autre que des études et des exercices ! Tout cela, me dit-on, dans un château français, bâti en 1725, entouré d'un grand parc... Les mères pleuraient toutes, les unes appartenant au meilleur monde de Philadelphie, les autres à la très petite bourgeoisie. Les jeunes gens, robustes, semblaient avoir l'« étoffe » et se plaisaient à regarder cette foule massée en leur honneur. Chacun faisait déjà son petit Joffre.

Les limites du service *sélectif* sont fixées de vingt et un à trente et un ans inclusivement. — Les liqueurs sont prohibées aux soldats en uniforme. — Le Président est autorisé à exempter du service ceux qui sont engagés dans des travaux industriels ou agricoles nécessaires aux forces militaires. — Les officiers municipaux, les employés des douanes, des postes, les ouvriers des chantiers maritimes, des arsenaux, etc... sont aussi exemptés, ainsi que les ministres des différentes religions et les membres des sectes dont le *credo* défend la participation à la guerre. — Les officiers non commissionnés et les enrôlés auront leur paye augmentée. — Le Président est autorisé à lever immédiatement 500 000 hommes. C'est là tout ce que Washington peut nous apprendre ce soir. Mais tout cela provoquera encore des discussions, paraît-il.

On se débat toujours contre la censure. Il est vrai que les débuts n'en étaient pas encourageants. Le secrétaire Lansig avait muselé tous les fonctionnaires du Département d'État, excepté lui-même et un *Bureau of Foreign Intelligence*, composé d'*un seul* homme. Il avait interdit aux fonctionnaires blanchis sous le harnois diplomatique de faire la causette avec ces messieurs de la presse, et ces diplomates se plaignaient, car ils se croient le droit de guider, de diriger la presse ! Et peut-être, en effet, quand on cherche une information sur la Chine, vaudrait-il mieux s'adresser, au ministère, à un homme qui en sait quelque chose, ayant étudié la question ou connu le pays, plutôt qu'à un *Bureau of Foreign Intelligence* qui n'a, justement, aucune *foreign intelligence*.

Aucune partie de l'administration n'est aussi secrète et tâtillonne, en fait, que le *State Department*[1]. C'est au point que les correspondants qu'il invita à accompagner les envoyés français télégraphièrent à leurs journaux pour être rappelés, parce qu'on leur mettait toujours des bâtons dans les roues. La nouvelle de l'arrivée de la mission française fut retenue une heure et demie, juste le temps qu'il fallut pour dénicher le fonctionnaire autorisé afin qu'il décidât si elle pouvait ou non être publiée.

Semedi, 12 mai.

Bob a écrit dès son arrivée, hier, au Fort Niagara où il va passer trois mois, avant d'entrer comme officier commissionné dans la première armée de service *sélectif*. La plupart de ceux qui sont déjà là viennent des alentours de Philadelphie. Aujourd'hui doit leur arriver le contingent de Pittsburg, demain celui du centre de l'État.

Nos jeunes gens étaient à leur poste avant neuf heures du matin. Leur inscription fut si lente, par suite des secrétaires trop peu nombreux, qu'ils ont eu le temps de visiter les environs. Outre le vieux château français, ils ont des casernes bâties... depuis la déclaration de guerre. Ils sont déjà 1 100, dont plus d'un s'est entraîné l'année passée à Plattsburg. Dans le camp actuel de Plattsburg affecté aux officiers de réserve de New-England et de New-York, ils sont déjà 2 500. Tout ce monde, dans l'un et l'autre camp, va être vacciné contre la typhoïde et travailler dur à partir de lundi.

La sœur d'Edith et deux de ses amies partent le 29 pour la France; elles conduiront des autos d'approvisionnement.

A New-York, c'est toujours l'enthousiasme. Joffre a été émerveillé des exercices des cadets de West-Point, dont un quart environ recevra ses grades le 30 août, dix mois avant la fin ordinaire de l'éducation militaire.

Il s'est mis aussi dans la tête, le Maréchal, un mot d'anglais, grâce à Roosevelt, qui y prit mille peines; encore l'écorche-t-il : c'est *bullee*[2], qu'il prononce. Depuis, il en est si fier qu'il le met à toutes les sauces.

1. Département de l'État (notre ministère des Affaires étrangères).
2. *Bully*, brutal, bravache.

Le bon Maréchal aura beaucoup d'argent à rapporter en France. Les Filles de la Révolution Américaine lui ont remis, devant le monument de Jeanne d'Arc à New-York (qui eût cru à tant de statues de la bonne Lorraine en Amérique ?) un chèque de 28 000 francs pour les œuvres qu'il choisirait lui-même ; à l'Opéra Métropolitain hier soir, la recette montait à 86 000 dollars, qu'on lui a remis.

Roosevelt a envoyé hier soir un beau télégramme à ses amis Harding du Sénat, et Gardner de la Maison, pour les inviter à se tenir tranquilles en ce qui concerne sa division, pour le vote de l'*Army Bill*. Ce message est-il bien sincère? Toujours est-il que voilà l'*Army Bill* de nouveau en suspens, la Maison ayant commencé le tapage et demandé par 215 voix contre 178 qu'on accorde le commandement d'une division au colonel. Les partis se sont déchirés. Le bill est maintenant devant la commission qui l'avait dressé, et dont les membres ont reçu l'*instruction* d'y inclure l'amendement Harding, d'abord adopté par le Sénat, qui autorise le Président à accepter quatre divisions volontaires d'infanterie. Ceux qui ne veulent pas de cet amendement disent que les volontaires, non entraînés, iraient à un massacre certain. Les autres arguent que rien n'excitera tant d'enthousiasme, dans ce pays et en Europe, qu'un colonel Roosevelt défilant dans les rues de Paris, à la tête d'une division, en route pour les tranchées! Bref, 45 démocrates votèrent avec la majorité des Républicains, dont 30 seulement votèrent contre, et la Commission aura à se réunir lundi, et à céder.

Pendant ce temps, le Sénat menait sa propre bataille autour du projet de censure, l'entaillant considérablement, surtout en ce qui concerne la presse. Et comme le *tax bill* soulève aussi des tempêtes de protestations, rien ne va vite. Ce sont les « gros intérêts » qui protestent. Enfin, on ne dira pas que l'Amérique n'est pas un pays de libre discussion.

On est un peu fiévreux, à Washington ; les fonctionnaires travaillent dans l'excitation, déterminés qu'ils sont, explique L..., « à réparer à tout prix les fautes du début ». Mon Dieu ! Déjà !

Joffre est allé à Boston, où une petite fille lui a remis 175 000 dollars pour ses Orphelins de la Guerre. Harvard est

en liesse — et lui offrira (naturellement!) le grade de docteur honoraire. Viviani est déjà au Canada, où la *Marseillaise* bat son plein. Balfour est encore à New-York, où la Croix-Rouge doit lui donner ce soir une fête, au Carnegie Hall. Il aime, je pense, à ne pas s'écarter du centre des affaires, et garde un œil sur Washington. Il ne quittera la place que quand il aura tout fini. Devant plus de mille membres et invités de la Chambre du Commerce, il a déclaré réaliser « le rêve de sa vie », dans cette union de l'Amérique et de l'Angleterre.

Dimanche soir, 13 mai.

Dora rentre de New-York, où elle était depuis vendredi. Les drapeaux y sont innombrables, et les cris pour Roosevelt, délirants. On a beau savoir que le Département de la Guerre est contre l'idée de la division volontaire, on n'y voit qu'une manœuvre d'adversaires politiques qui ne veulent point laisser à ce pauvre homme l'occasion de faire en France ce que firent La Fayette et Rochambeau en Amérique, et qui redoutent de le voir reprendre la Présidence dans quatre ans. New-York est pour Roosevelt, autant que l'Ouest. Dora, qui alla au sermon de *Sunday Bill* (si cela peut s'appeler des sermons), eut le tympan crevé quand, à plusieurs reprises, le bon évangéliste prononça le petit nom de l'ex-Président Roosevelt, surtout quand, à la fin, il s'exclama : « Je suis puissamment content que le Congrès soit assez grand et assez américain pour dire : *Teddy vous pouvez aller en Europe et conduire une armée.* »

C'était grande fête aujourd'hui à l'Armée du Salut de New-York. Evangéline Booth a un grand pouvoir pour soulever l'enthousiasme et provoquer l'émotion la plus profonde. On célébrait le trente-septième anniversaire de l'*Armée* en Amérique et l'érection d'un nouveau bâtiment; John Wanamaker était président d'honneur.

La réception faite à Balfour et à sa suite a paru fort belle à Dora ; mais elle ne ressemblait en rien à celle que reçut Joffre. Se souvenant de ses origines britanniques, elle trouve qu'on ne rend pas justice aux Anglais. Mais on n'y peut rien : c'est Joffre qu'on aime le plus. Et puis il y a le panache, contre lequel nul

ne saurait lutter ! Les boîtes de bonbons, chez les confiseurs à la mode, sont de grands tambourins avec la tête du Maréchal peinte à la main, et, ma foi, magnifique, des yeux bleus, des joues roses, d'adorables petites dents ! Les feuilles de chêne du képi n'y sont guère à l'ordonnance, mais les rubans sont tricolores, et tout est à l'avenant.

Un bruit circule dans les cercles bien informés, à Washington, c'est que Pershing commanderait les premières forces expéditionnaires en France, mais, pour des raisons soi-disant militaires, messieurs de la presse ont reçu avis de se taire.

Lundi, 14 mai.

Grand défilé, cet après-midi, de six bataillons de l'Armée du Salut (plus de 2 000 personnes), dans Market Street. Ils ont érigé aussi un nouveau bâtiment à Philadelphie, sur lequel John Wanamaker leva les *Stars and Stripes*, auprès duquel Evangeline Booth fit flotter la bannière rouge, jaune et bleue. Il y avait des musiques militaires, dont l'une composée des futures officières de l'École des cadettes ! C'était très brillant. L'*Armée* paraît ici très populaire, très aimée. Ses œuvres sociales aident beaucoup les pauvres, les travailleurs, les « déchets ».

Le docteur de Forrest Willard, de Philadelphie, part pour la France avec une vingtaine d'autres médecins orthopédistes. Ils formeront une unité spéciale.

Le Sénat montre un grand courroux et emploie le langage le plus véhément contre les spéculateurs, qui auront à se tenir un peu mieux. A Chicago, on a pris des mesures sans précédent pour déjouer les projets de ces « pirates ». Mais J. Ogden Armour voit les États-Unis « sur la première vague d'une prospérité industrielle plus grande que jamais » ! La dépression actuelle n'est, d'après lui, que momentanée, et ce pays-ci souffrira, matériellement, moins que les autres. (C'est aussi mon idée !) J.-O. Armour, des fameux Armour de Chicago, est membre du Conseil de Défense d'Illinois. Il est d'avis qu'il faut éviter toute nervosité et laisser les affaires aller comme à l'habitude, sans leur faire courir des dangers par des précautions exagérées.

Pour l'*Espionnage Bill*, l'Administration a fait aujourd'hui un dernier effort (couronné du même insuccès), devant le Sénat, pour museler la presse. La mesure rencontra plus d'opposition que jamais. Cet heureux pays ne connaîtra-t-il pas Anastasie?

Mardi, 15 mai.

L'argent danse à Washington ! Les sénateurs ont reçu aujourd'hui le rapport du Comité de distribution des milliards de la guerre. De mémoire de sénateur, on n'avait vu chiffres pareils ! Pour la marine, pour l'armée, les millions ne pèsent pas plus que de misérables sous dans la balance.

Ce même après-midi, des hommes d'affaires et des éditeurs se sont présentés devant le Comité des finances, au Sénat, pour protester contre certains impôts de guerre projetés ; les uns regimbent contre la taxe sur les bénéfices excessifs, qui est pourtant bien juste, et contre le changement soudain d'une annexe au tarif protecteur; les autres rechignent contre un projet de tarifs postaux qui seraient différents suivant des zones, etc... Allen Richardson, qui représente l'Association des Éditeurs de périodiques, a récité une longue tirade et lu la liste des quatre-vingt-six plus grands magazines, dont la situation financière, a-t-il dit, est désastreuse par suite du renchérissement du papier; ils auraient tous à fermer leurs bureaux, s'il leur fallait payer encore un total de 4 959 376 dollars de frais postaux au lieu de 1 243 465, chiffre ordinaire !

Mercredi, 16 mai.

Bob écrit que le général Franklin Bell, qui commande, je crois, la section militaire de l'Est, vient d'arriver au camp de Fort Niagara, pour passer en revue, demain, ses futurs officiers; plus d'un a déjà été renvoyé au paternel logis pour « incapacité physique ». L'un eut une crise d'épilepsie ! Bob glisse là-dessus et dit : « Nos instructeurs nous trouvent l'air de vrais soldats, et sont « épatés » que nous saisissions si vite et si bien les manœuvres. » Ils ont reçu leurs fusils et leurs équipements. Il y a, là encore, la fleur de l'aristocratie philadelphienne et des vieilles familles d'Amérique.

Sidney Brock, un fameux financier de Philadelphie, est arrivé à Fort Niagara dans son wagon privé, ce qui n'est pas très démocratique. Il s'est perché dans une maison d'été à Niagara-on-the-Lake. Beaucoup ont dû louer des appartements; il n'y avait pas assez de place pour tous au camp. Ils espèrent, nos bons Philadelphiens — ceux du moins qui possèdent des yachts — pouvoir les faire monter là-haut, car la rivière et le lac leur promettent du plaisir. Comme Bob parle déjà de tennis, de golf, etc., je vois qu'on ne s'ennuiera pas, et que, somme toute, on ne s'attend pas à un travail trop dur.

Philadelphie, qui a tous les honneurs, aura fourni l'homme le plus lourd du camp. Il pèse 234 pounds. Le soir il joue des airs hawaïens tristes et aigrelets, sur son *ukelele*[1].

Mercredi, 16 mai.

Le Sénat est toujours très grondeur, téléphone L..., et ses amères critiques, cet après-midi, ont accusé l'Administration de mal conduire la guerre, — déjà ! Ce qu'il lui reproche surtout, c'est, je crois, de ne pas lui permettre de fourrer son nez partout ; il se venge en prétendant qu'on garde trop de secrets et que rien n'aboutit ! Lodge veut que Wilson ouvre son portefeuille et déploie ses plans ; il demande quelque preuve d'activité militaire, qu'à l'œil nu il ne distingue pas. Faut-il qu'il soit myope? Prévoyant sans doute que quelques-uns penseraient à accuser le Congrès de nonchalance, il le défend. Tout de même, j'admets qu'on ne vote pas 3 390 000 000 de dollars pour les dépenses de l'armée et de la marine sans s'informer de ce que font la marine et l'armée !... Baker fut pris à partie autant que Wilson, pour n'avoir pas détaillé ce qu'il entend faire de tant de précieuse monnaie. Herbert Hoover, le *dictateur des vivres* que propose le Président, n'eut pas plus beau temps.

La trêve, entre les partis, n'était-elle donc que factice? Les ennemis de l'Administration, au Congrès et hors du Congrès, ne sont pas franchement hostiles au Président, mais les moindres occasions leur sont bonnes pour l'embarrasser et le discréditer. Voilà, d'après L..., le sens réel des votes contre la

1. Instrument havaïen à cordes, aux sons très mélancoliques.

censure et pour les quatre divisions Roosevelt. C'est surtout le cas Roosevelt qui laisse voir l'animosité de ces messieurs. Du temps que Teddy était Président, la majorité des *Congressmen* le détestaient, le redoutaient, et leurs sentiments sont encore les mêmes aujourd'hui, je le vois assez à tout ce que j'entends. Il est bien trop indépendant, il est bien trop flamboyant pour plaire à ces gens timorés.

Je crois que, si cette tactique continue, le Président se verra obligé de réprouver publiquement ces manœuvres. Malgré sa patience, il est homme à le faire.

Quant aux fameuses divisions volontaires, on leur donne une importance que le sujet ne comporte guère. Ce serait une injustice à l'égard de l'armée régulière qui suivrait celle de Roosevelt en Europe, que de voir en celle-ci le symbole de la participation américaine à la guerre. Les gens sages voudraient que le premier contingent envoyé chez nous fût de l'armée régulière, mais Teddy pourrait partir, puisqu'il en a envie, comme chef de brigade. Wilson devrait lui donner une commission et l'envoyer au front. Cette nomination mettrait un terme à cette controverse déplacée.

Il est à remarquer que ces gens du Congrès, qui font tant de bruit, n'ont pas l'intérêt de la guerre assez à cœur pour être présents en majorité quand on discute les mesures les plus importantes. L... assure que, pour la question des vivres, si grave, il fallut attendre pour obtenir un *quorum*. Ils ne sont jamais qu'une poignée quand on les voudrait tous. Cela devient tellement la coutume qu'un sénateur, Hardwick, qui proposait un amendement à la mesure trop sévère de la censure des correspondances, fit (se moquait-il?) des excuses « pour avoir dérangé des sénateurs occupés à leurs affaires variées hors du Sénat »! A la *Maison*, une décision sur le bill de saisie des navires allemands internés fut arrêtée pendant un jour pour la même raison : il n'y avait pas assez de membres présents pour établir un vote. Et quand le *Revenue Bill* revint le second matin, les membres étaient si peu nombreux qu'il fallut fermer les portes et lancer une convocation spéciale. L... me cite un amendement du *Federal Reserve Bill*, intéressant donc directement la guerre, qui fut rejeté par un vote de 34 sur 13, avec *388 absents* ! Et voilà le Congrès qui

se plaint du Président ! Est-ce à ceux-là que le Président pensait quand il avertit dans son discours du 12 mars, « ceux qui réalisent à peine encore » que cette guerre n'est point une guerre pour amateurs !

Tout le monde est amer. Dora trouve que les nouvelles de notre front ne sont pas bonnes, et je ne puis la contredire. Et le beau-frère de Mr Fletcher, qui rentre d'une ambulance au front français, où il a passé une année, considère que si l'Amérique n'envoie pas bientôt des hommes, la guerre est perdue pour les Alliés. Mr Fletcher va remplacer son beau-frère à l'ambulance, son titre de professeur à l'Université de Columbia lui donnant une année de congé après six années d'enseignement.

Pourtant, l'amiral Sims et sa flottille de destroyers américains sont arrivés dans la zone de guerre depuis le 4, s'il faut en croire Daniels, et coopèrent avec les Alliés. Ils n'ont pas peu à faire : les sous-marins pullulent !

Jeudi, 17 mai.

Bob écrit que Franklin Bell ne veut pas d'eux pour la première armée ; ça leur a donné un coup. Ils se plaignent de faire l'exercice sous la pluie, dans le vent froid et mordant. Ces futurs officiers n'ont pas la permission d'apaiser leur soif avec autre chose que l'eau, sous peine de renvoi ! Le pauvre Bob en a la colique ! Mais il faut bien avouer que le secrétaire à la guerre, aussi bien que le gouverneur de N. Y., Whitmann, ont une idée excellente d'empêcher la boisson et l'immoralité, qui ont été, de tous temps et dans tous les pays, la plaie des camps. Ils ont bien raison d'attaquer le mal si vigoureusement ; ils se font aider d'une « Commission fédérale des Activités des Camps d'entraînement » qui sera très sévère.

Le fameux représentant Gardner, champion de Roosevelt sur l'amendement de l'*Army Bill* a été appelé sous les drapeaux, quelques heures après son succès à la Maison ; cela en dépit du fait que l'Administration ne désire point que les *Congressmen* abandonnent leur tâche à Washington pour aller au feu ; Mr Wilson l'a dit expressément, dans des lettres à des membres du Congrès qui voulaient s'enrôler. Gardner ne

refuse point de partir, malgré les instances de plusieurs camarades qui lui disent de ne pas résigner ses fonctions à la Maison. Il est membre du corps des officiers de réserve. Ses amis et associés se demandant pourquoi lui, qui attaqua si fortement le secrétaire Daniels, et qui montra tant d'hostilité à l'Administration, a été appelé, tandis que d'autres *Congressmen*, officiers de réserve aussi, sont encore là. Moi je trouve ça très bien.

Vendredi soir, 18 mai.

Le Président a signé ce soir, définitivement enfin, l'*Army Bill*, et fait annoncer par Baker qu'une force expéditionnaire d'une division de troupes *régulières* partira le plus tôt possible pour la France sous le général Pershing ! Voilà un coup de maître qui met fin à la question Roosevelt.

Tout de suite après cette déclaration, la Maison Blanche donnait aux journalistes affamés une autre déclaration du Président, disant qu'il ne voudrait « à aucun prix, dans l'état actuel de la guerre, se prévaloir » de l'autorité que lui conférait le Congrès, pour organiser des divisions volontaires. *Se prévaloir* est trop joli ! Mr Wilson a bien de l'esprit ! Il décline l'offre du colonel le plus poliment du monde, en louant ses services publics et sa *gallantry*. « Cela produirait une grande impression », dit-il, mais il ajoute aussitôt que « l'affaire que nous avons en mains n'est nullement théâtrale; elle est pratique et demande une précision toute scientifique »...

Roosevelt n'a pas encore répondu ! La décision du Président tombait à merveille, car dans l'après-midi, sachant que la mesure était soumise au Président pour la décision finale, il avait encore télégraphié, offrant de lever une division de suite, deux divisions si cela paraissait nécesssaire : les deux autres suivraient après. Il était sûr de son affaire... Que fera-t-il? Le gouverneur Whitman lui a déjà offert une commission de général dans la Garde nationale de New-York. Acceptera-t-il? Tous les yeux sont tournés vers lui, mais ce n'est pas pour lui déplaire.

Pour en revenir au *Selective Service Bill* enfin signé, il doit produire, d'ici un an, une armée nationale de plus de 1 000 000 d'hommes, bien équipés, avec des réserves et une

autre armée de 500 000 hommes en formation. C'est le 5 juin que tous les jeunes gens de vingt et un à trente et un ans devront se faire inscrire. Mais en regardant de près les déclarations du *War Department*, on voit que le matériel n'est pas prêt. C'est l'artillerie qui manque le plus. On n'aura pas le nécessaire avant le 1er août ; peut-être faudra-t-il attendre au 1er octobre pour ouvrir les seize camps où les seize premières divisions (de 28 000 hommes chacune) seront formées. Je veux espérer qu'on se pressera un peu.

Samedi, 19 mai.

Fanny rapporte de Washington de belles affiches du corps des fusiliers marins. Mais je regrette que Daniels ait censuré la plus jolie, dont la légende se traduirait ainsi : « Qui mit le *germ* (germe) en Germanie? — Wilhelm. — Qui mit le *hell* (enfer) dans Wilhelm? — Nous ne le savons pas. — Mais nous savons qui l'ôtera. — Ce seront les fusiliers marins ! »

Une autre porte : « On demande des fusiliers marins pour anéantir les sous-marins. »

L'hôpital de base nº 10, premier contingent de Philadelphie pour le front européen, est parti hier : deux cent quarante-cinq médecins et nurses, avec tout ce qu'il leur faut pour six mois de travail, des brancardiers, etc. ; tout ce monde croit aller d'abord dans les environs de Londres, pour un entraînement intensif de six semaines, avant de se rendre en France. A New-York, cette unité en a rejoint deux autres, de Chicago et de Saint-Louis. Celles de Harvard University et de New-York ont déjà quitté le port, et l'hôpital nº 4 (Cleveland) sera dans la zone de guerre dans un jour ou deux, le premier arrivé.

Le soir, 19 mai.

On est furieux, à Washington, d'apprendre que l'Allemagne a proposé à l'Argentine de lui retenir 100 000 tonnes de blé, à exporter en temps opportun ! Sans doute n'est-ce qu'un moyen d'empêcher les Alliés de prendre le stock entier ; mais ce qui fâche, c'est que l'Argentine prétendait être trop à court de blé pour exporter la moindre partie de sa récolte chez les Alliés. Le *State Department* fait une enquête, car on ne veut plus de

ces petits jeux, et si elle révèle que l'Argentine a un surplus de blé, les États-Unis la puniront en ne lui envoyant plus de charbon, ce qui serait dur pour elle, qui n'en reçoit déjà plus d'Angleterre et dépend entièrement de l'Amérique du Nord. Sous la loi existante, l'Administration, que je commence à trouver bonne, ne pourrait mettre un embargo absolu sur les exportations de charbon ; mais on croit qu'une requête adressée aux exportateurs suffira. Très souvent, on se contente de ces requêtes, qui produisent le même effet qu'un ordre : on demande aux journaux le silence sur une affaire, et ils l'observent scrupuleusement. On n'exige pas des bouchers de ne plus vendre de la viande de jeunes animaux, mais on prie les clients de n'en pas réclamer aux boucheries, et l'effet est le même, sans les tiraillements que causent souvent des ordres rigoureux.

On ne parle plus que de l'Emprunt de la Liberté. C'est une véritable mobilisation. A New-York, on dit que cinq cents vendeurs se mettront demain en campagne, — *the Liberty Loan Volunteer Army*[1]. Pierre Jay, de la *Federal Reserve Bank*, trouve avec raison qu'on ne peut songer à établir un front militaire en France avant d'avoir établi le front financier à la maison : cela peut s'appeler un bon raisonnement, car l'insuccès de cet emprunt serait une catastrophe mondiale. Les vendeurs porteront des insignes aux trois couleurs alliées : bleu, blanc, rouge, avec les mots : « Liberty Loan, 1917. » Les agents d'assurances sur la vie, cesseront, à partir des 5 et 6 juin, de « parler » assurances sur la vie, et « parleront » *Liberty Loan*. Et jusqu'à l'Aéro-Club qui veut participer, et qui, d'accord avec le *Liberty Loan Committee*, va entreprendre un voyage transcontinental de New-York à San-Francisco, pour attirer l'attention populaire sur l'emprunt.

Pendant ce temps, à la Maison, les discussions sur les taxes de guerre continuent à être acrimonieuses. On s'y traite de « démagogue » et de « menteur inqualifiable », à propos d'une taxe sur les factures de lumière électrique. Ce serait un spectacle peu édifiant, si le pays n'avait pris le meilleur parti, qui est de tourner le dos à ces performances indécentes; l'Amé-

1. Armée volontaire de l'Emprunt de la Liberté.

ricain est philosophe plus qu'homme au monde. La taxe a été du reste maintenue dans le bill ; on en a même ajouté une autre, sur le gaz d'éclairage ou de chauffage.

Le général va voir partir le colonel Doyen, que le secrétaire Daniels envoie en France avec 2 700 fantassins de marine, qui se joindront aux forces de Pershing. Il aura à choisir des officiers et des hommes déjà entraînés, dans ces deux dernières années, par un service à Haïti, Saint-Domingue et Cuba. On croit aussi que la troupe de Pershing sera composée de « durs-à-cuire » éprouvés au Mexique.

Ce colonel Doyen est un vétéran des Philippines. C'est un grand ami de l'amiral Sims. Il est connu pour savoir maintenir la discipline; il commandait à Washington. Il est très expert en matière de tir.

Le fait que Wilson a autorisé l'annonce de cet envoi de troupes montre, dit-on, qu'on n'a pas peur des sous-marins allemands ; à mon sens, cela montre aussi qu'il n'a pas très peur de son Congrès. Il n'est plus du tout timide, si j'en crois une déclaration qui sera rendue publique demain, et qui maintient Hoover comme administrateur des vivres ; il est absolument nécessaire, dit-il très carrément, qu'on mette entre les mains de Hoover, et sans discussion, tous les pouvoirs. Il oblige ainsi le Congrès à accéder de suite à sa demande ou à la rejeter définitivement; aucun compromis ne sera possible. J'adore ce Président.

Dimanche, 20 mai.

Je ne reprocherai jamais à ce peuple de prendre la vie au tragique ! Parties cet après-midi pour Woodside Park, qu'un incendie avait dévasté la nuit et le matin, nous y avons vu des milliers de Philadelphiens qui écoutaient la musique installée là comme à l'ordinaire. Jamais on ne vit plus grande foule endimanchée ; le désastre n'avait éveillé que les curiosités ; on pouvait entendre le grincement d'un manège de chevaux de bois échappé aux flammes, et boire son *soda* comme à l'ordinaire. Les ouvriers travaillaient à enlever les traces nombreuses de l'incendie; la Compagnie de Woodside Park ne songe qu'à rebâtir d'autres lieux d'amusements sur le même emplacement, en réorganisant toutes choses sur un plan plus vaste !

Le père d'Edith était ce matin à Oyster Bay, où il a vu Roosevelt. Celui-ci était sur le point d'annoncer à ses volontaires qu'ils aient à servir leur pays comme ils l'entendraient, mais sans lui. Il se console de sa déconvenue en se flattant d'être pour quelque chose dans l'envoi de Pershing en Europe! Bien entendu, il parle sans aménité de « l'erreur du Président », et prépare une déclaration à cet effet. Il prétend qu'il aurait pu être sur la ligne de feu avec ses deux divisions à la date du 1er septembre, alors que commencera seulement à s'entraîner l'armée « sélective ».

A Washington, on prévoit une guerre de trois ans!

Quant au Congrès, il se prépare à une vive opposition contre son trop indépendant Exécutif. Les mesures du Président sont trop sévères au gré de ces messieurs, et cependant elles ne le seront jamais assez si la guerre doit tant durer. Mr Wilson est sage de prévoir.

Lundi, 21 mai.

Grande émotion ce soir en ville, quand on apprit qu'un vapeur, dont les télégrammes cachaient le nom, mais que plusieurs savaient être le *Mongolia* pour y avoir accompagné des parents ou des amis, venait de rentrer au port de New-York, drapeau en berne, avec deux nurses tuées et une blessée par l'explosion d'un obus, dans des exercices de tir. Il avait pris la mer hier après-midi. Les victimes appartenaient au *base hospital* nº 12, de Chicago. La mort de ces deux pauvres femmes qui partaient pour soigner des blessés, abandonnant volontairement famille et patrie, paraît bien cruelle, et ceux qui restent vont être plus anxieux que jamais sur ceux qui partent. L'explosion ne nous est pas expliquée; on garde le secret; personne ne pourra monter à bord ou en descendre. La blessée a été transportée dans un hôpital de marine, et la consigne est si sévère qu'on n'y veut rien dire de sa blessure. Nous apprenons pourtant que ce douloureux accident est dû à un obus mal fait; mais des trois versions qu'on nous donne sur la façon désastreuse dont il explosa, quelle est la vraie?... Pauvres, vaillantes victimes, frappées l'une à la tête, l'autre au cœur; dans l'après-midi ensoleillé, elles regardaient de loin sur le pont les exercices de tir... Le bateau

sera retenu pour l'enquête nécessaire, on ne sait jusqu'à quand.

Mardi, 22 mai.

Le Président, causant hier avec M. Marks qui lui demandait s'il approuverait l'avance de l'heure pour économiser l'éclairage, reçut cette réponse : « J'y souscris absolument ; la seule question est de savoir comment ces messieurs du Congrès prendront la chose : s'ils la considèrent comme mesure de guerre, nul doute qu'ils n'y apportent les entraves qu'ils se sont juré, tacitement, d'y apporter ! »

Le Sénat s'apprête à tuer le whisky, mais il permettra la bière. Le Président veut la censure des journaux, malgré les républicains qui se liguent là contre. La presse menacée récrimine !

Une centralisation des pouvoirs de guerre est partout jugée nécessaire, les délais du Congrès étant par trop nuisibles, et l'Administration voulant, non sans raison, une coopération plus étroite entre les organes législatifs et exécutifs. Une Commission aiderait plus aux affaires que ce Congrès de disputeurs. Tous les plans en sont déjà prêts.

Les socialistes n'auront pas la permission de se rendre aux palabres de la Conférence internationale en Suède. Lansing, qui est au fond pince-sans-rire à ses heures, comme le Président, le leur a laissé espérer jusqu'au dernier moment, et ils avaient fait leurs projets et leurs valises ! Il a eu surtout en vue de déconsidérer toute tentative de paix émanant de gens non autorisés, et de condamner en même temps l'agitation socialiste de Stockholm qu'il considère comme inspirée par l'Allemagne.

Le parti socialiste avait désigné comme députés Victor Berger, Morris Hillquit et Algernon Lee ; mais tout un groupe, notable puisqu'il comprend Charles Russell et William Walling, condamne lui aussi le mouvement comme « le plus dangereux de tous les complots du Kaiser ». Ils ne se gênent pas pour dénoncer Hillquit et Lee comme pro-allemands. Je ne sais trop qui est Berger. L... disait un jour qu'il est venu d'Autriche-Hongrie, et que, avec son nom francisé, il éditait plusieurs journaux allemands à Milwaukee !

Lansing a pu avoir, par des agents diplomatiques, la preuve, qu'il songe à rendre publique, que la manifestation de Stockholm a son origine en Allemagne; elle est encouragée par le gouvernement allemand, qui a déjà accordé des passeports aux délégués allemands, lesquels ont reçu l'ordre de brandir cet oriflamme : « Pas d'annexions! »

Le *Rochambeau* quittera New-York samedi, discrètement, avec au moins trois cents Américains et Américaines allant travailler en France ; la sœur d'Édith est du nombre. Son père avait retiré son autorisation, puis il l'a rendue, mais elle ne sera sûre de son départ qu'une fois partie. Ce père n'a pas de chance ; voyant les fils de tout le monde partir pour Fort Niagara, il dit un soir à sa femme : « Je suis joliment content de n'avoir que des filles ! » Le lendemain, l'une d'elles lui annonçait son projet, et la deuxième est tout près d'en faire autant.

Il paraît que Philadelphie atteint aujourd'hui le record des souscriptions de l'Emprunt de la Liberté. Demain, les boys-scouts sont enrôlés comme vendeurs. Ils remontent dans la faveur publique et se proposent de travailler ferme. A New-York, Billy Sunday conseille à ses ouailles d'acheter le plus d'actions possible : « Vous pouvez, dit cet inspiré, aimer votre patrie autant que vous voudrez; si vous ne prenez pas un fusil sur l'épaule, et si vous n'achetez pas des actions de la Liberté, votre amour ne sert pas beaucoup. Tous les canons allemands de ce côté de l'enfer ne me feront pas fermer la bouche si je peux l'ouvrir en faveur de mon pays : le Peau-Rouge, avec son tomahawk et sa façon de scalper les gens est un gentleman à côté du soldat prussien. » Brave Billy ! Il est édifiant.

Du reste, Philadelphie veut avoir en tout la palme des vertus et du martyre. Anticipant l'*Army Bill*, qui n'entre en application que le 5 juin, les marchands de vins et de liqueurs refusent des boissons alcooliques aux soldats en uniforme.

C'est un Philadelphien, Samuel Felton, qui a été choisi pour aller restaurer les chemins de fer en France. D'Angleterre, de Russie, on demande des Américains à grands cris, et l'on n'est pas peu fier ici que ce soit un Américain qui soit allé enseigner aux Anglais comment diriger les transports.

Ceux qui iront en Russie devront apprendre les travaux publics à ces républicains de la dernière heure.

Mercredi soir, 23 mai.

Un télégramme français annonce l'arrivée de Joffre et de Viviani à Brest, hier à minuit. Partis le mardi précédent de Washington, ils ont fait le voyage de retour sur le même navire, convoyé par le même cuirassé qu'à l'aller. Depuis leur retour de Montréal, le 14, on ne les avait plus nommés dans les journaux, et tout le monde les croyait encore à Washington, où ils avaient pourtant fait leur visite d'adieu au Président le lundi après-midi, et pris ensuite un train spécial pour New-York. La presse avait été invitée à la discrétion; cela suffit, sans que la censure intervînt. Messieurs de la presse insistent pour qu'on le remarque.

Nous sommes allées à une vente de fleurs au bénéfice de la Croix-Rouge, où Dora, avec son sang-froid ordinaire, a oublié tout ce qu'elle avait acheté. Des jeunes filles de la *society* vendaient des actions du *Liberty Loan*; il y avait là Edith Bonner, U. S. N.[1], qui attirait l'attention sous son uniforme, et, comme est elle jolie, elle trouva des souscripteurs.

Jeudi soir, 24 mai.

Le Président va de l'avant, et ses enjambées se font longues. Tandis que sénateurs et représentants s'évertuent sur des bills, l'Exécutif laisse voir, de plus en plus, le cas qu'il fait d'eux. C'est Bernard Baruch qu'il va proposer comme *purchasing head*, quelque chose comme ministre des munitions. Wilson suit son plan de centralisation et entend mettre le pouvoir et la responsabilité sur la tête d'un seul, pour chaque Département, durant toute la durée de la guerre.

La nomination de Baruch fera enrager les démocrates autant que les républicains; c'est dans l'ordre, et je ne vois pas pourquoi le Président s'y arrêterait. Il a essayé trop longtemps de leur plaire. Que de colères, que de critiques vont

1. *United-States Navy*, marine des États-Unis.

pleuvoir, une fois de plus, sur l'Administration? Et ce ne seront pas les dernières.

B..., qui assista à une séance des Représentants, pensa mourir de rire, à les entendre se lancer des méchancetés, comme font les enfants. Cette conduite du gouvernement déléguant ses fonctions à des particuliers désireux de le servir sans paiement les suffoque. Moore a exprimé l'avis que des hommes comme Hoover, qui offrent de servir l'État pour un salaire de *un dollar* par an, devraient céder la place à d'autres qui ont besoin de quelques dollars de plus pour ne pas mourir de faim. Aussitôt, un collègue de s'exclamer : « Cela fait rire d'entendre le gentleman de Pennsylvania parler en faveur des travailleurs. Il n'y a pas un État dans l'Union où celui-ci soit moins considéré que dans le sien ! — Aô ! J'ai entendu cela tant de fois que la flèche s'est émoussée sur mon nez. — Voilà qui est aussi nouveau que vos autres plaisanteries, etc., etc. » Et ainsi s'est poursuivi le débat !

Enfin, le général Gœthals a reçu tout pouvoir de bâtir sa flotte d'acier contre les sous-marins. Il paraît qu'il n'est pas sur un lit de roses. On lui avait d'abord demandé de construire un millier de vaisseaux de bois en dix-huit mois; il en vit l'impossibilité, et résolut d'en construire une partie en acier. Or il se plaint de ne pas recevoir toute l'aide dont il a besoin. Rien n'était prêt et, comme il dit : « Les oiseaux nichent encore dans les arbres qui doivent me donner le bois »; quant à l'acier, on lui alloua, pour l'acheter, cinquante millions de dollars, en actions de Panama, qui... n'ont pas encore été mises en vente. Il fait une campagne pour trouver de l'argent. Le *House committee* des appropriations[1] le lui promet pour la quinzaine, mais la lenteur et l'indolence de ce Congrès le font pleurer. Ce comité serait pourtant décidé à lui allouer non pas cinquante millions de dollars, mais bien sept cent cinquante.

Grande réunion aujourd'hui à Philadelphie, où plus de cent banquiers se consacrent au service de l'emprunt. Ils étaient très enthousiastes, et se sont beaucoup applaudi de la résolution d'emprunter à 3 1/2 p. 100 seulement.

1. C'est le comité qui distribue l'argent selon les besoins.

Le docteur Dixon donnait le soir une conférence : il s'est occupé des Peaux-Rouges et a écrit un livre, *la Race qui disparaît,* dans lequel il décrit la vie de l'Indien moderne. Il a visité toutes les réserves où les États maintiennent ces pauvres gens. Son idée est que dix ou douze régiments de cavalerie indienne, sur la frontière mexicaine, permettraient à toutes les troupes régulières d'aller se battre en Europe. Il assure que ces Indiens font d'excellents soldats, sachant vivre en plein air, et possédant un tir très juste. Il les dit capables, utilisables.

Samedi, 26 mai.

La sœur d'Edith s'embarque aujourd'hui à New-York sur le *Rochambeau.* Beaucoup de jeunes filles, beaucoup de jeunes gens avec elle vont servir la France. Quelqu'un disait que le général Pershing partait aussi avec quinze officiers, mais nous savons, sans pouvoir le dire, qu'il est parti ou partira sur le *Baltic* et atterrira en Angleterre.

Aux bureaux de la Compagnie Transatlantique, des affiches préviennent le public de ne pas demander au téléphone les noms des bateaux et leurs dates de départ. On se méfie des téléphones, car il y a eu des fuites en ce qui concerne la marine militaire : malgré toutes les précautions, l'Allemagne a connu à l'avance le départ de l'escadre de destroyers, sa destination pour un port anglais et sa route. Les enquêtes n'apprennent pas comment ce secret fut révélé, mais on sent que l'organisation d'espionnage est active. A Washington, le sentiment anti-allemand ne fait que grandir, et comme le sire de Bernstorff, avant de voguer vers son pays, a eu soin de laisser derrière lui quelques employés allemands, que l'ambassade suisse a cru devoir ramasser (on ne sait trop pourquoi), on en vient à dire que même la présence du ministre de Suisse n'est plus désirable. Quand ces Allemands sont restés, en « queue de Bernstorff », on avait supposé qu'ils s'en iraient avec le personnel autrichien, mais point : le climat leur paraît doux.

Il y a d'autres Allemands déclarés à Washington, dont un correspondant d'un journal de Cologne. D'autres Allemands, non naturalisés, se réunissent dans un club allemand, que fré-

quentent aussi des Américains d'origine allemande, hommes d'affaires éminents. Les agents surveillent étroitement cette ruche, mais...

Jeudi soir, 31 mai.

Nous étions hier à Washington, où la mission italienne fait peu de bruit, venant après le képi de Joffre. Il y a, toutefois, bien plus de cérémonial, à cause de la présence d'un cousin du roi. Mrs R... le trouve charmant. La colonie italienne de Philadelphie, qui est nombreuse, mettra les petits plats dans les grands pour recevoir ces compatriotes le 13 juin.

En rentrant hier soir, nous sommes tombées sur une grande parade à West Philadelphia : cinquante mille citoyens, hommes d'affaires, membres de toutes les professions et associations défilaient au son des cuivres vers George's Hill, dans Fairmount Park ; il y eut une pluie d'exhortations patriotiques. C'était à la fois un tribut à la mémoire des morts de la guerre civile et une démonstration d'actualité. On y lut le message de Washington à la France. N'est-ce pas abuser un peu des parades? Dans l'après-midi cinq cents enfants des orphelinats catholiques, conduits par le duc de Richelieu [1], s'il vous plaît, s'étaient déjà rendus au même parc, pour déposer des fleurs au pied de la statue de Jeanne d'Arc : c'était le quatre cent quatre-vingt-sixième anniversaire de son martyre.

Une anarchiste notoire, Emma Goldman, avait organisé, pour ce soir, un meeting contre la conscription. Jusqu'ici les autorités, considérant probablement ces tournois oratoires comme des soupapes de sûreté, fermaient les yeux. Ce soir, la police, en uniforme, occupait l'auditorium du Royal Hall, et miss Goldman, au milieu d'une période enflammée adressée aux mères des conscrits, vit un sergent s'avancer, qui lui demanda, avec une simplicité extrêmement démocratique, si elle préférait se taire ou être arrêtée. L'héroïsme de cette Amazone alla jusqu'au silence et un fou rire en suivit. Elle a pris aussitôt le train de New-York.

New-York s'inquiète de certains complots : deux étudiants

1. Il a épousé une Américaine.

de Columbia University et une étudiante de Barnard College ont été arrêtés et seront interrogés demain; tous trois sont membres d'une ligue antimilitariste des collèges qui tint un meeting le 8 mai. Un pamphlet, mis en circulation par cette ligue, montre qu'elle a des adhérents dans les plus grandes universités. On ne paraît pas disposé aux demi-mesures envers les coupables, et le gouvernement est formel dans sa déclaration de considérer comme traîtres les agitateurs contre la conscription.

Vendredi soir, 1er juin.

A New-York et Washington, les agitations antimilitaristes préparées pour mardi, jour de l'inscription militaire, seront sévèrement réprimées. Les discours contre la conscription sont interdits. New-York se prépare à appeler, si c'est nécessaire, trois Grands Jurys fédéraux pour juger les gens arrêtés; mais le Département de la Justice est sans inquiétude, l'opposition ne surgissant que par saccades, et les arrestations étant, somme toute, peu nombreuses. Dans l'Ohio, on s'attend à plus de difficultés : les antimilitaristes s'y sont mieux organisés et ils ont beaucoup d'argent.

Un jeune électricien pennsylvanien, travaillant à l'arsenal de Francfort, où il l'a expérimentée pendant près d'un an, a inventé une bombe d'aéroplane qui explose horizontalement à six pieds du sol et cause de terribles ravages. Elle a été présentée aujourd'hui à la Maison par le Comité des Affaires militaires. On va l'employer dans l'armée et la marine. Au terrain d'expériences de Sandy Hook, on n'osa pas laisser tomber cette horreur, qui est dangereuse à deux kilomètres (je dis *deux* parce qu'on dit ici *quatre*); l'expérimentateur, du haut de son aéro, prétendit ne pouvoir viser avec assez de sûreté! On la fit donc éclater par contact électrique.

Semedi, 2 juin.

L... écrit que, pour la première fois dans son histoire, le port de New-York fut fermé hier en plein jour, de l'aube jusqu'à minuit vingt pour les navires sortants, de onze heures du matin à minuit vingt pour les entrants. Même les bateaux de

pêche n'eurent pas la permission de sortir des Narrows, et le vapeur *Taurus*, qui avait quitté sa jetée de la North River avec des pêcheurs et des excursionnistes comme d'habitude, dut rentrer à la Battery. De tout cela on ne donna aucune raison, si ce n'est qu'on en avait reçu l'ordre de l'amiral Usher. L... croit simplement qu'on s'était plaint que les portes du filet métallique n'étaient pas assez larges et que l'amiral avait voulu les faire élargir.

La chose (naturellement !) amena des secousses à la Bourse. L'acier et le coton dansèrent sur l'échelle, et on s'en prit aux sous-marins, car on venait d'apprendre le torpillage de trois navires des États, *Dirigo*, *Barbara* et *Frances M*. (l'un est de Philadelphie), et la dépêche donna l'impression que cet exploit avait eu lieu dans les eaux américaines. On voyait déjà les ports américains bloqués. Les maisons de commission étaient pleines des bruits les plus absurdes de bataille navale sur la côte américaine, où la flotte des États aurait subi tous les outrages. Ces gens de Wall Street ont les nerfs en pelote pour rien du tout.

Dimanche soir, 3 juin.

Le système des espions allemands pour envoyer leurs informations par les États neutres vient enfin d'être découvert par une triple arrestation opérée à New-York. On sait maintenant comment Berlin a su le départ et la traversée des destroyers assez tôt pour miner leur port de destination.

Quatre régiments de Pennsylvanie, 1er, 3e, 13e et 18e, mobilisent pour partir en France vers le 15 juillet. Jusqu'à présent, et depuis leur retour de la campagne du Mexique (qui en a fait des lurons, paraît-il), ils gardaient les voies ferrées et les lignes d'eau de l'État. Ils vont en être déchargés par les organisations de *Home Defense*. Cette date du 15 juillet sera celle de la mobilisation générale qui enverra aux camps toutes les autres forces non encore appelées.

Le Congrès se repose, je ne sais de quoi, jusqu'à mercredi, Dora, elle, s'épuise à faire entendre à ses nègres et domestiques, même étrangers, qu'ils sont tenus de se faire inscrire après-demain pour la conscription. Les nègres sont incrédules autant que crépus, et font des sourires béats. Le maître d'hôtel, un

Belge, est tout aussi récalcitrant. On ne plaisante pas, et les maîtres et maîtresses de maison, les chefs d'établissement, sont responsables de l'inscription des hommes qui servent chez eux ou y sont employés ; ceux-ci ont à choisir entre l'inscription ou la prison. (Dora leur dit : entre l'inscription et le poteau d'exécution !)

Registration Day. Mardi, 5 juin.

Les proclamations vibrantes du Président, les objurgations pressantes des autorités et les menaces des « responsables » produisent leur effet. La police est tout entière dehors, à pied, à cheval, à motocyclette, en auto, comme pour Joffre. Il n'y a pas le moindre mouvement d'opposition. On commence enfin à comprendre...

C'est par la télégraphie sans fil que les trois espions allemands de New-York communiquaient avec Berlin, via Mexico. Perissi, leur chef, était l'agent pour l'Amérique de la la Compagnie Générale Electrique; Irwing Bonaparte (?) était son employé. La situation de Perissi, bien connu à New-York, la gravité de l'accusation — conspiration ayant pour but de transmettre à l'Allemagne des informations militaires par l'intermédiaire d'équipages marchands norvégiens —, tout cela crée une grosse émotion. Si les coupables ont transmis la nouvelle du départ des destroyers, ils sont passibles de la cour martiale et de la peine de mort

Leur système s'étendait déjà jusqu'à l'Amérique du Sud.

A bord de l'*Espagne*. Samedi, 9 juin.

Le pilote vient de dégringoler de son échelle dansante. Nous voguons vers la France. Peu de femmes à bord, et les hommes appartiennent, pour la plupart, à des ambulances américaines. Mr Fletcher est parmi eux, ainsi que quelques jeunes gens de l'Université de Stanford (Californie), qui paraissent presque des enfants, et sans expérience.

J'ai vu, comme nous embarquions, quelques soldats français, permissionnaires de vingt-sept jours, je crois. Il y a deux officiers, très sympathiques dans leur bleu horizon. Il y a aussi douze soldats de l'infanterie américaine, qui prennent

un soin religieux de deux drapeaux, roulés et serrés, lesquels déploieront leurs étoiles sur le sol français.

Dans la foule, avant de monter à bord, j'étudiais autour de moi les visages : oui, l'Amérique est changée, depuis que j'y débarquais il y a huit mois et demi ; sans doute, il y a encore de l'insouciance, la gaieté incongrue de quelques toilettes tapageuses, mais ceux qui ne sont plus tout à fait jeunes ont une gravité qui manquait à l'Américain d'avant la guerre. Et ceux-là parlent moins, parce qu'ils pensent.

Ceci, et le fait que depuis quelque temps on ne dit plus de mal de Mr Wilson, qu'on commence à dire du bien de lui parce que la confiance est revenue, montre assez qu'on réalise enfin la guerre, et que l'heure de l'Amérique a sonné. Que Dieu bénisse l'Amérique !

Mardi, 12 juin.

Ma compagne de cabine est une brillante (c'est toujours l'adjectif qui leur convient le mieux) Américaine. Elle se rend à Paris. Je la préviens qu'elle s'y amusera peu. Elle répond, avec une fierté intraduisible :

— Je n'y vais point pour m'amuser, mais pour *aider*.

Elle s'occupera dans l'œuvre de madame Simon ; elle apprendra un travail aux blessés qui rentrent, mutilés, dans la vie civile :

— Que leur apprendrez-vous?

— Je ne sais.

— Que savez-vous faire?

— *Not much* [1].

Et, comme de raison, elle ignore même le français ; comment se fera-t-elle comprendre des pauvres diables? Elle n'en a cure. Je dis, croyant découvrir un emploi à ses facultés :

— Vous en ferez des interprètes et leur apprendrez l'anglais !

Elle pousse des cris d'horreur : elle ne saurait, elle ne voudrait.

Jeudi, 14 juin.

Hier à trois heures, nous avons dû endosser nos ceintures de sauvetage et répondre à l'appel, qui avait lieu aux diffé-

1. Pas grand'chose.

rents postes de secours. Chacun a maintenant sa ceinture à sa portée, connaît sa place et sait que faire au cas où une torpille...

Samedi, 16 mai, 3 heures.

Un coup de canon dans le silence... J'avais donc tort de m'étonner? Je suis dans ma cabine. Cela paraît si simple, avec tant de signification pourtant. Je n'ai pas d'émotion. Que sauver? Réflexion inutile : on ne peut sauver que soi-même, ce qui vaut le moins en somme. Boum !... Il faut monter. Je prends mon kodak d'une main, je tire de l'autre ma ceinture par les bretelles et prétends m'acheminer vers le salut. Hélas ! les étroits couloirs sont envahis par la folle galopade de nos jeunes messieurs que tout sang-froid a abandonnés. L'un m'aplatit sur la cloison. Un autre, croit devoir me rassurer : « Manœuvres, madame, manœuvres. » Boum ! répond le canon. J'arrive sur le pont. Le canon encore, mais la vague qui m'assaille, cette fois, hurle en délire : « *We sank it ! We sank it*[1] *!* » *Ils* n'ont rien coulé du tout, et les canonniers que je rejoins enfin, croient avoir manqué la bête, de huit ou dix mètres. La torpille nous manqua aussi : rendons grâce.

Le navire fait des zigzags, file à toute vapeur. Mais c'est fini... Le cinéma serait plus émouvant.

Lundi, 18 mai.

Nous avons poursuivi sans autre rencontre. Mais les échelles, les canots sont restés baissés, et tout prêts les réflecteurs électriques, pour le cas où l' « accident » arriverait de nuit, chose bien improbable, quand on marche toujours sans feux, le moindre hublot clos de son volet métallique.

Dans cette Gironde, où il faut toujours compter sur la marée, nous avons passé la journée à n'avancer qu'imperceptiblement, à regarder et à photographier les autres bateaux, dragueurs de mines, vapeurs de toutes nationalités, un transport grec qui soulève des commentaires peu flatteurs pour les Hellènes. La *Touraine* nous croise, qui va refaire, en sens inverse, notre voyage. Nous plaignons les passagers qui atten-

1. Nous l'avons coulé ! Nous l'avons coulé !

daient peut-être depuis avant-hier soir le courant favorable. Nous leur souhaitons bon voyage, mais le remorqueur qui amène la police et les douanes (les douaniers sont des douanières) nous apprend qu'un des navires vus samedi, a été coulé, par *notre* sous-marin certainement; tous ses passagers sauvés, du reste.

Un facétieux, pris de l'envie de faire un peu de gymnastique, a piqué une tête. On le retire, assagi, de l'eau saumâtre. Quels rires ! Nous nous rendons compte, à présent, que nous avons vécu dans une tension, et les ovations, tout le long des rives charmantes, nous émeuvent aux larmes...

A six heures, nous roulions vers la gare Saint-Jean, dans un omnibus de la Compagnie. Il fait beau, chaud autant qu'à New-York. Le cocher crie comme un aveugle, nous parle comme à des chiens : je suis en France, il n'y a pas d'erreur ! Je lui ris au nez de contentement, les Américaines rient aussi, ravies de tout ; je les trouve adorables d'adorer ainsi mon pays, si peu semblable au leur...

... Des poilus en masse, sales et gais, emplissent la gare, permissionnaires qui vont rentrer dans la fournaise. Le pain, au buffet, était « assez noir, ma foi », dit le garçon. C'est la France, la France pauvre et vaillante de la guerre. Mon train (il n'y en a plus que trois par jour) est rempli d'officiers jusque dans le couloir. Les vieux officiers ont l'air jeunes et gais; très sérieux me semblent les regards des jeunes. Demain, ce sera la gare d'Orsay, la Seine, et les nouvelles de deuil, les récits de souffrance et la consolation dans l'espoir de vaincre...

ALTIAR

RASPOUTINE A JÉRUSALEM

Raspoutine s'embarqua à Odessa, au printemps de 1911, pour les Lieux Saints. Ce pèlerinage au tombeau du Christ lui a suggéré des « Pensées » et des « Méditations » qui ont été publiées à Pétrograd en 1915, en une luxueuse plaquette de cinquante-cinq pages [1]. « C'est, écrivent les éditeurs, une manifestation des plus exceptionnelles de nos jours, peut-être de notre siècle, et qui servira de thème aux historiens de l'avenir, aux psychologues de demain. » Voilà qui est beaucoup dire ; mais les « pensées » de cet homme ne sont peut-être pas indifférentes, puisque le moujik illettré et dissolu de Pokrovskoé occupa une place et joua un rôle qui ne furent pas médiocres dans le gouvernement de la Russie d'hier.

***

Ce rôle a été celui de « l'innocent », de « l'homme de Dieu », du « saint », rôle aujourd'hui archaïque et désuet, mais autrefois et en d'autres temps brillamment tenu à la cour des rois. Raspoutine aura été en son pays, il est permis de le penser, le dernier titulaire d'un semblable rôle.

Tant valent les rois, tant valent les saints !

Nicolas II changea plusieurs fois de saints avant d'avoir

1. Grégoire Raspoutine : *Mes Pensées et Méditations, brève description d'un voyage aux Lieux Saints,* avec des *Réflexions sur les questions religieuses.* 1re partie. Pétrograd, 1915, *in*-4°, 55 pages, 2 portr. et fac-similés d'écriture. Les éditeurs ont omis de se nommer.

trouvé Raspoutine[1]. Il eut d'abord Matrionotchka, paysanne du gouvernement de Pétrograd, mi-idiote et mi-sainte, qui allait pieds nus, hiver comme été, et fut prophétesse de la cour jusqu'en 1900.

Une autre sainte fut Pacha Sarovskaïa. Agée aujourd'hui de plus de cent dix ans, elle vit dans un monastère du gouvernement de Tambov. Nicolas II et Alexandra Feodorovna y allèrent lui rendre visite. La vieille moinesse les aurait volontiers accueillis un bâton à la main. « Je les battrai, criait-elle ; où sont les tsars, que je les fouette ! » Elle consentit toutefois à se radoucir sur les prières de la supérieure, et à recevoir dignement le couple impérial. Elle fit même présent à la tsarine d'une pelote de laine à tricoter en gage et prédiction de la naissance d'un héritier, et Alexandra Feodorovna serra ce précieux talisman dans ses mains, contre sa poitrine, sur ses lèvres.

Puis vint le dernier saint du dernier tsar !

***

L'influence de Raspoutine fut, révérence parler, une influence de sainteté. Elle ne s'expliquerait d'ailleurs pas autrement, exercée par un homme qui n'était qu'un paysan, un illettré et pas même un moine. D'une part, et tant que l'on voudra, grossièreté, dévergondage, orgie et luxure; mais, d'autre part, il faut l'admettre, religiosité et mysticisme, le tout mêlé intimement, étrangement.

On ne s'étonnera pas outre mesure d'un tel assemblage, si l'on a quelques clartés de cette vie religieuse, multiforme, maladive, qui intensément s'est développée sur le sol russe en marge de l'Église nationale. Non que l'on veuille insinuer que Raspoutine ait été chef ou simplement adepte d'une secte, qu'il ait ajouté un chapitre à l'histoire déjà si longue et si touffue des sectes en Russie. Mais, et cela seul nous importe en ce moment, il est certain que Grégoire Efimovitch-Raspoutine, quelles qu'appellations qu'on lui ait données fort justement : « imposteur », « sorcier de village », « magnétiseur de cour », « hypnotiseur », « envoûteur », n'a pu faire tant de

1. Iliodor. *The Day*, janvier-février 1917.

dupes et de victimes et remplir une carrière si merveilleuse, qu'à la faveur du masque qu'il a pris : de « saint », d' « homme de Dieu », de « thaumaturge ». D'ailleurs, de l'aveu de ses ennemis, il y avait en lui, au début de sa carrière, comme une « force surnaturelle », comme « une étincelle divine »[1]. Ainsi masqué, ainsi doué, ce moujik, à ce point fruste que ses protecteurs durent renoncer à faire de lui un prêtre, ce laïc, cet illettré devint tout-puissant sur l'Église orthodoxe.

***

C'est que Raspoutine avait, entr'autres moyens, une arme à laquelle on ne résiste guère : le don des miracles prouvant sa sainteté.

Quels sont donc les miracles de Raspoutine? En l'absence des témoins amis du thaumaturge, lesquels sont maintenant gardés à vue, ou se cachent, ou se taisent prudemment, recourons au témoignage d'un ennemi, le père Iliodor, moine fougueux, à la dent dure et à la langue acérée, à l'âme véhémente, à l'éloquence de feu, sorte de tribun religieux, de prêcheur et d'entraîneur de foules, et qui fait penser à Savonarole, mais à un Savonarole au service des « Cent Noirs ». Iliodor fut le protecteur, le protégé et enfin la victime de Raspoutine. Il n'y avait pas place à la cour pour deux « saints » de leur caractère. La lutte s'engagea entr'eux, inévitable, et ce fut Iliodor, le moine d'authentique moinerie, qui succomba. Or, il nous dit comment Raspoutine guérit miraculeusement le grand-duc Nicolas de Monténégro. Celui-ci vit en rêve, au plus fort d'une maladie, un paysan russe qui lui déclara : « Porte-toi bien; dans trois jours tu te lèveras. » Paroles qui se réalisèrent. Or, le grand-duc reconnut, dans le portrait de Raspoutine qu'on lui présenta, le paysan qu'il avait vu en rêve. « J'avais en effet prié pour lui. » Iliodor nous apprend encore qu'au moment de la révolution de 1905, alors que le tsar et la tsarine songeaient à fuir, Raspoutine les retint en prophétisant l'échec sûr et prochain du mouvement. Et il en advint comme il avait prédit.

Mais est-il bien nécessaire de rappeler ces faits? Que sont-

1. Il fut présenté au saint national de la Russie, au père Jean de Cronstadt.

ils au regard du miracle permanent de son charme et de son influence sur la cour et le couple impérial? S'il s'éloignait, tout était crainte et indécision ; réapparaissait-il, tout redevenait calme et sérénité. Raspoutine ordonnait et le tsar obéissait, comme le jour où, de Jérusalem, il envoya à Nicolas II l'*ordre* de faire lever le siège du monastère, dans lequel depuis plusieurs jours se défendait avec ses fidèles le père Iliodor.

Celui-ci nous rappelle comment il doit à l'influence de Raspoutine d'avoir été présenté à la cour. Car c'est le moujik qui introduisit le moine. L'entrevue eut lieu dans la chambre de madame Vyroubova. La tsarine, qui s'y trouvait, dit au moine en désignant « Gricha » : « Voici un grand saint, un prophète miraculeux, et de plus un homme d'une grande intelligence ; tu dois lui obéir. »

***

Vénéré, obéi, Raspoutine fut de plus aimé. On se refuse à suivre sur ce terrain le moine, dont les confidences sont dépourvues de chasteté monacale. Contentons-nous, sur le chapitre des relations de Raspoutine avec la tsarine et avec d'autres grandes dames de la cour [1], de constater avec Iliodor qu'elles eurent une heureuse influence sur le mobilier du « saint ». Il a vu dans la chambre de celui-ci, à Pokrovskoé, des meubles magnifiques, des tapis de prix, des portraits du tsar et de la tsarine ornés de leurs autographes et des chemises brodées de la main même d'Alexandra Feodorovna.

On connaît le dénouement de cette pièce byzantine, le thaumaturge assassiné fut pleuré dignement. L'empereur, Protopopov, des ministres, des hauts dignitaires voulurent porter sa dépouille. Derrière, suivaient en pleurs la tsarine, madame Vyroubova, des dames de la cour. On lui éleva [2] un tombeau dans les jardins de Tsarskoé-Sélo. Là, presque chaque jour, une calèche s'arrêtait, d'où descendait en voiles de deuil Alexandra Feodorovna.

La mort, d'ordinaire, n'a point pour effet de tarir chez les

1. Voir la *Revue*, février et mai 1917 ; *Mercure de France*, 1er février 1917 ; Charles Rivet, *Le dernier Romanof*, Paris, Perrin, 1917, in-12.

2. Le journal satirique polonais *Moukha* représente Raspoutine porté en terre par quatre moujiks, tandis qu'un cinquième précède en jouant de l'accordéon.

saints la puissance miraculeuse. Raspoutine mort n'allait-il pas quelque jour accomplir des miracles? L'état dans lequel fut trouvé son tombeau par les hommes de la Révolution ne permet pas de douter, ont dit ceux-ci, qu'un miracle était sur le point d'éclore.

Mais l'ouragan du dernier mois de mars qui a balayé, purifié le ciel et la terre russes de tous germes et miasmes impurs, a aussi, semble-t-il, tué à jamais toute promesse d'éclosion miraculeuse sur la tombe de Raspoutine.

***

Un tel homme se devait d'aller aux Lieux Saints. Le père Iliodor prétend qu'il s'y rendit pour pleurer ses nombreux péchés, mais qu'il y trouva l'occasion de pécher plus encore. Et il est vrai que les chrétiennes paraissent avoir intéressé vivement notre saint pèlerin :

J'ai rencontré, écrit-il, beaucoup de monde et surtout en troisième beaucoup de vraies chrétiennes, qui souffrent et prient constamment, récitent des litanies matin et soir. On ne se lasse pas de les regarder... J'ai vu des femmes bulgares qui comprennent réellement le royaume des cieux, des vraies femmes saintes qui aiment le Christ.

On sait l'attirance du tombeau du Sauveur sur le Russe croyant. Le peuple nomade s'est fait peuple pèlerin. Il n'est pas de lieu au monde, sinon peut-être les eaux sacrées du Gange, plus visité des pèlerins que Kiev la Sainte, et chaque année, par centaines de mille, les moujiks prennent le chemin de la Terre Sainte. Raspoutine ne comprend pas qu'on fasse d'autre voyage que celui-là :

Mon Dieu, a-t-il écrit, conduis-nous à tes pieds. Plus on va, plus on rencontre d'endroits salutaires. On comprend que ce n'est pas en vain que l'homme russe ramasse tous ses sous et désire ardemment voir les lieux où des miracles s'accomplissent... Oh ! que nous sommes heureux, nous autres Russes ! Et nous ne savons pas apprécier le prix des miracles. Malheur aux chrétiens orthodoxes, parce que nous ne voulons pas les voir, et que nous avons la paresse d'y aller, tandis que nous allons à l'étranger pour regarder toutes sortes de montagnes, et que nous les regardons comme un luxe et non comme une création de Dieu.

***

Pourquoi donc Raspoutine a-t-il attendu quatre années avant de publier ses *Pensées et Méditations*? A-t-il voulu se donner le temps de les mûrir, d'en faire le chef-d'œuvre que louent les éditeurs anonymes :

C'est ici une des plus curieuses pages de sa vie. Elle a trait à des problèmes d'ordre ecclésiastique et religieux. Or, dans ce domaine, comme dans tous les autres, Grégoire-Efimovitch Raspoutine est original, personnel, d'une primitive simplicité. Telles sont les qualités qui lui ont valu tant de sympathie... Chacun de nous connaît deux ou trois ouvrages d'auteurs célèbres ayant fait le voyage de Palestine... Surtout beaucoup ont lu la littérature française si abondante en cette matière... Parmi cette littérature raffinée, pompeuse, colorée à l'excès, les « Méditations » de Raspoutine occupent une place à part...

Raspoutine a eu des raisons pour publier ce manifeste en 1915. Sa haute fortune lui a valu de nombreux adversaires. Certes il est tout-puissant encore ; mais des ennemis chaque jour plus nombreux le guettent. Ses amis ne l'ignorent pas ; ils font bonne garde auprès du thaumaturge. Quelqu'un d'eux a pensé que le moment était venu d'écrire le petit livre. Que de bons prétextes le long des routes saintes à pourfendre les ennemis, courtisans, politiques, moines, évêques, qui osent résister à l' « homme de Dieu ».

Donc, Raspoutine quitte Piter[1] et secoue la poussière de ses sandales sur la ville :

J'appellerai Piter lumière, mais cette lumière chasse les pensées vers le monde de vanité.

Puis, sans perdre de temps (il arrive à Kiev, aux grottes de Petchersk), il attaque le faisceau de ses ennemis :

Pénibles souvenirs des bourreaux étrangers ! Mais dans le présent le tourment est plus grand : frères contre frères, on ne se reconnaît pas entre amis. C'est pourquoi je suis sûr que les couronnes que nous mériterons, grâce aux tortionnaires d'aujourd'hui (1911), seront plus proches du visage de Dieu. Ceux-là (les moines) étaient torturés par

1. Désignation populaire de Saint-Pétersbourg.

des étrangers[1], et maintenant nous nous torturons nous-mêmes, les pères torturent les pères, les moines, les moines et voilà la parole de Dieu nous concernant : frères contre frères, fils contre pères, la fin est proche.

Du bateau, qui vogue en pleine Méditerranée, il fustige les évêques en ces termes :

On est entré dans la Méditerranée, le bateau n'accoste nulle part. Mon Dieu, que de foi les apôtres ont allumée sur ces côtes !... Maintenant, comme chez les Grecs, tous les évêques sont lettrés, étalent un grand faste et célèbrent (les rites), mais ils n'ont pas la pauvreté d'esprit. Or, le peuple ne suit que la pauvreté d'esprit. Il la suivra en foule, car le faste est élevé, mais la pauvreté d'esprit est plus élevée encore. N'a-t-il pas cette pauvreté, l'évêque pleurera si on ne lui donne pas la croix ; possède-t-il au contraire cette pauvreté, une mauvaise soutane même lui sera agréable, et la foule suivra une mauvaise soutane.

Foin des évêques, foin de la gent monastique des couvents ! Honneur au simple moine de libre moinerie !

Pourquoi s'en va-t-on maintenant vers des religions diverses? Parce qu'il n'y a pas d'esprit dans le Temple, mais beaucoup de lettres, et le Temple est vide... Il y a des évêques, mais ils craignent qu'on n'honore les simples moines, plus saints que ceux qui se sont engraissés dans les couvents. Ceux-là ont de la peine à faire des œuvres pies, la paresse les écrase. Naturellement tout est possible à Dieu : il y a des moines gros et gras qui sont nés tels. La santé est un don, certains d'entre eux possèdent l'étincelle divine ; ce n'est pas d'eux que je parle.

Après les évêques et les moines, c'est au tour des grands, des politiques, à recevoir la leçon :

Et voici l'endroit où Hérode a massacré les innocents. Quel mal, quelle envie avaient donc agi sur lui pour qu'il se soit décidé à tuer les innocents, sans craindre les railleries de ses proches, sans avoir pitié des enfants. Que l'envie est perfide ! Voici la cause de tous les enfants massacrés... Les pèlerins russes ont regardé avec horreur le crime d'Hérode et sa perfide envie et ils ont pleuré les innocents enfants... Le mal et l'envie sont toujours en nous, entre le grand et le plus grand, et l'intrigue règne dans la couronne, et la vérité est comme un brin d'herbe par une nuit d'automne, elle attend le lever du soleil, et quand le soleil se lèvera on trouvera la vérité.

1. Souvenir des luttes contre les Tatars, les Lithuaniens et les Polonais, pendant lesquelles les monastères ont été le principal rempart de la nationalité.

Même à Bethléem, incliné à l'endroit où « Jésus est né », où « on l'a couché », il pense encore et toujours à ses ennemis :

Dès qu'on voit la crèche du Sauveur, on oublie la fatigue et toutes les intrigues monastiques.

Ainsi apparaît l'intention apologétique et politique des *Pensées et Méditations*. Telles sont les armes dont Raspoutine se servait, non sans habileté, contre ses ennemis et tel est le but apologétique, stratégique, très transparent, de cet écrit, tel son intérêt extérieur, de circonstance.

* * *

Mais quelle en est la valeur intrinsèque? Elle n'est pas dans la forme. Ne parlons pas de l'orthographe, qui est d'un illettré[1]. Quant au style, des phrases heurtées se suivent, se poursuivent, s'entremêlent et s'entrechoquent ; d'où un texte souvent bizarre, quelquefois incompréhensible. Heurts, bizarreries, gaucheries, vague, impropriété d'expression, tel est le style de Raspoutine, et tel le présente notre traduction.

Le fond n'est pas sans valeur. Le moine sibérien, il est vrai, demeure à peu près insensible au panorama offert à ses yeux ; et pourtant, quel tableau et quel panorama : la Méditerranée, le ciel céruléen, les flots bleus, les îles d'or, l'air, les fruits, les senteurs, tout l'Éden de l'Orient. « Il rend, disent ses éditeurs, non pas les formes extérieures de l'objet, du phénomène, mais sa signification pour notre cœur. » Il a six mots pour peindre la mer à Odessa : « On voit briller de petites ondes. » Par contre il n'est point avare de tirades pieuses, de réflexions morales. Notons pourtant qu'il n'est pas insensible à la caresse du soleil, à la richesse de la nature ; il aime trop la vie pour mépriser cela. Il sent, mais il ne sait ni analyser, ni exprimer :

Qui peut apprécier les rayons lumineux? Ils réchauffent et caressent l'âme... Minute par minute le soleil s'en va derrière les montagnes.

1. La brochure de Raspoutine contient des fac-similés de son écriture et de son orthographe. L'écriture est très gauche. Il n'y a point de mots sans plusieurs fautes d'orthographe.

L'âme humaine pleure un peu ses merveilleux rayons lumineux... On aperçoit les côtes; des arbres resplendissent. Comment ne pas se réjouir? Là où on ne voyait ni le moindre buisson, ni la moindre feuille, on voit subitement des côtes.

On trouverait encore quelques descriptions de cette sorte; mais ce qui vaut le mieux, c'est la note du cœur, comme celle-ci :

Les monts Liban disposent à la piété.

Ou cette autre :

Nous avons regardé aussi la mer Morte. Le châtiment divin est sur elle. La peur et la terreur s'emparèrent de nous... On ne voit que les eaux. Aucun animal, aucun insecte n'y vit, il n'y a pas de poisson. On regarde et on pleure. Malheur à nous !

Ce qui abonde, ce sont les réminiscences des légendes apocryphes et des vies de saints, Jonas et la baleine, saint Georges et le dragon, la grâce divine descendant dans la colonne du Temple, les étapes de la vie de Jésus, les souvenirs de la Vierge, les apôtres, etc. C'est surtout, revenant comme un refrain constant, l'attendrissement devant « les miracles merveilleux » que Dieu a accomplis sur toute la terre. Ce sont des retours continuels sur la vanité des choses qui composent notre vie journalière et sur les péchés des hommes. C'est pour nos péchés que Dieu est mort et à cause d'eux qu'il a fait profaner sainte Sophie par les Turcs, qu'il leur a livré tant de terres chrétiennes et Jérusalem :

Malheur ! Combien Dieu doit être courroucé de notre orgueil, pour qu'il ait donné le sanctuaire aux Turcs mécréants et exposé sa propre image à la risée et à l'outrage : on y fume. Seigneur, entends-nous et rends-le-nous. La légende dit que c'est à cause de leur orgueil que le temple a été enlevé aux orthodoxes... Dieu se fâcha pour longtemps et fit profaner son sanctuaire. Patience ! Dieu nous fera grâce et nous rendra le temple à sa louange. Comprenons et repentons-nous ! Les Grecs se sont enorgueillis de leur philosophie. Le Seigneur s'est courroucé; il a transmis aux Turcs toutes les œuvres des apôtres.

La lutte continue entre le bien et le mal, entre Dieu et le diable, et dans cette lutte le diable est quelquefois vainqueur :

Dieu veut nous racheter du Malin, et maintenant, là même où il

a été tenté, on vend du *rakitchka* bon marché, c'est-à-dire de la vodka. Voilà comment le diable malin nous attrape tous.

Mais Dieu nous ressuscitera « des profondeurs du péché vers le séjour de vie éternelle », il nous rendra les Lieux Saints, les Turcs se convertiront et il n'y aura qu'une seule Église. Raspoutine en donne une raison indiscutable :

Je me suis persuadé que les habits des Turcs sont les mêmes que ceux des chrétiens et des juifs. On peut s'attendre à l'accomplissement de la parole divine, qu'il n'y aura qu'une seule Église orthodoxe, malgré l'apparente divergence d'habits. On a commencé par abolir cette divergence, puis on abolira les divergences de religion.

***

Certains passages où le narrateur s'efforce à transporter des phénomènes matériels dans le domaine moral rappellent le style fleuri des bylines et des chansons populaires :

Que puis-je dire de ma paix? Dès que je suis parti d'Odessa sur la mer Noire, la paix est sur la mer, et l'âme se réjouit avec la mer, et l'âme dort en paix... La mer console sans aucun effort. Quand on se lève le matin, les vagues parlent, murmurent et réjouissent ; le soleil brille sur la mer comme s'il se levait tout doucement, tout doucement, et en cet instant l'âme humaine oublie toute l'humanité et contemple l'éclat du soleil, et la foi s'allume chez l'homme, et on ressent dans l'âme le livre de la vie et la sagesse de la vie.

La vague est à la mer ce que la conscience est à l'homme, et tout péché est comme « un coup de canon que le monde entier entendra » :

Des vagues se sont levées sur la mer, une alarme s'est produite dans l'âme, l'homme perd l'image de la conscience, il marche comme dans un brouillard... Sur la mer, ce n'est qu'un mal passager; sur terre, il y a toujours une vague pareille. Sur la mer, le mal est visible à tous; sur terre, il n'est connu de personne. Le diable tente l'âme... La conscience est une vague, mais, quelles que soient les vagues sur la mer, elles se calmeront, et la conscience ne sera apaisée que par une bonne œuvre...

***

Arrivons à un autre ordre de sentiments et d'idées, où se trouve pour nous, étant donné le rôle de Raspoutine,

le principal intérêt du petit livre. Le moine thaumaturge, conseiller secret du tsar, expose ses idées morales et politiques.

Voici les deux principales idées morales : la première, c'est qu'il n'y a pas de mérite dans la volonté, il n'y en a que dans la patience, et c'est la patience qu'il faut demander à Dieu :

A perdre ses biens, on obtiendra une plus grande récompense qu'à les donner soi-même. Si tu les donnes toi-même, c'est par ta propre volonté ; si on t'en prive, tu te désoles, et, par la désolation, tu mérites le royaume des cieux.

La seconde est que le péché mène au salut, si l'on conserve l'amour de Dieu et si l'on ne pèche pas par vénalité :

Comme le juste Loth a été couronné par Dieu ! Il a été juste d'abord, ensuite il tomba dans la corruption, mais se repentit. Voici le premier salut. Si on vit pour l'amour de Dieu, on finit par être sauvé, quoiqu'on soit tenté par Satan, et pourvu que l'on ne pèche pas par vénalité. Celui qui pèche par vénalité sera le frère de Judas.

Ainsi s'assurait de son salut le pieux thaumaturge qui aima et qu'aimèrent des femmes hystériques et des princes déséquilibrés.

***

Et voici les théories politiques de Raspoutine : il faut, à force d'amour, réunir dans la seule vraie religion orthodoxe tous les peuples et toutes les Églises :

Il y a beaucoup de peuples et tous intelligents à leur manière. Mais il y a peu de foi et pas d'amour chez eux. Il faut être très affectueux avec eux. Ils ne comprennent pas, mais ils considèrent ton amour comme une chose extraordinaire... Il faut leur parler, non pas de la foi, mais de l'amour. Que Dieu les préserve ! Il ne faut pas critiquer, ni parler de sa propre foi, mais il faut d'abord les rendre favorables et semer sa foi avec prudence et douceur. Mais pour cela, il faut des années. Il faut montrer un exemple d'amour et avoir l'amour éclatant. Alors il y aura des chrétiens comme dans les premières années, et les missionnaires chrétiens officieront, non pour de l'argent, mais par bonté.

Autre grand événement ! C'est la fête de Pâques des catholiques à Jérusalem. J'en ai été témoin et je l'ai comparée à la nôtre. Chez nous, tous, même les non-orthodoxes, se réjouissent ; les visages s'illu-

minent. On voit que toute créature se réjouit. Chez eux, dans le temple même, il n'y a aucune joie, comme si quelqu'un était mort. Quelle comparaison peut-on faire avec les Pâques orthodoxes, c'est tout autre chose. Ah! Heureux orthodoxes que nous sommes! Aucune religion ne peut être comparée à la nôtre.

Les monastères servent puissamment l'État :

Il faut des monastères pour le peuple. Le règlement monastique agit beaucoup sur le chrétien et sert de puissant soutien à l'État. Un homme simple saluera le sanctuaire et ira de village en village, contera pieusement en sa langue simple les offices... On voit qu'il dit la vérité, et sa simplicité imposera à la famille l'amour de Dieu, et les jeunes écouteront le voyageur et retiendront ses paroles, lorsqu'ils iront faire leur service militaire.

Enfin il faut encourager les pèlerins, parce qu'ils apprendront à aimer la religion, la patrie et le tsar :

Il va beaucoup de monde dans notre bateau, et dans cette foule est la source de la foi, soutien secret de l'État. Chacun dans son petit coin a sa force morale. Il parlera de Jérusalem aux jeunes gens, ces jeunes gens éprouveront la crainte, et ils aimeront la patrie et le tsar.

Il faut faire plus attention aux pèlerins, les transporter à meilleur compte, et arranger les choses de sorte que la mission ne leur fasse pas payer l'eau chaude, ni les chambres, ni les baraques, et leur donne à manger une fois par jour, au lieu de les transporter comme du bétail dans les cales...

***

Ainsi méditait, bizarre, incohérent, ignorant, imposteur, mais peut-être, en quelque mesure, dupe de lui-même, et sûrement doué d'une certaine force, Raspoutine, le dernier saint du dernier tsar.

S. REIZLER et N. CHTCHOUPAK

“ L’AUTRICHE NOUVELLE ”

DES

ALLEMANDS AUTRICHIENS

I

Un « dialogue politique » entre deux Autrichiens débute ainsi : *Alfred* : « N’est-il pas étrange que dans nos derniers entretiens, nous nous soyons épanchés sans réserve sur amis et ennemis, mais que nous n’ayons effleuré qu’en passant les choses de notre propre pays? Peut-être est-ce l’appréhension de prononcer sur notre patrie, sur sa vie qui nous est familière et pourtant si difficile à pénétrer, une parole prématurée et inopportune ; peut-être est-ce ce sentiment qui nous rend tous deux réservés.

Ewald : « Et cette appréhension s’accroît de la complexité, pour ne pas dire le désordre, de nos affaires publiques [1]. »

Pieuse et trop légitime pudeur ! mais il eût été regrettable qu’elle condamnât au silence les publicistes autrichiens. Notre curiosité, toute concentrée sur l’Allemagne, a peut-être un

1. *Aus einem politischen Dialog*, von Dr Felix Freiherrn von Oppenheimer (*Oesterreichische Rundschau*, 1er janvier 1917, p. 1). Le baron von Oppenheimer est un des directeurs de cet important périodique.

peu trop dédaigné l'Autriche; et pourtant il est plus intéressant d'interroger la pensée autrichienne que l'allemande. Celle-ci, unifiée, militarisée, plombée par le pangermanisme, extasiée dans ses idolâtries, ne nous révèle plus rien d'inédit; l'âme autrichienne, plus inquiète et diverse, reflète l'anarchie chronique et endémique qui règne dans la monarchie des Habsbourg.

Elle a pour truchements les Autrichiens, qui se confessent tels, c'est-à-dire les Allemands d'Autriche; quant aux voix slaves, aux voix des *irredenti*, elles sont étouffées; pour les Magyars, la Cisleithanie est un théâtre, non pas lointain, mais étranger.

Vu du dehors, le cas des Allemands d'Autriche, quelque douloureuse qu'on soupçonne la situation des autres groupes ethniques, est vraiment tragi-comique.

Le germanisme autrichien est déchu de l'éminente dignité où il se rengorgeait jadis, pendant l'ère de la centralisation bureaucratique à laquelle restent attachés les noms de Schmerling et de Bach; fier de sa culture plus poussée, de son idéal politique plus libéral et plus moderne, de sa maîtrise économique, il a dû capituler avec les Magyars, les Tchèques, les Polonais, avec de petits peuples dont la conscience nationale était à peine éclose dans leur dénûment ancestral, les investir de droits qui ont disqualifié l'Autriche, qui l'ont dépouillée de son caractère historique d'État germanique. Humiliation plus amère : l'éclat dont rayonne le nouvel Empire allemand — de cet Empire dont l'Autriche était éliminée après en avoir représenté la majesté plusieurs fois séculaire — rejette dans l'ombre les Allemands que l'inclémence du sort a englobés dans une Autriche amoindrie et travestie.

Il n'y a pas lieu d'évoquer ici les causes internes et extérieures de ces déboires, que les Autrichiens ne cherchent plus à pallier et dont ils ont mesuré toute la portée. Les Allemands d'Autriche ont défendu assurément leur *Deutschtum* de toutes parts assailli; mais leurs vertus combatives s'émoussèrent, à la longue ils abdiquèrent leur prétention à l'hégémonie; ils n'osèrent plus revendiquer pour leur idiome la prérogative de langue d'État. Abandonnés maintes fois par les gouvernements qui coquetaient avec les partis non allemands, ils

s'abandonnèrent eux-mêmes et se réfugièrent dans une passivité dédaigneuse et sceptique, ils perdirent « la joie et la confiance »...

« L'évolution de ces vingt dernières années, dit l'un des interlocuteurs cités plus haut, chacun la ressent douloureusement dans ses membres. » Toute l'histoire de cette période peut se résumer dans la classique exclamation de Grillparzer : « Ç'a été la malédiction de notre noble maison régnante de s'évertuer en tâtonnant à mi-chemin avec des demi-gestes et des demi-mesures » ; ou pour parler avec un publiciste contemporain : « En Autriche on a essayé toutes les recettes les plus éprouvées de la pharmacie politique, toujours avec le même succès, c'est-à-dire avec le même insuccès [1]. »

Les Allemands d'Autriche vivaient sur leur passé, sans espérances d'avenir.

I

Et voici que la guerre a ranimé toutes leurs ambitions et leur foi ; qu'elle leur apporte un réconfort spirituel. Les Autrichiens, les purs, les jaune — et — noir (*schwarzgelbe*), comme ils s'appellent, entonnent un hymne d'actions de grâces à la catastrophe qui régénère leur patrie.

> Notre Autriche renaît plus brillante et plus belle :
> Peuples de l'Autriche, chantez...

La résurrection de l'Autriche a pour annonciateurs des hommes graves, professeurs, parlementaires, sociologues. Une collection de brochures s'édite sous ce titre prometteur pour l'avenir, peu flatteur pour le passé : *Flugschriften fur Oesterreich-Ungarns Erwachen*, « pour le réveil de l'Autriche-Hongrie ». Le thème des destinées de l'Autriche provoque une littérature, dont il suffira de signaler quelques spécimens

1. E. V. Zenker. *Die nationale Organisation Oesterreichs* (*Kriegspolitische Einzelschriften*. Heft 5. Berlin, Schwetschke et Sohn [1916], p. 15). L'auteur, député au Reichsrat, a publié chez Hartleben, à Vienne, un ouvrage intitulé : *Der Parlamentarismus, Sein Wesen und seine Entwicklung*. Il est un des dirigeants de la Libre Pensée en Autriche.

significatifs; car le programme comporte seulement quelques idées ou rubriques, qui se sont imposées comme un credo à tous les Allemands d'Autriche : restaurer ou créer en Autriche l'État; commettre la direction de cet État à l'élément germain d'Autriche, pour le plus grand bonheur des autres nationalités; rehausser la langue allemande à la dignité de langue de cet État; assurer l'hégémonie du germanisme par une intime alliance avec l'Allemagne dans le cadre élargi du *Mittel-Europa*.

« L'Autriche Nouvelle », c'est de ce nom d'heureux augure que la salue un savant professeur de science financière à l'Université de Vienne, le baron von Wieser, conseiller aulique [1].

Vous lisez bien « l'Autriche Nouvelle ». Car l'Autriche d'hier est défunte; c'est la guerre qui l'a tuée. C'est la guerre aussi qui la ressuscite, guerre providentielle, déchaînée à cette fin. « La rénovation de cet État, écrit en toute conviction M. von Wieser, est le but qu'on espérait atteindre par elle... »

Mais cette notion de l'État autrichien, il faut d'abord la restaurer chez l'Autrichien même, non pas seulement dans l'élite, mais chez l'Autrichien de type moyen (*Durchschnitts-Oesterreicher*) chez qui l'incohérence et le désordre ont engendré le dégoût et le dénigrement des institutions de son pays, au point « qu'il salit son propre nid. » L'Autrichien ne se sentait plus membre d'un organisme solidement construit, d'une collectivité forte. La guerre lui a révélé l'existence de l'État, non seulement comme puissance militaire — on ne saurait nier en effet la remarquable préparation technique de l'armée —, mais encore comme organisme politique. Il suffit d'attester l'unanime docilité avec laquelle tous les peuples de la Monarchie ont répondu à l'appel sous les drapeaux. Est-ce une illustration du seul loyalisme dynastique encore intact? « Nos soldats, qui ont tenu sur le front,

1. *Das Neue Oesterreich*, von Hofrat Professor Dr Friedrich Freiherrn von Wieser (*Oesterr. Rundschau*, 15 juillet 1916, p. 49-57; 1er août, p. 97-105). Le baron von Wieser a été compris dans la récente fournée de Pairs, qui a complété la Chambre des Seigneurs à la veille de la rentrée. Il est devenu ministre du Commerce dans le second Cabinet Seidler, formé à la fin d'août. En saluant son avènement, la *Neue Freie Presse* (31 août, no 19047) se félicite de savoir ce département ministériel à l'abri de « la politique linguistique ».

ne l'auraient pas pu si le sentiment de l'État n'avait été jusqu'au tréfonds de leur âme solidaire et inséparable du sentiment de leur nationalité. Le Dalmate n'a pas combattu seulement pour la Dalmatie, mais encore pour l'Autriche et la Monarchie ; le Croate n'a pas combattu pour la seule Croatie, mais pour l'Empire entier... Aujourd'hui déjà les sacrifices que les peuples ont prodigués à l'État montrent aux sceptiques que le sentiment de la nationalité et celui de l'État sont capables de fraterniser. »

L'union sacrée de tous les sujets des Habsbourg consommée sur les champs de bataille ! Cette trouvaille a fait fortune, d'abord parce que les contradicteurs ont bouche close, et surtout parce qu'elle offre une solution toute faite du problème autrichien. Ce lieu commun est érigé en doctrine. « La guerre, écrit M. Franz Jesser, député au Reichsrat, a fourni la preuve que l'État est un tout, une unité organique et pas seulement un conglomérat. Ce ne sont point les peuples et les provinces autonomes et vivaces qui s'unissent à l'État, mais l'Etat est la condition préalable de leur vitalité et de leur développement. Il n'est pas la somme des forces isolées, il en est la source ; c'est seulement comme membre de l'organisme que les organes sont viables [1]. »

Cette exaltation de l'État, auquel restait en Autriche « d'adorateurs zélés à peine un petit nombre », peut bien être un effet de la contagion allemande. Les Allemands ont poussé jusqu'au fanatisme, sous l'influence de la guerre, la religion de l'État, de leur État, et le *Deutschtum* autrichien s'est vivifié sous l'effluve de ce mysticisme.

Mais les Autrichiens ont des raisons plus immédiates et spécieuses de croire en l'existence de leur État : ç'a été pour eux une surprise joyeuse que leur établissement politique ne se soit pas effondré en morceaux dès le premier choc des armes. « Les espérances de nos adversaires qui comptaient sur notre désagrégation intérieure ont été congrument déçues... La cohésion des peuples de la Monarchie a dépassé singulièrement l'attente de nos amis et de nos ennemis, et même notre propre attente, et peut sans exagération être qualifiée

1. *Der verkannte Oesterreicher*, von Reichsratsabgeordnetem Franz Jesser (*Oesterr. Rundschau*, 15 janvier 1917, p. 57).

d'étonnante [1]. » « Rien de surprenant que les observateurs du dedans et du dehors aient taxé de décomposition ce qui en réalité était un mal d'évolution (*Werdenswehe*) et qu'en Autriche même on ait joué avec une criminelle légèreté l'air de *Finis Austriæ* [2]... » La croyance en la dislocation de l'Autriche, — les publicistes autrichiens se plaisent à cet argument — a été la plus grande erreur de calcul de l'Entente, erreur partagée par les Autrichiens eux-mêmes. Le professeur von Wieser compare l'Autriche à un malade qui se droguait, qui n'osait remuer de peur de provoquer la fièvre. La guerre éclate ; le malade jette ses béquilles et saisit le glaive d'une main vigoureuse.

Ce sursaut est un trompe-l'œil : le malade, pour avoir déployé un effort dont on ne conteste pas la grandeur, recouvre-t-il le plein de la santé, est-il guéri dans ses œuvres vives?

Beaucoup en doutent, parmi les Autrichiens. On nie la possibilité de fonder en Autriche l'État. L'empire des Habsbourg, dit-on, n'est pas une unité organique, mais une unité mécanique, soudée par des intérêts purement dynastiques et composée de parties dépourvues de toute affinité naturelle. Une formation de ce genre eût été réalisable au moyen âge, ou encore à l'époque du gouvernement personnel, de l'absolutisme monarchique; mais dans l'âge de la démocratie, elle est contre nature ! L'État moderne est l'État-nation (*Nationalstaat*) fermé, qui tend à absorber, suivant les lois de la nature, les groupes encore irrédimés, et qui est par lui-même la négation de l'État à nationalités, comme l'Autriche-Hongrie [3]. Les contradicteurs répondent à cela, que précisément l'Autriche (la Hongrie a pris les devants) aura pour tâche de se muer en *Nationalstaat.*

Mais par quels procédés? Supprimera-t-on les nationalités? Dans une certaine mesure, oui. La condition fondamentale du nouvel ordre de choses national dans la Monarchie danubienne est que l'on se débarrasse des droits historiques, des prétendues « individualités historico-politiques [4] » ; qu'on les

1. Oppenheimer, p. 4.
2. Zenker, p. 6.
3. Zenker, p. 9.
4. B. Auerbach, *les Races et les nationalités en Autriche-Hongrie* (Alcan, 1917, p. 13).

ramène au second plan, comme il sied à des entités purement historiques. Ces entités, « ces ruines d'une phase sociale depuis longtemps dépassée », survivront à la rigueur comme organes d'administration publique ou d'autonomie locale. « Mais tous les Autrichiens qui ont sérieusement réfléchi sur l'avenir de l'Autriche sont toujours arrivés à la même conclusion : un grand et fort État unitaire et, dans ce cadre, des nationalités autonomes [1]. »

La conclusion paraît franche, mais ne livre pas le secret de l'opération. Essayons de le dégager des arguments les plus suggestifs.

III

« Il est du point de vue politique une consolation très précieuse, à savoir que l'idée de l'État dont les gouvernements futurs veulent être les serviteurs est aussi celle de la population allemande d'Autriche. L'idée de l'Autriche est notre idée, s'écrie Zenker, est une idée allemande [2]. » Donc, l'Allemand d'Autriche est tout désigné pour réaliser cette idée allemande.

L'Allemand d'Autriche, qui avait dû depuis tant d'années abdiquer ou dissimuler ses ambitions, se venge de son humiliation par une recrudescence d'orgueil de race, qu'ont surexcité les victoires allemandes.

L'État autrichien sera un État de frappe allemande et l'allemand sera la langue officielle de cet État. « Nous devons nous résigner, déclare M. Franz Jesser dans un article sur « le but que veulent atteindre les Allemands en Autriche [3] », nous devons nous résigner à n'admettre aucune infraction à ce principe, même si nous rencontrons dans quelques provinces l'opposition des autres nationalités. »

« L'uniformité de la langue officielle (*Amtssprache*) dans les administrations centrales et les juridictions supérieures,

1. Zenker, p. 41-2.
2. Jesser, p. 57. Zenker, p. 17.
3. *Was sollen die Deutschen in Oesterreich anstreben?* (*Oesterr. Rundschau*, 15 août 1916, p. 145 et suiv.).

affirme M. Zenker, de même l'uniformité linguistique dans les rapports entre certaines branches de l'administration est une nécessité absolue. Qu'on appelle ou non cette langue, qui en Autriche ne peut être que l'allemand, langue de l'État, c'est une pure question de principe. Il vaut mieux ne point susciter un conflit de nationalité à propos d'une question de correspondance administrative, parce qu'en première ligne, il y a là une nécessité pour l'État. »

Cette nécessité, les politiciens allemands d'Autriche l'ont érigée en dogme, et tous les partis, la Ligue Nationale (*Nationalverband*) comme les Chrétiens Sociaux, en ont fait une de leurs plates-formes. Comme on le dira plus bas, ils se flattent ainsi de trancher par un coup de maître le nœud enchevêtré de la législation linguistique.

Toute la querelle est issue du fameux article 19 de la Constitution fondamentale du 21 décembre 1867, article néfaste pour la prééminence tudesque, puisqu'il a reconnu à chacun des peuples, ou groupes ethniques (*Volksstämme*) de la Monarchie « un droit inviolable à maintenir et cultiver sa nationalité et sa langue ». La hiérarchie linguistique classe en tête la langue officielle (*Amtssprache*); puis les langues provinciales (*Landessprache*), par exemple, en Bohême, l'allemand et le tchèque ; en Tirol, l'allemand et l'italien ; les langues d'usage (*Landesüblich*) dont l'emploi est plus restreint, puisqu'elles sont parlées par une minorité en une communauté plus réduite, comme le ladin en Tirol [1].

L'allemand n'avait pu conquérir le statut de langue officielle pour l'Empire entier ; l'article 19 le déboutait irrévocablement de cette prétention. C'en était si bien l'esprit, qu'une disposition ultérieure, non moins désagréable aux Allemands, interdit qu'aucun sujet de la Monarchie fût contraint d'apprendre une seconde langue.

Les théoriciens du germanisme autrichien exercent leur critique sur cette maudite clause, et l'un des plus autorisés, M. von Fischel, auteur de substantielles études sur cette question, dans la *Nouvelle Presse libre* du 21 janvier dernier,

1. B. Auerbach, p. 18 et suiv. Cette Constitution de 1867, comme celle de Kremsier en 1848, a négligé de définir le *Volksstamm*, titulaire de droits formulés en des termes non moins imprécis.

en tentait l’exégèse ou plutôt en requérait une explication authentique et sans ambiguïté. Il s’abstient de la donner ; il adjure seulement tous les citoyens autrichiens de consentir à cette nécessité « de fer ». « Ce ne doit pas être une décision si difficile de se rallier à une réglementation du droit linguistique, dont l’État a besoin ; il ne s’agit pas d’opprimer les idiomes non allemands ; il importe de se prêter d’un cœur large à un besoin pratique. L’allemand peut-être en vigueur comme langue d’État, sans empiéter sur le droit des autres nationalités dans leur domaine linguistique. Aucun intérêt ethnique ne pousse les Allemands à se poser en avocats de la langue d’État ou de la langue du gouvernement, comme certains se plaisent à la désigner ; ce qui les pousse, c’est l’implacable nécessité de mettre tout en œuvre pour que prennent fin les conflits linguistiques qui paralysent la force interne de l’État et pour frayer une voie libre aux nouveaux problèmes de l’avenir. » Cet accord équivaudrait à un contrat social qui investirait du caractère de l’État (*Staatlichkeit*) « l’Autriche rajeunie » !

M. von Fischel sollicite les bonnes volontés. D’autres suggèrent des moyens moins platoniques. L’école doit former « l’Autrichien nouveau [1] ». Jusqu’ici, dit le comte Gudenus, l’école a été l’instrument et le foyer de la querelle des nationalités. Il faut qu’elle devienne un agent d’union. Pour cela, outre la mise à pied des instituteurs suspects, il faut, partout où la langue de l’enseignement n’est pas l’allemand, introduire l’enseignement obligatoire de cette langue. Ce n’est pas là un plan de germanisation ; l’allemand est simplement un idiome véhiculaire.

Les Allemands d’Autriche se défendent de vouloir régir et bien moins encore opprimer les autres peuples de la Monarchie ; ils seront, en aînés conscients de leur mission, les guides spirituels des frères inférieurs. « Les petites nationalités, dit M. Zenker, se trouveront après la guerre dans une situation qui mènerait à la ruine de leur culture et de leur idéal national si elles ne vivaient pas dans le cadre de l’État, en communauté avec des nationalités plus grandes, plus riches et plus résis-

1. *Die künftige Gestaltung der Schule in Oesterreich*, von D[r] Franz Graf Gudenus (*Oesterr. Rundschau*, 1[er] mars 1917, p. 205-11).

tantes. Elles abandonneront leurs bravades enfantines et saisiront notre main comme le noyé la main du sauveteur. Et nous, Allemands, nous nous souviendrons à cet instant des hauts devoirs moraux que nous impose une culture plus haute ; nous ne repousserons pas la tâche éducatrice si généreuse, mais si lourde, que nous avons à remplir dans l'Empire et nous ne laisserons pas après la guerre et la victoire s'atrophier l'État que nous avons à nouveau cimenté avec notre sang. Nous réclamerons le rang qui nous revient dans l'État et des garanties pour le maintenir... Et ainsi, avec l'épuration du sentiment de la nationalité, s'affermira et s'épurera l'idée de l'État autrichien. L'État voudra vivre de par la volonté des peuples qui le composent, parce que ceux-ci reconnaîtront et ont reconnu déjà qu'il faut qu'il vive. Et avec cette notion enfantée dans la douleur, la plus grande difficulté du problème autrichien se trouve écartée. »

Les peuples mineurs, les pupilles, auront peut-être l'impertinence de demander au germanisme ses titres à la suprématie qu'il affecte. Les Teutons autrichiens sont-ils assez naïfs pour croire que les Slaves, que les Latins très fiers, très justement fiers de leur culture, de leur ascension sociale, se soumettront à une telle tutelle et peineront pour la plus grande gloire de l'État allemand d'Autriche? C'est sur les champs de bataille qu'ils ont pris conscience, eux aussi, de leur rôle et de leur force dans l'Empire. Ce serait une singulière compensation à leurs sacrifices que d'être dépouillés des droits politiques enlevés de haute lutte.

Aussi bien, à vrai dire, les Allemands d'Autriche ne nourrissent pas d'illusion sur une idyllique fraternité ! Ils se rendent compte que leur hégémonie — et c'est le secret de leur morgue — est au prix de leur obédience à la grande Allemagne.

C'est ici que la psychologie autrichienne offre le plus de complexité et de perplexité.

IV

L'Allemand d'Autriche se sent petit garçon auprès du grand frère Allemand, d'autant plus admiré qu'il se montre plus

dédaigneux; et il enrage au fond de sa position subalterne dans la famille germanique.

Infériorité fatale et pathologique, ose avouer M. Robert Müller dans la *Neue Rundschau*, revue de tendances très avancées et de plume hardie [1].

Dans la famille germanique, le Prussien brutal, barbare, est le type de la virilité agissante et organisatrice. L’Autriche représente la grâce, la galanterie, l’amour facile. C’est la gentille petite femme (*das süsse Mädel*) de l’opérette viennoise, acoquinée au soudard, et qui réalise en Europe le ménage politique harmonieux. L’Autriche, c’est le sourire du *Deutschtum*; c’est le germanisme non pas efféminé (*verweiblicht*), mais féminisé (*erweiblicht*). L’Allemande d’Allemagne, qui porte jusque dans le mystère de la maternité la rigueur d’une bureaucrate femelle (*frauenbürokratisch*), enfante un produit qui estampé, battu comme tambour, rudement travaillé, se parfait dans le type prussien.

« Le prussianisme qui, pendant cette grande guerre, s’est mis en relief partout, même chez les peuples non prussiens d’Allemagne, a organisé la victoire et s’est placé dans la conscience allemande au poste le plus avantageux. Mais la question se pose pour le temps qui suivra la guerre, si le prussianisme pourra dans la paix future s’identifier avec le germanisme et garder son rang dans les possibilités allemandes. »

Rien ne serait plus fâcheux que l’absorption de tout ce qui est allemand par la Prusse. L’Autriche est une nécessité pour la culture allemande; la Prusse et l’Autriche sont les leviers de l’équilibre allemand.

Il perce, à travers la conception peu flatteuse pour l’amour-propre autrichien de M. Robert Müller, une velléité d’émancipation et comme un soupçon de la traditionnelle antipathie de l’Allemand du Sud, plus policé, plus avenant, contre la raideur militaire et gourmée dans son uniforme de l’Allemand du Nord.

Cet état d’âme se traduit aussi chez M. Schrott-Fiechl, un Autrichien qui paraît avoir passé sa vie en Prusse. L’auteur

1. Robert Müller, *Oesterreichisches* (*Die neue Rundschau*, février 1916, p. 235-36. Cf. *Revue politique et parlementaire*, t. LXXXIX, octobre 1916, p. 82).

propose pour modèle à ses compatriotes « le frère allemand [1] ». Que l'Autrichien se raidisse physiquement et moralement. Qu'il bannisse la sentimentalité, la sensiblerie (*Barmherzigkeit*) dont l'école l'a imprégné et affadi. L'Autriche est accessible à l'idée d'égalité ; elle ne s'offusque plus que le plus pauvre puisse accéder aux emplois, principe « grotesque » (*puddelnärrisch*). Aussi fourmille-t-elle d'intelligences demi-ouvrées.

L'Allemand du Nord, lui, « élimine tous les impondérables du cœur, quand ils le gênent ; il est utilitaire, arriviste » ; et M. Schrott-Fiechl émet à l'adresse des Autrichiens ce souhait : « Je voudrais dans la vie des affaires voir substituer au concept de probité celui beaucoup plus pertinent de réalisme (*Sachlichkeit*). »

Le panégyriste — sincère ou non — du « frère allemand », concède que celui-ci n'est ni aimable ni aimé. « Parmi les neutres, on n'en compterait pas deux qui lui veulent du bien. Il a trop l'orgueil de sa mentalité allemande », de cette mentalité dont l'Allemand du Sud est tout étonné de ne rien découvrir en soi. Mais l'Allemand du Nord est discipliné : c'est la discipline prussienne qui a dressé le peuple et c'est pourquoi le Prussien a le sens de l'État.

Que l'Autrichien se mette à l'école allemande, mais qu'il ne montre pas trop de docilité, de bon garçonnisme ; qu'il s'applique à en imposer au frère du Nord. La conclusion, pour être discrète, n'en est pas moins symptomatique.

M. Franz Jesser, dans un article intitulé *l'Autrichien méconnu*, exprime plus librement une rancœur de longtemps amassée. Les Autrichiens, dit-il, avaient oublié Sadowa. « Ils ne demandaient rien aux Allemands de l'Empire qu'une réciprocité de sympathie. Avec l'anxiété de l'amoureux, ils renouvelaient incessamment l'hommage de leur fidélité à la communauté de la culture allemande et admiraient en bloc jusqu'à l'abnégation toutes les institutions allemandes. » En vain firent-ils leur cour. Peu après 1870 l'Autriche allemande était devenue pour les Allemands de l'Empire non seulement « un pays du dehors, mais un pays étranger » ; et cet éloignement s'explique : l'Autriche avait perdu sa physionomie d'État ger-

1. Hans Schrott Fiechl, *Der deutsche Bruder und Oesterreich* (*Flugschriften für Oesterreich Ungarns Erwachen*, Heft 10, 1916).

manique. C'est alors que les Allemands d'Autriche comprirent leur misère et surtout ceux qui confinent à l'Empire d'Allemagne. Ils comparèrent leur sort à celui de leurs congénères de l'autre côté de la frontière, la prospérité, l'administration méthodique qui régnaient là. « Les gouvernements de Vienne et de Prague n'étaient point familiarisés avec l'état d'âme des populations de la périphérie, populations que leur genre de vie rapprochait plus des groupes contigus de l'Empire allemand que des congénères de l'Autriche proprement dite ou des pays alpestres. C'est pourquoi les Autrichiens septentrionaux apprirent à priser davantage les institutions de l'Allemagne et à mépriser celles de l'Autriche. » L'Autriche servait de repoussoir.

Les Allemands d'Autriche, désemparés, dégoûtés du régime de leur pays, tonifièrent leur conscience nationale allemande et invoquèrent la consanguinité avec leurs frères de l'Empire. Ceux-ci en furent très gênés. Le gouvernement d'abord ; car, à pratiquer une solidarité ethnique avec les groupes allemands d'Autriche, avec des partis politiques, il risquait d'indisposer et le Cabinet de Vienne et celui de Pest. D'ailleurs il entrait dans le plan des hommes d'État de Berlin de rappeler l'Autriche à sa fonction historique de Marche Orientale, de la pousser tout doucement hors du germanisme[1]. On lui conseillait amicalement de s'entendre avec les Slaves de la Monarchie pour les soustraire au panslavisme russe. Et quand les Allemands autrichiens jouaient du péril slave, ce chœur de « pleureuses » ne trouvait pas d'écho chez les frères d'Allemagne ; les jérémiades ne provoquaient au contraire qu' « impatience et mauvaise humeur ».

1. Un Allemand, le Dr Wilhelm Schüssler, touché des doléances de M. Jesser, a répondu avec un tact tout germanique dans l'*Oesterr. Rundschau* du 15 juin dernier (*Das neu entdeckte Oesterreich*, p. 248-55) : « Nous autres Allemands de l'Empire, nous nous intéressons en réalité plus à l'État d'Autriche-Hongrie qu'à ses nationaux allemands. Aussi sommes-nous tous, je dirais volontiers d'instinct, des *Gross Oesterreicher*. Il nous est indifférent, par rapport aux problèmes de puissance politique sur le globe, que la Monarchie soit régie par les Magyars ou par les Allemands. Il en est des alliances comme du mariage ! On veut être fier l'un de l'autre. » Assurément on ne dédaigne pas l'appoint des 12 millions de frères d'Autriche-Hongrie. Et l'on aime les Allemands d'Autriche en qui survit le type du bon vieil Allemand d'autrefois, contraste attendrissant avec l'Allemand prussifié.

Que d'Autrichiens aussi faisaient le jeu de l'Allemagne en invoquant le fédéralisme, le morcellement ethnique comme le terme de l'évolution naturelle et le salut de l'Autriche. Or l'Allemagne voyait de bon œil le mouvement autonomiste des nationalités, obstacle à la cohésion, étouffoir d'énergie de l'État autrichien.

D'ailleurs les pangermanistes et même les *Alldeutsche*, si pleins de sollicitude pour tout ce qui est de race teutonne, ne manifestent pour l'Allemand d'Autriche aucune tendresse; ils lui marchandent leur patronage et sont choqués de sa mendicité[1]. Le *Reichsdeutsche* toise l'Allemand d'Autriche, « pauvre hère » (*arme Schluker*), du haut de la « tour de sa supériorité ». Il ne le prend pas au sérieux, c'est à ses yeux le fantaisiste ou le comique du germanisme. Et puis on le considère comme un enfant perdu. « La conviction était répandue, notamment dans l'Allemagne du Nord, de la déchéance irrémédiable des Autrichiens allemands. Nos luttes de nationalités étaient regardées comme des luttes d'un avant-poste perdu, comme des épisodes dans l'histoire du peuple allemand, épisodes dont l'issue tragique lésait peu sérieusement le développement du gros de la nation. »

Comment ramener les frères d'Allemagne à une appréciation plus saine et plus équitable? Il faut, prononce M. Jesser, que la nationalité allemande d'Autriche se constitue et s'affirme-qu'elle prenne corps et âme, « qu'elle se pose comme tâche commune de pratiquer une politique par l'État, la culture, l'organisation économique et sociale, politique qui prévienne une excessive désagrégation de l'habitat allemand par les autres nationalités et qui renforce la vertu assimilatrice de l'élément allemand[2] ».

Comme voies et moyens d'exécution de ce programme, M. Jesser préconise la défense contre l'invasion slave qui contamine l'établissement germanique par l'indispensable afflux de sa main-d'œuvre. On peut l'enrayer par la mise en valeur des régions slaves, par la germanisation économique

1. Les Allemands d'Autriche quémandent les subsides du *Schulverein* allemand. Voir B. Auerbach, *le Pangermanisme*, *Revue politique et parlementaire*, octobre 1913, p. 26).

2. *Was sollen* (art. cité).

de ces régions où se répandraient les agents, les employés, les négociants allemands. Avec eux s'introduira l'esprit allemand, la conception allemande du monde, la faculté d'adaptation. Cette offensive d'affaires, mieux que la germanisation par contrainte, dissociera la masse des Slaves occidentaux du bloc oriental; méthode prophylactique contre le panrussisme, plus dangereux que le tsarisme d'une Russie libérale et démocratique.

Fournisseur de marchandises, de capitaux, d'idées, l'Allemand d'Autriche poursuivra une œuvre de colonisation temporelle et spirituelle parmi les Slaves et autres peuples subalternes et rudimentaires de la Monarchie. « De même qu'aujourd'hui on ne défend plus les places fortes dans l'intérieur de la ceinture permanente des forts, mais en avant, de même on ne défendra pas la patrie allemande par une précaire et inutile clôture, mais par l'effort allemand en territoire étranger. »

C'est le retour à la mission historique de l'Allemand d'Autriche. Ne lui en demandez pas davantage — pour le moment. Ne lui demandez pas surtout de germaniser à l'allemande, procédé que l'expérience a condamné précisément en Allemagne. Un des interlocuteurs mis en scène par M. von Oppenheimer s'en explique ainsi fort sagement, « Déjà la disproportion numérique rend cette tentative vaine, circonstance que je me garde de déplorer parce que je doute que l'application par la contrainte de la vie allemande puisse se réaliser autrement qu'au prix de ce qu'il y a de meilleur, de plus original dans le caractère allemand, de ce qui mérite le plus d'être conservé. En ce sens nous n'avons pas à suivre sans critique ni restriction la méthode allemande. Car l'histoire même nous a assigné une tout autre tâche.

« S'il était possible de hausser jusqu'à une communauté spirituelle cette juxtaposition de peuples divers que la nature et l'histoire ont rapprochés, ce ne serait pas seulement un triomphe pour tous ceux qui croient en l'Autriche ; mais en même temps une solution pleine de promesses pour les grandes communautés ethniques en dehors de nos frontières. »

Et l'énoncé de cet idéal provoque cette répartie : « Tout ce raisonnement pourrait même aboutir à cette conception que

l'État-nation n'est pas nécessairement le dernier mot de l'histoire. » Pointe très fine contre les Magyars, et contre les Allemands.

M. Jesser a le verbe plus franc. « Nous reconnaissons de tout cœur la supériorité de nos frères de l'Empire allemand ; nous sommes désireux de nous instruire à leur exemple et nous nous défendrons désormais de tous nos moyens contre toute tentative d'un relâchement dans notre grande communauté de culture allemande, même si celle-ci porte un déguisement austro-allemand. « Mais nous voulons, d'autre part, dire sans réserve aux Allemands de l'Empire que, dans des conditions semblables aux nôtres et plus favorables encore, ils n'ont pas travaillé en Pologne prussienne, en Slevsig, en Alsace, de manière à nous servir de modèle. Nous savons que sur ce terrain des nationalités ils ont baucoup à apprendre de nous. »

Et prenant texte de ce parallèle, l'écrivain autrichien conclut : « Nous sommes fondés à réclamer que les *Reichsdeutsche* nous traitent, non seulement dans nos personnes, mais politiquement, ethniquement, comme des individualités égales en valeur et en droits dans l'ensemble du peuple allemand. »

« Nous voulons être des Allemands en Autriche. » Et cette fière revendication, M. von Wieser l'a condensée dans la devise classique et banale : « l'Autriche aux Autrichiens ».

Ces confessions où s'effusent quelques doctrinaires autrichiens ne laissent pas une impression de franchise et de clarté. On proclame la nécessité d'un État autrichien. Admettons-la. Encore faudrait-il que cette nécessité ne restât pas métaphysique; que le type de cet État fût défini, que sa charte fût établie par ceux qui affectent de par leur naissance allemande la prérogative de le restaurer et de l'organiser. On fait sonner haut le vocable de l'État unitaire (*Einheitstaat*) ; mais en quoi l' « Autriche nouvelle » diffère-t-elle, constitutionnellement, de l'Autriche d'hier? Par une restriction de l'autonomie des nationalités au profit du pouvoir central[1]?

1. Sur le statut des nationalités, l'*Oesterr. Zeitschrift für öffentliches Recht* a provoqué une consultation des juristes les plus autorisés. Les réponses ont été

Et si les nationalités ne laissent pas amputer leur autonomie? On a imaginé — nous le verrons plus loin en examinant les programmes politiques — un ingénieux moyen de les réduire, par la mise hors cadre de la Galicie, de la Slavie du Sud, de ces éléments nocifs dont la bonne vieille Autriche serait purgée ; par l'investiture de l'allemand dans la dignité de langue de l'État.

C'est ici que se trahit la pensée secrète des Allemands d'Autriche, de rendre à l'État autrichien sa physionomie allemande, d'éduquer et d'exploiter à l'allemande les groupes qui seraient unifiés dans la grâce germanique.

Voilà l'avenir vers lequel s'orientent les Allemands d'Autriche. Consciemment ou non, ils rétrogradent vers le passé, vers le régime de centralisation et de germanisation dont ils n'ont cessé de porter le deuil. Seulement où puiseront-ils la vertu régénératrice ou transformatrice de leur pays? Est-ce dans leur nombre? Ils sont dix millions contre dix-huit millions de Slaves et Latins. Est-ce dans « la puissance assimilatrice » dont ils se targuent? Les recensements attestent que, de toutes les nationalités de l'Empire, l'allemande a proportionnellement le plus perdu de son effectif[1]. Dans la supériorité de leur culture? Cette supériorité reste à démontrer, et d'ailleurs les groupes ethniques qui l'ont subie jadis s'en sont émancipés.

Les Allemands bénéficient uniquement et se parent du prestige militaire de la grande Allemagne, sous l'égide de laquelle ils pensent accomplir leurs destinées.

---

publiées dans un fascicule spécial sous le titre : *Die Stellung der Kronländer im Gefüge der oesterr. Verfassung* (Vienne, Manz, 1916). La plupart des docteurs se prononcent pour une transformation administrative et topographique des groupes nationaux, pour un découpage en districts linguistiques homogènes pour un sectionnement des Diètes provinciales (une Diète allemande et une tchèque en Bohême, une allemande pour le Tirol, une italienne pour le Trentin). Le procès de compétence entre le Parlement central et les Diètes doit être résolu en faveur du premier ; mais la difficulté réside dans la discrimination des espèces d'intérêt général et d'intérêt régional et local. En tous cas, l'État doit exercer un contrôle sur l'administration des provinces.

1. B. Auerbach, *Races et Nationalités*, p. 24.

V

Écoutez l'aveu ou la profession de foi que M. von Oppenheimer met dans la bouche d'un de ses interprètes : « La guerre a fait l'effet d'un orage purificateur. L'insécurité au dehors comme au dedans peut ou plutôt doit désormais disparaître. La marche des événements a rendu claire une situation sur laquelle nos hommes d'État n'ont jamais pu s'entendre et leur a évité pour toujours les pires cassements de tête. Il ne reste plus qu'à prendre simplement les choses comme elles sont : pleine communauté de destinées avec l'Allemagne pour l'extérieur, avec toutes ses prémisses et toutes ses conséquences, dont la plus importante, la plus lumineuse pour chacun consiste en ceci qu'un régime fort à l'intérieur non seulement rehaussera et grandira la prépondérance de l'élément allemand, mais encore la consommera et l'assurera de tous côtés. »

La constitution d'un véritable État unitaire, dit M. Zenker, l'élimination de tous les obstacles ethniques ou constitutionnels, du principe même de l'autonomie des nationalités, ne peut être réalisée — « c'est la seule possibilité qui demeure ouverte » — que conjointement avec le règlement des futurs rapports de l'Autriche nouvelle avec l'Empire d'Allemagne son allié !

Ces rapports ont trouvé leur formule dans le système du *Mittel-Europa*; les Allemands d'Autriche s'imaginent que leur statut spécial en sera fortifié et rehaussé; ils se font illusion : les dirigeants de Berlin ne subordonneront pas au privilège d'une nationalité, à une parenté lointaine et peu appréciée, un plan qui embrasse la Monarchie austro-hongroise dans son ensemble. L'Allemagne est intéressée à tous points de vue au maintien du dualisme ; et les Magyars se savent protégés, choyés par le tout-puissant allié ! Et les Allemands d'Autriche ressentent quelque dépit à n'être pas les préférés; non seulement leur amour-propre en souffre, mais leurs ambitions en sont contrariées. Comment, en effet, concilier avec le Compromis le rêve de l'État unitaire de la grande Autriche?

L'envie ne manque pas aux Allemands de revenir sur ce malheureux acte d'association — ou de dissociation — de 1867 :

« L'idée de l'État unitaire, écrit Zenker, a gagné au cours de cette guerre, une énorme force et n'est plus, au regard du droit public hongrois, aussi désespérée, aussi faible qu'après la défaite de 1866. Les circonstances se sont modifiées et la Hongrie a un très vif intérêt à en tenir compte. L'abrogation du Compromis de 1867, personne n'y songe. L'autonomie magyare restera intacte ; mais il faudra que la Hongrie s'adapte à certaines exigences, parce qu'elle mettrait en péril ce que son existence et son indépendance viennent de sauver[1]. »

Et voici comme ces exigences sont formulées :

« L'État unitaire réclame une organisation politique unitaire, un pouvoir législatif et une représentation en commun. Cette disposition est assurément en contradiction avec le texte formel du Compromis de 1867 ; mais la situation actuelle s'est révélée comme un danger pour l'État et ne doit pas subsister davantage.

« Enfin la prétention permanente, que la Monarchie ne devra jamais être constituée que de deux parties ou États égaux, ne ressort nullement du Compromis de 1867. Dans l'instrument du Compromis, le mot : dualisme, ou quelque terme impliquant le même sens, n'apparaît point.... L'essence du Compromis de 1867 est l'autonomie constitutionnelle des pays de la Couronne hongroise, et non le dualisme. »

Il suffit de signaler ces arguments comme un symptôme. Ce n'est pas le lieu ici de les commenter[2].

1. La même thèse est présentée par le Dr Otto Lecher, député au Reichsrat, dans un article sur *le Renouvellement du Compromis avec la Hongrie* (*Neue Freie Presse*, 7 avril 1917) : « Le rapprochement avec l'Empire allemand influencera favorablement les rapports entre Cis et Trans (*sic*), acte qui rapprochera l'Autriche et la Hongrie d'une politique économique mondiale de grand style... Ce n'est pas dans des constructions de droit public, dans de pédantesques dissertations sur le dualisme *déjà vieux d'un demi-siècle et né dans le feu de la guerre*, qu'il y a lieu d'envisager notre salut, mais dans la soudure de nos errements économiques locaux à la politique économique mondiale. » Le passage que nous avons souligné dénonce bien l'état d'esprit des Allemands autrichiens à l'égard du Compromis qu'ils voudraient considérer comme périmé.

2. Le Compromis, soumis comme on sait à un renouvellement périodique, a donné lieu à des négociations que le comte Stürgkh avait l'intention de sanctionner sans l'intervention du Reichsrat. Le projet établi par M. von Spitzmuller, ministre du Commerce du Cabinet Koerber, n'a pas encore été ratifié. L'on prorogera de deux années, à partir de l'échéance de 1918, la convention actuelle.

A supposer que la Hongrie sacrifie sa souveraineté à l'idée de l'État unitaire, et non plus dualiste, d'Autriche-Hongrie, l'Empire, organisme rénové, prendra vraiment la figure d'une Grande Puissance. C'est la thèse que développe le docteur Alexandre Redlich, sous ce titre : *l'Autriche-Hongrie Grande Puissance*[1], mais Grande Puissance rivée à l'Allemagne. Avec l'Allemagne, elle exercera l'hégémonie économique (*Wirtschafts-imperium*) dans le monde; avec l'Allemagne, elle pratiquera une politique mondiale dont la fin maîtresse sera la lutte contre l'Angleterre. Mais ce pacte offre des difficultés en raison des disparates multiples, en raison aussi de la domination allemande. « Il ne s'agit pas de fondre ces peuples, mais de les organiser. » Or, — l'auteur insiste sur cet argument — il est nécessaire qu'on se comprenne, qu'on s'estime mutuellement, que chacun ne regarde pas comme de valeur inférieure ce qui ne répond pas à sa propre complexion. Vérité que doivent avoir à cœur les habitants de l'Allemagne comme ceux de l'Autriche-Hongrie.

Dans la grande firme de l'Europe centrale, l'Autriche propre ne figurera que comme comparse. Mais ses Allemands auront-ils du moins la consolation de l'avoir refaite pour leur usage et à leur image ?

VI

Quittons le domaine des spéculations et des mirages, et regardons la cuisine politique (qu'on nous passe l'expression) des Allemands d'Autriche.

Communiant dans la foi à la suprématie germanique, les Allemands d'Autriche professent sur la conduite des affaires publiques de leur pays des opinions divergentes ; ils se divisent en partis et fractions, ils ne sont pas unifiés. Les libéraux fraient ensemble dans l'Association ou Ligue nationale (*Natio-*

1. *Oesterreich-Ungarn als Grossmacht* (*Kriegspolitische Einzelschriften*), Heft 14; Berlin, 1917.

nalverband) qui couvre de sa rubrique d’abord un groupe indéterminé, celui du « travail en commun » (*Arbeitsgemeinschaft*), puis des agrariens, des radicaux, des travaillistes. Les cléricaux et les antisémites forment l’Union chrétienne-socialiste (*Christlich-Soziale Vereinigung*) : on les désigne d’ordinaire sous le nom de Chrétiens sociaux. Des socialistes (*Sozialdemocraten*), quelques démocrates sans épithète, quelques pangermanistes ou plus exactement *Alldeutsche*, complètent l’effectif des forces parlementaires allemandes, d’après le classement officiel de la représentation du corps électoral [1].

Les partis bourgeois (*Nationalverband* et Chrétiens sociaux) assurent la direction du peuple allemand d’Autriche par l’organe d’un comité exécutif commun. Les socialistes font bande à part.

Dans l’ivresse des premières victoires allemandes, les partis allemands dressèrent dès l’automne de 1914 leur programme ; ils attendirent le jour de Pâques de 1915 pour le lancer sous ce titre solennel : Revendications pascales (*Osterbegehrsschrift*). C’étaient les œufs de Pâques du germanisme.

Ces revendications comportaient le règlement des procès linguistiques par la délimitation des cercles en Bohême d’après l’idiome ; l’élévation de l’allemand au rang de langue officielle ; la réforme scolaire avec l’enseignement de l’allemand ; un statut particulier à la Galicie ; l’union étroite politique, militaire, économique avec l’Allemagne.

Mais le *Nationalverband* émit une déclaration particulière. « Aussitôt après l’exécution des modifications constitutionnelles nécessaires, le Reichsrat reprendra son activité. » Phrase grosse de litiges et de malentendus calculés. En effet ces « modifications constitutionnelles », qui était qualifié pour les introduire et les sanctionner surtout?

1. Le Reichsrat est formé de deux Chambres : celle des Seigneurs, celle des Députés. Dans la première siègent, outre des princes de la famille impériale, des *virilistes*, en vertu de leur fonction, notamment les prélats ; des membres héréditaires; des membres à vie, nommés par l’empereur. A la veille de la rentrée (2[illegible] mai 1917), l’empereur a conféré le titre héréditaire aux chefs du nom de six familles nobles, et a désigné 65 nouveaux titulaires viagers. Dans la haute assemblée, qui n’émane pas du suffrage populaire, point de répartition par natio-

Le Parlement, à coup sûr, puisqu'elles impliquaient l'intervention de la loi. Or, le *Nationalverband*, dans sa malice,

---

nalités, mais une division toute politique en droite, parti constitutionnel, parti juste-milieu (*Mittelpartei*).

Voici la composition de la Chambre des Députés, en mai 1917 :

Partis allemands.	Deutscher National-verband	Arbeitsgemeinschaft	42
		Agrariens	29
		Radicaux	24
		Travaillistes	2
			97
	Christlich-Soziale Vereinigung		67
	Socialistes allemands (plus 2 socialistes italiens affiliés)		42
	Démocrates allemands		4
	Alldeutsche		3
	Total des groupes allemands		213
Association tchèque.	Agrariens		36
	Socialistes		23
	Jeunes-Tchèques		12
	Socialistes nationalistes		9
	Progressistes		7
	Cléricaux		6
			96
Polonais.	Club Polonais		73
	Fraction populaire polonaise (groupe Stapinksi)		5
			78
Ruthènes.	Oukraïniens de Galicie		22
	Oukraïniens de Bukovine		4
Slaves du Sud. (Yougo-Slaves).	Club Dalmate		7
	Club Croate-Slovène		24
Unio latina.	Parti populaire italien		12
	Italiens libéraux		6
	Club Roumain		5
	Indépendants		16
			483
	Sièges vacants		53

Parmi les sièges vacants, il faut mentionner celui de Cesare Battisti, le martyr ; ceux de Kramarz, condamné pour haute trahison ; de Klofatz, poursuivi pour le même crime, etc. Ces députés, ainsi que leurs collègues Rašin, Mukov, etc., ne bénéficièrent de l'amnistie impériale, édictée en juillet 1917, qu'après des tergiversations. Ceux qui s'étaient réfugiés à l'étranger, Masaryk, Pitacco de Trieste, Candussi-Giardo d'Istrie, furent exceptés de la mesure.

Les clubs polonais, oukraïniens, yougo-slaves se divisent en fractions politiques (conservateurs, démocrates, socialistes, etc.).

prétendait éluder l'action parlementaire et placer le Reichsrat devant les faits accomplis.

Le Reichsrat chômait depuis mars 1914. La carence du Parlement n'avait point été ressentie ; la machine qui depuis longtemps fonctionnait à vide, mais grinçait dans tous ses ressorts, s'était tue ; et pendant la période de crise, les gouvernants de Vienne avaient joui de toute liberté, débarrassés du contrôle jaloux et des indiscrètes curiosités parlementaires. Combien le premier ministre autrichien dut être envié *in petto* par ses collègues d'autres pays !

Toutefois, à la longue, les mandataires des peuples d'Autriche, — à l'exception des fortes têtes du *Nationalverband*, — se sentirent humiliés d'être tenus à l'écart, de ne point figurer sur la scène de l'histoire. A Constantinople, à Pékin, à Pétersbourg même, les Parlements jouaient leur rôle ; et, comparaison plus cuisante pour l'amour-propre autrichien, les députés hongrois siégeaient sans trêve, harcelant l'autocratique Premier du Royaume de Saint-Étienne, ne se laissant pas oublier par la nation, sans que la Hongrie se portât plus mal que l'Autriche [1]. Les parlementaires autrichiens eurent donc la nostalgie de leurs clubs et leurs couloirs ; ils haussèrent le ton ; ils affirmèrent que les peuples aspiraient à les revoir dans leurs exercices.

Le comte Stürgkh fit la sourde oreille, ou, plus adroitement, il posa ses conditions : le Reichsrat rentrerait en activité, s'il renonçait à ses vieux péchés, aux querelles des nationalités, qui faussaient et irritaient toutes les discussions même d'affaires, à l'obstruction qui paralysait tout le travail.

Le comte Stürgkh demandait l'impossible ; et c'est pourquoi il accueillait le vœu des Allemands de décréter *proprio motu* les mesures qui assureraient leur hégémonie. Les intrigues contre la représentation nationale et le suffrage universel transpirèrent dans le public, indisposant même les modérés et exaspérant les partis avancés : le comte Stürgkh paya de sa

1. Ce sentiment, le baron de Wieser l'a traduit dans la première brochure « pour le réveil de l'Autriche-Hongrie », parue dès 1915. « Il nous manque la tribune parlementaire, et l'orateur qui, du haut de la tribune, trouve le verbe viril pour l'acte viril. » M. von Wieser allait jusqu'à envier à l'Allemagne son Bethmann-Hollweg et à la Hongrie son Tisza.

vie ses imprudentes complaisances[1]. Ce fut une leçon pour son successeur, M. von Koerber, qui malgré ses origines bureaucratiques, se découvrit des scrupules constitutionnels et ne se soucia pas de trancher de sa seule autorité des problèmes qui provoquaient des fureurs homicides. Il se refusa donc à frustrer le Parlement de sa prérogative et à faire le jeu des Allemands dits libéraux. Il laissa des journaux bien pensants, comme la *Nouvelle Presse Libre*, exprimer la surprise que des parlementaires réclamassent des réformes par la voie extra-parlementaire ; démentir que le statut de la Galicie serait réglé par le gouvernement de sa seule autorité ; il laissa même, au début de décembre 1916, annoncer pour le mois suivant la réouverture du Reichsrat ; il fit remettre en état les locaux des deux Chambres convertis en hôpitaux militaires.

Les Allemands sentirent le coup : le 10 décembre 1916, les délégués des grands groupes bourgeois tinrent séance dans le fumoir du bourgmestre, à l'hôtel de ville de Vienne. Une action commune fut décidée « dans l'intérêt du peuple allemand ». Le même jour, le bureau du *Nationalverband* après une entrevue de son président, le Dr Gross, avec M. von Koerber, déclara « que la convocation du Reichsrat apparaissait comme nécessaire, mais qu'auparavant toutefois, il y avait lieu de déterminer les conditions et principes préalables afin de rendre possible au Reichsrat une activité féconde. On insiste sur ce point que la convocation du Reichsrat sans l'exécution de ces conditions préalables, risquerait de créer un péril constant pour le parlementarisme autrichien. »

M. von Koerber était édifié : quelques jours après (le 16 décembre) il se déroba par une démission opportune. Le jeune Empereur qui connut presque dès son avènement cet ennui chronique des chefs d'État, la crise ministérielle, après avoir investi de sa confiance, pendant quelques heures, M. von Spitzmüller, qui avait négocié le Compromis

1. On sait que le comte Stürgkh fut assassiné par le Dr Adler, un socialiste, qui fut condamné à la pendaison, mais a été grâcié depuis. Une réaction s'est manifestée dans tous les partis contre « l'ère Stürgkh », c'est-à-dire le régime du bon plaisir gouvernemental : le Reichsrat a exigé et obtenu l'abrogation de la plupart des ordonnances et décrets rendus en vertu de l'article 14 de la Constitution par simple « octroi » (*Octroyirung*).

avec les Hongrois, chargea de la formation du ministère le comte Clam-Martinitz, grand propriétaire de Bohême, leader de la droite à la Chambre des Seigneurs, mais esprit très avisé et qui sut composer un cabinet panaché autant qu'incolore. Il y appela un Tchèque, un Polonais mandaté par son club parlementaire, M. Bobrzynski, et deux Allemands autorisés par le *Nationalverband*, le Dr Urban qui eut le département du commerce, et le Dr Baernreither, sans portefeuille. Les Chrétiens sociaux, gens de précaution, gardaient à l'égard de ces ministres allemands une attitude pleine de réserve.

VI

Le comte Clam-Martinitz se montra disposé à travailler au « nouvel ordre de choses », mais sans indiquer de terme, afin, dit-il, de se donner le temps d'étudier les projets [1]. Sur quoi, pour l'éclairer et le guider, le *Nationalverband* et les Chrétiens sociaux arrêtèrent en février 1917 leurs « lignes directrices » (*Richtlinien*) définitives, avec des amendements significatifs aux « Revendications pascales. » En voici le libellé :

1° Unir toutes les forces (des groupes allemands) pour la réparation des conséquences sociales et économiques de la guerre ;

2° Maintenir fermement l'alliance avec l'Empire allemand, alliance qui a fait ses preuves au cours de la crise présente ;

3° *a*) A cette fin tendre à une union économique plus intime entre l'Autriche et l'Allemagne et, s'il y a lieu, en raison du développement économique, à la formation graduelle d'une alliance douanière et commerciale ; *b*) conclure des traités de commerce avec les tiers, en commun avec l'Empire allemand, et s'assurer des débouchés en conséquence ;

1. Dans un article du *Berliner Tageblatt* du 28 février, Engelbert Pernestorfen, vice-président de la Chambre des Députés, un des vétérans de la démocratie autrichienne, s'est plu à rappeler que le nouveau Premier avait été l'orateur de la délégation des Pairs qui était allée presser le comte Stürgkh de reprendre le régime constitutionnel et représentatif.

4º Introduire des modifications constitutionnelles en tant qu'elles se sont révélées nécessaires, de même aussi des modifications dans la méthode de travail du Reichsrat ;

5º Assurer aux Allemands d'Autriche la situation que requiert l'intérêt de l'État ;

6º Accomplir la réforme de l'administration ; maintenir l'administration particulière[1] provinciale et communale et la réformer de telle sorte qu'elle réponde aux conditions particulières des diverses provinces et aux besoins des populations ; introduire en Bohême un remaniement des cercles et, dans les autres pays de la Couronne, placer sous la protection de la loi les minorités allemandes.

7º En organisant le statut spécial de la Galicie dans le sens du rescrit impérial du 4 novembre 1916, veiller à ce que l'élargissement de l'autonomie de cette province, la plus grande de l'Autriche, n'aboutisse pas à un relâchement du cadre de l'État, et que les intérêts militaires, financiers, les communications et tous les intérêts de l'État en général soient préservés et assurés[2].

8º Assurer l'introduction de l'allemand comme langue d'État, dans une mesure qui réponde pleinement au besoin de l'État et d'une administration ordonnée, tout en tenant compte, dans les pays mixtes, des revendications linguistiques dans l'administration et l'école[3].

9º Ensuite travailler à la conservation du caractère allemand des pays allemands et des régions allemandes, en particulier de la capitale et résidence impériale et royale, la ville de Vienne ;

1. Le programme antérieur portait le mot « autonomie ». Ce mot a été remplacé par un vocable plus vague, son synonyme allemand : *Selbstverwaltung*.

2. Il importe de remarquer que dès mars 1916, c'est-à-dire avant la comédie de la restauration d'un royaume de Pologne, les Allemands avaient imaginé cette séparation de la Galicie d'avec l'Empire, de manière à évincer de la Chambre des députés le club polonais et à couper la majorité slave. Les Allemands auraient ainsi d'emblée conquis la supériorité numérique sur les Tchèques, diminués et décapités par l'exil et l'emprisonnement de leurs chefs, et sur les autres groupes nationaux.

3. Dans la première rédaction, l'allemand était simplement qualifié de « langue de correspondance » (*Verkehrssprache*).

10° Dans le règlement des rapports économiques de l'Autriche et de la Hongrie, préserver de la façon la plus instante les intérêts de l'Autriche [1].

Tel est dans sa plus récente teneur le programme allemand. On notera une lacune : pas un mot sur la convocation du Parlement ; car sur ce point les deux fractions qui avaient concerté leurs « lignes directrices » cessaient de s'entendre.

En effet, simultanément le *Nationalveband* chargeait son bureau de poursuivre ses efforts pour que « soient réalisées en toute célérité les mesures préalables déjà préparées pour la réunion la plus prochaine possible du Reichsrat ». Ces « mesures préalables », c'était un moyen détourné d'ajourner indéfiniment la reprise de la vie parlementaire. Ce manège des partis bourgeois indignait les partis avancés. Les socialistes [2] protestèrent (20 février) contre ceux « qui ne cessent de déclarer que certaines conditions préalables doivent d'abord être remplies, mais se refusent obstinément à désigner clairement et nettement ces conditions préalables... »

Les Chrétiens sociaux, en contact avec le monde ouvrier et les petits boutiquiers de Vienne, firent chorus avec les socialistes. Une réunion publique d'électeurs viennois se prononça le 4 mars pour le retour du Parlement « sans retard et sans conditions » (*bedingungslos*). Le député Zenker s'exprima sans ambages : « Nous protestons contre l'allégation que l'on agit selon les intentions des Allemands d'Autriche en empêchant la convocation du Parlement ; ce serait le plus grand tort que l'on pourrait faire aux revendications allemandes que de

1. Ce rappel des intérêts autrichiens était une addition.

2. Sur l'attitude des socialistes, voici un témoignage sincère, celui du Dr Friedrich Adler, un de leurs dirigeants, le meurtrier du comte Stürgkh. Dans la première audience devant le « tribunal d'exception » (car le jury ne fonctionnait plus en Autriche), Adler s'exprima ainsi : « Nous avons assisté à ce spectacle que le parti socialiste autrichien a agi, non pas selon les principes socialistes, mais selon ceux du nationalisme allemand (*deutschnational*)... Je n'ai jamais pu admettre qu'un parti socialiste dont le programme comporte en premier lieu l'internationalisme *soit devenu l'agent* (*offiziosus*) *du ministère des Affaires étrangères de Berlin et reçoive de ce ministère ses directives et ses informations journalières.* » Adler affirme encore que, dans la conférence des socialistes autrichiens de mars 1916, quand il a formulé le vœu d'une paix sans indemnité ni annexion, il n'a été appuyé que par 16 de ses coreligionnaires politiques sur 150.

charger le peuple allemand de l'odieux d'avoir empêché le rétablissement de l'ordre constitutionnel en Autriche. Que le peuple de Vienne pousse le cri : Donnez-nous la Constitution, donnez-nous le Parlement ! »

Les libéraux bourgeois furent très mortifiés d'avoir perdu la partie. Un de leurs « plus éminents politiciens » trahit cette méchante humeur. « C'est une pensée angoissante pour le germanisme libéral d'avoir à coopérer présentement et dans l'avenir avec des éléments si peu sûrs. » Ces messieurs passèrent leur colère sur les Tchèques.

Ceux-ci — ou du moins les plus conciliants ou les plus apeurés d'entre eux, ceux qui avaient affiché leur loyalisme — avaient publié que leur conflit avec les Allemands ne pouvait être résolu que sur la base de négociations et accords réciproques qu'eux, Tchèques étaient prêts à amorcer. Avec quelle hauteur et quelle sécheresse ils se virent déboutés : « Le Conseil de direction du *Deutscher national Verband* déclare : 1° que les objections énoncées du côté slave contre un nouvel ordre de choses en Autriche sont en contradiction avec les nécessités absolues de l'État pour l'avenir ; 2° il déclare à l'encontre d'allégations sans fondement : *a*) que le *Verband* s'en tient fermement et fidèlement aux « lignes directrices » communes ; *b*) qu'il reste inébranlable et unanime dans son point de vue, à savoir qu'il importe d'assurer au plus tôt le nouvel ordre de choses en Autriche, afin de ne pas retarder davantage la convocation du Reichsrat, si nécessaire, et constamment réclamée par le *Verband* ». Ces bourgeois libéraux payaient d'audace.

Ils furent aussitôt déconfits. Un communiqué officieux, le 16 avril, annonça la convocation du Reichsrat pour la fin de mai, sans conditions préliminaires, avec ce commentaire en sous-titre : point d'ordonnances impériales sur l'ordre du travail, sur la délimitation des nationalités en Bohême, ni sur la langue de correspondance (*sic*).

Le coup était rude, d'autant plus rude, que peu de jours auparavant le ministre Urban informait ses amis que la question de Bohême serait réglée par voie extraparlementaire.

Le Dr Urban et le Dr Baernreither, joués par leur prési-

dent du Conseil, offrirent leur démission [1]. Les Allemands entrèrent en effervescence : les radicaux, les Tudesques de Bohême agitèrent le plan d'une sécession collective. Mais on comprit le péril d'indisposer le sentiment populaire, et après vingt-quatre heures de réflexion, les partis bourgeois se proclamèrent décidés à n'envisager pour l'heure que l'intérêt de l'État, à collaborer au travail du Reichsrat. Sans désemparer, l'on résolut de porter cette bonne nouvelle à S. M. Impériale et Royale Apostolique. Celle-ci daigna donner audience le lendemain, 19 avril, à six heures du soir, en son château de Laxenburg, aux représentants des partis bourgeois allemands, qui furent, par grâce spéciale, dispensés du frac protocolaire et comparurent en habit de ville. Après avoir exprimé à l'empereur le ferme propos de participer de toute leur bonne volonté aux travaux du Parlement, le chef de la délégation, Dr Weisskirchner, bourgmestre de Vienne, ajouta : « Nous ne saurions cependant celer notre profond regret que d'inélutables nécessités d'État qui touchent aux intérêts vitaux de l'Autriche aient été, sous l'empire des circonstances, rejetées à l'arrière-plan. »

Le souverain répondit par le banal compliment à l'adresse des Allemands d'Autriche, étais solides de l'unité de l'État ; il énonça l'espoir, non moins banal, qu'au Parlement les mandataires de tous les peuples de l'Autriche coopéreraient en parfaite concorde à l'heureux avenir de l'Empire.

Cet échange de vues — si l'on peut dire — fit l'effet d'un calmant : la crise ministérielle fut conjurée. Il fut convenu que le gouvernement négocierait la formation d'une « majorité de travail » où domineraient Allemands et Polonais et une combinaison entre Allemands et Tchèques de Bohême. Et le *Nationalverband*, converti, vota le 24 avril un ordre du jour du jour qui se terminait par cette clausule imprévue : « Il y a lieu de convoquer le Reichsrat au plus vite (*Der Reichsrat ist raschestens einzuberufen*). »

Cette résipiscence fut à peine reconnue : en confirmant le ministère dans ses fonctions, l'empereur, dans son rescrit du 27 avril, l'assurait de l'appui constant du monarque pour sa

1. Ils furent imités par le ministre polonais, M. Bobrzynski. La question galicienne qui s'intègre dans la question polonaise mérite une étude à part.

tâche entreprise « dans un esprit véritablement autrichien ». C'était plus qu'un témoignage de style : c'était l'approbation de l'acte de Clam-Martinitz qui s'était refusé à la violation du régime parlementaire, à un quasi coup d'État ; l'article 14, sous le signe duquel l'orgueilleux germanisme comptait triompher, l'article 14 était relégué aux accessoires.

Autre amertume encore : dans « l'ordre de travail » dont le gouvernement se proposait de saisir l'assemblée, étaient inscrites d'abord les questions alimentaires et financières. Il promettait de ne point perdre de vue les nécessités de l'État et de l'administration, l'apaisement des querelles linguistiques ; en attendant, l'allemand restait la langue d'affaires (*Geschäftssprache*) du Parlement; mais les députés conservaient la faculté de discourir dans l'idiome de leur province.

VII

Et « l'Autriche nouvelle » sortira-t-elle du Parlement régénérateur et régénéré? Peut-être ; mais ce ne sera pas « l'Autriche nouvelle » du germanisme triomphant [1].

1. Tous les partis autrichiens envisagent dès maintenant une « Autriche nouvelle », même les traditionalistes. Les féodaux conservateurs et cléricaux ont publié sous le titre *Das neue Oesterreich* (a) un périodique dont le premier fascicule a paru en avril 1916 et qui a pour collaborateurs le prince Ferdinand Zdanko Lobkowiz, le comte Otto Harrach, le prince Aloïs Liechtenstein, le comte Ludwig Crenneville, d'autres grands seigneurs, des ecclésiastiques, dont des membres de la Compagnie de Jésus. — Ces Autrichiens d'ancien et de grand style reprochent à leurs compatriotes allemands de s'identifier abusivement avec l'État. Le comte Crenneville (*Nationale Irrwege*, fasc. d'avril 1916) leur dénie le droit de personnifier l'Autriche, anachronisme certain et méconnaissance du principe démocratique. « Au risque de provoquer une sincère irritation, il faut dire que la conception slave est mieux justifiée par les faits purs et simples que l'allemande. » Les Allemands veulent gouverner avec une bureaucratie allemande ; l'administration doit être autrichienne. Les Allemands ont nui à l'État en détruisant « l'ancienne idée qu'on se faisait du fonctionnaire autrichien ». Le prince Aloïs Liechtenstein déclare le principe des nationalités « nécessaire et bienfaisant » et se prononce contre les assimilations par la contrainte. Les semonces de ces nobles personnages ne semblent pas avoir été prises au sérieux par les partis, même pas les chrétiens sociaux.

(a). *Das neue Oesterreich Monatsschrift für Politik und Kultur*, (Vienne et Leipzig. W. Braumüller). La doctrine a été résumée dans un recueil programme, *Nova Austria Wege in Oesterreichs Zukunft*, paru en septembre 1916 (même éditeur).

Les âmes naïves qui auguraient une rentrée en scène, sinon avec des acteurs nouveaux, du moins avec un répertoire expurgé et de plus haute tenue, ont assisté à une simple reprise, et, pour évoquer un mot parlementaire devenu historique, la séance a continué.

Dès la première rencontre, les vieux adversaires s'affrontèrent avec une fureur nouvelle. En face du germanisme qui clamait : « L'État, c'est moi », se dressèrent tous les autres peuples : des *Déclarations de droit public* (*Staatsrechtliche Erklärungen*), lues solennellement par les mandataires des diverses nationalités, revendiquèrent l'autonomie, le droit des peuples de disposer de soi (*Selbstbestimmunsgsrecht*), d'être libérés de toute domination étrangère, la transformation de l'Autriche dans le cadre de la Monarchie en un État fédéral, sur la base de la démocratie. Ainsi résonnait, dans le Parlement autrichien, l'écho des appels et des principes lancés par l'Entente ; le comte Czernin, dans un communiqué dogmatique au Reichsrat, a voulu dissiper cette pernicieuse influence et parer le coup.

Ces manifestations signifient la déconfiture du germanisme autrichien qui a échoué dans sa tentative de définir, en soudant l'Autriche à l'Allemagne, le statut international de l'Empire et l'économie future de l'Europe. L'Allemagne ressentira-t-elle le contrecoup de cette mésaventure des collatéraux d'Autriche? La *Neuordnung* de l'Autriche ne sera pas celle que son impérialisme a rêvée.

Ni les peuples, ni les gouvernants n'y consentent. Les gouvernants ont perdu toute illusion sur l'union sacrée : le comte Clam Martinitz, qui a songé d'abord à l'exploiter, a dû renoncer à la conception très généreuse d'ailleurs et très habile d'un ministère de concentration, d'un ministère de peuples (*Völkerministerium*) ; et son successeur, le chevalier von Seidler, à la tête d'une équipe de fonctionnaires et de techniciens, borne ses ambitions à constituer, à défaut d'une majorité de gouvernement, une « majorité de travail » à qui sera donné en pâture un programme alimentaire — singulièrement impérieux — et financier.

Quant aux peuples, leur vœu le plus fervent et le plus concret est la paix, l'essentielle « condition préalable » du

nouvel ordre de choses. La paix autrichienne, en effet, dont la formule diffère dans ses termes et dans son esprit de la paix allemande, de la paix pangermaniste, ne saurait être réalisée que solidairement avec la réforme organique de l'Autriche. Paix autrichienne qui ne s'exprime pas uniquement sous le vocable bénisseur, cher à la Chancellerie viennoise, de *Verständigung*, arrangement, accord amiable des belligérants sans rancune, sans revanche, sans compensation ; mais qui comporte en Autriche même des combinaisons plus immédiates et positives, des postulats dont le Reichsrat a dans sa courte session entendu le libellé : création d'un royaume tchécoslovaque, annexion à l'Oukraïne ou Ruthénie autrichienne, à la Galicie, aux provinces sud-slaves, des communautés congénères de Russie, de Pologne, des pays balkaniques — ou opérations inverses ; car ces éventualités aussi ont été indiquées, quoiqu'en termes plus voilés. Que « l'Autriche nouvelle » soit une Autriche désarticulée, voire hypertrophiée, cette transfiguration n'est pas un épisode domestique et d'intérêt local. C'est pourquoi nous avons cru devoir signaler, comme contre-partie à la conception allemande, des solutions sur lesquelles spéculent les autres peuples de la Monarchie. Le problème autrichien réserve encore, même aux diplomates, bien des surprises.

B. AUERBACH

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE 1917

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1917

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE 1917

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1917